




3 1761 11971467 3



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119714673>

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Tuesday, February 21, 1984
Tuesday, March 6, 1984
Wednesday, March 7, 1984

Le mardi 21 février 1984
Le mardi 6 mars 1984
Le mercredi 7 mars 1984

Chairman: Douglas Fisher

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

CONCERNANT:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee



ORDER OF REFERENCE

Tuesday, December 13, 1983

ORDERED,—That the Standing Committee on Communications and Culture review all relevant provisions of the Income Tax Act relating to the taxation of visual and performing artists and writers including, but not limited to, the criteria for establishing the professional status of visual and performing artists and of writers and the method for determining allowable business deductions for such artists and to recommend any changes that the Committee deems necessary and proper;

That such review include the hearing and consideration of the views of interested parties and organizations; and

That the evidence adduced before the Standing Committee on Communications and Culture in the first session of this Parliament, be referred to the Committee.

ATTEST

Le Greffier de la Chambre des communes

C.B. KOESTER

The Clerk of the House of Commons

ORDRE DE RENVOI

Le mardi 13 décembre 1983

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des communications et de la culture étudie toutes les dispositions pertinentes de la Loi de l'impôt sur le revenu qui ont trait à l'imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, y compris, mais sans se limiter à ceux-ci, les critères d'établissement du statut professionnel des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, et la façon de déterminer les déductions d'affaires permises pour ces artistes, et pour recommander tout changement qu'il jugera nécessaire et approprié;

Que cette étude comprenne l'audition et l'étude des vues des parties et organismes intéressés; et

Que les témoignages recueillis par le Comité permanent des communications et de la culture au cours de la première session du présent Parlement soient déferés au Comité.

ATTESTÉ

ORDER OF REFERENCE FROM THE COMMITTEE

Tuesday, February 14, 1984

ORDERED,—i) That a Sub-Committee composed of five members including three (3) members of the Liberal Party, one (1) from the Progressive Conservative Party and one (1) from the New Democratic Party, be constituted in order to consider the Order of Reference of December 13, 1983 relating to the taxation of visual and performing artists;

ii) That the Sub-Committee be empowered to send for persons and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it and to authorize the Chairman to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present;

iii) That the Sub-Committee report to the Committee not later than the end of March, 1984.

ATTEST

ORDRE DE RENVOI DU COMITÉ

Le mardi 14 février 1984

IL EST ORDONNÉ,—i) Qu'un Sous-comité composé de cinq membres dont trois (3) du Parti Libéral, un (1) du Parti Progressiste-conservateur et un (1) du Nouveau Parti Démocratique, soit constitué afin de considérer l'ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes;

ii) Que le Sous-comité soit autorisé à convoquer des personnes et à demander la production de documents, à siéger lorsque la Chambre siège, ou au cours de l'intersession, à faire imprimer de jour en jour les documents et témoignages lorsqu'il y a lieu et à autoriser le président à tenir des séances, en l'absence de quorum, pour recevoir des témoignages et en autoriser l'impression;

iii) Que le Sous-comité fasse rapport au Comité au plus tard à la fin de mars 1984.

ATTESTÉ

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

Clerk of the Committee



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 21, 1984

(1)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:05 o'clock a.m., for the purpose of organisation.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie, Fisher, Gourd and Orlikow.

The Clerk of the Committee presided over the election of the Chairman of the Committee.

Mr. Burghardt moved, seconded by Mr. Crombie,—That Mr. Fisher do take the Chair of this Sub-Committee as Chairman.

The question being put on the motion, it was agreed to.

The Chairman took the Chair.

The Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 being read as follows:

Ordered,—i) That a Sub-Committee composed of five members including three (3) members of the Liberal Party, one (1) from the Progressive Conservative Party and one (1) from the New Democratic Party, be constituted in order to consider the Order of Reference of December 13, 1983 relating to fiscal provisions concerning artists and writers;

ii) That the Sub-Committee be empowered to send for persons and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it and to authorize the Chairman to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present;

iii) That the Sub-Committee report to the Committee not later than the end of March, 1984.

Mr. Crombie moved, seconded by Mr. Gourd,—That the Sub-Committee be named "The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers".

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

Mr. Orlikow moved, seconded by Mr. Burghardt,—That reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the Sub-Committee.

The question being put on the motion, it was agreed to.,

Mr. Gourd moved, seconded by Mr. Crombie,—That the Committee print 2,000 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence dealing with the said Order of Reference.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Mr. Burghardt moved, seconded by Mr. Crombie,—That the Sub-Committee engage the services of the Parliamentary Library Research Branch.

The question being put on the motion, it was agreed to.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 21 FÉVRIER 1984

(1)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes tient, ce jour à 11 h 05, sa séance d'organisation.

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie, Fisher, Gourd et Orlikow.

Le greffier du Sous-comité préside l'élection du président.

M. Burghardt propose, appuyé par M. Crombie,—Que M. Fisher assume la présidence du Sous-comité.

La motion est mise aux voix et adoptée.

Le président ouvre la séance.

Voici l'ordre de renvoi du mardi 14 février 1984:

Il est ordonné,—i) Qu'un Sous-comité composé de cinq membres, dont trois (3) du parti libéral, un (1) du parti progressiste conservateur et un (1) du parti néo-démocrate, soit constitué afin d'étudier l'ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes;

ii) Que le Sous-comité soit autorisé à convoquer des personnes et à demander la production de documents, à siéger lorsque la Chambre siège ou au cours de l'intersession, à faire imprimer de jour en jour les documents et témoignages lorsqu'il y a lieu, et à autoriser le président à tenir des séances, en l'absence de quorum, pour recevoir des témoignages et en autoriser l'impression;

iii) Que le Sous-comité fasse rapport au Comité au plus tard à la fin de mars 1984.

M. Crombie propose, appuyé par M. Gourd,—Que le Sous-comité s'appelle *Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes*.

Après débat, la motion est mise aux voix et adoptée.

M. Orlikow propose, appuyé par M. Burghardt,—Que les témoins convoqués à paraître devant le Sous-comité soient remboursés des frais de déplacement et de séjour jugés raisonnables.

La motion est mise aux voix et adoptée.

M. Gourd propose, appuyé par M. Crombie,—Que le Sous-comité commande 2000 copies de ses *Procès-verbaux et témoignages* qui ont trait audit ordre de renvoi.

La motion est mise aux voix et adoptée.

M. Burghardt propose, appuyé par M. Crombie,—Que le Sous-comité fasse appel au Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement.

La motion est mise aux voix et adoptée.

It was agreed,—That public hearings will begin during the week of March 5th, 1984.

It was agreed,—That the Sub-Committee will hear firstly the groups representing artists, secondly experts and finally, officials and some Ministers.

It was agreed,—That the first meeting will be with the Research Staff, *in camera*, on Tuesday, March 6th, 1984.

It was agreed,—That, amongst the witnesses to appear before the Sub-Committee, Senator Jacques Hébert and Mr. Louis Applebaum be invited for one meeting.

At 11:40 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MARCH 6, 1984

(2)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met, *in camera*, this day at 11:10 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Douglas Fisher, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Co-Ordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1 (1)*).

At 12:40 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, MARCH 7, 1984

(3)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:40 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Douglas Fisher, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Crombie, Fisher, Gourd and Orlikow.

Other Member present: Mr. Masters.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Conference of the Arts: Ms. Micheline Tessier, President and Mr. Brian Anthony, National Director.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1 (1)*).

Ms. Micheline Tessier made an opening statement and, assisted by Mr. Anthony, answered questions.

Il est convenu,—Que l'audition des témoins commencera dans la semaine du 5 mars 1984.

Il est convenu,—Que le Sous-comité entendra les représentants des artistes d'abord, les spécialistes ensuite, et enfin des hauts fonctionnaires et certains ministres.

Il est convenu,—Que le Sous-comité consacrera sa première séance à huis clos, du mardi 6 mars 1984, à l'audition du personnel préposé aux recherches.

Il est convenu,—Qu'au nombre des témoins convoqués, le Sous-comité invitera les sénateurs Jacques Hébert et Louis Applebaum à comparaître devant lui à l'occasion d'une séance.

A 11 h 40, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 6 MARS 1984

(2)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 11 h 10, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Scott.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1 (1)*).

A 12 h 40, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 7 MARS 1984

(3)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 40, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crombie, Fisher, Gourd et Orlikow.

Autre député présent: M. Masters.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De la Conférence canadienne des arts: M^{me} Micheline Tessier, président, et M. Brian Anthony, directeur national.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1 (1)*).

M^{me} Micheline Tessier fait une déclaration préliminaire, puis elle-même et M. Anthony répondent aux questions.

In accordance with the Order of Reference of February 14, 1984, the Chairman authorized:

- The printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled: "Brief on Taxation and the Arts by the Canadian Conference of the Arts". (See Appendix "ARTI-1").

At 4:50 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Conformément à l'ordre de renvoi du 14 février 1984, le président permet:

- Que paraisse en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages de ce jour*, le document intitulé «*Brief on Taxation and the Arts by the Canadian Conference of the Arts*». (Voir annexe «*ARTI-1*»).

A 16 h 50, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 21, 1984

• 1106

Le greffier du Sous-comité: Honorables députés, je constate que nous avons quorum. Le choix d'un président est le premier sujet à l'ordre du jour. Je suis donc prêt à recevoir les motions à cet effet.

Mr. Burghardt: I would propose, first of all, for the election of the chairman, Mr. Douglas Fisher.

Mr. Crombie: I second that.

Le greffier: M. Burghardt, appuyé par M. Crombie, propose que M. Fisher occupe le fauteuil du Comité en qualité de président.

Is it the pleasure of the committee to adopt the said motion?

Some Hon. Members: Agreed.

Le greffier: Je déclare la motion adoptée et M. Fisher dûment élu président du Comité.

The Chairman: Thank you very much for that resounding bit of confidence. I have never been a committee chairman before, so I do not know what I am doing, but I am opinionated and I hope that will carry me through the day.

Mr. Crombie: It has lasted so far for you.

The Chairman: That is right. I am going to rely on the clerk for some assistance. Apparently we immediately have to pass four motions. I will ask for your agreement on these and for appropriate movers and seconders. I need a motion to name the subcommittee, and the clerk has provided us with a recommendation on page 2. He recommends that the subcommittee be named the "Subcommittee on Fiscal Provisions Relating to Artists and Writers". I wonder if we might not just say "Taxes".

Mr. Crombie: Yes. I would suggest it be "Taxation of Artists and Writers" so people understand that. As a matter of fact, we broadened the definition in the original motion from the House, so . . .

Mr. Burghardt: Is there some way we could make it all-encompassing?

Mr. Crombie: I do not have my Act with me, but I think if you look at the original Act, we could simply use the phrase that is used there.

• 1110

The Chairman: We are ordered by the House of Commons, which is indeed a tough thing, that we review all relevant provisions of the Income Tax Act relating to the taxation of visual and performing artists and writers, including, but not limited to, the criteria, etc. I think if we were to follow your

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 21 février 1984

The Clerk of the Sub-Committee: Honourable Members, I see we have a quorum. Our first order of business is to choose a chairman. I am therefore ready to receive motions to that effect.

M. Burghardt: Je propose que M. Douglas Fisher soit élu président de ce Sous-comité.

M. Crombie: J'appuie cette motion.

The Clerk: It is moved by Mr. Burghardt, seconded by Mr. Crombie, that Mr. Fisher be elected chairman of this subcommittee.

Le Comité désire-t-il adopter ladite motion?

Des voix: Oui.

The Clerk: I declare that this motion has been agreed to and that Mr. Fisher has been duly elected chairman of this committee.

Le président: Je vous remercie de l'énorme confiance que vous placez en moi. Je n'ai jamais été président de comité auparavant, si bien que je ne sais pas ce que je fais, mais je suis dogmatique et j'espère que cela suffira aujourd'hui.

M. Crombie: Jusqu'à présent, cela a toujours suffi dans votre cas.

Le président: Vous avez raison. Je demanderai au greffier de m'aider. Apparemment, nous devons adopter immédiatement quatre motions. Je vous demanderais donc de les proposer, de les appuyer et ensuite de les adopter. Il me faut une motion portant désignation du Sous-comité et le greffier nous propose une recommandation à la page 2. Il recommande que le Sous-comité soit désigné sous le nom «Sous-comité sur les dispositions fiscales relatif aux artistes et aux écrivains». Je me demande si nous ne pourrions pas tout simplement dire «Impôt».

M. Crombie: Oui, propose que ce soit «Imposition des artistes et écrivains» pour que tout le monde puisse comprendre. D'ailleurs, nous avons élargi la définition que comportait la motion originale venant de la Chambre, si bien que . . .

M. Burghardt: Ne pourrait-on pas essayer de tout englober?

M. Crombie: Je n'ai pas la loi ici avec moi, mais je crois que si l'on examinait la loi originale, nous pourrions utiliser l'expression qui s'y trouve.

Le président: Ce n'est pas facile, mais la Chambre des communes nous demande d'étudier toutes les dispositions pertinentes de la Loi de l'impôt sur le revenu qui ont trait à l'imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, y compris, mais sans se limiter à

[Texte]

recommendation, Mr. Crombie, "the Subcommittee on the Taxation of Artists and Writers", that would encompass everything in here.

An Hon. Member: Is that a wide enough mandate?

Some Hon. Members: No.

Mr. Gourd: I think the whole aspect of revenues of artists...

The Chairman: Income?

Mr. Gourd: Yes.

Mr. Orlikow: Then it should be "Performing Artists". That is what is in here.

Mr. Gourd: It should be all groups of artists.

Mr. Burghardt: It says "Performing Artists and Writers".

Mr. Orlikow: Yes, because "Performing Artists" includes musicians, whereas "Artists"...

Mr. Burghardt: I want to make sure it is all-encompassing, so we...

Mr. Orlikow: I agree.

The Chairman: We are stuck with the fact that they do not want to kill forests to print the title of the committee. They would like it a little shorter and more manageable. Artists under this would fall within the definition of the House order, would they not?

Mr. Orlikow: No, the House order says "Performing Artists".

The Chairman: It says "visual and performing artists and writers".

Mr. Orlikow: Yes, fine.

The Chairman: Is that okay?

Mr. Orlikow: Yes.

The Chairman: So "Subcommittee on the Taxation..."—or what do you want here?

Mr. Gourd: Does the word "taxation" involve income too? I note that a lot of people who will be appearing in front of this committee will discuss income. So if we are limited to taxation, I am wondering if...

Mr. Orlikow: It is the taxation of income.

The Chairman: We are limited by what the House says.

Mr. Gourd: Yes.

The Chairman: We do not have, it would appear in the motion, the room to look beyond the question...

Mr. Burghardt: That is right. It says taxation of visual and performing artists and writers.

Mr. Orlikow: It is taxation of income.

[Traduction]

ceux-ci, les critères, etc., etc. Si nous devons suivre votre recommandation, monsieur Crombie, il me semble que «le Sous-comité sur la fiscalité applicable aux artistes et aux écrivains», engloberait le tout.

Une voix: Ce mandat est-il suffisamment vaste?

Des voix: Non.

M. Gourd: Je crois que toute cette question de revenus des artistes...

Le président: Revenus?

M. Gourd: Oui.

M. Orlikow: Dans ce cas, ce devrait être «Artistes du spectacle». C'est ce qu'il y a là.

M. Gourd: Notre mandat devrait englober tous les groupes d'artistes.

M. Burghardt: Le mandat parle d'«Artistes du spectacle et écrivains».

M. Orlikow: Oui, car les «artistes du spectacle» comprennent les musiciens, alors que les «artistes»...

M. Burghardt: Je voudrais m'assurer que cela englobe tout, si bien que...

M. Orlikow: Je suis tout à fait d'accord.

Le président: Vous comprenez, ils ne veulent pas avoir à abattre des forêts pour imprimer le titre du Comité. Ils voudraient qu'il soit un peu plus court et plus maniable. Si l'on disait simplement «artistes», on respecterait la définition donnée par l'ordre de renvoi de la Chambre, n'est-ce pas?

M. Orlikow: Non, car l'ordre de renvoi parle de «artistes du spectacle».

Le président: Non, il parle d'«artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et les écrivains».

M. Orlikow: Très bien.

Le président: Êtes-vous d'accord?

M. Orlikow: Oui.

Le président: Donc, «Sous-comité sur l'imposition...»—ou est-ce autre chose?

M. Gourd: Le terme «imposition» s'applique-t-il également aux revenus? Je vois que ceux qui comparaitront devant ce Comité discuteront également de revenus. Par conséquent, si nous ne pouvons parler que d'imposition, je me demande si...

M. Orlikow: Il s'agit de l'imposition du revenu.

Le président: Nous sommes ligotés par l'ordre de renvoi de la Chambre.

M. Gourd: Oui.

Le président: D'après la motion, nous n'avons pas le droit d'étudier toute question en dehors de celle...

M. Burghardt: C'est exact. Le mandat parle d'imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et des écrivains.

M. Orlikow: Oui, mais il s'agit d'imposition du revenu.

[Text]

Mr. Crombie: You see, "all relevant provisions of the Income Tax Act" is more than simply the tax.

Mr. Gourd: That is right.

Mr. Crombie: This is the problem. I do not know how you shorten it up; but they did not want to restrict anybody.

Mr. Gourd: This is what I want to make clear. I do not want people to be restricted only to discussing their taxes and not able to mention their income at a certain point.

Mr. Crombie: I guess "Fiscal Provisions", however ungainly, is broader than "Taxation". Am I to assume that, Mr. Chairman?

The Chairman: We could say "Taxation and Income of Artists and Writers". Why not?

Mr. Burghardt: "Performing Artists and Writers"... "Visual and Performing Artists".

Mr. Crombie: Yes, it is a long title, but...

The Chairman: How about just plain "Artists", and we will welcome everybody? We have to grapple with that fact too.

Mr. Crombie: I think you had better have "Writers" in there.

The Chairman: Okay.

Mr. Crombie: I would be happier using the wording that is in the House order. That talks about "Visual and Performing Artists and Writers".

The Chairman: Okay. So "Taxation of Visual and Performing Artists and Writers". So we would be the Subcommittee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, understanding that we are going to have to talk about income in order to talk about taxation.

Some Hon. Members: Sure.

Mr. Burghardt: Agreed.

The Chairman: Okay, so we take from the House order the "taxation of visual and performing Artists and Writers"—and may I officially welcome that committee.

Now I need a mover and a seconder on that.

Mr. Crombie: So moved.

The Chairman: Moved by Mr. Crombie, seconded by Mr. Gourd.

Motion agreed to.

The Chairman: The second motion I need is on witness expenses. The motion recommended to us, again on the same page, is that reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the subcommittee.

Mr. Orlikow: I will move it.

[Translation]

M. Crombie: Oui, mais «toutes les dispositions pertinentes de la Loi de l'impôt sur le revenu» ne s'appliquent pas simplement à l'impôt.

M. Gourd: C'est exact.

M. Crombie: Voilà où le bât blesse. Je ne sais pas comment on pourrait l'abrégé; ils n'ont pas voulu nous ligoter.

M. Gourd: C'est ce que j'essaie de savoir. Je ne voudrais pas que nos témoins ne puissent discuter que de leurs impôts sans pour autant parler de leurs revenus.

M. Crombie: Je suppose que «dispositions fiscales», aussi disgracieux que cela puisse paraître, est plus vaste que «imposition». Ai-je raison, monsieur le président?

Le président: Nous pourrions dire «imposition et revenu des artistes et des écrivains». Pourquoi pas?

M. Burghardt: «Artistes du spectacle et écrivains» — «Artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques».

M. Crombie: Oui, le titre est long, mais...

Le président: Pourquoi pas simplement «artistes» et nous accueillerons ainsi tout le monde? Il faut s'attaquer à cela également.

M. Crombie: Je pense qu'il vaudrait mieux que le titre comprenne «écrivains» également.

Le président: Très bien.

M. Crombie: Je préférerais qu'on ait recours à l'expression utilisée dans l'ordre de renvoi de la Chambre. Il parle de «artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et les écrivains».

Le président: Bien. Donc, nous retenons «Imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et les écrivains». Nous serions donc le Sous-comité sur l'imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et des écrivains, en sous-entendant que nous devons parler de revenu en vue de discuter de l'impôt.

Des voix: Bien sûr.

M. Burghardt: D'accord.

Le président: Bien, nous tirons donc l'expression «imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques et les écrivains» de l'ordre de renvoi de la Chambre et permettez-moi de saluer officiellement la naissance de ce Comité.

J'aurais maintenant besoin que quelqu'un propose cette motion et qu'un autre l'appuie.

M. Crombie: Je la propose.

Le président: M. Crombie, appuyé par M. Gourd, propose cette motion.

La motion est adoptée.

Le président: La deuxième motion dont j'ai besoin porte sur les dépenses des témoins. A la même page, la motion recommandée est que les frais raisonnables de déplacement et de séjour soient remboursés aux témoins qui sont priés de comparaître devant le Sous-comité.

M. Orlikow: Je propose cette motion.

[Texte]

The Chairman: Moved by Mr. Orlikow, seconded by Mr. Burghardt.

The third is on printing of the evidence. It is recommended that we print 2,000 copies of the *Minutes of Proceedings and Evidence*. Moved by Mr. Gourd, seconded by Mr. Crombie.

Motion agreed to.

• 1115

The Chairman: Finally, it is recommended here that we look to the Parliamentary Library Research Service for some assistance.

Mr. Burghardt: I so move.

Mr. Crombie: I second the motion.

Motion agreed to.

The Chairman: Okay. That is the easy part. Do we have agreement, by the way, on that fourth thing?

Some hon. Members: Yes.

The Chairman: Okay. That is the easy part. Now, why do we not think about our task a little and talk to each other a bit on that. Our next item on the suggested agenda is the adoption of a schedule, and in order to do that, I think we have to try to agree on some sense of direction. So may I just suggest that we generally talk about what we want to do in here, and who we want to see and what order we want to see them in, and so on.

Why do we not start with you, Mr. Crombie?

Mr. Crombie: A schedule is attached.

The Chairman: Yes. I am just wondering if there is agreement or comment.

Mr. Crombie: I have just had a chance to look at it. I have not had a chance to look at any diaries.

Mr. Orlikow: May I ask a question? Who is the Canada Arts Council?

Mr. Burghardt: It should be the Canada Council.

Mr. Crombie: How was it decided that we would meet with them tomorrow?

The Chairman: I do not know. Apparently it is a recommendation, it is not decided.

Mr. Gourd: When we decided to form the subcommittee, we agreed there was a list of people who had already asked to appear.

Mr. Crombie: I have no difficulty with the appearance of the Canada Council. It was tomorrow's date.

Mr. Gourd: The clerk had called me, saying that Mrs. Forrester was available tomorrow, and I said tentatively, before we do form the committee, if we can have her—otherwise she is across the country. She is available tomorrow in Ottawa. Since we were starting, I did not see any reason why we could not tentatively schedule her. If it is not agreeable

[Traduction]

Le président: M. Orlikow, appuyé par M. Burghardt, propose cette motion.

La troisième porte sur l'impression des procès-verbaux. La recommandation proposée est que nous imprimions 2,000 exemplaires des procès-verbaux et témoignages. M. Gourd, appuyé par M. Crombie, propose cette motion.

La motion est adoptée.

Le président: Enfin, la dernière recommandation proposée nous demande de nous assurer les services du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement.

M. Burghardt: Je propose cette motion.

M. Crombie: Je l'appuie.

La motion est adoptée.

Le président: Bien. Ca, c'est la partie facile. Mais au fait, avons-nous adopté la quatrième motion?

Des voix: Oui.

Le président: Bien. Voilà qui est fait. Maintenant, pourquoi ne discuterions-nous pas un peu ensemble de la tâche qui nous attend? L'adoption d'un programme constitue le prochain point à l'ordre du jour et pour ce faire, je pense que nous devons convenir d'une certaine orientation. Nous pourrions peut-être discuter de ce que nous voulons faire, des témoins que nous voulons voir et l'ordre dans lequel nous voulons les voir.

Monsieur Crombie, pourquoi ne commencerions-nous pas par vous?

M. Crombie: Une annexe est jointe au document.

Le président: Oui. Êtes-vous d'accord là-dessus ou avez-vous des observations à faire?

M. Crombie: Je ne viens de la parcourir qu'à l'instant. Je n'ai rien pu lire pour le moment.

M. Orlikow: Puis-je poser une question? Qui est le *Canada Arts Council*?

M. Burghardt: Ce devrait être le *Canada Council*.

M. Crombie: Comment en est-on venu à la décision de rencontrer le représentant demain?

Le président: Je ne sais pas. Apparemment il s'agit d'une recommandation mais non pas d'une décision.

M. Gourd: Lorsque nous avons décidé de créer le Sous-comité, certaines personnes avait déjà demandé à comparaître.

M. Crombie: Je ne m'oppose pas à ce que le Conseil des Arts du Canada compareisse demain.

M. Gourd: Le greffier m'avait appelé, en me disant que M^{me} Forrester pouvait venir demain et j'ai dit oui provisoirement avant que le Comité ne soit créé, car elle part en déplacement ensuite. Cependant, elle sera à Ottawa demain. Étant donné que nous commençons nos audiences, je ne voyais pas pourquoi nous ne pourrions pas lui demander de comparaître à

[Text]

to the subcommittee, well, we can postpone it. But she is free tomorrow.

Mr. Crombie: My only difficulty is that I am not.

The Chairman: Rather than going for specific opportunities, may I ask if there is a general context that we should be looking at artists' experiences, tax policy, tax enforcement, practices. Should we be looking at these umbrella questions at least once before bringing in witnesses, so that we know what we are doing when the witnesses arrive?

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I know that if we were to agree to listen to everybody who wanted to make representations, it would take an awfully long time, because we have at least a dozen national organizations, there are provincial organizations, and then there are local organizations and a lot of individuals. It seems to me that it would be worth while to hear from some of the national organizations and then maybe to get a response—when we have heard in a somewhat organized fashion from the national organizations of the problems as they see it, then to get the department in to get a response from them and get the other side of the story. Then we can decide where we go from there.

The Chairman: Jack.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, a question, first of all. The other suggested appearances of the groups involved: are these just suggestions, or have they been actually contacted and firmed up?

The Chairman: These apparently were people who were approved by the Communications Committee, although . . .

Mr. Burghardt: Yes, I know that, but I mean the dates.

The Clerk: It is just a proposal.

The Chairman: These people have made submissions and indicated that they want to appear before us.

Mr. Burghardt: All right. Mr. Chairman, while I can appreciate the availability at this time on the question of Maureen Forrester, and if Mr. Crombie cannot be here, I think we should postpone that meeting, I would suggest—and I thought we had a feeling earlier from some of our discussions that one of the first groups we should hear from would be the Canadian Conference of the Arts, which is an overall umbrella organization, and then go from there if it were possible to arrange a mutually acceptable time.

• 1120

But I think, Mr. Chairman, we should perhaps get a feel from the artists themselves, as Mr. Orlikow has suggested, and then try to get a response from some of the financial people and departmental people.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I have looked at that suggested schedule. In that first week of March you have

[Translation]

titre provisoire. Si le Sous-comité s'y oppose, nous pouvons retarder sa comparution, mais elle est libre demain.

M. Crombie: Le seul ennui c'est que moi je ne le suis pas.

Le président: Au lieu de nous demander qui peut venir et qui ne peut pas venir, ne pourrions-nous pas discuter de ce que nous allons faire. Devrions-nous examiner les problèmes des artistes, les questions de politiques fiscales, d'applications de l'impôt, des pratiques en général? Devrions-nous nous pencher sur ces questions d'ordre général avant de demander aux témoins de comparaître pour que nous sachions ce que nous faisons lorsqu'ils comparaitront.

M. Orlikow: Monsieur le président, je sais que si nous devions accepter d'entendre tous ceux qui veulent comparaître, cela nous prendrait énormément de temps, car sur cette liste figure au moins une douzaine d'organisations nationales, des organismes provinciaux, des organismes locaux et un nombre important de particuliers. Il me semble qu'il serait utile d'entendre certaines organisations nationales et lorsque nous saurons quels problèmes se posent à elles, nous pourrions demander au ministère de comparaître pour obtenir leurs réactions ainsi que pour entendre leur version de cette histoire. Nous pourrions alors décider de nos audiences futures.

Le président: Jack.

M. Burghardt: Monsieur le président, je voudrais poser une question. Pour ce qui est des autres groupes qui figurent sur cette liste, s'agit-il uniquement de suggestions ou bien ont-ils été contactés et leur date de comparution leur a-t-elle été confirmée?

Le président: Il s'agit apparemment de gens dont la comparution a été approuvée par le Comité des communications, bien que . . .

M. Burghardt: Oui, je le sais, mais je veux parler des dates.

Le greffier: Il ne s'agit que d'une proposition.

Le président: Ces gens nous ont envoyé des mémoires et nous ont fait part de leur désir de comparaître devant nous.

M. Burghardt: Très bien. Monsieur le président, bien que je comprenne que M^{me} Maureen Forrester ne peut venir que demain, et si M. Crombie ne peut être présent, je pense que nous devrions reporter cette séance et je crois avoir compris tout à l'heure d'après les discussions que nous avons eues que nous devrions peut-être entendre en tout premier lieu la Conférence canadienne des Arts, qui est une organisation nationale, et ensuite essayer, dans la mesure du possible, de fixer une date qui convienne à tous.

Toutefois, monsieur le président, ainsi que M. Orlikow l'a proposé, nous devrions peut-être chercher à connaître la réaction des artistes eux-mêmes puis essayer d'obtenir l'avis de certains spécialistes en matière financière et de certains fonctionnaires.

M. Orlikow: Monsieur le président, j'ai examiné le calendrier de travail qu'on nous propose. La première semaine de

[Texte]

ACTRA, which takes in actors and writers and so on, the Canadian Conference of the Arts, and the Canadian Association of University Teachers. So I think that is a pretty good start.

Mr. Gourd: Also, for clarification, I understand what the clerk has done is propose a schedule according to the block system to see the availability of the rooms. This is what he had to do; this is why he produced this.

The Chairman: We have had so far the feeling that we should bring in the artists first and then look for some reaction back from our specific departments. Is there a general agreement on that, or do you want to discuss that point a little more?

Mr. Crombie: I think the point made by Mr. Orlikow is well taken. I think we should deal with the artists first.

The Chairman: May I ask another question here? Again, because of the complexity of the issues in front of us, do we want to get somebody from the research branch in the library who will give us some discussion of the issues before we receive any witnesses at all, particularly from the tax end of it?

Mr. Crombie: As a matter of fact, I think we might want to request them to provide a briefing, and not restrict it—they understand the terms of reference, and I think whatever they might decide to put in it would be helpful, at any rate.

The Chairman: I understand a briefing book is available, so I wonder if there are two other sets of documents—the Disney report: is that available for everybody to see?

Mr. Crombie: It should be in the briefing.

The Chairman: Okay; and do we also have with that book a list of the people who have requested to appear before the committee?

Mr. Crombie: The clerk has that.

The Chairman: Then what I would like to propose is that we take between now and March 1, when we come back, to absorb this material, and perhaps start with a briefing and head on into some scheduling for the umbrella groups. Then when we see what they are saying and we also can compare it with the clerk's list, we can see if there are individuals. Tony Onley did make quite an impact. We may want to talk to him specifically because of his particular action.

Mr. Crombie: I have also filed with the committee a list of people who have contacted me. Some of them are here; some of them are not. I just want to remind the committee that I am interested in having those people come forward. There are only three more than I think were on the original list.

[Traduction]

mars, nous recevons les représentant de l'ACTRA, organisme qui compte des comédiens et des écrivains etc., la Conférence canadienne des Arts et l'Association canadienne des professeurs d'université. Cela me paraît donc constituer un bon début.

M. Gourd: À titre d'éclaircissement, je crois savoir que le greffier a proposé un calendrier en fonction du système des blocs, c'est-à-dire tenant compte de la disponibilité des salles. C'est ce qu'il devait faire et c'est pourquoi il en est arrivé à cet horaire-ci.

Le président: Jusqu'à maintenant, nous avons estimé qu'il était préférable de faire témoigner les artistes en premier puis de permettre aux ministères touchés par la question de répondre. Est-on encore d'accord là-dessus, ou voulez-vous en discuter davantage?

M. Crombie: Nous sommes d'accord avec les observations faites par M. Orlikow. Je crois que nous devrions commencer par entendre les témoignages des artistes.

Le président: Me permettez-vous de poser une autre question ici? En raison de la complexité de la question dont nous sommes saisis, ne devrions-nous pas obtenir les services d'un chercheur de la Bibliothèque, qui discutera avec nous de certaines des questions, surtout celles relevant de la fiscalité avant que nous ne recevions les témoins?

M. Crombie: Je crois que nous aimerions même qu'ils tiennent des séances d'information à notre intention car ils comprennent le mandat qui nous ait confié et en conséquence tous les renseignements qu'ils voudront bien nous fournir nous seront utiles.

Le président: Je crois savoir qu'on peut obtenir un ouvrage contenant ces renseignements généraux mais cela dit, je me demande si les deux autres séries de documents, y compris le rapport Disney doivent être fournis à tout le monde?

M. Crombie: Ils devraient eux aussi faire partie de l'ouvrage.

Le président: Très bien. Disposons-nous également d'une liste de ceux et celles qui ont demandé de témoigner devant le Comité?

M. Crombie: C'est le greffier qui l'a.

Le président: Je propose donc que nous nous familiarisions avec la documentation d'ici le 1^{er} mars, date à laquelle nous allons nous réunir de nouveau pour peut-être commencer alors à tenir la séance d'information puis établir le calendrier du témoignage des groupes généraux. Après cela, nous consulterons de nouveau la liste du greffier afin de savoir si nous voulons faire témoigner des particuliers. M. Tony Onley a certainement fait grande impression; nous voudrions peut-être donc lui parler étant donné son action.

M. Crombie: J'ai également déposé auprès du greffier une liste de personnes étant entré en contact avec moi. Certaines d'entre elles figurent déjà sur l'autre liste mais je crois qu'il y en a trois qui n'y apparaissaient pas. J'aimerais seulement rappeler au Comité que je tiens beaucoup à entendre les témoignages de ces dernières.

[Text]

The Chairman: So we have room to manoeuvre, it seems. If we get the book and have an opportunity to look at it during the break, then we can have a first meeting to discuss some of the issues among ourselves and then get some of the larger organizations in; and perhaps we can ask the clerk, having heard our sage advice, to do some scheduling along that line. How is that? We will confirm it when we come back after the break.

Mr. Crombie: All right. I think the clerk may need one other further piece of information. If the committee agrees, generally speaking, with the blocks that he has organized, which I would suggest we do . . .

The Chairman: So we are basically suggesting that we will use the week of March 5 to meet with the research staff and deal with the issues and the briefing and then basically move everything back a week. How does that seem to you?

Mr. Crombie: Are you saying that on March 7 we would hear from the Canadian Conference of the Arts?

The Chairman: No, we are saying on the 13th.

Mr. Crombie: Oh. There is one thing I would suggest, Mr. Chairman. We had agreed also we would report progress to the Communications Committee by the end of March, and if you hold it off another whole week, it does not give much time for progress, I guess.

The Chairman: I think we can report that we are making progress. We do not have to make a detailed report.

• 1125

Mr. Crombie: No, but the interest, of course, was in making sure that we did not stay in committee so long that the matter was forgotten. That is why we had the date of March 31. It seemed to me—at least in the original debate it was considered that we may well have been in shape to conclude our hearing witnesses by that time. We may not, but possibly. All I am saying is if we do not start until March 13, as you have suggested, we only have then two weeks in which to do it. So that would certainly I think imply that we are not going to have the progress that some people may have thought we should have had by that time.

Let me put it another way. I can put it more simply. Why would we not use a part of the week of March 6 to hear people?

The Chairman: May I make another observation? The end result of this will be a federal budget. I mean, whatever we recommend must subsequently be reviewed by the Finance Department and accepted by the Minister of Finance . . .

Mr. Crombie: Yes.

The Chairman: —because we are talking about tax changes, and those are his prerogative. It seems to me if we take that as

[Translation]

Le président: Nous semblons donc disposer d'une marge de manoeuvre. Si nous obtenons le livre en question et avons l'occasion de le consulter pendant le congé, alors nous pourrions tenir une première réunion pour discuter entre nous de certaines des questions puis faire témoigner certaines des plus grandes organisations. Peut-être pouvons-nous donc demander au greffier de commencer à établir le calendrier de cette façon. Est-ce que cela vous convient? Nous le confirmerons à notre retour de congé.

M. Crombie: Très bien. Le greffier aura peut-être cependant besoin de certains autres renseignements. En conséquence, si le Comité ne voit pas d'objection aux blocs qu'il a déjà retenus, ce que je vous propose d'accepter . . .

Le président: Nous allons donc retenir la semaine du 5 mars pour rencontrer les chercheurs et étudier les questions et assister à la séance d'information puis décaler tout le reste d'une semaine. Cela vous paraît-il acceptable?

M. Crombie: Est-ce que cela veut dire que c'est le 7 mars que nous allons entendre le témoignage de la Conférence canadienne des Arts?

Le président: Non, il s'agit du 13 de ce même mois.

M. Crombie: Oh! Monsieur le président, j'aimerais proposer quelque chose. Nous avions convenu de faire rapport au Comité des communications d'ici fin mars mais si vous décalez tous nos travaux d'une semaine, cela ne nous laisse pas beaucoup de temps pour faire avancer le dossier.

Le président: Je crois que nous pourrions rapporter les progrès accomplis mais il ne sera nécessaire de présenter un rapport détaillé.

M. Crombie: Non, mais il s'agissait plutôt d'empêcher que nos travaux soient si longs qu'on oublie la question. C'est pour cela que nous nous étions fixés la date du 31 mars. C'est tout au moins celle que nous estimions d'abord nous laisser suffisamment de temps pour entendre nos témoins. Tel ne sera peut-être pas le cas, mais peut-être bien que si après tout. Tout ce que je dis, c'est que si nous ne commençons pas avant le 13 mars, comme vous l'avez proposé, cela ne nous donnera que deux semaines pour faire notre travail. A mon avis, cela signifiera que nous n'aurons pas réalisé autant de progrès que certains peuvent se l'imaginer d'ici cette date.

Je vais m'exprimer autrement. Pourquoi ne pas entendre les témoignages pendant une partie de la semaine du 6 mars?

Le président: Me permettez-vous de faire une autre remarque? Les résultats de nos travaux se concrétiseront, donneront lieu à des mesures budgétaires. J'entends par là que quelles que soient nos recommandations, elles devront être réexaminées par le ministère des Finances et acceptées par son ministre . . .

M. Crombie: Oui.

Le président: . . . étant donné que nous étudions des mesures fiscales et que cela relève de ses responsabilités. Si nous nous fixons donc cet objectif, nous devons disposer de plus

[Texte]

an objective, we have more time to operate, because we are not going to speed up a budget by speeding up this report.

Mr. Crombie: No, I appreciate that.

Mr. Orlikow: Surely, Mr. Chairman, you are not suggesting that if this committee can make a recommendation, hopefully unanimously, and the Finance Minister could then look at it—I hope you are not suggesting that it would have to wait to be implemented until the next budget. That is . . .

The Chairman: I think that is a reasonable question. I do not know any other fashion by which we implement tax changes except through a budget.

Mr. Orlikow: I would hope if we could have a consensus here and if the Minister agreed, he could bring in a change and it could go through without any debate.

The Chairman: Have you ever seen that happen before?

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I suggest to you if we are starting off now and telling all the people who feel they have been adversely affected that nothing can be done until the next budget, which may not be until 1985, that is sure going to put them in an awful . . .

The Chairman: My reason for mentioning this is that it would not be honest to tell people anything else.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I would argue, and they have argued, that—and we may have different opinions—there really is not a need for a change in the law, because what has happened is at some point in the last two years the department has made an interpretation—the law was not changed; the department made an interpretation—which was different, which deals with these people in a different way from how they were ever dealt with before. So if the committee finds that, maybe they can do it that way.

The Chairman: Excuse my ignorance, as a chairman, of the rules. I do not mean to interject myself into the debate. I would like other people to feel perfectly free.

Jack?

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, I think it is the concern of the committee first of all that we get to work as quickly as possible on it, and secondly that we do come in with a report—as Mr. Orlikow says, hopefully a unanimous report—that we will then submit to the Minister of Finance, with I think the proviso of the urgency of the matter, and we would ask him to act on our recommendations. Then it is left up to the Minister of Finance to do that; but I think we should certainly imply the urgency of the matter and bring as much pressure to bear on whatever recommendations we might make as possible, so that they will be enacted as quickly as possible. I do not think it is up to us at this point to say whether it has to wait until a future budget, or whatever.

That is my feeling.

The Chairman: Sage advice.

We are back to the schedule, then. I am perfectly willing to follow your instructions. Are we looking at a researcher, then,

[Traduction]

de temps car même si nous accélérons notre rapport, cela n'entraînera pas l'adoption rapide d'un budget.

M. Crombie: Non, je comprends cela.

M. Orlikow: Monsieur le président, j'espère que cela ne signifie pas qu'à vos yeux, même si nous adoptons des recommandations à l'unanimité et si le ministre des Finances les étudiait, leur mise en oeuvre devrait attendre la présentation du prochain budget. C'est . . .

Le président: C'est une question tout à fait justifiée car je ne sache pas qu'il existe un autre mécanisme que le budget pour modifier le régime fiscal.

M. Orlikow: Si nous avons l'unanimité ici et si le ministre donne son accord, il me semble qu'il peut présenter une modification et la faire adopter sans discussion.

Le président: Les choses se sont-elles déjà passées ainsi?

M. Orlikow: Monsieur le président, si nous commençons par dire à tous ceux et celles qui ont souffert des mesures fiscales qui leur ont été imposées, que rien ne peut être fait avant le prochain budget, c'est-à-dire peut-être avant 1985, cela les mettra certainement dans . . .

Le président: Si je mentionne cela, c'est parce qu'il ne serait pas honnête de dire autre chose aux gens.

M. Orlikow: Monsieur le président, nous ne sommes peut-être pas tout à fait du même avis quant à moi, je reprends à mon compte les arguments présentés par les artistes, à savoir qu'il n'est pas nécessaire de modifier la loi étant donné que les problèmes existent depuis deux ans, alors que le ministère commença à interpréter différemment les dispositions existantes. C'est pour cela qu'on traite maintenant ces derniers d'une façon différente. Enfin, si le Comité découvre que tel était bien le cas, peut-être pourrions-nous procéder de cette façon-là.

Le président: Pardonnez mon ignorance des règlements, même si je suis président. Je ne cherche pas à m'interposer dans la discussion et j'aimerais que tous se sentent parfaitement libres.

Monsieur Burghardt?

M. Burghardt: Monsieur le président, je crois que d'abord, nous tenons à travailler le plus rapidement possible puis en second lieu à rédiger un rapport, qui soit autant que possible unanime, comme l'a dit M. Orlikow, et que nous soumettrons ensuite au ministre des Finances en lui demandant de tenir compte de l'urgence de la situation et de bien vouloir donner suite à nos recommandations. Ce sera ensuite au ministre des Finances d'agir. Quoi qu'il en soit, nous devrions certainement souligner l'urgence de la situation et exercer le plus de pression possible pour qu'on mette en oeuvre nos recommandations le plus tôt possible. Toutefois, je ne crois pas que c'est à nous de décider maintenant s'il faut attendre jusqu'au prochain budget ou à un autre moment.

C'est mon avis sur la question.

Le président: Sage conseil.

Nous en revenons maintenant à la question du calendrier. Je suis tout à fait disposé à me conformer à votre décision.

[Text]

on March 6, and perhaps only asking ACTRA to change their . . . ? Perhaps if we had a report and a briefing on March 6 in place of the ACTRA—and we can ask the clerk to reschedule ACTRA. That then takes us through to roughly March 22 with witnesses.

• 1130

We would subsequently have to get, as has been agreed here, some response from the departments. I do not know what the Communications Committee is looking for at the end of March—surely not a report.

Mr. Crombie: If I could speak to that matter, Mr. Chairman, the reason we used the wording “report progress” is that it means it can be in any form. We are not restricted by form. We can simply say thank you very much and we would like to continue doing our excellent work. So I do not think we have to be worried about the report. It was just an opportunity for us to be able to look at the mirror before we continued.

The Chairman: Okay.

Mr. Crombie: What I would like to suggest to you, Mr. Chairman, is that we instruct the clerk to schedule also for the following week.

The Chairman: Yes.

Mr. Crombie: So it takes us up to the end of March, and then we could conclude at that time, at the last meeting in March, for whatever report we want to make. I would again like to reinforce the view that we hear from the department and the government’s agencies last.

The Chairman: Okay.

Mr. Crombie: So after we have dealt with the nationals, then the regionals, and then whatever individuals, then I think we should hear from the government and its agencies.

The Chairman: All right. That sounds like a reasonable plan.

Mr. Gourd: I would like also to have the names of Jacques Hébert and Louis Applebaum put on that list.

Mr. Crombie: Great.

The Chairman: Okay, sure.

So in terms of sequence, then, I think we have an agreement that we will get the briefing book, which includes the Disney report, and we will get with it the list of witnesses who have indicated their willingness to make a submission or appear. We will review those during the break. When we come back we will be briefed and then we will start to hear from outside groups. During that time we will ask you to tell us who is missing so that we can get more witnesses in. Finally, we will

[Translation]

Voulons-nous donc consulter un chercheur le 6 mars, quitte à demander seulement à l’ACTRA de modifier la date de sa comparution? Si nous tenions une séance d’information et entendions nos chercheurs le 6 mars à la place de l’ACTRA, nous pourrions demander au greffier de fixer une autre date pour le témoignage de cet organisme. Puis nous avons des séances avec témoins de fixées jusqu’au 22 mars environ.

Après cela, il faudra que nous entendions l’avis des ministères concernés, comme cela avait d’ailleurs été convenu. J’ignore ce que le Comité des communications s’attend à recevoir à la fin de mars, mais ce n’est certainement pas un rapport.

M. Crombie: À ce sujet, si vous me permettez, monsieur le président, la raison pour laquelle nous avons utilisé l’expression «faire rapport de nos progrès», est que cela nous permet de choisir n’importe quelle forme. Nous pouvons en effet nous contenter de remercier le Comité et lui demander de nous laisser continuer notre excellent travail. Je ne crois donc pas qu’il y a lieu de s’inquiéter au sujet du rapport. Cela ne fait que nous donner l’occasion de revoir ce que nous avons accompli avant de poursuivre.

Le président: C’est bien.

M. Crombie: Monsieur le président, j’aimerais proposer que le greffier établisse un calendrier pour la semaine suivante également.

Le président: Oui.

M. Crombie: Cela nous amène jusqu’à fin mars, et lors de la dernière réunion que nous tiendrons, nous pourrions choisir la forme de rapport que nous voulons. J’aimerais de nouveau insister pour que nous entendions les témoignages du ministère des sociétés de Couronne en dernier.

Le président: C’est bien.

M. Crombie: Cela signifie donc qu’après avoir entendu les témoignages des organismes à l’échelle nationale puis les organisations nationales et enfin de certains particuliers, nous devrions permettre au gouvernement et à ses sociétés et organismes de s’exprimer devant nous.

Le président: C’est bien. Cela me paraît raisonnable.

M. Gourd: J’aimerais également que l’on ajoute les noms de Jacques Hébert et Louis Applebaum à ceux figurant déjà sur la liste.

M. Crombie: Excellent.

Le président: C’est bien, certainement.

Nous convenons donc de commencer par obtenir la documentation, qui doit comprendre le rapport Disney ainsi que la liste de ceux et celles ayant demandé de témoigner ou de déposer un mémoire. Nous étudierons cela pendant le congé. À notre retour, nous tiendrons une séance d’information et commencerons à entendre les témoignages de groupes de l’extérieur. Pendant cette période, ayez l’obligeance de nous dire qui manque à l’appel afin que nous puissions faire venir

[Texte]

call on the departments and the agencies. Somewhere in here at the end of March we will let the standing committee know how we are doing.

Mr. Crombie: Excellent. One small thing. There have been submissions from people who did not ask to appear, and we are going to include those in the briefing, presumably.

The Chairman: Yes.

Mr. Crombie: That is excellent, Mr. Chairman.

The Chairman: All right. That looks like a good group.

There are some questions here—and I did not mean to catch Mr. Orlikow by surprise, but there are some serious tax questions, on both the policy and the enforcement side, which we may want to talk about not just from the point of view of the artist but also from, say, the point of view of an artist's representative, whom I think we have scheduled, and also from, say, the experience of the accounting community or some of the professionals who serve artists. They will probably give us some pretty good advice that will not have as much emotion in it as that of the victims of some of the policies. Do we want to hear from those people? Do you want to think about that?

Mr. Crombie: In my list I have two such people.

The Chairman: Good. Excellent.

Mr. Crombie: Again, I would think they should be towards the end, after we have heard the others.

The Chairman: Okay.

There are serious tax matters that affect our questioning of the witnesses. For example, what is artistic income, and how do you . . . what is artistic activity and how do you earn income from it? Those are two legitimate questions which we should ask our witnesses. I do not know the briefing book yet, but have we that kind of tax concern in the briefing book?

Ms Margaret Young (Research Branch, Library of Parliament): There is a paper on general deductibility of expenses written by Barbara Young, and we have interpretation from Revenu Canada that will help people.

The Chairman: Have we some understanding of things like the cash method versus the accrual method in the tax system?

A Witness: Yes, we have.

The Chairman: Okay. Can we ask you to prepare that sort of understanding for us for that first briefing?

Mr. Crombie: On the sixth.

The Chairman: Yes. For example, is a Harlequin novelist an artist? Do we want the tax department making a judgment

[Traduction]

d'avantage de témoins. En dernier lieu, nous ferons témoigner les ministères et les sociétés de la Couronne. Enfin, à un moment donné fin mars, nous aviserons le Comité permanent de l'État de nos travaux.

M. Crombie: Excellent. Il y a toutefois une petite chose. Certaines personnes ne désirant pas témoigner nous ont envoyé des mémoires, je suppose donc que nous allons intégrer leurs documents à l'ensemble dont nous allons nous servir lors de la séance d'information.

Le président: Oui.

M. Crombie: C'est excellent, monsieur le président.

Le président: C'est bien. Nous semblons avoir un bon groupe.

Je ne cherche pas à surprendre M. Orlikow, mais les questions fiscales dont nous sommes saisis sont assez importantes, à la fois sur le plan de la politique et de leur mise en vigueur. Nous voudrions donc peut-être en discuter non seulement du point de vue de l'artiste mais de celui du représentant de ce dernier ou encore de celui d'un comptable ou d'un autre professionnel s'occupant des affaires des artistes. Je crois que nous avons déjà prévu de faire témoigner ces spécialistes. Ils nous donneront probablement des conseils utiles tout en étant moins émotifs que les victimes en l'occurrence. Voulez-vous que nous les fassions témoigner? Voulez-vous y réfléchir?

M. Crombie: Ma liste compte déjà deux de ces personnes.

Le président: C'est bien. Excellent.

M. Crombie: Encore une fois, je crois qu'il serait préférable de faire témoigner ces derniers après tous les autres.

Le président: C'est bien.

Les questions fiscales sur lesquelles nous allons interroger les témoins sont importantes. Je songe par exemple à la définition d'un revenu tiré d'activités artistiques. En quoi consiste justement l'activité artistique et comment permet-elle de gagner de l'argent? Il s'agit de deux questions tout à fait légitimes qu'il nous faudrait poser aux témoins. Étant donné que je n'ai pas encore vu le cahier de documentation, j'aimerais savoir s'il contient ce genre de questions?

Mme Margaret Young (Direction de la recherche, Bibliothèque du Parlement): Barbara Young a rédigé un document sur les dépenses déductibles, et nous disposons de l'interprétation de Revenu Canada en cette matière, et ces deux choses seront utiles.

Le président: Comprenons-nous la distinction entre la méthode de l'encaissement comptant par opposition à celle du report variable sur le plan fiscal?

Un témoin: Oui, nous comprenons cela.

Le président: C'est bien. Pouvez-vous nous préparer quelque chose là-dessus et que vous nous communiquerez lors de la séance d'information?

M. Crombie: Le 6 mars.

Le président: Oui. J'aimerais par exemple savoir si l'auteur d'un roman Harlequin est considéré comme un artiste? Est-ce

[Text]

between a newspaper writer and Pierre Berton on which one is an artist and which is not? I ask these questions because I come from book publishing. Similar questions could be asked about all the arts. Do we want Revenue Canada making those kinds of decisions, or do we have some guidelines that we would propose?

• 1137

Those are tax matters, not artistic matters, and we may want some information in the briefing about that. If you can look for definitions, it would help us. I do not want to reinvent the wheel—I am sure everybody here has done all of this . . . but the tax guys have asked me for that kind of direction. They do not know what an artist is.

Mr. Olikow: The artists have tried to deal with that.

The Chairman: Yes. Good. Okay.

So you will look for those sorts of tax concerns as well.

Does that take care of everybody's concerns, then?

The meeting is adjourned until March 6.

Wednesday, March 7, 1984

• 1537

The Chairman: Perhaps we can begin; I see enough people here to represent the whole committee. I welcome everybody to our first public hearing on the question of taxation in the arts.

Today we are particularly pleased to have with us the Canadian Conference of the Arts. We welcome Mrs. Micheline Tessier, the President, and Brian Anthony, the National Director. We appreciate the hard work and insights that you have provided—in a rather bulky and well-reasoned document. Thank you very much. I am sure that members of the committee will find both the written and verbal presentations that you make very welcome and very useful.

I understand that you have a few opening remarks you would like to make. Following that, I propose that we follow the general rules used in the Communications committee. We will perhaps ask Mr. Crombie to start, if he wishes, then go to Mr. Gourd and then to Mr. Orlikow. We will go for 20 minutes on the opening round and then, for subsequent questioning, we suggest 10 minutes, as is done in the full committee.

I will call the meeting to order, welcome our guests and ask them to make their opening remarks.

Mme Micheline Tessier (présidente, Conférence canadienne des arts): Merci beaucoup.

[Translation]

que nous voulons que le ministère de l'Impôt décide lequel d'un journaliste et de Pierre Burton est un artiste et lequel ne l'est pas? Si je pose cette question, c'est que j'ai travaillé dans le domaine de l'édition. On peut d'ailleurs poser des questions analogues dans tous les arts. Or, voulons-nous que Radio-Canada tranche ce genre de questions ou préférons-nous lui proposer des lignes directrices à cet égard?

Il s'agit de questions fiscales et non artistiques, et nous aimerions peut-être obtenir des renseignements là-dessus lors de la séance d'information. Il nous sera donc utile que vous nous trouviez des définitions. Je ne veux pas repartir à zéro, et je suis certain que tout le monde s'est interrogé là-dessus mais les fonctionnaires chargés de la fiscalité m'ont déjà demandé une telle directive étant donné qu'ils ne savent pas ce qu'est un artiste.

M. Orlikow: Les artistes ont essayé de répondre à cette question.

Le président: Oui, c'est bien.

Vous allez donc étudier aussi ce genre de questions fiscales.

Aie-je répondu à toutes les questions qu'on se posait?

La séance est levée jusqu'au 6 mars.

Mercredi le 7 mars 1984

Le président: Nous pouvons commencer la séance puisque nous sommes en nombre suffisant. Je vous souhaite la bienvenue à la première réunion publique du sous-comité chargé d'examiner l'imposition des artistes.

Nous avons aujourd'hui le plaisir de recevoir la Conférence canadienne des arts représentée par M^{me} Micheline Tessier, président, et Brian Anthony, directeur national. Nous vous sommes reconnaissants de la bonne documentation, plutôt volumineuse, que vous nous avez préparée et nous vous en remercions. Je suis sûr que vos exposés écrits et oraux seront très utiles aux membres du Comité.

Je crois que vous avez une déclaration liminaire à faire. Après cela, je propose que nous suivions les règles générales du Comité des communications. Nous allons demander à M. Crombie de commencer, s'il le veut, et il sera suivi de M. Gourd et de M. Orlikow. Le premier tour de questions sera de 20 minutes et ensuite, de 10 minutes, comme au comité plénier.

La séance est donc ouverte, je souhaite la bienvenue à nos témoins et je les prie de commencer leur déclaration.

Mrs. Micheline Tessier (President, Canadian Conference of the Arts): Thank you very much.

[Texte]

Monsieur le président, membres du Comité permanent des communications et de la culture, nous attendons ce moment depuis longtemps, comme vous pouvez bien l'imaginer.

Par conséquent, j'aimerais vous remercier d'avoir invité la Conférence canadienne des arts non seulement à comparaître devant le Comité, mais aussi à être son premier témoin aux audiences publiques que vous tenez sur la question de la fiscalité et des arts.

Comme nous l'avons mentionné dans notre mémoire et dans les instances présentées antérieurement par la C.C.A., nous nous intéressons depuis longtemps au traitement fiscal des arts et des artistes, et cette question ne cesse de nous préoccuper.

• 1540

Vous avez eu l'occasion d'examiner le mémoire de la C.C.A. Je ne m'attarderai donc pas sur son contenu, sauf pour vous rappeler quelques-uns des points importants qui méritent d'être soulignés.

Nous considérons qu'il est destructeur et que c'est manquer de clairvoyance, pour dire le moins, que de laisser le régime fiscal semer chez les artistes la consternation dont nous avons été témoins ces derniers mois et de mettre les créateurs dans une situation où il est difficile, voire impossible, de créer.

Nous considérons aussi qu'il est destructeur et contraire à l'intérêt public de laisser les pratiques fiscales du gouvernement fédéral miner l'efficacité des politiques et programmes culturels fédéraux.

Nous croyons qu'il est raisonnable et opportun d'élaborer des politiques fiscales qui traitent les artistes comme des artistes et les arts comme des arts, et non pas comme une autre forme d'entreprise.

Nous réclamons un traitement fiscal juste et équitable des arts et des artistes—la justice, en fin de compte—afin que l'on reconnaisse les réalités qui régissent les arts et les artistes et qu'on les traduise dans la politique et les pratiques fiscales.

Nous croyons qu'il est essentiel d'imposer un moratoire jusqu'à ce que les travaux de votre Comité soient terminés et qu'on ait donné suite à vos recommandations.

Vous avez devant vous une lourde tâche, et une tâche importante. Les enjeux sont énormes. Nous comptons sur vous pour fournir l'orientation et l'encouragement dont le gouvernement fédéral a besoin pour modifier le régime fiscal afin que les arts et les artistes puissent s'épanouir et que tous les Canadiens puissent en profiter.

En conclusion, j'aimerais vous souhaiter beaucoup de succès dans cette entreprise et vous assurer de la pleine collaboration de la Conférence canadienne des arts.

J'ai voulu être brève afin que nous ayons plus de temps pour les discussions. Alors, monsieur le président, si vous et vos collègues avez des observations à faire ou des questions à nous poser, nous serons heureux d'en discuter avec vous.

Merci.

Le président: Merci.

[Traduction]

Mr. Chairman, members of the Standing Committee on Communications and Culture, we have, as you can imagine, been looking forward to this moment for a long time.

I would like to thank you, therefore, for inviting the Canadian Conference of the Arts not only to appear before you, but to appear as your first witness at the public hearings you are conducting on the issue of taxation and the arts.

As you are aware from our brief, and from previous CCA representations, we have long been involved in, and increasingly concerned with, the manner in which the arts and artists are treated for tax purposes.

You have had the opportunity to consider the CCA brief, so I shall not read its contents here except to remind you of a few important points worth stressing.

We consider it destructive and short-sighted, to say the least, to permit the tax regime to wreak the havoc we have witnessed in recent months, and to render it difficult, if not impossible, for creators to create.

We consider it similarly destructive, as well as poor public policy, to allow federal tax practices to erode the effectiveness of the federal cultural policies and programs.

We believe it is reasonable and appropriate to devise tax policies which treat artists as artists, and the arts as arts, and not as some other form of business.

We seek fair and equitable tax treatment for the arts and artists—justice, in short—in order that the realities which govern the arts and artists are recognized and reflected in tax policy and practice.

We feel that it is essential that a moratorium be put into effect until the work of this committee is concluded and your recommendations acted upon.

You have a large task, and an important one, before you. A great deal depends upon the outcome of your review. We look to you to provide the direction and stimulus required by the federal government to alter the tax regime so that the arts and artists may flourish and all Canadians may benefit.

In concluding, I would like to wish you well in this undertaking, and assure you of the full collaboration of the Canadian Conference of the Arts.

I have deliberately kept my remarks brief in order that we might have more time for discussion. So, Mr. Chairman, if you and your colleagues have any comments or questions, we would welcome the chance to speak to them.

Thank you.

The Chairman: Thank you.

[Text]

Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to join with you in congratulations to the Conference of the Arts for the thoroughness of the brief.

I have a couple of reasonably short questions. First of all, I think on two occasions you used the word "destructive"; and I just wanted to know what you meant by it in terms of the ability of artists to continue their work with respect to the current interpretation of tax law.

Mr. Brian Anthony (National Director, Canadian Conference of the Arts): By "destructive" we mean—and I suppose this is not quantifiable in any way, but the artists with whom the CCA has been discussing this problem are, shall I say, psychologically damaged by the impact of many of these measures. Their ability to function as artists is increasingly questionable. If this is permitted to continue, as I say, the ability and the desire to continue to function as artists will have not only a continuing grievous impact on the individual artist but on our cultural fabric as a whole. There will be a sort of gap in the fabric; and a significant one at that.

Mr. Crombie: The brief contains no specific recommendations other than general support for the Disney report. Are there any differences that you have with the recommendations contained in the Disney report?

Mr. Anthony: No. To speak to the issue of the lack of specific recommendations in our brief, as an umbrella association which represents many interests in the cultural community we thought it best to leave it to our member associations, from whom you will be hearing in the weeks to come, to make the specific recommendations, based on their particular experience and the problems being experienced by their members. We thought we would simply limit our comments to a sort of general overview of the situation.

About the Disney report itself, we have, to the best of my knowledge, no problem with any of it.

• 1545

As previous experience has shown, the government may find it difficult to deal with some or all of it, as is recommended in the letter of the report. As we mentioned in our brief, I think we would be quite willing to contemplate discussing some alternative means of arriving at other solutions to the problems Disney identified. Certainly, many of the problems he identified in his report are still valid and still of great concern to us.

Mr. Crombie: A number of people have been in touch with me, and I am sure, with other members and other agencies, indicating that in their view the most destructive aspect has not been in the development of new tax law but in the application and interpretation of existing tax law. Is that your view?

Mr. Anthony: Yes. To my knowledge there has not been . . . Would that there had been some new tax law in recent years. In effect, the bulk of the damage that has happened in the last

[Translation]

Monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président. Je tiens à m'associer à vos félicitations à la Conférence des arts pour son mémoire exhaustif.

J'ai quelques questions plutôt brèves. Tout d'abord, je crois que vous avez utilisé deux fois le terme «destructeur» et j'aimerais savoir ce que vous entendez par cela en ce qui concerne la possibilité pour les artistes de continuer leur oeuvre, vu l'interprétation actuelle de la fiscalité.

M. Brian Anthony (directeur national, Conférence canadienne des arts): Quand nous parlons de l'effet destructeur, nous entendons—et je suppose qu'il n'est pas possible de quantifier cela, mais les artistes avec qui nous avons discuté de cette difficulté sont minés psychologiquement par beaucoup de ces mesures. Leur capacité de fonctionner comme artistes est de plus en plus remise en question. Si on laisse cette situation continuer, comme je l'ai dit, ce ne sera pas seulement les artistes en tant que personnes qui subiront les conséquences néfastes mais tout le tissu culturel de notre société. Il y aura déchirure, et une déchirure importante.

M. Crombie: Le mémoire ne comporte pas de recommandations précises à part une déclaration générale d'appui du rapport Disney. Avez-vous des différences à signaler par rapport aux recommandations du rapport Disney?

M. Anthony: Non. Quant à l'absence de recommandations précises dans notre mémoire, en tant qu'association qui représente divers intérêts du milieu culturel, nous avons cru bon de laisser cette responsabilité à nos associations membres, que vous entendrez au cours des semaines à venir; leurs recommandations seront basées sur leur propre expérience et les difficultés auxquelles font face leurs membres. Nous avons préféré nous en tenir à des commentaires d'ordre général.

Pour ce qui est du rapport Disney lui-même, à ma connaissance il ne nous pose aucun problème.

Nous savons par expérience que le gouvernement aura des difficultés à régler cette question. Comme nous l'avons dit dans notre mémoire, nous serions d'accord pour chercher d'autres moyens de résoudre les problèmes identifiés par Disney. Plusieurs des problèmes qu'il a soulevés dans son rapport existent encore et nous préoccupent beaucoup.

M. Crombie: Un bon nombre de personnes m'ont contacté, et ont sans doute contacté d'autres députés et organismes, pour me dire que, selon eux, l'aspect le plus néfaste de la question n'est pas l'élaboration d'une nouvelle loi de l'impôt, mais l'application et l'interprétation de la loi actuelle. Partagez-vous cet avis?

M. Anthony: Oui. Il n'y a pas eu, que je sache . . . Si seulement il y avait eu une nouvelle loi de l'impôt ces dernières années. Il est vrai que cette nouvelle interprétation de la loi actuelle, plus rigide, a porté davantage préjudice à notre cause,

[Texte]

year has been due to a new and more zealous interpretation of existing legislation rather than any legislative change.

Mr. Crombie: So that is the first order of priority, Mr. Chairman, again through you. You would be looking for relief on behalf of those you represent in terms of a reinterpretation of the reinterpretation rather than looking for relief through the enactment of new legislation. Is that fair to say?

Mr. Anthony: Yes. I think basically we are looking for two things: first, immediate relief from the problems which have arisen in the last year or so; and second, a longer-term, broader, more thoughtful approach to the whole range of tax issues which affect the cultural sector and which might not at the moment be providing problems, but could in potential terms, or could be adapted in the foreseeable future to provide incentives as opposed to obstacles.

Mr. Crombie: Thank you. Have you had a chance to read the press release and the brief from the Canada Council? Do you have any differences with their criteria for arts?

Mr. Anthony: No, my president and I were discussing this earlier this afternoon. We have gone through the Canada Council brief and consider it a very well reasoned and reasonable document. One of the things that struck us was, while we have made our arguments from a cultural perspective, they have made their arguments from a tax perspective, and I think the document has a lot of credibility attached to it as a result of the methodical approach they have taken.

Mr. Crombie: Do I take it, then, if the recommendations from the Canada Council were accepted and recommended by this committee, you would regard that as appropriate and sufficient relief for the people you represent?

Mr. Anthony: Certainly, it would respond to some of the immediate problems. As far as we are concerned, it would not go the whole way in terms of providing a set of tax regulations which applies to the whole cultural sector in recognition of the realities of the diverse activities which comprise the sector, but certainly, it would provide some relief and some solution to the immediate problems.

Mr. Crombie: Thank you. Again through you, Mr. Chairman, one of those recommendations suggests it might be more appropriate to forward average income in a block of five years. Some people suggested that was too short a time. I wonder what your view is.

Mr. Anthony: Mr. Chairman, we had a close look at the forward averaging provisions which flowed from the 1981 budget; indeed, at the time of the November 1981 budget. We were concerned then, and I suppose still are to a large degree, that the earning patterns of artists were not being taken into account in the development of the forward averaging program, and we certainly have to look at some other means of dealing with the fluctuating and low-income patterns which artists experience.

Mr. Crombie: Are you saying the five years may be appropriate for some artists but not for others?

Mr. Anthony: Yes, I suppose that is what I am saying. I guess the main problem with the new forward averaging

[Traduction]

ces dernières années, que n'importe quelle modification à la loi.

M. Crombie: C'est donc là la priorité, monsieur le président. Vous cherchez une réinterprétation plutôt qu'une nouvelle législation, n'est-ce pas?

M. Anthony: Oui. Nous cherchons deux choses: d'abord, un remède aux problèmes qui se sont présentés cette année, et ensuite, une façon plus raisonnable d'aborder à long terme toute la gamme des questions de fiscalité qui touchent le secteur culturel et qui pourraient éventuellement soulever des problèmes même si ce n'est pas le cas actuellement. Nous aimerions des mesures d'incitation plutôt que des assujettissements.

M. Crombie: Merci. Avez-vous eu l'occasion de lire le communiqué de presse et le mémoire du Conseil des arts? Approuvez-vous leur critères sur les arts?

M. Anthony: Non, le président et moi-même en avons parlé cet après-midi. Nous avons lu attentivement le mémoire du Conseil des arts et nous pensons que c'est un document raisonnable et réfléchi. Nous avons été frappés par le fait que, si nous avons présenté nos arguments dans une perspective culturelle, eux les ont présentés d'un point de vue fiscal. Je pense que le document, par son approche méthodique, est très crédible.

M. Crombie: Puis-je présumer que, si les recommandations du Conseil des arts étaient acceptées et appuyées par le Comité, vous trouveriez que c'est une solution efficace et acceptable aux problèmes des gens que vous représentez?

M. Anthony: C'est une solution aux problèmes immédiats, mais une solution qui ne constitue qu'une première étape dans la recherche de règlements qui soient applicables à tout le secteur culturel, dans toute sa diversité. Il apportera, c'est certain, une solution partielle aux problèmes immédiats.

M. Crombie: Merci. Monsieur le président, une de ces recommandations propose l'étalement du revenu sur cinq années. Certains ont dit que la période est trop courte. Qu'en pensez-vous?

M. Anthony: Monsieur le président, nous avons étudié de très près les dispositions étalement du revenu qui figuraient dans le budget de 1981. A ce moment-là nous nous préoccupions, et nous nous préoccupons encore, du fait que l'on n'a pas tenu compte alors de la variation et du niveau des revenus chez les artistes. Il faut certainement trouver des moyens d'en tenir compte.

M. Crombie: D'après vous, une période de cinq ans serait donc valable pour certains artistes, mais pas pour d'autres?

M. Anthony: Probablement. Je pense que le problème principal, avec ces nouvelles dispositions sur l'étalement du

[Text]

provisions, if they can be called new any longer, is the amount of up front tax to be paid, which is not always available to the individual artist.

• 1550

Mr. Crombie: So that might be one area where you may have some degree of difference with the Canada Council. A shorter but more practical question for a number of artists: Do you think self-employed artists should have access to unemployment insurance?

Mlle Tessier: Ah oui, je suis entièrement en faveur de cela.

Mr. Crombie: Good. I just wanted a positive response. Thank you.

Mlle Tessier: Vous avez ce que vous vouliez.

Mr. Crombie: Thank you very much. Mr. Chairman, at this point that is all. I wanted to ask those questions and, of course, I would like to have the opportunity to make a statement later.

The Chairman: Okay. Mr. Gourd.

M. Gourd: Merci, monsieur le président. Je me joins à mes collègues pour vous souhaiter la bienvenue au Comité.

Vous connaissez sans aucun doute mon intérêt pour le sujet. Vous êtes sûrement au courant de la motion que j'ai présentée, il y a déjà deux ans, à la Chambre des communes: j'avais alors proposé que les premiers 15,000 dollars de revenu des artistes ne soient pas imposables. Donc, mon opinion est largement faite en ce qui concerne la taxation.

Vous parlez du zèle du gouvernement. Au Québec, évidemment, il y a des lois provinciales qui ne s'appliquent pas ailleurs au Canada. Les artistes québécois ont-ils les mêmes problèmes de taxation au niveau provincial?

Mlle Tessier: Autant que je sache, nous avons à peu près les mêmes problèmes. J'ai moi-même eu quelques échos d'artistes oeuvrant au Québec. Ce n'est peut-être pas tout à fait aussi grave, mais c'est vraiment assez semblable.

M. Gourd: Je pense que le gouvernement fait face à une difficulté immense. Comment pouvons-nous déterminer qui est un artiste? Est-ce qu'un architecte qui fait des plans est un artiste? Est-ce que quelqu'un qui fait de l'artisanat à temps partiel est un artiste? Je pense que c'est là que devrait débiter la discussion. Il s'agirait de déterminer qui est artiste. Plusieurs artistes ont un double emploi. J'ai étudié ce qui se passe en Irlande dans le cas des auteurs, par exemple. Il y a un comité qui a défini qui peut être un artiste ou qui ne peut pas l'être. Imaginez combien d'appels on pourrait avoir dans un territoire aussi vaste que le Canada. Il y a des dames qui tricotent des pantoufles au Phentex qui se diraient artistes.

Alors, avant qu'on aborde le problème de la taxation, j'aimerais que vous me précisiez qui est un artiste. Est-ce qu'un journaliste qui décide d'écrire un livre n'est plus un journaliste et devient un auteur? Est-ce que quelqu'un qui joue de la musique en fin de semaine dans une cabane à sucre est un artiste? Est-ce que quelqu'un qui fait de la peinture par numéros est un artiste?

[Translation]

revenu, si l'on peut les considérer encore comme nouvelles, c'est le montant d'impôts qu'il faut payer immédiatement et que l'artiste n'a pas toujours à sa disposition.

M. Crombie: Alors, c'est un domaine où vous ne seriez peut-être pas d'accord avec le Conseil des arts. J'ai une question plus pratique sur le nombre des artistes. Pensez-vous que les artistes indépendants doivent avoir accès à l'assurance-chômage?

Miss Tessier: Yes, I am completely in favour of that.

M. Crombie: Très bien. Je voulais une réponse positive. Merci.

Miss Tessier: You have what you wanted.

M. Crombie: Merci beaucoup. Monsieur le président, je n'ai plus de question. J'ai posé mes questions et j'aimerais faire une déclaration plus tard.

Le président: Très bien. Monsieur Gourd.

Mr. Gourd: Thank you, Mr. Chairman. I will join with my colleagues in welcoming you to the committee.

You are undoubtedly aware of my interest in this subject. You are undoubtedly aware of the motion I presented two years ago in the House of Commons. At that time I proposed that the first \$15,000 of an artist's income should not be taxable. In my opinion, this is now more or less the case for taxation.

You have been talking about the zealotry of the government. In Quebec it seems that there are provincial laws that do not apply elsewhere in Canada. Do artists in Quebec have the same taxation problems at the provincial level?

Miss Tessier: As far as I know, we have more or less the same problems. I have heard some of this from artists who work in Quebec. Perhaps it is not quite as serious but it is very much the same.

Mr. Gourd: I think that the government is facing enormous difficulties. How can we determine what is an artist? Is an architect who draws up plans an artist? Is someone who does crafts on a part-time basis an artist? I think that that is where we should begin discussion. We must determine who is an artist. Several artists hold two jobs. I have studied what is happening in Ireland in the case of authors. There is a committee which has defined who may be an artist and who may not be. You can imagine the number of appeals that we would have in a country as large as Canada. Women who knit phentex slippers would say that they were artists.

So before we get into the problem of taxation, I would like you to tell me what is an artist. If a journalist decides to write a book is he no longer a journalist? Does he then become an author? Is someone who plays music on the weekends in a country barn an artist? Is someone who paints by numbers an artist?

[Texte]

C'est la situation à laquelle le gouvernement fait face en ce moment. Il faut déterminer qui est artiste. J'aimerais donc que vous me donniez quelques précisions à ce sujet.

Mr. Anthony: Mr. Chairman, it is a problem that has been raised in previous discussions and we have always indicated our willingness to work with the Department of Finance and Revenue Canada in arriving at satisfactory definitions. I should point out though that officials of Revenue Canada have admitted to me that the cases they have reviewed and reassessed in recent months and years have not shown any problem to exist—people who knit Phentex in their spare time have not been claiming themselves to be artists for tax purposes. Indeed, they have admitted to me that the cases currently under review are all recognized professional practising artists by all other criteria than the ones employed by Revenue Canada. So we would, as I say, welcome the challenge of sorting this out.

• 1555

Many of the associations which represent specific artists in specific sectors have criteria for membership which could be considered in such discussions and which might be useful in terms of arriving at a definition. But it is my feeling that the problem exists largely at the level of the imagination rather than at the level of the real. Certainly, we have not had hordes of people claiming to be artists for tax purposes in the past, and I think we could easily arrive at ways of preventing that in the future. But I know officials of Finance and Revenue Canada are concerned that any new legislation will have to embody some sort of definitional aspect, and as I say, we have always indicated our willingness to sit down and discuss how to resolve definitional problems with them. We have to date not been taken up on our offer, but we assume one day we will.

Mlle Tessier: Monsieur Gourd, si j'ai bien compris, vous sembliez dire que l'Irlande avait déjà fait un travail dans ce sens.

M. Gourd: L'Irlande a une loi pour les auteurs-compositeurs qui les exemptent d'impôt.

Mlle Tessier: Auriez-vous, par hasard, une copie de ce document que vous pourriez nous faire parvenir?

M. Gourd: Je l'ai probablement dans un dossier.

Voyez-vous, la difficulté de votre problème en ce moment provient aussi de la révision du droit d'auteur.

Mlle Tessier: Oui.

M. Gourd: Qu'est-ce qui précède? Tant que le gouvernement n'aura pas révisé le droit d'auteur... Dieu merci, cela a été annoncé dans le Discours du Trône et j'espère que les ministres en cause vont faire diligence et nous donneront bientôt le document promis. A mon avis, l'un ne va pas sans l'autre. Tant que la révision du droit d'auteur ne sera pas effectuée, il sera difficile de s'attaquer au problème de la fiscalité parce que tant qu'on n'aura pas déterminé quels seront les gains, comment pourra-t-on déterminer la forme d'imposition? Comme la Loi sur le droit d'auteur est, à mon point de vue, périmée et que l'on nous promet des changements, je pense que c'est à partir du moment où nous verrons

[Traduction]

That is the situation which the government is facing at the present time. We must determine what constitutes an artist. I would like you to give me your ideas on this subject.

M. Anthony: Monsieur le président, c'est un problème qui a été soulevé dans d'autres discussions. Nous sommes toujours prêts à travailler avec le ministère des Finances et Revenu Canada pour trouver des définitions acceptables. J'aimerais vous dire, cependant, que les fonctionnaires de Revenu Canada ont affirmé ne pas avoir détecté de problème dans les cas qu'ils ont révisés et évalués ces dernières années. Il n'y a pas de gens qui tricotent au Phentex pendant leurs heures libres et qui se présentent plus tard comme artistes pour les fins de la fiscalité. Ils m'ont même avoué que toutes les personnes qui subissent une réévaluation en ce moment, sont en fait des artistes selon tous les critères connus. Alors, nous serions contents de trancher cette question.

Plusieurs associations qui représentent des artistes dans des secteurs précis ont des critères d'adhésion dont nous pourrions nous servir dans nos discussions. Ils nous seront sans doute utiles dans l'établissement d'une définition. À mon avis le problème est plutôt imaginaire que réel. Par le passé il n'y a pas eu des foules de gens qui se prétendaient artistes, et nous pourrions facilement empêcher cet abus à l'avenir. Je sais que les fonctionnaires du ministère des Finances et Revenu Canada aimeraient qu'une nouvelle loi comporte une définition de ce genre. Comme je l'ai dit, nous sommes toujours prêts à en discuter avec eux. Personne ne nous a contactés jusqu'à date, mais on peut espérer que nous le serons à l'avenir.

Ms. Tessier: Mr. Gourd, if I understood correctly, you said that Ireland has already done some work in this area.

Mr. Gourd: Ireland has a law for authors and composers which makes them exempt from tax.

Ms. Tessier: Do you by any chance have a copy of this document that you could send to us?

Mr. Gourd: I probably have it on my file.

You know, your difficulty at this time is also related to the review of the copyright law.

Ms. Tessier: Yes.

Mr. Gourd: Which goes first? As long as the government has not revised the copyright law... thank goodness, it was announced during the speech from the throne, and I hope that the ministers involved will act quickly and give us the promised document very shortly. In my opinion, one goes hand in hand with the other. As long as the copyright act has not been revised, it will be difficult to deal with the problem of taxation, because how can you determine the amount of taxation if you have not determined the amount of income? Since the Copyright Act is outdated, in my opinion, and since we have been promised changes, I think that we can only attack the

[Text]

ce que le gouvernement propose sur cette loi que nous pourrions nous attaquer au problème du revenu et, automatiquement, à celui de la fiscalité.

J'ai peine à envisager le problème de la taxation sans revoir celui du droit d'auteur, et c'est pour cette raison que je fonde énormément d'espoir sur ce sous-comité qui nous en promet la révision pour bientôt. Comme je vous dis, dès que nous aurons la définition, nous serons en mesure d'évaluer les revenus, et partant, la façon de mettre en oeuvre le régime de fiscalité. A mon avis, en ce moment, nous allons un peu à tâtons pour régler le problème d'impôts alors que celui du revenu ne l'est pas.

Voilà donc ce à quoi le Comité doit faire face. Il s'agit d'une situation délicate parce que nous pouvons formuler des recommandations sur le système d'imposition sans savoir ce que le ministère de la Consommation et des Corporations décidera lors de la révision de la Loi sur le droit d'auteur. Je n'ai pas besoin de vous dire que la question est très complexe puisque maintenant nous en sommes aux satellites.

J'avoue que je me sens un peu dans l'ambiguïté pour faire une recommandation directe. J'ai toujours préconisé que la façon simple de le faire, ce serait tout simplement de dire que la première tranche de revenu de 15,000\$ d'un artiste n'est pas imposable. Bien entendu, les hauts fonctionnaires des divers ministères vont nous taxer de vouloir créer une classe particulière, mais comme tel n'est pas notre désir, à quelque niveau que ce soit, c'est la difficulté que nous éprouvons face aux différents ministères intéressés. Pour le moment, ce serait la solution la plus facile. Il est facile de dire que lorsqu'un artiste a vendu pour 15,000 dollars de toiles, ce revenu n'est pas imposable et qu'au-delà de 15,000 dollars, il l'est. Celui qui n'en a vendu que pour 5,000 dollars n'a pas atteint son niveau, de même que celui qui n'en a vendu que pour 500 dollars.

• 1600

Cela, c'est la façon immédiate, facile. On sait qui sont les artistes professionnels: ils sont reconnus. Cependant, qui sont les artistes non professionnels qui gagnent leur vie de la même façon que les professionnels? De toute façon, je ne pense pas qu'on doive s'attaquer aux problèmes des grands artistes puisqu'ils ont déjà des revenus suffisants. On veut surtout s'occuper du petit créateur qui, lui, a de la difficulté à joindre les deux bouts.

C'est le dilemme dans lequel le Comité se trouve. En étudiant le rapport Applebaum-Hébert, le Comité est toujours revenu au même problème. Le problème fondamental, c'est celui de la révision de la question du droit d'auteur.

Si vous aviez une autre suggestion quant au système de taxation, je suis certain que les membres du Comité seraient heureux de l'entendre. C'est ce que l'on recherche. Mais il y a une difficulté quand il s'agit de définir qui est artiste, ou même artisan, parce qu'il y a beaucoup d'artisans qui sont artistes. C'est un problème pour le gouvernement. Alors, toute l'aide que vous pourrez nous apporter à ce sujet sera grandement appréciée.

[Translation]

problem of income and the problem of taxation, once we know what the government proposes in this new law.

It is difficult for me to look at the problem of taxation without seeing the Copyright Act, and it is for this reason that I am placing a great deal of hope on the subcommittee which has promised to review it shortly. As I was saying, as soon as we have the definition, we will be in a position to assess income, and then set up a taxation system. In my opinion, we are groping at the present time in attempting to settle the question of taxation when the question of income has not been settled.

This is the situation which the committee is facing. It is a difficult situation since we are making recommendations on the taxation system without knowing what the department of Consumer and Corporate Affairs will decide when it reviews the Copyright Act. I do not need to tell you that the question is very complex since we are already getting into the area of satellites.

I must confess that I find it very difficult to make a direct recommendation. I have always felt that the simplest way to do it would just be to say that the first \$15,000 of an artist's income would not be taxable. Naturally, senior officials in various departments will tell us that we are trying to create a special class, but since this is not our aim at any level, this is the difficulty that we are facing with the various departments concerned. For the time being this would be the easiest solution. It would be simply a matter of saying that when an artist has sold \$15,000 worth of paintings, this revenue is not taxable but beyond \$15,000, it is. Someone who has only sold \$5,000 worth has not reached this level, nor has the one who has sold \$500 worth.

That would be the easy immediate response. We know who the professional artists are, they are recognized. However, who are the non-professional artists who earn their living in the same way as the professionals? In any case, I do not think it is necessary to deal with the problems of the established artists since they already have sufficient revenue. Our real concern is with the small creator who has a hard time making ends meet.

This is the dilemma in which we find ourselves. In our study of the Appelbaum-Hébert report, the committee always came back to the same problem, namely, the revision of copyright legislation.

If you have any other suggestion concerning the tax system, I am sure that the members of the committee would be pleased to hear it. This is what we are looking for. But there is a difficulty in defining who is an artist, or even a craftsman, since there are many artisans who are artists. This is a problem for the government. Any help that you might be able to offer us on this subject would be greatly appreciated.

[Texte]

Mr. Anthony: Mr. Chairman, if I might make a suggestion, as the various associations you will be calling before you as witnesses come to the public hearings, you might put that question to them and ask them how they would respond. By the end of your public hearings, I think you will have the kind of information and opinion which will certainly help you come to some conclusions in regard to the definitional problem in particular.

M. Gourd: Vous nous avez dit très rapidement, madame, que, bien sûr, vous vouliez que les artistes bénéficient de l'assurance-chômage.

Mme Tessier: Certainement.

M. Gourd: Mais est-ce que ma mère qui tricote des chandails a droit à des prestations d'assurance-chômage?

Mme Tessier: Vous savez bien, monsieur, qu'il ne s'agit pas de cela.

M. Gourd: Oui, mais c'est un problème.

Mme Tessier: Par exemple, un jeune artiste qui fait partie d'un orchestre de jeunes et qui a un contrat de sept ou huit semaines seulement n'a pas travaillé assez longtemps pour récolter l'assurance-chômage. Il y en a énormément dans d'autres sphères aussi. La musique, c'est mon domaine, c'est celui que je connais le plus, mais c'est la même chose dans les autres domaines. Par exemple, un jeune comédien a un contrat dans un théâtre pour une pièce; il joue pendant je ne sais combien de jours, mais ensuite il attend et il passe des auditions jusqu'à ce qu'une autre compagnie de théâtre ou un autre orchestre l'embauche.

Si on revient à ce que M. Crombie disait concernant les pêcheurs, eh bien, le travail d'un artiste est saisonnier aussi. C'est là qu'il y a de grosses corrections à faire, et je m'élèverai toujours contre cela car je connais trop ce sujet.

The Chairman: Mr. Masters.

Mr. Masters: Thank you, Mr. Chairman, I...

The Chairman: Oh, I am sorry, Jack. I must go to David first, and then to you.

Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: When these questions of the problems of artists and writers and the decisions have been discussed with the Minister or senior officials of Revenue Canada, we have been told they have to follow the law. It is their job to follow the law, and they cannot make any exceptions. They have denied there have been changes in interpreting the law; yet every member of this committee, and I am sure, many Members of Parliament who are not on the committee have had brought to their attention cases of artists, musicians or writers who have filed their income tax statements, over the years have had them accepted and approved, and then in the last year or two, have had the department come back and do an audit or study and tell them they owe very substantial amounts of money. That would seem to me to indicate that there has been a new interpretation of the law by the department. Is that the view of your organization?

[Traduction]

M. Anthony: Monsieur le président, vous pourriez peut-être poser cette question aux diverses associations que vous entendrez pour savoir quelle serait leur réponse. À la fin de vos audiences publiques, je crois que vous aurez les renseignements et les opinions qui vous aideront à en arriver à certaines conclusions, surtout concernant sa définition.

Mr. Gourd: Miss Tessier, you are very quick in answering that of course you would want artists to benefit from unemployment insurance.

Ms. Tessier: Certainly.

Mr. Gourd: But do you think that my mother who knits sweaters is entitled to unemployment insurance benefits?

Ms. Tessier: You realize, sir, that that is not what we are talking about.

Mr. Gourd: Yes, but it is a problem.

Ms. Tessier: For example, a young artist who is a member of a youth orchestra and has a contract for only seven or eight weeks does not work long enough to be eligible for unemployment insurance. There are many similar cases in other fields as well. Music is my field and the one I know the best but it is the same in other areas. For example, a young actor has a contract with a theatre for a particular play, but when the play's run is over, he has to wait and go for auditions until a new theatre company or a new orchestra engages him.

Going back to what Mr. Crombie said about fishermen, the work of an artist is seasonal too. This is where there are important changes to be made and I will always protest such injustices since I am only too familiar with them.

Le président: Monsieur Masters.

M. Masters: Merci, monsieur le président je...

Le président: Oh, je m'excuse, Jack. Je dois donner la parole à David d'abord et à vous ensuite.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Quand on parle des difficultés des artistes et des écrivains avec le ministre ou les hauts fonctionnaires de Revenu Canada, ils nous répondent qu'ils doivent suivre la loi. Leur travail est d'appliquer la loi et ils ne peuvent pas faire des exceptions. Ils nient qu'il y ait eu des changements d'interprétation de la loi; pourtant, tous les membres du Comité et sûrement d'autres députés, qui ne font partie du Comité, ont été mis au courant de situations où des artistes, des musiciens ou des écrivains ont fait l'objet d'une enquête fiscale portant sur les déclarations d'impôt de plusieurs années, après laquelle ils apprennent qu'ils doivent des sommes considérables au gouvernement. Il semblerait, d'après cela, que le ministère donne une nouvelle interprétation à la loi. Est-ce l'opinion de votre organisation?

[Text]

• 1605

Mr. Anthony: It is certainly the conclusion we have come to, Mr. Chairman.

Mr. Orlikow: We have also been told when representations have been made on behalf of artists and musicians and writers that they have to be treated like everybody else, that they should not ask for and cannot expect to have special consideration. Is it the view of your organization that you want special consideration, or are you asking that the same kind of consideration be applied to the people you represent as is now given to many groups such as farmers or fishermen or self-employed people?

Mr. Anthony: I think we have tried to make it clear in the brief, especially since our representations have been, shall we say, misunderstood as demands for special treatment. We have tried to make clear in the brief that we simply want fair and equitable treatment based on the realities that govern the cultural sector, which is an identifiable form of endeavours. I suppose we have now entered the realm of semantics because some people would say even that is asking for special treatment.

In effect, artists are treated always as something else. It is as though you were on the ski slopes one Sunday and discovered you had appendicitis and rushed to hospital and they insisted on treating you for a broken leg because that is the way they were treating everybody that day and that is the kind of injuries they were dealing with. To be treated properly, in a manner befitting the symptoms and the characteristics that relate to your form of endeavour, I do not think is asking for special treatment but fair and reasonable treatment.

We have tried in the last year to impress this point upon the Minister of National Revenue and his officials, but it seems to have failed to make a dent so far.

Mr. Orlikow: Have you tried to sit down with officials in the department or Ministers to work out a definition of who is an artist for tax purposes?

Mr. Anthony: We have tried to sit down with officials of the department. That is difficult enough to achieve, and we have not proceeded yet to the point of discussing definitional problems. It is difficult enough to find whom one should deal with on this issue or that. The spokespeople constantly keep changing and the decision-makers are changed around and it is very difficult to initiate serious discussions, let alone follow them through.

Mr. Orlikow: You would have been or you still would be willing to sit down with the Minister or the officials of his department to work out such a . . . ? In other words, you are not asking that Mr. Gourd's mother, who does some knitting, should be able to call herself an artist?

[Translation]

M. Anthony: C'est certainement la conclusion à laquelle nous sommes parvenus, monsieur le président.

M. Orlikow: On nous a également dit que lorsque les artistes, musiciens et écrivains présentaient leurs doléances, ils devaient être traités comme tout le monde, ne pas penser qu'on leur doive des égards et ne pas s'attendre à des ménagements. Votre organisation estime-t-elle devoir être traitée avec des égards particuliers, ou réclamez-vous pour ceux que vous représentez d'être traités sur un pied d'égalité avec de nombreux groupes, les agriculteurs, les pêcheurs ou les travailleurs indépendants, par exemple?

M. Anthony: Nous avons essayé d'exposer clairement notre point de vue dans le mémoire, en insistant d'autant plus là-dessus que nos doléances semblent avoir été, disons le mot, mal comprises pour ce qui a trait à un traitement spécial. Nous avons essayé, dans le mémoire, de bien faire comprendre que tout ce que nous demandons, c'est d'être traités en toute justice et équité, compte tenu des réalités qui gouvernent le secteur de la culture, qui constitue un ensemble d'activités identifiables. Mais nous risquons maintenant de nous perdre en arguties, certains prétendant que cette simple revendication équivaut à un traitement spécial.

Les artistes, en fait, sont toujours traités à part. C'est exactement comme si vous vous trouviez un dimanche sur une piste de ski, et si vous aviez une crise d'appendicite; on vous transporterait à l'hôpital et là, on s'obstinerait à vous soigner pour une fracture de la jambe, parce que c'est, ce jour-là, le jour des fractures, et que le même traitement est appliqué à chacun. Il me semble qu'être traité de façon appropriée, à savoir d'après vos symptômes, et les caractéristiques qui s'appliquent à l'exercice de votre gagne-pain, ce n'est pas prétendre à des égards particuliers, mais simplement à un traitement raisonnable et juste.

Nous nous sommes efforcés, au cours de la dernière année, de faire comprendre cela au ministre du Revenu national et aux fonctionnaires, mais nos efforts, à ce jour, se sont soldés par un échec.

M. Orlikow: Est-ce que vous avez essayé, conjointement avec les fonctionnaires du ministère ou avec les ministres, de mettre au point, aux fins de la fiscalité, une définition de l'artiste?

M. Anthony: Nous avons engagé des discussions avec les fonctionnaires du ministère, ce qui est déjà assez difficile, mais nous ne sommes pas encore arrivés à la question de la définition. Il n'est déjà pas si simple de découvrir à qui il faut s'adresser sur l'une ou l'autre de ces questions, car ceux qui en sont chargés ne sont jamais les mêmes, et l'on peut en dire autant des décideurs; il est très difficile d'engager des discussions approfondies, et encore plus de les mener à bonne fin.

M. Orlikow: Mais vous auriez été disposés, et vous le seriez encore, à vous concerter avec le ministre ou avec ses collaborateurs sur une telle . . . ? Autrement dit, ce que vous demandez, ce n'est pas que la mère de M. Gourd, qui fait du tricot, ait le droit de se dire artiste?

[Texte]

Mr. Anthony: No. With all due respect to the mother of the chairman of the committee, no, that is not what we are asking for, and we would be delighted to sit down with . . .

The Chairman: His mother, not mine.

Mr. Anthony: No, not the chairman . . .

Mr. Crombie: Your mother, too.

Mr. Orlikow: Have you had many reports and how serious have been the reassessments by the department of individual artists and their insistence on retroactive assessments of quite large amounts for people who are not big income earners?

Mr. Anthony: Very serious. In some cases amounts in the \$20,000 to \$30,000 range have been reassessed and requested. A Montreal sculptor, for example, was reassessed for three consecutive years, I think for \$9,000, \$7,000 and \$10,000 in each of the years in question, which came to \$26,000 if my arithmetic is correct. A P.E.I. artist was assessed approximately the same amount. Many of the reassessments have been for less, \$5,000 or something in that order.

• 1610

Still, it is a lot of money to find overnight and, especially as you point out, given that artists are not in the kind of income bracket where they have that sort of disposable income floating around.

Mr. Orlikow: These people, what would their total income be, either from the art work they sell or from their teaching or whatever else they do?

Mr. Anthony: Low, certainly below the official poverty line. When Canadian artists' representatives, for example, appear before you, you might like to seek from them the kind of income patterns that their members enjoy, if that is the appropriate word, and that will give you some idea of the impact of the reassessments. As I say, even \$1,000, which probably does not seem much to a dentist, means a great deal to someone who earns \$6,000 or \$7,000 a year.

Mr. Orlikow: But even in the cases of the artists who are, for example, getting most of their income or more than half of their income as professors at universities, we are still talking about people whose income is, I suppose, in the \$25,000 to \$35,000 range, so that if they are asked to pay anywhere from \$5,000 to \$20,000, and to pay it quickly, they are in real trouble. And there have been cases like that?

Mrs. Tessier: Oh, yes.

Mr. Anthony: Yes. You have to mortgage not only your house, if you own one, but your children as well.

Mr. Orlikow: At some point we are going to have the department before us; I would like, if I could, to ask a few

[Traduction]

M. Anthony: Non, avec toute la déférence que j'ai pour la mère du président du Comité, ce n'est pas ce que nous demandons, et nous serions heureux de nous concerter avec . . .

Le président: Sa mère à lui, pas la mienne.

M. Anthony: Non, pas le président . . .

M. Crombie: Votre mère également.

M. Orlikow: Vous a-t-on rapporté beaucoup de cas de réévaluation d'artistes par le ministère, de cas d'acharnement à imposer des évaluations rétroactives portant sur des sommes considérables à des gens à revenus modestes? Quel serait le degré de gravité de ces cas?

M. Anthony: Ils sont très graves. Dans certains cas, les montants réclamés après réévaluation étaient de l'ordre de 20,000\$ à 30,000\$. C'est ainsi qu'un sculpteur de Montréal a été réévalué pour trois années consécutives, pour 9,000\$, 7,000\$ et 10,000\$ pour chacune des années en question, et le total s'est élevé à 26,000\$, si j'ai bien calculé. Un artiste de l'Île-du-Prince-Édouard a reçu une évaluation du même ordre, et il y a eu de nombreuses réévaluations de moindre importance, à savoir pour des sommes d'environ 5,000\$.

Mais cela représente encore une grosse somme à trouver du jour au lendemain, et ce d'autant plus, comme vous le faites remarquer, que le genre de revenu que touchent les artistes ne leur permet généralement pas d'avoir des réserves de cette importance.

M. Orlikow: À combien s'élèverait le total des revenus de ces gens, provenant soit des oeuvres d'art qu'ils vendent, soit des leçons qu'ils donnent, ou de toute autre activité qu'ils pourraient avoir?

M. Anthony: Faibles, et certainement en dessous du seuil officiel de pauvreté. Lorsque les représentants des artistes canadiens comparaîtront devant vous, vous pourriez, par exemple, vous enquérir du genre de revenu de leurs membres, si l'on peut parler en ce cas de revenu; ceci vous permettrait de vous rendre compte de l'effet de telles réévaluations. Comme je le disais, même un millier de dollars, qui ne représentent pas une somme considérable pour un dentiste, par exemple, est difficile à mettre de côté pour celui qui gagne 6,000\$ ou 7,000\$ par an.

M. Orlikow: Mais même les artistes qui par exemple tirent la plus grande partie de leur revenu ou plus de la moitié, comme enseignants d'université—et nous parlons là de gens qui se trouvent dans la tranche d'imposition de 25,000\$ à 35,000\$—se trouvent fort embarrassés lorsqu'on leur demande de trouver rapidement des sommes allant de 5,000\$ à 20,000\$. Or, il y a eu des cas pareils, n'est-ce pas?

Mme Tessier: Certainement.

M. Anthony: Oui. Vous devez hypothéquer alors non seulement votre maison, si vous en possédez une, mais également vos enfants.

M. Orlikow: Nous allons voir comparaître un de ces jours les gens du ministère; j'aimerais, si possible, poser quelques

[Text]

questions about the difficulties with dealing with them. For example, let me just quote from a letter which the Assistant Deputy Minister, Revenue Canada Taxation, wrote and which was published in *The Globe and Mail* on Wednesday, January 11, 1984; it says, and I quote just a part of one paragraph:

The basic rule that must be followed in rendering coverage decisions is that each case must be looked at on its own merits and, although it might be preferable, uniformity may not be taken as the main factor in the decision-making process.

As I read that, if I understand it, what he is saying is "heads I win and tails I win". There is no way in which one can deduce a principle or can make any reasonable judgment, not just the artist but even a tax lawyer or an accountant, as to what the policy of the department is.

Mr. Anthony: Mr. Chairman, I took the liberty of replying to that letter and I think my letter was published a few days later by *The Globe and Mail*. I attempted in my response to elaborate the extent of the inappropriateness of assertions by that particular official. It is not, I do not think, acceptable to say that uniformity is desirable or preferable but not a major consideration. Certainly if we are to make any kind of sense of the tax laws as they apply not only to the cultural community but to the entire community at large, then certainly there must be some sort of uniformity, some sort of inherent logic that you can use in order to file your returns and continue to exist.

Mr. Orlikow: I do not know whether you have collected the complaints that have been made by members of various groups that belong to your association, but have you had many actual individual cases, illustrations, brought to your attention; the kind of decisions that have been made?

Mr. Anthony: We have not been systematically collecting all of the cases. We have had many brought to our attention. The various associations in the cultural community representing certain sectors, such as visual arts, have been keeping track of the complaints and problems that have been brought to their attention. They can probably provide you with more information. But certainly the ones that have been brought to our attention give one pause to consider the matter to be a very serious and indeed a grave one.

Mr. Orlikow: Some of the decisions, or some of the assessments, are so heavy that it seems to me that if the department's policy does not change that many people who are now either artists or film makers really will have no option but to stop working.

I am sure that has been brought to your attention. For example, I refer to people who might make their major living by teaching and produce films or paint or sculpt and who have been told that they cannot apply their costs against their total income, and who have been assessed, as you have said, \$5,000

[Translation]

questions sur les difficultés que l'on rencontre en traitant avec eux. Permettez-moi de vous citer un extrait d'une lettre écrite par le sous-ministre adjoint de Revenu Canada Impôt qui a été publiée dans *The Globe and Mail* du mercredi 11 janvier 1984 et dans laquelle il est écrit, et je cite une partie seulement d'un paragraphe:

Il faut adopter pour règle fondamentale lorsque l'on rend des jugements d'évaluation, que chaque cas doit être traité en soi et que même si l'uniformité est préférable, elle ne peut pas toujours être considérée comme l'élément essentiel dans la prise d'une décision.

Si j'ai bien compris, cela veut dire: Je gagne à tous coups. Car il n'existe ni pour l'artiste, ni même pour un spécialiste de la fiscalité ou pour un comptable, de moyen de s'appuyer sur un principe ou de conjecturer avec un certain degré de certitude ce que sera la politique appliquée par le ministère.

M. Anthony: Monsieur le président, j'ai pris la liberté de répondre à cette lettre, et ma réponse a été publiée quelques jours plus tard par *The Globe and Mail*. J'ai essayé, dans ma réponse, de montrer à quel point les affirmations du fonctionnaire en question étaient peu justifiées. Il me paraît inacceptable d'affirmer que l'uniformité est désirable ou préférable, mais ne constitue pas une considération primordiale. Si nous devons trouver un fil d'Ariane dans le labyrinthe des lois fiscales telles qu'elles s'appliquent non seulement à la collectivité culturelle, mais à la collectivité tout entière, une certaine uniformité doit s'imposer, une certaine logique inhérente pour vous permettre de remplir votre feuille d'impôt et de continuer à subsister.

M. Orlikow: Je ne sais pas si vous avez recueilli les réclamations émanant des membres des différents groupes affiliés à votre association, mais vous a-t-on signalé beaucoup de cas individuels, d'exemples frappants, de genres de décisions qui ont été prises?

M. Anthony: Nous n'avons pas recueilli systématiquement tous les cas, mais un grand nombre d'entre eux nous ont été signalés. Les différentes associations de la collectivité culturelle qui représentent certains secteurs, les arts visuels par exemple ont constitué un dossier des réclamations et cas difficiles qui leur ont été signalés. Ils pourraient probablement vous donner davantage d'information. Mais ceux qu'on nous a rapportés suffisent certainement amplement à nous prouver que la question est grave et appelle une intervention urgente.

M. Orlikow: Le fisc a eu la main si lourde pour certaines de ces décisions ou évaluations que si le ministère ne change pas sa politique, nombreux seront les artistes ou réalisateurs de films qui seront littéralement réduits à jeter le manche après la cognée.

De tels cas vous ont certainement été rapportés. Je parle par exemple de gens qui tirent l'essentiel de leur revenu de l'enseignement et sont réalisateurs de films, peintres, ou sculpteurs, et auxquels on a dit qu'ils ne peuvent déduire leurs frais de leur revenu total; ils se sont donc vu imposer 5 000\$ ou

[Texte]

and up and who have said that if that is the policy, we will not be able to continue.

Mr. Anthony: Well, of course, there are several problems associated with that. First of all, if you are reassessed and do not have enough money to pay the amount in question, your income as a professor, an art teacher, for example, at university can be garnisheed, so you do not have the money to basically live, let alone to bankroll your artistic activity, which is why clearly people take employed status as a means of earning more money.

Now, another problem is associated with that, and it is a concept which seems difficult for the interpreters of the tax legislation to grasp; it is that if you are engaged to teach a particular art forum in a university, it is generally because you are a practising artist and a recognized one in that field and you are expected to continue practising; indeed, if you wish to be an artist in this country, there are very few people who derive enough income solely from practising their art to live comfortably, and you have to take that kind of employment. We see these two forms of activity as being part of a whole career; in other words, the making of art and the teaching of art as being parallel parts of an entire career continuing. That is a difficult one to get over, but it is one that has to be addressed, because if people cannot declare the losses or expenses incurred as artists against other sources of income, then they will not have the means to continue to practise as artists.

Mr. Orlikow: When you say that the department can garnishee the salary, have they garnisheed salaries?

Mr. Anthony: They have threatened in a couple of cases that I am familiar with and have, I am assured, by a colleague of mine, yes.

Mr. Orlikow: The same has happened, I presume, although I do not know whether you have as close a contact with writers as you do with visual artists, the same is happening to writers. Could you comment on the attempts of the department to differentiate between artists or writers whom the department calls obvious. I am thinking of a couple of professors who have national or international reputations, who, because their income from their writing is not as much as their income as professors, are being told that really they are obvious.

Mr. Anthony: It is a curious attitude to take, and some officials in Revenue Canada have privately admitted to me that they are somewhat embarrassed to have to come to the conclusion that nationally and internationally recognized authors, let us say, or visual artists, have been deemed to be hobbyists by their field officers. It is curious because they recognize on the other hand that once again by all definitions other than those employed by Revenue Canada, these people are clearly recognized, accomplished practising artists in their own rights, and as such, have derived recognition. In one case there was a writer who had won the Governor General's prize for literature who had been deemed a hobbyist and, I think, the honour bestowed upon this person would have precluded any person who could think at all from coming to that

[Traduction]

plus, comme vous le faites remarquer; devant une telle politique, ils disent qu'ils ne pourront plus continuer.

M. Anthony: Ceci présente, bien entendu, plusieurs problèmes: tout d'abord, si vous recevez une réévaluation et n'avez pas suffisamment d'argent pour verser la somme en question, vos émoluments de professeur d'université ou d'une école des beaux-arts, par exemple, peuvent être saisis, de sorte qu'il ne vous reste plus suffisamment pour subsister, et bien moins encore pour poursuivre vos activités artistiques, ce qui est certainement la raison pour laquelle les gens adoptent le statut d'employés afin de gagner plus d'argent.

Ceci présente un autre problème, et c'est une notion qui semble dépasser ceux qui sont chargés de l'interprétation de la législation fiscale: c'est que si l'on vous demande d'enseigner une forme d'art à l'université, c'est généralement parce que vous occupez une place éminente parmi ceux qui pratiquent cette forme d'art, et l'on s'attend à ce que vous continuiez à la pratiquer. À vrai dire, si vous voulez être artiste dans ce pays, il n'y en a que peu qui parviennent à vivre confortablement des revenus qu'ils tirent uniquement de leur art, et il est nécessaire de recourir à ce genre d'emploi. Une carrière repose généralement sur cette double activité, autrement dit, la pratique et l'enseignement d'un art constituent les deux côtés d'une même médaille, et la carrière tout entière constitue en quelque sorte un diptyque. C'est peut-être une notion déroutante, mais il faudra bien finir par l'accepter, car si les gens ne peuvent déduire de leur revenu les pertes ou frais subis en tant qu'artistes, c'est leur refuser les moyens de continuer à exercer leur métier d'artiste.

M. Orlikow: Vous dites que le ministère peut saisir leurs émoluments: y-a-t-il eu des cas de ce genre?

M. Anthony: On m'a signalé des cas de menaces de ce genre, et un collègue m'a assuré qu'il y a eu des cas de saisie.

M. Orlikow: C'est également ce qui est arrivé à des écrivains, mais je ne sais pas si vous êtes autant au courant des problèmes des écrivains que de ceux des arts plastiques. Que pensez-vous de ce qu'a fait le ministère pour établir entre les artistes ou les écrivains des différences qu'il considère manifestes: je pense au cas de certains professeurs de réputation nationale ou internationale qui ne tirent pas autant de revenus de leurs publications que de leur chaire, et auxquels le ministère assure qu'ils constituent un cas bien tranché.

M. Anthony: C'est une singulière attitude à prendre, et certains fonctionnaires de Revenu Canada m'ont assuré, en privé, de leur embarras à devoir arriver à la conclusion que des auteurs de réputation nationale et internationale ou certains artistes sont tenus pour des dilettantes par les agents locaux. C'est d'autant plus singulier qu'ils reconnaissent, d'autre part, que d'après toutes les définitions autres que celles adoptées par Revenu Canada, ces gens sont des artistes renommés, exerçant leur métier et reconnus comme tels, et qui en tant que tels se sont taillé une réputation. Il y a eu un cas d'un écrivain qui avait obtenu le prix du Gouverneur général de littérature et qui avait été traité de dilettante, alors que la récompense qui lui avait été décernée aurait dû empêcher toute personne sensée d'arriver à cette conclusion. C'est une question sur laquelle

[Text]

conclusion; but it is something that they will simply have to address, and thank God for the Canadian aerospace that Revenue Canada did not have a hand in yesterday's announcement to give \$550 million to Canadair and de Havilland because they have not demonstrated a reasonable expectation of profit over the last five to ten years, and I think they should be deemed to be hobbyists.

• 1620

Mr. Orlikow: How much difficulty has been created for people who are members of your organizations by the fact that in different Revenue offices there are completely different interpretations of the Income Tax Act, so that symphony musicians in Toronto are classified differently than symphony musicians in Montreal, and so on?

Mr. Anthony: Well, it is clearly a problem, because if you put out in graphic form the results of rulings across the country, field office by field office, you would find peaks and valleys of an alarming scope. Particularly in the symphony orchestras, a group of symphonic musicians can be judged in one city—all other things being equal... as employed; in another city in a symphony orchestra of the same size, contracts being the same and so on, they can be deemed to be self-employed. And in one case, this goes back some years now, two symphony orchestras in different cities had been deemed to be employers of the musicians in question and therefore the musicians' employees both appealed. Both were heard by the same individual sitting on the same tribunal. All things being equal, the same tribunal came to the conclusion that one was indeed a group of self-employed individuals but the other was not. But there was no obvious difference between the situations.

So even the appeal process does not always result in clarification of...

Mr. Orlikow: And when you get these different interpretations in different regions, to your knowledge, has there been any attempt by the senior officials in Ottawa to work out something which—I am not asking whether you think the policy would be right or wrong—but something which would be applicable in a general way to the same people in the same categories in different areas? Or is it as the Assistant Deputy said in that letter, that they want the right... well, he did not say it, but obviously what they want is the right to decide each individual case as they see fit, even if one contradicts the other.

Mr. Anthony: I think we mention this in our brief. We do not mean to suggest that we have not made some progress. We have made small steps forward in terms of our negotiations with Revenue Canada over the last year or so, and in the case of theatrical performers, we fought two rulings and won and Revenue Canada agreed to consider those precedents, but for theatrical performers only.

[Translation]

Revenu Canada devra se pencher. L'industrie aérospatiale canadienne devrait rendre grâce à Dieu de ce que Revenu Canada ne soit pas intervenu dans la décision d'hier, à savoir d'accorder 550 millions de dollars à Canadair et à de Havilland, car au cours des cinq à dix dernières années, les bénéfices réalisés par ces sociétés étaient loin d'être satisfaisants, et on devrait, en fait, les traiter d'amateurs.

M. Orlikow: Est-ce que les choses sont beaucoup plus difficiles pour les membres de vos organisations du fait que les divers bureaux du Revenu interprètent de façon tout à fait différente la Loi de l'impôt, ce qui fait, par exemple, que les musiciens de l'Orchestre symphonique de Toronto sont classés différemment de ceux de l'Orchestre symphonique de Montréal?

M. Anthony: Il est évident que cela pose des difficultés, car si, avec les résultats des décisions rendues au pays, pour chaque bureau, vous tracez un graphique, vous verrez que les sommets et les creux alternent de façon alarmante. C'est le cas plus particulièrement pour les orchestres symphoniques; un groupe de musiciens peuvent être vus dans une ville—toutes choses étant égales—comme des employés, alors que dans une autre ville et pour un orchestre symphonique de la même importance, ayant à peu près les mêmes contrats, on peut considérer qu'ils sont des travailleurs autonomes. Dans un cas, et cela remonte à plusieurs années, deux orchestres symphoniques de deux villes différentes étaient considérés comme étant les employeurs des musiciens en question, et par conséquent, les musiciens étaient leurs employés, et les deux ont fait appel. Ils ont été entendus à la même audience, et par le même tribunal. Toutes choses étant égales d'ailleurs, le même tribunal en est venu à la conclusion qu'un groupe était véritablement composé de travailleurs autonomes, mais non pas l'autre groupe. Il n'y avait pas de différence évidente dans les situations des uns et des autres.

Par conséquent, même le processus d'appel n'apporte pas toujours de précision quant à...

M. Orlikow: Vous êtes-vous rendu compte, lorsque différentes interprétations sont données pour diverses régions, si les hauts fonctionnaires, à Ottawa, essaient de trouver une solution—je ne vous demande pas si la politique est juste ou non—essaient-ils de trouver une disposition qui s'appliquerait généralement aux personnes de même catégorie pour diverses régions? La situation est-elle telle que l'a décrite le sous-ministre adjoint dans sa lettre, à savoir que ces personnes veulent avoir le droit... En réalité, il ne l'a pas dit, mais il est évident qu'elles veulent avoir le droit de décider pour chaque cas individuellement, comme elles l'entendent, même si un cas contredit l'autre.

M. Anthony: Nous l'avons mentionné, je crois, dans notre mémoire. Nous ne voulons pas prétendre que nous n'avons pas réalisé de progrès. Nous avons fait quelques petits pas dans la bonne voie pour ce qui est de nos négociations avec Revenu Canada, au cours de l'an passé, par exemple, et nous avons mené la lutte et gagné dans le cas des artistes de théâtre:

[Texte]

They have not extended the same precedental logic to the orchestral community or to other performing arts' disciplines. I think there is all sorts of potential to build on the theatrical precedents in order to introduce some measure of logic into the other performing arts' areas, but so far, as you are aware, the department has not even publicized the decision to treat theatrical performers as self-employed individuals unless there are extenuating circumstances that indicate that they are not, which, as I say is a small but considerable step forward.

But we have to continue to build on that small bit of progress.

The Chairman: Thank you, Mr. Orlikow. Mr. Masters.

Mr. Masters: Yes, Mr. Chairman.

I am glad that this subject has been opened up for this reason: I think it has always been a dilemma—and this has been discussed in other forums before—the dilemma is really how we get more money back to the creator. I would like to just make a couple of comments, if I may. The use of the term “destructive” is in itself not a particularly constructive thing to say because, and I do not mean to be overly critical, I think that the problem is how we resolve the interpretations of the Tax Act as it falls on all Canadians. I think many of us on the committee have wrestled with the dilemma, as you do, that on the one hand we are being very supportive of the arts, which is not always recognized, by the way, in the form of providing auditoriums, providing employment opportunities through the CBC that everybody wants to cut the budget on, and so on . . .

• 1625

I would want to just make the observation that what has happened in the case of musicians and artists is not new; it is not just something that has come out as a vendetta. It relates to this kind of situation I was involved in, if I may explain it this way.

We have a senior hockey team in Thunder Bay, and senior hockey is a fairly high calibre brand of hockey. Now at one point in our history, and it went on for a number of years—and we were quite surprised at the reassessment but I could not really quarrel with it in essence—we were giving the players a sum of money to enable them to play, and they had travelling things and so on, but they all had regular employment, not unlike many people in the artistic community, other than those at the top; the Gretskys are taken care of in a different way. We were reassessed and it created immense problems, because of course it changed the tax bracket of the players which, depending upon what they were making and so on, impacted in such a way that what they were getting in extra pay was not really worth it to them, in their opinion. It also presented problems for those players who were not employed but were collecting unemployment insurance, because they were no longer considered employable. I only make that observation to

[Traduction]

Revenu Canada a convenu de tenir compte de ces précédents, mais ce n'est que pour les artistes de théâtre seulement.

On n'a pas invoqué le même précédent pour les orchestres symphoniques ou, pour toute autre discipline des arts de la scène. On pourrait songer à toutes sortes de possibilités, à partir de ce précédent, pour les artistes de théâtre, afin de prévoir une certaine logique pour les autres artistes de la scène, mais jusqu'à maintenant, et vous le savez, le ministère n'a même pas publié sa décision de traiter les artistes de théâtre comme des travailleurs autonomes, à moins de circonstances atténuantes, ce qui montre bien, je le répète, que même ce petit pas est un pas de géant.

Il faut continuer à construire sur la base de ce petit progrès réalisé.

Le président: Je vous remercie, monsieur Orlikow. Monsieur Masters.

M. Masters: Oui, monsieur le président.

Je suis heureux que la question ait été soulevée pour cette raison: il y a toujours eu un dilemme—et on en a discuté dans d'autres groupes—le dilemme étant de savoir comment on peut retourner plus d'argent au créateur. Permettez-moi de faire quelques remarques. Le terme «destructif» est en soi une expression qui n'est pas particulièrement constructive, car, sans vouloir être trop critique, il faut réaliser que le problème est de savoir comment nous pouvons résoudre les interprétations données à la Loi de l'impôt, qui s'applique à tous les Canadiens. Beaucoup d'entre nous, au Comité, se sont attaqués à ce dilemme, comme vous l'avez fait; d'une part, nous appuyons les arts—en réalité, on ne le reconnaît pas toujours—en finançant des salles de concert, en n'offrant des perspectives d'emploi par le biais de Radio-Canada, dont tout le monde veut réduire les budgets, etc . . .

Je voulais simplement faire remarquer que ce qui s'est produit dans le cas des musiciens et des artistes n'est pas nouveau, ce n'est pas, par exemple, une vendetta. Ces situations s'apparentent à celles où je me suis trouvé, si je puis m'exprimer ainsi.

Nous avons une équipe de hockey senior, à Thunder Bay, c'est-à-dire une équipe de hockey d'envergure. A certains moments, et la situation a duré plusieurs années—la réévaluation nous a beaucoup surpris, je ne pourrais pas vraiment m'y opposer fondamentalement—nous avons donné aux joueurs une somme d'argent pour leur permettre de jouer, de voyager, mais tous les joueurs avaient un emploi régulier, contrairement à beaucoup de personnes dans la communauté artistique, sauf ceux qui sont au sommet; on s'occupe par exemple des Gretsky de façon différente. On nous a donc réévalués, et cela nous a rendu la situation extrêmement difficile, car, évidemment, les joueurs se trouvaient dans un palier d'imposition différent, selon le montant qu'ils recevaient, et les répercussions ont été telles qu'ils obtenaient un salaire additionnel qui ne valait pas vraiment la peine, à leur avis. Ce changement a également causé des problèmes pour les joueurs qui n'étaient pas employés, mais percevaient des prestations d'assurance-

[Text]

point out the dilemma that Revenue Canada is always faced with: how do we apply tax laws in an equitable fashion which is based on revenue?

I suppose that even the granting of grants, in one form or another, has in itself then been turned into revenue that has created problems. So what we are indeed looking at is better ways to handle the problem that is deeper than just the artistic community, without going into the extremes of definition. I think we all accept certain parameters for the artistic community, but how do we handle this sector? Do we do it in a global sense, or do we create a set of rules that specifically say that these artists will be treated in this way? If we do that, much and all while it may seem a ridiculous point to make, then you do become involved in trying to make definitions that are very hard to make.

I guess what we are all wrestling with is: How do we rationalize the rationale of Revenue Canada in collecting income tax from people based on income and yet at the same time serve the artistic community that really does need help? I recognize that is not a question; it is more of an observation. What I am trying to do is focus the generality of the problem. Maybe you would like to suggest that we need legislation that says we will now define an artist as so and so and then we will put them into a special category. There may be an approach of that sort that should be considered; I do not know.

Mr. Anthony: I suppose the main thrust of our comments has been to suggest the need for developing a discrete portion of the tax regime that recognizes the identifiable traits and characteristics of the cultural sector, however you want to, and to treat the cultural sector—the arts and artists—as the arts and artists and not as hobbyists, small manufacturers, and that sort of thing. Now how that fits into the logic of the entire tax structure is something, I suspect, that is beyond our ability to discuss, and I suppose the Minister of National Revenue is looking to the consulting firm of Woods Gordon to provide him with advice in that regard. Certainly we will be forwarding our brief to that consultant so they can take our concerns into account.

We do not mean to suggest that any of these problems are by any means easily solved, because, as I think we have pointed out time and time again, we are not demanding special treatment, we are asking to be situated somehow in the tax regime and have a distinct set of regulations and rules that apply to a distinct and identifiable portion of the society and the economy. This is not to say it is easily accomplished, but I do not think it is beyond our collective imagination.

• 1650

Mr. Masters: You are saying then that there should be a special classification for artists because if, you know... The problem with what is happening now is that, in fact, artists are

[Translation]

chômage, étant donné qu'on ne les considérerait plus comme étant employables. Je fais cette remarque pour vous souligner le dilemme auquel a toujours fait face Revenu Canada: comment appliquer les lois fiscales d'une façon équitable qui soit fondée sur les revenus?

J'imagine que même l'octroi de subventions, sous une forme ou une autre, est vu comme étant un revenu et a donné lieu à des problèmes. Par conséquent, nous cherchons vraiment de meilleures façons de résoudre la difficulté, qui ne se limite pas seulement à la communauté artistique, sans aller trop loin dans les définitions. Je suis d'avis que nous acceptons tous certains paramètres pour la communauté artistique, mais comment devons-nous traiter ce groupe? Devons-nous le faire de façon globale, devons-nous créer une série de règlements qui définiraient de façon précise comment traiter ces artistes? Si nous le faisons—même si, de façon générale, il semble que ce soit une observation ridicule—nous devons alors trouver des définitions qui sont très difficiles à faire.

Ce à quoi nous devons nous attaquer, c'est ceci: comment pouvons-nous rationaliser le raisonnement de Revenu Canada, qui perçoit des impôts de certaines personnes en se fondant sur leur revenu, et pourtant, en même temps, essayer d'aider la colonie artistique, qui a vraiment besoin qu'on l'aide? Je sais que ce n'est pas une question, ce serait plutôt une observation. Ce que j'essaie de mettre en lumière, c'est le caractère général du problème. Vous me direz peut-être que nous avons besoin de lois qui nous permettraient de définir un artiste comme étant ceci ou cela, pour le placer ensuite dans une catégorie spéciale. Il faudrait peut-être explorer cette avenue, je ne sais pas.

M. Anthony: Nos remarques visaient surtout, je suppose, à montrer qu'il fallait mettre au point une partie discrète du régime fiscal qui reconnaisse les traits et les caractéristiques identifiables du secteur culturel, comme vous le voulez, et traiter le secteur culturel—les arts et les artistes—comme des arts et des artistes, et non pas comme, par exemple, des gens qui ont des passe-temps, de petits fabricants. Comment tout cela s'inscrit-il dans la logique de l'ensemble de la structure fiscale dépasse ma compétence, je crois, et je suppose que le ministre du Revenu national cherche à obtenir des conseils de la maison d'experts-conseils Woods Gordon. Nous allons certainement transmettre notre mémoire à ces experts-conseils, afin qu'ils tiennent compte de nos préoccupations à ce sujet.

Nous ne voulons pas prétendre que ces problèmes sont faciles à résoudre, pas du tout, car, comme je l'ai déjà souligné à plusieurs reprises, nous ne demandons pas de traitement spécial, nous demandons qu'on nous situe quelque part dans le régime fiscal, et qu'on établisse une série de règlements distincts qui s'appliqueraient à ce secteur distinct et identifiable de la société et de l'économie. Cela ne veut pas dire que ce soit facile à faire, mais je ne crois pas que, collectivement, nous n'ayons pas assez d'imagination pour le faire.

M. Masters: Ce que vous dites, c'est qu'il pourrait y avoir une catégorie spéciale pour les artistes, car si, comme vous le savez... La difficulté qui se pose présentement, c'est qu'en

[Texte]

being treated as anyone else gaining income and what you are suggesting is that we should get away from that and find special regulations. I am wondering if in your deliberations you are willing to perhaps suggest other ways that might be better than through the Income Tax Act. I think that what has happened is the present assessment and reassessment situation and all the rest of it has opened up the larger debate as to how do we properly fund the artistic community so they can progress, and while it may be beyond the bounds of this committee I am always anxious to explore new ground if in fact new ground is worth exploring.

Mr. Anthony: Well, I suppose we see the tax regime as being only one of a series of means of improving the social and economic status of the artist in our society, for example, increased exploitation of domestic and foreign marketing potential would be certainly helpful. Copyright, presumably, will favourably affect many people in the arts community and so on. So the use of the tax structure is only one of a series of means of addressing the economic status of the individual artist. It is the one that we are addressing today because we have been called upon to do so and it is the one that has been proving the most problematic in recent months. But we see the tax structure as fitting into a coherent and comprehensive means of realizing federal cultural objectives across the whole range of federal cultural programs, so that we do not have one set of policies colliding with another but, rather, have an integrated means of realizing cultural objectives.

Mr. Masters: Would you think that we should then entertain extension of that into other areas based—and I am being the devil's advocate for the moment. I bring up my hockey club situation. Would it then apply to that, would it then apply to a volunteer sector and so on?

Mr. Anthony: Well, we are not arguing . . .

Mr. Masters: Yes, that is not a fair question, it is . . .

Mr. Anthony: We do not mean to exclude other . . .

Mr. Masters: —a rhetorical kind of question. I think that your presentation, and I will leave the floor to the member opposite in a moment, Mr. Chairman, I do think that the debate, while it is an unpleasant one from the point of view of the artists, is a necessary one that is long overdue. It is not a new one, it is new to the artistic community at the moment in trying to reconcile these things. It is a general problem and I think it is worthwhile, to help keep it in perspective, to remember that it is part of a larger problem. But you open the door to some very interesting thoughts and I am sure they are going to be very useful. That is all, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Masters. With your indulgence could I ask a couple of questions, following up on

[Traduction]

réalité, les artistes sont traités comme n'importe quelle autre personne qui a un revenu, et vous dites qu'il nous faudrait changer cela pour trouver des règlements spéciaux. Je me demande si, lors de vos délibérations, vous pourriez suggérer peut-être d'autres façons qui seraient meilleures que la Loi de l'impôt. Je pense que l'évaluation actuelle et la réévaluation, de même que tout le reste, ont permis d'ouvrir le débat plus largement afin que nous puissions savoir comment financer convenablement la communauté artistique pour qu'elle progresse, et même si la question déborde le mandat de ce Comité, je suis toujours désireux d'explorer de nouvelles avenues, si elles sont prometteuses.

M. Anthony: J'imagine que nous voyons le régime fiscal comme n'étant qu'un des moyens visant à améliorer le statut social et économique de l'artiste dans notre société; ainsi, par exemple, une meilleure exploitation de la commercialisation interne et étrangère pourrait certainement aider. Il se pourrait que les droits d'auteur favorisent beaucoup de membres de la communauté artistique, par exemple. Ainsi, l'utilisation de la structure fiscale n'est qu'un des moyens de modifier le statut économique de l'artiste. C'est ce que nous étudions aujourd'hui, car on nous a demandé de le faire, et c'est le domaine qui, au cours des derniers mois, a soulevé le plus de problèmes. Cependant, nous voyons la structure fiscale comme s'inscrivant dans un ensemble de moyens cohérents et globaux qui permettront de réaliser les objectifs culturels du gouvernement fédéral pour l'ensemble des programmes culturels fédéraux. Par conséquent, nous n'avons pas une série de politiques qui se heurte à une autre, mais, plutôt, des moyens intégrés de réaliser les objectifs culturels.

M. Masters: Croyez-vous qu'il faudrait songer à élargir ce champ dans un autre domaine fondé . . . et je me fais pour le moment l'avocat du diable. J'ai soulevé par exemple le cas de mon équipe de hockey. Est-ce que la méthode s'appliquerait à eux? S'appliquerait-elle au secteur bénévole, par exemple?

M. Anthony: Eh bien, nous ne discutons pas . . .

M. Masters: Oui, ce n'est pas une question qui est juste, il s'agit . . .

M. Anthony: Nous n'avons pas l'intention d'exclure l'autre . . .

M. Masters: . . . d'une question plutôt théorique. Je crois que votre exposé—et je vais laisser la parole au député de l'autre côté dans un instant, monsieur le président—je crois que la discussion, même si elle n'est pas plaisante du point de vue des artistes, est nécessaire et attendue depuis longtemps. Elle n'est pas nouvelle, mais elle l'est, pour le moment, pour la communauté artistique, puisqu'on essaie de concilier ces choses. Il s'agit d'un problème général, et je crois qu'il vaut la peine, pour aider à garder le sujet dans cette perspective, de se souvenir qu'il fait partie d'un problème plus vaste encore. Toutefois, vous ouvrez la porte à des réflexions très intéressantes, et je suis sûr que ce sera très utile. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Masters. Je vais vous demander d'être indulgents. Puis-je poser quelques questions, suite à ce que vient de dire M. Masters? Je ne veux pas

[Text]

what Mr. Masters has just said? I do not want to interject unfairly but I have a couple of comments, if I may.

Mr. Crombie: Would you like me to sit in the chair?

The Chairman: I do not care. If you want to, sure.

Mr. Crombie: Just in case it appears in some history book, it would be nice if we had a chairman.

The Chairman: All right. You go to it, you are the Chairman for two seconds while I ask my question briefly.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Mr. Fisher has a question.

Mr. Fisher: Thank you.

The question of definitions is important. You have said you want a distinct set of rules to apply to a distinct part of the economy. Clearly, who belongs to that? I mean, Jack has asked an important question. Is his hockey team an artist? I know that is a ludicrous thing, that is why I ask it. Who is in that distinct part of the economy and how are we going to determine that they are in there? Do we want Revenue Canada doing that? They appear to have been offensive in the course of setting other decisions. Do we want them to decide that you belong in this special category or you do not belong in it? I think that is a crucial matter for us to straighten out.

• 1635

You have said you are willing to provide assistance to the Minister and to the committee, so my question is quite simple: If you have some suggestion either about who is in there or how we are going to define that either way, could we please have that from you? We do not need it today, but if this committee is to succeed, then I think we must offer a definition to the government.

I read the Disney report, and Disney very nonchalantly says the officials should work out a technical definition. It is the end of one part; it is way down in the middle. But if that definition had been reached either by a Minister or an official or by Disney, then we would have what you have described as a distinct part of the economy, and we could look at that distinct part of the economy and say: Well, with those distinct rules, are they claiming the right income? Then we would get rid of this stuff about reasonable expectation of profit. We might also be able to say: Inside that distinct boundary, we can deal with unemployment insurance or with self-employed versus employee status, as long as we know what the boundary is.

You have indicated your willingness to to work on that process, which makes it sound as if you have some idea of whom we are dealing with, and at this point, I think I would rather have that definition from you than from anybody else. In fact, in the House when we debated this, we welcomed anybody who could come with this kind of information and

[Translation]

m'interposer injustement, mais je voudrais faire quelques remarques, si vous me le permettez.

M. Crombie: Voulez-vous que j'occupe le fauteuil?

Le président: Cela m'importe peu. Si vous le voulez, allez-y.

M. Crombie: Au cas où la chose paraîtrait dans un livre d'histoire, ce serait bien que nous ayons un président.

Le président: Très bien. Allez-y, vous êtes le président pour deux secondes, pendant que je pose rapidement ma question.

Le président suppléant (M. Crombie): M. Fisher désire poser une question.

M. Fisher: Merci.

La question des définitions est importante. Vous avez déclaré vouloir une série distincte de règlements qui s'appliqueraient à un secteur distinct de l'économie. Qui appartient de façon évidente à ce secteur? Ce que je veux dire, c'est que Jack vient de poser une question importante. Est-ce que son équipe de hockey peut être vue comme un groupe d'artistes? Je sais que cela semble ridicule, et c'est pourquoi je pose la question. Qui fait partie de ce secteur distinct de l'économie, et comment allons-nous pouvoir déterminer qui en fait partie? Voulez-vous que Revenu Canada le fasse? Il semble que Revenu Canada en ait offusqué certains en prenant d'autres décisions. Voulez-vous qu'il décide que vous appartenez à cette catégorie spéciale, ou que vous n'en faites pas partie? Il est essentiel, à mon avis, d'éclaircir cette situation.

Vous avez dit que vous étiez disposés à venir en aide au ministre et au Comité. J'aimerais vous demander de nous transmettre vos idées sur la question de la participation, ainsi qu'un projet de définition. Nous n'avons pas besoin de ces renseignements aujourd'hui, mais si l'on veut que les travaux du Comité aboutissent, il nous faudra soumettre une définition au gouvernement.

J'ai lu le rapport Disney, dans lequel il est proposé de manière assez inconsciente, à mon avis, que les cadres élaborent une définition technique. C'est à la fin d'un des chapitres, vers le milieu. Mais si le ministre, un fonctionnaire, ou Disney, avait élaboré une définition, ceci aurait entraîné l'établissement de ce que vous avez décrit comme un secteur distinct de l'économie. Il nous faudrait alors nous poser la question suivante: est-ce qu'ils déclarent le revenu approprié, compte tenu de ces règles particulières? Ceci nous permettrait de nous débarrasser de la définition portant sur les attentes raisonnables de profits. En d'autres termes, si nous avions des critères ou des limites précises, nous pourrions régler les problèmes d'assurance-chômage et la définition de travailleur autonome par opposition à employé salarié.

Vous avez dit que vous étiez disposés à faire quelque chose en ce sens, ce qui me porte à croire que vous avez une idée assez précise de la situation. Personnellement, je pense que vous êtes mieux en mesure que n'importe qui d'autre de nous fournir cette définition. Qui plus est, lorsque nous avons débattu de cette affaire à la Chambre, nous avons dit que nous serions très contents que quelqu'un nous fournisse ce genre de

[Texte]

insight. I think it has been a crucial part of the failure up to this point that we have been unable to decide who is in there.

So with that in mind, I welcome anything you can give us. I understand from Mrs. Young there is a UNESCO definition. You have said there are criteria for membership in professional associations. Please work on that, and if you do not have the actual definition, anything you can give us about the process of getting one would be very important.

That is my interjection, Mr. Chairman, so now I will allow you yours.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman, now in the Chair.

I wonder if I could ask you a couple of questions for clear clarification. It seems to me, as I hear the comments made, you are about to be absorbed in the Ottawa mist, that somehow as you come before us today you are presenting us with some new dilemma, opening up new doors and interesting questions, and you are going to be asked to participate in a process. But let me offer you a fair warning before I ask my questions: Do not get involved in that kind of stuff. Remind yourself, if you would, that the Disney report did not come to us last week—it has been here since 1978—and that, indeed, these questions have been posed by you, your associate bodies and artists for years. What has given it a new twist is not the old problem, but the new interpretations. So I think it behoves you and the people you serve, the people you represent well, to be as precise as you can about the questions being raised.

Let me ask you this first question. Much has been made so far of the interesting, philosophical question about who is an artist. Is it a hockey player who plays in Thunder Bay? It seems to me there must be some precision about that definition or at least some approach to it which has some clarity.

I asked you in my opening question if you agreed with the definition outlined in the Canada Council recommendation. The criteria established by the Canada Council determine a bona fide artist who derives income from another occupation, therefore being classified as an artist for this purpose, is:

schooling, training, works produced, exhibitions, peer recognition, works commissioned, teaching, national or international prizes, grants received from the Canada Council or provincial arts councils or cultural affairs departments, the dedication of the artist to his or her art form based on time devoted or whether the artist earns a living full-time or part-time by its practice, or the artist's current gross revenue as opposed to net profit, since profit is not always obtainable by numerous artists.

I just quote those to remind you that those are the criteria put forward for the whimsical definition of an artist. Do you agree with that definition? Are those the criteria you would use?

[Traduction]

renseignement et d'aide. À mon avis, notre échec, jusqu'à maintenant, est attribuable au fait que nous n'avons pas encore pu cerner la catégorie de personnes visées.

Cela dit, je vous saurais gré de votre aide. Je crois comprendre, d'après M^{me} Young, qu'il existe une définition faite par l'UNESCO. Vous avez dit qu'il existait des critères relatifs à l'adhésion à des associations professionnelles. Pourriez-vous étudier l'affaire? Même si vous ne parvenez pas à trouver de définition précise, votre apport n'en demeurerait pas moins des plus utiles.

C'est tout ce que j'avais à dire, monsieur le président. C'est à votre tour.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président, qui occupez maintenant le fauteuil.

J'ai besoin de quelques éclaircissements. J'ai l'impression, d'après les observations qui ont été faites, que vous allez vous perdre dans le brouillard d'Ottawa. Vous nous présentez aujourd'hui un nouveau dilemme, vous soulevez des sujets nouveaux et des questions intéressantes, et nous vous demandons de participer au processus. Alors, un simple avertissement avant que je vous pose mes questions: tenez-vous loin de tout cela. N'oubliez pas que nous avons le rapport Disney depuis 1978 et que vous-mêmes, vos associations et les artistes nous posez les mêmes questions depuis des années. La nouvelle tournure des événements n'est pas attribuable au vieux problème, mais plutôt à la nouvelle interprétation. C'est pourquoi je pense qu'il vous revient à vous, ainsi qu'aux personnes que vous représentez si bien, d'être aussi précis que possible dans vos réponses à ces questions.

Voici donc ma première question. Nous avons eu des débats très intéressants et fort philosophiques sur la définition d'un artiste. Un joueur de hockey de Thunder Bay est-il un artiste? Il me semble qu'il doit exister une définition précise, ou au moins une approche claire.

Je vous ai demandé tout à l'heure si vous étiez d'accord avec la définition énoncée dans la recommandation du Conseil des arts. Le Conseil des arts a adopté, à ses propres fins, des critères pour définir un artiste de plein droit qui touche cependant un revenu d'une autre source. Voici donc ces critères:

scolarité, formation, oeuvres produites, expositions, reconnaissance par ses confrères, commandes d'oeuvres, enseignement, réception de prix nationaux et internationaux, obtention de bourses accordées par le Conseil des arts, les conseils des arts provinciaux ou les ministères des Affaires culturelles, engagement d'un artiste envers son art jugé d'après le temps consacré à son travail à plein temps ou non, revenu de l'artiste comparativement au profit net, puisque les artistes ne réalisent pas toujours un profit.

Je vous cite ces critères à titre d'exemple d'une définition assez fantaisiste de ce qu'est un artiste. Êtes-vous d'accord avec cette définition? Est-ce que vous utiliseriez ces critères?

[Text]

• 1640

Mr. Anthony: I think, if I understand the Canada Council's suggestions correctly, they are simply putting out those as criteria that should be taken into account in arriving at it.

Mr. Crombie: My question is, are those the criteria you would use for assessing artists for a second income?

Mr. Anthony: Mr. Chairman, I take your urgings to be as specific as possible in answering such questions, but I would like to remind you that we are an umbrella association representing many disciplines. I would be much more comfortable if our association members, who represent a specific discipline, could bring to you the definitions with which they would feel most comfortable.

Going back to the chairman's question, I will undertake to write to our association members in the next day or so and raise the issue of definition with them. Many of them will be appearing before you anyway in the weeks to come. However, I will seek their advice on the definitional question and provide you with that advice. But I would not want, in other words, to prejudge what Canadian artists' representation or the Canadian Crafts Council would like to say to you in the course of these hearings.

Mr. Crombie: Through you, Mr. Chairman, could I urge you to determine whether or not the Canadian Conference of the Arts supports the recommendation of the Canada Council for criteria for the taxing of artists? It would be very important if you could advise the committee whether or not you support their criteria.

Second, UNESCO definition involves some six criteria:

An artist is a professional if he or she

Is a practising artist who holds a recognized diploma in his or her field; or

Displays his or her work to a reasonably large public, through art galleries, concerts, publications . . .

Is recognized by other professional artists of the country . . .

Teaches or has taught in an art, music, theatre or writing school; or

Has won important national or international or regional prizes.

Earns a living wholly or in reasonable part (10 per cent) by the practice of the art;

That is the UNESCO definition. I would ask you to consider that and advise this committee whether or not that is an acceptable definition to you. Indeed, take that in conjunction with the Canada Council definition.

Mr. Chairman, I cannot stress enough the importance, because I have the feeling, with the greatest respect in the world, that you are going to be sucked into—you will be here 20 years from now, because there are people around here who are not interested in relieving the problem and they are going

[Translation]

M. Anthony: Si j'ai bien compris, le Conseil des arts recommande simplement que l'on tienne compte de ces critères dans l'élaboration d'une définition.

M. Crombie: Mais je voudrais savoir si vous utiliseriez ces critères pour évaluer le deuxième revenu d'un artiste?

M. Anthony: Monsieur le président, je vais essayer d'être aussi précis que possible, comme vous me l'avez demandé, dans mes réponses. J'aimerais aussi vous rappeler que notre association est pluridisciplinaire. Je préférerais que nos associations membres vous proposent chacune les définitions qu'elles estiment les plus justes.

Mais pour revenir à la question du président, je suis tout à fait disposé à m'engager à écrire à nos associations membres dès demain et à leur poser cette question de la définition. De toute façon, un grand nombre de ces associations viendront comparaître devant votre Comité d'ici les quelques prochaines semaines. Je vais tout de même leur demander leur avis sur cette affaire et vous transmettre la réponse. Mais je ne voudrais pas me prononcer au nom des autres artistes canadiens, ou du Conseil canadien de l'artisanat, qui viendront comparaître devant vous.

M. Crombie: J'aimerais savoir si la Conférence canadienne des arts appuie la recommandation du Conseil des arts concernant les critères d'imposition pour les artistes. Il nous serait très utile que vous répondiez à cette question.

J'aimerais ensuite mentionner que la définition de l'UNESCO comprend quelque six critères:

Un artiste professionnel

est un artiste qui détient un diplôme reconnu dans son domaine; ou

présente ses oeuvres à un public relativement vaste, en exposant dans les galeries d'art, en donnant des concerts, en publiant . . .

est reconnu par d'autres artistes professionnels du pays . . .

enseigne ou a enseigné dans une école d'art, de musique, de théâtre ou de littérature; ou encore,

a remporté des grands prix nationaux, internationaux ou régionaux.

gagne sa vie en tout ou en partie (10 p. 100) par son gart;

C'est la définition de l'UNESCO. J'aimerais que vous nous disiez si vous la trouvez acceptable. Vous pourriez même la considérer de concert avec la définition du Conseil des arts.

Monsieur le président, je ne peux trop souligner l'importance de cette décision. En effet, j'ai l'impression, sauf votre respect, que vous allez vous laisser entraîner . . . vous serez encore ici dans 20 ans. En effet, certaines personnes n'ont pas vraiment envie de régler ce problème et elles vont vous

[Texte]

to be putting you into a process from which you will never come back. So it seems to me that you will serve the people you represent well if you find out where you stand with respect to the definition put forward by the Canada Council and the one from the UNESCO report.

I have one final question, Mr. Chairman. There has been a question and, again, it relates to whether or not we are going to be able to offer relief before there is an election; this is the key to the whole thing.

If we find ourselves saying yes, we will be able to resolve our problems by some future process, we can bring in legislation later on, let me offer you my humble opinion free: It will not come in a long, long time. That is why it is important that you sort out the difference between those things that you think can be fixed by the interpretation of the existing law, as opposed to those things which may be important to you but which have to come by legislation. If you could separate those crisply, it would be to your benefit. Thank you.

The Chairman: I think we had some very good observations here and there is one other point I would ask, if I may: When we look at both the Canada Council and the UNESCO criteria, would you consider what happens to a newcomer in the field? The newcomer, for tax purposes, is very often the person who has difficulty. I know, for example, that the Writers' Union of Canada a few years ago, and I do not know if it is still the case now, required that you have at least a book contract in order to be a member of the association. So clearly, a newcomer there might be very serious; might be a good artist, but would be outside the Act if we used those criteria alone.

• 1645

I would ask you to consider how, for tax purposes, we should deal with the new entrant into the field, who is often a person who has tuition expenses or travel expenses, or in the case of musicians, audition expenses, and so on, which we have been asked to consider here and which do not seem to be addressed by these criteria. They are very good points. If you could give us some feedback on that, it would be very useful.

Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Just two things. First of all, I would join Mr. Crombie in urging you to try to work out with not just your organization—the more organizations that could agree on a definition of an artist which could be used, the better it would be. As I look at what has happened, it seems to me that what each Minister has had, at least since the Disney report was made, was arguments from senior people in the department why a particular definition was not suitable. So every time you knock one down, you do not get a definition; you get a continuation of what you people quite justifiably feel is a completely unsatisfactory situation. So it seems to me pretty obvious that if you could agree amongst yourselves on the fundamental principles that would go into the definition of an artist for taxation purposes, it would be much more difficult for the officials in the department to tell the Minister what was wrong with that definition and therefore postpone again a change.

[Traduction]

embarquer dans un processus d'où vous ne sortirez jamais. Il me semble que vous représenteriez très bien les intérêts de vos membres en leur demandant leur avis sur la définition du Conseil des arts et sur celle de l'UNESCO.

J'ai une dernière question à poser, monsieur le président. On nous a souvent demandé si nous allions pouvoir améliorer la situation avant la tenue des élections.

Il y en a qui prétendent que oui, que nous pourrions régler nos problèmes grâce à l'adoption de certains mécanismes, ou d'une loi quelconque, mais moi, je dis que cela ne se fera pas d'ici très longtemps. C'est pourquoi il est très important que vous nous aidiez à établir la distinction entre les problèmes que l'on pourrait régler par une interprétation de la loi en vigueur et ceux qui nécessiteraient l'adoption d'une nouvelle loi. Ce serait tout à votre avantage de nous donner une explication précise. Merci.

Le président: Les observations qui ont été faites ici sont très intéressantes. Mais j'aurais un autre point à souligner: nous avons les critères du Conseil des arts et ceux de l'UNESCO, mais qu'advient-il des débutants? Ce sont souvent les débutants qui ont des problèmes d'imposition. Je sais par exemple que la *Writers' Union of Canada* n'acceptait que les candidats qui avaient au moins un contrat de livre à leur actif. Je ne sais pas si c'est encore le cas. Donc, un débutant qui est un très bon artiste pourrait très bien ne pas être visé par la loi si nous n'appliquons que ces critères.

Alors, comment pensez-vous que nous devrions traiter les débutants dans le domaine, pour les fins d'imposition? En effet, ils ont souvent des frais de scolarité ou de déplacement, et dans le cas des musiciens, des frais d'audition dont on nous a demandé de tenir compte et qui ne semblent pas entrer dans ces critères. J'aimerais bien connaître votre avis, car je trouve que ces questions sont vraiment appropriées.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Juste deux choses: premièrement, j'aimerais me joindre à M. Crombie pour vous inciter à essayer de vous mettre d'accord avec le plus d'organisations possible quant à la définition appropriée d'un artiste. Si on regarde la situation, on constate que tous les ministres qui sont en poste depuis au moins la parution du rapport Disney ont reçu de leurs hauts fonctionnaires des objections quant à chaque définition. Chaque fois qu'une objection est soulevée, une nouvelle définition tombe. Cela ne fait que prolonger une situation que beaucoup considèrent, avec raison, très insatisfaisante. Donc, il me semble que si vous pouviez vous mettre d'accord sur les principes fondamentaux qui devraient être inclus dans la définition d'artiste pour les fins de l'imposition, il y aurait beaucoup moins de danger que les fonctionnaires du ministère s'opposent à cette définition et retardent encore une fois l'adoption des changements qui s'imposent.

[Text]

Then I want to ask you a question. How important do you feel it is that there be a moratorium on processing of cases by the department? As I look at it, I do not remember when the first questions were asked in this last year or so, but the motion that was passed, the resolution that was approved by Parliament, was more than three months ago, and here we are having our first meeting today. I can see us going another number of months before the committee will make a recommendation, and of course there is the possibility, at least, of an election before we get some changes. I know the Minister until now has said no, but would a moratorium until this matter is settled—how important would that be?

Mr. Anthony: Mr. Chairman, in response to Mr. Orlikow's question, I think it is of critical importance. We are coming to the end of another tax cycle. The problems which we have experienced in the last year began last year at this time, when artists began filing their returns in the manner they had been doing for years and when their returns were being questioned and the reassessments began. As far as I can see, nothing has changed in the way the big computer in the sky is programmed. There is no significant attitudinal shift. No directives have been issued to treat these cases with less zeal this time around. I think over the next couple of months, unless a moratorium is put into place, we will be experiencing more and more problems of the same nature as we witnessed last year.

The Chairman: Thank you, Mr. Orlikow.

I think that wraps it up for us today. May I thank you for your presentation. I think if we keep a debate of this calibre going for the next few days, then indeed our committee will be receiving some very good ideas. So thank you very much for coming to see us, Mr. Anthony and Ms Tessier.

Mr. Anthony.

Mr. Anthony: I was just going to say, Mr. Chairman, I take Mr. Crombie's words of caution to heart; but it is unfortunately too late. In my youth I used to work in the Arts and Culture Branch, now the Department of Communications, then of the Secretary of State, and for my sins I was the secretary of the first interdepartmental Disney report review committee, some seven years.

Mr. Crombie: Need I say more?

Mr. Anthony: Mother suggested that I get out of this a long time ago, but here I am, my beard turning greyer and greyer as time goes by. But I am determined not to let this issue die, no matter how swept up in the exercise I may have become over the last few years.

Mr. Crombie: May I offer one comment, Mr. Chairman? I just might remind you that I think it was 1974 when payment for public use for authors was first discussed. It is still not solved. Much of it had to do with finally at least one definition emerging. It did not please everyone, but the most important thing is they all agreed on one, and that has been the first major step. That is really what I think everybody is suggesting.

[Translation]

J'ai encore une question à vous poser. Croyez-vous qu'il soit très important que l'on impose un moratoire au traitement des cas au ministère? Je ne me souviens pas quand les premières questions ont été soulevées au cours de l'année qui vient de se terminer, mais une motion, une résolution a été adoptée au Parlement, il y a plus de trois mois, et c'est la première fois que nous nous réunissons. Il faudra encore de nombreux mois avant que le Comité ne formule des recommandations, et il y a toujours la possibilité qu'il y ait des élections avant que des changements ne soient apportés. Je sais que le ministre a toujours refusé jusqu'à maintenant, mais croyez-vous que ce serait bon d'imposer un moratoire maintenant?

M. Anthony: Je pense que ce serait de la plus haute importance. Nous arrivons encore une fois à la fin d'un cycle fiscal. Les problèmes que nous avons connus l'année dernière ont commencé à la même époque, il y a un an, c'est-à-dire que les artistes ont soumis leurs déclarations d'impôt de la même manière que toujours, mais on a remis leurs déclarations en question, et des réévaluations ont été faites. Que je sache, la programmation du grand ordinateur n'a pas changé. Il n'y a pas non plus de changement d'attitude important. Aucune ligne directrice n'a été émise pour que l'on traite ces cas avec moins de sévérité. C'est pourquoi je pense, à moins qu'un moratoire ne soit imposé, que nous connaîtrons au cours des quelques prochains mois encore plus de problèmes de même nature que ceux que nous avons vus l'année dernière.

Le président: Merci, monsieur Orlikow.

Je pense que c'est tout pour aujourd'hui. J'aimerais vous remercier de votre exposé. Je pense que si nous continuons un débat de cette qualité au cours des quelques prochains jours, notre Comité entendra des idées fort stimulantes. Je vous remercie donc d'être venus témoigner devant nous aujourd'hui, monsieur Anthony et madame Tessier.

Monsieur Anthony.

M. Anthony: Je vais simplement dire, monsieur le président, que je suis gré à M. Crombie de son avertissement, mais malheureusement, il arrive trop tard. Lorsque j'étais jeune, je travaillais à la Direction des arts et de la culture du Secrétariat d'État, qui est depuis devenue le ministère des Communications. J'ai été secrétaire, pour expier mes erreurs, du premier comité interministériel chargé de l'étude du rapport Disney, pendant sept ans.

M. Crombie: Est-il nécessaire que j'ajoute quoi que ce soit?

M. Anthony: Ma mère m'a recommandé d'abandonner, il y a très longtemps, mais j'y suis encore, et ma barbe grisonne de plus en plus. Mais je n'ai quand même pas l'intention de laisser tomber cette affaire, même si je m'en occupe beaucoup depuis quelques années.

M. Crombie: Puis-je faire une simple observation, monsieur le président? J'aimerais vous rappeler que c'est en 1974, je crois, qu'on a commencé à parler de la possibilité de compenser les écrivains, pour usage public. Cette affaire n'a pas encore été réglée, mais c'est surtout à cause du problème lié à l'élaboration d'une définition. Il est impossible de plaire à tout le monde, mais on a quand même réussi à adopter une

[Texte]

[Traduction]

décision, et c'est une étape très importante. Je pense que c'est ce à quoi tout le monde veut en venir.

• 1650

The Chairman: All we can tell you Mr. Anthony is that you have been uniformly neglected by governments of all sorts.

Le président: Tout ce que nous pouvons vous dire, monsieur Anthony, c'est que toutes sortes de gouvernements vous ont négligés de manière assez constante.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, before we adjourn. We had a very short presentation. I am wondering about the printing of all or part of this report as part of the minutes of the meeting, which we have done on occasion.

M. Orlikow: Monsieur le président, j'aimerais faire un petit exposé avant que nous ne levions la séance. Je me demande ce qu'il en sera de l'impression partielle ou totale de ce rapport dans le fascicule de la réunion d'aujourd'hui. Nous avons déjà fait cela.

The Chairman: What is our normal procedure on that? I am getting outside advice. Be careful, here comes some Ottawa advice.

Le président: Que faisons-nous d'habitude? J'ai besoin d'un avis. Attention, nous aurons un conseil d'Ottawa.

I should not have asked. Expense is a consideration, Mr. Orlikow. It will be a committee's decision to decide whether to publish or not. We are doing 2,000 copies of the minutes of this meeting. Are you anxious to have this printed?

Je n'aurais pas dû le demander. Il y a une question d'argent, monsieur Orlikow. C'est le Comité qui doit décider si nous allons publier ou non ce rapport. Nous allons publier 2,000 exemplaires du compte rendu de la séance d'aujourd'hui. Y tenez-vous vraiment?

Mr. Orlikow: Not the whole thing; for example, not the press clippings. But there are parts of this which I think would be very useful for the record.

M. Orlikow: Ce n'est pas nécessaire de tout publier; on pourrait peut-être exclure les articles de journaux. Mais je pense qu'il serait utile d'avoir certaines parties du rapport dans le compte rendu.

The Chairman: That places us in the unusual position of putting portions of a report into the minutes as extracts. The minutes are supposed to be complete, are they not? If you want to, I think we are in a position to wait for a bit and make up our minds.

Le président: Ne serait-ce pas trop compliqué de publier des parties du rapport dans le compte rendu? Le compte rendu ne doit-il pas être complet? Si vous voulez, nous pourrions attendre un peu avant de nous décider.

Mr. Crombie: It seems to me it is possible to have a summary that makes sense, that does not do violence to the essence of the presentation. My own able staff here did an excellent summary in two and a half pages.

M. Crombie: Nous pourrions peut-être avoir un résumé qui ne serait pas contraire à la teneur de l'exposé. Mes adjoints, qui sont très compétents, ont fait un excellent résumé de deux pages et demie.

The Chairman: Our clerk has come up with an excellent recommendation, which is the kind of compromise we all look for. How about section 1 of your report being published, since it is your comments? The rest of the tabs seem to cover correspondence and addenda. Will somebody so move? Mr. Orlikow, or Mr. Crombie?

Le président: Le greffier vient de me faire une très bonne recommandation, et je pense que vous serez d'accord avec ce compromis. Que pensez-vous de la publication de la première partie de votre rapport, comme il s'agit de vos observations? Le reste semble être un échange de correspondance et des annexes. Quelqu'un veut-il déposer une motion en ce sens? Monsieur Orlikow, monsieur Crombie?

Mr. Crombie: I so move.

Motion agreed to.

M. Crombie: Je le propose.

La motion est adoptée.

The Chairman: Section 1 of the brief then will published as an addenda to our minutes today, and that covers the sentiment that you bring to us.

Le président: La première partie du mémoire sera donc publiée en annexe au compte rendu d'aujourd'hui, qui reflète vos opinions.

Thank you very much again.

Je vous remercie encore une fois.

Is there any other business that members want to cover? No? Okay.

Avez-vous autre chose à soulever? Non? Très bien.

The meeting is adjourned until tomorrow.

La séance est levée.

APPENDIX "ARTI-1"

BRIEF TO THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE

TAXATION AND THE ARTS

CANADIAN CONFERENCE OF THE ARTS
OTTAWA
13 FEBRUARY 1984

INTRODUCTION

In recent times, the arts and artists have faced no greater threat to their well-being than the treatment meted out of late by Revenue Canada Taxation. The current crisis, however, is not one of nature so much as of degree: the problems have existed for a long time and, left unresolved, have become so pronounced as to engage the attention of the House of Commons and its Standing Committee on Communications and Culture.

For years now, the Canadian Conference of the Arts, its member associations, individual artists and federal departments and agencies responsible for culture, have been urging the resolution of the long standing tax problems affecting the arts and the cultural industries. The attitude of the departments responsible for tax policy and practice -- the Department of Finance which establishes tax policy, and the Department of National Revenue which interprets and administers it -- has been a serious obstacle to progress. While unstated, or unstated in so many words, the official view seems to have been that the problems were not serious and that, given sufficient time and neglect, they would either resolve themselves or simply disappear altogether.

The Canadian Conference of the Arts, however, has maintained throughout that the problems were critical and, if left unresolved, could only worsen. Recent developments have proven us correct. There is no joy, however, to be derived from having our predictions borne out in fact: many Canadian artists have been subjected in recent months to harsh, undue and unjust treatment because our concerns were not heeded and acted upon. While the recent onslaught has at least finally focussed public attention on the matter, the toll exacted in achieving this has been great. Many artists have been reassessed for staggering amounts which -- given the woeful economic status of Canadian artists -- they can afford neither to pay nor appeal. The impact on these individuals is hard enough to bear, but they are not alone: the recent actions of Revenue Canada Taxation exact their cost in terms of our status as a country, a society, a civilization, and all of us must share this burden.

To be an artist is to pursue a profession which places one in a unique position: one hazards the customary social, economic and political recognition accorded to other pursuits, and little recompense and recognition -- in comparison to the investment of time, energy and talent -- accrues in one's lifetime. Yet as a society, we gain immeasurably from the work of our creators, in social, political, economic and cultural terms, and cannot therefore permit the interpretation and application of our tax legislation to exacerbate the already tenuous position in which our artists find themselves.

Even the most cursory review of our brief history as a country will reveal the pleasure and pride that we derive for good reason from the legacy left by the artists of our past. Such an inquiry would also reveal that those from whom we derive so much benefit enjoyed little recompense or recognition in their own time. The more cynical might infer from this that our society believes that the only safe artist, socially, politically and economically, is a dead one. We clearly believe the contrary, and consider our view to be widely shared by the Canadian public. Moreover, we believe that such a lesson drawn from the past poses for our present and future an important question which we cannot leave unanswered: what sort of cultural legacy do we wish to leave the next generations? If we are to enjoy a vital cultural life at present, and pass on to future Canadians a rich and vibrant artistic heritage, then we must begin that process now. To do that, we must provide opportunities and incentives to our creators, and remove such obstacles as are embodied in the tax régime in order that they may contribute to the creation of our cultural present and future.

We begin from the premise that a society may be judged by the manner in which it treats its artists. Some societies declare their artists to be living national treasures. Other societies send their artists into exile at home or abroad and, on occasion, terminate their careers with extreme prejudice. In our society, we subject our artists to inappropriate and inequitable tax treatment.

That is not to say that Canada has not established an excellent record in supporting its cultural growth and development. We clearly have, and have accomplished much. The tax system, however, is not only having an adverse impact on our individual artists, but it is undermining and contradicting the policies and programs we have established to achieve our cultural objectives. It is doubly important, therefore, to restructure the tax régime as it applies to the arts and the cultural industries.

That professional artists in our society live, on average, below the official poverty line and are marginally better off than old age pensioners is already a national disgrace. To permit our tax structure to further compound this state of affairs, doing untold damage to our individual artists and our collective cultural growth and development alike, is something we simply cannot afford.

The reference of the subject of taxation and the arts to the Standing Committee on Communications and Culture by the House of Commons is, therefore, a welcome and timely development in an otherwise long and sorry history.

In addition to the parliamentary review, interdepartmental discussions involving senior officials of the departments of Finance, National Revenue and Communications have begun. The Department of National Revenue is also conducting internal reviews both of a general nature and with specific reference to the arts and artists. These interdepartmental and departmental deliberations are similarly encouraging if long overdue.

While parallel official discussions are important and necessary, the review commissioned by the House of Commons has the advantage of being conducted in public, with public participation and by elected representatives of the public. The Canadian Conference of the Arts therefore looks to the Standing Committee on Communications and Culture as the primary vehicle and the main motive force in effecting change to the manner in which the arts and artists are treated for tax purposes.

The task of the Committee will not be an easy one. You -- the Chairman and Committee members to whom this brief is addressed -- may however be assured of the full support and cooperation of the Canadian Conference of the Arts and our organizational and individual members in this undertaking. You may also rest assured that your work will not be in vain, will not be relegated to the same shelf upon which the Disney Report has languished for so long.

Given the developments of the last year, the feelings of the arts community on the subject of taxation are running at an all-time high, and members of the CCA have been understandably contemplating public manifestations of their displeasure. To date, however, the Canadian Conference of the Arts has counselled the deferral of such actions for the moment and, instead, the active participation in your review. We have encouraged our members to provide the Standing Committee on Communications and Culture with the detailed information and opinion upon which sound conclusions and recommendations may be based. Upon completion of your review, however, we will encourage our members to spare no effort in ensuring that the recommendations of the Standing Committee are speedily implemented.

When the Canadian Conference of the Arts last appeared before the Standing Committee on Communications and Culture as you began consideration of the report of the Applebaum-Hébert Federal Cultural Policy Review Committee, we were struck by the level of interest manifested by Committee members in the issue of taxation and the arts. Since then, we have been impressed with the non-partisan approach to the subject, and the all-party agreement as to its importance. The countless

discussions which have taken place at the official level on this subject have never been typified by such interest and accord, and we hope that your exemplary approach will colour the parallel interdepartmental and departmental reviews currently in progress.

In what follows, we will set out in general terms what changes we consider necessary to resolve the problems with which the arts and artists are currently faced. We are relying on member associations and organizations to provide you with the details and perspectives related to the disciplines or sectors which they represent. We hope, too, that individual members will bring their concerns to your attention as we have encouraged them to do. It is important to stress at the beginning, however, that in contemplating the submissions made to the Standing Committee, you should bear in mind that what we seek is not special treatment, but fair and equitable treatment in a manner consistent with the realities which govern the cultural sector and in recognition of the benefits which flow therefrom.

Our concerns have been repeatedly misunderstood and often misrepresented as pleas for special treatment. You, as parliamentarians, have correctly perceived that this is not the case; that the arts community has experienced quite enough "special" treatment in recent times and now requires no more than fair and equitable treatment. You will doubtless be told why this reasonable and desirable state cannot be achieved.

Tax purists have spoken to us of the principles of taxation in a manner usually reserved for discussions of the immutable if incomprehensible laws which govern the universe; as if another two tablets had been discovered bearing commandments eleven through twenty, all touching upon taxation; as if taxation were not a human invention designed to serve purportedly human purposes. We have persisted in ignoring, as should you, ex cathedra pronouncements concerning the sanctity of the tax system.

The tax régime is designed to collect revenues, through voluntary compliance, in as equitable a manner as possible to provide the federal government with the means of serving the common interest of the public. It is not that pure and simple, however, or else we would have, in effect, a system of flat tax. Rather, the tax system is structured in such a way as to provide a wide variety of exceptions, incentives, penalties and provisions addressed to certain classes of activity and of taxpayer. As such, it is a powerful instrument of economic and social policy, and has been used as such to encourage certain activities, and discourage others. Similarly, as government priorities change, or as economic or social realities change, the tax structure is accordingly altered -- in some cases, given sufficient political will, with alacrity.

Generally, however, such changes are not always easily effected and most often resisted, as we have discovered and as you may. In encouraging you in your task, we would remind you that conventional medical wisdom once held that bleeding, by the application of leeches or lancets, was an unfailing cure for virtually all ailments. Years upon years of low recovery rates and high mortality rates resulting from purportedly beneficial ministrations persuaded the more imaginative that other approaches to medical treatment might best be considered. We do not use this non-cultural example lightly, but as a particularly relevant analogy to inspire you to encourage a similar evolution of thought in regard to the tax treatment of the arts and artists.

Change to the tax structure is not without precedent. Change to the tax régime as it affects the cultural sector has been due for some time. Requests for such change are unarguably reasonable, and, with the guidance of the Standing Committee on Communications and Culture, such change can be accomplished. The tax structure is not graven in stone. And if it were, we number among our members some very able and highly-motivated sculptors.

BACKGROUND

As mentioned above, none of the problems we are currently facing are new, and this was acknowledged in the only comprehensive if ill-fated review of the matter undertaken by the federal government to date.

The issue of taxation and the arts was a preoccupation of then Secretary of State Gérard Pelletier and his department's fledgling Arts and Culture Branch in the late Sixties and early Seventies. His successors, Hugh Faulkner and John Roberts, similarly concerned themselves with the matter, and it was during this period in the mid-Seventies that the late Russell Disney, Senior Partner of Touche Ross and for ten years the Treasurer of the Canadian Conference of the Arts, undertook and published Federal Tax Issues of Concern to the Arts Community in Canada: An Analysis, otherwise known as the Disney Report, for the Department of the Secretary of State.

This report was presented to Cabinet, which reviewed it and referred it for analysis and comment to an interdepartmental committee comprised of officials from the departments of the Secretary of State, Finance, Revenue Canada Taxation, Revenue Canada Customs and Excise, Employment and Immigration, and the Privy Council Office. The Interdepartmental Disney Report Review Committee pondered the recommendations of the Disney Report at length and, finally, the only agreement which could be reached was that participating departments disagreed. The exercise fell of its own weight.

The matter was then referred, although not at the direction of Cabinet, to yet another interdepartmental committee with broader concerns. Whatever may have become of the other issues on the agenda of this committee, the recommendations of the Disney Report disappeared without a trace. We would like to think that during the years consumed in the process of reviewing the Disney Report to no apparent avail, members of Cabinet had been impatiently drumming their fingers and casting anxious glances at their calendars. Unfortunately, and until recent developments jogged their memory, they probably long ago forgot that they had considered the report and instructed departmental officials to provide them with advice in the matter.

The futile interdepartmental discussions of the Disney Report were followed by the launching of what came to be known as the Federal Cultural Policy Review Committee, co-chaired by Louis Applebaum and Jacques Hébert. In anticipation of this review, the Canadian Conference of the Arts developed and published A Strategy for Culture in late 1980, followed in 1981 by More Strategy for Culture. In both documents we argued that the tax system should be used in a systematic way to encourage growth and development in the arts and the cultural industries. In the first of these documents, we stated that "the provisions of the legislation and regulations affecting income, sales, excise, gift, customs and other taxes or duties represent an important means by which the Government of Canada can improve the financial position of individuals involved in the creation of Canada's culture, strengthen the financial position of companies involved in the production of Canadian cultural goods and services, provide an increased incentive for increased investment in Canadian cultural production activities, help to improve the competitive position of Canadian cultural products vis-à-vis their foreign competition, and encourage individual and corporate donations to not-for-profit arts and cultural institutions and activities." Given the active interest of the cultural community in such matters, the Federal Cultural Policy Review Committee received similar representations from other associations and individuals and gave them its consideration. While the federal committee's treatment of these issues was not as comprehensive as had been hoped for, and while the recommendations in its report were not as strong as the problems merit, the attention paid in the Applebaum-Hébert report served at least as a reminder to the federal government that serious problems existed.

During the period in which the Applebaum-Hébert Federal Cultural Policy Review Committee was active, and despite representations made to the Minister of Finance by the Canadian Conference of the Arts and other associations, the federal government brought down a Budget in November 1981 which addressed none of the problems identified in the Disney Report, rendered some worse, created some new problems and, in one case, went directly against the relevant recommendation of the Disney Report. The Canadian Conference of the Arts concluded at that time that it had been naive to assume that the federal government would await the outcome of the Applebaum-Hébert review before altering the tax structure as it applied to the arts and the cultural industries, and accordingly called a meeting of certain of its interested major national associational members to discuss a response to the November 1981 Budget and other related problems. Of that larger grouping, a small sub-committee on taxation was chosen to pursue the matter.

Following a series of meetings, the CCA sub-committee prepared a statement to the Minister of Finance which was forwarded to him in May 1982. (A copy of that statement is appended for the reference of the Standing Committee on Communications and Culture.) The CCA sub-committee on taxation then initiated a series of meetings on the issue with federal officials from the departments of Communications, Finance, National Revenue and the Privy Council Office. While little immediate progress resulted from this round of meetings, we were encouraged by the belief that, if we persisted, we would create an eventual awareness and climate at the official level more likely to result in favourable change. We were not so naive as to expect that we could accomplish change quickly by this approach, but were determined to convince departmental officials by force of reason, by patience and persistence, that the problems under discussion were serious and merited attention and action.

This process might well have taken us into the next century had it not been for the inexplicable and unprecedented interest which Revenue Canada Taxation began to manifest in the arts and artists in early 1983. We had been quite prepared to endure a long and uphill process, but we were wholly unprepared for the sudden onslaught which began last year.

The first few cases reported to us we considered as exceptional ones, as margin-of-error cases which are bound to result from a system as large and decentralized as Revenue Canada Taxation, as anomalies which we might be able to address satisfactorily in discussions with Revenue Canada Taxation. These, however, were followed by more, and yet more, and we found ourselves faced not with a few isolated incidents which might easily be resolved, but with a seemingly wholesale and systematic assault on individual artists. No change had been made to the law, yet, by interpreting existing legislation in a new light and with alarming zeal, Revenue Canada Taxation was beginning to shake the very foundations of our culture.

Officials of Revenue Canada Taxation were at pains to explain this onslaught as a mistake. Revenue Canada Taxation is after bigger catches than what little the arts community has to offer, we were told. We were also told that it costs Revenue Canada Taxation more to capture revenues from the arts community than the comparatively small amounts gained in the process -- small to Revenue Canada Taxation, but staggering to the individual artists who were being reassessed in job lots. We were assured that these actions were not a deliberate attempt to roll up the entire arts community. We were told that the artists being reassessed had been complying in good faith in the same manner that they had been doing for a decade; that those cases under review were clearly recognized professionals, and not hobbyists, by all other definitions than those employed by Revenue Canada Taxation; that the fault lay with the manner in which the computer had been programmed; that something had gone wrong.

In response, the Canadian Conference of the Arts suggested that, if it were simply a misunderstanding, an error, an inappropriately programmed computer, then it could and should be corrected forthwith. Things, however, are never that simple: once set in motion, these processes cannot be easily halted, it would seem; indeed, whatever their cause and justification, they grind relentlessly on, sweeping before them the individuals they were purportedly never intended to affect. There comes a time, however, when mistakes left uncorrected become deliberate actions, in effect if not in intent, and no amount of explanation can excuse the resultant damage. Revenue Canada Taxation continued on its devastating course, impervious to criticism and deaf to increasing demands for a halt to the process, until its own momentum finally brought it into contact with the high-profile cases which focussed public attention on its actions in respect of the arts community. The attention paid to this matter by the media and in the House of Commons eventually led to the reference of the matter to this Standing Committee.

In November 1983, following the debate of the motion which established taxation and the arts as the first and most pressing item of business on the agenda of the Standing Committee on Communications and Culture, the Board of Governors of the Canadian Conference of the Arts met. In discussing these developments, it decided to call for a moratorium in order to ensure that there would be something left for the Standing Committee to review and report on. The CCA Board sent a strongly-worded telegram to the Minister of National Revenue. The Minister replied, eventually, that he was not in a position to respond favourably. (The CCA telegram, and the Minister's reply, are appended with other selected correspondence on the matter.) To say that the CCA was bitterly disappointed by the Minister's unbending attitude would be an understatement.

Despite the Minister's refusal to respond to the many calls for deferral of actions detrimental to the arts community, we are given to understand that all cases related to inventory have been placed temporarily in abeyance; that action related to certain individual cases has been suspended for the moment; and that the collections procedure in the instance of a desk or office audit where intent to appeal is indicated will be deferred. In effect, then, we would seem to have an unconfirmed, unofficial, unacknowledged and partial moratorium in place. What prevents the Minister of National Revenue from making such deferrals complete and official seems to be his belief that he has no option under the law but to proceed as he has been doing. In order to assist the Minister to extricate himself from this impasse, we discovered a provision of the Financial Administration Act, Section 17, which seemed to hold some promise as a way of achieving a moratorium. (This Section of the Act is also appended with relevant correspondence.) We drew this provision to the attention of the entire Cabinet, and encouraged its consideration and employment in order to spare the arts community -- and federal cultural policies and programs -- from further damage. While the existence of this provision has been acknowledged, it has clearly not been exercised.

We also called recently upon the Minister of Finance to address the more critical and well-documented problems in the forthcoming Budget, as we have done in previous instances, in order that the Standing Committee be relieved of the more pressing issues and be permitted to take a longer, broader approach to the issues before it. We will know shortly what the response of the Minister of Finance is. We are not holding our breath in anticipation.

It is important to stress here that many of the officials with whom we have been dealing throughout our long discussions are reasonable and well-intentioned. In certain areas, these discussions have resulted in some progress, and we have encouraged officials of the Department of National Revenue -- a department desperately in need of some good news -- to make public such small but promising steps. We would publicly welcome and applaud such announcements, and have so indicated, but none has been forthcoming. We are forced to conclude that the reasonable and responsible officials with whom the CCA has dealt have little or no effect on the course of the Department of National Revenue. We wonder, indeed, who does. The Minister, who has repeatedly misrepresented our expressions of concern as demands for special treatment which he cannot give, recently announced that he would grant old age pensioners special treatment. While we support special consideration for old age pensioners, and while we have never demanded it for ourselves, we wonder about the consistency of departmental logic in this regard. A film commissioned by Revenue Canada Taxation was recently screened on public television, defended by the Deputy Minister of National Revenue during that telecast, and promptly withdrawn by the Minister the next day as being inappropriate. At a public meeting, it was recently revealed that Revenue Canada Taxation seized a child's Christmas account, and the participating officials were at a loss to explain how or why such a thing could happen. Is it any wonder that we ask ourselves who, if anyone, is in control of our tax system?

We now find ourselves at the end of another annual tax cycle. No moratorium is in place. The Revenue Canada computers are presumably programmed in the same way that resulted in the disasters of last year. No identifiable human seems to be able to alter the course of events set in motion. As a result, and if no measures are taken to correct matters soon, by the time the Standing Committee completes its review we will be faced with greater, not fewer, problems. We feel it appropriate, therefore, to urge the Standing Committee on Communications and Culture, before proceeding further, to call upon the Minister of National Revenue and his colleagues in Cabinet to defer present actions pending completion of the reviews currently in progress.

THE PROBLEM

What is at issue here is not whether the arts and artists are to be taxed, but in what manner and to what end the arts and the cultural industries are to be taxed.

The individual artist seems to pose something of a dilemma for those responsible for tax policy and practice. While most western nations have found some means or another of specifically addressing the issue of the treatment of the individual artist for tax purposes, we seem to have developed a serious mental block. When is an artist not an artist? When the tax system is brought to bear on that individual. Because we have not devised the means of dealing with the individual artist for tax purposes, artists are constantly being fitted into some inappropriate category. If in the eyes of Revenue Canada Taxation an artist is carrying on a business with reasonable expectation of profit, then that artist is deemed a small manufacturer. If the artist cannot establish within the inappropriate bounds established by Revenue Canada Taxation that a reasonable expectation of profit exists, then he or she is a hobbyist. We call this taxation by analogy: the lack of appropriate tax categories results in Revenue Canada Taxation forcing the individual artist into other, inappropriate categories which seem to offer the closest fit. In the process of squeezing the individual artist into categories designed to suit other situations, it is never the category that suffers but the artist. This must cease. Individual artists, whatever their discipline, are governed by certain identifiable economic realities, and follow certain career patterns. It is not, we like to think, beyond our ability to devise a system which is structured to recognize these realities and impose taxes accordingly in a fair, equitable and consistent manner. Failure to do so to date derives from a serious lack of understanding of the realities which govern the careers of artists, and a reluctance to consider the tax problems associated with artists as being serious ones.

The problem also stems from the lack of a larger framework in which to situate specific treatment. The cultural sector as a whole has grown impressively in the last two decades. The sheer economic size of the cultural sector, and its significant impact on the surrounding economy, demand appropriate recognition across the full range of federal programs including -- indeed particularly -- the tax régime. Cultural activity in Canada comprises a large sector of the economy, with identifiable characteristics and impressive economic benefits. One of the regrettable anomalies is that, while the sector as a whole has assumed great importance in terms of its economic size and impact, the individual artist from which all such benefits are derived is sadly under-rewarded. Little of the wealth generated returns to the individual artist -- a problem which we hope to correct -- and the artist lives, on average and as mentioned above, at levels below the official poverty line. It is not only inappropriate in cultural and

even moral terms to make matters worse through inappropriate use of the tax structure, but short-sighted in economic terms: if so many identifiable benefits -- tangible, intangible and, above all, taxable -- flow from the individual artist, then that process should be encouraged rather than dried up at source. The tax treatment of the individual artist must therefore be situated in a larger tax strategy devised in such a way as to acknowledge the characteristics and benefits of the cultural sector as a whole; must form part of a broad, long-term approach to the situation of the cultural sector in the larger economy and, correspondingly, within the tax régime.

That in turn depends on the ability of the federal government to embed its stated cultural policy objectives in the full range of federal programs. When is a cultural policy not a cultural policy? When it is only acknowledged by one department. The Canadian Conference of the Arts is determined to broaden and diversify federal involvement in encouraging cultural growth and development in order that all appropriate and traditionally non-cultural departments and agencies assume some measure of responsibility for our cultural health and well-being. This process must begin with the restructuring of the tax régime, the most striking example of policy breakdown. On the one hand, the federal government has established policies and programs in support of the arts and the cultural industries, and, on the other, the federal tax system is working at cross-purposes to them. Until the tax system is so coordinated as to assist in the realization of federal cultural objectives -- or, at the very least, to present no obstacles to their realization -- we will not, in effect, have a federal cultural policy worth speaking of. Surely it goes against the basic principles of public policy, to say the least, to allow such components as tax policy and cultural policy to remain uncoordinated, to clash together in such discord. Such a collision of policies might be acceptable on the theoretical plane, but it is the individual artist who, in real terms, is unfortunately situated between the two opposing forces. The federal government might be willing to endure the overall erosion of credibility which occurs in such instances, particularly with regard to both its cultural and its taxation policies, but it cannot allow our cultural present and future to be held hostage in the process. As a nation, we cannot afford the resultant damage being done to our individual artists, the arts, and our culture as a whole.

When the Canadian Conference of the Arts recently appeared before the Royal Commission on the Economic Union and Development Prospects for Canada we argued that cultural considerations had to be central to all public policy decisions, and that the responsibility for achieving federal cultural objectives had to be shared in a coordinated and comprehensive manner by all federal departments and agencies. Not surprisingly, the commissioners expressed interest in the use of the tax structure in this context. (Accordingly, a copy of the CCA brief to the Macdonald Commission is appended to this submission.) While the issue of the larger framework in which specific decisions and actions may be situated is perhaps beyond the immediate mandate of the Standing Committee in respect of taxation and the arts, it is, nonetheless, well within your larger and ongoing mandate and therefore worth bearing in mind in contemplating the specific problems to be addressed during your review not only of taxation issues but the policy recommendations and initiatives flowing from the Applebaum-Hébert Federal Cultural Policy Review Committee.

The Canadian Conference of the Arts feels it wholly appropriate for the Standing Committee on Communications and Culture, in addressing specific and immediate tax problems affecting individual artists, to make reference to the larger policy issues raised by these problems. Accordingly, we would welcome any observations and recommendations you might wish to make. We look upon your task, then, as twofold: first, you must consider the immediate and pressing problems currently facing the arts community and make recommendations for their resolution; second, these issues must be related to the broader, long-term policy questions raised by the conflict between federal cultural policy and federal tax policy.

RESOLUTION OF THE PROBLEM

As mentioned above, the CCA will rely upon its members to bring to your attention their specific problems and recommendations for their resolution. While the comments which follow will be perforce general in nature, we would welcome the opportunity of discussing them in detail with the Standing Committee on Communications and Culture.

A Moratorium

If the task of the Standing Committee is to be made easier and worthwhile, and if the arts community is to endure until that task is completed, tax actions detrimental to the arts community must be deferred pending the results of your review. We would therefore urge you again to insist upon a moratorium until your recommendations may be considered and acted upon.

The Disney Report

You will note from the appended taxation sections of A Strategy for Culture and More Strategy for Culture that we urged the implementation of the recommendations of the Disney Report in 1980 and 1981. Since those documents were published, we have continued to press for action. The Disney Report is clearly important to the arts community for very real and practical reasons, but has also assumed an important symbolic significance.

Apart from the fact that the Disney Report was the first -- and, until recently, only -- review of tax problems affecting the arts and artists, what impressed the arts community was the reasonable nature of the recommendations. The analysis is sound, fair and balanced, and the recommendations, far from being radical and unreasonable, are eminently sensible and therefore, one would assume, more susceptible to favourable consideration and implementation. The fact that no action has been taken not only leaves certain practical problems unresolved, but also raises questions as to the extent and nature of the federal government's commitment to cultural growth and development.

Being reasonable people, we will not necessarily insist upon the Disney Report being implemented to the letter. While the problems identified continue for the most part to be valid, but given that some of the precise recommendations for their resolution may prove problematic, we would be quite willing to contemplate other means of resolving the problems than those recommended, or exploring compensatory or offsetting measures. It is difficult to discuss such matters, however, when appropriate officials long ago ceased their contemplation of the report in question.

We therefore urge you to impress upon officials currently involved in interdepartmental discussions the importance of reviving the review of the Disney Report and effecting the speedy implementation of its recommendations. While this would not solve all of the immediate and pressing problems, it would be a good if long-overdue start, and would be a clear signal to the Standing Committee and the cultural community alike that the government is determined to act. Clearing away some of the long-standing and well-documented problems would be a welcome first step in this process.

Two particular problems raised in the Disney Report merit mention here. The issue of the basis for accounting by visual artists is an instance of a problem which, left unresolved, has worsened over time. Similarly, the employment status of performing artists must be addressed, as the recent Toronto Symphony Orchestra case would suggest. While we have made some

progress in regard to actors and actresses, the status of other performing artists, particularly orchestral musicians, is unclear and susceptible to whimsical, anomalous and inconsistent interpretation. The remainder of the Disney Report recommendations similarly merit attention, and we use these two examples merely to highlight the need for overdue action.

In this, and in other matters, we feel it important that the Standing Committee on Communications and Culture and the arts community be consulted in the process. In that you have the power to call witnesses to appear before you, we expect that you will choose to exercise the option of calling before you appropriate senior officials of the departments of Finance and Revenue Canada Taxation. We look to this as a means of encouraging consultation and action.

Expectation of Profit

One of the problems which has arisen recently is the issue of expectation of profit. Most of the cases which are currently under review by Revenue Canada Taxation relate to this question, and it is a serious one.

Most professional artists require a considerable amount of time before they achieve recognition, but recognition does not necessarily reflect itself in substantial financial gain. Indeed most artists are, given the level of income they derive from their work, obliged to seek other income-generating employment in order to exist and to subsidize their art. Teaching in their field is often the logical choice, as it provides them with salaried employment closely allied to their work as artists as well as an income against which they may claim deductions for expenses or losses incurred as artists. Indeed, in most cases, they would not be employed as teachers were they not practising artists.

For at least the last decade, artists have been filing consistently and in good faith in this manner, and Revenue Canada Taxation has accepted this approach. Last year, however, and despite the fact that the law had not been changed in this respect, Revenue Canada Taxation began reassessing artists in a new and harsher manner and without prior notification, and disallowed expenses or losses claimed during the years being reviewed.

The logic employed by Revenue Canada Taxation in these cases is that if no expectation of profit can be established, then the individual is not carrying out a business for which expenses or losses may be claimed. The activity is then deemed a personal one, a "hobby", and therefore ineligible for tax consideration. In determining expectation of profit, Revenue Canada Taxation employs a short time-frame of between three and five years. By this standard, most individual artists would, for most of their lives, be deemed "hobbyists", whatever other recognition and reward they may have achieved to suggest the contrary.

Not only does Revenue Canada Taxation set a short period in which to demonstrate expectation of profit, it fails to comprehend that being an artist and being a teacher of art are so inextricably linked as to be, in effect, two aspects of the same career. Other problems, such as the tax treatment of grants accorded to artists, further compound this state of affairs.

Failure to structure and interpret tax regulations in such a way as to recognize the economic realities and career patterns of artists has resulted in a serious problem which requires prompt resolution. Given the economic status of artists, the amounts for which they have been recently reassessed are unaffordable. If they cannot afford to pay, and if they have salaried positions such as teaching, then Revenue Canada Taxation can garnishee wages, thereby placing in question the artist's ability to live, let alone continue to work as an artist. If they cannot function as artists, the basis for which they are engaged as teachers, professors or lecturers, then the teaching aspect of their careers is placed in doubt. Appealing such assessments is a costly affair which most artists cannot afford. And so, the individual artist, faced with a reassessment based on expectation of profit, is caught between a large rock and an exceedingly hard place.

Officials will tell you that the difficulty stems from the inability to determine who is, and who is not, a professional artist. Ignore such protestations. Tax officials are faced with more difficult problems on a regular basis, and, if they cannot resolve this one, then they deserve to be employed in some other, less demanding field of endeavour. Besides, we have repeatedly expressed our willingness to collaborate with them in such an undertaking. We have yet to be taken up on our offer.

The new interpretation of the expectation of profit issue is one of the more pernicious and short-sighted approaches to taxation encountered by the arts community. If we are to have any practising artists left, and therefore any art, an end must be put to this devastating approach.

Other Issues

Beyond the issues raised in the Disney Report, to some extent touched upon in the report of the Applebaum-Hébert, and perhaps marginal in relation to the immediate terms of reference of the Standing Committee exist other issues which merit your attention now and in the course of your ongoing activities.

The Canadian Conference of the Arts supports the "Give and Take" proposal to remove the standard hundred dollar income tax deduction and the allowance of the deduction of half the of charitable from tax payable rather than from taxable income. The April 1983 Budget terminated the standard deduction, but did not permit the deduction of fifty per cent of receipted donations from tax payable. The ability to claim such donations would, in our view, benefit the arts community in broad terms.

Similarly, the CCA supports the recommendations contained in the Charity Today and Tomorrow proposal of the National Voluntary Organizations (NVO), although we would like to see a separate category for cultural activity. Given our charitable status, the involvement of the CCA and its member associations in the review of the Standing Committee could be deemed as political activity and result in the withdrawal by Revenue Canada Taxation of our charitable status. We would refer you in this regard to the special edition on taxation of the CCA's Arts Bulletin, a copy of which is appended. While we consider it unlikely that our intervention will result in such problems, it would be useful to have assurances to that effect embodied in the law.

Finally, the Department of Finance issued a paper, Charities and the Canadian Tax System, in May 1983, which caused considerable concern. The Canadian Centre for Philanthropy prepared an excellent response to this paper, which we support, and has been involved in the consultations which, we hope, will lead to a less stringent approach to the taxation of charities. While this issue and the two mentioned immediately above do not relate directly to the specific terms of reference of the Standing Committee, they do have implications for the cultural community and the larger context in which the immediate problems under review are situated.

General

In considering the foregoing, it must be kept in mind that the CCA is simply requesting fair and equitable treatment in a manner consistent with the realities which govern the cultural sector. Such treatment is afforded other identifiable sectors in our society and our economy, and there is every good reason to extend this consideration to the arts and the cultural industries.

Revenue Canada Taxation, as it has in the past, will doubtless argue that by structuring a portion of the tax régime in recognition of the particular nature of the arts and the cultural industries, then one is according special treatment. This is a semantic quibble, but if that is their view then so be it. If, in order to achieve fairness and justice, certain modifications need be made that are not accorded other sectors, then this is no more nor less than the specific treatment designed to accomodate the realities of commerce and banking, oil and gas, farming, fishing, small- or large-scale manufacturing, and the host of other important endeavours that comprise the sectors of our economy.

Failure to address the specific and identifiable characteristics of the arts and artists in the design and application of the tax régime can only lead to greater and greater problems, and fewer and fewer of the cultural and economic benefits which derive from vigorous artistic activity. Artists are artists, and the arts the arts, and the persistence in treating them as something else for tax purposes must end.

CONCLUSION

If Canada is to enjoy a healthy cultural life, then the arts and artists can no longer be subjected to inappropriate and punitive tax treatment, and the federal tax régime can no longer be permitted to impede the realization of federal cultural objectives.

In order to put an end to a painful chapter in Canada's cultural history, a moratorium must first be put in effect in order to halt the destruction experienced of late. This must be followed quickly by the prompt resolution of problems identified in the Disney Report and of those which have arisen since that document was published. When this has been achieved, we must then restructure the tax régime in recognition of the characteristics and benefits of the cultural sector and in order that the arts and the cultural industries, and the individuals who pursue careers in this sector, may flourish to the benefit of all Canadians.

The Canadian Conference of the Arts would welcome the opportunity of appearing before the Standing Committee on Communications and Culture in order to speak to these important issues. You, the Chairman and members of the Standing Committee, may be assured of the full support and cooperation of the CCA in resolving the critical tax problems affecting the cultural community, and should feel free to call upon us if the CCA can be of assistance to you in the course of your review. Much hangs in the balance, and the CCA will collaborate with you fully in order to achieve much-needed and long-overdue change to the manner in which the arts and artists are treated for tax purposes in Canada.

APPENDICE "ARTI-1"

MÉMOIRE DESTINÉ AU COMITÉ PERMANENT
DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

LES ARTS FACE AU FISC

CONFÉRENCE CANADIENNE DES ARTS
OTTAWA
LE 13 FÉVRIER 1984

INTRODUCTION

Depuis quelque temps, il n'y a pas de plus grand danger qui menace le bien-être des arts et des artistes que le traitement qui leur est fait par Revenu Canada, Impôt. Mais ce n'est pas tellement une question de nature que de degré d'intensité du traitement: les problèmes existent depuis longtemps et, comme on ne s'en est pas occupé, ils ont fini par s'aggraver au point de retenir l'attention de la Chambre des communes et de son Comité permanent des communications et de la culture.

Depuis de nombreuses années, la Conférence canadienne des arts, ses associations membres, les artistes individuels et les ministères et organismes fédéraux responsable de la culture s'évertuent à réclamer une solution aux vieux problèmes de la fiscalité dans le domaine des arts et des industries culturelles. L'attitude des ministères chargés de la politique et de l'application de la fiscalité - soit le ministère des Finances, responsable de la politique fiscale, et le ministère du Revenu national, qui l'interprète et l'applique - pose un sérieux obstacle au progrès. Le point de vue officiel - qui n'est pas exprimé, bien sûr, en tout cas pas en autant de mots - semble être que les problèmes ne sont pas aussi graves que cela et que, si on les laisse dormir assez longtemps, ils finiront bien par se régler seuls ou par disparaître tout simplement.

Cependant, la Conférence canadienne des arts n'a pas cessé de soutenir que les problèmes étaient critiques et qu'ils ne pourraient qu'empirer à moins qu'on ne les attaque de front. Les faits récents nous ont donné raison. Mais il n'y a pas à se réjouir de voir nos prédictions se réaliser: de nombreux artistes canadiens ont été soumis, ces derniers mois, à un traitement dur, immérité et injuste parce qu'on n'a pas su nous écouter ni donner suite à nos inquiétudes. La récente débandade a au moins l'avantage d'avoir enfin fixé l'attention du public sur la question, mais à quel prix! Un grand nombre d'artistes se sont vus servir de nouvelles cotisations pour des montants astronomiques que - compte tenu de la situation économique lamentable des artistes canadiens - ils ne peuvent pas se permettre de payer ni de porter en appel. Et comme si ce n'était pas assez, Revenu Canada, Impôt, vient de prendre de nouvelles initiatives qui portent atteinte à notre statut en tant que pays, que société, que civilisation, et nous devons tous en partager le fardeau.

Être artiste, c'est se mettre dans une situation tout à fait particulière: c'est sacrifier le prestige social, économique et politique habituel qui revient à d'autres carrières, pour se contenter d'une vie sans grande récompense ni reconnaissance - compte tenu du temps, de l'énergie et du talent qu'il faut y mettre. Et pourtant, en tant que société, les oeuvres de nos créateurs nous rapportent des avantages inestimables sur les plans social, politique, économique et culturel, et nous ne pouvons donc pas laisser l'interprétation et l'application de nos lois fiscales rendre intenable la position déjà difficile dans laquelle se retrouvent nos artistes.

Un simple survol de la brève histoire de notre pays suffit pour révéler le plaisir et la fierté que nous tirons, à juste titre, de l'héritage que nous ont laissé les artistes de notre passé. On verrait en même temps que ceux

qui nous ont donné tout cela n'ont à peu près pas été récompensés ni reconnus par leur époque. Les plus cyniques pourraient en déduire que notre société croit que le seul artiste sûr, socialement, politiquement et économiquement, c'est l'artiste mort. Bien sûr, nous croyons le contraire, et jugeons que les Canadiens partagent largement notre point de vue. En outre, nous croyons que cette leçon du passé soulève pour notre présent et notre avenir une question importante que nous ne pouvons pas laisser sans réponse: quelle sorte d'héritage culturel voulons-nous laisser aux générations qui nous suivront? Si nous voulons une vie culturelle aujourd'hui, si nous voulons transmettre aux Canadiens qui viendront après nous un héritage artistique riche et vibrant, nous devons amorcer le processus dès maintenant. Pour cela, nous devons donner des chances à nos créateurs et les encourager, et débarrasser le régime fiscal de ces obstacles, de manière à pouvoir contribuer à la création de notre présent et de notre avenir culturels.

Nous partons du principe qu'une société peut être jugée à la façon dont elle traite ses artistes. Certaines sociétés font de leurs artistes des trésors nationaux vivants. D'autres les envoient en exil, au pays même ou à l'étranger, et, à l'occasion, mettent fin à leurs carrières en leur portant un tort irréparable. Nous, nous soumettons nos artistes à un traitement fiscal inapproprié et inéquitable.

Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas su appuyer la croissance et l'épanouissement culturels du Canada, loin de là. Bien au contraire, nos réalisations nous ont valu une réputation d'excellence. Le régime fiscal, cependant, non seulement nuit à nos artistes individuels, mais mine et contredit les politiques et programmes que nous avons établis pour atteindre nos objectifs culturels. Il est donc doublement important de restructurer le régime fiscal en ce qui a trait aux arts et aux industries culturelles.

Les artistes professionnels dans notre société vivent, en moyenne, en deçà du seuil officiel de pauvreté et s'en tirent à peine mieux que les bénéficiaires de la pension de sécurité de la vieillesse. C'est, en soi, une honte nationale. Mais, nous ne pouvons tout simplement pas nous permettre de laisser en outre notre régime fiscal compliquer davantage cet état de choses, faire un tort irréparable à nos artistes individuels et à notre croissance et notre épanouissement culturels collectifs.

C'est pourquoi, le renvoi, par la Chambre des communes, de la question de la fiscalité et des arts au Comité permanent des communications et de la culture arrive à point nommé et marque un jalon important de notre longue et pénible histoire.

En plus de la revue parlementaire, on a amorcé des entretiens interministériels regroupant les hauts fonctionnaires des ministères des Finances, du Revenu national et des Communications. Le ministère du Revenu national effectue également des revues internes, à la fois de nature générale et en s'attardant particulièrement aux arts et aux artistes. Ces délibérations interministérielles et ministérielles sont aussi encourageantes, même si elles arrivent bien tard.

Sans rien enlever à l'importance et à la nécessité des discussions officielles parallèles, la revue commandée par la Chambre des communes a l'avantage de se dérouler en public, avec la participation du public et sous la direction de représentants élus du public. La Conférence canadienne des arts voit donc dans le Comité permanent des communications et de la culture le premier véhicule et la principale force susceptible de modifier le traitement fiscal réservé aux arts et aux artistes.

Le Comité n'aura pas la tâche facile. Cependant, en tant que président et membres du Comité à qui le présent mémoire s'adresse, vous pouvez être assurés de l'appui et de la collaboration sans réserve de la Conférence canadienne des arts, de ses organismes membres et de ses membres individuels. Soyez assurés que vos travaux ne seront pas en vain, ni mis sur la même tablette que celle sur laquelle le Rapport Disney ramasse de la poussière depuis tant de temps.

Avec les événements que nous avons vécus dans la dernière année, les milieux artistiques n'ont jamais été aussi émus sur la question de la fiscalité, et les membres de la CCA ont envisagé de manifester publiquement leur mécontentement. Il fallait s'y attendre. Jusqu'ici, cependant, la Conférence canadienne des arts a recommandé de suspendre ces manifestations pour l'instant, pour participer plutôt à votre revue. Nous avons engagé nos membres à communiquer au Comité permanent des communications et de la culture les renseignements et les avis détaillés sur lesquels vous pourrez fonder des conclusions et des recommandations bien pesées. À la fin de votre revue, cependant, nous encouragerons nos membres à ne ménager aucun effort pour assurer l'adoption rapide des recommandations du Comité permanent.

Lors de sa dernière comparution devant le Comité permanent des communications et de la culture au moment où vous abordiez l'étude du rapport du Comité d'étude de la politique culturelle fédérale, la Conférence canadienne des arts a été frappée par le niveau d'intérêt que les membres du Comité portaient à la question de la fiscalité et des arts. Depuis lors, nous avons été impressionnés par l'absence de partisanerie dans cette question et par l'accord de tous les partis quant à son importance. Les innombrables discussions qui ont eu lieu au niveau officiel sur cette question n'ont jamais suscité un tel intérêt et un tel souci, et nous espérons que votre approche exemplaire déteindra sur les revues interministérielles et ministérielles parallèles qui sont déjà en cours.

Dans la suite de notre mémoire, nous exposerons dans les grandes lignes les changements que nous jugeons nécessaires pour résoudre les problèmes qui s'abattent à l'heure actuelle sur les arts et les artistes. Nous laissons à nos associations et organismes membres le soin de vous faire part des détails et des perspectives qui ont trait aux disciplines ou aux secteurs qu'ils représentent. Nous espérons, en outre, que nos membres individuels vous exposeront leurs préoccupations, comme nous les avons incités à le faire. Soulignons dès le départ que, dans l'étude des mémoires présentés au Comité permanent, vous devez garder à l'esprit que nous ne réclamons pas un traitement particulier, mais un traitement juste et équitable, qui

tienne compte des réalités qui régissent le secteur culturel et qui reconnaissent les avantages qui en découlent.

Bien souvent, malheureusement, nos inquiétudes ont été mal comprises et souvent prises pour des revendications de traitement particulier. En tant que parlementaires, vous avez bien vu que tel n'était pas le cas; que les milieux artistiques ont eu plus que leur part de traitement "particulier" ces derniers temps et qu'ils ne veulent plus rien d'autre qu'un traitement juste et équitable. On vous dira sans doute pourquoi cet état raisonnable et souhaitable est impossible à rédiger.

Nous avons entendu les puristes fiscaux nous entretenir des principes de la fiscalité dans un discours habituellement réservé aux débats sur les lois immuables et souvent incompréhensibles qui régissent l'univers, comme si l'on avait découvert deux autres tables de la loi énumérant les commandements onze à vingt, traitant tous de la fiscalité; comme si la fiscalité n'était pas autre chose qu'une invention humaine conçue, en principe tout au moins, pour répondre aux besoins de l'homme. Nous avons toujours refusé d'entendre - et vous devriez faire de même - des déclarations ex cathedra sur le caractère sacrosaint du régime fiscal.

Le régime fiscal a pour objet de percevoir des recettes, par voie d'application volontaire, d'une façon aussi équitable que possible, pour donner au gouvernement fédéral les moyens de servir les intérêts communs du public. Cependant, les choses ne sont pas aussi pures et aussi simples que cela, sans quoi nous aurions effectivement un système d'imposition uniforme. Le régime fiscal est plutôt structuré de manière à prévoir une vaste gamme d'exceptions, d'encouragements, de pénalités et de dispositions visant certaines catégories d'activités et de contribuables. En tant que tel, c'est un puissant instrument de politique économique et sociale, qui a servi à ce titre à encourager certaines activités et à en décourager d'autres. De même, au fur et à mesure que changent les priorités gouvernementales ou qu'évoluent les réalités économiques ou sociales, le régime fiscal se transforme aussi - dans certains cas, lorsque la volonté politique y est, rapidement.

Mais de façon générale, ces changements ne sont pas toujours faciles à faire et se heurtent le plus souvent à des résistances, comme nous l'avons bien vu, et comme vous l'avez peut-être constaté vous-mêmes. En vous encourageant dans votre tâche, nous vous rappellerions que la médecine d'autrefois croyait que la saignée, par l'application de sangsues ou au bistouri, était un remède infailible capable de guérir à peu près tous les maux. Après des années et des années de faibles taux de guérison et de taux élevés de mortalité avec des remèdes qu'on croyait bénéfiques, les plus doués d'imagination ont fini par comprendre qu'on aurait peut-être avantage à envisager d'autres traitements médicaux. Ce n'est pas à la légère que nous citons cet exemple non culturel, car nous y voyons une analogie particulièrement pertinente pour vous inspirer l'idée d'encourager une évolution semblable de la pensée en ce qui a trait au traitement fiscal des arts et des artistes.

Le changement du régime fiscal n'est pas sans précédent. Il y a un certain temps déjà qu'on aurait dû changer le régime fiscal en ce qui a trait au

secteur culturel. Les demandes en ce sens sont sans conteste raisonnables et, sous l'impulsion du Comité permanent des communications et de la culture, elles sont réalisables. Le régime fiscal n'est pas gravé dans le marbre. Et s'il l'était, nous pourrions vous recommander, parmi nos membres, un certain nombre de sculpteurs très compétents et extrêmement motivés.

HISTORIQUE

Comme nous l'avons déjà mentionné, aucun des problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui n'est nouveau, comme le reconnaissait d'ailleurs la seule revue complète, mais néanmoins vouée à l'échec, que le gouvernement fédéral ait entreprise sur la question jusqu'à maintenant.

La question de la fiscalité et des arts était déjà objet de préoccupation pour l'ex-secrétaire d'État Gérard Pelletier et la nouvelle Direction des arts et de la culture de son ministère vers la fin des années 1960 et le début des années 1970. Ses successeurs, Hugh Faulkner et John Roberts, se sont également intéressés à la question, et c'est pendant cette période, au milieu des années 1970, que feu Russell Disney, associé principal de Touche Ross, et pendant plus de dix ans trésorier de la Conférence canadienne des arts, a entrepris et publié La fiscalité fédérale et les artistes au Canada, communément appelée le Rapport Disney, pour le compte du Secrétariat d'État.

Le rapport a été présenté au Cabinet, qui l'a étudié puis renvoyé pour analyse et commentaires à un comité interministériel formé de fonctionnaires du Secrétariat d'État, du ministère des Finances, de Revenu Canada, Impôt, de Revenu Canada, Douanes et Accise, du ministère de l'Emploi et de l'Immigration, et du Bureau du Conseil privé. Le Comité interministériel d'étude du Rapport Disney a évalué en détail les recommandations du Rapport Disney pour finalement arriver à se mettre d'accord sur un seul point: que les ministères participants n'étaient pas d'accord. C'était un enterrement de première classe.

La question devait être reprise, mais pas sur l'initiative du Cabinet, par un autre comité interministériel qui avait des préoccupations plus vastes. Nous ignorons ce qui est advenu des autres questions figurant au programme de ce comité, mais les recommandations du Rapport Disney sont disparues sans laisser de trace. Nous aimerions penser que, pendant les années consacrées inutilement à l'étude du Rapport Disney, les membres du Cabinet s'impatientaient en jetant des regards d'anxiété sur leurs calendriers. Malheureusement, jusqu'à ce que des événements récents viennent leur rafraîchir la mémoire, ils avaient probablement oublié depuis longtemps qu'ils avaient étudié le rapport et chargé des fonctionnaires de les conseiller en la matière.

Les stériles discussions interministérielles du Rapport Disney ont été suivies du lancement d'un nouveau groupe, qui a pris le nom de Comité d'étude de la politique culturelle fédérale, coprésidé par Louis Applebaum et Jacques Hébert. En prévision de cette étude, la Conférence canadienne des arts a élaboré et publié Une stratégie culturelle à la fin de 1980,

suivie en 1981 de Perspectives pour l'élaboration d'une politique culturelle (Stratégie II). Dans ces deux documents, nous soutenions que le régime fiscal devait servir systématiquement à encourager la croissance et l'épanouissement des arts et des industries culturelles. Dans le premier de ces documents, nous disions que "par le recours à diverses législations et règlements, régissant la levée des taxes sur les revenus, les ventes et les douanes, le Gouvernement du Canada a le pouvoir d'améliorer la position financière des créateurs canadiens et des industries de produits et services culturels, de mettre au point des stimulants fiscaux pour encourager les investissements dans le secteur culturel, de rendre plus compétitifs les produits culturels canadiens sur le marché domestique, face aux importations culturelles étrangères, et d'inciter les individus et corporations à faire des dons à des organismes et événements artistiques et culturels sans but lucratif." Étant donné l'intérêt actif que les milieux culturels portent à ces questions, le Comité d'étude de la politique culturelle fédérale a reçu des instances dans le même sens de la part d'autres associations et particuliers, et s'y est arrêté. Bien que le Comité fédéral n'ait pas examiné ces questions aussi en profondeur que nous l'aurions souhaité, et bien que les recommandations de son rapport n'aient pas été aussi vigoureuses que les problèmes le justifient, l'attention que la question a retenue dans le Rapport Applebaum-Hébert aura au moins servi à rappeler au gouvernement fédéral qu'il y avait de graves problèmes.

Au cours de la période pendant laquelle le Comité d'étude de la politique culturelle fédérale (Applebaum-Hébert) a été actif, et malgré les instances présentées au ministre des Finances par la Conférence canadienne des arts et les autres associations, le gouvernement fédéral a déposé un budget, en novembre 1981, qui ne tenait compte d'aucun des problèmes relevés dans le Rapport Disney, en a aggravé d'autres, en a créé de nouveaux et, dans un cas, est allé directement à l'encontre de la recommandation pertinente du Rapport Disney. La Conférence canadienne des arts a conclu à l'époque qu'elle avait été naïve de croire que le gouvernement fédéral attendrait les résultats de l'étude Applebaum-Hébert avant de modifier le régime fiscal des arts et des industries culturelles, et a donc convoqué une réunion de certains de ses principales associations nationales intéressées pour discuter des suites à donner au budget de novembre 1981 et d'autres problèmes connexes. Ce premier grand groupe a formé un petit sous-comité de la fiscalité, qu'il a chargé d'étudier la question.

Après une série de rencontres, le sous-comité de la CCA a rédigé une déclaration qu'il a transmise au ministre des Finances en mai 1982. (Nous annexons le texte de cette déclaration, pour la gouverne du Comité permanent des communications et de la culture.) Le sous-comité de la fiscalité a alors entrepris une série de réunions sur la question avec des fonctionnaires fédéraux des ministères des Communications, des Finances et du Revenu national et du Bureau du Conseil privé. Cette série de réunions a donné peu de résultats immédiats, mais nous étions encouragés par la conviction que, si nous persistions, nous finirions par provoquer une sensibilisation et créer un climat, au niveau officiel, propice à un changement dans la bonne voie. Nous n'étions pas assez naïfs pour croire que cette approche donnerait des résultats rapides, mais nous étions déterminés à convaincre les fonctionnaires des ministères, par la raison,

par la patience et par la persistance, que les problèmes à l'étude étaient graves et méritaient leur attention et leur action.

Ce processus aurait bien pu nous mener au siècle prochain sans l'intérêt inexplicable et sans précédent que Revenu Canada, Impôt, a commencé à manifester pour les arts et les artistes au début de 1983. Nous étions tout disposés à remonter lentement une longue pente, mais nous avons été pris tout à fait au dépourvu par la charge à fond de train qui a commencé l'an dernier.

Les quelques premiers cas dont nous avons pris connaissance, nous les avons jugés comme des cas d'exception, attribuables à la marge d'erreur, qui se produisent inévitablement dans un système aussi vaste et aussi décentralisé que Revenu Canada, Impôt, comme des anomalies que nous pourrions régler à la satisfaction de tous par des entretiens avec Revenu Canada, Impôt. Mais bien il y en a eu d'autres, et d'autres encore, si bien que nous nous sommes retrouvés, non pas devant quelques incidents isolés, faciles à régler, mais bien devant une attaque, apparemment systématique et sur tous les fronts, dirigée contre les artistes individuels. La loi était toujours la même, mais pourtant, en interprétant le texte existant sous un nouveau jour et avec un zèle désarmant, Revenu Canada, Impôt, commençait à ébranler les fondements mêmes de notre culture.

Les fonctionnaires de Revenu Canada, Impôt, se donnaient beaucoup de mal pour mettre cette attaque en règle sur le compte d'une erreur. Revenu Canada, Impôt, recherche de plus gros poissons que ce que le menu fretin des arts a à offrir, nous disait-on. On nous disait également qu'il en coûte plus cher à Revenu Canada, Impôt, pour tirer quelque chose du monde des arts que les montants comparativement faibles à y gagner - faibles pour Revenu Canada, Impôt, mais énormes pour les artistes individuels qui étaient recotisés en masse. On nous assurait qu'il ne s'agissait pas d'une tentative délibérée pour venir à bout de tous les milieux artistiques. On nous disait que les artistes recotisés s'étaient conformés à la loi en toute bonne foi de la même manière qu'ils le faisaient depuis une décennie; que les cas à l'étude étaient des professionnels clairement reconnus, et non pas des amateurs, suivant toutes les autres définitions que celles employées par Revenu Canada, Impôt; que tout cela, c'était à cause de la façon dont l'ordinateur avait été programmé; qu'il y avait eu une erreur quelque part.

La Conférence canadienne des arts a rétorqué que, s'il s'agissait d'un simple malentendu, d'une erreur, d'un ordinateur mal programmé, cela pouvait et devait se corriger immédiatement. Mais les choses ne sont jamais aussi simples que cela: une fois déclenchés, ces processus sont difficiles à arrêter; de fait, quelle qu'en soit la cause et la justification, ils poursuivent inexorablement leur marche, balayant devant eux des personnes qui, soutenait-on, n'avaient jamais été visées. Vient un temps, cependant, où les erreurs non corrigées deviennent des actions délibérées, dans leur effet, sinon dans leur intention, et où il devient impossible d'excuser les conséquences qui en découlent. Revenu Canada, Impôt, a continué sa marche dévastatrice, restant sourd aux critiques et aux demandes de plus en plus pressantes de mettre fin au processus, jusqu'à ce que, sur sa propre lancée il vienne finalement en contact avec les

causes célèbres qui ont fixé l'attention du public sur sa conduite à l'endroit des milieux artistiques. L'attention que la question a retenue dans les médias et à la Chambre des communes a abouti au renvoi de tout cela à votre Comité permanent.

En novembre 1983, après le débat sur la motion qui a fait de la fiscalité et des arts la première priorité du programme du Comité permanent des communications et de la culture, le Conseil d'administration de la Conférence canadienne des arts s'est réuni. Après étude de ces faits nouveaux, il décidait de réclamer un moratoire pour s'assurer que le Comité permanent aurait encore quelque chose à examiner avant de présenter un rapport. Le Conseil de la CCA a transmis un télégramme, rédigé en termes non ambigus, au ministre du Revenu national. Le ministre a fini par répondre qu'il n'était pas en mesure de donner une suite favorable à nos revendications. (Le télégramme de la CCA, et la réponse du ministre, sont annexés avec d'autres lettres sur la question.) Nous n'exagérons rien en disant que la CCA a été fort déçue de l'attitude inflexible du ministre.

Malgré le refus du ministre de donner suite aux nombreuses demandes d'ajournement des actions dirigées contre les milieux artistiques, nous croyons savoir que tous les cas touchant les inventaires ont été mis temporairement en suspens; que les mesures relatives à certains cas individuels ont été interrompues pour l'instant; et que les procédures de recouvrement dans les cas de vérifications au bureau où le contribuable a fait part de son intention d'en appeler seront différées. En pratique, donc, nous semblons avoir obtenu un moratoire non confirmé, non officiel, non avoué et partiel. Ce qui empêche le ministre du Revenu national de rendre ces ajournements complets et officiels semble être sa conviction que la loi ne lui donne pas d'autre choix que d'aller de l'avant comme il l'a fait. Pour aider le ministre à se tirer de cette impasse, nous lui avons signalé une disposition de la Loi sur l'administration financière, à l'article 17, qui semble laisser un espoir de moratoire. (Cet article de la loi est également annexé, avec la correspondance pertinente.) Nous avons aussi signalé cette disposition à l'ensemble du Cabinet, en l'invitant à l'étudier et à l'utiliser pour épargner le monde des arts - et les politiques et programmes culturels fédéraux. On a, bien sûr, reconnu l'existence de cette disposition, mais il est évident qu'on ne l'a pas appliquée.

Récemment, nous avons aussi invité le ministre des Finances à aborder les problèmes les plus critiques et bien documentés dans le prochain budget, comme nous l'avons fait dans le passé, afin de libérer le Comité permanent des questions les plus pressantes et de lui permettre d'étudier les questions dont il est saisi selon une approche plus longue et plus globale. Nous connaissons bientôt la réponse du ministre des Finances. Nous ne retenons pas notre souffle en attendant.

Il importe de souligner ici qu'un grand nombre des fonctionnaires avec qui nous avons traité tout au long de nos entretiens sont raisonnables et bien intentionnés. Dans certains domaines, nos entretiens ont amené un certain progrès, et nous avons encouragé les fonctionnaires du ministère du Revenu national - qui a désespérément besoin de bonnes nouvelles par les temps qui

courent - à rendre publics ces progrès, petits certes, mais néanmoins prometteurs. Nous applaudirions publiquement à de telles annonces, et nous l'avons fait savoir, mais il n'y en a pas eues. Force nous est de conclure que les fonctionnaires raisonnables et responsables avec qui la CCA a traité n'ont peu ou pas d'influence au ministère du Revenu national. C'est à se demander qui en a. Le ministre, qui n'a pas cessé d'interpréter nos inquiétudes comme des demandes de traitement de faveur qu'il ne peut accorder, vient d'annoncer qu'il accorderait un traitement particulier aux pensionnés de la vieillesse. Nous sommes d'accord, bien sûr, pour que nos citoyens âgés jouissent d'une attention particulière, que nous n'avons jamais réclamée pour nous-mêmes, mais nous nous interrogeons sur la logique du ministère à cet égard. On a présenté à la télévision, il n'y a pas si longtemps, un film commandé par Revenu Canada, Impôt, un film qu'a défendu le sous-ministre du Revenu national pendant la projection et qui a été vite retiré le lendemain par le ministre, qui le jugeait inapproprié. Lors d'une récente rencontre publique, on a appris que Revenu Canada, Impôt, avait saisi le compte d'épargne de Noël d'un enfant, et les fonctionnaires participants n'arrivaient pas à expliquer comment ou pourquoi cela avait pu se produire. Faut-il s'étonner que nous nous demandions qui est le patron de notre régime fiscal, s'il y en a un?

Nous voici à la fin d'un autre cycle fiscal annuel. Il n'y a toujours pas de moratoire en place. Il faut supposer que les ordinateurs de Revenu Canada sont programmés de la même façon qui a conduit au désastre de l'an dernier. Impossible de trouver un humain qui semble capable de modifier le cours des événements. Par conséquent, à moins qu'on ne prenne des mesures pour rectifier les choses bientôt, d'ici que le Comité permanent termine sa revue, nous aurons à faire face à des problèmes plus grands, mais pas plus rares. Nous estimons donc opportun d'inciter le Comité permanent des communications et de la culture, avant d'aller plus loin, à inviter le ministre du Revenu national et ses collègues du Cabinet à différer les actions en instance jusqu'à la fin des études et des revues en cours.

LE PROBLÈME

Le problème ici, ce n'est pas de savoir s'il faut taxer les arts ou les artistes, mais de quelle manière et à quelle fin il faut taxer les arts et les industries culturelles.

L'artiste individuel semble poser un dilemme pour les responsables de la politique et de la pratique fiscales. Alors que la plupart des nations occidentales ont trouvé moyen de régler le cas du traitement de l'artiste individuel pour fins d'impôt, nous semblons, chez nous, avoir un sérieux bloc mental. Quand est-ce qu'un artiste n'est pas un artiste? Lorsque le régime fiscal lui tombe dessus. Parce que nous n'avons pas trouvé moyen de traiter l'artiste individuel pour fins d'impôt, les artistes sont toujours classés dans une catégorie inappropriée. Aux yeux de Revenu Canada, Impôt, si un artiste exploite une entreprise avec un espoir raisonnable de profit, il est un petit fabricant. Si l'artiste ne peut établir selon les critères inappropriés fixés par Revenu Canada, Impôt, qu'il a un espoir raisonnable de profit, il est un amateur. Nous appelons cela de l'imposition par analogie: l'absence de catégories fiscales appropriées amène Revenu

Canada, Impôt, à forcer l'artiste individuel à entrer dans d'autres catégories inappropriées qui semblent les plus proches. Lorsqu'on met l'artiste individuel dans une catégorie conçue pour répondre à une autre situation, ce n'est pas la catégorie qui en souffre, mais l'artiste. Il faut que cela cesse. Quelle que soit leur discipline, les artistes individuels sont régis par certaines réalités économiques bien précises, et suivent certains profils de carrière. Il n'est pas impossible, pensons-nous, de concevoir un système qui soit structuré pour reconnaître ces réalités et de fixer les impôts en conséquence d'une manière juste, équitable et homogène. Si on ne l'a pas fait avant aujourd'hui, c'est en raison d'un sérieux manque de compréhension des réalités qui régissent les carrières des artistes, et parce qu'on persiste à ne pas considérer comme graves les problèmes fiscaux des artistes.

Le problème naît également de l'absence d'un cadre plus vaste où situer le traitement particulier. Le secteur culturel dans son ensemble a connu une croissance impressionnante depuis deux décennies. L'importance économique même du secteur culturel, et ses retombées considérables sur l'économie environnante, exigent une reconnaissance appropriée dans toute la gamme des programmes fédéraux, y compris notamment dans le régime fiscal. Au Canada, l'activité culturelle englobe un vaste secteur de l'économie, qui a des caractéristiques bien précises et qui présente des avantages économiques impressionnants. L'une des anomalies regrettables, c'est que, même si le secteur dans son ensemble a pris une grande importance du point de vue de ses dimensions et de ses répercussions économiques, l'artiste individuel qui est à la source de tous ces avantages est malheureusement mal rémunéré. L'artiste individuel a une bien faible part de la richesse produite - c'est un problème que nous espérons corriger - et il vit, en moyenne, et comme on l'a vu plus haut, en deçà du seuil officiel de la pauvreté. Il n'est pas seulement inapproprié, culturellement et même moralement, d'empirer les choses par une mauvaise application du régime fiscal, mais c'est également une politique à courte vue sur le plan économique: s'il y a tellement d'avantages définissables - tangibles, intangibles et, surtout, imposables - qui viennent de l'artiste individuel, il faut donc encourager ce processus plutôt que d'en tarir la source. Il faut donc situer le traitement fiscal de l'artiste individuel dans une stratégie fiscale plus vaste, qui tienne compte des caractéristiques et des avantages du secteur culturel dans son ensemble; ce traitement fiscal doit faire partie d'une approche vaste et à long terme face à la situation du secteur culturel dans l'ensemble de l'économie et, par conséquent, dans le régime fiscal.

Mais encore faut-il que le gouvernement fédéral parvienne à ancrer ses objectifs de politique culturelle dans toute la gamme des programmes fédéraux. Quand donc une politique culturelle n'est-elle pas une politique culturelle? Lorsqu'elle n'est reconnue que par un seul ministère. La Conférence canadienne des arts est bien décidée à élargir et à diversifier le rôle fédéral dans l'encouragement de la croissance et de l'épanouissement culturels afin que tous les ministères et organismes compétents et traditionnellement non culturels assument une part de la responsabilité de la santé et de la vigueur de notre culture. Ce processus doit commencer par la restructuration du régime fiscal, qui est l'exemple

le plus frappant de l'échec d'une politique. D'une part, le gouvernement fédéral a établi des politiques et des programmes à l'appui des arts et des industries culturelles, et, d'autre part, le régime fiscal fédéral veut les écraser. Tant que le régime fiscal ne sera pas coordonné pour aider à la réalisation des objectifs culturels fédéraux - ou, tout au moins, pour ne plus poser d'obstacles à leur réalisation - nous n'aurons pour ainsi dire pas de politique culturelle fédérale digne de ce nom. Certes, c'est aller à l'encontre des principes fondamentaux de l'intérêt public, pour dire le moins, que de permettre la non-coordination d'éléments comme la politique fiscale et la politique culturelle, que de laisser subsister de tels conflits. La collision de ces politiques peut être acceptable sur le plan théorique, mais c'est l'artiste individuel qui, dans la réalité, se trouve malheureusement coïncé entre les deux forces contraires. Le gouvernement fédéral peut être disposé à s'accommoder de l'érosion globale de crédibilité à laquelle ces exemples donnent lieu, particulièrement en ce qui concerne sa politique culturelle et sa politique fiscale, mais il ne peut laisser notre présent et notre avenir culturels servir d'otages dans ce processus. En tant que pays, nous ne pouvons pas nous permettre les torts qui en découlent pour les artistes individuels, les arts et notre culture dans son ensemble.

Lorsque la Conférence canadienne des arts s'est présentée récemment devant la Commission royale sur l'union économique et les perspectives de développement du Canada, elle a soutenu que les considérations culturelles devraient être au centre de toutes les décisions d'intérêt public, et que tous les ministères et organismes fédéraux doivent se partager la responsabilité des objectifs culturels fédéraux d'une manière coordonnée et globale. Aussi, les commissaires n'ont pas caché leur intérêt pour l'utilisation du régime fiscal dans ce contexte. (Par conséquent, nous annexons à notre mémoire un exemplaire du mémoire que la CCA a présenté à la Commission Macdonald.) Alors que la question du cadre plus vaste dans lequel les décisions et interventions particulières peuvent se situer échappe peut-être au mandat immédiat du Comité permanent à l'égard de la fiscalité et des arts, elle s'inscrit néanmoins très bien dans votre mandat plus vaste et permanent et il y a donc lieu de la garder à l'esprit au moment d'envisager les problèmes particuliers que vous aborderez à l'occasion de votre étude non seulement des questions de fiscalité, mais encore des recommandations et des initiatives de politique découlant du Comité d'étude de la politique culturelle fédérale.

La Conférence canadienne des arts estime tout à fait opportun que le Comité permanent des communications et de la culture fasse état, dans l'étude des problèmes fiscaux particuliers et immédiats qui affligent les artistes individuels, des grandes questions de politique que soulèvent ces problèmes. Par conséquent, nous serions heureux de toutes observations et recommandations que vous pourriez vouloir faire. Nous considérons donc que votre tâche est double: tout d'abord, vous devez étudier les problèmes immédiats et pressants qui affligent présentement les milieux artistiques et faire des recommandations pour les régler; ensuite, ces questions doivent être rattachées aux questions plus vastes et à plus long terme que soulève le conflit entre la politique culturelle fédérale et la politique fiscale fédérale.

SOLUTION DU PROBLÈME

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la CCA laissera ses membres vous faire part de leurs problèmes particuliers et des recommandations propres à les résoudre. Les commentaires qui suivent seront donc forcément d'ordre général, mais nous aimerions quand même avoir la chance d'en discuter en détail avec le Comité permanent des communications et de la culture.

Un moratoire

Pour faciliter et rendre significative la tâche du Comité permanent, et pour permettre au monde des arts de survivre jusqu'à ce que cette tâche soit accomplie, il y a lieu de retarder les mesures fiscales qui nuisent au monde des arts jusqu'à ce que soient connus les résultats de votre étude. Nous vous invitons donc une fois de plus à insister sur un moratoire jusqu'à ce qu'on ait étudié vos recommandations et qu'on y ait donné suite.

Le Rapport Disney

Vous verrez dans les extraits ci-joints de Une stratégie culturelle et de Perspectives pour l'élaboration d'une politique culturelle (Stratégie II), qui concernent la fiscalité, que nous avons réclamé la mise en oeuvre des recommandations du Rapport Disney en 1980 et en 1981. Depuis la publication de ces documents, nous n'avons pas cessé de réclamer de l'action. Il est clair que le Rapport Disney est important pour le monde des arts, pour des raisons très réelles et très pratiques, mais qu'il a également pris une importance symbolique considérable.

Outre le fait que le Rapport Disney constituait la première - et jusqu'à tout récemment la seule - revue des problèmes fiscaux touchant les arts et les artistes, ce qui a impressionné le monde des arts, c'est le caractère raisonnable de ces recommandations. L'analyse est bonne, juste et équilibrée, et les recommandations, loin d'être radicales et déraisonnables, sont éminemment sensées et, par conséquent, pourrait-on supposer, plus susceptibles d'être considérées favorablement et mises en oeuvre. L'inaction dont on a fait preuve laisse non seulement certains problèmes pratiques sans solution, mais soulève également des questions sur l'étendue et la nature de l'engagement du gouvernement fédéral envers la croissance et l'épanouissement culturels.

En gens raisonnables, nous n'insisterons pas nécessairement sur l'adoption intégrale du Rapport Disney, de la première à la toute dernière recommandation. Bien que les problèmes relevés demeurent pour la plupart entiers, étant donné que certaines des recommandations précises pour les résoudre peuvent poser des problèmes, nous serions tout à fait disposés à envisager d'autres moyens de les résoudre, ou à explorer des mesures de rechange ou compensatoires. Il est difficile, cependant, de discuter de ces questions lorsqu'il y a belle lurette que les fonctionnaires compétents ont relégué aux oubliettes le rapport en question.

Nous vous incitons donc à faire comprendre aux fonctionnaires qui participent actuellement aux discussions interministérielles l'importance

de ramener sur le tapis l'étude du Rapport Disney et de procéder rapidement à la mise en oeuvre de ses recommandations. Cela ne résoudrait pas tous les problèmes immédiats et pressants, mais ce serait un bon départ, un départ qui tarde depuis longtemps, et cela indiquerait clairement au Comité permanent et aux milieux artistiques que le gouvernement est décidé à agir. L'élimination de certains vieux problèmes bien documentés serait une première étape très bien accueillie dans ce processus.

Le Rapport Disney soulève deux problèmes particuliers qu'il vaut la peine de mentionner ici. La question de l'assiette comptable des plasticiens est un exemple d'un problème qui, laissé sans solution, n'a pas cessé de s'aggraver avec le temps. De même, il y a lieu de se pencher sur la situation de l'emploi des exécutants, comme on l'a vu dans la cause récente de l'Orchestre symphonique de Toronto. Nous avons, bien sûr, fait certains progrès pour ce qui est des acteurs et des actrices, mais la situation des autres exécutants, et notamment des musiciens d'orchestre, n'est pas claire et est sujette à des interprétations fantaisistes, anormales et inconséquentes. Le reste des recommandations du Rapport Disney méritent la même attention. Nous prenons ces deux exemples tout simplement pour illustrer la nécessité de mesures qui se font attendre depuis longtemps.

Dans cette question, comme dans d'autres, nous estimons qu'il est important de consulter le Comité permanent des communications et de la culture ainsi que le monde des arts. Étant donné que vous avez le pouvoir de convoquer des témoins, nous comptons que vous déciderez de faire comparaître les hauts fonctionnaires compétents du ministère des Finances et de Revenu Canada, Impôt. Nous y voyons un moyen d'encourager la consultation et l'action.

Espoir de profit

L'un des problèmes qui s'est posé récemment est la question de l'espoir de profit. La plupart des causes actuellement à l'étude par Revenu Canada, Impôt, ont trait à cette question, qui est très grave.

La plupart des artistes professionnels prennent un temps considérable pour faire leur marque, et cette marque ne signifie pas nécessairement pour eux un gain financier important. De fait, la plupart des artistes tirent si peu de leur travail qu'ils sont obligés de chercher d'autres emplois rémunérateurs pour subsister et pour subventionner leur art.

L'enseignement dans leur domaine est souvent le choix logique, étant donné qu'il leur donne un emploi salarié étroitement relié à leur travail d'artiste, ainsi qu'un revenu d'où déduire les dépenses ou les pertes subies dans leur travail d'artiste. De fait, dans la plupart des cas, ils ne seraient pas employés comme enseignants s'ils ne pratiquaient pas déjà leur art.

Depuis une décennie au moins, les artistes ont toujours produit leur déclaration d'impôt de cette manière en toute bonne foi, et Revenu Canada, Impôt, a toujours accepté cette approche. L'an dernier, cependant, sans que la loi n'ait été modifiée à cet égard, Revenu Canada, Impôt, a commencé à recotiser les artistes d'une nouvelle manière plus rigoureuse, sans avis préalable, et à refuser les dépenses ou les pertes réclamées pendant les années sur lesquelles portait le nouvel examen.

La logique qui inspirait Revenu Canada, Impôt, dans ces cas-là, c'est que, s'il est impossible d'établir qu'il y a espoir de profit, le contribuable n'exploite pas une entreprise à l'égard de laquelle il peut réclamer des dépenses ou des pertes. L'activité est alors considérée comme personnelle, comme un "passe-temps" et devient donc inadmissible pour fins d'impôt sur le revenu. Pour déterminer l'espoir de profit, Revenu Canada, Impôt, utilise un cadre temporel court, de trois à cinq ans seulement. Suivant cette norme, la plupart des artistes auraient été des amateurs tout au long de leur vie, indépendamment de l'empreinte qu'ils auraient pu laisser et qui porterait à croire le contraire.

Non seulement Revenu Canada, Impôt, impose-t-il une période courte au cours de laquelle il faut faire la preuve de l'espoir de profit, mais encore il ne comprend pas qu'être artiste et être enseignant d'art sont des choses si étroitement liées qu'elles constituent effectivement deux aspects de la même carrière. D'autres problèmes, tels le traitement fiscal des subventions accordées aux artistes, viennent mêler les cartes.

En refusant de structurer et d'interpréter les règlements de l'impôt de manière à reconnaître les réalités économiques et les profils de carrière des artistes, on a créé un grave problème qu'il faut résoudre au plus tôt. Dans leur situation économique, les artistes ne peuvent pas se permettre les montants qu'on leur a réclamé récemment dans de nouvelles cotisations. S'ils ne peuvent se permettre de payer, et s'ils ont des emplois rémunérés dans l'enseignement, Revenu Canada, Impôt, peut saisir leur salaire, remettant ainsi en question les moyens de subsistance des artistes, et encore plus leur capacité de continuer à travailler comme artistes. S'ils ne peuvent fonctionner comme artistes - et c'est sur cette base qu'ils sont engagés comme enseignants, professeurs ou conférenciers - alors l'aspect d'enseignement de leur carrière est mis en doute. Il en coûte très cher pour interjeter appel de ces cotisations, et la plupart des artistes ne peuvent pas se le permettre. Ainsi, l'artiste individuel, qui se voit présenter une nouvelle cotisation fondée sur l'espoir de profit, se trouve pris entre l'arbre et l'écorce.

Les fonctionnaires vous diront que la difficulté vient de l'impossibilité de déterminer qui est et qui n'est pas artiste professionnel. Ne tenez pas compte de ces protestations. Les fonctionnaires traitent tous les jours de problèmes bien plus difficiles que cela, et, s'ils ne peuvent résoudre celui-là, c'est qu'ils méritent d'être affectés à un autre domaine moins exigeant. D'ailleurs, nous leur avons maintes et maintes fois offert de collaborer à cette tâche. Ils n'ont pas encore répondu à notre offre.

La nouvelle interprétation d'espoir de profit est l'une des approches les plus pernicieuses et les plus à courte vue qu'aient jamais vues les milieux artistiques jusqu'à maintenant dans le domaine de la fiscalité. Si nous voulons encore avoir des artistes qui pratiquent leur art, si nous voulons encore de l'art, il faut mettre un terme à cette approche dévastatrice.

Autres questions

Outre les questions soulevées dans le Rapport Disney, reprises dans une certaine mesure dans le rapport Applebaum-Hébert, et qui sont peut-être

marginales en ce qui concerne le mandat immédiat de votre Comité permanent, il y a d'autres questions qui méritent votre attention maintenant et dans le courant de vos activités permanentes.

La Conférence canadienne des arts appuie la proposition "Donnant-donnant", qui vise à éliminer la déduction uniforme de 100 \$ d'impôt sur le revenu et à la remplacer par la possibilité de déduire la moitié du don de charité de l'impôt payable plutôt que du revenu imposable. Le budget d'avril 1983 a aboli la déduction uniforme, mais n'a pas permis de déduire de l'impôt payable 50 % de la valeur des reçus de dons de charité. La possibilité de déduire ces dons serait, à notre point de vue, avantageuse pour le monde des arts au sens large.

De même, la CCA appuie les recommandations contenues dans la proposition La charité: aujourd'hui et demain des Organisations nationales volontaires (ONV), mais nous aimerions y voir une catégorie distincte pour l'activité culturelle. La participation même de la CCA et de ses associations membres aux travaux du Comité permanent pourrait être jugée une activité politique et entraîner l'annulation de notre statut d'organisme de charité par Revenu Canada, Impôt. Nous aimerions vous renvoyer à cet égard au numéro spécial sur la fiscalité du Bulletin Arts de la CCA, annexé au présent mémoire. Nous croyons peu probable que notre intervention nous attire de tels ennuis, mais il serait quand même utile que nous puissions en trouver des assurances dans la loi même.

Enfin, le ministère des Finances a publié en mai 1983 un document intitulé Les organismes de charité et le régime fiscal canadien, qui a causé beaucoup de remous. Le Centre canadien de philanthropie a préparé une excellente réponse - que nous appuyons - et a participé à des consultations qui, espérons-nous, déboucheront sur une approche moins rigoureuse de la fiscalité pour les organismes de charité. Si cette question et les deux que nous venons tout juste de mentionner ne se rattachent pas directement au mandat précis du Comité permanent, elles ont quand même des retombées pour la collectivité culturelle et pour le contexte plus vaste où se situent les problèmes immédiats que vous étudiez.

Généralités

Dans l'étude de ce qui précède, il faut garder à l'esprit que la CCA réclame tout simplement un traitement juste et équitable d'une manière qui soit compatible avec les réalités qui régissent le secteur culturel. D'autres secteurs identifiables de notre société et de notre économie jouissent d'un tel traitement et nous avons toutes les raisons au monde pour accorder la même attention aux arts et aux industries culturelles.

Comme il l'a déjà fait, Revenu Canada, Impôt, soutiendra sans doute que structurer une partie du régime fiscal en fonction de la nature particulière des arts et des industries culturelles, c'est accorder un traitement particulier. Ce sont-là des chicanes de mots. Mais, si tel est son point de vue, soit. Si, par souci d'équité ou de justice, il faut apporter certaines modifications qui ne sont pas accordées à d'autres secteurs, cela revient au même que le traitement particulier élaboré pour

tenir compte des réalités du commerce et des banques, du pétrole et du gaz, de l'agriculture, de la pêche, des petites et grandes industries manufacturières, et d'une foule d'autres activités importantes qui forment les secteurs de notre économie.

En refusant de tenir compte des caractéristiques particulières et connues des arts et des artistes dans la conception et l'application du régime fiscal, on ne peut que s'attirer des problèmes de plus en plus grands, et on profitera de moins en moins des avantages culturels et économiques qui découlent d'une activité artistique vigoureuse. Les artistes sont les artistes, et les arts les arts, et il faut cesser de les traiter comme autre chose pour les fins de l'impôt.

CONCLUSION

Si le Canada doit avoir une vie culturelle en santé, il doit cesser d'infliger aux arts et aux artistes un traitement fiscal inapproprié et punitif, et ne doit plus laisser le régime fiscal fédéral bloquer la réalisation des objectifs culturels fédéraux.

Afin de mettre un terme à ce pénible chapitre de l'histoire culturelle du Canada, il faut tout d'abord imposer un moratoire pour mettre fin à la destruction que nous connaissons depuis quelque temps. Cela doit être suivi immédiatement par le règlement rapide des problèmes définis dans le Rapport Disney et de ceux qui se sont posés depuis la publication de ce document. Quand cela sera fait, nous devons restructurer le régime fiscal de manière à tenir compte des caractéristiques et des avantages du secteur culturel et à permettre l'épanouissement des arts et des industries culturelles, et des individus qui font carrière dans ce secteur, au profit de tous les Canadiens.

La Conférence canadienne des arts serait heureuse de pouvoir comparaître devant le Comité permanent des communications et de la culture pour l'entretenir de ces importantes questions. En tant que président et de membres du Comité permanent, vous pouvez être assurés de l'appui et de la collaboration sans réserve de la CCA pour la solution des problèmes fiscaux critiques qui affligent le monde de la culture, et nous vous invitons à vous sentir absolument libres de nous convoquer si vous jugez que la CCA peut vous rendre service dans votre revue. Il y a beaucoup de choses dans la balance, et la CCA vous donnera son entière collaboration pour réaliser le changement indispensable et tant attendu de la manière dont les arts et les artistes sont traités par la fiscalité au Canada.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Conference of the Arts:

Ms. Micheline Tessier, President;

Mr. Brian Anthony, National Director.

De la Conférence canadienne des arts:

Madame Micheline Tessier, présidente;

M. Brian Anthony, directeur national.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 2

Fascicule n° 2

Thursday, March 8, 1984

Le jeudi 8 mars 1984

Chairman: Douglas Fisher

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

CONCERNANT:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

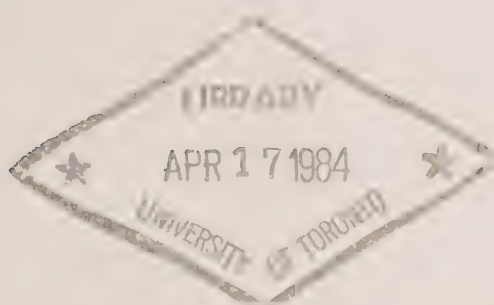
Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 8, 1984

(4)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:07 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Douglas Fisher, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Crombie, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Masters.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Canada Council: Mrs. Maureen Forrester, Chairman; Mr. Jean-Jacques Fortier, Vice-Chairman; Mr. Timothy Porteous, Director; Mr. Claude Gauthier, Treasurer; *From Touche Ross & Co. Chartered Accountants:* Mr. Hendrik Swaneveld, Tax Specialist.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No 1 (1)*).

Mrs. Maureen Forrester made an opening statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:30 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 8 MARS 1984

(4)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 h 07, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crombie, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Masters.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: Du Conseil des Arts du Canada: M^{me} Maureen Forrester, président; M. Jean-Jacques Fortier, vice-président; M. Timothy Porteous, directeur; M. Claude Gauthier, trésorier. *De Touche Ross & Cie, comptables agréés:* M. Hendrik Swaneveld, conseiller fiscal.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1 (1)*).

M^{me} Maureen Forrester fait une déclaration préliminaire, puis elle même et les autres témoins répondent aux questions.

A 12 h 30, le Comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Thursday, March 8, 1984

• 1108

The Chairman: Order.

We are indeed fortunate to welcome you here today, on several counts. Madam Chairman, I note in your remarks that this is the first time you have addressed this committee. I would like to assure you at the start that this is my first committee as a chairman. So we will wander through the woods together.

I have read your report and would like to commend you on it. Many of the issues that we are going to deal with in this committee involve language that is seen differently by different readers. To some it is offensive and to others crystal clear. There are complicated issues where we seem to have big gaps and chasms between the writer and the reader. But here your report has approached those in a very understandable way. So I thank you for it and I look forward to our discussion today.

Welcome. Please give us your opening statement and please introduce your colleagues.

Mrs. Maureen Forrester (Chairman, Canada Council): Mr. Chairman, this is the first time I have had the honour as Chairman of the Canada Council of appearing before your committee. There are a lot of subjects which on future occasions I would like to raise with you; but today we are dealing specifically with the issues of artists and the income tax. With some reluctance I will confine myself to them. Other topics in the arts are more glamorous and exciting but few are more important.

May I first of all introduce my associates, who have come to answer your more specified questions about which I claim no expertise. They are Mr. Jean-Jacques Fortier, who is the Vice-Chairman of the Canada Council and who is my new colleague; Mr. Timothy Porteous, the Director of the Canada Council; Mr. Claude Gauthier, our Treasurer; and Mr. Hendrik Swaneveld, a tax specialist with Touche Ross, which has been our technical adviser in developing the position which we place before you.

Our recommendations have been summarized in a formal brief which we filed some time ago with the clerk. I understand that copies have been distributed to all members of the committee. Since we expect the brief will be of wide interest both to artists and to tax specialists, we have printed it in a pamphlet. Copies are available, should you find them useful.

• 1110

Our brief to you deals only with selected income tax issues. However, artists have many other problems related to taxation, for example, federal sales tax or custom duties, that Russell Disney addressed in 1977. On these points, we commend his report to you.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le jeudi 8 mars 1984

Le président: À l'ordre.

Nous sommes très heureux de vous souhaiter la bienvenue aujourd'hui, à plusieurs titres. Madame le président, je constate dans vos remarques que c'est la première fois que vous vous présentez devant le Comité. Je voudrais vous assurer pour commencer que c'est la première fois que je préside à un comité. Nous ferons donc nos premiers pas ensemble.

J'ai lu votre rapport et je voudrais vous en féliciter. Nombre des questions dont nous allons traiter dans le Comité utilisent des termes considérés de façon différente par différents lecteurs. Pour certains ils sont choquants et pour d'autres ils sont clairs comme du cristal. Ce sont des questions compliquées où il semble y avoir un abîme entre l'écrivain et le lecteur. Mais vous les avez abordées de façon très claire. Je vous en remercie donc et je suis très impatient que commence notre discussion d'aujourd'hui.

Encore une fois, je vous souhaite la bienvenue. Je vous prie de bien vouloir nous faire une déclaration préliminaire et de nous présenter vos collègues.

Mme Maureen Forrester (présidente, Conseil des arts du Canada): Monsieur le président, c'est la première fois que j'ai l'honneur de m'adresser à votre Comité en tant que présidente du Conseil des arts. Il y a une foule de questions que j'aimerais aborder avec vous à d'autres moments, mais puisque nous sommes ici pour discuter des artistes et de l'impôt, je vais tâcher, non sans regret, de m'en tenir à ce sujet. Quoique bien des questions se rapportant aux artistes soient plus intéressantes que la fiscalité, peu l'égalent en importance.

Permettez-moi d'abord de vous présenter mes collègues qui répondront à vos questions, car je n'ai aucune prétention en matière fiscale; mon nouvel associé, Jean-Jacques Fortier, vice-président du Conseil des arts; M. Timothy Porteous, directeur du Conseil des arts; M. Claude Gauthier, trésorier; M. Hendrik Swaneveld, spécialiste du cabinet Touche Ross qui nous a servi de conseiller fiscal dans l'élaboration de notre soumission.

Un document officiel résumant nos recommandations a été déposé auprès du greffier. Tous les membres du Comité sont censés en avoir reçu un exemplaire. Comme ce document intéresse tous les artistes et spécialistes fiscaux, nous l'avons publié sous forme de brochure. Elle est disponible sur demande.

Notre soumission ne touche que certains aspects de la question fiscale. Les artistes connaissent d'autres problèmes reliés à l'impôt, notamment la taxe de vente fédérale et les droits de douane, mais ceux-ci ont été examinés dans le

[Texte]

The Canada Council welcomes the decision of the House of Commons to refer the tax question to your committee. We are grateful to you, Mr. Chairman, and to your associates, for the priority which you have accorded to these hearings. Personally, I would like to thank you for arranging to hear evidence from the Canada Council today, when it was possible for me and for Mr. Fortier to meet with you.

As you are aware, refinements or changes recently introduced in the administration of the Income Tax Act and Regulations have caused great concern to many Canadian artists. Understandings and interpretations which have been accepted, rightly or wrongly, for many years are now being challenged. This has given rise to a great deal of resentment, which goes far beyond the ordinary human reluctance we all feel when faced with the tax form.

It seems anomalous that these new interpretations have hit artists so hard. Statistics show that, as a group, artists are not wealthy. Indeed, they rank second to pensioners at the very bottom of the income scale.

Je dois admettre, en toute honnêteté, que certains d'entre nous font d'assez bonnes affaires. Il s'agit là d'exceptions, cependant. En général, les problèmes économiques des artistes dépassent le cadre des préoccupations immédiates de votre Comité et j'en parlerai à une autre occasion. Je trouve malheureux, toutefois, que ces difficultés soient aggravées par des méthodes d'évaluation de l'impôt qui ne tiennent nullement compte de la façon dont les artistes travaillent et gagnent leur vie.

Je peux vous assurer que les artistes, comme tout autre groupe de citoyens, sont bien disposés à faire leur part en payant leurs impôts. Je ne viens pas vous demander d'exemptions, ni même vous faire valoir que le régime fiscal constitue souvent le meilleur moyen de subventionner l'activité artistique. Il va sans dire que le régime fiscal doit être juste envers tout le monde, et j'insiste sur le fait que tout le monde doit aussi comprendre ce groupe particulier de travailleurs que sont les «artistes».

The problem arises because the way artists work and earn a living does not fit the pattern which is normal in most other occupations. Most of us do not earn wages or salaries and those who do carry costs which, in other professions, would fall on the employer.

The great majority, who are self-employed, cannot rely on a regular income and many have substantial investment in work in progress, which is of no monetary value unless and until it can be sold. I am only sketching a rough outline of the problem here. More precise and accurate details are set forth in our brief.

Through legislation and interpretation, Parliament and tax authorities have recognized that other occupations have unusual earning and expenditure patterns. Special arrangements are made, for example, for farmers and fishermen, for

[Traduction]

rapport Disney de 1977 dont nous appuyons les recommandations.

Nous sommes heureux que la Chambre des communes ait jugé bon de soumettre le problème de la fiscalité à votre Comité. Nous vous sommes reconnaissants, monsieur le président et membres du Comité, d'avoir reconnu l'importance de ces audiences. Je vous remercie aussi d'avoir accepté de nous entendre à un moment où M. Fortier et moi-même pouvions être présents parmi vous.

Comme vous le savez, des changements récents dans l'application de la Loi de l'impôt sur le revenu et ses règlements ont vivement inquiété bon nombre d'artistes canadiens. Certaines pratiques autrefois couramment acceptées—à tort ou à raison—ont été remises en question. Il en a résulté, au sein de la communauté artistique, un sentiment d'animosité qui ne ressemble en rien à la réticence toute naturelle que ressentent la plupart des citoyens face à leur déclaration d'impôt.

Il nous paraît anormal que les artistes soient si durement frappés. Les statistiques montrent que, cette catégorie de contribuables n'est pas fortunée. En effet, seuls les pensionnés sont plus démunis qu'eux.

In all honesty, I have to add that a very few of us do reasonably well. Most of us do exceedingly badly. In general, the economic problems of artists go far beyond the immediate concerns of your committee and I will leave them for other days, but it is very unfortunate, to put it no more strongly, when these difficulties are increased because taxes are calculated in ways inappropriate to the working and earning patterns of most artists.

I can say categorically that artists are as willing as any other group of citizens to meet their fair share of the costs of government, through their taxes. I do not come before you to argue that artists should not pay taxes, or even to suggest as a general rule that the tax system is the best way to provide public subsidies to the arts. Obviously, the tax system must be fair to everybody, and the point I want to make is that "everybody" must include that specialized group of income earners called "artists."

Le problème provient du fait que les artistes ont une façon unique de travailler et de gagner leur vie. La plupart d'entre nous ne sommes pas salariés, et même les artistes qui reçoivent un traitement ont des dépenses qui, dans d'autres professions, seraient assumées par l'employeur.

La grande majorité des artistes sont des travailleurs autonomes qui ne peuvent compter sur une source régulière de revenu. Beaucoup d'entre eux doivent dépenser des montants considérables pour effectuer leur travail. Pourtant, leurs oeuvres n'acquièrent une valeur financière qu'au moment où elles sont vendues. Je ne fais qu'esquisser le problème ici. Vous trouverez plus de précisions dans notre soumission.

Le Parlement et les autorités gouvernementales ont déjà adopté des lois et des interprétations reconnaissant le caractère unique de certains groupes de contribuables. Ainsi, des ententes spéciales tiennent compte de la situation particulière

[Text]

commissioned salesmen and, I understand, even for elected representatives. The people in all these groups pay their fair share of taxes, but they pay according to rules which take account of the unique features of each occupation. What we are asking is that the same attitude of mind be taken towards working out procedures appropriate to the arts professions as well.

Pour les artistes en tant que contribuables, il s'agit d'une simple question de justice. Pour ce qui est de l'intérêt public, j'espère que le Comité conviendra avec moi qu'il est important que nos artistes puissent continuer à travailler au Canada. Il n'existe pas de meilleure façon de les pousser à quitter leurs activités artistiques, pour ne pas dire leur pays, que de leur imposer des mesures fiscales injustes qui ont été établies à l'intention d'autres types de travailleurs et qui ne tiennent pas compte de leur situation particulière.

• 1115

I am not a tax expert, Mr. Chairman, and I cannot guarantee to answer all the committee's questions. However, I have experts with me and we would be very happy between us to respond to any points that you and your colleagues may have to raise.

Thank you very much. *Merci.*

The Chairman: Thank you.

Our normal proceeding here, which we will follow today, is to ask Mr. Crombie to open with a 20-minute discussion with you and then Mr. Masters for the same time and Mr. Orlikow for the same time. That will take us until about a 12.15 p.m., and then various people may want to follow up, and we will ask them to limit themselves to 10 minutes after that.

So we will start with Mr. Crombie. Fire away.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman.

Let me agree with the chairman, Mrs. Forrester, and congratulate you and the council on an outstanding brief. It is very concise, very readable and very understandable. I would also take the opportunity to congratulate you personally on your appointment. I have not had the opportunity to do so.

Could I take you to the opening page of your remarks today, about the fourth or fifth paragraph down, where you indicate that the understandings and interpretations which have been accepted, rightly or wrongly, for many years are now being challenged, which leads to my first question. Some people think the most important thing we can do is offer amelioration for artists through new legislation, and others feel that much can be done by simply changing the reinterpretations. I wanted to ask you whether you felt that the great difficulty for artists now has changed as a consequence of interpretation for which we can go back to other more congenial interpretations, or are we going to have to be involved in new pieces of legislation?

[Translation]

des fermiers, des pêcheurs, des vendeurs à commission et même des députés. Tous ces gens paient leur part d'impôt. Cependant, ils ont droit à des considérations qui tiennent compte des particularités de leur profession. Nous demandons qu'un tel esprit prévale dans l'élaboration des principes réglementant l'exercice des professions artistiques.

As far as those taxpayers who are artists are concerned, this seems to be a matter of simple fairness. As far as the public interest is concerned, I hope that the committee will agree that we need to keep our talented artists at work in Canada. One of the best ways to drive them out of the arts, or indeed out of the country, is to apply taxation procedures designed for other kinds of earners, and inappropriate and unjust to those who make their living in the arts.

Je ne suis pas une spécialiste en matière d'impôt, monsieur le président, et je ne vous promets pas d'avoir une réponse à toutes vos questions, mais je suis accompagnée d'experts et nous serions heureux de répondre aux points que vous et vos collègues aimeriez soulever.

Merci beaucoup! *Thank you.*

Le président: Merci.

Ce que nous faisons normalement et que nous ferons aussi aujourd'hui est de demander à M. Crombie de commencer par une discussion de vingt minutes avec vous et ensuite MM. Masters et Orlikow interviendront pour une même durée. Cela devrait nous mener vers 12h15, et ensuite certains voudront peut-être poursuivre et nous leur demanderons de bien vouloir se limiter à dix minutes.

Nous commencerons donc par M. Crombie. Allez-y.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je suis d'accord avec le président, madame Forrester, et je voudrais aussi vous féliciter ainsi que le Conseil pour un mémoire exceptionnel. Il est très concis, il se lit très bien et il est très clair. Je voudrais aussi avoir l'occasion de vous féliciter personnellement pour votre nomination. Je n'ai pas encore eu l'occasion de le faire.

Je voudrais vous renvoyer à la première page de vos remarques d'aujourd'hui, vers le quatrième ou cinquième paragraphe dans lequel vous dites que les interprétations qui ont été acceptées à tort ou à raison depuis de nombreuses années sont maintenant contestées, et c'est là-dessus que portera ma première question. Certains pensent que la chose la plus importante que nous puissions faire est d'améliorer la situation des artistes au moyen d'une nouvelle mesure législative; d'autres estiment que nous pourrions faire beaucoup tout simplement en modifiant les interprétations. Pensez-vous que les difficultés des artistes sont plus grandes pour des raisons d'interprétations qu'il faudrait revoir pour les assouplir; ou faudrait-il selon vous envisager de nouvelles mesures législatives?

[Texte]

Mrs. Forrester: I think Mr. Porteous would answer that question better than I.

Mr. Timothy Porteous (Director, Canada Council): When we looked at the recommendations that we were making we realized that in the case of many of them it is a question of either assessment procedures or regulations, and it even goes beyond the Income Tax Act itself. There may be a possibility of adjusting regulations under other Acts, and where it is possible to do that of course it is highly preferable, but also there are some provisions in our recommendations which would eventually require changes in legislation, and we do not want to abandon those. We want to push for both, but do the assessment procedures and the regulation ones first and get to the legislation ones whenever you can.

Mr. Crombie: That would certainly make sense to me and certainly the artists who have been in touch with me would concur with that.

It could have been my own reading, but I did not notice any comment coming from the council which would in any neat fashion divide those things which could be done by reinterpretation and those things that had to be done by legislation.

Mr. Porteous: Well, perhaps we should have been more precise.

Mr. Crombie: The only reason I mention this—I was not trying to pin you down today on it . . . is that I think it could be very helpful for the people you represent if the council could list those interpretations and regulations and procedures which could be changed without legislation in one category and those things which require legislation in another. Otherwise, I fear that you are going to be lost in, as I called it yesterday, the Ottawa mists of time and you will be right up there on the shelf with the Disney report.

Mr. Porteous: I would be happy to provide a supplementary document along those lines. If you look at the wording of our recommendations, recommendation 1 starts by saying:

We recommend that Revenue Canada's current assessing practices be reviewed . . .

So that is clearly assessing practices. Recommendation 2 says:

We recommend that the Income Tax Act be amended to allow artists . . .

I think that in each of the recommendations the nature of the remedy required is indicated.

Mr. Crombie: I appreciate that. I did read those. My concern was that I think if you—and obviously I am sure you have—when you talk to individual artists they know chapter and verse of the procedures and regulations affecting them, and they really need someone to speak for them in terms of those specifics, and I thought it might be something the council could undertake.

[Traduction]

Mme Forrester: Je pense que M. Porteous pourrait mieux répondre à cette question que moi.

M. Timothy Porteous (directeur, Conseil des arts du Canada): En examinant nos recommandations, nous avons constaté que dans bien des cas le problème concernait les procédures d'évaluation ou les règlements, et même des considérations dépassant la Loi de l'impôt sur le revenu. Il pourrait y avoir la possibilité de modifier les règlements d'application d'autres lois, et cette possibilité serait bien préférable, mais par ailleurs, certaines dispositions de nos recommandations exigeraient finalement des modifications de la loi, et nous ne voulons pas renoncer à ces recommandations. Ces deux solutions nous paraissent valables, avec tout d'abord les procédures d'évaluation et les règlements et ensuite, si possible, des mesures législatives.

M. Crombie: Cela me paraît tout à fait raisonnable, et les artistes qui m'ont contacté seraient sûrement d'accord.

Ce n'est peut-être qu'une interprétation personnelle, mais je n'ai lu aucune remarque, émanant du Conseil, qui ferait une nette distinction entre ce qui pourrait se faire par nouvelle interprétation et ce qui devrait se faire sur le plan législatif.

M. Porteous: Nous aurions peut-être dû être plus précis.

M. Crombie: La seule raison pour laquelle je mentionne cela—je n'essayais pas de vous coincer aujourd'hui à ce sujet—c'est qu'il me semble qu'il serait très utile à ceux que vous représentez que le Conseil énumère d'une part les interprétations et les règlements qui pourraient être modifiés indépendamment de la loi, et de l'autre les points qui exigeraient des mesures législatives. Autrement, je crains que vous ne vous perdiez, comme je l'ai dit hier dans les brumes d'Ottawa et que vous vous retrouviez mis au rancart avec le rapport Disney.

M. Porteous: Je serais heureux de vous fournir un autre document correspondant à vos suggestions. Si vous examinez nos recommandations, la première indique pour commencer:

Nous recommandons la révision des méthodes actuelles de détermination de l'assiette d'imposition de Revenu Canada . . .

Il s'agit donc bien des méthodes d'évaluation. Je cite la recommandation 2:

Nous recommandons la modification de la Loi de l'impôt sur le revenu afin de permettre aux artistes . . .

Je pense que la nature de la solution requise est indiquée dans chacune des recommandations.

M. Crombie: En effet. J'ai lu les recommandations. Ce qui me préoccupait c'était que si vous . . . et je suis sûr que vous avez sans doute . . . Lorsque vous parlez individuellement à des artistes, vous constatez qu'ils savent exactement quelles sont les procédures et les règlements les concernant, et ils ont besoin que quelqu'un parle en leur nom pour ces questions bien précises, et j'ai pensé que le Conseil pourrait peut-être se charger de cette tâche.

[Text]

Mr. Porteous: We will do a supplementary document which will focus on the specific regulations in question.

Mr. Crombie: Okay. Thank you very much.

• 1120

I note also in your report that you endorse the Disney report, and I wondered if there are any difficulties you have with any aspect of the Disney report. Are there points of difference you may have which would be significant for our own deliberations?

Mr. Porteous: For us there are two different categories of recommendations in the Disney report for purposes of this brief. There is a whole series of them which we do not touch on in this brief and we just take them as read in the Disney report.

On the particular subjects that we deal with, we feel in many cases we have pushed our recommendations further than the Disney report. We have refined, perhaps, some of the recommendations, and we have focused them in certain directions. So although we are continuing on in the spirit of the Disney report, we feel our recommendations go a step further, in some cases.

Mr. Crombie: I was particularly interested in one aspect of the Disney report that dealt with the question of the so-called "modified accrual system", which you recommend as an amendment to the Income Tax Act. I wondered if you felt that should apply to visual artists as well. The Disney report, as I recall it, indicates that that would be an awkward way in which to proceed. They suggest it should be done on a cash basis system rather than the modified accrual system. Would you concur with that?

Mr. Porteous: Well, yes. I will refer to our colleague from Touche Ross in a moment, but that is an example of where we feel...

Mr. Crombie: You have gone further.

Mr. Porteous: —it is a refinement, yes; and we did definitely have visual artists in mind when we put forward that recommendation.

Mr. Crombie: On the modified accrual?

Mr. Porteous: The modified accrual. I am going to ask Mr. Swaneveld to comment, but we feel that the vast majority of expenses that an artist would have would not fall within the accrual part but would fall within the cash part of his expenses.

Perhaps Hendrik could elaborate on that.

Mr. Hendrik Swaneveld (Canada Council, Touche Ross & Co.): In the recommendations we made the recommendation that they go on the cash basis or the modified accrual basis of accounting. So wherever it would be most appropriate...

Mr. Crombie: I see: on an individual basis, most appropriate.

Mr. Swaneveld: That is right; because again, for the modified accrual basis all you are doing is you are taking the

[Translation]

M. Porteous: Nous allons élaborer un autre document qui portera sur les règlements précis dont il est question.

M. Crombie: Très bien. Merci beaucoup.

Je constate aussi que dans votre mémoire vous appuyez les recommandations du rapport Disney; rejetez-vous par ailleurs certains de ses autres aspects? Avez-vous des objections qui pourraient être utiles à nos propres délibérations?

M. Porteous: Il existe selon nous deux catégories différentes de recommandations dans le rapport Disney, pour l'élaboration de ce mémoire. Nous n'y avons pas abordé tout un groupe de recommandations et nous les considérons comme lues dans le rapport Disney.

A propos des points précis dont nous avons traité, nous estimons que dans bien des cas, nos recommandations vont plus loin que celles du rapport Disney. Nous avons amélioré peut-être certaines des recommandations et nous les avons orientées dans certaines directions. Par conséquent, bien que nous poursuivions l'esprit du rapport Disney nous pensons que nos recommandations vont un peu plus loin dans certains cas.

M. Crombie: Je m'intéresse particulièrement à un aspect du rapport Disney traitant de la question dite de la «comptabilité d'exercice modifié» que vous recommandez comme modification à la Loi de l'impôt sur le revenu. Faudrait-il appliquer cela aussi aux praticiens des arts visuels? Sauf erreur, le rapport Disney indique que ce serait une façon maladroite de procéder. Il recommande plutôt une comptabilité de caisse. Approuvez-vous cela?

M. Porteous: Oui. Je demanderai à notre collègue de Touche Ross d'en parler dans un moment, mais c'est là un exemple où nous estimons qu'il s'agit...

M. Crombie: Vous êtes allé plus loin.

M. Porteous: ... d'une amélioration, en effet; nous pensions très précisément aux praticiens des arts visuels en proposant cette recommandation.

M. Crombie: Pour la comptabilité d'exercice modifié?

M. Porteous: Oui. Je vais demander à M. Swaneveld de développer cela, mais nous estimons que la grande majorité des dépenses d'un artiste ne relèveraient pas des frais générateurs mais plutôt des encaisses.

Hendrik pourrait peut-être développer cela.

M. Hendrik Swaneveld (Conseil des Arts du Canada, Touche Ross & Cie): Dans nos recommandations nous préconisons la comptabilité de caisse ou la comptabilité d'exercice modifié. Donc ce qui conviendrait davantage...

M. Crombie: Je vois, selon le cas de chaque artiste.

M. Swaneveld: C'est exact; car encore une fois, pour la comptabilité d'exercice modifié, tout ce que vous faites est de

[Texte]

capital assets, the big-ticket items, as you can say, and putting those aside and saying, okay, we will take depreciation on it each year. So basically it is still a matter of cash being the best basis overall.

Mr. Crombie: In the report, at least in my own reading of it, it seemed that you were rejecting one in favour of the other, but indeed you suggest both, depending on which is more beneficial to the artist.

Mr. Swaneveld: Yes. We are not in fact rejecting as much as we are saying, well, legislatively, in the past, basically the groups of business taxpayers who have been on any basis have been on a modified accrual basis—other than regular taxpayers, who are on a cash basis.

Mr. Crombie: I understand. All right, that is good.

A third area: you made recommendations on changes in the Unemployment Insurance Act, but I did not notice, as we used to say, any specificity in the recommendations.

Mr. Porteous: It is true. That relates to our recommendation 3. It seems to us there are two possible methods of reaching the objective which we are recommending. It may be that if the Unemployment Insurance Act regulations were adjusted, the provisions of the Income Tax Act would automatically make the change we are recommending. I do not have in my head the specific provision of the Unemployment Insurance Act, but we could certainly find that for you.

Mr. Crombie: That might be helpful as well, so there would be something specific attached to it so it would not just be another modest thought.

Mr. Porteous: Yes.

Mr. Crombie: Throughout the questions I am attempting to try at least to focus something specific on it, and it is for a very good reason, not just to try your patience. I came new to this field, but what has struck me since I have been in it is that there are endless numbers of reports; just endless—endless meetings and endless thoughts, and very, very little has been done. I was in mind of this yesterday, when we were dealing with payment for public use for writers. They have been talking about it since 1974. It is an issue you are well aware of. The difficulty seems to be two-fold: one, the recommendations do not get specific enough so that people know what it is they are supposed to think about clearly; secondly, no one says no, they just put you on another committee. I think this time around, since it is a good election year, you have a golden opportunity... I mean, these rascals will support all this, you know, if we do it right! That is the only reason why I am pushing it.

• 1125

That leads me, perhaps, to the crux of the argument or the issue that we have had in the last few months, and that is the definition of an artist. There are only two definitions that have attached criteria to them that I have been acquainted with, one is yours and one is the UNESCO definition. I have two

[Traduction]

prendre les immobilisations, les grosses pièces, en quelque sorte, pour les mettre de côté en disant que l'appréciation pourra jouer chaque année. Essentiellement donc, les éléments de trésorerie constituent dans l'ensemble la meilleure base.

M. Crombie: Dans le rapport, du moins d'après mon interprétation, il m'a semblé que vous rejetiez une de ces méthodes en faveur de l'autre, mais en fait vous proposiez les deux, en fonction de celle qui profite davantage aux artistes.

M. Swaneveld: Oui. En fait, nous ne rejetons aucune méthode, nous disons plutôt que par le passé, d'après la loi essentiellement les groupes d'entreprises assujetties à un système de comptabilité l'ont été à la comptabilité d'exercice modifié—par opposition aux autres contribuables pour lesquels s'applique la comptabilité de caisse.

M. Crombie: Je comprends. Très bien, c'est parfait.

Un troisième point: vous recommandez des modifications de la Loi sur l'assurance-chômage, mais je n'ai rien constaté de précis à cet égard dans les recommandations.

M. Porteous: C'est exact. Il s'agit de notre troisième recommandation. Il existe deux moyens possibles d'atteindre l'objectif que nous recommandons. Il est possible qu'avec une modification des règlements d'application de la Loi sur l'assurance-chômage les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu apporteraient automatiquement les modifications que nous recommandons. Je n'ai pas à l'esprit les dispositions précises de la Loi sur l'assurance-chômage, mais nous pourrions les trouver pour vous.

M. Crombie: Ce serait utile aussi, car nous aurions quelque chose de concret plutôt que des intentions modestes.

M. Porteous: Oui.

M. Crombie: Dans mes questions, j'essaie d'aborder des questions bien précises, et ce pour une très bonne raison, car mon intention n'est pas de vous impatienter. Je suis nouveau dans ce domaine, mais j'ai vu qu'il a fait l'objet d'un nombre considérable de rapports, de réunions, de réflexions, alors qu'on a accompli très peu de choses. C'est à cela que j'ai pensé hier lorsque nous examinions s'il fallait payer les écrivains auxquels le public a recours. Il en est question depuis 1974. C'est une question que vous connaissez bien. La difficulté semble double: premièrement, les recommandations ne sont pas suffisamment précises pour orienter la réflexion des intéressés; deuxièmement, personne ne dit non, on vous transfère simplement de comité en comité. Je crois que cette fois, étant donné que c'est une bonne année d'élection, c'est une occasion en or—je veux dire, ces canailles nous apporteront leur appui si nous ne faisons pas d'erreurs! C'est la raison pour laquelle j'insiste tant.

Cela me mène à la question, peut-être essentielle, que nous nous posons depuis quelques mois, comment définir un artiste. À ma connaissance il n'existe que deux définitions accompagnées de critères, la vôtre et celle de l'UNESCO. J'ai deux questions à vous poser. Vous ne dites pas qui est artiste mais

[Text]

questions: In your own definition of an artist, or your own set of guidelines for what an artist might be, I notice that you did not answer the questions who and what, but how, which I thought was useful. The how involves 11 criteria. Was it your suggestion that there be six out of those eleven, or how did you intend those to be? Did you have to go through the whole package in order to be one, or could you do three of them? How did that work?

Mr. Porteous: This is a question that has been most often raised in relation to our brief. Our answer is that we were not trying to devise a formula, and certainly not a mathematical formula. We felt that if a set of criteria could be agreed upon with the Department of Finance and the Department of Revenue and all the people involved in administering the income tax, they would be in a position to apply them and to weigh them, so that when they looked overall at the criteria and saw how many of them . . . Some of them would obviously be more indicative than others, so there would be different combinations involved. But if they had the list and if they could see which ones the individual taxpayer conformed to, they would be able to make, quite clearly, the necessary judgment.

Mr. Crombie: I recognize, and I think everyone else would, that it is a judgment call on this. I just wondered if you had thought some of those criteria were more equal than others and, therefore, they should be listed with some sense of priority, even if one did not say six out of eleven, or three out of eleven, it strikes me . . . I do not have my list here. I had it a moment ago.

The Chairman: Page 16.

Mr. Crombie: Thank you. If you go through that list—I had them listed, sorry. The real brains behind this whole thing is Carleen; I am basically a mouthpiece for Carleen.

If you look through that list, it seems to me that schooling and training perhaps might be more important than—I do not know—national prizes. It seems to me that there is, within the arts community, some sense that they could put a priority on those criteria, which would be more helpful to the tax-man.

Mr. Porteous: We would be prepared to comment further on that. One of the other complications, of course, is that artists in different disciplines would give them different weights. For example, if you are a musical artist training is a much more dominant part of your career than, perhaps, it is for a visual artist. So . . .

Mr. Crombie: That is very good, but I think, in fact, it even focused my own question better. To leave that up to the tax-man is unfair to the tax-man and it can do some violence to the justice of the case. He deals in a number of worlds. It seems to me that it would be much better if the Canada Council could provide for him, in each one of those disciplines, what they think is some weighting system or some sense of priority for the criteria for the definition.

Mr. Porteous: It is a good suggestion.

Mr. Crombie: I think those were all the questions—one final one, if I may. There has been some very strong language used

[Translation]

comment une personne peut-être identifiée comme artiste ce qui me semble utile. Vous citez 11 critères. Pour être un artiste à vos yeux suffit-il de satisfaire six ou trois de ces critères, ou faut-il tous les satisfaire?

M. Porteous: C'est une question qui a été très souvent posée au sujet de notre mémoire. Nous n'avons pas essayé d'établir une formule, certainement pas une formule mathématique. Nous avons pensé que si une série de critères pouvaient être acceptés par le ministère des Finances, le ministère du Revenu et tous les responsables de l'administration de la loi sur l'impôt, il serait alors possible de s'en servir comme d'un outil de référence et de voir combien de ces critères sont applicables . . . Il est évident que certains ont plus de poids que d'autres et que les combinaisons peuvent être différentes. Il reste qu'ayant cette liste, il serait possible d'établir les correspondances pour chaque cas particulier et de porter clairement le jugement nécessaire.

M. Crombie: Je reconnais, et je pense que tout le monde le reconnaîtra, qu'il s'agit d'une question de jugement. Je me demandais simplement si selon vous certains de ces critères ont plus de poids que d'autres et que, en conséquence, il devraient être énumérés en fonction d'un certain ordre de priorité, car même s'il n'est pas question de dire six ou trois sur 11, il me semble . . . je n'ai plus ma liste. Je l'avais il y a un instant.

Le président: Page 16.

M. Crombie: Merci. Si on lit cette liste—j'avais tous ces critères, je m'excuse. Le véritable cerveau, c'est Carleen, je ne fais que rapporter ce qu'elle a écrit.

Si on lit cette liste, il me semble que la scolarité et la formation ont peut-être plus d'importance que—que sais-je—les prix nationaux. Il me semble que le monde artistique aimerait qu'une certaine priorité soit accordée à ces critères facilitant la tâche du percepteur.

M. Porteous: Nous serions tout à fait disposés à en discuter. Bien entendu, une des complications est que les artistes d'une discipline à l'autre accorderaient un poids différent à ces critères. Par exemple, pour les musiciens, la formation est un élément de carrière beaucoup plus important que pour, peut-être, un peintre ou un sculpteur. Par conséquent . . .

M. Crombie: C'est une très bonne remarque qui donne encore plus de poids à ma propre question. Laisser cette décision au percepteur, c'est trop lui demander, et l'équité peut en souffrir. Les percepteurs ne sont pas spécialisés. Il me semble qu'il serait préférable que le Conseil des arts lui fournisse pour chacune des disciplines une sorte de système de pondération ou un ordre de priorité des critères.

M. Porteous: C'est une bonne suggestion.

M. Crombie: Je crois que c'étaient toutes les questions—une dernière, avec votre permission. Certains artistes se sont

[Texte]

by some artists as to the reinterpretation of the tax law in the past year or two or three and its effect on the arts community. There are some people who feel that it is not as important, or it is not as hurtful, as some people think. I wondered, since you obviously are on the side of those who feel it has been hurtful, if perhaps you could elaborate to this committee, if you have any opportunity, on what it does mean. What does it mean? When I am walking down Parliament Street in downtown Toronto and I meet someone coming out of Sackville Street and I am talking about the taxing of artists, what does it mean to those people? What does it mean to artists who do not earn a lot of money? I am not talking about wealthy artists, I am talking . . . You see, I think I know; I do not know for sure. I wonder whether you could give us some flavour of what it really means to artists, the effect of the tax on the last two years.

[Traduction]

fortement prononcés contre la réinterprétation de la loi sur l'impôt au cours des deux ou trois dernières années et de ses conséquences sur le monde des Arts. D'aucuns estiment que cela n'est pas aussi important ou aussi dommageable qu'on le prétend. Étant donné que de toute évidence vous êtes du côté de ceux qui estiment que cette réinterprétation a été dommageable, je me demande si vous ne pourriez pas nous expliquer avec plus de précisions ce que cela signifie. Qu'est-ce que cela signifie? Si je rencontre quelqu'un au coin de la rue Parliament et de la rue Sackville au centre ville de Toronto et que je le branche sur la question de l'imposition des artistes, qu'est-ce que cela signifie pour ces gens? Qu'est-ce que cela signifie pour les artistes qui ne gagnent pas beaucoup d'argent? Je ne parle pas des artistes aisés, je parle . . . Je crois le savoir mais je n'en suis pas sûr. Pourriez-vous nous donner idée de ce que cela veut réellement dire pour les artistes, qu'elle a été la conséquence de cette réinterprétation pendant ces deux dernières années?

• 1130

Mrs. Forrester: Mr. Crombie, personally, I know from talking to most young people in all phases—writers, performers, dancers, who all want to be with me, because they are born with a talent they want to develop and spend many years developing—as lawyers and doctors do as well, that they are not certain at the end of their study that they will be engaged by a company. So sometimes they are out in limbo and they freelance for a great deal of time and then they go along for a long time and then get a job finally, either with a company or they have a book that is published, and they are sort of penalized. They have had to put many, many years into their work and they are penalized when they suddenly make a killing in one year, and the tax is very strong. They would like that spread out over a period of time so that they could amortize the money they put into their education, which very often is much longer than a university stage.

Mr. Crombie: Is there a sense, Mrs. Forrester, that in the past few years within the arts community generally, the tax law and whatever other conditions that are affecting it, that the country's interest in the welfare of the arts community is diminished or increased?

Mrs. Forrester: Increased. Absolutely.

Mr. Crombie: That the country's interest in them has increased?

Mrs. Forrester: I think so. I think because of television. Everybody sees the performers of the country, coast to coast, and they have a certain national pride because that is a Canadian performer. They really want to further the arts in this country. Most artists in this country would rather work at home, and many of them have to leave to make a living and that is very sad.

Mr. Crombie: So, while their appreciation has gone up, their sort of care and feeding at the governmental level may have diminished?

Mme Forrester: Monsieur Crombie, personnellement, pour en avoir parlé à de nombreux jeunes à toutes les étapes de leur évolution, à des écrivains, à des artistes, à des danseurs qui veulent tous faire partie de mon monde car ils sont nés avec un talent qu'ils veulent développer, développement auquel ils consacrent de nombreuses années tout comme les avocats et les médecins—je sais qu'ils ne sont pas certains qu'à la fin de leurs études ils seront engagés par une compagnie. Il leur arrive donc souvent de rester longtemps sans engagement et de ne vivre que d'expédients. Un beau jour ils décrochent le gros lot, ils sont engagés par une compagnie où ils publient un livre et c'est alors qu'ils sont pénalisés. Cela fait des années qu'ils travaillent et lorsque tout d'un coup ils décrochent le gros lot, ils sont pénalisés et très fortement imposés. Ils aimeraient que ce revenu puisse être étalé afin d'amortir les dépenses qu'ils ont consacrées à leur éducation, éducation qui couvre très souvent une bien plus longue période que des études universitaires.

M. Crombie: Madame Forrester, le monde des arts d'une manière général a-t-il l'impression qu'au cours des dernières années aussi bien sur le plan fiscal que, d'une manière générale, l'intérêt que lui porte pour son bien-être le pays a diminué ou augmenté?

Mme Forrester: Augmenté. Absolument.

M. Crombie: L'intérêt que lui porte le pays a augmenté?

Mme Forrester: Je le pense. Je le pense à cause de la télévision. Tout le monde d'un océan à l'autre peut voir ces artistes et de savoir que ce sont des artistes canadiens crée une certaine fierté nationale. Tout le monde veut encourager les arts dans ce pays. La majorité des artistes de ce pays préféreraient travailler chez eux, et beaucoup d'entre eux doivent partir pour gagner leur vie et c'est très triste.

M. Crombie: Bien que cet intérêt des gouvernés ait augmenté, l'appui des gouvernants a lui diminué?

[Text]

Mrs. Forrester: That is right. The Canada Council needs a lot more money. We might be able to keep them home if we had more.

Mr. Crombie: Thank you.

The Chairman: On that note we will let Mr. Masters carry on.

Mr. Masters: Thank you, Mr. Chairman. I, too, want to welcome the witnesses today and commend you on an excellent brief. I think you have done yeoman service on behalf of the artistic community in Canada. As always, I have a great admiration for the Canada Council and a great appreciation, for a lot of reasons, of the difficulties that artists have. I suppose one of the difficulties is to accept particularly the struggling artist. I think we are really talking about the developmental artist as opposed to the established artist who really can sort things out in a different fashion—so I think you have done some great work.

I would like to ask a couple of questions. First of all, in regards to your feelings about current negotiations with both the Department of Finance and Revenue Canada. I think my colleague across the way has suggested that maybe we should be zeroing in on just working with what is there first of all and improving upon it, in the regulatory sense, and so on. What is your sense of the appreciation of the problem on the part of Revenue Canada and the Department of Finance?

Mr. Porteous: Well . . . we are treading on delicate ground.

Mr. Masters: I do not mean to put you on the spot.

Mr. Porteous: I certainly think, for example, the existence of this committee and the fact that the subject has been prominently talked about in Parliament over the last few months, has raised the general consciousness of the departments responsible for the Income Tax Act in relation to this problem.

We have so far had, I would say, very positive response to the suggestions we have been making. I think one of the effects of the hearings of this committee will be to provide an incentive for those departments to continue their efforts to improve the situation. I think the recommendations you make will fall on willing ears.

Mr. Masters: Much is made about the last year in particular as being particularly difficult for the artistic community in respect to the reassessment procedures of Revenue Canada. Is that in fact just a recent phenomenon or is it something that has been happening over a longer period of time . . . a detection that more and more of these costs are being examined as to their validity as deductions and so on.

• 1135

Mr. Porteous: I think I am going to refer to our Assistant Director and Treasurer because he, in fact, has been dealing with this issue and has been in touch with the Department of Revenue and the Department of Finance over a number of years; his experience goes back quite a long way and perhaps Claude could comment on this.

[Translation]

Mme Forrester: C'est exact. Le Conseil des arts a besoin de beaucoup plus d'argent. Nous parviendrions à les retenir si nous en avions plus.

M. Crombie: Merci.

Le président: Sur ce nous laisserons la parole à M. Masters.

M. Masters: Merci, monsieur le président. Je tiens également à souhaiter la bienvenue à nos témoins d'aujourd'hui et à les féliciter de leur excellent mémoire. Vous avez rendu des services inestimables à la communauté artistique canadienne. J'ai toujours eu une grande admiration pour le travail du Conseil des arts et j'ai toujours compris, pour toutes sortes de raisons, les difficultés des artistes. Je suppose que ce sont les difficultés des artistes qui ne se sont pas encore fait de nom qui sont les plus criantes. Notre propre vise en réalité les artistes en herbe et non pas les artistes établis qui en quelque sorte peuvent régler leurs problèmes d'une manière différente—j'estime donc que vous faites du très bon travail.

J'aimerais vous poser une ou deux questions. Premièrement, j'aimerais vous parler de vos négociations actuelles avec le ministère des Finances et Revenu Canada. Si j'ai bien compris mon collègue, nous devrions nous en tenir tout d'abord à ce qui existe et essayer d'apporter des améliorations sur le plan de la réglementation, etc. Quel est à votre sens le problème de Revenu Canada et du ministère des Finances?

M. Porteous: C'est une question délicate.

M. Masters: Je n'entends pas vous mettre sur la sellette.

M. Porteous: J'estime que l'existence même de votre Comité et le fait que cette question ait fait l'objet de nombreuses discussions au Parlement au cours des derniers mois a sensibilisé les responsables de l'administration de la Loi sur l'impôt.

Je dirais que jusqu'à présent la réaction à nos suggestions a été très positive. Je crois qu'une des conséquences des audiences de votre Comité sera d'inciter ces fonctionnaires à poursuivre leurs efforts d'amélioration de la situation. Je crois que vos recommandations seront entendues avec bienveillance.

M. Masters: Les réévaluations de Revenu Canada effectuées l'année dernière ont été critiquées comme particulièrement sévères pour la communauté artistique. Est-ce un phénomène récent ou cela fait-il déjà plusieurs années que la déduction des dépenses est de plus en plus remise en cause.

M. Porteous: Je crois que je vais demander à notre directeur adjoint et trésorier de répondre car c'est lui qui s'occupe de cette question et il est en contact avec le ministère du Revenu et le ministère des Finances depuis un certain nombre d'années; son expérience est assez longue et je crois que c'est Claude qui devrait répondre.

[Texte]

Mr. Claude Gauthier (Treasurer, The Canada Council): We have the distinct impression that in the last few years there have been more and more reassessments of artists going back several years, catching up with the last four years. The press has identified many artists and have told sad stories about individual artists. Perhaps because it started in the press, we have been hearing much, much more than in the past about the reassessment of artists. I have no doubt that there has been a focusing on that particular category of taxpayer in the last couple of years.

Mr. Masters: But in any greater degree? I suppose it has been a fairly general feeling that I have had that most areas of the taxpayers' deductions and so on have been under much closer scrutiny and there has been a much tighter interpretation of the tax regulations. Do you think it has been a specific toward the artistic community and, if so, was there anything that might have triggered a new found interest in the taxation affairs of the artistic community?

Mr. C. Gauthier: The issue of inventory, for instance, appears to me to be a rather new one. It was not raised by the tax collectors in the past, at least not in a uniform or universal way as seems to be proceeding now. Also, the issue of being able to deduct one's expenses from income from other sources, I have been talking to several accountants who have been preparing and filing tax reports for artists, and it was a constant, consistent practice on the part of these accountants to deduct expenses from all income. It is only now that there seems to have been drawn a very tight separation between the two.

Mr. Masters: Do you find the arguments you are making, and making very articulately by and large, concerning the method of payment to artists—that it is partly on a paid basis, on a contractual basis in the case of a symphonic player, partly on an ad hoc basis so to speak over the course of the year, taking an engagement here or there—is that having an effect on Revenue Canada? Are they beginning to say: Yes, I think you may have a valid argument. We are looking for ways to address this in a fair way, fair to the artist, fair to the general taxation system?

Mr. C. Gauthier: I believe there have been two instances of a ruling whose effect has been suspended, in relation to orchestras. So there is some wait and see attitude there, until this process has taken place. There is some movement.

Mr. Masters: I think that reference was made in page 16 of your brief about trying to develop criteria for artists. This is more an observation than a question, but it may be the area that will be one of the most useful in trying to establish that fact, because do you detect that Revenue Canada is having difficulty with addressing the arts as the arts and at the same time thinking of it in terms of revenue which is just coming in, the income is income sort of taxation approach?

Mr. C. Gauthier: Perhaps the most difficult issue for Revenue Canada and Finance will be to distinguish between the artists about whom we are most concerned—they are the developing artists and the commercial artists—in trying to

[Traduction]

M. Claude Gauthier (trésorier, Conseil des Arts du Canada): Nous avons la nette impression qu'au cours des dernières années de plus en plus d'artistes ont fait l'objet de réévaluations rétroactives portant sur les quatre dernières années. La presse s'en est fait l'écho et a rapporté la triste histoire de plusieurs artistes en particulier. C'est peut-être parce que la presse s'en est saisi que nous avons entendu beaucoup plus parler de cette réévaluation des artistes que dans le passé. Il est incontestable que cette catégorie de contribuables a été tout particulièrement visée au cours des deux dernières années.

M. Masters: Beaucoup plus qu'auparavant? J'ai personnellement eu l'impression que c'était les déductions de l'ensemble des contribuables qui faisaient l'objet d'un contrôle beaucoup plus serré et d'une interprétation beaucoup plus rigoureuse des règlements fiscaux. Pensez-vous que la communauté artistique a été plus particulièrement visée, et, dans ce cas, y a-t-il eu quelque chose qui ait pu déclencher cet intérêt nouveau des percepteurs pour la communauté artistique?

M. C. Gauthier: La question des inventaires, par exemple, me semble être assez nouvelle. Les percepteurs ne semblaient pas auparavant si intéressés, du moins pas d'une manière aussi uniforme ou universelle qu'à l'heure actuelle. Il y a également cette possibilité de déductions de dépenses appliquées à d'autres sources de revenus. J'en ai parlé à plusieurs comptables s'étant toujours occupés de la préparation et de la présentation des déclarations d'impôt d'artistes, et jusqu'à présent la pratique était d'appliquer ces déductions de dépenses à l'ensemble des revenus. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on semble vouloir faire une très nette distinction entre les deux.

M. Masters: Pensez-vous que vos arguments, exprimés d'une manière très claire, concernant les méthodes de rémunération des artistes—ils sont parfois payés au cachet, parfois salariés, dans le cas des musiciens d'orchestres symphoniques, etc. ont un effet sur Revenu Canada? Commencent-ils à reconnaître que votre argument est peut-être valable? Nous cherchons des solutions qui soient justes envers les artistes tout en respectant la fiscalité.

M. C. Gauthier: Je crois que dans deux cas concernant les orchestres, la décision a été suspendue. Il y a donc une certaine volonté de patience dans l'attente d'un règlement. La situation évolue.

M. Masters: À la page 16 de votre mémoire, vous parlez de critères de définition. C'est plus une observation qu'une question, mais il se peut que cela s'avère un des outils les plus utiles. Avez-vous l'impression que Revenu Canada a des difficultés à penser aux arts en tant que tels tout en les considérant comme une simple source de revenus, revenus impossibles comme tous les autres?

M. C. Gauthier: La question la plus difficile à résoudre par Revenu Canada et par les Finances sera peut-être de faire la distinction entre les artistes qui nous préoccupent le plus, c'est-à-dire les artistes de demain et les artistes déjà établis, de faire

[Text]

distinguish between those two groups. There are so many cross-overs.

• 1140

Mr. Masters: Do you think it is necessary to have better definitions? We had some ludicrous examples yesterday to try to make the point that there are artists and there are artists, as I suppose there are people who are employed and there are people who are consultants so they do not say that they are unemployed, that kind of thing. So you get into that end. But you have that broad middle ground of very serious people who are very seriously trying to pursue their art. Do you think it is going to be possible to provide better parameters to get around that problem of being able to say, without ending up in all those many arguments that are bound to occur: Look, I have painted six pictures this year and I have sold them for so much and so on; that makes me a genuine artist?

Mr. Porteous: If I might answer that, yes, we believe definitely that it will be, and we believe it partly based on our own experience, because of course we have to make the same types of distinctions when we are considering whether somebody should be eligible for a grant from us or not. Most of our programs are in fact only aimed at artists who are devoting themselves professionally to their art. We have now 25 years of experience in making these types of distinctions, and therefore the whole basis of our recommendation 4 is our belief that it is possible to do that and it is possible to incorporate in the income tax system that distinction.

Mr. Masters: This is giving you the opportunity to make a very valid point, that there is a backlog of experience and expertise, which I think is going to be very useful in the debate.

I am going to pass to the other side just after one last comment. I did say this yesterday, and I will say it again: While it is a difficult time for the artistic community of Canada, in your opening remarks, Mrs. Forrester, you did mention that you would like to get into other areas of the artistic world. I think it is an opportunity that once again underlines the fragility of the artistic community, the necessity of support, and I think you are doing—and I am not just saying this to flatter—I think the work of the committee, the work on the problem which has come up the hard way is going to do much to raise the consciousness of Canadians and the government and its bureaucracy to be more sympathetic, to be more realistic, to be more encouraging to the arts. So, while it is not always pleasant to have to come before committees and make the same case over and over again, I commend you on behalf of this side.

I will pass, if I may, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Masters.

Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I want to commend the council for its brief. I think it will be a great help to us because, while we have heard from individual artists and from their organizations about the difficulties they have had and we

[Translation]

la distinction entre ces deux catégories, car les artistes passent souvent de l'une à l'autre.

M. Masters: Pensez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir de meilleures définitions? Certains ont essayé hier de démontrer qu'il y avait artistes et artistes et cela a abouti à des exemples grotesques. On pourrait faire la même différence entre les salariés et les indépendants. Ces derniers ne prétendent pas pour autant être chômeurs. Ce sont des extrêmes. Il reste le groupe de la troupe de personnes très sérieuses qui essaie sérieusement de poursuivre leurs activités artistiques. Pensez-vous possible de fournir de meilleurs paramètres permettant de régler ce problème sans se perdre dans ces arguments sans fin et inéluctables. Pensez-vous que quelqu'un pourra dire j'ai peint six tableaux cette année j'en ai vendu tant pour tant, est-ce que cela fait de moi un artiste légitime?

M. Porteous: Si je peux me permettre de répondre, nous en sommes convaincus, et notre conviction se fonde en partie sur notre propre expérience car, bien entendu, nous devons faire le même genre de distinction pour accorder ou ne pas accorder une bourse. La majorité de nos programmes ne s'adressent qu'aux artistes se consacrant professionnellement à leur art. Cela fait maintenant 25 ans que nous établissons ces distinctions, et par conséquent notre quatrième recommandation se fonde sur notre conviction qu'il est possible de le faire et qu'il est possible d'intégrer cette distinction dans le régime fiscal.

M. Masters: C'est un excellent point. Votre expérience et vos connaissances nous seront fort utiles pendant ce débat.

Je vais rendre la parole mais j'aimerais faire un dernier commentaire. Je l'ai déjà dit hier et je le répéterai aujourd'hui: Bien que la communauté artistique canadienne traverse une période difficile, madame Forrester, dans votre déclaration préliminaire vous avez dit vouloir vous intéresser à d'autres aspects du monde artistique. Cela nous rappelle une fois de plus la fragilité de la communauté artistique, la nécessité de l'aider, et je crois que vous faites—et je ne le dis pas simplement par flatterie—je crois que les travaux de ce Comité, l'étude de ce problème devant être réglée à chaud inciteront les Canadiens, le gouvernement et sa bureaucratie à mieux comprendre et à encourager les arts. En conséquence, bien qu'il ne soit pas toujours plaisant de devoir venir devant des comités pour répéter toujours la même chose, je vous félicite en notre nom.

Avec votre permission, monsieur le président, je cède la parole.

Le président: Merci, monsieur Masters.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Monsieur le président, je tiens à féliciter le conseil pour son mémoire. Je crois qu'il nous aidera grandement car bien que des artistes et des organismes d'artistes soient venus témoigner de leurs difficultés, et que Revenu

[Texte]

have had rationalizations and explanations from Revenue Canada and the Minister as to why things happened, what you have given us, while it may not be acceptable to all the artists and their organizations, at least gives us the basis for discussing specific changes in the regulations or in the Act which are necessary if we are going to meet some of the very valid complaints about which we have heard.

Let me just ask a few questions.

I see that in your opening statement on page 2 you say:

... understandings and interpretations which have been accepted, rightly or wrongly, for many years are now being challenged.

The department of course consistently ... the Minister and the senior officials—have rejected that argument. They have said that they have to operate under the provisions of the Act and that is all they are doing. Yet we have heard again and again from the organizations and individuals that they filed their tax returns for a number of years, that they have given all the information, that their return was accepted and that in the last year or so the department has come back and in effect said, yes, we accepted those and we did not argue, but now we are saying that it is wrong. They are going back and insisting on payment, not just as of the time that they make the new interpretation but going back a number of years, asking for what are really very substantial amounts of money for people who are not in the big earning categories. I presume you have heard those kinds of reports.

• 1145

Miss Forrester: Yes, we have.

Mr. Porteous: Yes, we have, certainly.

Could I throw in another comment. The income tax system necessarily has to work in part by analogy, by looking at one situation and seeing how close it resembles another one. You cannot legislate every conceivable combination of circumstances so you have to allow a certain amount of discretion for people working the system to make analogies. Now, part of our argument is that some of the analogies have been to one set of circumstances and they should have been to another set of circumstances. So, for us, that where you can make a change in the assessment process. Instead of the assessor's saying: All right, this painter is doing something which is analagous to a manufacturer, he could say: This painter is doing something which is analagous to a research scientist. It would be changing the analogy, and the result of it would come out quite differently.

Mr. Orlikow: For example, an artist has painted 10 or 15 pictures in the course of a year and has had all the expenses in producing those paintings, and maybe has only sold five and is left with ten. How serious is it for the artist if Revenue Canada says: Well, you can only charge off one-third of the expenses and the other two-thirds are inventory and you have to pay taxes on them right now even though the artist may not sell the other ten for two, five, ten years or may never sell them?

[Traduction]

Canada et le ministre soient venus nous donner des explications, ce que vous venez de nous dire même si cela n'est pas accepté par tous les artistes et leurs organismes, nous offre, pour le moins, une base de discussion pour les modifications précises et nécessaires au règlement ou à la loi si nous voulons répondre à certaines des plaintes très valables que nous envions entendues.

Permettez-moi de vous poser quelques questions.

Je vois que dans votre déclaration préliminaire vous dites à la page 2:

... certaines pratiques autrefois couramment acceptées—à tort ou à raison—ont été remises en question.

Bien entendu, le ministère—le ministre et ses hauts fonctionnaires—a toujours rejeté cet argument. Selon lui, il doit respecter les dispositions de la loi et c'est tout ce qu'il fait. Pourtant, nous n'avons cessé d'entendre des représentants d'organismes et des particuliers nous dire qu'ils remplissaient depuis des années leurs déclarations d'impôt, qu'ils fournissaient tous les renseignements demandés, qu'elles étaient toujours acceptées et que tout d'un coup l'année dernière le ministère leur a signifié que rien n'allait plus que ce qui avait été accepté jusqu'à présent ne l'était plus. Ils insistent pour se faire payer rétroactivement et non pas seulement à partir de la nouvelle interprétation des règlements, ce qui fait beaucoup d'argent à décaisser pour des personnes qui ne gagnent pas tellement que cela. Vous en avez sans doute entendu parler.

Mlle Forrester: En effet.

M. Porteous: Oui, certainement.

L'impôt sur le revenu est basé en partie sur des analogies, car il est impossible de prévoir toutes les combinaisons possibles; les employés du fisc doivent donc avoir une certaine latitude pour juger. Or, les analogies faites en ce qui concerne la situation des artistes sont injustifiées. Ainsi au lieu d'assimiler le travail d'un artiste-peintre à celui d'un fabricant, il devrait être assimilé au travail d'un chercheur scientifique, ce qui donnerait des résultats tout autres.

M. Orlikow: Prenons le cas d'un artiste qui a peint 10 ou 15 tableaux dans une année avec tous les frais que cela entraîne et n'a réussi qu'à en vendre cinq. Qu'est-ce qui arriverait si Revenu Canada prétendait que les dépenses ne pouvaient être défalquées que sur un tiers des tableaux seulement, des impôts devant être payés immédiatement sur les deux autres tiers, même si l'artiste peut ne pas les vendre avant 10 ans.

[Text]

Mr. Porteous: Obviously, it can be disastrous but I know that CARFAC is going to appear before your committee, I think, tomorrow. Their members, of course, would have very direct experience with that situation and you would probably get a more precise answer from them on that question.

Mr. Orlikow: There have been a number of suggestions from individual artists and from their organizations that, in this period, since they have been having difficulties and until some new policy with regard to the regulations or new legislation is brought forward, there be a moratorium on the part of the department in dealing with artists. How important do you think that such a moratorium would be?

Miss Forrester: We would like action, like now.

Mr. Porteous: They are talking about on the existing situation.

Miss Forrester: Oh, the existing.

It has been a matter of discussion at the council.

Mr. Orlikow: My point is that the complaints started to come in six months or more ago. The resolution setting up this committee was passed three months ago. Yesterday was the first public hearing we have heard, so I am assuming it is going to take two or three months to get a report and then I do not know how long before government would act. In the meantime, people are being called in, people are being reassessed, people are being, they would say, harassed. So how important do you feel it is that there should be a moratorium?

Mr. Porteous: We had a meeting of our advisory arts board at the end of January, the last days of January and this subject came up for discussion. This is a representative group of artists in different disciplines from all across the country and they passed a unanimous resolution that the council should urge the Department of Revenue to have a moratorium on the outstanding cases while the subjects are under discussion.

As it happens the council is meeting next week. It has not yet had a chance to receive this recommendation from its advisory board so the council has not taken an official position on the issue. But, as far as our artistic advisers are concerned, their recommendation is very clear and very strong.

• 1150

Our own brief of course deals with ways in which the situation can be improved for the future. So the written brief focuses in a different direction, but certainly the council has been very strongly advised by its artistic advisers that they should urge the Department of Revenue to have a moratorium on the outstanding cases.

Mr. Orlikow: I have looked at your proposed definition of who and what is an artist, and it looks pretty good to me. I am sure that there will be further suggestions or criticisms, but it does seem to me that even if that is accepted it would still be difficult for the young, new artists who do not have a track record, who have not been able to have a major show, etc.

[Translation]

M. Porteous: Les résultats seraient bien entendu catastrophiques. CARFAC qui comparait devant le Comité demain et dont certains membres se sont certainement heurtés à ce genre de problèmes pourront vous donner plus de détails.

M. Orlikow: Des artistes ont demandé en attendant que des nouveaux règlements ou une nouvelle loi soient adoptés, que le ministère leur accorde un moratoire. Serait-ce important à votre avis?

Mme Forrester: Il faut certainement prendre des mesures immédiates.

M. Porteous: Il est question de la situation actuelle.

Mme Forrester: Je vois.

On en a discuté au sein du Conseil des arts.

M. Orlikow: Cela fait déjà plus de six mois que les artistes ont commencé à nous faire part de leurs doléances mais trois mois seulement que le Comité a été établi. Ce n'est qu'hier qu'a eu lieu la première réunion publique; il faudra encore sans doute attendre deux ou trois mois pour la publication du rapport et Dieu sait combien de temps avant que le gouvernement ne prenne des mesures concrètes. Entre temps, les artistes subissent toutes sortes de tracasseries de la part des agents du fisc. Dans ces conditions, pensez-vous qu'il soit nécessaire d'établir un moratoire?

M. Porteous: Cette question a justement été débattue au cours de la réunion du Conseil consultatif des arts qui a eu lieu à la fin du mois de janvier dernier, réunion au cours de laquelle des artistes représentant les diverses disciplines artistiques du pays tout entier ont adopté à l'unanimité une résolution invitant le Conseil à demander au ministère du Revenu d'instaurer un moratoire sur les cas en suspens ou en attendant la conclusion du débat.

Le Conseil des arts doit justement se réunir la semaine prochaine et ce n'est que lorsqu'il aura officiellement été saisi de cette recommandation qu'il pourra prendre une position officielle à son égard. Mais la position des conseillers artistiques à ce sujet ne fait aucun doute.

Dans notre mémoire, nous avons examiné les moyens d'améliorer la situation à l'avenir. Cependant nos conseillers artistiques nous ont instamment priés de demander au ministère du Revenu d'observer un moratoire sur les cas en suspens.

M. Orlikow: Votre définition de l'artiste me paraît tout à fait satisfaisante. Mais même si elle était acceptée, les jeunes artistes qui n'ont pas encore réussi à se faire connaître continueraient à avoir des difficultés.

[Texte]

Mr. Porteous: They are probably not paying a great deal of tax.

Mr. Orlikow: But they do . . . unless, for example, they are teaching or they are . . .

Mr. Porteous: We think our recommendations would be helpful to them in those circumstances, but it is of course true that in earlier stages of your career your vulnerability to taxation is greater than it would be when you are more established.

Mr. Orlikow: I know we are going to get representations from CARFAC and from the Canadian Association of University Teachers and so on, but we have had, some of us individually and some people have written to all the members . . . Very few artists can make a living just by selling their artwork so they are on the faculty of some university, and some writers, particularly writers of non-fiction, do the same thing, and they have had great difficulties.

Just to give you two illustrations, one was shown on *The Journal* last night, Professor Silverberg from Mount Allison, who I suppose is being classified as a hobbyist because he gets more of his income as a professor than he does from his artwork. The other case I can think of is Professor Grosskurth, whose book on Havelock Ellis had a major review in the *New York Times* book review section. I suppose one cannot do better than that in North America, yet her expenses on a new book she is writing have been disallowed. I guess she has been called a hobbyist too.

From the information you have, how serious is that approach of Revenue Canada?

Mr. Porteous: We have, of course, been in touch with those artists, and the recommendations we are putting forward in this paper are partly based on the information we have received from them about their particular problems. Maybe I could ask Mr. Swaneveld again to give you the details, but we believe that the type of recommendation we are putting forward under recommendation 4 would particularly apply to situations such as the situation of Mr. Silverberg.

I do not know whether you want to go into details about that, but it is definitely dealing with that subject.

Mr. Swaneveld: Basically it is that his costs are greater than his revenues or his income, and disallowance of that. We are saying here that in a case like that he should be allowed to deduct these losses against other income, and by rights his employment—I believe it is at Mount Allison . . . is a result of his being an artist. So really these are all factors which should be taken into account in his income as such. So it is not a matter of two sources of income.

What has happened with Revenue Canada, to answer also Mr. Masters' question, is that Revenue Canada sent questionnaires to these types of individuals who were teaching as well as practising art and whenever the expenses were greater than the revenues coming in they disallowed these costs—or these losses, I should say, because they did allow it up to the income.

[Traduction]

M. Porteous: Ceux-là ne paient de toute façon pas beaucoup d'impôt.

M. Orlikow: Mais si . . . à moins qu'ils n'enseignent.

M. Porteous: Nos recommandations leur seraient sans doute utiles mais il est exact que l'impôt peut poser de plus gros problèmes pour les jeunes artistes que pour les artistes connus.

M. Orlikow: Le Front des artistes canadiens ainsi que l'Association canadienne des professeurs d'université et d'autres témoins doivent encore comparaître devant le Comité. Mais en attendant, toute une série de personnes se sont adressées directement aux députés. Les artistes qui peuvent vivre uniquement de la vente de leur oeuvre sont peu nombreux, les autres sont obligés d'enseigner dans les universités; la même chose est vraie des écrivains, surtout ceux qui n'écrivent pas de romans et qui généralement sont en lutte à de grosses difficultés financières.

Ainsi hier soir à l'émission *The Journal*, on a pu voir le professeur Silverberg de Mount Allison dont les revenus d'enseignant sont supérieurs à ceux qu'il touche en tant qu'artiste. Il y a aussi le cas du professeur Grosskurth dont le livre consacré à Havelock Ellis a fait l'objet d'une critique dans le *New York Times*, ce qui est la consécration suprême en Amérique du Nord; or malgré cela, le fisc n'a pas accepté qu'elle défalque des frais pour le nouveau livre qu'elle est en train d'écrire. L'écriture dans son cas est donc considérée comme un violon d'Ingres.

Quelles sont les répercussions de cette attitude de Revenu Canada?

M. Porteous: C'est justement compte tenu des renseignements qui nous ont été communiqués par différents artistes au sujet de leur cas que nous avons fait nos recommandations. Je pense que notre recommandation n° 4 notamment s'appliquerait justement à des cas tel celui de M. Silverberg.

Je ne sais pas si vous voudriez que nous examinions ce cas en détail, mais cette recommandation s'y applique certainement.

M. Swaneveld: M. Silverberg qui enseigne à Mount Allison justement parce qu'il est un artiste devrait être autorisé à défalquer ses frais de ses revenus plutôt que d'être considéré comme ayant deux sources de revenu distinctes.

Revenu Canada a adressé des questionnaires à toutes les personnes cumulant une carrière d'enseignant et d'artiste; lorsque les frais déclarés étaient supérieurs au revenu, Revenu Canada a refusé de qualifier cela de perte. Il s'agit là d'une opinion bien entendu. Revenu Canada a également essayé de déterminer qui est un artiste et qui ne l'est pas. Mais malgré

[Text]

That is of course one opinion. The other opinion is, well, they tried to determine who is an artist and who is not. But no matter what type of response the artist put on these questionnaires—the time devoted to art, schooling, exhibitions, etc.—which in most cases, one would say, determines whether he or she is an artist, those were really not taken into consideration, because, again, Revenue Canada had to look at the total and say, “For the act it has to be income” and $>>$ income” means that you are going to have revenue greater than your expenses. So they have strictly enforced the act in that sense.

• 1155

On the other hand, if we go into cases and we can bring up the analogy of farmers, etc., some judges have ruled that, depending on the time devoted, etc., even though losses are incurred in a number of years, they are saying, well, the chief source of income, even though it is not income, the chief source of losses, really, established that it is a viable business.

Mr. Orlikow: Is it not true that in recent years universities have almost insisted that their academic staff produce; that it is not enough to teach; they have to publish or perish. So, on the one hand, the university is telling them that they have to do work in their field, work which often entails costs and, on the other hand, after they do that, Revenue Canada says, sorry, that is not good enough, because you were not a commercial success, making a profit on the work which you did.

Mr. Porteous: Yes, that seems to be the case, and it does seem to be unfair to those artists.

Mr. Orlikow: Just one last question. It seems to me that on the one hand the government is following a policy of encouraging the arts through funding organizations such as the Canada Council or the Social Science Research Council—to mention just two—and urging you to support artists in various categories. While you do that, on the other hand, Revenue Canada is, by its policies, discouraging people.

The Chairman: May I be allowed the luxury of a couple of comments?

Mr. Crombie: Not from the Chair.

The Chairman: All right. We had an offer from Mr. Masters, but I want to keep this thing down.

The Acting Chairman (Mr. Masters): The Chair recognizes you.

Mr. Fisher: Thank you. I will take just a few, but I caution you that mine might not be quite so polite as some of the others you have heard, because I come from Finance, rather than from Communications and Culture. I am a little less civilized and polished, I regret.

Mr. Crombie: You noticed!

Mr. Fisher: Yes. Madam Chairman, is a Harlequin novelist given a Canada Council grant?

Mr. Porteous: When the writer applies, the writer is put before a jury. Our experience is that most of our juries, if the only work they had before them was the type of manuscript

[Translation]

les réponses fournies dans le questionnaire sur le nombre d'heures consacrées à la création artistique, à l'enseignement, aux expositions, etc., si on prend la loi au pied de la lettre, toutes ces activités sont assimilées à des revenus, si bien que le montant des revenus est plus élevé que les frais. En l'occurrence, la loi a donc été appliquée au sens le plus strict.

Si on prend le cas des agriculteurs par exemple, des juges ont décidé qu'en dépit des pertes déclarées au cours de plusieurs années successives, l'exploitation était rentable.

M. Orlikow: Depuis quelques années, les universités obligent les enseignants à publier, ce qui entraîne des frais. Or Revenu Canada refuse d'admettre ces frais en faisant valoir que les intéressés n'ont pas gagné sur ces écrits.

M. Porteous: Cela me paraît en effet injuste.

M. Orlikow: D'une part le gouvernement encourage les arts en invitant notamment le Conseil des Arts du Canada ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada à subventionner les artistes alors que Revenu Canada au contraire les décourage.

Le président: Pourrais-je faire une remarque?

M. Crombie: Pas en tant que président.

Le président: M. Masters avait fait justement une proposition à cet égard.

Le président suppléant (M. Masters): Je vous donne la parole.

M. Fisher: Merci. Je vous préviens que je risque de ne pas être aussi poli que d'autres que nous avons entendus aujourd'hui, car je m'occupe des finances et non pas de la culture. Je suppose que je suis moins civilisé qu'eux.

M. Crombie: Vous vous en rendez compte.

M. Fisher: Le Conseil des Arts du Canada attribue-t-il des bourses aux auteurs de romans Harlequin?

M. Porteous: Lorsqu'un écrivain fait une demande de bourse, il doit comparaître devant un jury. Je ne pense pas que

[Texte]

that is likely to be published in a Harlequin novel, would probably not give a grant to that writer.

Mr. Fisher: In the same way then if someone were writing a grade three speller, would they likely have difficulty getting a grant from you?

Mr. Porteous: Well, you are asking me to predict what the decision of a hypothetical group of people would be. Normally, if that was the extent of their literary accomplishments, they probably would not get a grant from us.

Mr. Fisher: If someone is a member of a rock group, would they get a grant?

Mr. Porteous: We have given grants to members of rock groups, particularly when they are involved in composing and various other creative activities. There was a group called *Humpty and the Dump Trucks* from Saskatoon. They got a grant from us to do a musical called *Cruel Tears*.

The Chairman: Is that common, or is that an exception?

Mr. Porteous: It is not very common.

• 1200

Mr. Fisher: In my riding we have people who show up beside the roadside periodically and who have paintings that seem to be on some sort of cloth with various—I do not know how they apply it. They put up a sign, \$29.95. Would they, if they submitted that type of material—I am not sure if you can picture what I am describing, but would they get a grant from you?

Mr. Porteous: They might not get a grant; but I am not sure whether or not the Canada Council would give somebody a grant is the only criterion . . .

The Chairman: No, I agree.

Mr. Porteous: —that should apply in the case of the Income Tax Act. We do of course have a very tough competition for all artists. We turn down something like four out of five of all those people who apply to us; and those people are people who have already completed their basic training, so they are already fairly advanced. So it is only a very small proportion of those people who are devoting themselves to being artists in this country who actually get grants from us.

The Chairman: Yes. But I asked those questions—and I apologize for the bluntness of it—but from a tax man's point of view, why would he be put in the position of deciding between a Harlequin novelist and Margaret Atwood? I have a friend who fits very accurately the descriptions we have given here about struggling writers, struggling artists, only her particular interest is to write a Harlequin novel, not to write the great Canadian novel. She puts a different label on it, but she goes through the same financial problems. You are telling me that if they submitted themselves to the council, they might not be judged an artist.

Mr. Porteous: No, I think there is a misunderstanding here. For purposes of the Income Tax Act—for purposes of whether

[Traduction]

le Conseil accorderait de bourses aux auteurs de romans Harlequin.

M. Fisher: Est-ce que vous accorderiez une bourse pour écrire une méthode de lecture destinée aux élèves de troisième?

M. Porteous: Vous me posez là une question hypothétique. Normalement des oeuvres de ce genre ne suffisent pas pour se voir attribuer une bourse.

M. Fisher: Est-ce qu'un membre d'un groupe rock peut obtenir une bourse?

M. Porteous: Oui, nous en avons déjà accordé surtout si ces personnes ont des activités créatrices. Ainsi le groupe *Humpty and the Dump Trucks* de Saskatoon a obtenu une bourse pour composer une comédie musicale intitulée *Cruel Tears*.

Le président: Est-ce que cela arrive souvent ou est-ce une exception?

M. Porteous: Cela n'arrive pas souvent.

M. Fisher: Dans ma circonscription, il y a des gens qui de temps à autre offrent le long de la route des tableaux peints sur une sorte de canevas. Je ne sais pas quelle est leur méthode, mais ils en demandent 29.95\$. Je ne sais pas si vous voyez le genre de tableaux que j'essaie de décrire mais j'aimerais savoir si vous leur donneriez une subvention s'ils en faisaient la demande?

M. Porteous: Il est probable qu'ils n'obtiendraient pas de subvention. Je ne suis cependant pas sûr si l'obtention d'une subvention du Conseil des arts est le seul critère . . .

Le président: Non, j'en conviens.

M. Porteous: . . . pour qu'interviennent les dispositions de la Loi de l'impôt. La concurrence est très serrée pour tous les artistes. Quatre fois sur cinq, les demandes sont rejetées et ces gens qui ont déjà terminé leur formation de base ont donc déjà beaucoup de métier. Cela signifie qu'il y a très peu de gens s'adonnant au métier d'artiste, qui obtiennent de fait des subventions du Conseil au Canada.

Le président: Je vois. Excusez-moi si je suis si direct, mais je voudrais savoir pourquoi on devrait exiger que le percepteur d'impôt décide de la qualité des romans Harlequin et de ceux de Margaret Atwood. J'ai une amie de qui on pourrait dire parfaitement qu'elle mène la dure vie d'écrivain, la dure vie d'artiste, mais il se trouve qu'elle écrit des romans Harlequin et pas le grand roman canadien. L'étiquette est différente sur le livre, mais il n'en demeure pas moins qu'elle fait face aux mêmes difficultés financières. Et vous venez me dire que si ces écrivains faisaient appel au Conseil, on ne les considérerait peut-être pas comme des artistes!

M. Porteous: Je pense qu'il y a un malentendu ici. Ces gens appartiennent à une catégorie tout à fait différente du point de

[Text]

or not the council gives grants, that is a whole different category of question.

The Chairman: Right.

Mr. Porteous: But for purposes of whether or not the nature of this person's income should be considered in a certain way, it is a different type of question. I do not think we should confuse the two. I think a person who is devoting himself or herself professionally to writing Harlequin novels would be just as eligible for Income Tax provisions as Margaret Lawrence.

The Chairman: Can we carry that argument one step further, then? I presume because you have made that argument in favour of rock groups—you mentioned one—people who devise the jingles and sing them for beer commercials: would they be artists?

Mr. Crombie: Tommy Ambrose, certainly.

The Chairman: Yes. I do not care.

Mr. Porteous: Yes, I think they might well be.

The Chairman: And again, can the tax man decide that?

Mr. Porteous: Our position is yes. If an appropriate set of criteria is set out, the tax man is in a position to make that judgment, and can make it quite clearly, and it will be fair to all those people, whatever the nature of their activity.

The Chairman: Okay. That is what we are getting at.

Mrs. Forrester: May I say something too? A man or a woman who writes jingles is usually a very established musician who makes extra income doing that. It is not just people who decide to go into that career. They are usually very, very well trained because they have to write very quickly. So they are not just jingle writers.

The Chairman: You see the difficult problems the tax guy has to look at. If we do not have a clear definition, then a jingle writer can say, hold it, I am as good as Andrew Davis; I may not be leading the symphony, but I am in the same bracket. There is the problem.

Mr. Orlikow: Possibly making more money, too.

The Chairman: But Toni Onley makes lots of money, and we should not be discriminating against him because of it. I think he probably helped to launch our committee. The amounts of money are not the criterion.

Mr. Porteous: No, they are not.

The Chairman: I ask this because I do not think your standards here quite help us in this respect. I have asked it very bluntly because it is the core of the problem. We are setting up an exception to the tax system. That is what we are going to propose. We have done it on very logical broad

[Translation]

vue de la Loi de l'impôt comme du point de vue de l'octroi de subventions par le Conseil.

Le président: Je vois.

M. Porteous: En effet, il faut poser la question sous une autre forme pour décider si les revenus de cette personne doivent être considérés d'une certaine manière. Il ne faut pas mêler les deux. Je pense qu'une personne qui, de par sa profession, écrit des romans Harlequin tombe tout autant dans le champ d'application des dispositions de la Loi de l'impôt que Margaret Lawrence.

Le président: Je poursuis mon argument un peu plus loin. Je suppose qu'on a dû vous présenter à peu près le même argument dans le cas des groupes de rock et vous en avez cité un, c'est-à-dire les gens qui composent les chansonnettes dont on se sert pour les publicités de bière. Peut-on les considérer comme des artistes?

M. Crombie: Tommy Ambrose, c'est indéniable.

Le président: Je veux bien, mais là n'est pas la question.

M. Porteous: Oui, je pense qu'ils pourraient très bien être considérés ainsi.

Le président: Je vous redemande donc si c'est le percepteur d'impôt qui prendra la décision?

M. Porteous: Quant à nous, oui. Si une liste de critères appropriés est établie, le percepteur est en mesure de juger et il peut le faire assez facilement pour que ce soit équitable à l'endroit de tous ces gens, quelle que soit la nature de leur activité.

Le président: D'accord. C'est là où nous voulons en venir.

Mme Forrester: Puis-je ajouter quelque chose? Un homme ou une femme qui écrit des chansonnettes est d'habitude un musicien bien établi qui s'adonne à cette activité pour arrondir ses fins de mois. Il ne s'agit pas de gens qui choisissent ce métier pour en faire une carrière. Ces gens sont d'habitude très bien formés car ils doivent produire très rapidement. Ils ne sont pas exclusivement des compositeurs de chansonnettes.

Le président: Vous voyez bien les problèmes épineux que rencontrera le percepteur d'impôt. En l'absence de définition précise, le compositeur de chansonnettes pourra dire: eh bien, je suis aussi bon qu'Andrew Davis, sauf que je ne suis pas chef d'orchestre mais nos compétences se valent. C'est là que se pose le problème.

M. Orlikow: Il se peut qu'ils gagnent plus d'argent que le chef d'orchestre aussi.

Le président: Toni Onley gagne beaucoup d'argent mais il n'y aurait pas de discrimination à son égard à cause de ce fait. Je pense que c'est à lui que nous devons la création du Comité. Les sommes d'argent ne sont pas un critère.

M. Porteous: J'en conviens.

Le président: Si je signale cela, c'est que je ne pense pas que vos normes nous aient été de quelque utilité à cet égard. J'ai posé la question très directement parce qu'elle est au cœur du problème. Nous établissons ici des exceptions dans le régime fiscal, en fait nous allons en proposer, nous l'avons fait, forts de

[Texte]

statements, and we must test to see whether those logical broad statements will withstand individual scrutiny.

You have made some comments—very good ones—about the nature of artists in this country and their economic background.

• 1205

I do not know whether those statements would hold true for the painter on black velvet in Mississauga or the beer jingle composer and so on. I do not want the tax man to have to decide that, that is my main concern. I do not care how we categorize these people, but let us not put them in the hands of the tax man to make that decision. As Mr. Crombie quite rightly said, the tax man does not want that. So the first thing is that we have to be pretty accurate about who we are describing.

The second thing that we have to do is to make sure that it is acceptable to the Canadian people. No doubt, it has to stand the historic test and everything, but the latest jingle may not be viewed by the Canadian public as great art. It might be seen as a great commercial but not great art. So people might begin to react badly if we gave this person a tax break which they themselves do not enjoy. And that lack of widespread confidence could be a great stumbling block in the implementation of the exception.

I wonder if you could provide us with your definition of what is an artist and please bear in mind my reservations here. One, what is the boundary for it? Where do you draw the line? We have to draw lines whether we like it or not. You are professionals, so let us hear from you on that. Second, having drawn that line, how do we sell it to the Canadian people? I noticed your comments on your earlier report to the Applebaum-Hébert people, where you describe the particular economic difficulties of artists and arts organizations. Please give us a bit of that. I think we need that to justify an exception, and then we need to define the exception clearly.

I would also add that this outline you have would be pretty tough on new entrants into a field, particularly the book publishing field. They might not be able to stand up to any of these criteria and yet they might be more deserving of the exception than a more established writer would be or an artist in some other field. I hope you can forgive me for asking those questions.

Mr. Crombie, I will take it back, and it is your turn.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman. I have a couple of questions but, first of all, I want to make a couple of comments on your own questions, Mr. Chairman. You dealt with the question of the relations between grants and taxes,

[Traduction]

déclarations générales très logiques. Il nous faut désormais voir si nos déclarations générales logiques vont coller à la réalité individuelle.

Vous avez fait des remarques fort intéressantes sur la nature du métier d'artiste au Canada et sur leur situation économique.

Je ne sais pas si ces déclarations tiendraient compte de la réalité du peintre du Mississauga qui travaille sur du velours noir ou encore de celle du compositeur de chansonnettes pour les publicités de bière. Je ne veux que ce soit le percepteur d'impôt qui tranche et c'est là ma principale préoccupation. Peu importent les catégories que nous formons pour désigner ces gens mais ne les livrons pas à la seule décision du percepteur d'impôt. Comme l'a dit très justement M. Crombie, ce genre de situation n'intéresse absolument pas le percepteur d'impôt. Voilà pourquoi il faut définir les critères avec la plus grande précision.

Par ailleurs, il faut nous assurer que cela sera accepté de la population canadienne. Nul doute qu'il faudra que cela soit évalué dans le contexte historique et à la lumière de toute une gamme de facteurs mais le public canadien ne considèrera peut-être pas la dernière chansonnette comme du grand art. On pourra la qualifier de publicité géniale mais certainement pas de grand art. Les gens pouvaient donc trouver assez difficile à avaler que cette personne jouisse d'un dégrèvement fiscal alors qu'eux n'en ont pas. En l'absence de la confiance générale la plus totale, nous mettons en péril la mise en oeuvre des exceptions.

Pourriez-vous nous donner votre définition de ce qu'est un artiste en tenant compte des réserves que j'ai soulevées. Tout d'abord, quelle est la limite? Où cela s'arrêtera-t-il où cela se terminera-t-il? Que ça nous plaise ou non, il faudra imposer des limites. Puisque vous êtes des professionnels, nous voulons recueillir votre opinion. D'autre part, une fois cela fait, comment cela sera-t-il accepté par la population canadienne? Je me suis reporté aux observations que vous avez faites dans le rapport présenté à la Commission Applebaum-Hébert où vous décrivez les difficultés économiques particulières propres aux artistes et aux groupes d'artistes. Pouvez-vous étayer un peu. Je pense que nous avons besoin de vos observations pour justifier une exception et ensuite il faudra définir très clairement cette exception.

J'ajouterai que ce que vous avez déjà préparé limite les possibilités de nouvelles entrées dans le secteur, notamment dans le secteur de l'édition. En effet, les aspirants ne pourront peut-être pas respecter ces critères alors que peut-être ils mériteraient une exception plus encore qu'un écrivain bien établi ou un artiste dans un autre secteur. J'espère que vous me pardonniez de poser ces questions.

Monsieur Crombie, je m'arrêterai ici, et c'est votre tour.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président. Avant de poser mes quelques questions, je voudrais faire quelques remarques sur celles que vous avez posées, monsieur le président. Vous avez parlé des rapports entre les subventions et

[Text]

that somehow the granting process by the Canada Council gets into the question of the definitions of an artist and, therefore, they may be working with definitions of an artist which are not related to the definition of tax.

Let me make this point, if I could, Mr. Chairman. Merely because someone applies to a granting body for a grant and does not get it, does not mean that that person is not what he was before he asked for the grant. If you are a doctor and you apply to the Medical Research Council for a test and you are turned down, as hundreds are, that does not make you less than a doctor. So let us not confuse this, and I want to emphasize that this committee should not confuse granting with taxes.

We are talking here about the tax status of people who are artists, and it has nothing to do with how they get their granting money in terms of their status. They are artists for grants whether they get the grant or not. What is at issue is not that. What is at issue is whether or not they are going to be taxed as artists.

The Chairman: By the way, I agree with you completely and regret my inaccuracies in saying things. I simply wanted to say that if the Canada Council has difficulty describing these people, you can imagine Revenue Canada's problem.

Mr. Crombie: That is my second point.

The Chairman: Sorry.

Mr. Crombie: That is the whole point of this. You said, do not give it to the tax man. The whole point of this committee is in fact to be able to so define the law and the procedures and the processes that they go through that they can then tax them as artists.

The Chairman: Sure.

Mr. Crombie: That is what we are doing, so it is not a new thing. That is why we have the committee. The tax man needs some structure that we think is fair. Your second point, after you got through the taxes and the grants, Mr. Chairman, was that somehow we are making an exception to the tax law. That is what the tax law is about. If you did not have any exceptions you would not have to have any more than one line. Tax everybody so much. All right. Tax everybody by 20%. Flat tax—Pocklington. If there were no exceptions, you would just have one line in the tax law—tax everybody 20%. In a free society, exceptions mean freedom, because that allows you to deal with individual people. We have done it with . . . It is not the first time for us to do it and we are going to do it with artists. We have done it already with farmers; we have done it with fishermen; we do it with sales people; we do it with self-employed people. There are variations throughout the whole of the tax law that make you an individual in terms of what you do. Our job is to so construct the law and the process that people can be what they are and be taxed fairly. The difficulty has been that artists cannot do that. They are not being taxed fairly for what they do. That is the essence of it.

[Translation]

l'impôt et vous avez dit que le processus d'octroi des subventions du Conseil des arts faisait intervenir la définition de l'artiste et que cette définition pourrait ne présenter aucun rapport avec la définition que donnent les autorités fiscales.

Monsieur le président, permettez-moi de faire valoir un point. Ce n'est pas parce que quelqu'un demande sans succès une subvention à un organisme qu'il cesse d'être ce qu'il était avant qu'il demande sa subvention. Si vous êtes médecin et que vous faites appel au Conseil de recherches médicales, sans succès, comme des centaines le font, vous n'en demeurez pas moins médecin. Qu'il n'y ait pas de confusion ici. Il ne faudrait pas que le Comité confonde subvention et impôt.

Il s'agit ici du statut fiscal des artistes et cela n'a rien à voir avec la façon dont ils obtiennent leurs subventions à titre d'artistes. Ils sont artistes qu'ils obtiennent une subvention ou non. Ce n'est pas là que le problème se pose. Il s'agit de déterminer si, à titre d'artistes, ils seront imposés ou non.

Le président: Je suis tout à fait d'accord avec vous et je suis désolé de ne pas avoir dit les choses clairement. Je voulais tout simplement dire que si le Conseil des arts a du mal à décrire ses clients, Revenu Canada ne s'en sortira jamais.

M. Crombie: C'est ce que je voulais dire maintenant et j'y viens.

Le président: Excusez-moi.

M. Crombie: C'est là toute la question. Vous dites qu'il ne faut pas s'en remettre au percepteur d'impôt, mais le mandat de ce Comité est de définir des dispositions législatives et des procédures permettant à Revenu Canada d'imposer les artistes.

Le président: Bien sûr.

M. Crombie: C'est ce que nous sommes en train de faire et ce n'est pas nouveau. Voilà pourquoi nous avons formé un comité. Il faut fournir au percepteur d'impôt une structure équitable, mais vous dites, monsieur le président, que si les artistes ont des revenus sous forme de subventions, on fait une exception à la Loi de l'impôt. C'est à cela que sert la Loi de l'impôt. S'il n'y avait pas d'exception, la Loi de l'impôt se résumerait à une seule phrase. Tout le monde verserait le même impôt. Ce serait aussi simple qu'un impôt de 20 p. 100 appliqué à tout le monde. Ce serait un taux forfaitaire, Pocklington. S'il n'y avait pas d'exception, il n'y aurait qu'une disposition dans la Loi de l'impôt, imposant 20 p. 100 à tout le monde. Dans une société libre, les exceptions sont l'expression de la liberté car cela permet de traiter les gens suivant leur situation particulière. On l'a fait dans le cas . . . ce n'est pas la première fois que nous le faisons et cette fois-ci c'est à l'intention des artistes. En effet, les agriculteurs ont fait l'objet d'exception, les pêcheurs, les vendeurs, et les gens qui sont à leur compte. Il y a la description de circonstances différentes dans les dispositions de la Loi de l'impôt qui fait que les gens sont identifiés suivant ce qu'ils font. À nous de concevoir des dispositions législatives et un processus permettant aux gens d'être imposés équitablement. Ce n'est pas le cas des artistes

[Texte]

[Traduction]

actuellement car ils ne sont pas imposés équitablement pour ce qu'ils font. Voilà donc en substance ce dont il s'agit.

• 1210

Far from our making an exception for the artist, we are trying to bring him into the tax law. Everybody else is treated in the same way. They want to be treated according to the way in which they do their work and be taxed fairly. We are not making exceptions for the artists, we are trying to bring them into the tent, so that they can be treated fairly, in the same way as everybody else is.

Finally, you suggested, Mr. Chairman, that there are two things we have to do with the tax law. We have to define the boundaries. I agree with that. That is why I think they have come up with a definition—there is also the UNESCO definition—and I think the suggestion of weighting it by criteria is important. The boundary is important, I could not agree with you more, but I would suggest that they have made at least a pretty good attempt through listing 11 criteria, which is a heck of a lot more than the tax department has been doing, or the Minister of Finance, or the Minister of Communications.

Secondly, it seems that we have to sell it to the Canadian people. I do not have any doubt about that, Mr. Chairman. Is there any doubt in your mind? As you know, I represent a riding that covers, literally, the waterfront, all levels of society. Everybody wants what is fair. People understand what artists do. I do not have to tell you, because I know you know, but I think it is worth repeating because of the remarks you made. We do not have to sell something that is unusual, or something that is inappropriate to the Canadian people; they know the value of art, because it is art that tells them what their souls are about. All they want to do is to make sure that we have enough of those people around, and that therefore, when they pay their taxes, two things are happening: they are being treated fairly in their taxes but they are still around to create culture for people. If we ain't got that, we are with the squirrels.

Those are my comments on your thoughts, Mr. Chairman.

The Chairman: I stand corrected.

Mr. Crombie: I have two questions, if I may: How do we stack up with the rest of the world? I know that Ireland is everybody's favourite choice, but surely there are other countries, and art has not, of course, been totally successful in bringing peace to that country. It seems to me there are other countries that have done some things in relation to the balance between being taxed fairly and being able to carry out your art. I guess there are two parts to the question. On a list of 10, where are we? And who does things better than we do? Does anybody know? Maybe you do not know.

Ms Forrester: I would say that—I hate to say... the countries behind the Iron Curtain and the Communist countries do support their actors and nurture them from a very young age and make sure that they have a place in life.

Il ne s'agit pas ici de faire une exception pour les artistes car nous essayons de les assujettir aux dispositions de la loi. Tout le monde doit être traité de la même façon. Les artistes veulent être traités suivant la façon dont ils travaillent et être imposés équitablement. Il ne s'agit pas ici de faire des exceptions pour les artistes, mais bien de les intégrer au groupe pour qu'ils soient traités équitablement, de la même façon que les autres.

Monsieur le président, en terminant, vous dites qu'il nous faut prendre deux mesures à l'égard de la Loi de l'impôt. Il nous faut définir des limites. J'en conviens tout à fait. Voilà pourquoi on a présenté une définition, qui est la même que celle de l'UNESCO, mais je pense qu'il est important de la pondérer par des critères. La limite est importante, j'en conviens tout à fait, mais je reconnais qu'on s'est donné le mal de dresser une liste de onze critères, et c'est plus que ne l'a jamais fait Revenu Canada, le ministre des Finances ou le ministre des Communications.

En outre, il semble que nous devons faire accepter cela par la population canadienne. Cela est indéniable, monsieur le président. Comment pouvez-vous en douter? Je représente une circonscription qui s'étend le long de la rive et qui regroupe des gens de toutes les couches de la société. Tout le monde veut que ce soit juste. Les gens comprennent ce que font les artistes. Vous savez sûrement ce que je vais vous dire, mais je pense qu'il est utile de le répéter étant donné les remarques que vous avez faites. Nous n'aurons pas à faire accepter à la population canadienne une chose incongrue, hors de l'ordinaire. La population canadienne connaît la valeur de l'art car c'est par là qu'elle retrouve une communauté d'âme. On veut tout simplement qu'il y ait assez d'artistes et que par conséquent, quand ils payent leurs impôts, deux choses se produisent: qu'ils soient traités équitablement mais que cela ne les empêche pas de créer pour autant. À défaut de cela, tout ira mal.

Voilà donc mes remarques sur vos questions, monsieur le président.

Le président: Je fais amende honorable.

M. Crombie: Pour ma part, je voudrais poser deux questions: comment la situation au Canada se compare-t-elle à celle des autres pays? Je sais qu'on choisit toujours l'Irlande comme point de comparaison, mais il y a d'autres pays et j'estime que l'art n'a pas tout à fait réussi à ramener la paix dans ce pays. Il me semble qu'il y a sûrement d'autres pays où on a pris des mesures pour qu'il y ait un équilibre entre un paiement équitable d'impôt et la possibilité de poursuivre le métier d'artiste. Je suppose que ma question a deux volets. Où nous situons-nous dans une liste de dix pays? Dans quel pays fait-on mieux? Quelqu'un est-il au courant? Peut-être que non.

Mme Forrester: Même si ce n'est pas de bon cœur que je le dis, les pays derrière le rideau de fer et les pays communistes appuient leurs acteurs, les prennent en charge dès leur jeune âge et veillent à ce qu'ils se taillent une place dans la vie.

[Text]

Unfortunately, they also decide where they are going to be in what they do, which is not a good idea. But I personally have never felt that I had to feel not very secure going anywhere else. Artists who achieve a certain status are invited all over the world and they represent their countries. I do not think Canada is any different in that way. I think, perhaps, with the council, a lot of the painters would love to see support so that they could take shows around more often. The orchestras and the ballet companies tour more often and that is very costly. But I think Canada stands to hold its own against any country in the world artistically.

Mr. Crombie: I actually meant in terms of a tax structure.

Ms Forrester: Oh.

Mr. Crombie: It might be worthwhile looking at some alternatives. If I recall, there were some from Sweden and Denmark.

Mr. Porteous: Yes.

Mr. Crombie: I am just trying to remember some stuff I read some months ago. It might be useful for members of the committee to see what other countries do, if we could be provided with that. Was it in the briefing? I did not notice.

The Chairman: It was in the brief and it is in Disney.

Mr. Crombie: Okay.

The final question if I may, comes from David's earlier question. It is on the question of a moratorium. I do not think anybody now seriously would dissent with the view that the tax system on artists and writers is unjust and unfair, and that is why we have this committee. I think that is why the question of the moratorium has been raised on a number of occasions.

• 1215

Did you indicate there is going to be a meeting of the council next week ...

Mr. Porteous: Yes, sir.

Mr. Crombie: —and at that time, the council will deal with it?

Mr. Porteous: It is the week after next.

Mr. Crombie: It is the week after next. If I could offer a comment on that, I do not know how long this process is going to go on. Even after our work is finished, we do not know where it is going to go. We hope it is going to be done soon, but I think it is in the interests of the people you represent that you strike out hard for the moratorium, because they should at least be kept from an unjust and unfair system while we are trying to make it fair and just.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Masters.

[Translation]

Malheureusement, ils leur imposent un lieu de travail, et cela n'est pas une très bonne idée. Pour ma part, je n'ai jamais senti de grande insécurité quand je me rendais à l'étranger. Les artistes qui atteignent à la renommée sont invités partout dans le monde et représentent leur pays. Le Canada n'est pas différent des autres à cet égard. Du point de vue du conseil, beaucoup de peintres aimeraient qu'on leur donne un appui financier pour qu'ils puissent montrer leurs oeuvres ailleurs plus souvent. Les orchestres et les compagnies de ballet partent en tournée plus souvent mais c'est très coûteux. Je pense cependant que le Canada fait très bonne figure par rapport aux autres pays, du point de vue artistique.

M. Crombie: Ma question portait sur le régime fiscal.

Mme Forrester: Oh.

M. Crombie: Nous aurions peut-être quelque chose à apprendre d'autres pays, de la Suède et du Danemark notamment.

M. Porteous: En effet.

M. Crombie: J'essaie de me rappeler certaines données que j'ai lues quelque part, voilà quelques mois. Les membres du comité auraient peut-être ainsi une meilleure idée de ce qui se fait dans d'autres pays. Ces données figuraient-elles dans le mémoire? Je n'ai pas remarqué.

Le président: Elles s'y trouvaient, en effet, mais le mémoire est dans le rapport Disney.

M. Crombie: Je vois.

Une dernière question, si vous me le permettez. Elle a trait à celle que David a posée plus tôt. Il s'agit d'un moratorium. Je ne pense pas que quiconque puisse nier que le régime fiscal applicable aux artistes et aux écrivains soit injuste et inique et c'est pour remédier à cette situation que ce Comité a été créé. C'est également la raison pour laquelle cette question de moratoire a été soulevée à de nombreuses reprises.

Avez-vous dit que le conseil se réunira la semaine prochaine ...

M. Porteous: Oui, c'est exact.

M. Crombie: ... et le conseil se penchera alors sur cette question?

M. Porteous: Ce n'est pas la semaine prochaine mais la suivante.

M. Crombie: Très bien. Si je puis me permettre une observation à ce sujet, je ne sais pas combien de temps va durer ce processus. Même après l'achèvement de nos travaux, nous ne savons pas quel avenir sera réservé à nos conclusions. Nous espérons que la situation va se débloquer bientôt, mais je pense qu'il y va de l'intérêt de ceux que vous représentez que vous exigiez ce moratoire car il devrait au moins ne pas être sous l'emprise d'un système aussi injuste et inique alors que nous essayons de le rendre juste et équitable.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Masters.

[Texte]

Mr. Masters: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to pick it up just for a second because I think it should be addressed somewhere along the line. I do not expect necessarily to hear an answer today, but I am curious as to how our tax system for artists compares with our American cousins. Do we approach it in the same general way, or do they use much the same approach to their taxation of artists? Does anyone know? They have artists the same as we do.

Mr. Porteous: Yes. Personally, I do not feel competent to answer that question because I am not familiar with their system.

Mr. Masters: It is an important question which should be addressed, and I am sure it will be addressed somewhere along the line. While comparisons do not always apply to our country because out of necessity we have to do things differently here, they are very useful. We have the extremes of our system, and as you mentioned, what is done behind the Iron Curtain. They do the same thing with their athletes. They call them amateur athletes, and then they beat the heck out of us in hockey.

To follow up on Mr. Crombie's statement, I suppose part of the problem in bringing the artistic community into a special category, which will probably result from this, is that it then impacts on other special groups in training in perhaps a more certain way and in a less nebulous fashion than it does for many artists. I think of a lawyer's articling or a teacher's being taught. They will sometimes end up in a profession, but then while they are going through that period, if they pick up extra income in marking papers or tutoring and so on, do we treat that income differently, as not just income but as income for a special purpose or a special set of circumstances?

I am not arguing against the proposition, but the difficulty then becomes that we are opening up other avenues of exceptions. I keep going back to hockey and that, because that is my only passion in life. But is a hockey player in training able to count his skates as a business deduction? Would anybody care to comment on that very general kind of approach?

Mr. Porteous: Personally, I would.

Ms Forrester: I would, sure.

Mr. Porteous: Would you like to comment? Go ahead.

Ms Forrester: Any equipment which gets you into any profession should be deductible. It does not matter if you are a hockey player, a ballet dancer or a writer who needs paper to write on. It is a deductible item which you have to charge off to pursue your profession.

Mr. Porteous: On the subject of people who are at the early stages of their career, as it happens, at an early stage of my

[Traduction]

M. Masters: Merci, monsieur le président.

Je voudrais reprendre la même pensée quelques instants car je pense que ce problème devra être abordé à un moment donné ou à un autre. Je ne m'attends pas nécessairement à ce qu'une réponse me soit fournie aujourd'hui, mais je voudrais savoir si l'on peut établir une comparaison entre le régime fiscal applicable à nos artistes et celui applicable à nos cousins américains. Appliquons-nous la même démarche ou les Américains imposent-ils leurs artistes comme nous le faisons? Quelqu'un le sait-il? Ils ont des artistes tout comme nous.

M. Porteous: Oui. Personnellement, je ne me sens pas en mesure de répondre à cette question car je ne connais pas leur système.

M. Masters: Cette question est importante et je suis sûr qu'elle sera abordée à un moment donné ou à un autre. Même s'il n'est pas toujours bon d'établir des comparaisons, elles se révèlent parfois utiles car nous devons faire les choses différemment ici par nécessité. Notre système est tout à fait à l'opposé de ce qui se fait derrière le rideau de fer comme vous l'avez dit. D'ailleurs, ils font la même chose avec leurs athlètes; ils les appellent amateurs, mais ils nous battent à plate couture au hockey.

Pour poursuivre sur la même lancée que M. Crombie, je suppose qu'il est difficile de regrouper la communauté artistique dans une catégorie spéciale, ce que nous recommandons sans doute, car cela se répercute alors sur d'autres groupes spéciaux qui suivent des stages de façon plus indubitable et moins nébuleuse que ce n'est le cas pour de nombreux artistes. Je pense en particulier aux stages que suivent les avocats et les enseignants avant de se lancer dans leur profession. Ils finiront sans doute par embrasser une profession, mais lorsqu'ils suivent ces stages, il se peut qu'ils augmentent leurs revenus en annotant des copies ou en donnant des leçons particulières et ainsi de suite et dans ce cas-là, traitons-nous ce revenu différemment et ne le considérons-nous pas tout simplement comme un revenu et non pas comme un revenu tiré de circonstances spéciales?

Je ne m'oppose pas à cette proposition, mais l'ennui c'est que nous ouvrons les portes à d'autres exceptions. J'en reviens toujours au hockey car c'est la seule passion de ma vie. Mais un joueur de hockey peut-il, alors qu'il suit une formation, déduire ses patins de son impôt sur le revenu? Quelqu'un pourrait-il m'éclairer à ce sujet?

M. Porteous: Certainement.

Mme Forrester: Bien sûr.

M. Porteous: Voulez-vous le faire? Allez-y.

Mme Forrester: Toute pièce d'équipement qui vous permet d'embrasser une profession devrait être déductible. Qu'il s'agisse d'un joueur de hockey, d'un danseur ou d'un écrivain qui a besoin de papier pour écrire, cela n'a aucune importance. C'est un élément qu'on devrait pouvoir déduire car il vous permet de poursuivre votre profession.

M. Porteous: Pour revenir à ceux qui sont en début de carrière, et moi-même, j'ai suivi il y a longtemps un stade

[Text]

career I was once an articling lawyer, which is one of the examples you have given. I think the situation is very different for the examples you have raised, because the career patterns in those careers are quite definite. The stages are quite definite; even the levels of income which can be expected from time to time are quite well defined. Part of our argument for the provisions of the Income Tax Act and the assessment procedures we are recommending here is that it is the nature of the artist's career that his income expectations and the nature of his income are much less certain, much more fluctuating. It is much more difficult to calculate in advance how his career is going to develop. If the Income Tax Act is adjusted in such a way that it reflects the real nature of an artist's capacity to earn, I do not think that necessarily will affect a lot of other career patterns that are in fact very different.

• 1220

Mr. Masters: The important thing is that there is more certainty to a teacher entering into . . .

Mr. Porteous: That is right; exactly.

Mr. Masters: But then make the argument, to be the devil's advocate for just a second, to the teacher who has gone to a great deal of expense in getting his education, who is prepared to teach and who now cannot find a job teaching, has invested time, money, effort and all of the things that an artist does in that direction, only to find that it did not work out. You take that with any course. I am just saying that it is not quite as simple as it would appear on the surface; although, if I can broach a personal opinion, I do agree in the substance of trying to find the definition of an artist to try to accommodate that.

I think we have to appreciate that it does open up a can of worms for other areas. When you talk about fairness, which is the substance of the brief from the artistic community: we want to be treated fairly, as the rest of the populace is being treated. You find yourself arguing both sides of the case and making some sense. I recognize we should be zeroing in on the artistic community, and I just put that on the table as part of the dilemma and part of the challenge you have gone a long way in answering, I believe, in trying to come up with common sense recommendations as to definitions.

And just on the definitions, I point out one last thing on that, and that is, as you go through the various things we might look at, you are still going to end up with a terribly speculative or difficult area to define, to come up with criteria, because if schooling is it, talk to a Mr. Morrisseau from Beardmore, who is an excellent Indian artist, who had a very limited amount of education and yet is an artist of some stature. So the criteria in itself and the weighting factor again bring a whole series of other problems.

I think, Mr. Chairman, that is . . .

The Chairman: I might add that in other industries—if I can use that word advisedly—comparisons with foreign circumstances are important for tax purposes, and when in the

[Translation]

d'avocat, exemple que vous avez cité. Je crois que la situation est très différente car, dans ces cas-ci, la carrière suit un chemin bien défini. Les étapes sont définies ainsi que, dans une certaine mesure, les revenus que vous allez pouvoir en tirer. Nous recommandons que certaines dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu et les procédures d'évaluation soient modifiées car la carrière artistique veut que les revenus que les artistes en tirent soient beaucoup moins certains et beaucoup plus fluctuants. Il est très difficile de savoir à l'avance comment la carrière d'un artiste va évoluer. Si la Loi de l'impôt sur le revenu était révisée de façon à ce qu'elle reflète davantage la nature réelle du revenu potentiel d'un artiste, je ne pense pas que cela se répercuterait nécessairement sur l'évolution de carrières autres qui sont en fait très différentes.

M. Masters: Ce qui est important c'est que la carrière d'un enseignant est moins aléatoire . . .

M. Porteous: C'est exact.

M. Masters: Mais alors présenter cet argument, et je me fais quelques instants l'avocat du diable, à l'enseignant dont la formation a coûté cher, qui est maintenant prêt à enseigner et qui ne peut trouver de poste; cet enseignant qui a investi du temps, de l'argent et des efforts à l'instar des artistes pour ensuite se retrouver le bec à l'eau. La même chose vaut pour n'importe quel cours. En fait, ce n'est pas aussi simple que cela en a l'air; mais si je puis me permettre une opinion personnelle, je suis tout à fait d'accord pour dire qu'il faut essayer de définir ce qu'est un artiste pour pouvoir régler ce problème.

Il faut cependant se rendre compte que l'on se met dans un véritable guépier. L'argument-clé du mémoire de la communauté artistique est d'être traité en toute justice comme le reste de la population. Mais en fait on peut très bien défendre les deux côtés de la médaille tout en restant logique. Je me rends compte que nous devrions concentrer nos efforts sur la communauté artistique et je voudrais simplement vous offrir cet argument qui fait partie du dilemme et du défi que vous avez essayé de relever en essayant, à mon avis, de proposer des recommandations sensées sur la définition à accorder aux artistes.

Et pour poursuivre sur la même lancée, je voudrais vous dire une dernière chose et c'est que lorsque vous allez examiner diverses possibilités, vous allez toujours naviguer dans le flou pour en arriver à certains critères car si l'un d'entre eux est la formation que vous avez reçue, parlez dans ce cas-là à un certain M. Morrisseau de Beardmore, excellent artiste indien, qui a reçu très peu d'instruction mais qui est un artiste de première envergure. Par conséquent, les critères et les facteurs de pondération vont une fois de plus vous lancer sur toute une série d'autres problèmes.

Je crois, monsieur le président, que c'est . . .

Le président: Permettez-moi d'ajouter que dans d'autres industries, si je puis utiliser ce terme, les comparaisons avec d'autres pays sont importantes en ce qui a trait à l'impôt et

[Texte]

Finance committee we were talking about some changes a year and a half ago, any time we found major discrepancies between Canada and United States it became an important point to us. So Mr. Masters has raised a key concern from a tax perspective as well as from a cultural one, and we have asked Mrs. Young, who is one of our researchers, to take a look at that and give us a list of some of the major differences and similarities. So it is an important point.

Mr. Swaneveld: The thing is that the states vary in the U.S. as far as their treatment. California will be quite different from New York in respect of various issues such as self-employed, employed, treating works of art and sales and how to treat revenue. You are talking about a mixed bag there as well, so you cannot refer to the U.S. in general in that respect.

The Chairman: Thank you for the advice. Perhaps Mrs. Young could take a look at New York and California as two centres of American cultural activity and give us comparisons with Ontario and Quebec, because it changes provincially here too.

Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: I have just one little comment. When this matter is being raised with the department, with the Minister, the defence has been that what is being asked for is special consideration for the artists and writers and musicians, and the implication is that somehow there is something wrong in asking that, that it is unfair. But, Mr. Chairman, the reason the Income Tax Act is hundreds of pages long and has hundreds if not thousands of sections is that each of them or many of them outline a special case for a particular group. Farmers and fishermen have been mentioned. We have self-employed people, whether they are doctors or lawyers or salespeople, who have special consideration. A couple of years ago, we said to those people who wanted to invest in the production of films that they could write off almost all or even more than their investment in the form of tax credit. We make special concessions to the oil and gas industry and to people who invest in MURBs.

• 1225

So if we are giving special consideration to the problems of artists and writers and musicians, I do not think we are doing anything different than we have done over the years for all the other groups. I think they are entitled to the same kind of fair consideration as anybody else.

I have just one other comment. You mentioned somebody who is writing for *Harlequin*. My impression is that the problem of somebody who writes a book for *Harlequin* and gets them to publish it will be how to pay tax on the large amount of money she will make.

The Chairman: That is certainly what she is hoping.

[Traduction]

lorsque le Comité des finances discutait il y a un an et demi des modifications à apporter à la loi, nous discussions longuement chaque fois que nous trouvions d'importants écarts entre la loi canadienne et la loi américaine. Je crois donc que M. Masters a soulevé un problème-clé du point de vue fiscal ainsi que culturel et nous avons demandé à M^{me} Young, qui est une de nos attachés de recherches, de s'y pencher et de nous dresser une liste des principales différences et similitudes. Il s'agit donc d'un point important.

M. Swaneveld: L'ennui c'est que la législation diffère selon les États. La loi californienne diffèrera de celle de l'État de New York pour ce qui est des artistes indépendants, des salariés, du traitement réservé aux oeuvres d'art, aux ventes et aux revenus. Là encore, divers éléments entrent en jeu si bien qu'on ne peut pas faire allusion à ce qui se passe globalement aux États-Unis.

Le président: Je vous remercie de ce conseil. Madame Young pourrait peut-être faire des recherches dans l'État de New York et en Californie, deux pôles d'activités culturelles américaines, et établir des comparaisons avec l'Ontario et le Québec, par exemple, car les choses changent ici également en fonction des provinces.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Je n'ai qu'une toute petite observation à faire. Lorsqu'on soulève cette question avec le ministère, avec le ministre, on nous dit toujours que ce qu'on demande c'est que les artistes, les écrivains et les musiciens aient un traitement de faveur et qu'il est injuste d'une façon ou d'une autre de demander des faveurs pour certaines catégories de personnes. Mais, monsieur le président, si la Loi de l'impôt sur le revenu compte des centaines et même des milliers d'articles, c'est précisément parce que chacun d'entre eux ou un bon nombre d'entre eux s'adressent à un groupe particulier. On a parlé des cultivateurs et des pêcheurs. Les travailleurs indépendants, qu'ils soient médecins, avocats ou représentants de commerce, jouissent également d'un traitement spécial. Il y a deux ans, nous avons dit à ceux qui voulaient investir dans la production de films qu'ils pouvaient déduire la presque totalité de cet investissement et même plus de leur impôt sur le revenu. Nous accordons des concessions spéciales à l'industrie du pétrole et du gaz et à ceux qui investissent dans des immeubles résidentiels à logements multiples (I.R.L.M.).

Par conséquent, si nous accordons un statut particulier aux artistes, aux écrivains et aux musiciens, je ne pense pas que nous fassions quoi que ce soit de différent par rapport aux autres groupes. Je pense qu'ils ont droit à la même considération que les autres.

J'ai un dernier commentaire à faire. Vous avez fait allusion tout à l'heure à ceux qui écrivent des livres dans la série *Harlequin*. Ce que je pense, c'est que quiconque écrit un livre pour *Harlequin* et le fait publier devra se demander comment payer l'impôt qui pèsera sur tout l'argent que cette personne récoltera.

Le président: Exactement.

[Text]

May I point out that I personally will need some answers to the questions I raised. If no one else seems to think they are important, I do.

To comment on Mr. Orlikow's statement now, I think he is absolutely correct—and so is Mr. Crombie absolutely correct—that the tax system is loaded up with special cases. But one of the things about those special cases is that they are clearly defined. A MURB is a MURB is a MURB. You know what a MURB is in the tax law, anyway, and you know who gets it.

So that is what I have asked you. I would also ask you to put on your other hat, which is a suspicious hat. Do not give us definitions which invite inventive people to suddenly categorize themselves as artists. There is a lot of that in this world, I regret to say. You need only to look at the very examples you have raised on the question of farmers. They have very important considerations in the Income Tax Act, and because they have that a lot of other people want to be called farmers, and because these other people want to be called farmers we have to go one step further and set up big, long anti-avoidance considerations. As Touche Ross will tell you, many of the complexities in the Income Tax Act come from human nature, not from perversity in Ottawa.

So as you draw up your definitions or tell us how to do it ourselves, I would invite you to keep that greedy aspect of human nature in mind. If we set up a big, open, cushy area, everybody will want to be in it, including your chairman here.

So I look forward to a very stimulating discussion. Thank you very much. It is an excellent advance on our discussion, I think. My only closing comment is to tell you your report came to me in its raw form as confidential, but then you printed it up in a booklet which is distributed by the thousands. I hope you do distribute it widely, because it puts the issue so nicely in perspective. Congratulations.

Ms Forrester: Thank you very much.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

Puis-je faire remarquer que j'aimerais une réponse aux questions que j'ai posées. J'estime qu'elles sont importantes, même si personne d'autre ne le pense.

Pour en revenir à ce que disait M. Orlikow, je pense qu'il a absolument raison ainsi d'ailleurs que M. Crombie, de dire que le régime fiscal est rempli de cas spéciaux. Mais ces cas spéciaux sont très bien définis. Un I.R.L.M. est un I.R.L.M., point final. Vous savez comment la Loi de l'impôt traite les I.R.L.M. et vous savez qui en bénéficie.

Voilà donc ce que je vous ai demandé. Je voudrais également vous dire de rester vigilants, d'être méfiants. Ne nous donnez pas de définitions qui invitent les bricoleurs à se cataloguer soudainement sous le nom d'artistes. Il y en a beaucoup dans ce bas monde, j'ai le regret de le dire. Il suffit de se pencher sur les exemples que vous avez soulevés à propos des cultivateurs. Ils jouissent d'un traitement spécial dans la Loi de l'impôt sur le revenu et c'est pourquoi de nombreuses autres personnes veulent se faire passer pour des cultivateurs et c'est la raison pour laquelle nous devons aller un peu plus loin et dresser certains obstacles. Comme le cabinet Touche Ross vous le dira, le caractère parfois complexe de la Loi de l'impôt sur le revenu est dû à la nature humaine et non pas à quelques perversités originaires d'Ottawa.

Donc lorsque vous dresserez vos définitions ou lorsque vous nous présenterez des recommandations à cet effet, je vous inviterai à ne pas oublier que la nature humaine est souvent vorace. Si nous accordons un traitement de faveur à un groupe, chacun voudra en faire partie y compris moi-même.

Je m'attends donc à ce que cette discussion soit très stimulante. Je vous remercie. Je crois que nous avons fait des progrès. En terminant, je voudrais dire que votre rapport m'est parvenu sous forme confidentielle et que vous l'avez ensuite publié sous forme de livret que vous avez distribué par milliers. J'espère que vous continuerez à le faire car vous avez su placer cette question dans son contexte approprié. Je vous en félicite.

Mme Forrester: Merci infiniment.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canada Council:

Mrs. Maureen Forrester, Chairman;
Mr. Jean-Jacques Fortier, Vice-Chairman;
Mr. Timothy Porteous, Director;
Mr. Claude Gauthier, Treasurer.

From Touche Ross & Co., Chartered Accountants:

Mr. Hendrik Swaneveld, Tax Specialist.

Du Conseil des Arts du Canada:

M^{me} Maureen Forrester, présidente;
M. Jean-Jacques Fortier, vice-président;
M. Timothy Porteous, directeur;
M. Claude Gauthier, trésorier.

De Touche Ross & Cie, Comptables agréés:

M. Hendrik Swaneveld, conseiller fiscal.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Tuesday, March 13, 1984

Le mardi 13 mars 1984

Chairman: Douglas Fisher

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

CONCERNANT:

Order of Reference on the taxation of Visual and Performing Artists and Writers

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 13, 1984
(5)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:10 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Douglas Fisher, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Association of University Teachers: Dr. Sarah J. Shorten, President; Professor Walter Mis, Faculty of Law, University of Alberta; Dr. Donald Savage, Executive Secretary; Professor Virgil Hammock, Fine Arts Department, Mount Allison University and Richard Bellair.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1 (1)*).

Dr. Sarah J. Shorten and Professor Walter Mis made an opening statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:55 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 13 MARS 1984
(5)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 h 10, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie, Fisher et Orlikow.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De l'Association canadienne des professeurs d'université: M^{me} Sarah J. Shorten, président; Professeur Walter Mis, Faculté de droit, Université de l'Alberta; M. Donald Savage, secrétaire exécutif; Professeur Virgil Hammock, Département des beaux-arts, Université Mount Allison, et Richard Bellair.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1 (1)*).

M^{me} Sarah J. Shorten et le Professeur Walter Mis font une déclaration préliminaire, puis eux-mêmes et les autres témoins répondent aux questions.

A 12 h 55, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, March 13, 1984

• 1110

The Chairman: I will call the meeting to order, please. I welcome to our subcommittee the Canadian Association of University Teachers.

From direct personal experience and from looking at the brief, I must say you are very, very welcome. I have always enjoyed the discussions I have had with the group in the past, and I look forward to hearing what you have to say on this very complicated issue.

We welcome specifically, Dr. Sarah Shorten, who is the president. Dr. Shorten, would you like to introduce your colleagues and present your opening statement, please. We will follow our normal procedure with the committee. Mr. Crombie will start with 20 minutes of questioning.

So 20 minutes each for the opening round and the second round will be 10 minutes. Fire away, please.

Dr. Sarah J. Shorten (President, the Canadian Association of University Teachers): Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to introduce Professor Walter Mis of the Faculty of Law at the University of Alberta, who is, as you know, a specialist in matters relating to tax. On his right is Professor Virgil Hammock, who is head of the Fine Arts Department at Mount Allison University. He is also past president of the Universities Art Association of Canada and the Canadian section of the International Association of Art Critics. On my left is Dr. Donald Savage, who is the Executive Secretary of CAUT and Richard Bellaire, who is a member of our professional research staff.

I would just like to indicate that the matter is, as you know, of long-standing concern to the association. We are, coming at the end of some 18 years of history, attempting to see things done right by professors in matters relating to tax.

As you know, research activity in the universities is a condition of employment. It is a part of the definition of the job in condition of appointment and contract documents. As you will also know, it takes many forms, including artistic endeavour. On most campuses now, it is the case that musical composition, painting, sculpture, creative writing and so on are well recognized as legitimate research and scholarly activity within those aspects of the job that relate to research.

Many university professors, and particularly those in areas of the arts and the social sciences, do much of their research not under any external grant or, indeed, any internal special research funding. As you know, many professors are in receipt

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 13 mars 1984

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Je suis heureux de souhaiter la bienvenue aux représentants de l'Association canadienne des professeurs d'université.

J'ai déjà eu des contacts personnels avec certains d'entre vous et, à en juger par votre mémoire, je vous remercie encore plus d'être venus. J'ai toujours beaucoup apprécié les discussions que j'ai pu avoir avec votre groupe par le passé, et j'ai hâte de savoir de ce que vous avez à dire sur ce sujet fort compliqué.

J'aimerais tout particulièrement souhaiter la bienvenue à M^{me} Sarah Shorten, présidente de l'Association. Madame, auriez-vous l'obligeance de nous présenter vos collègues et de nous faire votre déclaration? Nous suivrons ensuite la procédure normale de notre Comité, à commencer par M. Crombie qui disposera de 20 minutes.

Nous avons donc convenu de donner 20 minutes à ceux qui prennent la parole au premier tour et 10 minutes au second tour. Allez-y.

Mme Sarah J. Shorten (présidente de l'Association canadienne des professeurs d'université): Merci beaucoup, monsieur le président.

Permettez-moi de vous présenter le professeur Walter Mis, de la Faculté de droit de l'Université de l'Alberta, qui est, comme vous le savez, spécialiste en droit fiscal. À sa droite se trouve le professeur Virgil Hammock, directeur du Département des beaux-arts de l'Université Mount Allison. Il est également ex-président de l'Association d'art des universités du Canada et de la section canadienne de l'Association internationale des critiques d'art. À ma gauche se trouvent Donald Savage, secrétaire exécutif de l'Association, et Richard Bellaire membre de notre personnel de recherche.

J'aimerais simplement vous indiquer que le problème que vous examinez préoccupe notre Association depuis fort longtemps. Depuis 18 ans, notre Association essaie de faire redresser les torts causés aux professeurs en matière fiscale.

Comme vous le savez, tout professeur d'université doit, s'il veut obtenir et conserver son emploi, se livrer à certaines recherches. Cela fait partie de notre description de tâches et de notre contrat d'engagement. Bien sûr, ce genre de recherches peut se faire sous diverses formes, y compris les réalisations artistiques. À l'heure actuelle, la plupart des universités considèrent les compositions musicales, la peinture, la sculpture, l'écriture artistique et autres comme des activités de recherche tout à fait légitimes, dans la mesure où ces œuvres sont reliées à la discipline choisie par le professeur.

Bon nombre de professeurs d'université, surtout dans les disciplines artistiques et dans les sciences sociales, effectuent leurs recherches sans subvention de l'extérieur et, bien souvent, sans aucune aide financière spéciale de leur propre université.

[Texte]

of grants for such things as sabbaticals and for major and expensive research projects. But the ongoing research of the average humanist or social scientist is just a regular part of their day-to-day activity and their year-by-year activity on the job, and it does not receive any special reimbursement.

Furthermore, what slender funds used to exist within the universities for aids for people to go to conferences, for aid for production and reproduction of manuscripts and so on, have dwindled almost to nothing on those campuses. This means that the situation has simply been getting worse, quite apart from the recent harassment during the reassessment campaign.

The professors have normally and continue normally to fund a good deal of university research out of their own income, and I would remind you that is post tax income. It costs the average professor, I would say, certainly several hundreds of dollars, and in many cases, several thousands of dollars per year to maintain academic respectability and to prepare the work that is really a requirement of the job.

• 1115

The current underfunding of the universities, the restriction to 6 and 5 of the increases to the federal transfers to the provinces for the funding of universities, the effective cut in the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada that was announced in the last few weeks, the underfunding of the universities, which is now so well established in Ontario that one is almost embarrassed to repeat the facts again, the recent disastrous announcements in British Columbia, all these are simply exacerbating a situation that has historically been such that professors have subsidized university research out of their pockets. To suggest that legitimate expenditures in this area are disallowed because they are hobby activities is, I think, really offensive to the professionals whom I represent. It is with that background that I would like to ask Professor Mis to introduce the details of our brief.

Professor Walter Mis (Faculty of Law, University of Alberta): Thank you.

Mr. Chairman, members, what I would like to do this morning is briefly to examine the provisions of the Income Tax Act and how they affect faculty members and people generally in positions similar to those of faculty members. I think it is necessary to get an appreciation of these provisions to see why faculty members seem to fall between the cracks and find themselves in a somewhat difficult position in many instances now.

The Income Tax Act gives three general ways in which faculty members can deduct their expenses. The first one is found in Section 56.1(o), which deals with research grants. Provided for in that section is:

[Traduction]

Certes, bon nombre d'entre eux bénéficient de subventions sous forme de congés sabbatiques, par exemple, ainsi que d'aide pécuniaire pour des projets de recherche très importants et très coûteux. Toutefois, en règle générale, les recherches permanentes qu'un professeur de sciences humaines ou de sciences sociales doit effectuer font partie intégrante de ses activités quotidiennes et de ses programmes annuels, et ne donnent lieu à aucun remboursement spécial.

De plus, les maigres réserves dont disposaient les universités pour aider certains professeurs à assister à des conférences, à produire ou à reproduire des manuscrits etc., se sont considérablement amenuisées, voire évanouies. Cela signifie que la situation s'est tout simplement aggravée, sans parler du harcèlement dont nous faisons l'objet depuis quelque temps avec tous ces nouveaux avis de cotisation.

Les professeurs ont toujours financé, et continuent de le faire, une grande partie des travaux de recherche universitaire à même leurs propres ressources financières, c'est-à-dire avec le revenu qu'il leur reste après impôt. Il coûte en moyenne à un professeur plusieurs centaines de dollars, et souvent plusieurs milliers de dollars, par an pour maintenir sa réputation académique et pour préparer le travail qu'on exige de lui.

Depuis longtemps, les professeurs sont obligés de subventionner les travaux de recherche universitaire à même leurs propres ressources, mais la situation s'est considérablement aggravée à la suite des événements suivants: les universités sont insuffisamment financées, l'augmentation des transferts fédéraux aux provinces en matière d'enseignement postsecondaire est limitée à 6 et 5 p. 100, on a annoncé il y a quelques semaines qu'une réduction du budget du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, les universités sont insuffisamment financées, et c'est un phénomène tellement généralisé, surtout en Ontario, qu'on se sent presque gêné de le répéter, ainsi que les annonces catastrophiques faites récemment par le gouvernement de Colombie-Britannique. Le fait de prétendre que des dépenses légitimement engagées dans des travaux de recherche ne peuvent être déduites parce qu'il s'agit de passe-temps revient véritablement à insulter les professionnels que je représente. C'est dans ce contexte que je vais maintenant donner la parole au professeur Mis, afin qu'il vous présente notre mémoire plus en détail.

Le Professeur Walter Mis (Faculté de droit de l'Université de l'Alberta): Merci.

Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, j'aimerais brièvement ce matin examiner avec vous les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu, et leur conséquence sur les enseignants d'université et sur ceux qui exercent des fonctions semblables. C'est en examinant de près ces dispositions que l'on comprend pourquoi les enseignants d'université semblent être pris en sandwich et se retrouver ainsi dans une situation très difficile.

La Loi de l'impôt sur le revenu offre aux enseignants d'université trois façons de déduire leurs dépenses. La première se trouve à l'article 56 (1)o, qui porte sur les subventions à la recherche. Cet article prévoit ce qui suit:

[Text]

the amount, if any, by which any grant received by the taxpayer in the year to enable him to carry on research or any similar work exceeds the aggregate of expenses incurred by him in the year for the purpose of carry on the work, other than

- (i) personal or living expenses
- (ii) in respect of which he has been reimbursed
- (iii) and expenses that are otherwise deductible.

What that provision does is to enable faculty members who receive research grants to deduct all their expenses from that grant, with the exception of those three items that are specifically delineated therein.

That does not pose a problem generally when you have a research grant. The problem that occurs is that most faculty members do not have research grants in their field of endeavour. Secondly, even if they do have research grants, if they are insufficient the excess cannot be deducted normally. It falls, again, between the cracks. So the first provision that one looks at, from the point of view of a tax position, is the research grant. If you can get a research grant to cover your research, that section is broad enough to cover most expenses, with the exception of personal or living expenses, expenses for which you are reimbursed normally.

So far so good, except that we do not have enough in terms of grants to be able to cover it. The people who are having problems now are people in circumstances such that cannot avail themselves of those provisions, either because they do not have grants or because the grants are insufficient.

The second method whereby faculty members can deduct expenses is found in Section 8(1)(i). This comes under the broad category of office or employment expenses under the Income Tax Act. This is the area in which most people find themselves. They are employees of educational institutions. As employees, therefore, their deductions are severely limited, except to the extent that they are permitted by specific provisions in the statute. Those specific provisions include Section 8(1)(i), which deals with dues and other expenses of performing duties, and they provide:

(i) amounts paid by the taxpayer in the year as:

- (i) annual professional membership dues the payment of which was necessary to maintain a professional status recognized by statute . . .

So the Income Tax Act recognizes that there are certain expenses that even employees are entitled to deduct. The first one is the annual professional dues. Secondly:

[Translation]

la fraction, si fraction il y a, de toute subvention reçue au cours de l'année par le contribuable pour la poursuite de recherches ou de tous travaux similaires, qui est en sus du total des dépenses qu'il a engagées pendant l'année dans le but de poursuivre ces travaux, à l'exception

- (i) des frais personnels ou de subsistance du contribuable . . .
- (ii) des dépenses qui lui ont été remboursées, ou
- (iii) des dépenses déductibles, comme il est prévu par ailleurs, lors du calcul de son revenu de l'année.

Cette disposition permet aux enseignants d'université qui reçoivent des subventions de recherches d'en déduire toutes leurs dépenses, à l'exception de ces trois catégories de dépenses qui sont expressément prévues.

En règle générale, donc, il n'y a pas de problème quand vous recevez une subvention de recherche. Or, la plupart des enseignants des universités ne reçoivent pas de subvention de recherche dans leur propre discipline. Deuxièmement, quand parfois ils en reçoivent, ils ne peuvent pas déduire les dépenses admissibles si ces subventions sont insuffisantes. Ils sont donc assis entre deux chaises. Donc, sur le plan fiscal, la première disposition qui nous intéresse porte sur les subventions de recherche. Si vous pouvez en obtenir une, l'article que je viens de vous lire est suffisamment large pour couvrir la plupart des dépenses qu'ils peuvent engager, à l'exception, je le répète, des frais personnels ou de subsistance, des dépenses qui sont déjà remboursées ou des dépenses déductibles.

Jusque-là, tout va bien, si ce n'est que les subventions, lorsqu'il y en a, sont généralement insuffisantes pour couvrir toutes ces dépenses. Ceux qui ont des problèmes, aujourd'hui, sont ceux qui se trouvent dans une situation telle qu'ils ne peuvent pas bénéficier de ces dispositions, soit parce qu'ils ne reçoivent pas de subvention, soit parce que celles-ci sont insuffisantes.

La seconde méthode offerte aux enseignants des universités pour déduire les dépenses qu'ils ont engagées se trouve à l'article 8(1)(i). Cet article porte sur les cotisations et autres dépenses liées à l'exercice des fonctions. C'est lui qui régit la situation de la plupart des professeurs d'université. Ces professeurs sont des employés d'établissement scolaire et, en tant qu'employés, leurs déductions sont strictement limitées, à l'exception de celles qui sont autorisées par des dispositions expresses de la loi. Ces dispositions expresses comprennent l'article 8(1)(i), qui porte sur les cotisations et autres dépenses liées à l'exercice des fonctions. Cet article porte:

i) les sommes payées par le contribuable dans l'année à titre de

- (i) cotisations annuelles de membre d'association professionnelle, dont le paiement était nécessaire pour la conservation d'un statut professionnel reconnu par la loi . . .

La loi de l'impôt sur le revenu reconnaît donc, même aux employés, le droit de déduire certaines dépenses. La première

[Texte]

- (ii) office rent, or salary to an assistant or substitute, the payment of which by the officer or employee was required by the contract of employment . . .

Again, a provision whereby you can deduct expenses from your employment income.

Thirdly:

- (iii) the cost of supplies that were consumed directly in the performance of the duties of his office or employment and that the officer or employee was required by the contract of employment to supply and pay for . . .

The jurisprudence dealing with that provision is very restrictive. There are cases in which teachers have been allowed to deduct the cost of pencils because they are consumed. You sharpen them as you go along. But you cannot deduct the cost of a pen because that does not get consumed. The ink can be deducted. So, we get this very strict type of interpretation that does not give the ability to deduct very much in terms of expenses.

Fourthly:

- (iv) annual dues to maintain membership in a trade union as defined . . .

The union dues provision. Those are deductible.

Lastly:

- (v) annual dues that were, pursuant to the provision of a collective agreement, retained by the employer from his remuneration . . .

Again, that is an adjunct of the previous union dues provision. So, we have a second provision in the Income Tax Act whereby some expenses can be deducted. It is not, therefore, something novel that we are asking for in broadening the deductions that are available. We already have a precedent within the Income Tax Act, and it is merely a question of how broadly this provision is interpreted. There are two ways one could look at it. One could look at broadening the interpretation which, I suggest is perhaps rather difficult, since the income tax officials normally adhere to the jurisprudence, and there is jurisprudence now that is interpreted fairly narrowly. It would require an amendment to include some of the expenses that, we feel, are legitimate expenses of faculty members and that are not recognized by those that are administering the Act. We hope, through your committee, you will be able to appreciate our legitimate expenses in the course of performing our duties. I would submit that many of the expenses that are being put forward and disallowed now fall in the same category as professional membership dues, cost of supplies that were consumed. There is no rationale for the cost of supplies consumed and distinguishing between that and expenses, for example, of an artist in conjunction with doing his work or his research.

[Traduction]

catégorie de dépenses déductibles comprend les cotisations annuelles à des associations professionnelles. Deuxièmement:

- (ii) loyer de bureau ou salaire d'un adjoint ou remplaçant, que le contrat d'emploi du cadre ou de l'employé l'obligeait à payer . . .

C'est donc une autre disposition qui permet de déduire certaines dépenses du revenu imposable.

Troisièmement:

- (iii) coût de fournitures qui ont été consommées directement dans l'accomplissement des fonctions de la charge ou de l'emploi et que le contrat d'emploi du cadre ou de l'employé l'obligeait à fournir et à payer, . . .

La jurisprudence relative à cette disposition est très restrictive. Dans certains cas, des enseignants ont été autorisés à déduire le coût des crayons qui ont été consommés. En effet, il faut les tailler au fur et à mesure. Par contre, vous ne pouvez pas déduire le coût d'un stylo qui ne peut pas être consommé. Cependant, on peut déduire l'encre qu'il consomme. Vous voyez donc que l'interprétation de cette disposition a jusqu'ici été très stricte puisqu'elle ne permet pas aux enseignants de déduire beaucoup de dépenses.

Quatrièmement:

- (iv) cotisations annuelles requises pour demeurer membre d'un syndicat ouvrier, selon la définition qu'en donne . . .

Les cotisations syndicales sont déductibles.

Enfin:

- (v) cotisations annuelles qui ont été, conformément aux dispositions d'une convention collective, retenues par son employeur sur sa rémunération . . .

Cette disposition s'ajoute à la précédente sur les cotisations syndicales. Nous avons donc une seconde disposition de la loi de l'impôt sur le revenu qui permet de déduire certaines dépenses. Ce n'est donc pas quelque chose de nouveau que nous réclamons en demandant un élargissement des déductions déjà offertes par cette loi. Nous avons un précédent avec la Loi de l'impôt sur le revenu, il s'agit simplement de savoir comment on doit interpréter cette disposition. Il y a deux façons d'aborder le problème. On peut d'abord élargir l'interprétation à donner à ces dispositions, mais cela, à mon avis, serait trop difficile, étant donné que le fisc se reporte généralement à la jurisprudence et que celle-ci, jusqu'à présent, a donné une interprétation assez étroite de la chose. Il faudrait donc adopter un amendement incluant les dépenses qui, selon nous, sont des dépenses légitimes pour des enseignants des universités, mais qui ne sont pas reconnues par ceux qui administrent la loi actuelle. Nous espérons que vous réussirez à faire reconnaître la légitimité des dépenses que nous engageons pour accomplir nos tâches. J'estime qu'un grand nombre des dépenses dont nous réclamons la déductibilité aujourd'hui interdite tombent dans la même catégorie que celle des cotisations syndicales, du coût des fournitures consommées, etc. Il me paraît tout à fait illogique de pouvoir déduire le coût des fournitures consommées mais de ne pas

[Text]

If one cannot fit within Section 8(1)(i), then there is a third method by which expenses can be deducted, and here is where we get into the problems, or the major problems recently. Under the Income Tax Act, one part of the act deals with your income from a business, and business is a separate division of Part 1 of the Income Tax Act. One of the distinguishing features of business income, as opposed to office or employment income, is the fact that business income is determined on the basis of the profit from business. If you are a faculty member carrying on research and that is being done with the intention of creating a work of art, publishing a manuscript, then it is possible, in fact very probable, that you are anticipating money to come from it. Therefore, you have the *prima facie indicia* of a business. Generally in the past Revenue Canada has taken a flexible interpretation to this. In other words, if people were legitimately incurring expenses in conjunction with activities that they honestly believed would possibly lead to a profit for them—and in many instances they ultimately did—then Revenue Canada was prepared to accept this as being a business activity.

• 1125

What is the consequence of being interpreted as a business activity? The consequence is that the income is taken as the positive stream, the expenses are deducted from that positive stream. If the expenses are less than the income then there is a profit and this is taxed.

On the other hand, if the expenses exceed the income then there is a loss. By virtue of Section 3 of the Income Tax Act the streams, both from employment, from property and from business, all merge into one so that the losses ultimately were offset against other sources of income.

Most recently Revenue Canada has begun to apply what we consider to be a very unreasonable interpretation of business in this context. They have taken the position that a reasonable expectation of profit means that you must show some profit almost immediately. We submit that this is really a position that is unrealistic. To start with, in the art field it is not realistic to assume that the day an artist paints a canvas, the day an author writes a book, that person is going to make a profit. This is not even criteria that is applied in other business areas let alone in the artistic field. History is notorious for examples of great artists who have starved for much of their lives before they have been able to come up with anything that is acknowledged to be good. Now academics find themselves in that position. They enter into activities that are an adjunct of their academic work. They carry on the activities, they get small amounts from their activities, perhaps in initial years, and now Revenue Canada starts to take the position that if there is no profit then there is no business, and therefore you cannot deduct these amounts from your other income.

I would suggest that the extreme example of this, separate and apart from the art field, is a recent case in the farming area which I bring to the committee's attention. A farmer acknowledged having hundreds of acres of land and having

[Translation]

pouvoir déduire les dépenses engagées par exemple par un artiste pour accomplir son travail ou sa recherche.

Si l'article 8(1)i) ne correspond pas à la situation de l'enseignant, on peut alors avoir recours à une troisième méthode de déduction des dépenses, et c'est là que les problèmes se posent, surtout depuis quelque temps. Une partie de la Loi de l'impôt sur le revenu porte sur le revenu tiré d'une activité commerciale, et l'activité commerciale en soi constitue une division distincte de la Partie I de la loi de l'impôt sur le revenu. Par opposition au revenu d'emploi ou de bureau, le revenu tiré d'une activité commerciale est déterminé en fonction du profit de cette activité. Si vous êtes professeur d'université et que vous faites de la recherche dans l'intention de créer une oeuvre d'art ou de publier un manuscrit, il est alors possible, et même fort probable, d'envisager d'en tirer un revenu. En conséquence, il y a présomption d'activité commerciale. Dans le passé, le fisc donnait généralement une interprétation très souple à cette disposition. En d'autres termes, si des individus engageaient des dépenses légitimes dans le cadre d'activités dont ils espéraient, en toute bonne foi, tirer peut-être un certain revenu, et c'est ce qui se passait souvent, le fisc était prêt à considérer cela comme une activité commerciale.

Si l'on considère cela comme une activité commerciale, que se passe-t-il? Il en résulte que le revenu est considéré comme l'élément positif, et que les dépenses sont déduites de cet élément positif. Si les dépenses sont inférieures aux revenus, il y a donc profit et c'est ce profit qui est imposable.

Par ailleurs, si les dépenses dépassent les revenus, il y a alors perte. En vertu de l'article 3 de la Loi de l'impôt sur le revenu, les revenus tirés d'un emploi, d'un bien ou d'une activité commerciale sont tous fusionnés afin que les pertes éventuelles puissent être compensées par d'autres sources de revenus.

Tout récemment, Revenue Canada a décidé d'adopter ce que nous considérons comme une interprétation tout à fait déraisonnable de l'expression activité commerciale, dans ce contexte. Il estime en effet qu'un «espoir raisonnable de profit» signifie que vous devez enregistrer des profits presque immédiatement. Nous estimons que c'est une interprétation tout à fait illogique. Ainsi, dans le domaine artistique, il n'est pas du tout réaliste de supposer que l'artiste qui peint un tableau ou l'auteur qui écrit un livre va faire un profit le même jour. C'est un critère qui ne s'applique même pas à d'autres activités commerciales, encore moins au secteur artistique. L'histoire nous donne maints exemples de grands artistes qui ont vécu toute leur vie dans la pauvreté avant de pouvoir être reconnus. De nos jours, les professeurs d'université se retrouvent dans la même position. Ils entreprennent des activités qui sont un complément nécessaire à leur travail académique, et Revenue Canada décrète tout d'un coup que, s'il n'y a pas de profit, il n'y a pas d'activité commerciale et, par conséquent, vous ne pouvez pas déduire ces dépenses de votre autre revenu.

Pour vous donner un exemple extrême de cette situation, qui s'est produit récemment, dans un secteur autre que le secteur artistique, puisqu'il s'agit du secteur agricole. Un agriculteur a reconnu avoir des centaines d'acres de terrain et des biens

[Texte]

assets worth hundreds of thousands of dollars, farming all of his life and getting into financial difficulties in the last few years because he could not make payments on the bank loan. He had to take an outside job in order to make payments on the loan for his farm and was challenged by Revenue Canada on the basis that he was not a bona fide farmer. He was flabbergasted. He lived on a farm. He farmed. He was trying to finance his loan for the farm through that mechanism and he was challenged by Revenue Canada as not having his primary source of income from farming in that given year. Well of course with that kind of an extreme interpretation it is impossible to ever apply Section 111, the loss provisions, because you never make money whenever you lose money. Whenever you lose money, that year is discounted for all intents and purposes. I think that ludicrous situation in the farming area is going to be rectified. Some more recent decisions indicate that the courts have possibly re-examined the rationale behind that reasoning.

But in the art field we still find ourselves with this problem. What do you do when you are an artist? You are doing what you are paid to do at a university; that is part of your job. You must do that work. You cannot deduct the expenses because they do not fall under Section 8.(1)(i). You are not able to deduct them from research grants because they do not exist or they are insufficient. So you fall back into the business area. And this of course is the reason why we get a bit of clouding of the issues here. You take whatever step you can in order to try and protect your position, because paying with after-tax dollars for expenses that are required in conjunction with your work is patently unreasonable.

• 1130

We have recognized this in many other areas. We have recognized that there are expenses of carrying on certain kinds of offices. Perhaps the best example I can think of is Members of Parliament and other elected representatives. They get a tax-free allowance equivalent to up to half of their salary. Why? Because there is a recognition that in their positions they must of necessity spend money. They cannot be expected to go out and get their salary, be taxed on it and from whatever is left then spend money as part of their job in dealing with their constituents. Parliament has recognized that. But Parliament has not recognized it with respect to academics.

It has been all right for the most part until now, because of the flexibility in interpretation that Revenue Canada has taken in the past. If you could not fit into the research area and you could not fit into Section 8.(1)(i), then they were flexible enough, with respect to reasonable expenses in conjunction with your activities as an academic, that you could deduct those losses as business losses. But now we have this strict

[Traduction]

estimés à plusieurs centaines de milliers de dollars. Il a travaillé toute sa vie dans son exploitation agricole mais, récemment, il a eu des difficultés financières parce qu'il ne pouvait pas rembourser son emprunt bancaire. Il a dû donc trouver un emploi à côté, afin de pouvoir rembourser l'emprunt qu'il avait contracté sur son exploitation agricole. Or, Revenu Canada a contesté son statut en prétendant qu'il n'était pas un agriculteur de bonne foi. Il en a été sidéré. Il vivait dans son exploitation agricole, il y travaillait et, s'il avait pris un emploi à côté, c'était tout simplement pour rembourser l'emprunt qu'il avait contracté auprès de la banque sur son exploitation agricole. Ainsi, Revenu Canada a décrété que, pour l'année en question, la principale source de revenu de cet agriculteur n'était pas l'agriculture. Avec une interprétation aussi extrême des dispositions de la loi, il est pratiquement impossible d'appliquer l'article 111, qui porte sur les pertes, étant donné que vous ne faites jamais de profits lorsque vous accusez des pertes. Chaque fois que vous accusez des pertes, on considère que, pour l'année en question, vous ne vous livriez pas à une activité commerciale. Je pense que cette situation ridicule, dans l'agriculture, va bientôt être rectifiée. Certaines décisions prises récemment indiquent que les tribunaux ont peut-être réexaminé le raisonnement de Revenu Canada.

Cependant, dans le domaine artistique, nous nous heurtons toujours à ce problème. Que faites-vous quand vous êtes un artiste? Vous faites ce pour quoi vous êtes payé dans une université. Cela fait partie de votre travail. Vous devez le faire. Cependant, vous ne pouvez pas déduire les dépenses qui s'y rattachent parce qu'elles ne tombent pas dans le champ d'application de l'article 8(1)i). Vous ne pouvez pas les déduire non plus des subventions de recherche parce que vous n'en avez pas reçu ou parce qu'elles sont insuffisantes. Vous retombez donc dans la catégorie des activités commerciales, et c'est la raison pour laquelle tout devient un peu nébuleux. Vous essayez de faire le maximum pour vous protéger, car il est manifestement anormal de payer, avec votre revenu après impôt, des dépenses reliées à des activités de recherche qu'exige votre travail.

C'est pourtant un concept qui est très reconnu dans plusieurs autres domaines, notamment dans le cas des dépenses reliées à certains emplois. Le meilleur exemple que je puisse vous donner est celui des députés et des autres représentants élus. Ils reçoivent une allocation non imposable qui peut aller jusqu'à la moitié de leur salaire. Pourquoi? Parce que l'on reconnaît que, étant donné le poste qu'ils occupent, ils doivent nécessairement dépenser de l'argent. On ne peut pas leur demander d'assumer ces dépenses à même leur salaire qui est, lui, imposé. Le Parlement a donc reconnu ce principe. Cependant, il ne le reconnaît pas pour les professeurs d'université.

Jusqu'à présent, tout allait bien, ou à peu près, puisque Revenu Canada donnait une interprétation assez souple des dispositions de la loi. Si votre cas ne relevait ni de l'article sur les subventions de recherche ni de l'article 8(1)i), le fisc vous permettait cependant de déduire ces pertes à titre de pertes commerciales, dans la mesure où les dépenses engagées étaient raisonnables et étroitement reliées à vos activités de professeur

[Text]

interpretation being taken by Revenue Canada and we come to a juncture where I submit to you members, that it is patently unreasonable. Academics in their particular fields, some more than others—and we are the first to admit that the expenses are not the same for all academics—some have to spend a substantial amount of money in order to further their area of teaching. Others spend much less. So we are not talking about giving away money to somebody for nothing. What we are talking about here is recognizing legitimate expenses that have been incurred, as of necessity, in circumstances where now, by virtue of this very strict interpretation of business activities, we find ourselves in this situation at a time when academics are being challenged by the public generally.

I think you have heard in the introductory comments the fact of the difficulties that are being experienced in a number of universities; the fact that people are becoming concerned to see that there is some cost benefit in many areas from what academics are doing. It is increasing the pressure on academics to perform. In order to perform—whether it be writing, whether it be artistic work, whether it be research—academics must fund a lot of this additional work on their own, because university budgets are being cut. Funding agencies are cutting their grants. So you are caught in the squeeze. On the one hand you must spend more to justify your position; on the other hand the funding agencies that you might be able to look to or the universities, as employers, who might have funds to assist are having their budgets cut. So you are getting it from both sides. On the one hand you must spend more, on the other hand your outside sources of income are being reduced. So you are squeezed in between.

What we are suggesting to this committee is that in those circumstances some relief must be given under the Income Tax Act to recognize the position of academics for legitimate expenses. Our brief now addresses itself to this and it also addresses itself to a couple of other matters with respect to this, and one is the matter of the accounting with respect to expenses.

• 1135

This is now a second aspect of our brief. The three items of taxation now I will leave, and I will move on to the second aspect of the brief, and that is the treatment of expenses.

In the past, as research or expenses in conjunction with artistic endeavour were incurred, they were expensed as they were incurred, in the current year. In effect, this is the cash method of accounting. This is not unique. In the Income Tax Act research expenses are notable for their treatment in that fashion. There is nothing in the Act that specifically permits it except the way the Act chooses to treat them as being 100% write-offs. There are provisions in the Act that state that a research expense can be written off as a current expense.

[Translation]

d'université. Cependant, depuis quelque temps, Revenu Canada a décidé d'adopter une interprétation beaucoup plus stricte, et nous en arrivons à un point, messieurs, où la situation devient manifestement intolérable. Les professeurs d'université doivent, certains plus que d'autres, selon leur propre discipline, engager des dépenses très importantes pour préparer leurs cours et faire des recherches dans leur propre discipline. D'autres doivent dépenser moins. Cela dépend. Nous ne demandons donc pas qu'on leur donne de l'argent pour rien. Nous demandons plutôt que l'on reconnaisse les dépenses légitimes qui doivent être engagées, par nécessité, car à l'heure actuelle, étant donné la stricte interprétation qu'on donne de l'expression activités commerciales, nous nous retrouvons dans une situation telle que nous sommes contestés par l'ensemble du public.

Ma collègue vous a parlé tout à l'heure des difficultés que connaissent bon nombre d'universités. Certains se rendent compte également de la rentabilité que peuvent avoir certaines des activités entreprises par les professeurs d'université, et ces derniers font l'objet de pressions plus intenses pour produire. Or, afin de produire, que ce soit un ouvrage littéraire, une oeuvre artistique ou un travail de recherche, les professeurs d'université doivent puiser dans leurs propres ressources pécuniaires, car les budgets des universités ont été considérablement réduits, tout comme les subventions distribuées par certains organismes. Les professeurs d'université sont donc coincés. D'une part, on les oblige à dépenser plus en travaux de recherche pour justifier leur poste; d'autre part, les organismes qui distribuent des subventions ou les universités, qui sont vos employeurs, ne peuvent pas vous aider parce que leurs budgets ont été réduits. On est coincé des deux côtés. D'une part, on vous oblige à dépenser plus et, d'autre part, les sources extérieures de revenu sont, elles aussi, tarées.

Dans ces circonstances, nous estimons que la Loi de l'impôt sur le revenu devrait prévoir une certaine forme de dégrèvement fiscal permettant aux professeurs d'université de déduire des dépenses légitimes. Vous trouverez plus de détails à ce sujet dans notre mémoire, qui aborde également plusieurs autres questions, notamment celle de la méthode comptable applicable à ces dépenses.

Nous venons de parler des trois méthodes de déduction des dépenses, conformément à la Loi de l'impôt sur le revenu, et nous allons maintenant passer à la deuxième question qu'aborde notre mémoire, à savoir le traitement de ces dépenses.

Dans le passé, toute dépense engagée dans le cadre d'un travail de recherche ou d'une oeuvre artistique était présumée telle l'année pendant laquelle elle était engagée. En fait, il s'agit de la méthode de la comptabilité de caisse. Cette situation n'est pas unique. Dans la Loi de l'impôt sur le revenu, c'est ainsi que sont considérées les dépenses reliées à des activités de recherche. Aucune disposition ne le prévoit expressément, mais la Loi prévoit que ces dépenses peuvent être déduites à 100 p. 100 à titre de dépenses courantes.

[Texte]

There is no magic in capitalizing, or the necessity of capitalizing. Recently Revenue Canada authorities have for some reason decided that expensing items that are incurred by artists and authors is not a permitted method of dealing with these expenses. As a consequence, these now have to be capitalized. I would suggest to this committee that that is completely unrealistic, given what we are dealing with. Many of these expenses are for items that give rise to benefits not from a profit point of view in terms of a specific work of art or a specific book, but generally they deal with a person's field of endeavour.

To capitalize these expenses from Revenue Canada's point of view, of course, is beneficial, because they say you can capitalize them, expecting full well that you will never be able to recover the bulk of them because you will not be able to get income from them. If you spend money researching for a book and you write that book and it does not yield sufficient income, then those expenses are lost. Therefore you are put in the position where in effect the requirement to capitalize, to use the accrual method of accounting as opposed to the cash method, in effect is substantially prejudicial to academics in this field.

There is a specific exemption in the Income Tax Act for farmers and fishermen who find themselves in similar circumstances, because a farmer who raises a crop or a fisherman who catches a crop does not know what the money is that he is going to receive for his crop until he sells it. As a consequence, in those circumstances, and because of the difficulty of trying to capitalize these items, the Income Tax Act specifically recognizes it and states that you are on the cash basis of accounting. So whenever you incur expenses in conjunction with farming, as an example, those expenses are expensed in the given year and you bring into income the fruit, the grain, the cattle, or whatever, in the year in which you sell it, because that is when you know what you will get for it.

Well, if that rationale applies in the farming business, I would suggest to you that it applies even more so in the academic fields that involve writing and art. If you paint a picture, that picture may be worth \$50; it may be worth \$5000. To say that you have to put some value on that picture today is completely unrealistic. Artists get for their paintings what they can get from somebody who buys. You may ask the world, but you will soon come down to it.

It reminds me of an incident not too long ago of a friend of mine who is an artist. He had requested that I go to an art show to look at the price of a painting that he had tried to buy. It turned out that his bid was I think \$5000 for the painting. He lost; and he was curious to find out what it was being put up for at the show. It ultimately sold for something more than the \$5000, but not much. But the people who bought it had now put the paintings up for sale at \$25,000—all within nine months—to give you an idea of how the price fluctuates.

[Traduction]

Or, récemment, le fisc a, pour une raison ou pour une autre, décidé que les dépenses engagées par les artistes et les écrivains ne pouvaient pas être calculées de cette façon. En conséquence, il faut les capitaliser. J'estime que c'est une décision tout à fait illogique, étant donné le contexte dans lequel nous opérons. Bon nombre de ces dépenses donnent lieu à des avantages, non pas sur le plan pécuniaire, mais plutôt en raison des réalisations qu'elles rendent possibles dans la discipline concernée.

Certes, Revenu Canada a intérêt à exiger la capitalisation de ces dépenses, même s'il sait parfaitement que vous ne pourrez jamais en récupérer la majeure partie étant donné que vous ne pourrez pas en tirer un revenu. Si vous engagez des dépenses pour faire des recherches en vue d'écrire un livre, que vous écriviez ce livre mais que celui-ci ne vous rapporte pas suffisamment de revenus, vos dépenses ont été engagées en pure perte. En conséquence, on cause un tort grave aux professeurs d'université lorsqu'on les oblige à utiliser la comptabilité d'exercice plutôt que la comptabilité de caisse.

La Loi de l'impôt sur le revenu prévoit expressément une exception dans le cas des agriculteurs et des pêcheurs qui se trouvent dans des circonstances semblables; en effet, un agriculteur qui cultive telle variété ou un pêcheur qui part en mer ne sait pas combien d'argent il tirera de sa production tant qu'il ne l'a pas vendue. Le fisc reconnaît que, dans ces cas-là, il serait difficile d'essayer de capitaliser ces dépenses et, par conséquent, la Loi de l'impôt sur le revenu permet à ces gens-là d'utiliser la comptabilité de caisse. Ainsi, chaque fois que vous engagez des dépenses pour des activités agricoles, par exemple, ces dépenses sont comptabilisées l'année où elles sont engagées, et le revenu que vous tirez de la vente du fruit, de la céréale, du boeuf ou quoi que ce soit, est comptabilisé l'année pendant laquelle vous avez vendu votre produit, car ce n'est qu'à ce moment-là que vous savez combien vous en tirez.

Si l'on applique ce raisonnement à une activité agricole, on devrait l'appliquer d'autant plus au secteur académique, qui comprend les oeuvres littéraires et artistiques. Lorsqu'un artiste peint un tableau, celui-ci peut valoir \$50 ou \$5,000. Il est tout à fait illogique de fixer une valeur au tableau immédiatement. Les artistes obtiennent, pour leurs tableaux, ce que les acheteurs veulent bien leur donner. Ils vont peut-être demander la lune, mais finalement, ils seront bien obligés de prendre ce qu'on leur donnera.

Cela me rappelle un petit incident assez récent. Un de mes amis, qui est artiste, m'avait demandé d'aller à une exposition de tableaux pour savoir combien valait un tableau qu'il avait déjà essayé d'acheter. Il en avait proposé \$5,000 et avait perdu. Il voulait donc savoir combien le propriétaire en demandait à cette nouvelle exposition. Le propriétaire l'avait acheté à un peu plus de \$5,000, mais guère plus. Or, il en demandait maintenant \$25,000, et ce, neuf mois plus tard. Cela vous donne une idée des variations de prix.

[Text]

• 1140

Now, how do you pick a value for art, if you are going to use the accrual method of accounting? Well, that is what Revenue Canada is now suggesting to artists in this area, which I suggest to you is unrealistic; and therefore one of our recommendations is that this type of treatment cease.

In summary, therefore, what I would like to do is go through our recommendations briefly. There are only four recommendations.

The first recommendation is that where employees are required to conduct activities of a scholarly, artistic, or research nature, properly receipted expenses which are not reimbursed by an academic institution or grant should be deductible from employment income by such employees in the year of expenditure. This, I would suggest to you, would not require any very major departures from what is in the Act right now; it would only require an amendment to Section 8.(1)(i) to allow those types of deductions.

That type of amendment could be drafted so as to prevent abuses, I would suggest to you, if there is any fear, because Section 8.(1)(i) already permits deductions, and there has been no clamour, to my knowledge, from Revenue Canada that that is being abused as it stands now. Therefore additional legitimate expenses of academics that fall into that category that I have indicated but that are now not included in there could be included by way of an amendment to Section 8.(1)(i).

Our second recommendation is that the recommendations of the report of the Secretary of State, "Federal Tax Issues Of Concern to the Arts Community of Canada", which is referred more commonly as the "Disney report", be applied in the context of the use of the criterion of reasonable expectation of profits in judging the deductibility of professional expenses by writers and artists. This comes back to the question of carrying on business. The past treatment by Revenue Canada has been flexible. Now they are taking a much more stringent approach, which we believe is unreasonable. Our second recommendation is that the flexibility be continued, instead of taking the stringent, unrealistic approach that is taken now.

The third recommendation is that the Secretary of State recommend to the Minister of Finance that the Tax Policy Branch be instructed to resolve existing definitional problems and to draft an amendment to Section 10 of the Income Tax Act which will enable artists and writers to operate their accounting on a cash basis. That is merely, again, to continue with what has been done in the past for years and years and years; that has been done by artists in this area. Now, for some reason, a policy decision has been made in Revenue Canada offices to change this. If in fact an amendment is needed to Section 10 to permit them to use the cash basis, then this is what we are recommending.

[Translation]

Alors comment établissez-vous la valeur d'une oeuvre d'art, si vous comptez utiliser un système de comptabilité d'exercice? C'est ça justement ce que le ministère du Revenu est en train de proposer aux artistes, mais je vous dis que cela n'est pas du tout réaliste. Nous recommandons entre autres que l'on mette fin à ce genre de traitement.

J'aimerais maintenant passer rapidement en revue nos recommandations. Il n'y en a que quatre.

La première recommandation, c'est que si les employés doivent exercer des activités d'une nature intellectuelle ou artistique ou de recherche, les dépenses dûment attestées par un reçu et non remboursées par un établissement d'enseignement ou par une subvention soient déductibles du revenu d'emploi des employés en cause l'année où elles interviennent. Cela n'exigerait, je pense, que de très légères modifications par rapport à ce que la Loi prévoit à l'heure actuelle. Il suffirait de modifier l'article 8.(1)i) de façon à autoriser ce genre de déductions.

Si vous craignez que cela donne lieu à des abus, il serait possible de rédiger cet amendement de façon à empêcher tout abus, car l'article 8.(1)i) permet déjà certaines déductions, et à ma connaissance, le ministère du Revenu n'a pas encore jeté les hauts cris à son sujet. C'est pourquoi je pense que des dépenses légitimes supplémentaires, engagées par des personnes qui appartiennent à la catégorie que je viens de décrire, pourraient être ajoutées par voie d'un amendement à l'article 8.(1)i).

Notre deuxième recommandation, c'est que les recommandations du rapport du Secrétaire d'État, intitulé «La fiscalité fédérale et les artistes au Canada», communément appelé rapport Disney, s'appliquent en fonction du critère de l'attente raisonnable d'un bénéfice pour ce qui est de déterminer la déductibilité des dépenses professionnelles des écrivains et des artistes. Cela nous ramène à la question de ce qu'est une entreprise. Par le passé, le ministère du Revenu a toujours été souple sur ce point. Mais il a dernièrement adopté une approche beaucoup plus sévère, que nous jugeons déraisonnable. Notre deuxième recommandation, c'est donc qu'une certaine souplesse vienne remplacer l'approche sévère et déraisonnable qui a cours à l'heure actuelle.

La troisième recommandation, c'est que le Secrétaire d'État propose au ministre des Finances de donner instruction à la Direction de la politique fiscale de résoudre les problèmes de définition actuels et de rédiger une modification à l'article 10 de la Loi de l'impôt sur le revenu, en vue de permettre aux artistes et aux écrivains de pratiquer la comptabilité de caisse. Là encore, cela vise tout simplement le maintien d'une pratique qui est en vigueur depuis des années et des années. Pour je ne sais trop pour quelle raison, une décision d'ordre politique a été prise par le ministère du Revenu pour changer la situation. S'il faut modifier l'article 10 pour permettre aux artistes de pratiquer la comptabilité de caisse, alors c'est ce que nous recommandons.

[Texte]

The last recommendation is that the federal government enact legislation similar in principle to the Administrative Procedures Act in the U.S. to enable taxpayers to participate in the formulation of regulations, and that the above proposed legislation apply to new and/or revised interpretations emanating from departmental sources including new and/or revised interpretations resulting from individual cases decided by the courts. This is a broad policy recommendation to prevent this ambush type of operation of Revenue Canada.

This is not found, by the way, just in this area. Revenue Canada is noted for this type of activity. Because they have a four-year limitation period and taxpayers have a 90-day, now to be extended to 180-day ... again a glaring disparity in rights, I would submit ... Revenue Canada are noted for waiting for a couple of years before they implement any changes or challenge taxpayers. And why? Because they know they have four years within which to make these changes.

• 1145

If they gave the taxpayers the same benefit of four years, it would be a different story. They pick and choose in many instances, changing their interpretation retroactively. The taxpayers have no protection at the moment. For example, the interpretation, that we are now facing with respect to expenses of academics, goes back a number of years. In other words, it is not for current years that taxpayers are being challenged; it goes back a number of years.

So what happens? An academic finds himself with four years of reassessments. If in fact, they are going to change their position, why are they not bound by the rules of common decency, as in any other area where laws are not retroactive?

What we are saying here is: If Revenue Canada are going to change their interpretation, they should not be permitted to allow people, whether in this area or any other, to go ahead and do things with the ostensible blessing of Revenue Canada, then three years later say, let us ambush all of those people retroactively and reassess them. Let them fight us in court because it is going to cost them more than it is worth.

When you look at it from the point of view of Revenue Canada, it is certainly a no-lose situation, because in most instances, the taxpayers cannot afford to fight. Now, we represent academics as a group here, but individually most of the claims are fairly small. It does not pay for an academic to retain counsel independently to fight a few-hundred-dollar claim. The costs of litigating are in excess of that. Admittedly those costs are deductible from income, which is nice to know, but still you are losing money. So most people are not in a position to fight.

[Traduction]

Notre dernière recommandation, c'est que le gouvernement fédéral adopte une loi semblable dans son principe à l'*Administrative Procedures Act* des États-Unis afin de permettre aux contribuables de participer à la formulation des règlements, et que cette loi s'applique aux interprétations nouvelles et/ou révisées émanant de sources ministérielles, y compris les interprétations nouvelles et/ou révisées découlant d'affaires particulières tranchées par les tribunaux. Il s'agit ici d'une recommandation d'ensemble visant à empêcher que Revenu Canada mène ce genre d'opérations-embuscades.

Ce problème n'existe d'ailleurs pas uniquement dans ce domaine-là. Il est notoire que le ministère du Revenu fait ce genre de choses. Parce qu'il jouit d'un délai de prescription légale de quatre ans et que les contribuables disposent de 80 jours, ils en disposeront bientôt de 180—là encore il y a des disparités flagrantes au niveau de leurs droits—le ministère du Revenu a l'habitude d'attendre quelques années avant d'apporter des changements ou de contester ce que font les contribuables. Pourquoi? Parce qu'il sait qu'il dispose de quatre ans pour faire ces changements.

Et s'il donnait la même période de quatre ans aux contribuables, ce serait tout à fait différent. Mais il ne prend que ce qui l'intéresse dans bien des cas, changeant son interprétation rétroactivement. Les contribuables n'ont aucune protection lorsque cela arrive. Par exemple, l'interprétation qui est maintenant donnée des dépenses admissibles engagées par une personne qui exerce une activité de nature intellectuelle remonte à plusieurs années. Autrement dit, ce n'est pas pour cette année ou pour l'an dernier que les contribuables voient leur déclaration d'impôt contestée; on remonte plusieurs années en arrière.

Qu'arrive-t-il? Un universitaire se retrouve donc avec des nouvelles cotisations pour quatre années. Si les autorités vont changer leur position, pourquoi n'ont-elles pas la décence d'observer la simple politesse, comme c'est le cas dans tout autre domaine où les lois ne sont pas rétroactives?

Ce que nous disons, c'est ceci: si le ministère du Revenu va changer son interprétation, il ne devrait pas, que ce soit dans ce domaine ou dans un autre, laisser des gens continuer à faire leurs petites affaires en donnant l'impression d'être d'accord, pour surprendre ensuite, trois ans plus tard, toutes ces personnes rétroactivement et leur imposer une nouvelle cotisation, fort de la conviction que si ces gens se pourvoient en justice, cela leur coûtera plus que cela ne pourrait jamais leur rapporter.

Si l'on examine les choses du point de vue du ministère du Revenu, il est certain que celui-ci n'a rien à perdre, car dans la plupart des cas, les contribuables n'ont pas les moyens nécessaires pour se battre. Nous représentons ici un groupe d'universitaires, mais prises individuellement, la plupart des réclamations sont assez minimes. Ce n'est pas rentable pour un universitaire de faire appel à un avocat indépendant pour une réclamation de quelques centaines de dollars. Les coûts d'un procès seraient bien plus élevés. Il est vrai que ces coûts seraient déductibles, ce qui est toujours bon à prendre, mais

[Text]

The approach in the Act generally, I would suggest is unfair; it is not only unfair to academics, but it is unfair to people generally.

What we are recommending is that if Revenue Canada are going to change their procedures with respect to policies on taxing people and the interpretation of these provisions of the Act, then they must make these decisions public so that people will not be ambushed. This is patently unfair: to ambush people retroactively. And this is what happens in all of these instances, because what normally happens is that Revenue Canada issues what is referred to as a quickie assessment.

In other words, they do the mechanical checks of the numbers, and the computer checks the return to see that the numbers are dealt with properly. They then automatically issue an assessment that corrects these perhaps numerical, addition or subtraction errors, and the taxpayers, for the most part, think what they have filed has been accepted.

They do not realize that this quickie assessment is almost meaningless in terms of analysis, because it is a computer check. This is not the real analysis, which takes place at a subsequent time. Revenue Canada knows full well it can issue this quickie assessment and then go ahead and issue a subsequent reassessment, because it has four years and there are no provisions in the Act which limit its ability to reinterpret provisions.

So our last recommendation is addressed to a broader policy recommendation in order to prevent the retroactive implementation of novel interpretations. Thank you, Mr. Chairman and members of the committee.

The Chairman: Thank you very much. In the light of the length of the presentation, I wonder if we should change our proceedings a little bit, either by shortening our question period or by extending our time of sitting. Which would you prefer?

Mr. Crombie: Why do we not see how we go? I will not take a full 20 minutes.

The Chairman: All right. There are just two minor technical questions I would ask, and if they are too long for quick answers, then defer them to my time. You have just finished by leaving the impression that the taxpayer has 90 days and the department has four years. But if the taxpayer wants a reinterpretation, how far back can the taxpayer go?

• 1150

Prof. Mis: He has 90 days. It will be 180 days if the . . .

The Chairman: No, no, if I looked at my return from last year or the year before and wanted to reinterpret it, could I go back and do that?

Prof. Mis: No, you cannot.

[Translation]

vous perdez de toute façon de l'argent. C'est pourquoi la plupart des gens ne veulent pas se battre.

L'approche prise dans la loi est selon moi injuste dans l'ensemble. Elle est injuste envers non seulement les universitaires et les professeurs mais envers la population dans son ensemble.

Ce que nous disons, c'est que si le ministère du Revenu veut modifier ses procédures relativement à l'imposition et à l'interprétation des dispositions de la loi, alors il faudrait qu'il rende ses décisions publiques afin que les gens ne soient pas surpris. Il est tout à fait injuste de surprendre les gens, de leur tendre une embuscade. Or, c'est ce qui se passe dans la plupart des cas, car le ministère du Revenu émet en général ce qu'on appelle communément une «cotisation-éclair».

Autrement dit, il effectue des vérifications mécaniques des chiffres, et l'ordinateur vérifie la déclaration d'impôt pour voir si les chiffres collent. Puis le ministère émet automatiquement une cotisation qui corrige les erreurs d'addition ou de soustraction, et la plupart des contribuables ont alors l'impression que la déclaration qu'ils ont envoyée a été acceptée.

Ils ne se rendent pas compte que cette vérification-éclair est presque sans importance, car il ne s'agit que d'une vérification informatique. Il ne s'agit pas de la vraie analyse de leur situation, analyse qui aura lieu un peu plus tard. Le ministère sait très bien qu'il peut envoyer cette cotisation-éclair, pour en préparer une autre un peu plus tard, car il dispose de quatre ans, et la loi ne contient aucune disposition qui limite sa capacité de réinterpréter différentes dispositions.

Notre dernière recommandation vise donc l'élimination de la possibilité d'appliquer de façon rétroactive de nouvelles interprétations de la loi. Je remercie le président et les membres du Comité de leur attention.

Le président: Merci beaucoup. Étant donné la durée de votre mémoire, j'aimerais que l'on modifie légèrement notre façon de procéder, soit en écourtant notre période de questions, soit en prolongeant la durée de notre séance. Que préféreriez-vous?

M. Crombie: Pourquoi ne pas attendre un peu pour voir ce que cela donne? Je n'aurai pas besoin de 20 minutes.

Le président: Très bien. J'aimerais tout simplement poser deux questions mineures d'ordre technique, mais si elles sont trop compliquées pour que vous me donniez une réponse rapide, j'attendrai mon tour pour vous les poser de nouveau. Vous avez terminé en disant que le contribuable dispose de 90 jours tandis que le ministère dispose de quatre ans. Si le contribuable souhaite avoir une réinterprétation, combien d'années en arrière peut-il aller?

M. Mis: Il a 90 jours. Ce sera 180 jours si . . .

Le président: Non, ce n'est pas cela. Si je prenais ma déclaration d'impôt de l'an dernier ou de l'année d'avant, et si je voulais qu'elle soit réinterprétée, me serait-il possible de le faire?

M. Mis: Non.

[Texte]

The Chairman: Okay.

Prof. Mis: In some circumstances, Revenue Canada will voluntarily redo it for certain things, but that is a completely gratuitous act on their part. There is no statutory right to it.

The Chairman: So they can go back four years in the course of policing, but if I found a mistake I could not go back four years.

Prof. Mis: Generally, that is the rule unless they do it gratuitously, which they do in some circumstances.

The Chairman: Okay. Second, again to clear up a point, right at the beginning you talked about where expenses were too high and grants were too low. What carry forward, if any, is there in the losses?

Prof. Mis: There is no carry forward, to my knowledge. The way you would deal with that normally is to split the grant into the different years.

The Chairman: Say a guy got a grant this year and that led directly to the publication of a book and some royalty income next year. Could he not carry the losses forward from the grant into the royalty income?

Prof. Mis: It is a problem, because you are mixing grants with royalties. Royalties are a business and the grant is a different area of the Act completely.

The Chairman: Of course. I do not want to be unfair to Mr. Crombie. I just wanted to get that out because I felt it would be useful to have an understanding of those technical points.

Mr. Crombie, please.

Mr. Crombie: Thank you very much. I appreciate the questions and the answers.

First of all, let me congratulate the deputation, Mr. Chairman, on an extremely well thought-out brief, and also because it is very specific. We have had people before us before who clearly had in mind what was wrong, but if I can coin an old word the Tories use from time to time, it is nice to see the specificity of your recommendations. They are impressive.

I have only about four questions to the witnesses, Mr. Chairman. First, one of the things that interested me and others on the committee, I think, is to try to find those areas where we think the situation is "fix-able" by interpretation as opposed to legislation. The reason I mention that is that I think it is obviously easier and more quickly done if we can look for redress through interpretation and reinterpretation by the Minister than having to depend on legislation. Legislation can take longer. While I ask you the question, I am urging you to stretch to the limit your ability to see whereby we can fix up

[Traduction]

Le président: Très bien.

M. Mis: Dans certaines circonstances, le ministère du Revenu le fait volontiers, pour certaines choses, mais dans ce cas, c'est purement un effet de son bon vouloir. Il ne s'agit pas d'un droit prévu par la loi.

Le président: Le ministère peut donc aller quatre ans en arrière dans le courant de ses vérifications, mais si moi je découvrais une erreur, je ne pourrais pas remonter quatre ans en arrière, c'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Mis: C'est en général la règle, à moins que le ministère n'accepte de le faire gracieusement, ce qui est parfois le cas.

Le président: Très bien. Deuxièmement, et cette question vise elle aussi à éclaircir un point, au tout début de votre exposé vous avez dit que les dépenses étaient trop élevées et que les subventions étaient trop basses. Quelle possibilité de report y a-t-il pour les pertes?

M. Mis: À ma connaissance, il n'est pas possible de les reporter. Ce qu'on fait en général, c'est répartir la subvention sur plusieurs années.

Le président: Supposons qu'un type reçoive cette année une subvention, et que cette subvention aboutisse directement à la publication d'un livre, pour lequel il toucherait certaines redevances l'année suivante. Ne pourrait-il pas reporter les pertes pour les déduire de ses revenus de redevances?

M. Mis: Il y a un problème, car vous confondez subvention et redevances. Les redevances proviennent d'une entreprise, mais la subvention, quant à elle, relève d'un tout autre article de la loi.

Le président: Bien sûr. Je ne voudrais pas être injuste envers M. Crombie. Je voulais tout simplement obtenir ces petits éclaircissements, car il me semblait que ce serait utile de comprendre ces détails techniques.

Allez-y, monsieur Combie.

M. Crombie: Merci beaucoup. J'apprécie les questions et ces réponses.

Premièrement, monsieur le président, permettez-moi de féliciter la délégation qui est devant nous pour son mémoire qui est très bien pensé et qui est également très spécifique. Nous avons entendu certains témoins qui comprenaient bien ce qui ne tournait pas rond, mais si je puis me permettre d'emprunter une des expressions préférées des Tories, il m'a fait très plaisir de voir la spécificité de vos recommandations. Elles m'ont beaucoup impressionné.

Monsieur le président, je n'ai qu'environ quatre questions à poser aux témoins. Tout d'abord, moi-même et d'autres membres du Comité aimerions définir ces domaines où la situation pourrait être redressée par le biais d'une nouvelle interprétation sans qu'il soit nécessaire d'adopter une nouvelle loi. Si je dis cela, c'est parce qu'il me semble que nous pourrions plus facilement et plus rapidement redresser la situation par le biais d'une interprétation ou d'une réinterprétation par le ministre, plutôt que par le biais de modifications législatives. Le processus législatif peut demander longtemps. Je vous pose donc la question, et je vous demande de vous

[Text]

the situation by interpretation by the Minister rather than legislation through the House.

Having that in mind, on the first recommendation, I noted you simply said that could be fixed up only by amendment to Section 8.(1)(i). Is that right?

Prof. Mis: That is correct.

Mr. Crombie: You do not see any . . . interpretation by the Minister as a vehicle for redress.

Prof. Mis: Not as it stands now, because Section 8 comes within office and employment, which is very strictly interpreted. The rule of interpretation is that if you want to take the benefit of an exception to the taxing you must fall squarely within it, and Section 8.(1)(i) is an exception to the broad section. Therefore, as it stands now, I do not see that we could deduct expenses within the way it is drafted.

Mr. Crombie: Okay, thank you. With respect to the second recommendation, I took your comments to mean you felt the third recommendation could be implemented by ministerial interpretation.

Prof. Mis: That is correct, because until now these problems were dealt with by flowing into the business area and a broad interpretation of what is a business. That is the way it was dealt with.

Mr. Crombie: Okay.

Prof. Mis: So it is the change in interpretation which has really brought about this difficulty.

Mr. Crombie: A reinterpretation is what we have here.

Prof. Mis: A reinterpretation, to put it this way.

Mr. Crombie: The third recommendation deals with Section 10, and I was not clear on whether or not you felt that could be dealt with through interpretation or required legislation.

Prof. Mis: Section 10 is a specific section which deals with the way you can value your property. In the past, it was dealt with by interpreting it in the fashion which was, in effect, the cash basis, with nothing being brought in until you sold it. So there is no reason why it could not be dealt with on the basis of interpretation, because it was done for years, for decades.

• 1155

Mr. Crombie: Thank you. Recommendation 4 as well, I take it, is simply an administrative interpretation—I say simply, it is an important one—but it does not require legislation in your view, we could do that by ministerial interpretation.

[Translation]

efforcer dans toute la mesure du possible de nous dire comment nous pourrions arranger les choses par une interprétation du ministre plutôt que par des modifications législatives, qui doivent passer par la Chambre.

Cala dit, pour ce qui est de votre première recommandation, j'ai remarqué que vous avez dit que les choses pourraient être corrigées par la seule modification de l'article 8.(1)(i). Ai-je bien compris?

M. Mis: C'est exact.

M. Crombie: Vous ne concevez pas . . . une interprétation par le ministre comme étant un moyen de corriger la situation.

M. Mis: Pas dans le contexte actuel, parce que l'article 8 relève de la partie qui traite des revenus provenant d'une charge ou d'un emploi, qui est très strictement interprété. Si vous voulez bénéficier d'une exception, votre situation doit cadrer exactement avec ce qui est prévu, et l'article 8.(1)(i) est une exception à la partie dans son ensemble. C'est pourquoi il me semble que le libellé actuel ne permet pas de déduire ces dépenses.

M. Crombie: Très bien. Merci. Pour ce qui est de la deuxième recommandation, j'ai interprété vos propos comme signifiant que selon vous, la troisième recommandation pourrait être appliquée par voie d'interprétation ministérielle.

M. Mis: C'est exact, car jusqu'à présent, ces problèmes ont été réglés dans le cadre d'une interprétation assez large de ce que constitue une entreprise.

M. Crombie: Très bien.

M. Mis: C'est donc le changement d'interprétation qui a donné lieu à cette difficulté.

M. Crombie: Ce que nous avons ici est donc une réinterprétation.

M. Mis: Oui, on peut parler d'une réinterprétation.

M. Crombie: Votre troisième recommandation concerne l'article 10, mais je n'ai pas très bien compris si vous pensez qu'il faudrait régler le problème par une nouvelle interprétation ou par une nouvelle loi.

M. Mis: L'article 10 prévoit expressément la façon dont vous pouvez évaluer vos biens. Par le passé, on se fondait sur les pratiques de comptabilité de caisse, aucune somme n'étant ajoutée tant que le bien n'avait pas été vendu. Je ne vois donc pas pourquoi on ne pourrait pas régler le problème avec une nouvelle interprétation, car c'est cette pratique qui a eu cours pendant des années, des décennies.

M. Crombie: Merci. Si j'ai bien compris, la recommandation 4 n'est elle aussi qu'une simple question d'interprétation administrative—je dis simple, mais je sais que c'est très important—mais ne requiert aucune loi selon vous. Nous pourrions régler le problème grâce à une réinterprétation ministérielle.

[Texte]

Prof. Mis: That is a question of whether it could, because in the U.S. you will see they have the . . .

Mr. Crombie: It is done by the Administrative Procedures Act.

Prof. Mis: —Administrative Procedures Act. There is always a danger, if you do it by interpretation, who is going to interpret it whenever there is something new. For example, there is a major reinterpretation of what is a business right now that starts to go retroactive for four years.

Mr. Crombie: Yes. I guess the question is, and I do not want to be unduly complicated, but it is an important one, I think, whether or not the Minister can act without benefit of legislation. That is really the way I should be phrasing it. I am trying to keep it away from legislation as much as possible, and if the Minister can act without benefit of any further legislation, that would fall into my definition of interpretation.

Prof. Mis: Well, let me tell you, I think the Minister certainly could, if he wanted to, and let me give you an example of where I think that has happened. As you probably know, in the income tax area now, in the last decade, we have what are referred to as advance rulings, and advance rulings are submissions that are submitted to the rulings division here in Ottawa for rulings on specific provisions in the income tax area. So if you are proposing a transaction in certain areas, you submit this transaction to the rulings division here. They give you an interpretation, and then if they approve your transaction, they give you an opinion and you can go ahead on that transaction on the basis of their opinion, and even if they are wrong subsequently, they will not reassess. Now that is completely without statutory authority. It is not contrary to legislation, but it is an indication where they have gone to the wall, so to speak, and said that we are unilaterally not going to reassess when we have told the taxpayer that he can do something and cannot.

Mr. Crombie: And that becomes part of the declared publicly understood administrative practice.

Prof. Mis: For only that file though, by the way. They do limit it and say that the ruling is only good for the person who has paid for it in effect.

Mr. Crombie: I see. Okay.

Prof. Mis: And so if you got a ruling and you were permitted to do the act, and I asked for the same ruling and they re-examined this and they said no, you cannot, I cannot use your ruling as a precedent. But they will not reassess you, and so though we may be in identical circumstances, one will be taxed and the other one will not.

Mr. Crombie: So it is reasonable to argue that in the four recommendations you have presented to the committee, which would cover all the matters of concern to the people you

[Traduction]

M. Mis: Il s'agit de savoir si ce serait ou non possible, car aux États-Unis, voyez-vous, ils ont . . .

M. Crombie: Cela se fait dans le cadre de l'*Administrative Procedures Act*.

M. Mis: . . . l'*Administrative Procedures Act*. Si vous recourez à la formule d'interprétation, il y a toujours un danger, car vous ne savez pas à l'avance qui va faire l'interprétation lorsque surviendra quelque chose de nouveau. Prenez l'exemple de la réinterprétation que l'on fait à l'heure actuelle de ce qui constitue une entreprise, car cela va être rétroactif pour une période de 4 ans.

M. Crombie: En effet. Je ne voudrais compliquer trop les choses, mais il est important de savoir si le ministre peut ou non agir sans s'appuyer sur une loi. C'est de cette façon qu'il faudrait, je pense, formuler les choses. J'aimerais éviter, dans toute la mesure du possible, qu'interviennent des lois, si le ministre pouvait agir sans s'appuyer sur d'autres textes législatifs, cela cadrerait avec ma définition de ce qu'est une interprétation.

M. Mis: Permettez-moi de vous dire que je pense que le ministère pourrait le faire s'il le voulait, je vais vous donner un exemple pour illustrer cela. Dans le domaine de l'impôt il existe, depuis 10 ans, comme vous le savez sans doute, ce que nous appelons des décisions à l'avance, qui sont des documents qui sont soumis à la division des décisions ici à Ottawa qui doit trancher et prendre des décisions sur certaines dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu. Si vous envisagez une opération dans un domaine donné, vous la soumettez à la division des décisions. Ces gens vous donnent une interprétation, et s'ils approuvent votre opération, ils vous donneront un avis et vous pourrez entreprendre votre opération en vous appuyant sur leur avis. Dans ce cas, s'il s'avère plus tard qu'ils avaient tort, ils ne feront aucune réévaluation. Aucune autorité statutaire n'intervient à ce niveau. Cela n'est contraire à aucune loi, mais c'est une façon de dire que lorsqu'ils ont dit aux contribuables qu'ils pouvaient faire quelque chose, et qu'il s'avère plus tard qu'ils ne le pouvaient pas, ils ne vont pas unilatéralement faire une réévaluation de la situation.

M. Crombie: Et cela fait partie de la pratique administrative connue du public.

M. Mis: Mais il faudrait préciser que cela ne s'appliquerait qu'au cas d'espèce. Ils limitent l'application en disant que la décision ne tient que pour la personne qui a en fait payé.

M. Crombie: Je vois. Très bien.

M. Mis: Si on vous autorisait à faire quelque chose, et si moi je demandais de faire la même chose mais qu'en réexaminant la situation, ils refusaient, je ne pourrais pas invoquer la décision qu'ils avaient rendue dans votre cas à titre de précédent. Mais ils ne feraient pas de réévaluation dans votre cas. Ainsi, même si les circonstances étaient exactes dans les deux cas, l'une des personnes aurait à payer l'impôt, et l'autre pas.

M. Crombie: Il serait donc raisonnable de dire qu'en ce qui concerne les quatre recommandations que vous avez soumises au Comité, recommandations qui couvrent toutes les questions

[Text]

represent, there is redress for three of those recommendations through interpretation and one would require legislation.

Prof. Mis: Yes, I think the last one it is a question, but it is possible with interpretation.

Mr. Crombie: Thank you. Could I ask if you have had an opportunity to read the Canada Council brief in any significant way? In particular I was interested in their definition of an artist, which certainly with respect to the second and third categories of tax status would be of interest to you. I wanted to ask you whether or not that definition, which has about 11 criteria, makes sense to your organization or the people you represent.

Prof. Mis: I have not had a chance to read it. Have you had a chance to read it?

Prof. Virgil Hammock (Member, Canadian Association of University Teachers: Fine Arts Department, Mount Allison University): Yes, I have looked at it, and it is certainly a reasonable definition of an artist. I think you can define an artist very clearly in university terms easy enough. As an administrator in a fine arts department for 14 years, I have been able to figure out who is an artist without a helluva lot of problems. I do not confuse them with anybody. There are university degrees, there are records of exhibitions, there are critical reviews . . .

Mr. Crombie: Which are the criteria . . .

Prof. Hammock: —which are the criteria we use for promotion and for hiring and for tenure, and for all sorts of personnel decisions. Very clearly I can understand who an artist is in this country.

Mr. Crombie: Okay. I think one of the things the committee is going to find useful is the extent to which those who are affected by the legislation we are discussing are able to come together with some commonality of view and recommendation, and I would ask, if you would not mind, to look at the definition of an artist contained in the Canada Council report and also their recommendations to see whether or not your organization could support them. It does seem to me that as we go through the piece and we have everybody supporting these specific recommendations, then the power of opportunity becomes better.

• 1200

Prof. Hammock: Yes, one of the questions I would only raise is that my particular interest is that of artist teachers, and I say this from a very personal point. The fact is that in my department at Mount Allison University we have had six people of eight—I am one of the two fortunate ones, because I am not a practising artist, I am an art critic—but six of my colleagues out of that have faced this reassessment. It is a very serious matter across the country and I have been keeping contact with the situation. It is a disheartening, bad experience in general for the visual arts in this country, and it is a giant step backwards.

[Translation]

qui intéressent les personnes que vous représentez, trois d'entre elles prévoient un règlement par le biais d'interprétations, et une seule exigerait l'adoption d'un nouveau texte législatif.

M. Mis: Oui, mais pour la dernière recommandation, il serait peut-être là aussi possible d'opter pour une interprétation. C'est à voir.

M. Crombie: Merci. Avez-vous eu l'occasion de lire le mémoire du Conseil des arts? J'ai été particulièrement intéressé par leur définition de ce qu'est un artiste; elle vous intéresserait sans doute également pour ce qui est des deuxième et troisième catégories de contribuables. Cette définition, qui comporte, je pense, onze critères, semble-t-elle logique aux yeux de votre organisme ou des personnes que vous représentez?

M. Mis: Je n'ai pas eu l'occasion de la lire. L'avez-vous lue?

M. Virgil Hammock (membre de l'Association canadienne des professeurs d'université: Faculté des Beaux-Arts, Mount Allison University): Oui, je l'ai lue, et c'est là une définition tout à fait raisonnable de ce qu'est un artiste. Je pense qu'il est assez facile de définir clairement, en termes universitaires, ce qu'est un artiste. Ayant travaillé pendant quatorze ans comme administrateur d'une faculté de beaux-arts, je n'ai jamais eu beaucoup de problèmes pour savoir qui était un artiste. Je ne les confonds avec aucune autre catégorie. Il y a les diplômes universitaires, il y a les preuves d'exposition, il y a les revues de critiques . . .

M. Crombie: Les critiques . . .

M. Hammock: . . . qui sont les critères dont on se sert pour la promotion, pour l'engagement, pour la titularisation, et pour toutes sortes de décisions en matière de gestion de personnel. Je comprends très bien ce qu'est un artiste au Canada.

M. Crombie: Très bien. L'une des choses qui seraient utiles au Comité serait que les personnes qui sont touchées par la Loi dont il est question ici s'entendent sur des opinions et des recommandations communes, et c'est pourquoi je vous demanderais de bien vouloir examiner la définition d'artiste que donne le rapport du Conseil des arts, ainsi que leurs recommandations, pour voir si votre organisme pourrait les appuyer. Il me semble que si tout le monde appuyait ces recommandations, cela renforcerait d'autant les possibilités d'amélioration.

M. Hammock: L'une des questions qui m'intéresse tout particulièrement, c'est la situation des artistes enseignants, mais ce que je vais vous dire n'engage que moi. Sur les huit personnes qui travaillent au même département que moi à Mount Allison University, il y en a six . . . Je suis l'un des deux chanceux, parce que je ne suis pas un artiste, mais un critique d'oeuvres d'art: en tout cas, six de mes collègues font l'objet de nouvelles cotisations. C'est un problème très grave à l'échelle du pays, et je suis la situation de près. Il s'agit d'un phénomène décourageant et négatif pour le monde des arts visuels du pays, et c'est un énorme pas en arrière.

[Texte]

Mr. Crombie: When you say giant step backwards, let me ask you two subsidiary questions. When did it begin? When did the giant step backwards begin? And how many . . .

Prof. Hammock: I am not sure there have ever been any forwards. The tax year 1982, I believe, is the problem year, where it happened with my colleagues. From 1982 back to 1978. This is the area they were hit on, I believe. But the problem, as I say, is that these people are now in a situation where I feel they are going to be less than effective teachers, less than effective as creators of significant art. It is going to have ramifications in the whole educational system.

Mr. Crombie: Thank you very much.

The Chairman: We seem to have a hand offering some extra advice.

Mr. Crombie: Oh, please.

The Chairman: Dr. Shorten.

Dr. Shorten: Yes, I thought I heard you almost ask how many people were involved in this.

Mr. Crombie: Yes, I just wondered how many people it was affecting. I do not know if you can tell me.

Dr. Shorten: We do not have, of course, a complete count. We know for certain of some 70 academics who have been in direct contact with us, or through their associations, and our feeling is that this is the tip of an iceberg.

I know personally of colleagues at Western who were reassessed for their 1981 returns and then that money was simply taken out of what they ought to have got from their refunds last year. So they are only now surfacing, and we do not know how many more there are. There are certainly some 30 professors at Western.

Mr. Richard Bellaire (Canadian Association of University Teachers): The only thing I would say here is that Professor Mis and I attended a session at the University of British Columbia and there were about 100 faculty members, just at the University of British Columbia.

Prof. Hammock: If I could add a point. Two weeks ago the Universities Art Association of Canada, which is a learned society involved with fine arts, had a meeting in Toronto which unanimously endorsed some changes in legislation, along the lines of the CAUT. Obviously they were following what the CAUT is doing.

Traditionally in this country the universities have been a place where serious creative art has been done. If you take this book which was just published this year, *Contemporary Canadian Art*, right on the cover you have two university teachers, or former teachers. Alex Colville was at Mount Allison for a number of years, Rita Molinari at Concordia. I do not think you could find . . . There are probably seven out of

[Traduction]

M. Crombie: Vous dites qu'il s'agit d'un énorme pas en arrière. Permettez-moi de vous poser deux questions subsidiaires. Quand cela a-t-il commencé? Quand a commencé cet énorme pas en arrière? Et combien . . .

M. Hammock: Je me demande même s'il y a jamais eu un pas en avant. En tout cas, pour ce qui est de mes collègues, je pense que les problèmes ont commencé avec l'année d'imposition 1982. Cela remonte à 1978. Je pense que c'est pour cette période-là qu'il y a eu nouvelle cotisation. Le problème, selon moi, c'est que ces personnes vont maintenant être moins efficaces en tant qu'enseignants et en tant que créateurs d'oeuvres intéressantes. Cela va avoir des répercussions sur l'ensemble du système éducatif.

M. Crombie: Merci beaucoup.

Le président: Quelqu'un lève la main pour ajouter autre chose.

M. Crombie: Je vous en prie.

Le président: Madame Shorten.

Mme Shorten: J'ai cru comprendre que vous vouliez savoir combien de personnes étaient touchées par cela.

M. Crombie: Oui, je serais curieux de savoir combien de personnes en sont touchées, mais j'ignore si vous pouvez me donner un chiffre.

Mme Shorten: Nous n'en avons bien sûr pas le compte exact, mais nous connaissons 70 universitaires qui ont communiqué directement avec nous ou avec leurs associations, et nous avons le sentiment qu'il ne s'agit là que d'une toute petite partie émergée d'un iceberg gigantesque.

J'ai des collègues à Western dont les déclarations d'impôt de 1981 ont été réévalués; et l'argent qui devait être récupéré a tout simplement été retiré des remboursements qu'ils devaient toucher l'an dernier. Ces cas ne font donc que commencer à faire surface, et nous ne savons pas combien d'autres cas du même genre il existe. Il y a quelque 30 professeurs à Western.

M. Richard Bellaire (Association canadienne des professeurs d'université): Tout ce que j'ajouterais, c'est que le professeur Mis et moi-même avons assisté à une séance à l'Université de la Colombie-Britannique, qui compte à elle seule 100 professeurs.

M. Hammock: J'aimerais ajouter quelque chose, si vous permettez. Il y a deux semaines, l'Association d'art des universités du Canada, société savante qui s'intéresse aux beaux-arts, a tenu une réunion à Toronto où les participants ont réclamé à l'unanimité un certain nombre de changements législatifs du même genre que ceux que préconise l'ACPU. Il était évident qu'ils suivaient l'exemple donné par l'ACPU.

La tradition au Canada veut que les universités soient le lieu où sont réalisées des oeuvres d'art créatives sérieuses. Il suffit de prendre le livre intitulé *Canadian Contemporary Art*, qui vient tout juste de paraître: il y a sur la couverture deux professeurs ou plutôt deux anciens professeurs d'université. Alex Colville a enseigné pendant plusieurs années à Mount Allison, et Rita Molinari, à Concordia. Je ne pense pas que vous puissiez trouver . . . Il y a sans doute sept sur dix artistes

[Text]

ten artists in this book who are university teachers, and it was written by a former professor at Carleton.

The whole idea is that this has been the only place where it has been possible to do what I would consider, as an art critic of 14 years experience, significant art. Profit is not the proper area of artistic excellence. The very fact that this year the Venice Biennially, where Canada is being represented by Ian Carr Harris and Liz Magor, both of whom teach at OCA and who do difficult installation art, have been picked by this country to represent it. Patterson Ewan was there prior to that, also a painter who teaches at Western. The whole history of what is represented in our country as art, much of it has come out of the art schools and universities of this country. It has not come out of commercial sales.

The Chairman: Are these reassessments on reasonable expectation of profit, or on the pooling of income?

Prof. Hammock: Yes. In my particular situation it was reasonable excess of profit on my particular part.

Prof. Mis: You see, because of the limitations under the employment expense deduction, people take them as a business and that is where you get the problem with reasonable expectation of profit.

The Chairman: Is that right? Sorry, Mr. Crombie.

Mr. Crombie: It is all right. Thank you very much. Actually, I have one small question, not a small one but it is of lesser significance than the one we were just talking about.

National Revenue seems to assume that the kind of research and activity, artistic activity, that teachers have to undertake is optional. It is not part of the agreement, of the contract. It is not stated, therefore, it is not part of the condition of employment. I am going back now to the question of expenses that you can charge. It seemed to me that there are lots of conditions of employment which are not found in the contract. I was wondering if that had become a problem. Is there some opportunity to change the kind of contracts that you enter into as well?

• 1205

Prof. Hammock: I think they are found in the contract. Right here in our report you find that universities expect research and creative activity from individuals. As the head of an art school, I certainly expect that research, and the judgments that my colleagues make, as pure judgments, are not based on the profitability of the objects that my colleagues make but rather what we think are significant objects on the part of Canadian art. So it is definitely that the person cannot obtain tenure, cannot be promoted, cannot do a number of things in a university unless they produce research.

[Translation]

dans ce livre qui sont des professeurs d'université, et l'ouvrage a été écrit par un ancien professeur de Carleton.

L'idée, c'est que l'université est le seul endroit où il soit possible de faire ce que moi, en tant que critique d'art depuis 14 ans, j'appellerais des oeuvres d'art significatives. Ce n'est pas le goût du profit qui nourrit l'excellence artistique. Il suffit de prendre le Festival de Venise, où le Canada sera représenté par Ian Carr Harris et par Liz Magor, qui enseignent tous les deux à l'OCA et qui font l'installation pour les oeuvres d'art difficiles. Ce sont eux qui ont été choisis pour représenter le Canada. Avant cela, le représentant canadien avait été Patterson Ewan, lui aussi un peintre, qui enseigne à Western. L'histoire révèle que notre pays a été représenté, dans le monde artistique, par des gens et des oeuvres qui sont sortis des écoles d'art et des universités, et non de l'arène commerciale.

Le président: Ces nouvelles cotisations portent-elles sur «l'espoir raisonnable de profit» ou sur la masse des revenus?

M. Hammock: Oui. Dans mon cas précis, c'était le critère de «l'espoir raisonnable de profit».

M. Mis: Voyez-vous, à cause des limites en matière de déductions pour les frais découlant de l'emploi, les gens les incorporent dans une entreprise, et c'est à ce niveau-là que surgit le problème de «l'espoir raisonnable de profit».

Le président: Vraiment? Pardonnez-moi, monsieur Crombie.

M. Crombie: Ce n'est rien. Merci beaucoup. A vrai dire, j'ai encore une petite question. Elle n'est pas vraiment petite, mais elle est moins importante que celle dont nous venons tout juste de discuter.

Le ministère du Revenu semble prétendre que les recherches et activités artistiques auxquelles s'adonnent les enseignants sont tout à fait facultatives. Cela ne fait pas partie de l'entente, du contrat. Cela ne fait pas partie des conditions d'emploi. Je vais maintenant revenir sur la question des dépenses que l'on peut déduire. Il me semble qu'il y a tout un tas de conditions d'emploi qui ne sont pas couvertes par le contrat, et j'aimerais savoir si cela pose des problèmes. Serait-il possible de changer le genre de contrats que vous signez?

M. Hammock: Je pense que ces conditions se trouvent dans le contrat. Notre rapport dit clairement que les universités s'attendent à ce que les professeurs fassent de la recherche et s'adonnent à d'autres activités créatives. En tant que directeur d'une école de beaux-arts, je m'attends à ce que le personnel fasse de la recherche, et les jugements de mes collègues ne sont pas fondés sur la rentabilité des articles qu'ils fabriquent ou qu'ils réalisent, mais plutôt sur ce qui constitue selon nous des articles d'importance sur le plan de l'art canadien. Il est certain qu'une personne ne peut pas obtenir un poste, une promotion, ou autre chose dans une université si elle ne fait pas du travail de recherche.

[Texte]

Mr. Crombie: So in your view there are clearly spelled-out conditions of employment and if they are not satisfied, they have to go find employment somewhere else, which the Department of National Revenue is unwilling to see as conditions of employment. Is that correct?

Prof. Hammock: That is correct. It is clear.

Dr. Shorten: I think part of the problem is that . . . while it is certainly the case where I teach, for example, there is a sentence that says the things that I am expected to do, which include teaching and research as the two primary components. Certainly, if I were to cease and desist from conducting research, I would be vulnerable to termination because I would also be vulnerable to be turned down for all sorts of things, including salary increments, sabbaticals—including almost everything.

The fact is that I am not required to write this particular paper on Aristotle. What I am required to do is, by the end of each year, to be able to report that I have done something reasonably significant in my area of specialization. I could not claim to the tax man that somebody had told me that I had to write 30 pages on Aristotle's metaphysics this year.

Mr. Crombie: I understand.

Dr. Shorten: In that sense, that particular item is not required.

Mr. Crombie: You remind me that somebody once did an essay on Plato applying for a Canada Council grant.

The Chairman: Dr. Savage, did you have something?

Dr. D. Savage (Executive Secretary, Canadian Association of University Teachers): No. That is what I was going to say.

The Chairman: Professor Mis.

Prof. Mis: I just wanted to answer one question. I just talked to Dr. Shorten. In answer to your first question that you raised about some agreement on definitions with respect to artists, I understand that Dr. Shorten has looked at the definition. We have no difficulty with the Canada Council definition of artist, if that helps you any.

Mr. Crombie: Yes, thank you very much.

The Chairman: Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: I would also like to thank you for your presentation this morning and for the brief which you have submitted, and on a personal note, Mr. Chairman, to especially welcome Dr. Shorten, who represents the University of Western Ontario, in London, that great city.

I am wondering, in the matter of your first recommendation, when you talk about the expenses involved in whatever you are doing—the matter of lighting, or art and that type of thing—what sort of university facilities would you use that might create a grey area in trying to establish that it was a reason-

[Traduction]

M. Crombie: Selon vous, donc, il existe des conditions d'emploi clairement stipulées, qui, si elles ne sont pas remplies, sont motif de rejet ou de renvoi, mais que le ministère du Revenu se refuse à considérer comme étant des conditions d'emploi. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Hammock: C'est exact. C'est très clair.

Mme Shorten: Il me semble qu'un élément du problème, c'est que . . . bien que ce soit le cas de l'université où j'enseigne, par exemple . . . il y a une phrase qui énumère les choses que je dois faire, les deux principales activités sont l'enseignement et la recherche. Il est certain que si je refusais de faire de la recherche, je m'exposerais au risque d'être renvoyée, mais je risquerais également à me voir refuser tout un tas de choses, comme par exemple des augmentations salariales, ou des années sabbatiques, et la liste est infinie.

Dans les faits, je ne suis pas tenue de rédiger un papier sur Aristote. Mais ce qu'on exige de moi c'est qu'à la fin de chaque année, je puisse prouver que j'ai fait quelque chose de raisonnablement significatif dans mon domaine de spécialisation. Mais je ne pourrais pas demander des déductions auprès de l'impôt, disant que quelqu'un m'a ordonné d'écrire cette année 30 pages sur la métaphysique selon Aristote.

M. Crombie: Je vois.

Mme Shorten: Dans ce sens, cela n'est pas requis.

M. Crombie: Ce que vous me dites me fait penser à quelqu'un qui a rédigé une dissertation sur Platon pour appuyer sa demande de subvention auprès du Conseil des arts.

Le président: Monsieur Savage, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. D. Savage (secrétaire administratif, Association canadienne des professeurs d'université): Non. C'est justement cela que j'allais dire.

Le président: Professeur Mis.

M. Mis: J'aimerais tout simplement répondre à une question. Je viens tout juste de discuter avec M^{me} Shorten. Pour en revenir à votre première question au sujet d'un accord éventuel sur la définition d'artiste, je pense que M^{me} Shorten a examiné la définition. Nous sommes prêts à accepter la définition du Conseil des arts, si cela peut vous être utile.

M. Crombie: Oui, merci beaucoup.

Le président: Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: J'aimerais moi aussi vous remercier de votre venue ce matin et de nous avoir présenté votre mémoire et, sur une note un peu plus personnelle, j'aimerais tout particulièrement souhaiter la bienvenue à M^{me} Shorten, qui représente l'University of Western Ontario, à London, cette ville fantastique.

Pour ce qui est de votre première recommandation, où il est question des dépenses engagées dans votre activité . . . qu'il s'agisse d'éclairage, de fournitures artistiques ou d'autre chose . . . quelles installations universitaires dont vous vous servez pourraient créer une zone un peu grise dans la décision

[Text]

able, deductible expense? For example, would you use the library facilities at the university? Would you use some of your students to do research and this type of thing, facilities that are at hand? Would you include that type expense, or use that as an expense you would wish to deduct?

Prof. Mis: I think the simple answer to your question is that the Income Tax Act is very definite that you cannot deduct anything you have not expended. You could not deduct university library, you could not deduct the university students, you could not deduct anything on which you have not actually expended moneys. I mean, we are not talking about any notional expenses. In other words, a faculty member could not say he had spent one day a week in the library, therefore somehow notionally get a cost out of this thing.

• 1210

Mr. Burghardt: For the time involved or anything like that.

Prof. Mis: That is not what we are talking about. What we are talking about is actual money. For example, if you look at the notes under our first recommendation, you will see purchase of scholarly, scientific, professional books, journals, video tapes, artistic materials, computer programs. Those are actual dollar expenditures.

Mr. Burghardt: They would not be provided by a university facility as such.

Prof. Mis: Oh, no. We are not talking about something where a university buys it and then the faculty member is getting an expense. We are talking about people... What is happening in many universities now, with library budgets being cut down, is many specialist journals are being discontinued, because they are too expensive, with a very limited readership. What happens is the university cuts off the subscription. Well, the faculty member, if he is interested in that area, says, I am going to continue it on my own, because I need it. That expense is what we are talking about; and similar ones. We are not talking about any notional expenses here.

Mr. Burghardt: I was interested in what Dr. Shorten said in answer to Mr. Crombie's last question, or at least the comment she made about how it is up to you really to decide what sort of paper you might research and write. Are there times, though, when you are obliged to write a certain paper or do research on a certain product, certain item, as far as the university is concerned?

Dr. Shorten: I think the most obvious case that comes to mind is, for example, if one is assigned a course in a new syllabus, which can involve, obviously, very extensive research, particularly if one is teaching at a senior or doctoral level. One is periodically asked to do invited papers and so on. It is not a strict requirement, though I think one's chairman would have strong words with one if one made a habit of refusing.

[Translation]

de ce qui constitue des dépenses raisonnables déductibles? Par exemple, utiliseriez-vous la bibliothèque de l'université? Feriez-vous appel à vos étudiants pour qu'ils fassent de la recherche, utiliseriez-vous les installations à votre disposition? Incluriez-vous ce genre de dépenses, aimeriez-vous pouvoir déduire ce genre de choses?

M. Mis: La réponse à votre question est très simple: la Loi de l'impôt sur le revenu prévoit clairement que l'on ne peut rien déduire que l'on a pas dépensé. Vous ne pourriez pas déduire quelque chose en rapport avec la bibliothèque ou avec les étudiants. Vous ne pouvez pas déduire quelque chose à auquel vous n'avez pas consacré une certaine somme d'argent. Je ne parle pas ici des faux frais. Autrement dit, un professeur ne pourrait pas dire que parce qu'il a passé une journée par semaine à la bibliothèque, quelque chose doit lui revenir.

M. Burghardt: Pour le temps qui a été consacré au travail ou pour autre chose du genre.

M. Mis: Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais d'argent. Si vous prenez, par exemple, les notes qui suivent notre première recommandation, vous verrez qu'on y parle d'achat de livres, de revues, de bandes magnétoscopiques, de fournitures artistiques, de programmes informatiques, etc. Il s'agit là de sommes d'argent véritablement dépensées.

M. Burghardt: Et ces articles ne seraient pas fournis par l'université.

M. Mis: Non. Il ne s'agit pas ici d'articles que l'université achète et que le professeur est en train de déduire de ses revenus. Il est question ici de personnes... Ce qui se passe dans bien des universités, avec la réduction du budget des bibliothèques, c'est que les abonnements à un grand nombre de revues spécialisées, qui coûtent cher, et qui ne sont pas lues par un très grand nombre de personnes, sont interrompus. Les universités mettent fin aux abonnements. Si un professeur est intéressé par la revue, il se dit qu'il va s'y abonner lui-même, parce qu'il en a besoin. Voilà le genre de dépenses dont il est question ici. Il ne s'agit pas de faux frais.

M. Burghardt: J'ai été intéressé par ce qu'a dit M^{me} Shorten en réponse à la dernière question de M. Crombie, ou du moins aux commentaires qu'elle a faits au sujet du fait que c'est vous, en fait, qui décidez du genre de papier que vous voulez écrire. Mais n'y a-t-il pas des occasions où vous êtes tenus d'écrire un papier ou de faire une recherche sur un produit ou un article donné?

Mme Shorten: L'exemple le plus évident qui me vient à l'esprit est le cas d'une personne qui serait chargée d'enseigner un cours dans un nouveau programme. Cela pourrait supposer des travaux de recherche très approfondis, surtout si le cours est donné à un niveau supérieur ou doctoral. Et on nous demande parfois d'écrire des papiers sur des sujets précis, lorsqu'on est invité à une conférence, par exemple. On n'est pas obligé de le faire, mais je pense que si on avait l'habitude de refuser, votre supérieur vous ferait vite savoir qu'il n'était pas content.

[Texte]

Prof. Hammock: If I could talk about the production of fine arts materials in things like sculpture, and especially in painting, these generally require extensive industrial-type space, in many cases, which is not provided by the university for private production and is very expensive. Art materials have gone up some 400% in the last few years, in the cost of oil-based products such as inks and papers and things. We are talking in terms of producing things that are very, very expensive, but necessary, and that kind of space is just not at university campuses.

Mr. Burghardt: To continue on this theme of the actual expenses, just so we fully understand the situation, am I led to believe by what you have said, then, that you do not charge your own time in the preparation of a paper or writing of a book?

Dr. Shorten: What a marvellous idea.

Prof. Mis: To my knowledge there is no notional expenditure of amounts. Just to take your question a little step further in anticipation a bit, if there is a concern in terms of a limitation on these expenses so you just do not open the gate wide—people saying, well, we have spent a day in the library, therefore we take some cost base from that, or we spent six hours doing research, so that is a notional research expenditure—from a tax point of view that really is not a problem, because what happens is if you charge \$200 for your day's work, that has to come into income anyway. So it is pointless to bring it in, and it is never done. You cannot say you have spent that amount of time and charge it as a research expense and on the other side of the balance sheet not bring it in somewhere. So it does not work.

Dr. Shorten: I think there is another thing that one needs to bear in mind, and that is, as I tried to emphasize earlier, research activity is a part of the job. It is really not separable, in very many instances, from teaching. If one is teaching particularly seniors and graduate students, it is really irresponsible not to remain current with the literature, including the learned journals, and to travel to conferences and to maintain contacts with peers in other universities, not only in Canada but elsewhere.

• 1215

Dr. Shorten: So that one's time spent on those is not separable. As an employee we do not work set hours; we do not have overtime; that would certainly be a wonderful idea.

Mr. Burghardt: We are talking, Dr. Shorten, about going to conferences and conferring with your peers and that type of thing.

Dr. Shorten: Yes.

[Traduction]

M. Hammock: Si vous permettez, j'aimerais vous parler de la production d'œuvres d'art, comme par exemple de sculptures et, plus particulièrement, de tableaux. La réalisation de ces œuvres exige en général des espaces très vastes, de type industriel dans bien des cas, espaces qui coûtent cher et que l'université ne peut pas fournir à des fins de production privée. Par ailleurs, le coût des fournitures artistiques nécessaires a augmenté de près de 400 p. 100 au cours des dernières années, et je songe notamment aux produits à base de pétrole, comme par exemple l'encre, le papier, etc. Il s'agit ici de produire des objets qui sont très, très coûteux, mais qui sont nécessaires, et les espaces requis ne sont tout simplement pas disponibles sur les campus universitaires.

M. Burghardt: Pour poursuivre cette question de dépenses véritables, tout simplement pour que nous soyons certains d'avoir bien compris la situation, ai-je raison de croire que vous ne déduisez pas le temps que vous devez consacrer à la préparation d'un papier ou à la rédaction d'un livre?

Mme Shorten: Quelle idée formidable.

M. Mis: À ma connaissance, cela ne fait pas l'objet de dépenses. Pour aller un peu plus loin encore, si vous envisagez de limiter ces dépenses afin d'éviter d'ouvrir grandes les portes... afin d'éviter que les gens disent: j'ai passé une journée à la bibliothèque, alors cela m'a coûté quelque chose, ou encore, j'ai consacré six heures à des travaux de recherche, alors il y a là des dépenses de recherche... D'un point de vue purement fiscal, cela ne pose pas de problème, ça si vous déduisez 200\$ pour le travail que vous avez accompli pendant la journée concernée, il faudra de toute façon que vous déclariez le revenu correspondant. Cela ne servira à rien, et c'est pourquoi ce n'est jamais fait. Vous ne pouvez pas dire que vous avez utilisé telle période de temps pour faire telle chose et déduire un montant correspondant à titre de frais de recherche sans déclarer des revenus ailleurs. Le système ne fonctionne pas ainsi.

Mme Shorten: Il y a un autre point dont il faut tenir compte, et c'est que, comme je l'ai souligné tout à l'heure, les activités de recherche font partie des tâches qui relèvent du poste. Dans bien des cas, ces responsabilités ne sont pas distinctes de l'enseignement. Si l'on enseigne à des étudiants qui sont déjà diplômés, il serait tout à fait irresponsable de ne pas se tenir au courant de la documentation, dont les journaux savants, de ne pas assister à des conférences et de ne pas entretenir des relations avec ses collègues d'autres universités, non seulement au Canada mais à l'étranger.

Mme Shorten: Par conséquent, le temps consacré à ce genre de choses n'est pas séparable du reste. Nous ne travaillons pas à heures fixes; nous n'avons pas d'heures supplémentaires. Mais ce serait merveilleux si nous travaillions comme cela.

M. Burghardt: Madame Shorten, on parle ici d'assister à des conférences, de discuter avec vos collègues, etc.

Mme Shorten: Oui.

[Text]

Mr. Burghardt: Now, is that the type of expense you would want to be able to charge against the writing of a particular paper or book? Perhaps it meant going from London to Halifax to do research or to confer with colleagues. Do you feel that would be a legitimate expense that you would be able to use?

Dr. Shorten: Sure.

Dr. Savage: Could I perhaps try an answer to that and offer you my own field of studies, which is African Studies.

In order to do research on African Studies, it is necessary to go to Africa, and certainly for a historian, as I am, to certain European archival sources as well.

In point of fact, the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada can only fund about 7% of the humanists and social scientists in Canada with its current funds, and those funds are going down by over \$1 million in the next year. So the expectation of people like myself, of getting somebody to pay for this by grants, is not large, and certainly not to cover the full costs. It now costs, I think, just over a couple of thousand dollars for a ticket to East Africa, much less anything else.

If one wants to remain current, one is going to have to invest in direct cash ways, as Professor Mis says, in order to do that kind of research. The last time I was in East Africa, I did that. I was out of pocket a reasonable amount of money for the time I was there. There was nothing I could do about that in the tax sense. It seems to us just unreasonable that there should not be some recognition of that problem.

I agree with Professor Mis, I am all for seeing whatever safeguards the department or anybody else wants to build in to make sure that these are not abused. On the other hand, we think that the problem should be addressed.

Mr. Burghardt: Is this something now in your own particular case that you did try and put in your tax form as a legitimate expense?

Dr. Savage: I am in an anomalous position because I teach part-time. I am a full-time employee of the CAUT, and that makes it more difficult to get research grants, and more difficult to arrange things the way that academics can.

However, I know within the field that there is a real problem for area specialists in trying to maintain a research capability with the declining amount of support and incapacity to write off expenses.

It is surely in disciplines like area studies, whether they are African or Far Eastern or Latin American or Russian, that we keep hearing from everybody that we want more research, more production, and that sort of thing. And yet the tax system seems to militate against—in fact, it goes with the government. Members of the government have told us on occasion that it is the desire of this government to see more

[Translation]

M. Burghardt: S'agit-il là d'une dépense que vous aimeriez pouvoir déduire lorsque vous écrivez un papier ou un livre donné? Peut-être pour écrire un ouvrage donné, il vous a fallu vous rendre de London à Halifax pour faire de la recherche ou pour rencontrer des collègues. Pensez-vous que ce serait là une dépense légitime dont vous pourriez vous servir?

Mme Shorten: Certainement.

M. Savage: Je vais essayer de répondre à votre question en vous parlant de mon propre domaine d'étude, les études africaines.

Pour faire des recherches en études africaines, il faut aller en Afrique, et lorsqu'on est historien, comme moi, il faut également recourir à certaines archives européennes.

Avec les fonds dont il dispose à l'heure actuelle, le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada ne peut financer les activités que de 7 p. 100 des humanistes et des chercheurs en sciences sociales du pays, et le budget du Conseil va encore être réduit d'un million de dollars l'an prochain. Par conséquent, les gens comme moi ne peuvent pas miser sur ces subventions, et même si nous réussissons à en obtenir, celles-ci ne couvrent jamais tous les coûts. Il faut déjà compter plus de 2,000\$ pour acheter un billet d'avion pour aller en Afrique orientale, sans parler du reste.

Pour nous tenir au courant, il va nous falloir investir directement nous-mêmes, comme l'a dit le professeur Mis, si nous voulons continuer de faire ce genre de recherches. C'est ce que j'ai fait, la dernière fois que j'ai décidé de me rendre en Afrique orientale. J'ai dû beaucoup dépenser de ma poche, vu le temps que j'ai passé là-bas. Je n'ai rien pu faire sur le plan fiscal. Il nous paraît tout à fait ridicule que ce problème ne soit pas reconnu d'une façon ou d'une autre.

Je suis d'accord avec le professeur Mis. Je suis tout à fait pour toutes les limites que le ministère ou que quelqu'un d'autre veut mettre en place afin d'empêcher des abus. Mais d'un autre côté, nous pensons que le problème devrait être réglé.

M. Burghardt: Dans votre cas particulier, s'agit-il là de quelque chose que vous avez essayé de faire figurer dans votre déclaration d'impôt comme étant une dépense légitime?

M. Savage: Ma situation est quelque peu anormale car j'enseigne à temps partiel. Je suis employé à temps plein par l'Association canadienne des professeurs d'université, et il est donc plus difficile pour moi que pour les autres professeurs d'obtenir des subventions de recherche etc.

Je sais cependant que la baisse constatée au niveau de l'appui et l'impossibilité de déduire ces dépenses créent des problèmes pour les spécialistes qui essaient de maintenir leurs activités de recherche.

C'est très certainement le cas dans les études de région, qu'il s'agisse de l'Afrique, du Moyen-Orient, de l'Amérique latine ou de la Russie. Dans ces domaines, on n'arrête pas d'entendre parler de besoin de faire davantage de recherches, de produire davantage, etc. Or, le système fiscal semble s'opposer à cela... en fait, il varie avec le gouvernement. Des membres du gouvernement nous ont dit à différentes occasions que l'actuel

[Texte]

and better research, and particularly that kind of applied research.

Mr. Burghardt: I have a few more questions, but perhaps I should defer to Mr. Orlikow and come back later.

The Chairman: David.

Mr. Orlikow: I just want to get a few things clear in my own mind, Mr. Chairman. Expenses such as the purchase of books in the field of a professor or magazines in his or her field, or membership in professional organizations, none of these can be used in calculating income tax?

Prof. Mis: Not now.

Mr. Orlikow: Nor travel.

Dr. Shorten: No.

Mr. Orlikow: Yet I have the impression that self-employed people like doctors and lawyers could attend a professional meeting in Bermuda, the Bahamas, Europe or Asia, and they could charge it off against...

Prof. Mis: Maybe I could answer that. The reason is because as employees you are very limited in the deductions you may make. If you get involved in a business, the deduction of two conventions is specifically permitted under the Income Tax Act for people in business. All the publications, the books and any expenses in conjunction with the business are deductible from the business as a general rule, because they are part of the computation of profit from that business. But an employee does not get that option.

• 1220

Mr. Orlikow: But if a university professor is to keep up to date and not be giving 25-year-old lectures, he or she really has to spend the money, make the effort and get the books and the magazines and try to attend... I will not even talk about going to Africa; but for example, a professor could not deduct the expense of going to the annual meeting of the Learned Society, even if he were presenting a paper.

Prof. Hammock: No.

Prof. Mis: There is no provision for that in the Act now. It was caught under the broad context of business by some of the people as part of their business, but that is the interpretation, not a statutory provision.

Mr. Orlikow: Now, in your presentation, you have a number of the documents which various universities have which outline what they expect from their academic staff. But whether or not they have them in detail, I presume the old "publish or perish" is still in existence in most universities.

Dr. Savage: If I could try that one, if we gave you a compendium of all Canadian universities, I think you would find that the great majority of them would have some kind of written documentation like the ones we presented. In other words, these are not a selection of the ones which make the

[Traduction]

gouvernement souhaite qu'il y ait davantage de recherches, et des recherches de meilleure qualité, notamment dans le domaine des recherches appliquées.

M. Burghardt: J'ai encore d'autres questions à poser, mais je céderai la place à M. Orlikow, et je pourrai reprendre la parole tout à l'heure.

Le président: David.

M. Orlikow: Monsieur le président, j'aimerais tout simplement éclaircir un certain nombre de choses. Les dépenses engagées pour acheter des livres ou des revues dans le domaine de spécialisation d'un professeur, ou pour devenir membre d'un organisme professionnel, ne sont-elles pas déductibles?

M. Mis: Non, pas à l'heure actuelle.

M. Orlikow: Et les frais de voyage ne le sont pas non plus?

Mme Shorten: Non.

M. Orlikow: J'ai cependant l'impression que les membres de professions libérales comme les médecins et les avocats peuvent assister à une réunion professionnelle aux Bermudes, aux Bahamas, en Europe ou en Asie, et en déduire le coût...

M. Mis: J'aimerais répondre. La raison à cela, c'est qu'en tant qu'employé, les déductions auxquelles vous avez droit sont très limitées. Si vous avez une entreprise, la Loi de l'impôt sur le revenu vous permettra de déduire le coût correspondant à votre participation à deux congrès. Par ailleurs, le coût de publication de livres et toutes les autres dépenses rattachées à votre entreprise sont déductibles en règle générale, parce qu'on en tient compte dans le calcul du profit de l'entreprise. Mais un employé n'a pas ces mêmes possibilités.

M. Orlikow: Mais si un professeur d'université veut se tenir au courant et ne pas donner des cours vieux de 25 ans, il doit dépenser de l'argent, faire l'effort nécessaire, obtenir les livres et les revues et essayer d'insister... je ne parlerai même pas d'aller en Afrique; mais un professeur ne peut même pas déduire ce que ça lui coûte d'assister à la réunion annuelle d'une quelconque société savante, même s'il doit y prononcer un discours.

M. Hammock: En effet.

M. Mis: La loi actuelle ne prévoit aucune disposition à cet effet. Certains ont prétendu que ces coûts étaient assimilés à ceux d'une entreprise, mais c'est là une question d'interprétation, car cela ne fait l'objet d'aucune disposition légale.

M. Orlikow: Votre mémoire comporte un certain nombre de documents publiés par diverses universités dans lesquels sont expliquées les tâches du corps enseignant. Mais que ces conditions soient ou non expliquées en détail, je suppose que le vieux principe «publier ou périr» est toujours en vigueur dans la plupart des universités.

M. Savage: Je vais essayer de répondre. Si vous aviez à condenser au figuré toutes les universités canadiennes, je pense que vous découvririez que la grande majorité d'entre elles auraient des documents du genre de ceux que nous vous avons fournis. Autrement dit, nous n'avons pas choisi les documents

[Text]

best case for the CAUT. We can give you another set of them, if you wish, to demonstrate that point.

So I think all universities of any size or any historical consequence have written documents pertaining to employment contracts which require teaching and research. It has been one of the features of the last decade that university contracts have been transformed from oral understandings, with rather vague contractual arrangements, to very specific ones. In major universities these days, a professor's contract is apt to run to over 100 pages, explaining all the things that are required. So these documents are not at all unique. They represent the way universities operate and the kind of expectations that are insisted upon.

Mr. Orlikow: Some of us have had correspondence from individual professors, but I wonder if you could put on the record for us a couple of examples of the kind of situations some of your people at Mount Allison . . .

Prof. Hammock: Yes.

Mr. Orlikow: I understand we are not talking about hundreds of dollars; we are talking about thousands.

Prof. Hammock: We are talking about thousands of dollars, sir. In the case of Mount Allison University, as I said, there are six colleagues. I can give you particular examples going back four years. They range in terms of tax bills, including penalty, from \$4,000 to \$20,000. One of my people has paid because they threatened to garnish his wages, and he indeed paid. The other people are in a state of limbo. Some have received bills; others have not received bills. Another colleague of mine has a tax bill over four years for \$6,000, another for \$8,000. These are sums these people can ill afford to pay.

I would not want to give the idea either that these are rich artists who have two or three planes and travel around the world, doing things like that. These are junior faculty members who are working very hard in one of the lowest-paid universities in the country, I might add. It is very difficult, because they had understood a way that the tax situation was done. Many of them had used certified accountants and had been working at this for a number of years, and then suddenly this happens. In fact, what it has done is make my people more part-time tax authorities than teachers, and it seems that discussions we have at Learned Society meetings in the fine arts now are tax discussions, not art discussions.

• 1225

It is extremely disheartening to the point that what do you tell the students? What are you going to say? Take up the career of art? You know, we are pretty high-minded, I guess in

[Translation]

qui appuient le mieux l'Association canadienne des professeurs d'université. Et nous serions prêts à vous fournir un autre paquet, si vous le voulez, pour vous le prouver.

Je pense que toutes les universités de taille importante ou d'importance historique ont des documents écrits où il est question de contrats d'engagement qui exigent du travail d'enseignement et de recherche. C'est d'ailleurs uniquement au cours de la dernière décennie que les contrats des professeurs d'université sont passés d'ententes orales avec de très vagues arrangements contractuels, à des contrats très précis. De nos jours, la plupart des contrats de professeurs d'université sont longs d'au moins une centaine de pages, et expliquent clairement tout ce qui est requis. Les documents que nous vous avons fournis ne sont donc pas du tout uniques. Ils sont très représentatifs de la façon dont fonctionnent les universités et des exigences qui sont imposées aux professeurs.

M. Orlikow: Certains d'entre nous ont reçu des communications de différents professeurs, mais je me demandais si vous ne pourriez pas nous donner quelques exemples du genre de situations dans lesquelles se trouvent certains des professeurs à Mount Allison . . .

M. Hammock: Oui.

M. Orlikow: Si j'ai bien compris, il s'agit non pas de centaines, mais de milliers de dollars.

M. Hammock: Il est en effet question de milliers de dollars. Comme j'ai dit tout à l'heure, dans le cas de *Mount Allison University*, six de mes collègues sont concernés. Je puis vous donner un certain nombre d'exemples très précis qui remontent quatre ans en arrière. Le ministère du Revenu leur demande à chacun entre 4,000 et 20,000\$, pénalités comprises. L'un d'eux a accepté de payer parce que le ministère avait menacé de saisir sa paye. Les autres dossiers sont toujours pendants. Certains d'entre eux ont reçu des avis de paiement, d'autres pas encore. Un autre de mes collègues a reçu un avis de paiement de 6,000\$ pour 4 ans, et un autre doit 8,000\$ en impôt. Ce sont là des sommes d'argent que ces personnes ne sont pas en mesure de payer.

Je ne voudrais pas non plus vous donner l'impression qu'il s'agit de riches artistes qui ont deux ou trois avions, qui voyagent partout dans le monde, etc. Il s'agit de professeurs associés qui travaillent très fort dans l'une des universités qui comptent parmi celles qui paient le moins bien au pays. C'est très difficile, car ils avaient compris la situation fiscale d'une façon donnée. Plusieurs d'entre eux avaient fait appel à des comptables agréés et ils travaillaient depuis plusieurs années. Et tout d'un coup, voilà ce qui se produit. En fait, à cause de tout cela, un grand nombre de ces personnes seraient plutôt des spécialistes en fiscalité à temps partiel que des enseignants, et la plupart des discussions que nous avons maintenant lors des réunions de notre société savante portent non pas sur l'art ou les beaux-arts, mais sur la fiscalité.

C'est extrêmement décourageant jusqu'au point où on ne sait plus quoi dire aux étudiants? Qu'allez-vous leur dire? De s'orienter vers les beaux-arts? Vous savez, je présume que

[Texte]

some ways, but the history of art in this country . . . and that is the field I teach and have taught for 15 years—is not a happy history. I thought, for instance, with the coming of the Canada Council, there would be more understanding; indeed there has been, but I find it an extremely difficult time for art. I know my colleagues; I have taught there for nine years. They are not embezzlers or tax crooks. They did not take up fine arts so they could get a tax dodge; I think that is a bizarre thought, because even if they do expend money and even if they did get a claim on this expense, they still come out less for the deal. They end up with works of art which they show in museums, public galleries and things. They are enriching our society, these people. Artists in Canada are enriching our society and they need to be encouraged and it is not happening.

Mr. Orlikow: When you talked about their cost assessments of \$6,000 to \$20,000, that is to a large extent because, not only has the department made a new interpretation, but they have gone back four years.

Prof. Hammock: Four years. In most cases four years. They pretty much totally disallowed all expenses and then added penalties and a number of other things on it. The frightening part was the idea: Here is the bill, pay now, and we will talk about it later. The one person who did pay, was told by a tax lawyer in Moncton—this was before the new budget; he was the one who paid the \$4,000—that it would cost him more in litigation than the \$4,000 in question. So he paid it. You know, this is a man who cannot even afford his own house. He is renting a house, has an old used car and three kids who are in college—two kids in college and one in high school. I do not see his living off the fat of the land.

Mr. Orlikow: The last question. There have been some people who did not just pay, but who took their case to whatever procedures were available and sometimes have won. What kind of costs are we talking about? For example, Professor Grosskurth.

Dr. Savage: There are two ways of >>winning” with the tax department. One is the matter of going to court and through successive levels of appeal. I do not know that I could give you an average cost of that because it depends very much on the complexity of the individual case and therefore the amount of time that is going to be taken up in preparations in the court case itself. The other is, of course, when a taxpayer threatens to go to court and the Department of National Revenue decides to settle, which appears to be what happened in the case of Professor Grosskurth. I do not know the details. I presume those are private to the department and Professor Grosskurth, but that was not a case that was litigated.

Mr. Bellaire: She had, from what I understand, one of the better accountants in Toronto. I do not know what the going rate for prominent tax consultants and accountants will be, but I imagine it is probably over \$100. A lawyer's fee of \$100 an hour is not unreasonable.

Prof. Hammock: I could tell you in the case of one of my colleagues who is filing to fight this in court. She was told it would cost her at the outset, at the beginning, \$1500, and this

[Traduction]

d'une certaine manière nous sommes plutôt idéalistes, mais dans ce pays, l'histoire de l'art n'est pas une histoire heureuse et c'est un domaine où j'enseigne depuis 15 ans. J'aurais cru que la création du Conseil des arts, par exemple, aurait facilité les choses, mais, même si c'est le cas, je trouve que c'est une période extrêmement difficile pour les arts. Je connais mes collègues, j'ai travaillé avec eux pendant neuf ans. Ce ne sont pas des escrocs ou des fraudeurs d'impôt. Ils n'ont pas choisi les beaux-arts afin d'y trouver un abri fiscal; je trouve que c'est là une idée bizarre car même s'ils dépensent de l'argent et même si cette dépense est déductible, ils perdent quand même dans l'affaire. Ils se retrouvent avec des oeuvres d'art qu'ils exhibent dans les musées et ailleurs. Ces gens-là enrichissent notre société. C'est ce que font les artistes au Canada et ils n'ont pas l'encouragement dont ils ont besoin.

M. Orlikow: Lorsque vous parlez d'avis de paiement 6,000\$ à 20,000\$, cela est imputable en grande partie non seulement à la nouvelle interprétation du ministère, mais au fait qu'ils sont remontés quatre ans en arrière.

M. Hammock: En effet, dans la plupart des cas, c'est quatre ans. Ils ont rejeté presque la totalité des dépenses pour ajouter des pénalités et un certain nombre d'autres choses. Ce qui était effrayant, c'est qu'on vous présentait la facture en disant, payez maintenant et nous en discuterons plus tard. Quant à la personne qui a payé . . . c'était avant le nouveau budget, c'est celle qui a payé 4,000\$. . . un avocat spécialiste de l'impôt de Moncton lui a dit qu'un recours lui coûterait plus que les 4,000\$ en question, elle a donc payé. Cette personne n'a même pas les moyens d'avoir sa propre maison. Elle loue une maison, possède une vieille voiture et a trois enfants qui fréquentent le collège . . . Deux au collège et un au secondaire. Je ne crois pas qu'elle vive des largesses du pays.

M. Orlikow: Voici ma dernière question: il y a eu des gens qui n'ont pas payé, mais qui ont eu à tous les recours possibles et qui parfois ont eu gain de cause. Dans ce cas-là, quels sont les frais encourus? Par exemple le professeur Grosskurth.

M. Savage: Avec le ministère du Revenu, il y a deux façons de gagner. La première consiste à s'adresser aux tribunaux et à passer par les mécanismes d'appel successifs. Je ne pourrais vous en donner le coût moyen car cela dépend énormément de la complexité de chaque cas et du temps qu'il faut consacrer à préparer le dossier pour présentation devant le tribunal. L'autre façon, bien sûr, c'est de menacer de s'adresser aux tribunaux à la suite de quoi le ministère du Revenu national accepte une transaction, ce qui semble s'être produit dans le cas du professeur Grosskurth. J'en ignore les détails, connus seulement du ministère et du professeur Grosskurth, mais l'affaire n'est pas passée devant les tribunaux.

M. Bellaire: Je crois savoir qu'elle avait l'un des meilleurs comptables de Toronto. J'ignore quel est le tarif pour les conseillers fiscaux et les comptables de connus, mais j'imagine que c'est probablement au-delà de 100\$. Des honoraires d'avocat à 100\$ l'heure ne sont pas excessifs.

M. Hammock: Je pourrais vous parler du cas de l'un de mes collègues qui est en train de se pourvoir en justice. Au départ, on lui a dit que cela lui coûterait 1,500\$ d'entrée de jeu. Elle

[Text]

up-front money that she is going to have to spend. She is mad as hell. If she is going to spend the \$6,000 she would rather spend it in court. She thinks she is going to win, mind you, but she would rather spend the money fighting it than giving it to the tax department.

Mr. Orlikow: I suppose it would be unreasonable on the part of Revenue Canada to accept the idea that when somebody appeals and wins that maybe Revenue Canada should pay the costs.

• 1230

Mr. Burghardt: It is in the budget for \$1000.

Mr. Orlikow: But where do you get advice for \$1000?

Prof. Mis: It is \$1000.

Mr. Orlikow: You will not get much advice for \$1000.

Prof. Mis: I might add that \$1000 in tax appeals is really not very much if you are retaining legal counsel; particularly if you have to go through more than one level. If you go to the tax court, you are looking at a number of times more than \$1000; and if you appeal that, you are looking, I would say, in the area of \$10,000.

Prof. Hammock: I think the difficulty is that these do not set precedents in any way, I guess, so that people end up with each individual having to do this, so each individual can lose \$6000 or \$7000 in court costs.

Mr. Orlikow: Let me just ask one more question. Besides Toni Onley how many artists are there in Canada who are well enough established that they have some pretty good idea of what they will sell and how much they will get and can live with the way the department interprets "reasonable expectation of profit"?

Prof. Hammock: Let me think about that for a second, Mr. Orlikow. I would think I could probably start counting them on my hands, going west to east. I do not think you are talking about more than 10 or 15 individuals who I understand are making a reasonable living off art. It is a difficult situation, because most artists sell through galleries who are selling, and they are paying 50% of that cost to their dealer, normally; 50% to 60%, in some cases. As I said, I only went through this book recently, and I find that most of them are teaching or have some other form of employment. It is a very small number who are making a reasonable living.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I have no more questions. I think the case is pretty clear.

The Chairman: I wonder if I can follow up on a very good question that Mr. Orlikow asked, comparing artists, and you, with the outside world. He mentioned that if you go off to a learned society you pay for that yourself. If I were an employee for a large corporation and required to go to a convention, which is common, the corporation will give me an expense account. You do not get that—is that right? So

[Translation]

est vraiment furieuse et elle a décidé que si elle doit dépenser 6,000\$, elle les dépensera en frais judiciaires. Bien sûr, elle pense avoir gain de cause, mais elle préfère dépenser cet argent à contester la décision plutôt que de le donner au ministère du Revenu.

M. Orlikow: Je suppose que pour Revenu Canada, l'idée d'assumer les frais lorsque quelqu'un gagne un appel est inacceptable.

M. Burghardt: Le budget prévoit \$1,000.

M. Orlikow: Mais où pouvez-vous obtenir conseil pour \$1,000?

Professeur Mis: C'est \$1,000.

M. Orlikow: Pour \$1,000, vous n'obtiendrez pas grand-chose.

Professeur Mis: J'ajouterai que pour les appels en matière d'impôt, \$1,000, c'est très peu si vous reprenez les services d'un avocat, surtout si vous devez passer par plusieurs juridictions. Si vous portez votre cause devant le tribunal de l'impôt sur le revenu, cela vous coûtera plusieurs milliers de dollars et si vous faites appel, je dirais que cela peut vous coûter dans les \$10,000.

M. Hammock: À mon avis, le problème, c'est que ces causes n'établissent pas une jurisprudence, en conséquence il n'y aura que des cas d'espèce et chaque particulier peut perdre de \$6,000 à \$7,000 en frais judiciaires.

M. Orlikow: Permettez-moi de vous poser une autre question. Au Canada, à part Toni Onley, combien y a-t-il d'artistes suffisamment bien établis pour avoir une assez bonne idée de ce qu'ils vendront, des revenus qu'ils auront et qui peuvent s'accommoder de l'interprétation du ministère de l'«espoir raisonnable de profit»?

M. Hammock: Laissez-moi y réfléchir un instant, monsieur Orlikow. Allant de l'Ouest à l'Est, je pourrais probablement les compter sur les doigts de la main. À ma connaissance, il n'y a pas plus de 10 ou 15 personnes qui gagnent leur vie convenablement dans le domaine des arts. C'est une situation difficile, car la plupart des artistes vendent leurs oeuvres par l'intermédiaire de galeries auxquelles ils versent habituellement 50 p. 100 de commission, de 50 p. 100 à 60 p. 100 dans certains cas. Je le répète, ce n'est que tout récemment que j'ai feuilleté ce livre et je constate que la plupart enseignent ou ont un autre emploi. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui gagnent décemment leur vie.

M. Orlikow: Monsieur le président, je n'ai pas d'autres questions. Je pense que le problème est très clair.

Le président: Puis-je faire suite à une excellente question posée par M. Orlikow en vous comparant, vous et les artistes, au monde extérieur. Il a dit que si vous vouliez faire partie d'une société savante, vous devez payer vous-mêmes. Si je suis au service d'une grande société et que je doive participer à un congrès, ce qui est courant, la société me donne un compte de dépenses. Ce que vous n'avez pas, n'est-ce pas? Donc, dès le

[Texte]

comparisons here immediately begin to come in your favour: that you do in fact take it right out of your pocket; you do not get it out of an expense account. Am I right?

Dr. Shorten: That is largely the case. At least at larger universities there is still some money. Where I am, for example, the dean has some funds. Perhaps I can give you an example. I was invited for September to go to a conference in Villanova University in Pennsylvania to deliver a paper to an international philosophic association. I am very reluctant to turn that down. It is not often that we get asked south of the border for these things. I put in an application to the dean's funds for this, and he in fact put me at the highest priority and gave me the maximum amount that he had and that he could give in this connection. That trip still cost me some \$300 out of my personal pocket; and there is no way in which I can get any of that back.

The Chairman: Then if we extend this further, if you are going to go to East Africa to pursue your specialty, you would do that completely out of your own income if you are unable to obtain a grant for it?

Dr. Savage: That is correct. There are grants, but I have indicated the limitations on the numbers of such grants available. Therefore there are a fair number of scholars who are in the position of having to pay for it out of their own pocket.

The Chairman: Right.

Dr. Savage: What we are saying is if there are grants, or if the university magically comes up with some funds, then of course they should not apply under this particular change in the Act that we are requesting—just what comes out of pocket.

Prof. Hammock: I can speak from personal experience on this as well. Just this week there is a meeting at Guelph, Ontario, and my wife, who is a member of faculty at Mount Allison, and a performer, a musician, had applied to go to this meeting and was turned down flat, as were all her colleagues, because the money the university had was expended. Any money it had was expended. So if she were to go from Sackville to Guelph, she would have to pay the entire expense out of her own pocket.

The other area that I can remember more recently and painfully was my own sabbatical. The university gives you a reduced salary to go, and this is important to my research and important to my teaching. It cost me \$10,000 in excess of what I had. I am paying the bank a very nice loan on that at the moment. These are the kinds of expenses we all face.

• 1235

There is the other possibility too, which I must admit and talk about in terms of research money available to creative people in universities. It is somewhat different from all other faculties. There are NSERC and SSHRC, two granting

[Traduction]

départ, la comparaison vous avantage: c'est-à-dire que vous puisez dans vos poches et non dans un compte de dépenses. N'est-ce pas?

Mme Shorten: C'est généralement le cas. Au moins, il y a encore un peu d'argent dans les grandes universités. Là où j'enseigne, par exemple, le doyen dispose de certains fonds. Je pourrais peut-être vous donner un exemple. En septembre j'ai reçu une invitation pour une conférence à l'université Villanova de Pennsylvanie et on me demandait de présenter une communication à une association philosophique internationale. J'ai beaucoup hésité à refuser cette offre. Il est rare que nous recevions ce genre d'invitation de nos voisins du Sud. J'ai donc fait une demande au fonds du doyen. En fait il m'a accordé la plus grande priorité et m'a donné le montant maximum dont il disposait et qu'il pouvait me donner pour ce genre d'activités. Je devais quand même déboursier quelque \$300 de ma poche pour ce voyage et il n'y a absolument aucun moyen de récupérer quoi que ce soit sur ce montant.

Le président: Alors, si nous poussons le raisonnement plus loin, disons que vous devez vous rendre en Afrique orientale pour vos recherches, si vous ne pouvez pas obtenir une subvention, vous devrez payer le tout de votre propre poche?

M. Savage: En effet. Il existe des subventions, mais j'ai dit jusqu'à quel point le nombre des subventions disponibles était limité. Il y a donc beaucoup d'universitaires qui doivent payer de leur poche pour ce genre d'activités.

Le président: En effet.

M. Savage: Ce que nous disons, c'est que s'il y a des subventions, ou si par magie, les universités mettent des fonds à notre disposition, ces fonds n'auront évidemment rien à voir avec la modification législative que nous demandons... seulement ce que nous payons de notre propre poche.

M. Hammock: Je puis aussi vous en parler d'après mon expérience personnelle. Cette semaine il y a une réunion à Guelph, en Ontario, et mon épouse, qui enseigne à *Mount Allison*, c'est une artiste, une musicienne, a fait une demande pour participer à cette réunion, demande qui a été tout simplement refusée, comme celle de tous ses collègues, parce que l'université n'avait plus d'argent. Tout l'argent dont l'université disposait avait été dépensé. Donc si elle voulait se rendre de Sackville à Guelph, elle devrait assumer elle-même tous les frais de déplacement.

Un autre exemple, plus récent et plus pénible, c'est mon propre congé sabbatique. L'université vous donne un pourcentage de votre salaire et il s'agit là d'une activité importante pour mes recherches et pour mon travail d'enseignant. Cela m'a coûté 10,000\$ de plus que ce que j'avais reçu. À l'heure actuelle, je rembourse à la banque un très joli prêt. C'est ce genre de dépenses auxquelles nous devons faire face.

Il y a aussi l'autre possibilité que je dois reconnaître et dont je dois parler pour ce qui est des fonds de recherche disponibles dans les universités pour les personnes créatives. C'est quelque peu différent de toutes les autres facultés. Il y a le C.R.S.N.G.

[Text]

agencies that deal mainly with academics and understand the academic situation. We are streamed through the Canada Council, which is not only academic but is related to the art world in general. In some ways, many of our academics are less competitive because of the nature of their jobs, so we cannot even get things like leave fellowships, which come through SSHRC; they are not available to people in the creative arts. The kinds of grants that my scientific colleagues can draw on just are not available to artists in universities.

The Chairman: Okay.

To draw another parallel with the outside world, if you worked for a large corporation and the corporation had an opportunity to send you to East Africa and then, looking at the balance sheet, said, oh no, we are going to forego that, that would not be to their employee's detriment. But if you decided to forego it in your position, it could well be to your detriment, given that you are supposed to expand your horizons. I think that is a point worth noting. That point needs to be made, I think, when we are faced, say, by people like auto mechanics who have to buy tools, and people of that sort who will want expanded expense deductions and who would look at other parallels in the Act.

Yes.

Mr. Bellaire: I would assume that with the mechanics that would be deductible. I take it, Walter, it would be a requirement of your job to have the tools, if they are not provided?

Prof. Wis: They are not deductible under Section 8.(1)(i) now unless they are actually consumed in that.

The Chairman: That is right. So we have to say to those people that if you have what to some people in my riding would look like a cushy trip off abroad, and so on, you have to be able to draw the parallel and say that there are specific reasons for this, parallel to those of an employee who has expenses. I remember clearly having to answer to Mr. Orlikow over this issue in the House of Commons. These parallels do get drawn.

Mr. Bellaire: Just another matter: In a couple of instances, actually the tax law has gone the other way to single out professors to make them pay more taxes. There are special things in the income tax for people who work outside the country for specified activities related to some of the things that the government wants to establish. Academics seem to fall under the category but have been prevented from doing it. In the last four years, Revenue Canada has issued new interpretation bulletins, in a lot of instances mostly—almost exclusively—to catch academics, changing them about residency status and in relationship to research grants and fellowships. They have seemingly gone out of their way to make it more difficult for academics to perform these activities. Therefore,

[Translation]

et le C.C.S.S.H., deux organismes accordant des subventions, qui traitent surtout avec les universitaires et qui comprennent leur situation. Nous devons passer par le Conseil des arts, qui n'est pas uniquement académique mais qui travaille avec le monde des arts en général. De bien des façons, à cause de la nature de leur travail, bon nombre des nôtres sont moins compétitifs, alors nous ne pouvons même pas obtenir par exemple un congé avec bourse de perfectionnement accordée par le C.C.S.S.H. Les artistes créateurs n'ont pas droit à ces bourses. Les subventions dont mes collègues scientifiques peuvent profiter ne sont tout simplement pas accessibles aux artistes des universités.

Le président: Je vois.

Pour faire une autre comparaison avec le monde extérieur, si vous travaillez pour une grande société, que cette société ait l'occasion de vous envoyer en Afrique orientale, et qu'à la lumière de son bilan elle décide de laisser tomber, ce ne serait pas au détriment de l'intéressé. Par contre, dans votre situation, si vous décidiez de ne pas y aller, ce pourrait très bien vous nuire étant donné que vous êtes censés élargir vos horizons. Je pense que c'est un point qui mérite d'être souligné. Il est nécessaire d'en faire état, par exemple lorsque nous avons des gens comme les mécaniciens d'automobile qui désirent acheter les outils, et d'autres gens comme ceux-là qui voudront étendre les dépenses déductibles et qui chercheront les cas analogues dans la loi.

Oui.

M. Bellaire: Je présume que pour le mécanicien, ses dépenses seraient déductibles. Walter, je présume que c'est une exigence de votre emploi d'avoir les outils, s'ils ne sont pas fournis?

M. Wis: Selon l'article 8.(1)i), ces dépenses ne sont pas déductibles maintenant, à moins que ces outils ne soient effectivement consommés.

Le président: En effet. Nous devons donc dire à ces gens que s'il comptent effectuer ce que certaines personnes dans ma circonscription pourraient considérer comme étant un voyage d'agrément à l'étranger, ils doivent être en mesure de faire le parallèle en disant qu'il y a pour cela des raisons spécifiques, semblables à celles dont se prévaut un employé qui subit des dépenses. Je me souviens clairement d'avoir dû répondre à M. Orlikow à ce sujet en Chambre des communes. Ces analogies sont bel et bien invoquées.

M. Bellaire: J'ajouterai autre chose, dans certains cas la loi sur l'impôt va dans le sens contraire, et fait plus d'impôt aux professeurs. Il y a des dispositions spéciales de l'impôt sur le revenu visant les gens travaillant à l'extérieur du pays dans des domaines d'activités spécifiques et relatives à certaines choses que le gouvernement désire établir. Les universitaires semblent tomber dans cette catégorie, mais ont été empêchés de le faire. Au cours des quatre dernières années, Revenu Canada a publié des nouveaux bulletins d'interprétation, dans beaucoup de cas surtout... presque exclusivement... pour attraper les universitaires, pour modifier leur statut en matière de résidence, de subventions de recherche et de bourses de perfectionnement. Ils semblent avoir fait leur possible pour empêcher les

[Texte]

arguing that we are trying to get a special status is kind of strange, because we seem to have a special status already—unfortunately, one in the opposite direction.

The Chairman: Okay. Let us pursue that thought. This is my last point. It is one that Mrs. Young had asked us to ask about earlier and I do not think anybody has done it yet.

There seems to be a watershed in your experiences with Revenue Canada. Somewhere, two or three years ago, they suddenly came in and started to get pretty tough. Professor, in your presentation you referred to previous flexible habits on pooling income and previous flexible habits with expense deductions and the—using your word—ambushing in the reinterpretations, where people suddenly are faced with new views of an old habit. There is a watershed here somewhere.

I guess the answer from Revenue Canada is that they have given you a normal audit as a group. You are really caught in two ways: through a normal audit cycle, it is your turn to go through this; and, secondly, by technology. Computers are now pretty efficient, they can run down this list pretty quickly and remove the flexibility.

• 1240

We hear a lot of that, you know. It is one thing to say you were flexible before there was a telephone; then it took two or three weeks before the letter arrived. Now it takes two or three weeks for the letter to arrive, but the telephone is faster. Technology kind of removes the flexibility. Do you see what I am saying?

Prof. Mis: I see what you are saying, Mr. Chairman. I do not think I would subscribe to that, notwithstanding Revenue Canada's big brother movie in which we are all being watched 24 hours a day by their computers.

I think there is a different explanation for what has happened here. I do not think that this is limited to academics, to artists, and to authors. It is an outgrowth of this fact of life: that Revenue Canada is basically the collection department for the government. That is really what it is. If you look at the structure of our government, it is rather ironic that it is structured so that Finance makes the laws, and then hands matters over to the tough guys in Revenue Canada to go and collect the money, whichever way they want.

It is a matter of common knowledge that the government are in lack of funds over the last few years, and they are reacting like normal collectors; they go out and collect the maximum amount of money in whichever way they can.

I do not think that we have been singled out. They are going after everybody: the fishermen in Newfoundland, the farmers all over the country. They are going after anybody and everybody. They are challenging business people as well. They have gone after people who have used tax deferral types of

[Traduction]

universitaires de s'adonner à ces activités. Il est donc bizarre de prétendre que nous recherchons un statut spécial, car nous semblons déjà l'avoir... malheureusement à notre détriment.

Le président: Bon, très bien. Creusons cette idée-là. C'est ma dernière question. C'est une question que M^{me} Young nous a demandé de poser tout à l'heure et jusqu'ici, je pense que personne ne l'a fait.

Il semble qu'il y a eu un moment critique dans vos mésaventures avec Revenu Canada. Tout d'un coup, il y a deux ou trois ans, ils sont arrivés et ont commencé à vous traiter de façon très dure. Professeur, dans votre exposé, vous avez parlé de la souplesse d'interprétation qui s'appliquait naguère à la masse des revenus et aux dépenses déductibles ainsi que de... ce sont vos propres termes... l'embuscade dans la réinterprétation, où les gens se retrouvent soudainement face à une nouvelle interprétation d'une vieille habitude. Il y a là un grand tournant à un moment donné.

Je présume que la réponse de Revenu Canada, c'est qu'ils ont effectué une vérification normale des universitaires en tant que groupe. En réalité, vous êtes pris de deux manières: par le cycle normal de vérification, c'est à votre tour de le subir; et, deuxièmement, par la technologie. De nos jours, les ordinateurs sont très efficaces, ils peuvent établir cette liste très rapidement en enlevant toute flexibilité.

Vous savez, nous entendons cela très souvent. C'est une chose de dire que vous étiez flexibles avant la venue du téléphone, à cette époque-là il fallait deux ou trois semaines pour qu'une lettre se rende à destination. De nos jours, une lettre met le même temps à parvenir à destination, mais le téléphone est plus rapide. La technologie supprime la flexibilité en quelque sorte. Est-ce que vous voyez ce que je veux dire?

M. Mis: Je vois ce que vous voulez dire, monsieur le président. Mais je ne partage pas vos propos en dépit du film style «grand frère» de Revenu Canada dans lequel nous sommes tous surveillés par leur ordinateur 24 heures par jour.

Je pense que ce qui s'est produit s'explique autrement. Je ne pense pas que ceci se limite aux universitaires, aux artistes et aux auteurs. C'est un résultat de cette réalité que Revenu Canada est fondamentalement le ministère percepteur du gouvernement. En fait, c'est ce que c'est. Si l'on regarde la structure de notre gouvernement, il est plutôt ironique de constater que ce sont les finances qui font les lois pour ensuite confier les choses aux durs de Revenu Canada afin qu'ils perçoivent l'argent de la manière qu'ils voudront.

Tout le monde sait que depuis quelques années, le gouvernement manque de fonds et il réagit comme un percepteur normal en percevant le maximum d'argent de toutes les façons possibles.

Je ne pense pas que nous ayons fait l'objet de discrimination. On s'attaque à tout le monde, aux pêcheurs de Terre-Neuve, aux agriculteurs partout au pays. Tout le monde y passe, même les hommes d'affaires. Ils s'en sont même pris aux gens qui ont profité de plans d'étalement d'impôt, lesquels, ironique-

[Text]

schemes which, ironically, were originally proposed to induce people to come in. In some cases, Revenue Canada people have had the gall to state that people are using these devices in order to reduce their taxes, when in fact specific legislation was put in the Act to allow people to do this.

So in summarizing the answer to your question, I think what is happening here is a fiscal problem where there is a lack of funds, and Revenue Canada is going after everybody, including ourselves. It is not fair. It perhaps is an indication of the awesome and very dangerous powers that Revenue Canada has within the Act, which have not been limited in the past and are growing.

The Chairman: Just let me interrupt you there. I want to be a little blunter than this. It is in the Act; right?

Prof. Mis: Yes.

The Chairman: What previously existed was an informality; right? Now you want to go back to the informality?

Prof. Mis: No. Let me give you this.

The Chairman: I hope you do not misinterpret my statement. We are getting some emotional descriptions of Revenue Canada which I think are perfectly welcome.

I have been audited too, and I did not like the experience. The guy gave me a hard time, and I gave him a hard time back. I figured that I would rather fight than pay out. He asked me why I was fighting, and I said, well some people have a hobby: they golf; they play games of chance or whatever; and my hobby is you until I get satisfaction. I made them very nervous. I got satisfaction, by the way.

So I understand this thing, but I want to be careful here, because we are not going to get very far in our debate if we go in and are emotional in the face of some pretty tough logic which they say is in the Act. So how do we deal with that point?

Prof. Mis: Let me just respond to that, because as a tax lawyer, this is one of my broader concerns with the Act. Over a half a century ago the first income tax provisions were established in the United Kingdom. We took our basic legislation from the United Kingdom until the Carter Commission's massive restructuring of the Act. We still refer to United Kingdom jurisprudence. There were some very basic cases that came out of the House of Lords in the United Kingdom, and they stated that tax is the exception, not the rule. It is a very basic rule in the tax law. In other words, unless the statute states that something specifically is subject to tax, then you are not taxable. That is fine. But here is an indication of what I mean when I say awesome powers of Revenue Canada. What has happened is that instead of stating things specifically now to tax, the legislation is drafted this way: Everything is taxable, and when there is any doubt, I, as Revenue Canada, make the decision whether it is taxable or not. That is what I am referring to as awesome powers, and where you, Mr.

[Translation]

ment, avaient été proposés pour inciter les gens à s'en prévaloir. Dans certains cas, les gens de Revenu Canada ont même eu le front de déclarer que les contribuables utilisaient ces mécanismes pour réduire leur impôt alors qu'il s'agit en fait de mesures législatives expresses mises dans la loi pour permettre aux gens de le faire.

Donc, pour résumer la réponse à votre question, je pense que ce que nous voyons là, c'est un problème fiscal imputable à un manque de fonds et Revenu Canada s'attaque à tout le monde, nous compris. C'est injuste. C'est peut-être une indication des pouvoirs énormes et extrêmement dangereux que la loi accorde à Revenu Canada, pouvoirs qui n'ont pas été limités par le passé et qui se sont accrues.

Le président: Puis-je vous interrompre un instant. Je vais être un peu plus direct. C'est dans la loi, n'est-ce pas?

M. Mis: En effet.

Le président: Ce qui existait autrefois était informel, n'est-ce pas? Maintenant vous voulez revenir à cette situation informelle?

M. Mis: Non. Laissez-moi vous dire ceci.

Le président: J'espère que vous avez bien compris mes propos. Nous entendons certaines descriptions émotives de Revenu Canada, lesquelles, je pense, sont tout à fait bienvenues.

J'ai aussi fait l'objet d'une vérification, que je n'ai pas appréciée. Ce gars-là m'a rendu la vie difficile et je le lui ai bien rendu. Je me suis dit que je me battrais plutôt que de payer. Il m'a demandé pourquoi je me battais et je lui ai répondu que certaines personnes avaient un passe-temps: le golf, les jeux de hasard ou autres, et que mon passe-temps c'était lui, jusqu'à ce que j'obtienne satisfaction. Je les ai rendus très nerveux. Soit dit en passant, j'ai obtenu satisfaction.

Je comprends donc ces choses-là, mais je veux être prudent car nous ferons peu de progrès dans nos délibérations si nous réagissons de façon émotive à une logique très dure qui, selon eux, est dans la loi. Alors, comment pouvons-nous résoudre ce point?

M. Mis: Permettez-moi d'y répondre, car il s'agit là de l'une de mes préoccupations à titre d'avocat spécialiste de l'impôt. Il y a plus d'un demi-siècle, le Royaume-Uni adoptait la première disposition d'impôt sur le revenu. Jusqu'à la refonte massive de la loi par la Commission Carter, notre loi était fondée sur celle du Royaume-Uni. Nous nous reportons toujours à la jurisprudence anglaise. Il y a eu certaines jurisprudences très importantes de la Chambre des Lords au Royaume-Uni, selon lesquelles l'impôt était l'exception et non la règle. C'est une règle très fondamentale en droit fiscal. Autrement dit, à moins que la loi n'assujettisse expressément quelque chose à l'impôt, ce quelque chose n'est pas imposable. C'est très bien. Mais voici une indication des pouvoirs énormes de Revenu Canada. Ce qui est arrivé c'est qu'au lieu de prévoir expressément les choses qui sont maintenant imposables, la loi est rédigée de la façon suivante: tout est imposable et lorsqu'il y a doute, c'est moi, Revenu Canada, qui décide si c'est imposable ou non. C'est ce que je veux dire par pouvoirs

[Texte]

Chairman and members of the committee, when you look at the legislation, are faced with the same problem.

• 1245

The way the legislation is drafted, it is ominous in the sense that when there is doubt, and in fact there is at the end of the Act, in Section 234 and similar sections, where Revenue Canada was finding difficulty because it could not specify what was and what was not legitimate tax planning, they put provisions in the Act that stated that regardless of whether it is legal or not legal, whatever we say is improper is improper. They put those sections in the Act. What we are faced with here, in these circumstances, is legislation where you have a charging section that says that everything is taxable out of office and employment, essentially. And that is the charging section at the beginning of Section 8.

Now, when you have to deal with this, as we have to deal with it now as academics, and you look at it from a legal point of view, you ask, what does the statute state? The statute says that everything is taxable except where you can fit within your exceptions. So that is where you get into the employment problem. You cannot fit squarely into the exceptions.

When you get into the business area, there is no definition of profit in the Act. It is completely flexible. So when we are talking about interpretation, keep in mind that it is in the eye of the beholder so to speak, as is beauty, what profit is in the eye of whoever has the final say. It so happens that Revenue Canada has the final say, because it can challenge whatever you put forward, and the onus is on the taxpayer the income tax area. It is one of the few areas in our law where you are presumed guilty unless . . .

The Chairman: This has, in your view, tightened up considerably since this watershed period of one or two years ago?

Mr. Bussières has given us a letter somewhere which we must ask for your opinion on. I do not have a copy, but he lists a series of expenses that should not be treated with the accrual method, but rather just annually expensed. Yet we are hearing accusations that this stuff is expected to be accrued to the point of sale. Do you find that? Do you find they are tightening up on that kind of thing?

Prof. Mis: I think my understanding is that, in fact, the expenses are being treated now in the accrual method as opposed to the cash method.

The Chairman: Things like offices and so on?

Prof. Mis: I am not sure about the details.

The Chairman: I am being awfully . . . I am raising all these sins by Revenue Canada. Would you be kind enough, Mr. Chairman, to let me continue doing this?

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Sure, go ahead!

[Traduction]

 normes et lorsque vous, monsieur le président et membres du Comité,  tudiez la loi, vous faites face au même problème.

De la façon dont la loi est rédigée, elle est menaçante dans le sens que lorsqu'il y a un doute et en fait il y en a   la fin de la loi, à l'article 234 et dans les articles semblables, où Revenu Canada éprouvait des difficultés parce qu'il ne pouvait pas préciser ce que constituait la planification fiscale légitime, ils ont inclus dans la loi des dispositions selon lesquelles nonobstant ce qui est légal ou non, tout ce qu'ils déclarent inadmissible est inadmissible. Ils ont inclus ces articles dans la loi. Ce que nous avons là, c'est une loi où l'on dit que tout est impossible sauf les frais relatifs à une charge ou à un emploi, essentiellement. Et c'est l'article général au début de l'article 8.

Maintenant, lorsque vous êtes confrontés à ceci comme nous le sommes en tant qu'universitaires, et que vous regardez la chose du point de vue juridique, vous vous demandez: qu'est-ce que dit cette loi? La loi dit que tout est impossible sauf ce qui correspond à vos exceptions. Et c'est là qu'on arrive au problème de l'emploi. Vous ne correspondez pas exactement aux exceptions.

Lorsqu'on arrive dans le domaine des affaires, il n'y a dans la loi aucune définition des profits. C'est entièrement flexible. Donc, lorsque nous parlons d'interprétation, rappelez-vous que tout cela s'interprète selon le point de vue de chacun, si l'on peut dire, tout comme pour la beauté, il en va de même pour le profit, cela dépend de celui qui a le dernier mot. En l'occurrence, c'est Revenu Canada qui a le dernier mot car il peut contester tout ce que vous avancez, et dans le domaine de l'impôt sur le revenu, la charge de la preuve incombe au contribuable. C'est l'un des rares domaines du droit où vous êtes présumé coupable à moins . . .

Le président: Selon vous, il y a eu à cet égard un resserrement considérable depuis la période décisive d'il y a un an ou deux?

A un moment donné, M. Bussières nous a envoyé une lettre sur laquelle nous devons demander votre opinion. Je n'en ai pas un exemplaire, mais il donne la liste des dépenses qui ne doivent pas être assujéties à la méthode de comptabilité d'exercice mais plutôt considérées comme ayant été faites dans l'année. Toutefois, d'aucuns ont affirmé qu'on s'attend que ces dépenses soient comptabilisées au moment de la vente. Est-ce que vous le pensez? Est-ce que vous constatez qu'il y a un resserrement de ce genre de dispositions?

M. Mis: La façon dont je vois les choses, c'est qu'en fait les dépenses sont pr sente ment traitées selon la méthode d'exercice et non selon la méthode de comptabilité de caisse.

Le président: Pour les bureaux par exemple?

M. Mis: Je ne suis pas certain des détails.

Le président: Je suis extrêmement . . . Je relève tous les p ch s de Revenu Canada. Monsieur le président, auriez-vous l'obligeance de me laisser poursuivre?

Le président suppléant (M. Crombie): Bien sûr, allez-y!

[Text]

Mr. Fisher: Thank you.

Some Hon. Members: Oh, oh!

Mr. Fisher: Here is what he says:

The deduction of general operating expenses of an artist, such as rent of studio, heat and light, costs of holding exhibitions, travelling costs to exhibitions etc., is not affected by the requirement to allocate to inventory and these expenses maybe claimed in the year incurred.

Are you finding that as they tighten up, are they going past those guidelines?

Prof. Mis: I am not sure in specific cases. It was my understanding that some of those were now being accrued, but I cannot refer to specifics.

The Chairman: All right.

Prof. Hammock: If we could have a copy of that.

Mr. Crombie: We could perhaps table the letter before the committee.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, in any case, in the case of artists who are professors at a university, if their income from their art is less than their salary from the university, then the department says you cannot ...

The Chairman: No. That is not right. If your income from your art, David, is in a profit, then ...

Prof. Hammock: That is the problem.

The Chairman: —you have satisfied the question of reasonable expectation of profit.

Mr. Orlikow: But that is the problem. If it is not ...

The Chairman: You do not have to have them balanced. You do not have to have, say ...

Mr. Orlikow: No, but if it is not in a profit—and most artists are not in a profit—then you cannot deduct ...

The Chairman: Right. That is a different point that was being made, and that is the question of the pooling of income rather than the question of the treatment of expenses.

• 1250

Prof. Hammock: For my colleagues and the people I know in Canada who are being re-evaluated, those very expenses in the Minister's letters are the ones that are being disallowed, because they do not make the profits. So if they made a profit then they were allowed those expenses. So it is a catch really, a catch-22, for artists.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): It is the musician and artist who is not making a profit we are concerned about. As chairman, I can indicate that we will send a copy of the letter to you.

Mr. Fisher: Yes. We will send you this, and we would like to have your reactions back, if we could. This is written to

[Translation]

M. Fisher: Merci.

Des voix: Oh, Oh!

M. Fisher: Voici ce qu'il dit:

La déduction des frais d'exploitation générale pour un artiste, comme le loyer du studio, le chauffage et l'éclairage, les coûts relatifs à la tenue d'expositions, les coûts de déplacement vers ces expositions, etc., n'est pas affectée par l'exigence d'allocation pour inventaire et ces dépenses peuvent être réclamées dans l'année où elles ont été encourues.

Selon vous, est-ce qu'en reserrant la vis, il vont plus loin que ces directives?

M. Mis: Pour les cas précis, je n'en suis pas sûr. Je croyais comprendre que dans certains cas, il y avait comptabilité d'exercice. Mais je ne peux pas vous parler de cas précis.

Le président: Très bien.

M. Hammock: Pouvons-nous avoir un exemplaire de cette lettre.

M. Crombie: Nous pourrions peut-être déposer la lettre devant le Comité.

M. Orlikow: Monsieur le président, de toute façon, pour ce qui est des artistes qui enseignent à l'université, si le revenu tiré de leur art est inférieur à le salaire qu'ils touchent de l'université, alors le ministère dit que vous ne pouvez pas ...

Le président: Non. C'est faux. David, si vous faites un profit avec les revenus provenant de votre art, alors ...

M. Hammock: Voilà le problème.

Le président: ... vous avez répondu à la question d'un espoir raisonnable de profit.

M. Orlikow: Mais c'est là le problème, si ce n'est pas ...

Le président: Il n'est pas nécessaire que ce soit équilibré. Il n'est pas nécessaire, disons ...

M. Orlikow: Non, mais si vous n'êtes pas dans une situation de profit ... et c'est le cas de la plupart des artistes ... alors vous ne pouvez pas déduire ...

Le président: En effet. C'est un point différent que l'on présentait et c'est la question de la masse des revenus plutôt que la comptabilisation des dépenses.

M. Hammock: Pour mes collègues et les gens qui, je le sais, font l'objet de réévaluation au Canada, ces dépenses dont parle le ministre dans sa lettre sont celles qui sont rejetées parce qu'ils ne font pas de profit. Donc s'ils font un profit, ces dépenses sont admissibles. Pour les artistes, c'est vraiment un cercle vicieux.

Le président suppléant (M. Crombie): Ce qui nous intéresse, c'est l'artiste ou le musicien qui ne fait pas de profit. A titre de président, je puis vous dire que nous vous enverrons une copie de cette lettre.

M. Fisher: Oui, nous vous enverrons cette lettre et nous aimerions, si possible, recevoir vos commentaires. C'est adressé

[Texte]

Geoffrey Holmes at the Canadian Conference of the Arts, January 31, 1984. It is a current policy by the Minister.

That is my questioning, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Thank you very much.

Mr. Orlikow: One question. Most of the things you have told us that the department has done, these rulings have been made not as a result of changes in the Income Tax Act but as a result of the reinterpretations. So I assume, and you can only give me your opinion, that if there have been reinterpretations by the people in the department there is nothing in the law which would prevent reinterpretations along the line you have suggested.

Prof. Mis: No, and I think that comes back to Mr. Fisher's original comment, these are interpretations.

Mr. Orlikow: Okay.

Mr. Burghardt: Could I ask one question for clarification, and this comes from our research people?

In connection with your recommendation No. 2, and of course we have heard from other groups, and I am sure we will continue to hear from other groups as well, yourselves included, you refer to the Disney report and almost ask for the implementation of the recommendations made in the Disney report. But there was one section where the Disney report suggested that expense deductibility should not depend on employment status but did not appear to discuss reasonable expectation of profit. Now, you are suggesting that the Disney report has made a recommendation or refers to that. Do you know what part of the Disney report it is to which you refer here, just for clarification?

Mr. Bellaire: I would have to go back and look in more detail. The Disney report, of course, was talking about a couple of things. They seemed to intermix two things. One was the employment status and self-employed status related to certain benefits like unemployment insurance, and then employed and self-employed status related to the deductibility of legitimate expenses against your income. In this case it is basically limited deductibility against employment income.

Mr. Burghardt: Perhaps so we do not take up the time, Mr. Chairamn, if you are going to react to that letter, perhaps you could give us just a little more information on that from your standpoint, if you would not mind.

The Chairman: What is really interesting here, just to follow up on Mr. Burghardt's comment, is the rather light treatment given to many of these issues in the Disney report because they were not issues of that day. And there is now an issue, that if that report were written it would be the predominant part of it.

Mr. Crombie: It is a consequence of the watershed.

The Chairman: Yes, that is right. And perhaps you can give us some sense of that, what has happened. I mean, look at Disney; he just says: Give us some definitions and go to it.

[Traduction]

à Geoffrey Holmes à la Conférence canadienne des arts et c'est daté du 31 janvier 1984. C'est une politique courante du ministre.

C'étaient là toutes mes questions, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Crombie): Merci beaucoup.

M. Orlikow: J'ai une question. La plupart des choses dont vous nous avez dit que le ministère avait faites, ces décisions ne tenaient pas à une modification de la Loi de l'impôt sur le revenu, mais à une réinterprétation. Je présume donc, et vous pouvez me donner votre opinion, que s'il y a eu réinterprétation de la part des gens du ministère, il n'y a rien dans la loi qui interdise une nouvelle interprétation dans le sens que vous avez suggéré.

M. Mis: Non, et je pense que cela rejoint les commentaires de M. Fisher du début, il s'agit là d'interprétations.

M. Orlikow: Très bien.

M. Burghardt: Puis-je demander un éclaircissement pour nos documentalistes.

Au sujet de votre recommandation numéro 2, nous avons bien sûr entendu d'autres groupes et je suis sûr que nous continuerons d'en entendre d'autres, vous compris, vous faites allusion au rapport Disney en demandant presque la mise en oeuvre de ses recommandations. Toutefois il y avait une partie du rapport Disney où l'on a suggéré que la déductibilité des dépenses ne devrait pas être liée à la situation d'emploi, mais où l'on ne semblait pas discuter de l'espoir raisonnable de profit. Maintenant, vous laissez entendre que le rapport Disney a fait une recommandation ou une allusion à cet égard. Aux fins d'éclaircissement, de quelle partie du rapport Disney s'agit-il?

M. Bellaire: Il faudra que j'y regarde de plus près. Evidemment, le rapport Disney parle de plusieurs choses. Les auteurs semblent mélanger deux choses, d'abord le statut de l'employé et du travailleur indépendant au regard de certains avantages comme l'assurance-chômage, et ensuite le statut de l'employé et du travailleur autonome en matière de déduction des dépenses légitimes. Dans ce cas-ci, il s'agit fondamentalement d'une déduction limitée sur les revenus provenant d'un emploi.

M. Burghardt: Monsieur le président, afin de ne pas prendre trop de temps, en commentant cette lettre vous pourriez peut-être nous fournir une information sur cette question de votre point de vue, si vous le voulez bien.

Le président: Pour faire suite aux propos de M. Burghardt, ce qui est vraiment intéressant, c'est le peu d'importance qu'on accorde à bon nombre de ces questions dans le rapport Disney parce que ce n'étaient pas des questions pressantes à l'époque. Maintenant que ce sont des questions du jour, si ce rapport était réécrit, elles en constitueraient une partie prédominante.

M. Crombie: C'est une conséquence de ce tournant décisif.

Le président: Oui, en effet. Vous pourriez peut-être donner un aperçu de cela, de ce qui s'est produit. Je veux dire: voyez ce que Disney dit, il dit simplement: Donnez-nous des définitions et appliquez-les. Alors que si nous avions la même chose

[Text]

Whereas if we had that today, if he had struggled with this question, we would have his voice added on to ours.

Mr. Crombie: Just as a matter, if I could, Mr. Chairman, I want to emphasize this point in one of the questions I asked, that we should see where we could change things through interpretation rather than legislation. Of course that assumes we can show a track record of where there has been reinterpretation. I think it is really important that we find that, because I think you have people who want to change it, but we would have to find out where.

The Chairman: You also have then the really big problem, which we have not addressed at all here; that you have the tax man in your back pocket and out of your back pocket—in and out—and he is playing all sorts of games with who is an artist, who is an academic, who am I flexible with, who am I going to be rigid with? These are really serious issues, I would think. Robert Fulford wrote a pretty tough story in *Saturday Night* about this, and I understand there is an academic from the University of Toronto who replied to him saying: Get lost! I would rather have a clear-cut system than make it worse than it is now. That is a really big issue, which we have not discussed this morning. But today was terrific.

• 1255

Are there any further . . . ?

Mr. Crombie: Fine, thank you.

The Chairman: Today was terrific. Thank you very much. It was a very nice presentation, Dr. Savage.

Dr. Savage: Could I ask you one last favour? I understand that you will be hearing last from the officials of the department. Would it be possible for us to respond in writing to their presentation?

The Chairman: I think this committee will accept anything you would like to present.

Dr. Savage: All right.

Dr. Shorten: Thank you very much.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

aujourd'hui, s'il avait dû se débattre avec cette question, il souscrirait à notre position.

M. Crombie: Monsieur le président, si vous permettez, je tiens simplement à souligner ce point que j'ai soulevé dans l'une des questions que j'ai posées, à savoir que nous devrions voir où il serait possible de changer les choses en les interprétant plutôt que par voie législative. Bien sûr, cela suppose que nous puissions démontrer qu'il y a eu réinterprétation. Je pense que c'est vraiment important que nous trouvions cela, car je pense qu'il y a des gens qui veulent changer cela, mais nous devons trouver par quel moyen.

Le président: Vous avez aussi le problème vraiment grave, dont il n'a pas été question du tout, savoir celui du percepteur qui puise dans votre portefeuille et joue toutes sortes de jeux pour dire qui est un artiste, qui est un universitaire, avec qui je suis flexible, avec qui je suis rigide. Je pense que ce sont vraiment là des questions graves. Dans la revue *Saturday Night*, Robert Fulford a écrit un article très dur à ce sujet et je pense qu'il y a eu un universitaire de l'université de Toronto qui lui a répondu en disant: Allez vous faire voir! Je préférerais un système bien clair plutôt que d'aggraver celui que nous avons maintenant. C'est vraiment une question de taille dont nous n'avons pas discuté ce matin, mais aujourd'hui ce fut fantastique.

Y a-t-il d'autres . . . ?

M. Crombie: Merci, ça va.

Le président: Aujourd'hui ce fut fantastique. Merci beaucoup. Monsieur Savage, votre exposé était excellent.

M. Savage: Puis-je vous demander une dernière faveur? Je pense que vous entendrez les fonctionnaires du ministère en dernier. Nous serait-il possible de réagir par écrit à leur exposé?

Le président: Je pense que ce Comité acceptera tout ce que vous voudrez bien présenter.

M. Savage: Très bien.

Mme Shorten: Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Association of University Teachers:

Dr. Sarah J. Shorten, President;
Professor Walter Mis, Faculty of Law, University of
Alberta;
Dr. Donald Savage, Executive Secretary;
Professor Virgil Hammock, Fine Arts Department, Mount
Allison University;
Richard Bellair.

De l'Association canadienne des professeurs d'université:

M^{me} Sarah J. Shorten, Présidente;
M. Walter Mis, professeur, Faculté de droit, Université de
l'Alberta;
M. Donald Savage, Secrétaire exécutif;
M. Virgil Hammock, professeur, Département des Beaux-
Arts, Université Mount Allison;
Richard Bellair.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Wednesday, March 14, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 4

Le mercredi 14 mars 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 14, 1984
(6)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:37 o'clock p.m., Mr. Jack Burghardt, Acting Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie and Orlikow.

Other Member present: Mr. McLean.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Alliance of Canada Cinema, Television and Radio Artists (ACTRA): Mr. Bruce H. MacLeod, President and Mr. Paul Siren, General Secretary.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984, relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. MacLeod and Mr. Siren made an opening statement and answered questions.

At 4:36 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 14 MARS 1984
(6)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 37, sous la présidence de M. Jack Burghardt, (*président suppléant*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie et Orlikow.

Autre député présent: M. McLean.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De l'Alliance canadienne des Artistes du cinéma, de la télévision et de la radio (ACTRA): M. Bruce H. MacLeod, président; M. Paul Siren, secrétaire général.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1 (1)*).

MM. MacLeod et Siren font une déclaration préliminaire et répondent aux questions.

A 16 h 36, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, March 14, 1984

• 1535

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Order. For the sake of our committee members, our chairman, we have just found out, will not be with us. With your permission, I will chair this meeting this afternoon.

We have appearing before us the Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists, Mr. Bruce MacLeod, President, and Mr. Paul Siren, General Secretary.

Gentlemen, we appreciate your presence here this afternoon. For your benefit, the members of the committee are, representing the Official Opposition, the Conservative Party, Mr. David Crombie; representing the New Democratic Party, Mr. David Orlikow; and I am Jack Burghardt, one of the members representing the Liberal Party and Parliamentary Secretary to the Minister of Communications and Culture.

We will hear what you have to say to us, and then I am sure you will be available for questions. The floor is yours.

Mr. Bruce H. MacLeod (President, Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists): First let me thank you for the invitation to appear before you and the opportunity to make some points.

We sent our submission to you. It is not my intention to read the submission, but merely to draw highlights from that submission and then, as you said, to be available for questions.

For the record, we are merely pointing out that ACTRA represents 7,000 members in good standing who work as professional performers and writers in film, television, radio, and other forms of recorded program material. The alliance has branches in the major production centres across Canada.

The Standing Committee of the House of Commons on Communications and Culture has an opportunity to recommend changes to the Income Tax Act that will recognize the status of the professional artist as a unique component of the workforce. The present Income Tax Act does not take into account the needs of the individual artist or the cost to Canada of failure to recognize the special status and the special value to the country of the artist.

• 1540

In comparison to many western nations, Canada has been lamentably slow in understanding the contribution the artist makes to the country and in taking the necessary steps to encourage, develop and nurture our artistic community. It should be noted that our members were all considered self-

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 14 mars 1984

Le président suppléant (M. Burghardt): A l'ordre, s'il vous plaît. Nous venons d'apprendre que notre président ne pourra être parmi nous cet après-midi; avec votre permission, je vais donc le remplacer.

Nous recevons aujourd'hui des représentants de l'ACTRA, *The Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists*, à savoir M. Bruce MacLeod, qui en est le président, et M. Paul Siren, secrétaire général.

Messieurs, nous vous remercions d'être venus cet après-midi. Permettez-moi de vous présenter les membres du Comité: M. David Crombie, du parti conservateur; M. David Orlikow, du parti néo-démocrate, et moi-même, Jack Burghardt, député libéral et secrétaire parlementaire du ministre des Communications et de la Culture.

Nous sommes prêts à vous écouter, et je suis sûr qu'ensuite, vous voudrez bien répondre à nos questions. Vous avez la parole.

M. Bruce H. MacLeod (président de l'ACTRA): Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de nous avoir invités à témoigner.

Nous vous avons fait parvenir notre mémoire. Je n'ai donc pas l'intention de le lire, mais simplement d'en résumer les faits saillants, avant de répondre aux questions que vous voudrez bien nous poser.

Permettez-moi simplement de vous signaler que l'ACTRA représente 7,000 membres de plein droit, qui sont soit des artistes du spectacle, soit des scénaristes pour le cinéma, la télévision ou la radio, ou encore pour d'autres types d'enregistrements. L'alliance est représentée par des chapitres dans les principaux centres de production du Canada.

Le Comité permanent de la Chambre des communes chargé des communications et de la culture a l'occasion de recommander des modifications à la Loi de l'impôt sur le revenu, qui permettront de reconnaître le statut de l'artiste professionnel en tant qu'élément unique de la population active. L'actuelle Loi de l'impôt sur le revenu ne tient pas compte des besoins de l'artiste, pas plus qu'elle ne tient compte du coût que cela représente pour le Canada de ne pas reconnaître le statut spécial et la valeur inestimable que l'artiste représente pour le pays.

En comparaison des autres pays occidentaux, le Canada a lamentablement tardé à reconnaître la contribution que l'artiste apporte à notre pays et à prendre les mesures nécessaires pour encourager et développer nos milieux artistiques et en favoriser l'épanouissement. Permettez-moi de vous faire

[Texte]

employed until Revenue Canada began to reassess members in the last 10 years. Prior to that action, ACTRA members who worked under ACTRA collective agreements were thereby contracted for each engagement under the provisions of those agreements and were automatically considered self-employed.

The Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists urges the Standing Committee of the House of Commons on Communications and Culture to unanimously recommend immediate revision of the Income Tax Act and other relevant legislation to recognize the imperative for providing professional artists with the opportunity to contribute to Canada and to ensure that the Act no longer discourages and often denies the right of artists to contribute their talents to Canada. To do otherwise is to enfeeble the artist and condemn Canada to a lasting cultural occupation by depriving indigenous culture of its creative, performing and driving force.

In order to go over the recommendations we have and to open the discussion period, I will turn the floor over to Paul Siren, General Secretary of ACTRA, to run over those recommendations.

Mr. Paul Siren (General Secretary, Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists): Mr. Chairman, the recommendations that are included in our submission to the committee are as follows.

First, professional artists should be recognized as a special category in the Income Tax Act, analogous to the special provisions now extended to fishermen, salesmen and farmers where society, government and Parliament have recognized that economic circumstances and the needs of society require such treatment.

Second, the Income Tax Act should define an artist as any person who creates or gives creative expression to or interprets literary or other works of art and who contributes to the development of art and culture or is recognized as an artist, whether or not such person is bound by any relations of employment, is self-employed or is an independent contractor.

Third, the Income Tax Act should be amended to allow for the deduction of extraordinary expenses which in the past have been associated with self-employed artists.

Fourth, the recommendations of the report of Russell Disney should be adopted as a guiding principle for amending the Income Tax Act and Unemployment Insurance Act, with appropriate regulatory provisions to be developed to govern the eligibility of artists for social benefits.

Fifth, ACTRA supports the practical and profoundly sensible submission of the Canada Council. ACTRA commends the Canada Council submission as a basis for amending the Income Tax Act and regulations.

[Traduction]

remarquer ici que nos membres étaient tous considérés comme des travailleurs indépendants jusqu'à ce que le fisc commence, il y a une dizaine d'années, à réévaluer leur situation fiscale. Auparavant, les membres de l'ACTRA étaient protégés par des conventions collectives de notre organisme et, chaque fois qu'ils étaient engagés, cela se faisait en vertu des dispositions de ces conventions, et ils étaient automatiquement considérés comme travailleurs indépendants.

L'ACTRA demande instamment au Comité permanent des communications et de la culture de recommander à l'unanimité une révision immédiate de la Loi de l'impôt sur le revenu et des autres lois pertinentes, afin de reconnaître la nécessité de permettre à l'artiste professionnel d'apporter sa contribution au Canada, et afin que la loi ne le décourage plus et ne l'empêche plus, comme il arrive si souvent, de mettre ses talents au service du Canada. Faute de quoi, l'artiste se trouvera toujours en position d'infériorité, et le Canada sera éternellement condamné à l'occupation culturelle, puisque sa culture sera privée de sa force créatrice et dynamique.

Pour ce qui est maintenant de nos recommandations spécifiques, je vais demander à Paul Siren, secrétaire général de l'ACTRA, de vous les présenter.

M. Paul Siren (secrétaire général de l'ACTRA): Monsieur le président, je vais vous lire les recommandations qui figurent dans notre mémoire.

Premièrement, les artistes professionnels doivent être regroupés en une catégorie spéciale aux fins de la Loi de l'impôt sur le revenu, et bénéficier de dispositions semblables à celles qui sont accordées aux pêcheurs, aux vendeurs et aux agriculteurs, du fait que la société, le gouvernement et le Parlement ont reconnu que les circonstances économiques et les besoins de la société l'exigent.

Deuxièmement, aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu, la qualité d'artiste doit être reconnue à toutes personnes qui créent ou qui interprètent une oeuvre d'art, sous quelque forme que ce soit, et qui contribuent à l'épanouissement de l'art et de la culture ou qui sont reconnues en tant qu'artiste, qu'elles soient liées par une relation d'employeur à employé ou qu'elles soient employées à leur compte ou à titre contractuel.

Troisièmement, la Loi de l'impôt sur le revenu doit être modifiée afin de prévoir une déduction pour dépenses extraordinaires comme celle qui, par le passé, était accordée aux artistes indépendants.

Quatrièmement, que l'on s'inspire des recommandations contenues dans le rapport Russell Disney afin de modifier la Loi de l'impôt sur le revenu et la Loi sur l'assurance-chômage, et que l'on adopte des Règlements appropriés sur l'admissibilité des artistes aux prestations sociales.

Cinquièmement, l'ACTRA approuve le mémoire du Conseil des arts du Canada, dont elle apprécie l'esprit pratique et tout à fait censé. Ce mémoire devrait à son avis servir de base à la

[Text]

Sixth, ACTRA supports the recommendations of the Canadian Conference of the Arts.

Mr. Chairman, those are the fundamental recommendations we have to offer to the committee. We are, of course, prepared to respond to specific questions. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you, Mr. Siren and Mr. MacLeod. I have sure all members of the committee have read with interest your brief and are prepared now to ask questions. So we will begin right away with Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman.

Mr. MacLeod, Mr. Siren, first let me congratulate you on your brief. I am very pleased to see you are supporting the Disney report and the recommendations contained in the Canada Council brief.

Since we have had the opportunity to deal with the representations made by the Canadian Conference of the Arts and the Canada Council and have dealt with those specific recommendations, I will not labour here with the same concerns. However, I have a couple of questions I would like to ask.

First, I have a letter dated February 1, 1984, to the Prime Minister, the Minister of Finance and the Minister of National Revenue. In the first paragraph, you note their consternation:

... consternation and frustration at the refusal of the Minister of National Revenue to declare a moratorium on the department's practice.

I would like to ask you, first of all: Do you still support the request for a moratorium; and second, can you provide the committee with any information as to whether or not the reassessments have continued apace even in the face of the setting up of this committee?

• 1545

Mr. MacLeod: In answer to your first question, whether we still support the concept of a moratorium, the answer is yes. Until such times as you have completed your studies and make your recommendations, and everyone involved in the industry has the opportunity to put before you their concerns, we feel a moratorium is very definitely necessary.

As for the question whether it has continued at the same pace, I believe the answer is yes; that those re-assessments are continuing. Paul, I think you had some additional information along those lines.

Mr. Siren: We have not conducted a specific study of the effect of income tax regulations or rulings with respect to our members, but I think Mr. MacLeod is correct that certainly the assessments and the manner in which Revenue Canada has assessed our member artists has continued. Whether or not there has been any new, relaxed atmosphere within the last

[Translation]

modification de la Loi de l'impôt sur le revenu et des Règlements s'y rapportant.

Sixièmement, l'ACTRA approuve les recommandations de la Conférence canadienne des arts.

Monsieur le président, ce sont là les recommandations fondamentales que nous avons à vous présenter. Bien sûr, nous sommes prêts à répondre aux questions que vous voudrez bien nous poser. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci, messieurs Siren et MacLeod. Je suis sûr que tous les membres du Comité ont lu votre mémoire avec beaucoup d'intérêt et qu'ils sont prêts maintenant à vous poser des questions. Nous allons commencer par monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président.

Monsieur MacLeod, monsieur Siren, permettez-moi tout d'abord de vous féliciter de la qualité de votre mémoire. Je suis ravi que vous appuyiez les recommandations du rapport Disney et du mémoire du Conseil des arts.

Étant donné que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier les recommandations de la Conférence canadienne des arts et du Conseil des arts, je ne vais pas revenir là-dessus. Cependant, j'ai plusieurs questions à vous poser.

Tout d'abord, j'ai ici une lettre datée du 1^{er} février 1984, qui a été adressée au premier ministre, au ministre des Finances et au ministre du Revenu national. Au premier paragraphe on peut lire:

... nous sommes consternés et frustrés devant le refus du ministre du Revenu national de déclarer un moratoire sur les pratiques du Ministère.

J'aimerais donc vous demander si vous appuyez toujours cette requête en faveur de l'instauration d'un moratoire? Deuxièmement, pourriez-vous nous dire si les réévaluations auxquelles se livre le fisc se sont intensifiées ou au contraire ont diminué depuis la création du Comité?

M. MacLeod: En réponse à votre première question, je peux vous dire que nous appuyons toujours l'imposition d'un moratoire. Nous estimons en effet que l'instauration d'un tel moratoire est tout à fait indispensable, tant que vous n'aurez pas terminé votre étude et fait vos recommandations, et tant que tous les représentants de l'industrie concernée n'auront pas eu l'occasion de vous faire part de leurs inquiétudes.

Pour ce qui est maintenant des réévaluations, je peux vous dire qu'elles se poursuivent au même rythme. Je crois, Paul, que vous avez plus de détails à donner à ce sujet.

M. Siren: Nous n'avons pas étudié tout particulièrement l'effet sur nos membres des règlements ou décisions de l'impôt sur le revenu, mais M. MacLeod a raison de dire que les réévaluations entreprises par le fisc à l'égard de nos membres n'ont certainement pas ralenti. Les tensions se sont peut-être un peu relâchées au cours des deux dernières semaines, mais je

[Texte]

week or two, I am not aware of. But, certainly, until of recent date the regulatory process has been what it has been for the past few years.

Mr. MacLeod: I would also say that what concerns our members and other artists, who have been re-assessed is the situation that they find themselves in. The game rules changed and they are trying to adjust themselves. Until such times as there is a clear-cut regulatory practice that we can govern ourselves by, I feel it only fair to those who are being affected that there be a moratorium.

Mr. Crombie: Thank you very much.

I have a second question from the same letter. In the third paragraph of the letter, you say:

The moratorium being requested is not designed to change the act itself but rather to stop the actions of the department's personnel from administering the act in a manner which is at variance with the interpretation and administration of the same act for many years.

I take it from that that your view is that the biggest harm that comes to those you represent comes, not from any change in legislation but from a change in the interpretation of the existing act.

Then my question to you is whether you feel that relief can come to those that you represent by re-interpreting the re-interpretation, rather than going through new legislative endeavours?

Mr. MacLeod: I think the main thrust for a moratorium at this particular time is the fact that we find ourselves, and our members find themselves, in a position of not knowing, going in, what conditions are going to govern their work, their expenses and the acquisition of assets. So, while it has been determined that there will be a re-assessment of the regulations and a redetermination whether the present law is sufficient or whether it should be changed, until that time comes, once again . . . I am repeating myself—I think it is only fair to those who are being affected that a hold be put on everything until such time as we know what we are arguing against. The re-assessments are encroaching in different areas in different ways and we do not know whom it is going to affect and whom it is not.

Mr. Crombie: I appreciate that. I actually wanted to deal on this second question with the issue as to whether or not the situation is more likely to be corrected by re-interpretation through the Minister or through legislation. The reason I ask it—I have asked other witnesses—is that those things which require legislation will take longer, I can assure you, in this election year. Those things which can be fixed up on behalf of your members through ministerial re-interpretation, of course, can be done immediately. That is why I asked the question.

Mr. Siren: Mr. Crombie, if I may just add to Mr. MacLeod's remarks. In our view both are necessary. First of all, the moratorium, with respect to the application and the interpretation of the Act in the manner in which Revenue

[Traduction]

ne l'ai pas constaté moi-même. Je peux donc vous dire avec certitude que, récemment encore, le processus de réglementation continuait d'être appliqué avec la même intensité qu'au cours des dernières années.

M. MacLeod: Nos membres et les autres artistes qui ont fait l'objet d'une réévaluation se trouvent dans une situation assez difficile. En effet, les règles du jeu ont été modifiées, et ils doivent s'y adapter. J'estime donc que, tant qu'on ne saura pas précisément à quelles règles nous sommes assujettis, nous devons imposer un moratoire par souci de justice à l'égard de ceux qui sont affectés par tout ce processus.

M. Crombie: Merci beaucoup.

J'ai une deuxième question à vous poser au sujet de la même lettre. Au troisième paragraphe, vous dites:

Le moratoire que nous vous réclamons n'est pas destiné à modifier la loi en soi, mais plutôt à empêcher le personnel du ministère d'administrer la loi d'une façon qui n'est pas conforme à l'interprétation et aux pratiques administratives qu'il avait adoptées pendant longtemps.

J'en conclus donc que, selon vous, la source principale des problèmes que connaissent vos membres n'est pas la loi en soi, mais l'interprétation qui en est faite.

Pensez-vous qu'on puisse améliorer la situation en adoptant tout simplement une nouvelle interprétation des dispositions de la loi, au lieu de les modifier?

M. MacLeod: Si nous réclamons l'instauration d'un moratoire, c'est justement parce que nos membres ne savent plus à quoi s'en tenir, car ils ignorent à quels règlements seront assujettis leur travail, leurs dépenses et leurs acquisitions de biens. Certes, il a été décidé de revoir les règlements et d'envisager la modification de la loi actuelle, mais en attendant, et je sais que je me répète, en attendant, donc, que nous sachions à quoi nous en tenir, il est tout à fait normal que l'on instaure un moratoire par souci de justice à l'égard de ceux qui sont affectés par les pratiques actuelles. Ces réévaluations empiètent dans toutes sortes de domaines, de façon différente, et nous ne savons pas qui sera touché et qui ne le sera pas.

M. Crombie: Je comprends. En fait, je voulais simplement savoir si, à votre avis, on pouvait redresser la situation simplement par une nouvelle interprétation de la loi, par l'intermédiaire du ministre, ou s'il fallait absolument modifier la loi. J'ai déjà posé cette question à d'autres témoins, et si je vous la pose aujourd'hui, c'est parce qu'une modification législative va prendre beaucoup plus de temps, surtout en cette année électorale. On pourrait, bien sûr, régler immédiatement certains petits détails grâce à une nouvelle interprétation que pourrait décréter le ministre. C'est la raison pour laquelle, donc, je vous posais cette question.

M. Siren: Monsieur Crombie, permettez-moi de compléter les observations de M. MacLeod. A notre avis, les deux sont nécessaires. Tout d'abord, nous réclamons un moratoire sur l'interprétation et l'administration actuelles de la loi par

[Text]

Canada has proceeded to interpret the Act for the last few years, which has created some serious difficulties, which we have enumerated in a general way in our submission.

• 1550

However, the moratorium does not resolve the basic problem. The basic problem is the fact that the current legislation does not recognize the role of the artist, the status of the artist, the contribution of the artist to society generally, or in fact the special economic circumstances in which the artist works in this country and in other western countries. We refer to the fact in our submission that we are somewhat behind—more than somewhat behind—the legislative actions of other western nations where the role of the artist is recognized inherently within the legislation and the specific wording of the legislation, and therefore the artist is not considered as a hobbyist or as a profitable commercial enterprise. For these reasons, Mr. Crombie, it would seem to us that both actions are necessary: first the moratorium, to relieve the current condition; and secondly, to amend legislation, which might take a little longer but which for the interest of the nation as a whole, and for the cultural forces particularly, in our view is an imperative change.

Mr. Crombie: Thank you very much.

About the reassessment, in your brief, on page 1, in the fourth paragraph you say it should be noted that your members all were considered self-employed until Revenue Canada began to reassess members in the last 10 years. It has been the conventional wisdom of this committee, in so far as you can have conventional wisdom in a week and a half, that somehow the severe reassessment changes that affected people so badly began about two or three years ago. I am not challenging the ten years. Does the “ten years” involve something other than what we would know? Why did you choose ten rather than three, I guess? Were there two moves rather than one?

Mr. Siren: Our experience has been that there has been a gradual reinterpretation of the Income Tax Act as it relates to those of our members who worked under our jurisdiction for about ten years. It started off by individuals being affected in the first place, then groups being affected, such as our members working in public affairs programs in the CBC; and I might say the CBC producers were affected about the same time. So there has been a gradual reinterpretation and tightening up of the manner in which Revenue Canada assessed our members for a number of years. But most assuredly it has been even more stringent in the last two years, or a year and a half, and of course that is the reason why the furore has developed in a public sense.

Mr. Crombie: I have two questions about the specific recommendations made by ACTRA. First of all, dealing with your second recommendation, on the definition of an artist, the Canada Council came forward with a definition of an artist

[Translation]

Revenu Canada, étant donné que ces nouvelles pratiques ont causé à certaines personnes de graves difficultés, dont nous vous parlons en détail dans notre mémoire.

Cependant, il est bien évident que ce moratoire ne résoudra pas le problème fondamental, à savoir la non-reconnaissance, par la loi actuelle, du rôle, du statut et de la contribution de l'artiste dans la société en général, ou plutôt des circonstances économiques spéciales dans lesquelles il doit travailler, ici comme dans les autres pays occidentaux. Nous signalons dans notre mémoire que nous sommes nettement en retard par rapport aux mesures législatives prises par les autres pays occidentaux, qui reconnaissent expressément dans leur législation le rôle de l'artiste, dont l'activité n'est pas considérée comme un passe-temps ou comme une activité commerciale lucrative. Pour toutes ces raisons, monsieur Crombie, nous estimons que les deux mesures sont nécessaires: tout d'abord, l'instauration d'un moratoire, pour relâcher un peu les tensions actuelles, et deuxièmement, la modification de la loi, qui prendra peut-être plus de temps, mais qui est indispensable dans l'intérêt de notre pays, et de nos forces culturelles en particulier.

M. Crombie: Merci beaucoup.

Au sujet des réévaluations, vous dites dans votre mémoire, au cinquième paragraphe de la page 1, et je cite «il convient de noter que tous nos membres étaient considérés comme des travailleurs indépendants jusqu'à ce que Revenu Canada entreprenne de réévaluer leur situation au cours des dix dernières années». Les membres du Comité pensaient, mais ils ne se réunissent que depuis une semaine et demie, que ces nouvelles réévaluations draconiennes n'avaient commencé qu'il y a deux ou trois ans. Je ne conteste pas les dix années dont vous parlez, mais j'aimerais savoir si cette période a été marquée par d'autres événements dont nous n'avons pas connaissance? Pourquoi parlez-vous de dix années plutôt que de trois? Y a-t-il eu deux vagues, si l'on peut dire?

M. Siren: Nous avons constaté que, depuis une dizaine d'années, la Loi de l'impôt sur le revenu a fait progressivement l'objet d'une nouvelle interprétation en ce qui concerne l'application de ses dispositions applicables à ceux de nos membres qui relevaient de notre juridiction. Cela a commencé par toucher certains individus, puis des groupes, comme celui que constituent nos membres qui travaillent dans les émissions d'affaires publiques à Radio-Canada; je peux même dire que les producteurs de Radio-Canada ont été touchés à peu près à la même époque. Donc, depuis un certain temps, Revenu Canada donne progressivement une interprétation beaucoup plus stricte aux dispositions de la loi qui lui permettent d'évaluer nos membres. Certes, cette évolution s'est intensifiée au cours des deux dernières années, et surtout depuis dix-huit mois, et c'est, bien sûr, ce qui a provoqué ce tollé dans la population en général.

M. Crombie: J'ai deux questions à vous poser au sujet des recommandations spécifiques de votre organisme. Tout d'abord, en ce qui concerne la deuxième, c'est-à-dire de la définition d'un artiste, le Conseil des arts nous en a donnée

[Texte]

which contains some 11 criteria. If you have had an opportunity to see the recommendations from the Canada Council, I would want to know if you support that definition, or the elements in that definition, of an artist. It is on page 16, I think.

I do not want to press you for an answer, reading it perhaps for the first time. What I think the committee might be interested in is receiving from you a communication indicating whether or not you agree with the definition outlined in the Canada Council recommendations. If you would, I would appreciate it.

Mr. MacLeod: We will review it from that aspect, recognizing that the definition of an artist is a difficult subject.

Mr. Crombie: It is a difficult subject. Of the two prevailing definitions that we have used, one is the Canada Council definition and the other is the more international definition from UNESCO. The only reason I am pressing you on this question is that particularly on the legislative side of it, rather than the interpretation side of it, it is complicated, but the more people agree on one definition for those who are affected by the legislation the better off we will all be. It will be done faster and more equitably. Many good things have been lost because affected groups do not agree on what would fix them up. If there is agreement on that it would be very helpful, not only to us but to the government.

• 1555

I have one final question, if I could, Mr. Chairman. With respect to the recommendations, interestingly enough in Recommendation 3 you use the words "for the deduction of extraordinary expenses". I wondered if you really meant that. Surely you must be talking about expenses that are ordinary in the ordinary course of being an artist.

Mr. MacLeod: They are extraordinary when it comes to comparing them to other industries.

Mr. Crombie: Okay. That ties in with my concern that you also used the word "special" in your first recommendation. If I could, and this is more of a thought than a question, using the word "extraordinary", when in fact I think you mean "ordinary course of events for an artist", and using the word "special", when I think you mean "specific", can be difficult in political terms, because no one likes to think that other people are more special than they are, or more extraordinary than they are. It seems to me that when you talk about farmers or sales people or fisherman or artists you are talking about a specific category for tax purposes, rather than special. I just offer that as a thought, because there are some people who may not want to help you out and they will seize on those words.

[Traduction]

une, assortie de onze critères. Si vous avez l'occasion de prendre connaissance des recommandations du Conseil des arts, j'aimerais savoir si vous appuyez cette définition, ou certains de ses éléments. Elle figure à la page 16, je crois.

Je ne vous demande pas une réponse immédiate, surtout si c'est la première fois que vous en prenez connaissance. Cependant, il serait utile au Comité que vous nous fassiez savoir, maintenant ou plus tard, si vous appuyez la définition contenue dans les recommandations du Conseil des arts. Merci d'avance.

M. MacLeod: Nous allons l'étudier dans ce contexte, étant donné que la définition d'un artiste est un exercice fort complexe.

M. Crombie: Certes. Les deux définitions auxquelles nous avons eu le plus souvent recours sont celle du Conseil des arts et celle de l'UNESCO, qui est, par sa nature même, plus internationale. J'insiste là-dessus parce que cela facilitera d'autant plus la modification de la loi, si cela est nécessaire; en effet, étant donné qu'il s'agit d'un terme fort difficile à définir, plus on sera nombreux à s'entendre sur une définition, mieux cela vaudra. Cela permettra également d'accélérer les choses. De nombreuses bonnes choses ont été perdues, parce que les groupes touchés ne pouvaient s'entendre sur ce qui les accommodait. Donc s'il y avait entente à ce sujet, ce serait très utile, non seulement pour nous, mais également pour le gouvernement.

J'ai une dernière question, avec votre permission, monsieur le président. Au sujet de vos recommandations, il est assez intéressant de noter qu'à la recommandation 3, vous utilisez les termes «pour la déduction des dépenses extraordinaires». Est-ce vraiment ce que vous voulez dire. Vous voulez sûrement parler des dépenses qu'engage habituellement un artiste dans le cadre de ses activités habituelles d'artiste.

M. MacLeod: Il s'agit de dépenses extraordinaires lorsqu'on les compare à celles engagées dans d'autres industries.

M. Crombie: Très bien. Cela répond en partie à mon inquiétude parce que vous utilisez également l'expression «spéciale» dans votre première recommandation. Si vous voulez bien me le permettre, j'aimerais vous faire part d'une pensée plutôt que vous poser une question, et vous faire remarquer que l'utilisation de l'expression «extraordinaires», alors qu'en fait vous voulez dire «dans le cadre normal des événements pour un artiste, et l'utilisation de l'expression «spéciale», alors que vous voulez dire, je crois, «particulier», peut être sources de difficultés en terme politique, car personne n'aime penser que d'autres sont plus spéciaux plus extraordinaires que lui. Il me semble que lorsque vous parlez des agriculteurs, des vendeurs, des pêcheurs ou des artistes, vous parlez d'une catégorie particulière aux fins de l'impôt plutôt que d'une catégorie spéciale. Je vous fais simplement part de cette pensée, car certains, peu désireux de collaborer avec vous, sauteront peut-être sur ces expressions.

[Text]

Mr. MacLeod: I certainly understand your point insofar as Recommendation 1. Insofar as Recommendation 3 and the word "extraordinary", the difficulty is that in some minds and in some quarters we are being compared to other deductions and other industries, other categories. Our use of the word "extraordinary" there was trying to show a differential between that type of deduction and the type of deduction that the artist normally and ordinarily would encounter.

Mr. Crombie: Thanks very much. Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you, Mr. Crombie.

Just to follow up on that point, because I was going to raise the same matter—the use of the word "special"—I think you have to be very careful of this. I would agree with the thought Mr. Crombie has just mentioned, that it could create problems from other areas of the Canadian society.

But I wonder if you could, for the record, explain to us just what some of those extraordinary expenses might be, to further your case here.

Mr. Siren: The expenses that are chargeable against earned income, or income of the artist, will undoubtedly vary with the category of the artist. If the artist is a performer there undoubtedly are several areas with respect to training, with respect to clothing, with respect to special kinds of lessons that may be necessary, depending on the work the performer is able to get—self-promotion. There is a variety of areas where the performing artist needs to spend what I would call extraordinary expenses as compared to a person who does not have this type of expense.

With respect to a writer, the expenses would be quite different. They would be expenses related to research in the preparation of a television play, a television drama, a feature film script, or a documentary that may involve a great deal of work in preparation. It may involve travel expense, it may involve all sorts of expenses in preparation for the script.

In the case of other categories of artists, the visual artist, the sculptors, and so on, I am sure the organizations that represent them will be able to be more specific in the expenses that are incurred in that area.

The general recognition, certainly in the Scandinavian countries and in many other countries in the western world, is that there is a need to be able to provide the means by which the professional artist is able to deduct from income those legitimate, genuine expenses that relate to artists in their profession. And they are generally recognized in one form or another. In some cases they are listed, in other cases they are provided in some other form, by practice and so on.

[Translation]

M. MacLeod: Je comprends certainement votre argument en ce qui concerne la recommandation n° 1. Quant à la recommandation n° 3 et à l'expression «extraordinaire», le problème vient de ce que dans certains esprits et dans certains milieux on fait la comparaison avec d'autres déductions, d'autres industries, d'autres catégories. Si nous avons utilisé l'expression «extraordinaires», c'est que nous tentions de montrer qu'il existait une différence entre une déduction de ce genre et les déductions liées à des frais que l'artiste engagerait normalement et habituellement.

M. Crombie: Merci beaucoup. Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci, monsieur Crombie.

Dans la même veine, car j'allais aborder le même aspect—le recours à l'expression «spéciale»—je crois qu'il vous faut faire très attention. J'approuve ce que vient de dire M. Crombie; d'autres segments de la société canadienne pourraient vous chercher querelle à ce sujet.

Néanmoins, je me demande si, afin que cela soit consigné, vous ne pourriez pas nous expliquer quelles sont certaines de ces dépenses extraordinaires, afin d'avancer votre affaire ici.

M. Siren: Les dépenses que l'on peut déduire d'un revenu gagné ou du revenu de l'artiste varieront manifestement selon la catégorie de l'artiste. Si l'artiste est un interprète, il y aura incontestablement des dépenses engagées dans plusieurs domaines tels que la formation, les vêtements, des leçons spéciales qui peuvent devenir nécessaires, selon le genre de travail que l'interprète peut obtenir—de l'autopromotion. Il y a toute une gamme de dépenses que doit engager l'interprète et qui sont ce que j'appellerais extraordinaires par comparaison avec les dépenses engagées par quelqu'un qui n'a pas ce genre de dépenses.

Dans le cas de l'écrivain, les dépenses seraient très différentes. Il s'agirait de dépenses liées à la recherche nécessaire à la préparation d'une pièce à la télévision, d'un drame télévisé, d'un long métrage, ou d'un documentaire, qui peut exiger beaucoup de travail préparatoire. Il peut y avoir des frais de voyage, il peut y avoir toutes sortes de dépenses engagées en vue de préparer le scénario.

Dans le cas des autres catégories d'artistes, les artistes visuels, les sculpteurs, etc. je suis persuadé que les organismes qui les représentent seront en mesure de vous dire d'une façon plus précise quelles dépenses se font dans ce secteur.

On admet généralement, certainement dans les pays scandinaves et dans de nombreux autres pays occidentaux qu'il faut fournir aux artistes professionnels le moyen de déduire de leurs revenus les dépenses légitimes et réelles engagées pour leur profession. Ces dépenses sont reconnues d'une façon générale, sous une forme ou une autre. Dans certains cas, les déductions sont énumérées, et dans d'autres, elles sont disponibles sous une autre forme, par pratique, etc.

[Texte]

• 1600

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Just to follow through—we will hear from Mr. Orlikow in a moment—you mentioned earlier the other nations and here you have just mentioned the Scandinavian countries in relation to their treatment of artists. In what other areas do we differ now in Canada, compared with some of these other nations, in the treatment of artists when it comes to revenue, this type of thing, taxation? Would you have some comparisons?

Mr. Siren: I suppose it ranges from Ireland, where the writer is not taxed at all, to the situation in the United Kingdom or the United States. However, the common denominator in these countries is that the entitlement of the artists to claim deductions is not dependent upon their employment status, the definition of the artist is not, for legal or tax purposes, established as between self-employed artists or artists who are employees.

What is provided is the recognition of the artist as a specific category, to take your term... and I am quite prepared to accept that as a welcome suggestion—in a specific provision in the legislation recognizing his role, his contribution, and the need for establishing an economic status for artists in their own specific societies. In our view, we have lacked an understanding of a means by which the professional artist is able to survive in this country. I speak of the professional artist only because our members are professional artists. There may be an argument for amateur artists as well, but I am only speaking with respect to our specific role in representing professional artists.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Mr. Siren, when you mentioned the economic standing of the Canadian artist—again, just for the record—can you give us some idea as to what the average income of your membership might be, the individual income? I think there is a question because in Canada... I have to watch my bias in this, because I am a former member of ACTRA; of course all parliamentarians should be as well, with all the acting that goes on here. Mr. Crombie would be a great addition to your profession. Seriously, though, I think there is a misconception in the country to the effect that professional artists make a great deal of money, because there are a handful of ones who are outstanding and have done very well. From my own past experience, knowing the membership of your association, that is far from the truth when you look at the entire membership. I wonder if, for the record, you could give us an idea of what the average income might be.

Mr. MacLeod: We do not have those numbers with us, but I think it is safe to say that the average is well below the poverty line. I think one of the problems, certainly from the performer's point of view, is that from an image standpoint we are our own worst enemies in this area because we must portray success, we must portray the image that the engagers wish and that the public wishes. So we have a tendency to glamorize our successes and they become the measure, the

[Traduction]

Le président suppléant (M. Burghardt): Dans la même veine—nous entendrons M. Orlikow dans un instant—vous avez parlé plus tôt des autres pays et vous venez tout juste de mentionner les pays scandinaves en ce qui concerne la façon dont ils traitent leurs artistes. À quels autres égards différons-nous actuellement au Canada, par comparaison avec certaines autres nations, dans la façon dont nous traitons nos artistes, lorsqu'il s'agit de leur revenu, de l'impôt? Avez-vous des comparaisons à nous donner?

M. Siren: Il y a toute une gamme, je suppose, à partir de l'Irlande, où l'on n'impose pas du tout le revenu de l'écrivain, à la situation qui prévaut au Royaume-Uni ou aux États-Unis. Toutefois, le dénominateur commun à tous ces pays, c'est que les artistes peuvent déduire des dépenses sans qu'on tienne compte de leur statut d'emploi, la définition d'artiste n'étant pas à des fins juridiques ou fiscales fondée sur l'opposition entre artistes autonomes et artistes employés.

On reconnaît plutôt que l'artiste fait partie d'une catégorie particulière, pour reprendre votre expression—et je suis tout à fait disposé à l'accepter comme une suggestion heureuse—il existe donc une disposition particulière dans la loi reconnaissant son rôle, sa contribution, et la nécessité d'établir un statut économique pour les artistes dans leur société particulière. À notre avis, ici, la compréhension des moyens par lesquels l'artiste professionnel peut survivre dans ce pays nous fait défaut. Je parle de l'artiste professionnel, car nos membres sont des artistes professionnels. Il y aurait peut-être lieu de présenter des arguments dans le cas des artistes amateurs aussi, mais je ne parle qu'à titre de représentant des artistes professionnels.

Le président suppléant (M. Burghardt): Monsieur Siren, lorsque vous parlez du statut économique de l'artiste canadien, et encore c'est afin de le consigner au procès-verbal—pouvez-vous nous donner une idée du revenu moyen de vos membres, du revenu individuel? Je crois qu'il y a un malentendu, car au Canada... Il me faut faire attention à mes préjugés dans cette affaire, car je suis un ancien membre de l'ACTRA; évidemment, tous les parlementaires devraient aussi être membres, vu la comédie qui se joue ici. M. Crombie serait d'un grand apport à votre profession. Plus sérieusement cependant, je crois que l'on a l'impression erronée au pays que les artistes professionnels gagnent énormément d'argent, parce que quelques-uns sont extraordinaires et ont très bien réussi. De par ma propre expérience, connaissant les membres de votre association, c'est loin d'être vrai si l'on considère tous les membres. Je me demande, si aux fins du procès-verbal, vous ne pourriez pas nous donner une idée de ce que serait le revenu moyen.

M. MacLeod: Nous avons des membres qui réussissent très bien, mais je crois que l'on peut dire en toute certitude que le revenu moyen est bien en-deçà du seuil de la pauvreté. L'un des problèmes, à mon avis, certainement du point de vue de l'interprète, c'est que nous sommes nos pires ennemis du point de vue de l'image que nous projetons, car nous devons projeter le succès, nous devons projeter l'image que souhaitent les promoteurs et que souhaite le public. Nous avons donc

[Text]

guideline, for the public out there. They see—and I only use the names because they are the names that are commonly known—the Gordon Pinsents, the Pierre Bertons, the Jack Websters, and so on, across the country. But of our 7,000 full-time members, and almost an equal number of those people who come into our industry, either on a one-time basis or are qualifying as professionals, that the average income, when you get into this area, is certainly below the poverty line and I would say probably relates under the \$5,000 a year.

• 1605

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you very much. Perhaps Mr. Crombie and myself will have further questions.

Mr. Siren: May I supplement perhaps to some degree?

Statistics Canada and the Canada Council have conducted studies with respect to incomes of professional artists in several categories over the years and all of that study certainly supports the fact that the average income of the artist is extremely low. Just by way of information in so far as actors' jurisdiction is concerned, last year our total gross earnings amounted to almost \$56 million and we have 7,000 members. If you want to divide it, that is one way of doing it, but it is not accurate in terms of actual income because our members may be working in other jurisdictions, such as the live theatre or doing work for someone else which may not be reported on ACTRA contracts. So we cannot be accurate in terms of the individual in that sense. But certainly all of the studies have supported the fact that the average income of artists, professional and otherwise, in this country are at a very low level.

Mr. MacLeod: In closing, I certainly would like to say that because our members or the members of any other organization derive part of their income from other sources than our jurisdiction, it does not make them hobbyists.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Thank you Mr. Chairman. You will probably get fewer questions than you would have if you had been the first group to come here, because your submission is very similar to those we have heard from the Canadian Conference of the Arts and from the Canada Council, and many of the recommendations you make are very similar to theirs.

Could you expand a little on this statement on page 1 that Revenue Canada has removed several categories of work covered by your agreements, from self-employed and placed them in the employee category? If I heard you correctly you gave two illustrations of people working in public affairs for CBC and producers. Are there any other groups that have had that happen and could you explain how that decision has affected them?

Mr. Siren: Some years ago, Revenue Canada ruled that an entire category of ACTRA members who were working as

[Translation]

tendance à présenter nos succès sous leur jour le plus séduisant, et ceux-ci deviennent la mesure, le barème sur lequel se fonde le public. Le public voit—et si j'utilise leurs noms, c'est parce qu'ils sont connus de tous—les Gordon Pinsents, les Pierre Bertons, les Jack Websters, etc., à travers le pays. Toutefois, si l'on considère nos 7,000 membres à plein temps, et le nombre presque égal de personnes qui font partie de notre industrie, soit une seule fois ou comme professionnels, le revenu moyen est légèrement en deça du seuil de la pauvreté et je dirai probablement moins de 5,000\$ par année.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci beaucoup. Peut-être M. Crombie et moi-même aurons-nous d'autres questions.

M. Siren: Puis-je ajouter quelque chose?

Statistiques Canada et le Conseil des arts ont effectué des études sur les revenus des artistes professionnels de plusieurs catégories au cours des années, et toutes ces études démontrent certainement que le revenu moyen des artistes est extrêmement faible. Simplement à titre d'information, du point de vue du secteur qui intéresse l'ACTRA, l'an dernier, le revenu brut global de nos membres se chiffrait à presque 56 millions de dollars et nous avons 7,000 membres. Si vous voulez faire la division, c'est une façon de s'y prendre, mais ce n'est pas juste en ce qui concerne le revenu réel puisque nos membres peuvent travailler aussi dans d'autres secteurs tels que le théâtre ou encore travailler pour quelqu'un qui ne figurerait pas sur les contrats de l'ACTRA. Nous ne saurions donc dire précisément ce qu'il en est pour l'individu. Mais il est certain que toutes les études démontrent que le revenu moyen des artistes, professionnels et autres, au pays, est extrêmement faible.

M. MacLeod: Pour terminer, j'aimerais certainement dire que parce que nos membres ou les membres des autres associations tirent une partie de leur revenu d'autres sources que celles qui relèvent de notre compétence, cela n'en fait pas des amateurs.

Le président suppléant (M. Burghardt): Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Merci, monsieur le président. Nous vous poserons probablement moins de questions que si vous aviez été le premier groupe à comparaître, car votre exposé est assez semblable à ceux que nous ont présentés la Conférence canadienne des arts et le Conseil des arts, et nombre de vos recommandations sont très semblables aux leurs.

Pourriez-vous nous en dire un peu plus long sur cette affirmation qui est à la page 1 et selon laquelle Revenu Canada a retiré de la catégorie des travailleurs indépendants plusieurs groupes assujettis à vos ententes pour les inclure dans la catégorie des salariés? Si j'ai bien compris, vous avez donné deux exemples en parlant de gens qui travaillaient dans les émissions d'affaires publiques à Radio-Canada et les réalisateurs. Y a-t-il d'autres groupes auxquels cela soit arrivé, et pourriez-vous nous expliquer quel a été le résultat de cette décision pour eux?

M. Siren: Il y a quelques années, Revenu Canada a statué qu'une catégorie entière de membres de l'ACTRA qui

[Texte]

writer/broadcasters in public affairs and information programs, who had been working as freelance and self-employed artists for many years, were to be categorized as employees. And at that time CBC was assessed retroactive payments for unemployment insurance contributions and Canada Pension Plan contributions. That removed from that particular category, I believe at that time, somewhere between 350 and 400 of our members. There have been instances in the private sector, I am given to understand, where in private stations those who perform as announcers or hosts or partisans, that those categories have also been assessed or reassessed by Revenue Canada as employees rather than self-employed artists.

There have been other instances based on individuals since that time, but not as category groups.

Mr. MacLeod: There has also been concern about this: anybody who has negotiated for more than a one-time engagement, whether it be a 13-week engagement or anything of that nature, there is consideration of a reassessment and the relationship between Revenue Canada and CBC as to who is going to make that determination as to who is an employee and who is a freelancer. So while the reassessments on categories are somewhat limited at the moment, there has certainly been indications of individuals that might find themselves in that position.

• 1610

Mr. Orlikow: Is it not common for many people who work for CBC, for example as announcers or writers, also to work outside? I have seen some who do. They are involved in commercials for which they would be paid by the advertiser, not by, say, the employer.

Mr. MacLeod: You could find some of our members who can be engaged in any given week by a number of engagers—one of them being a job they would fulfil within the CBC; also as you mentioned, in commercial endeavours and what not. A freelancer, in effect, is just that. He or she is not an employee, and is not necessarily governed by that exclusivity and so can work in other areas.

Mr. Orlikow: I suppose, it would be too much to expect that, at any point when Revenue Canada is making decisions, changing the classifications, they ever suggested holding a meeting with your organization to discuss what they propose to do and to hear the opinions of the people they were reassessing.

Mr. MacLeod: Unfortunately, generally we have heard of such things for the first time from the members, or parties, involved who find themselves in that situation and come to us for assistance. That is generally the first time—either in that way or through the press.

Mr. Orlikow: So the decisions were unilateral?

Mr. Siren: Mr. Chairman, may I supplement that response from Mr. MacLeod by saying that, over the years and on several occasions we have sought meetings with senior officials

[Traduction]

travaillaient comme écrivains, animateurs dans les émissions d'affaires publiques et d'information et qui travaillaient à l'époque comme pigistes ou artistes indépendants depuis de nombreuses années devaient faire partie de la catégorie des employés. À l'époque, Radio-Canada s'est vu imposer des cotisations rétroactives au chapitre de l'assurance-chômage et du régime de la pension du Canada. Je crois qu'à l'époque, quelque 350 ou 400 de nos membres ont été éliminés de cette catégorie. Il y a eu des cas dans le secteur privé, me suis-je laissé dire, dans des postes privés, où ceux qui travaillaient comme annonceurs, hôtes ou participants avaient également fait l'objet d'une réévaluation de leur catégorie et avaient été catégorisés par Revenu Canada comme employés plutôt que comme artistes autonomes.

Il y a eu d'autres cas d'individus depuis cette époque, mais non de groupes.

M. MacLeod: Il y a également eu des inquiétudes en ce qui concerne ceci: quiconque a négocié pour plus d'un engagement, qu'il s'agisse d'un engagement de treize semaines ou de quelque chose de ce genre, risque de faire l'objet d'une nouvelle cotisation, et il reste un litige entre Revenu Canada et Radio-Canada quant à qui doit décider qui est un employé et qui est un pigiste. Donc, bien qu'une nouvelle cotisation de catégorie entière soit quelque peu limitée pour l'instant, il y a certainement des indices qui permettent de croire que des particuliers risquent de se trouver dans cette situation.

M. Orlikow: N'est-il pas commun que de nombreuses personnes qui travaillent pour Radio-Canada, par exemple comme annonceurs ou écrivains travaillent également ailleurs? J'en ai connus qui le faisaient. Ils faisaient des annonces pour lesquelles le publicitaire les payait, et non, disons, leur employeur.

M. MacLeod: Dans une semaine donnée, vous pouvez trouver de nos membres qui travaillent pour plusieurs patrons—notamment ils pourraient travailler pour Radio-Canada; et comme vous l'avez également mentionné, faire une annonce publicitaire ou autre chose. Un pigiste, en fait, c'est justement cela. Il ou elle n'est pas un employé, n'est pas nécessairement assujéti à l'exclusivité et donc peut travailler ailleurs.

M. Orlikow: Je suppose que ce serait trop demander lorsque Revenu Canada prend de ces décisions, change les classifications, qu'il vous suggère de rencontrer votre organisme afin de discuter de ce qu'il se propose de faire afin de savoir ce qu'en pensent ceux qui font l'objet d'une nouvelle cotisation.

M. MacLeod: Malheureusement, en général, c'est de nos membres que nous l'apprenons d'abord ou de ceux qui, se trouvant dans cette situation, viennent chercher notre aide. C'est en général la première fois—soit comme cela ou par la presse.

M. Orlikow: Donc les décisions sont unilatérales?

M. Siren: Monsieur le président, puis-je ajouter quelque chose à la réponse de M. MacLeod en disant qu'au cours des années et à plusieurs reprises, nous avons recherché des

[Text]

of Revenue Canada, indeed we have had such meetings with Revenue Canada and have always been assured by their officials that Revenue Canada is not conducting any particular campaign with respect to the artists in this country. We have been assured that, while there may be individuals affected, there is no organized or systematic campaign on the part of Revenue Canada to reassess the artist, only to find after that assurance that it is actually happening in terms of groups as well as individuals.

Mr. Orlikow: Was there ever at least one occasion where you had discussions with them and they changed a decision which they had made before sitting down to talk to you?

Mr. Siren: No, there has not been any such instance.

Mr. Orlikow: You talked about reclassification. Have your members had the same experiences as others we have heard from where, for example, a person who used to consider himself or herself as self-employed and was so considered by the department for a period of time, finds with that decision to reclassify the person that it is insisted that that he or she is to be classified as an employee? Does that mean just from that period on that this situation exists? Or is it meant that they go back two, three, or four years and say that people who had filed income tax returns and assumed that, because they had received no questions or complaints, they had settled for the years gone by, suddenly find they are faced with not only reclassification but owing a substantial amount of money in back payments?

Mr. MacLeod: To my knowledge, I do not think we have experienced any instances of going back that far, but certainly that is so for the taxation year in question at the time, which in effect can be for the past 12 months. Also there is a difficulty in that you negotiate a contract on a basis within which you can function and with your expenses being charged against income. So if you suddenly find out that you no longer are entitled to those deductions and are not allowed those expenses, your manoeuvrability for the life of that contract obviously is diminished, and there is certainly no opportunity to go back and renegotiate that contract in light of the decision made by the Department of National Revenue

• 1615

Mr. Siren: If I may supplement that response, let me say that there are individuals who have been reassessed for a number of years. And in the case of the reassessment concerning the right of broadcasters, as I mentioned, there was retroactivity involved, both in terms of assessing the corporation for UIC and CPP premiums, as well as the individuals with respect to their tax status.

Mr. Orlikow: You say in your brief that many other countries treat artists much better than Canada does. Could you get us the actual provisions of tax laws in some of the

[Translation]

réunions avec les hauts fonctionnaires du ministère du Revenu, qu'en fait de telles réunions ont eu lieu et que les fonctionnaires du ministère nous ont toujours affirmé qu'ils n'entreprenaient pas une campagne particulière visant les artistes au pays. On nous a affirmé que bien que des individus puissent être touchés, il n'y avait aucune campagne organisée et systématique de la part du ministère visant à imposer de nouvelles cotisations aux artistes, alors que nous constatons après cette promesse que cela se passe en réalité au niveau des groupes tout comme au niveau de l'individu.

M. Orlikow: Est-il déjà arrivé, à une seule reprise, qu'après vos entretiens avec les fonctionnaires du ministère, ceux-ci aient modifié une décision qu'ils avaient prise avant de vous parler?

M. Siren: Non, il n'y a jamais eu de tels cas.

M. Orlikow: Vous avez parlé de reclassification. Vos membres ont-ils vécu les mêmes expériences que d'autres dont nous avons entendu parler ou par exemple, une personne qui avait l'habitude de se considérer comme autonome et qui était également considérée comme autonome par le ministère pendant un certain temps, constate que suite à une décision de reclassification, on insiste pour que cette personne soit classée comme employée? Est-ce que la nouvelle classification ne joue qu'à partir de cet instant? Ou est-ce que cela signifie que l'on remonte deux, trois ou quatre années en arrière et qu'on dit aux gens qui ont présenté leur déclaration d'impôt sur le revenu, lesquels avaient supposé, n'ayant reçu aucune demande ni réclamation, leur affaire réglée pour les années passées, que soudainement non seulement elles doivent faire face à une reclassification mais qu'elles doivent une somme considérable en arriérés?

M. MacLeod: À ma connaissance, je ne crois pas que nous ayons vu de cas qui remontaient aussi loin, mais il est certain que la nouvelle cotisation porte sur l'année en question, en fait, les 12 derniers mois. Il y a également le problème que vous négociez un contrat qui vous permet de fonctionner et en tenant compte du fait que vous pouvez déduire vos dépenses de votre revenu. Donc si tout à coup vous constatez que vous n'avez plus droit à ces déductions, que ces dépenses ne sont plus permises, vos possibilités de manoeuvre pendant la vie de ce contrat sont manifestement diminuées, et il n'est certainement pas possible de retourner et de renégocier le contrat à la lumière de la décision prise par le ministère du Revenu national.

M. Siren: Permettez-moi de compléter la réponse qui vous a été donnée. Certaines personnes ont été réévaluées il y a un certain temps. Dans le cas des radiodiffuseurs, il y avait le problème de la rétroactivité de la réévaluation des primes d'assurance-chômage et de pension de retraite de la société, ainsi que du statut fiscal des individus.

M. Orlikow: Vous affirmez dans votre mémoire que les autres pays occidentaux traitent leurs artistes beaucoup mieux que le Canada. Pourriez-vous nous faire parvenir les disposi-

[Texte]

other countries, which we could look at and compare with what happens in Canada?

Mr. Siren: We can certainly attempt to provide that information and will undertake to seek what information we can get. I might say that many years ago, it must be . . . well, I would not want to say how many years ago, because Mr. Turner was the Minister of Finance at the time

An Hon. Member: Who?

Mr. Siren: —we did submit on behalf of Canadian Actors' Equity Association, ACTRA, and the *Union des artistes*, our francophone counterpart in Quebec, as well as on behalf of the American Federation of Musicians, material from most of the countries. I believe we had material from something like 26 countries with respect to the legislative provisions prevalent in those countries at that time. Obviously, it needs to be updated since that submission, and we will be pleased to try to provide that information to the committee as quickly as we can.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): I wonder, Mr. Orlikow, if I might intervene, so that we do not put too much pressure on our witnesses in what we expect them to provide. Perhaps our own researchers may be able to facilitate that answer as well and give us some idea so that we can compare. Already, in response to a question I asked earlier, the witnesses have given us some idea, at least, of where there are differences. I just mention this so that we do not ask the witnesses to provide us with information which perhaps we are able to get ourselves here. Mr. Orlikow

Mr. Orlikow: It says here that some creative artists have been classified as hobbyists or business establishments by Revenue Canada. Do you have any illustrations which you could give us? The reason I want these kinds of things is because at some point we are going to have the officials of Revenue Canada here and I, for one, would like to put to them some specific illustrations of the kinds of complaints about things—I was going to say stupidities, but that might be considered judgmental on my part—which the different organizations who have been here representing various groups have experienced.

Mr. Siren: To my recollection, the most common situation has been where an ACTRA member is a teacher, or is working on a full-time basis in some other capacity, yet also is interested in working as an artist in some way, depending on the category of work they may be doing. It is where the member has been advised that whatever they are doing in terms of their artistic interest is in the form of activity as a hobbyist. I am unable to provide you with a specific name and address at the moment, but that appears to be the general trend insofar as those of our members who have reported to us on the manner in which they have been assessed by Revenue Canada.

Mr. Orlikow: Let us take, say, a professor of English, who specializes in teaching drama . . . that being from where his main income comes. In the summer, say he or she is able to get work at Stratford, for instance, for which the compensation was not as great as the expenses of going to Stratford and staying there, then I suppose Revenue Canada would say that is a hobby and so they have the expenses, even though it would

[Traduction]

tions fiscales que ces autres pays ont adoptées, afin que nous puissions les comparer aux nôtres?

M. Siren: Nous allons très certainement essayer de le faire. Il y a longtemps . . . enfin, je ne devrais peut-être pas dire combien de temps exactement, car c'était à l'époque où M. Turner était ministre des Finances . . .

Une voix: Qui?

M. Siren: . . . nous avions justement préparé, au nom de la *Canadian Actors Equity Association*, de l'ACTRA et de l'Union des artistes, notre homologue francophone au Québec, ainsi qu'au nom de la *American Federation of Musicians*, des documents sur le statut fiscal des artistes dans un grand nombre de pays, 26 si je me souviens bien. Certes, il faudrait remettre tout cela un jour, mais nous serons très heureux de vous faire parvenir ces informations le plus rapidement possible.

Le président suppléant (M. Burghardt): Monsieur Orlikow, permettez-moi d'intervenir. Je ne voudrais pas imposer trop de contraintes à nos témoins. Notre personnel pourrait peut-être s'occuper de rassembler ces informations afin que nous puissions faire des comparaisons. En réponse à une question que j'ai posée tout à l'heure, les témoins nous ont déjà fait comprendre qu'il y avait au moins certaines différences. Si je vous dis cela, monsieur Orlikow, c'est pour éviter de demander aux témoins de nous transmettre des informations que nous pourrions peut-être fort bien obtenir nous-mêmes.

M. Orlikow: D'après le mémoire, Revenu Canada aurait considéré que les activités de certains artistes étaient des passe-temps ou des entreprises commerciales. Pourriez-vous nous en donner des exemples? Si je vous le demande, c'est parce que, tôt ou tard, nous allons convoquer des fonctionnaires du ministère du Revenu, et je sais que, personnellement, j'aimerais bien leur donner des exemples précis des plaintes, j'allais dire des stupidités, mais c'est peut-être trop subjectif, qu'ont les organismes qui représentent des groupes qui ont été touchés par tout cela.

M. Siren: Si ma mémoire est bonne, le cas le plus fréquent est celui d'un membre de l'ACTRA qui enseigne ou qui occupe un autre emploi à plein temps, mais qui s'intéresse aussi à la création artistique d'une certaine façon, dans sa propre discipline. Dans ces cas-là, notre membre a été informé que les activités artistiques auxquelles il se livrait n'étaient qu'un passe-temps. Je ne pourrais pas vous donner un nom et une adresse précis pour l'instant, mais cela s'est produit très fréquemment, d'après ce que nous ont dit ceux de nos membres qui ont été réévalués par Revenu Canada.

M. Orlikow: Prenons l'exemple d'un professeur d'anglais qui se spécialise dans l'enseignement de l'art dramatique, d'où il tire son principal revenu. Pendant l'été, supposons qu'il ou elle obtienne un contrat à Stratford, par exemple, et que le revenu qu'il ou elle en tire ne soit pas aussi élevé que les dépenses qu'il ou elle engage pour se rendre à Stratford et y séjourner. Je suppose que le fisc considérerait cela comme un passe-temps et

[Text]

help a great deal in the professor's ability to teach students about drama.

• 1620

Mr. MacLeod: I think that is an indication of where we feel it might go. Possibly in such a case the thinking is, or considered to be, that if you derive a larger portion of your income from some other area then that makes your involvement in the arts a hobbyist involvement, and that is a very difficult one.

In answer to your question, we indicated the average income of our members, not the fact that they wished to continue to function in their first area of vocation but cannot afford to. The fact that they are able to raise income that is larger than what they can raise in the arts does not negate their value or their contributions as artists in this country.

Mr. Orlikow: You talked earlier about the fact that a very large percentage of your members live in poverty. I therefore presume that many must supplement their incomes as best they can with other work. I suppose that would again create a problem because the other work might provide greater income for them than would the work as professionals.

Mr. MacLeod: I did not say that they live in poverty. I would not want someone to come back at me. I said that their incomes from this field is below the poverty level. But in answer to the second part of your question, I would say the answer is, yes, that is a distinct possibility.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you, Mr. Orlikow. Mr. Crombie, any further questions?

Mr. Crombie: No, thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Regarding your recommendation 5 five, where I think you support outright the recommendation submitted to us by the Canada Council, there is one question which I would like to ask. I preface it by saying that the Canada Council's submission does not go so far as to suggest a separate tax category, but proposes changes to some of the existing details. Now, if a separate category is not feasible, do you have any thoughts at all as to what further changes you see as desirable and which would go beyond those proposed by the council? Would you have any thought on that at all?

Mr. Siren: I would think that our concern is twofold. On one hand, we do very sincerely seek the implementation of the Disney report which is in fact a totality of understanding with respect to specific provisions relating to income tax, taking the artist as a specific area within the Income Tax Act and at the same time providing the social benefits the other citizens enjoy.

The immediate concern we have is to seek the changes in the Income Tax Act to allow artists to claim deductions regardless of their employment status, whether it be in self-employment, or otherwise so that the artist is actually recognized as a specific section within the Act.

[Translation]

qu'il empêcherait donc le professeur en question de déduire ses dépenses, même si cette activité enrichit considérablement l'enseignement qu'il ou elle dispense à ses étudiants.

M. MacLeod: C'est justement un exemple de ce que nous craignons. Je suppose que, dans un cas comme celui-ci, le fisc estime que, si votre source principale de revenu n'est pas la création artistique, celle-ci ne peut-être considérée que comme un passe-temps.

En réponse à votre question, nous avons indiqué le revenu moyen de nos membres. Le fait qu'ils puissent tirer un revenu plus important ailleurs que dans l'activité artistique n'annule pas leur ou leurs contributions artistiques au Canada.

M. Orlikow: Vous avez dit tout à l'heure qu'un très gros pourcentage de vos membres vivaient dans la pauvreté. J'en conclus que la plupart doivent rechercher d'autres sources de revenu. Là encore, nous risquons d'avoir un problème étant donné que l'autre source de revenu risque d'être plus importante que leur activité artistique.

M. MacLeod: Je n'ai pas dit qu'ils vivaient dans la pauvreté, je risquerais peut-être de me faire taper dessus. J'ai dit que les revenus qu'ils tiraient de l'activité artistique étaient inférieurs au seuil de la pauvreté. Toutefois, en réponse à la seconde partie de votre question, je dois vous dire qu'en effet, c'est une possibilité tout à fait réelle.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci, monsieur Orlikow. Monsieur Crombie, avez-vous d'autres questions?

M. Crombie: Non, merci.

Le président suppléant (M. Burghardt): À la recommandation n° 5, vous appuyez ouvertement celle que nous a soumise le Conseil des arts, et j'aimerais vous poser une question à ce sujet. Permettez-moi de vous dire tout d'abord, en guise de préambule, que le Conseil des arts ne va pas jusqu'à proposer une catégorie fiscale distincte, mais qu'il se limite à des modifications de certaines dispositions actuelles. S'il est impossible de créer une catégorie distincte, quelles propositions auriez-vous à faire, autre que celle proposée par le Conseil des arts? Y avez-vous réfléchi?

M. Siren: Notre objectif est double. D'une part, nous tenons vraiment à ce que le rapport Disney soit adopté, car cela permettrait d'accorder à l'artiste un traitement spécifique dans le cadre de la Loi de l'impôt sur le revenu, tout en lui donnant les avantages sociaux dont jouissent les autres citoyens.

Notre premier objectif est de faire modifier la Loi de l'impôt sur le revenu pour que les artistes soient autorisés à déduire certaines dépenses, quel que soit leur statut professionnel, c'est-à-dire qu'ils soient à leur compte ou non, sinon, que l'artiste soit véritablement reconnu par des dispositions spécifiques de la loi.

[Texte]

I should say in this connection, that we did not deal in any great detail with the manner in which Revenue Canada is assessing artists at the moment, as you can see in our brief. We did so, and not because we are not as concerned as any other group in society, and particularly the artist. Some of the actions, in our view, must be corrected, and that is why we do support the moratorium. But our primary thrust must be, at this moment, to seek a recommendation from this committee to Parliament to begin the process of changing the legislation itself, so that there can be a recognition of artists, and a recognition of their need to have an economic status that is spelled out within the federal legislation.

• 1625

There may be areas in the Canada Council report where in tone we might find differences, or where in fact the specific needs of a category of artist may require some adjustment. What we certainly commend the Canada Council for is the fact that they have come forward with a very practical proposal; similarly with the Canadian Conference of the Arts. In our view, the basic thrust of all of our representations point to the need for specific provisions in the Income Tax Act.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Mr. MacLeod and Mr. Siren, you talked about the change in category from the employee status or the self-employed to employee status. I would imagine that there are cases where you have members who are employed by a particular, say, broadcasting station, or they work for the CBC, but they are a member of your organization because they do freelance work as well. Would it be your submission that it is only that area of the freelance work that would have to be dealt with in a special category, as far as the Income Tax Act is concerned? Would you be looking at the total revenue that they might be receiving as an employee plus any freelance work that they might do, or would you just be concerned with the freelance portion?

Mr. Siren: I would respond to that by saying that there are two points there. First of all, we do believe the definition of the artist should be broad, and it might in fact, in some cases, include what we would consider as employment income—as you suggest, a person working for a private radio station or, for that matter, the CBC. In other cases, it may not.

Our primary concern is to ensure that artists are not only recognized for purposes of earnings and deductions, but also that artists must be able to carry on their artistic endeavours by not denying the deductions that may be legitimately claimed, even though part of it may be against employment income. I believe the Canada Council provided a suggested limit with respect to charges against the employment income, and obviously we need to take a look at some limitations in that respect. But to have a complete ban against employment income being considered as the income of an artist, I think, is too limiting.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Can you give us some specific areas where you have been reassessed, say, re expenses? Have some of your members been reassessed regarding expenses which they were allowed to claim before, and now, because of the reassessment, are not allowed?

[Traduction]

A cet égard, j'aimerais vous signaler que nous ne nous sommes pas attardés sur la façon dont le fisc réévalue les artistes à l'heure actuelle, et vous avez pu le constater. Nous l'avons fait, non pas que nous soyons moins inquiets que d'autres catégories dans notre société, et notamment les artistes. Il faut rectifier certaines des mesures et c'est pourquoi nous appuyons le moratoire. Mais l'essentiel de notre action doit être d'obtenir que votre Comité adresse au Parlement une recommandation en vue de la modification de la loi afin que les artistes soient reconnus, que soient reconnus leurs besoins d'un statut économique énoncé dans la législation fédérale.

Nous ne sommes pas forcément d'accord avec certains points du rapport du Conseil du Canada, concernant notamment certaines catégories d'artistes bien particulières mais nous félicitons quand même le Conseil d'avoir formulé une proposition très praticable, de même que la Conférence canadienne des arts. À notre sens, toutes ces interventions aboutissent à faire apparaître la nécessité de dispositions spécifiques dans la loi de l'impôt sur le revenu.

Le président suppléant (M. Burghardt): Monsieur MacLeod et monsieur Siren, vous avez parlé du passage du statut de travailleur indépendant à celui d'employé. J'imagine que certains de vos membres sont employés par exemple d'une station de radio ou par Radio-Canada mais ils restent néanmoins membres de votre organisation du fait qu'ils font également du travail indépendant. Pensez-vous que seule la partie du travail qui est indépendante doit relever d'une catégorie spéciale vis-à-vis de l'impôt sur le revenu? Est-ce que vous prendriez en compte leur revenu total en tant qu'employés plus le travail indépendant qu'ils peuvent faire ou bien est-ce que vous comptabiliseriez uniquement les revenus du travail indépendant?

M. Siren: Il y a là deux aspects. Tout d'abord, nous pensons que la définition de la notion d'artiste doit être très large et pourrait inclure, dans certains cas, les revenus d'un emploi—dans le cas notamment d'un artiste travaillant pour une station de radio ou pour Radio-Canada, dans votre exemple, Dans d'autres circonstances, ce ne serait pas le cas.

Le premier objectif doit être d'assurer que les artistes puissent bénéficier des abattements normaux et qu'on ne leur refuse pas les déductions légitimes au titre de leur travail d'artiste, même si certaines de ces déductions s'appliquent au revenu d'un emploi. Je crois que le Conseil des Arts a proposé un plafond aux déductions pouvant être opérées sur le revenu d'un emploi et il paraît bien normal qu'un tel plafond existe mais il serait trop restrictif d'interdire entièrement toute déduction sur les salaires.

Le président suppléant (M. Burghardt): Pouvez-vous nous donner des exemples précis de redressement imposé à vos membres au titre de leurs frais? Certains de vos membres se sont-ils vu refuser la déduction de frais qui était autorisée auparavant?

[Text]

Mr. Siren: Certainly in the case of writer-broadcasters that is true. They formerly were assessed as self-employed and they were not able to charge expenses against their self-employed income, as employees are only allowed the statutory deductions, and that is the end of it.

• 1630

Mr. MacLeod: It was that area or . . . any of the reassessed categories or individuals have been—they go, as Paul Siren has described, immediately from self-employed, and all of those deductions that are allowable under self-employed, to just the basic deductions.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): But is that the main area of concern? I am thinking now, for example, of a professional actor who is self-employed and there is no question about that. He signs a contract to do a particular performance. Has that category been reassessed, or has Revenue Canada looked at that particular category—as an example?

Mr. Siren: We had reassessments with performers who were in such productions as *The Beachcomber*. We in fact had one eight-year-old reassessed as an employee rather than as an artist.

It seems to us it has varied with the department or the tax district, to some degree. I am not familiar with anything about artists such as those who may be employed at Stratford. I am sure that the Canadian Actors' Equity Association will be able to provide further income. They had some very sad experiences in some of the theatres, which, I understand, have been corrected of recent date.

There are individuals, I am sure, who have been reassessed. But I would not want to go to any great length on the specifics of their individual cases.

Mr. MacLeod: We are also concerned that some of the reassessments in other areas of the arts indicate directions that are being proposed, and we see the analogies that are before us. We are concerned about where they are going.

I do not want to ask you a question, but I rather gather, from two points now, that the question is coming whether the changes are necessary or whether, to quote the previous question, the present legislation is "fixable". We are concerned with the ability to interpret the present legislation in different ways. We realize that anything that is done is interpretable by the individual group reading it and their bias in reading it. But we are concerned with what the present legislation allows in the way of interpretation.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: First of all, have you any examples of the kind of expenses that have been claimed in calculating somebody's income tax and rejected by Revenue Canada—except where

[Translation]

M. Siren: C'est certainement vrai dans le cas des rédacteurs pour la radio et la télévision. Ils étaient considérés anciennement comme indépendants et n'avaient pas le droit de déduire des frais de leur revenu d'indépendants étant donné que les employés n'ont droit qu'aux déductions générales, un point c'est tout.

M. MacLeod: C'était ce domaine où—toutes les catégories ou tous les individus qui ont été placés dans une nouvelle catégorie—comme Paul Siren l'a dit, ils passent immédiatement d'une situation où toutes ces déductions sont permises, parce qu'ils sont autonomes, à une autre où ils ne peuvent réclamer que les déductions de base.

Le président suppléant (M. Burghardt): Mais est-ce là votre préoccupation principale? Je songe par exemple maintenant à l'acteur professionnel qui est autonome et cela ne fait aucun doute. Il signe un contrat pour un spectacle particulier. Est-ce que cette catégorie a fait l'objet d'une réévaluation, ou est-ce que Revenu Canada a étudié cette catégorie particulière—à titre d'exemple?

M. Siren: Des interprètes qui ont joué dans des productions telles que *The Beachcombers* ont fait l'objet de nouvelles cotisations. Nous avons, en fait, eu le cas d'un jeune de huit ans qu'on a classé comme employé plutôt que comme artiste.

Je crois que cela varie au sein du ministère selon le district fiscal, jusqu'à un certain point. Je ne connais pas du tout la situation des artistes tels que ceux qui pourraient travailler à Stratford. Je suis persuadé que la *Canadian Actors' Equity Association* pourra vous fournir d'autres renseignements. Ils ont connu quelques expériences très tristes dans certains théâtres, lesquelles, si je comprends bien, ont été corrigées récemment.

Il y a des individus, j'en suis persuadé, qui ont fait l'objet d'une nouvelle cotisation. Mais je ne voudrais pas entrer dans les détails de leur cas particulier.

M. MacLeod: Nous nous préoccupons également du fait que les nouvelles cotisations émises touchant d'autres secteurs artistiques montrent la voie qu'on se propose de prendre et nous voyons des analogies avec ce qui nous attend. Nous nous inquiétons de ce que le ministère a l'intention de faire.

Je ne veux pas vous poser une question, mais j'ai plutôt l'impression à la suite des deux points qui ont été abordés maintenant que la question à venir est de savoir si les changements sont nécessaires ou si pour reprendre la question précédente, la Loi actuelle pourrait être *arrangée*. Nous nous inquiétons du fait qu'il est possible d'interpréter la Loi actuelle de différentes façons. Nous comprenons que tout écrit se prête à une interprétation par le groupe individuel qui le lit et en fonction de ses préjugés. Néanmoins, nous nous inquiétons de ce que permet la Loi actuelle comme interprétation.

Le président suppléant (M. Burghardt): Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Tout d'abord, avez-vous des exemples du genre de dépenses déduites dans le calcul du revenu imposable, qui

[Texte]

they have been reclassified, so that automatically everything disappears?

Mr. MacLeod: You mean individual returns where certain...

Mr. Orlikow: Yes.

Mr. MacLeod: I think at this particular point to get into individuals' experiences on their returns—I do not think we are in a position to quote. It would only be the types of reassessment and refusal, the acceptance of deductions, at this particular stage.

Mr. Orlikow: One of the complaints made—and actually it was confirmed and defended by the assistant deputy—was that different interpretations and therefore different decisions and classifications have been made in different areas. Do you have any information on those kinds of decisions?

Mr. Siren: We have no specific information on that, Mr. Orlikow. But I think it is generally recognized that there are different interpretations across the country from one tax district to another, depending on the practices in that particular district. No, we are not in a position to provide you with specific information.

• 1635

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you, Mr. Orlikow.

Gentlemen, I guess that concludes your testimony before us, unless you have anything further to add at this point, further comments based on questions which have been asked.

Mr. MacLeod: No, I do not think so. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): We certainly appreciate your appearing before us, and we thank you, Mr. MacLeod and Mr. Siren, not only for the brief but for your answers here this afternoon.

Mr. MacLeod: I wonder if I could say one thing in closing, though.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Yes.

Mr. MacLeod: If we can be of any additional assistance to you, if there is anything we might be able to provide to you, do not hesitate. We would be only too glad to co-operate with you.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): Thank you very much.

For the benefit of our committee, we meet again tomorrow morning, Thursday, at 11.00 a.m., when we will hear from the Canadian Artists Representation.

Mr. Crombie: Mr. Chairman, are you still a paid up member? Have you paid your dues?

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): No, I am a former member.

[Traduction]

ont été rejetées par Revenu Canada—sauf dans les cas de reclassification, où alors tout disparaît automatiquement?

M. MacLeod: Vous voulez parler de déclarations individuelles où certaines...

M. Orlikow: Oui.

M. MacLeod: Je crois pour parler de ce qui est arrivé aux déclarations de certains—je ne crois pas que nous sommes en mesure de citer quoi que ce soit. Pour l'instant, nous tenons à nous en tenir aux nouvelles cotisations, aux rejets ou à l'acceptation de déductions.

M. Orlikow: L'une des plaintes formulées—et en fait cela a été confirmé et défendu par le sous-ministre adjoint—c'est que des interprétations différentes et donc des décisions et des classifications différentes sont intervenues dans différentes régions. Avez-vous des renseignements sur ce genre de décision?

M. Siren: Nous n'avons aucun renseignement précis là-dessus, monsieur Orlikow. Toutefois je crois qu'il est admis d'une façon générale qu'il y a des interprétations différentes à travers le pays, d'un district fiscal à l'autre, selon les pratiques en vigueur dans un district particulier. Non, nous ne sommes pas en mesure de vous fournir des renseignements précis.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci, monsieur Orlikow.

Messieurs, cela conclut votre témoignage devant nous, à moins que vous n'ayez autre chose à ajouter, autre chose fondé sur les questions qu'on vous a posées.

M. MacLeod: Non, je ne crois pas. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Burghardt): Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir comparu devant nous, et nous vous remercions, monsieur MacLeod et monsieur Siren, non seulement de votre mémoire, mais de vos réponses ici cet après-midi.

M. MacLeod: Pourrais-je dire une chose en terminant cependant.

Le président suppléant (M. Burghardt): Oui.

M. MacLeod: Si nous pouvons vous aider encore, s'il y a quelque chose que nous pouvons vous fournir, n'hésitez pas. Nous serions des plus heureux de collaborer avec vous.

Le président suppléant (M. Burghardt): Merci beaucoup.

Pour la gouverne des membres du Comité, nous nous réunissons à nouveau demain matin, jeudi, à 11h00, pour entendre les représentants du Front des artistes canadiens.

M. Crombie: Monsieur le président, êtes-vous toujours membre actif? Avez-vous versé des droits?

Le président suppléant (M. Burghardt): Non, je suis un ancien membre.

[Text]

Mr. MacLeod: He said he was a former member. I assume he is not a suspended one or anything like that.

The Acting Chairman (Mr. Burghardt): No, not suspended.

Thank you very much. The meeting is adjourned.

[Translation]

M. MacLeod: Il a dit qu'il était un ancien membre. Je présume qu'il n'a pas été suspendu ni rien du genre.

Le président suppléant (M. Burghardt): Non, pas suspendu.

Merci beaucoup. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists (ACTRA):

Mr. Bruce H. MacLeod, President;

Mr. Paul Siren, General Secretary.

De l'Alliance canadienne des Artistes du cinéma, de la télévision et de la radio (ACTRA):

M. Bruce H. MacLeod, président;

M. Paul Siren, secrétaire général.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 5

Fascicule n° 5

Thursday, March 15, 1984

Le jeudi 15 mars 1984

Chairman: Douglas Fisher

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

CONCERNANT:

Order of Reference on the taxation of Visual and Performing Artists and Writers

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 15, 1984

(7)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:00 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Douglas Fisher, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Artists' Representation: Mrs. Pat Durr, National Representative; Mrs. Jane Condon, National Director.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mrs. Pat Durr made an opening statement and, with Mrs. Jane Condon, answered questions.

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, the Chairman authorized:

—The Printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled "Brief on Visual Artists and Taxation" by the Canadian Artists' Representation. (See *Appendix "ARTI-2"*).

At 12:34 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 15 MARS 1984

(7)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des artistes se réunit, ce jour à 11 heures, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie, Fisher et Orlikow.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: Du Front des artistes canadiens: M^{me} Pat Durr, représentant national; M^{me} Jane Condon, directeur national.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M^{me} Pat Durr fait une déclaration préliminaire, puis elle-même et M^{me} Jane Condon répondent aux questions.

Conformément à l'ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, le président permet:

—Que paraisse en annexe aux Procès-verbaux et témoignages de ce jour, le document intitulé «*Brief on Visual Artists and Taxation*», rédigé par le Front des artistes canadiens. (*Voir Appendice «ARTI-2»*).

A 12 h 34, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Thursday, March 15, 1984

• 1105

The Chairman: We are ready to go and I will call the meeting to order. But before I do that, I wonder if I may inject a personal note into the record. I would like to extend my apologies to the committee and my thanks to Mr. Burghardt for the mental block that I had yesterday about our schedule. I knew I was going away out of town, but I also knew that I had to explain things to our staff and to our colleagues, and that is the part I forgot. It has never happened to me before, and I hope it never happens to me again. I am mortified that I should actually just leave town without telling anybody, although I am told everything went more smoothly than usual; so maybe I should repeat my performance. Anyway, my thanks to everyone for being patient, and especially my thanks to Richard, our clerk, and to Mr. Burghardt, who filled in for his friend here.

Our guests today are from the Canadian Artists' Representation. We have a brief and we also have a copy of an introductory comment.

• 1110

I welcome our guests. I am not sure if Miss Durr or Miss Condon is speaking on behalf of the organization—Miss Durr. Then, perhaps you could introduce yourselves and then give your brief. As a final explanatory note for Mr. Crombie and Mr. Orlikow and Mr. Burghardt, we have our witnesses sitting there because we have some difficulty with the microphones on the end. They do tend to be awfully Liberal-looking to me, but that is not deliberate! So we welcome our witnesses and look forward to their comments. Please introduce yourselves and then proceed.

Mrs. Pat Durr (National Representative, Canadian Artists' Representation): I am Pat Durr, National Representative, Canadian Artists' Representation; and this is Jane Condon, our National Director, joining me here today.

As an organization devoted to the arts and to the improvement of the condition of the visual artists in Canada, Canadian Artists' Representation is gravely concerned about the number of new tax-related problems which visual artists have encountered recently. CARFAC welcomes the opportunity to present this brief to the House of Commons Standing Committee on Communications and Culture and to appear before this special subcommittee.

The taxation situation of the visual artist has become critical during this past year, as artists across the country experienced an unprecedented number of reassessments. These reassessments have rocked the arts community, shattering what were taken to be well established procedures of filing of tax forms. Well-known visual artists have found themselves on the verge

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le jeudi 15 mars 1984

Le président: Nous sommes prêts à commencer. A l'ordre, s'il vous plaît. Je voudrais d'abord faire une remarque personnelle, si vous le permettez. Je voudrais m'excuser auprès de mes collègues du Comité et remercier M. Burghardt après l'oubli que j'ai commis hier relativement à notre calendrier. Je savais que je devais m'absenter en dehors de la ville, mais je savais également que je devais en avertir le personnel et les membres du Comité. C'est cette dernière partie que j'ai oubliée. C'est la première fois qu'une telle chose m'arrive, j'espère que c'est la dernière. Je suis très embarrassé par le fait que j'ai dû quitter la ville sans en avertir qui que ce soit, même si, semble-t-il, tout s'est très bien déroulé en mon absence. Je ne sais pas, je devrais peut-être m'absenter plus souvent. En tout cas, merci aux membres du Comité de leur patience et en particulier à Richard, le greffier, ainsi que M. Burghardt qui a bien voulu me remplacer.

Nos témoins d'aujourd'hui nous viennent du Front des artistes canadiens. Nous avons déjà reçu d'eux un mémoire et nous avons un exemplaire de leur déclaration d'ouverture.

Bienvenue. Je ne sais si c'est M^{lle} Durr ou M^{me} Condon qui doit parler au nom de l'organisme. C'est M^{lle} Durr. Je vous demanderai de bien vouloir vous présenter avant de donner lecture de votre déclaration. À l'intention de MM. Crombie, Orlikow et Burghardt, je signale que les témoins sont assis de ce côté parce que les microphones qui se trouvent au bout de la table causent quelques difficultés. Même s'ils donnent l'impression d'être Libéraux, je vous assure que ce n'est pas de propos délibéré. Bienvenue donc à nos témoins. Ils sont invités à se présenter et à livrer leur message.

Mme Pat Durr (représentante nationale, Fonds des artistes canadiens): Mon nom est Pat Durr, et je suis représentante nationale pour le Fonds des artistes canadiens; Jane Condon, ici à mes côtés, est directrice nationale.

En tant qu'organisme voué aux arts et à l'amélioration de la condition des artistes visuels au Canada le Fonds des artistes canadiens est fort préoccupé par le nombre de nouveaux problèmes fiscaux auxquels ont à faire face les artistes visuels depuis quelque temps. CARFAC est donc heureux de cet occasion qui lui est donnée de présenter son mémoire au Comité permanent des communications et de la culture de la Chambre des communes et de comparaître devant ce comité spécial.

La situation fiscale des artistes visuels est devenue critique au cours de l'année après le nombre sans précédent de réévaluations auxquelles ont été soumis les artistes de tout le pays. Ces réévaluations frappant la communauté artistique éliminaient d'un seul coup les pratiques depuis longtemps établies relativement aux déclarations d'impôts sur le revenu. Des artistes visuels bien connus se sont tout à coup retrouvés

[Texte]

of being declared as having no expectation of profit from their art production.

Visual artists across the country are reacting with fear and outrage. Some are in a state of despair as they find themselves tied up in paperwork for months as they pour all their energies into fighting reassessments rather than making art. Others are giving serious consideration to leaving Canada. Still others are reducing the scale of their art works in order to minimize their expenses, thereby producing less challenging pieces than they might otherwise be attempting at that stage of their careers. We shall never know how many great works of art have been lost because artists who should have been creating art were instead trying to figure out how to deal with the tax man.

If the visual artists of this country have no reasonable expectation of profit, is this the fault of the artist? Are visual artists of so little value to this country? Art galleries are not the sole extent of the influence of the visual arts on Canadian life. Visual arts influence not only just the easily recognized aspects of Canadian culture, such as advertising and posters, but also television, architecture, clothing, household goods, and much more. The fibres of all the arts are intrinsically woven into the Canadian life as we know it.

When one recognizes this interdependence, one must also recognize the importance of the visual artists from whom it all originates. In recent years, the quality and quantity of the visual arts created in Canada has grown immensely. Yet, in spite of this, the real conditions of the visual artists' existence are relatively poorly known and poorly understood.

Artists generally find it impossible to exist on their earnings from their art work alone. As an illustration, how many of you in this room own original Canadian art? If you do, when did you last purchase an original contemporary Canadian work of art? Artists are forced to take other jobs, teaching being one of the most common. The financial reality of the majority of artists in Canada is such that money for art-making and basic living expenses must come from sources other than art-generated income.

As Judy Gouin reported in her 1980 survey entitled *The Cost of Earning as a Visual Artist*, the artist spends many hours in the studio, with many additional hours spent in research, promotion and marketing, only to sell about 17% of the successfully finished art work. Of the visual artists in Canada, 80% earn less than \$7,000 in direct art sales every year. This includes sales, commissions, exhibition fees—which CARFAC initiated—rentals, and the odd reproduction. However, this is not the artist's profit; this palatial amount is the amount earned before figuring the artist's expenses of production, promotion and marketing of the work.

[Traduction]

devant la perspective de ne pas réaliser de profit à partir de leur production artistique.

Les artistes visuels de tout le pays éprouvent des sentiments de panique et d'outrage. Certains désespèrent de se retrouver devant la masse de paperasserie qui les attend pour des mois à venir. Toute leur énergie servira à contrer les réévaluations plutôt qu'à produire leur art. D'autres envisagent sérieusement de quitter le Canada. D'autres encore réduisent la somme de leur travail artistique afin de minimiser leurs dépenses, ce qui les amène à produire moins d'oeuvres nouvelles et révolutionnaires qu'ils ne le feraient normalement au stade de carrière auxquels ils sont parvenus. Nous ne saurons jamais combien de grandes oeuvres d'art nous perdons ainsi du fait que les artistes au lieu de créer sont obligés de se creuser la tête pour essayer de répondre aux questions du percepteur.

Si les artistes visuels du pays se trouvent devant la perspective de ne pas pouvoir réaliser de profits raisonnables à partir de leurs oeuvres, est-ce leur faute? Ont-ils si peu de valeur pour le pays? Les galeries ne sont pas la seule manifestation de l'influence des arts visuels dans la société canadienne. Non seulement les arts visuels influencent le secteur traditionnel de la culture canadienne comme la publicité et les posters, mais également la télévision, l'architecture, le vêtement, les articles ménagers et bien d'autres secteurs. Les arts sont une partie intrinsèque de la vie canadienne telle que nous la connaissons.

Devant cette interdépendance, il faut bien reconnaître l'importance des artistes visuels qui sont à son origine. Au cours des dernières années, la qualité et la quantité des arts visuels créés au Canada se sont accrues considérablement. Cependant, les conditions réelles de l'existence des artistes visuels demeurent mal connues et mal comprises.

De façon générale, les artistes ne peuvent pas vivre uniquement du produit de leur art. Par exemple, combien d'entre vous, présents dans cette salle, possèdent des oeuvres d'art canadiennes originales? Et si vous en possédez, quand en avez-vous acheté pour la dernière fois? Les artistes sont forcés d'occuper d'autres emplois, le plus souvent dans le domaine de l'enseignement. La réalité financière et la majorité des artistes au Canada est telle que l'argent nécessaire à la production artistique et à la subsistance doit venir d'autres sources que des revenus de la production artistique.

Dans son enquête 1980 intitulée *Coût de revient pour l'artiste visuel*, Judy Gouin signale que l'artiste passe beaucoup d'heures dans son studio, mais également à faire de la recherche, de la promotion, de la mise en marché, pour ne parvenir malgré tout qu'à vendre environ 17 p. 100 de ses oeuvres d'art terminées avec succès. Quarante-vingt pour cent des artistes visuels au Canada tirent moins de 7,000\$ des ventes directes de leur art tous les ans. Ce montant inclut les ventes, les commissions, les droits d'exposition, une initiative de CARFAC, les locations et les rares reproductions. Malgré tout il ne constitue pas le profit de l'artiste. Ce montant mirobolant est le montant des revenus de l'artiste avant ses dépenses de production, de promotion et de mise en marché.

[Text]

• 1115

The working conditions, the reasons and purposes for which visual artists work, the ways in which they work, the material requirements of their work, their employment status, their long-term struggle to profit from their work, the variation in their earnings from year to year, in fact their entire pattern of working and producing, differs from all other occupations. Yet substantial numbers of Canadians work in the visual arts, and the tax regulations and practices do not fit their condition.

CARFAC believes strongly that the Income Tax Act, its regulations and its interpretations should reflect the reality of the artists' condition. Many other countries recognize the unique working situation of the artist and provide their artists with special status or special treatment in their tax laws and their application. Surely it is time that Canada, as well, recognizes the realities of artistic life by adjusting the tax laws and their application accordingly.

In closing, let me urge you not to let superficial difficulties stand in your way. The nature of the visual artist can be defined; the International Association of Art and UNESCO have done it. To those definitions further tests can be applied which verify whether an artist is practising as a professional or not. Add these to an awareness of the artistic condition and it is obvious what needs to be done.

The Income Tax Act at the present time recognizes many Canadians with special status: farmers, fishermen, small businesses. All of these groups within Canadian society have special problems which special regulations seek to ameliorate. The overall objective of these special regulations is to try to provide a fair and equitable basis for taxation for all. It is in this sense, then, that Canadian visual artists seek a recognition of their special position.

In our brief, CARFAC has laid this situation and our recommendations before this committee. It is our dearest hope that this committee will recognize the value of our recommendations and move quickly to alleviate the current crisis, and will continue consultation with the arts community toward long-range solutions.

Thank you very much for the opportunity of addressing you today. We would welcome any questions or comments.

The Chairman: Thank you very much. I think that is an impressive brief.

We have a pattern here where we will ask Mr. Crombie to go for 20 minutes, then Mr. Burghardt, then Mr. Orlikow. That is the initial round, and then 10 minutes after that. Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, sir.

[Translation]

Les conditions de travail, les raisons et les buts du travail des artistes visuels, leur méthode de travail, leur besoin en matériaux, leur statut de travail, leur longue lutte en vue de réaliser quelques profits à partir de leur production, la variation de leurs revenus d'année en année, toutes leurs façons de travailler et de produire diffèrent totalement de ce que l'on peut trouver dans les autres professions. Malgré tout, bon nombre de Canadiens travaillent dans le domaine des arts visuels. Il se trouve que les règlements et pratiques de l'impôt ne sont pas adaptés à leur condition.

CARFAC croit fermement que la Loi de l'impôt sur le revenu, ses règlements et ses définitions, doivent refléter la condition réelle des artistes. Beaucoup d'autres pays reconnaissent le caractère unique de la condition artistique et accordent aux artistes un statut ou un traitement spécial à l'intérieur de leur régime fiscal. Il est grand temps que le Canada lui aussi s'adapte aux réalités de la vie artistique et rajuste en conséquence ses lois fiscales et la façon dont elles s'appliquent.

En résumé, nous vous incitons fortement à surmonter les difficultés apparentes. La notion d'artiste visuel peut être fort bien définie. L'Association internationale des arts et l'UNESCO y sont parvenues. À ces définitions, peuvent s'ajouter des critères par lesquels il est possible de déterminer si un artiste pratique son art à un niveau professionnel ou non. Si en plus de tout cela on réussit à susciter une meilleure prise de conscience de la condition de l'artiste, on est dans la bonne voie.

La Loi de l'impôt sur le revenu dans sa forme actuelle reconnaît beaucoup de Canadiens à statut spécial, par exemple, les agriculteurs, les pêcheurs et les petits hommes d'affaires. Tous ces groupes de la Société canadienne ont des problèmes spéciaux auxquels s'attache une réglementation spéciale. Le but de ces règlements spéciaux est de faire en sorte que la base d'imposition soit juste et équitable pour tout le monde. C'est en vertu du même principe que les artistes visuels canadiens réclament la reconnaissance de leur situation particulière.

CARFAC décrit davantage la situation et fait part de la recommandation au Comité dans son mémoire. Nous osons espérer que le Comité saura reconnaître la valeur de nos recommandations et procédera rapidement pour désamorcer la crise actuelle, tout en continuant de consulter la communauté artistique en vue de trouver des solutions à long terme à ces problèmes.

Nous vous remercions beaucoup de l'occasion que vous nous avez donnée aujourd'hui. Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup. Je pense que votre mémoire est très impressionnant.

Notre façon de procéder consiste à accorder cinq minutes à M. Crombie, puis à M. Burghardt et à M. Orlikow. Après ce tour initial, les tours sont de 10 minutes. Monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci, monsieur le président.

[Texte]

Mr. Chairman, let me first of all say that it was a very articulate presentation. In reading the original brief last night I was impressed with how strong and detailed these recommendations were.

Ms Durr: Thank you.

Mr. Crombie: I have one or two questions with respect to your presentation today, which I had not had a chance to see until now. On page 1—I hope it is page 1; I rushed up from a meeting and left my glasses there, so talk about visual artists—in the second paragraph you refer to unprecedented numbers of assessments. I just wondered if you had any data you could provide the committee with.

Ms Jane Condon (National Director, Canadian Artists Representation): Our most accurate information indicates that there are about 400 artists who have been reassessed in this current campaign, 300 of whom are visual artists.

Mr. Crombie: I see. That is quite stunning.

In the second paragraph, I also noticed that you use very strong language when you say that visual artists across the country are reacting with fear and outrage. This is a place, of course, where we are used to that kind of language. But I have the feeling that people who come from the normal world who use it, deeply feel it when they use it. I wonder if you want to elaborate on that.

Ms Durr: I particularly chose that language because I have been receiving long distance calls from people from across the country. Some artists are literally hysterical on the phone, and others have said they are going to leave the country. Some simply do not understand what is happening to them. It has been most excruciating sometimes to answer the phone and listen to them; they are extremely upset.

• 1120

Mr. Crombie: I have not run into this before. Is the fact that they are upset and willing to leave, feeling outraged or those kinds of emotions, is it because there is a sense in the country that outside of the tax issue there is not much understanding and appreciation of the role of the artist in Canadian life, and that the tax issue has simply become yet another harsh example of it? Or is it simply the tax issue that is causing this?

Ms Durr: There certainly has been overall concern with the artists in the last few years, particularly about the understanding of the role of the artist. But the tax issue is sort of, as the old saying goes, the straw that broke the camel's back.

Mr. Crombie: Okay.

On the second page of your presentation you also used the figure of 80% of the visual artists in Canada earning less than \$7,000 in direct art sales every year. I have never seen that figure before. I do not recall it, at any rate.

[Traduction]

Je voudrais d'abord souligner le caractère très précis de l'exposé qui nous a été présenté, monsieur le président. J'ai été par ailleurs très impressionné par les recommandations fermes et précises du mémoire que j'ai lu hier.

Mme Durr: Merci.

M. Crombie: J'aurais une ou deux questions à vous poser au sujet de votre exposé d'aujourd'hui. Je ne viens évidemment que d'en prendre connaissance. Je me suis dépêché pour venir à la réunion et oublié mes lunettes, alors que la discussion porte sur les artistes visuels! Donc à la page 1, deuxième paragraphe, vous parlez d'un nombre sans précédent de réévaluations. Je me demande si vous avez des chiffres précis à soumettre au Comité à ce sujet.

Mme Jane Condon (directrice nationale, Front des artistes canadiens): Nos données les plus récentes indiquent qu'il y a environ 400 artistes qui ont fait l'objet d'une réévaluation au cours de la présente campagne, dont 300 sont des artistes visuels.

M. Crombie: C'est très étonnant en effet.

Au deuxième paragraphe, je note également la fermeté de votre langage lorsque vous parlez des sentiments de panique et d'indignation qu'éprouvent les artistes visuels de tout le pays. Nous sommes évidemment habitués à ce langage ici. Il n'en demeure pas moins que lorsque les gens du monde réel utilisent un tel langage nous avons l'impression qu'ils sont particulièrement sincères. Je ne sais pas si vous voulez vous expliquer davantage à ce sujet.

Mme Durr: J'ai choisi ce langage à la suite des appels interurbains que j'ai reçus de gens de tout le pays. Il y a des artistes qui sont presque hystériques au bout du fil, et d'autres qui menacent de quitter le pays. Certains ne comprennent tout simplement pas ce qui leur arrive. C'est parfois une expérience très pénible que d'avoir à les écouter au téléphone. Ils sont extrêmement troublés par ce qui se passe.

M. Crombie: Je n'ai jamais eu à faire face à cette situation auparavant. Selon vous, ils sont aussi contrariés, au point de vouloir quitter le pays. Ils sont indignés, ils éprouvent tous ces sentiments, parce qu'en dehors de la question fiscale ils constatent un manque de compréhension général au pays vis-à-vis du rôle de l'artiste dans la vie canadienne. Le problème fiscal n'est-il que la goutte qui fait déborder le vase? Ou est-ce que cette réaction est due seulement au problème fiscal?

Mme Durr: La question de la compréhension du rôle de l'artiste a certainement pris une importance accrue au cours des dernières années chez les artistes. Mais il reste que, comme vous le dites, le problème fiscal a été la goutte qui a fait déborder le vase.

M. Crombie: Très bien.

A la deuxième page de votre exposé, vous indiquez par ailleurs que 80 p. 100 des artistes visuels au Canada gagnent moins de 7,000\$ annuellement à partir des ventes directes de leurs oeuvres d'art. Je n'ai jamais vu ce chiffre auparavant, du moins, je ne m'en souviens pas.

[Text]

Ms Condon: It is among the reference material that was provided with the brief.

Mr. Crombie: Okay, thank you very much. I did not notice it. And what was the source for those figures?

Ms Condon: It was a small survey done in Ontario in 1979.

Mr. Crombie: By?

Ms Condon: CAR Ontario.

Mr. Crombie: Okay, thank you very much.

Could I ask you a couple of questions about the actual brief, the substance of the brief? I note that in the definition of an artist you use the UNESCO definition, which the committee has seen before. I note that you do not make any reference to the definition by the Canada Council. I wondered first of all if you had a chance to read that definition, which is on page 16 of their booklet. If so, is it one that you agree with?

Ms Condon: I do not think we have any major problems with it. Our reason for using the UNESCO definition is that it is the definition we have used internally within our organization.

Mr. Crombie: I see.

Ms Condon: So it is not that we differ with Canada Council; we were just using what we normally use.

Mr. Crombie: It is not a rejection then?

Ms Condon: No; not in any way, shape or form.

Mr. Crombie: If I could offer a free thought on it, one of the things that I have been at pains to mention to every deputation coming before the committee is that the more the various groups who speak, either in whole or in part, for the arts community in Canada can agree on a definition, the more chance there is of success. I mention that with some strength, because if you can get behind one it is really good.

Ms Durr: You will notice that I said there are further definitions or tests that could be applied.

Mr. Crombie: Yes.

Ms Durr: I view the Canada Council's definition in that light, because it does speak of defining the schooling, the training, the exhibition, the peer recognition, etc. That is certainly further defining and moving forward from what the IAA definition or the UNESCO definition expounds. So I do look at it in that light, as one whole.

Mr. Crombie: All right, thank you very much.

I think you are probably unique in that you have not mentioned the Disney report, which I found really refreshing.

Ms Condon: We have read it.

Ms Durr: Several times.

[Translation]

M. Condon: Il est tiré de la documentation qui accompagne le mémoire.

M. Crombie: Merci. Je ne m'en étais pas aperçu. Et il vient d'où?

Mme Condon: Il est tiré d'une enquête limitée effectuée en Ontario en 1979.

Mme Crombie: Par qui?

Mme Condon: Par CAR Ontario.

M. Crombie: Merci.

Je puis maintenant vous poser quelques questions au sujet de votre mémoire lui-même? Je note que la définition d'artiste que vous utilisez est celle de l'UNESCO, que connaît bien le Comité pour l'avoir vue auparavant. Par ailleurs, je remarque que vous ne faites pas du tout allusion à la définition du Conseil des arts. D'abord, je me demande si vous avez eu l'occasion de lire cette définition qui se trouve à la page 16 de sa brochure. Si vous la connaissez, puis-je savoir si vous êtes d'accord?

Mme Condon: Nous n'y voyons qu'une difficulté majeure. La raison pour laquelle nous utilisons la définition de l'UNESCO est que c'est celle que nous avons toujours employée jusqu'ici de façon interne.

M. Crombie: Je vois.

Mme Condon: Ce n'est pas que nous sommes en désaccord avec le Conseil des arts. Nous continuons simplement d'utiliser la définition que nous avons toujours utilisée.

M. Crombie: Vous ne rejetez pas l'autre?

Mme Condon: Pas du tout.

M. Crombie: Je ne sais pas si je puis vous faire une suggestion à titre tout à fait gracieux. C'est un point que j'ai mentionné aux témoins qui se sont présentés devant le Comité. Plus les divers groupes qui parlent, en tout ou en partie, pour la communauté artistique du Canada pourront s'entendre sur une définition, meilleures seront leurs chances de succès. Je pense vraiment que vos chances seront meilleures si vous parvenez à vous entendre sur une seule et même définition.

Mme Durr: J'ai bien dit qu'il y avait d'autres définitions ou critères qui pouvaient s'appliquer.

M. Crombie: Je comprends.

Mme Durr: C'est ainsi que je vois la définition du Conseil des arts, parce qu'il y est question de l'apprentissage, de la formation, des expositions, de la reconnaissance des pairs et le reste. Elle va plus loin que les définitions de l'IAA ou de l'UNESCO. Elle sert de complément en quelque sorte.

M. Crombie: Merci.

Vous avez probablement été les seuls témoins à ne pas mentionner le rapport Disney, que personnellement je trouve très nouveau dans son approche.

Mme Condon: Nous l'avons lu.

Mme Durr: Plusieurs fois.

[Texte]

Mr. Crombie: The report was written in 1977-1978. Is there something in the report of significance to this committee that you do not agree with? Is there anything you reject to in the Disney report?

Ms Condon: No, I do not think we have any objections to what is contained in the Disney report. However, given that it was researched in 1977 does not deal with the sorts of crisis circumstances we are facing today.

Mr. Crombie: It does not give us a reassessment problem.

Ms Condon: Precisely. I do not think there are any recommendations in Disney that we do not agree with in the current context.

Mr. Crombie: Okay, thank you.

I have one final thing. It simply was raised the other day with another group; that is, the use of the words "special status" and "special treatment". I think you mean particular rather than special, and I would urge you to use it. Whenever you are changing tax law—indeed whenever you are changing any law, and since I am not charging for this advice you can take it or... Whenever you are changing any law you must always, as you say in your own brief, be seen to be fair and equitable to all.

• 1125

One of the things I have found about most people in this country is that they do not think that other people ought to be singled out for special treatment, either for good or for ill.

The whole of the tax law is, of course, always an attempt to try and deal with particular circumstances of particular individuals or groups of individuals. That is why it is so long.

As I said the other day, I have never seen a tax law in the Soviet Union, but I think it is probably thin. That is probably a gratuitous remark that I should not have made here. The reason people can make fun of the long paragraphs in tax law is because it is an attempt to deal with that particular status. I know lots of people who want to support the arts community, as long as they are talking about a particular status... their particular status—but I think you will find the line a bit shorter when you talk about special.

Ms Durr: A point well made.

The Chairman: Thank you, Mr. Crombie, a very interesting comment. Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman. I join the other members of the committee in welcoming our witnesses this morning, and thank you very much for the very detailed brief which we have had presented to us.

I would like to follow up on some of your opening statements and this matter of the reassessments which are going on right now. Could you give us some sort of idea as to what those reassessments entail? You know, what sort of things are happening in this reassessment process?

[Traduction]

M. Crombie: C'est un rapport qui a été rédigé en 1977-1978. Y a-t-il un point majeur de ce rapport sur lequel vous n'êtes pas d'accord et dont vous voulez entretenir le Comité? Y a-t-il quelque chose que vous n'acceptez pas dans le rapport Disney?

Mme Condon: Nous n'avons rien à reprocher au rapport Disney. Il se trouve cependant que la recherche nécessaire à ce rapport a été effectuée en 1977 et ne couvre évidemment pas la situation de crise qui existe actuellement.

M. Crombie: Il n'y est pas question du problème des réévaluations.

Mme Condon: Exactement. Mais il n'y a pas de recommandations du rapport Disney sur lesquelles nous ne soyons pas d'accord dans le contexte actuel.

M. Crombie: Merci.

Un dernier point. J'en ai parlé l'autre jour avec un autre groupe, et c'est au sujet de l'utilisation des expressions «statut spécial» et «traitement spécial». Je dirais «particulier» plutôt que «spécial» et je vous encourage à utiliser le même terme. Lorsque l'on modifie la Loi de l'impôt ou n'importe quelle autre loi... puisque les conseils que je vous donne sont gratuits, vous pouvez les prendre ou les laisser... lorsque l'on modifie une loi, donc, il faut toujours, comme vous l'avez indiqué dans votre mémoire, être perçu comme juste et équitable envers tout le monde.

Une chose que j'ai apprise, c'est que la plupart des Canadiens ne croient pas que l'on devrait faire de distinction entre certaines personnes ou certains groupes de personnes.

Toutes les dispositions de la Loi de l'impôt visent à traiter les circonstances particulières de particuliers ou de groupes. C'est la raison pour laquelle le texte de loi est si long.

Comme j'ai dit l'autre jour, je n'ai jamais vu une Loi de l'impôt de l'Union soviétique mais je crois que le texte doit être assez mince. C'est une remarque gratuite que je n'aurais peut-être pas dû faire. On peut bien se moquer des longues dispositions du statut mais ça s'explique par le grand nombre de cas particuliers dont il faut tenir compte. Je connais beaucoup de gens qui veulent appuyer la communauté artistique pourvu que l'on lui donne un statut particulier. Toutefois, je crois que vous trouveriez moins d'appui si vous devriez employer le terme «spécial».

Mme Durr: Un point très pertinent.

Le président: Merci, monsieur Crombie, c'est un commentaire très intéressant. Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président. Je me fais l'écho des autres membres du Comité en vous souhaitant la bienvenue ici ce matin et en vous remerciant infiniment du mémoire détaillé que vous nous avez présenté.

Je vais faire suite à certaines de vos remarques préliminaires et, surtout, à cette question d'actualité qu'est la réévaluation. Pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste les réévaluations? Comment se déroulent-elles?

[Text]

Ms Condon: To give a composite or stereotypical case: The artist is working, probably teaching art; receives a letter and/or a questionnaire asking for further clarification on specific expenses for a period of anywhere from one to four years.

Mr. Burghardt: Up to four years.

Ms Condon: Up to four years. When that information is supplied, it has typically been followed by a letter of intent to reassess. The artist has then, if not before, gone to his accountant and tried to get professional advice before going in to speak with the people in the regional office, sometimes with success, more frequently without. This is followed by a notice of reassessment payable in 15 days.

Mr. Burghardt: I take it that this particular procedure involves areas of taxation in which artists felt they could deduct certain expenses before that are not now being allowed. Is that it, that there a change of interpretation here?

Ms Condon: Yes, the cases we have on file are from established artists, people who have been in the business for a long time and who have filed their taxes in exactly the same way for years. They do not understand why suddenly the rules have changed.

Mr. Burghardt: Your second recommendation suggests that establishing fair market value for an inventory of works of art is virtually impossible. The second part of that recommendation:

For valuation of inventory purposes, artist inventory should be considered to have no fair market value.

For our benefit, why is it impossible to establish a fair market value on a piece of art?

Ms Durr: It is not something that for sure you are going to sell. It is not something for which you know the price. It seems to be indeterminable; you do not know if it will ever be sold.

Ms Condon: May I add to that? It is the market that establishes fair market value. In art, unlike in many quantifiable commodities that market is fickle. You are never quite sure what it will sell for.

• 1130

If you happen to become very popular, then the value of those pieces is going to go up. But if whatever you are doing ceases to be in, the value will go down equally quickly... in addition to which, I think the overriding problem is that there is never any guarantee that what has been produced will be sold at all; let alone the price at which it will be sold.

Mr. Burghardt: Have you encountered any instances of overhead costs being inappropriately assigned to inventory?

Ms Condon: The only inventory case with which I am really familiar is an artist on the west coast. It would seem that in

[Translation]

Mme Condon: Je vais prendre comme exemple le cas typique: l'artiste qui travaille, qui est professeur d'art en toute probabilité. Il reçoit une lettre avec, sous pli, un questionnaire qui lui demande des précisions supplémentaires sur ses dépenses pour une période allant d'un à quatre ans.

M. Burghardt: Quatre ans.

Mme Condon: Bien. Une fois que les renseignements sont envoyés, on lui envoie normalement une lettre où le ministère annonce son intention d'effectuer une réévaluation. S'il ne l'a pas déjà fait, l'artiste consulte son comptable en vue d'obtenir des conseils professionnels avant d'aller voir les représentants du bureau régional. Parfois il a du succès, mais ses efforts sont généralement vains. Ensuite, on lui envoie un avis de réévaluation qui exige le paiement en 15 jours.

M. Burghardt: Si je comprends bien, cette procédure touche un domaine où les artistes estiment qu'ils devraient pouvoir continuer à déduire les mêmes dépenses qu'auparavant. Y a-t-il eu un changement d'interprétation de la loi en l'occurrence?

Mme Condon: Oui. Nos dossiers contiennent des cas d'artistes établis, de gens qui pratiquent depuis longtemps et qui ont toujours rempli leur déclaration d'impôt de la même façon. Ils ne comprennent pas pourquoi, tout à coup, les règles ont changé.

M. Burghardt: Dans votre deuxième recommandation, vous suggérez que la juste valeur marchande d'un inventaire d'oeuvres d'art est virtuellement impossible à établir. Dans la deuxième partie de cette recommandation, vous dites:

Aux fins de l'évaluation de l'inventaire, les oeuvres de l'artiste ne devraient pas avoir de juste valeur marchande.

Pour notre gouverne, pourriez-vous nous dire pourquoi il est impossible d'établir la juste valeur marchande d'un oeuvre d'art?

Ms Durr: Il n'est pas certain que l'on pourra vendre ces oeuvres. On ne peut en savoir le prix. C'est une valeur indéterminable et on ne sait pas si l'oeuvre sera jamais vendue.

Mme Condon: Puis-je ajouter quelque chose? C'est le marché qui établit la juste valeur marchande. Le marché pour les oeuvres artistiques, contrairement à celui de bon nombre de denrées quantifiables, est changeant. On ne sait jamais avec certitude quel prix on pourra chercher.

Si vous devenez assez célèbre, la valeur de vos oeuvres va augmenter. Mais si votre oeuvre cesse d'être à la mode, la valeur diminuera aussi vite. De plus, le problème dominant est que l'on ne peut jamais garantir qu'un produit sera vendu, pour ne pas parler du prix que l'on peut chercher.

M. Burghardt: Connaissez-vous des cas où des frais généraux impropres à l'inventaire d'un artiste auraient été comptés?

Mme Condon: Le seul cas semblable que je connais est celui d'un artiste qui travaille sur la Côte ouest. Dans son cas, oui. Mais on a déjà soulevé pas mal de questions à ce sujet.

[Texte]

that case, yes; but there have been a number of questions in that area.

The Chairman: May I please interrupt for one quick question?

Mr. Burghardt: Yes, sure.

The Chairman: The artist has the choice of saying that the value of the inventory will either be the cost of production or the fair market value. That is the artist's choice. How does this become an issue?

Let us take an absurd example. If my materials were worth thousands of dollars and I sat down and sketched something on a piece of paper and I said it is worth 50¢ for inventory purposes, it is my choice to do that, as long as I can verify that. How does this get to be a problem? Is somebody walking in the door and saying, hold it, Fisher; your stuff is worth thousands of dollars; 50¢ is ludicrous? It is the artist's choice to put a value on that, by law; by practice. Choosing the lower is the artist's choice.

I do not understand how this becomes a problem. It is quite intriguing, and Jack is on to a good line of thought, so I thought I would be rude and interrupt.

Ms Condon: We are talking about fair market value here.

The Chairman: No, we are talking about inventory.

Ms Condon: On either one, the production costs—and again I think it is to a certain extent explained in the brief—production costs can be assigned with some degree of reasonableness. You take all of your expenses and you divvy them up somewhat arbitrarily and say okay, fine.

Fair market value is almost impossible to assign. It can be done; but I think the nature of the term is such that if you read it, your inclination, your approach to it, would be literally to attempt to assign a fair market value; and that becomes a virtually impossible task, with very few exceptions. So it is not that they cannot opt for saying, well, this piece is worth 50¢, and declaring it accordingly. I think it is not so much perhaps then the letter of the law as the spirit; and in reading it, the inclination would be to attempt to assign what is legitimately a fair market value.

Mr. Burghardt: Are you suggesting to us on that—excuse me, Mr. Chairman—are the tax people coming in and looking at a piece of art . . .

Ms Condon: Yes, they have.

Mr. Burghardt: —and saying that piece of art is worth \$500; that type of thing?

Ms Condon: To my knowledge, no. They have been more likely to say, that? You will never sell that; no wonder you are not making a profit. That I have heard quoted far more often than assigning value.

No, the whole inventory question is to my knowledge a fairly limited one, and the problem was related to assigning costs to production. We just attempted to broaden it a bit and simplify it.

[Traduction]

Le président: Permettez-moi d'interrompre pour poser une petite question?

M. Burghardt: Je vous en prie.

Le président: C'est à l'artiste de choisir si la valeur de son inventaire sera soit le coût de production soit la juste valeur marchande. Ce choix incombe à l'artiste. D'où provient la controverse donc?

Prenons un exemple absurde. Si mes matériaux valaient des milliers de dollars et si je leur attribue une valeur de 50c sur papier, aux fins de l'inventaire, ce serait ma décision pourvu que je puisse la justifier. Comment cela devient-il un problème? Est-ce que l'on pourrait venir m'annoncer que mon oeuvre vaut des milliers de dollars, que 55c. est une valeur absurde? Est-ce que l'évaluation n'incombe pas à l'artiste en pratique? Si l'artiste veut choisir un montant inférieur? il est libre de le faire.

Je ne comprends pas où se trouve le problème. C'est intrigant. Jack a soulevé une si bonne question que je voulais m'immiscer dans la conversation.

Mme Condon: Nous parlons maintenant de juste valeur marchande.

Le président: Non, nous parlons d'inventaire.

Mme Condon: Quoi qu'il en soit, et je crois qu'on l'explique assez bien dans le mémoire, on peut attacher les coûts de production à l'inventaire avec un degré de certitude. On prend toutes ces dépenses et on les divise de façon plutôt arbitraire et voilà.

Toutefois, il est presque impossible d'attacher une juste valeur marchande à une oeuvre d'art. On peut le faire mais forcément le terme comme tel vous inciterait à essayer d'attacher la juste valeur marchande à votre oeuvre. C'est une tâche virtuellement impossible à quelques exceptions près. Alors, il ne s'agit pas de décider qu'une oeuvre ne vaut que 50c. et de déclarer sa valeur en conséquence. C'est plutôt l'esprit et non la lettre de la loi. À sa lecture, on serait tenté de fixer ce que l'on considère comme la juste valeur marchande.

M. Burghardt: Excusez-moi, monsieur le président. Dites-vous par là que le fisc vient examiner une oeuvre d'art . . .

Mme Condon: Oui. Cela s'est déjà passé.

M. Burghardt: . . . et dire qu'elle vaut 500\$. C'est le genre de chose qui arrive?

Mme Condon: À ce que je sache, non. Ils sont plutôt portés à dire: «Cela? Mais ça ne se vendra jamais. Pas étonnant que vous ne réalisiez pas de profits». Alors, au lieu d'y attacher une valeur, c'est cela que l'on dit le plus souvent.

À ma connaissance, toute cette question de l'inventaire est assez limitée. Le problème se posait surtout pour l'évaluation des coûts de production. Nous avons simplement essayé d'élargir la définition et de la simplifier.

[Text]

Mr. Burghardt: So what you were saying, again, just so we understand this particular area, is that an artist creates a painting and sits in the studio, and there have been expenses involved in creating that painting. Are you suggesting again during this reassessment process that is going on that the artist is not being allowed the expenses on that particular piece of inventory that is sitting there at the present time?

Ms Condon: If the law is strictly enforced, that is what happens.

Mr. Burghardt: And is that happening now?

Ms Condon: That has happened in the last two years. It has not happened with any frequency in the past; but it has happened in the past, yes. We are back to the whole accrual system of accounting and the problems that it creates.

• 1135

Mr. Burghardt: What do you want changed there?

Ms Condon: I was just going to say that if we have to live with what is there, let us assume that all artists can value their art at fair market value. Since that value cannot be established, let us accept it as being nil. That is trying to get around changing the Act and working with interpretation. It would seem from Disney that this was an accepted practice back in the late seventies. Disney states that this is acceptable by the department. If we can assume it was acceptable, why can we not return to that?

Mr. Orlikow: May I interject, please, just for clarification? Is not what you are saying that it has no value until it is sold?

Ms Condon: Precisely.

Mr. Orlikow: At that time, the artist is quite prepared to report the value and to pay the tax; but until it is sold, nobody—the artist, the potential customer, Revenue Canada . . . can say what the value is.

Ms Condon: Precisely. Well put.

Mr. Burghardt: I want it for the record so that it is clarified and we fully understand that particular concern. One other question right now, Mr. Chairman, and then perhaps you can move on to Mr. Orlikow.

In recommendation number 5, re the self-employed, you suggest that visual artists be allowed to deduct professional art-related expenses from other income.

What is this other income that you are talking about? Is this someone who teaches or what? Perhaps you could further clarify this for us.

Ms Condon: Basically we are back to the fact that most artists cannot make a living with their art. They therefore accept other employment and they use that other employment to subsidize their art. They should be allowed to deduct those professional expenses from that salaried income.

[Translation]

M. Burghardt: Pour que ce soit tout à fait clair, vous dites que l'artiste doit supporter les frais de sa création. Avez-vous également laissé entendre que l'artiste ne peut déduire les frais que lui ont occasionnés sa création à cause de la réévaluation de son inventaire?

Mme Condon: Si la loi est appliquée à la lettre, c'est cela qui arrive.

M. Burghardt: À l'heure actuelle?

Mme Condon: Depuis deux ans. Auparavant, cela ne se produisait pas très souvent. Mais cela s'est déjà produit; oui. Ce qui nous ramène à toute cette question de la comptabilité d'exercice et les problèmes qui en découlent.

M. Burghardt: Que voudriez-vous y changer?

Mme Condon: J'allais justement dire que s'il faut vivre avec le statu quo, disons que tous les artistes peuvent évaluer leurs oeuvres d'art à la juste valeur marchande. Puisque l'on ne peut établir cette valeur, disons qu'elle est de zéro. Ce serait une façon d'éviter de modifier la loi et de jouer avec son interprétation. D'après Disney, c'était une pratique acceptée vers la fin des années 70. Disney déclare que le ministère trouvait cette pratique acceptable. Si oui, pourquoi ne pouvons-nous pas reprendre cette méthode?

M. Orlikow: Permettez-moi d'interrompre, pour demander une précision? Essentiellement, vous dites que l'oeuvre n'a aucune valeur avant d'être vendue?

Mme Condon: Précisément.

M. Orlikow: À ce moment-là, l'artiste serait tout à fait prêt à faire rapport de la valeur et de payer les impôts qu'il doit. Mais, jusqu'au moment où l'oeuvre est vendue, personne, ni l'artiste, ni l'acheteur éventuel, ni le ministère du Revenu, ne peut y attacher une valeur.

Mme Condon: Précisément. Très bien dit.

M. Burghardt: Aux fins du compte rendu, je veux que cette question soit claire et que nous ayons pleinement saisi la préoccupation exprimée. Une autre question, monsieur le président, et vous pourriez ensuite donner la parole à M. Orlikow.

À la recommandation n° 5 portant sur les gens qui travaillent à leur compte, vous proposez que l'on permette aux artistes visuels de déduire leurs frais professionnels de tout autre revenu.

De quel autre revenu parlez-vous? Faites-vous allusion aux professeurs d'art? Vous pourriez peut-être préciser davantage.

Mme Condon: Essentiellement, c'est que la plupart des artistes ne peuvent pas gagner leur vie à partir de leur oeuvre artistique. Donc, ils acceptent d'autres emplois et ils dépendent de cet emploi pour subventionner leur oeuvre artistique. On devrait leur permettre de déduire les frais professionnels de leur revenu de salariés.

[Texte]

Mr. Burghardt: Is there any chance at all that, if this particular recommendation were accepted, it would or could remove the incentive for an artist to sell his or her own work?

Ms Durr: I sincerely doubt it, sir. At this point, as I said, artists earn very little from their art. Purchases from any one living Canadian artist are very small. That still does not stop them from producing art and exhibiting. I doubt very much that it would in any way remove an incentive.

It would simply make life a little bit easier, because if they cannot deduct those expenses, they are not getting the income to make those expenses; therefore, they are not going to be making that art. They are not even going to be able to pay for the materials.

The Chairman: To follow up Mr. Burghardt's question. You are saying the value of inventory should be nil. If you say the fair market value is nil, are you saying that the choice would then be to allot the cost of production to the inventory or to say that the value of the inventory is nil?

Ms Condon: I am suggesting that we opt for fair market value and make it nil.

The Chairman: There are two comments that follow from that, based on Mr. Burghardt's question: If you do that, then you are deferring tax; and as I have just been reminded, tax deferred is tax saved. It is then a special treatment.

Secondly, if you sell that item in the future, you then get smacked more heavily with tax. You do not mind that fact?

Ms Condon: I still think that would be the preferred system for most artists.

The Chairman: Okay. I think that should be clear here.

Ms Condon: Artists have no problem with paying the tax when they sell the work.

The Chairman: You are opting for a zero value on inventory at year-end and being prepared to defer the tax but to pay the heavier rate of tax further on. Sorry, David, I thought that would help.

Mr. Orlikow: I want to point out that if we have permitted this deferral of taxes it would not be an unusual thing. Canadian corporations have billions of dollars in deferred taxes, many of whom for various reasons will never pay on the deferred taxes.

• 1140

You mentioned that you have information that would indicate that 300 visual artists have been reassessed. We are talking about artists who are not big earners—there are not many Toni Onleys in this country.

Ms Condon: There are 299, plus Toni

Mr. Orlikow: One of the first requests you make is that this committee urge the Minister of National Revenue to declare a

[Traduction]

M. Burghardt: Si l'on devait accepter cette recommandation, serait-elle susceptible d'enlever la motivation de l'artiste de vendre ses oeuvres?

Mme Durr: J'en doute sincèrement, monsieur. Comme je l'ai déjà indiqué, les artistes retirent très peu de revenus de leurs oeuvres d'art. Il y a très peu d'artistes canadiens vivants dont on achète les oeuvres en grande quantité. Cela ne les empêche pas pour autant de produire ni d'exposer leurs oeuvres. Je doute qu'une telle recommandation enlève la motivation.

Elle servirait simplement à leur faciliter la vie. S'ils ne peuvent pas déduire leurs frais c'est parce qu'ils ne touchent pas de revenu leur permettant de supporter les frais professionnels et, donc, qu'ils ne produiront pas d'oeuvre artistique. Ils ne seront même pas en mesure de payer leurs matériaux.

Le président: Pour faire suite à la question de M. Burghardt. Vous dites que la valeur de l'inventaire devrait être fixée à zéro. Si la juste valeur marchande est de zéro, l'artiste serait donc libre d'établir le coût de production à l'inventaire ou de déclarer que sa valeur est de zéro?

Mme Condon: Je propose que nous options pour la juste valeur marchande et qu'elle soit de zéro.

Le président: Deux commentaires s'imposent suite à ces remarques et à la question posée par M. Burghardt. Il s'agirait essentiellement de déferer l'impôt. Comme on vient de me le rappeler, l'impôt déferé est équivalent à l'impôt non payé. Il y aurait donc traitement spécial.

Deuxièmement, si vous réussissez à vendre l'oeuvre à l'avenir, vous vous feriez imposer plus lourdement. Cela vous est égal?

Mme Condon: Je crois néanmoins que les artistes préféreraient ce système.

Le président: D'accord. Je crois que c'est assez clair.

Mme Condon: Les artistes ne s'opposent pas à ce que leurs oeuvres vendues soient imposées.

Le président: Vous optez donc pour un inventaire ayant la valeur de zéro à la fin de l'année et à ce que l'impôt soit déferé jusqu'au moment où l'oeuvre sera vendue alors que l'artiste serait plus lourdement imposé. Désolé, David, mais je croyais apporter quelque chose à la discussion.

M. Orlikow: Je tiens à souligner que si nous autorisons le retard de paiement d'impôt, cela ne serait pas inédit. Les sociétés canadiennes doivent des milliards de dollars en impôt reporté et beaucoup d'entre elles ne les rembourseront jamais pour toute une variété de raisons.

Vous avez mentionné que vos renseignements vous laissent croire que 300 artistes visuels ont dû subir des réévaluations. Ce chiffre comprend non seulement des artistes à revenu élevé car il n'y a pas énormément de Toni Onleys au pays.

Mme Condon: Il y en a 299 plus Toni.

M. Orlikow: L'une de vos premières demandes est que le Comité exhorte le ministre du Revenu national à déclarer un

[Text]

moratorium. To your knowledge, is the reassessment going on at a pretty steady and heavy rate?

Ms Condon: It seems to have slowed down; it has certainly not ceased.

Mr. Orlikow: So there are still many people who are being reassessed and are in trouble and will be until and unless this committee makes recommendations and the government accepts it.

When we talk about reassessment... I have had this question answered by earlier delegations, but let us get it all out. When an artist is being reassessed, he is told that not only is his present income tax being looked at, but in fact past income tax filings that they have made and had accepted by the department are no longer accepted by the department. They are being assessed not only for the current year, but for past years. What kind of money can this run into according to your information?

Ms Condon: The range is wide. It goes from around \$2,000 up to \$20,000.

Mr. Orlikow: We are talking about people whose average income is... Well, let us not talk about average income, but let us talk about the artists who are professors. They are not earning \$100,000 or \$200,000 a year.

Ms Condon: No, they certainly are not.

Mr. Orlikow: I suppose they are earning \$25,000 to \$40,000 a year.

Ms Durr: More likely \$25,000.

Mr. Orlikow: So when we talk about being told that they have to pay \$2,000, \$4,000, \$5,000, it is a pretty heavy burden.

Ms Durr: Yes.

Ms Condon: I am not sure that I can actually verify this, but my sense of the files that I have on hand is that the average is closer to \$8,000 to \$10,000. There are not very many of them down in that \$2,000 and \$3,000 range; they tend to be in the middle.

Mr. Orlikow: So they are being asked to pay up \$8,000 to \$10,000—and asked to pay it in a hurry.

Ms Condon: Yes.

Mr. Orlikow: Let us go back to this question that was discussed by some of the other witnesses about the fair market value. You have said that you think that the only way in which this can be done fairly is that the value of the art is determined when the art is sold; then the artist is prepared to pay tax on income derived from that sale.

Let us go back to the expense side—the expenses that the artist wants to claim as expenses for income tax purposes. Of course the artist has to have an income from somewhere before he or she can claim a deduction. If they have no income, it does not matter what their expenses are; there is no possibility of a deduction. When they want to claim expenses for deduction, to want to be able to claim it as far as possible for

[Translation]

moratoire. Est-ce que, à votre connaissance, on effectue ces réévaluations à un rythme assez soutenu?

Mme Condon: Il semble avoir ralenti un peu. Mais elles ne sont certainement pas finies.

M. Orlikow: Donc il y a toujours un bon nombre de personnes dont l'oeuvre fait l'objet de réévaluation qui se trouvent en difficulté. Ils y resteront autant et aussi longtemps que le Comité ne fera pas recommandation que le gouvernement acceptera.

A propos de réévaluation. Quoique j'ai obtenu une réponse d'autres témoins, j'aimerais tout savoir. Lorsqu'on effectue une réévaluation, on annonce alors à l'artiste non seulement que son revenu actuel fait l'objet d'examen mais que ses déclarations d'impôt passées, jadis acceptées par le ministère ne sont plus acceptables. Ainsi, les artistes subissent des réévaluations qui portent non seulement sur l'année en cours mais sur les années précédentes. De combien d'argent pourrait-il s'agir selon vos renseignements?

Mme Condon: Tout montant est possible. On commence à 2,000\$ et on finit à 20,000\$.

M. Orlikow: Pour des gens dont le revenu moyen est de... Eh bien, laissons le revenu moyen, mais parlons plutôt d'artistes qui sont professeurs. Ils ne gagnent tout de même pas 100,000 ou 200,000\$ par an.

Mme Condon: Non, certainement pas.

M. Orlikow: Ils doivent toucher entre 25,000\$ et 40,000\$ annuellement.

Mme Durr: Plutôt 25,000\$.

M. Orlikow: Donc lorsqu'on doit payer 2,000\$, 4,000\$ ou 5,000\$ d'impôt, c'est un lourd fardeau.

Mme Durr: Oui.

Mme Condon: Je ne suis pas certaine de pouvoir vérifier ce que je vais dire, mais d'après les renseignements dans mes dossiers, la moyenne se situe entre 8,000\$ et 10,000\$. Il n'y a pas beaucoup de réévaluations qui exigent les paiements aussi bas que 2,000\$ ou 3,000\$. On demande des remboursements qui se situent vers le milieu de la gamme.

M. Orlikow: Donc, on leur demande de payer 8,000\$ ou 10,000\$ et vite.

Mme Condon: Oui.

M. Orlikow: Revenons à cette question qu'ont soulevée d'autres témoins qui concerne la juste valeur marchande. Vous avez déclaré que la seule manière de procéder de façon équitable est d'évaluer l'oeuvre d'art une fois qu'elle est vendue. Ainsi, l'artiste serait en mesure de payer les impôts sur son revenu qui découle de cette vente.

Revenons aux frais professionnels que l'artiste veut déduire de son revenu. Certes, il doit toucher un revenu pour avoir droit à une déduction. Sinon, les frais n'importent que peu. Les déductions d'impôt deviennent impossibles. L'artiste veut avoir le droit de déduire les frais occasionnés par tout le travail qu'il aurait fait durant l'année imposable. Si je comprends bien, le problème se pose du fait que le ministère demande à l'artiste

[Texte]

expenses for all the work they have done in that particular year. If I understand correctly, this is because the department wants the artist not only to put a value on the work produced whether or not it is sold, but also to calculate only the expenses which can be applied to what is sold. Is that correct? That also creates real difficulties, does it not?

• 1145

Ms Condon: In all fairness to the department, they have not made great demands on the inventory question for those people who are not showing a profit. They tend to have restricted reasonable expectation of profit to the lower end and the inventory problem to those at the upper income levels.

Mr. Orlikow: I do not have any more questions because so much of what you have said is reiteration of what has been said by the spokesman for the Canada Council and the Canadian Conference of the Arts and so on. But I think it would be very helpful, to me at least, if you could provide us—not today—with a half a dozen actual cases illustrating the kind of problems which some of your members have experienced. I ask for that because I know that when the department comes—because we have talked to officials in departments; we have talked to the Minister—we are going to be told that all they are doing is working with the Act as it is, they did not write the Act and they really do not have the choice to interpret the Act in an easy or a tough way, and the artists and writers and musicians are not being treated any differently than anybody else and so on. I think it would be useful to members of the committee if we had some actual cases such as, for instance, if one of your members has an income of \$20,000 or \$25,000 and has had that kind of income or less for the four or five years we are talking about and is suddenly hit with an assessment of anywhere from \$2,000 to \$20,000. Because, while Canadians want people to pay a fair share of taxes, I do not think many Canadians would think it fair for that kind of treatment to be meted out to anybody.

The Chairman: Thank you, Mr. Orlikow. Mr. Crombie can you take over the onerous duties of Chairman, as I ask a couple of questions?

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Certainly.

Mr. Fisher: Okay.

I wonder if you could give us some sense of the context here, just for a moment. If we were to take away the tax problems, what is your feeling about the general environment for the artists whom you represent across Canada?

Ms Condon: It could certainly be improved. The visual artist, I think, is probably... we have all heard it said now—second only to pensioners in terms of income in this country, and with the latest budget they may actually be at the bottom because pensioners are going to get a somewhat better deal.

The situation is not a good one and yet I think if we sort of put it in a broader context and we take it historically, we have a lot that we can be, not so much thankful for, but we ought to appreciate the growth in the arts in this country in the past 25-

[Traduction]

non seulement d'accoler une valeur au travail qu'il a terminé, qu'il l'ait vendu ou non, mais également de calculer seulement les dépenses qui ont été occasionnées par le travail vendu. C'est là vraiment le noeud du problème, n'est-ce-pas?

Mme Condon: En toute justice pour le Ministère, il faut dire qu'il n'a pas trop insisté sur la question des stocks auprès des gens qui n'ont pas indiqué de profits. Il s'est limité pour l'attente générale de profits, au bas de l'échelle, et, pour la question des stocks, au haut de l'échelle.

M. Orlikow: Je n'ai pas d'autres questions parce que la discussion jusqu'ici n'a fait que reprendre le terrain déjà couvert par le Conseil des arts, la Conférence canadienne sur les arts et d'autres. Je pense qu'il serait quand même utile, ce le serait dans mon cas, du moins, que vous nous fournissiez, remarquez bien que cela n'a pas besoin d'être aujourd'hui, une demi-douzaine d'exemples illustrant le genre de problèmes auxquels sont en bute vos membres. Je vous le demande parce que je sais très bien que lorsque les gens du Ministère comparaitront, nous les avons déjà entendus, nous avons entendu le ministre, ils feront valoir que tout ce qu'ils font c'est d'appliquer la loi telle qu'elle existe, ils se défendront que ce n'est pas eux qui ont rédigé la loi, qu'ils n'ont pas le choix d'interpréter la loi de façon souple ou de façon inflexible, que les artistes, que les écrivains et les musiciens ne sont pas traités différemment de tous les autres etc. Dans ces circonstances, il serait utile que les membres du Comité aient des exemples précis à leur soumettre. Il pourrait s'agir d'un de vos membres qui aurait un revenu de 20,000\$ à 25,000\$ par an pour les quatre ou cinq dernières années et qui se serait vu du jour au lendemain imposer une cotisation allant de 2,000\$ à 20,000\$. Parce que même si les Canadiens sont d'avis que tout contribuable doit payer sa juste part d'impôt, je suis sûr qu'il n'accepte pas que quiconque soit traité de cette façon.

Le président: Merci, monsieur Orlikow. Je vous demanderais, monsieur Crombie, de bien vouloir occuper le fauteuil, pour me permettre de poser quelques questions aux témoins.

Le président suppléant (M. Crombie): Certainement.

M. Fisher: Très bien.

Je voudrais situer avec vous le problème dans son contexte. Mis à part le problème fiscal, selon vous, quelle est la situation générale des artistes que vous représentez au Canada?

Mme Condon: Elle pourrait certainement être meilleure. C'est un fait bien connu maintenant. L'artiste visuel ne cède le pas qu'aux pensionnés pour ce qui est des plus faibles revenus au pays, et le dernier budget pourrait très bien avoir pour effet de le reléguer au dernier rang, les pensionnés étant appelés à améliorer leur sort quelque peu.

La situation, donc, est donc loin d'être rose mais dans un contexte plus large, dans le contexte historique, par exemple, il y a de bonnes raisons d'espérer un changement. Il y a par exemple la croissance des arts au pays au cours des 25 ou 30

[Text]

30 years, particularly in the last 15. There has been an incredible burgeoning of artistic activity which is only to the betterment of Canada as a whole. The fact that visual artists tend to be at the bottom of the scale, I suspect, is due to the fact that they tend to work alone. What we need, to improve the situation of the individual artist, is not just changes in tax legislation—no. We need improved education programs so that when people reach the point where they are earning income, they have some appreciation acquired through life, and they will go out and buy art. That is what we need; we need purchases. That is not going to come all at one time; that is a very slow process which has to, sort of, spread throughout our entire society. In the meantime, there is a certain onus on government to help out.

• 1150

Mr. Fisher: I am trying to get a sense of the need that people feel. Your answer reflects very closely the answer given by Mrs. Forrester, when she was here. Mr. Crombie said this about Canadians: "While Canadians' appreciation has gone up, their, sort of, care and feeding at the government level may have diminished." Mrs. Forrester said: "The Canada Council needs a lot more money."

Miss Condon: True. Hear, hear.

Mr. Fisher: But let us go beyond this a little bit. I will tell you why I am asking this, I talked on the weekend to one of my constituents who is a very well-informed person; I was very surprised by the reply. A person who is left-leaning, —I think actually a member of the NDP and who is a social activist in my riding—when I said I was chairing this committee, replied, "Oh well, that issue is not too important, because those are the people at the upper end of the income scale." It was a remarkable . . .

Mr. Orlikow: The artists or the purchaser?

Mr. Fisher: —analysis. No, she was talking about the artists. It was a remarkable analysis. I think we need something on the record about the needs of artists, you know, and what experiences they have. What would motivate a change? If some of my constituents are viewing this as the upper end of the scale, a luxurious playground and all that sort of thing, they would not be too happy if we went along with a lot of perceived loop-holes. I think you know we have to address that problem.

So let us go to a couple more questions from you, if I may.

Mr. Burghardt: May I interject, Mr. Chairman, on that point? You talk about educating the Canadian public to be aware of the Canadian artist, to be aware of works of art—this type of thing. Yet we all know that art galleries across the country, for example, have been going through difficult times re financial concerns. I know in my own area of London, a brand new regional art gallery—you know the story full well, I do not have to go into it—the problems that this gallery is going through at the moment. They appear for more funds

[Translation]

dernières années, en particulier au cours des 15 dernières années. Il y a eu un regain incroyable d'activité artistique au Canada pour le plus grand bien du pays tout entier. Le fait que les artistes visuels aient tendance à se retrouver au bas de l'échelle est en grande partie dû, il me semble, à leur prédilection à travailler seuls. Il est évident qu'il ne suffit pas de modifier la législation fiscale pour améliorer leur sort. Il faut que les gens de façon générale aient appris à apprécier les oeuvres tout au long de leur vie et soient prêts à acheter des oeuvres d'art lorsqu'ils en ont les moyens. C'est cette demande que nous devons susciter. Évidemment, ça ne pourra se faire du jour au lendemain. Ce sera un long processus qui devra se faire à l'intérieur de la société entière. Entre-temps, le gouvernement a l'obligation d'intervenir dans une certaine mesure.

M. Fisher: J'essaie de comprendre les besoins des gens. Votre réponse se rapproche beaucoup de celle de M^{me} Forrester lorsqu'elle a comparu devant le Comité. M. Crombie a émis l'avis que si les Canadiens ont une meilleure appréciation maintenant leur désir de voir le gouvernement agir comme mécène a probablement diminué. M^{me} Forrester, pour sa part, a fait valoir que le Conseil des arts avait besoin d'encore plus d'argent.

Mme Condon: Et c'est juste, monsieur.

M. Fisher: Je voudrais vous presser davantage à ce sujet. Je vous dis pourquoi je vous pose la question. Je parlais justement en fin de semaine à l'un de mes commettants parfaitement bien informé de la situation. Je dois dire que j'ai été très surpris de sa réaction. C'est une personne qui est de la gauche, je pense qu'elle est même membre du N.P.D., elle fait de l'action sociale dans ma circonscription. Lorsque je lui ai dit que j'étais président de ce Comité, elle m'a répondu: «cela n'a pas d'importance, parce que ces gens-là sont en haut de l'échelle» . . . J'ai été fort étonné . . .

M. Orlikow: Elle parlait des artistes ou des acheteurs?

M. Fisher: . . . de cette opinion. Elle parlait des artistes. Je pense qu'il nous faut avoir quelque chose de plus concret au sujet des besoins des artistes et de leur expérience d'une façon générale. Que faut-il pour qu'il y ait un changement? Si certains de mes commettants considèrent les artistes comme des gens du haut de l'échelle, vivant dans le luxe, etc., je vois mal comment ils accepteraient ce qu'ils pourraient considérer comme des échappatoires dans la loi. Je pense que c'est un problème de perception que vous devez essayer de régler.

C'est la raison pour laquelle je vous pose ces quelques questions supplémentaires.

M. Burghardt: Vous me permettez d'intervenir, monsieur le président? Vous parlez d'éduquer le public canadien de façon à ce qu'il soit plus conscient de l'existence d'artistes canadiens, de leurs oeuvres et le reste. Or, nous savons très bien que les galeries d'art au pays, par exemple, sont dans une très mauvaise passe actuellement. Dans ma propre région de London, il y a une galerie d'art régionale toute nouvelle, je n'ai pas à vous donner de détail, vous connaissez bien la situation, qui éprouve des difficultés financières. Elle réclame des fonds à

[Texte]

before all levels of government . . . municipal, provincial, and federal.

Whether or not it is because of the economic recession which we encountered the last couple of years—to follow up on what Mr. Fisher said—there seems to be an attitude among the Canadian public that given hard economic times, we do not have to worry about and could care less about supporting and financing the artist and art galleries. To be very blunt about it, it is very difficult for governments at all levels to counteract that feeling. Do you have any comment about that at all?

You see, from what you have said already on the matter of inventory and profit and paying taxation, if an artist is going to sell a piece of work and then sell it for fair market value—this type of thing—he is willing to pay taxes. I think we all agree with that. But if he cannot sell that piece of work, if the Canadian public does not want to buy it, if there is no support in the general way for the art community, what can be done further to help that situation?

Miss Condon: Number one: I think we do have increasing attendance at cultural events; I think we now have available statistics to prove that. The interest of the Canadian public in cultural activity is definitely on the increase. It is likely to continue to increase, because we have an increasingly educated population and we have an aging population; both of those factors tend to influence participation in cultural activity. So I think there has been and will continue to be an increase in activity—in audience activity, if you will . . . rather than creative activity.

• 1155

Number two: The public galleries are in a rather strange situation in that most public galleries in this country do not charge admission; the majority of them do not. So when we say they are in difficult financial circumstances, they are. They are largely dependent on public funds, and public funds have dried up. But that does not mean their attendance levels are down. So I do not think one can sort of make the analogy that if the galleries are in trouble that means the people are not interested. It does not follow, because they do not have a box office, if you will.

Mr. Fisher: I wonder if we could go back to the kind of specifics you were giving, which I need to get. I think the question of the plight of the artist is the locomotive that will pull this train. When we go to the policy-makers and the officials in the department, their first question will be: Why should we? So let us get some of that on the record.

You have said that the average artist in Ontario in 1979 earned about \$7,000; I think that was the figure you used. What other income does that person have, and where does it come from?

[Traduction]

tous les paliers de gouvernement, municipal, provincial et fédéral.

Je ne sais pas si c'est dû à la récession économique que nous connaissons depuis quelques années, pour revenir à ce que disait tout à l'heure M. Fisher, mais le public canadien semble avoir pour attitude que, dans les circonstances, le financement des artistes et des galeries d'art est le moindre de ses soucis. Et pour être parfaitement honnête avec vous, je dirais qu'il est très difficile actuellement pour les gouvernements à quelque niveau que ce soit d'aller à l'encontre de ce sentiment. Qu'en pensez-vous?

Il ressort de ce que vous avez dit relativement à cette question des stocks, des profits et des impôts que si un artiste vend une oeuvre d'art à sa juste valeur commerciale, il est parfaitement prêt à payer des impôts. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Cependant, s'il ne parvient pas à vendre ses oeuvres d'art, si le public canadien n'en veut pas, si l'aide à la communauté artistique de façon générale fait défaut, quelles mesures peuvent être prises pour corriger la situation?

Mme Condon: Je vous ferai d'abord remarquer que la participation aux événements culturels est à la hausse. Nous avons maintenant des chiffres pour le prouver. L'intérêt du public canadien pour l'activité culturelle augmente nettement. Et il est à prévoir qu'il continuera d'augmenter, du fait que notre population est de plus en plus éduquée et de plus en plus âgée. Ces deux facteurs ont assurément une influence sur le taux de participation à l'activité culturelle. Donc, indépendamment de l'activité créatrice, le public s'est accru et continuera d'augmenter.

Les musées d'art sont dans une situation assez particulière, puisque dans la plupart des cas, au Canada du moins, l'entrée est gratuite; dans la majorité de ces institutions, il n'y a pas de prix d'entrée. Lorsque nous disons que leur situation financière est précaire, nous ne vous mentons pas. Leurs fonds proviennent généralement de sources publiques, or ces dernières se sont taries. Il ne faut pas en déduire que le nombre de visiteurs a diminué. Je ne crois pas en effet que l'on puisse accepter le raisonnement suivant: Si les musées sont en difficulté, c'est parce que la population ne s'y intéresse pas. Ce n'est pas une conséquence nécessairement logique, car ils n'ont pas de guichet, que voulez-vous.

M. Fisher: Pourrions-nous en revenir à la descriptions détaillée que vous nous donniez un peu plus tôt, car c'est cela qu'il me faut. C'est en insistant au maximum sur la situation économique déplorable des artistes que nous parviendrons à faire progresser notre cause. Lorsque nous rencontrerons les décisionnaires et les hauts fonctionnaires du ministère, leur première question ce sera: Pourquoi devrions-nous agir en ce sens? Il nous faut donc consigner immédiatement toutes ces données.

Vous avez indiqué qu'en 1979, un artiste ontarien en moyenne gagnait 7 000\$ par année; c'est bien le chiffre que vous avez cité? Cet artiste type a-t-il d'autres sources de revenu?

[Text]

Ms Durr: Some of them may not have other income.

Mr. Fisher: How many people would be in those straits, using a rule of thumb?

Ms Durr: Personally, I have charted the ones I know.

Ms Condon: I have some census figures here.

Ms Durr: Okay. You can give them to him.

Ms Condon: Would you like some census figures?

Mr. Fisher: Yes, let us read them out here, so we will get them on the record.

Ms Condon: We will go for numbers, and then we will go for emotion.

Mr. Fisher: Yes.

Ms Condon: We are dealing with a group that according to the census definition included painters, sculptors, printmakers, and carvers.

Mr. Fisher: Okay.

Ms Condon: That is the way it was broken down. The total number of people who filled in their census forms as full-time workers in that sector was 5,400; there were roughly 3,000 at part-time, giving us a total in that group of 8,400. Their average income, self-employed, for full-time was \$7,800.

Mr. Fisher: What year was that?

Ms Condon: It is the 1981 census.

Mr. Fisher: For full-time employment.

Ms Condon: Full-time, self-employed income.

Mr. Fisher: Right.

Ms Condon: Part-time, self-employed was \$3,700.

Mr. Fisher: So the people with the \$3,700 would have some other source of income. They are, by definition, part-time self-employed; so presumably they would be employed somewhere else or at some other activity.

Ms Condon: That I do not know. All I know is that they listed themselves as part-time workers in that sector.

Mr. Fisher: Okay.

Ms Condon: That is all I can tell you.

Mr. Fisher: These are good figures. Let us go to some other things that you know. When people are employed elsewhere and are working as artists—now this is a tax problem when they are in that position, right? They want to take their artistic expenses and write them off against their employment income

[Translation]

Mme Durr: Dans certains cas, c'est leur unique source de revenu.

M. Fisher: Et approximativement combien de personnes seraient dans une situation aussi précaire?

Mme Durr: Personnellement, j'ai recensé les artistes que je connaissais.

Mme Condon: J'ai ici des statistiques tirées du recensement.

Mme Durr: Très bien, vous pouvez les lui communiquer.

Mme Condon: Aimerez-vous prendre connaissance de ces statistiques du recensement?

M. Fisher: Oui, veuillez nous en faire lecture, de façon à les consigner au procès-verbal.

Mme Condon: Parlons tout d'abord des chiffres, nous passerons ensuite aux sentiments.

M. Fisher: Très bien.

Mme Condon: Selon la définition du recensement, ce groupe comprend les peintres, sculpteurs, graveurs et sculpteurs sur bois.

M. Fisher: Très bien.

Mme Condon: C'est ainsi que la ventilation est faite. D'après les réponses fournies au questionnaire, 5 400 personnes ont déclaré être des travailleurs à temps plein dans ce domaine, tandis qu'environ 3 000 travaillaient à mi-temps; ce qui représente un total de 8 400 personnes. Le revenu moyen de ces travailleurs autonomes, pour le travail à temps plein, était donc de 7 800\$.

M. Fisher: De quelle année s'agissait-il?

Mme Condon: Il s'agit du recensement de 1981.

M. Fisher: Pour l'emploi à temps plein.

Mme Condon: Le revenu à temps plein pour les travailleurs autonomes.

M. Fisher: Très bien.

Mme Condon: Le revenu d'un travail autonome à mi-temps s'élevait à 3 700\$.

M. Fisher: Les personnes qui ont déclaré un revenu de 3 700\$ avaient donc d'autres sources de revenu. Selon la définition, ce sont des travailleurs autonomes à mi-temps; on peut donc supposer qu'ils occupaient un emploi ailleurs ou s'adonnaient à d'autres activités.

Mme Condon: Je ne saurais vous répondre. Tout ce que je sais, c'est qu'ils se sont eux-mêmes définis comme travailleurs à mi-temps dans ce secteur.

M. Fisher: Très bien.

Mme Condon: C'est vraiment tout ce que je puis vous dire.

M. Fisher: Ce sont des chiffres très révélateurs. Passons à d'autres faits dont vous avez eu connaissance. Lorsque des personnes qui occupent un emploi quelque part font également oeuvre d'artistes, il se pose un problème sur le plan de l'impôt, n'est-ce pas? Elles veulent déduire les dépenses liées à leurs activités artistiques du revenu tiré d'une autre source d'emploi.

[Texte]

somewhere else. In your experience, what kinds of occupations are those people, by and large, fulfilling?

Ms Condon: According to a study carried out by the Department of Communications, 82% of the people who consider themselves to be full-time artists and part-time employees taught art or related subjects.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Were teaching.

Ms Condon: Were teaching art or related subjects, not just teaching period.

Mr. Fisher: The teaching was part-time, was it?

Ms Condon: Yes. They were full-time artists teaching part-time—82%.

Mr. Fisher: And the other way around? If there were people who had what the rest of the world would see as a full-time job and then were part-time artists on top of that, do we have any idea what they were doing?

Ms Condon: What their activities were?

Mr. Fisher: Yes.

Ms Condon: No.

Mr. Fisher: Okay. In your general experience . . .

Ms Condon: They run the gamut.

Mr. Fisher: Have you, from your own experience, any recommendations to pass along to us?

Ms Condon: No. I do not see a pattern. In the people who do sort of part-time art and full-time work do not seem to be as obvious.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): The Attorney General of the Province of Ontario would be an example.

Mr. Fisher: Yes, and Winston Churchill. Perhaps politicians are artists—con artists.

• 1200

Ms Durr: I would not say Winston Churchill. I will object as a practicing artist, because a lot of those people you call full-time workers may very well be full-time art teachers in universities and art schools. I have gone through that scene myself.

However, we do not usually categorize ourselves as part-time artists at the same time. What we do is work 80 hours a week. We teach and we work in the study every other spare moment. We usually categorize ourselves as full-time artists, making a full-time job pay for the expenses of what we are producing in our artwork.

[Traduction]

D'après votre expérience, dans quel genre de profession retrouve-t-on surtout de telles personnes?

Mme Condon: Selon une étude effectuée par le ministère des Communications; 82 % des personnes qui se considèrent artistes à temps plein et employés à mi-temps enseignent l'art ou des matières connexes.

Le président suppléant (M. Crombie): Il s'agit d'enseignants.

Mme Condon: De personnes qui enseignent l'art ou des matières connexes; il n'est pas question d'enseignement au sens strict.

M. Fisher: C'est l'enseignement qui se fait à mi-temps?

Mme Condon: En effet. Il s'agit d'artistes à temps plein qui s'occupent, à mi-temps, d'enseignement . . . le pourcentage est de 82 p. 100.

M. Fisher: Et qu'en est-il de la situation inverse? Je songe ici à des personnes qui, aux yeux de la population en général, seraient considérées comme ayant un emploi à temps plein et qui, par surcroît, se définissent comme artistes à mi-temps; avons-nous une idée de leurs occupations professionnelles?

Mme Condon: En quoi consistaient leurs activités professionnelles?

M. Fisher: Exactement.

Mme Condon: Non.

M. Fisher: Très bien. Selon votre expérience . . .

Mme Condon: On y retrouve à peu près n'importe quoi.

M. Fisher: Votre propre expérience vous dicterait-elle des recommandations que vous aimeriez nous communiquer?

Mme Condon: Non. Je ne vois pas de cas type. La situation n'est pas aussi nette dans le cas des personnes qui font du travail artistique à mi-temps tout en occupant un autre emploi à plein temps.

Le président suppléant (M. Crombie): Citons par exemple le cas du procureur général de la province d'Ontario.

M. Fisher: Oui, il y a aussi Winston Churchill. Les hommes politiques sont peut-être tous des artistes.

Mme Durr: Je ne parlerai pas du cas de Winston Churchill. En qualité d'artiste praticienne, je m'inscris d'ailleurs en faux, car beaucoup de ces personnes que vous qualifiez de travailleurs à temps plein enseignent peut-être en réalité l'art à temps plein dans des universités et des écoles de beaux-arts. J'ai moi-même vécu cette expérience.

Généralement toutefois, nous ne nous considérons pas en pareille circonstance comme artistes à mi-temps. Nous travaillons parfois 80 heures par semaine. Nous enseignons, et dès que nous avons un moment libre, nous travaillons dans notre atelier. Habituellement, nous nous considérons comme artistes à temps plein, ayant un revenu qui est fonction de notre travail à plein temps et des dépenses qui sont en proportion avec notre production artistique.

[Text]

I would suspect from my personal experience and the people that I know, that a lot of those people with full-time jobs are teaching in our art colleges and universities. If we do not have them teaching as professionals, we will not turn out future professionals.

Having gone through that I feel very strongly that you must have a practicing artist teaching someone who wishes to become a practicing artist, because you have to talk about reality, not just theory.

Mr. Orlikow: Just from some I know in Winnipeg there are many people who go in and out. In other words they try to teach full-time or part-time for a year or two, and then they feel that they can afford to take a couple of years off and just work at their art . . .

Ms Durr: Yes. That is basically my approach as well.

Mr. Orlikow: —and then go back to teaching.

Mr. Burghardt: Let me just ask this question. You would then say that you are a full-time artist; a professional artist and a part-time teacher?

Ms Durr: No. I was a full-time teacher, too. I was just willing to work 80 hours a week.

Mr. Burghardt: I am thinking, now, for tax purposes. To get right down to it, when you fill out your form, what do you put down as your occupation?

Ms Durr: Artist/teacher.

Mr. Burghardt: Artist/teacher.

Mr. Orlikow: For tax purposes as far as Revenue Canada . . .

The Acting Chairman (Mr. Crombie): It is not your question, Jack, you cannot deal with it.

Mr. Orlikow: As far as Revenue Canada is concerned your full-time thing would be whatever you make the most money at. If you were to make more money at selling your art, they would say you are an artist and the other is not . . .

Mr. Fisher : When you get into these things, the language is like the proverbial two ships passing in the night. Nothing is more insulting to an artist than to be called a hobbyist or a manufacturer, because that conjures up roles that are offensive, and yet perhaps it is nothing more than a jargon where the people speaking it are insensitive to the people hearing it. But it is jargon. It is useful jargon in other areas. It is like all jargon.

Mr. Orlikow mentioned you would be categorized and, again, this is jargon, by what you make the most on. That would not affect the reality of the calculation. The calculation would be x amount of money over here in one pot, for your employment, and y amount of money over here in another pot

[Translation]

Si je me fie à mon expérience et aux personnes que je connais, dans bien des cas, il s'agit d'emplois d'enseignants à temps plein dans nos universités et collèges de beaux-arts. Si nous ne permettons pas à ces artistes d'enseigner en qualité de professionnels, nous ne pourrions pas assurer la relève.

Mon expérience personnelle m'a convaincue qu'il faut confier à des praticiens de l'art la tâche d'enseigner à ceux qui veulent le devenir plus tard; la théorie, c'est bien beau, mais il faut aussi parler de la réalité.

M. Orlikow: Si je me fie à ce qui se passe à Winnipeg, le roulement est assez fort dans ce domaine. En d'autres termes certains se lancent dans l'enseignement à temps plein ou à mi-temps pendant un an ou deux et considèrent ensuite que leurs ressources pourront les soutenir pendant une période équivalente qu'ils consacreront uniquement à leur art . . .

Mme Durr: En effet, c'est aussi comme cela que je vois les choses.

M. Orlikow: . . . et ensuite ils retournent à l'enseignement.

M. Burghardt: Permettez-moi de vous poser cette question: vous diriez donc que vous êtes artiste à temps plein, une artiste professionnelle et une enseignante à mi-temps?

Mme Durr: Non; j'étais également enseignante à temps plein. J'étais tout simplement prête à travailler 80 heures par semaine.

M. Burghardt: Je songeais ici aux questions d'impôt. Venons-en aux faits, lorsque vous remplissez votre déclaration, qu'est-ce que vous inscrivez comme profession?

Mme Durr: Artiste/enseignante.

M. Burghardt: Artiste/enseignante.

M. Orlikow: Aux fins d'impôt, pour le compte de Revenu Canada . . .

Le président suppléant (M. Crombie): Vous n'avez pas vous-même posé la question, Jack, vous ne pouvez pas y donner suite.

M. Orlikow: Du point de vue de Revenu Canada, c'est l'occupation qui vous a procuré le plus d'argent qui est considérée comme votre emploi à plein temps. Si la vente de vos oeuvres vous rapporte des profits, les fonctionnaires de Revenu Canada diront que vous êtes une artiste et que l'autre travail n'en est pas un . . .

M. Fisher: Dès qu'on traite de ces questions, la terminologie devient la pierre d'achoppement; il y a incompréhension. Rien n'insulte autant un artiste que de se voir traiter de dilettante ou de fabricant, car ce sont des rôles dont les principes mêmes les rebutent. Pourtant, le problème est peut-être très simple: certains parlent leur jargon sans tenir compte de l'interprétation qu'en font d'autres; un jargon, c'est parfois utile, mais ça demeure un jargon.

M. Orlikow a mentionné qu'on classait les gens d'après l'occupation qui leur a fourni le plus de revenus; encore du jargon. Cela ne change en rien les calculs. On inscrit un montant x dans cette case-ci, pour le revenu de votre emploi et un montant y dans l'autre case, pour le revenu de votre travail

[Texte]

for your self-employment; then when the proper calculations are done, they are melded together. What I think we are looking for... and it is important to understand the jargon here... is whether there is a reason to meld them together right at the beginning. That would be a change in the tax situation. But currently you go through this business of two pots, and if this one ends up short, then you pay for it yourself out of your after tax dollars from the other pot.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Mr. Orlikow has the floor. I am the chairman, right?

Mr. Fisher: All right. I am just describing what is there now, not what we are trying to get to.

Mr. Orlikow: I do not think you are describing it correctly, because if an artist is teaching at a university, and let us say getting \$30,000 and then as an artist has \$10,000 in expenses but only \$5,000 sales from his art, I do not think Revenue Canada will permit the artist to deduct any of that \$10,000 against his income.

Mr. Fisher: You could deduct \$5,000. Five thousand would go against your income and you would be in the hole for \$5,000.

Mr. Orlikow: I cannot even make up my own income tax, so maybe the artists will try to correct me if I am wrong.

Mr. Fisher: We are at a key problem here and I would like to carry on if I may, because Mr. Orlikow's description is quite a good one, and we have to carry on.

• 1205

Let us say the 30,000 here is in this pot, the left-hand pot. The 5,000 is in the right-hand pot. What you then have to do is take the \$10,000 of expenses, deduct them from the \$5,000 income and you end up in the hole for \$5,000.

The question in front of the committee... Up to this point everybody—Revenue Canada—everybody is in agreement that this is what the law says. Our problem in front of this committee is why we should allow someone to take the excess \$5,000 in losses and apply them against the \$30,000 in the other pot. That is the problem. Now, what I need to get from you—and that is what I am trying to get from you—is a clear statement of your experiences with artists. Please tell us, not just statistically but also emotionally, why should we take that \$5,000 in loss and apply it against other things. We need to know that because that will help us to change the situation, or to make some judgment on it.

Ms Durr: I am only teaching, so I can continue to be a visual artist. I cannot afford to run my studio, purchase my materials, to not sell my artwork—and the 17% sold out of successfully completed work is very accurate; it is often much lower than that—pay my dealer... now, one of the facts of

[Traduction]

autonome; une fois les calculs appropriés effectués, on fait l'addition. Il devient très important ici de bien comprendre le jargon: ce que nous voulons savoir, c'est s'il est logique de faire l'addition immédiatement au départ. Cela bouleverserait la situation sur le plan de l'impôt. À l'heure actuelle, il y a deux sources distinctes de revenus; si l'une des deux accuse un déficit net, il vous faut l'éponger à même les profits réalisés grâce au revenu après impôt provenant de l'autre source.

Le président suppléant (M. Crombie): M. Orlikow a la parole. Après tout, c'est moi le président?

M. Fisher: Je voulais tout simplement clarifier le problème que nous tentons de résoudre.

M. Orlikow: Je crois de toute façon que vous vous trompez; supposons qu'un artiste enseigne dans une université et touche un revenu de 30 000\$; par ailleurs, cet artiste accuse des dépenses de l'ordre de 10 000\$, tandis que la vente de ses oeuvres ne lui rapporte que 5 000\$. Je ne crois pas que Revenu Canada lui permette de déduire en tout ou en partie ces 10 000\$ de dépenses de son revenu.

M. Fisher: On peut déduire 5 000\$ du revenu, mais il reste un déficit de 5 000\$.

M. Orlikow: Je ne parviens même pas à remplir ma propre déclaration de revenu, les artistes pourront peut-être me corriger par conséquent si je me trompe.

M. Fisher: Nous faisons face ici à un problème crucial; j'aimerais poursuivre, si vous me le permettez. Je crois que la description faite par M. Orlikow est assez exacte, il nous faut poursuivre.

Par exemple, plaçons les 30,000\$ de revenus dans la case de gauche, les 5,000\$, dans celle de droite. Il faut déduire du revenu de 5,000\$ le total des dépenses, soit 10,000\$; on se retrouve avec un déficit de 5,000\$.

Pour le Comité, le problème à résoudre est le suivant: jusqu'à maintenant tout le monde, y compris Revenu Canada, s'entend pour dire que c'est ce que prévoit la loi. Le problème maintenant consiste à expliquer pourquoi nous devons permettre à quelqu'un de reporter ces 5,000\$ de dépenses excédentaires contre les revenus de 30,000\$ qui se trouvent dans l'autre case. Voilà le problème. Ce qu'il nous faut obtenir de vous absolument, aujourd'hui, c'est un exposé très clair de vos expériences respectives en qualité d'artistes. Vous devez nous expliquer, non seulement en termes de statistiques objectives, mais aussi subjectivement, pourquoi nous devons transférer cette perte de 5,000\$ à l'autre source de revenu. Il nous faut cette information pour que nous puissions hâter la recherche d'une solution ou, du moins, porter un jugement sur cette situation.

Mme Durr: Je continue à enseigner, tout simplement parce que je veux demeurer un artiste visuel. Autrement, je n'aurais pas les moyens de me payer un atelier, d'acheter mon matériel tout en ne vendant pas mes oeuvres... 17 p. 100 de ventes seulement, pour les oeuvres menées à terme, c'est un pourcen-

[Text]

life of an artist is that you go into a gallery to purchase a piece of art and you say "Good Lord, look at the price of that piece of art. That artist is really making money. They want \$3,000 for that dinky little piece." The dealer comes away with \$1,500. The artist gets what is left after framing, which is getting astronomical; paying his dealer, undoubtedly, another little cut of \$200 to \$500, say, for the promotion; paying the expenses and the materials of making that art, and hustling it all around; delivery, paying for the truck and probably paying his own insurance. In fact, he comes out with peanuts, and the dealer finds he is . . . I mean really you have paid his promotion costs, you have paid a whole lot of other costs, plus giving him what is the usual for starting artists nowadays, 50% of the selling price of a piece on the wall.

As an artist I look for something like some teaching, which I consider a further extension of myself as an artist, particularly when I am teaching my direct field, painting, which I was doing. I look at it to help me pay off all these people so they allow me to exhibit the works so somebody might hang it on their wall.

Ms Condon: The other side to that being that the art school, the university, wants to hire practising professional artists. If you do not continue to produce, we are into a variation of "publish or perish". Yet the expenses are not covered by the college or the university. For as much as they may expect you to continue to produce, they are not going to cover your expenses.

Mr. Fisher: That is a good point. If you were working for a company and you had to take a cab across town as part of your job, then the company would say give us that, and it would be an expense account. But you are saying you do not get that kind of treatment at all from universities or schools.

Ms Durr: I was invited to do a mural in a school system here with the children. I had to take a leave of absence from my teaching job—an unpaid leave of absence—because I received some funding to work with the school children, which went towards paying the materials of producing the mural which hangs in the public school. I was not allowed to do that without taking an unpaid leave of absence from the teaching, though it was not done during a teaching session. So, they certainly do not pay expenses.

[Translation]

tage très exact; dans bien des cas, c'est même inférieur à cela . . . il faut aussi que je paie le marchand de tableaux . . . voilà l'une des tristes réalités pour l'artiste: le client éventuel qui se rend dans une galerie d'art pour y acheter une toile voit toute une série d'oeuvres et se dit: «Bon sang, regardez-moi le prix de cette toile; les artistes roulent vraiment sur l'or. Ils demandent 3,000\$ pour ce mignon petit tableau.». Le marchand retient 1,500\$. Le reste, c'est le cachet de l'artiste, mais il faut en déduire le coût de l'encadrement, qui devient carrément astronomique, et sans doute aussi une petite commission supplémentaire de 200\$ à 500\$, à verser au marchand, au titre de la publicité. De plus, c'est l'artiste qui a assumé au préalable le coût du matériel qui a servi à fabriquer l'oeuvre et il a dû aussi faire sa propre campagne de publicité auprès des galeries d'art; il lui faut une voiture pour assurer la livraison et il paie probablement les frais d'assurances de sa poche. Au bout du compte, le profit réel pour l'artiste, c'est une bagatelle. Le marchand bien sûr trouve que . . . mais après tout, l'artiste l'a défrayé du coût de la promotion, de diverses autres dépenses également, sans compter qu'il lui a accordé d'emblée le pourcentage consenti habituellement de nos jours par les artistes débutants, c'est-à-dire 50 p. 100 du prix de vente d'une toile exposée.

A titre d'artiste, je suis à l'affût des possibilités qui s'offrent dans l'enseignement; je considère en effet que cela fournit une extension de ma capacité artistique, surtout lorsque j'enseigne dans le domaine précis qui me tient à coeur, la peinture; c'est précisément ce que je fais maintenant. Je considère cela comme une aide financière me permettant de payer toutes ces personnes qui m'autorisent à exposer mes tableaux afin que quelqu'un puisse plus tard en accrocher à son mur.

Mme Condon: D'autre part, les écoles de beaux arts et les universités tiennent à embaucher des artistes professionnels qui pratiquent leur art. Il faut continuer à produire; c'est en quelque sorte une variante du principe selon lequel il faut «publier ou périr». Les collègues et les universités n'assument pas cependant le coût des dépenses. On attend de l'artiste qu'il continue à produire bien sûr, mais on ne va tout de même pas assumer ces dépenses.

M. Fisher: Excellente intervention. Si vous travaillez pour une société commerciale et que, dans l'exercice de vos fonctions, vous devrez prendre un taxi pour traverser la ville, alors votre employeur vous dira: Passez-nous la note; il s'agit en quelque sorte d'un compte de dépenses. Vous nous dites que les universités et les écoles de beaux arts sont loin de vous réserver un traitement semblable.

Mme Durr: On m'a invité à faire une murale ici, dans une commission scolaire, en compagnie des enfants. J'ai dû abandonner temporairement mes fonctions d'enseignante et demander à cette fin un congé sans solde, parce qu'on m'avait fourni des fonds pour travailler avec ces élèves; tout cet argent a en fait servi à payer le matériel entrant dans la production de cette murale qui est maintenant accrochée au mur de cette école publique. Il m'a fallu demander un congé sans solde pour m'absenter de mon poste d'enseignante, même si cela ne se déroulait pas pendant une session d'enseignement. Il est donc évident qu'ils n'assument aucune dépense.

[Texte]

Mr. Fisher: Would it have reflected badly on you if you had refused to take the assignment?

Ms Durr: What do you mean, refused to take the assignment? Refused to do a mural with the children?

Mr. Fisher: Yes.

Ms Durr: It probably would not reflect badly on me, but it was something that I very much enjoyed doing, very much had benefited from doing, and felt that the community also received a great deal of benefit from. The children enjoyed it immensely. It was used for the 100 year celebration of the school, and the children still stop me on the street and talk about the mural they have done. The reasons for doing that were not monetary. The reasons were for the joy of someone participating in art for both myself and all the children who did it and all the people who were able to come and see it. That is not the sort of thing an artist would turn down.

• 1210

Ms Condon: But the school does expect you to continue to produce art.

Ms Durr: Oh, yes. The university for which I was teaching expected me to produce art . . . on my own time.

Mr. Fisher: One last question here. It seems to me that we have a thrust of public policy, more or less to encourage people, but the one thing running against that public policy is the existence of the current Income Tax Act provisions. Is that an accurate statement? I mean, do we find adequate or inadequate encouragement from almost every other department, and yet the one thing that runs against us is the Income Tax Act? You are shaking your head. Do you say no?

Ms Condon: I think we certainly get a great deal of support from the Canada Council directly in the form of moneys, and moral support if you will, too, just by the fact that they are there. There is a certain amount of support coming out of the Department of Communications, but I think it is being perhaps a little generous to say that we have government, in general, supporting the arts with only Revenue Canada being the problem. I think there is certainly improvement being made through other departments. For example, I think we are going to see some changes through the Department of Employment and Immigration this year, but I do not think that one can say we have universal government support except for Revenue Canada. That is being unfair to Revenue Canada—much as they are not my best friends right now.

Mr. Fisher: Then let us be specific. Again, I am looking for a motive to change the current situation and you have just said . . . I mean, I thought I threw you a big basketball question and . . .

[Traduction]

M. Fisher: Et si vous aviez refusé de faire ce travail, ç'aurait été une tache à votre dossier?

Mme Durr: Qu'est-ce que vous voulez dire, par exemple si j'avais refusé de faire ce travail? Si j'avais refusé de faire la murale avec les enfants?

M. Fisher: Exactement.

Mme Durr: Je ne crois pas que cela aurait nui à ma réputation, mais c'était un projet auquel je tenais beaucoup et qui m'a beaucoup apporté; je crois que la communauté dans son ensemble en a également tiré profit. Les enfants ont beaucoup aimé cela. Ce projet se situait dans le cadre du centième anniversaire de cette école; d'ailleurs, encore aujourd'hui, les enfants m'arrêtent dans la rue pour me parler de la murale qu'ils ont faite. Ce n'est pas l'argent qui m'a incité à participer à ce projet. Je l'ai fait parce que la participation à cette forme d'activité artistique est une source de joie, tant pour moi que pour tous les enfants qui y ont participé, ainsi que pour tous les visiteurs qui ont examiné la murale. Un artiste ne refuse pas ce genre de projet.

Mme Condon: L'école s'attendait à ce que vous poursuiviez votre production artistique entre-temps.

Mme Durr: Absolument. L'université où j'enseignais s'attendait que ma production artistique se fasse pendant mes heures libres.

M. Fisher: Une dernière question; il me semble que la politique publique dans ce domaine est orientée de façon à encourager plus ou moins les artistes; la seule chose qui soit en contradiction évidente avec cette politique avouée, c'est l'existence des dispositions de l'actuelle Loi de l'impôt sur le revenu. Ma déclaration est-elle exacte? Ne pourrait-on pas dire en fait que pratiquement tous les autres ministères sont sympathiques à cette cause et que son seul adversaire, à toutes fins utiles, c'est la Loi de l'impôt sur le revenu? Je vois que vous ne semblez pas d'accord. Vous dites non?

Mme Condon: Il est certes évident que le Conseil des arts du Canada nous appuie directement par l'entremise de ses subventions et que sa seule existence nous fournit un soutien moral très important. Nous pouvons également compter sur un certain appui au ministère des Communications; je crois toutefois qu'il serait peut-être un peu trop généreux de dire que le gouvernement, en général, appuie les artistes et que seul Revenu Canada constitue un obstacle. Des améliorations se font actuellement, par l'entremise de divers autres ministères. A titre d'exemple, je crois que nous verrons la situation s'améliorer au ministère de l'Emploi et de l'Immigration cette année; je ne pense pas toutefois que nous puissions dire que tout le gouvernement est derrière nous, à l'exception de Revenu Canada. Ce serait injuste à l'égard de ce dernier ministère, et n'allez pas croire que je le compte actuellement parmi mes meilleurs amis.

M. Fisher: Soyons plus précis. Je vous répète que je veux trouver des raisons pour changer la situation actuelle; or, vous venez de dire . . . Enfin, je croyais vous avoir tendu une perche et . . .

[Text]

Ms Condon: No.

Mr. Fisher: —I find, to my horror, that it has rebounded on me.

Ms Condon: Sorry, I have to be honest.

Mr. Fisher: That is fine. Where do you find public policy extends obstacles?

Ms Condon: I do not think there are obstacles so much as the absence of assistance . . .

Mr. Fisher: Okay. That is fair.

Ms Condon: —which is a very different thing altogether.

Mr. Fisher: Well, you mentioned the Department of Employment and Immigration. How does that operate?

Ms Condon: The National Training Act has, at my last reading of it, absolutely no cultural positions under those that are designated training positions. Yet the cultural sector is labour-intensive, and, in spite of all its problems and its very low salary, it does tend to attract people who stay at it. The training opportunities are there. For example, it is not negative, it has just . . .

Mr. Fisher: Indifferent?

Ms Condon: —not been considered.

Mr. Fisher: Okay. So I am just trying to see how this happens. If we followed your first recommendation for a moratorium and went back to what some people have called a quieter, more accommodating tax system, would the problem just go away?

Ms Condon: No. Some of these issues have been around for—well, a whole lot longer than I have. I do not expect it is all just going to go away. I do think that problems will continue to arise, and that is one of my major concerns. I mean, we are all very much desirous right now of finding solutions to this immediate crisis. But finding solutions to this immediate crisis is not going to make everything rosy for the rest of our collective lives. There has to be ongoing consultation, ongoing consideration. Because everything that has happened to date—everything . . . that is a very dangerous word—much of what has happened to date can be attributed to what I would call a lack of awareness of the effect of far-reaching legislation on the cultural community. Because we do not figure in much of the legislation, laws, guidelines and regulations are devised to deal with a given problem.

Over here in the corner we have this little bit of a cultural community that is going to be affected by that. But because there has not been an open door, if you will, and because so much tends to happen with the larger concerns being the major concerns, the cultural community frequently finds itself being negatively affected by accident, or by default. It is not an aggressive attack on the cultural community.

[Translation]

Mme Condon: Non.

M. Fisher: . . . et je me rends compte que cela me retombe sur le nez.

Mme Condon: Je regrette, mais je dois être honnête.

M. Fisher: Fort bien; quels sont les obstacles qui se dressent en matière de politique publique?

Mme Condon: Je ne crois pas qu'il existe vraiment d'obstacles, il s'agit plutôt d'une absence d'appui . . .

M. Fisher: Très bien, c'est une observation justifiée.

Mme Condon: . . . ce qui est tout différent.

M. Fisher: Vous avez parlé du ministère de l'Emploi et de l'Immigration; quel est le rapport?

Mme Condon: La dernière fois que je l'ai consultée, la Loi nationale sur la formation ne prévoyait absolument rien dans le domaine culturel, en ce qui touche les postes désignés comme postes de formation. Pourtant, la culture est un secteur à forte main-d'oeuvre et, en dépit de tous ses problèmes et de son taux de rémunération très bas, il attire des gens qui y restent. Les occasions de formation y sont nombreuses. L'attitude n'est pas vraiment négative, cela n'a tout simplement pas . . .

M. Fisher: Est-ce une question d'indifférence?

Mme Condon: . . . été considéré.

M. Fisher: Très bien. J'essaie de comprendre comment nous en sommes arrivés là. Si nous adoptions votre première recommandation concernant un moratoire et que nous en revenions à ce que certains ont qualifié de régime fiscal plus souple, plus accommodant, le problème serait-il résolu?

Mme Condon: Non. Certaines de ces questions existent depuis longtemps . . . Depuis bien avant mon époque. Je ne m'attends pas que tout cela disparaisse du jour au lendemain. Je crois que des problèmes nouveaux surgiront, et c'est là l'une de mes principales inquiétudes. Actuellement, voyez-vous, nous sommes tous très anxieux, nous voulons trouver des solutions à cette crise qui nous confronte. Même si nous y parvenons, cela ne signifie pas pour autant que nous pourrions dormir sur nos deux oreilles pendant le reste de notre existence. La procédure de consultation et d'examen des problèmes doit être permanente. En effet, tout ce que nous avons connu à ce jour, je dis tout, même si c'est un mot dangereux, mais enfin, une bonne partie de ce qui est survenu à ce jour peut être attribué à ce que j'appellerais l'ignorance complète des effets des mesures législatives tentaculaires que nous connaissons, pour la communauté culturelle. Comme nous ne comptons pas beaucoup sur le plan législatif, les lois, lignes directrices et règlements sont conçus pour régler un problème donné.

Il y a ici, dans ce petit coin reculé, une toute petite parcelle de communauté culturelle qui sera touchée par telle mesure. Étant donné que personne ne s'en est aperçu, et comme tout a tendance à se concentrer sur les problèmes d'envergure, la communauté culturelle se retrouve fréquemment victime, par inadvertance ou par omission, de diverses mesures préjudiciables. Il ne s'agit pas d'une offensive concertée contre la communauté culturelle.

[Texte]

• 1215

We get forgotten, because there is no overall cultural policy that goes beyond the Department of Communications and actually permeates all those other departments. There is no overview of culture; it is not considered frequently. We were not eliminated from the National Training Act; nobody ever thought of it.

Mr. Fisher: Okay.

Ms Condon: Does that answer your question at all?

Mr. Fisher: Yes. I am not sure I have a very clear picture in my mind. I am sorry about that. I feel confused. Ten years ago, when I was working with book writers, a friend of mine said that there was a clear distinction between Toronto and New York. In New York, if you were a writer, people asked what you were working on. In Toronto, if you were a writer, people asked why. They were referring primarily to money, not to brain power.

Now, I am pretty aware of some of the problems facing authors. It is almost impossible to be an author in Canada, unless you get to Pierre Berton's status, you know—and God bless him for being there.

What I am trying to get from you is a sense of need. If it is tough to be an author in Canada, people go and do other things—and are authors; they do two things. There are some people who are doing two things very, very comfortably. A very large number of them are doing that.

Ms Condon: Most artists in this country are doing two things.

Mr. Fisher: Comfortably? That is what I am trying to get out of you. I think it is just an informal discussion, if you do not mind. I mean, I am trying to get some background, and if anybody can answer...

Mr. Crombie: So it has probably degenerated into a debate.

I think perhaps we will have had much of this discussion once we have heard all of the witnesses and we have heard the officials and we have heard some of the tax lawyers and tax accountants. I think it is quite interesting to hear what people have to say.

There are one or two points that I think we should bear in mind, though. When you talk about people doing two things, surely that is the nub of the issue here.

Ms Condon: Yes.

Mr. Crombie: I do not think it is possible for them to respond any more clearly to the questions you have put, with great respect, Mr. Chairman. The question is: Can they show need? They have given some statistics. Other groups have given some statistics. I think also the best you can do in a number of these cases is to take people in the field and take their judgment as well.

[Traduction]

On nous oublie, parce qu'il n'y a pas de politique culturelle globale qui dépasse le secteur de compétence du ministère des Communications pour vraiment atteindre ceux des autres ministères. Il ne s'agit pas d'un oubli systématique de la culture, c'est que l'on n'y songe que très rarement. On ne nous a pas exclus de la Loi nationale sur la formation, mais personne n'a pensé à nous inclure.

M. Fisher: Je comprends.

Mme Condon: Est-ce que cela répond à votre question?

M. Fisher: Oui. Je ne suis pas sûr de tout bien comprendre maintenant, et je m'en excuse; une certaine confusion subsiste. Il y a 10 ans, à l'époque où je travaillais avec des écrivains, un de mes amis m'a dit qu'il y avait une distinction très nette entre Toronto et New York. À New York, les gens sont intéressés à apprendre ce que dit l'écrivain dans son oeuvre. À Toronto, les gens se demandent pourquoi un écrivain écrit. Évidemment, il était surtout question d'argent plutôt que d'inspiration.

Je suis assez bien renseigné sur les problèmes des auteurs. Il est pratiquement impossible d'être un auteur au Canada, à moins d'avoir la réputation d'un Pierre Berton; Dieu merci, il existe.

Ce que j'aimerais que vous me fassiez comprendre, c'est la question de la nécessité. Comme il est difficile de gagner sa croûte comme auteur, au Canada, les gens se trouvent d'autres activités et demeurent auteurs par surcroît; ils ont deux domaines d'activité. Certains exercent deux professions et vivent très bien. Ils sont même assez nombreux.

Mme Condon: C'est aussi le cas de la plupart des artistes canadiens.

M. Fisher: Vous voulez dire qu'ils vivent bien? C'est cela qui m'intéresse. Nous avons ici une simple conversation à bâtons rompus; je veux de l'information, et si quelqu'un peut répondre...

M. Crombie: Et le tout s'est probablement transformé en débat.

Je crois que toute cette discussion pourra être reprise, une fois que nous aurons entendu tous les témoins, ainsi que les fonctionnaires, et que nous aurons également reçu la visite d'avocats fiscalistes et de comptables spécialisés. Il est très intéressant, je crois, d'écouter ce que les gens ont à dire.

Je crois toutefois qu'il y a deux ou trois choses dont il faudrait se souvenir. Lorsqu'on parle de ces gens qui exercent deux professions, il est certain que c'est le point crucial.

Mme Condon: Exactement.

M. Crombie: Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le président, je ne crois pas qu'il soit possible à nos témoins de fournir des réponses plus claires aux questions qui leur ont été posées. La question est simple: peuvent-ils prouver que ce besoin existe? Ils nous ont fourni des statistiques. D'autres groupes ont fait de même. Je crois que la meilleure chose que nous puissions faire, dans bien des cas, c'est de réunir les

[Text]

When the officials of the department have their opportunity, I can assure you they will come armed with statistics. When we have Arthur Drache and other people who are in the field from the other side, they will have statistics as well, in terms of being able to deal with the statistical definition of need.

Hearing the emotional is important, and it will vary. For example, the question of the National Training Act: Having had something to do with the National Training Act, I am very supportive of it. The reason it was not put in or in fact was not dealt with in the act was primarily because it was considered to be an aspect of provincial concern. Therefore, it was not left out because it was not important; but in terms of the construction of courses most of the schools, having to deal with provincial authority, it was expected that the definition would be given by the provincial departments of education and colleges and universities.

The reason I mention that as an example is to really give focus to the second point I want to make; that is, that there is no general context in this country for the operation of arts and culture. There is a very excellent essay written by Mavor Moore on March 9, I think, in *The Globe and Mail*, just a little essay on the importance of arts and culture. It talks about the meeting being held shortly in Banff to organize for the arts and communications global conference next year, in 1985. It talks about the importance of arts and culture both in terms of its civilizing influence, things that we all know about, but more importantly talks about arts and culture in relation to new industries.

Anybody who has read Paul Audley's book on cultural industries will understand that there will be a new definition because it is now becoming not a side-bar of life, art and culture, not kind of a frill, but my God, we are going to make money out of it. It is what *Business Week* calls the software revolution. So I think we are going to see that framework you have been looking for, not because God hoped for it, but because man is going to require it.

• 1220

[Translation]

personnes directement touchées et de prendre connaissance de leurs opinions.

Lorsque les fonctionnaires du ministère auront la chance de le faire, je vous assure qu'ils nous assommeront également de statistiques. Lorsque les Arthur Draches et autres experts de la partie adverse nous rendront visite, ils auront leurs propres statistiques à soumettre pour prouver la validité de la définition statistique de «besoin».

Il est important de tenir compte aussi des émotions, et elles varient énormément. À titre d'exemple, songeons à la question de la Loi nationale sur la formation: j'ai moi-même travaillé à ce dossier, et je suis un ardent défenseur de cette loi. La raison pour laquelle ce domaine n'a pas été traité dans cette loi, c'est essentiellement parce qu'on a considéré qu'il s'agit d'une question de compétence provinciale. Le problème n'a pas été laissé de côté parce qu'on l'avait jugé sans importance; sur le plan de l'élaboration du contenu des cours, comme la plupart des écoles négocient avec les autorités provinciales, nous nous sommes dit que la définition serait fixée par les ministères provinciaux de l'Éducation, ainsi que par les collèges et les universités.

Je cite cet exemple pour mieux concentrer notre attention sur la deuxième intervention que j'entends faire; il n'existe pas de contexte global, au Canada, pour le fonctionnement des arts et de la culture. Un excellent essai de Mavor Moore a été publié par le *Globe and Mail* dans son numéro du 9 mars, si je ne m'abuse; c'est un tout petit essai sur l'importance des arts et de la culture. Il y est question d'une brève rencontre qui s'est tenue à Banff dans le but d'organiser la conférence globale des arts et des communications qui doit avoir lieu l'an prochain, en 1985. Il y est question de l'importance des arts et de la culture sur le plan de leur influence civilisatrice, chose que nous connaissons déjà, mais ce qui est encore plus important, des arts et de la culture par rapport aux nouvelles industries.

Quiconque a lu l'ouvrage de Paul Audley sur les industries culturelles comprend facilement qu'une nouvelle définition va s'imposer; l'art et la culture ne seront plus un à-côté de la vie, un luxe, car, ma foi, on pourra y faire de l'argent. C'est ce que *Business Week* appelle la révolution du logiciel. Je crois donc que nous allons voir naître cette infrastructure dont vous rêvez, non pas parce que Dieu l'a espéré, mais bien parce que l'homme en aura besoin.

Ms Condon: Precisely. The economy.

Mr. Crombie: So I think the definition that you have been looking for is a little more complicated than they can respond to, in their particular concern. But I think it is one we are going to have to face.

It would be interesting, I might add, to have Mavor Moore here to elaborate on his remarks. I have a copy of this article. I could send it to you and have the committee read it because it is an outstanding short description of the importance of art and culture to everybody, emotionally, philosophically, spiritually, and economically.

Mme Condon: Précisément, c'est le facteur économique.

M. Crombie: Je crois donc que cette définition que vous recherchez est un peu plus complexe que la réponse que seraient en mesure de vous fournir les institutions actuelles, compte tenu de leur carcan. Je crois cependant qu'il faudra un jour faire face à la musique.

Je me permettrais d'ajouter qu'il serait intéressant d'entendre ce que Mavor Moore a à dire pour développer ce thème. J'ai une copie de cet article. Je pourrais vous le faire parvenir et en communiquer également des exemplaires aux membres du Comité; ce court article décrit de façon remarquable l'importance de l'art et de la culture pour chacun, sur le plan

[Texte]

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, I would just like to make a comment because I feel, based on what has been said by the witnesses, and to follow up what Mr. Crombie has said—and I say this as Parliamentary Secretary to the Minister of Communications and Culture—that I know of some of the difficulties which he has to face in dealing with other government departments when it comes to trying to support the cultural community.

Ms Condon: It is not easy.

Mr. Burghardt: It is not good enough for one department to be promoting this all the time. We do have to create—and not only within government, but also, as I was saying earlier, the whole Canadian framework—an atmosphere which is going to be supportive of the cultural community. There is no question about it. It is a community that I think has to be recognized and dealt with the same as any other manufacturing community, business community or whatever. There are a lot of people involved in the cultural community of Canada, and a lot waiting to be further involved if they have the financial support and the wherewithall to do it.

That does not necessarily have to come from the government all the time. But I think we have a real problem on our hands, and perhaps this committee can address that as well, to further support for the cultural community as a whole. I know that the Minister is trying to do this, but quite honestly and sincerely runs into a number of road blocks in dealing with some other government departments.

The Chairman: Let me ask you and David a question Okay? This is one I phrased so badly to our witnesses, I will come back to you on it. The impression I have had from the witnesses who have appeared before us up to this point, not just today, is that slowly, many times inadequately but slowly, the government moves positively to help the cultural community. Sometimes we fall behind; sometimes we go ahead. But sentiment is positive.

The Income Tax Act stands and flows directly against that. Now is that correct or incorrect?

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I would like to go back to the way you originally phrased the question.

It seems to me that you were putting the question in the wrong way, putting it in an either/or way. The either was partially correct; that is that governments are funding arts and culture, and governments—by that I mean not just the federal government, but federal, provincial and municipal governments—are doing relatively better than they have in earlier years.

I think the response you received was really saying that it is true, but it does not solve all the problems. After you say that,

[Traduction]

des émotions, de la philosophie, de la spiritualité et de l'économie.

M. Burghardt: Monsieur le président, j'aimerais ajouter une petite observation. Compte tenu de ce qu'ont dit les témoins, et pour faire suite aux propos de M. Crombie—je parle ici en qualité de secrétaire parlementaire du ministre des Communications et de la Culture—je crois être en mesure de vous parler des difficultés auxquelles il s'est heurté dans ses négociations avec d'autres ministères, lorsqu'il était question d'appuyer la communauté culturelle.

Mme Condon: La partie n'était pas facile.

M. Burghardt: Il ne suffit pas qu'un unique ministère se fasse le défenseur de cette cause. Il faut parvenir à créer—et ce, pas seulement au sein du gouvernement, mais aussi, comme je le disais précédemment, dans l'ensemble de la société canadienne—un climat propice à l'épanouissement de la communauté culturelle. C'est absolument certain. Il faut reconnaître à la communauté culturelle le statut que l'on a conféré au secteur de la fabrication, au monde des affaires, etc., et la traiter en conséquence. Le monde de la culture, au Canada, compte un nombre énorme de participants; beaucoup d'entre eux veulent s'impliquer davantage, à condition qu'on leur procure l'appui financier et les moyens nécessaires.

À cet égard, il n'est pas nécessaire que ce soit toujours le gouvernement qui soit la source d'approvisionnement. Je sais que le problème est bien réel, et peut-être que ce Comité-ci a son mot à dire pour accroître l'appui actuellement consenti à la communauté culturelle dans son ensemble. Je sais que c'est ce que le ministre tente de faire, mais bien sincèrement, il se heurte à toutes sortes de difficultés dans ses pourparlers avec les autres ministères.

Le président: J'aurais une question à vous poser, à vous, ainsi qu'à David. Vous êtes d'accord? Je l'avais très mal formulée la première fois, à l'intention de nos témoins; je me reprendrai plus tard. L'impression que me laissent les témoignages entendus à ce jour, et pas seulement ceux d'aujourd'hui, c'est que lentement, et souvent de façon inadéquate, le gouvernement prend des mesures positives, bien que lentes, pour aider la communauté culturelle. Deux pas en avant, un pas en arrière, mais dans l'ensemble, la perspective est positive.

Par contre, la Loi de l'impôt sur le revenu nous met carrément des bâtons dans les roues. Mon interprétation est-elle exacte?

M. Orlikow: Monsieur le président, j'aimerais revenir à la question que vous avez initialement formulée.

Il me semble que vous l'avez mal formulée, en parlant d'une alternative. En un certain sens, vous aviez raison de le faire; en effet, les gouvernements financent les arts et la culture—je parle ici non seulement du gouvernement fédéral, mais aussi des gouvernements provinciaux et des administrations municipales—les gouvernements, dis-je, ont un dossier relativement plus reluisant que dans le passé.

On vous a répondu, je crois, que c'était bel et bien la réalité, mais que cela ne réglait pas tous les problèmes. Il faut tout de

[Text]

an immediate detriment is the way that Revenue Canada has been dealing with the artists.

So governments are helping, but they are not helping enough, and that is one problem that we have to try to solve. But the immediate problem, that we are dealing with, is the tax problem.

Mr. Burghardt: What we are experiencing right now is if anyone in the cultural community receives a grant from one level of government, that particular person gets hit over the head by Revenue Canada.

Mr. Crombie: For many artists, the only contact they have with the federal government is the tax form. So I think in a sense it is also a psychological message to them that says: Does the government care? The only touch I get is that they are hitting me over the head while I try to work at two jobs, to do my art. I cannot charge this off that; what do they expect me to do? I know what they expect me to do, they expect me to go to the States.

• 1225

The Chairman: Do you hear that? Do you hear that equation a lot?

Ms Durr: That equation is what we hear a lot, yes.

Mr. Burghardt: This is terrific.

Mr. Crombie: This is the most irresponsible Chair. It is fascinating!

The Chairman: I do not have any sense of discipline, you know; some days I do not even show up. We leave it up to Mr. Burghardt then to get everything back in order.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, you should really thank our witnesses on behalf of the committee, because I feel this has been one of the most enlightening works in the way of general discussion. I certainly want to thank them very much for it, and I am sure you will too.

Mr. Orlikow: I would like to suggest that the brief—not the brief which was read into the record today, but the brief with which we were provided, which is not that big—should be appended to the minutes of today's committee meeting.

The Chairman: Do we have agreement on that? Agreed.

Thank you very much. I think it has been very stimulating, and we appreciate having you here to enlighten us. We may well get back to you for some additional information.

Ms Condon: That is fine.

The Chairman: Thank you very much. I had better do this for the sake of my own reminder: On Tuesday, March 20, we have the Canadian Actors' Equity Association at 11.00 a.m. in this room.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

suite ajouter, au passif de cette situation, le traitement déplorable que Revenu Canada réserve aux artistes.

Les gouvernements fournissent donc un certain appui, mais il est nettement insuffisant; c'est là le problème qu'il nous faut tenter de résoudre. D'autre part, le problème vraiment le plus immédiat pour nous, c'est celui de l'impôt.

M. Burghardt: Ce qui se passe à l'heure actuelle, c'est que si un membre de la communauté culturelle reçoit une subvention d'un quelconque palier de gouvernement, il se fait immédiatement matraquer par Revenu Canada.

M. Crombie: Pour bien des artistes, le seul contact avec le gouvernement fédéral se fait par le biais de la déclaration de revenu. Il s'agit en quelque sorte d'un message psychologique qu'on leur transmet. L'artiste se demande si le gouvernement se soucie de son sort, et la réponse qu'il découvre est très simple: le seul encouragement auquel j'ai droit, c'est que l'impôt que je dois payer est deux fois plus élevé si je tente de travailler en même temps que j'exerce mon art. Je ne peux pas déduire mes dépenses de mon revenu; qu'attend-on de moi? Je le sais bien ce que les fonctionnaires attendent de moi: que j'aille aux États-Unis.

Le président: Avez-vous déjà entendu cela? Avez-vous entendu cette équation très souvent?

Mme Durr: Oui, très souvent.

M. Burghardt: C'est superbe.

M. Crombie: C'est le président le plus irresponsable. C'est fascinant, tout ça!

Le président: Je n'ai aucun sens de la discipline, savez-vous; il y a des jours où je ne me pointe même pas. Nous laissons à M. Burghardt le soin de tout remettre en ordre.

M. Burghardt: Monsieur le président, vous devriez remercier nos témoins au nom du Comité. Je crois que c'est l'un des mémoires les plus éclairés, qui a suscité une discussion intéressante. Je tiens à les remercier infiniment, et je suis convaincu que vous allez le faire pour nous.

M. Orlikow: Je propose que le mémoire, c'est-à-dire le document de travail que l'on a distribué, soit annexé au compte rendu d'aujourd'hui.

Le président: Êtes-vous d'accord? D'accord.

Merci beaucoup. Cette réunion a été extrêmement enrichissante, et nous apprécions beaucoup que vous soyez venus nous éclairer. Il se peut fort bien que nous revenions vous demander des renseignements supplémentaires.

Mme Condon: C'est très bien.

Le président: Merci beaucoup. Pour notre gouverne, je vous rappelle qu'à 11 heures, dans cette pièce, le mardi 20 mars, comparaitra la *Canadian Actors' Equity Association*.

La séance est levée.

APPENDIX "ARTI-2"

BRIEF TO THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE

VISUAL ARTISTS AND TAXATION

March 9, 1984



CANADIAN ARTISTS' REPRESENTATION
LE FRONT DES ARTISTES CANADIENS

BUREAU NATIONAL
36, rue Elgin
Ottawa, Canada K1P 5K5
(613) 235-6277

CONTENTS

INTRODUCTION Page

THE PRESENT Page

Moratorium

Inventory

Cash Versus Accrual

Reasonable Expectation of Profit

Employee or Self-Employed

Grants

Income Averaging

Donations

THE FUTURE Page

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS Page

SOURCES Page

INTRODUCTION

The task set for this Committee is a weighty one and long overdue. Canadian Artists' Representation, together with other arts groups, has appealed to Government over the years for just such a review. Now that the mechanism has been established and the mandate given, we welcome the opportunity to participate.

The task before you is not an easy one. You are asked to review the Income Tax Act (a lengthy document with which no one in the country is fully conversant) as it applies to visual and performing artists and writers (creative artists whose professions and activities are not once referred to in the Act). Your review is in response to a crisis precipitated by recent Revenue Canada actions within the arts community, and you are under considerable pressure to proceed quickly.

That the situation had to become critical before it was acknowledged is regrettable. That your Committee is determined to find solutions is laudable. Given the seriousness of the present situation and its implications for Canada's cultural future, we urge you to listen carefully, deliberate thoughtfully, and present your recommendations promptly.

The pressures of a crisis are often stimulating but they can blind us to any but the most obvious and expedient solutions. Caution must therefore be exercised so as to avoid treating only the symptoms, leaving the disease itself free to flare up again in the future.

Your task then would seem to be twofold: to find speedy and effective remedies for the present situation and then, to fully examine the underlying causes so that a repetition can be prevented. To assist in this two-part review, Canadian Artists' Representation has addressed itself first to practical and expedient solutions to the most immediate problems.

THE PRESENT

The history and background of the present situation are familiar to you by now, so there is no need for yet another summary. What may not be so familiar is the effect of current assessment practices on visual artists, who in fact comprise the majority of those artists affected. Some artists are reducing their expense claim in order to show a profit and thus avoid a reassessment which would tie them up with tax officials, accountants and paperwork for months; they want to escape the mental aggravation and loss of time. Others are seriously investigating the possibility of emigrating so that they can get on with their work. Still others have compromised

with their work by creating smaller or less costly pieces. And almost everyone regards the mail carrier with a degree of apprehension for reassessment notices continue to be received.

Those artists who have been reassessed have lost much valuable studio time in answering questions, completing forms, arranging papers and meeting with lawyers, accountants and Revenue Canada officials -- unless they chose to buy peace of mind by paying without questioning.

However, the most serious effect of the recent campaign may be its psychological impact: artists feel threatened both financially and professionally; they feel their artistic contributions are being demeaned, that their worth is being questioned and that they have been betrayed -- someone changed the rules without telling them.

How can the damage be repaired?

Moratorium

Certain positive steps have been taken by the departments of National Revenue and Finance which should ease the burden for some reassessed taxpayers including artists. In addition the review undertaken by this Committee is applauded by the arts community. Yet its immediate value is undermined each time another artist receives a notice of reassessment. There is a contradiction inherent in acknowledging that there is a problem, undertaking to examine why the problem exists and, at the same time, allowing the most obvious manifestation of the problem to continue.

We therefore recommend that the Standing Committee on Communications and Culture urge the Minister of National Revenue to cease the audit and reassessment of artists until this Committee has completed its review and presented its recommendations to the House of Commons.

Inventory

Standard business accounting practice requires a valuation of inventory at year end at the lower of cost (i.e. production cost) or fair market value. Establishing fair market value for an inventory of works of art is virtually impossible; the market which establishes value is constantly changing and, moreover, there is no guarantee that any given work will ever be sold.

For most artists their highest costs are overhead - studio, research, equipment, marketing and publicity. Production cost usually means materials cost since the cost of labour, their own, is not included. Assigning production cost is somewhat more practicable because expenses are known and can be divided somewhat arbitrarily among unsold works. But since the largest 'cost', labour, is excluded, is the exercise really worthwhile?

One other point must be made with regard to production costs. When an artist travels to research a body of work, the ideas that spring from that travel will, in all likelihood, be used for an extended period. Attempting to assign travel costs or other research costs, to an individual work or a body of work is unrealistic. Travel must be regarded as a basic overhead expense, deductible in the year incurred, whether it be for inspirational purposes or for attending an exhibition opening or establishing contact with a new dealer.

The purpose of inventory valuation is to establish the assets of the business. Given the uncertainty of selling artistic inventory, to include it as an asset may actually present a less realistic picture of the financial state of the "business" than if it were ignored entirely. One simple option would be for artistic inventory to be assigned fair market value and, since this cannot accurately be established, for it to be regarded as 'nil' as has been agreed to in the past.

We support the Canada Council recommendation regarding inventory.

We further recommend that, for valuation of inventory purposes, artistic inventory be considered to have no fair market value.

Cash Versus Accrual

The accrual system of accounting is used by the business and manufacturing sectors to reflect their assets and liabilities as well as cash flow. At the risk of repetition, artists are not manufacturers in any but the broadest sense of the word, nor can their business practices be equated with any other.

The accrual system restricts deductible expenses in any year to overhead plus the production costs related to those items sold in that year. It also requires valuation of inventory. The cash system, on the other hand, allows for expenses and revenues to be declared as they happen. It is by far the more straightforward system and the choice of most artists.

By insisting that artists use the accrual system, Revenue Canada is forcing artists to carry expenses related to unsold work for a period of years -- until the work is sold or declared to be unsaleable. Such insistence puts an unfair financial burden on artists who, unlike manufacturers, cannot hold an 'inventory sale' to clear out the studio and recover costs. Given the realities of selling art, the deplorably low income of most artists and the bookkeeping nightmare, is it really fair to insist upon such a system?

Revenue Canada would seem to have little problem with artists using the cash system, since they have accepted it, de facto, for years. Its benefits to the artist lie in its simplicity -- books are easier to keep, expenses are deductible when incurred, and valuation of inventory ceases to be a problem.

There is, however, one new problem that arises for artists, or for their heirs, with the cash system. Unless an artist is incorporated, on death all unsold work is brought into income for that year at fair market value. Such a surge in "income" could result in a tax burden which would bankrupt the artist's heirs. To prevent such a potentially devastating scenario, provision must be made for an artist's inventory to become capital property on death.

Also to be considered are the substantial capital investments some artists make for equipment. Needless to say, it is only fair that they be allowed to depreciate such capital expenditures as other taxpayers do.

We therefore recommend that artists be allowed to elect to use the cash, accrual, or modified accrual system of accounting.
We further recommend that the "rights or things" provisions of the Income Tax Act be amended so that on death artists' unsold works become capital property.

Reasonable Expectation of Profit

It is as a result of the reasonable expectation of profit test that the vast majority of artists have been reassessed. It is perhaps the application of this test which illustrates better than any other issue the inappropriateness and unfairness of applying laws and regulations designed for business and manufacturing to creative artists.

While artists would like to make money and show a profit, profit is not their primary concern. If it were, they would be making or doing something within a more lucrative market than the arts. Nor is money (profit) the principal criterion by which achievement is judged in the art world. It never has been and, it is hoped, never will be.

Few artists achieve fame and fortune in their own lifetime. As a group, artists benefit least from their own labours -- gallery directors, dealers, framers, shippers and suppliers all have higher and more stable incomes. In addition, artists create a unique product -- it tends to appreciate over time rather than depreciate. Thus, when judging expectation of profit, it is necessary to look beyond the artist and the artworks in his or her possession.

It is also necessary to look beyond the short time frame applied to most businesses. Few artists have started creating and achieved the reputation sufficient to establish a profitable market within a five-year period.

The reasonable expectation of profit test is also a difficult one for Revenue Canada. If they work only with balance sheets, they must misjudge the situation more often than not; if they go beyond the numbers, they find themselves in a world they cannot, in fairness, be expected to understand. The reasonable expectation of profit test does require a judgement call, and it is required of Revenue Canada.

And still the larger question remains, is it reasonable to expect artists to make a profit at all? Most visual artists in Canada are forced to take on other employment in order to support their art. They invest large sums and untold hours -- and what money is made goes back into producing art. Perhaps artists should be exempt from the reasonable expectation of profit test on the grounds that it is from others or further along that tax revenues will accrue, that artists make a contribution that cannot be directly quantified in dollar terms -- inspiration for designers and commercial artists, a *raison d'être* for other sectors of the arts "industry", the intangible yet real contribution to our quality of life. Insistence on profit will surely destroy our artistic heritage on which so much depends.

It is certainly not desirable to have artistic success dependent on the balance sheet, nor for Revenue Canada officials to become the judges of "good" art.

We would therefore recommend that professional visual artists be exempt from the application of the reasonable expectation of profit test.

If not, we recommend that guidelines be developed which accurately reflect the realities of visual artists and which will allow the reasonable expectation of profit test to be interpreted and applied fairly in light of those realities, and that provision be made to carry forward losses against the day when they may be deducted against profit.

Employee or Self-Employed

On the surface it would seem that the confusion between employee and self-employed status is relevant only to performing artists. However, the need to maintain a distinction between the two has been the cause of many reassessments of visual artists under the reasonable expectation of profit test.

Artists who have accepted employment in order to support their art activities regard the two activities as related, particularly if they are passing on their knowledge and experience through teaching. As a result, they have deducted art-related expenses from employment income. By insisting on the distinction between employment and self-employed income, Revenue Canada has often deemed self-employment to show no reasonable expectation of profit, and has disallowed the related expenses. Such a distinction ignores the fact that these artists would not be teaching at all if it were not for their reputations as artists. In most cases they must maintain their own professional activity in order to continue teaching. That the two activities are inseparable must be recognized.

It must also be remembered that most artists would really prefer to be able to work exclusively on their art. Secondary employment is usually an economic necessity if the principal activity -- creating art -- is to continue. Not all artists are fortunate enough to find employment related to their profession. The fact that they drive taxis or do translation does not alter the fact that they are artists working to support their art. It is artists, not government nor government agencies, who provide the largest subsidy to the visual arts in Canada.

Guidelines will doubtless be necessary for differentiating the professional artist from the infamous hobbyist. The international art community has accepted the criteria which follow and we submit them for your consideration:

"An artist is professional if he or she:

1. earns a living wholly or in part by the practice of art,
2. is a practising artist who has a diploma, etc., in fine or applied art,
3. teaches or has taught art in an art school (fine or applied art),
4. exhibits works frequently or if they are otherwise seen by a large public (for example, public collections; public orders or commissions; monographs, catalogues, articles about his or her work),

5. has won important national or international prizes,
6. is an artist-member of an Art Academy or, if possessing none of the foregoing qualifications, he or she is still recognized by the other professional artists of the country."

We recommend that visual artists be allowed to deduct professional art-related expenses from other income.

Grants

There would seem to be three areas of confusion where grants are concerned. The first relates to the reasonable expectation of profit rules: if an artist is deemed to have no such expectation, expenses are then disallowed, even those for which the grant was awarded. The grant, meanwhile, is included in income and is taxable. The unfairness is obvious.

The second scenario is that in which the amount of the grant is less than the expenses related to the project. In this case, expenses beyond those covered by the grant have been disallowed. As granting agencies find themselves with fewer dollars and more requests, it is increasingly common for partial grants to be given. Expenses beyond the amount of the award are still legitimate.

The third confusion is in the area of grant categories or types. Canada Council grants, and presumably other similar grants, are not always easily categorized and, by being categorized inappropriately, the expenses they were intended to cover have been disallowed. The specifics are well documented in the Canada Council document so there is no need to repeat them here.

The problems with grants serve once more to illustrate the unfair treatment of artists when they are subject to inappropriate regulations designed for others.

We therefore support the recommendations of the Canada Council in this area.

That guidelines be prepared which allow district offices to deal fairly with grants to artists from other arts councils and public sources.

There are a number of related areas of taxation, such as Federal Sales Tax and customs duties, which concern visual artists but are not part of this review. There are, however, two topics which, while they do not constitute part of the current crisis, are very much a part of the Income Tax Act and of great concern to artists. These are income averaging and the donation of art works to charitable organizations and public institutions.

Income Averaging

The elimination of universal averaging and the replacement of income averaging annuity contracts (IAAC's) by the forward averaging provisions in the November 1981 Budget were detrimental to artists.

Artistic income is seldom secure or predictable. A large commission or a one-person exhibition or an award or grant might well result in unusual income in one year. Likewise, preparation for a solo exhibition, the work on a commission or the bankruptcy of a commercial dealer might result in unusually low income.

Given that artists are seldom rich, even in a good year, the payment of an up-front tax at the highest level severely limits their ability to take advantage of the new provisions.

We therefore recommend a return to general averaging and the reintroduction of Income Averaging Annuity Contracts, or a similar provision, for artists.

Donations

The treatment of artists vis-à-vis the donation of their work has been a topic of discussion for years. As interest in art auctions and, therefore, requests from charitable organizations increase, artists find themselves in the awkward position of having to say no more and more often. Unlike art collectors, art creators receive no benefit when donating their work to charity or to public institutions. Few non-artists are aware of this fact.

The Cultural Property Export and Import Act is a major step toward maintaining Canada's historical heritage for the benefit of all Canadians. Why then are our contemporary artists not encouraged to contribute to our future heritage?

At present when an artist donates a work, a tax receipt can be issued for its fair market value but the artist must declare that same amount as income, thus eliminating any benefit. The only deduction then is for the expenses related to producing the work.

If, however, artists were encouraged to donate their work to public institutions everyone would benefit - the artist through a tax deduction, the gallery through an addition to its collection, the public through access to a greater number and variety of Canadian works of art.

Concern that artists will rush out and dump unsold works on unsuspecting galleries is largely unfounded. Artists would rather sell than donate and galleries are not going to accept the conservation, storage, and curatorial responsibility for works that are inappropriate for their collections.

Formulae already exist under which artists could be offered incentives. They could be allowed to donate as collectors do, receiving a tax receipt for the fair market value (or auction or sale price) of the work. If donation of 'inventory' causes problems, artists could be allowed to declare a capital loss for the value of the donated piece. While the latter would provide a lower tax benefit, it would at least recognize the importance of such donations.

It should be added here that neither of the above is the ideal. CARFAC strongly supports the 'Give and Take' proposal put forward by the National Voluntary Organizations. Until those recommendations can be considered more fully some adjustment must be made for artists' donations.

In the meantime, however, we recommend that visual artists be accorded the same tax benefit when donating their own work as is currently given collectors.

Or that artists be allowed to declare a capital loss, up to fair market value, when donating a piece of their own work.

As is obvious then, CARFAC too is anxious to see practical expedient solutions to the current crisis. We do, however, have some concern that the immediately expedient solution may lead to new crises in a few years' time. To avoid such a repetition it is imperative that we understand what has caused the present situation.

THE FUTURE

Canada is a capitalist country. Our laws and fiscal policies are designed to promote investment that will promote growth and yield financial benefits to the investor. The present crisis should not have come as a surprise. In fact, it is surprising that it did not arise sooner, for our laws and economic policies totally ignore the uniqueness of one of the most important sectors of our society - creative artists.

The arts (excluding the cultural industries which are not under discussion) are not profitable, especially not for those creators who are the *raison d'être* for the larger arts community. Throughout history the arts have required subsidy. Today is no different.

To use a symphony orchestra for illustration - the symphony musician supplements or subsidizes his/her income through teaching or other non-symphonic engagements; the orchestra is subsidized by various levels of government; the performances are subsidized through fundraising, corporate sponsorships and the like. Only in this way is the symphony accessible to the public for whom it performs.

Likewise, there are some artists who create works which appeal to a broad public; these artists are in a position to eventually make a living, if not a profit, from their art. There is a possibly larger group of artists whose work does not have broad appeal and yet is equally important. Such work is absorbed by society in direct and indirect ways. But these artists will never be in a position to make a profit, any more than the symphony or the opera.

And here we have the cause of the present crisis - laws and regulations designed for a profit-oriented system are being applied to largely non-profitable activities. So long as that contradiction continues, crises will arise at regular intervals.

Everyone must accept some responsibility for allowing things to reach this impasse - artists accepted their classification as small businesses, they incorporated, they availed themselves of FST exemptions designed for small manufacturers. Until recently it worked - some of it, sort of. It worked because people judged leniently, bent the rules a bit to make them fit. But what has become painfully and destructively obvious is that *laissez-faire* has limitations, that subjective judgements can have disastrous effects, that rules designed for business cannot be fairly applied to most types of creative endeavour.

It has been suggested that creative artists ought not to be subject to the Income Tax Act at all, that their contribution to our society is so valuable and their likelihood of being profitable in a commercial sense so limited that we run a grave risk when we intimidate and discourage creative endeavour by the necessarily subjective judgements required of Revenue Canada officials. Can we afford as a nation to turn off our creators and our innovators because a review of their accounts might result in a tax bill they cannot afford to pay?

The question is a serious one that must be addressed. As a nation, Canada cannot afford to alienate its creators.

Despite all rhetoric to the contrary, we do seek special status for artists; they are a special group of people working within a unique environment. That environment and the earning patterns associated with it may at times resemble that of farmers, at others may be more analogous to that of the research scientist and, at yet other times, may parallel that of an athlete. At no time can the artists' situation be seen as equivalent to any of the others in all aspects. So long as we attempt to make artists appear to be what they are not, problems will continue.

The Income Tax Act at the present time recognizes many Canadians with special status:

farmers - who will be allowed to pass on a portion of their family farm to the next generation free of capital gains;

fishermen - who can receive unemployment insurance based on a gross sale of the product even though they may be self employed;

small businesses - which are taxed at the lower corporate tax rate to encourage their formation.

All of these groups within Canadian society have special problems which the special regulation seek to ameliorate. The overall objective of the special regulations is to try to provide a fair and equitable basis for taxation for all. In this sense then, what Canadian artists seek is a recognition of their special problems.

Such recognition will not come over night. It is to be hoped, however, that this Committee will recognize the problem and, having made its recommendations for alleviating the current crisis, will then continue consultation with the arts community toward long range solutions.

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS

1. That the Standing Committee on Communications and Culture urge the Minister of National Revenue to cease the audit and reassessment of artists until this Committee has completed its review and presented its recommendations to the House of Commons.
2. That, for valuation of inventory purposes, artistic inventory be considered to have no fair market value.
3. a) That artists be allowed to elect to use the cash, accrual, or modified accrual system of accounting;
b) That the "rights or things" provisions of the Income Tax Act be amended so that on death artists' unsold works become capital property.
4. a) That professional visual artists be exempt from the application of the reasonable expectation of profit test.
b) That guidelines be developed which accurately reflect the realities of visual artists and which will allow the reasonable expectation of profit test to be interpreted and applied fairly in light of those realities, and that provision be made to carry forward losses against the day when they may be deducted against profit.
5. That visual artists be allowed to deduct professional art-related expenses from other income.
6. That guidelines be prepared which allow district offices to deal fairly with grants to artists from other arts councils and public sources.
7. A return to general averaging and the reintroduction of Income Averaging Annuity Contracts, or a similar provision, for artists.
8. a) That visual artists be accorded the same tax benefit when donating their own work as is currently given collectors.
b) That artists be allowed to declare a capital loss, up to fair market value, when donating a piece of their own work.

SOURCES

"The Canada Council in the 1980's: The Applebaum-Hébert Report and Beyond", Canada Council, Ottawa, 1983.

"The Canadian Artist and the Income Tax Act", Canada Council, Ottawa, 1984.

"CARFAC News", vol. 8 #3, CARFAC, Ottawa, October 1983, pp. 2-4 *

"CARFAC News", vol. 9 #1, CARFAC, Ottawa, February 1984, pp. 2-5 *

"The Cost of Earning as a Visual Artist", CARO, Toronto, 1981. *

"An Economic Impact Assessment of the Fine Arts", Canada Council, Ottawa, 1983.

"Economics, and the Arts", J.K. Galbraith, lecture at Stratford, July 1983. *

"Expenses - When are They Deductible", P.K. Rowan, Legg. CARFAC, Ottawa, 1983. *

"Federal Tax Issues of Concern to the Arts Community in Canada: an analysis", R. Disney, Department of Communications, Ottawa, 1978.

"Parallelogramme", vol 9 #3, ANNPAC, Toronto, February 1984, pp. 10-12. *

"Profiles of Visual Artists in Canada 1978", Department of Communications, Ottawa, 1983. *

"Report of the Federal Cultural Policy Review Committee", L. Applebaum and J. Hébert, Department of communications, 1982.

"Taxation Information for Canadian Visual Artists", CARFAC, Winnipeg, 1980. *

* Copy enclosed.

APPENDICE "ARTI-2"

MÉMOIRE AU COMITÉ PERMANENT
DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

ARTISTES VISUELS ET FISCALITÉ

Le 9 mars 1984

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	Page
SITUATION ACTUELLE	Page
Moratoire	
Inventaire	
Comptabilité de caisse et comptabilité d'exercice	
Expectative raisonnable de profits	
Artiste travaillant à titre d'employé ou à son compte	
Subventions	
Calcul du revenu moyen	
Dons	
L'AVENIR	Page
RÉSUMÉ DES RECOMMANDATIONS	Page
RÉFÉRENCES	Page

INTRODUCTION

L'étude qui incombe au Comité est importante et depuis fort longtemps attendue. Au fil des ans, le Front des artistes canadiens, ainsi que d'autres groupes d'artistes, ont demandé instamment au gouvernement de procéder à l'étude qui vient d'être annoncée. Maintenant qu'un comité a été investi de cette responsabilité, nous saisissons l'occasion de lui faire part de nos doléances.

La tâche qui vous attend n'est pas facile. On vous demande d'examiner la Loi de l'impôt sur le revenu (document volumineux que personne au pays ne connaît à fond), dans la mesure où elle concerne les artistes visuels, les artistes de la scène et les auteurs (artistes créateurs dont les métiers et les activités ne sont pas mentionnés une seule fois dans la Loi). Votre étude fait suite à une crise provoquée par les mesures qu'à récemment prises Revenu Canada à l'endroit de la collectivité artistique; de plus, on vous presse d'agir rapidement.

Il est déplorable qu'il ait fallu que la situation devienne critique pour qu'on décide de s'y pencher. Par contre, il est louable que votre Comité soit déterminé à remédier au problème. Étant donné la gravité de la situation et ses répercussions sur l'avenir de la culture au Canada, nous vous exhortons à écouter attentivement, à délibérer sérieusement et à présenter rapidement vos recommandations.

Les pressions suscitées par une crise sont souvent stimulantes, mais risquent aussi de ne pas permettre aux intéressés de prendre conscience des solutions les plus évidentes et les plus opportunes qui s'offrent à eux. Il faut donc agir avec prudence afin de ne pas traiter que des symptômes du malaise pour le voir resurgir un jour.

Il semblerait donc que votre tâche comporte deux volets: trouver des solutions rapides et efficaces au problème actuel, puis en examiner pleinement les causes de façon à le régler une fois pour toutes. Pour vous aider à procéder à cette étude, le Front des artistes canadiens s'est d'abord penché sur des solutions pratiques et opportunes à apporter aux problèmes les plus urgents.

SITUATION ACTUELLE

Vous êtes maintenant au courant des événements qui ont abouti à la situation actuelle; il est donc inutile de les résumer

encore une fois. Toutefois, vous n'êtes peut-être pas pleinement conscients de l'effet des pratiques actuelles d'imposition à l'endroit des artistes visuels, qui comprennent en fait la majorité des artistes concernés. Certains artistes réduisent leur demande de remboursement de frais afin d'indiquer des profits et, partant, d'éviter de recevoir un avis de nouvelle cotisation qui les mettrait aux prises, des mois durant, avec des représentants du fisc, des comptables et des bureaucrates; ils veulent éviter les soucis et les pertes de temps. D'autres envisagent sérieusement d'émigrer afin de pouvoir poursuivre leur travail. D'autres encore ont fait des compromis en créant des oeuvres plus petites et moins coûteuses. Presque tous voient arriver le facteur avec une certaine appréhension, car ils continuent de recevoir des avis de nouvelles cotisation.

Les artistes dont l'impôt a été fixé de nouveau ont perdu un temps précieux à répondre à des questions, à remplir des formulaires, à classer des dossiers et à rencontrer des avocats, des comptables et des représentants de Revenu Canada, temps qu'ils auraient autrement pu passer dans leur atelier, à moins qu'ils n'aient tout simplement décidé de payer sans poser de questions, pour avoir la paix.

Toutefois, la plus grave incidence de la récente campagne en est peut-être une d'ordre psychologique; en effet, les artistes se sentent menacés tant sur le plan financier que professionnel; ils ont l'impression qu'on minimise l'importance de leurs oeuvres, qu'on met leur valeur en doute et qu'on les a trahis du fait que certaines règles aient été modifiées à leur insu.

Comment réparer les dégâts?

Moratoire

Les ministères du Revenu national et des Finances ont pris certaines mesures positives qui devraient permettre d'alléger le fardeau de certains contribuables dont l'impôt a été fixé de nouveau, les artistes y compris. En outre, la collectivité artistique félicite le comité d'avoir entrepris l'étude en cours. Néanmoins, la valeur immédiate de cette étude est sapée chaque fois qu'un artiste reçoit un avis de nouvelle cotisation. Le fait qu'on reconnaisse l'existence d'un problème, qu'on décide d'en déterminer la cause, mais qu'en même temps, qu'on permette ouvertement qu'il se perpétue traduit une forme de contradiction éhontée.

Nous recommandons donc au Comité permanent des communications et de la culture d'exhorter le ministre du Revenu national à interrompre les vérifications comptables et la fixation de nouvelles cotisations à l'endroit des artistes jusqu'à ce que le

Comité ait terminé son étude et présenté ses recommandations à la Chambre des communes.

Inventaire

Les pratiques actuelles de comptabilité d'entreprise supposent l'évaluation de l'inventaire en fin d'année, selon les frais les moins élevés (c'est-à-dire les frais de production) ou selon une juste valeur marchande. Il est toutefois pratiquement impossible d'établir la juste valeur marchande de stocks d'oeuvres d'art; le marché qui permet d'en établir la valeur change constamment, et rien ne garantit qu'une oeuvre d'art quelconque sera un jour vendue.

Les frais les plus élevés de la plupart des artistes sont leurs frais généraux - studio, recherche, matériel, commercialisation et publicité. Leurs frais de production sont habituellement synonymes de frais de matériaux, puisque leurs frais de main-d'oeuvre, qu'ils paient de leur propre personne, n'y sont pas compris. Il est un peu plus pratique d'établir leurs frais de production, car on connaît les dépenses qu'ils ont engagées et on peut les répartir de façon assez arbitraire entre les oeuvres invendues. Mais comme leurs "frais" les plus élevés, c'est-à-dire les coûts de main-d'oeuvre, sont exclus, cet exercice est-il vraiment valable?

Il y a lieu de faire une autre remarque à l'égard des frais de production d'un artiste. Lorsqu'un artiste en quête d'inspiration entreprend un voyage, les idées qui jaillissent au cours de ce voyage lui serviront vraisemblablement longtemps. Il est donc irréaliste de tenter d'associer des frais de déplacement ou de recherche à la réalisation d'une oeuvre ou d'un groupe d'oeuvres. Il faut tenir le coût des voyages pour des frais généraux de base, déductibles pour l'année au cours de laquelle ils ont été engagés, que ce soit à des fins de recherche d'un sujet d'inspiration, pour assister à l'inauguration d'une exposition ou encore, pour établir des contacts avec un nouveau négociant.

L'évaluation de l'inventaire a pour but d'établir l'actif de l'entreprise. Étant donné la précarité des ventes, le fait de considérer l'inventaire de l'artiste comme un élément d'actif risque en fait de brasser de la situation financière de "l'entreprise" un tableau moins réaliste que si l'on n'en tenait aucun compte. Une solution simple serait d'assigner une juste valeur marchande à l'inventaire de l'artiste et, comme il est impossible d'établir celle-ci avec précision, de la considérer comme "nulle", ainsi qu'on l'a fait dans le passé.

Nous souscrivons à la recommandation du Conseil des arts du Canada en ce qui a trait à l'inventaire.

Nous recommandons en outre qu'aux fins d'évaluation, l'inventaire de l'artiste soit jugé comme n'ayant aucune juste valeur marchande.

Comptabilité de caisse et comptabilité d'exercice

Les secteurs commercial et manufacturier font appel au système de comptabilité d'exercice pour faire état de leur actif et de leur passif, de même que de leurs mouvements de trésorerie. Au risque de nous répéter, les artistes ne sont des manufacturiers que dans le sens le plus large du terme, et leurs pratiques commerciales sont hors du commerce.

Le système de comptabilité d'exercice limite les dépenses déductibles engagées au cours d'une année donnée aux frais généraux et aux frais de production rattachés aux pièces vendues pendant l'année en cause. Il exige également qu'on procède à l'évaluation de l'inventaire. Par contre, le système de comptabilité de caisse permet de déclarer les dépenses et les recettes au fur et à mesure qu'elles se sont enregistrées. Il est de loin le système le plus direct et celui que préfèrent la plupart des artistes.

En insistant pour que les artistes se servent du système de comptabilité d'exercice, Revenu Canada les force à reporter sur plusieurs années les frais rattachés à des oeuvres invendues -- jusqu'à ce qu'elles soient vendues ou déclarées invendables. En insistant de la sorte, on impose un fardeau financier injuste aux artistes, qui, contrairement aux manufacturiers, ne peuvent organiser de "soldes d'inventaire" pour vider leur studio et rentrer dans leurs frais. Étant donné la précarité des ventes d'oeuvres d'art, le revenu désespérément faible de la plupart des artistes et le cauchemar que représente pour eux la tenue de livres, est-il vraiment juste de les astreindre à ce système?

Il semble que Revenu Canada éprouve peu de difficulté dans le cas des artistes qui se servent du système de comptabilité de caisse, puisqu'il l'accepte depuis des années. Ses avantages pour l'artiste résident dans sa simplicité: les livres sont plus faciles à tenir, les frais sont déductibles dès qu'ils sont engagés, et l'évaluation de l'inventaire ne pose aucun problème.

Le système de comptabilité de caisse suscite toutefois un

problème pour les artistes ou leurs héritiers. A moins qu'un artiste ne constitue sa pratique en société, toutes ses oeuvres invendues au moment de son décès sont ajoutées, selon une juste valeur marchande, au revenu qu'il a touché cette année-là. Pareille montée du "revenu" risque d'entraîner pour les héritiers de l'artiste un fardeau fiscal qui les exposera à la faillite. Afin d'éviter pareille catastrophe, il faut faire en sorte que l'inventaire d'un artiste devienne un bien en immobilisations à son décès.

Il faut également tenir compte des importantes sommes que certains artistes investissent dans leur matériel. Il est donc juste qu'ils soient autorisés à amortir leurs frais d'immobilisation, comme c'est le cas pour d'autres contribuables.

Par conséquent, nous recommandons que les artistes soient autorisés à choisir entre le système de comptabilité de caisse, le système de comptabilité d'exercice et le système modifié de comptabilité d'exercice. Nous recommandons en outre que les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu concernant les "droits ou les choses" soient modifiées de façon que les oeuvres invendues des artistes décédés deviennent un bien en immobilisations.

Expectative raisonnable de profits

C'est à la suite du test de l'expectative raisonnable de profits que la grande majorité des artistes ont vu leur impôt réévalué. L'application de ce test illustre peut-être le mieux à quel point il est peu opportun et injuste d'assujettir les artistes créateurs à des lois et à des règlements conçus pour les entreprises et les fabricants.

Les artistes aimeraient bien faire de l'argent, mais cela n'est pas leur préoccupation principale. Si tel était le cas, ils oeuvreraient au sein d'un marché plus lucratif que celui des arts. En outre, l'argent (ou les profits) n'est pas le principal critère d'évaluation du succès d'un artiste. Cela n'a jamais été le cas, et il est à espérer que ce ne le sera jamais.

Peu d'artistes connaissent la gloire et la fortune de leur vivant. Les artistes forment le groupe qui tire le moins de profits de leur labeur; directeurs de galeries d'art, négociants, encadreur, expéditeurs et fournisseurs touchent tous des revenus plus élevés et plus stables que les artistes. En outre, les artistes créent un produit unique qui, avec le

temps, a tendance à prendre de la valeur plutôt qu'à se déprécier. Ainsi, lorsqu'on évalue l'expectative des profits de l'artiste, il faut voir plus loin que l'artiste lui-même et les oeuvres qu'il a en sa possession.

Il faut également voir plus loin que le court délai appliqué à la plupart des entreprises. Peu d'artistes arrivent en moins de cinq ans à jouir d'une renommée qui leur permette d'établir un marché rentable.

Le test de l'expectative raisonnable de profits est également difficile à appliquer pour Revenu Canada. Si ses employés se fient uniquement aux bilans, ils doivent souvent mal évaluer la situation; s'ils essaient de voir au-delà des chiffres, ils entrent dans un monde qu'on ne saurait, en toute justice, leur demander de comprendre. Le test de l'expectative raisonnable de profits fait bel et bien appel au jugement, y compris à celui de Revenu Canada.

Quoi qu'il en soit, la question plus générale demeure: est-il raisonnable d'attendre des artistes qu'ils réalisent quelque profit que ce soit? Au Canada, la plupart des artistes visuels sont obligés de prendre un autre emploi pour financer leur art. Ils y investissent de grosses sommes et de nombreuses heures, non déclarées, et l'argent qu'ils font est réinvesti dans la création d'autres oeuvres d'art. Peut-être faudrait-il exempter les artistes du test de l'expectative raisonnable de profits au motif que les recettes fiscales proviendront d'autres contribuables ou seront produites à plus longue échéance et que les artistes font une contribution qu'on ne peut directement quantifier en termes pécuniaires: ils inspirent dessinateurs et artistes commerciaux, sont à l'origine d'autres secteurs de "l'industrie" des arts, bref, font une contribution intangible, mais pourtant réelle, à notre qualité de vie. En insistant sur les profits, on détruira certainement notre patrimoine artistique dont dépendent tant de choses.

Il n'est certainement pas souhaitable de faire dépendre les réalisations artistiques d'un bilan, ou de faire des représentants de Revenu Canada les juges de l'art "valable".

Nous recommandons donc que les artistes professionnels des arts visuels ne soient pas assujettis au test de l'expectative raisonnable de profits.

Sinon, nous recommandons que soient élaborées des lignes directrices qui reflèteront fidèlement la situation des artistes visuels et qui permettront, dans ce contexte, d'interpréter

et d'appliquer avec équité le test de l'expectative raisonnable de profits; nous recommandons en outre que les dispositions voulues soient prises pour reporter les pertes déductibles.

Artiste travaillant à titre d'employé ou à son compte

À première vue, il semblerait que la confusion qui règne entre le statut d'artiste travaillant à titre d'employé et celui d'artiste travaillant à son compte ne soit le lot que des artistes de la scène. Toutefois, comme il fallait continuer de faire une distinction entre les deux, les artistes visuels ont vu leur impôt fixé de nouveau aux termes du test de l'expectative raisonnable de profits.

Les artistes qui ont accepté de prendre un emploi afin de financer leurs activités artistiques estiment que les deux activités sont reliées, surtout s'ils transmettent leurs connaissances et leur expérience par le biais de l'enseignement. Ainsi, ils ont déduit de leur revenu d'emploi les frais rattachés à l'exercice de leur art. En insistant pour établir une distinction entre l'artiste travaillant à titre d'employé et celui qui travaille à son compte, Revenu Canada a souvent jugé que ce dernier ne réaliserait vraisemblablement aucun profit, et ne lui a pas permis de déduire les dépenses rattachées à son art. En faisant pareille distinction, il ne tient pas compte du fait que ces artistes n'enseigneraient pas s'ils n'étaient pas effectivement considérés comme des artistes. Dans la plupart des cas, ils doivent poursuivre leur activité professionnelle afin de continuer à enseigner. Il fait reconnaître que les deux activités sont indissociables.

Il faut également se rappeler que la plupart des artistes préféreraient de beaucoup se consacrer exclusivement à leur art. Ils occupent habituellement un emploi secondaire pour des raisons économiques afin de pouvoir se consacrer à leur activité principale - la création artistique. Ce ne sont pas tous les artistes qui ont la chance de trouver un emploi qui se rapproche de leur profession. Le fait qu'ils s'improvisent chauffeurs de taxi ou traducteurs ne change rien à celui qu'ils sont des artistes qui travaillent pour financer leur art. Au Canada, ce sont les artistes, et non le gouvernement ou les organismes gouvernementaux, qui subventionnent le plus les arts visuels.

Il faudra sans nul doute élaborer des lignes directrices permettant de distinguer l'artiste professionnel de l'amateur inconnu. La collectivité artistique internationale a souscrit aux critères qui suivent et que nous soumettons à votre étude:

Un artiste est professionnel:

1. s'il gagne entièrement ou partiellement sa vie grâce à l'exercice de son art,
2. s'il a un diplôme ou une attestation de compétence en beaux-arts ou en arts appliqués,
3. s'il enseigne ou a enseigné les arts dans une école (beaux-arts ou arts appliqués),

4. s'il expose fréquemment ses oeuvres ou que celles-ci soient vues par un vaste public (par exemple, collections publiques, commandes ou commissions publiques, monographies, catalogues, articles portant sur ses oeuvres).
5. s'il a remporté d'importants prix à l'échelle nationale ou internationale,
6. s'il est membre de l'Académie des arts ou, en admettant qu'il ne possède aucun des titres ou qualités susmentionnés, s'il est reconnu par les autres artistes professionnels du pays.

Nous recommandons que les artistes visuels soient autorisés à déduire de leur revenu les frais rattachés à l'exercice leur métier.

Subventions

Il semble que les subventions soient source de confusion à trois égards. Premièrement, en ce qui concerne les règles de l'expectative raisonnable de profits, s'il est jugé qu'un artiste ne prévoit pas réaliser de projets, il ne peut déduire ses frais, même ceux qui ont fait l'objet d'une subvention. Par ailleurs, sa subvention fait partie de son revenu et est imposable. Ces règles sont de toute évidence inéquitables.

Deuxièmement, l'artiste ne peut déduire les dépenses rattachées à son projet qui dépassent le montant de ses subventions. Comme les organismes de subvention disposent de moins de fonds et reçoivent de plus en plus de demandes, il leur arrive de plus en plus de n'accorder que des subventions partielles. Cependant, les dépenses engagées en sus du montant de la subvention sont admissibles.

Troisièmement, il y a les catégories ou les types de subvention qui suscitent également une certaine confusion. Les subventions du Conseil des arts du Canada et, on le présume, d'autres subventions analogues, ne sont pas toujours faciles à définir, de sorte que, lorsqu'elles ne le sont pas convenablement, les dépenses qu'elles devaient permettre d'assumer sont jugées non déductibles. Le document du Conseil des arts du Canada donne tous les détails à ce sujet; il est donc inutile de les répéter ici.

Les problèmes que posent les subventions permettent une fois de plus de montrer que les artistes sont traités injustement lorsqu'ils sont soumis à des règlements inopportuns, conçus pour d'autres groupes.

Nous souscrivons donc aux recommandations du Conseil des arts du Canada à cet égard.

Il faut que soient élaborées des lignes directrices autorisant les bureaux de district à s'occuper équitablement des subventions destinées aux artistes et provenant d'autres conseils des arts et du public.

Il existe un certain nombre de questions d'imposition connexes, comme la taxe de vente fédérale et les droits de douane, qui intéressent les artistes visuels mais qui ne sont pas examinées dans le présent mémoire. Nous avons toutefois retenu deux questions qui, bien qu'elles ne soient pas rattachées à la crise actuelle, sont intimement liées à la Loi de l'impôt sur le revenu et constituent une source de grande inquiétude pour les artistes. Il s'agit du calcul du revenu moyen et du don d'oeuvres d'art à des organismes de bienfaisance ou à des établissements publics.

Calcul du revenu moyen

L'élimination du calcul général de la moyenne appliqué à tous les contribuables et le remplacement des contrats de rentes d'étalement du revenu (CRER) par un nouveau mécanisme d'étalement dans le budget de novembre 1981 ont nui aux artistes.

Ces derniers jouissent rarement d'un revenu sûr ou prévisible. Certaines années, leur revenu peut être très élevé parce qu'ils ont réalisé une commande importante ou donné une exposition solo ou encore parce qu'ils se sont vu décerner un prix ou une bourse, mais il peut aussi être très faible lorsqu'ils consacrent toute une année à préparer une exposition ou à réaliser une commande ou encore lorsqu'ils doivent subir les conséquences de la faillite d'un négociant.

Étant donné que les artistes sont rarement nantis, même lorsqu'ils ont de "bonnes années", le fait d'avoir à payer à l'avance un impôt au taux le plus élevé les empêche le plus souvent de tirer parti des nouvelles dispositions.

Nous recommandons par conséquent le retour au calcul général de la moyenne ainsi qu'aux contrats de rentes d'étalement du revenu pour les artistes ou encore l'adoption d'une disposition semblable.

Dons

Il y a des années que l'on discute de la façon de considérer les artistes qui font don de leurs oeuvres. Au fur et à mesure qu'augmente l'intérêt suscité par les ventes aux enchères d'oeuvres d'art et que, par conséquent, se multiplient les demandes des sociétés de bienfaisance, les artistes se trouvent de plus en plus souvent contraints de dire non. A l'encontre des collectionneurs, les artistes, eux, ne retirent aucun avantage lorsqu'ils font don de leurs oeuvres à une société de bienfaisance ou à un établissement public. C'est un fait très peu connu sauf dans les milieux artistiques.

La Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels constitue une mesure importante en vue de préserver le patrimoine historique du Canada pour tous les Canadiens. Comment expliquer alors que nos artistes contemporains ne soient pas encouragés à contribuer à notre patrimoine futur ?

À l'heure actuelle, lorsqu'un artiste fait don d'une de ses oeuvres, il peut recevoir un reçu pour fins d'impôt d'un montant égal à la juste valeur marchande de l'oeuvre en question, mais il doit ensuite inclure ce montant dans le calcul de son revenu, de sorte qu'il n'en retire aucun avantage. Ainsi, tout ce qu'il peut réclamer à titre de déduction, ce sont les dépenses qu'il a engagées pour réaliser l'oeuvre en question.

Si, toutefois, les artistes étaient encouragés à faire don de leurs oeuvres à des établissements publics, tout le monde en bénéficierait: les artistes auraient droit à une déduction fiscale, les musées enrichiraient leurs collections et le public aurait accès à un plus grand nombre et à une plus grande diversité d'oeuvres d'art canadiennes.

La crainte que les artistes vont s'empresse d'encombrer les musées de leurs oeuvres invendues n'a guère de fondement. Car, les artistes préfèrent vendre leurs oeuvres que de les donner et il y a peu de chances que les musées acceptent de se charger du soin et de la conservation d'oeuvres qui n'ont pas de place dans leurs collections.

Il existe déjà des formules qui pourraient servir de mesures d'encouragement aux artistes. Leurs dons pourraient par exemple être considérés au même titre que ceux des collectionneurs, de sorte qu'ils recevraient un reçu pour fins d'impôt d'un montant égal à la juste valeur marchande (ou au prix de vente et de vente aux enchères de l'oeuvre.) Si cela posait un problème du fait que le don proviendrait du "stock" de l'artiste, on pourrait lui permettre de réclamer à la place une perte en capital égale à la valeur de l'oeuvre. Bien que cette dernière formule soit moins avantageuse sur le plan fiscal, elle permettrait du moins de reconnaître l'importance de ces dons.

Il convient d'ajouter que ni l'une ni l'autre de ces formules n'est la solution idéale. Le Front des artistes canadiens est entièrement d'accord avec ce que proposent les Organisations nationales volontaires dans leur document intitulé "Donnant donnant". Mais, jusqu'à ce que ces recommandations puissent être examinées plus à fond, il faut prévoir un mécanisme quelconque qui tienne compte des dons faits par les artistes.

Dans l'intervalle, nous recommandons que les artistes visuels bénéficient du même dégrèvement fiscal que les collectionneurs lorsqu'ils font don d'une de leurs oeuvres.

Faute de quoi, nous recommandons que les artistes qui font don d'une de leurs oeuvres soient autorisés à réclamer une perte en capital, jusqu'à concurrence de la juste valeur marchande de l'oeuvre.

Comme on ne manquera pas de s'en rendre compte, le Front des artistes canadiens est désireux, lui aussi, de trouver des solutions pratiques et appropriées à la crise actuelle. Nous nous inquiétons, toutefois, de ce que la solution qui paraît indiquée dans l'immédiat pourrait nous conduire à une nouvelle crise d'ici quelques années. Or, pour éviter que la chose ne se reproduise, il importe de bien comprendre ce qui a causé la situation actuelle.

L'AVENIR

Le Canada est un pays capitaliste. Nos lois et nos politiques fiscales sont conçues de manière à favoriser les investissements susceptibles de contribuer à notre croissance économique et de procurer des bénéfices à l'investisseur. La crise actuelle n'aurait pas dû nous surprendre. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle ne se soit pas produite plus tôt, étant donné que nos lois et nos politiques économiques ne tiennent absolument pas compte de l'unicité d'un des plus importants secteurs de notre société, celui des artistes créateurs.

Les beaux-arts (abstraction faite des industries culturelles qui n'entrent pas dans notre sujet) ne sont rentables et cela est particulièrement vrai du point de vue des créateurs qui sont la raison d'être de l'ensemble de la communauté artistique. Tout au long de l'histoire, ce secteur a dû être subventionné, et il en est de même aujourd'hui.

Si l'on prend l'exemple d'un orchestre symphonique, le musicien qui fait partie de cet orchestre complète son revenu ou se subventionne en enseignant ou en acceptant d'autres engagements à titre individuel, l'orchestre est subventionné par divers paliers de gouvernement et les spectacles sont subventionnés notamment au moyen de campagnes de souscription et du patronage des entreprises. C'est seulement grâce à ces divers types de subventions que le public peut jouir des spectacles que lui destine l'orchestre symphonique.

De même, il y a certains artistes dont les oeuvres plaisent à un grand public et qui peuvent compter à un moment donné, sinon réaliser un profit, du moins vivre de leur travail d'artiste. Il existe aussi un groupe d'artistes peut-être encore plus nombreux dont les oeuvres n'attirent pas un public aussi vaste et qui, pourtant, sont tout aussi importants. Ces oeuvres trouvent aussi leur place dans notre société, que ce soit directement ou indirectement. Mais leurs auteurs ne seront jamais en mesure de réaliser un bénéfice, pas plus que l'orchestre symphonique ou la troupe d'opéra.

Voilà donc la cause de la crise actuelle: des lois et des règlements conçus en fonction d'un système axé sur la réalisation d'un profit sont appliqués à des activités qui le plus souvent ne sont pas rentables. Tant que cette contradiction persistera, les crises continueront de se produire à intervalles réguliers.

Chacun doit accepter sa part de responsabilité pour l'impasse actuelle, car les artistes ont accepté d'être considérés comme des propriétaires de petites entreprises, ils se sont constitué en société, ils ont bénéficié de l'exemption de la taxe de vente fédérale prévue à l'intention des petits fabricants. Jusqu'à récemment, tout avait assez bien marché, à cause de l'attitude indulgente des autorités. Mais il est devenu évident, pour le plus grand malheur des artistes, que l'indulgence a des limites, que les jugements subjectifs peuvent avoir des effets désastreux et que les règles

conçues pour les entreprises ne peuvent être appliquées de façon équitable à la plupart des activités créatrices.

Certains prétendent que la Loi de l'impôt sur le revenu ne devrait même pas s'appliquer aux artistes créateurs, car l'apport de ces derniers à notre société est si précieux et leurs chances de réaliser un bénéfice sont si minimes que nous courons un grand risque quand nous permettons aux représentants de Revenu Canada de porter des jugements forcément subjectifs qui peuvent les intimider et les détourner de leurs activités créatrices. Le Canada peut-il se permettre de brimer ses créateurs et ses innovateurs en les exposant à la possibilité de se voir présenter une facture d'impôt qu'ils n'ont pas les moyens de payer ?

C'est une question sérieuse, dont nous ne pouvons nous détourner. Le Canada ne peut se permettre d'aliéner ses créateurs.

Quoi que nous en disions, nous réclamons effectivement un statut particulier pour les artistes, car ils constituent un groupe de personnes pas comme les autres, qui travaillent dans un contexte pas comme les autres. Ce contexte et les fluctuations de revenu associées au travail de l'artiste peuvent parfois présenter des similitudes tantôt avec la situation de l'agriculteur, tantôt avec celle du chercheur scientifique, tantôt avec celle de l'athlète. La situation des artistes n'est jamais identique à tous points de vue à celle d'aucun autre groupe. Tant que nous chercherons à les faire entrer dans un moule qui ne leur convient pas, les problèmes persisteront.

Sous sa forme actuelle, la Loi de l'impôt sur le revenu reconnaît un statut particulier à un grand nombre de Canadiens :

aux agriculteurs - qui pourront transmettre à la prochaine génération une partie de leur exploitation familiale sans que celle-ci soit assujettie à l'impôt sur les gains en capital;

aux pêcheurs - qui peuvent toucher des prestations d'assurance-chômage calculées d'après le chiffre de ventes brut du produit, même s'ils travaillent à leur compte;

aux propriétaires de petites entreprises - dont les revenus sont imposés au plus bas taux applicable aux entreprises à titre de mesure d'encouragement.

Tous ces groupes au sein de la société canadienne ont des problèmes particuliers auxquels les règlements spéciaux cherchent à remédier. L'objectif général qui sous-tend tous ces règlements est de prévoir une formule d'imposition juste et équitable pour tous. Aussi, ce que veulent les artistes canadiens, c'est que l'on reconnaisse leurs problèmes particuliers.

Certes, cela ne se fera pas du jour au lendemain, mais nous espérons que ce Comité saura reconnaître l'existence du problème et formuler des recommandations en vue d'atténuer la crise actuelle et qu'il poursuivra ensuite ses consultations avec les milieux artistiques en vue de trouver des solutions à long terme.

RECOMMANDATIONS

1. Que le Comité permanent des communications et de la culture exhorte le ministre du Revenu national à interrompre les vérifications comptables et la fixation de nouvelles cotisations à l'endroit des artistes jusqu'à ce que le Comité ait terminé son étude et présenté ses recommandations à la Chambre des communes.
2. Qu'aux fins d'évaluation, l'inventaire de l'artiste soit jugé comme n'ayant aucune juste valeur marchande.
3. a) Que les artistes soient autorisés à choisir entre le système de comptabilité de caisse, le système de comptabilité d'exercice et le système modifié de comptabilité d'exercice.
b) Que les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu concernant les "droits ou les choses" soient modifiées de façon que les oeuvres invendues des artistes décédés deviennent un bien en immobilisations.
4. a) Que les artistes professionnels des arts visuels ne soient pas assujettis au test de l'expectative raisonnable de profits.
b) Que soient élaborées des lignes directrices qui refléteront fidèlement la situation des artistes visuels et qui permettront dans ce contexte, d'interpréter et d'appliquer avec équité, le test de l'expectative raisonnable de profits; nous recommandons en outre que les dispositions voulues soient prises pour reporter les pertes déductibles.
5. Que les artistes visuels soient autorisés à déduire de leur revenu les frais rattachés à l'exercice de leur métier.
6. Que soient élaborées des lignes directrices autorisant les bureaux de district à s'occuper équitablement des subventions destinées aux artistes et provenant d'autres conseils des arts et du public.
7. Le retour au calcul général de la moyenne ainsi qu'aux contrats de rentes d'étalement du revenu pour les artistes ou encore l'adoption d'une disposition semblable.
8. a) Que les artistes visuels bénéficient du même dégrèvement fiscal que les collectionneurs lorsqu'ils font don d'une de leurs oeuvres.
b) Que les artistes qui font don d'une de leurs oeuvres soient autorisés à réclamer une perte en capital, jusqu'à concurrence de la juste valeur marchande de l'oeuvre.

RÉFÉRENCES

Le Conseil des Arts du Canada dans les années quatre-vingt - Après le rapport Applebaum-Hébert, Conseil des arts du Canada, Ottawa, 1983

L'impôt sur le revenu des artistes canadiens, Conseil des arts du Canada, Ottawa, 1984

CARFAC News, vol. 8, n^o 3, Front des artistes canadiens (CARFAC), Ottawa, octobre 1983, pp. 2-4 *

CARFAC News, vol. 9, n^o 1, Front des artistes canadiens (CARFAC), Ottawa, février 1984, pp. 2-5 *

The Cost of Earning as a Visual Artist, CARO, Toronto, 1981 *

An Economic Impact Assessment of the Fine Arts, Conseil des arts du Canada, Ottawa, 1983 *

Economics and the Arts, J.K. Galbraith, conférence donnée à Stratford, en juillet 1983

Les dépenses - Quand sont-elles déductibles, P.K. Rowan, Legg. Front des artistes canadiens (CARFAC), Ottawa, 1983 *

La fiscalité fédérale et les artistes au Canada - Analyse, R. Disney, ministère des Communications, Ottawa, 1978

Parallélogramme, vol. 9, n^o 3, Association des centres nationaux d'artistes à but non lucratif (ANNPAC), Toronto, février 1984, pp. 10-12 *

La situation des artistes en arts plastiques au Canada - 1978, ministère des Communications, Ottawa, 1983 *

Rapport du Comité d'étude de la politique culturelle fédérale, L. Applebaum et J. Hébert, ministère des Communications, 1982

L'impôt et les arts plastiques canadiens, Front des artistes canadiens (CARFAC) Winnipeg, 1980 *

* Exemplaire ci-joint



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Artists' Representation:

Mrs. Pat Durr, National Representative;
Jane Condon, National Director.

Du Front des artistes canadiens:

M^{me} Pat Durr, représentant national;
M^{me} Jane Condon, directeur national.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Tuesday, March 20, 1984

Le mardi 20 mars 1984

Chairman: Douglas Fisher

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

CONCERNANT:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 20, 1984

(8)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 8:15 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Crombie, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Masters.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Actors' Equity Association: Mrs. Daphne Goldrick, Vice-President-Internal; Mr. B.J. Legge, Q.C., Barrister and Solicitor; Mr. Graham Spicer, Executive Director and Mr. Christopher Marston, Assistant Executive Director.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1).*)

Mr. B.J. Legge, Q.C. and Mrs. Daphne Goldrick made an opening statement and, with other witnesses, answered questions.

At 9:40 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 20 MARS 1984

(8)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 20 h 15, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crombie, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Masters.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De la «Canadian Actors' Equity Association»: M^{me} Daphne Goldrick, vice-présidente pour les affaires internes; M. B.J. Legge, c.r., avocat; M. Graham Spicer, directeur exécutif; Mr. Christopher Marston, directeur exécutif adjoint.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1).*)

M. B.J. Legge, c.r., et M^{me} Daphne Goldrick font une déclaration puis eux-mêmes et les autres témoins répondent aux questions.

A 21 h 40, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, March 20, 1984

• 2013

The Chairman: The meeting is called to order.

I love being a chairman of a meeting. I have never done this before, but you get the rare treat to bang the hammer.

Now, I understand we are going to have an informal statement from our witnesses, the Canadian Actors' Equity Association; and I understand that they are led by Daphne Goldrick, is that correct? Are you the delegated chairman, as it were?

Mrs. Daphne Goldrick (Vice-President, Canadian Actors' Equity Association): Yes, Mr. Chairman, I am the vice-president of the Canadian Actors' Equity Association.

The Chairman: All right. Could you introduce your colleagues and then, however you see fit, please make a brief presentation. Then, as I explained before the meeting, we will ask Mr. Crombie to take 20 minutes; Mr. Orlikow, 20; and then I will probably ask a few questions as well. If we follow a very productive habit that we developed—a tradition we developed in the last meeting—we may become more informal after the first round of questions.

Mrs. Goldrick, please.

Mrs. Goldrick: Thank you, Mr. Chairman. I would like to introduce our counsel, Mr. Bruce Legge, Q.C.; our executive director, Mr. Graham Spicer; and our assistant director, Mr. Christopher Marston. And with that, Mr. Chairman, I would like to turn our statements over to our counsel, Mr. Bruce Legge. Thank you.

Mr. Bruce J. Legge, Q.C. (Solicitor, Canadian Actors' Equity Association): I do not propose, Mr. Chairman and gentlemen, to read our script, which you have before you. But I would like to highlight it briefly.

If we start with the Actors' Equity in Canada, we start off by saying that you have the authority to make recommendations and, therefore, Mrs. Goldrick and all of us are happy to be here.

The second thing is that Actors' Equity has 2,800 members across Canada. And we have not said it, but I know that you know that they are ballet dancers, performers on stages, stage managers, directors, choreographers, actors, that sort of thing.

We set the scene in this paper with the decision about the Mermaid Theatre actors being employees. We strengthen that by saying that this problem was studied and reported upon and analysed by Russell Disney, and not acted upon. And that is our opening position.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 20 mars 1984

Le président: Je déclare la séance ouverte.

Je n'ai jamais présidé une séance, mais ça me plaît beaucoup: pour une fois, je peux me permettre de brandir le marteau.

Notre témoin d'aujourd'hui, la *Canadian Actors' Equity Association*, avec à sa tête Daphne Goldrick, si j'ai bien compris, va nous faire une déclaration. Vous avez été déléguée présidente, n'est-ce pas?

Mme Daphne Goldrick (vice-présidente, Canadian Actors' Equity Association): Oui, monsieur le président, je suis vice-présidente de la *Canadian Actors' Equity Association*.

Le président: Très bien. Voudriez-vous donc, après avoir présenté vos collègues, faire une brève déclaration d'ouverture; ensuite, comme je l'ai expliqué avant la réunion, M. Crombie et M. Orlikow auront chacun 20 minutes pour vous poser des questions, et je me joindrai probablement à eux. Si nous procédons de la même manière que nous l'avons fait lors de la dernière séance—manière qui a donné d'excellents résultats—nous pourrions engager une discussion plus libre après le premier tour de questions.

Madame Goldrick, je vous donne la parole.

Mme Goldrick: Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais vous présenter notre avocat, M. Bruce Legge, C.R.; notre président en exercice, M. Graham Spicer, et notre directeur adjoint, M. Christopher Marston. Sur ce, monsieur le président, je voudrais donner la parole à notre avocat, M. Bruce Legge. Je vous remercie.

M. Bruce J. Legge, C.R. (avocat, Canadian Actors' Equity Association): Monsieur le président, messieurs, je n'ai pas l'intention de vous donner lecture de notre mémoire, que vous avez sous les yeux, et je me contenterai de vous en indiquer brièvement les points saillants.

Puisque vous êtes habilité à faire des recommandations, Mme Goldrick et nous tous sommes heureux, en tant que représentants de la *Actors' Equity* du Canada, d'avoir été conviés à présenter notre témoignage devant vous.

Actors' Equity compte 2,800 membres canadiens qui appartiennent—nous ne l'avons pas précisé—à différents corps professionnels: danseurs de ballet, artistes de la scène, régisseurs, metteurs en scène, chorégraphes, acteurs, etc.

Dans notre entrée en matière, nous rapportons la décision par laquelle les acteurs du *Mermaid Theatre* ont été déclarés employés. Et nous ajoutons que la question a fait l'objet d'un rapport et d'une analyse de Russell Disney, rapport auquel il n'a pas été donné suite. C'est là notre déclaration d'ouverture.

[Texte]

• 2015

On page 2, we have posed the conundrum: To be, or not to be, an employee when you are a member of Actors' Equity. And we started with the Interpretation Bulletin of the Ministry of National Revenue, which simply is a series of guidelines and which you, by now, will be very familiar with.

And on page 3, there is an interesting paragraph—Paragraph 6:

"In some cases, it will be clear whether a performing artist is carrying on a business or is an employee. For example, a member of the full-time staff of a radio or television station or network would normally be an employee. An actor or a musician who operates on a completely freelance basis, seeking and obtaining a variety of engagements, would normally be self-employed. However, in other situations the circumstances fall somewhere between these extremes and the determination of the question is more difficult."

So we have to say to you that part of the problem is the determination of the question. And in the brief, we have then followed on page 4 with a cheek by jowl presentation of some of the indications of an employee, on the one hand, and opposite that in section 9 of a self-employed person. And we hope that you find that convenient.

Well, then, to make the business come alive, on page 5 we have a letter which takes the theatres into our side, and it is from PACT, the Professional Association of Canadian Theatres. And there is a very interesting statement at the bottom of that section, on page 5, on self-employed—and this is for the theatre owners and theatre managers.

"At the same time, it was and still is my understanding that actors are generally engaged by Canadian theatres under contracts for services—that is, actors are self-employed. Accordingly, my understanding on this issue was one factor—although obviously not the only or determining factor—which I considered during the negotiations with Equity".

So we have guidelines which decide, we have people who employ, who have this concept, and then, to make it a little more interesting for you, we have put together a catalogue of facts at the bottom of page 5, from a very interesting revue which has been running in Toronto since February of 1981. And I want to take the time just to highlight some of the variety of activities that are in this. The production company has engaged a number of actors to participate in the revue. It is about seven at any one time, and this is typical of how the theatre operates.

The actors and the Production Company enter into an engagement contract which substantially conforms to the Canadian Actors' Equity Association agreement.

Such contracts are usually open-ended, so the actors do not normally participate in the revue for long periods of time. Typically, it says, actors are engaged for much shorter periods and they go on to do other things. And they are also engaged in self-improvement. While engaged in the revue, actors

[Traduction]

À la page 2, nous nous demandons comment sortir de ce dilemme: être ou ne pas être employé lorsque vous êtes membre de l'*Actors' Equity*. Nous commençons par examiner le Bulletin d'interprétation du ministère du Revenu national, qui est simplement constitué d'une série de directives que vous connaissez maintenant probablement fort bien.

À la page 3, on y trouve un paragraphe intéressant, le paragraphe 6:

Dans certains cas, il est clair qu'un artiste exploite une entreprise ou travaille à titre d'employé. Par exemple, un membre à temps plein du personnel d'une station ou d'un réseau radiophonique ou de télévision travaille habituellement comme employé. Un acteur ou un musicien pigiste à temps plein qui cherche et obtient divers engagements est habituellement une personne qui travaille à son propre compte. Dans d'autres cas, cependant, les circonstances se situent entre ces deux extrêmes et il est alors plus difficile de régler la question.

Ce que nous pouvons vous affirmer, c'est que la résolution de cette question constitue une partie du problème. À la page 4 de notre mémoire, nous mettons en regard certains des critères de l'employé, d'une part, et de l'autre, dans l'article 9, ceux d'une personne travaillant pour son propre compte. Nous espérons que vous trouverez cette présentation commode.

Pour mieux illustrer la question, nous reproduisons à la page 5 une lettre qui provient de l'Association professionnelle des théâtres canadiens. À la fin de ce chapitre, à la page 5, il y a une déclaration très intéressante sur les particuliers travaillant pour leur propre compte qui s'applique aux propriétaires et régisseurs de théâtre.

Concuremment, il me semblait, et il me semble toujours encore, que les acteurs sont généralement engagés par des théâtres canadiens sous contrat de louage de services, c'est-à-dire qu'ils travaillent pour leur propre compte. Cette notion a donc constitué l'un des facteurs—bien que ce ne fut pas le seul, ni le facteur déterminant—dont j'ai tenu compte au cours de mes négociations avec *Equity*.

Nous avons donc des directives qu'il faut respecter, nous avons des gens qui appliquent cette notion et ensuite, pour corser un peu les choses, nous avons, à la fin de la page 5, dressé une liste de faits basés sur une revue théâtrale très intéressante qui est produite à Toronto depuis février 1981. Je voudrais m'attarder quelques instants pour mettre en lumière certaines des activités variées qui la constituent. La compagnie théâtrale a engagé un certain nombre d'acteurs—they sont, à tout moment, au nombre approximatif de 7—et ceci est caractéristique du monde du théâtre.

Les acteurs et la compagnie théâtrale concluent un contrat d'engagement qui est conforme, pour l'essentiel, au contrat de la *Canadian Actors' Equity Association*.

Ces contrats sont généralement à durée indéterminée, de sorte que les acteurs, normalement, ne participent pas pendant très longtemps à la revue. Il est habituel, est-il dit dans ce texte, que les acteurs soient engagés pour des périodes beaucoup plus brèves, et aient ensuite d'autres occupations. Ils

[Text]

provide their own makeup and frequently attend music lessons and dancing lessons and all of that sort of self-improvement at their own expense.

And significantly, each member of the cast regularly auditions for other shows.

This catalogue of facts, I think, shows you that this is not like working for a law office or for the Civil Service. It is a very transitory, changing world in which actors participate.

And then I have gone to the judicial side of it with the Mermaid Theatre Society as appellant and the Minister of National Revenue as respondent, on page 7. And we have the decision of Walsh, J. as the Umpire under the Unemployment Insurance Act. In one case he makes three different kinds of findings about the Mermaid Theatre, which I certainly leave for you to read. But it shows that in the deciding—if you are going to decide based on guidelines, based on judicial skills, based on facts—you come to different kinds of conclusions, depending on the fact situation.

• 2020

We end up with a recommendation by really going along with the Canada Council. On the last page we quote Maureen Forrester, and point out to you that change can be made in two ways. It can be made administratively by the department or the adjudicators deciding that really actors are self-employed people—and deciding that, generally speaking, in most cases. I simply pose to you the problem. If they did that, there would be occasions, because it is a complex sort of decision-making, on which the adjudicator would feel that really in this instance they are not self-employed.

What we are suggesting is that if it were done administratively, Mr. Chairman, all you are really doing is shifting the onus. If the department says that in this instance they are not actors who are self-employed, then the onus should be on the department to prove that they are not actors who are self-employed, and not on the actors to prove that they are.

So we have gone along with Miss Maureen Forrester in that. Above all, we have put in their recommendation 3.0 from the Canada Council, which talks about the dual status of artists as recognized in the Disney report:

... or alternatively, that provisions governing employee deductions be amended in the Income Tax Act to allow deductibility of extraordinary expenses which in the past usually have been associated with self-employed artists and performers.

That is all I want to say about our paper, which I trust you will find interesting. It has one omission, a purposeful omission, because Miss Goldrick, as national vice-president

[Translation]

suivent également des cours de perfectionnement. Pendant le temps où ils participent à la revue, les acteurs fournissent leur propre maquillage; très souvent, ils prennent, à leur propre frais, des leçons de musique et de danse.

Enfin, il est également habituel que chacun des membres de la distribution se présente à des auditions pour d'autres spectacles.

Cette liste de caractéristiques vous fait aisément comprendre que les conditions du travail de théâtre ne sont nullement semblables à celles d'un cabinet d'avocats, ou de la Fonction publique. L'acteur évolue dans un monde essentiellement éphémère et en mutation constante.

Je passe ensuite, à la page 7, à l'aspect judiciaire de la question en citant l'affaire où la *Mermaid Theatre Society* était l'appelant et le ministre du Revenu national le défendeur, et je cite la décision de J. Walsh, arbitre de la Commission de l'assurance-chômage. Je vous laisse le soin de lire son jugement, qui comporte trois différentes sortes de conclusions, mais qui montre bien qu'en matière de décisions si l'on s'appuie sur les directives, et en se basant sur des faits, et sur l'expérience des questions juridiques, on en arrive à des conclusions toutes différentes selon la situation en question.

Nous concluons avec une recommandation qui s'aligne sur celles du Conseil des arts du Canada. A la dernière page, nous citons M^{me} Maureen Forrester et vous faisons remarquer qu'on peut envisager deux façons de procéder à un changement: soit par voie administrative, le ministère ou les arbitres décidant que les acteurs sont des gens travaillant pour leur propre compte et s'en tenant, dans la plupart des cas, à cette décision. Je vous expose tout simplement la situation. Si cette voie était adoptée, il arriverait, compte tenu de la complexité des situations, que l'arbitre doive décider qu'en l'occurrence, une personne ne peut vraiment pas être considérée comme travaillant à son propre compte.

Ce que nous voulons dire par là, monsieur le président, c'est que si l'on procédait par voie administrative on inverserait le fardeau de la preuve: si le ministère décidait, dans un cas particulier, qu'il ne s'agit pas d'acteurs travaillant à leur propre compte, il lui incomberait d'apporter les preuves à l'appui de cette décision; ce ne serait pas aux acteurs de prouver qu'ils travaillent à leur propre compte.

Nous nous sommes, sur ce point, rangés à l'opinion de M^{me} Maureen Forrester et avons surtout tenu à conserver la recommandation 3.0 du Conseil des arts du Canada, qui mentionne le double statut des artistes, comme le propose le rapport Disney:

... ou encore d'inclure dans les déductions des employés les dépenses extraordinaires qui ont traditionnellement été reliées aux artistes considérés comme travailleurs autonomes.

C'est tout ce que je voulais dire sur notre mémoire, que vous trouverez, j'en suis sûr, intéressant. Il comporte toutefois, à dessein, une omission, car M^{lle} Goldrick, en tant que vice-

[Texte]

representing the president and council of equity, wants to talk at some time convenient to you about block-averaging.

The Chairman: Thank you, Mr. Legge.

Would you like to do that now, Miss Goldrick?

Mrs. Goldrick: Yes; thank you, Mr. Chairman.

I have had personal experience of income averaging. I found it to be extremely useful, in that some years are good years, some years are not good years, and some years are terrible years. It is very difficult in this business to look ahead and figure out, except under exceptional circumstances, exactly what kind of a year you are going to have. You always hope it is going to be a good year, but unfortunately sometimes it is not.

In my own personal experience, when I was able to use income averaging I found it to be very helpful. In other words, it sort of lessened the burden or the blow. I know that members of the profession have found it very onerous to have that removed, because we no longer can do that.

The Chairman: Can I ask a technical question? Onerous to remove what, now—IAACs, or other income-averaging instruments, or the general averaging formula that was previously applied?

Mrs. Goldrick: I am not entirely sure which one of those applies; but I do know that we could do that before and we no longer can do that. The last time I went to my accountant and got my income tax done, he said: I am sorry, we cannot do that anymore.

The Chairman: Okay, I do not want to pre-empt. I am hoping to draw out your thoughts, but why do we not wait and let the other people ask questions. If my questions have not been answered by the time we get around them, we will come back to this topic. I think it is a very interesting topic, well worth exploring.

Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman. First of all let me congratulate the deputation on the quality of the brief. I do not think there are any questions arising from it that are not at least answered within the context of the brief, so I am very impressed, as I think other members are.

I have one or two questions. I believe I could follow up on the questions raised by the chairman with respect to block-averaging or cash basis. Other witnesses have come before the committee; some have argued for block-averaging or IAAC, and others have argued for a cash basis. I just wondered if it was your view, depending on the art involved and/or the individual artist involved, that they should have the choice rather than being predetermined as to whether or not they are going to be taxed on a block averaging or on an individual cash basis?

[Traduction]

président national représentant le président et le conseil d'administration, voudrait, quand vous le jugerez bon, vous parler de l'étalement des revenus.

Le président: Je vous remercie, monsieur Legge.

Êtes-vous disposée à faire cela maintenant, mademoiselle Goldrick?

Mme Goldrick: Oui, je vous remercie, monsieur le président.

Je connais d'expérience l'étalement du revenu, et ai trouvé cette possibilité fort utile, en ce sens qu'il y a des années fastes, des années qui le sont moins et d'autres qui sont catastrophiques. Dans notre profession, il est très difficile de prévoir l'avenir et, sauf circonstances exceptionnelles, de prévoir exactement ce que nous réserve une année. On espère toujours pour le mieux, mais malheureusement, on est souvent déçu.

J'ai trouvé fort utile, d'après ma propre expérience, de pouvoir recourir à l'étalement du revenu, qui me permettait d'alléger la charge, d'atténuer le coup. Parce que cette possibilité a été supprimée, je sais que les membres de notre profession en ont beaucoup pâti.

Le président: Puis-je vous poser une question technique? De quelle suppression avez-vous pâti? Les C.R.V.I. ou autre instruments d'étalement du revenu, ou la formule générale d'étalement qui était utilisée autrefois?

Mme Goldrick: Je ne sais pas au juste lequel de ces instruments est applicable, mais je sais que c'est une possibilité qui nous était donnée autrefois, et qui nous a été retirée. La dernière fois que j'ai donnée ma déclaration à remplir à mon comptable, il m'a dit qu'à son grand regret, cette formule ne pouvait plus être utilisée.

Le président: Bon, je ne veux pas préjuger. Je voulais simplement connaître votre opinion, mais nous ferions peut-être mieux d'attendre que d'autres vous posent des questions. S'il n'y est pas répondu entre-temps, nous reviendrons plus tard là-dessus. C'est un sujet qui me paraît fort intéressant et qui mérite d'être approfondi.

Monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président. Permettez-moi tout d'abord de vous féliciter de la qualité de votre mémoire. Aucune question ne me vient à l'esprit à laquelle il n'ait déjà été répondu dans le mémoire, qui m'a paru excellent, ainsi je crois, qu'à mes collègues.

Je voudrais toutefois vous poser une ou deux questions, qui font suite aux questions soulevées par le président à propos de cette question d'étalement du revenu ou de tiers provisionnel. D'autres témoins ont comparu devant le Comité, dont certains ont plaidé en faveur d'un étalement d'une moyenne, ou d'un C.R.V.I., alors que d'autres préféreraient le tiers provisionnel. Je me demandais simplement si à votre avis, suivant l'art ou l'artiste, on ne devrait pas avoir le choix plutôt que de se faire dire à l'avance si l'on va être imposé suivant la formule de l'étalement ou suivant les recettes personnelles?

[Text]

• 2025

Mrs. Goldrick: In my own case, it was block averaging, and that was what was beneficial to me.

Mr. Crombie: Sure.

Mrs. Goldrick: Now in the case perhaps of another medium say—correct me if I am wrong . . .

Mr. Legge: Visual arts.

Mrs. Goldrick: —Yes, visual arts. That is something quite different. But in our particular medium, on stage—and I think that would probably apply, not just to live theatre, but also to dancers and to opera singers as well—that form of averaging, the block averaging, is the thing that we found most beneficial to us.

Mr. Crombie: It makes sense then for the law not to predetermine whether or not artists, as a group, should be block averaged or cashed when it comes to . . .

Mrs. Goldrick: Yes.

Mr. Legge: Right. Well, sir, on that point, which is of course germane to the whole issue, the Walsh decision, which is in the brief that has the three different fact situations in one theatre, if you take people who are self-employed, obviously, the block averaging is more helpful to them because they may be without work for six months in one year and work eleven months in another. If you can run it over a three, four, five years for an average, it is much better for them; whereas, somebody who is employed in a house orchestra for the CBC, is more like an employee, and it does not really make much difference because their salary goes up so gradually, and they are not unemployed.

Mr. Crombie: Yes.

Mr. Legge: So for the performing art, the real actor, it is an advantage to have the block averaging.

Mr. Crombie: Okay. That is good to hear. I would like to say, by the way, when it comes to people who might be working for an orchestra, they do have different views, depending on what they can charge. As you have yourself employed them, you may or may not know that in the Toronto Symphony Orchestra they are now self-employed as they are in the Montreal Symphony.

However, my second question. There was nothing in the brief that I remembered when I read it that dealt with the definition of an artist. That may or may not be important to your concern. I would like to know whether it is important.

There are two definitions the committee has entertained from previous deputations. One is the definition from the Canada Council which contains some 11 criteria. There is also the definition of UNESCO. First of all I wondered if you felt that it was a useful thing for this committee to make some determination of the definition of an artist or whether it was kind of chasing of the will-o-the-wisp. Secondly, if it was worth

[Translation]

Mme Goldrick: Dans mon cas à moi, il s'agit de l'étalement et c'est ce qui est le plus avantageux pour moi.

M. Crombie: Certainement.

Mme Goldrick: Pour d'autres moyens de communication, si je ne m'abuse . . .

M. Legge: Les arts visuels.

Mme Goldrick: Par exemple, les arts visuels, c'est très différent. Pour nous, les comédiens de théâtre—et c'est sans doute vrai également pour les danseurs et les chanteurs d'opéra—cette forme d'étalement, sur un groupe d'années, est la formule la plus avantageuse.

M. Crombie: Il serait donc normal que la loi ne détermine pas d'avance quel groupe d'artistes devrait être imposé en fonction de l'étalement des revenus ou des recettes lorsque . . .

Mme Goldrick: En effet.

M. Legge: C'est vrai. À ce propos, l'affaire *Walsh* est directement reliée à cela. Vous trouverez le jugement dans le mémoire. On y retrouve trois situations différentes dans un même théâtre puisqu'il y a ceux qui sont à leur propre emploi et pour lesquels l'étalement sur un groupe d'années est plus avantageux parce qu'ils peuvent très bien se retrouver sans travail pendant six mois sur douze une année et travailler onze mois sur douze l'année suivante. Quand on peut faire une moyenne sur trois, quatre ou même cinq ans, c'est beaucoup plus avantageux. Par contre, pour quelqu'un qui est employé d'un orchestre de chambre par exemple à Radio-Canada, celui-ci a plutôt un statut d'employé. Par conséquent, la formule d'imposition ne change pas grand chose puisque le traitement augmente graduellement et qu'il ne connaît pas de période de chômage.

M. Crombie: Je comprends.

M. Legge: Mais pour l'acteur véritable, c'est avantageux de pouvoir étaler le revenu.

M. Crombie: Bien, cela fait plaisir à entendre. Je tiens toutefois à dire que pour ce qui est de ceux qui font partie d'un orchestre, ils ne partagent pas tous le même avis. Cela dépend en général de leur cachet. Comme vous avez dû en engager vous-même, vous savez probablement que les membres de l'Orchestre symphonique de Toronto sont considérés comme étant à leur propre emploi, comme c'est le cas de ceux de l'Orchestre symphonique de Montréal.

Passons toutefois à une autre question. Nulle part dans le mémoire on ne parle de la définition d'un artiste. Ce n'est peut-être pas pertinent dans votre cas. Je voudrais savoir si c'est important pour vous.

Le Comité a déjà vu deux définitions proposées par d'autres témoins. Il y en a une suggérée par le Conseil des Arts du Canada qui comporte quelque 11 critères. Il y a aussi une définition proposée par l'U.N.E.S.C.O. Premièrement, je me demande si vous croyez qu'il serait utile pour le Comité d'essayer de définir ce qu'est un artiste ou croyez-vous que ce serait un exercice futile. Deuxièmement, si la définition en

[Texte]

defining it, was there some quality of difference of import between the UNESCO definition and the definition from the Canada Council? Thirdly, have you anything else to say about a definition that I have not covered in the first two questions?

Mr. Graham Spicer (Executive Director, Canadian Actors' Equity Association): We have looked at the UNESCO definition, of course. We are familiar with that. We think that is the best one we have seen. I do not think the Canada Council is exactly a definition, although it contains a lot of the elements that one would need. Yes, it is more of a catalogue.

One thing we do think is missing from the UNESCO definition that could perhaps be added, is membership in a professional association.

Mr. Crombie: This is contained in the Canada Council definition?

Mr. Spicer: Yes. Yes, right.

Mr. Crombie: Okay. Thank you.

One final question, Mr. Chairman, and it may be an opportunity for a second round. One of the things that we have been urging—certainly I have been urging, and I think other members of the committee have been as well—is that groups who are affected by the current legislation and looking for redress, try and make sure they can determine, for the benefit of the committee, those areas, which are amenable to interpretation of the law, through ministerial reinterpretation, and those which will redress this (*sInaudible—Editor*)s only through new legislation. The reason I mention that, of course, is that new interpretation is done faster, particularly in this election year, to be blunt.

• 2030

Clearly you mentioned that point, but I have not seen anything that would suggest you have divided your concerns and said these can be looked after by interpretation and these can be looked after by new law. Is there any concern I have missed that says new law has to look after it?

Mr. Legge: The Canada Council thing, sir, at the end of our brief, dealt with that. Maureen Forrester's idea about those things that can be dealt with administratively, as opposed to legislatively—and I will cite an example for you. Determining whether a person is an employee or a self-employed person simply by ministerially shifting the onus for the decision-maker can mean that they can do a lot administratively, and if it is not correct the onus is on the department rather than on the individual; which is quite a hardship for a fellow who has only worked three months in two years—to find that somehow or other he ends up by being an employee instead of self-employed.

Mr. Crombie: Thank you very much.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Crombie.

[Traduction]

valait la peine, voyez-vous une différence importante entre la définition de l'U.N.E.S.C.O. et celle du Conseil des Arts? Troisièmement, avez-vous autre chose à dire à propos d'une définition et dont je n'aurais pas déjà parlé dans mes deux premières questions?

M. Graham Spicer (Directeur exécutif, Canadian Actors' Equity Association): Nous avons étudié la définition de l'U.N.E.S.C.O., évidemment. Nous la connaissons bien. Nous croyons que c'est la meilleure qui soit. Je ne considère pas celle du Conseil des Arts comme une véritable définition même si elle renferme plusieurs des éléments nécessaires. Pour moi, c'est plutôt un catalogue.

Il manquerait toutefois un élément à la définition de l'U.N.E.S.C.O. et que l'on pourrait peut-être ajouter, ce serait l'appartenance à une association professionnelle.

M. Crombie: Est-ce qu'on trouve cela dans la définition du Conseil des Arts?

M. Spicer: En effet.

M. Crombie: Bien. Merci.

Une dernière question, monsieur le président, et j'aimerais aussi avoir droit à un second tour. Personnellement, j'insiste beaucoup—et je crois que c'est la même chose pour d'autres membres du Comité—pour que les groupes touchés par la loi actuelle qui cherchent à la modifier justement, essaient de déterminer, pour la gouverne du Comité, quelles dispositions pourraient faire l'objet d'un nouveau bulletin d'interprétation ministériel et lesquelles ne pourraient être améliorées que par un amendement. Si je pose la question c'est qu'il est toujours plus rapide de donner une nouvelle interprétation surtout, pour être franc, au cours d'une année d'élection.

Il est vrai que vous l'avez mentionné, mais je ne crois pas que vous ayez divisé la question entre ce qui peut s'arranger par voie d'interprétation et ce qui peut se régler par l'adoption d'une nouvelle loi. Ais-je manqué quelque chose à l'effet qu'une nouvelle loi pourrait régler le problème?

M. Legge: L'affaire du Conseil du Canada, monsieur, à la fin de notre mémoire, portait précisément là-dessus: ce que Maureen Forrester disait au sujet des choses qui pouvaient se régler administrativement par opposition à législativement, et je vais vous en donner un exemple. La question de savoir si une personne est un employé ou un entrepreneur autonome montre qu'il est possible de faire beaucoup sur le plan administratif si on fait simplement déplacer le fardeau de la décision à l'intérieur du ministère, et si la décision n'est pas la bonne, c'est le ministère et non l'artiste qui est en cause; parce qu'il est très difficile pour une personne qui n'a travaillé que pendant trois mois en deux ans d'apprendre qu'il est réputé être un employé et non un entrepreneur autonome.

M. Crombie: Merci beaucoup.

Merci monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Crombie.

[Text]

Mr. Masters has a short comment, but he could make that a long comment if he chose to do so.

Mr. Masters: Thank you, Mr. Chairman. I do not think it will be long.

I apologize to the witnesses for being late in arriving, but I think your representation is extremely valuable. I think it also points up the essential dilemma the government finds itself in, which is the difficulty in recognizing what actors—and I will zero in on that area—are really all about. It seems to me what the government will have to deal with, and what you are groping for, is a mechanism that is simple, that is immediate, and is “now”.

I think you mentioned the fact of the difficulty of averaging. I think actors and many people are forever looking for that great year that is just about to come but that may never come until it is too late. What we are looking for, and what I think you are probably trying to suggest, is to help us find a way to address the artistic community, particularly from the point of view of actors, in a way that is fair and equitable. You just mentioned yourself, sir, that there are times when actors are finding that they suddenly have a tax problem and they have worked three months of the year.

Do you visualize... and maybe this is what I am coming around to—some better mechanism than just trying to fit it into the regulations that we now have? There is something very different about the artist; particularly I think the actors have a particular problem. They make a special contribution in so many ways. Some make it very big, once in a while, and some struggle through in groups like the Magnus Theatre in Thunder Bay, where they make such a great contribution to the artistic community and those lovers of the arts say, well, we are glad to have you here to perform—but the remuneration is really not equal to the amount of praise that is received.

I suppose that is a long way of saying do you visualize an evolution of a better and simpler method of addressing the actors, in particular?

Mr. Legge: I would just like to say that you characterize the question perfectly. I know that Ms Goldrick wants to say something afterwards.

My field of the law has to do really with associations and with medical legal matters. If you look at veterans, for example, or at disabled workmen, for example, everything to do with their benefits has what is called a “benefit of the doubt clause”, so if the evidence comes out and the scales are evenly balanced, or almost evenly balanced, the veteran or the injured workman will get the benefit of the doubt, because of what he is. He has done something; he has been a worker who is injured; he is a veteran who was wounded, so he is entitled to a benefit of the doubt.

• 2035

My suggestion then to the Hon. David Crombie was that administratively, since actors wish to be considered as self-employed, which leads them to averaging, leads them to

[Translation]

M. Masters voudrait faire un bref commentaire, mais il peut en faire un long s'il le veut.

M. Masters: Merci, monsieur le président. Je ne crois pas que ce sera long.

Je prie les témoins de m'excuser d'être arrivé en retard, mais je pense que votre mémoire est extrêmement utile. Je pense qu'il fait ressortir en quoi consiste essentiellement le problème du gouvernement qui doit s'interroger sur le statut des acteurs, et c'est précisément là-dessus que porteront mes questions. Je pense que ce que le gouvernement doit chercher, et ce que vous demandez, c'est un mécanisme simple, qui sera appliqué immédiatement et qui reflète la réalité d'aujourd'hui.

Je pense que vous avez parlé du problème de l'étalement des revenus. Les acteurs, comme bien d'autres gens, attendent toujours cette heureuse année qui devrait être la prochaine, mais qui ne semble jamais venir avant qu'il ne soit trop tard. Ce que nous cherchons, et ce que vous nous proposez, je pense, c'est quelque chose qui nous aidera à traiter de façon juste et équitable le milieu artistique en général et les acteurs en particulier. Vous venez justement de dire, monsieur, que des acteurs se trouvent parfois soudainement aux prises avec un problème fiscal alors qu'ils n'ont travaillé que trois mois durant l'année.

Pensez-vous—et c'est peut-être là où je veux en venir—qu'il y a une autre solution meilleure que celle de simplement chercher à appliquer le règlement actuellement en vigueur? Il y a quelque chose de très différent chez les artistes; particulièrement chez les acteurs. Ils font une contribution spéciale sous de nombreux rapports. Certains gagnent beaucoup d'argent, cela arrive parfois, et d'autres se démènent dans des groupes comme la troupe Magnus Theatre à Thunder Bay dont la contribution au milieu artistique est considérable et qui est accueillie à bras ouverts par ces grands amateurs d'art, mais dont la rémunération n'est jamais égale à l'admiration qu'on porte aux artistes.

Je me prends peut-être un peu de loin pour vous demander si vous pensez qu'on en arrivera à une façon meilleure et plus simple de traiter les acteurs en particulier?

M. Legge: Je pense que vous avez très bien qualifié la question. Je sais que M^{me} Goldrick voudra ajouter quelque chose après.

Dans le domaine du droit, je me spécialise dans les associations et les questions médico-légales. Si vous prenez les anciens combattants, par exemple, ou les travailleurs invalides, tout ce qui a trait à leurs prestations est assorti de ce qu'il est convenu d'appeler une clause du bénéfice du doute, de sorte que lorsque la preuve est établie et que les échelles sont équilibrées ou presque équilibrées, l'ancien combattant ou le travailleur qui s'est blessé au travail aura le bénéfice du doute, à cause de son statut. Les travailleurs, les anciens combattants qui ont subi des blessures ont droit au bénéfice du doute, eux.

Ce que j'avais proposé à l'époque à l'honorable David Crombie c'était que les comédiens puissent se considérer comme des travailleurs autonomes, et aient ainsi droit à

[Texte]

expense deductions and this sort of thing, the department ought to be instructed ministerially that the actor gets the benefit of the doubt and that he be considered as an employee for those reasons of what he is—he is an actor and he needs that in order to keep on. But if he is not an actor in the view of the adjudicator, then it is the adjudicator's job to prove he is not and not the actor's to prove that he is. I hope that helps.

But you have to have some kind of weighting so that the self-employed person is not at a disadvantage in dealing with the decision-making process in taxation, and it is a very complicated field as nobody knows better than the members in this room.

Mrs. Goldrick: I would just like to add that on behalf of the members I represent it is very pleasing to us, and we are very pleased to hear you say that there has to be an effort made to understand the actor and the sort of situation we find ourselves in. Very often over the years we have felt that nobody understands us at all, and sometimes that can be rather discouraging, particularly when you are not absolutely certain what your status is *vis-à-vis* the income tax. So to hear you say that is very refreshing, I must say.

Mr. Masters: Thank you. Mr. Chairman, I said that not necessarily to make us all feel good about actors. You know, in this committee I have also played the devil's advocate, saying that income is income is income and should be taxed, but Mr. Chairman, through you to the group—and that is why I am impressed with the kind of presentation you have made—there is a real danger that we will try to make whatever amendments to legislation or regulations, or a combination thereof, that will still seem to be, and will in fact be, unrealistically bureaucratic to the poor artist who is struggling, who could have one very good eight months in the year and then have three years of really stretching. I am not just saying that to be sympathetic, I am just saying that deliberately to be on record that as these proceedings are studied there would be a greater attempt to bring whatever we do in taxation into the realm of practical reality.

We can theorize all we want, and forgive me, Mr. Chairman, for making a bit of a speech, but especially in the area of artists, and we could deal with directors and all of those, but I do not think they are quite in the same category, and having had some exposure to you the kind of thing most actors are up against, I think we have to really have on record notice that we have to find a better way to recognize what the arts are and then work at it from that point of view, rather than trying to make the actor fit into whatever rules and regulations we might have.

I really do not have any other questions, Mr. Chairman. I just could not resist getting off on that little dissertation.

The Chairman: Okay. We will now call on Mr. Orlikow, please.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I will not have too many questions, largely because what we have heard from Actors'

[Traduction]

l'étalement, aux déductions pour dépenses et à des dispositions semblables, reçoivent le bénéfice du doute au niveau de l'administration et au niveau du ministère et soient reconnus pour ce qu'ils sont, avec toutes les difficultés qu'ils éprouvent pour continuer à travailler. Si de l'avis de l'arbitre quelqu'un n'est pas comédien, c'est à l'arbitre de le prouver. Ce n'est pas sur le comédien que doit retomber le fardeau de la preuve.

Ce qu'il faut, c'est un moyen de rétablir l'équilibre de façon à ce que l'employé autonome ne soit pas désavantagé par les décisions touchant l'imposition. Comme nous le savons tous ici, c'est un domaine qui peut être extrêmement complexe.

Mme Goldrick: Au nom des gens que je représente, je voudrais vous dire à quel point il est agréable d'entendre de tels propos dans le sens d'une meilleure compréhension des comédiens et de leur situation. Au cours des années, nous avons souvent eu l'impression que personne ne nous comprenait. C'est quelque chose qui peut être très décourageant, surtout lorsqu'on n'est pas sûr de sa situation fiscale. Je trouve vos propos très rassurants à cet égard.

M. Masters: Merci. Je l'ai dit non pas seulement pour faire une bonne impression auprès des comédiens. Comme vous le savez, monsieur le président, je me suis parfois fait l'avocat du diable au cours des délibérations de ce Comité en invoquant qu'il fallait appeler le revenu par son nom et l'imposer comme tel. Il reste, monsieur le président, mesdames et messieurs, et c'est pourquoi je suis si impressionné par votre exposé ici ce soir, qu'il y a danger qu'en modifiant la Loi ou la réglementation, ou une combinaison des deux, nous continuions d'avoir un régime qui paraisse trop bureaucratique aux pauvres artistes qui parviennent à peine à se maintenir à flots, qui peuvent avoir une bonne période de huit mois, puis trois ans au cours desquels ils n'obtiennent plus rien. Je ne le dis pas pour me rendre sympathique auprès des artistes. Je tiens à ce que ce soit porté au compte-rendu de façon à ce qu'avec l'avancement des travaux du Comité il y ait un effort accru en vue de rendre le régime d'imposition beaucoup plus pratique.

Nous pouvons élaborer les plus belles théories, monsieur le président, je m'excuse de faire ici ce qui peut sembler un petit discours, mais pour vraiment venir en aide aux artistes, au Comité, nous pourrions parler des metteurs en scène et d'autres, mais ils ne sont pas vraiment dans la même catégorie, nous connaissons un peu leurs problèmes parce que nous les avons rencontrés maintenant, nous devons porter au compte-rendu ce que nous recherchons, c'est à dire une meilleure compréhension des arts et du domaine artistique en vue de construire à partir de là un régime qui convienne vraiment à leur situation.

Je n'ai pas d'autres questions, monsieur le président. Je m'excuse, mais je n'ai pas pu résister à l'envie de faire cette petite dissertation.

Le président: C'est à M. Orlikow.

M. Orlikow: Je n'aurai pas tellement de questions, monsieur le président, parce que ce que nous avons entendu ici ce soir de

[Text]

Equity tonight is really the same set of circumstances—each one a little different because of the particular occupations—we have heard from the groups that appeared before us up till now—ACTRA, Canada Council and the other organizations.

Could you tell me, and maybe give me an illustration, when you have a decision like *The Mermaid* or any other, what has been the attitude of the department? Have they said, this gives us a basis for judging a large number of similar cases? Or do they say, no, this is this one, but we are going to fight you—they may not say it—on every other one in the same way?

• 2040

Mr. Spicer: They have stated to us very definitely that they do not have a particular policy to rule our members working in theatres as employees, and that they treat each situation . . .

Mr. Orlikow: Does it then follow that a decision made in Halifax, in one way, can, in your opinion, for another group in Winnipeg, let us say, be treated in exactly the opposite way?

Mr. Spicer: Generally speaking, our members are considered self-employed, so that when a decision has been made against that sort of unwritten policy, then we have had to act. We have spent thousands of dollars on lawyers' fees, with respect, to try to get these decisions reversed, and we have been successful. There have been five of our theatres, where the members have been ruled employees, and we have had that decision reversed. We have dealt directly with Revenue Canada on these matters.

But it is very disheartening when one sees that artists are declared to be hobbyists by the department—professional artists who have committed their lives to their work. And when Russell Disney so well understood the position and this was just allowed to rust on a shelf, if paper can rust . . .

Mr. Orlikow: I do not know whether it is any consolation to you, but some of the best writers and visual artists have also been told . . . the most successful—that they are hobbyists. That does not help you very much. You say that you have had to fight five cases in theatres where there is really the same situation.

Mr. Spicer: Yes. Would you like to . . .

Mr. Christopher Marston (Assistant Executive Director, Canadian Actors' Equity Association): I would like to amplify on that a little bit. It may seem unfair to say that the Department of National Revenue has been totally unresponsive to our representations, but the point is made in our brief that basically the problem is that the onus is on the artist to prove that he is a self-employed person. What has happened in instances where a ruling has been made by an official, at a very low level, based, as you will again see in our brief, on interpretation bulletins which are vague, to say the least, is that the artist has been placed in a position where he has had to undergo the entire appeal process against the ruling. This is very long and can be very expensive. It has an immediate economic impact on the artist, because it makes a complete

[Translation]

l'*Actors' Equity* ressemble assez, avec quelques petites variantes qui tiennent compte de ces situations particulières, à ce que nous ont déjà dit des groupes comme l'A.C.T.R., le Conseil des Art et d'autres.

Dans des décisions comme celle visant le *Mermaid*, vous pouvez nous dire un peu quelle est l'attitude du ministère? Vous pouvez nous donner un exemple? Le ministère a-t-il indiqué qu'il pouvait se servir de ce précédent pour décider de cas semblables? Ou encore vous a-t-il fait part de son intention de lutter contre vous dans chaque cas?

M. Spicer: Il nous a indiqué très clairement qu'il n'avait pas de politique générale s'appliquant à nos membres travaillant dans des théâtres comme employés et qu'il avait l'intention de traiter chaque cas . . .

M. Orlikow: Ce qui fait que malgré la décision rendue à Halifax, la situation peut être tout autre à Winnipeg, par exemple?

M. Spicer: De façon générale, nos membres sont considérés comme des employés autonomes, de sorte que lorsqu'une décision va à l'encontre de cette règle non écrite, nous devons agir. Nous avons dépensé des milliers de dollars en honoraires d'avocats, ceci dit en toute déférence, en vue de faire renverser certaines décisions, et nous avons connu certains succès. Dans cinq de nos théâtres, nos membres avaient été déclarés employés, et nous avons pu faire renverser cette décision. Nous nous en sommes pris directement à Revenu Canada dans ces cas.

Il est quand même très décourageant pour des artistes professionnels voués à leur art de se faire considérer par le ministère comme des gens qui ont des hobbies. Après que Russell Disney ait si bien compris la situation que son rapport soit resté sur les tablettes . . .

M. Orlikow: Je ne sais pas si ce fait peut vous consoler, mais il y a des écrivains et des artistes visuels parmi les meilleurs, parmi les plus connus, qui nous ont dit que leur art était encore considéré comme un hobby. Je sais que c'est quelque chose qui ne vous est pas d'un grand secours. Vous avez dit que vous avez eu à vous défendre dans le cas de cinq théâtres où la situation était la même.

M. Spicer: Oui. Vous voulez en parler . . .

M. Christopher Marston (directeur exécutif adjoint, Canadian Actors' Equity Association): Je voudrais ajouter quelque chose à ce sujet si vous le permettez. Il serait injuste de dire que le ministère du Revenu national a toujours fait la sourde-oreille à nos instances, mais ce que nous disons dans notre mémoire c'est qu'il est injuste que le fardeau de la preuve appartienne toujours à l'artiste lorsqu'il se déclare employé autonome. Ce qui se passe, c'est que des décisions sont parfois prises par des fonctionnaires, souvent à très bas niveau, et à partir, comme nous l'indiquons dans notre mémoire, de bulletins d'interprétation qui sont vagues, c'est le moins qu'on puisse dire. Les artistes visés ont alors à assumer tout l'odieux du processus d'appel afin de faire renverser ces décisions. Comme vous le savez, le processus peut être très long et très

[Texte]

change in the basis of his income. He is now having tax deducted at source, and the basic contract under which he works is not intended to take that into account.

Some of you may be aware of perhaps the most famous case that we were involved in—the Carousel Players in St. Catharines. The department reached the point where it garnisheed the Canada Council grant of the theatre, simply because—as you all know, one pays up until it is determined in the fullness of time whether or not one should be paying these taxes or not. These kinds of things really emphasize that there has to be an onus of proof on the department, rather than the onus being on the individual.

Mr. Orlikow: Could you give me the names of the five theatres?

Mr. Legge: Yes, we have them here, sir.

Mr. Spicer: The Mermaid Theatre in Nova Scotia; Theatre New Brunswick; Carousel Players in Ontario; The Basin Street *Let My People Come* mentioned in our brief, in Ontario, and Stage West in Calgary.

• 2045

So I should mention that the legal fees I was talking about were in several jurisdictions, not just this one, Ontario.

Mr. Orlikow: That does not make it any easier.

Mr. Spicer: No.

Mr. Orlikow: I want that because eventually we are going to get Revenue Canada here and they are going to tell us that all they do is administer their law and it is not for them to make those kinds of decisions.

Let me ask you a question about something that has come up again and again with some of the other groups at least: that, although there has been no change in the law, in the cases of a number of different musicians and visual artists and actors and waiters and waitresses there have been reinterpretations by the department of what the law means, and when they have made that reinterpretation not only have they told people that they have to pay on a different basis than before but they have also said that they have to pay back for, say, three years. This has cost people thousands of dollars. Have you people had the same experience?

Mr. Spicer: Yes, we have, with Carousel Players, in particular.

Mr. Orlikow: What kind of money are we talking about?

Mr. Spicer: Do you recall the exact sum?

Mr. Orlikow: Just a ballpark figure.

Mr. Marston: Some \$20,000 to \$25,000; but we must remember that in this case, to be fair, this was an assessment against the theatre company going back some years on the

[Traduction]

coûteux. Les décisions sont importantes parce qu'elles peuvent modifier complètement l'assiette des revenus des artistes. Ils sont tout à coup appelés à payer l'impôt à la source, alors que leur contrat n'avait pas été établi de façon à tenir compte de cette éventualité.

Certains d'entre vous sont peut-être au courant de l'affaire qui a fait le plus de bruit parmi celles dont nous nous sommes occupés, il s'agit de *Carousel Players* à St. Catharines. Le ministère est allé jusqu'à saisir la subvention qu'avait accordée le Conseil des Arts au théâtre en invoquant le principe bien connu qu'il faut payer le montant maximum de ses impôts en attendant de savoir si ces impôts sont redevables ou non. C'est le genre d'exemples qui montrent bien que le fardeau de la preuve doit appartenir au ministère et non pas aux particuliers.

M. Orlikow: Vous pouvez me nommer ces cinq théâtres?

M. Legge: Nous en avons la liste.

M. Spicer: Le *Mermaid Theatre* en Nouvelle-Écosse, *Theatre New Brunswick*, *Carousel Players*, en Ontario, *The Basin Street Let My People Come*, dont nous parlons dans notre mémoire, en Ontario, et le *Stage West*, à Calgary.

Donc, les frais juridiques dont je parlais tout à l'heure ont été occasionnés dans plusieurs provinces, non pas seulement en Ontario.

M. Orlikow: Cela ne change rien à la gravité de la situation.

M. Spicer: Non.

M. Orlikow: Je vous pose ces questions parce que nous devons entendre plus tard les fonctionnaires de Revenu Canada. Ils nous diront sûrement qu'ils se battent à faire appliquer la loi et qu'il ne leur appartient pas de prendre des décisions.

Il y a une situation qui a été évoquée plusieurs fois par des groupes qui ont comparu devant le Comité. Même si la loi n'a pas été modifiée, il y a eu dans le cas de nombreux musiciens, artistes visuels, comédiens, serveurs et serveuses, même, de nouvelles interprétations de la loi au niveau du ministère, nouvelles interprétations qui ont eu pour effet non pas seulement de modifier l'assiette d'imposition de ces contribuables mais également parfois de les obliger à rembourser sur une période rétroactive allant jusqu'à trois ans. Ces contribuables ont dû ainsi rembourser des milliers de dollars. Y a-t-il eu de vos membres qui se sont trouvés dans cette situation?

M. Spicer: Oui, dans le cas de *Carousel Players*, en particulier.

M. Orlikow: Pour quel montant?

M. Spicer: Vous vous souvenez du montant exact?

M. Orlikow: Donnez-moi un chiffre approximatif si vous voulez.

M. Marston: Il s'agissait d'un montant de 20,000 à 25,000 dollars. En toute justice, cependant, il faut dire que dans ce cas la cotisation visait la compagnie théâtrale et remontait à un

[Text]

basis of a ruling which took place, I think, three years ago that in fact those who had been engaged by the theatre company were employees, not self-employed, and therefore the theatre company was retroactively liable for employee deductions. Individual actors themselves were not unduly harmed by this, other than the fact that those who were working there were forced to accept an employee status.

Mr. Orlikow: I am just curious: How long would the average period of employment for the actors at that theatre have been?

Mr. Marston: Unemployment?

Mr. Orlikow: When they were declared to be employees rather than self-employed, and you talk about them going back and trying to get \$20,000 from the theatre, how long had the people who they now claimed had been employed... what period of time were their performances? You are not talking about people who worked 50 weeks a year.

Mr. Marston: Oh no. We are talking about people who might have worked three months in the fall and four months in the spring.

Mr. Orlikow: And in the other period they would simply try to work somewhere else?

Mr. Marston: They would work elsewhere. They might even work somewhere else over Christmas.

Mr. Orlikow: What kinds of expenses would performing artists have, say somebody who gets a job at Stratford? I suppose they would be responsible for their accommodations and their own meals and all that sort of stuff.

Mr. Marston: I think Daphne would be able to speak to that from personal experience.

Miss Goldrick: When you are in town of course you have certain expenses. You have publicity, for example. You have to pay for your pictures to be taken. They have to be good ones; therefore they are expensive. You have to pay, obviously, your agent. You have to pay for your résumés to be printed, which you have to send out with your pictures all the time. There is a certain amount of entertainment you have to pay for. If you are going to try and make your acquaintance with an artistic director of a theatre company perhaps you want to take him out for a drink or lunch or something like that. You may have expenses for cabs if you have to get, say, from a taping in a TV studio in CBC or you have to get across town to get to the rehearsal hall to get to rehearsal in time.

There are others. There is a certain amount of clothing. You cannot go to an audition wearing any old thing; you have to look fairly decent. There are certain amounts of car expenses if you use your car over a certain period of time.

That is just in town. Out of town is something different.

Mr. Orlikow: Okay, can we stop there?

[Translation]

certain nombre d'années en arrière. La cotisation se fondait sur une décision qui a été prise il y a environ trois ans et qui a établi que les employés des compagnies théâtrales n'étaient pas considérés comme des employés autonomes. La compagnie de théâtre, donc, devait verser rétroactivement les déductions pour ces employés. Les comédiens eux-mêmes n'ont pas été tellement touchés par cette décision, sauf que ceux qui travaillaient à cet endroit ont été forcés d'accepter le statut d'employé de la compagnie de théâtre.

M. Orlikow: Je suis curieux de savoir quelle a pu être la période d'engagement des comédiens à ce théâtre.

M. Marston: Vous parlez du chômage?

M. Orlikow: Ces comédiens ont été déclarés employés de la compagnie de théâtre plutôt qu'employés autonomes. Le ministère a récupéré 20,000 dollars du théâtre. Combien de temps avaient travaillé ces comédiens qui étaient maintenant déclarés employés du théâtre? Combien de temps avait duré leurs représentations? Ces comédiens ne travaillaient quand même pas 50 semaines par année.

M. Marston: Non. Ils travaillaient peut-être trois mois au cours de l'automne et quatre mois au cours du printemps.

M. Orlikow: Entre-temps, ils travaillaient ailleurs?

M. Marston: Ils travaillaient ailleurs. Ils pouvaient être ailleurs au cours de la période des Fêtes, par exemple.

M. Orlikow: Quelles sont les dépenses des exécutants, de ceux qui travaillent à Stratford, par exemple? Je suppose qu'ils doivent payer leur logement, leurs repas etc.

M. Marston: Je pense que Daphne peut en parler en connaissance de cause.

Mlle Goldrick: Lorsque vous êtes en ville, vous avez certaines dépenses, la publicité, par exemple. Il faut faire prendre des photos. Il faut que ce soit de bonnes photos. C'est un article de dépense. Il faut évidemment payer votre agent. Il faut payer l'impression de votre curriculum vitae, qui doit être envoyé un peu partout avec votre photo. Il y a des frais de représentation. En vue de rencontrer le metteur en scène d'une troupe de théâtre, vous devez parfois l'inviter à prendre un verre ou un repas. Vous avez des dépenses de taxi, si vous devez vous rendre par exemple au studio de la Société Radio-Canada ou à la salle où se tiennent les répétitions.

Il y a toutes sortes de dépenses. Il y a les dépenses de vêtements. Vous ne pouvez pas vous présenter à une audition habillé n'importe comment. Si vous utilisez votre voiture, vous avez des frais qui peuvent s'accumuler.

Cela, seulement lorsque vous êtes en ville. Lorsque vous êtes à l'extérieur de la ville, c'est encore pire.

M. Orlikow: Vous voulez bien vous arrêter là un moment?

[Texte]

If you are classified as self-employed, can you deduct any or all or part of the kinds of expenses you have talked about?

• 2050

Mrs. Goldrick: Yes, you can deduct all of them.

Mr. Orlikow: But if you are declared as an employee, you cannot deduct any of it.

Mrs. Goldrick: You cannot deduct any—zero.

Mr. Orlikow: Even though what you have to do is the same, no matter how you are classified?

Mrs. Goldrick: Absolutely.

Mr. Orlikow: Could you take us through some of the out-of-towns?

Mrs. Goldrick: Okay. Out-of-town expenses: If you have a good agent, he may get you enough money so that you can afford accommodation without undue problems. If you have not, if you are on the road, if you are going, say, on a tour, which is like a one-night stand type of thing, I was on the road on a tour like that in 1978 and it cost me \$200 a week; I was making \$500. One was not able to save an awful lot of money. Now it would cost more.

If you are in town over a tour, for instance, if you are playing in another city from your own and you are there for, say, four weeks, for example, if you can get reasonable accommodation, fine, if you cannot then you are up against the same thing. You do not have the same expenses, because you are not going from one place to another, but you still have expenses. You are also maintaining a dwelling in your home town. So it is a kind of double thing that is happening to you there. It is expensive.

Mr. Orlikow: Let us just take that illustration you gave that you were touring and your salary was \$500 a week and your expenses were \$200 a week. If you were, at that point, classified as self-employed could you have charged the \$200 off?

Mrs. Goldrick: Self-employed, yes.

Mr. Orlikow: But if you were classified as an employee, you would not be able to deduct those expenses, you would be paying income tax on \$500 a week.

Mrs. Goldrick: That is right. As it is now, I can go to my . . .

Mr. Orlikow: Your net would be about zero.

Mrs. Goldrick: Yes.

As it is now, when I go to my accountant and I have been on tour he allows a certain per diem for me when I am on tour; but if I were an employee . . . nothing.

Mr. Crombie: I might say, Mr. Chairman, that as I listened to the description of what actors and actresses have to do in terms of what it costs them to go about making their daily bread, it struck me that it is something like being a politician.

[Traduction]

Si vous êtes considéré comme employé autonome, vous avez le loisir de déduire en tout ou en partie ces dépenses dont vous venez de parler?

Mme Goldrick: Oui, vous pouvez déduire l'ensemble.

M. Orlikow: Mais si vous êtes déclaré employé, vous ne pouvez rien déduire.

Mme Goldrick: Non, rien.

M. Orlikow: Même si c'est la même chose que vous avez à faire, quelle que soit votre catégorie?

M. Goldrick: Absolument.

M. Orlikow: Pourriez-vous nous parler un peu des frais à l'extérieur?

M. Goldrick: D'accord. Si vous avez un bon agent, il peut vous trouver suffisamment d'argent pour vous loger sans problème. Sinon, si vous voyagez, si vous faites par exemple une tournée, une soirée par ville, cela m'est arrivé en 1978 et cela m'a coûté 200\$ par semaine; je gagnais 500\$. On ne pouvait ainsi pas économiser tellement d'argent. Aujourd'hui cela coûte presque davantage.

Si vous êtes en ville pendant une tournée, par exemple, si vous jouez dans une autre ville que la vôtre et que vous êtes là pendant 4 semaines, par exemple, si vous pouvez obtenir un logement à un prix raisonnable, c'est parfait, sinon, vous avez le même problème. Ce ne sont pas les mêmes frais parce que vous n'allez pas d'un endroit à l'autre mais vous avez tout de même des frais. Vous avez d'autre part à entretenir votre résidence chez-vous. C'est donc comme une double résidence. Cela coûte cher.

M. Orlikow: Prenons l'exemple que vous nous avez donné. Vous avez fait une tournée et votre salaire était de 500\$ par semaine alors que vos frais hebdomadaires s'élevaient à 200\$. Si on vous avait à ce moment considéré comme à votre compte, auriez-vous pu déduire ces 200\$?

Mme Goldrick: À mon compte, oui.

M. Orlikow: Mais si vous étiez considérée comme un employé, vous ne pouviez déduire ces frais, vous deviez payer vos impôts sur un revenu hebdomadaire de 500\$.

Mme Goldrick: C'est exact. À l'heure actuelle, je puis aller . . .

M. Orlikow: Votre revenu net était donc à peu près nul.

Mme Goldrick: Oui.

À l'heure actuelle, lorsque je vais voir mon comptable après une tournée, il me calcule une allocation journalière mais si j'étais employé je n'aurais rien.

M. Crombie: Je dois dire, monsieur le président, qu'à écouter la description de ce que les acteurs et actrices doivent faire, de ce qui leur en coûte pour gagner leur pain quotidien, je trouve que c'est un peu comme être en politique.

[Text]

The Chairman: The difference, Mr. Crombie, is in the brain power in the two professions.

Mr. Crombie: That is entirely possible.

The Chairman: Okay. At this point, I wonder if I could ask you some questions. That means that Mr. Crombie will be the chairman. That subsequently means that there will be more discipline in this committee than there normally is under my guidance. If anybody else would like to kick in in the course of my asking some questions, I hope that the other members will feel free to do so.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Mr. Fisher.

Mr. Fisher: I guess the problem with self-employment is really the question of unemployment insurance, is it not? Canada Pension you pay yourself anyway. Is it strictly unemployment insurance that provokes Revenue Canada to come along and reclassify you?

Mr. Spicer: Prior to 1970 we enjoyed the best of both worlds. When Revenue Canada and the Unemployment Insurance Commission were amalgamated, we lost that. The members took a vote, a referendum, and decided that they would rather be self-employed than employees.

Mr. Fisher: But it is unemployment insurance, it is not one or the other, there is nothing else that . . . ?

Mr. Spicer: Members obviously have to pay a tax as self-employed people, but they are not eligible for the benefits of unemployment insurance like other citizens.

As you have probably read, in most of the Western World actors are able to have the best of both worlds, if you like.

Mr. Fisher: The question of other citizens, though, is relative, I mean other self-employed citizens do not have the benefit of unemployment insurance and I think that is important.

Mr. Legge: Except for fishermen and farmers and people like that.

Mr. Fisher: That is right. The purpose of my question is that I think this area should be reasonably easy for the committee to handle as a recommendation. I would personally think we should recommend that you have this dual status.

Mr. Legge: That is a recommendation, sir, in the brief.

Mr. Fisher: Yes. The question here is, who is going to pay the extra benefits? Are actors prepared to absorb that?

Mr. Spicer: Yes, the employers, the theatres, would pay that portion, the employer's portion, if you like, and the actors would pay their portion.

• 2055

Mr. Fisher: No, that is why I asked this question. That would be what you would expect, the theatres would pay your portion.

Mr. Spicer: It is not our portion; it is their portion.

[Translation]

Le président: La différence, monsieur Crombie, se trouve dans l'intelligence des deux professions.

M. Crombie: C'est tout à fait possible.

Le président: D'accord. Puis-je maintenant vous poser certaines questions. Cela veut dire que M. Crombie sera président. Cela veut également dire qu'il y aura plus de discipline au sein du Comité que lorsque je le préside moi-même. S'il y en a qui veulent intervenir au cours de mes questions, j'espère qu'ils n'hésiteront pas à le faire.

Le président suppléant (M. Crombie): Monsieur Fisher.

M. Fisher: Je crois que le problème des personnes à leur compte est en fait l'assurance-chômage, n'est-ce pas? Le Régime de pensions du Canada, vous le payez de toute façon vous-même. Est-ce strictement l'assurance-chômage qui oblige Revenu Canada à vous reclassifier?

M. Spicer: En 1970, nous gagnions sur les deux terrains. Lorsque Revenu Canada et la Commission d'assurance-chômage ont été fusionnés, nous avons perdu nos avantages. Nos membres ont voté à l'occasion d'un référendum et décidé qu'ils préféraient être à leur compte qu'employés.

M. Fisher: Mais c'est bien l'assurance-chômage et non pas autre chose?

M. Spicer: Nos membres doivent bien sûr payer des impôts étant à leur compte mais ils ne peuvent bénéficier des prestations d'assurance-chômage comme les autres citoyens.

Comme vous l'avez probablement lu, à peu près partout dans le monde occidental, les acteurs peuvent bénéficier en fait des avantages des employés et des personnes à leur compte.

M. Fisher: La question des autres citoyens est toutefois relative. En effet les autres citoyens à leur compte ne bénéficient pas non plus des prestations d'assurance-chômage et c'est un facteur important.

M. Legge: Sauf les pêcheurs et les agriculteurs et d'autres gens comme cela.

M. Fisher: C'est exact. Si je vous posais cette question, c'est parce que j'estime que le Comité devrait pouvoir assez facilement parvenir à une recommandation. J'estime personnellement que nous devrions recommander que vous bénéficiiez de ce double statut.

M. Legge: C'est en effet une recommandation contenue dans notre mémoire.

M. Fisher: C'est vrai. Mais qui va payer les avantages supplémentaires. Les acteurs sont-ils prêts à absorber ce coût?

M. Spicer: Oui, les employeurs, les théâtres, paieraient cette portion, la portion de l'employeur, si vous voulez et les acteurs paieraient leur part.

M. Fisher: Non, et c'est pourquoi je pose la question. Vous supposez en effet que les théâtres paieraient votre portion.

M. Spicer: Ce ne serait pas notre portion mais la leur.

[Texte]

Mr. Fisher: That is what I mean. I think it works out at about one-third for the employee and two-thirds, or maybe a little higher than that, maybe 45% or 55%, for the employer. The employer pays the larger portion. One of the motives for the Toronto Symphony Orchestra's complaint about the reclassification was the burden of these benefits on the orchestra. Would you have the agreement of the theatres to pay those extra benefits?

Mr. Spicer: We have it now in all our agreements where unemployment insurance is in force. The theatre allows for the future. I mean, we know we could get unemployment insurance tomorrow, but we would lose our self-employed status.

Mr. Fisher: Yes, but from my point of view, I am only interested in who pays here, because I am in agreement with the principle. I will not speak for the other members of the committee. In your opinion, the theatres would be prepared to accept this extra cost, if it were feasible?

Mr. Spicer: Yes.

Mr. Fisher: That is good to know, because I do not know that the orchestra would be. We must ask them when they come along.

Mr. Crombie: Would they be prepared in the same proportion as we normally apportion it between employer and employee?

Mr. Spicer: Yes, correct.

Mr. Fisher: If 100% of those benefits were to be charged against actors, what would happen? Would you complain about that?

Mr. Spicer: I think we would have difficulty: that would be rather an unusual circumstance.

Mr. Fisher: But you would be getting the best of both worlds.

Mr. Spicer: Well, we would have to consider it in the light of what other benefits we were obtaining at the time.

Mr. Fisher: I am just asking because I want to understand. I am curious about the question of self-employed status. What does your association do to try to protect self-employed status in advance? Do you have, for example, a standard contract that has been looked at from this angle? These five decisions that have been made must then be challenging the conditions laid down in that standard contract; is that correct?

Mr. Marston: The decisions that were made really referred back to—and I believe we have this here—the test available to officials of the Department of National Revenue.

Mr. Legge: We started with that in the brief.

Mr. Marston: With regard to what qualifies you as a self-employed person and what qualifies you as an employee, there are a number of tests. It is useful to refer to this.

[Traduction]

M. Fisher: C'est ce que je veux dire. Cela représente environ un tiers pour les employés et deux tiers, ou peut-être même un peu plus, peut-être 45 ou 55 p. 100, pour l'employeur. L'employeur paie la plus grosse partie. Un des motifs de la plainte de l'Orchestre symphonique de Toronto quant à la reclassification était le fardeau que représentaient ces avantages pour l'orchestre. Obtiendriez-vous des théâtres qu'ils acceptent de payer ces avantages supplémentaires?

M. Spicer: Nous l'avons à l'heure actuelle dans toutes les conventions où nous avons l'assurance-chômage. Le théâtre prévoit pour l'avenir. Nous savons que nous pourrions obtenir immédiatement l'assurance-chômage, mais nous perdriions notre statut de travailleurs à notre compte.

M. Fisher: Oui, mais de mon point de vue, ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui paye, car j'admets le principe. C'est un avis personnel qui n'engage pas les autres membres du Comité. À votre avis, les théâtres seraient-ils prêts à assumer ces coûts supplémentaires, si c'était possible?

M. Spicer: Oui.

M. Fisher: C'est bon à savoir, car je ne suis pas sûr que l'orchestre le serait. Il faudra que nous le lui demandions lorsqu'il comparaitra.

M. Crombie: Les théâtres seraient-ils prêts à payer dans les proportions normales entre employeurs et employés?

M. Spicer: Oui.

M. Fisher: Si l'on demandait à payer aux acteurs la totalité de ces frais supplémentaires, qu'arriverait-il? Vous en plaindriez-vous?

M. Spicer: Je crois que ce serait difficile: ce serait des circonstances assez inhabituelles.

M. Fisher: Mais vous pourriez bénéficier des avantages des deux statuts.

M. Spicer: Ma foi, il nous faudrait envisager cela en considérant les autres avantages que nous obtiendrions en même temps.

M. Fisher: Je pose la question car j'aimerais comprendre. Le statut de personne à son compte m'intrigue. Que fait votre association pour essayer de protéger ce statut? Avez-vous par exemple un contrat standard qui a été considéré sous cet angle? Ces cinq décisions qui ont été prises doivent aller à l'encontre des conditions énoncées dans le contrat standard, n'est-ce pas?

M. Marston: Les décisions prises renvoyaient en fait aux données qui sont à la disposition des fonctionnaires du ministère du Revenu national et je crois que nous avons ici ces informations.

M. Legge: C'est en effet par là que nous commençons dans notre mémoire.

M. Marston: Dans quelle mesure doit-on vous considérer comme à votre compte et dans quelle autre mesure devez-vous être considéré comme un employé. Il y a un certain nombre de critères. C'est une référence utile.

[Text]

Mr. Legge: Are you talking about 8 too, the parallel one?

Mr. Marston: I think I am talking about the parallel one here.

Mr. Legge: Page four.

Mr. Marston: You will forgive me if I quote something from the brief, but I think it is germane to your question.

There is an indication of employee status and therefore a contract of service. If, for example, a party such as a symphony . . . has the right to decide on or change the size of the group with which the artist performs, has the right to choose the nature of the artist's performance,

Frankly I think this is perhaps one of the most ludicrous tests, when it is applied to performing artists . . .

has continuing authority to dictate the time and place of the artist's performance.

Now that is a qualification for employee status, and of course every actor has to show up at a specific time for his performance, otherwise people will not know when to come.

The Chairman: Could we stop there just for a moment? This is something that is not entirely in the department's hands, as Mr. Legge knows. This is something that is a sort of distillation of legal opinions and court cases. As a lawyer, could you give us some sense . . . Your clients are dictating to you the time and place of your performance. People make appointments with you and you show up. You undertake contracts that mean you have to fly up to Ottawa and wait all day for committees to show up. How does this kind of condition differ, in law, from a rehearsal? As a professional, how do you have claims made on your time that are different than the claims made by actors? I mean nobody says that you are an employee, but these folks fall into that shadow. How come that happens?

• 2100

Mr. Legge: I truly think that if you look at paragraph 9 on page 4, it pretty clearly fits a lawyer in private practice. But I am like Eartha Kitt, I have rich and I have been poor. I have been an employee and I have been in private practice. What Mr. Marston is pointing out is that in paragraph 8, there are some things that are almost silly that are historic things and really not decisive as to whether a person is an employee now or not.

I saw that paragraph 9 is valid, and paragraph 8 has some strange things in it, for historic reasons.

The Chairman: I guess what I am trying to get at is whether it is possible for you to review the contracts that you are putting out to see if they cannot be more clearly phrased. I, for example, was involved with the Toronto Symphony Orchestra when they had their difficulties. I am not telling any stories out of court here. One of the difficulties was that they had a long standing contract that was drawn up between their union and the orchestra which clearly violated employee-employer

[Translation]

M. Legge: Parlez-vous également de huit, du parallèle?

M. Marston: Je crois en effet que c'est du parallèle que je parle.

M. Legge: À la page 4.

M. Marston: Excusez-moi de citer le mémoire, mais je crois que cela répond bien à votre question.

Il y aura indication du statut d'employé et, par conséquent, d'un contrat de louage de services si par exemple, une partie comme un orchestre symphonique . . . a le droit de déterminer ou de modifier le nombre de personnes faisant partie du groupe avec lequel l'artiste s'exécute, a le droit de choisir le genre de spectacle donné par l'artiste,

Franchement, je crois que c'est peut-être une des conditions les plus ridicules quand on l'applique aux artistes exécutants . . .

possède l'autorité permanente de décider du temps et de l'endroit où l'artiste présentera son spectacle.

On considère que cela indique le statut d'employé alors qu'il est évident que tout acteur doit se présenter à un moment donné pour son spectacle s'il veut qu'on vienne le voir.

Le président: Nous permettez-vous une interruption un instant? C'est quelque chose qui ne relève pas entièrement du ministère, comme le sait M. Legge. Il y a là un peu de l'avis juridique et d'affaires traitées par les tribunaux. À titre de juriste, pourriez-vous nous donner une idée . . . Vos clients vous dictent l'heure et l'endroit de votre spectacle. Les gens prennent rendez-vous avec vous et vous vous présentez. Vous signez des contrats qui vous obligent à venir à Ottawa et à attendre toute la journée que les comités se présentent. En quoi ce genre de chose diffère-t-elle juridiquement d'une répétition? Membre d'une profession libérale, en quoi les contraintes imposées sur votre temps sont-elles différentes de celles qui sont imposées sur le temps des acteurs? Personne ne dit que vous êtes employé, mais ces gens-là, on les considère comme des employés. Pourquoi?

M. Legge: Je crois vraiment que si vous considérez le paragraphe 9 de la page 4, vous constaterez qu'il s'applique très clairement à un juriste travaillant dans le privé. Mais je suis comme Eartha Kitt, j'ai été riche et j'ai été pauvre. J'ai été employé et j'ai été à mon compte. M. Marston signale qu'au paragraphe 8, il y a certaines conditions qui sont presque ridicules et qui ne peuvent absolument pas distinguer un employé d'un artiste à son compte.

J'estime que le paragraphe 9 est valide et que le paragraphe 8 contient certains éléments étranges, pour des raisons historiques.

Le président: En fait, j'essaie de vous demander s'il vous est possible de considérer les contrats que vous rédigez pour les rendre plus clairs. J'ai par exemple étudié la situation de l'Orchestre symphonique de Toronto lorsqu'il a connu ses problèmes. Je ne vous révélerai pas ici des secrets. Une des difficultés est qu'un contrat avait depuis longtemps été rédigé entre le syndicat et l'orchestre, qui violait très clairement les lois touchant les relations entre employés et employeur. Par

[Texte]

relationships. For example, there was a clause in there that said that if another symphony orchestra starts in Toronto the TSO musicians could not go and play for that other orchestra. They could do just about anything else. They could play for the CBC. They could play down at the exhibition. They could play for beer jingles, but if a symphony orchestra started, they could not do it. They could not go and join the competition.

When people drew parallels with Montreal, that clause was not in the Montreal contract. It was one, only one, of the triggering clauses. It was in there at the TSO's insistence because apparently at one time in the TSO's history there were potential competitors. It just sort of got encrusted with age and continued on contract after contract. Suddenly some guy goes through it, reads this thing and says that by law, you are in an employee-employer situation.

These swords all have two edges, in other words. Is it possible for you to redesign your contract—being aware of these new difficulties—to avoid some of the blatant provocations, or is it possible that there is no blatant provocation and that we are being completely wrong?

Mr. Legge: You are not being completely wrong and I know exactly what you are talking about, sir, because we are also solicitors for the musicians' association. But that is a different problem. What you described is the conflict between a professional association which is trying to protect its members from unfair competition, as they see it—which brings them in trouble from time to time with the combines people. So a professional in this kind of field has got more hazards than a goldfish with sharks. There are tremendous problems with unfair competition; with the controlling of where a person can play because of the recording devices for example, the video devices. If these were unrestricted—this is the contention of the people in the professional associations—there would probably be no employment for anybody in this country because you could bring in travelling companies, you can bring in video, you can bring in canned music, you can bring in disc jockies, you can bring in everything except people who can perform.

• 2105

So there is a real problem, and you have put your finger on it. There is trouble with combines, who says that you are not a union but are acting like a union. It is almost a no-win situation.

All we are saying, I think, is what you were saying, sir—that in some ways an actor or a musician is a different kind of person, perhaps more like a politician, and that he has special expenses, special hazards, special duties, special obligations. Therefore, for tax purposes, for unemployment insurance purposes, for the purposes of the combines threat, he should be treated differently, and regarded as somebody who is creating

[Traduction]

exemple, il contenait une clause qui stipulait que si un autre orchestre symphonique commençait à Toronto, les musiciens de l'Orchestre symphonique de Toronto ne pouvaient aller jouer pour l'autre orchestre. Par contre, ils pouvaient faire à peu près n'importe quoi d'autre. Ils pouvaient jouer pour Radio-Canada. Ils pouvaient jouer à la foire. Ils pouvaient jouer dans des débits de bière, mais si un orchestre symphonique démarrait, ils ne pouvaient aller jouer avec lui. Ils ne pouvaient pas se présenter au concours.

Lorsque l'on a fait le parallèle avec Montréal, on a constaté que cette clause n'existait pas dans le contrat de Montréal. C'était une des clauses qui avaient provoqué les problèmes. Elle était dans le contrat parce que l'orchestre symphonique de Toronto avait insisté et qu'apparemment, à un moment donné, il y avait des concurrents possibles. Cela s'est incrusté avec le temps et est donc resté chaque fois que le contrat a été renouvelé. Tout d'un coup, quelqu'un s'intéresse à cela, et déclare qu'il s'agit légalement d'une situation d'employé-employeur.

C'est donc toujours une épée à deux tranchants. Vous est-il possible de reprendre votre contrat—en tenant compte de ces nouvelles difficultés—pour éviter certaines des provocations évidentes, ou n'y a-t-il pas de provocation évidente et nous trompons-nous complètement?

M. Legge: Ce n'est pas que vous vous trompez complètement, et je sais exactement ce dont vous parlez. Nous sommes en effet également les avocats de l'association des musiciens. C'est toutefois un autre problème. Vous avez décrit le conflit entre une association professionnelle qui essaie de protéger ses membres d'une concurrence injuste, d'après elle, et qui lui occasionne parfois des problèmes avec les responsables des coalitions. Un membre d'une profession libérale rencontre donc dans ce genre de domaine plus de dangers qu'un poisson rouge en face de requins. Il y a des problèmes énormes de concurrence injuste; il y a le contrôle du lieu où peut jouer un artiste du fait des appareils d'enregistrement, des appareils vidéo. Si cela n'était pas limité—et c'est ce que prétendent les associations professionnelles—il n'y aurait probablement plus d'emplois pour quiconque au pays, parce que l'on pourrait utiliser des compagnies itinérantes, des systèmes vidéo, de la musique enregistrée, des machines à disques, tout, sauf les artistes eux-mêmes.

Il y a donc un véritable problème, que vous avez d'ailleurs touché du doigt. Il y a un problème pour ce qui est des services étudiant les coalitions, d'après lesquels nous ne sommes pas un syndicat, mais nous comportons comme si nous l'étions. Nous sommes donc coincés sur à peu près tous les fronts.

Nous ne faisons que répéter vos propos, c'est-à-dire qu'à certains égards, un comédien ou un musicien, et il ressemble peut-être davantage à un homme politique, en ce sens qu'il doit effectuer certaines dépenses spéciales, faire face à certains risques spéciaux et assumer certaines responsabilités et obligations spéciales. En conséquence, aux fins de l'impôt, aux fins de l'assurance-chômage et du risque des coalitions, il devrait être traité différemment et considéré comme quelqu'un

[Text]

something for this country and needs a different framework in which to operate.

Mr. Orlikow: Could I just . . . ?

The Chairman: Please.

Mr. Orlikow: Apropos the Toronto symphony, I am speaking from memory, but it seems to me that the contract guaranteed the members of the symphony 48 weeks of work in the year but only 10 hours a week. Now, I do not know what the agreement said in terms of hourly rates, but at 10 hours a week I can well understand why they not only want to be able to work elsewhere, but also have to be able to work elsewhere if they are going to make a living.

The Chairman: It is not true, Mr. Orlikow, because some of those people are making comfortable enough salaries. By your scale, you have been critical of some of the salary scales that some of those musicians would be making. I would be careful about that.

Mr. Orlikow: At 10 hours a week?

The Chairman: Yes, sure. I mean, some of the people who were complaining about that were at comfortable salaries. They were augmenting comfortable salaries with outside work, which is not, in my judgment . . . It is not an area for me to judge. I mean, I do not care what people make; it is their business. But 10 hours a week—university professors teach 10 hours a week. I do not think that is the core question.

Mr. Orlikow: But university professors would not agree that the 10-hour-a-week teaching is all the work they do.

The Chairman: Neither would members of the Toronto symphony, who would have to spend more hours to learn music, learn their skill, and keep themselves current.

Mr. Masters: Just quickly, Mr. Chairman, I could not help but notice, when we were given the description of what it was like to be out of town and on the extraordinary expenses and so on, that my colleague across the way, Mr. Crombie, said what I was saying at exactly the same time. While we have to go through the rationale that you were describing, I think what we are really wrestling with is perhaps approaching the whole problem from a different point of view.

I think in earlier committee meetings we made the point that we do make many special provisions within the Income Tax Act. Maybe one of our problems is that we keep trying to address it in a way that says we are going to make this fit with what we have on the books, which may not be the appropriate way to go.

I am just saying that probably one of the most significant things about the hearings that we are going through, and the few that I have had a chance to participate in, is to turn it around and say wait a minute, let us back off. Again, I give my

[Translation]

qui crée quelque chose pour notre pays et a besoin d'un cadre différent dans lequel évoluer.

M. Orlikow: Me permettez-vous de poser une question?

Le président: Volontiers.

M. Orlikow: À propos de l'Orchestre symphonique de Toronto, si ma mémoire ne me trompe pas, il me semble que le contrat offert à ses membres leur garantissait 48 semaines de travail par année, mais seulement 10 heures par semaine. J'ignore ce qui était prévu sur le plan de la rémunération horaire, mais je comprends fort bien que quelqu'un n'ayant que 10 heures de travail par semaine non seulement veuille pouvoir travailler ailleurs, mais qu'il soit obligé de le faire s'il veut arriver.

Le président: Cela n'est pas vrai, monsieur Orlikow, car bon nombre de ces personnes gagnent un traitement assez satisfaisant. Vous avez critiqué l'échelle de rémunération accordée à certains de ces musiciens, mais je serais prudent à votre place.

M. Orlikow: Lorsqu'il travaille 10 heures par semaine?

Le président: Oui, certainement. J'entends par là que certaines des personnes qui se plaignaient de leur situation étaient bien rémunérées. Or, elles ajoutaient à leur traitement satisfaisant en acceptant du travail à l'extérieur, ce qui, à mon avis . . . enfin, ce n'est pas à moi de les juger. Ce que j'entends par là, c'est que la rémunération qu'obtiennent les gens m'est indifférente. Cependant, ils ont 10 heures de travail par semaine, comme certains professeurs d'université qui enseignent 10 heures par semaine. Cela ne me paraît pas être le noeud du problème.

M. Orlikow: Cependant, les professeurs d'université ne conviendraient pas que leur semaine de travail se résume à 10 heures d'enseignement.

Le président: Ni les membres de l'Orchestre symphonique de Toronto, car ils doivent consacrer beaucoup d'heures à l'apprentissage de la musique, au travail sur leur instrument et à la familiarisation avec d'autres oeuvres, pour rester au courant.

M. Masters: Très brièvement, monsieur le président, lorsqu'on nous a dit ce que c'était que de travailler à l'extérieur d'une ville et de devoir effectuer certaines dépenses, etc., j'ai remarqué que mon collègue de l'autre côté, M. Crombie, a eu la même réflexion que moi. Nous devons bien tenir compte des arguments que vous nous avez présentés, mais je crois que nous abordons le problème dans une perspective différente.

Lors de la tenue de séances antérieures de notre Comité, nous avons bien souligné le fait que la Loi de l'impôt sur le revenu compte bon nombre de dispositions spéciales. L'un de nos problèmes est peut-être que nous essayons de tenir compte du problème en tentant de le résoudre en fonction de ce qui existe déjà, ce qui n'est peut-être pas la bonne voie à prendre.

L'une des choses les plus importantes qui soient ressorties des audiences que nous tenons, c'est que nous pouvons prendre des distances avec ce qui existe et décider de nous éloigner des solutions ne tenant compte que de cela. Encore une fois, je

[Texte]

colleague across the way credit for broaching that, I think, in our initial meeting in those terms. I think that if we have any message out of these meetings, it is simply that. Let us reassess what we are doing and how we are doing it in light of what artists are all about.

The Chairman: I think the question of unemployment insurance and self-employed status is a good example of that. I think that is a relatively easy thing. The parallel with other occupations is important.

May I suggest something to you just as a closing thought on this? The fact that the employer would pay this may cause you more trouble than you currently think. Take off your actor's hat and just look at theatres as small business. You will find from spokesmen in small business that payroll taxes are an enormous problem. John Bulloch, speaking on behalf of the Canadian Federation of Independent Business, is repeatedly now saying that payroll taxes are a disincentive to employment and to economic activity. So perhaps you may well have these clauses in your contract on the assumption they are never going to happen. But if your theatres are faced with this they may balk, and I do not know where you draw the line with provincial obligations, with Medicare or with CPP—I know you currently pay that yourselves—or with Workmen's Compensation payments or whatever. So, if we open the door for dual status, you may find your theatres will want you to pay the full shot—which I think would be human nature—and you, as a participant in this, should be aware that in other circumstances, in other businesses, payroll taxes have really created a problem. I think that is your business to work out in your industry, but I would offer the observation.

• 2110

Mr. Spicer: I think no one is more aware of a business of theatre, and the business of the people who work in theatre than ourselves; we have a pretty good understanding of that. But I could point out to you that if our members were employees, our theatres would probably disappear overnight because no one could pay an actor enough to bring them a... That is an important point.

The Chairman: That is a very important point, I agree. May I also point out on a separate topic here, on the averaging topic? I think I got confused when I heard what you were describing. There was, until a couple of years ago, a general averaging tactic where if your income this year is higher than it was last year, then you got a rebate. The government made a policy decision that people with rising incomes should not be given a tax break of this nature, that people with declining or

[Traduction]

reconnais à mon collègue de l'autre côté le mérite d'avoir abordé la question de cette manière lors de nos premières réunions. Je crois d'ailleurs que s'il y a quelque chose qu'il faut retenir de ces séances, c'est tout simplement cela. En conséquence, réévaluons ce que nous faisons maintenant, et comment nous nous y prenons, à la lumière de ce que sont vraiment les artistes et de ce qu'ils représentent.

Le président: Je crois que la question de l'assurance-chômage et du fait qu'on considère un artiste comme à son propre compte est un bon exemple de cela. C'est une chose assez facile à voir, et le parallèle à établir avec d'autres occupations est important.

Me permettez-vous de proposer quelque chose en guise de conclusion? Le fait que ce soit l'employeur qui paie cela pourra vous occasionner plus de difficultés que vous ne le pensez à l'heure actuelle. Oubliez que vous êtes un comédien pour le moment et envisagez les théâtres comme de petites entreprises. Or, les propriétaires des petites entreprises se plaignent du fait que les charges sociales constituent un problème considérable. Ainsi, par exemple, M. John Bulloch, s'exprimant au nom de la Fédération canadienne des entreprises indépendantes, répète constamment que les cotisations sociales constituent un frein à l'emploi et à l'activité économique. Il se peut donc que vos contrats soient assortis de ces dispositions parce qu'on suppose qu'il ne sera jamais nécessaire de les mettre en vigueur. Toutefois, si les théâtres sont obligés de prendre ces dispositions, ils refuseront peut-être, et j'ignore où se terminent les obligations provinciales, les dispositions relatives à l'assurance-maladie ou au Régime de pensions du Canada, ou encore aux cotisations au bureau des accidents du travail, ou autre chose. Je sais que c'est vous-mêmes qui payez certaines de ces charges sociales. En conséquence, si nous ouvrons la porte à une condition double, vos théâtres vous demanderont peut-être de payer la cotisation en entier, ce qui n'est que prévisible, et en tant que participants, vous devriez savoir que dans d'autres circonstances, dans d'autres entreprises, les charges sociales ont causé de véritables problèmes. C'est à vous de trouver une solution pour votre industrie, mais je tenais à vous faire cette remarque.

M. Spicer: Je crois que personne n'est plus au courant de ce que le théâtre représente sur le plan commercial et de ce que font les gens qui travaillent au sein d'un théâtre; nous avons une très bonne idée de cela. Toutefois, si nos membres étaient des employés, le théâtre disparaîtrait probablement du jour au lendemain, parce que personne ne pourrait payer les comédiens suffisamment pour leur apporter... Voilà un point très important.

Le président: Oui, j'en conviens, c'est une question très importante. J'aimerais maintenant passer à un autre sujet, celui des moyennes. Je crois que mes idées se sont embrouillées lorsque vous m'avez décrit cela. Jusqu'à il y a environ deux ans, on recourait à ce système de moyenne en vertu duquel si votre revenu d'une année donnée était plus élevé que celui de l'année précédente, vous obteniez un dégrèvement. Cependant, le gouvernement a adopté une politique voulant que ceux dont

[Text]

erratic incomes—which would fit you—were the people who should get the breaks from averaging. I must confess, I think when this was drawn up, actors were not the people in mind, but it almost exactly fits your circumstances. When I was elected in 1980—you know from pogy to Parliament—why would I get a tax break for getting an increase in pay? But if I then go from Parliament back to pogy, maybe I have a greater need, and I should get a tax break; so the forward averaging device was introduced.

There had been some financial instruments called income-averaging annuity contracts, which were also outlawed. But I would advise you to take a look at the forward averaging devices in your area, and become experts on them for your membership, because they offer the same thing that IAACs offered, except for two features: The government holds the money instead of a private company, and you are not locked in to it; you have a great deal of flexibility. You can draw the money out any year you choose, whereas IAACs were usually for a fixed-year term, and you were stuck. I would suggest you take a look at the forward averaging, because I think it is better than general averaging; it is more flexible than the private enterprise plans that were offered, and it gives you interest and a proper return on your funds if you go into it. I am a little surprised to hear the reference to block averaging, because I do not know what we are talking about here. It is certainly not a reference to the cash system, to inventory or any of those things; it is a method of dealing with erratic income. I am sorry, I just got confused and I am trying to figure out whether we are now referring to general averaging, forward averaging, IAACs, or what.

Mr. Legge: Just to interject momentarily, Mr. Chairman, of course when you start talking about investing, as a generality, actors are not in the position to be investors.

The Chairman: No. Right.

Mr. Legge: That is the first comment. The second one must come from the Vice-President, who knows whereof she speaks from a practical point of view.

Miss Goldrick: It is just to reiterate, Mr. Chairman, that as far as forward averaging is concerned, when you do not know what is coming down the road, how can you do that?

• 2115

The Chairman: May I explain that a little further. Suppose your income rises by, what is it, about 11% above your previous year's averages, then you can say okay, I do not want to take that tax burden; I want to shelter that. So what we let

[Translation]

les revenus sont à la hausse ne bénéficient pas de ce genre d'abattement d'impôt et que c'est aux personnes dont les revenus sont à la baisse, ou irréguliers, qu'il fallait accorder des avantages fiscaux liés à l'établissement de moyennes. Je dois avouer que lorsque ce projet a été rédigé, on ne songeait pas aux comédiens, mais il convient tout à fait à vos circonstances. Lorsque j'ai été élu, en 1980, et suis donc passé d'un état obscur au Parlement, je me suis demandé pourquoi j'obtiendrais un crédit d'impôt du fait que je recevais une augmentation de salaire. Cependant, si je retourne à mon état de quidam, que je quitte le Parlement, mes besoins seront peut-être plus importants, et c'est alors que j'aurai besoin d'un abattement fiscal. C'est pour cela qu'on a adopté le mécanisme d'une moyenne échelonnée.

Il existait déjà certains mécanismes financiers appelés des contrats de rentes à versements invariables, et la loi les a également refusés. Cependant, je vous conseille d'examiner le mécanisme d'étalement sur les années suivantes dans votre domaine, et de devenir l'expert en la matière pour vos membres, parce que ces mécanismes font la même chose que naguère les CRVI, sauf pour deux caractéristiques. En effet, c'est le gouvernement qui détient l'argent plutôt qu'une entreprise privée, et les fonds ne sont pas bloqués, le mécanisme étant d'une grande souplesse. Vous pouvez retirer l'argent l'année de votre choix, alors qu'antérieurement, les fonds étaient bloqués pour une période fixe. Je vous conseille donc d'étudier l'étalement sur les années suivantes, car cela me paraît préférable que l'établissement d'une moyenne générale. Ce mécanisme est en effet plus souple que ce qu'offraient les entreprises privées; il vous donne de l'intérêt et des revenus si vous vous inscrivez. Je suis assez étonné d'entendre parler d'étalement sur un groupe d'années, parce que j'ignore de quoi il est question ici. Il ne s'agit certainement pas d'un système fondé sur du comptant, ni d'un éventaire, ou encore de quelque chose d'autre; il s'agit plutôt d'une méthode tenant compte de l'irrégularité des revenus. Je m'excuse, je suis quelque peu embrouillé, et j'essaye de savoir si vous vous reportez à une moyenne générale, un étalement sur les années suivantes, des contrats de rentes à versements invariables, ou encore autre chose.

M. Legge: Si vous le permettez, monsieur le président, pour ce qui est des investissements, en général, les comédiens ne sont pas en mesure d'investir de l'argent.

Le président: Non, c'est juste.

M. Legge: Voilà d'abord pour commencer. En second lieu, il serait bon d'entendre ce que la vice-présidente a à dire, étant donné qu'elle connaît bien la question sur le plan pratique.

Mlle Goldrick: Monsieur le président, je tiens seulement à répéter que pour ce qui est de l'étalement sur les années suivantes, comment peut-on faire lorsqu'on ignore son revenu à venir?

Le président: J'aimerais développer cela quelque peu. À supposer que votre revenu augmente d'environ 11 p. 100 par rapport à votre moyenne de l'année précédente, vous avez alors le choix de ne pas payer l'impôt correspondant à cette hausse;

[Texte]

you do is we let you shelter it in the tax system itself, because next year you might get zero. So you have a sudden increment in income; you take some of that and put it right in the hands of the Government of Canada, who then pays you interest and, in the future, you take it out whenever you feel like it and you take out as much as you feel like, right to the point of death. And you can keep throwing more and more in there. It helps you if you think that you are suddenly up and next year you are going to have nothing.

Mr. Masters: Oh, sorry, you were first.

Mr. Crombie: Okay, thank you.

I just want to mention that I think the advice of the Chairman may be worthwhile. In the past, a number of groups that have come before us, including yourselves, have indicated that you wish to have the same status as a farmer. In all of these matters it is always worthwhile remembering that you should only choose the farmer to the extent that he is helpful.

The farmers very much opposed the change from income-averaging annuities when it went to forward averaging. They got concerned about that because their basic concern is how do they get rid of the family farm and keep it in the family without getting hit over the head with a heavy tax the day they sell it, so they buy annuities to deal with the tax problem.

That disturbed them when the law was changed for forward averaging. They managed to get it changed to bring them back to where they were before. I hope that is not all too confusing. My point really was that forward averaging is, I think, helpful to your needs. I did not know that you understood that.

Mr. Masters: Could I just interject for one second, please.

The Chairman: Mr. Masters.

Mr. Masters: Mr. Chairman, maybe I am being too pragmatic. I think that is valuable advice for some people. I think what the majority, in being actors, make in acting is really not all that much, but if you take away everything from them, they soon do not become actors; they remain cab drivers or accountants or whatever. I think, if we are not careful in just dealing with it from that point of view, which is valuable, which is of an assist, that very soon you have a lot fewer actors and maybe you have a lot less of a lot of other things. I just say that it is an apples and oranges situation when you think of those who are bringing in the kind of income which gives something to forward average, and those who are just on a subsistence, hoping for something better down the line. I think we all recognize that, but I do not think we are necessarily always saying that to Revenue Canada, because it does not fall within normal accounting practices. As we argue the technicalities of it, and I respect what you have said, Mr. Chairman, and the value of that, I really feel we may miss the boat

[Traduction]

vous pouvez préférer être à l'abri de cela. Le régime fiscal vous permet donc de disposer d'un tel abri, étant donné que l'année suivante, vous ne gagnerez peut-être presque rien. Dans le cas où votre revenu augmente subitement, vous remettez une part de cette augmentation entre les mains du gouvernement du Canada, qui vous accorde des intérêts et, à l'avenir, vous retirez les quantités de cet argent que vous voulez et quand vous le voulez, cela jusqu'à votre mort. Vous pouvez ajouter constamment de l'argent à cette fin. Cela vous aide si vous pensez passer d'une augmentation, une année, à une absence totale de revenu l'année suivante.

M. Masters: Oh, je m'excuse, c'est vous qui avez d'abord demandé la parole.

M. Crombie: C'est bien, je vous remercie.

Je tenais simplement à dire que ce serait peut-être une bonne chose que de suivre le conseil du président. Par le passé, certains qui ont témoigné devant nous, y compris vous-même, nous ont laissé savoir qu'ils voulaient être considérés de la même façon qu'un agriculteur. À cet égard, il importe toujours de se rappeler qu'on n'a choisi que l'aspect avantageux de la condition d'un agriculteur.

Les agriculteurs eux-mêmes étaient très défavorables à ce qu'on passe des rentes à versements invariables à un étalement sur les années suivantes. Cela les préoccupait, parce que leur principal souci est de savoir comment céder l'exploitation familiale à quelqu'un d'autre de la famille sans devoir payer des impôts très considérables le jour de la vente. C'est pour cela qu'ils achètent des rentes, ce qui leur permet de neutraliser quelque peu le problème de l'impôt.

Ils étaient donc assez préoccupés lorsqu'on a modifié la loi de façon à adopter l'étalement sur les années suivantes. Ils ont même obtenu qu'on remodifie la loi de telle sorte qu'elle conserve les dispositions antérieures. J'espère que cela ne vous embrouille pas trop. Ce à quoi je veux en venir, c'est que cet étalement sur les années suivantes vous serait utile. Or, j'ignore si vous l'avez bien compris.

M. Masters: Si vous le permettez, j'aimerais intervenir ici.

Le président: Monsieur Masters.

M. Masters: Monsieur le président, peut-être suis-je trop pragmatique, mais je crois que ce conseil sera peut-être utile à certaines personnes. Cela dit, la plupart des comédiens ne gagnent pas tant d'argent que cela, et si vous leur enlevez tout ce qu'ils gagnent, ils quittent leur métier pour être chauffeurs de taxi ou comptables, ou encore autre chose. Si nous ne faisons pas attention, du point de vue de l'aide, ce qui est important, alors, bientôt, il y aura beaucoup moins de comédiens et peut-être aussi beaucoup moins d'autres choses. Je crois qu'on compare des pommes et des oranges lorsqu'on parle de ceux qui gagnent suffisamment d'argent pour pouvoir étaler sur les années suivantes et qu'on les compare à ceux qui arrivent à peine à subsister, tout en espérant que quelque chose d'intéressant leur arrivera. Nous reconnaissons tous cela, mais nous ne le laissons pas savoir à Revenu Canada, car cela ne s'inscrit pas dans les usages habituels de la comptabilité. Malgré toutes les discussions techniques que nous avons tenues, et dont je reconnais l'importance, monsieur le prési-

[Text]

if we do not somewhere sit back and say: wait a minute, what are these people all about, and then work from there to come with our answers.

The Chairman: May I conclude? My instinct here on the self-employed thing is that it is an issue far beyond you, despite what Mr. Masters has said, with all respect. It is an issue far beyond acting and far beyond musicians. It involves a very wide range of other people and every case that goes to court seems to have some weight. It seems from the outside, as a non-lawyer, to be a very tricky area.

Probably the best way to handle the definitions, is in the individual contracts that are drawn up between actors and theatres, or musicians and orchestras. Perhaps the best way that can be handled is in your hands because you are masters of your fate; you see the circumstances yourselves.

Mr. Crombie.

Mr. Crombie: I know that Mr. Orlikow has a comment.

Mr. Orlikow: I just have one question for the record. We have been told by the artists, for example, that the average income of an artist is—I forget the figure—below the poverty line. I would like to pursue that question, that suggestion that Mr. Fisher made. I am sure there are some actors, let us say Len Carew, who worked pretty continuously, who might benefit from forward averaging. Do you have any figures on the average income of your members?

• 2120

Mrs. Goldrick: Yes, I can tell you that the average income of our members is, I believe, \$5,000 a year. I think, with all due respect Mr. Chairman, your description of forward averaging was very interesting and informative, but I can tell you that if you make \$5,000 a year and you get an 11% increase in income, the next year you are going to use that to pay off the debts you made when you were earning \$5,000.00 a year.

The Chairman: Exactly. Exactly. It is not intended for that situation.

Mr. Crombie: We were not talking about rich actors.

The Chairman: We are talking about somebody who may in fact suddenly have a year's work because they are in a sudden hit, and know that next year could be the Sahara Desert again. So they may be getting an average of \$5,000, but one year might be, who knows, \$500 a week for 50 weeks, or something.

Mr. Marston: I just wanted to make a comment on your suggestion that we should look carefully with the format of our contracts because it goes without saying, that this is something which has been done. The problem is that the contracts also have to reflect the circumstances of the working agreements

[Translation]

dent, nous allons rater la cible si nous ne nous demandons pas ce que représentent ces gens avant de proposer des réponses.

Le président: Me permettez-vous de conclure? À mon avis, pour ce qui est de la position d'après laquelle un comédien est à son propre compte, cela me paraît être une question qui dépasse de beaucoup votre métier, et ce, en dépit des propos tenus par M. Masters. C'est une question qui dépasse le métier d'acteur, ainsi que celui de musicien. En effet, elle englobe des gens très divers, et chaque cas entendu par les tribunaux semble avoir son importance. Enfin, de l'extérieur, en tant que non-spécialiste, ce domaine semble très épineux.

A mon avis, la meilleure façon de résoudre la question des définitions, c'est de se reporter aux contrats individuels signés par les comédiens et les théâtres, ou les musiciens et les orchestres. C'est peut-être vous-mêmes qui pouvez le mieux vous occuper de cette question, étant donné que vous êtes vos propres maîtres et que vous voyez les circonstances vous-mêmes.

Monsieur Crombie.

M. Crombie: M. Orlikow aimerait intervenir.

M. Orlikow: Je n'ai qu'une question à poser. Les artistes nous ont dit que leur revenu moyen est inférieur au seuil de pauvreté. J'aimerais développer quelque peu cette question, me reportant aux propos de M. Fisher. Je suis sûr que certains acteurs, comme Len Carew, qui ont travaillé de façon continue, pourraient profiter de ce régime d'étalement. Savez-vous quel est le revenu moyen de vos membres?

Mme Goldrick: Oui, je puis vous dire que le revenu moyen de nos membres est, je crois, de 5,000\$ par an. Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le président, la description que vous avez faite de l'étalement sur les années suivantes était très intéressante et instructive, mais je puis vous dire que si vous gagnez 5,000\$ par an et que vous obtenez une augmentation de 11 p. 100, l'année suivante, vous allez utiliser cet argent pour rembourser les dettes que vous avez contractées lorsque vous gagniez 5,000\$ par an.

Le président: C'est exact. Vous avez tout à fait raison. Ce système ne convient pas à cette situation.

M. Crombie: Nous ne parlions pas des acteurs riches.

Le président: Nous parlons de quelqu'un qui pourrait travailler de façon continue pendant un an parce qu'il a du succès dans ce qu'il fait, tout en sachant que l'année suivante, ce pourrait être le désert du Sahara de nouveau. Ils peuvent donc gagner en moyenne 5,000 dollars, mais pendant un an, leur revenu pourrait être de 500 dollars la semaine, pendant 50 semaines, ou quelque chose de ce genre.

M. Marston: Je voudrais revenir sur la suggestion que vous avez faite selon laquelle nous devrions examiner très soigneusement nos contrats, car il est évident que c'est ce que nous avons fait. L'ennui, c'est que les contrats doivent également refléter les modalités des accords que nous avons signés avec diverses

[Texte]

which we have developed with various companies. One of the problems, of course, is that we cannot devise a contract which satisfies all the criteria of self-employed status while, at the same time, reflecting the nature of the artist's work.

So indeed, Mr. Masters comments were very opposite in that regard because what we have here is legislation and interpretations of that legislation which in effect shoehorn, by analogy, one set of working circumstances into something which is applicable to another, and that is probably one of the central difficulties we have with the Income Tax Act.

The Chairman: Yes, and your difficulty is that you are in a group circumstance where several people have to co-ordinate their efforts and perform at the same time. Other people are expecting these things from you and then The Income Tax Act turns around and says: What is this; we are dictating the time and place. I recognize that problem.

Mr. Marston: Yes. That is an example but of course the whole issue is much larger than that. It is a rather unique business we happen to be involved in.

The Chairman: Mr. Crombie.

Mr. Crombie: I think that most members of this committee know that we are actually moving fairly rapidly to certain conclusions in terms of our recommendations, and that will be that we recognize the importance of somehow arriving at a definition of the status of an artist, that group. This will at least be some step forward in relation to your own point.

Following that though it is very important that the status be given some concrete form by definition in specific art form.

But more importantly, it is helpful. It is even more helpful if we can get—and maybe it is a problem for the lawyers—collective agreements which reflect the new status, which reflect the new definitions. Otherwise, you are going to have a tax department that is forever going to have to deal with individual people—and it is not their fault. But by not having collective agreements which reflect the new definition of an artist and the definitions included herein, you are leaving it up to the tax department, the guy trying to assess the individual and he is not going to be able to do it.

Mr. Marston: Well, if I could respond in a very simple way to that, as far as the particular group that we are representing, one definition, I suppose, that we would be quite happy with would be a person who is working in a theatre, performing on a stage, for example, and being paid for it. Simple as that. Anybody can go down to the theatre and there is no argument. Yes, and a member of our association.

The Chairman: Do we have further . . .

Mr. Orlikow: I have one more question.

The Chairman: Okay, and may I ask the members of the committee and the staff that we take a few minutes after this and . . .

[Traduction]

compagnies. Une des difficultés qui se posent, c'est que nous ne pouvons pas établir de contrat qui réponde à la fois au critère du statut des travailleurs indépendants tout en reflétant la nature du travail de l'artiste.

Or, M. Masters disait tout à fait le contraire à cet égard, car la loi et les interprétations de cette loi intègrent un ensemble de circonstances applicables au travail à quelque chose qui s'applique à d'autres circonstances, et c'est là que réside vraisemblablement l'une des difficultés majeures que nous pose la Loi de l'impôt sur le revenu.

Le président: En effet, et la difficulté vient de ce que vous faites partie d'un groupe où plusieurs individus doivent coordonner leurs efforts et exercer leurs activités en même temps. D'autres s'attendent à ce que vous le fassiez, et ensuite, la Loi de l'impôt sur le revenu se retourne contre vous et dit: qu'est-ce que cela? Nous dictons l'heure et l'endroit. Je vois quel est votre problème.

M. Marston: Oui. Vous venez d'en citer un exemple, mais ce problème est beaucoup plus important que cela. Nous faisons vraiment quelque chose d'unique.

Le président: Monsieur Crombie.

M. Crombie: Je crois que la plupart des membres de ce Comité savent que nous tirons rapidement certaines conclusions que nous intégrerons à nos recommandations, et l'une d'entre elles est que nous reconnaissons à quel point il est important d'en arriver à une définition du statut de l'artiste. Cela nous permettra au moins d'avancer un peu dans votre direction.

Cependant, il est très important que ce statut soit défini de façon concrète, selon l'art considéré.

Mais cette définition est utile, et c'est très important. C'est encore plus utile si nous pouvons obtenir, et cela posera peut-être un problème aux avocats, des conventions collectives qui reflètent ce nouveau statut, ces nouvelles définitions. Autrement, le ministère du Revenu devra toujours étudier la situation cas par cas, et ce n'est pas leur faute. Mais l'absence de conventions collectives qui reflètent la nouvelle définition d'un artiste poussera le ministère du Revenu à se débrouiller, et celui qui sera chargé d'évaluer l'individu en question ne pourra le faire.

M. Marston: Je pourrais répondre très simplement à ce que vous venez de dire; une définition qui s'appliquerait au groupe que nous représentons, définition qui nous satisferait amplement, serait toute personne qui travaille dans un théâtre, qui interprète quelque chose sur une scène, par exemple, et qui est payée pour ce faire. Il n'y aurait plus de litige. Et il faudrait aussi qu'elle soit membre de notre association.

Le président: Avons-nous d'autres . . .

M. Orlikow: Il me reste une question à poser.

Le président: Bien. Je voudrais informer les membres du Comité et le personnel que nous arrêterons les débats quelques minutes et . . .

[Text]

• 2125

Mr. Crombie: I have a question, too, just as a follow-up to that. Right at the end Mr. Legge said "and a member of our association". How do you define membership in your association? Anybody who walks on the stage and says that he is an actor and has a line?

Mr. Spicer: No. Anyone who is a member has to be offered an equity contract by a theatre. That is the test.

Mr. Crombie: You see I think it does go beyond simply someone who shows up and acts on the stage. I mean it has got to ...

Mr. Marston: Excuse me for interrupting. I also said that they had to be paid for because we are really talking about the position of the artist with regard to his income. Quite frankly, I think the definition of a performing artist is much simpler to make than the definition of a visual artist.

Mr. Crombie: It may well be, but I want to take it from where we ... I will not be argumentative on the point, but we are all seeking the same thing here. Right now you are either a failed manufacturer or a hobbyist. I am saying to you that if we can move it a little further along the road—almost, that is our problem ... by defining an artist and getting some help from the fields of art where collective agreements are made, it would be even more helpful; otherwise it will all be left up to the taxman.

The Chairman: Is it easy to define you by saying that if you are paid then you are a professional artist? Paid by a theatre? Is it easier to do it that way by saying that the guy is paid by a theatre and therefore he is a professional—therefore he must be a professional actor?

Mr. Marston: With the qualification that you are dealing specifically with performing artists ...

The Chairman: That is what I mean.

Mr. Spicer: If he is paid at least a minimum rate. We have minimum rates. There are, we will say, non-professional actors who are paid, but below the minimum rate.

Mr. Crombie: Perhaps it is a bit late to go through it all now, but you were defining yourself, out of our understanding up to now, as an artist. I am not against that, but it may well be that, in order to deal with the realities of actors and actresses, that you are—at least for our purposes—not defined as an artist. So far, everyone had longer criteria dealing with peer groups, education, professional associations, etc. All of that allowed you at least to go to talk to the taxman as an artist. Then, it seemed to us, that the problem was within that global artist framework—no longer the obvious, no longer the failed manufacturer but now an artist; we had to have some specific kinds of definitions for visual as opposed to something else, depending on the art. What I heard you say is to forget all that stuff. If he walks on the stage, gets paid for it and says a line, he is an actor or an actress. If that is the case it may well be that we are ...

[Translation]

M. Crombie: J'aurais également une question supplémentaire à poser à ce sujet. À la fin de son intervention, M. Legge a dit: «et il faudrait qu'elle soit membre de notre association». Comment devient-on membre de votre association? N'importe quelle personne qui monte sur scène et se proclame acteur peut devenir membre?

M. Spicer: Non. Tout membre doit se voir offrir un contrat par un théâtre. Voilà le critère d'admissibilité.

M. Crombie: Voyez-vous, je pense qu'il ne suffit pas à quelqu'un de monter sur scène et de jouer. Je pense que ce devrait ...

M. Marston: Excusez-moi de vous interrompre. J'ai également dit qu'il devait être payé, car nous parlons en fait de la position de l'artiste par rapport à son revenu. Honnêtement, je pense qu'il est plus facile de définir un interprète qu'un créateur.

M. Crombie: Peut-être, mais je voudrais commencer par ... Je ne veux pas ergoter, mais nous cherchons après tout la même chose. Pour le moment, vous êtes soit un fabricant qui n'aurait pas réussi, soit un bricoleur. Mais nous pourrions peut-être aller un peu plus loin et essayer de définir ce qu'est un artiste et obtenir une aide des domaines artistiques où des conventions collectives existent, et ce serait beaucoup plus utile; autrement, c'est l'agent fiscal qui décidera.

Le président: Peut-on dire que vous êtes artiste professionnel si vous êtes payé? Payé par un théâtre? Est-il plus facile de dire que l'artiste en question est payé par un théâtre et que, par conséquent, il est professionnel?

M. Marston: Oui, sauf qu'il s'agit uniquement d'interprètes ...

Le président: C'est ce que je veux dire.

M. Spicer: S'il obtient au moins un salaire minimum. Nous avons un barème minimum. Il existe des acteurs non professionnels qui sont rémunérés, mais ils le sont en dessous de ce barème minimum.

M. Crombie: Il est peut-être un peu tard pour passer tout cela en revue maintenant, mais vous vous définissiez, d'après ce que nous avons compris jusqu'à présent, comme un artiste. Je ne m'y oppose pas, mais il se peut, puisqu'il existe des acteurs et des actrices, que vous ne soyez pas considérés, par nous du moins, comme des artistes. Jusqu'à présent, chacun avait des critères portant sur les groupes regroupant les mêmes métiers, la formation, les associations professionnelles, etc. Tout cela vous permettait au moins de vous adresser au fiscaliste en tant qu'artiste. Puis il nous a semblé que le problème venait de l'artiste lui-même, et non pas de celui qui le considère comme un fabricant n'ayant pas réussi. Il fallait avoir des définitions différentes si l'on s'adressait à des créateurs par rapport à d'autres individus, en fonction de l'art considéré. Or, vous nous avez dit d'oublier tout cela. S'il monte sur scène, est rémunéré et joue, il est acteur ou actrice. Si tel est le cas, il se peut très bien que nous ...

[Texte]

The Chairman: That is an easier group to handle.

Mr. Crombie: That is an easier group. You may not be an artist for our purposes. It may benefit your pocketbook and not good for your ego... But that is very important because we may become far more complicated, for you, than you need to go. Whereas, the visual artists, for example, have a much more complicated understanding of the definition.

Mr. Marston: Indeed they do.

Mr. Orlikow: I have one question. When we had the visual artists before us, some of them had the following kind of problem. Since they could not make a decent living purely from the sale of their art, some of them would teach at a university. The income from teaching was higher than the income from the sale of their art and Revenue Canada said they could not deduct expenses for their sales of art if the expenses were more than the income—even though they say that we will not be permitted to teach unless we produce art.

Some of your people who may work two or three months a year as actors may have other jobs just to make a living. What happens if they make more money from their other job than they do as actors? Do they have problems with their tax?

• 2130

Mr. Marston: No. Generally speaking, the work they do as employees—if they work in a bar or something like that, or in an office—is one element of their income. The income they generate as actors—as long as they can maintain their self-employed status *vis-à-vis* the department—is normally considered to be self-employed income. They may deduct the expenses they have incurred against their self-employed income, but only against their self-employed income.

Mr. Orlikow: So when they are classified as employees, they have the problems that you indicated before.

Mr. Marston: Oh, sure.

The Chairman: To follow up on Mr. Orlikow's question, if somebody is making \$20,000 tending bar and \$5,000 as an actor—to take your figures—if his expenses were \$2,000, he could write the \$2,000 off against the \$5,000 and net out \$3,000.

Mr. Marston: Not necessarily.

The Chairman: Why?

Mr. Marston: Because he would have to demonstrate very clearly that the \$2,000 expense he incurred was directly relevant to the \$5,000 worth of income he received during a specific period of time as a self-employed person.

The Chairman: In some cases that would be easy to see, would it not—if, for example, they were out of town and had to travel to get there and had to stay there. If they were in a more ambiguous situation, then clearly that would have to be

[Traduction]

Le président: Ce groupe est plus facile.

M. Crombie: En effet. Il se peut que vous ne soyez pas considéré comme un artiste par nous. Cela sera peut-être préférable pour votre porte-monnaie, et moins bon pour votre ego... Mais c'est très important, car nous allons peut-être pousser l'affaire beaucoup plus loin que vous le désirez. Alors que les créateurs, par exemple, comprennent différemment la définition.

M. Marston: En effet.

M. Orlikow: J'aurais une question à poser. Lorsque les créateurs ont comparu devant nous, certains nous ont posé le problème suivant. Puisqu'ils ne peuvent subvenir à leurs besoins en vendant uniquement leurs oeuvres, certains d'entre eux enseignent à l'université. Le revenu qu'ils tirent de leur enseignement est plus élevé que celui de la vente de leurs oeuvres, et le ministère du Revenu leur a dit qu'ils ne pouvaient déduire les dépenses occasionnées par la vente de leurs oeuvres si ces dépenses étaient plus élevées que leur revenu, même s'ils disent qu'ils ne peuvent enseigner s'ils ne produisent pas d'oeuvres d'art.

Certains de vos membres, qui travaillent peut-être pendant deux ou trois mois de l'année en tant qu'acteurs, subviennent à leurs besoins de différentes façons peut-être. Que se passe-t-il si le revenu qu'ils tirent de cet autre emploi est plus élevé que celui qu'ils tirent en tant qu'acteurs? Ont-ils des problèmes avec leurs déclarations d'impôt?

M. Marston: Non. En général, leur travail en tant qu'employés, s'ils travaillent dans un bar ou dans un bureau, par exemple, constitue un élément de leur revenu. Le revenu qu'ils tirent en tant qu'acteurs est normalement considéré comme un revenu de travailleurs indépendants, à condition qu'ils puissent conserver ce statut auprès du ministère. Ils peuvent alors déduire leurs dépenses de leurs revenus comme travailleurs indépendants, mais uniquement de ce revenu-là.

M. Orlikow: Donc, s'ils sont considérés salariés, ils ont les problèmes dont vous nous avez parlé tout à l'heure.

M. Marston: Absolument.

Le président: Pour poursuivre sur la même lancée, si quelqu'un gagne 20,000\$ comme barman et 5,000\$ comme acteur, pour reprendre les chiffres que vous avez cités, et si ses dépenses s'élèvent à 2,000\$, il pourrait déduire ces 2,000\$ de son revenu de 5,000\$, et son revenu net serait de 3,000\$.

M. Marston: Pas nécessairement.

Le président: Pourquoi?

M. Marston: Parce qu'il devrait établir de façon claire et nette que les dépenses de 2,000\$ qu'il a accumulées portaient directement sur le revenu de 5,000\$ qu'il a tiré en tant que travailleur indépendant pendant un certain temps.

Le président: Dans certains cas, ce serait facile, n'est-ce pas? Si, par exemple, la personne en question devait se déplacer dans une autre ville et y demeurer un certain temps. Si la situation était plus ambiguë, il faudrait qu'elle justifie ces

[Text]

justified. I do not know what we could do for you on that, because I think that situation happens to lots of taxpayers. Frankly, I think the onus of proof rightly is on the taxpayer who is claiming it. I think that is normal. If you took the word "actor" out and put in the word "salesman", perhaps the principle would be easier to understand.

What I am interested in knowing is whether your expenses in this \$20,000-\$5,000 scenario... What kind of expenses? Would it be frequent for the expenses to go above the income?

Mr. Marston: Well, if you are practising your profession as an actor and you have a large number of expenses that are difficult to assign to a specific period or specific area of your income—for example, Daphne Goldrick has alluded to the expenses of publicity, the expenses involved attendant upon seeking work—indeed this would be necessary, I would think. If someone spent any extensive period of time away from his profession he would have to go to the expense of taking classes, of working out in various circumstances... —coaching, that sort of thing, participating in studio work, which would maintain him or her at a specific performance level so that when work became available one would be able to accept it.

The Chairman: Okay. So I guess what I am asking is if you have this mixture of income... With sculptors we are told it is frequent that their expenses will rise far beyond the level of their income. We hear from painters, and we know from writers—and I know we will get it from them—and we know from university professors that their expenses often rise way above their expected income, and that they have no way to offset those expenses except with other employment income, like keeping bar or something. Do you find that, or are you finding that your proportion of income and expenses are different—that you have, generally speaking, lower expenses than income?

Mr. Marston: That is certainly my impression from my information, but the other members of my team might like to comment on that.

• 2135

Mrs. Goldrick: I think, Mr. Chairman, it depends, you see; it really does. Again, if you have a good year the proportion of your expenses *vis-à-vis* your income is going to be lower.

The circumstances that Mr. Marston outlined—that is if you are going to be cast in a musical and you want to take some vocal coaching, for example... when you do that, as long as it pertains to a particular production, under our self-employed status we can deduct that expense for vocal coaching. However, if you want to go to a vocal coach on an ongoing basis, not related at all to a specific production, that money is not deductible; you cannot do that. It has to be related to a specific production. The same thing with dancing lessons.

[Translation]

dépenses. Je ne sais pas ce que nous pourrions faire pour vous à ce sujet, car je pense que ce sort est le lot de nombreux contribuables. Franchement, il incombe, à juste titre, aux contribuables de justifier ce qu'ils réclament. Je pense que c'est normal. S'il ne s'agissait plus d'un acteur, mais d'un représentant de commerce, le principe serait peut-être plus facile à comprendre.

Mais je voudrais plutôt savoir quel genre de dépenses seraient occasionnées si l'on prend votre scénario de 20,000\$-5,000\$ comme exemple? Est-il fréquent que les dépenses dépassent les revenus?

M. Marston: Bien, si vous exercez votre métier d'acteur et que vous avez de nombreuses dépenses qui sont difficiles à prouver—par exemple, Daphne Goldrick a fait allusion aux dépenses de publicité, aux dépenses occasionnées pour chercher du travail—je pense effectivement que ce serait le cas. Si quelqu'un n'avait pu exercer son métier pendant longtemps, il devrait suivre des cours, ou travailler comme instructeur, participer aux travaux de studio, ce qui lui permettrait de conserver son niveau pour qu'il ou elle puisse accepter du travail lorsqu'on lui en proposerait.

Le président: Bien. Donc, s'il existe deux sources différentes de revenu... Pour les sculpteurs, par exemple, on nous dit qu'il est fréquent que leurs dépenses dépassent de loin leur revenu. Nous entendons la même chose de la part des peintres, des écrivains, et nous le saurons bientôt, de la part également des professeurs d'université, et nous savons qu'ils n'ont d'autres moyens de compenser ces dépenses qu'en acceptant un autre emploi, comme travailler dans un bar, ou quelque chose de ce genre. Est-ce que cela s'applique également à votre cas, ou estimez-vous qu'en général, vos dépenses sont moins élevées que vos revenus?

M. Marston: Il ne fait aucun doute que c'est l'impression que j'en retire, mais les autres membres de mon équipe voudraient peut-être dire quelque chose à ce sujet.

Mme Goldrick: Je crois, monsieur le président, que cela dépend. Une fois de plus, si votre année est bonne, vos dépenses seront inférieures à vos revenus.

Par exemple, comme l'a dit M. Marston, si vous allez faire partie d'une comédie musicale, vous voudrez peut-être prendre quelques leçons de chant; si vous le faites, du moment que ces leçons ont un rapport direct avec un spectacle en particulier, vous pouvez déduire ces dépenses de votre revenu en tant que travailleur indépendant. Cependant, si vous voulez simplement prendre des leçons de chant, sans rapport direct avec un spectacle quelconque, vous ne pourrez pas déduire ces dépenses; vous ne pouvez pas le faire. Ces dépenses doivent être liées directement à un spectacle en particulier. La même chose vaut pour des leçons de danse.

[Texte]

So if I want to go to class, because I want to engage in professional development, that money is money I pay out. I have no way of deducting it, and I have to pay tax on it.

The Chairman: Okay. Those are useful insights.

Mr. Orlikow: Just a very short one. Is that an interpretation which the department has made?

Mrs. Goldrick: Yes, it is.

Mr. Legge: Universally.

The Chairman: I am sorry, did you say universally?

Mr. Legge: I think so. I do not know of any exceptions.

Mr. Spicer: No, I do not either.

The Chairman: I keep finding every time we make statements that I am dragged into more questions here, if you will forgive me.

Mr. Legge: That is good, that is the purpose of the statements.

The Chairman: It certainly is.

How does that differ from lawyers? If a lawyer is busy with real estate law and wants to learn about criminal law, and feels that an extended period has gone by divvying up Mississauga real estate instead of Mississauga crooks . . .

Mr. Legge: You can never catch a dancer.

The Chairman: If you feel you want to upgrade your skills, do you get to deduct that beyond the normal tuition expense allowances? Suppose you incur heavier than normal expenses, or you have private tutoring or something, do you get to deduct that?

Mr. Legge: I think you would have a problem with private tutoring. I think how it would be overcome is if you had a case that was a little bit beyond your scope you would retain counsel and all of that would be chargeable to the firm. Instead of going off and taking dancing lessons you would get somebody to do it for you and you would learn by working with him, but it would all be chargeable to the firm and to the client.

The Chairman: So the client would pay.

Mr. Crombie: That is right.

Mr. Legge: Yes.

For example, just to bring this right down to earth, Legge and Legge do not do expert tax appeals, but Fraser & Beatty do the expert tax appeals for Legge and Legge. Therefore, when it is something of that nature for Actors' Equity, Fraser & Beatty do it, because they are the great experts in it, and we do not want any non-experts for Actors' Equity, and they have to pay what we do not pay. But we could not do it, and we could not go out and learn how to do it, because it is a lifetime.

[Traduction]

Donc, si je veux prendre des leçons, parce que je veux simplement parfaire ma formation, je ne pourrais pas déduire cet argent. Je n'ai aucun moyen de le déduire et je devrai payer de l'impôt.

Le président: Bien. Tout cela est très utile.

M. Orlikow: Une dernière question très brève. Est-ce le ministère qui interprète cela ainsi?

Mme Goldrick: Oui.

M. Legge: Dans tous les cas.

Le président: Excusez-moi, avez-vous dit dans tous les cas?

M. Legge: En fait, c'est ce que je crois. Je ne connais aucune exception à cette règle.

M. Spicer: Moi non plus.

Le président: Chaque fois que quelque chose se dit, d'autres questions me viennent à l'esprit, excusez-moi.

M. Legge: C'est très bien, c'est le but que nous recherchons.

Le président: Tout à fait.

Comment cette situation diffère-t-elle de celle des avocats? Si un avocat est spécialiste en droit immobilier et désire apprendre le droit criminel, et s'il estime qu'il a passé beaucoup de temps à se pencher sur la situation de l'immobilier à Mississauga au lieu d'essayer d'attraper des malfaiteurs de Mississauga . . .

M. Legge: On ne peut jamais attraper un danseur.

Le président: Si vous voulez parfaire votre formation, pouvez-vous déduire ces dépenses au delà des déductions normales? Supposons que vos dépenses sont plus lourdes que la normale, ou que vous préférez prendre des leçons particulières, pouvez-vous déduire ces dépenses?

M. Legge: Je ne pense pas que vous pourriez déduire des leçons particulières. On pourrait surmonter ce problème si, par exemple, l'affaire dont vous vous occupiez dépassait un peu vos compétences, et que vous reteniez les services d'un avocat, mais ces dépenses seraient imputées au cabinet. Au lieu de suivre des cours de danse, vous pourriez obtenir l'aide de quelqu'un avec qui vous travailleriez, mais les frais seraient imputés au client.

Le président: Donc, le client paierait.

M. Crombie: C'est exact.

M. Legge: Oui.

Pour vous donner un exemple précis, le cabinet Legge et Legge ne s'occupe pas de révision fiscale spécialisée, mais le cabinet Fraser & Beatty le fait pour le cabinet Legge et Legge. Par conséquent, lorsque quelque chose de ce genre survient à la Actors' Equity, le cabinet Fraser & Beatty le fait, car ils sont experts en la matière, et nous ne voulons pas que des personnes non spécialistes travaillent pour la Actors' Equity, et par conséquent, ils doivent payer ce que nous ne payons pas. Mais nous ne pourrions pas le faire, et nous ne pourrions pas apprendre à le faire, car il s'agit de toute une vie.

[Text]

The Chairman: So the parallel is not accurate.

Okay, thank you very much.

Mr. Legge: There are two points I would like to sharpen, Mr. Chairman, if I might, if we are finished.

The Chairman: Please.

Mr. Legge: The first is that we have thrown in our lot with the Canada Council recommendations for ease of your administration. It is not absolutely perfect but it is pretty sharp for what we want. And my example of doing administratively, through ministerial directive, on such adjudications as deciding whether a person is an employee or self-employed had to do with the onus which I described very carefully to you. So administratively we want you to make that recommendation which Miss Forrester talked about in the Canada Council business.

Then from the point of view of legislation on page 9 of your brief, we want you to look at what they say about that, and that involves legislative change, if you like, to ensure the self-employed status universally.

So there are the two things we want to do. Those are the things that you can retain, and the rest we hope is interesting and illustrative of the problem. That is really what we are trying to do.

I now turn it over to *madame le vice-président*.

Mrs. Goldrick: Mr. Chairman, on behalf of my colleagues, I would like to thank you so much for your kind attention to our brief. It has been most interesting, and very instructive to us. I think we have learned a great deal, and we will profit from your help. I would also like to thank you for re-arranging your busy schedule to hear us tonight. Thank you.

• 2140

The Chairman: I know the committee would want me to extend our thanks to you. We had this unusual bell-ringing session this morning, and—I am not sure how others treat it—but our party insists that when the bells are ringing, committees cannot meet. That is our view of it, and that created a difficulty for you. You came here expecting an 11 o'clock meeting, and it started at 8.00 p.m. We apologize for the delay. Parliament occasionally sweeps over all of us in this way, and I think we all regret it happens to innocent and co-operative bystanders. Thank you for coming up with a good meeting.

May I ask the committee people to stay for a moment. I do not have anything secret, I just want to clear up some administrative details.

This meeting is adjourned.

[Translation]

Le président: Donc, cette analogie n'est pas bonne.

Merci beaucoup.

M. Legge: Je voudrais préciser deux points, si vous me le permettez, monsieur le président, si nous avons fini.

Le président: Je vous en prie.

M. Legge: Premièrement, nous souscrivons aux recommandations du Conseil des arts du Canada, et ce, pour faciliter votre administration. Elles ne sont pas parfaites, mais elles correspondent à peu près à ce que nous voulons. Et si je l'ai fait pour des questions administratives, en passant par les directives ministérielles, pour savoir si un individu est salarié ou travailleur indépendant, je l'ai fait en raison du fardeau de la preuve que je vous ai décrite en détail tout à l'heure. Donc, sur le plan administratif, nous voulons que vous donniez suite à cette recommandation dont M^{me} Forrester a parlé lorsqu'elle a comparu pour le compte du Conseil des arts du Canada.

Deuxièmement, du point de vue législatif, à la page 9 de notre mémoire, nous voulons que vous étudiez ce qu'ils y disent, et il faudra sans doute que la loi soit modifiée pour que le statut de travailleur indépendant soit appliqué partout.

Voilà donc ce que nous voulons faire. Voilà les deux points que nous vous demanderons de conserver; quant au reste, nous espérons qu'il est intéressant et qu'il illustre bien notre problème. C'est ce que nous essayons de faire.

Je voudrais maintenant passer la parole à madame le vice-président.

Mme Goldrick: Monsieur le président, au nom de mes collègues, je voudrais vous remercier de votre attention et de votre considération pour notre mémoire. Cette séance a été très intéressante et très instructive. Nous avons beaucoup appris et nous profiterons certainement de votre aide. Je voudrais également vous remercier d'avoir pris d'autres dispositions pour que vous puissiez nous entendre ce soir. Je vous remercie.

Le président: Je sais que le Comité désire que je vous remercie également. La sonnerie a retenti pendant une bonne partie de la matinée, et je ne sais pas ce qu'en pensent les autres, mais notre parti tient à ce que les comités ne siègent pas lorsque la sonnerie retentit. Voilà ce que nous en pensons, et cela vous a créé des difficultés. Vous êtes venus ici en pensant comparaître à 11 heures, et la séance n'a commencé qu'à 20 heures. Nous nous excusons de ce retard. Les affaires parlementaires débordent sur nous tous à quelques reprises, et nous regrettons tous que cela ait eu des répercussions sur des personnes tout à fait innocentes et coopératives. Je vous remercie de vous être si bien préparés.

Puis-je demander aux membres du Comité de rester quelques instants. Je n'ai à vous faire part d'aucun secret; je veux simplement régler quelques problèmes administratifs.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Actors' Equity Association:

Mrs. Daphne Goldrick, Vice-President Internal;

Mr. B.J. Legge, Q.C., Barrister and Solicitor;

Mr. Graham Spicer, Executive Director;

Mr. Christopher Marston, Assistant Executive Director.

De la «Canadian Actors' Equity Association»:

M^{me} Daphne Goldrick, vice-présidente pour les affaires internes;

M. B.J. Legge, c.r., avocat;

M. Graham Spicer, directeur exécutif;

M. Christopher Marston, directeur exécutif adjoint.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Wednesday, March 21, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 7

Le mercredi 21 mars 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

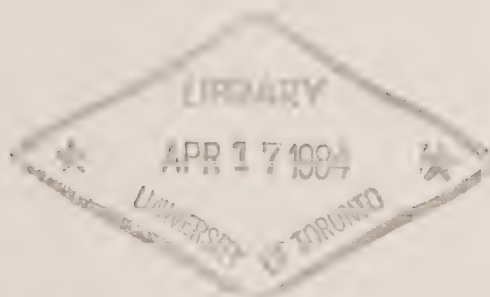
Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Chairman: Mr. Douglas Fisher

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 21

(9)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:35 o'clock p.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Crombie, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the "Union des Artistes": Ms. Marie Lou Dion, President, Committee on the Status of Artists; Mr. Marc Trahan, Legal Counsel; Mr. Yvon Dufour, Actor; Mr. Serge Demers, Director and Mr. Serge Turgeon, Actor.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Messrs. Yvon Dufour, Serge Demers and Ms. Marie Lou Dion made an opening statement and, with other witnesses, answered questions.

At 6:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 21 MARS 1984

(9)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 35, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crombie, Fisher et Orlikow.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De l'Union des artistes: M^{me} Marie Lou Dion, président, Commission sur le statut de l'artiste; M. Marc Trahan, conseiller juridique; M. Yvon Dufour, acteur; M. Serge Demers, directeur, et M. Serge Turgeon, acteur.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

MM. Yvon Dufour et Serge Demers, ainsi que M^{me} Marie Lou Dion font une déclaration préliminaire, puis eux-mêmes et les autres témoins répondent aux questions.

A 18 h 05, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Wednesday, March 21, 1984

• 1534

The Chairman: Order, please.

I welcome our first Quebec-based witnesses. We are very happy to have here the Union des artistes. Mr. Yvon Dufour is the Chairman for today.

• 1535

I will ask you, sir, to introduce your colleagues and to carry on as you see fit now. When you are finished we will ask Mr. Crombie, Mr. Orlikow and Mr. Burghardt, when he arrives, to spend approximately 20 minutes each to discuss your brief with you. If we follow the normal pattern, then after they have done theirs we will probably have a relatively informal discussion among ourselves, including you of course. So we will ask you to begin to introduce everyone and then feel free to make your presentation.

Mr. Yvon Dufour (Member, POLEX, Union des artistes): Thank you very much, Mr. Chairman. I think I may say we are very glad to be here today. Thank you for your invitation.

C'est un plaisir pour moi de vous présenter les gens qui m'accompagnent dans cette démarche. Tout d'abord, M^{me} Marie-Lou Dion, qui est responsable de la Commission sur le statut de l'artiste, M. Serge Demers, qui est directeur général de l'Union des artistes, et moi-même livrerons les propos de notre mémoire. Nous avons pour nous accompagner — nous en sommes bien heureux — M. Serge Turgeon, responsable de la Commission POLEX au sein de l'Union des artistes, Me Marc Trahan, conseiller juridique de l'U.D.A. et Me Pierre-Yves Leduc, conseiller juridique de l'U.D.A. également. Qui nous accompagne? D'abord, de notre exécutif, M^{me} Nicole Picard, première vice-présidente, et M^{me} Andrée Champagne, secrétaire générale. Parmi les administrateurs, nous avons le plaisir et l'honneur de souligner la présence du docteur Gratien Gélinas, qui est membre du conseil d'administration de notre Union, de M^{me} Denise Marleau, qui est notre déléguée de la région Hull-Ottawa, d'un autre administrateur de notre conseil d'administration, M. André Miville Des Chesnes, ainsi que de M^{me} Huguette Oligny, comédienne.

Nous avons également l'honneur d'avoir avec nous aujourd'hui un représentant de la Guilde des musiciens de Montréal, M. Émile Subirana, son président, ainsi qu'une représentante du Syndicat national du cinéma, M^{me} Sylvie Krasker, responsable du Comité sur la fiscalité—belle coïncidence—et également membre de l'exécutif de ce syndicat. Il nous fait plaisir également de saluer notre ami, Paul Siren, secrétaire général de l'ACTRA. Toutes formalités étant accomplies, monsieur le président, vous allez me permettre d'entrer dans le vif de notre sujet, si j'ose dire.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mercredi 21 mars 1984

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

J'ai l'honneur de saluer nos premiers témoins du Québec. Nous sommes très heureux d'avoir ici l'Union des artistes. M. Yvon Dufour est le président pour aujourd'hui.

Je vous demanderai, monsieur, de nous présenter vos collègues et de continuer ainsi qu'il vous semblera bon. Quand vous en aurez terminé, nous demanderons à M. Crombie, M. Orlikow et M. Burghardt, lorsqu'il arrivera, de passer environ 20 minutes chacun à discuter de votre mémoire avec vous. Si nous procédons comme d'habitude, après cela, lorsqu'ils en auront terminé de leurs questions, nous aurons une sorte de discussion officieuse entre nous, sans évidemment vous oublier. Je vous demanderais donc de nous présenter tous ceux qui vous accompagnent et de nous faire ensuite part de vos doléances.

M. Yvon Dufour (membre, POLEX, Union des artistes): Merci beaucoup, monsieur le président. Je pense pouvoir dire que nous sommes heureux d'être ici aujourd'hui. Merci de nous avoir invités.

I am quite pleased to be able to introduce the people who are here with me for this presentation. First of all, Mrs. Marie-Lou Dion, who is responsible for the committee on the status of the artists, Mr. Serge Demers, who is the Director General of the *Union des artistes* and myself will read you our brief. With us, and we are quite happy to have them with us, there is Mr. Serge Turgeon, the person responsible for the committee for external relations also known as POLEX in the *Union des artistes*, Mr. Marc Trahan, UDA legal counsel and Mr. Pierre-Yves Leduc, who is also an UDA legal counsellor. And as for those we have with us? First of all, from our executive, Mrs. Nicole Picard, first vice-president, and Mrs. Andrée Champagne, our Secretary-General. Of the directors, we have the pleasure and great honour of pointing out the presence here of Dr. Gratien Gélinas, who is a member of the Board of Directors of our union, and we also have Mrs. Denise Marleau, who is our delegate for the Hull-Ottawa area; there is another person from our Board of Directors, Mr. André Miville Des Chesnes, as well as Mrs. Huguette Oligny, actress.

We also have the honour of having with us today a representative from the Montreal Musicians' Guild, Mr. Émile Subirana, their president, as well as a representative from the National Cinema Union, Mrs. Sylvie Krasker, responsible for the committee on taxation, quite a coincidence, to be sure, and who is also a member of the executive of that union. We are also quite happy to point out the presence of our friend, Mr. Paul Siren, Secretary-General of ACTRA. Having then rendered unto Caesar all his due, Mr. Chairman, I am sure you would not mind if I plunged into the heat of debate, if you will allow me that expression.

[Texte]

C'est avec un mélange de plaisir et de colère que l'Union des artistes s'amène devant vous. De plaisir, car elle sait qu'elle a en face d'elle un groupe de personnes estimables dont la crédibilité et l'objectif l'engagent à croire qu'elle sera enfin entendue et que sa démarche actuelle mènera peut-être ses membres à une situation moins ambiguë que celle dans laquelle ils sont forcés de vivre eu égard à ce qui est devenu pour chacun de nous un cauchemar: la déclaration d'impôt annuelle. Et c'est d'ailleurs un euphémisme de donner un caractère annuel à cette déclaration, car c'est toujours dans un contexte presque quinquennal que nous sommes forcés de vivre. En effet, ce qui est accepté une année ne l'est plus l'année suivante et, bien sûr, ne s'applique plus aux années précédentes et ainsi de suite, si bien que nous sommes en constante révision, toujours en instance de nouvelles cotisations et en appels coûteux qui, la plupart du temps, se règlent hors cour et toujours aux frais et dépens des pauvres contribuables que nous sommes. Et nous avons beaucoup de difficulté à ne pas rugir quand nous entendons le ministre du Revenu national dire en Chambre que les artistes sont bien traités. Les artistes sont victimes du harcèlement des fonctionnaires de Revenu Canada, et ils ont la joie de jouir du même traitement à Québec.

Nous sommes excédés, nous sommes écoeurés par les procédés employés. Nous réclamons que notre statut soit précisé dans un texte de loi adéquat. Nous demandons d'être considérés comme des citoyens utiles à la société à laquelle nous appartenons. Nous réclamons justice. Nous ne demandons pas de faveurs. Nous voulons simplement que les règles du jeu soient claires, qu'elles nous permettent de faire notre devoir de citoyens sans que de constantes nouvelles interprétations viennent nous donner l'impression que nous sommes de tristes jongleurs, que nous sommes des contribuables en constante recherche de moyens d'évasion fiscale. Nous demandons d'être traités avec égard et, nous insistons, avec justice. Elle nous fait grandement défaut.

• 1540

Nous prendrons donc plaisir à démontrer que nous ne sommes pas des employés au sens du Code du travail. Que les légalistes se détendent, nous ferons abstraction des textes qui ont conduit le C.C.R.T. à rendre le jugement qui veut faire de nous des employés à Radio-Canada, par exemple. Nous crierons à qui veut l'entendre que les textes de loi actuels ne sont pas adéquats et qu'ils nous conduisent à l'absurde.

De la nature du travail de l'artiste-interprète pigiste: Prenons comme exemple la société Radio-Canada puisque c'est elle qui a été mise en cause dans le fameux jugement du C.C.R.T. Un artiste en demande peut signer cinq, dix ou vingt contrats avec la Société dans une seule année. Jamais cet artiste ne sera obligé de les signer tous. Parce que le texte ou le rôle ou le cachet ne lui plaît pas — c'est chose courante — il pourra refuser d'en signer un ou plusieurs. Ce qui ne l'empêchera pas d'en signer un ou plusieurs autres par la suite. Il recevra en règlement de chaque contrat un cachet, pas un salaire. Son cachet pourra augmenter en accord avec son pouvoir de négociation. Il pourra diminuer avec sa perte de

[Traduction]

The *Union des Artistes* appears before you with feelings of both gratitude and anger. We say gratitude because we know we are dealing with a distinguished body whose credibility and objectivity makes us confident our case will be heard at last. We believe too that this process will help resolve a major dilemma in our members' professional lives, one which has turned out to be a nightmare for us all; namely, our annual income tax return. In fact, it is a misnomer to refer to the return as "annual", since we are constantly forced to accommodate ourselves to a multi-year context. Thus, what is acceptable one year is no longer acceptable the following year, and so on, such that we are forever being reviewed or reassessed, or fighting costly appeals, which usually get settled out of court, inevitably at the expense of we lowly taxpayers. It is hard for the Minister of Revenue not to feel embarrassed when he says on the floor of the House that artists are well treated. Artists are victims of harassment at the hands of Revenue Canada's employees, and they can count on the same treatment from Quebec City.

We have lost all patience with methods being inflicted on us and we now insist that our unique status be acknowledged in the appropriate legislation. We want to be considered as citizens with a useful role in the society to which we belong. We want to see justice done. We want no special consideration; we ask simply that the ground rules be clarified so that we can do our citizenly duty, without endless reinterpretations being allowed to make us feel like taxpayers determined to find a way to avoid paying our taxes. We ask to be treated with some respect and with some measure of justice, a goal that is a long way off at the moment.

We shall be pleased to demonstrate that we are not employees within the meaning given that term by the Labour Code. Legal constructionists take note, we intend to look beyond the statutes which led the Labour Relations Board to render the decision whereby we are construed as employees of institutions such as the CBC. As we shall argue to all who care to listen, the legislation currently in force is wholly inadequate and has brought us to an impasse.

The freelance performing artist and his professional circumstances: Let us consider the example of the CBC, since this was the employer involved in the Labour Relations Board decision alluded to above. An artist who is in demand might sign five, ten or even twenty contracts with the Corporation in a given year. This artist is in no way obliged to sign all the contracts he is offered. If the script or the role or the fees do not suit him, as often happens, he may decline one or more of these offers. But that will not prevent him from going ahead and signing other contracts at some later point. His compensation in each case consists of fees, not a salary. These fees will increase in proportion with his negotiating power. And they

[Text]

vitesse ou, si l'on veut, avec sa baisse de popularité. Mais cela restera un cachet, pas un salaire. (Le petit deviendra gros, qui deviendra petit, qui redeviendra gros et ainsi de suite. Cela est inhérent à notre métier.) Un employé ne signe pas de contrat à Radio-Canada. Il est simplement protégé par la convention collective de son syndicat d'employés. Il reçoit un salaire annuel qui augmentera chaque année. Il acquiert la permanence d'emploi et doit se soumettre aux lois qui régissent le travail, prendre sa retraite à un âge déterminé et se voir interdire de travailler pour un concurrent. De plus, s'il est mis à pied, parce qu'il y contribue, il pourra toucher des prestations d'assurance-chômage. Il jouit d'un régime complet d'avantages sociaux. L'artiste, lui, n'a pas de permanence d'emploi. S'il devient malade ou inhabile à remplir le ou les rôles qu'on lui a confiés, la Société le libère et elle n'a aucune responsabilité envers lui. L'artiste, en même temps qu'il travaillera à Radio-Canada, pourra travailler dans toute autre entreprise concurrente de la Société. Tous ses contrats seront résiliables à 15 jours d'avis, sans qu'il puisse réclamer quoi que ce soit. D'ailleurs, depuis une bataille gagnée par l'U.D.A. dans les années 50, il ne contribue pas au fonds d'assurance-chômage. Pourquoi? Parce qu'il est à peu près impossible de définir la situation de chômage de l'artiste. Il est dans la nature de ce métier de ne pas travailler à la petite semaine. Ceux qui prétendent le contraire seront ou rêveurs, ou malhonnêtes.

Pour ce qui est de la relation employeur-employé, jamais l'artiste n'est totalement soumis à l'autorité d'un réalisateur, d'un metteur en scène, d'un directeur ou d'un producteur. Ces derniers suggèrent, proposent, n'imposent jamais à l'artiste. Il est nécessaire à l'interprétation d'une oeuvre que tous les artistes-interprètes ajustent leur sensibilité, leur expérience, leur talent à une vision d'ensemble. Mais chaque artiste reste le seul propriétaire de ce qu'il est. Tout le reste est convention, organisation. Le Bureau international du travail souligne d'ailleurs le caractère d'indépendance et d'individualité de l'activité de l'artiste-interprète dans son rapport préparé pour la réunion conjointe O.I.T./UNESCO sur la condition de l'artiste en 1977. Je cite:

Indépendantes, les professions artistiques le sont certainement, dans la mesure où il ne s'agit généralement pas d'activités que l'on pourrait appeler «de masse», telles qu'elles s'exercent par exemple dans une usine ou une administration avec les nécessités et les servitudes d'horaires, de rendement, d'automatisme, etc., qu'impose ce mode de travail. Les activités artistiques gardent toujours un caractère individuel, voire individualiste; ce qui n'élimine cependant pas les contraintes imposées par la technologie ni l'obligation de la stricte discipline personnelle ou de celle que nécessite toute production artistique de groupe.

• 1545

Tout artiste est un créateur. Le vocable d'«exécutant», souvent associé à celui d'«interprète» pour désigner une certaine catégorie d'artistes, semble, en français, une définition qui risque d'induire en erreur: l'exécution proprement dite, uniquement et uniformément répétitive et qui est le lot habituel du travailleur industriel, est une

[Translation]

may decrease where the artist has less influence or when his public appeal is at a low ebb. Yet he will still be paid in fees, not on a salaried basis (the rate of pay tends to rise and fall rather unpredictably for most people in this profession). An employee does not sign a contract with CBC. He is protected by the collective agreement negotiated by his union. He receives an annual salary, which increases from year to year. He enjoys job security, and in return he must respect the legislative provisions affecting his activities in the workplace, retire at a certain age and refrain from working for competitors. Furthermore, if he is dismissed or laid off, he can apply for unemployment insurance benefits, to which he will have contributed. The artist enjoys no such job security. If he falls ill or is unable to play the role or roles for which he has been engaged, the Corporation "frees" him and accepts no further responsibility for him. While working for the CBC, an artist is entitled to work for any other organization, whether in competition with CBC or not. All his contracts can be cancelled on two weeks' notice, without the artist having any right of redress whatsoever. Nor is the artist allowed to claim for unemployment insurance. Indeed, ever since a battle fought and won by the UDA in the fifties, the artist makes no contribution to UIC. Why? Because it is virtually impossible to define unemployment as it relates to the artist. People in our profession are never weekly wage-earners, and anyone who claims otherwise is either overly idealistic or plain dishonest.

The employer-employee relationship: As far as the employer-employee relationship is concerned, the artist never bows completely to the authority of a producer or director. They may offer suggestions, but cannot force their ideas on the artist. The interpretation of works of art requires that the performers accommodate their sensibilities, experience and talent to a larger creative vision. But each individual artist retains sole control of his own being. All the rest is a question of management of resources. The International Labour Office (ILO) stressed the professional autonomy and individuality of the performing artist in its report prepared for the 1977 ILO/UNESCO joint meeting on the condition of the artist:

The artistic professions are certainly to be considered independent to the extent that their members do not engage in "assembly line" activities, such as are typical of work in factories and offices, with all the attendant imperatives of time-cards, productivity, automation, etc. Artistic activities always retain certain individual, and individuating, aspects. The work of an artist carries a personal stamp on it, although this does not by itself lift the constraints imposed by technology, or the need for strict discipline, whether on an individual basis or in relation to group artistic activities.

Every artist is a creator. The term "performing artist", used to denote a certain kind of artist, can be misleading. The uniformly repetitive "performance" typical of the industrial labourer is a passive activity which even the work of the simple artisan must rise above. And if there has been a quite justifiable international preoccupation with protecting this

[Texte]

démarche passive qui ne peut déjà plus exister dans le travail du simple artisan. Et si l'on s'est préoccupé, à juste titre, de protéger au plan international cet aspect créateur du travail des traducteurs, ce même aspect créateur se retrouve a fortiori dans celui de l'artiste-interprète. C'est même, très précisément, cet apport personnel et original qui fait la mesure de son talent et de son succès: Le consensus du public, qui est finalement le vrai juge en la matière, est, à cet égard, significatif.

L'employé, lui, est soumis totalement à l'autorité et il n'a pas le droit de refuser l'autorité, quelle que soit la façon dont elle s'exprime. S'il dit non, il sera congédié, remercié de ses services, ou alors si son syndicat est efficace, il sera maintenu «en disgrâce» dans son emploi, parce que... etc.: il a la permanence. Un artiste, à l'expiration de son contrat, ne sera pas réengagé, point final. Oserons-nous prétendre que nous ne sommes pas des pigistes, des entrepreneurs indépendants, des travailleurs autonomes? Il faut que l'on comprenne que ce statut est celui de tous les membres de l'Union des artistes et non seulement celui de ceux d'entre nous qui sommes incorporés. Tous les membres de cette association professionnelle sont des entrepreneurs indépendants, incorporés ou pas.

Il y a des trous dans les lois. Notre statut est mal défini. Nous réclamons une législation adéquate. Pourquoi et au nom de quelle vue de l'esprit nous refuserait-on ce qu'on a accepté pour les chauffeurs de taxi, par exemple? L'artiste n'est plus une «bibite asociale» comme certaines sociétés l'ont déjà perçu. Il joue un rôle essentiel dans la vie canadienne à un point tel que votre collègue, M. Francis Fox, ministre des Communications et responsable des Affaires culturelles, dans son document *Culture et Communication*, n'hésite pas à dire:

La confiance est le fruit du dynamisme culturel. Nos arts populaires ou «nobles» nous reflètent en tant que peuple. En nous définissant, ils fixent en un sens les normes d'excellence pour les autres secteurs de notre vie nationale. Disons-le clairement, les Canadiens doivent faire l'impossible pour favoriser la création d'oeuvres et de biens artistiques qui enrichiront leur patrimoine culturel et intellectuel, s'ils veulent développer la confiance en eux-mêmes qui seule leur permettra de s'affirmer en tant que nation distincte.

Je fais une autre citation.

Il est essentiel que les biens culturels reçoivent la même protection légale que tous les autres types de biens. Il conviendra donc de remanier complètement la Loi sur le droit d'auteur.

J'ai tiré cette seconde citation du même document.

Par quel détour de l'esprit arrive-t-on à nous refuser ce qui est accordé, par exemple, aux P.M.E.? L'État n'hésitera pas à investir des sommes importantes dans des entreprises à but lucratif, dans des entreprises commerciales, parce que l'État reconnaît qu'elles jouent un rôle dans l'économie du pays. Nous, l'État nous imposera d'être des organismes à but non lucratif pour nous donner des subventions qui, d'ailleurs, vont bien davantage, croyez-nous, au public qu'aux artistes. Et les

[Traduction]

creative aspect of the work of translators, then there is all the more reason to be preoccupied with the creative aspects of the performing artist's work. It is precisely the personal and original elements which allow us to measure an artist's talent and success. Public opinion, which is the real arbiter in such matters, is very meaningful here.

The employee, for his part, works totally under the control of others. He cannot reject authority, whatever its requirements may be. If he does so, he will be dismissed, or, if his union is effective, he may be retained in his job (in dishonour), under whatever pretext... his job security is there. At the end of his contract, the artist has no right of renewal, period. Can we, therefore, continue to claim that we are not freelancers, independent entrepreneurs, self-employed workers? It is essential that everyone understands clearly that all members of the UDA, not just those of us who are incorporated, enjoy this particular status. All our members are self-employed entrepreneurs, whether incorporated or not.

The socioeconomic role of the performing artist: there are serious shortcomings in the law which have led to an unacceptable definition of our status. We insist that the legislation be suitably modified. What kind of thinking could have led to a situation in which we cannot win concessions that even taxi drivers have been granted? Artists are no longer social non-entities, as certain nations have already understood. The artist plays an essential role in Canadian life, to such an extent that your colleague, Francis Fox, Minister of Communications and Minister responsible for culture, argued in his document "Culture and Communication" as follows:

Self-confidence is the fruit of cultural dynamism. Both the popular and "highbrow" art forms reflect what we are as a people. As they define us, they set standards of excellence in a sense for other areas of our national life. Let us be clear about this, Canadians must do the impossible to promote the creation of works of art and artefacts which will enrich their cultural and intellectual heritage, if they wish to develop the self-confidence that will allow them to emerge as a distinctive nation.

Here is another quotation.

It is essential that cultural goods receive the same type of legal protection as all other kinds of goods. A complete overhaul of the Copyright Act is therefore indicated.

This quotation comes from the same document.

What lapse in thinking has worked against our receiving what is granted to small businesses? The government does not hesitate to invest large sums in commercial, profit-driven companies, because it recognizes the role they play in the economy of this country. As for us, the government decrees that we are non-profit organizations in order to give us grants and then their civil servants clamor for some evidence of profits! Quite a contradiction.

[Text]

fonctionnaires nous réclameront la preuve du profit. Belle contradiction, n'est-ce pas?

Les industries culturelles de ce pays contribuent d'une façon très importante à l'économie de ce pays. Nous citerons encore M. Fox et son document *Culture et Communication*. Nous sommes très heureux de le faire d'ailleurs.

De 1971 à 1981, les recettes d'exploitation des sociétés d'édition, de films, de vidéo et de télédiffusion ont augmenté beaucoup plus vite que le produit intérieur brut. Selon Statistique Canada, en 1981, la contribution totale du secteur culturel au P.I.B a dépassé 2.7 milliards de dollars, soit environ 1 p. 100 du P.I.B. Autrement dit, il a contribué presque autant à l'économie que les industries textile, aéronautique et chimique réunies.

• 1550

Ne trouvez-vous pas qu'il est grandement temps que l'État, notre État aussi, peut-être, nous reconnaisse pour ce que nous sommes, c'est-à-dire une partie très vivante et essentielle à notre société? Pour le moment, si vous voyiez de près et sincèrement la situation de l'artiste canadien, vous constateriez que, à quelques exceptions près, il vit dans l'indigence, dans une proportion de quatre sur cinq. Je vous invite à jeter un coup d'oeil sur l'annexe numéro 1 où on peut rapidement constater que 86 p. 100 des quelque 3,000 membres de l'Union des Artistes vivent en-dessous du seuil de la pauvreté. Par exemple, après 25 ans de carrière, un artiste connu, populaire, une vedette gagnera à Radio-Canada au plus—et je pèse mes mots—au plus 30,000 dollars par année, sans aucune sécurité. Nommez-nous un professionnel qui, après 25 ans de succès dans sa carrière, gagnera aussi peu. Et il est difficile de ne pas dire que l'artiste de Toronto gagnera le double de cette somme pour le même travail. Qu'on ne vienne pas nous dire qu'il y a plus de monde à l'écoute de la télévision anglophone. Dans l'Ouest canadien, Radio-Canada a peine à retenir 15 p. 100 des auditoires canadiens. Au Québec, nous en retenons plus de 50 p. 100. Donc, 15 p. 100 de 15 millions égale 2.25 millions; 50 p. 100 de 6 millions égale 3 millions. Mais on fait dire ce qu'on veut aux chiffres, n'est-ce pas? Quelqu'un trouvera sûrement le moyen de confondre cette mathématique trop élémentaire. Ce ne sera sûrement pas chose simple de corriger la situation, mais il faut bien commencer quelque part.

La définition de l'artiste par l'UNESCO nous situe dans les plus hautes sphères philosophiques. Je cite:

On entend par «artiste» toute personne qui crée ou participe par son interprétation à la création ou à la recreation d'oeuvres d'art, qui considère sa création artistique comme un élément essentiel de la vie, qui ainsi contribue au développement de l'art et de la culture, et qui est reconnue ou cherche à être reconnue en tant qu'artiste, qu'elle soit liée ou non par une relation de travail ou d'association quelconque.

Dans cette conception, tout le monde et n'importe qui pourra se prétendre artiste. Et qui pourra trouver à y redire? Les cotiseurs et les politiciens, avec tout le respect utile, pourront y prétendre. Et aux 7,000 membres de l'Union des Artistes, si l'on compte les 4,000 stagiaires inscrits légalement

[Translation]

The cultural industries of this country contribute in a very important way to our economy. Once again, we quote the "Culture and Communication" document issued by Mr. Fox:

From 1971 to 1981, the operating revenues of companies engaged in publishing, film, video and broadcasting grew much faster than the Gross Domestic Product. According to Statistics Canada, the total contribution of the cultural sector to the GDP in 1981 was more than \$2.7 billion, or about 1% of the GDP. In other words, they contributed almost as much to the economy as the textile, aeronautical and chemical industries combined.

Is it not now time the government, which after all is our government too, recognized us for what we are—a vital and essential part of our society? At the present time, if you take a close, serious look at the Canadian artist and his situation, you will find that with few exceptions, he lives at the poverty level, to the extent of some four out of five. If you consult Annex 1, you will quickly see that 86% of some 3,000 members of the Union des Artistes live below the poverty line. For instance, after a 25-year career, a popular and well-known entertainer can expect to earn no more than \$30,000 a year from the CBC, and without any security. Name one professional person who makes that little after 25 successful years in a career. And it is difficult to overlook the fact that an artist in Toronto is making about twice as much for the same kind of work. We hope we will not have to hear any arguments about how the audience for English television is bigger. In the West, CBC is barely holding onto 15% of the audience. In Quebec, we have got more than 50% of the audience. Fifteen percent of 15 million equals 2.25 million. Fifty percent of six million equals three million. Of course, you can make statistics prove anything, and there is bound to be some flaw in this basic arithmetical exercise of ours. It will not be easy to rectify this situation, but you have got to start somewhere.

The UNESCO definition of what constitutes an artist takes on highly philosophical overtones:

"Artist" means any person who creates or participates through his interpretation in the creation or recreation of works of art; who considers artistic creation to be an essential part of his life; who thereby contributes to the development of culture and the arts; and who is recognized or seeks recognition as an artist, whether or not he is bound by any contractual agreement or professional affiliation.

With this interpretation, anybody and everybody can claim to be an artist. And who could find fault with such a definition? Even taxpayers and politicians—and we say this with all due respect—could lay claims to artistic status. And our UDA membership, which now numbers 7,000 if we count the 4,000

[Texte]

à notre syndicat professionnel, viendront s'ajouter les légions de César. Je vous vois sourire. Eh bien, n'allez pas croire que ce propos n'est pas sérieux. Il décrit la réalité qui nous est imposée par la situation floue qui est la nôtre. Pourtant, en matière fiscale, les vues de l'esprit n'ont pas cours.

Dans son mémoire à ce Sous-comité des Communes, le Conseil des arts du Canada pose l'essentielle question: Comment établir la distinction entre un artiste professionnel et un amateur? Un malin pourrait répondre: L'amateur est celui qui n'a pas de problème avec le fisc, et il aurait presque résolu le problème. Au-delà de la définition savante, générale et tout à fait théorique de l'UNESCO, que nous respectons, n'en doutez pas, les mots pour le dire ne viennent pas aisément. Cela n'est pas parce que cela se conçoit mal, mais parce que la nature si différente de nos métiers d'art rend presque impossible la définition passe-partout qui rendrait les choses claires et éliminerait les problèmes du législateur.

Nous avons donc pris le parti de nous en tenir au contexte fiscal. L'artiste qui a des problèmes est le professionnel, celui qui gagne sa vie avec son métier. Le seul critère qui nous semble acceptable est celui de l'appartenance à un syndicat professionnel. Toute autre définition risque d'être spécieuse et de conduire à courte échéance à tous les problèmes d'interprétation que nous connaissons déjà, merci beaucoup. C'est la raison pour laquelle nous vous entretiendrons ici d'un projet de loi que nous envisageons de déposer à la Chambre dans les plus courts délais.

Nous ajouterons simplement, en terminant ce chapitre, qu'il nous semble absurde d'essayer de régler quelque problème que ce soit dans le conflit actuel employés contre artistes-interprètes pigistes—ou entrepreneurs indépendants ou travailleurs autonomes, comme on préférera—en imposant la notion de profits et pertes. Le seul objectif de l'artiste-interprète-pigiste au plan qui intéresse le fisc, étant de vivre de son art. Il y arrive parfois et le contexte de sa réussite ne comporte aucun élément de sécurité.

• 1555

M. Serge Demers (directeur général de l'U.D.A.): La question c'est être ou ne pas être pigiste. L'artiste-interprète-pigiste, par définition, est cette personne qui pour exercer son métier doit contracter sur une base individuelle avec plusieurs producteurs, et ce simultanément ou successivement selon les cas.

Comme professionnel qui doit gagner sa vie, cette personne doit continuellement faire la promotion de son talent, de son image auprès des producteurs susceptibles de retenir ses services. Cette recherche de travail nécessite de l'artiste des déboursés importants et parfois même très élevés. À titre d'exemple, et non limitativement, permettez-nous de mentionner les frais de photographie, de représentation, de correspondance, d'interrubain, l'achat d'un répondeur téléphonique, etc. De plus dans l'exercice même de son métier l'artiste-interprète-pigiste doit assumer lui-même des frais qui ne sont

[Traduction]

trainees legally registered with us, would swell out of all proportion with new recruits. All this may bring a smile to your lips. But please do not be fooled into thinking that the basic ideas expressed here are not serious ones. They derive from the very real state of flux in which we must exist. As far as the fiscal policy is concerned, however, there seems to be no place for logic.

In its brief to this Committee, the Canada Council posed a fundamental question, namely how to establish a distinction between amateur and professional artist. A wag might reply that the amateur is the one who does not encounter problems with the taxman. And there is a lot of truth to that statement. Putting aside the sweeping, theoretical and learned UNESCO definition, which, to be sure, we fully respect, we find ourselves groping for the right words—not because the concept is so obscure, but rather, because the various artistic disciplines are all so different from one another as virtually to rule out the kind of umbrella definition that would clarify the issues and resolve the legislator's problems.

Therefore, we have chosen to restrict ourselves to the tax-related issues. It is the professional artist, the one who earns his living from his craft, who has the problems. The sole criterion which seems acceptable to us is membership in a professional association. All other definitions are likely to prove specious and lead before long to the kinds of problems of interpretation we are already confronted with. That is why we are here today to talk to you about a draft bill which we intend to table in the House of Commons as soon as possible.

We would simply add, by way of a final note to this section, how absurd it seems to us to try to resolve any of the outstanding issues connected with the distinction between employees and freelance performing artists, or independent entrepreneur, or self-employed workers, or whatever, by wielding the notion of profits and losses. The one professional goal of the performing artist which is of concern to the tax department is being able to live from the proceeds of his art. This he sometimes manages to do, although no amount of success ever translates into job security.

Mr. Serge Demers (General Director of the UDA): The question is whether one wants to be a freelance artist or not. A freelance performing artist is, by definition, one who practices his craft by contracting on a one to one basis with a number of producers, whether simultaneously or successively.

As a professional with a living to earn, the performing artist must continually promote his own talent and public image for the benefit of producers in a position to retain his services. The constant search for work necessitates substantial, sometimes very large, outlays on the artist's part. By way of example only, we might mention the costs of photographs, performing, mailing, long-distance calls, an answering machine, etc. Moreover, in actual working situations, the freelance performer must often cover expenses which cannot be recovered

[Text]

ni remboursés ni remboursables par les producteurs et qui varient constamment selon la nature du contrat obtenu.

Toujours à titre d'exemple, mentionnons les frais de maquillage, d'habillement, à titre d'exemple aussi, l'animateur de l'émission de Super-Loto doit fournir sa propre tenue de gala; les frais d'hébergement, de déplacement, etc. Et enfin l'artiste-interprète assume des coûts directement liés et occasionnés par son statut de pigiste. Ce sont, entre autres, des frais de secrétariat, d'administration, de conseiller juridique, de promotion, d'agent, d'abonnement à des publications spécialisées, de cours de perfectionnement, que ce soit de la diction, du chant, de l'expression corporelle, etc.

Par ces quelques exemples, nous voulons simplement illustrer quelques-unes des particularités liées au statut de pigiste qui expliquent et justifient la nécessité pour l'artiste-interprète-pigiste de se faire reconnaître un statut fiscal adapté à cette réalité.

Ces exemples nous démarquent aussi de l'employé qui peut, par sa relation avec son employeur, faire assumer par ce dernier les coûts liés à l'exercice de son métier de même que se faire fournir les outils ou instruments nécessaires à l'accomplissement de ses tâches.

La permanence relative du lien entre l'employeur et l'employé permet à l'employé, surtout s'il est syndiqué, de négocier avec son employeur les modalités par lesquelles ce dernier assume ces coûts, le pigiste, lui, nous le répétons, doit assumer lui-même ces coûts.

L'Union des artistes est un syndicat professionnel créé en vertu de la Loi sur les syndicats professionnels, chapitre S-40 des lois refondues du Québec, que vous retrouverez à l'Annexe II du présent document. L'Union des artistes a été créée le 15 septembre 1942. Son siège social est à Montréal et elle regroupe et représente les artistes interprètes-pigistes francophones au Canada. Ses statuts définissent comme artiste, toute personne s'exécutant ou appelée à être vue ou entendue sur scène, au cinéma, à la radio, à la télévision, sur disque, en personne ou par le biais de tout procédé de transmission et/ou de communication.

Vous trouverez d'ailleurs à l'Annexe III, une copie des statuts et règlements de l'Union des artistes.

Les conditions d'admissibilité prévues aux statuts sont suffisamment exigeantes pour garantir que l'Union des artistes ne représente comme membres, que des professionnels pigistes. Nous soumettons donc que le critère, aux fins de la fiscalité, qui permet de déterminer qui est un artiste interprète-pigiste ou un professionnel, doit être un critère objectif, stable, vérifiable, donc soustrait à toute possibilité d'interprétation. Pensons aux frais et aux préjudices que peuvent susciter des contestations sur l'interprétation.

Ce critère, selon nous, ne peut être que l'appartenance à un syndicat professionnel d'artistes interprètes-pigistes. En ce sens, notre statut est clair et incontestable. Pour nous, il est évident que les dépenses admissibles dans le cadre du statut fiscal de l'artiste interprète-pigiste seraient celles encourues dans l'exercice de sa profession comme pigiste, membre de

[Translation]

from the producer and which vary constantly from one contract to the other.

As further examples, we might also mention make-up, clothing (the host of the Super Loto draw must provide his own evening clothes) lodging, transportation, etc. Finally, there are expenses directly tied to and occasioned by his status as a freelancer: among others, secretarial and administrative expenses, and those associated with legal advice, promotion, agent's fees, subscriptions to trade publications, specialized courses (diction, singing, movement, etc.).

We have introduced these few examples simply to illustrate some of the peculiarities of the freelancer's situation, with a view to explaining and justifying why freelance performers see an urgent need to have their tax status redefined in accordance with these realities.

These examples also help distinguish us from the typical employee, whose relationship with his employer presupposes that the employer will pay any professional costs incurred by the employee, as well as furnish the tools necessary for carrying out his functions.

The relative stability of the bond between employer and employee also allows the employee, especially if he is unionized, to negotiate with his employer on the specific conditions under which various costs will be covered. The freelancer, for his part, must carry the burden of professional expenses himself.

The *Union des Artistes* was created on September 15, 1942 and operates under the provisions of the *Loi sur les syndicats professionnels*, (Professional Syndicates Act, RSQ, S-40: see Appendix 2). With headquarters in Montreal, the UDA represents French speaking freelance performing artists throughout Canada. Its bylaws define an artist as "any person who performs or is called upon to be seen or heard on the stage, in film, radio or television, on a recording, in person or by means of any transmission and/or communications process".

The rules and regulations of the UDA can be found in Appendix 3.

The admissibility requirements laid down in our regulations are sufficiently exacting that only freelance professionals are represented. We therefore submit that, for tax purposes, the criterion as to who is or is not a freelance performing artist must be objective, unchanging, verifiable and exempt from any possible need for interpretation (consider the costs, both financial and moral, of disputes over interpretation).

The only possible such criterion, in our view, is membership in a professional association of freelance performing artists. In those terms, our status is clear and beyond dispute. For us, it then becomes obvious that the tax deductible expenses allowed the freelance performing artist must be those incurred in the practice of his profession as a freelancer and member of the

[Texte]

l'Association professionnelle, ce qui élimine l'ambiguïté du double statut pigiste-employé.

Actuellement et dans le but de préciser davantage notre statut de syndicat professionnel, et le statut de nos membres comme artistes interprètes-pigistes, l'Union des artistes, en consultation avec d'autres syndicats professionnels regroupant des pigistes du milieu du spectacle, est à compléter un projet de loi qui sera soumis pour adoption aux deux paliers de gouvernement fédéral et provincial. Ce projet précise la nature de nos relations avec les producteurs, de même que la nature de la relation contractuelle entre l'artiste-interprète pigiste et ces derniers. Ce projet de loi nous soustrait de l'application des différents codes du travail et nous démarque définitivement, en tant que pigistes, du statut d'employé qui est, selon nous, inapplicable eu égard aux exigences de notre profession.

• 1600

Mme Marie-Lou Dion (responsable de la Commission sur le statut de l'artiste, Union des artistes): Permettez-nous maintenant de vous proposer une petite charade.

1. Il a fait couler beaucoup d'encre.
2. On le retrouve cité un peu partout dans nombre de documents sur le sujet qui nous préoccupe ici.
3. Il est l'espoir d'aucuns et le cauchemar des autres.

Qui est-il?

Vous avez sans doute déjà trouvé la réponse: il s'agit du rapport Disney. Excellent rapport, encore très pertinent, malgré son âge, qui avait su décrire avec justesse les problèmes de fiscalité touchant les artistes et qui les décrit toujours avec autant d'exactitude puisque la situation est demeurée inchangée depuis 1977, les responsables fédéraux n'ayant jamais pu s'entendre pour procéder à l'application dudit rapport. Quant à nous, les recommandations contenues dans le rapport Disney rejoignent l'essentiel de nos considérations sur la question, à quelques nuances, quelques exceptions près. Pourquoi reformuler ce que feu Russell Disney a si bien exprimé? Nous nous appliquerons plutôt à préciser notre position vis-à-vis du rapport Disney.

Disons d'abord que nous nous abstenons de commenter les parties C et D du rapport, celles-ci se rattachant uniquement au domaine des beaux-arts et de la musique. Bien que l'application des recommandations contenues dans ces sections du rapport nous apparaisse souhaitable, nous n'avons pas la compétence d'en juger et laissons aux artistes concernés le soin de s'exprimer là-dessus. Pour les mêmes raisons, nous passons également sous silence les chapitres 2, 3, 4, 5, 6 et 8 de la partie B du rapport. Nous nous en tiendrons donc aux chapitres 1 et 7 de la partie B du rapport Disney qui nous concernent directement, lesquelles parties du rapport sont également à l'annexe 4.

Dans les sections 1.1 et 1.2, soit de la page 6 à la page 13 inclusivement, le rapport Disney fait état des différences de traitement selon que l'artiste est considéré comme employé ou comme entrepreneur indépendant. Il démontre clairement que les critères utilisés pour trancher la question du statut de

[Traduction]

professional association in question. Such a stipulation eliminates all ambiguity from the dual status of the "freelance employee".

As part of the effort to clarify our status as a professional association, as well as the status of our members as freelance performing artists, the UDA, in consultation with other professional associations representing freelancers from the performing arts, is currently completing a draft bill for submission to both federal and provincial levels of government. The bill addresses the nature of our relationship with producers, as well as the nature of contractual relations between producers and freelance performers. The bill absolves us from certain responsibilities under the various labour codes, and draws a sharp distinction between our status, as freelancers, and the concept of employee, which we have argued is inapplicable to us, given the exigencies of our profession.

Mrs. Marie-Lou Dion (Director, la Commission sur le statut de l'artiste, Union des artistes): Allow us, if you will, to pose the following riddle. What is it that:

has caused much ink to flow;

is quoted everywhere in documents relating to the subject at hand;

and represents salvation to some and purgatory to others?

As you may have guessed by now, the answer is the Disney Report! This excellent document, which despite its age is still very pertinent, provided an accurate description of tax problems affecting artists, a description that has lost none of its relevance, for the situation has remained unchanged since 1977, federal officials having been unable to agree all this time on methods for implementing the report. Our view is that the recommendations of the Disney Report go to the very heart of our concerns, apart from a few minor exceptions. Since there seems little point in reiterating what the late Russell Disney expressed so well himself, we will concentrate instead on our position vis à vis the Disney Report.

Let us first point out that we shall refrain from any comment on parts C and D of the report, which are devoted exclusively to fine arts and music. While the recommendations contained in these sections seem worthwhile to us, we are not competent to pass judgment on them and we therefore defer to the artists concerned in this regard. For the same reason, we shall make no comment on Chapters 2, 3, 4, 5, 6 and 8 of Part B. We will confine our intention instead to Chapters 1 and 7 of Part B, which are of immediate concern to us (see Appendix 4).

In Sections 1.1 and 1.2, namely from page 6 through 13, the Disney Report documents the differences in how an artist is treated depending on whether he is considered an employee or a self-employed worker. He demonstrates clearly that the criteria used in settling questions about an artist's status are

[Text]

l'artiste sont tout à fait inadéquats. En effet, conçus pour le monde des affaires et donc parfaitement adaptés à lui, ces critères s'avèrent absolument inadaptés et inapplicables aux activités d'un artiste-interprète professionnel. Ainsi, toutes les tentatives d'application de ces critères à la profession d'artiste-interprète n'ont jamais mené qu'à des jugements arbitraires reposant sur des interprétations contradictoires quand ce n'est à des injustices criantes. Et c'est sans doute dans le but de corriger ces injustices que le rapport Disney recommandait une modification de la Loi de l'impôt sur le revenu...

... de manière à permettre aux artistes-interprètes et créateurs qui sont considérés comme employés de déduire leurs frais de leur revenu, comme ils y auraient droit s'ils étaient des travailleurs indépendants.

L'intention était fort louable, mais ce faisant, feu Russell Disney, bien malgré lui, nous n'en doutons point, maintenait encore les artistes-interprètes dans l'immense marécage d'ambiguïté dans lequel nous pataugeons encore et où plus d'un d'entre nous s'est enlisé comme on le verra plus loin.

Parlons de *The world we live in*. On nous l'a bien dit à Ottawa: «*You can't get the best of two worlds*». Nous comprenons fort bien. C'est ainsi dans ce pays: ou bien on est employé et alors on a droit à l'assurance-chômage, mais on ne peut déduire ses dépenses, ou bien on est entrepreneur indépendant, ou travailleur autonome, et alors on a le droit de déduire les dépenses encourues dans l'exercice de sa profession, mais on n'est pas admissible à l'assurance-chômage. C'est clair. Et notre position est tout aussi claire: nous, artistes-interprètes pigistes, membres de l'Union des artistes, sommes tous des entrepreneurs indépendants (ou travailleurs autonomes, comme vous voudrez) en ce qui a trait à toutes nos activités professionnelles exercées sous la juridiction de l'Union des artistes, notre syndicat professionnel.

Comme nous l'avons dit, nous comprenons les règles du jeu. Nous sommes des pigistes, des travailleurs autonomes, des entrepreneurs indépendants; par conséquent, nous ne sommes pas admissibles à l'assurance-chômage, un point, c'est tout. Nous préciserons plus loin nos positions quant à la sécurité sociale, à savoir pourquoi nous ne réclamons pas la protection de la Loi sur l'assurance-chômage.

• 1605

Cependant, si nous acceptons les règles du jeu, nous exigeons que les règles soient claires des deux côtés, et qu'elles soient toujours les mêmes. On porte un seul chapeau à la fois. Le chapeau qui nous fait, nous le répétons, c'est celui d'entrepreneur indépendant, et tant pis s'il n'est pas aussi chaud, aussi durable que le chapeau d'employé, c'est celui-là qui nous fait. L'autre ne s'ajuste tout simplement pas à notre tête. Mais attention!

If we cannot get the best of two worlds, we cannot get the worst of two worlds either, do you not think so?

En d'autres termes, ne trouvez-vous pas odieux que l'on nous refuse tous les avantages de chacun des deux camps pour nous écraser de tous les désavantages des deux mondes, en ne nous accordant ni le droit de déduire les dépenses engagées dans

[Translation]

wholly inadequate. Having been conceived for application to the business world, where they are perfectly valid, these criteria turn out to be absolutely irrelevant and inapplicable to the activities of the professional performing artist. All attempts to apply these criteria to our profession have only led to arbitrary judgments based on contradictory interpretations, not to say blatant travesty of justice. It was undoubtedly with a view to redressing the balance that the Disney Report recommended an amendment to the Income Tax Act that would allow...

... performing and other creative artists who are considered employees, to deduct their expenses from their income, just as they would if they were self-employed workers.

The intentions were unimpeachable, but having gone that far, Disney, apparently despite himself, left performing artists to flounder in the quagmire of ambiguities which we continue to struggle against, having watched numerous colleagues come to grief, as we shall see later on in this brief.

But let us talk about the world we live in. As Ottawa has often reminded us, you cannot have the best of both worlds. We understand this sentiment perfectly well. In this country, either you are an employee and have the right to claim UIC, but then cannot deduct expenses; or else you are a self-employed worker or entrepreneur and have the right to deduct expenses incurred in the practice of a profession, in which case you are not eligible for UIC benefits. That much is clear. And our position is every bit as clear: As freelance performing artists and members of the UDA, we are all self-employed entrepreneurs or workers, if you prefer, for all purposes relating to professional activities carried out under the jurisdiction of the UDA.

As we have already pointed out, we understand the ground rules well enough. As freelancers or self-employed workers, we are not eligible for UIC benefits, period. Further on we will give more details on our position with respect to social security, meaning why we are asking for protection under the Unemployment Insurance Act.

However, if we accept the rules of the game, we want the rules to be clear on both sides, and we want them to remain the same. We are wearing one hat at a time. The hat that we would like to wear, and I repeat, is that of an independent businessman, and it is too bad if it is not warm enough or as lasting as an employee's hat, it is the one that suits us. The other one simply does not fit our head. But careful!

Si nous ne pouvons pas gagner sur les deux tableaux, nous ne pouvons pas perdre non plus, n'est-ce pas?

I do not think it is fair that we are refused the advantages on both sides, but we are given all the disadvantages on both sides, since we do not have the right to deduct expenses incurred in the exercise of our profession, nor the protection of

[Texte]

l'exercice de notre profession, ni la protection de l'assurance-chômage? Franchement, ne trouvez-vous pas cela ignoble? C'est arrivé pourtant, et plus d'une fois! Les victimes de harcèlement fiscal ne sont peut-être pas aussi nombreuses que les victimes de harcèlement sexuel, mais elles sont légion parmi nos rangs, ces victimes qui, bien que n'ayant ni la permanence ni la sécurité d'emploi ni le droit à la protection de l'assurance-chômage, se sont vues considérées comme des employés par les fonctionnaires du fisc et se sont vu refuser des dépenses encourues dans l'exercice de leur profession dans le but de gagner un revenu. A-t-on pour autant dédommagé ces personnes en les rendant admissibles à l'assurance-chômage, puisqu'on prétendait qu'elles étaient des employées? Vous connaissez la réponse aussi bien que nous.

Comment ne pas se révolter devant une telle incohérence des lois qui permettent de pareilles injustices? Et qu'on ne vienne pas nous dire que les enquêtes ont été ouvertes par l'autre palier de gouvernement, car l'un ouvre sa petite enquête, envoie son nouvel avis de cotisation et l'autre suit immédiatement par derrière, appuie totalement la position du premier et fait sa réclamation selon les mêmes critères. Qu'on soit le premier ou le deuxième, l'attitude est la même. Encore une fois, qu'on ne vienne pas nous dire que les artistes sont bien traités. Le harcèlement fiscal des artistes est une réalité. Une bien triste réalité que nous avons pourtant bel et bien vécue au cours des dernières années et que nous souhaiterions vivement ne pouvoir citer désormais que comme étant chose du passé.

Parlons un peu du harcèlement fiscal des artistes. Pour un artiste-interprète, les problèmes de harcèlement de la part des fonctionnaires de l'impôt tiennent souvent du roman d'horreur, voire même du cauchemar. À entendre les quelques témoignages que certains de nos membres ont bien voulu nous faire, suite à leurs démêlés avec l'impôt, nous sommes forcés de conclure en ce sens. Leurs récits, même plusieurs années plus tard, font revivre des sentiments allant de la «honte d'être ainsi soupçonné d'avoir voulu tromper l'État» à la rage d'être harcelés et méprisés—les mots ne sont pas trop forts—par certains fonctionnaires chargés de faire enquête.

Voici, tirés de leurs propos, les faits les plus flagrants du harcèlement dont ils ont été l'objet.

Sommés de se justifier: Règle générale, c'est ainsi qu'un artiste-interprète apprend qu'il doit tant d'argent à l'impôt et qu'il doit produire les pièces justificatives rattachées à son impôt, souvent pour cinq années antérieures à la réception de cet avis. Parmi les cas qui nous ont été racontés, tous les membres avaient produit chaque année une déclaration d'impôt avec l'aide de leur comptable, d'où leur étonnement de les voir ainsi remis en cause.

Harcelés en cours d'enquête: Pour plusieurs, la croyance générale étant que contester l'avis risque de coûter encore plus cher, eh bien, la seule issue possible est de consentir à payer. Malgré le fait que presque tous ces chèques y passent, un de nos membres se voit pressé par les fonctionnaires chargés de son cas de payer plus vite. Ensuite, on le menace de saisie. Puis on passe aux actes: saisie du tiers de ses cachets à Radio-Canada, plus des deux tiers puis de la totalité.

[Traduction]

Unemployment Insurance. Frankly, do you not find this very unfair? This has happened however, and more than once! The victims of financial harassment are perhaps not as numerous as the victims of sexual harassment, but there are still a great number among our ranks who are victims and yet they do not have either a permanent job, or employment security, or the right to unemployment insurance protection, and they are considered as employees by the top officials. They are refused the expenses incurred in the exercise of their profession. Had they been protected by making them eligible for unemployment insurance, if they are in fact employees? You know the answer as well as we do.

Why would we not rebell given the inconsistencies and resulting injustices? And do not tell us that inquiries have been opened by the other level of government, because one begins a small study, sends out a new taxation notice, and the other one follows immediately behind, totally supports the position of the first level and makes its claim on the same basis. Whether it is the first or second level of government, the attitude is the same. Once again, do not tell us that artists are well treated. Financial harassment of artists is a reality. It is a very sad reality and that we have truly experienced in recent years, and we strongly hope that we will be able to say that it is something of the past.

Let us talk a little bit about this financial harassment of artists. For a performer, the problem of harassment by taxation officials are like something out of a horror story, or a nightmare. When you listen to the testimony from certain of our members who told us about their problems with taxation, they are forced to draw this conclusion. Their stories, even a few years later, range from feelings about the shame of being suspected of wishing to defeat the government, and rage of being harassed and despised—those words are not too strong—by certain officials who are responsible for the inquiry.

Here are some of the most flagrant examples of harassment.

Enjoined to justify themselves. As a general rule, that is how a performer learns that he owes a certain sum in taxes, and that he must produce the necessary receipts for his income tax, often for things that happened five years before he received the notice. Among the cases that we have heard, all the members had produced an income tax statement every year with the assistance of their accountant, and that is why they were astonished to be questioned.

Harassed during an inquiry. Many felt that it would cost more to contest the notice, and so the only thing to do was to agree to pay. But in spite of the fact that all the cheques are honoured, one of our members found himself trapped by officials to pay more quickly. Then he was threatened with seizure. Then action was taken, one-third of his CBC earnings were garnisheed, then two-thirds, and then the total amount.

[Text]

Quant aux propos dont nos membres sont l'objet, en voici quelques exemples édifiants. Face aux frais de maquillage déduits: «Eh bien, si c'est un gars comme ça, on n'a pas à payer pour à l'impôt!» Face au statut de pigiste: «C'est pas vrai qu't'es pigiste, ma femme te voit à toutes les semaines à la TV; t'es donc un employé.» Face aux frais téléphoniques déduits lorsqu'ils sont en tournée (on téléphone chez soi évidemment pour vérifier si on a des messages, des contrats qui s'annoncent): «C'est pas pour vérifier tes appels, c'est pour parler à ta femme.» On conteste également frais de représentation, vêtements, déplacements, appareillage technique nécessaire à l'exercice du métier et, pourtant, nos membres se sont fait dire à l'origine que ces frais étaient déductibles. Pourquoi, cinq ans plus tard, tout remettre en cause et sur un ton d'arrogance et de mépris que ces artistes ont raison de dénoncer? «Je me suis fait traiter de voleur», de dire l'un. «J'étais sans cesse harcelé au téléphone», de dire l'autre. «J'ai finalement dû démissionner de l'U.D.A. pour toucher mon fonds de retraite et payer cette dette à l'impôt.» «On a usé de chantage pour me convaincre de retirer mon avis d'opposition.»

• 1610

Perdants, même lorsque la preuve est faite en leur faveur: Toutes ces pratiques auxquelles sont soumis les artistes sous enquête laissent inévitablement des traces, psychologiques d'abord—point n'est besoin d'insister sur les effets du harcèlement: la tension, l'humiliation, l'angoisse—et financières, car tous ont dû rencontrer durant toutes ces années d'enquête des frais de comptable et d'avocat. Quant à celui qui a dû démissionner pour se libérer de sa dette, nous croyons pouvoir affirmer que sa carrière professionnelle en a souffert. Il cessait, entre autres, d'accumuler ses droits acquis au régime d'assurance dont il bénéficiait comme membre, et pendant des mois il a dû, n'étant plus membre, cesser de jouer pour des annonces commerciales, ce qui constitue une source de revenus importante. Et il a dû recommencer à cumuler des permis en vue de redevenir membre, alors qu'il faisait carrière depuis plusieurs années.

Une plus grande compréhension des enquêteurs face à la capacité de payer d'un artiste qui manifeste la volonté de s'acquitter de sa dette aurait entre autres limité les déboires de ce membre. Quant aux pratiques de harcèlement, non seulement nous les dénonçons comme tout à fait inacceptables, mais nous croyons que des recours devraient pouvoir s'exercer dans ces cas-là contre le fisc, de la même façon que sont possibles des recours contre les agences de recouvrement qui ont de telles pratiques de harcèlement.

Parlons maintenant des frais déductibles. A titre de pigistes, de travailleurs autonomes, d'entrepreneurs indépendants, nous estimons, bien sûr, avoir le droit de déduire les dépenses inhérentes à la pratique de notre profession, comme tous les autres groupes professionnels. Cependant, ainsi qu'en fait état le rapport Disney aux pages 15, 16 et 17, que vous retrouverez toujours à l'annexe 4, notre profession s'exerce d'une façon très différente de celle de la plupart des autres groupes professionnels, et possède certaines particularités qui entraînent des frais, des dépenses particulières qui sont propres aux artistes-interprètes. Nous en avons déjà mentionné quelques-unes au

[Translation]

As for the things people say about our members, here are some edifying examples. With respect to deductions for the cost of make-up: "well, if he is a fellow like that, we do not have to pay his taxes!" With respect to freelance status, "it is not true that you are a freelancer, my wife sees you every week on TV, therefore you are an employee". With respect to deductions for telephone calls when they are touring (and obviously one calls home to see if there are any messages or upcoming contracts): "This is not to check on your calls, it is to talk to your wife." They also contest costs for performances, clothes, travel, technical apparatus, and yet our members are told at the outset that these costs are deductible. Why is it that five years later everything is questioned again and with such a tone of arrogance and disdain that the artists have reason to complain? "I was treated like a thief" said one. "I was harassed continuously on the telephone", said another. "I finally had to resign from the UDA to get my retirement money and pay my income tax debt". "I was blackmailed to convince me to withdraw my opposition notice".

Even if they are successful, all these practices to which artists are submitted inevitably leave their traces. Psychological traces first of all—we do not need to insist on the effects of the harassment, such as tension, humiliation, anguish—and then financial, because we have had to defray the costs of accountants and lawyers over this period of time. As for the person who had to resign in order to pay his debt, I think we can demonstrate that his professional career has suffered. Among other things, he stopped receiving the rights acquired under the insurance plan to which he was entitled as a member, and over the months he had to stop playing for commercial advertisements, since he was no longer a member, and this constituted a large source of income. He had to start over again to accumulate permits with a view to becoming a member again, whereas he had been in his career for several years.

I think investigators should show much greater understanding of an artist's capacity to pay if he demonstrates his willingness to pay off this debt. As for the various forms of harassment, not only do we denounce them as completely unacceptable, we feel that there should be some recourse against the taxation department, just as there is recourse against collection agencies which practice harassment.

Let us turn now to deductible expenses. As freelancers, as self-employed workers, as independent businessmen, we feel that we have the right to deduct expenditures incurred in the exercise of our profession, like any other professional groups. However, as is stated in the Disney Report on pages 15, 16 and 17, and in the appendix 4, our profession is exercised in a very different way from most other professional groups, and has idiosyncracies which entail certain costs. These are specific costs for performers. We have already mentioned some under the heading of freelance performer. The Lareau study gives more details on this question.

[Texte]

chapitre sur le statut de l'artiste-interprète pigiste. Et sur cette question, l'étude Lareau apporte encore plus d'éclaircissement.

Cette étude intitulée *La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales* réalisée par Me André Lareau pour le compte du Service gouvernemental de la propriété intellectuelle et du statut de l'artiste du gouvernement du Québec, fait une analyse des frais qui devraient être déductibles pour les artistes-interprètes professionnels. Selon nous, en plus des frais dont la déduction est déjà permise, tel que mentionné au chapitre 1 du Bulletin d'interprétation no IT311, daté le 30 avril 1976, qu'on retrouve à l'annexe 5, tous les frais mentionnés dans l'étude Lareau, de la page 42 à la page 52 inclusivement, devraient être déductibles. Ces pages de l'étude Lareau, vous les trouverez à l'annexe 6 de notre rapport. Nous croyons également que tous les frais de cours spécialisés dans le domaine des arts d'interprétation, même ceux donnés en dehors des établissements d'enseignement, devraient être déductibles.

Nous ne demandons pas de traitement particulier. Nous demandons simplement à être traités d'une façon qui nous respecte et qui tienne compte de l'originalité de notre profession. Or, nous l'avons déjà dit, notre profession possède un caractère unique et s'exerce selon des modalités particulières qui entraînent des frais, tout aussi particuliers. Ne pas le reconnaître, c'est nier la réalité de l'exercice quotidien de nos activités professionnelles; c'est nier l'unicité de la profession d'artiste-interprète pigiste, unicité reconnue dans la plupart des pays occidentaux et proclamée par la FIA, c'est-à-dire la Fédération internationale des acteurs, aussi bien que par l'UNESCO et le Bureau international du travail. Le B.I.T., dans le même rapport que nous avons cité plus tôt, conclut d'ailleurs ainsi son chapitre sur la classification des artistes:

• 1615

Il apparaît, semble-t-il, plus adéquat de reconnaître sans ambiguïté l'originalité des professions artistiques par rapport aux autres professions intellectuelles et de tenter de dégager des formules neuves et spécifiques soulignant cette originalité.

Loin de nous l'idée d'exiger des règles préférentielles qui fassent de nous des privilégiés au sein des autres contribuables. Un poids, une mesure. Nous sommes des artistes-interprètes pigistes; donc, comme tous les autres travailleurs autonomes de ce pays, nous ne sommes pas admissibles à l'assurance-chômage. C'est tout à fait normal. Pourquoi, pensez-vous, dans les années 50, nous a-t-on permis de nous retirer de l'assurance-chômage? Nous y contribuions, mais nous n'en touchions jamais! Pourquoi?

Parce qu'il est très difficile de définir la situation de chômage de l'artiste, voire même impossible peut-être. Nous ne sommes pas contre l'assurance-chômage comme telle. Seulement, nous n'arrivons pas à nous convaincre que cela puisse s'appliquer aux artistes-interprètes pigistes. Nous ne voyons pas comment les artistes-interprètes pigistes pourraient s'intégrer à un plan, même modifié, qui ne respecterait pas le caractère particulier et l'exercice de leur profession. Cela correspondrait pour nous à un stérile retour en arrière.

[Traduction]

This study is called *La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales*, (The Quebec Artists and various taxation laws) which was carried out by Mr. André Lareau for the Quebec government's *Service gouvernemental de la propriété intellectuelle et du statut de l'artiste*. He analyses the costs which should be deductible for professional performers. In our opinion, we should not only have the deductions mentioned in Chapter 1 of the interpretation bulletin, no. IT311, dated April 30, 1976 and which you will find in appendix 5, but also all the expenses mentioned in the Lareau study from page 42 to page 52 inclusively. You will find these pages of the Lareau study in appendix 6 of our report. We also feel that all costs for specialized courses in the performing arts, even those offered outside of teaching establishments, should be tax deductible.

We are not asking for special treatment. We are simply asking to be treated with respect, and we are asking for the uniqueness of our profession to be taken into consideration. As we said before, our profession is unique and is practiced in a particular way that entails certain special costs. Not to recognize this is to deny the reality of our daily professional activities. It is to deny the uniqueness of the freelance performing artist's profession, a fact recognized in the majority of Western countries and proclaimed by the International Federation of Actors, as well as UNESCO, and the International Labour Office. The International Labour Office, in the same report we mentioned above, concludes this chapter on artists' classification as follows:

It would appear more appropriate to give unambiguous recognition to the unique nature of the artistic professions as they compare with the other intellectual professions, and to attempt to find the new and concrete ways of describing this uniqueness.

We are not asking for preferential rules which will make us privileged among the other taxpayers. We are asking for the same treatment. We are freelance performers, therefore, like all other self-employed workers in this country, we are not eligible for unemployment insurance. This is quite natural. Why do you think that during the fifties we were allowed to withdraw from unemployment insurance? We were contributing, but we never claimed it! Why?

It is because it is very difficult, and perhaps even impossible, to define an unemployment situation for an artist. We are not against unemployment insurance per se. But we are not convinced that this can be applied to freelance performers. We do not see how freelance performers can be integrated into a plan, even a modified one, which would respect the specific and nature and exercise of our profession. This would seem to us to be a fruitless step back.

[Text]

M. Dufour: L'Union des artistes maintient sa demande de moratoire quant aux procédures engagées par Revenu Canada contre les artistes-interprètes et demande que toute démarche visant à assimiler les artistes-interprètes pigistes au statut d'employé soit suspendue jusqu'à ce que la Loi de l'impôt sur le revenu et/ou ses normes d'interprétation aient été révisées.

L'U.D.A. recommande que soit reconnu le statut d'artiste-interprète pigiste et que soit révisée la Loi de l'impôt sur le revenu en ce sens.

L'U.D.A. recommande que le critère retenu pour déterminer aux fins d'impôt le statut d'artiste-interprète pigiste soit l'appartenance à un syndicat professionnel.

Nous recommandons également que les frais déductibles consentis aux artistes-interprètes pigistes soient établis à partir des recommandations précises de l'étude Lareau et du rapport Disney citées dans notre mémoire, et que ces frais soient admissibles lorsqu'ils sont reliés aux activités professionnelles en tant que pigiste.

Nous demandons que Revenu Canada voit à assurer la clarté et la précision de toute nouvelle norme d'application de la Loi de l'impôt sur le revenu concernant les artistes-interprètes pigistes et qu'une fois établies ces nouvelles normes claires et précises, Revenu Canada voit à les diffuser largement, afin que tous les artistes-interprètes pigistes soient informés tout autant de leurs droits que de leurs devoirs.

Nous exigeons que lorsqu'une enquête est ouverte sur un artiste-interprète pigiste, Revenu Canada s'assure qu'elle se déroule selon des critères de respect des droits des citoyens et qu'advenant des pratiques contraires, une procédure de recours soit accessible.

Vous me permettrez, monsieur le président, d'ajouter en terminant le petit paragraphe suivant.

Si par un hasard bien indépendant de notre volonté, on nous imposait le statut d'employé, que cette auguste assemblée soit informée que nous réclamerions la permanence d'emploi. Il est déjà bien joli de penser qu'à Radio-Canada seulement, on ajouterait 3,000 employés permanents à ceux qui y sont déjà.

Amen.

The Chairman: Thank you, sir. We will turn now to Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman. First of all, let me say to the deputation that theirs was probably one of the most thorough briefs we have received. It had a grand emotional sweep with lots of detail and, I thought, a kind of harsh rigour about the definition of an artist. That is something I wanted to query you about.

The first question I have concerns the question of harassment and the moratorium. I think this brief more than any other clearly has detailed the question of harassment, not only that arising from perhaps the unfairness of rules, but also from the attitude and demeanour and deportment of the officials of the tax department. I wondered whether, since these hearings began or since the issue was raised publically, the deportment, the behaviour of tax officials had diminished in the reassess-

[Translation]

Mr. Dufour: The *Union des artistes* is now asking for a moratorium on steps taken by Revenue Canada against performers, and is asking that any steps to assimilate freelance performers to employees should be suspended until the Income Tax Act and/or its interpretation have been revised.

The UDA recommends that the status of freelance performers be recognized and that the Income Tax Act be revised accordingly.

The UDA is recommending that the criteria to determine who is a freelance performing artist for taxation purposes be a membership in a professional union.

We also recommend that deductions for freelance performers be established on the specific recommendations contained in the Lareau and Disney reports mentioned in our brief, and that these expenses be eligible when they are related to professional freelance activities.

We are asking that Revenue Canada ensure clarity and precision in any new standard for applying the Income Tax Act to freelance performers, and that once these clear and precise new standards have been established, that Revenue Canada ensure their wide distribution so that freelance performers will be informed of their rights as well as their duties.

We are asking that when an investigation is undertaken on a freelance performer, Revenue Canada ensure that it is carried out with due respect for the rights of the individual and that where unacceptable methods are used a grievance procedure be made available.

With your permission, Mr. Chairman, I would like to add the following short sentence in conclusion.

If by chance and against our will we are given the status of an employee, I would like to inform this august assembly that we would claim permanent employment. This would add 3,000 permanent employees to the existing number of CBC employees.

Amen.

Le président: Merci, monsieur. À vous la parole, monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président. D'abord, j'aimerais dire aux témoins que leur mémoire est un des plus consciencieux que nous ayons reçu. Vous avez donné beaucoup de détails émouvants, et une définition bien précise de l'artiste. J'ai une question à vous poser à cet égard.

Ma première question porte sur le harcèlement et le moratoire. Votre mémoire donne des détails de l'harcèlement, non seulement un harcèlement découlant de la rigueur de nos lois mais aussi de l'attitude et du comportement des fonctionnaires au ministère du Revenu. Je me demande si le comportement de ces fonctionnaires a changé depuis le début de ces séances? Pendant que vous y pensez, j'ai une autre question à vous poser. Êtes-vous encore d'accord sur le moratoire?

[Texte]

ments or has it continued apace? As you think about that I would like to ask you: Do you still insist on the moratorium?

[Traduction]

• 1620

Mr. Dufour: f you will allow me, Mr. Crombie, Mr. Trahan will answer about the moratorium. I will add to the harassment aspect of our situation.

Nous n'avons pas l'impression que c'est une situation qui s'est adoucie ou améliorée ou changée. Au sujet des témoignages, nous aurions pu vous faire une très longue liste de toutes les situations de harcèlement qui ont été connues par nos membres au cours des dernières années. Nous ne l'avons pas fait, nous avons préféré, vous le savez, nous en tenir à ce que nous estimions être une définition de ce que nous sommes, d'une part, et pour en venir le plus rapidement, mais il a fallu quand même quelques mots pour le dire, à des recommandations précises.

Mais pour parler du harcèlement, je dois dire, par exemple, qu'un jeune camarade me racontait que, tout dernièrement, dans cette histoire d'étalement du revenu sur une période d'années, eh bien, aux suggestions de son comptable et suite à ce qui était possible cette année-là, ce jeune comédien qui avait touché un revenu assez important cette année-là, avait eu la prudence d'étalement son revenu sur plusieurs années. L'année suivante, on lui a refusé complètement de le faire. ce qui a eu pour effet que, cette année-là, ce jeune comédien-là, a payé 60 p. 100 de son revenu au fisc. Cela nous semble très injuste. Dans un métier, vous savez, une année on est en haut, au sommet, et l'année suivante, il y a peu de travail, c'est dans la nature même de notre métier et cette possibilité d'étalement, quant à nous, constituait une situation qui nous aidait à établir notre budget et à vivre d'une façon convenable, puisque, je le répète encore, ce sont des chiffres que j'ai mentionnés dans mon intervention, il y a 86 p. 100 des membres de notre syndicat qui vivent en-dessous du seuil de pauvreté.

Voici un autre exemple de harcèlement. Un comédien joue un rôle sur une base quotidienne à Télé-Métropole, par exemple. Une base quotidienne, dix mois de travail, évidemment ça constitue finalement, même si le cachet se situe dans la pratique de cette maison au minimum de nos exigences syndicales, quand même une somme assez importante. Le cotiseur a décrété que ce n'était pas un revenu de compagnie. Ce membre-là était incorporé. Il a décrété que ce n'était pas un revenu de compagnie mais un revenu d'employé, pour la simple raison que cette personne-là, pendant dix mois, a été engagée sur une base quotidienne et on l'a cotisée 20,000\$. Il retient les services d'un avocat, ceux d'un comptable; il paie et fait appel. Nous, nous considérons que c'est là une politique de harcèlement.

On a eu l'occasion, je dis cela sur la pointe des pieds un peu, de servir cet exemple-là au ministère du Revenu, lors d'une rencontre et en entendant l'exposé le ministre et ses sous-ministres spontanément ont réagi en disant: «Mais ce n'est pas possible, mais ils n'ont pas le droit de faire cela», c'est à Québec qu'on faisait cela. Ce qui nous rassurait mais ce qui en même temps nous entraînait dans des conclusions ou des pistes fausses, parce que quelques mois plus tard Revenu Canada

M. Dufour: Si vous le permettez, monsieur Crombie, M. Trahan répondra à ma question sur le moratoire, et je répondrai à celle portant sur le harcèlement.

We do not feel that the situation has improved or changed. As for the testimony, we could have made a very long list of all the situations of harassment that have been encountered by our members in recent years. We did not do so, because we preferred, as you know, to restrict ourselves to a definition of what we are on the one hand, and to get down to our specific recommendations as quickly as possible, even though it took us some time to say so.

As far as harassment is concerned, it reminds me of what a young friend was telling me recently about a story of income averaging. Following the suggestion of his accountant of what might happen this particular year, the young actor had earned a fairly large income that year and had had the wisdom to average his income over several years. The following year he was not allowed to do so. This had the effect, that particular year, of making the young actor pay 60% of his income to the tax department. That seems very unfair to us. In any profession, as you know, one year is up, and the following year there is little work. That is in the nature of our profession and this possibility of averaging means that we can establish our budget and live in an appropriate fashion. I repeat once again the figures that I mentioned in my brief, that 86% of the members of our union live below the poverty level.

Here is another example of harassment. An actor was playing a role on a daily basis in Télé-Métropole. Ten months of work on a daily basis, finally means a fairly large sum, even if the earnings are at the minimum of our union requirements. Although the member was incorporated, the official decreed that it was not company income. He stated that it was not company income, but employee income, for the simple reason that this person had been hired over 10 months on a daily basis and had been paid \$20,000. He hired a lawyer and an accountant, he paid and appealed. Well, we feel that this is harassment.

We had the opportunity of giving this example to the Department of Revenue during a meeting, and after the minister and the deputy minister heard what we said, they all reacted spontaneously by saying: "That is not possible, they do not have the right to do that", it is only in Quebec that that goes on. This reassured us a little bit, but we drew the wrong conclusions, because a few months later Revenue Canada did

[Text]

faisait exactement la même chose dans le même cas. Encore des avocats! Encore des comptables! Et paie, et vite!

Je parlerai maintenant d'autres formes de harcèlement: quand nous vous disons que nous aimerions bien être traités avec les égards qui nous sont dûs. À une comédienne qui réclamait des frais pour sa voiture, un jour, un fonctionnaire a répondu, je n'accepte pas cela, pourquoi ne prenez-vous pas le métro comme tout le monde? Je ne serai pas malin, je ne serai pas méchant, mais je me demande ce qui arriverait si les politiciens, par exemple, les ministres...

• 1625

Mr. Crombie: Good idea.

M. Dufour: Je vous laisse la conclusion.

On pourrait, vous savez, parler encore de harcèlement. On pourrait en parler et vous donner des quantités d'exemples, et il y en a des juteux, mais nous sommes assez naïfs pour croire, monsieur le président, messieurs les membres de ce Sous-comité, que les représentations qui sont faites dans le cadre de l'étude que vous effectuez dans le moment vous amèneront à suggérer à notre gouvernement des modifications aux lois, des règlements qui soient assez clairs et précis et qui élimineront les possibilités d'interprétation et de jugement discrétionnaire.

Précisez notre statut, s'il vous plaît. C'est ce que nous vous demandons avec la plus grande ferveur. Nous voulons savoir où nous nous situons. Nous voulons savoir comment assumer nos responsabilités de citoyens. Nous voulons qu'enfin disparaisse l'impression désagréable, croyez-moi, que nous sommes tous de petites marionnettes entre les mains des cotiseurs du fisc.

Maître Trahan.

Me Marc Trahan (conseiller juridique de l'Union des artistes): Au niveau du harcèlement, simplement pour compléter la réponse de mon collègue, M. Dufour, je dois vous dire que mon confrère, Me Leduc, et moi-même, qui sommes avocats de l'Union des artistes, recevons au moins une fois par semaine un appel d'un membre de l'Union qui a subi, et j'emploie le mot après l'avoir bien pesé, une véritable inquisition.

Nous nous sommes rendu compte que les fonctionnaires concernés avaient des critères qui n'étaient pas uniformes, et que lorsque l'artiste est convoqué à Revenu Canada, il ne sait pas à quoi s'attendre. Une semaine on acceptera tels frais de déduction, et l'autre semaine, on n'acceptera pas tels frais de déduction.

Brièvement, avant d'aborder la question du moratoire, je discutais de cet aspect avec mon associé en route vers Ottawa, avec grand plaisir: c'est que l'ensemble des cachets payés par la plus importante chaîne de télévision privée au Québec, l'ensemble des cachets payés aux artistes par cette chaîne n'équivaut pas au salaire payé à la plus grande vedette des Expos de Montréal. Il ne s'agit pas ici de faire le procès du baseball, mais quand on se retrouve dans cette situation, je pense que le problème est fort important. Si on examine la progression d'une convention collective normale et des revenus

[Translation]

exactly the same thing in the same case. Lawyers once again! Accountants once again! And pay quickly!

I will now talk about other forms of harassment. We like to be treated with the respect due us. When one woman actor claimed her automobile costs, an employee told her one day, "I will not accept this, why do you not take the subway like everybody else." I do not want to be spiteful, but I am wondering what would happen if politicians, or ministers, for example...

M. Crombie: Bonne idée.

Mr. Dufour: I will leave it to you to draw the conclusion.

We could, of course, continue talking about harassment. We could give you all sorts of examples, and have some juicy ones, but we are naive enough to think, Mr. Chairman and members of the subcommittee, that the representations you are hearing will lead you to propose to the government amendments to the acts and regulations that will be clear and specific and will eliminate any possibility of discretionary interpretation and judgment.

We are pleading with you to make our legislation clearer. We want to know where we stand. We want to know how to assume our responsibilities as citizens. We want to get rid of the unfortunate impression that we are all puppets controlled by the tax assessors.

Mr. Trahan.

Mr. Marc Trahan (Legal counsel of the Union des artistes): To complete Mr. Dufour's answer on harassment, I should tell you that my colleague, Mr. Leduc, and myself, who are the legal counsels for the *Union des artistes*, get a call at least once a week from a member who has been subjected to a veritable inquisition, and I am using the word advisedly.

We realized that the officials involved had no standardized criteria, and that when an artist is contacted by Revenu Canada, he or she does not know what to expect. One week they will accept some deductions, and the next week, they will refuse to accept the same deductions.

I would like to make one brief comment before dealing with the subject of a moratorium, about which I had a very pleasant conversation with my associate during our trip to Ottawa. I would just like to say that all the fees paid to artists by the largest private television network in Quebec are less than the salary paid to the Montreal Expos' biggest star. I am not here to criticize baseball, but when the situation is expressed in these terms, I think we are facing a very serious problem. If we compare the salary increases provided for in a regular collective agreement, in which the increases are indexed to

[Texte]

qui augmentent avec l'indexation comparativement aux paiements ou aux cachets qui sont payés aux artistes, on se rendra compte d'une différence de 1,500 p. 100.

En ce qui a trait au moratoire, lorsque nous nous sommes penchés sur ce problème de la fiscalité, nous avons eu l'occasion, évidemment, de nous dire qu'il ne s'agissait pas simplement d'un problème de fiscalité. Il nous apparaissait fondamental que le Canada se dote d'une loi générale et complète sur le statut de l'artiste-interprète pigiste. Il est quand même désolant, lorsque nos représentants participent à des congrès internationaux, qu'à la question: est-ce que vous avez une loi particulière à titre d'artistes-interprètes, on soit obligé de répondre non, alors que 80 ou 90 p. 100 des autres pays du monde répondent oui. De ce fait, la réponse au problème fiscal ne nous semblait pas résider dans des amendements au Code du travail ou dans des amendements précis au niveau de la législation en tant que telle, mais plutôt dans une approche globale. Si le législateur a réussi à régler le problème des agriculteurs et celui des gens du domaine de la construction par des lois particulières, je pense qu'il peut régler par législation le problème de l'artiste-interprète pigiste qui représente quand même 1 p. 100 du produit national brut.

C'est pour cela qu'au lieu d'adopter une approche légaliste et qu'au lieu de continuer la bataille dans laquelle se sont engagés les divers milieux artistiques au C.C.R.T. depuis déjà sept ans, nous nous sommes dit ceci. La seule façon de passer à travers c'est que, d'une part, il existe un moratoire sur ces interprétations floues et que, d'autre part, les législateurs aient le courage et le respect des citoyens artistes pour leur faire une loi qui s'applique à leur cas particulier. Et que tant que cette loi ne sera pas adoptée, que l'on ôte des mains de l'arbitraire de l'interprétation, de l'inquisition, les artistes qui sont convoqués aux bureaux de Revenu Canada.

• 1630

Et je dois vous dire que mon associé et moi-même, lorsqu'un individu qui a travaillé pendant 30 ans dans la communauté artistique nous appelle et nous dit: Je dois vendre mon fonds de pension parce que l'impôt vient de me «frapper». Je pense qu'il ne s'agit pas de faire de pathos mais de vérifier une situation qui se produit et qui se reproduit et qui peut être corrigée par législation.

On a souvent l'impression dans le public, et je termine sur cela, que les artistes—c'était mon impression même si j'ai vécu dans ce milieu pendant plus de 15 ans et avec grand plaisir—on a souvent l'impression que ces artistes vivent sur l'or. Mais quand on se rend compte du degré de compétition, quand on se rend compte des cachets qui sont payés à l'heure actuelle, quand on se rend compte du harcèlement que subissent les artistes, il m'apparaît qu'une loi sur le statut de l'artiste est aussi importante qu'une loi sur le statut de l'agriculteur, que nous respectons beaucoup ou qu'une loi sur le statut du travailleur du domaine de la construction, que nous respectons également beaucoup.

Mr. Crombie: Thank you very much. Mr. Chairman, I have a further question and it really follows from the last comment that was made with respect to the definition of an artist. I

[Traduction]

inflation, with the fees paid to performing artists, we find a 1500% difference.

When we looked at the tax problem in reference to a moratorium, we realized, of course, that we were not really facing a tax problem. We felt it was of fundamental importance for Canada to pass a general and complete piece of legislation on the status of freelance performing artists. When representatives of our group take part in international conventions, they find it disturbing to have to admit that Canada has no specific legislation on performing artists, particularly since 80 or 90% of the other countries in the world do have such legislation. We are therefore of the opinion that the solution to the tax problem does not lie in amendments to the Labour Code or to specific amendments in existing legislation, but rather in a more all-embracing approach. Given that the problem of farmers and construction workers has been solved through specific acts, I think it is possible to solve the problem of performing artists through legislation as well, because after all, this group does account for 1% of the gross national product.

We think this would be preferable to adopting a legalistic approach, and to continuing the struggle that various artistic groups have been involved in with the C.L.R.B. for seven years. The only way to manage is, first of all, to impose a moratorium on these hazy interpretations and, secondly, for legislators to show enough courage and respect for those citizens who are artists to make provisions in the law which apply to their particular place. Until such time as this legislation is passed and the arbitrary power of arbitration and inquisition is removed, artists will continue to be called into the Revenue Canada offices.

It is most distressing for my colleague and me to get a call from a person who has worked for over 30 years in the artistic community and who tells us that he must sell his pension fund because the Income Tax Office has just struck. This is not an attempt at pathos but a situation which occurs and repeats itself and one which can be corrected through legislation.

People often think, and I will be ending on this point, that artists... , and this was my impression even though I have been living with great pleasure in this community for more 15 years... people often think that artists are rolling in money. But when we realize the degree of competition, the fees now being paid, and the harassment to which artists are subjected, I think that legislation on the status of artists is just as important as legislation for farmers whom we respect a great deal and legislation for construction workers, whom we also respect a great deal.

M. Crombie: Merci. Monsieur le président, j'ai une autre question qui fait suite à la dernière observation concernant la définition d'un artiste. Je dois dire que j'ai trouvé qu'il s'agit

[Text]

might say I found that probably the most rigorous definition we have had so far; on page 9, a kind of Cartesian way that the definition must be:

objective, unchanging, verifiable and exempt from any possible need for interpretation . . .

I think it is fair for me to say that every group that has been before us so far . . . the Canada Council, Canadian Conference of the Arts, ACTRA, and last night Actors' Equity—everyone of them have argued for a definition of an artist which would allow them to claim a dual status; and second, be able to evolve a claim for unemployment insurance benefits. You have steadfastly, and with rigor, rejected both of those. If you knew there were eight little Indians and you standing only with rejecting both of those they consider to be opportunities and you reject them as impossible, if not insulting, I want to know first of all if you knew you were the only ones taking this position; and second, could you offer a thought to those of us who are not in your field as to why we would find Actors' Equity or ACTRA taking exactly, clearly 100% the opposite view to yours.

Mr. Demers: Si vous permettez, monsieur le député, je répondrai que nous avons d'excellents contacts et d'excellentes relations avec nos amis d'ACTRA et d'*Actors Equity*. Et je ne pense pas que les divergences de vues qui peuvent apparaître ou qui ont pu apparaître dans les mémoires présentés par ces divers groupes soient, à notre connaissance, des divergences de fond entre nous. Et je suis convaincu que nous pouvons trouver, avec eux, un terrain d'entente sur cette question.

Cependant, je tiens à préciser un point, et je trouve important de le faire. Lorsque vous pensez que nous trouvons peut-être insultant de nous faire considérer comme des employés, ce n'est pas le cas. Nous ne trouvons pas insultant le statut d'employé, nous considérons que le statut d'employé et celui d'artiste-interprète pigiste ou entrepreneur indépendant sont des statuts différents et qu'ils sont complémentaires et qu'ils tiennent compte, pour nous les pigistes, de la réalité de notre métier. Il est différent, il n'est pas mieux, il n'est pas supérieur, il est différent. Et dans ce sens-là, nous souhaiterions qu'entre les divers ministères au sein du gouvernement, il puisse y avoir aussi, à un moment donné, une espèce d'unité de vue quant à ce que nous sommes comme artistes-interprètes pigistes. Par exemple, aux fins de la fiscalité, on nous considère à certains moments comme des employés. Je vous réfère à l'annexe 7 du document que nous vous avons donné. Il s'agit d'une lettre de M. Herb Gray, le ministre responsable du Conseil du trésor. Il dit que nous ne sommes pas des employés au sens de la Loi C-124. Dans un cas, nous ne sommes pas des employés mais des pigistes—la Loi C-124—et au niveau de la fiscalité, on va considérer que nous sommes des employés.

• 1635

Alors, il y a quelque chose qui ne va pas quelque part. Et je reviens à ce que Me Trahan disait: il faut que l'on ait un statut global qui soit le même, que ce soit au niveau du ministère du Revenu national, du Conseil du trésor ou de n'importe quel ministère du gouvernement. Cette ambiguïté du double statut représente pour nous un grave problème. Je crois d'ailleurs que

[Translation]

de la définition la plus rigoureuse, et sans doute cartésienne, que nous ayons reçue; ainsi on y parle d'un critère:

objectif, stable, vérifiable, dont soustrait à toute possibilité d'interprétation . . .

Tous les groupes que nous avons entendus jusqu'ici, le Conseil des arts du Canada, la Conférence canadienne des arts, l'ACTRA et l'*Actor's Equity* ont défendu une définition permettant aux artistes de revendiquer un statut double leur donnant aussi la possibilité d'avoir droit à des prestations d'assurance-chômage. Vous rejetez catégoriquement et rigoureusement ces deux possibilités que vous considérez comme impossibles, sinon insultantes. Je voudrais savoir tout d'abord si vous saviez que vous étiez le seul organisme à adopter cette position et si vous pouviez nous expliquer un peu pourquoi l'*Actor's Equity* ou l'ACTRA ont adopté le point de vue tout à fait contraire au vôtre.

Mr. Demers: I should say that we have excellent contacts and relations with our friends from ACTRA and Actors' Equity. I do not think that the differences of opinion which may appear or have appeared in our briefs are differences of substance. And I am convinced that we can come to an agreement with them on this subject.

However there is a point I feel I must clarify. When you think that we might be insulted at being considered like employees, this is not the case. We find nothing insulting in the status of an employee, we consider that the status of an employee and that of a freelance artist interpreter or independent agent are different statuses and that they are complementary. And as far as us freelancers are concerned, they take into account the reality of our situation. It is different, it is neither better nor superior, simply different. In this respect, we would like the different departments of the government to adopt a uniform view concerning our status as freelance artist interpreters. For example, we are sometimes considered as employees for tax purposes. I refer you to Appendix 7 of the document we provided. It is a letter from Mr. Herb Gray, who is the minister responsible for the Treasury Board. He informs us that we are not employees in terms of Act C-124. In one case, that is with reference to Act C-124, we are not employees but freelancers whereas for tax purposes, we are considered to be employees.

It is obvious that there is something wrong somewhere. As Mr. Trahan said, we must have a uniform status whether with the Department of National Revenue, the Treasury Board or any other government department. The ambiguity posed by a double status is a serious problem for us. I believe that this matter was raised by the Canadian Conference of the Arts in

[Texte]

la Conférence canadienne des arts avait soulevé cette question dans son mémoire. Nous pensons qu'il est essentiel de départager les choses et de les préciser clairement. On ne peut pas, selon nous, avoir le double statut. C'est un choix de vie, un choix de carrière et, selon nous, le seul statut qui puisse s'adapter à ce que l'on est, c'est le statut de pigiste. Je pense qu'on trouvera un terrain d'entente avec nos autres camarades.

Me Trahan: Si vous me permettez, monsieur le député, je dirai que j'ai été en communication avec les gens d'ACTRA, et je pense que nous ne sommes pas en opposition. La seule différence, c'est que l'Union des artistes a reçu un mandat électoral très fort de ses membres de s'identifier à titre de syndicat professionnel et non de syndicat au sens du Code du travail. Nous reconnaissons que certains artistes peuvent être des employés, par exemple ceux qui travaillent à Radio-Canada à temps plein. Ces derniers, quant à nous, ne sont pas des artistes-interprètes pigistes et ne font pas partie de l'Union des artistes dans ses activités précises. Nous ne revendiquons pas de les représenter puisque nous ne nous voulons pas être un syndicat au sens du Code du travail. Nous nous sommes penchés sur la notion d'entrepreneur dépendant qui avait été appliquée aux pêcheurs, par exemple, et nous nous sommes rendu compte que toutes ces gymnastiques intellectuelles ne servaient pas l'artiste-interprète pigiste et n'apportaient rien de concret.

Mr. Crombie: I may want to return to that question.

The Chairman: Keep it short.

Mr. Crombie: Oh, I think my time is up. All right, I will come back to it on the second round.

Thank you very much.

The Chairman: Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Your first point on the last page in your conclusions is you call for a moratorium. I would like to find out from you how important you consider that to be. The reason I ask is that some Members of Parliament, I suppose from all parties, started to raise questions on this matter and to ask for a moratorium at least as far back as September 1983; that is, six months ago. Here we are six months later. This committee will probably take another couple of months at least before it makes recommendations so we are talking about at least eight or nine months until the department gets the recommendations. How long they will take to deal with them of course I do not know.

In this eight or nine months and in the next two or three months before this committee can bring down a set of recommendations, how many of your members are likely to be called in and to be reassessed and to have demands for hundreds or thousands of dollars, as we have heard from other delegations?

M. Demers: Monsieur le député, il nous est presque impossible de vous citer le nombre exact de nos membres qui pourraient être touchés par des procédures de Revenu Canada. Il peut y en avoir plusieurs, car cela s'abat sur nous comme la maladie. C'est-à-dire que c'est assez imprévisible. Mais ce que

[Traduction]

its brief. We think that it is essential to decide between these different positions and make the necessary clarifications. In our opinion, we cannot have a double status. We are talking about the choice of a lifestyle and a career, and our view is that the only status that can be adapted to our actual situation is that of freelancer. I believe that we will come to some agreement on this with our other colleagues.

Mr. Trahan: If I may, sir, I have been in touch with ACTRA and I believe that we are not in disagreement. The only difference is that l'Union des artistes received a very strong electoral mandate from its members in favour of identification as a professional union and not as a union in the meaning of the Labour Code. We recognize that certain artists may be employees; for example, those who work full-time for Radio-Canada. We do not consider them to be freelance performing artists and they are not members of l'Union des artistes. We do not claim to represent them since we do not want to be a union pursuant to the Labour Code. We have given consideration to the notion of independent businessmen as applied to fishermen, for example, and we realized that all these intellectual gymnastics were of no assistance to the freelance performing artist and did not result in anything concrete.

M. Crombie: Je vais peut-être revenir à cette question.

Le président: Soyez bref.

M. Crombie: Oh, je crois que mon temps est écoulé. Très bien, je vais y revenir lors du deuxième tour.

Je vous remercie.

Le président: Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Votre première recommandation à la dernière page parle d'un moratoire. Je voudrais savoir quelle importance vous attachez à cette recommandation. Je vous pose la question car certains députés, de tous les partis, ont commencé à soulever des questions à ce sujet et à demander un moratoire déjà au mois de septembre 1983, c'est-à-dire il y a six mois. Entre temps, il s'est passé beaucoup de temps, ce comité va probablement prendre encore quelques mois au moins avant de formuler des recommandations, ce qui veut dire un minimum de huit ou neuf mois avant que le ministère ne les reçoive. Quant au temps qu'il lui faudra pour s'en occuper, je n'en n'ai pas la moindre idée.

Pendant cette période de huit ou neuf mois et dans les prochains deux ou trois mois avant que le comité ne puisse proposer des recommandations, combien de vos membres risquent d'être convoqués et de se voir imposer des cotisations de quelques centaines ou de quelques milliers de dollars, comme dans les cas dont nous avons déjà entendu parler par d'autres délégations?

Mr. Demers: It is almost impossible, sir, for us to give you a precise number of our members who could be affected by the procedures of Revenue Canada. It maybe a sizeable number since the thing strikes us like a disease. That is to say, it is quite unpredictable. But we do know that there are quite a

[Text]

l'on sait, c'est qu'il y en a plusieurs qui sont malades. Si nous témoignons ici aujourd'hui, c'est que nous pensons que si le gouvernement a cru bon de créer cette commission pour nous entendre, c'est qu'il y a des problèmes. Et s'il y en, on peut tenter, et c'est le but de notre présence ici aujourd'hui, d'essayer, par notre expérience, par nos études, d'apporter ce que nous considérons des clarifications aux problèmes vécus par les artistes-interprètes pigistes, notamment ceux que nous représentons. Mais il nous semblerait de justice élémentaire, étant donné que l'on reconnaît ces problèmes et le fait qu'il y a une situation anormale, qu'à tout le moins, pendant la période de réflexion, de recherche de solutions, on gèle les choses et que l'on ne poursuive pas ces cas de harcèlement et d'injustice que nous dénonçons aujourd'hui. Cela nous apparaîtrait comme un gage de bonne foi dans les circonstances. Cela nous semble essentiel pour assainir le climat actuel qui règne autour de cette question.

• 1640

Mr. Orlikow: Part of the reason why I asked the question was because it is not good faith from the members of this committee that you need, you need to have some action by the Minister and department. I am not asking for numbers, but if you say to us that, in fact, this is still continuing and we are talking about a substantial number of people, I, for one, would want to ask the Minister again, publicly, whether until this committee finishes its deliberations and makes recommendations the department would call a halt, have a moratorium until that time comes.

Could I go to a question, on a point you raise on page 17? Could you give us briefly some illustrations of the kinds of specialized training courses that you are talking about, which you feel are essential for your members to do and which the department has disallowed in terms of a deduction for income tax purposes?

Mme Dion: Monsieur le président, je vous donne l'exemple d'un jeune comédien qui est dans le métier depuis cinq, six ou dix ans et qui a eu une formation d'abord et avant tout dramatique, avec quelques cours de chant et quelques cours de danse, parce que ça fait partie de la formation générale de l'acteur, mais qui, au cours de sa carrière, voit qu'il a une possibilité d'ouverture à un marché de travail qui s'orienterait davantage vers la comédie musicale—parce qu'il s'en fait des comédies musicales ou du théâtre chanté. Pour se rendre apte à être candidat à des emplois au théâtre musical, ce comédien-là éprouvera le besoin de suivre des cours de chant privés, afin de développer sa capacité de chanter. Or, il ne faut pas se le cacher, dans le métier, les meilleurs professeurs travaillent chez eux, en privé avec les artistes, et ne se retrouvent pas tous dans les écoles. Ces dépenses-là ont été refusées à nombre de comédiens et de comédiennes. Même chose pour les cours de danse.

M. Serge Turgeon (responsable de la Commission de politique interne, Union des artistes): Les cours pour apprendre les techniques du doublage, par exemple, la postsynchronisation, le cinéma, le théâtre . . .

[Translation]

number who are already affected. If we have come before you today, it is because we believe the government set up this committee to give us a hearing and because there are problems. If there are problems, an attempt can be made, and this is the reason for our presence today, through our experience and our studies, to clarify matters and settle problems experienced by freelance-performing artists, in particular, those we represent. But we consider that it is a matter of elementary justice, in view of the recognition of the problems and the abnormal situation, for a freeze to be put into effect during this time of reflection and seeking for solutions and that there be no further cases of harassment and injustice such as those we denounced today. We think that this would be a proof of good faith in the circumstances. We think that this is essential to clear up the atmosphere.

M. Orlikow: J'ai posé cette question parce que ce n'est pas la bonne foi des membres du Comité dont vous avez besoin mais plutôt de mesures de la part du ministre et du ministère. Je ne vous demande pas de citer des chiffres si vous nous affirmez que ce harcèlement continue et qu'il affecte un nombre important de personnes; moi personnellement, je tiendrai à demander encore une fois au ministre publiquement d'imposer un moratoire jusqu'à ce que le Comité termine ses travaux et fasse des recommandations.

Je vais maintenant poser une question sur quelque chose que vous mentionnez à la page 17? Pourriez-vous nous donner brièvement quelques exemple du genre de cours de formation spécialisés qui, d'après vous, sont essentiels à vos membres et qui n'ont pas été acceptés par le ministère pour des déductions d'impôt?

Mrs. Dion: Mr. Chairman, let me give you the example of a young actor who has been in the business four, five, six or ten years and whose training has been essentially in drama, with a few courses in singing and dancing, since this is part of the general training of an actor. In the course of his career, he realizes that there maybe greater job possibilities in musical comedy—let us assume he has acted in some or in plays where there is also singing. To improve his chances of being engaged for musical theatre, this actor feels that private singing lessons would be useful. It is a known fact in the business that the best teachers give lessons in their homes in private with artists and are not necessarily to be found in schools. Such expenses have been refused a number of actors, both men and women. The same applies to dancing lessons.

Mr. Serge Turgeon (Member of the Internal Policy Commission, Union des artistes): There are also courses in learning dubbing techniques for example, post-synchronization, cinema, theatre . . .

[Texte]

M. Dufour: C'est un métier dans lequel on est constamment appelé à se ressourcer, à développer de nouvelles techniques, et la seule façon de le faire, c'est au moyen de cours spécialisés.

M. Turgeon: C'est pour les comédiens plus âgés que ça devient plus difficile; ils doivent vraiment se recycler dans bien des cas.

Est-ce que vous me permettez, monsieur, de revenir uniquement sur la question que vous aviez soulevée, pour bien insister sur l'importance du moratoire pour nous? Vous semblez être, autant vous que M. Crombie, des hommes de bons sens. J'aimerais savoir ce que vous pensez de cette tactique de harcèlement de la part des cotiseurs. Quand un cotiseur, tout à coup, de façon arbitraire, parce que c'est toujours comme cela que ça se passe, à cause de la confusion qui existe au sujet du statut de l'artiste, quand le cotiseur donc décide tout à coup que 80 p. 100 de vos revenus ne sont plus des revenus d'affaires mais deviennent des revenus personnels, cela veut dire que, en contrepartie, on vous refuse 80 p. 100 des dépenses. Ces dépenses-là, pour le cotiseur, deviennent donc des dépenses personnelles, et ainsi vous êtes imposé aussi sur des avantages conférés aux actionnaires, ce qui représente une double imposition. C'est une tactique de harcèlement que nous trouvons vraiment scandaleuse: double imposition vis-à-vis de nous. À ce moment-là, le cotiseur répond: Ce n'est pas mon problème, moi je cotine, tu t'arrangeras en appel. En appel, on y va; ça prend un an, deux ans, trois ans. On finit par gagner un peu, par récupérer un peu, mais ce qu'on a perdu en frais d'avocat, en frais de comptable, on ne le récupère jamais. Nous sommes donc toujours victimes de ce harcèlement.

• 1645

Mr. Orlikow: When the department reinterprets a policy which one of your members believes they were following and says no, these things you are claiming for deductions are no longer allowable, is it the experience that the non-permissibility starts as of that time, or do they go back one, two, three, four—or I think you mentioned here five—years so that the amounts demanded are very large? Also, the difficulties at that point of providing all the documentary evidence required makes it almost impossible.

M. Turgeon: Eh bien, dans la plupart des cas, on remonte toujours quatre ou cinq ans en arrière. Mais quand le cotiseur ou quand l'impôt a affaire à un artiste qui persiste, qui a les moyens de le faire, l'impôt refuse toujours d'aller en cour, veut toujours un règlement hors cour, tout simplement pour qu'il ne se crée pas de jurisprudence et pour que demain ils puissent en prendre un autre. C'est toujours ce qui se produit. Et je pense que c'est très important.

M. Dufour: Et souvent sous la menace: si tu ne règles pas hors cour, on va faire une enquête, puis attache-toi comme il faut, car ça va faire dur.

M. Turgeon: Il y a une autre menace, si vous me permettez: réglons maintenant comme ça, mais signez-nous un papier disant que vous ne reviendrez pas contre nous. Je trouve ça assez fort. Vous semble apprendre des choses. Cela nous étonne.

[Traduction]

Mr. Dufour: Our work constantly requires us to develop newer sources and techniques and the only way we can do this is through specialized courses.

Mr. Turgeon: It is for the older actors that it is becoming more difficult; in many cases they really have to retrain.

May I come back to your first question, sir, to emphasize the importance of the moratorium for us. Both you and Mr. Crombie seem to be sensible men. I would like to know what you think of this harassment tactic used by assessors. When an assessor suddenly and arbitrarily decides, simply because this has always been the practice, because of the confusion of the status of an artist, when this assessor decides suddenly that 80% of your income will no longer be business income but personal income, this automatically means that 80% of your expenses will be refused. The assessor then considers these expenses to be personal ones, which means that you are taxed on advantages granted to shareholders, and this amounts to double taxation. This is the type of harassment technique which we consider to be shocking; it actually amounts to double taxation for us. The assessor tells us that it is not his problem, he is responsible for making the assessment and we can always appeal. An appeal can take us a year, two years, three years. Oh, we may gain some money back, a small amount, but we can never recover what we have paid lawyers and accountants. We always remain therefore victims of harassment.

M. Orlikow: Lorsque le ministère donne une nouvelle interprétation à une politique que vos membres croyaient avoir suivie fidèlement, et qu'on leur dit que leurs déductions ne sont plus admissibles, le ministère applique-t-il la nouvelle interprétation dès ce moment, ou remonte-t-il à un, deux, trois, quatre—vous mentionnez même cinq ans, ce qui crée des arrérages assez importants? Je penserais aussi qu'il deviendrait extrêmement difficile dans un tel cas, de retrouver toutes les pièces justificatives.

Mr. Turgeon: Well, in most cases, the department always goes back four or five years. However, when an assessor, or the department deals with an artist who has the means to fight, the department always refuses to go to court, always prefers to settle out of court, since this creates no precedent, and allows them the next day to work on another artist. It is always the way it happens. I think that is most important to know.

Mr. Dufour: And of course we are often threatened: If you do not settle out of court, there will be an investigation, and you better fasten your seatbelts, because it is going to be rough.

Mr. Turgeon: There is another type of threat: Let us just settle now, this way, but you will have to sign a waiver against any further appeal. I find that despicable. You seem to be learning something new, you look amazed.

[Text]

Mr. Orlikow: In the case of unemployment insurance at least, and probably in other fields, when a decision is made at the local level there is the right to appeal to a three-person board and then there is the right to go to the umpire at the top. When that happens and when the decision is made that acts as a precedent as in the law, and, theoretically at least, when similar cases come up the officials are required to look at the precedents and to make decisions on the same basis.

If I understand correctly what you have said and some statement of the assistant deputy minister, Revenue Canada takes a different attitude: each case is different and they do not feel any requirement to accept the fact that if a decision is made in one case similar situations should be treated in the same way. Is that correct?

Mr. Trahan: Autant que nous sachions, monsieur le député, il n'y a aucune uniformité quant aux critères qui s'appliquent. J'ai eu l'occasion de voir, au cours de la même semaine, deux comédiens visiter le même cotiseur; pour l'un d'eux, peut-être parce qu'elle le trouvait plus joli, elle a accepté certaines dépenses, et à l'autre, elle a refusé exactement les mêmes dépenses le lendemain. Est-ce parce que le cotiseur a eu une bonne nuit? Est-ce parce qu'il a eu une mauvaise nuit? Est-ce parce qu'il fait beau ou qu'il ne fait pas beau? C'est la situation que vivent les artistes à l'heure actuelle.

M. Dufour: Il est difficile pour nous, vous savez, de savoir ce qui se passe d'une façon très claire, très précise dans les officines du ministère du Revenu national. Nous sommes victimes de tellement d'interprétations et de tellement de jugements discrétionnaires, soumis toujours et presque systématiquement à des règlements hors cour quand nous faisons appel, que nous avons l'impression que l'on est animé de très mauvaises intentions à notre égard. Il en est du cotiseur comme du critique du théâtre. Vous savez, ils ne sont pas très populaires chez nous non plus.

Mr. Orlikow: When you talk about the difficulties you have, many of them are caused by what Revenue Canada feels... are due to the fact that the Income Tax Act does not have a special section outlining conditions for artists and so on. But some of them, from what I can gather from your brief—and I am referring to some of the examples you list on page 15—you seem to feel are because some of the people working for Revenue Canada are not very sympathetic to your kinds of problems and there is a lot of personal hostility.

• 1650

I ask this because I have run into the same complaint from people who have unemployment insurance problems. When your members get into a situation and they are dealing with somebody from Revenue Canada, do they have the name of the person they are dealing with, so that if they are dissatisfied, if they feel there is personal antagonism, they could go to a more senior official in the department, or go to their Member of Parliament and say that Mr. So-and-so, or Mrs. So-and-so, really gave them a rough time and it was undeserved?

M. Turgeon: C'est souvent très difficile. Il faut comprendre que lorsque vous ouvrez une enquête, un dossier sur un des

[Translation]

M. Orlikow: Au moins, dans le cas de l'assurance-chômage, ou d'autres domaines, on peut toujours interjeter un appel contre une décision locale, à un tribunal de trois personnes, et éventuellement référer le tout à un arbitre supérieur. Dans un tel cas, la décision devient un précédent en loi, et en théorie du moins dans les cas semblables, les fonctionnaires doivent tenir compte de ces précédents, avant de prendre une décision.

Si je vous ai bien compris, et si j'ai bien compris une déclaration du ministre adjoint, Revenu Canada adopte une attitude tout à fait différente: Chaque cas est distinct et le ministère ne se sent pas du tout lié par une décision antérieure lorsqu'un cas semblable survient. Est-ce bien juste?

Mr. Trahan: As far as we know, sir, there is no uniform application of standardized criteria. Indeed, I can tell you about two different actors who visited the same assessor in the same week; for one of them, perhaps because she thought him more handsome, she accepted certain expenses, but in the case of the other, she refused exactly the same expenses the next day. Is it because the assessor got up on the wrong side of the bed, or got up feeling glorious, is it because it is sunny outside, or it is raining? That is the sort of subjectivity that we have to live with nowadays.

Mr. Dufour: You know, it is extremely difficult for us to know exactly what is going on in the offices of the Department of National Revenue. We are the victims of so many interpretations, and of so many discretionary decisions, almost systematically and constantly subject to settlement out of court whenever we appeal, that we have the impression that people are truly out to get us. We feel about the tax assessor as we would feel about a theatre critic. Neither is very popular with us.

M. Orlikow: Toutes ces difficultés que vous avez, beaucoup surviennent du fait que la Loi de l'impôt sur le revenu ne prévoit aucune disposition spéciale concernant les exigences des artistes, etc. Toutefois, dans certains cas, selon les exemples que vous donnez dans votre mémoire à la page 15, vous semblez penser que vos difficultés sont causées par certaines personnes de Revenu Canada qui ne sont pas très sensibles à votre genre de problèmes, et qui exercent une certaine hostilité personnelle.

Si je demande cette question, c'est que j'ai entendu la même plainte de certaines personnes qui ont eu des problèmes d'assurance-chômage. Quand les membres de votre union doivent négocier avec un fonctionnaire de Revenu Canada, obtiennent-ils le nom de cette personne, pour leur permettre, s'ils ne sont pas satisfaits, ou s'ils ressentent un certain antagonisme personnel, de s'adresser à un fonctionnaire supérieur du ministère, ou à leur député du Parlement, pour leur faire part des mauvais services qu'ils ont reçus, et qu'ils ne croient pas avoir mérités?

Mr. Turgeon: It is often very difficult. Remember that any investigation on an artist's file can drag on for a year, perhaps

[Texte]

artistes, cela peut s'échelonner sur un an, sur deux ans, sur trois ans. Or, le premier cotiseur est en poste pendant trois mois et puis ça passe à un autre, et on ne réussit jamais à retrouver la personne. Les employés travaillent à contrat au ministère du Revenu national pour quelques mois seulement, ce qui fait qu'on a toujours affaire à quelqu'un de nouveau. Mais on a l'impression très souvent que les cotiseurs, en tout cas les premiers, viennent faire chez nous un *job* de bras, comme on dit. C'est presque venir vous chercher quelque chose par effraction.

Par exemple, quelqu'un faisait l'objet d'une enquête; on a fouillé tous les dossiers et puis on a dit: Très bien, on ne peut pas vous accuser de fraude, on ne peut pas vous accuser de n'avoir pas déclaré des revenus, mais il faut que je trouve autre chose; alors, je vais couper sur vos dépenses. Quel est le rapport? Pourquoi? C'est vraiment venir nous chercher de l'argent. C'est vraiment chercher quelque chose, chercher la bête. C'est pour cela que nous parlons de véritable harcèlement contre nous.

Mme Dion: Pour compléter la réponse, monsieur le président, j'aimerais ajouter que j'ai été personnellement victime de harcèlement à un moment donné, et il m'a été impossible de parler à une personne autre que la personne qui avait reçu le mandat d'enquêter sur moi. J'ai demandé à parler à ses supérieurs et on me l'a refusé. On m'a dit que c'était impossible et que c'était cette personne-là qui devait enquêter sur le cas.

J'aimerais ajouter, pour en revenir à l'essentiel, que toutes ces pratiques-là sont possibles parce que les textes de loi et les normes ne sont pas clairs et donnent lieu à des possibilités d'interprétation. La source du bobo, ce n'est pas tellement des antipathies personnelles. L'humain est ce qu'il est, et c'est normal que ça existe. Mais si les textes de loi et les textes des normes d'interprétation de la Loi de l'impôt sur le revenu en ce qui concerne les artistes-interprètes pigistes étaient clairs et précis, il n'y aurait pas de ces situations-là.

Ce que nous demandons, c'est que les normes soient changées ou adaptées à la réalité de notre métier et que ce soit fait de façon nette, claire et précise, tant pour les cotiseurs que pour les contribuables que nous sommes.

Me Trahan: Si vous me permettez, monsieur Orlikow, quant à votre question sur le recours de l'artiste sur lequel on fait enquête à un supérieur, j'ai eu l'occasion d'occuper pour plusieurs membres de l'Union, ... et j'ai tenté aussi de m'adresser aux supérieurs. La réponse presque invariable que nous recevons, c'est que le supérieur a été consulté, que les directives ont été prises et que nous n'avons pas accès à ce supérieur. Cela m'a semblé extrêmement paradoxal parce que, précédemment, avant d'agir pour l'Union des artistes, j'avais représenté, dans quelques cas, des citoyens du Canada au niveau des enquêtes spéciales de l'impôt. Il s'agit, dans ces cas, de questions de fraude et, à ce niveau, il y avait toujours deux enquêteurs; par la suite, il y avait une seconde étape avec la participation du superviseur des deux enquêteurs; il y avait ensuite le chef de bureau, le chef de division, le chef de section, le chef à Ottawa, les chefs à Toronto, les chefs à travers le monde, etc., etc. J'ai vécu cette expérience dans le cas d'un

[Traduction]

two or even three years. However, the first assessor may only be there for about three months, and then your file is passed on to another assessor, and you never can find the original assessor. Revenue Canada employees are on contract for several months only, which means that you are always dealing with new people. And we very often have the impression that the assessors, at least the first to open the file, are really out to get us. It is almost like breaking and entering.

For instance, there was one chap who was investigated; the investigation was thorough, and then he was told: Well, we cannot accuse you of fraud, and we cannot accuse you of not having reported your income, but I have to find something wrong; so I am going to cut your deductible expenses. What relationship has that to do with the case? Why should it be done? Really, it is stealing our money. Indeed, we are being picked on. That's why we say we are really being harassed.

Mrs. Dion: If I may complete that response, Mr. Chairman, I might add that I have personally been the victim of harassment at one time, and it was impossible to speak to anyone but the person who had been charged with the investigation. I asked to speak to that person's superiors, and I was turned down. I was told that it was impossible, and I could deal only with the person in charge of the case.

To return to the crux of the matter, all of these practices are possible because the Act and the various criteria are not clearly defined, and are open to interpretation. The problem is not necessarily personal antagonism. Everyone is human, and it is normal there should be antagonism. But if the wording of the Income Tax Act and its rules of interpretation were very clear, with respect to freelance visual and performing artists, such situations would not occur.

What we are asking then is that these rules of interpretation be changed, and to reflect the reality of our profession, that they be clear and precise, just as much for the sake of the assessors as for us taxpayers.

Mr. Trahan: Mr. Orlikow, as to your question with respect to the recourse of an artist to a more senior official, I have represented several members of the Union des Artistes, and I have tried to speak to more senior officers. Almost invariably, I was told that a superior had been consulted, that the directives had been given, and that there was no access to senior officials. That really seemed paradoxical to me, since before representing the Union des Artistes, I had represented in many cases ordinary citizens of Canada during special tax investigations. In most cases, they were matters of fraud, there were almost always two investigators in the first stage; in the second stage, their supervisor was also involved, and then the office supervisor was involved, then the chief of division, and different heads in Ottawa, in Toronto, and anywhere it was necessary, et cetera. In one case I handled, a Canadian taxpayer had been accused of endorsing fake invoices for lumber, which amounted to many hundreds of thousands of

[Text]

citoyen du Canada qu'on accusait d'avoir endossé de fausses factures de bois pour plusieurs centaines de milliers de dollars. Cette personne a eu le droit de passer à cinq ou six niveaux d'enquêteurs. On la traitait comme un citoyen qui a des droits et qui est présumé innocent avant d'aller plus loin.

• 1655

Quand il s'agit des artistes, et ce sont des confidences générales parce que je suis lié par le secret professionnel, mais aussi des expériences que j'ai vécues, le cotiseur qui est chargé du dossier a un *job* à faire. Lorsqu'il s'agit de s'adresser à des supérieurs, il n'en est pas question; c'est son dossier et c'est la personne qui a le dossier qui va fermer le dossier. Et si vous tentez d'aller un peu plus haut, eh bien, un avis peut être donné indiquant que certaines dépenses vont être refusées. On ne sait pas trop, mais cela va peut-être se faire. Je ne dis pas qu'il s'agit de l'ensemble des cotiseurs. Mais là où existe l'arbitraire, il y a peut-être malheureusement des cotiseurs qui auraient voulu être artistes; c'était peut-être leur vœu le plus sincère. Ils ont peut-être le même problème que moi: ils n'ont pas de voix. Donc, chaque fois qu'un artiste se présente, il deviennent un peu hargneux, parce qu'ils ne se voient pas à la télévision tous les jours. Eh bien, je ne pense pas que ce soit un critère qui, dans un pays civilisé, doive s'appliquer. Ce n'est pas parce que l'on n'est pas artiste que l'on devient un hargneux cotiseur.

M. Dufour: Si vous me le permettez, monsieur le président, il y a deux choses sur lesquelles j'aimerais revenir. J'aimerais vous ramener à ce que nous considérons l'essentiel de notre débat. Toutes les situations illustrées depuis quelques minutes résultent, comme le disait M^{me} Dion, d'une situation qui est inadéquate, de textes de loi qui sont inadéquats. Nous avons la ferme conviction que toutes ces situations d'interprétation, de jugement discrétionnaire, pourraient être éliminées si nous en arrivions à établir un contexte législatif adéquat.

Nous savons, parce que nous avons suivi les travaux de cette commission, parce que nous en avons lu les comptes rendus dans les journaux, et aussi par voie de communication entre nous-mêmes, que ce Sous-comité a cherché très souvent une définition de l'artiste qui soit adéquate et qui permettrait au législateur de synthétiser, dans les textes de loi que nous souhaitons, la nature même de ce que nous sommes. Étant donné que nous ne sommes pas plus fous que d'autres, nous avons cherché, en préparant ce mémoire, et aussi à travers les quelque 50 années d'existence de notre association professionnelle, des définitions de l'artiste. La seule conclusion à laquelle nous sommes arrivés, c'est que la pratique de nos métiers nous interdit la synthèse utile, la définition passe-partout qui réglerait votre problème. Un peintre, un musicien, un danseur et un acteur, c'est à peu près comme des carottes, des choux, des patates... Je ne vous dirai pas à qui j'applique l'expression. Ce sont des légumes, nous sommes tous des artistes, mais on a tous une façon différente, dans la réalité quotidienne, de pratiquer notre métier. Si l'on cherche cette seule définition, on va chercher à définir le sexe des anges. Nous croyons, quant à nous, que c'est impossible. Nous préférons vous proposer d'adopter des lois, peut-être un régime de plusieurs lois qui correspondront à la nature, à la définition même de ce que

[Translation]

dollars. That person had access to five or six levels of different investigators. He was treated as a citizen who has rights and is considered innocent until proven guilty.

Of course, I may not reveal any specific cases, but in the case of artists, my experience is that the assessor charged with an investigation, has a job to do. There is no question of speaking to his superiors, it is his case, and he is the person who will have to close that case. If one tries to reach a senior officer, one receives a notice indicating that certain expenses may be refused. It is not certainty, but it could happen. I am not saying that this applies to most assessors. But unfortunately where one has arbitrary powers, it is possible that one, perhaps an assessor, might also have wanted to be a performer; it may have been one's lifelong wish. Perhaps they have the same problem as I have, they have no voice. So, each time they are faced with artists, they become a little peevish, a little vicious, because they cannot see themselves on TV everyday. In a civilized world, I hardly think that a worthy criterion. I do not think that assessors should become peevish because they are not artists.

Mr. Dufour: Mr. Chairman, if I may, there are two points I would like to come back to. I would like to come back to what we consider the core of this matter. As Mrs. Dion said, all the cases related in the last few minutes, are the result of unclear wording an interpretations of the Act. We are convinced that all such interpretations, and discretionary decisions, could be eliminated if the act was more clearly drafted.

We have followed the work of this committee, and we have read reports in the newspapers, and through communications with you ourselves, we know that you often have asked for a clear definition of what constitutes an artist, which would allow the legislator, to couch within the law, the true nature of our profession. We are not fools, and in preparing this brief, and through the 50 years of experience of our professional association, we have also sought definitions of the artist. We could only conclude that there is no single key definition, which reflects the exercise of our different professions, and might solve our problems. A painter, a musician, a dancer, and an actor is like comparing carrots, cabbage and potatoes—I will not say to which each applies. Those are all vegetables, and we are all artists, but in our daily lives, we all practice our professions very differently. Finding one single definition, is like trying to determine the sex of angels. We feel it is an impossible quest. That is why we would recommend that you pass legislation, perhaps a whole series of laws, which would correspond more closely to the nature and entity of each of our several professions. Then you could have some general rules, that might apply to artists as a whole. So I think that the search for an overall definition of artists, is eutopian. And that is the reason why we insist that you accept as sole criterion,

[Texte]

chacun de nos métiers constitue. Vous pourrez ensuite avoir une réglementation d'ensemble qui respectera l'ensemble des artistes. Mais je pense que la recherche d'une solution pour l'ensemble des artistes est utopique. C'est la raison pour laquelle nous proposons avec insistance que vous acceptiez comme critère l'appartenance à l'association, au syndicat professionnel. Autrement, on n'en sort pas. Et vous aurez à faire des lois pour couvrir l'ensemble canadien.

Si vous arrivez à faire cela, vous aurez réglé le problème canadien, et je vous féliciterai. Mais vous n'y arriverez pas. Personne n'y croit, voyons. C'est ridicule.

• 1700

M. Turgeon: Oui, et ceci rejoint finalement la préoccupation de M. Crombie tout à l'heure quand il disait: Vous êtes les seuls à proposer ceci. Il faut bien voir la différence qu'il y a entre ce que nous proposons et ce que proposent nos amis d'ACTRA et d'*Actors Equity*. ACTRA et *Actors Equity* représentent à la fois des pigistes et des employés; c'est leur double problème. Nous, nous ne voulons représenter que des pigistes, ce qui simplifie le problème.

Mr. Fisher: Are there artists who are performing and getting paid for it who do not belong to your association?

M. Dufour: Des amateurs? L'amateur est le seul... Selon notre définition, il n'y a pas d'artiste sous la compétence de l'Union des artistes qui puisse prétendre être un professionnel que celui qui appartient au syndicat. On n'a pas le droit...

Mr. Fisher: But are there not people with little cabarets who hire non-union performers? Your definition excludes them.

M. Dufour: Nous cherchons une définition de l'artiste professionnel parce que nous pensons que c'est le seul qui a des problèmes avec le fisc.

Mr. Fisher: But this person working in a non-union shop could, for tax purposes, be equally as self-employed as the union member.

M. Dufour: Il est assez rare, monsieur le président, qu'un artiste qui agisse dans ce contexte soit reconnu, comme le Conseil des arts du Canada en fait l'illustration dans son rapport, comme un élément essentiel à la société dans laquelle nous nous trouvons. Ce n'est pas une attitude prétentieuse, vous savez. C'est simplement pour circonscrire le problème dans une définition qui vous soit acceptable et qui nous fasse une situation juste.

Mr. Fisher: I wonder if we could—Mr. Crombie is the chairman now, we switch around here.

You seem to be looking for clarity, precision and consistency and you seem to be doing that with two different questions: there is the question of self-employed status and then, having achieved that status, there is the question of what deductions are permissible for the so defined self-employed professional artist.

[Traduction]

our membership to our professional union. Otherwise, there can be no solution. And you would have to go a very long way in order to cover Canada as a whole.

If you succeed, mind you, you will have solved our problem in Canada, and I will be the first to congratulate you. But you will not do it. No one can, really, it is ridiculous!

Mr. Turgeon: Yes, and it finally follows the concern expressed a while ago by Mr. Crombie when he said: you are the only ones to propose this. We must clearly see the difference between our proposal and that of our friends from ACTRA and Actors Equity. ACTRA and Actors Equity are representing both freelancers and employees; for them it is a double difficulty. We only want to represent freelancers, which simplifies the problem.

M. Fisher: Y a-t-il des artistes qui se produisent contre rémunération et qui ne font pas partie de votre association?

Mr. Dufour: Amateurs? The only ones are amateurs... According to our definition, under this jurisdiction of the "*Union des artistes*" the only artists who can pretend to be professionals are those belonging to the union. It is forbidden...

M. Fisher: Mais n'y a-t-il pas des propriétaires de petits cabarets qui embauchent des artistes non syndiqués? Votre définition les exclut.

Mr. Dufour: We are looking for a definition of the professional performer because we think it is the only one who have problems with the tax people.

M. Fisher: Mais cette personne travaillant dans une boîte non syndiquée, pourrait, pour fins d'impôts, être aussi un membre syndiqué comme travailleur indépendant.

Mr. Dufour: Mr. Chairman, it is quite uncommon that a performer working in this context is recognized, as it is illustrated in the Canada Council Report, as an essential element for this society in which we live. You know, it is not a pretentious attitude. It is simply to define the problem in an acceptable fashion so that the situation is a fair one.

M. Fisher: Je me demande si nous pourrions... C'est maintenant M. Crombie qui préside, nous changeons de place ici.

Vous semblez rechercher la clarté, la précision et la logique, et vous semblez le faire en posant deux questions différentes: il y a celle du statut d'employé autonome et une fois ce statut atteint, il y a celle de ses déductions admissibles en sa qualité d'artiste professionnel indépendant tel que préalablement défini.

[Text]

Let me turn the question around a bit, and I direct my question to that end of the table. How good is the advice that people are getting, the professional advice? I do not offer that with malice, but I have frankly sometimes listened to some of the submissions in the Finance committee, and one or two of the ones here, and I think the professional advisers to the taxpayers very often get those taxpayers into trouble. I will choose a specific example. A very good, close friend of mine is a lawyer. He owns a building. He took his tax matters to his accountant and he and his accountant, combined, managed, in the course of calculating his legal income, his rental income, his capital cost allowances, and his yearly deductions, they managed, over the course of about two years, to put him \$17,000 in the hole with the tax department. These two big thinkers forgot a couple of basic rules, which were right there, plain and simple, in the law.

Let me ask you a couple of questions. Why do we have people here who are incorporated?

Me Trahan: Si je comprends bien votre question, vous voulez savoir pourquoi les artistes s'incorporent. Certains artistes s'incorporent, d'une part, parce qu'il fut une époque où c'était le moyen juridique qui était conseillé par les avocats et les comptables pour éviter de payer de l'impôt. On disait à quelqu'un: Vous n'avez qu'à vous incorporer, et vous allez bénéficier d'avantages fiscaux, de déductions et de taux de taxation différents. En fait, malheureusement, comme dans tous les domaines, à peu près tous les avocats ou tous les comptables s'improvisaient spécialistes en fiscalité. Une incorporation, vous le savez, ça prend 15 ou 20 minutes. Ils disaient à l'artiste: Maintenant, voici, tu as une incorporation.

• 1705

Je pense que dans plusieurs des cas, l'incorporation a été un instrument valable. Je me réfère, par exemple, à quelqu'un qui a une émission d'affaires publiques, qui engage des chercheurs lui-même, qui produit lui-même, qui a des employés à son service pour faire sa recherche ou pour inviter des gens à une émission qu'il aura à présenter à tel ou tel moment. Dans mon esprit, ce genre d'incorporation répondait parfaitement à la Loi sur les compagnies et à la Loi de l'impôt sur le revenu. Ce qui a créé une grande incertitude, c'est que même dans ces cas très clairs où il ne s'agit pas d'une compagnie personnelle ou d'un chapeau qu'on met au-dessus de la tête d'un artiste pour tenter de faire de l'évasion fiscale, le cotiseur a refusé ce genre de compagnie.

The Chairman: He refused the false hat.

Me Trahan: Il a refusé la structure corporative en tant que telle. Je peux en parler maintenant avec le sourire, car je ne suis plus artiste ni comédien, mais je peux vous dire que c'est mon cas personnel. J'ai eu l'occasion, pendant plusieurs années, d'animer une émission d'affaires publiques sur un réseau privé. J'avais des chercheurs à mon service, j'avais une personne qui était chargée d'appeler les invités, j'avais une personne qui était chargée de faire une revue de presse pour moi. J'avais donc cinq employés à mon service, et cette

[Translation]

Permettez-moi de reformuler un peu la question et de l'adresser à ceux qui sont à ce bout-là de la table. Les conseils professionnels que les gens obtiennent sont-ils vraiment bons? Je ne dis pas ça malicieusement, mais, franchement, parfois en écoutant certains exposés au Comité des finances et après en avoir entendu quelques-uns ici, je pense que très souvent les conseillers professionnels mettent dans le pétrin les contribuables auxquels ils donnent ses conseils. Je vais vous donner un exemple spécifique. Il y a un de mes très bons amis qui est avocat et il est propriétaire d'un immeuble. Il est allé voir son comptable au sujet de sa déclaration d'impôt et ensemble ils ont réussi en calculant son revenu d'avocat, son revenu du loyer, amortissements fiscaux et ses déductions annuelles, ils ont réussi, sur une période d'environ deux ans, à créer un déficit de 17,000\$ qu'il doit au ministère du Revenu. Ces deux penseurs ont oublié quelques règles fondamentales très simples qui sont bien claires dans la loi.

Je veux vous poser quelques questions. Pourquoi avons-nous ici des gens qui sont constitués en société?

Mr. Trahan: If I understand your question, you want to know why the artists incorporate themselves. Some artists do incorporate because, on one hand, there was a time when it was the legal means recommended by lawyers and accountants to avoid paying income tax. They would say to someone: all you have to do is incorporate yourself and you will benefit from different fiscal advantages, deductions and taxation rights. In fact, unfortunately, as in all sectors, almost all lawyers or accountants became overnight fiscal experts. As you know, it takes about 15 or 20 minutes to do an incorporation. They would say to the artists: look, now you are incorporated.

I think that in many cases, incorporation was a valuable instrument. For example, I am referring to someone who has a public affairs program, who hires his own research staff, who produces himself, who has employees for doing research or inviting people to a program that he will have to present at a given time. In my mind, these type of incorporations were exactly in accordance with the Canada Incorporation Act and the Income Tax Act. What has created a great amount of doubt is that even in these very clear cases where it is not a personal incorporation or just a hat put on top of the artist's head for tax evasion purposes, the assessor has refused this type of company.

Le président: Il a refusé le faux chapeau.

Mr. Trahan: He refused the corporate structure as such. I can say it with a smile now because I am no more an artist nor a comedian, but I can tell you that it is my case. During several years, I had the opportunity to have a public affairs program on a private network. I had people working for me, I had researchers, I had a person responsible to call the guests. I had someone responsible to make a press revue for me. I had five employees working for me, and this company was refused. It was not considered as an incorporation according to the Income Tax Act.

[Texte]

compagnie a été refusée. Ce n'était pas considéré comme une incorporation au sens de la Loi de l'impôt sur le revenu.

Donc, il est évident que, d'une façon générale, la prémisses suivante a existé, à un moment donné, dans le milieu: Incorporation égale évasion fiscale légale; c'est donc la façon de procéder. En fait, je pense que chaque cas est un cas particulier et que la solution au problème n'est pas une solution juridique dans le sens suivant: créez-vous une structure juridique de telle façon et vous allez bénéficier de certains avantages fiscaux. C'est la raison pour laquelle notre approche est beaucoup plus générale. Après avoir examiné la Loi de l'impôt sur le revenu ainsi que les diverses autres lois, nous sommes un peu placés dans votre peau, ceci humblement soumis. Nous nous sommes dit: à titre de législateurs, qu'est-ce qu'on peut proposer de concret à ces gens-là? Et nous en sommes venus à une seule conclusion: la seule façon de régler à long terme le problème de l'artiste-interprète, ce n'est pas de l'incorporer, ce n'est pas d'apporter des amendements à la Loi de l'impôt sur le revenu, mais c'est de créer et d'adopter une loi-cadre de l'artiste-interprète pigiste. Ceci réglera le premier aspect.

The Chairman: There is another way to do it. That is to recognize that we are in that case-by-case circumstance, that employment versus self-employment is dictated usually by the circumstances of the individual in that role and that this is a big country with a lot of legal jurisdictions, a country with a lot of different artistic environments. Maybe the attempt to impose one standard would not be useful. Maybe we should recognize among ourselves that there is a definitional problem that can be worked out beyond the law and that in fact it is being worked out beyond the law in the courts case by case.

So what happens that associations like yours cannot go through the available rulings and say here are the indisputable favourable conditions that will establish you, an actor, as a self-employed person and work out a common contract that has those elements in it so the actor can then have some certainty that the contract is within the general mainstream of court cases and case law? Do you do that? Do you say to your people: Here are contracts that would be acceptable in front of a court—and perhaps let Revenue Canada know what you are doing as well because of the importance of this matter to you? However, if we came along and said that a self-employed person has the following characteristics, period, then I am not sure that would wash. It might not be practical. Montreal is different from Edmonton, even different from Mississauga, and if you try to impose the conditions of one on the other you may not get a loud round of thanks from other areas.

• 1710

Me Trahan: Je crois que le point que vous soulevez est un point essentiel, mais que les circonstances touchant les artistes au niveau de la fiscalité s'appliquent depuis l'Île-du-Prince-Édouard jusqu'à la Colombie-Britannique.

[Traduction]

So, it is quite clear that in a general fashion the following belief has prevailed a given time in the milieu: Incorporation equals legal tax evasion; hence, it is the way to proceed. In fact, I think that each case is different and that the solution to the problem is not a legal one in the following sense: Create a legal structure in such a way that you will benefit from some tax advantages. That is the reason why our approach is much more general. After taking a look at the Income Tax Act, after taking a look at other different acts, we have placed ourselves in your shoes, very humbly. We said to ourselves: As legislators, what can we concretely propose to these people? And we came to a single conclusion: The only way to solve, in the long term, the performing artist's problem, is not by incorporation or amendments to the Income Tax Act, but by creating and adopting an umbrella legislation covering the freelance-performing artist. This will solve the first aspect.

Le président: Il y a une autre façon de le faire. Il s'agit de reconnaître que dans chaque cas les circonstances varient, que le choix d'emploi et le travail autonome est habituellement dicté par les circonstances de chacun dans ce rôle et qu'il s'agit d'un vaste pays où il y a beaucoup de compétences juridiques, un pays où il y a énormément d'environnements artistiques différents. Peut-être que le fait d'essayer d'imposer une norme ne serait pas utile. Nous devrions peut-être reconnaître entre nous qu'il y a un problème de définition qui peut être établi en-deçà de la loi et en fait c'est ce qui se fait cas par cas devant les tribunaux.

Alors comment se fait-il que des associations comme la vôtre ne peuvent voir quelles décisions ont été rendues et dire voilà des conditions favorables indiscutables qui vous permettront d'être reconnu, vous, un acteur, comme travailleur indépendant et d'établir un contrat commun contenant ces éléments permettant à l'acteur d'avoir une certaine certitude que le contrat répond au principal courant de la jurisprudence. Est-ce que vous faites cela? Dites-vous à vos gens: voici des contrats qui seraient acceptables devant un tribunal... et peut-être aussi en informer Revenue Canada également étant donné l'importance qu'a cette question pour vous? Cependant, si on essayait d'imposer une définition très restreinte d'un travailleur autonome, je ne suis pas certain qu'on pourrait la faire accepter. Ce ne serait peut-être pas faisable. La situation à Montréal est différente de celle qui prévaut à Edmonton, et même celle qui existe à Mississauga, et si on essaie d'imposer des critères d'envergure nationale, il se peut que tout le monde ne soit pas heureux.

Mr. Trahan: I think you have raised a very important point, but the tax situation affects artists from Prince Edward Island to British Columbia.

[Text]

L'approche que vous suggérez consiste, jusqu'à un certain point, à établir certains critères et à dire aux artistes: Si vous vous conformez à ces critères, vous devenez des entrepreneurs indépendants ou des pigistes et vous avez droit à telles et telles déductions.

Selon nous, on ne peut pas adopter cette approche à l'heure actuelle. Je vous donne deux exemples. À l'époque où les incorporations étaient si célèbres et si utilisées, pourquoi l'étaient-elles? Parce que la Commission de révision de l'impôt a décidé, dans la cause de Ralph Sazio, le *coach* des *Tiger Cats* de Hamilton, que ce dernier était un entrepreneur indépendant. Parallèlement, la Cour suprême du Canada, dans la cause *Yellow Cab*, a dit qu'un chauffeur de taxi était «self-employed» et donc un entrepreneur indépendant.

Le jour où l'on voudra, un peu comme c'est la pratique en *Common Law*, interpréter la Loi de l'impôt sur le revenu cas par cas, je pense que la grande incertitude qui existe à l'heure actuelle continuera d'exister parce que les critères peuvent évoluer d'heure en heure, de minute en minute. La preuve, c'est qu'il existe certains bulletins d'interprétation à l'heure actuelle et que, selon la personne concernée, ils ne sont pas appliqués d'une façon rigide.

Nous croyons que la création d'une loi générale sur les artistes-interprètes à titre de pigistes permettrait de qualifier certaines personnes dans notre société. Ceci ne va pas à l'encontre du droit d'autres artistes, par exemple les employés à plein temps à Radio-Canada, d'appartenir à un syndicat au sens du Code du travail et d'avoir les avantages des employés au sens du Code du travail.

Les gouvernements ont eu l'occasion, par exemple, de se pencher sur le problème des agriculteurs, au Québec et dans d'autres provinces. Ils se sont aussi posé à peu près les mêmes question que vous vous posez vous-mêmes: Qu'est-ce que l'on va faire des agriculteurs? Quand seront-ils des employés? Quels critères va-t-on établir pour qu'ils aient droit à des subventions, pour qu'ils soient reconnus comme des entrepreneurs indépendants, pour que leur femme puisse être reconnue comme étant une employée ou bénéficier d'avantages fiscaux? Ce débat s'est poursuivi à l'intérieur des cabinets ministériels, à l'intérieur des offices de Revenu Québec pendant des mois, des années, jusqu'à ce que quelqu'un dise: Eh bien, écoutez, on fait face à un problème qui a des incidences fiscales importantes; réglons-le et créons une loi sur les agriculteurs au Québec; définissons une relation juridique entre les agriculteurs et les producteurs; reconnaissons à ces gens un statut d'entrepreneur indépendant, ce qui a des conséquences fiscales, et nous allons régler le problème. C'est ce que nous suggérons.

L'autre problème fondamental, c'est qu'on ne peut pas isoler l'aspect fiscal dans une bulle de verre. C'est un problème de relations de travail. Nos collègues d'ACTRA et d'*Actors' Equity* sont conscients de ce problème. Nous avons eu de nombreuses rencontres avec les instances syndicales au sens du Code du travail, et je pense que nous sommes à peu près sur la même longueur d'ondes qu'elles. Nous leur disons: Les véritables employés au sens du Code du travail du Canada, représentez-les; nous, nous représentons les artistes-interprètes.

[Translation]

To some extent, you are suggesting that criteria be established and that artists be told that if they comply with these criteria, they are then considered employed, or freelance artists, and are entitled to certain deductions.

We feel we cannot adopt such an approach at this time. Let me give you two examples. Why did incorporating become so famous and so popular at a certain point? The answer is that the Tax Review Board decided in the case involving Ralph Sazio, the coach of the *Hamilton Tiger Cats*, that he was self-employed. At the same time, the Supreme Court of Canada decided in the *Yellow Cab* case that a taxi driver was self-employed.

If we try, as is customary in common-law, to interpret the Income Tax Act on the basis of each individual case, I think that the present uncertainty will continue, because criteria can change from one hour to the next, and even from one minute to the next. We need only look, for example, at some interpretation bulletins, which are not rigorously applied, depending on the individual involved.

We think that the introduction of a general piece of legislation on freelance-performing artists would help to categorize certain members of society. This does not run counter to the right of other artists, for example, full-time CBC employees, to belong to a union as defined in the Labour Code, and to enjoy the fringe benefits of employees under the Labour Code.

Quebec and other provinces have already looked at the problem of farmers. In doing so, the same questions that you are asking were asked: What are we going to do about farmers: when will they be considered employees? What criteria will we establish to make them eligible for grants, to see that they are recognized as self-employed, to ensure that farm wives can be recognized as employees or be given fringe benefits? Discussions on these questions went on in the offices of ministers and Revenue Quebec officials for months and years, until someone finally said: Look, this is a problem with serious tax implications. Let us solve it and introduce and act on farmers in Quebec; let us define a legal relationship between farmers and producers; let us give these people the self-employed status, which entails some tax considerations, and we will solve the problem in this way. This is what we suggest you do.

The other main problem is that tax considerations cannot be seen in a vacuum. There is also a labour relations problem. Our colleagues from ACTRA and Actors' Equity are aware of the difficulty. We have had a number of meetings with the union representatives pursuant to the Labour Code, and I think we are on more or less the same wavelength as these groups. We have told them to represent people who are really employees under the Labour Code of Canada, and that we will represent performing artists.

[Texte]

Une fois cette étape établie, il est absolument nécessaire qu'il existe une relation juridique entre le producteur, le diffuseur et l'artiste. Si cette relation juridique n'existe pas, le pouvoir de négociation de l'artiste devient néant. Comme il ne peut pas être un employé au sens du Code du travail, parce qu'il ne se qualifie pas à titre d'employé au sens du Code du travail lorsqu'il joue dans un téléroman pendant 13 semaines, dans quelle position juridique se retrouve-t-il lorsqu'il fait face au directeur des programmes d'une chaîne de télévision, à Edmonton, à Toronto ou à Montréal, qui lui dit très gentiment: Vous savez, mon cher monsieur, on peut en avoir 250 pour jouer ce rôle-là?

• 1715

Depuis que je travaille à l'Union des artistes, combien d'artistes qui ont voulu avoir recours aux services d'agents pour faire valoir leurs droits, ont vu subitement, par hasard, leur personnage mourir l'épisode suivant? C'est dramatique.

J'ai eu l'occasion, monsieur le président, de représenter un de ces comédiens et de m'asseoir avec le directeur du personnel d'une importante chaîne de télévision qui m'a dit: Vous n'avez pas de relations juridiques; vous savez, on peut faire des téléromans avec trois ou quatre personnes; ce n'est pas un problème. Votre personnage X peut avoir un accident d'auto le lendemain.

Donc, au niveau fiscal et au niveau social, la seule façon, et il n'en existe pas d'autres, la seule façon de reconnaître un statut à l'artiste-interprète et non à l'employé-artiste, c'est de créer une loi générale qui, premièrement, établit son statut juridique, deuxièmement, établit les relations qu'il doit avoir avec les producteurs et les diffuseurs et, troisièmement, établit son statut face à l'impôt. Si le Canada, par les efforts de votre Sous-comité, arrivait à l'établissement de cette loi, «enfin le gouvernement reconnaîtrait les artistes à titre de professionnels». Ce sont les propos d'un très grand comédien qui s'appelle Jean Duceppe. Si le gouvernement a pu reconnaître les agriculteurs, et une foule d'autres personnes que nous respectons, à titre de professionnels, je pense qu'un projet de loi général, tel que celui auquel nous travaillons depuis des mois, est la solution.

The Chairman: Can I go back to the question of my friend with the building, the lawyer who together with his friend the accountant managed to give himself bad advice? I do not understand some of the examples that have been given to us about harassment here. I do not understand the basis on which they are coming to us. How do we organize your complaints? As you read through "Summoned to justify ourselves" on page 14 and "Harassment" on pages 14 and 15 you get some sense that there is a difference of opinion. Is it not the taxpayer's obligation to check out a claim before making the claim? Is that not a basic obligation?

I remember being audited eight years ago, and it was over my personal claims from ten years ago. I had just set up my own business. I was unincorporated and I had travelled around a lot and had a lot of business-related expenses which I thought were legitimate, including some entertainment. The

[Traduction]

Once we get over this hurdle, it is absolutely essential that there be a legal relationship between the producer, the broadcaster and the artist. If there is no such legal relationship, the artist has no bargaining power. Since artists cannot be considered employees under the Labour Code, because they do not qualify when they act in a television serial for 13 weeks, what legal position do such artists have when they have to deal with a program director of a television channel in Edmonton, Toronto or Montreal, who tells them very nicely that he could get 250 actors to play the role?

I do not know how many artists, in the time that I have been working for the *Union des artistes* have turned to agents to defend their rights, and have suddenly found that the character they were playing was killed off in the next episode. It is quite a situation.

I represented one such actor, Mr. Chairman, and I discussed the situation with the personnel director of a major television channel. He told me that actors had no legal relationship, and that television serials could be made without any problem using three or four actors. Any character could be written out of the plot at short notice because of a car accident, for example.

The only way of recognizing the status of freelance performing artists, as opposed to artists who are employees, is to pass a general law establishing their legal status, their tax status, and their relationships with producers and broadcasters. If the federal government introduced such legislation as a result of this subcommittee's work, "the government would finally have recognized artists as professionals". I am quoting a great actor by the name of Jean Duceppe. The government has recognized as professionals farmers and host of other people we respect. I think it could do the same in the case of artists through a general law similar to the one we have been working on for months. In our opinion, this is the solution to the problem.

Le président: Puis-je revenir à l'exemple de mon ami l'avocat qui possédait un immeuble, et qui avec son ami le comptable, a réussi à se donner de mauvais conseils? Je ne comprends pas certains des exemples que vous nous avez donnés au sujet du harcèlement. Je ne comprends pas les exemples. Comment peut-on organiser vos plaintes? En lisant les paragraphes à la page 14 qui s'intitulent «sommés de se justifier» et «le harcèlement», je constate une certaine différence d'opinions. N'incombe-t-il pas aux contribuables de vérifier une déduction avant de la faire? Ne s'agit-il pas d'une obligation fondamentale du contribuable?

J'ai fait l'objet d'une vérification il y a huit ans qui portait sur les déductions que j'avais réclamées dix ans auparavant. Je venais de créer ma propre entreprise, qui n'était pas constituée en corporation. J'avais beaucoup voyagé et j'avais eu beaucoup de dépenses commerciales que j'estimais légitimes, y compris

[Text]

auditor looked at me and said: You are an unincorporated company; you cannot write off the costs of your own lunches. I said: Do you mean that if I had been incorporated I could have written off my lunch but I am unincorporated so I cannot? He said that was right so I had to go back through and take out all my lunches. It seemed like harassment to me at the time, but the truth is that it was not the auditor's fault. It was not harassment; it was the law. The law was wrong but not the auditor.

What I am getting at here is that we heard an example from you about a guy who had problems with averaging his income and whatever technique was used he had to pay subsequently because he was wrong. Surely it is the taxpayer's obligation to check that out or to get proper advice. We also heard some disagreements about car allowances. Again, it must be the taxpayer's obligation to check it out. I say that sympathetically because I am the guy who the problem with the lunches. I understand the emotion, but I am wondering about the logic. If you are going to be the taxpayer getting the advantage of the deduction, surely you have the obligation to make sure you are right. You pay an accountant to do that and you, presumably, keep the evidence. What has gone on here? What has happened? Is there something further than that here that is not explained?

• 1720

Me Trahan: Dans tous les cas que vous mentionnés et qui sont inclus dans le mémoire, les artistes concernés s'étaient adressés à de très grandes firmes de comptables pour remplir leur déclaration d'impôt. Ils s'étaient fiés aux avis des comptables pour la remplir. Si vous vous adressez à une personne censée compétente, dans un très grand bureau de comptables de Montréal, et que cette personne vous dit: Vous avez le droit de déduire vos frais de maquillage, et que subitement un cotiseur de l'impôt vous répond: Non, il n'en est pas question, dans quelle position se retrouve l'artiste? L'artiste, comme tout citoyen, doit obéir à la Loi de l'impôt sur le revenu et payer son dû, mais lorsqu'il a pris tous les moyens pour s'acquitter de ses devoirs, lorsqu'il a consulté des spécialistes compétents, dans de grandes firmes comptables, que ces derniers lui disent que ses dépenses peuvent être admissibles et qu'un cotiseur, quatre ans plus tard, les refuse, eh bien, on se retrouve dans la situation de vide juridique dont je parlais tout à l'heure.

The Chairman: Now, that is a nice answer. How do you as a professional advise your clients who are artists when they are faced with that? Do you say: "Well, that is too bad" or do you say: "I will pay the bill because I was wrong".

Me Trahan: Je dois vous dire que, peut-être à cause de la chance, aucun des comédiens que j'ai eu l'occasion de consulter n'a été recotisé par l'impôt. Donc, il m'est difficile de répondre à une question hypothétique.

The Chairman: Okay. But you understand.

Please, I am sorry.

[Translation]

des frais de représentation. Le Vérificateur m'a dit que puisque mon entreprise n'était pas constituée en corporation, je n'avais pas le droit de déduire les coûts de mes déjeuners. Je lui ai demandé si j'aurais eu le droit de le faire si mon entreprise avait été constituée en corporation. Il m'a dit que oui. J'ai donc été obligé de refaire toutes mes déclarations d'impôt et d'enlever les déductions attribuables aux déjeuners. A l'époque, je croyais que je faisais l'objet d'un harcèlement, mais à vrai dire, ce n'était pas la faute du Vérificateur. Ce n'était pas du harcèlement, c'était tout simplement la loi. C'est la loi qui faisait défaut, et non pas le Vérificateur.

Vous nous avez donné l'exemple d'un type qui avait des problèmes à étaler son revenu. Je ne sais pas quelle méthode il a utilisée, mais il a été obligé de payer de l'impôt par la suite parce qu'il s'est trompé. A mon avis, il incombe au contribuable de vérifier et d'obtenir de bons conseils. Nous avons également entendu des histoires contradictoires au sujet de l'allocation de voitures. Encore une fois, c'est au contribuable de le vérifier. Je le dis en toute sympathie car je suis celui qui a eu des problèmes avec les repas. Je comprends l'aspect émotif, mais j'ai des doutes sur la logique de la chose. Si vous êtes le contribuable qui profitera de la déduction, vous avez indiscutablement l'obligation de vérifier si vous y avez droit. Vous payez un comptable pour le faire et, présumément, vous conservez les documents. Que s'est-il passé en ce cas-ci? Qu'est-il arrivé? Y a-t-il autre chose que cela qui n'a pas été expliqué?

Mr. Trahan: In all the cases to which you alluded and which are included in the book, the artists concerned had gone to large accounting firms to fill out their income tax report. To do so, they relied on the accountant's advice. If you go to someone who is supposedly competent, in a large accounting bureau in Montreal, and this person says to you: you have the right to deduct your make-up expenses and then suddenly the assessor tells you: no, that is out of the question, where does the artist stand? The artist, as any other citizen, must obey the Income Tax Act and take his dues, but having taken the steps to fulfill his duties, having consulted competent experts, of large accounting firms, who told him that his expenses were deductible, and four years later the assessor refuses them, well, we find ourselves in a situation of a legal vacuum which I mentioned a bit earlier.

Le président: Ah voilà une belle réponse. En tant que professionnel, que conseillez-vous aux clients artistes pris dans une telle situation? Est-ce que vous dites: «Bien, c'est dommage» ou: «Je vais payer la note parce que je me suis trompé».

Mr. Trahan: I must say that, maybe it is luck but none of the comedians which I had the opportunity to advise were reassessed by the Income Tax. So, it is difficult for me to answer an hypothetical question.

Le président: Très bien. Mais vous comprenez.

Allez-y, je m'excuse.

[Texte]

Mme Dion: Il y a une chose qui me frappe: vous avez dit «en tant que professionnels». Je reviens à mon cas personnel. C'était une révision des années 1974 à 1977, je crois. Cela se passait en 1978. On m'a refusé des dépenses de séjour en tournée. Comme le spectacle avait duré trois mois, le fisc avait décidé que j'étais une employée. Or, pendant ce temps-là je demeurais une pigiste. Je revenais à Montréal régulièrement, pour faire des annonces commerciales, pour faire une émission, etc. Cependant, on me refusait des dépenses sous prétexte que j'étais une employée. J'aurais bien aimé être une employée, avoir la permanence d'emploi et travailler pour ce théâtre pendant 10 ans, mais cela n'existe pas dans notre pays.

The Chairman: I am not sure we can properly cope with that problem as a committee. We hear from both Mr. Orlikow and Mr. Crombie that we should have some speed. I think I am in agreement with that sentiment. However, to get us into the complicated question of what is an employee and what is a self-employed person, we may be here until 1990. That is my personal observation and that is why I suggested that maybe going the case route and going with individual counselling from the association to the artist about a safe employment structure; that that might be a reasonable short-term compromise. That is just my observation.

Mr. Orlikow: It seems to me that somehow—I am not suggesting you did it for any wrong purposes—you have changed really the question and the point which we are hearing today and which we have heard many times. I do not think it is the artist who is wrong or the accountant or the tax lawyer who is wrong. I am not saying they are always right. I think the real problem is that at some point, and we have heard this from almost every delegation, at some point Revenue Canada—they do not say, we have interpreted different; they say: “We have today decided that certain expenses which we permitted by not checking, maybe by not challenging before, which were permitted up till now, are no longer permitted to be used as expense for deduction in income taxes; not only are they no longer permitted as of now, but we now say they should not have been permitted last year, the year before and the year before that.” It seems to me there is no question about that, and that is an entirely different matter from what you are raising. I do not see how that kind of question can be blamed on the artist or the accountant or the lawyer from whom they got advice.

• 1725

The Chairman: Mr. Orlikow, the witness who is here, Miss Dion, just told us of a case in 1978. Maybe we can go back to the witnesses.

Mr. Orlikow: My point is that Revenue Canada did not challenge that deduction when she filed her 1978 income tax; they challenged it years later.

Ms. Dion: No it was for five years before.

Mr. Orlikow: That to me is what is reprehensible.

[Traduction]

Mrs. Dion: One thing struck me: You said “as a professional”. I come back to my own case. I think it was the assessment of the years 1974 to 1977. This happened in 1978. They refused me my accommodation expenses while on tour. As the show had gone on for two months, the income tax decided that I was an employee. But, during this time I still was a freelancer. Regularly, I would come back to Montreal to make commercials, to make programs, and the like. However, they refused my expenses saying that I was an employee. I would have liked very much to be an employee, to have a permanent job and to work for that theatre for 10 years, but that does not exist in our country.

Le président: En tant que Comité, je doute que nous puissions trouver la solution qu'il convient à ce problème. M. Orlikow et M. Crombie ont tous deux dit que nous devrions accélérer les choses. Je pense être d'accord sur cela. Toutefois, si nous abordons la question compliquée de ce qu'est un employé et de ce qu'est un travailleur autonome, nous serons peut-être là jusqu'en 1990. C'est un commentaire personnel et c'est la raison pour laquelle j'ai suggéré de choisir peut-être l'étude de cas et que l'association conseille individuellement l'artiste sur une structure d'emploi sans danger; à court terme ce serait peut-être un compromis acceptable, mais ce ne sont là que mes commentaires.

M. Orlikow: Il me semble toutefois... je ne prétends pas que vous l'avez fait avec de mauvaises intentions... vous avez vraiment changé la question et les points de vue qui nous ont été présentés aujourd'hui ainsi qu'à de nombreuses reprises. À mon avis ce n'est pas l'artiste ou le comptable ou l'avocat fiscaliste qui est dans le tort. Je ne dis pas qu'ils ont toujours raison. À mon avis, voici le véritable problème que presque toutes les délégations ont exposé: ce n'est pas que Revenue Canada interprète les règles différemment; les cotiseurs disent tout simplement: «Aujourd'hui, nous décidons que certaines dépenses que nous avons reconnues par défaut, que nous n'avons pas contestées auparavant, qui étaient donc acceptées jusqu'à présent, ne le sont plus aux fins de l'impôt! Non seulement, nous ne les reconnaissons plus, mais nous disons qu'elles n'auraient jamais dû l'être l'an dernier, et les années précédentes.» Cela est indéniable et c'est une question totalement différente de celle que vous soulevez. Je ne vois pas comment on pourrait faire porter le blâme sur l'artiste, le comptable ou l'avocat.

Le président: Monsieur Orlikow, le témoin, M^{me} Dion, nous a cité un cas qui remonte à 1978. Peut-être pourrions-nous poursuivre avec les témoins.

M. Orlikow: Revenu Canada n'a pas contesté cette déduction au moment où la déclaration d'impôt a été faite en 1978. On l'a contestée plusieurs années plus tard, n'est-ce pas?

Mme Dion: Non, on a décrété que c'était rétroactif pour les cinq années précédentes.

M. Orlikow: C'est ce qui me semble tout à fait inadmissible.

[Text]

The Chairman: Yes, there is an important point again and I will rely on the witnesses' own legal counsel to verify this. We have a self-assessing tax system which means that Revenue Canada needs to have the ability to investigate. That is the difficulty in our system. You are free to fill out your own form; if I want to call myself a monkey and write off zoo entrance fees so I can see my family, well I can say that, but Revenue Canada is going to come along and ask me for some proof, which I may or may not be able to give them. My point, Mr. Orlikow, is that if you have a self-assessing system and you have a counterbalance with investigation, then the problem is, how can Revenue Canada properly go back and check things out; there is a practical management problem. If you want Revenue Canada to do all of this stuff in the same year as the taxpayer files, then please stand up in the House of Commons and tell Pierre Bussières that you are willing to give him three or four times as many people working for him because that is what he would need just to go through this year's returns, let alone to check the ones on file.

Mr. Crombie: I am the Chairman, and it is my turn.

The Chairman: David, you can have the Chair.

Mr. Crombie: We are coming down to the nut of where we began in this, back in the House, and it does lead to the question of the definition of an artist—how wide that goes; I want to get to that in a second.

Mr. Fisher indicates that the system we have is self-assessing and it also requires an investigative agency to it. That is presumably because, since we are all human beings, we do not always want to tell the truth at the right time.

The Chairman: Especially with taxes.

Mr. Crombie: Not especially with taxes; with a lot of things. That is why everybody who understands anything about the human drama, understands that you have to have some balance between personal responsibility and somebody peering over your shoulder just to make sure that it is going to work. Everybody understands that. The difficulty is, in a free society at any rate Mr. Fisher, through you, Mr. Chairman, that to the extent the government mistrusts people and makes it difficult, people are going to not self-assess properly and therefore the investigative thing is going to have to be spun harder. The more the investigative thing is spun harder, the less fair it becomes; the less self-assessment, the more the investigative agency has to strengthen itself, and the more it hurts itself because it has to do more because the self-assessment will not be qualitative.

The Chairman: I would say Mr. Crombie that we are far from that.

Mr. Crombie: Well just a second.

The Chairman: Away from that.

Mr. Crombie: The way self-assessment works for most people, and people will give reasonably honest self-assessment, is first of all if they think the law is fair and, secondly, if they think the interpretation of the law is consistent. I do not care if it is taxes or anything else, if people think the law is fair for all

[Translation]

Le président: C'est un point important et je compte sur le conseiller juridique de nos témoins pour le vérifier. Nous avons recours à l'auto-évaluation en matière fiscale ce qui signifie que Revenu Canada doit pouvoir enquêter. Ce qui rend les choses difficiles dans notre régime fiscal, c'est que chacun est libre de remplir sa propre déclaration. Je peux bien prétendre que je suis un singe et que j'ai des frais d'entrée au zoo pour rendre visite à ma famille mais Revenu Canada me demandera des preuves, et c'est à moi de les fournir. Monsieur Orlikow, un régime d'auto-évaluation doit avoir pour contrepoids un mécanisme d'enquête. Il faut se demander comment Revenu Canada peut vérifier les données qu'on lui donne et cela devient un problème pratique d'administration. Si vous voulez que Revenu Canada fasse toutes ces vérifications l'année même où les déclarations sont remplies, prenez la parole en Chambre et dites à Pierre Bussières que vous êtes prêt à multiplier ses effectifs par trois ou quatre parce que c'est ce dont on aura besoin pour vérifier toutes les déclarations chaque année, et pour remonter en arrière s'il le faut.

M. Crombie: Je m'improvise président et c'est mon tour.

Le président: Volontiers, David.

M. Crombie: Nous en arrivons à notre point de départ, car tout a commencé à la Chambre. Cela nous amène à nous demander comment on peut définir un artiste, quelle portée peut avoir la définition. Mais j'y viendrai dans un instant.

Mr. Fisher a dit que nous comptions sur l'auto-évaluation et que cela signifie qu'il faut un organisme responsable des enquêtes. Puisque nous sommes tous humains, on peut présumer que nous ne voulons pas toujours dire la vérité quand il le faut.

Le président: Surtout quand il s'agit d'impôt.

M. Crombie: Pas seulement dans ce cas-là, à bien des égards. Voilà pourquoi quiconque comprend la nature humaine reconnaît qu'il faut un moyen terme. Il faut un équilibre entre les responsabilités individuelles et la surveillance constante. Tout le monde comprend cela. Voici la difficulté qui surgit dans une société libre tout du moins: si le gouvernement se méfie des gens, se montre répressif, les gens ne feront pas une juste auto-évaluation et par conséquent, il faudra un mécanisme d'enquête plus poussé. Plus le mécanisme d'enquête est poussé, moins il est juste. Si l'on compte moins sur l'auto-évaluation, il faudra que l'organisme d'enquête soit encore plus vigilant et cela est à son détriment parce que l'auto-évaluation est moins fiable.

Le président: Monsieur Crombie, nous n'en sommes pas là.

M. Crombie: Un instant.

Le président: Nous n'en sommes absolument pas là.

M. Crombie: Dans la plupart des cas, les gens donnent une auto-évaluation relativement honnête s'ils pensent que la loi est juste d'une part, et deuxièmement, s'ils estiment qu'on interprète la loi de façon cohérente. Qu'il s'agisse d'impôt ou d'autre chose, si les gens estiment que la loi est équitable pour

[Texte]

and they think it is consistently applied, then by in large they will obey it. You need the investigative branch that much only for those who, in the face of a fair law consistently applied, will not go along with it. The investigative part is somewhere about there. First of all, the law is not considered to be fair. And, even more important, if it is not consistently applied or interpreted, then the investigative thing has to be broader. Okay?

• 1730

There are aspects of the law that need to be changed to make things better, fairer, more logical, from the point of view of the artist. But what has really hurt people is not an untidiness in the law. What has hurt people has been a reassessment that has been both unfair and retroactive. That is the key.

If I go to you as an accountant or a lawyer or some professional, and I put myself in your hands to obey the law, I, by and large, think I have done it. Somebody up there has said that this man is an accountant, here is the law, I pay my taxes. Along comes a reassessment five years after the fact which says that I did not pay my taxes and, by the way, you have to pay them back to five years ago. That is the nub of the problem for people.

The Chairman: Please be prepared, in Mr. Bussièrès next estimates, to give him the equipment to do in the same year what you are asking him to do.

Mr. Crombie: Absolutely not! What we want from Mr. Bussièrès is, first of all, a consistent interpretation and not a reinterpretation; and second, you should have acted long ago to make the law fairer. There are always two aspects to this: Making sure the law is understandable and fair and that the assessments and reassessments are consistent. You fail on both counts. Do not come back and argue that the only way you can get justice back in the system is to hire more cops!

The Chairman: Oh, no, no. That is a little too quick, I am afraid. At times that is an essential ingredient. If you have ten roads where there is a problem and five traffic policemen, then obviously, on at least five of those roads, the problem will continue while the five men are working.

There are really tricky issues here. I do not want to underestimate what our witnesses have said by having a discussion with Mr. Crombie about this. May I remind you that I raised my personal circumstances so that you would know that I am sympathetic with your concerns. However, the government has a legitimate management problem with 16 million tax filers every year and with a very complex tax law which, by the way, some of the recommendations today would make more complex, not less.

Mr. Crombie: Let me just complete my point, because arguing that complexity needs more policing...

The Chairman: It does.

[Traduction]

tous, qu'elle est mise en vigueur d'une façon cohérente, ils la respecteront. S'il faut un organisme d'enquête, c'est uniquement pour ceux qui, malgré une loi juste appliquée de façon égalitaire, refuseront de s'y soumettre. C'est à cela que servent les enquêtes. Si, premièrement la loi n'est pas considérée juste, et si, ce qui est plus important, elle n'est pas mise en vigueur ou interprétée de façon cohérente, alors il faudra que les mécanismes d'enquête soient très poussés. Est-ce que vous me suivez?

Il y a certains aspects de la loi qui doivent être modifiés pour améliorer les choses, les rendre plus justes et plus logiques, du point de vue de l'artiste. Mais ce n'est pourtant pas les aspects brouillons de la loi qui ont causé le plus de tort. Ce qui a causé le plus de tort c'est la réévaluation à la fois injuste et rétroactive. C'est là l'essentiel.

Si je m'adresse à un comptable, à un avocat ou à un professionnel, je compte sur lui pour qu'il respecte la loi et j'ai l'esprit tranquille car cette personne est reconnue comme comptable, la loi existe et je paie mes impôts. Quand cinq ans plus tard, on vient me dire que je n'ai pas payé mes impôts, et que j'ai une dette rétroactive sur cinq années, c'est là que je me sens lésé.

Le président: Soyez prêt lors de la prochaine affectation de crédit, à donner à M. Bussièrès les moyens de faire l'année même ce que vous lui demandez de faire.

M. Crombie: Il ne s'agit pas du tout de cela! Je veux tout simplement que M. Bussièrès commence par donner une interprétation cohérente de la loi et non pas une réinterprétation. Ensuite, je vous dirai qu'il y a longtemps que vous auriez dû rendre les dispositions de la loi plus justes. Il s'agit donc de veiller à deux choses: que la loi puisse être comprise et qu'elle soit juste, d'une part, et d'autre part que les cotisations et les recotisations soient cohérentes. Vous avez échoué dans les deux cas. Ne venez pas me dire que la seule façon de rétablir la justice est de multiplier les forces de l'ordre.

Le président: Pas du tout. Je crains que vous n'alliez trop vite. Parfois cependant c'est essentiel. Si vous n'avez que cinq agents de circulation pour surveiller 10 routes, il est évident que les problèmes ne seront pas réglés sur au moins cinq de ces routes malgré le travail de vos cinq agents.

Il y a des problèmes très épineux qui se posent ici. Je ne voudrais pas que mon échange avec M. Crombie détourne l'attention des témoignages que nous venons d'entendre. Puis-je vous rappeler que je vous ai cité mon cas personnel pour que vous sachiez que vous avez toute ma sympathie. Toutefois, il faut reconnaître que le gouvernement fait face à un véritable problème d'administration car il y a 16 millions de déclarations d'impôt remplies chaque année et avec cela, une Loi de l'impôt très complexe. Du reste, certaines des recommandations faites aujourd'hui ajouteraient à cette complexité.

M. Crombie: Permettez-moi de terminer car en prétendant que plus les choses sont complexes, plus il faut surveiller...

Le président: C'est un fait.

[Text]

Mr. Crombie: No, I am sorry, it does not. In the first cut, whether you are talking about streets, by the way, or traffic flows or the application of police forces, for which I had some responsibility at one time, I can tell you that the more the law is considered to be fair and just and the more it is consistently applied, the less policing you need. Mr. Bussières does not need more policing, he needs an interpretation that is consistent . . . First of all, he needs a definition of the law that is considered fair and equitable. That is the most important thing. What has happened is not just with artists . . . We have seen the difficulty with these people in particular. They find themselves . . .

The Chairman: Now, be practical. We heard an example just now about forward averaging—about averaging income. We heard an individual claim about an artist who had higher than normal income, who apparently did it incorrectly and who then had 60% higher . . .

Mr. Dufour: I would like to correct this. It was not done incorrectly. I am sorry. The law or the interpretation changed the year after . . .

Mr. Crombie: The interpretation changed. That is the point they are making.

Mr. Dufour: —and that poor chap, whom I know very well, had a revenue which was absolutely exceptional that year. The only logical solution for him was to establish this revenue on a period of time which was law-abiding. However, the rule of the game changed and he was obliged to pay that year over 60% of income tax.

The Chairman: But if you had . . .

Mr. Dufour: The next year his revenue went pffft.

• 1735

The Chairman: If you had that circumstance in the year when he abided by the law, he would not have been reassessed.

Mr. Dufour: Well, I am sorry, this is pretentious . . .

M. Trahan: Le problème, si vous me permettez, est le suivant. Il ne s'agit pas de cas particuliers. Le ministère du Revenu national a donné des interprétations différentes de déductions admissibles année après année, par exemple dans le cas des dépenses de maquillage. Lorsqu'un comédien entrait dans la salle d'attente de tous les grands bureaux de comptables, on lui remettait le jugement de la Cour de l'impôt dans la cause de Ralph Sazio. Et le contribuable artiste se disait: Mon gouvernement, mes tribunaux ont permis à un individu de s'incorporer et de bénéficier des déductions d'impôt et des avantages fiscaux. Ce jugement était connu à travers le Canada. L'année suivante, un autre jugement, dont je ne me rappelle pas le nom, renverse le jugement Sazio. Dans quelle position se trouve le contribuable? Il a vu son comptable. Son comptable s'est appuyé sur un jugement dans un cas spécifique. Je pourrais vous parler de dizaines de cas spécifiques. Une année, l'impôt interprète une définition d'une façon et, l'année suivante, l'interprète d'une autre façon.

Vous semblez penser que le fait d'avoir 10, 15, 20 ou 150 fonctionnaires de plus pour évaluer chacun des rapports

[Translation]

M. Crombie: Pardonnez-moi, mais je ne suis pas du tout d'accord. Reprenons votre exemple de la circulation dans les rues et du nombre d'agents nécessaires, domaine que je connais parce que j'en ai déjà eu la responsabilité. Je puis vous dire que plus la loi est considérée juste, plus elle est mise en vigueur de façon cohérente, moins on a besoin des forces de l'ordre. M. Bussières n'a pas besoin de plus d'effectifs, il a besoin d'une interprétation cohérente. Tout d'abord, il faut une définition juridique qui soit considérée juste et équitable. C'est là l'essentiel. Il n'y a pas seulement les artistes qui sont touchés même si tel leur cas particulier qui est exposé aujourd'hui.

Le président: Soyez pratique. Vous nous citez l'exemple de l'étalement des revenus, le cas d'un artiste qui avait un revenu exceptionnellement élevé et qui apparemment a fait une erreur qui a entraîné une majoration de 60 p. 100 . . .

M. Dufour: Permettez-moi de vous reprendre ici. Il n'y a pas eu d'erreur, excusez-moi. La loi ou l'interprétation que l'on en donnait a changé l'année suivante.

M. Crombie: C'est l'interprétation qui a changé. C'est exactement ce que je dis.

M. Dufour: . . . et le pauvre homme, que je connais très bien, avait touché un revenu exceptionnellement élevé cette année-là. La seule solution logique pour lui était d'étaler ce revenu sur plusieurs années ce qui était tout à fait conforme à la loi. Toutefois, la règle du jeu a changé et il a été forcé cette année-là de verser plus de 60 p. 100 de son revenu en impôt.

Le président: Mais si vous aviez . . .

M. Dufour: L'année suivante, son revenu avait dégringolé.

Le président: Il n'y aurait pas eu de recotisations si cela s'était produit l'année où il a respecté la loi.

M. Dufour: Excusez-moi, c'est prétentieux . . .

Mr. Trahan: Here is the problem. It is not a question of individual cases. Revenue Canada has given different interpretations for deductions that were permitted year after year; for example, make up expenses. When an actor was consulting any of the major accounting firms, he was given a copy of the judgment on the Ralph Sazio case in the Tax Court. And the artist taxpayer was saying to himself: My government, my courts have allowed an individual to incorporate himself in order to take advantage of tax deductions and tax breaks. That decision was known throughout Canada. The following year, another decision, and I do not recall the name of the case, reversed the Sazio judgment. Where does that leave a taxpayer? Having seen his accountant, a taxpayer feels strong that there was a decision in a specific case. I could cite you dozens of specific cases. In one given year, Revenue Canada interprets a definition in one way and the following year, in another way.

You seem to think that by adding 10, 15, 20 or 150 people to assess each and every return every year, you would have a

[Texte]

d'impôt annuellement serait la solution. Voici ce que nous vous suggérons. Si les critères étaient reconnus d'une façon claire, nette et précise, ceci faciliterait certainement la tâche des contribuables d'une part. D'autre part, et le but fondamental de notre démarche est de vous en convaincre, la seule façon de véritablement créer un statut au sujet lequel il n'y aura aucune ambiguïté est de reconnaître comme critère l'appartenance à un syndicat professionnel et de faire de l'artiste-interprète un pigiste ou un entrepreneur indépendant. Il n'y en a pas d'autres. Sinon, je vous le souligne avec beaucoup de respect, nous pourrions rester ici jusqu'à l'an 1999 et nous demander si le ministère du Revenu national ou le ministre du Revenu national, dans sa sagesse, acceptera les frais de maquillage ou non. Est-ce que l'année suivante, il acceptera les frais de répondeur téléphonique ou s'il les refusera? Est-ce qu'il permettra cette année à quelqu'un qui fait une émission de télévision de déduire le coût de ses habits alors que l'année prochaine on lui dira non? Ce sont des cas qui se produisent à répétition depuis dix ans. Il ne s'agit pas de cas isolés. Ce que nous vous soumettons respectueusement, c'est que l'approche cas par cas ne mènera jamais à quoi que ce soit.

The Chairman: Right. Your point is really well made, and it ties in well with Mr. Crombie's argument, but there is a mixture of things here, is there not? There is a law; there are all kinds of interpretations; there is the human behaviour of the assessors and the department's officials; and then there is the impact of the courts which often starts the whole cycle going all over again. Now, you are quite right to tell us that the averaging provisions change periodically. What we need to know is how that was changed. Was it changed by law, by interpretation, by the human factor, by the courts? Above all, please let us balance this out by pointing out that none of this is simple; that what happens is we have an enormous advantage for the taxpayer in some cases, and the taxpayer surely, when he wants an advantage, can be asked to learn about the system.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I cannot understand, how Mr. Fisher, after all these hearings and after what we have heard outside of here, can say that. Let us, for the moment, ignore this group. I watched on *The National* one night a large meeting in the interior of British Columbia, where representatives of Revenue Canada were present, where people said: We went into raising horses; we sat down with Revenue Canada, went over everything, and they told us what we could do, what we could not do. We did that. Five years later they came back—a different group of people, but Revenue Canada. That is whom they are dealing with, not with Mr. Smith or Mr. Jones, they think they are dealing with Revenue Canada. Five years later Revenue Canada comes back and says no, you cannot do that, you have to pay very large amounts of money. That is the kind of thing that I think cannot be justified.

[Traduction]

solution. Here is what we suggest. If the criteria were recognized in a clear fashion, that would certainly first make things a lot easier for the taxpayers. Secondly, and this is the basic thrust of our representation, the only real way to legislate so there is no ambiguity is to recognize as a criterion membership in a professional union and to recognize the performing artist as a freelance or an independent entrepreneur. There is no other way. If we do not do that, and I submit this with respect, we could be here until 1999 asking ourselves whether Revenue Canada or the minister, in his wisdom, will accept makeup expenses or not. The following year, it could be debated whether phone-answering machines' expenses will be permitted. In one given year, will clothing expenses be allowed for somebody who makes a television program? Will it be refused the following year? Those are cases that we have found year after year for 10 years. They are not isolated cases. With respect, we think that the case by case approach will never solve anything.

Le président: Je vois. Vous défendez très bien votre point de vue et vous reprenez l'argument de M. Crombie. Il y a cependant divers éléments en cause, n'est-ce pas? Il existe un texte de loi et toutes sortes d'interprétations. Les cotiseurs et les fonctionnaires du ministère sont humains. D'autre part, il y a les décisions des tribunaux qui jettent une toute nouvelle lumière sur les choses. Vous avez tout à fait raison de nous rappeler que les règles sont modifiées de temps à autre. Mais ce qu'il faut savoir c'est comment elles sont modifiées, par un texte de loi, par l'interprétation qu'on en donne, parce que les percepteurs sont humains, parce qu'il y a une décision des tribunaux? Avant tout, signalons que les choses ne sont absolument pas simples. Le contribuable bénéficie d'avantages énormes dans certains cas, mais pour qu'ils puissent en profiter, on peut certainement s'attendre à ce qu'ils se mettent au courant des dispositions fiscales.

M. Orlikow: Monsieur le président, je ne comprends pas comment M. Fisher, après toutes les séances que nous avons tenues et étant donné ce que nous avons entendu ailleurs, puisse tenir de tels propos. Oublions un instant les revendications de nos témoins. J'ai regardé l'émission *The National* l'autre jour et on y parlait d'un grand rassemblement en Colombie-Britannique où se trouvaient des représentants de Revenu Canada. Voici ce que les gens disaient: nous avons fait l'élevage de chevaux et nous avons rencontré des représentants de Revenu Canada, pour vérifier tous les détails, et ils nous ont bien dit ce que nous pouvions faire et ce que nous ne pouvions pas faire. Nous avons fait ce qu'ils nous ont dit. Cinq ans plus tard... nouvelle rencontre avec d'autres fonctionnaires qui, aux yeux de ces gens, sont Revenu Canada, et non pas M. Dupont ou M. Durand, ni aucun fonctionnaire en particulier. Voilà donc que Revenu Canada, cinq ans plus tard, par l'intermédiaire d'un autre groupe de fonctionnaires, exige le versement d'une énorme somme d'argent. Voilà le genre de chose qui est intolérable.

[Text]

• 1740

The other thing I want to say is this: I cannot accept your implication that poor Revenue Canada cannot do these things, because they would have to have four times as much staff. I look at it the other way: it is the poor taxpayer who, as an individual and maybe as part of a group, has to fight the big machine of Revenue Canada.

I want to ask a question. Supposing somebody has the courage, or the gall, or the finances to challenge Revenue Canada and go to court and go through the whole court procedure—and this is not cheap; he has to pay for a lawyer, he has to pay an accountant, he has to pay court expenses—and he wins. Does he win? Does the Government of Canada say okay, we were wrong, we will compensate you for what happened? Let us get an answer to that.

The Chairman: The answer to that is yes.

Mr. Orlikow: The answer to that is yes?

The Chairman: Sure. If you go to a tax appeal, then up to \$1,000 . . .

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I have been involved in some legal cases, to my regret, and I sure as hell did not get off with \$1,000.

The Chairman: And they are deductible beyond that, Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Yes, but what I am saying, Mr. Chairman, and we can get some information . . .

The Chairman: I think it is a legitimate point, but . . .

M. Turgeon: Non, non. Je suis obligé de vous dire que j'ai dépensé 10,000 dollars en trois ans pour aller me défendre devant les tribunaux et que personne ne m'a remboursé quoi que ce soit. Les arguments de M. Orlikow et de M. Crombie sont exacts. Ce que nous dénonçons, c'est le fait que l'interprétation varie, non seulement d'année en année, mais d'individu en individu également. Ce que vous proposez, à savoir de toujours analyser cas par cas, nous semble, une fois pour toutes, inacceptable. Ce que nous dénonçons également, c'est la façon de faire de Revenu Canada. C'est à moi qu'on a refusé les dépenses de maquillage au théâtre. On m'a dit: Tu es un homosexuel si tu prends du maquillage. Je n'ai rien contre, mais je ne peux pas prendre cela ainsi. Alors, c'est la façon de faire aussi que nous dénonçons.

The Chairman: What kind of problems, if you do not mind my asking, led you into \$10,000 in legal expenses in the courts with Revenue Canada? Please feel perfectly free to . . .

M. Turgeon: Ce qu'il m'en a coûté de frais de comptable . . . Le problème, c'est que l'on refusait mon revenu d'affaires; on le refusait parce que l'on considérait qu'il s'agissait d'un revenu d'emploi. Par exemple, à Radio-Canada, je suis comédien et je fais une série de 39 émissions; j'ai 15 émissions là-dessus. J'ai un contrat de 15 émissions exclusivement. Le cotiseur me disait: Ce n'est pas vrai, ma femme te voit toutes

[Translation]

Il y a autre chose que je voudrais ajouter: je ne puis pas accepter qu'on excuse Revenu Canada en prétendant qu'il faudrait quadrupler les effectifs. Je vois les choses tout autrement: c'est le contribuable qui seul ou peut-être avec quelques autres doit se bagarrer contre l'énorme bureaucratie de Revenu Canada.

Voici la question que je veux poser. Supposons que quelqu'un ait le courage, l'audace, ou l'argent nécessaire pour intenter des poursuites contre Revenu Canada, ce qui serait très coûteux. En effet il lui faudrait payer un avocat, un comptable et les frais de cour. Supposons maintenant qu'il obtienne gain de cause. A-t-il vraiment gagné? Le gouvernement du Canada reconnaîtra-t-il ses torts et le dédommagera-t-il? Qu'avez-vous à répondre à cela?

Le président: Je pense que oui.

M. Orlikow: Vous dites que oui.

Le président: Bien sûr. Si vous interjetez appel, jusqu'à concurrence de 1,000\$. . .

M. Orlikow: Monsieur le président, j'ai dû me défendre devant les tribunaux, à mon grand regret, et je ne m'en suis pas tiré avec 1,000\$.

Le président: Monsieur Orlikow, il y a des franchises, au-delà.

M. Orlikow: Je sais, mais nous pouvons obtenir des renseignements.

Le président: Je pense que votre question est légitime mais . . .

Mr. Turgeon: No, no. I am afraid that I have to tell you that I spent \$10,000 in three years in order to defend myself before the courts and I was never reimbursed a penny. What Mr. Orlikow and Mr. Crombie are saying is right. What we find scandalous here is the fact that the interpretation varies, not only from year to year, but from individual to individual. You are proposing that the assessment be made on a case-by-case basis and this to us is unacceptable. We find scandalous the way in which Revenue Canada performs. I am the one that was refused make-up expenses. I was told that I was a homosexual if I used make-up. I have nothing against homosexuals, but I find that answer unacceptable. There is also need for improvement in the way things are being done.

Le président: Si vous ne voyez pas d'inconvénients, j'aimerais que vous me disiez quels genres de problèmes vous ont amené à devoir payer 10,000\$ en frais juridiques pour affronter Revenu Canada devant les tribunaux? Vous avez toute liberté . . .

Mr. Turgeon: Those were accounting costs. Revenue Canada refused to recognize my business revenue claiming it was an employment revenue. I have a 39-program series on CBC. I appear in 15 of them. I have a contract for 15 programs, that is all. The assessor was telling me: This is not true, my wife sees you every week on television. In my eyes, you are a regular employee of CBC. This is the type of interpretation

[Texte]

les semaines à la télévision; donc, je considère que tu es un employé régulier de Radio-Canada. Ce sont toutes ces interprétations-là qui jouent contre nous, parce qu'il n'y en a pas de loi ni de critères d'établissements.

Mr. Orlikow: You say you had expenses amounting to \$10,000. If you go to the Tax Court, or whatever, and you win the case, what will you get back of the \$10,000?

M. Turgeon: Je n'ai rien gagné; je suis de toute façon perdant. De toute façon, je suis victime, tout simplement parce qu'on est venu me voir. C'est cela qui est injuste.

M. Dufour: Moi, j'ai deux questions à poser. Je vous les pose à vous. Au cours de vos séances, monsieur le président, avez-vous entendu une seule intervention qui faisait l'apologie de l'efficacité de Revenu Canada ou qui disait: On est content du traitement que Revenu Canada nous fait subir? Je raccroche cela à l'opinion d'une personne que nous considérons comme un expert, M. Disney. Nous exprimons ici aujourd'hui l'opinion générale d'un malaise qui traîne depuis au moins la production du rapport Disney en 1977. Voilà ma première question.

Ma deuxième question, je vais la poser en anglais.
Who do you think we are? Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Crombie: It is a lovely question, is it not?

• 1745

The Chairman: First, I do not, to my knowledge, recall anybody walking in here saying Revenue Canada is a great outfit. In fact, I suspect we could wait a long time, even if we create some of the changes you desire. But let me come back to the root of that.

M. Dufour: N'éludez pas ma question, monsieur le député, s'il vous plaît.

The Chairman: Okay. I mean, I am going to have to ask you to repeat the second part of the question, because I was thinking of the first one.

Mr. Dufour: I am just saying not to elude my question; I want a frank and direct answer. I mean, we all come here and say, ha, ha, ha, we do not like the situation we live in. This is very elementary I think, and I think it could even be called primary. This is not our purpose. I think we are, all of us, individuals, articulate individuals, who have lived all sorts of experiences with Revenue Canada and *Revenu Québec* aussi. There is no problem about that. Disney says, the artists in this country, along with all the other representations that were made to this committee, say there is an unfair situation that exists for the artist in this country—all of them! This is unanimous. Okay?

I think it is the expression of a malaise, which is true, which is real, and which deserves to be discussed not in the nitty gritty of the situation, because if this committee takes every situation case by case, and studies the plumbing of the whole problem, I believe we will be here until the year 2000. I do not

[Traduction]

that works against us because there is no law, no established criteria.

M. Orlikow: Vous dites que vous avez fait face à des dépenses de 10,000\$. Si vous vous présentiez à la Cour de l'impôt, et que vous obteniez gain de cause, vous remboursez-vous ces 10,000\$?

Mr. Turgeon: I did not win anything at all. No matter how you look at things, I am the loser, I am the victim because I was approached by an assessor. That is what is unjust.

Mr. Dufour: I have two questions to ask. I am asking you those questions. During the proceedings, Mr. Chairman, did you ever hear somebody praising the efficiency of Revenue Canada or saying: we are happy with the way Revenue Canada deals with us? I would like to put that in context with the remarks made by somebody who is considered an expert, Mr. Disney. We are here today to express a general malaise that goes back at least to the Disney Report in 1977. This is my first question.

I will ask my second question in English.
Qui croyez-vous que nous sommes?

Le président: Merci.

M. Crombie: Quelle question succulente, n'est-ce pas?

Le président: D'abord, je ne me souviens pas d'avoir entendu quelqu'un dire ici que Revenu Canada était une boîte fantastique. En fait, on pourrait être là encore longtemps, même si on apportait certains changements que vous préconisez. Mais revenons au coeur de la question.

Mr. Dufour: Do not evade my question, please, sir.

Le président: Très bien. Je vais devoir vous demander de répéter la deuxième partie de votre question, parce que je pensais surtout à la première.

M. Dufour: Je vous demande simplement de ne pas éluder ma question; je veux une réponse franche et directe. Voyez-vous, tous ceux qui se présentent ici déplorent leur situation. C'est très élémentaire, je pense, c'est même primordial. Mais ce n'est pas notre but. Je pense que nous sommes tous des individus qui savent bien dire ce qu'ils ont à dire, et qui ont vécu toutes sortes d'expériences avec Revenu Canada et Revenu Québec aussi. Personne ne conteste cela. Disney et tous ceux qui ont comparu devant le Comité disent que les artistes au pays vivent une situation injuste. Tout le monde dit la même chose. Voyez-vous?

Je pense que c'est l'expression d'un malaise réel qui mérite d'être discuté non pas dans ses moindres petits détails, parce que si le Comité étudie chaque situation individuellement, et s'il examine par le menu détail l'ensemble du problème, je pense que nous serons encore là en l'an 2000. Je ne crois pas

[Text]

think this is our purpose. Our purpose in coming here was to illustrate what harassment was from our experience, our knowledge; our presence here today is to propose something positive that would take you and us, by way of consequence, out of a silly situation, an absurd situation, which some people tend to push us into. Okay?

The Chairman: I think that is a reasonable question. May I say that the fire and brimstone of a moment ago certainly would not be directed toward people in your circumstances. We have a different way and we have different motives among ourselves for some of the things we say.

Mr. Dufour: We understand that.

The Chairman: However, I would say, yes, artists have unique problems with both Revenue Canada and with the tax law generally. Yours seem to focus on the question of self-employment.

Mr. Dufour: The status.

The Chairman: Yes, that is right. That appears, sir, to have been your difficulty; that somebody came to you retroactively and said, no, no, you have incurred these things but you were wrong and therefore you owe us the money, because you were getting employee income not business income. Yes, I think that is a problem.

But I wonder, and this was where I started my questioning; remember I started my questioning with the lawyers, not with you. I wonder how this situation continues for so many years? In my experience other people have not seen this kind of dragged out problem. I mean, people have worked out niches for themselves.

That then brings us full circle, quite fairly, and this is the responsibility of the committee, to Mr. Orlikow's question: Did you work out a comfortable niche? Did you have a method of living and then suddenly find yourself reclassified? Did that happen to you? If so, we need to investigate that. Am I making myself clear?

Mr. Dufour: You are making yourself clear, Mr. Fisher. But Mr. Chairman, with all due respect, you are pushing us back into the study of plumbing. My question was: Is there anyone here who seemed not to agree with our pretention?

• 1750

The Chairman: To get a model of self-employed status.

Mr. Dufour: To get a fair treatment from Revenue Canada; that was my first question.

The Chairman: I do not believe this committee can write for you a model of self-employed status that would work fairly for artists coast to coast.

Mr. Dufour: Are you asking us to define ourselves, then?

Mr. Orlikow: You have asked a question which I think needs to be answered. My impression, from your presentation

[Translation]

que c'est ce que nous avons à faire. Notre but, lorsque nous sommes venus ici, c'était de vous exposer notre expérience de harcèlement, ce que nous en savions; nous sommes ici aujourd'hui pour vous proposer quelque chose de positif qui nous permettra à tous de nous sortir d'une situation ridicule et absurde dans laquelle on a parfois tendance à nous pousser. Vous comprenez?

Le président: Je pense que c'est une question raisonnable. J'aimerais vous dire que les paroles dures de tantôt ne s'adressaient certainement pas aux gens qui sont dans votre situation. Nous avons tous notre façon de nous exprimer et nos raisons de dire ce que nous disons.

M. Dufour: Nous comprenons cela.

Le président: Cependant, je serais prêt à dire que oui, les artistes ont des problèmes particuliers avec Revenu Canada et la Loi fiscale en générale. Vos problèmes semblent centrés sur la question de l'entrepreneur autonome.

M. Dufour: Sur son statut.

Le président: Oui, vous avez raison. Cela semble avoir été votre problème: quelqu'un vous arrive rétroactivement et vous apprend que vous n'aviez pas le droit de réclamer telle ou telle chose et qu'en conséquence vous devez de l'argent au fisc, parce que vous touchiez un revenu d'employé et non d'entrepreneur. Oui, je pense que c'est un véritable problème.

Mais je me demande, et c'est là-dessus que j'ai commencé à poser mes questions; et souvenez-vous que je les adressais aux avocats, non à vous. Comment se fait-il que la situation dure depuis tant d'années? Selon mon expérience, d'autres ont eu des problèmes, mais jamais aussi longtemps que cela. Je veux dire qu'ils ont réussi à trouver une solution.

Je pense que nous avons fait un tour complet, comme le Comité est chargé de le faire, et cela nous ramène à la question de M. Orlikow: Vous êtes-vous trouvé une situation confortable? Avez-vous une situation qui a soudainement été reclassifiée? Est-ce bien ce qui vous êtes arrivé? Le cas échéant, il faudra enquêter là-dessus. Est-ce que c'est clair?

M. Dufour: Ce que vous dites est bien clair, monsieur Fisher. Mais, monsieur le président, je vous dis respectueusement que vous nous renvoyez dans la plomberie. Ma question était la suivante: Y a-t-il quelqu'un qui ne semblait pas d'accord avec ce que nous demandons?

Le président: C'est-à-dire un modèle de statut d'entrepreneur autonome.

M. Dufour: Un traitement équitable de la part de Revenu Canada; c'était ma première question.

Le président: Je ne crois pas que le Comité puisse vous établir un modèle de statut d'entrepreneur autonome qui s'appliquerait équitablement aux artistes de toutes les régions du pays.

M. Dufour: Nous demandez-vous de nous définir alors?

M. Orlikow: Vous avez posé une question qui mérite une réponse. J'avais l'impression, d'après votre exposé et celui

[Texte]

and from the presentations we had from the other groups, was that there was understanding. You did have a *niche* and you were relatively comfortable with it. There may have been the odd person who had some problems but, in general, it worked all right until two or three years ago—I do not remember when—when suddenly Revenue Canada started to re-interpret the way in which they had made the assessment of the artists and the writers and the musicians and so on; is that correct?

Me Trahan: Je pense que c'est tout à fait exact. D'autre part, monsieur Fisher, si votre façon d'aborder les choses est de procéder cas par cas, si elle amène ce Sous-comité à se demander quelles dépenses peuvent être permises et quelles dépenses peuvent être refusées, ceci sera un effort de dialectique tout à fait à côté de la question.

Les ingénieurs ont eu des problèmes avec Revenu Canada. Ils se sont incorporé des compagnies de gestion, avec une déduction admissible de 20 à 25 p. 100. Depuis dix ans, on accepte ces compagnies de gestion. Les médecins ont eu des problèmes avec Revenu Canada. Ils se sont incorporé des compagnies de gestion, et on leur a permis de déduire de leurs compagnies de gestion de 20 à 25 p. 100. Les agriculteurs ont eu des problèmes avec Revenu Canada et Revenu Québec. Les modèles corporatifs ou juridiques en tant que tels ne répondaient pas au problème, et on a décidé de légiférer d'une façon générale. On a dit: Un agriculteur est un entrepreneur indépendant. La preuve, monsieur le président, c'est qu'on a tenté une autre expérience dans le cas des pêcheurs. On a tenté de les inclure dans le cadre du Code canadien du travail, mais on s'est rendu compte des énormes difficultés d'application.

A partir de cette situation, la position de l'Union des artistes est la suivante: au lieu de compliquer la Loi de l'impôt sur le revenu que même les comptables ne comprennent pas dans son ensemble, simplifions-la. Cette simplification est très simple: si vous faites partie de la Corporation professionnelle des médecins, vous êtes réputé être un médecin; si vous faites partie de l'Union des artistes, vous êtes réputé être un artiste-interprète pigiste. Une fois cette base établie, M. Bussièrès ne sera pas obligé d'engager 500 ou 600 autres fonctionnaires; il va pouvoir envoyer ses fonctionnaires actuels travailler aux ministères des Pêches et des Océans et de l'Agriculture, parce que ce sera très simple. Aussitôt qu'un artiste-interprète se sera qualifié à titre d'artiste-interprète pigiste, il sera un entrepreneur indépendant et bénéficiera des avantages fiscaux prévus à la loi, et il voudra, à titre de citoyen, comme tous les autres citoyens, respecter ses obligations et payer ses impôts d'une façon claire, nette et précise.

The Chairman: Please. I did not say it was not simple. I agree. As a matter of fact what you have given us is a marvelous guide, if it would work. I would ask you some practical consequences of that. Let me give you an example. Let us assume a performing artist in a smaller centre, whose freelance opportunities are limited, where there is one major employer in town—I have an example of this in mind, but I do not want to be specific—where, because it is not a major television centre, there is not a lot of commercial work; the person has limited prospects for teaching, and maybe that person's talent allows that person to get a job there, but that

[Traduction]

d'autres groupes, qu'il existait une entente. Vous aviez une «*niche*» et vous y étiez relativement à l'aise. Certains ont eu des problèmes, mais en général, tout allait bien jusqu'à ces deux ou trois dernières années, je ne me souviens pas exactement quand, lorsque soudainement Revenu Canada a commencé à réviser la façon dont il avait évalué les artistes, les écrivains, les musiciens et ainsi de suite, n'est-ce pas?

Mr. Trahan: This is absolutely right. Furthermore, Mr. Fisher, if your approach is to study each case individually, if this will bring the subcommittee to ask itself what expenditures are allowable and which are not, this will be a fruitless dialectical effort that will not solve anything.

The engineers had problems with Revenue Canada. They incorporated into management companies with 20% to 25% allowable deductions. These management companies have been accepted for 10 years now. The doctors had their problems with Revenue Canada. They incorporated into management companies and they were allowed to deduct 20% to 25% of their corporate expenditures. The farmers had their problems with Revenue Canada and with Revenue Quebec. The corporate or legal models as such were not the answer to the problem, and we decided to legislate on a general basis. We said that the farmer was a self-employed worker. We even tried, Mr. Chairman, another experiment with the fishermen. We tried to include them in the Canadian Labour Code, but we realized the enormous problems of implementation.

Consequently, the UDA's position is the following: rather than further complicating the Income Tax Act that even the accountants cannot wholly understand, let us simplify it. This simplification is very easy: If you are a member of the Professional Corporation of Medicine, you are deemed to be a doctor; if you are a member of the UDA, you are deemed to be a freelance performing artist. Once this is established, Mr. Bussièrès will not have to hire another 500 or 600 employees; he will be able to send his present officials to the Departments of Fisheries and Oceans and Agriculture, because everything will be so simple. As soon as a performing artist is qualified to be a freelance performing artist, he becomes a self-employed entrepreneur and is entitled to the tax deductions provided for by the law, and as any other citizen, he will want to respect his obligations and to pay his taxes in a clear, simple and precise way.

Le président: S'il vous plaît. Je n'ai pas dit que ce n'était pas simple. Je suis d'accord. En fait, vous venez de nous donner un guide merveilleux s'il pouvait fonctionner. Je vous demanderais de songer aux conséquences pratiques de ce que vous proposez. Permettez-moi de vous donner un exemple. Prenons le cas d'un artiste interprète dans une petite ville où les possibilités de travailler à la pige sont limitées, où il n'y a qu'un seul grand employeur—j'ai un exemple à l'esprit, mais je ne veux pas être trop spécifique—ou, parce qu'il ne s'agit pas d'un grand centre de télévision, il n'y a pas beaucoup de travail de publicité; par ailleurs, cette personne a certaines possibilités du côté de

[Text]

person is blocked for one reason or another from going to another centre.

• 1755

I have several actual examples in mind.

That person's employer would not mind seeing that artist as self-employed under your model. The employer would then be free of paying certain obligations, payroll taxes and things like that, but for that person perhaps the security of unemployment insurance and those other things are more important than the deduction of employment-related expenses.

Me Trahan: Monsieur le président, nous nous sommes posé la question. Il faut évidemment que la loi soit en rapport avec la réalité: aucun artiste-interprète ne bénéficie de ce lien de droit avec un employeur. Est-ce que cette petite station de radio ou de télévision va s'adresser à ce M. X dont vous parlez et lui dire: Parfait, syndique-toi, au sens du Code du travail du Canada, et je vais te donner la permanence, de l'assurance-chômage? Le lendemain, un M. Y et un M. Z arriveront dans le même village et, à un moment donné, l'entreprise de communication fera faillite parce que le lien n'est pas un lien de permanence.

La grande différence qui existe au niveau des artistes-interprètes est la suivante. Au sens du Code du travail, l'ancienneté est le principe fondamental. Je pense que s'il est un principe qui ne doit pas être touché, c'est bien celui-là. Plus vous avez d'ancienneté, mieux vous êtes payé et plus vous avez de sécurité d'emploi. Cela n'existe pas au niveau des artistes-interprètes pigistes, cette notion d'ancienneté. Il n'y a pas de sécurité d'emploi. À ce moment-là, et je termine sur cet exemple...

The Chairman: That is right, but I am thinking of an actual circumstance. I prefer not to be specific about it if you do not mind. In fact, it is several circumstances that fit exactly the model I want. The employer would prefer that the individual artists be classified as self-employed; the artists would prefer to have the benefit of unemployment insurance.

Mr. Dufour: That is not what we are asking, sir.

I will try and make it very short. One, we do not believe in the possibility of being identified as unemployed in the terms of the law.

The Chairman: You do not?

Mr. Dufour: We do not believe in that. We would like unemployment insurance, but I do not think we fit in.

Mr. Gélinais is an author. He is famous throughout Canada. You call him Dr. Gélinais. That is what I did to start with. We are proud of him. He writes a play. It will take him 10 months. He will not do anything else but write this play during 10 months. When do you start paying insurance?

[Translation]

l'enseignement et a peut-être du talent pour travailler dans ce domaine, alors pour une raison ou l'autre, elle ne peut aller dans un autre centre.

J'ai plusieurs exemples réels à l'esprit.

L'employeur de cette personne aimerait bien que l'artiste soit un entrepreneur autonome selon votre modèle. L'employeur serait soulagé de certaines obligations financières, de certains impôts liés à la paye et ainsi de suite, mais pour la personne en question, la sécurité de l'assurance-chômage et d'autres avantages sont peut-être plus importants que les déductions des dépenses rattachées à l'emploi.

Mr. Trahan: Mr. Chairman, we asked ourselves the question. The legislation must obviously reflect reality: No performing artist can have this type of ties with an employer. Is this small radio or television station going to come to this Mr. X and say to him: Okay, get incorporated under the Labour Code of Canada and I will give you a permanent job and unemployment insurance? The next day, a Mr. Y will come into the same village, followed by a Mr. Z, and at one point the communication company will go under because the lien is not one of permanence.

The big difference with the performing artists is that according to the Labour Code, seniority is a basic principle. And I do not think that we should try to change anything about that. The more seniority you have, the more you get paid and the more secure is your job. This idea of seniority does not exist in the freelance performance artist's world. There is no job security. So, and I will conclude with this example...

Le président: Vous avez raison, mais je pense à une situation bien particulière et réelle. Je préfère ne pas être spécifique, si cela ne vous ennuie pas trop. En fait, il y a plusieurs exemples de cas qui s'appliqueraient au modèle que je veux dire. L'employeur préférerait que les artistes soient classés comme des entrepreneurs autonomes alors que les artistes préféreraient avoir droit aux prestations d'assurance-chômage.

Mr. Dufour: Ce n'est pas ce que nous demandons, monsieur.

Je vais tenter d'être très bref. Premièrement, nous ne croyons pas pouvoir être considérés comme des chômeurs aux termes de la loi.

Le président: Non?

M. Dufour: Nous n'y croyons pas. Nous aimerions pouvoir toucher des prestations d'assurance-chômage, mais je ne crois pas que cela marcherait.

M. Gélinais est écrivain. Il est connu partout au Canada. On l'appelle Dr Gélinais. C'est ce que j'ai fait au début. Nous sommes fiers de lui. Disons qu'il écrit une pièce. Il écrit pendant 10 mois. Il ne fera rien, sauf écrire sa pièce pendant 10 mois. Quand doit-on commencer à lui verser des prestations d'assurance-chômage?

[Texte]

But what I resent, sir, with all due respect, is that you are pushing us into a reality that is not ours. We are here today fully authorized by 3,000 members, by 3,000 professionals. This is the malaise we express of 3,000 people doing theatre, television, and everything we have already defined, in French Canada.

In 1952 I was in Ottawa. We put on a French theatre company in a city which had not had French theatre for 10 years before us. We existed until 1955. We had no problems with Revenue: we were amateurs. I became a professional in 1956. I have lived from nothing else since 1956, and I have had problems with Revenue Canada ever since. This is the malaise we wanted to bring forward.

My last question was not answered—I am sorry: Who do you think we are?

Mr. Crombie: Mr. Fisher, you have had a good shot at that. I know that we are already half an hour past our normal time, but it was worth the free flow and I appreciate it very much.

I think that perhaps I can emphasize one thing on behalf of the committee. We went around the field, and we all have our different perspectives. But I do not want it to take away from what is still the job of the committee. I remind the committee, and you, that we have really two functions, according to the House order. Those are to look at . . . I will read it:

• 1803

the criteria for establishing the professional status

—this is our job, just so that we do not lose sight of that and you do not . . .

the criteria for establishing the professional status of visual and performing artists

That is our first job, so any suggestion that we are not in that business and that somehow it is a case-by-case world is wrong. The House order requires us to investigate the criteria for establishing the status of visual and performing artists and writers and then, secondly, to deal with the question of:

the method for determining allowable business deductions for such artists

I did not want the *mélange* of discussion and argument and point of view to obscure the reality and the very clear job of this committee, as you go away. Our job is to deal, as best we can, with the recommendations you have made to us in terms of determining the status of a performing artist and, secondly, to deal, within that definition, with what are allowable business deductions. We would like to thank you very, very much for the stimulation of the argument. I can assure you that we are going to come back with recommendations that—and I think I can speak for all of us . . . will go as far as possible in human imagination and, because of our being politicians, at the same time will address your concerns.

[Traduction]

Ce que j'accepte très difficilement, monsieur, avec tout le respect que je vous dois, c'est que vous nous imposez une situation qui n'est pas la nôtre. Nous représentons aujourd'hui 3,000 membres, 3,000 professionnels. Nous vous exposons le malaise de 3,000 personnes qui font du théâtre, de la télévision, et tout ce qu'on a déjà défini au Canada français.

En 1952, j'étais à Ottawa. Nous avons créé une troupe de théâtre français dans une ville qui n'avait pas eu de théâtre français depuis 10 ans. Nous avons existé jusqu'en 1955. Nous n'avions aucun problème avec le fisc: nous étions des amateurs. Je suis devenu professionnel en 1956. Je ne vis que de mon métier depuis 1956, et c'est depuis ce moment-là que j'ai des problèmes avec Revenu Canada. Voilà le malaise dont je voulais vous faire part.

Vous n'avez toujours pas répondu à ma dernière question, je m'excuse: que pensez-vous que nous soyons?

M. Crombie: Monsieur Fisher, vous avez déjà eu votre chance. Je sais qu'on a déjà dépassé d'une demi-heure le temps qu'on prend normalement, mais ça valait la peine et j'en suis très heureux.

Je voudrais insister sur une chose au nom du Comité. Nous avons fait le tour, et nous avons tous nos propres points de vue. Mais je ne veux pas qu'on perde de vue le mandat du Comité. Je rappelle aux membres du Comité et à vous que nous avons deux tâches à remplir, selon notre ordre de renvoi. Le Comité doit étudier . . . et je lis:

les critères d'établissement du statut professionnel . . .

. . . c'est notre mandat; il ne faut pas le perdre de vue, . . .

les critères d'établissement du statut professionnel des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques

Cela c'est la première partie de notre mandat, et on se trompe si on pense que c'est une question de cas par cas. L'ordre de renvoi de la Chambre nous somme d'enquêter sur les critères d'établissement du statut professionnel des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, et deuxièmement, de traiter de la question de:

la façon de déterminer les déductions d'affaire permises pour ces artistes.

Je ne voulais pas que les discussions et arguments et points de vue vous fassent perdre de vue la réalité et le mandat très clair du Comité. Le Comité doit faire du mieux qu'il peut avec les recommandations que vous lui avez faites concernant l'établissement du statut professionnel des artistes et deuxièmement, suivant cette définition, il doit déterminer les déductions d'affaire permises pour ces artistes. Je vous remercie beaucoup pour la discussion vivante que nous venons d'avoir. Je puis vous assurer que nous ferons des recommandations qui—et je pense pouvoir parler au nom de tous les membres du Comité—des recommandations qui seront le plus possible imaginatives et humaines et qui, comme nous sommes des politiciens, tiendront compte, en même temps, de vos préoccupations.

[Text]

The Chairman: Yes, if I may also thank you. We had lots of sparks, more than I intended. As a politician such sparks make me nervous, you know. But I must say, as a responsible member of the committee, I also find them very useful in getting this sort of discussion going. Perhaps it is indicative of the importance of what we are doing that we can become so involved in the discussions so quickly. Thank you very much. It was a very fruitful discussion.

Me Trahan: Permettez-moi de faire une remarque, monsieur le président, parce que cela m'apparaît important. Vous vous êtes posé beaucoup de questions sur notre position qui vous semblait rigide et aller dans un seul sens. En terminant, je voudrais simplement attirer votre attention sur une brève phrase:

There may be an element of incompatibility in pursuing the two aims

celui d'être employé et celui d'être entrepreneur indépendant.

at the same time, but I am nevertheless prepared to do what I can to assist in achieving the best of both worlds.

C'est signé par l'ancien ministre du Travail. C'est sur cette base que nos travaux ont commencé. Le ministre du Travail lui-même ne pouvait pas comprendre que l'on puisse s'asseoir d'un côté sur le siège d'un employé et de l'autre sur le siège d'un entrepreneur indépendant. C'est à la suite de ces directives que nous avons décidé d'être clairs, nets et précis.

The Chairman: Very good. Thank you very much.

Tomorrow, as a reminder to everyone, we have the Writers' Union of Canada at eleven o'clock in Room 209.

The meeting is adjourned.

[Translation]

Le président: Oui, j'aimerais aussi vous remercier personnellement. Il y a eu des étincelles, plus que je ne m'y attendais. En tant que politicien, ces étincelles me rendent nerveux, vous savez. Mais je dois dire en tant que membre responsable du Comité que je trouve cela très utile pour la discussion. Cela montre l'importance de ce que nous faisons si les discussions s'animent si rapidement. Je vous remercie beaucoup. Ce fut une discussion très utile.

Mr. Trahan: If I may, Mr. Chairman, I would like to make a comment, because I feel it is important. You asked yourselves many questions on our position which appeared to be inflexible and going in only one direction. In concluding, I would just like to direct your attention to a short sentence:

Il y a peut-être incompatibilité entre ces deux objectifs,

that of being an employee and that of being a self-employed entrepreneur.

en même temps, mais je suis prêt néanmoins à faire ce que je peux pour vous aider à trouver un bon compromis.

This is signed by the former labour minister. And it is on that basis that our efforts began. The labour minister himself could not understand how we could on the one hand wear the hat of an employee and on the other hand wear the hat of a self-employed entrepreneur. It is at that point that we decided to be clear, precise and to the point.

Le président: Très bien. Merci beaucoup.

Je vous rappelle que demain, des représentants de la *Writers' Union of Canada* comparaitront à 11 heures, dans la pièce 209.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the "Union des Artistes":

Marie-Lou Dion, President, Committee on the Status of Artists;
Mr. Marc Trahan, Legal Counsel;
Mr. Yvon Dufour, Actor;
Mr. Serge Demers, Director;
Mr. Serge Turgeon, Actor.

De l'Union des Artistes:

Marie-Lou Dion, présidente, Commission sur le statut de l'artiste;
M. Marc Trahan, conseiller juridique;
M. Yvon Dufour, comédien;
M. Serge Demers, directeur;
M. Serge Turgeon, acteur.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Thursday, March 22, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 8

Le jeudi 22 mars 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

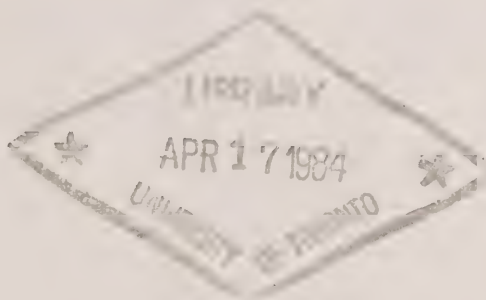
Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 22, 1984
(10)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:05 o'clock a.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Crombie, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Writers' Union of Canada: Mr. Michael A. Gilbert, Ph. D., Chairman, Tax Committee and *from the League of Canadian Poets:* Mr. Gary Geddes and Mr. John Wilson, Executive Director.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. Gilbert made an opening statement for the *Writers' Union of Canada* and Messrs. Geddes and Wilson made an opening statement for the *League of Canadian Poets*.

The witnesses answered questions.

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, the Chairman authorized:

- The Printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled: "Brief submitted by the Writers' Union of Canada". (See Appendix "ARTI-3").
- The Printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled: "Brief submitted by the League of Canada Poets". (See Appendix "ARTI-4").

At 12:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 22 MARS 1984
(10)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 h 05, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crombie, Fisher et Orlikow.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: Du «Writers' Union of Canada»: M. Michael A. Gilbert, B. Ph., président, Comité sur la taxation, et de la «League of Canadian Poets»: M. Gary Geddes et M. John Wilson, directeur exécutif.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (Voir *Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M. Gilbert fait une déclaration préliminaire au nom du «*Writers' Union of Canada*», et MM. Geddes et Wilson font une déclaration préliminaire au nom de la «*League of Canadian Poets*».

Les témoins répondent aux questions.

Conformément à l'ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, le président permet:

- Que paraisse en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour, le document intitulé: «*Brief submitted by the Writers' Union of Canada*». (Voir Annexe «ARTI-3»).
- Que paraisse en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour, le document intitulé: «*Brief submitted by the League of Canadian Poets*». (Voir annexe «ARTI-4»).

A 12 h 05, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-Comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, March 22, 1984

• 1108

The Chairman: I know that Mr. Orlikow will forgive us if we start early. That will give Mr. Crombie a chance to make his inquiries. Unfortunately, Mr. Crombie has to leave early. So we will speed things up to make it possible for him to have a full set of questions.

We want to welcome today some witnesses from the Writers' Union of Canada and from the League of Canadian Poets. With us from the Writers' Union is Mr. Michael Gilbert and from the League of Canadian Poets we have Mr. John Wilson and Mr. Gary Geddes.

May I say, as a sort of alumnus from the publishing industry, I especially welcome these three witnesses. I have seen the work done by the union and by the league over the years and have admired your efforts considerably. I think Canadian writers have very respectable spokespeople in your two associations and I welcome you personally for that. So why do we not let you get started and then following that, Mr. Crombie will ask approximately 20 minutes of questions. Mr. Orlikow will go for 20 minutes, and either one of the Liberal members or myself will carry on after that. So fire away as you see fit.

• 1110

Mr. Michael A. Gilbert (Ph.D., Chairman, Tax Committee, Writers' Union of Canada): I just have a few informal remarks to make. Most of them are based on the brief that we have submitted to the committee, which outlines the difficulty that writers have been having with harassment by Revenue Canada, particularly with respect to the problem of the reasonable expectation of profit and the accusation of hobbyism.

I am a writer, in fact a writer who has been accused of hobbyism, not an accountant, so I can only speak from that perspective. There are various ways that a professional writer can be defined. UNESCO has a number of points that can be looked at which includes such obvious characteristics as teaching writing, having published a book, awards. I suggest also that we can consider membership in the Writers' Union of Canada or perhaps the League of Poets as an indication of professionalism. The Writers' Union of Canada has fees which are sufficiently high to ward off anyone who is only casually interested, as well as having requirements for membership that include having trade books published.

The definition that I offered in my submission particularly deals with the case of someone who may actually not have published a book. I suggest that someone who is actually writing regularly, on a daily or weekly basis, someone who is trying to get a book published, someone who has an agent, who is corresponding with a publisher, someone who has rejections even, will qualify and should qualify as someone who is trying

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 22 mars 1984

Le président: M. Orlikow nous excusera certainement de commencer en son absence, ce qui permettra à M. Crombie de poser quelques questions car malheureusement il devra nous quitter avant la fin de la séance. Nous allons donc commencer.

Nos témoins aujourd'hui sont M. Michael Gilbert de la *Writers' Union of Canada*, M. John Wilson et M. Gary Geddes de la *League of Canadian Poets*.

Je suis tout particulièrement heureux de vous saluer, car je me considère comme un ancien du monde de l'édition. Cela fait des années que je suis vos travaux et que j'apprécie vos efforts. Les écrivains canadiens ont trouvé en vous d'excellents porte-parole. Après vos déclarations liminaires, M. Crombie aura la parole pour 20 minutes et ensuite M. Orlikow après quoi un des députés Libéraux ou moi-même prendront la relève. Vous pouvez donc y aller.

M. Michael A. Gilbert (PhD, président Comité de l'impôt sur le revenu Writers' Union of Canada): Je voudrais simplement vous dire quelques mots en me basant sur l'exposé que nous avons fait parvenir, exposé où il est question des tracasseries auxquelles les écrivains sont en butte de la part de Revenue Canada, en ce qui concerne plus particulièrement le problème de «espoir raisonnable de tirer un profit» et l'accusation qui nous est faite d'écrire en amateur.

Je suis moi-même non pas un comptable mais un écrivain qu'on a justement accusé d'écrire en amateur et c'est donc de ce point de vue que je vais vous parler. Il existe différentes définitions d'un écrivain professionnel. L'UNESCO a retenu plusieurs critères dont le fait d'enseigner l'art d'écrire, le fait d'avoir publié un livre ou d'avoir obtenu des prix littéraires. Le fait d'être membre de la *Writers' Union of Canada* ou de la *League of Canadian Poets* devrait en principe attester qu'on est un écrivain professionnel. Les droits d'inscription à la *Writers' Union of Canada* sont d'ailleurs suffisamment élevés pour décourager de simples amateurs; de plus *Writers' Union of Canada* exige de ses adhérents qu'ils aient publié des livres.

La définition figurant dans mon exposé s'appliquerait également aux personnes qui n'ont pas encore publié de livres, mais qui néanmoins écrivent régulièrement ou cherchent à se faire publier, quelqu'un qui a un agent ou qui est en correspondance avec une maison d'édition; ma définition s'appliquerait même à ceux dont les manuscrits ont été refusés mais qui essaient néanmoins de gagner leur vie grâce à l'écriture.

[Texte]

to earn money from writing and I do not really see much problem with that.

What we need is reinterpretation of the current regulations. There may be some items that require legislative change; for example, block averaging. But, by and large, all we want is to be treated like any other business. A restaurant can continuously lose money until it goes bankrupt. I do not see why a writer or a poet cannot have the same privilege. If we choose to try to make money where it is hard that is our stupidity, but perhaps we define profit more broadly than mere financial gain.

Finally, and I will just take one minute to point out that some of the people who have been caught in this net include a P.E.I. writer and publisher—I happen to know them personally. They have been accused of hobbyism, both on their publishing and their writing counts, and I know that they, a couple, as a family, have personally poured thousands of dollars into one of the few independent presses in Prince Edward Island. They specialize in eastern writing, local writing, and there is going to be no source for that. One source will be cut off.

The reason that they did not show a profit is that, unlike most other major Canadian publishers, they did not receive government grants. Subtract the government grants and let us see how many publishers show a profit.

There is also, as the committee is aware, Miss Grosskurth who was accused of hobbyism along with Dale Thomson. These are people whose names are familiar to you because they are making major contributions to Canadian letters. In addition, there is a female children's writer in Toronto who has published 15 books. They have been translated in five languages. They are travel books for children—my children have read them, they are wonderful. She has been accused of hobbyism and is currently under assessment. These are all heavy assessments, by the way.

Finally, a writer who is unpublished. He has completed nine fiction manuscripts, has published a couple of stories, has what we call in the business good rejections, encouraging rejections. This is not quite for us but send us some more. They are asking him for \$7,000 because he is a hobbyist.

I, too, was audited. I, too, was accused of hobbyism and scraped out by the skin of my teeth. I would have had \$5,000 or \$6,000 in assessments but fortunately, the year after the assessments were targeted, I did show a profit and was able to show them this. Even though they never admitted it, that changed the whole tune.

I hope the committee can do something soon and we are not going to have to wait for budgets or legislation, because there are many, many people out across Canada right now who are

[Traduction]

Il faut donc trouver une nouvelle interprétation des règlements. Certains problèmes exigeront peut-être des modifications à la loi, entre autres la notion d'étalement. Mais dans l'ensemble il nous suffirait d'être traités comme n'importe quelle autre entreprise. Ainsi un restaurant peut perdre de l'argent jusqu'à ce qu'il fasse faillite et je ne vois pas pourquoi un écrivain ou un poète ne pourrait pas en faire autant. Peut-être sommes-nous idiots de vouloir gagner de l'argent à un métier aussi dur ou bien serait-ce que nous attachons du prix à des choses autres que le gain matériel.

Parmi les personnes importunées par Revenu Canada, il y a un écrivain et un éditeur de l'Île-du-Prince-Édouard que je connais personnellement. Ils ont été accusés d'amateurisme, aussi bien l'éditeur que l'écrivain, alors qu'ils ont consacré des milliers de dollars à une des seules maisons d'édition indépendante de l'île. Cette maison d'édition édite les écrivains locaux et si elle ferme ses portes, ils n'auront plus à qui s'adresser.

S'ils n'ont pas réalisé de bénéfices, c'est parce que contrairement aux principales maisons d'édition du Canada, ils n'ont pas reçu de subvention du gouvernement. Sans ces subventions, je me demande combien de maisons d'édition auraient gagné de l'argent.

M^{lle} Grosskurth ainsi que Dale Thomson ont également été accusés d'amateurisme. Ceux-là vous les connaissez bien parce qu'ils comptent parmi nos écrivains importants. Il y a également une femme écrivain de Toronto qui a déjà plus de 15 livres d'enfants à son actif, livres qui ont été traduits en cinq langues. Ce sont de merveilleux livres de voyage pour les enfants. Or elle a été accusée d'amateurisme et on est en train de réexaminer ses déclarations d'impôt.

Enfin il y a le cas d'un écrivain qui n'a pas encore réussi à se faire publier mais qui a néanmoins neuf manuscrits dans ses tiroirs, a déjà fait publier deux nouvelles et a essuyé quelques refus mais ce que nous appelons des refus encourageants, c'est-à-dire qu'on lui a quand même demandé d'envoyer d'autres manuscrits. Or Revenu Canada exige 7,000 dollars de lui soi-disant parce qu'il est un écrivain amateur.

Mes déclarations ont également été vérifiées on m'a accusé d'amateurisme et c'est à peine si je m'en suis sorti. On aurait pu me faire payer 5,000 ou 6,000 dollars mais heureusement j'ai réussi à gagner de l'argent l'année qui a suivi le contrôle fiscal, ce qui pour les contrôleurs du fisc a tout changé même s'ils refusent de l'avouer.

J'espère que le Comité pourra faire quelque chose et qu'il ne faudra pas attendre le budget ou des nouvelles lois car il y a de nombreuses personnes au Canada qui ne parviennent plus à travailler à cause de toutes ces tracasseries.

[Text]

suffering and who are not able to work because of the pressures being put on them.

Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Geddes.

Mr. Gary Geddes (League of Canadian Poets): I am going to make a short formal statement. Since we are traffickers in rhetoric, I might as well be allowed to indulge it. It will take about four or five minutes.

I feel I am preaching to the converted, but you will forgive me for that. There may some who will read this and who will not be converted.

I have been asked by my colleagues in the League of Canadian Poets to submit a brief to the Commons committee on taxation and the arts. Try as I might, I cannot eradicate entirely my own sense of the ludicrousness of this mission. If Revenue Canada is to be cast as the mouse who went to London, or Ottawa, to visit the Queen, then surely the poet can be none other than the mouse who is frightened under the chair. To ask the mouse to give an objective account of either the workings of government or the virtues of catdom under such conditions may seem either comical or Machiavellian. However, a mouse has been known to roar; and poets, let us be reminded, have brought down governments and may continue to do so. No doubt that is why Plato, in his wisdom, advised abolishing poets from the republic. Poets have memories. They refuse to forget things that governments would prefer to have forgotten.

Poets also have standards; standards of morality and communication. They refuse to call a lie a "credibility gap" and they refuse to believe the lies of advertising that attribute life-giving powers to the latest toothpaste. As W.H. Auden aptly says,

In our age, the mere making of a work of art is itself a political act.

So long as artists exist, making what they please and think they ought to make, even if it is not terribly good, even if it appeals only to a handful of people, they remind the management of something managers need to be reminded of: namely, that the managed are people with faces, not anonymous members.

How much is a poem worth? A great poet in Japan will be declared a national treasure and cared for accordingly. In China and the Netherlands a great poet will be paid a salary and encouraged to pursue his craft. Even the Russian poet, who is far from free to speak openly, considers himself an unofficial opposition in a country with only one party. As a consequence he is loved and sought after by his people, who are known to buy out an edition of 100,000 copies of his new poems in a single day. In Ireland, that wonderful place, the poet is so revered that he along with other artists pays no tax at all.

A poem in Canada seems to be worth nothing, unless it can be shown to have a reasonable expectation of profit. The

[Translation]

Merci.

Le président: Merci.

Monsieur Geddes.

M. Gary Geddes (League of Canadian Poets): Je voudrais faire une courte déclaration. Comme la rhétorique est mon métier, vous me permettez de le pratiquer ici. Cela va durer quelque quatre ou cinq minutes.

Je prêche d'ailleurs aux convertis ce dont vous m'excuserez certainement. Parmi ceux qui liront ce texte, tous ne seront sans doute pas convertis.

Mes collègues de la *League of Canadian Poets* m'ont demandé de faire un exposé au Comité de la Chambre des communes sur l'imposition des créateurs et des interprètes. Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à prendre cette mission vraiment au sérieux. Si Revenu Canada est la souris qui s'est rendue à Londres pour rendre visite à la Reine, le poète quant à lui est la souris qui s'est réfugiée sous la chaise. Dans ces conditions, demander à la souris un compte rendu objectif sur le fonctionnement du gouvernement est ridicule ou machiavélique. Mais il est arrivé aux souris de rugir et aux poètes de faire tomber des gouvernements. C'est d'ailleurs sans doute la raison pour laquelle Platon avait conseillé de bannir les poètes de la république. En effet les poètes ont une bonne mémoire et refusent d'oublier ce que l'État préférerait qu'ils oublient.

De plus les poètes ont certaines valeurs morales si bien que pour eux un mensonge n'est pas un manque de crédibilité et ils ne se laissent pas bernier par la publicité qui attribue des vertus miraculeuses au dernier dentifrice sorti. Le poète W.H. Auden a dit très justement:

A notre époque, la création artistique est en soi un acte politique.

Tant qu'il y aura des artistes libres de faire ce qu'ils veulent, et même si ce n'est pas très bon ou si cela ne plaît qu'à un petit nombre de personnes, ils rappellent aux autorités que les citoyens ordinaires ont chacun leur visage et que ce ne sont pas des êtres anonymes.

Quelle est la valeur d'un poème? Au Japon les grands poètes sont déclarés trésor national et traités en tant que tels. En Chine et aux Pays-Bas, les poètes touchent des traitements et sont encouragés à écrire. Les poètes russes, bien qu'ils ne soient pas libres de s'exprimer ouvertement, se considèrent néanmoins comme l'Opposition officielle dans un pays où il n'existe qu'un parti. C'est pourquoi les poètes sont très populaires en Russie et il est arrivé que 100,000 exemplaires d'un nouveau recueil de poèmes aient été vendus en un seul jour. Les Irlandais admirent tellement leurs poètes qu'ils ne sont pas tenus de payer l'impôt sur le revenu comme les autres artistes d'ailleurs.

Au Canada par contre, on considère qu'un poème ne vaut rien du tout à moins qu'on puisse en tirer de l'argent. Le

[Texte]

Government of Canada, in the revenue robes, has adopted a terribly mercenary attitude to poetry and the arts; an attitude that is as hardened and cynical and materialistic as that of Ezra Pound's Mr. Nixon, who from the cream-gilded cabin of his steam yacht advised the young writer to cultivate craft and cunning, to scorn posterity, and to "give up verse, my boy, there is nothing in it".

I believe a good poem, like the proverbial virtuous woman referred to in the Bible, is worth more than rubies to our culture. Though its creator may have no expectations of profit, reasonable or otherwise, we all profit spiritually by a good poem, in which our values are made clear as crystal again and the language by which we think and communicate is newly minted. Our children learn to love the language in its most poetic form, as sound which embodies sense and nonsense. If they are lucky, they will retain that joy all of their lives and not be rendered prosaic and merely logical by the educational system, which insists that they think in subordinate clauses, and by a government that declares poetry not a legitimate business, because it does not make a reasonable profit.

If art is a barometer of our spiritual health, rather than something that a bureaucrat can dismiss as a hobby or pastime, then perhaps the time has come to drive the money-changers out of the modern temple. We need the poet to be active in our midst. We need his attention to language, his ability to rescue our vanishing heritage and give it the permanence of art. This too is a taxing activity, one that must be nourished rather than impeded.

Yet poetry is not without its commercial expectations. Teachers spend countless hours and public money talking with students about poetry, sharing it with them. Publishers who produce textbooks for us make use of the poet's work, selling tens of thousands of copies of anthologies each year in the schools and colleges. Though the poet sees very little of this money, substantial profits are made by publishers and editors, the middle men of literature.

• 1120

Outside the classroom, the products of a poetic education are evident in the music industry, where lyrics of Dylan and Cohen and Lightfoot and Cockburn sell in the millions.

How much does a poem cost? If the worth of a poem cannot be determined in our time, perhaps it is possible to discover how much a poem costs to produce. I have asked many poets this question and received very similar answers: too much; everything; all that I am worth.

In order to support my own habit as a writer, I teach creative writing for a living. My credentials have given me access to a job in which I am able to teach what I know about literature and writing to a group of budding poets. This work, which takes about 20 hours per week, keeps me and my family alive. The actual writing, including reading, research and time spent at the typewriter, takes up another 40 to 50 hours per week, all of which is subsidized in whole or in part by my work in the writing workshop. Doubtless, writers, musicians and painters of the past have had to pay their dues to patrons by teaching children and relatives of the patron, giving lectures to

[Traduction]

ministère du Revenu canadien a adopté une attitude extrêmement mercenaire vis-à-vis de la poésie et des arts en général. Une attitude aussi cynique et matérialiste que celle de M. Nixon dont parlait Ezra Pound; c'est M. Nixon en effet qui de la cabine dorée de son yacht conseillait aux jeunes écrivains de cultiver la ruse et l'astuce, de mépriser la postérité et en général d'abandonner la poésie qui ne rapporte rien.

Or, à mon avis, un bon poème comme la femme vertueuse de la Bible vaut plus que des rubis, au plan culturel. Même si un poème ne rapporte rien à son auteur, il nous enrichit au plan spirituel en cristallisant nos valeurs et en enrichissant la langue. La poésie apprend à nos enfants à aimer la langue sous ses meilleurs aspects. Avec un peu de chance ils continueront à aimer la poésie toute leur vie et refuseront de réfléchir en clauses subordonnées comme le leur enseigne un système d'éducation prosaïque et comme les y convie un gouvernement qui prétend que la poésie n'est pas une occupation légitime dès lors qu'elle ne permet pas de gagner de l'argent.

Si l'art est un indicateur de notre santé spirituelle et non pas un simple passe-temps comme le prétendent les ronds de cuir, il est peut-être grand temps de chasser les changeurs du temple. Nous avons besoin de poètes pour s'occuper de la langue, la sauver de l'avalissement en lui assurant la permanence artistique. C'est un dur travail qui doit être encouragé et non pas brimé.

Mais la poésie n'est pas sans présenter un intérêt matériel. Les enseignants passent de nombreuses heures à expliquer la poésie aux élèves. Les éditions scolaires publient des manuels dans lesquels figurent des poèmes; chaque année ils vendent des dizaines de milliers d'anthologies utilisés dans les écoles et collèges. Même si cela rapporte bien peu aux poètes, cela rapporte des bénéfices substantiels aux maisons d'édition qui sont les intermédiaires de la ligne littéraire.

L'industrie de la musique profite elle aussi de la poésie; les vers de Dylan Thomas, de Cohen, de Lightfoot ou de Cockburn mis en musique se vendent à des milliers d'exemplaires.

Combien coûte un poème? S'il est difficile d'en fixer la valeur, on pourrait peut-être au moins savoir combien cela coûte d'en écrire. Tous les poètes auxquels j'ai posé la question m'ont dit que cela coûtait trop et que cela les vidait.

Pour me permettre d'écrire, j'enseigne l'art d'écrire afin de gagner ma vie. J'ai réussi d'obtenir un poste qui me permet d'enseigner ce que je sais de la littérature et de l'art d'écrire à un petit nombre de poètes en herbe. C'est grâce à ce travail auquel je consacre 20 heures par semaine que je fais vivre ma famille. D'autre part je passe 40 à 50 heures par semaine à écrire, y compris le temps consacré à la lecture à la recherche et simplement à taper mes textes sur une machine à écrire, ce que je peux me permettre de faire grâce à l'argent que je gagne en enseignant l'art d'écrire. Autrefois les écrivains, les musiciens et les peintres dépendaient de mécènes et étaient

[Text]

learned societies, and putting in appearances at social gatherings, or government seminars, when they would rather be home at work on a new poem, painting, or composition.

The 40 or 50 hours of work that goes into my poetry each week might otherwise go to my family, to a lucrative consulting business, or to advancing my position in the politics of the university or the community. In other words, I might even be running for the Liberal leadership. The very least I can expect from my society, which will benefit in the long run from this work, is that I be treated as a serious worker and creator, and that I be allowed to deduct very real expenses from my income.

One of my important expenses has to do with travel within and without Canada. I derive an enormous amount of information and inspiration from travel, as well as making important contacts for my work and for my country. I rummage in archives, chat up the locals, meet with other writers to discuss aspects of the craft, including taxation and government intervention. I am not some sort of wealthy decadent, basking in the tropics while pretending to scribble sonnets about the virtues of sun tan lotion; I am more like an unpaid cultural ambassador, living in the poorest digs, eating cheaply and jotting down ideas and impressions that I can take home to share with my people. If this activity is declared a luxury rather than a necessity to my writing, I will be the poorer, and so will my country.

In 1981, I organized a trip to China by seven Canadian writers. This took several months of my time and energy, as well as several thousand dollars of my own money, through direct costs and lost income. However, as a result of this trip, a brief on copyright was produced for Consumer and Corporate Affairs; a book was published called "China Memoirs of the Gang of Seven"; many projects in the area of writing and translation were initiated and numerous important contacts and exchanges resulted, all of which will help improve relations between the two countries, and inevitably, God help us if we have to admit it, enhance trade.

In conclusion, I would like to end on a positive note. Canada plays an important role through the offices of the Canada Council in fostering the growth of the arts. Punitive measures in the area of taxation will serve only to negate and undermine much of the good that is achieved by the council. Stealing from Peter to pay Pierre may work for a time in the strange world of federal-provincial relations; but trying to patch the threadbare garment of our economy through unfair taxation of poets and artists can only result in greater alienation of the artist from the society he is committed to serve and severe cultural impoverishment in the long run.

I support the council proposals for revisions to the tax act, though I suggest the \$5,000 figure they throw up as a possible limit for deductible expenses seems to me to be quite inadequate and quite out of touch with reality. If the expenses of an artist are genuine and verifiable, no limit should be imposed on them. A year of travel or research, often including the paying

[Translation]

obligés de donner des leçons aux enfants et parents du protecteur, de donner des cours à des sociétés savantes et de participer à des réceptions, privées ou officielles, alors qu'ils auraient préféré travailler chez-eux à leurs poèmes, à leur peinture ou à leur musique.

La cinquantaine d'heures que je consacre hebdomadairement à écrire de la poésie auraient pu être consacrées à ma famille ou auraient pu me permettre de gagner largement ma vie dans une entreprise de consultants ou encore de gravir les échelons de la hiérarchie universitaire. Peut-être aurais-je même songé à briguer la direction du Parti libéral. La société pourrait à tout le moins me traiter comme un travailleur sérieux et me permettre de défalquer mes frais de mes revenus.

Des frais importants sont occasionnés par les déplacements que je dois faire tant au Canada qu'à l'étranger. Les voyages sont pour moi source d'inspiration et d'information et me permettent en outre de rencontrer tout sorte de gens. Au cours de mes voyages, je fais de la recherche dans les archives, je m'entretiens avec la population locale et avec des écrivains avec lesquels je parle poésie et à l'occasion aussi au sujet de l'intervention de l'État. Je ne suis pas un millionnaire qui me prélassé sous les tropiques soit disant pour composer des sonnets sur les mérites de tel ou tel écran solaire. Il faut plutôt me considérer comme un ambassadeur culturel sans solde, qui accepte de descendre dans les hôtels les plus modestes, de manger dans des restaurants de troisième ordre pour recueillir des idées des impressions qui me permettront d'écrire des poèmes. Si le fisc considère que voyager est pour moi un luxe et non pas une nécessité, j'en souffrirai mais mon pays aussi.

En 1981 j'ai organisé un voyage en Chine pour sept écrivains canadiens. Cela m'a coûté des mois de travail, sans parler des milliers de dollars de frais et de manque à gagner. À l'issue de ce voyage, un mémoire sur les droits d'auteur a été rédigé à l'intention du ministère de la Consommation et des Corporations; on a également publié un livre intitulé: *Mémoire de la bande des sept*; en outre ce voyage a permis d'amorcer différents projets d'écriture et de traduction sans parler des échanges culturelles; tout ceci a grandement amélioré les rapports entre nos deux pays ce qui se traduira certainement par des échanges commerciaux accrus.

Je voudrais terminer sur une note positive. Le Conseil des arts du Canada fait beaucoup pour encourager et promouvoir les arts. Or, des mesures fiscales punitives vont dans le sens contraire des objectifs du Conseil des arts. Peut-être qu'on peut pendant un certain temps voler à Pierre pour payer Paul dans ce monde étrange des relations fédérales provinciales; mais s'il faut imposer injustement aux artistes pour relancer une économie défaillante, cela aura pour effet d'aliéner davantage encore les artistes et à la longue de miner notre culture.

J'appuie la proposition du Conseil des arts en vue de modifier la Loi sur l'impôt, bien que le plafond de 5,000\$ de frais déductibles soit à mon avis tout à fait insuffisant. Si les dépenses d'un artiste sont réelles et vérifiables, on ne devrait y fixer aucune limite. Une année de voyages ou de recherche, y compris souvent les frais d'une aide quelconque ou de fournitu-

[Texte]

out of cash for assistance of one sort or another or for supplies, can cost a writer his savings or half his other income. Personally, I do not believe the writer should be set apart from the rest of society by complete immunity to taxation. We have no desire to claim special status of that sort—I speak personally here—even while acknowledging the special nature of our task and our commitment to the culture we serve and draw nourishment from. However, we do believe art should be either redefined in the Act as a unique form of activity whose business is to produce value, not profit, or that the nature of business itself should be redefined.

• 1125

The Chairman: Thank you, Mr. Geddes. I can assure you that in a Liberal leadership race a good poet would be worth more than rubies to our party, so you would be quite welcome to throw your hat in the ring.

Is there another . . . ?

Mr. J. Wilson (Executive Director, League of Canadian Poets): If I might speak quite briefly . . .

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. J. Wilson: —because I understand Mr. Crombie has to leave shortly. First of all, Canada, in the matter of poets, is extremely generous; according to ill-defined but purportedly UNESCO statistics, we have a higher proportion of support for poetry than any other country in the world. This is a very good thing, because poets cannot expect very much real income at the best of times. A large proportion of the members of the League of Canadian Poets are connected with the academic world; those who are not, who are committed entirely to their writing, are living in absolute poverty. I can assure you that they, nevertheless, are all professional writers.

You have discussed how you might assign a professional status to a writer. In the case of the league, we generally assume that publication is the most significant evidence, not income. I can tell you that in recent conversations with one of Canada's most senior poets I discovered that he has never made more than \$2,000 in any year from his books—from his royalties or his permissions. That is a substantially higher figure than the average. There are one or two who have crossed into the realm of media stardom and I am sure their incomes would be in excess of that, but those writers who are known by their creative writing alone cannot hope to make a great income. Another poet, a recent winner of the Governor General's Award, assures me that he has never made more than \$250 per annum from his royalties on a dozen titles in print, which, for all their cultural significance, may never achieve an edition greater than 1,000 copies.

You have heard already very substantial, well thought out briefs from the Canada Council and the Canadian Conference of the Arts. I feel that both the Writers' Union and the League would be strongly inclined to support those.

[Traduction]

res peut coûter à un écrivain ses épargnes ou la moitié de son autre revenu. Personnellement, je ne crois pas que l'écrivain doit être mis à part du reste de la société en étant complètement protégé de l'imposition fiscale. Nous ne souhaitons pas du tout revendiquer un statut spécial de ce genre—je parle ici en mon nom personnel—tout en reconnaissant la nature spéciale de notre tâche et de notre engagement à la culture que nous servons et à laquelle nous nous alimentons. Toutefois, nous croyons qu'il faut soit redéfinir l'art dans la loi comme forme unique d'activités dont le but est de produire une valeur et non pas des bénéfices, ou encore qu'on redéfinisse la nature même de l'objectif.

Le président: Merci, monsieur Geddes. Je puis vous assurer que dans une course à la chefferie libérale, un bon poète vaudrait beaucoup plus que des rubis pour notre Parti, et donc vous êtes cordialement invité à vous lancer dans la course.

Y a-t-il encore . . . ?

M. J. Wilson (directeur général, Ligue des poètes canadiens): Puis-je dire quelques mots brièvement . . .

Le président: Monsieur Wilson.

M. J. Wilson: . . . car si je comprends bien, M. Crombie doit partir bientôt. Tout d'abord, en ce qui concerne les poètes, le Canada est extrêmement généreux; selon des statistiques mal définies mais réputées venir de l'UNESCO, nous accordons un pourcentage plus élevé d'appui à la poésie que tout autre pays du monde. C'est là une chose excellente, car les poètes ne peuvent espérer, même dans les conditions les plus optimistes, un revenu réel très élevé. Un grand pourcentage de membres de la Ligue des poètes canadiens ont des liens avec le monde universitaire; ceux qui n'en ont pas, ceux qui se consacrent uniquement à écrire, vivent dans la pauvreté la plus absolue. Néanmoins, je puis vous assurer qu'il s'agit dans tous les cas d'écrivains professionnels.

Vous avez discuté de la question d'accorder un statut professionnel à l'écrivain. D'une façon générale, à la Ligue, nous supposons que c'est la publication qui constitue la preuve la plus probante, et non pas le revenu. Je peux vous dire qu'au cours de conversations récentes avec l'un des poètes les plus anciens du Canada, j'ai appris qu'il n'avait jamais tiré plus de 2,000\$ par année de ses livres—droit d'auteur ou permissions. C'est là un chiffre considérablement plus élevé que la moyenne. Un ou deux écrivains connaissent la gloire grâce aux médias, et je suis persuadé que leur revenu dépasse ce chiffre, mais les écrivains qui ne sont connus que pour leurs écrits créatifs, ne peuvent espérer en tirer un revenu élevé. Un autre poète, un lauréat récent du prix du Gouverneur général m'assure qu'il n'a jamais gagné plus de 250\$ par année en droit d'auteur sur une douzaine de titres imprimés lesquels, malgré toute leur importance culturelle, ne seront probablement pas tirés à plus de 1,000 exemplaires.

Vous avez déjà entendu les mémoires très importants et bien pensés du Conseil des arts et de la Conférence canadienne des arts. J'estime que et l'Union des écrivains et la Ligue seraient fortement portées à appuyer ces mémoires.

[Text]

There are two areas where we see questions arising for our members. One is on the reasonableness of profit on a business that simply will not turn a profit, there is so little income involved, and yet it is a second professional income. Particularly in the case, I suppose, of creative writers, perhaps all writers, the making of art and its exposition are really part and parcel of the same profession. At the moment, frequently writers must keep that second income separate from teaching. Possibly that is a false assumption.

The second thing we notice is that the appropriateness of our tax measures is in question. Because of necessity, I think, in the writing profession income will fluctuate wildly while new work is in germination.

Those are the two points I would like to make about the Income Tax Act itself.

I would like also to remind the committee that possibly there are other measures, beyond the Income Tax Act itself, that might give relief to artists. I know you have been discussing payment for public use, it has come up in the committee. We spent 40 years in the desert waiting for a new Copyright Act and instead of getting manna from heaven we are getting *manana* from the government.

In Sweden, I believe, there is essentially a civil list, where a senior artist is recognized and given a base salary and allowed to keep additional income, provided that output is maintained. Although there is a division of opinion on this, there has been some suggestion that unemployment insurance might be made accessible to artists. Lastly, I think it was Mr. Gourd from this committee who proposed that we should have a higher level of absolute relief from tax in the case of artists.

Thank you very much.

The Chairman: Okay. Thank you. A good brief, I think, and I appreciate hearing from you.

Mr. Crombie, if you will, for 20 minutes.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman.

Let me also extend my congratulations to the deputation this morning. I am very pleased to see them. As a person who also has rejections, I understand that category of human endeavour.

• 1130

First of all, Mr. Wilson, I think you said Canada's support is one of the best or the best, and then you went on to explain how bad it was. I am not clear; what kind of support?

Mr. J. Wilson: Yes. The Government of Canada, through its arm's length agency, has carried them very deliberately...

[Translation]

Nous estimons que des questions se posent pour nos membres dans deux domaines. Tout d'abord, est-il raisonnable d'espérer des bénéfices dans une entreprise qui ne donne tout simplement pas de bénéfices, puisqu'il y a si peu de revenus en jeu, et pourtant il s'agit d'un deuxième revenu professionnel. C'est particulièrement le cas je suppose des auteurs imaginatifs, peut-être de tous les écrivains, la production de l'art et son exposition constituant en réalité des éléments de la même profession. À l'heure actuelle, il arrive fréquemment que des écrivains doivent maintenir leur deuxième revenu séparé de l'enseignement. Il s'agit peut-être d'une hypothèse fausse.

Deuxièmement, nous constatons que le bien-fondé des mesures fiscales est en question. Par nécessité, je crois, dans la profession, les revenus varient énormément pendant la germination d'une nouvelle oeuvre.

Voilà les deux points que je tenais à faire valoir au sujet de la Loi de l'impôt sur le revenu même.

Je tiens également à rappeler aux membres du Comité qu'il existe peut-être d'autres mesures, outre celles rattachées à la Loi de l'impôt sur le revenu, qui pourraient soulager les artistes. Je sais qu'il a été question devant le Comité du paiement de droits d'utilisation publique. Nous avons passé 40 ans dans le désert à attendre une nouvelle loi des droits d'auteurs et plutôt que de voir descendre la manne du ciel, nous n'obtenons que *manana* du gouvernement.

En Suède, je crois qu'il existe en fait une liste civile, par laquelle on reconnaît un artiste établi et grâce à laquelle on lui accorde un salaire de base et on lui permet de garder tout revenu supplémentaire à condition que sa production se maintienne. Bien que les avis soient partagés à ce sujet, certains ont suggéré que les artistes soient admissibles à l'assurance-chômage. Enfin, je crois que c'est M. Gourd du présent Comité qui a proposé que nous devrions offrir aux artistes un niveau plus élevé d'exemption absolue face à l'impôt.

Merci beaucoup.

Le président: Très bien. Merci. Un bon mémoire je crois, et j'ai été heureux de vous entendre.

Monsieur Crombie, si vous le voulez bien, 20 minutes.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président.

Permettez-moi aussi de féliciter la délégation de ce matin. Je suis très heureux de la voir. Ayant moi-même subi des rejets, je comprends cette catégorie d'entreprise humaine.

Tout d'abord, monsieur Wilson, je crois que vous avez dit que l'appui que donne le Canada est l'un des meilleurs ou le meilleur, et ensuite vous nous avez expliqué à quel point c'était mauvais. Je ne comprends pas très bien; de quel genre d'appui s'agit-il?

M. J. Wilson: Oui. Le gouvernement du Canada, grâce à un organisme qui lui est lié directement, les a appuyés très délibérément...

[Texte]

Mr. Crombie: Through the Canada Council.

Mr. J. Wilson: —and through the Ontario Council as well.

Mr. Crombie: All right. Could I get into the question of harassment and ask you whether or not the harassment has come as a consequence of the confusion over the application of the law, or has there also been a change in the attitude and behaviour of tax people in the last while?

Mr. Gilbert: Yes. There has definitely been a change in attitude and behaviour. When I was audited in February 1983, no one told me that I was under investigation as to whether or not I was actually a writer. That came out in the course of the audit. I suddenly stopped the auditor and I said, excuse me, but just what are we trying to determine here? I was called down, with little bags of receipts, and so on—scurried around with my pieces of paper, for travel here, and this and that. One expects to be audited periodically. You are going to get tagged now and again. But then the questions I was being asked did not pertain to that. They pertained to whether or not I was in business. I had my books and my published works with me, and I just took them out and dumped them on the table. So you cannot do that; it is a hobby. And that stopped it at that point.

But what I have been getting, from all the people who contacted me, is an inability to get information, inability to find out what they want. People keep changing auditors. You talk to one auditor and you call up the next day and there is another auditor. There is an inability to see the person who is doing the investigating, in addition to being told that you are not a business. So I think it is a combination of both a reinterpretation of reasonable expectation of profit, as well as just suddenly becoming very hard-nosed, unapproachable and unco-operative.

My accountant, said, do not worry about it; they are not really after a lot. Just go down. They are just doing their job. After I told him what had happened and he spoke to them, he said, good Lord, this is incredible. I was in the first wave, and now he has 20-30 clients in the arts who are going through this same procedure.

Mr. Geddes: My own case was slightly different. I was audited last summer, and partially because I have been running a small business—I started a small publishing company three years ago. In the course of that discussion, there was never any question about my eligibility as an artist. So I speak on behalf of others today who have suffered unduly. Probably the difference is that I call myself a writer and I can declare between \$5,000 and \$10,000 income from being a middle man of literature, from editing and doing related tasks. If I were only declaring my income from poetry, they might well put me in that other category of the writer who is conducting a dubious business. So I think there obviously are still some tax auditors who are interpreting the law in the old and broader way. At least one.

[Traduction]

M. Crombie: Par le Conseil des arts.

M. J. Wilson: ... et par le Conseil des arts de l'Ontario aussi.

M. Crombie: Très bien. Puis-je parler du harcèlement et vous demander s'il y a eu harcèlement à la suite de la confusion qui règne dans l'application de la loi, ou y a-t-il eu des changements dans l'attitude et le comportement des fonctionnaires de l'impôt ces derniers temps?

M. Gilbert: Oui. Il y a un changement très marqué de l'attitude et du comportement. Lorsque j'ai fait l'objet d'une vérification au mois de février 1983, personne ne m'avait dit que je faisais l'objet d'une enquête en vue d'établir si j'étais ou non vraiment un écrivain. C'est ressorti au cours de la vérification. J'ai tout à coup arrêté le vérificateur et je lui ai dit, excusez-moi, mais qu'est-ce qu'on essaie au juste de voir ici? On m'avait convoqué, avec des petits sacs de reçus, etc.—je m'étais dépêché à me préparer en apportant mes pièces justificatives, pour un voyage ici, pour ceci pour cela. On s'attend à faire l'objet d'une vérification de temps à autre. Toutefois, les questions qu'on me posait n'avaient rien à voir avec cela. Au contraire, cela avait à voir avec le fait que j'étais ou n'étais pas une entreprise. J'avais mes livres, mes oeuvres publiées avec moi, et je les ai tout simplement pris et jetés sur la table. Vous ne pouvez pas faire ça; c'est un passe-temps. Cela a mis fin à l'affaire.

Néanmoins ce que j'entends de tous ceux qui ont communiqué avec moi, c'est qu'il est impossible d'obtenir des renseignements, de savoir ce que l'impôt veut. On change constamment de vérificateur. Vous parlez à l'un un jour, vous rappelez le lendemain, et c'est un autre. Il est impossible de voir la personne chargée de l'enquête, en plus de se faire dire que l'on n'est pas une entreprise. C'est donc à mon avis un mélange des deux, une réinterprétation d'espoir raisonnable de profit ainsi que le simple fait tout à coup de devenir beaucoup plus buté, inapprochable et peu coopératif.

Mon comptable m'avait dit, ne t'en fais pas; ils ne cherchent pas vraiment grand-chose. Vas-y tout simplement. Ils font simplement leur travail. Après que je lui ai raconté ce qui s'était passé et qu'il leur ait parlé, il m'a dit, mon dieu, c'est incroyable. J'étais de la première vague, maintenant il a 20, 30 clients du domaine des arts qui subissent la même procédure.

M. Geddes: Mon propre cas a été légèrement différent. J'ai fait l'objet d'une vérification l'été dernier, et en partie parce que j'exploitais une petite entreprise—j'ai mis sur pied une petite maison d'édition il y a trois ans. Au cours de la discussion, on n'a jamais mis en doute ma qualité d'artiste. Je parle donc ici aujourd'hui au nom des autres qui ont souffert indûment. La différence provient probablement du fait que je m'appelle un écrivain et que je déclare des revenus d'entre 5,000\$ et 10,000\$ comme intermédiaires de la littérature, comme éditeur et pour tâches connexes. Si je ne déclarais que mes revenus tirés de la poésie, il se peut fort bien qu'on me mettrait dans cette autre catégorie de l'écrivain qui brasse des affaires douteuses. Je crois donc qu'il est évident qu'il reste encore quelques vérificateurs fiscaux qui interprètent la loi de la façon plus ancienne et plus large. Enfin il y en a au moins un.

[Text]

Mr. Crombie: All right. You did not mention the word moratorium. Do you support a moratorium until we have dealt with the matter?

Mr. Gilbert: I think what we really want is to have the matter dealt with.

Mr. Crombie: Sure.

Mr. Gilbert: But if we cannot get the matter dealt with, then a moratorium is much better than . . .

Mr. Crombie: A moratorium while we are dealing with it.

Mr. Gilbert: —to continue . . . There are people who are not working. There are people whose work has stopped. One senior writer in Canada recently told me that she was not going to declare deductions on several research trips that she did this year, and her writing is one that absolutely requires research trips, because she was simply afraid that Revenue Canada would come after her. So she is taking legitimate deductions and not declaring them because she is scared. That is what is going on. So, yes, I think we need a moratorium.

Mr. J. Wilson: The fright is a persistent part of the scene right now. There is no question about it.

• 1135

Everyone is talking about this, and everyone is very nervous about what might happen, and of course we are coming to the end of a cycle.

Mr. Crombie: Yes.

Mr. J. Wilson: Tax returns are going in now.

Mr. Crombie: Yes. Okay.

Mr. J. Wilson: We would support a moratorium.

Mr. Crombie: That is why I asked about the moratorium.

Could I go to a question of definition of an artist? You have talked about UNESCO, but the definition you have given matches in a number of respects the definition of an artist given by the Canada Council. Is that a definition you support? There are about 11 . . .

Mr. Geddes: We would not want every one of these criteria to be applied.

Mr. Crombie: Yes.

Mr. Geddes: Maybe a couple of those criteria. I think there would be very few artists in this country who would not be able to stand up to any two of those criteria. Some may not have received Governor General's awards but may be bona fide teachers, published and reviewed on a regular basis. So I would assume that a fair combination of those would be legitimate.

Mr. Crombie: Okay.

Mr. Gilbert: My other hat, the hat that keeps the money coming in, is my professor of philosophy at York University

[Translation]

M. Crombie: Très bien. Vous n'avez pas parlé de moratoire. Appuyez-vous l'idée d'imposer un moratoire jusqu'à ce que nous ayons réglé cette affaire?

M. Gilbert: Je crois que ce que nous voulons, c'est en fait que l'on règle la question.

M. Crombie: Parfaitement.

M. Gilbert: Toutefois, si c'est impossible, alors un moratoire serait de loin préférable à . . .

M. Crombie: Un moratoire pendant que nous étudions la question.

M. Gilbert: . . . la continuation . . . Il y a des gens qui ne travaillent pas. Il y en a d'autres dont le travail s'est arrêté. Un écrivain connu au Canada m'a dit récemment qu'elle n'avait pas demandé de déductions pour plusieurs voyages de recherches qu'elle a effectués cet année, et pourtant ces écrits exigent absolument de tels voyages de recherches, parce qu'elle avait tout simplement peur que le ministère du Revenu s'en prenne à elle. Elle ne se prévaut donc pas de déductions légitimes parce qu'elle a peur. C'est ce qui se passe. Donc je crois en effet qu'il nous faut un moratoire.

M. J. Wilson: La crainte fait constamment partie de la scène actuellement. Cela ne fait aucun doute.

Tout le monde en parle, tout le monde craint que cela arrive, et bien sûr, nous voyons la fin d'un cycle.

M. Crombie: Oui.

M. J. Wilson: C'est l'époque des déclarations d'impôt actuellement.

M. Crombie: Oui. Très bien.

M. J. Wilson: Nous appuyons un moratoire.

M. Crombie: C'est pourquoi je vous ai demandé ce que vous pensez d'un moratoire.

Puis-je maintenant poser une question sur la définition d'un artiste? Vous avez parlé de l'U.N.E.S.C.O., mais la définition que vous nous avez donnée ressemble à plusieurs égards à la définition d'un artiste que nous a donné le Conseil des Arts. Est-ce la définition que vous appuyez? Il y a environ 11 . . .

M. Geddes: Nous ne voulons pas que soit appliqué chacun de ces critères.

M. Crombie: Oui.

M. Geddes: Peut-être quelques critères. Je crois qu'il y a très peu d'artistes au pays qui ne pourraient pas répondre à n'importe lequel de ces critères. Certains n'ont peut-être pas reçu de prix du gouverneur général, mais sont des professeurs accrédités, dont les oeuvres sont publiées et font l'objet de critiques de façon régulière. Je crois donc qu'il serait légitime de combiner quelques-uns de ces critères de façon équitable.

M. Crombie: Très bien.

M. Gilbert: Mon autre métier, celui qui fait rentrer l'argent, c'est celui de professeur de philosophie à l'Université York, et

[Texte]

hat, and professionally speaking I can tell you that you will not be able properly to define what is an artist if we think about the history of philosophy and consider that this definition has been bandied about for a very, very long time. What we are looking at are guidelines, not definitions, and if we think of them as guidelines, so that an exceptional case will not be excluded but will be considered, then I do not think we have much of a big problem at all really.

Mr. Geddes: Could I say one more thing about that? Before I actually had a T-4 slip that I could include in my income tax with income from writing I had been writing for 10 years and doing a very expensive apprenticeship with enormous costs for books, enormous costs for training and for time spent taken away from other incomes and so on. So the penalization after one actually has T-4 slips to show for one's effort is a double kind of penalty because it ignores completely that whole period of apprenticeship. So that brings to mind the question of whether or not intent is a significant factor. That was the portrait of the artist in training. That whole period possibly ought to make the government reconsider the definition to provide at least some benefit latterly for those years of apprenticeship, which may mean a more substantial base for deductions.

The Chairman: That is a very good point.

Mr. Crombie: Okay. I gather, then, that you support the dual status for artists and a choice of being fully self-employed.

I did not notice a comment on access to unemployment insurance.

Mr. J. Wilson: There are differences of opinion as to whether that is desirable or not.

Mr. Geddes: John mentioned that. My own view is that that is to sell out immediately. It is demeaning. For an artist who is fully employed suddenly to be called someone who is unemployed is demeaning. We are fully employed.

We must do it differently. Call it a minimum wage or call it whatever you want if you are going to do something along that line, but do not call it unemployment.

Mr. Crombie: Actually, those are all the questions I had, Mr. Chairman.

The Chairman: Good. Good information was drawn out there.

Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: I presume when you are speaking for poets you are talking about people who write poetry. Virtually none of them, I presume, can make any kind of living working full time as poets?

Mr. Geddes: Very few, unless their poetry becomes a lyric. If they become, as Leonard Cohen did, musicians and sell their poems as songs...

[Traduction]

comme professionnel, je peux vous dire que vous ne serez pas capable de bien définir ce qu'est un artiste, si l'on se rappelle l'histoire de la philosophie et que l'on songe que cette définition fait l'objet de débats depuis extrêmement longtemps. Ce que nous recherchons, ce sont des directives, et non des définitions, et si nous les envisageons comme des directives, de façon à ne pas exclure un cas exceptionnel mais bien plutôt de l'examiner, alors je ne crois pas que nous ayons vraiment de graves problèmes.

M. Geddes: Puis-je dire quelque chose à ce sujet? Avant de pouvoir inclure dans ma déclaration d'impôt un T-4, provenant de mon revenu comme écrivain, cela faisait 10 ans que j'écrivais, que je faisais un apprentissage très coûteux pour ce qui est du coût énorme des livres, des coûts énormes de la formation et du temps consacré à l'écriture et non pas à gagner d'autres revenus. Donc d'être pénalisé après qu'on a bel et bien des T-4 pour montrer le fruit de ses efforts, c'est un peu une pénalité double, puisque l'on ne tient absolument pas compte de toute la période d'apprentissage. Je me demande donc si l'intention ne constitue pas un facteur important. Il y a le portrait de l'artiste pendant sa formation. Le gouvernement devrait peut-être tenir compte de toute cette période en repensant sa définition afin d'offrir au moins subséquemment des avantages au nom de ces années d'apprentissage, par exemple une base plus importante de déductions.

Le président: C'est unexcellent point.

M. M. Crombie: Très bien. J'en conclus donc que vous appuyez le statut double pour les artistes et la possibilité d'être tout à fait un employé autonome.

Il me semble que vous n'avez rien dit au sujet de l'accès à l'assurance-chômage.

M. J. Wilson: Les opinions sont partagées quant à savoir si cela est souhaitable ou non.

M. Geddes: John l'a mentionné. A mon avis, c'est se vendre complètement. C'est dévalorisant. Pour un artiste qui travaille à plein temps de se retrouver chômeur, c'est dévalorisant. Nous travaillons à plein temps.

Il faut procéder différemment. Parlons d'un salaire minimum ou d'autre chose si vous voulez si vous avez l'intention de faire quelque chose dans ce genre, mais ne parlez pas de chômage.

M. Crombie: En fait, c'étaient là mes questions, monsieur le président.

Le président: Parfait. Vous avez fait ressortir de bons renseignements.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Je présume que lorsque vous parlez au nom des poètes, vous parlez au nom de ceux qui écrivent de la poésie. Je présume qu'à toutes fins pratiques, aucun ne peut gagner sa vie comme poète à plein temps?

M. Geddes: Très peu, à moins que leurs poésies ne soient mises en chansons. S'ils deviennent, comme Leonard Cohen l'a fait, des musiciens, et vendent leurs poésies comme chansons...

[Text]

Mr. Orlikow: But that would be an exception?

Mr. Geddes: That is right. Our society would reward Rod MacEwen, the lowest form of poet, because he sells 40 million copies of his books, but it does not reward those running in the direction of Yeats and the great poets.

Mr. Gilbert: The same is true for writers of books, novels and non-fiction. Very, very few can earn a living from it.

• 1140

Mr. Orlikow: In other words, the poets you are talking about earn most of their living by doing other things; by teaching or . . .

Mr. Geddes: Free-lance journalism.

Mr. Orlikow: So what you are concerned about, as have been groups who came before us earlier, such as the artists and the actors and so on, is that what Revenue Canada is doing is saying that expenses which you incur having to do with your poetry are frequently disallowed when you claim those expenses in calculating your income tax and try to use them as a deduction.

Mr. Geddes: That is right.

Mr. Orlikow: So in that situation you are in pretty well the same position as the other groups who have come here; the writers and so on.

Just on the unemployment insurance, when we are talking about unemployment insurance you are saying since you do not work full-time in your earned income as poets, therefore you do not want unemployment insurance as poets. I presume you are not opposed to unemployment insurance if, for example, the poet is teaching in a school . . .

Mr. Geddes: That is right.

Mr. Orlikow: —or as a professor in a university or is working for a publishing company. For that you want the same treatment as everybody else.

Mr. Geddes: Yes, of course. It just seems to me to be against our better interest to think of art as a form of unemployment, which the government presently considers it.

Mr. J. Wilson: The point with unemployment insurance and access to it, though, should be that we are thinking of art as a form of employment. It is just the reverse, in fact. When we are discussing unemployment, it is unemployment insurance we are talking about. Yet the creative process does not stop, no matter how hungry the artist is. It has been demonstrated throughout history that many, many great artists have ended up starving in gutters. They have never stopped creating.

Mr. Orlikow: But the point I am trying to get clear is that you understand, I presume, that unemployment insurance is financed through premiums paid by the employer and the employee for the work they are getting paid for . . .

Mr. Geddes: That is right.

[Translation]

M. Orlikow: Mais ce serait là l'exception.

M. Geddes: En effet. Notre société est prête à récompenser Rod MacEwen, le poète de la catégorie la plus basse, parce qu'il vend 40 millions d'exemplaires de ses livres, mais ne veut pas récompenser ceux qui suivent les traces de Yeats et des grands poètes.

M. Gilbert: Il en est de même des auteurs de livres, de romans et d'oeuvres d'imagination. Très peu peuvent y gagner leur vie.

M. Orlikow: En d'autres termes, les poètes dont vous parlez gagnent la plus grande partie de leur subsistance en faisant autre chose; en enseignant ou . . .

M. Geddes: Dans le journalisme à la pige.

M. Orlikow: Donc, vous vous inquiétez, comme les groupes qui ont comparu avant vous, tel que ceux représentant les artistes et les acteurs, etc, du fait que le ministère du Revenu va prétendre que les dépenses que vous engagez dans le cadre de votre poésie sont fréquemment inadmissibles lorsque vous les déduisez de votre revenu pour fin d'impôt.

M. Geddes: En effet.

M. Orlikow: Donc de ce point de vue, vous êtes plus ou moins dans la même situation que les autres groupes qui ont comparu; les écrivains, etc.

Au sujet de l'assurance-chômage, lorsque vous en parlez, vous dites que puisque vous ne travaillez pas à plein temps comme poètes, vous ne voulez pas recevoir l'assurance-chômage comme poètes. Je présume que vous ne vous opposez pas à l'assurance-chômage, si par exemple, un poète enseigne dans un école . . .

M. Geddes: En effet.

M. Orlikow: Ou comme professeur à l'université ou travaille pour un éditeur. Dans de tels cas, vous voulez être traités comme tout le monde.

M. Geddes: Oui, évidemment. Il me semble tout simplement que cela va à l'encontre de notre intérêt de voir l'art comme une forme de chômage comme le fait actuellement le gouvernement.

M. J. Wilson: Le point essentiel de l'assurance-chômage et de l'admissibilité cependant, devrait être que nous envisageons l'art comme une forme d'emploi. C'est tout à fait le contraire en fait. Lorsque nous parlons du chômage, c'est de l'assurance-chômage dont nous parlons. Pourtant le processus créatif n'arrête pas, même si l'artiste a très faim. L'histoire nous montre que de nombreux grands artistes ont fini par crever de faim dans la rue. Ils n'ont jamais cessé de créer.

M. Orlikow: Néanmoins ce que j'essaie de préciser, c'est que vous comprenez, je présume, que l'assurance-chômage est financée à même les cotisations versées par l'employeur et l'employé pour un travail rémunéré . . .

M. Geddes: En effet.

[Texte]

Mr. Orlikow: —and therefore those who get paid for whatever they do are entitled to unemployment insurance. What you are saying is the poet who does not get paid—certainly does not get paid regularly—for his poetry—you do not think the unemployment insurance system covers him or her.

Mr. J. Wilson: No, it is self-employment without enough income.

Mr. Orlikow: Okay.

Those are all the questions I have, Mr. Chairman.

Let me just say that the reason we have so few questions is that your situation is very similar to the situation of the other delegations we have heard, who have much the same problems.

The Chairman: Thank you, Mr. Orlikow.

I have a few questions of my own. If I am not mistaken, you are saying you would define a professional activity in your art as someone who is under publication or has received some income perhaps prior to publication. Would that be an accurate description?

Mr. Gilbert: No. I would define "professional activity" as someone who is attempting to achieve that or has achieved it. Very few books are published already under contract. Most of the time, especially in fiction, you write the book and then you keep your fingers crossed and try to market it and start work on the next one. So it is highly speculative in that way.

With some non-fiction, it is true, you can get a contract in advance. With some fiction, if you are a name, a high-profile writer, you may very well have several books under contract. But for most of us, we do not; and in consequence you are writing a book and hoping to get it published. And that is "professional activity", whether there is a contract on the book or not. I think that is important, because there has been some confusion at Revenue Canada about this.

• 1145

The Chairman: I do not want to be argumentative but I want to bring you back to your own territory here. The Writers Union, if I am not mistaken, does not admit people until they either have a contract or a book.

Mr. Gilbert: That is right.

The Chairman: So, now, if you are having this difficulty, how can you expect the tax department to look at a manuscript and to determine that it is professional.

Mr. Gilbert: We have no difficulty. We are a union of published writers; the tax department is trying to define who is working as a writer. There are two different definitions.

The Chairman: Okay, I accept that. What I am trying to get at here is the simplest possible way, sort of following up your caution to the committee a moment ago that we will never be

[Traduction]

M. Orlikow: ... et par conséquent, ceux qui sont rémunérés pour ce qu'ils font ont droit à l'assurance-chômage. Ce que vous dites, c'est que le poète n'est pas payé—et certainement pas régulièrement—pour sa poésie—et donc vous ne pensez pas qu'il ou elle est protégé par le Régime d'assurance-chômage.

M. J. Wilson: Non, c'est un emploi autonome sans revenu suffisant.

M. Orlikow: Très bien.

Ce sont les questions que j'avais, monsieur le président.

Permettez-moi simplement d'ajouter, que si nous avons si peu de questions, c'est que votre situation est très semblable à celle des autres délégations que nous avons entendues qui ont plus ou moins les mêmes problèmes.

Le président: Merci, monsieur Orlikow.

J'ai quelques questions moi aussi. Sauf erreur, vous dites que vous définissez une «activité professionnelle» dans votre art, comme étant pratiquée par quelqu'un dont l'oeuvre a été publiée ou qui a reçu un certain revenu avant la publication. Est-ce là une description juste?

M. Gilbert: Non. Je définis «activité professionnelle» comme étant celle de quelqu'un qui tente de réaliser cet objectif ou qui l'a réalisé. Très peu de livres sont publiés en vertu d'un contrat qui existe déjà. La plupart du temps, surtout dans le cas des romans, vous rédigez le livre et ensuite vous attendez et vous espérez le vendre et vous commencez à travailler au suivant. C'est donc extrêmement spéculatif.

Dans le cas de certaines autres oeuvres, il est vrai, vous pouvez obtenir un contrat à l'avance. Dans le cas de certains romans, si vous avez un nom, si vous êtes un auteur connu, il se peut fort bien que vous ayez plusieurs livres sous contrat. Toutefois pour la plupart, nous ne sommes pas dans ce cas; en conséquence, vous rédigez un livre et vous espérez le faire publier. Et c'est là une «activité professionnelle», qu'il y ait un contrat pour le livre ou non. Je crois que c'est important, car il semble régner une certaine confusion au ministère du Revenu à ce sujet.

Le président: Je ne veux pas argumenter inutilement, mais j'aimerais vous ramener à notre sujet d'étude. Pour faire partie de votre syndicat, la *Writers Union*, il faut, je crois, avoir publié un livre ou signé un contrat.

M. Gilbert: En effet.

Le président: Vous avez vous-même ce problème, comment pouvez-vous vous attendre à ce que le ministère du Revenu puisse, après avoir lu un manuscrit, décider si l'écrivain est professionnel?

M. Gilbert: C'est simple: notre syndicat regroupe les écrivains publiés; le ministère du Revenu essaie de voir qui travaille comme écrivain. Ce sont des définitions différentes.

Le président: Oui, j'en conviens. Compte tenu de la mise en garde que vous avez donnée au Comité il y a un moment, c'est-à-dire que nous ne pourrions jamais définir ce qu'est un artiste,

[Text]

able to define an artist, that we can perhaps produce guidelines, and I thought that was wise advice.

Mr. Gilbert: If I may, there seems to be a concern in what I have read of the proceedings of the committee about potential abuse of the system under Revenue Canada,

The Chairman: Yes, that is right.

Mr. Gilbert: I understand that; it is a problem, but I would like to point out that under the broad guidelines that I suggested, for someone to qualify and to try to pull, what we might call a scam, they would have to do an awful lot of work. They would have to sit down at a typewriter a couple of days a week and produce stuff that was not gibberish. I am saying to you, gentlemen, that if somebody wants to do this, more power to them. It is a very difficult way to save a few dollars on your taxes.

The Chairman: By the way, abuse is a problem and should not be underestimated. A great deal of time in the Income Tax Act is spent because of abuse. That time is spent because of experience with abusers. How can you draw an example. If you are a tailor making suits and each suit costs \$100 and the tax man takes \$40 out of that and your profit is another \$10, then if there is some way for you to knock off \$10 off the tax man, that represents doubling the number of suits, doubling your labour. There is an enormous incentive here and we have an obligation to try to keep taxes low, but we also have an obligation to watch that people do not keep them lower than necessary.

I wonder if we could combine a couple of ideas here. I want to toss these out to you. Suppose we were to do what you do and we say that someone who has income is a professional, but that there is a period of apprenticeship which we must recognize, perhaps questions of degree. There is the kind of apprenticeship you describe Mr. Geddes; there you really are not looking for a tax break. Then there is a period of preparation and work prior to getting an income. Someone might be planning, for example, to write a non-fiction book that involves travel. They would have a period of apprenticeship as a student; then they would actually undertake the expense of travelling; then they would get the income and the contract. They can take that expense from the travel now under the current Act and simply put it in the drawer until the contract comes along. I believe it is possible to carry that expense forward and to claim it. Would that satisfy you? You see, we are trying to cut out the grey areas. If we can come with a fairly straightforward set of standards to the tax department and we say, okay, somebody who earns income is a professional; it should not be "reasonable expectation of profit". Get rid of that idea. Go to the concept of income which is something the tax department can see and understand.

If we said that, what would we do to the newcomer, the first-time writer, the person who may have to travel and might have to incur typing expenses, research expenses, whatever else. How do we treat that person fairly? Suppose we just tell him, put it all in the drawer and then when you get some

[Translation]

j'essayais simplement de voir si nous ne pourrions pas nous entendre sur des directives; votre conseil était sage.

M. Gilbert: Si vous me le permettez, j'ai lu les délibérations du Comité et les députés semblent craindre des abus éventuels du régime fiscal.

Le président: Oui, en effet.

M. Gilbert: Je comprends; le problème existe mais j'aimerais vous dire que les lignes directrices très larges que j'ai proposées imposeraient énormément de travail à quelqu'un qui voudrait abuser du régime de cette façon. Cette personne devrait s'atteler à sa machine à écrire quelques jours toutes les semaines et écrire quelque chose qui se tient. Eh bien, messieurs, si quelqu'un veut procéder ainsi pour économiser quelques dollars d'impôt, tant pis.

Le président: Soit dit en passant, les abus sont un problème qu'il ne faut pas sous-estimer. Le ministère du Revenu consacre beaucoup de temps à repérer les abus. En effet, les personnes qui commettent ces abus ont beaucoup d'expérience. Procédons par exemple. Les complets que coupe un tailleur coûtent chacun \$100; le percepteur reçoit \$40 et votre profit s'élève à \$10; si vous pouviez trouver un moyen de réduire vos impôts de \$10, vous pourriez doubler le nombre de complets coupés vous pourriez travailler deux fois plus. La tentation est très forte; nous devons cependant maintenir les impôts au niveau le plus bas possible mais nous devons parallèlement veiller à ce que les gens n'essaient pas de les abaisser plus que nécessaire.

J'imagine que nous pourrions combiner quelques idées. Je vais vous les présenter. Supposons que nous donnions suite à vos recommandations et qu'une personne qui tire un revenu soit considérée comme un professionnel et qu'il y ait cette période d'apprentissage que nous devons reconnaître dans une certaine mesure. Je pense ici à l'apprentissage qu'a décrit M. Geddes; il ne s'agit pas tout à fait d'un abattement fiscal. Ensuite, il y a la période de préparation et de rédaction avant que le revenu ne commence à rentrer. Par exemple, quelqu'un peut vouloir écrire un livre spécialisé qui nécessite des voyages. Il y aura donc une période d'apprentissage comme pour un étudiant; ensuite, il faudra voyager et payer les dépenses; enfin, l'écrivain reçoit le revenu et signe le contrat. À l'heure actuelle, la loi permet de déduire les dépenses de voyage il suffit d'attendre que le contrat soit signé. Je crois qu'il est possible de reporter cette dépense et de la déduire. Cela répondrait-il à vos attentes? Vous voyez, nous essayons de faire disparaître les zones grises. Si nous pouvions présenter au ministère du revenu des normes simples selon lesquelles toute personne qui tire un revenu est un professionnel; il faudrait se débarrasser de la notion de la possibilité raisonnable de profit. Il faut plutôt s'attaquer au principe du revenu, chose que le ministère du Revenu peut comprendre.

Si nous recommandions cela, quelles seraient les répercussions sur le nouvel écrivain, celui qui devra peut-être voyager, qui devra faire face à toutes sortes de dépenses. Comment traiter ce nouvel écrivain justement? Si nous lui disions de conserver tous ses reçus pour pouvoir déduire ses dépenses lorsqu'il connaîtra un certain succès, qu'arriverait-il?

[Texte]

success, you are in the game; claim it then. What would happen if we did that?

Mr. Geddes: Well, there is one form of reward, I suppose, already there in part; that is the capital cost depreciation allowed for artists and professionals. At such a point as you can clearly make your case for being a professional, you can have your library assessed at how many thousand dollars and deduct 20% of this on a diminishing basis, so there is a small form of reward or recognition in that. Although I noticed that even my generous auditor was very concerned to determine how much was for personal use and how much was for professional use, and so wanted to go along and see if there were any cheap novels amongst the other books.

• 1150

Mr. Fisher: Amongst the other lofty ones.

Mr. Geddes: That is right.

I would say that your proposals are not bad; but yet, it is that grey period between the early apprenticeship and the time in which the book will be published that is often quite crucial to the writer too.

Mr. Fisher: Suppose Phyllis Grosskurth was writing her first book, that would have been her experience, would it not? She would have been preparing herself as a biographer and then she would have had her grant. She would have had her teaching income, her travel expenses, and whatnot. And if it were her first one, then under the system I am proposing, she could just save all of that and start applying it when...

Mr. Gilbert: One difficulty of course is that part of the cost of items is the tax deduction you are going to get off them when you do them. So it is quite possible. For example, I have had to invest in a word processor. Part of the price, when I am sitting down and figuring out what this is going to take off my income, is the deduction I will take as a capital cost depreciation. So that is part of it. Now we are saying that these people, who are presumably in the youngest part of the trade, will not be able to take advantage of that.

I think perhaps there should be some system whereby there might be a number of set years where one was allowed to take these deductions on eventual expectation of profit on a sort of research and development theory. I mean, you are doing it in industry; not everything that is spent is expected to immediately cash out in a profit. They do not have to wait until they come up with a product before they deduct the expenses in its research and development. I do not see why we should.

I am also concerned that we not confuse income and profit. I show income from writing much more often than I show profit from writing; also, not every year. In 1982, I had a wonderful year. I sold my novel; I did fairly well on it; I was very pleased. In 1983, because I have not made back any advances and I am not receiving any royalties and what have you, I have virtually nothing. And ever since income averaging was removed, I paid at a very high rate. But I get nothing the following year, so I could be taken off the list.

[Traduction]

M. Geddes: Il existe déjà les amortissements de coûts en capital pour les artistes et les professionnels. Lorsqu'un écrivain peut dire qu'il est vraiment professionnel, il peut faire évaluer sa bibliothèque et en déduire 20 p. 100 du coût pour ses impôts; il y a donc là une certaine forme de reconnaissance. J'ai cependant remarqué que même mon généreux vérificateur cherchait à savoir combien de livres avaient été achetés pour mon usage personnel et combien servaient dans un contexte professionnel; il voulait également savoir si j'avais des petits romans à l'eau de rose parmi les livres.

M. Fisher: Parmi vos livres plus sérieux.

M. Geddes: En effet.

Vos propositions sont intéressantes; cependant il demeure encore une zone grise entre le début de l'apprentissage et le moment auquel le livre sera publié; ce délai est souvent crucial pour l'écrivain.

M. Fisher: Supposons que Phyllis Grosskurth soit en train d'écrire son premier livre; tel aurait été son expérience, n'est-ce pas? Elle serait en train de préparer son travail de biographe et elle aurait reçu sa subvention. Elle recevrait son revenu d'enseignante, elle aurait ses dépenses de voyage, etc. Si elle était en train de rédiger son premier livre, dans le système que je propose, elle aurait pu conserver tous ses reçus et réclamer les déductions lorsque...

M. Gilbert: Le problème, c'est que lorsque vous achetez quelque chose, vous tenez compte de la déduction fiscale à laquelle vous aurez droit. Par exemple, j'ai dû m'acheter une machine de traitement de texte. Dans le calcul du prix de cette machine, j'ai tenu compte du dégrèvement que me permettra l'amortissement du coût en capital. Cela fait partie du prix de la machine. Nous disons maintenant à ces nouveaux écrivains, les plus jeunes, qu'ils ne pourront pas profiter de cela.

A mon sens, il devrait exister des règles fixant le nombre d'années pendant lesquelles on peut réclamer ces dépenses, compte tenu d'une attente éventuelle de profits; un peu comme on fait dans l'industrie pour la recherche et le développement; les dépenses ne sont pas toutes faites pour se transformer en profits. Les industriels n'ont pas à attendre la présentation d'un produit pour en déduire les dépenses de recherche et de développement. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas faire de même.

Il ne faudrait pas non plus confondre revenus et profits. Je tire, de ma profession d'écrivain, beaucoup plus souvent des revenus que des profits; je n'en tire cependant pas tous les ans. 1982 fut une année de vaches grasses. J'ai vendu mon roman, j'ai fait assez d'argent j'étais très content. En 1983, étant donné que je n'avais pas d'avance, que je ne recevais pas de droits d'auteur, je n'avais à peu près rien. Étant donné qu'on a interdit la méthode de l'établissement de la moyenne, j'ai payé pour 1982 passablement d'impôts. L'année suivante, cepen-

[Text]

Mr. Fisher: That is interesting. Can we look at forward averaging too? You know, you are entitled to sort of stick that money away. Of course, there is an affordability question here. If you cannot afford it, you cannot stick it away. But you are entitled to do that.

Mr. Gilbert: If you have a salaried income of any reasonable amount, in order to support your writing over the long run, forward averaging will save you dollars. I have worked it out six ways to Sunday.

The Acting Chairman (Mr. Crombie): Saving no dollars.

Mr. Gilbert: No dollars. You are essentially lending money to the government at a modest interest rate.

Mr. Fisher: Good interest rates.

Mr. Gilbert: Yes, but not as good as I give the bank.

Mr. Fisher: Better! You get better interest rates at . . .

Mr. Gilbert: Whatever it was it just did not work out.

Mr. Fisher: Okay, I appreciate that.

The only other question I would ask—if you follow this income thing through a little bit, instead of profit, the distinction between the two, when a writer receives an advance, is that usually a permanent payment?

Mr. Gilbert: Yes.

Mr. Fisher: Are groups like the Ontario Arts Council still extending grants based on publisher's recommendations?

Mr. Gilbert: Yes.

Mr. Fisher: So again, to qualify as a professional, we might be able to say, well, if you have received a grant because of your activity, or if you have received an advance on a royalty, or if you have actually had a contract, even if there is no exchange of money involved, then you are a professional.

Mr. J. Wilson: Yes, this happens quite often with poetry; that until you really have a reputation you may be forced to take a very small royalty or a percentage of the print run and sell them for yourself. It is a very uneconomic business.

Mr. Fisher: Now, we have a really big problem here that I want to ask you about. It is an uncomfortable problem, but I think we should ask about it.

If we are talking some of the income figures from royalties we have heard here—I think you mentioned, Mr. Geddes, \$250.00; that sort of thing. I think you mentioned, Mr. Geddes, \$250, that sort of thing. Then we are getting different kinds of statements about travel to China and word processors and really very big expenses.

[Translation]

dant, je ne recevrai rien, mon nom pourrait être retiré de la liste.

M. Fisher: C'est intéressant. Pourrions-nous parler de la méthode de l'étalement sur les années suivantes? Vous avez le droit de reporter votre revenu. Bien sûr, il faut voir si vous avez les moyens de le faire. Si vous n'en avez pas les moyens, vous ne pouvez pas reporter votre argent. Mais vous avez le droit de le faire.

M. Gilbert: Si vous recevez un salaire raisonnable, qui vous permet de vivre, l'étalement sur les années suivantes peut vous permettre d'économiser. J'ai fait tous les calculs possibles.

Le président suppléant (M. Crombie): Peu importe la dépense.

M. Gilbert: Peu importe. En fait, vous vous retrouvez à prêter de l'argent au gouvernement à un faible taux d'intérêt.

M. Fisher: À des taux d'intérêt intéressants.

M. Gilbert: Oui, mais pas aussi élevés que ceux que vous donne la banque.

M. Fisher: Au contraire! Vous recevez de meilleurs taux d'intérêt à . . .

M. Gilbert: Quoi qu'il en soit, cela ne s'appliquait pas.

M. Fisher: D'accord, je comprends.

J'aimerais poser une dernière question. Toujours au sujet de la distinction qu'il faut faire entre le revenu et le profit, lorsqu'un écrivain reçoit une avance, est-ce habituellement un paiement permanent?

M. Gilbert: Oui.

M. Fisher: Des groupes comme le Conseil des arts de l'Ontario se fondent-ils encore sur les recommandations des éditeurs pour offrir des subventions?

M. Gilbert: Oui.

M. Fisher: Donc, une fois de plus, pour être reconnu en tant que professionnel, on peut dire qu'on a reçu une subvention, une avance, des droits ou même qu'on a signé un contrat, même s'il n'y a pas eu d'échange d'argent. Dans ce cas on peut se dire professionnel.

M. J. Wilson: Oui, cette situation se produit souvent dans les cas de poètes; à moins d'avoir une réputation déjà bien faite, le poète doit souvent se contenter de très faibles droits ou d'un très faible pourcentage des ventes; il arrive parfois qu'il vende lui-même ses livres. C'est très peu économique.

M. Fisher: Nous en venons maintenant à un problème immense que j'aimerais vous présenter. La situation est un peu gênante, mais j'aimerais savoir votre avis.

Revenons au revenu de redevances dont vous nous avez parlé; monsieur Geddes, vous avez parlé de 250\$. Voilà maintenant que vous nous parlez de voyages en Chine, d'achats de machines de traitement de texte et de dépenses très élevées.

[Texte]

• 1155

How do I go to people in my riding and say that someone whose economic activity is \$250 a year should get a write-off like that?

Mr. J. Wilson: Okay. This brings me to the point I wanted to make earlier. We have related activities, in the case of poetry especially, where the royalties do not bring in the bucks but related things, ranging from public readings program through short-term residency sponsored by Canada Council to longer-term residencies, bring in the income. They are very clearly related. I know other groups have stressed this, that the performance or the accessibility to the public of the writer is integral to the career of the writer and they are mutually interdependent.

One of the problems we have in this country, both in the grant and in the tax end, is that we do not allow for *belles-lettres* at all. It is the critical activity. Artistic reputation leads to critical activity and critical income. This is a very important thing: they are related and the value of this is not represented through, say, a poet's royalties.

In the example I gave you the poet in question does earn a living, a poverty-stricken one but still going well, but not based on those royalties.

Mr. Geddes: I have addressed the question of worth and cost of art in spiritual and other terms. The church in this country gets incredibly great subsidies from government. The Catholic Church in Montreal owns half the city and yet they pay no tax on any of these properties.

What we are doing is a religious, a spiritual activity. A trip to China producing a book will add some measure... Tolstoy said a country's worth is to be determined by the book of its deeds and the book of its words. We provide for the book of its words, and a country without art is a dead country.

So you have to be able to say to these people that taxes are in fact promoting some form of spiritual growth in this country, and if a trip to China subsequently produces a number of books that add to the measure of what we are then this is value. It is not profit; it is value.

But then, as you know if you look at the arts in Canada, research has been done to prove that the arts are one of the big industries. The artist seldom is the one who makes the buck. That is the thing. There are these huge industries and enormous amounts of money being made through the arts, but the artist is not the one making it. So he is the low man on the totem pole. In other words, his work is making money for the culture, to put aside the whole spiritual question, but he is not necessarily the recipient of that. I think there are not very many people in any constituency who will argue that when you can give them the figures.

Mr. Gilbert: What you could ask your constituent is whether or not he has taken refuge from the real world in a book; whether or not he has learned something about Canada from a book or experience here; whether or not he has ever smiled or wondered at a poem; and then consider that maybe

[Traduction]

Comment faire comprendre aux gens de ma circonscription que quelqu'un dont l'activité économique annuelle est de 250 millions devrait recevoir des dégrèvements de ce genre?

M. J. Wilson: D'accord. Cela me ramène à ce que je voulais dire précédemment. Les écrivains, notamment les poètes, ont des activités connexes; les redevances ne les font pas vivre mais les activités connexes, c'est-à-dire les programmes de lecture publique grâce à des résidences à court terme parrainées par le Conseil des arts du Canada ou des résidences à long terme, permettent de vivre. Ces activités sont directement reliées. Je sais que d'autres groupes ont fait valoir la même chose, c'est-à-dire que la performance en public ou l'exposition au public de l'écrivain est essentielle pour sa carrière et que les deux ne peuvent pas être dissociés.

Un des problèmes que nous avons au pays, tant aux chapitres des subventions que de la fiscalité, c'est que nous ne prévoyons rien pour les belles lettres. Il s'agit d'une activité critique. La réputation d'un artiste entraîne des critiques rémunérées. C'est très important: les deux sont liées et les droits d'auteur d'un poète ne le montrent pas.

Dans l'exemple que je vous ai donné, le poète gagne sa vie, bien chichement mais ce n'est pas grâce à ces droits.

M. Geddes: J'ai réfléchi à la question de la valeur et du coût de l'art d'une façon autre, spirituelle. L'église au Canada reçoit des subsides énormes du gouvernement. À Montréal, l'Eglise catholique est propriétaire de la moitié de la ville mais ne paie pas d'impôts ni de taxes sur ces immeubles.

Nous menons une activité religieuse, spirituelle. Un voyage en Chine pour écrire un livre ajoutera... C'est Tolstoï qui disait que la valeur d'un pays se détermine par la somme de ses actions et de ses livres. Nous nous occupons des livres et un pays où il n'y a pas d'art est un pays mort.

Il faut donc que vous puissiez dire à vos commettants que les impôts, en fait, servent à la croissance spirituelle du pays; si un voyage en Chine permet de rédiger quelques livres, cela s'ajoutera à la richesse du pays. Il ne s'agit pas d'un profit mais d'une valeur.

Dans le domaine des arts au Canada, des recherches ont été faites pour prouver que les arts sont une des grandes industries canadiennes. Il est cependant rare que l'artiste soit celui qui fait le plus d'argent. Le monde des arts est une industrie immense dans lequel énormément d'argent est injecté mais l'artiste n'en touche pas beaucoup. Il est au bas de la pyramide. Autrement dit, son travail fait faire de l'argent au monde culturel, mise à part la question spirituelle mais l'artiste ne reçoit pas nécessairement l'argent. Vous n'aurez pas de difficulté à convaincre vos commettants si vous leur montrez les chiffres.

M. Gilbert: Vous pourriez, par exemple, demander à vos commettants s'ils ont déjà trouvé refuge dans un livre; s'ils ont appris quelque chose au sujet du Canada en lisant un livre; vous pouvez leur demander s'ils ont déjà souri à la lecture d'un poème; en conclusion, vous leur direz que l'art et notre travail

[Text]

there is a reasonable expectation of profit from our work and from our art and that it just cannot always be put in a bank.

Mr. Geddes: If I go to China and it costs me \$5,000 out of my pocket and I deduct that \$5,000 from my total income, I may save at the end \$1,000 to \$1,500 of tax. I have still put out \$3,500 of hard cash for which there is no return for me except possible royalties and whatever satisfaction comes from public recognition. Yet there is a publisher out there who will produce a book and has produced a book and subsequent books.

I think the government has to be prepared to talk a little more about intangibles like this, about values again.

The Chairman: Yes. By the way, I asked this deliberately because I want to have these thoughts on the record. The idea of value is a very important one, and I think equally the idea that Canada does a lot for poets, whether it is good or bad. In absolute terms, it is relatively good, you say. If the tax man then comes along and creates a disruption in that, then obviously, we have in one area recognized the value, but in the other area we are being counterproductive. We should perhaps get our act in line.

• 1200

Mr. Gilbert: I think it is worthwhile emphasizing Gary's point about how we are at the bottom of an enormous pyramid. We are, not to put too fine a point on it, supporting the entire publishing industry in Canada, and that includes the bookselling industry. It includes thousands and thousands of jobs and libraries. Everybody from the clerk in Coles to James Latimer. Everybody depends on him. Without us you do not get the raw product. Yet we end up invariably, even if we do well, with the short end of the stick.

Mr. J. Wilson: We all know in Canada that we are on a voyage of cultural discovery. I suppose it is comparable to the Elizabethan period in England, where there is tremendous ferment. Our public policy has supported that. And to refer a quote into the record, there is Mavor Moore's comment in *The Globe and Mail* that:

If our artists leave or quit producing, we may not have much of a country to tax.

We are not making a special pleading for the arts, but we are saying that the appropriateness of the current situation is not relevant to the field.

The Chairman: My last comment, I guess, would be one that...

Mr. Crombie: Mr. Chairman, just before you do, I would like to apologize. I was to leave at a quarter to twelve, but I find this last part really worthwhile.

I am sorry I have to go. It was really well done. Thank you very much.

The Chairman: I guess my last comment is that, for people who are specialists in language among other things, you must realize the difficulty that has arisen here: Hobbyists are not

[Translation]

rappellent un certain profit mais que celui-ci ne se dépose pas à la banque.

M. Geddes: Si je me rends en Chine et que je paye 5,000\$ pour y aller, je déduis ces dépenses de mon revenu total; j'économiserai peut-être au bout du compte de 1,000\$ à 1,500\$ d'impôt. J'aurai quand même dépensé 3,500\$ pour lesquels je n'aurai rien sauf peut-être des droits d'auteur et une satisfaction découlant de la reconnaissance. L'éditeur cependant imprimera le livre et bien d'autres.

A mon sens, le gouvernement devrait plutôt parler de valeurs intangibles.

Le président: Oui. J'ai posé la question en toute connaissance de cause car je voulais que soit imprimée au compte rendu de la réunion cette opinion. Le principe de la valeur est très important et il faut également reconnaître que le Canada fait beaucoup pour ses poètes, à tort ou à raison. En termes absolus, on pourrait dire que c'est relativement bon. Cependant, lorsque le percepteur vient tout bouleverser, de toute évidence il y a conflit, d'une part une partie de la nation reconnaît la valeur de votre travail mais d'autre part on s'attaque à ce travail. Il faudrait se faire une idée.

M. Gilbert: Il convient, je pense, de reprendre le point que faisait valoir Gary, lorsqu'il disait que nous sommes à la base d'une énorme pyramide. En définitive, nous portons sur nos épaules l'ensemble de l'industrie canadienne du livre, y compris les librairies. Tout cela représente des milliers d'emplois. Cela commence avec le vendeur chez Dussault et ça monte jusqu'à James Latimer. Tous dépendent de nous. Si nous n'existons pas, il n'y a rien à vendre. Or, inévitablement, même si nous connaissons du succès, nous nous retrouvons perdants au change.

M. J. Wilson: Nous savons tous que le Canada est en voie de se donner une identité culturelle. Cela peut se comparer à la période Elizabéthaine en Angleterre, le monde des arts fourmille d'activités. La politique gouvernementale appuie cette activité. Je cite ici ce que disait Mavor Moore dans le *Globe and Mail*:

Si nos artistes devaient quitter le pays ou cesser de produire, il ne resterait plus grand chose du pays.

Nous ne faisons pas un plaidoyer spécial pour le monde des arts, nous disons tout simplement que la situation actuelle n'est pas adaptée aux circonstances.

Le président: Comme dernier commentaire, je dirais que...

M. Crombie: Monsieur le président, je m'excuse de vous interrompre. Je devais partir il y a 15 minutes mais cette intervention m'a particulièrement intéressé.

Je m'excuse de devoir partir. Votre exposé était très intéressant. Merci beaucoup.

Le président: Comme dernier commentaire, je dirai que vous, les spécialistes de la langue entre autres choses, devez comprendre le problème auquel nous nous heurtons ici: votre

[Texte]

hobbyists; you are not manufacturers. We know that. The trouble has been in the concept. What the committee is faced with is whether the tax law has accurately reflected your circumstances, or artistic circumstances. And it has not up to this point, because we have applied business principles which clearly have caught all of you short. I think generally we are pretty sympathetic with that argument here.

Mr. Gilbert: There was one last point I wanted to make, just as a result of reading some of the proceedings before, and that is that there has been some question as to whether or not Harlequin romance writers...

The Chairman: I asked that.

Mr. Gilbert: Yes. I would like to point out you that Harlequin romance writers and Silhouette, Simon & Shuster writers are members of the Writers' Union of Canada. Writing a Harlequin romance is a very difficult undertaking. You have to create characters; you have to use language; you have to create a certain image and milieu. The manuscripts that are submitted to Harlequin each year and rejected would easily fill this room. There is no question in my mind or in the mind of the Writers' Union of Canada that these are professional writers.

The Chairman: No question in mine either.

Mr. Geddes: I have a question as to whether they are necessary to our spiritual growth, but they certainly are the ones most likely to make a buck.

The Chairman: Actually, there is no question in my mind about them either. In fact, what I was asking—I think our discussion has gone beyond that point now. But I was asking, if the Canada Council could not define them, for granting purposes, as professionals in the arts field, then how do nonprofessionals in the arts field, namely, Revenue Canada, treat them? I think it is clear, if we do not try to get hung up, as you have indicated, in... I think my questioning perhaps got the committee off into some dead-ends from time to time, looking for definitions. We had to discover that was a dead-end before we could progress. Maybe we should look at other signals of activity, such as income or contracts or something else that you can put your hand on.

Mr. Gilbert: Remember that the Canada Council is liable to turn down an application from Margaret Atwood or Rudy Wehbe one year, depending on what the application is for. The Canada Council is not in the business of defining a writer. The Canada Council is in the business of choosing from among writers and artists and poets who is going to get an award a certain year. It is a very different exercise.

The Chairman: I personally thank you for your comments today. If the Canadian people retire me, I am going to go back and live off your efforts. So I would like to tell you to get back and get busy.

Thank you very much. I think we got some very good ideas from you. We appreciate it.

Mr. Orlikow, do you have any questions?

[Traduction]

activité n'est pas un passe-temps, mais ce n'est non plus une production matérielle. Nous le savons. Le noeud du problème, c'est le principe. Le Comité doit déterminer si le régime fiscal est bien adapté aux circonstances artistiques. Jusqu'à maintenant, le régime fiscal n'a pas été adapté car nous avons appliqué des principes commerciaux à vos activités. En général, nous sommes de cet avis.

M. Gilbert: J'aimerais soulever un dernier point; j'ai lu certains fascicules du Comité et quelqu'un a posé une question au sujet des écrivains de romans Harlequin...

Le président: C'est moi.

M. Gilbert: Oui. J'aimerais dire que les écrivains des romans Harlequin, Silhouette et Simon & Shuster font partie de la *Writers' Union of Canada*. Il est très difficile d'écrire un roman Harlequin. Il faut créer des personnages, il faut savoir utiliser un certain langage, créer un milieu et une atmosphère. Les manuscrits que refuse Harlequin chaque année pourraient facilement remplir toute cette salle. Je suis convaincu, tout comme l'est la *Writers' Union of Canada* que ces écrivains sont des professionnels.

Le président: J'en suis également convaincu.

M. Geddes: Je me demande encore s'ils sont nécessaires à notre croissance spirituelle mais de toute évidence ils sont les plus susceptibles de faire de l'argent.

Le président: Je n'en doute pas non plus. Notre discussion est maintenant rendue plus loin mais lorsque j'ai posé la question, je me demandais, si le Conseil des arts du Canada n'arrive pas à les définir, aux fins des subventions, comme des professionnels dans le domaine des arts, comment des béotiens du domaine des arts, c'est-à-dire Revenu Canada, peuvent-ils les considérer? Il est évident, si nous ne voulons pas lever le nez, comme vous l'avez dit... mes questions ont parfois amené le Comité dans des impasses, je cherche des définitions. Nous devons voir où sont les impasses avant d'aller de l'avant. Il faudrait peut-être trouver d'autres instruments d'activité, le revenu, les contrats ou quelque chose du genre, quelque chose qui soit tangible.

M. Gilbert: N'oubliez pas que le Conseil des arts du Canada est bien capable de refuser une demande présentée par Margaret Atwood ou Rudy Wehbe, selon la demande. Le Conseil des arts du Canada n'a pas à définir la profession d'écrivain. Il doit se limiter à déterminer parmi les écrivains, les artistes et les poètes qui présentent des demandes, lesquels recevront des subventions pendant un an. C'est tout à fait différent.

Le président: Je tiens à vous remercier personnellement d'avoir présenté votre mémoire aujourd'hui. Si les Canadiens ne veulent plus de moi, je continuerai de vivre à vos crochets. Il me reste donc qu'à vous dire de retourner à vos machines à écrire.

Merci beaucoup. Vous nous avez présenté de très bonnes idées. Nous vous en remercions.

Monsieur Orlikow, voulez-vous poser des questions?

[*Text*]

Thank you very much. We will see you next Tuesday.
The meeting is adjourned.

[*Translation*]

Merci beaucoup. Nous nous retrouvons mardi prochain.
La séance est levée.

APPENDIX "ARTI-3"

TO: Standing Committee On Culture & Communication

From: Michael A. Gilbert, Ph.D., Chairman, TWUC Tax Committee

Date: February 27, 1984

I

The 1983 TWUC Contract Survey shows that advances to writers contributing information ranged from a high of \$40,000 to a low of nil. This is only the initial advance, and does not include monies earned from royalties on sales over the advance, or sale of subsidiary rights. Any book, regardless of how low the original advance was, (the median cited in the survey was \$1200, the average \$5000,) can make money for the author. Publishers are, after all, in business, and they do not generally publish books they do not deem potentially profitable. One of the great risks of our business is that we cannot have the judgement of the publisher (to go or not to go) until the work is completed. That means that all of our expenses and costs, from paper to photocopying to research materials, must be borne without any guarantee that the resulting work will be published, let alone make a profit.

Even when an author has an advance contract for a book, there is still no guarantee of publication. Such contracts invariably state that the publisher must be satisfied with the final product. Such non-literary considerations as the departure of an editor, a change in the public mood, or, as has actually happened, the death of the book's subject might lead to cancellation. And, if none of these myriad factors intervene there is still the spectre of the publisher's bankruptcy, sale to an unsympathetic buyer, or retrenchment - any of which may leave an author holding a worthless pile of paper. Moreover, many authors and agents believe that advance contracts seriously minimize the cash advance that might be received for a manuscript that would otherwise compete, when finished, in an open market. In addition, the pressure and anxiety associated with submitting a manuscript is often best put off until the work is completed, lest the concentration required be upset. So an author might be writing a book without a contract either because none was available, or because none was wanted. And in any case, an author cannot be certain of publication until he or she sees the book in a store.

There are few professions which make such a stiff demand with such a low promise of reward. There is no argument at all, certainly not from any working Canadian author, that it is

extremely difficult to make money by writing books. Most of us are forced to pursue other means to support ourselves and our families while we continue to try and earn enough money from writing to do it full time. So we are bookstore clerks, university professors, school teachers, bank tellers, waiters or waitresses, journalists, lawyers, and so on. And these careers often suffer because the first commitment is to the profession of writing. We know it can be done: a few have succeeded in earning enough money from writing to be able pursue it without the distraction of creating sufficient funds in some other way to support self and family. But we quickly learn that joining that elite is very hard indeed.

And yet the writer in particular, and the artist in general, makes a contribution to society that goes far beyond the financial reward he or she may eventually receive. Most of the Canadian books that are considered the standards of our culture, that show us who we are and what we think, that allow us to communicate our ideas and feelings to each other, were books that made their authors very little money. Many, in the end, were profitable, but the time between the initial investment and income production can be quite lengthy. But is this different from so many other businesses? If it is true that the majority of writers will never show consistent annual profits, is that not also true of the majority of restaurateurs? In order for a city or region to have a selection of good established restaurants there will be dozens and dozens that will have folded and gone bankrupt. Similarly with the arts. In order to have such a thing as Canadian literature, a literature establishment which is among the world's best, there must be hundreds of struggling authors attempting to break in. And each and every one of them will invest money in his or her attempt to earn money by writing.

II

Revenue Canada has the responsibility of determining that each taxpayer pay his or her fair share of taxes. This is a difficult and often unpopular task. Many of us, at one time or another, have been audited, and have learned that an artist must spend more time on bookkeeping than our creative souls like. Nonetheless, we expect to be treated the same as any other business in our society.

The difficulty here is not audits. The problem is the much more sensitive and difficult one of determining when someone is and is not in the business of book writing. After all, anyone can claim to be a writer, and manufacture a pile of expenses to lower his or her taxes. If someone claims to be a part-time automobile mechanic and deducts expenses for tools and a shop, it

is a relatively easy matter for Revenue Canada to verify that this person is making money repairing cars, or is at least making an earnest attempt to do so. But this is not so with writers. First of all, the vast majority of Canadian writers write part time. And very few consistently show a profit. How is Revenue Canada to distinguish between genuine authors and anyone who merely claims to be a book writer. (Authors soon discover that every single person in the world believes he or she can write, so why not do it and call yourself a business?) In short, how is Revenue Canada to separate the professional from the hobbyist?

First there are some criteria that will not work: Consistently making a profit will not work since many of our foremost authors fail to meet this requirement. The same is true of full-time commitment: there is virtually no book author in Canada who does not at least supplement his or her income by lecturing, teaching, broadcasting, acting or some other employment. Were this criterion employed the only people who might qualify as professional book writers might be journalists since, after all, they at least write all the time! Even the stipulation that writing be conducted most of the time falls prey to the same difficulties: there are many established, well-known writers who pursue double careers. To suggest that for this group writing is a hobby is ludicrous since once more, many prestigious, uncontentious names are in this category.

Can anyone, then, who claims to be in the business of writing books do so? No. There are a number of legitimate ways of distinguishing between a hobby and a business, and while any one criterion may not be necessary, together they should prove sufficient.

1. There should be evidence of regular production of manuscript material. While any writer can go through a "dry spell" without producing written material, this should not exceed six months if deductions are being made. A professional writer should be able to produce manuscripts, drafts, and/or outlines by simply reaching into a drawer. More than any other criterion, the commitment to regular writing distinguishes a business from a hobby. The hobbyist writes when he or she feels like it. The professional writes all the time.

2. A professional writer has a place to work. Even if it is a corner of a room, and not a private office, the serious author creates a space in which to pursue his or her art. Also, this carries with it a commitment and understanding on the part of the author's family that this is a real and serious business undertaking.

3. The professional author of books makes serious and

regular attempts to publish and market finished works. Manuscripts are submitted to publishers or agents. There should be correspondence indicating that attempts have been made to place manuscripts.

4. The professional writer of books who has published one is working on another. A hobbyist might fulfill a life's dream with the publication of a single book, but not the professional author. The publication of a book is cause for joy and, even, some holiday, but not retirement.

There are other signs of professionalism. One good indication, for example, would be membership in this Union. And it must be understood that not every writer will meet all of these criteria, though most will meet a majority. While it would be a strange professional indeed who failed to measure up to the standards listed here, anything is possible. Still, the guidelines will include virtually all professional book writers working in Canada without excluding a significant number. Odd cases can always be dealt with individually.

We, in The Writers Union Of Canada, are doing everything we can to increase the profits and position of Canadian Authors, and we ask the assistance and support of Revenue Canada in understanding that the business losses of writers do not represent any attempt to avoid legitimate income taxes. Instead, these business losses represent a real and painful financial sacrifice that we, and our families, are making for the sake of art - and in the expectation of eventual financial success. Without the ability to cost out our legitimate business expenses many of us would not be able to write.

We also want you to understand that we are not hobbyists. The commitment required to write books, creative, emotional, and financial is nothing at all like that needed for building model boats or collecting stamps. Canadian literature is founded on the devotion, art, commitment, and sweat of thousands of successful and failed authors. Without them we would have a very spare culture indeed. There may not be a great expectation of profit in writing books, but it is there. It is up to us, as individual men and women living in a free society to decide if we shall take the risk of time, effort, and money to try and succeed in a difficult business. We may not have chosen an easy business in which to succeed, but that is our risk, and we are aware, even if no one else is, of the great personal sacrifice artists endure in order to achieve a goal that is beneficial to both Canada and, hopefully, ourselves.

APPENDIX "ARTI-4"

A BRIEF SUBMITTED TO THE COMMONS COMMITTEE ON TAXATION AND THE ARTS
ON BEHALF OF THE LEAGUE OF CANADIAN POETS

I have been asked by my colleagues in the League of Canadian Poets to submit a brief to the Commons Committee on taxation and the arts. Try as I might, I cannot eradicate entirely my own sense of the ludicrousness of this mission. If Revenue Canada be cast as the cat who went to London (or Ottawa) to visit the Queen, then surely the poet can be none other than the little mouse which was frightened under the chair. To ask the mouse to give an objective account of either the workings of government or the virtues of catdom under such conditions may seem either comical or Machiavellian. However, a mouse has been known to roar and poets, let us be reminded, have brought down governments and may do so again. No doubt that is why Plato, in his wisdom, advised abolishing poets from the Republic: poets have memories, they refuse to forget things that governments would prefer to have forgotten; poets also have standards, standards of morality and communication: they refuse to call a lie a credibility gap and they refuse to believe the lies of advertising that attribute life-giving powers to a new toothpaste.

As W.H. Auden has so aptly said: "In our age, the mere making of

a work of art is itself a political act. So long as artists exist, making what they please and think they ought to make, even if it is not terribly good, even if it appeals to only a handful of people, they remind the Management of something managers need to be reminded of, namely, that the managed are people with faces, not anonymous members, that Homo Laborans is also Homo Ludens.'

How much is a poem worth? A great poet in Japan will be declared a National Treasure and cared for accordingly. In China and in the Netherlands, a great poet will be paid a salary and encouraged to pursue his craft. Even the Russian poet, who is far from free to speak openly, considers himself an unofficial opposition in a country with only one party; as a consequence, he is loved and sought after by his people, who are known to buy out an edition of 100,000 copies of his new poems in a single day. And in Ireland, that wonderful place, the poet is so revered that he, along with other artists, pays no tax at all.

A poem in Canada seems to be worth nothing at all, unless it can be shown to have a reasonable expectation of profit. The Government of Canada, in the robes of Revenue Canada, has adopted a terribly mercenary attitude to poetry and the arts, an attitude as hardened and cynical and materialistic as that of Ezra Pound's Mr. Nixon, who, from the "cream gilded cabin of his steam yacht", advised the young writer to cultivate craft and cunning, to scorn posterity, and to "give up verse, my boy, / There's nothing in it."

I believe that a good poem, like the proverbial virtuous woman referred to in the Bible, is worth more than rubies to our culture,

though its creator may have no expectations of profit, reasonable or otherwise. We all profit spiritually by a great poem, in which our values are made clear as crystal again and the language by which we think and communicate is newly minted. Our children learn to love the language in its most poetic form, as sound which embodies both sense and non-sense; if they are lucky, they will retain that joy all their lives and not be rendered prosaic and merely logical by the educational system which insists that they think in subordinate clauses and by a government that declares poetry not a legitimate business because it does not make a reasonable profit.

If art is a barometer of our spiritual health, rather than something that a bureaucrat can dismiss as a hobby or pastime, then perhaps the time has come to drive the money-changers out of the modern temple. We need the poet to be active in our midst; we need his attention to language, his ability to rescue our vanishing heritage and give it the permanence of art. This, too, is a taxing art, one that must be nourished rather than impeded.

And yet poetry is not without its commercial expectations. Teachers spend countless hours of time talking with students about poetry, sharing it with them. Publishers who produce textbooks for us make use of the poet's work, selling tens of thousands of copies of poetry anthologies each year in schools and colleges. Though the poet sees very little of this money, profits are made by publishers and editors, the middle-men of literature.

Outside the classroom, the products of a poetic education are evident in the music industry, where lyrics of Dylan and Cohen and Lightfoot and Cockburn sell in the millions.

Who much does a poem cost? If the worth of a poem cannot be determined in our time, perhaps it is possible to discover how much a poem costs to produce. I have asked many poets this question and received very similar answers: Too much. Everything. All that I am worth. In order to support my habit of writing, my obsession, I must teach for a living. My credentials as a writer have given me access to a job in which I am able to teach what I know about literature and writing to a group of budding poets. This work, which takes about twenty hours per week, keeps me and my family alive. The actual writing, including reading, research, and time spent at the typewriter, takes up another forty to fifty hours per week, all of which is subsidized in whole, or in part, by my work in the writing workshop.

Doubtless the great musicians and painters of the past had to pay their dues to patrons by teaching children and relatives of the patron, by giving lectures to learned societies, and by putting in appearances at social gatherings, when they would rather have been at home working on a new painting or composition.

The forty to fifty hours of work that goes into my poetry each week might otherwise go to my family, to a lucrative consulting business, or to advancing my position in the university or in the community. The very least I can expect from the society which will benefit in the long run from my work is that I be treated as a serious artist and allowed to deduct my very real expenses from my very real income, both of which are completely interdependent.

One of my most important expenses has to do with travel, within and without Canada. I derive an enormous amount of information and inspiration from travel, as well as making many contacts both for my work and for my country. I rummage in archives, chat up the locals, meet with other writers to discuss aspects of the craft, including government taxation and intervention. I am not some sort of wealthy decadent, basking in the tropics while pretending to scribble sonnets about suntan lotion; rather, I am more like an unpaid cultural ambassador, living in the poorest digs, eating cheaply, and jotting down ideas and impressions that I can take home and share with my people. If this activity is declared a luxury, rather than a necessity to my writing, I will be the poorer, and so will my country.

In conclusion, I would like to end on a positive note. Canada plays a unique role, through the offices of The Canada Council, in fostering the growth of the arts. Punitive measures in the area of taxation will serve only to negate and undermine much of the good that is achieved by the Council. Stealing from Peter to pay Pierre may work, for a time, in the strange world of federal-provincial relations; but trying to patch the threadbare garment of our economy through unfair taxation of poets and artists can only result in greater alienation of the artist from the society he is committed to serve and severe cultural impoverishment in the long run.

Gary Geddes

Dunvegan, Ontario

March 18, 1984

TRADUCTION

APPENDICE "ARTI-3"

Au: Comité sénatorial permanent de la culture et des communications

De: Michael A. Gilbert, Ph. D., Président, Comité des questions fiscales de la Writers Union of Canada

Date: Le 27 février 1984

I

L'enquête sur les contrats qu'a menée en 1983 la Writers Union of Canada a révélé que le montant des avances accordées aux écrivains varient de 40 000 \$ à zéro. Il ne s'agit là que du premier paiement par anticipation, et le montant ne comprend pas les redevances revenant à l'auteur ni la vente de droits auxiliaires. N'importe quel livre, aussi faible que puisse être le montant de l'avance initiale (le montant médian étant de 1 200 \$ et la moyenne de 5 000 \$ selon l'enquête) peut rapporter de l'argent à son auteur. Après tout, les éditeurs sont des commerçants et n'ont pas l'habitude de publier des livres qu'ils n'estiment pas potentiellement rentables. L'un des plus gros risques que nous, gens de lettres, devront affronter, réside dans le fait que l'éditeur ne nous fera pas connaître sa décision de publier ou de ne pas publier avant que l'oeuvre ne soit terminée. Cela signifie que tous nos frais et dépenses, depuis l'achat du papier jusqu'à la consultation de documents de recherche, en passant par la photocopie, doivent être assumés sans garantie de publication, et encore moins de bénéfices.

Même lorsqu'un auteur obtient un contrat par anticipation, rien ne garantit la publication de son oeuvre. Les contrats stipulent invariablement que l'éditeur doit être satisfait du produit final. Des considérations non littéraires, telles que le départ d'un éditeur, le changement de la tendance du marché ou, comme cela s'est déjà produit, le décès du sujet du livre, peuvent entraîner l'annulation du contrat. De plus, si aucun de ces nombreux facteurs n'intervient, d'autres risques demeurent: faillite de l'éditeur, vente de la maison à un acheteur mal disposé envers l'écrivain, réduction du budget de l'éditeur; un auteur peut très bien se retrouver devant une pile de papier sans valeur. De plus, de nombreux écrivains et agents estiment que les contrats par anticipation ont pour effet de diminuer grandement l'avance qui serait accordée à un manuscrit qui,

autrement, une fois terminé, pourrait supporter la concurrence d'un marché libre. En outre, la pression et l'angoisse associées à la présentation d'un manuscrit sont souvent mises en sourdine jusqu'à ce que l'oeuvre soit terminée, à moins que la concentration de l'auteur ne soit gênée pour une raison ou une autre. Un écrivain peut donc écrire un livre sans contrat soit parce qu'il n'a pu en obtenir un, soit parce qu'il n'en désirait aucun. De toutes façons, un auteur ne peut être sûr de la publication de son ouvrage tant qu'il ne l'a pas vu en magasin.

Rares sont les professions si exigeantes et si peu rémunératrices. Personne ne niera, et certainement aucun auteur canadien actif, qu'il est extrêmement difficile de faire de l'argent en écrivant. La plupart d'entre nous sont forcés de recourir à d'autres moyens pour subvenir à nos besoins et à ceux des nôtres tout en essayant de gagner suffisamment en écrivant à plein temps. Ainsi, nous nous transformons en vendeurs de librairie, en professeurs d'université, en enseignants, en commis de banque, en serveurs, en journalistes, en avocats, et ainsi de suite. Mais toutes ces carrières souffrent souvent du fait que notre premier amour reste la création littéraire. Nous savons qu'on peut y arriver: quelques-uns d'entre nous ont réussi à gagner suffisamment d'argent de leurs oeuvres pour se donner totalement à leur art sans se laisser distraire par la nécessité de gagner, d'une façon ou d'une autre, suffisamment pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Mais l'on apprend vite qu'il est effectivement très difficile de faire partie de cette élite.

Pourtant, les écrivains en particulier, et les artistes en général, apportent à la société une contribution de loin plus importante que la récompense financière qu'ils en tirent au bout du compte. La plupart des livres canadiens considérés comme un reflet de notre culture, qui décrivent ce que nous sommes et ce que nous pensons, et qui nous permettent de nous communiquer nos idées et d'échanger nos sentiments, n'ont rapporté que très peu à leurs auteurs. Au bout du compte, nombre d'entre eux se sont avérés lucratifs, mais le délai entre la mise de fonds initiale et la production de revenus a parfois été très long. Tout cela est-il bien différent de tant d'autres entreprises? S'il est vrai que la plupart des écrivains ne

réalisent jamais de profits annuels constants, cela ne s'applique-t-il pas également à la majorité des restaurateurs? Pour qu'une ville ou une région soit dotée d'un certain nombre de bons restaurants renommés, des dizaines et des dizaines d'autres auront dû fermer leurs portes et déclarer faillite. Il en est de même pour les arts. Si l'on veut instituer une littérature canadienne, une littérature qui se range parmi les meilleures au monde, il faut que des centaines d'écrivains se battent pour être reconnus. Chacun d'entre eux investira pour tenter de vivre de sa plume.

II

C'est à Revenu Canada qu'il incombe de veiller à ce que chaque contribuable s'acquitte de sa juste part des impôts, tâche difficile et parfois impopulaire. Nombre d'entre nous, à un moment ou à un autre, avons fait l'objet d'une vérification comptable et avons appris qu'un artiste doit consacrer plus de temps à sa comptabilité que son âme de créateur ne le voudrait. Néanmoins, nous nous attendons à être traités de la même façon que tout autre commerçant de notre société.

Ce n'est pas une question de vérification. Le problème délicat et difficile consiste à déterminer si quelqu'un se livre ou non à l'art de la création littéraire. Après tout, n'importe qui peut se prétendre écrivain, et créer de toutes pièces une liste de dépenses pour réduire ses impôts. Si quelqu'un se prétend mécanicien automobile à temps partiel et qu'il déduit les sommes investies dans l'achat d'outils et d'un atelier, il est relativement facile pour Revenu Canada de vérifier si ce quelqu'un tire effectivement des revenus de la réparation d'automobiles ou si, du moins, il s'y efforce honnêtement. Mais il n'en est pas ainsi pour les écrivains. Tout d'abord, la grande majorité des écrivains canadiens n'écrivent qu'à temps partiel. Très peu d'entre eux réalisent des profits de façon constante. Comment Revenu Canada peut-il distinguer les véritables auteurs de ceux qui se disent simplement écrivains. (Les auteurs se rendent vite compte que tous les habitants de cette planète croient pouvoir écrire, alors pourquoi ne pas le faire et se déclarer écrivain?) Bref, comment Revenu Canada peut-il distinguer les professionnels des amateurs?

En premier lieu, certains critères sont impraticables: la réalisation de profits constants n'est pas un critère valable puisque nombre de nos grands n'y satisfont pas; il en va de même pour les écrivains à plein temps: tous les auteurs de livres canadiens, à de rares exceptions près, arrondissent leurs revenus par des conférences, l'enseignement, la radiodiffusion, le théâtre ou par un autre emploi. Si l'on appliquait ces critères, les seules personnes qui seraient admissibles à la catégorie des écrivains professionnels seraient les journalistes puisque, après tout, eux au moins écrivent tout le temps! Même le critère selon lequel la création littéraire doit être un métier pratiquement à plein temps se heurte aux mêmes arguments: de nombreux écrivains dont la réputation n'est plus à faire s'adonnent à deux carrières à la fois. Il serait ridicule d'avancer que pour ce groupe l'écriture n'est qu'un passe-temps puisque de nombreux écrivains prestigieux et incontestables tombent dans cette catégorie.

Par conséquent, n'importe qui peut-il se prétendre écrivain? La réponse à cette question est négative. Il existe bon nombre de façons légitimes de distinguer un passe-temps d'un gagne-pain véritable et, quoiqu'un autre critère puisse être superflu, conjointement ils devraient suffire.

1. Des preuves d'une production régulière de manuscrits - Bien que n'importe quel écrivain puisse manquer d'inspiration et ne rien produire pendant un certain temps, cette période ne devrait pas dépasser six mois s'il veut réclamer des déductions. Un écrivain professionnel doit pouvoir sortir des manuscrits, des brouillons ou des canevas d'un ouvrage du fond d'un tiroir. Plus que tout autre critère, l'engagement d'écrire régulièrement distingue le professionnel de l'amateur. L'amateur écrit lorsque l'envie lui en prend, le professionnel écrit tout le temps.

2. Un lieu de travail - Qu'il s'agisse du coin d'une pièce ou d'un bureau privé, l'écrivain sérieux se crée l'espace nécessaire à son art. Et il lui faut le soutien et la compréhension des siens qui croient à la réalité et au sérieux de son entreprise.

3. L'auteur professionnel tente sérieusement et régulièrement de publier et de commercialiser ses oeuvres. Il soumet ses manuscrits aux éditeurs ou aux agents. Sa correspondance prouvera ses tentatives de publication de ses manuscrits.

4. L'écrivain professionnel qui a publié un livre se consacre déjà à la rédaction d'un autre. Un amateur peut réaliser le rêve de sa vie en publiant un seul livre, mais pas l'auteur professionnel. La publication d'un livre lui procure de la joie et, parfois, un congé, mais n'est pas synonyme de retraite.

Le professionnalisme se révèle aussi d'autres façons. Une bonne indication serait, par exemple, l'adhésion à notre syndicat. Il faut toutefois comprendre que tous les écrivains ne satisferont pas à tous les critères, même si la majorité d'entr' eux satisferont à la plupart. Quoiqu'il serait étonnant qu'un professionnel ne remplisse pas les critères énumérés ici, tout est possible. Toutefois, les lignes directrices viseront presque tous les auteurs professionnels travaillant au Canada, sans en exclure un nombre significatif. Il sera toujours possible de traiter les exceptions individuellement.

Nous, de la Writers Union of Canada, faisons tout en notre pouvoir pour accroître les profits et améliorer la situation des auteurs canadiens, et demandons à Revenu Canada de comprendre que les écrivains ne déclarent pas de pertes financières pour échapper aux impôts légitimes sur leurs revenus. Les pertes financières constituent plutôt un véritable et dur sacrifice financier que nous et notre famille consentons dans l'intérêt de l'art - et en espérant un succès financier éventuel. Nombre d'entre nous seraient dans l'impossibilité d'écrire s'il nous était interdit de déduire nos dépenses légitimes.

Nous tenons également à vous faire comprendre que la création littéraire ne représente pas pour nous un passe-temps. Le travail de concentration les efforts créateurs et émotifs et les sacrifices financiers, ne sont pas comparables à la construction de modèles réduits ou à la collection de timbres. La littérature canadienne est fondée sur le dévouement, l'art, l'engagement et la sueur de milliers d'auteurs qui ont réussi ou qui ont

échoué, et sans lesquels nous n'aurions qu'une bien pauvre culture. L'écrivain ne s'attend peut-être pas à réaliser d'importants profits, mais l'espoir est là. Il n'en tient qu'à nous, hommes et femmes vivant dans une société libre, de risquer notre temps, notre énergie et notre argent pour tenter de nous frayer un chemin. Nous n'avons peut-être pas choisi la voie la plus facile, mais c'est à nos propres risques et nous sommes conscients, même si personne d'autre ne l'est, du grand sacrifice personnel que doivent faire les artistes pour réaliser un objectif qui profitera tant au Canada qu'à, espérons-le, eux-mêmes.

APPENDICE «ARTI-4»

MEMOIRE SOUMIS AU SOUS-COMITE DE L'IMPOSITION DES CREATEURS ET INTERPRETES AU
NOM DE LA LEAGUE OF CANADIAN POETS

Mes collègues de la League of Canadian Poets m'ont demandé de soumettre un mémoire au Sous-comité de l'imposition des créateurs et interprètes. Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à faire complètement abstraction du ridicule de cette mission. Si l'on attribue à Revenu Canada le rôle du chat qui est allé à Londres (ou à Ottawa) pour rendre visite à la Reine, comme dans la comptine anglaise traditionnelle, le poète ne peut être que la petite souris effrayée qui s'est réfugiée sous la chaise. Demander à la souris de faire un compte rendu objectif du fonctionnement du gouvernement ou de relater les mérites du royaume des chats dans de telles conditions peut sembler comique ou machiavélique. Toutefois, l'on sait que la souris peut rugir et les poètes, ne l'oublions pas, ont fait tomber des gouvernements et peuvent encore le faire. C'est sûrement pour cela que Platon, dans sa grande sagesse, avait recommandé d'interdire les poètes dans la République: les poètes ont une mémoire, ils refusent d'oublier ce que les gouvernements préféreraient faire oublier; les poètes ont aussi des normes, des normes de moralité et de communication: ils refusent d'appeler déclaration inexacte ce qui est un mensonge et refusent de croire les mensonges de la publicité qui, par exemple, attribue des pouvoirs vivifiants à un nouveau dentifrice.

Comme l'a si bien dit W.H. Auden, «À notre époque, la création même d'une oeuvre d'art est en soi un acte politique. Tant qu'il y aura des artistes, qui fait ce qui leur plaît et ce qu'ils croient devoir faire, même si ce n'est pas particulièrement bon, même si ça ne plaît qu'à une poignée de gens, leur simple présence rappellera aux dirigeants, puisqu'il faut le leur rappeler, que ceux qu'ils dirigent ont des visages, qu'ils ne sont pas des membres anonymes et que l'Homo Laborans est également un Homo Ludens.»

Quelle valeur a un poème? Au Japon, un grand poète sera déclaré trésor national et traité en conséquence. En Chine et dans les Pays-Bas, un grand poète recevra un salaire et sera encouragé à persévérer. Même en Russie, où il est loin de jouir d'une liberté d'expression totale, le poète se considère comme l'opposition officieuse, dans un pays à parti unique; par conséquent, il est aimé et recherché de son peuple qui, ça c'est déjà vu, est capable d'acheter en une seule journée les 100 000 exemplaires de son nouveau recueil. Que dire de l'Irlande, ce merveilleux pays, où le poète est si vénéré que, comme les autres artistes, il ne paie aucun impôt.

Par contre, il semblerait qu'un poème n'a aucune valeur au Canada, à moins qu'il ne soit démontré qu'il engendrera des bénéfices raisonnables. Le gouvernement du Canada, par l'intermédiaire de Revenu Canada, a adopté une attitude terriblement mercenaire à l'égard de la poésie et des arts, attitude aussi dure, cynique et matérialiste que celle du M. Nixon d'Ezra Pound qui, de

la «cabine dorée de son yacht», recommandait au jeune auteur de cultiver l'art et l'astuce, de lever le nez sur la postérité et de «laisser tomber la poésie, mon garçon, elle ne rime à rien».

J'estime qu'un bon poème, tout comme les proverbiales femmes vertueuses de la Bible, a plus de valeur que les rubis dans notre culture, même si son auteur ne s'attend à aucun bénéfice, si petit soit-il. Nous tirons tous profit, spirituellement, d'un beau poème qui redonne à nos valeurs une limpidité nouvelle et qui réinvente la langue dans laquelle nous pensons et communiquons. Nos enfants apprennent à aimer la langue dans sa forme la plus poétique, c'est-à-dire sa sonorité qui incarne à la fois le sens et le non-sens; s'ils ont de la chance, ils conserveront cette joie toute leur vie et ne seront pas transformés en des êtres prosaïques et simplement logiques par le système d'enseignement qui exige d'eux qu'ils réfléchissent par propositions principales et subordonnées, et par un gouvernement pour qui la poésie n'est pas une occupation valable parce qu'elle ne redonne pas lieu à des bénéfices raisonnables.

Si l'art est le baromètre de notre bien-être spirituel et non une occupation qu'un bureaucrate peut qualifier de simple passe-temps ou de violon d'Ingres, le moment est alors peut-être venu de chasser les vendeurs du temple moderne. Nous avons besoin du poète dans notre société, de son intérêt pour la langue, de son aptitude à secourir notre patrimoine qui disparaît et à lui donner la permanence de l'art, occupation épuisante mais qui mérite d'être favorisée et non entravée.

Pourtant, la poésie n'est pas sans à-côtés commerciaux. Les professeurs passent des heures et des heures à discuter de poésie avec leurs élèves, à la leur faire connaître. Les éditeurs qui publient des manuels scolaires mettent à profit le travail du poète, en vendant chaque année des dizaines de milliers d'exemplaires d'anthologies aux écoles et aux collèges. Même si le poète ne récupère que très peu des produits de ces ventes, il n'en demeure pas moins que les éditeurs, les intermédiaires du monde de la littérature, récoltent des bénéfices bien réels.

Hors de l'école, l'étude de la poésie donne des résultats manifestes dans l'industrie musicale, où les textes de Dylan, de Cohen, de Lightfoot et de Cockburn se vendent par millions d'exemplaires.

Combien coûte un poème? Si l'on ne peut déterminer à notre époque la valeur d'un poème, il est peut-être possible de découvrir combien il coûte d'en produire un. J'ai posé la question à de nombreux poètes qui m'ont tous répondu de façon très semblable: trop; tout; tout ce que je vaux. Pour avoir les moyens d'écrire, d'assouvir cette passion qui m'obsède, je dois gagner ma vie en enseignant. Mes qualités d'écrivain m'ont permis d'obtenir un emploi où je peux enseigner ce que je sais sur la littérature et la création littéraire à un groupe de poètes en herbe. Ce travail, auquel je consacre quelque vingt heures par semaine, me permet de faire vivre ma famille. La création proprement dite, c'est-à-dire mes lectures, mes recherches et le

temps que je passe devant la machine à écrire, représente quarante à cinquante heures par semaine, subventionnées, en tout ou en partie, par mon travail à l'atelier de création littéraire.

Il ne fait aucun doute que les grands musiciens et peintres du passé ont dû payer les faveurs de leurs mécènes en enseignant aux enfants et aux parents de leurs bienfaiteurs, en donnant des conférences à des membres de sociétés savantes et en faisant acte de présence à des réunions sociales alors qu'ils auraient préféré rester chez eux pour peindre ou composer.

Les quarante à cinquante heures de travail que j'investis chaque semaine dans ma poésie pourraient être consacrées à ma famille, à une entreprise lucrative d'experts-conseils ou me servir à améliorer ma situation à l'université ou dans la collectivité. À mon avis, ce serait la moindre des choses que la société, qui tirera profit de mon travail à long terme, me traite comme un artiste sérieux et me permette de déduire mes dépenses très réelles de mon revenu très réel, tous deux complètement interdépendants.

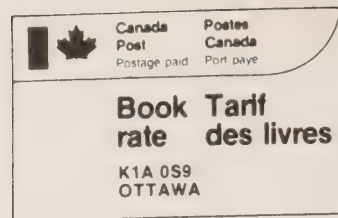
L'une de mes principales dépenses est liée à mes déplacements, au Canada ou à l'étranger. Les voyages représentent pour moi une grande source d'information et d'inspiration et ils me permettent d'établir de nombreux contacts à la fois pour mon travail et pour ma patrie. Je fouille dans les archives, je bavarde avec les gens du coin, je rencontre d'autres écrivains pour discuter de notre art, et notamment des impôts et de l'intervention du gouvernement. Je ne suis pas une sorte de riche décadent qui passe son temps à se dorer sous le soleil des tropiques en faisant semblant de griffonner des sonnets sur la crème de bronzage; je m'apparente plutôt à un ambassadeur culturel non rémunéré, qui se loge à l'enseigne la moins chère, qui mange à bon marché et qui jette sur papier des idées et des impressions qu'il rapporte chez lui et communique aux siens. Si l'on considère cela comme du luxe, et non comme une nécessité pour mon art, je n'en serai que plus pauvre, et mon pays aussi.

Je voudrais conclure sur une note positive. Le Canada joue un rôle unique, grâce aux bons offices du Conseil des Arts du Canada, dans l'épanouissement des arts. Les mesures fiscales qui ont un effet punitif ne serviront qu'à saper et à réduire à rien tout le bien qu'a fait le Conseil. Dépouiller Saint-Pierre pour habiller Saint-Paul améliorera peut-être, pour un temps, les étranges relations fédérales-provinciales; mais tenter de rapiécer notre économie en assujettissant à un impôt injuste les poètes et les artistes ne peut qu'aliéner davantage l'artiste de la société qu'il s'est engagé à servir et, à longue échéance, apauvrir gravement notre culture.

Gary Geddes

Dunvegan (Ontario)

Le 18 mars 1984



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Writers' Union of Canada:

Mr. Michael A. Gilbert, Ph. D., Chairman, Tax Committee.

De «Writers' Union of Canada»:

M. Michael A. Gilbert, Ph. D., Président du Comité sur la taxation.

From the League of Canadian Poets:

Mr. Gary Geddes;
Mr. John Wilson, Executive Director.

De la «League of Canadian Poets»:

M. Gary Geddes;
M. John Wilson, Directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Tuesday, March 27, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 9

Le mardi 27 mars 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 27, 1984
(11)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:10 o'clock a.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie and Fisher.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witness: From the Canadian Crafts Council: Mr. Peter Weinrich, Executive Director.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. Peter Weinrich made an opening statement and answered questions.

At 12:15 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 MARS 1984
(11)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 h 10, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie et Fisher.

Aussi présents: De la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoin: Du Conseil canadien de l'artisanat: M. Peter Weinrich, directeur exécutif.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M. Peter Weinrich fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 12 h 15, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-Comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, March 27, 1984

• 1105

The Chairman: I think we are ready to go, and so I officially call us to order.

I welcome Mr. Peter Weinrich from the Canadian Crafts Council. We look forward to hearing from you because your experiences in regard to taxes will be very useful for us. I notice some of the things you have approached in your opening statement on definitions and so on. We will be quite interested in hearing them.

I think you probably understand the routine. We will start with Mr. Crombie for about 20 minutes or so, then Mr. Burghardt and then a general discussion. Once again, I pass along Mr. Orlikow's apologies that he is unable to join us. Please start and feel free to say what you would like.

Mr. Peter Weinrich (Executive Director, Canadian Crafts Council): Thank you, Mr. Chairman.

First of all, I should apologize for the absence of our president, who is in Nova Scotia on a previous engagement. I hope that the suggestion that business in Nova Scotia is more important than appearing before this committee will not be considered contempt of the House, but that is the situation.

Thank you for allowing us to appear before you. We are very conscious of this because craftspeople are not specifically mentioned in the title to your subcommittee, and it is something we are very used to. We often fall between six stools, if that is possible.

We have had the benefit of hearing some of the other witnesses and consequently the direction some of your questions have taken. I hope that you will therefore excuse the somewhat greater length of our opening statement, because it is an attempt to deal with some of the issues that you have raised, so that when your questions follow, as I hope they will, we can perhaps get into some greater depth of inquiry.

I should first like to deal with the question of definitions. I should say immediately that we have no quarrel with the list of possible defining qualifications that are contained in the Canada Council brief. Any one, or any combination, of these qualifications could be used.

We have developed for our own use a definition of what is meant by hand-crafted and hence, what a craftsman may be. We say that a work must be initiated and controlled by one person, although others may be involved; that any technology may be used, provided it can be controlled and varied at each and every stage by, or under the direction of, the initiator; and that this control and variation can be exercised immediately; that is to say, it is not a matter of waiting two days or two years for somebody to tool up.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 27 mars 1984

Le président: Nous pouvons commencer.

Je souhaite donc la bienvenue à M. Peter Weinrich, du Conseil canadien de l'artisanat. C'est avec intérêt que nous allons écouter ce que vous avez à nous dire concernant votre expérience en matière d'imposition. J'ai déjà jeté un coup d'oeil sur votre déclaration préliminaire où il est question notamment de définitions, ce qui est également fort intéressant.

Comme vous le savez peut-être, je commencerai par donner la parole à M. Crombie pour une durée de 20 minutes, et ensuite à M. Burghardt, après quoi il y aura une discussion générale. M. Orlikow s'excuse de ne pas pouvoir assister à la réunion. Vous pouvez y aller.

M. Peter Weinrich (directeur exécutif, Conseil canadien de l'artisanat): Merci, monsieur le président.

Notre président n'a malheureusement pas pu venir à Ottawa, ayant un engagement antérieur en Nouvelle-Écosse. J'espère que vous ne considérez pas comme un outrage à la Chambre le fait qu'il ait décidé de se rendre en Nouvelle-Écosse plutôt que de comparaître devant le Comité.

Nous apprécions d'autant plus l'invitation à comparaître devant vous que les artisans, comme il arrive bien souvent d'ailleurs, ne sont pas nommément mentionnés dans l'intitulé du Comité. Nous avons l'habitude de nous retrouver entre deux chaises.

Comme j'ai déjà entendu certains des témoins qui nous ont précédés, je sais plus ou moins le genre de questions que vous allez nous poser. Vous m'excuserez donc d'en exposer un peu plus long que d'habitude, ce qui me permettra d'évoquer certaines des questions que vous avez soulevées, questions que nous pourrions d'ailleurs examiner plus en détail lors de la discussion.

En ce qui concerne les définitions, nous sommes d'accord avec la liste soumise par le Conseil des arts du Canada.

Nous avons notre propre définition d'un artisan et d'un objet d'artisanat. Un objet d'artisanat doit avoir été créé par une seule personne, même si d'autres participent à sa création; peu importe la technologie utilisée, à condition qu'elle soit contrôlée directement, et à toutes les étapes, par le créateur au moment même de la fabrication de l'objet en question.

[Texte]

[Traduction]

• 1110

We divide craftspeople in Canada into four categories. First is the craftsperson who makes a full-time living simply by practising, making and selling his craft. The second group consists of those who, while engaged in crafts full-time, do have another source of income. Those are primarily teachers, but can also be people who are on a pension, retired people and things of that kind. The third group consists of those who are part-time or seasonal, and this includes a lot of the native people and a lot of farm and fishery people, particularly in the Atlantic region. Last, of course, there are the hobbyists.

The first three categories comprise about 12,000 people. It is very difficult to come to grips with this, but there are roughly 4,000 in each of those first three categories. If the surveys done by the Secretary of State department are anything to go by, they talk about 1.25 million hobbyists in Canada who spend at least seven hours a week on such a hobby, which is a fairly substantial proportion. But they are not our principal concern.

There have been references made to definitions used in other countries, and in Sweden it is delightfully simple. They dispense with terms like artists and poets and so on and refer to everyone in these fields as cultural workers. But I think this might appeal more to Mr. Orlikow than it does to Mr. Crombie.

Witnesses have referred to Ireland in approving terms. In Ireland, writers, artists, composers and so on apply to a jury to be registered as artists or whatever they are, and once this approval has been given, they retain it and they have a tax-free status. I think the only other qualification is that they have to be resident in Ireland and they have to be generally recognized as having artistic or cultural merit. The jury comprises its peers in a particular discipline, together with some representative or representatives of the government, which I take it are the equivalent of officers of Revenue Canada. The Irish system, in other words, is a system of definition by enumeration. You apply, and you are recognized on a one-by-one basis. There is no overall definition.

I did contact the Japanese embassy, because of course, Japan is well known for its national living treasures. While they were very helpful in offering me access to their legislation, it is unfortunately all in Japanese. However, I would offer a word of warning regarding the jury system, and that is that we, and I think perhaps some other disciplines, would not necessarily be prepared to accept the Canada Council as a suitable jury in such a matter.

But I think Revenue Canada does not really have a problem with definitions. We have worked closely and successfully with them on definitions for craft activities, and I refer to the SOR/77-693 which amends a section of the General Excise and Tax Regulations, where there is indeed a definition provided. It is not one I would offer here because it is not a very satisfactory one for our present purposes, although it certainly suits the purposes of that regulation. But it was prepared, and it was promulgated with our advice and assistance. It was also done with the tariff people in 87-500-1,

Nous divisons les artisans en quatre catégories. Il y a tout d'abord les artisans pour lesquels l'artisanat est l'unique source de revenu. Deuxièmement, il y a ceux qui, tout en pratiquant l'artisanat, ont une autre source de revenu. Il s'agit essentiellement d'enseignants, ainsi que d'un certain nombre de retraités. Le troisième groupe comprend des artisans travaillant à temps partiel, notamment des autochtones, des agriculteurs et des pêcheurs, surtout dans la région atlantique. Enfin, il y a les artisans amateurs.

Les trois premières catégories regroupent environ 12 000 personnes, à raison de 4 000 personnes dans chacune des catégories. D'après l'enquête effectuée par le Secrétariat d'État, il y aurait 1.25 million d'artisans amateurs au Canada, qui consacrent un minimum de sept heures par semaine à leur passe-temps, ce qui n'est pas peu, mais ce n'est pas ces amateurs qui nous intéressent en tout premier lieu.

On a déjà évoqué les définitions en usage dans d'autres pays: en Suède, cette définition est d'une merveilleuse simplicité: plutôt que de parler d'artistes, de poètes, etc., toutes ces personnes sont qualifiées de travailleurs culturels. Pareille définition plairait davantage à M. Orlikow qu'à M. Crombie.

Certains témoins ont parlé en termes élogieux de l'Irlande. Il suffit en effet aux écrivains, artistes, compositeurs de ce pays d'être inscrits en qualité d'artistes auprès d'une commission, ce qui leur vaut de ne pas payer d'impôt sur le revenu. Ils sont néanmoins tenus d'être domiciliés en Irlande, et leurs travaux doivent avoir des mérites artistiques ou culturels. Le jury est composé d'artistes de différentes disciplines, ainsi que de représentants du fisc irlandais. Il n'existe donc pas de définition générale en Irlande, chaque cas étant traité comme un cas d'espèce.

J'ai également contacté l'ambassade du Japon, car tout le monde a entendu parler des artistes japonais, qualifiés de trésors nationaux de leur vivant. Malheureusement, tous leurs textes législatifs sont en japonais, et je n'ai donc pas pu les consulter. Pour ce qui est des jurys, le Conseil des arts du Canada ne serait pas un jury acceptable pour les artisans.

Les définitions ne posent pas un réel problème pour Revenu Canada. Nous allons d'ailleurs collaborer avec le ministère pour définir les différentes activités relevant de l'artisanat, dans le cadre de la rédaction du DORS/77-693 modifiant un article du règlement d'application des taxes et accises, article qui contient justement une définition. Mais si cette définition convient au règlement en question, elle ne conviendrait pas à nos travaux. Nous avons donc collaboré à l'élaboration de cette définition. Nous avons également été consultés en ce qui concerne le tarif douanier 87-500-1, qui s'applique aux articles d'artisanat importés des pays en voie de développement.

[Text]

which is a tariff item concerned with the import of crafts from developing countries, and we worked with them on that.

But I do not think, in the final resort, the definitions are really essential at this stage. Mr. Chairman, you work with the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs, and of course, I ask you rhetorically whether or not you can define the money supply for us or even a financial institution. But that does not prevent all kinds of people from working on those concepts and dealing with them without having necessarily satisfactory definitions.

The reason we are concerned about this definition problem is that it has so often been raised with us in the past when there has really been no intent to do anything about it. The reaction we get is: You define it and then we will do something about it. Now, I do not think that is true of this subcommittee, but if you ask us what you should do, I think our answer is simple: You should recommend to Parliament that the issue must be dealt with by Revenue Canada within a reasonable timetable. If necessary, they should be required to sit down with us without pay until they resolve it to our mutual satisfaction. Given the record of Revenue Canada, it may be naive of us to say this, but we really do not wish to impose definitions on them any more than we want them imposing definitions on us. These questions are matters we both have to live with and make workable, effective and efficient, and that is certainly our desire.

I would like to deal next with what should be done. I think that first on our list and on everyone's list is the declaration of a moratorium. This is absolutely essential. It does appear that in some disciplines, in some regions, there has been a slackening of pressure, but it is certainly not universal in any sense, and while there is no official moratorium, there is always the possibility of a fresh outbreak. We just heard last week, for example, that every single participant in the Christmas Craft Fair in Prince Edward Island received a letter from Revenue Canada earlier this year. They simply took the list of people who exhibited there and wrote to all of them, one by one. Almost daily for weeks, the press has carried stories about the alleged practices of Revenue Canada. Given the quite extraordinary powers of the department and the length of its arm, I think it requires some courage on anyone's part to speak up against it, and I think indeed that it is only the tip of an iceberg. There is, as you have seen from the CCA brief, no difficulty with declaring a moratorium; it can be done by an Order in Council, if the political will were there.

• 1115

Secondly, the immediate problems which everyone... I mean, I suppose, everyone except Revenue Canada... sees as the result of changes in procedure and interpretation, must be dealt with. The department simply cannot hide behind the smokescreen of just administering the law. It is perfectly clear to everyone that for years they administered the law in one way, and now they are administering it in another. What is particularly iniquitous is that they have the capability of administering these changes retroactively for at least four years, and they have not hesitated to use those powers. Back in

[Translation]

Mais les définitions ne sont pas, à mon avis, une question essentielle. Monsieur le président, vous qui êtes membre du Comité des finances, je vous mets au défi de donner une définition de la masse monétaire ou d'une institution financière. L'absence de définitions satisfaisantes n'empêche nullement qu'on se serve de ces notions.

La question des définitions a été soulevée à maintes reprises par ceux qui s'en servaient en réalité comme prétexte pour ne rien faire. Je ne soupçonne nullement le Comité d'avoir la même intention. Vous devriez, à mon sens, recommander au Parlement d'inviter Revenu Canada à régler ce problème dans des délais raisonnables fixés à l'avance. Si besoin est, on pourrait les obliger à travailler sans solde sur ce dossier, jusqu'à ce qu'une solution mutuellement acceptable soit trouvée. Nous ne tenons pas plus à imposer une définition à Revenu Canada que nous ne voulons qu'il nous en impose. Il s'agit de trouver une solution pratique, satisfaisante pour tous.

Pour ce qui est des mesures concrètes, il faudrait commencer par déclarer un moratoire, ce qui est absolument indispensable. Il semblerait que dans certaines disciplines et certaines régions, le fisc ait relâché sa pression, mais ce n'est pas général, et il pourrait toujours revenir à la charge. Ainsi, nous avons appris la semaine dernière que toutes les personnes ayant participé à la foire d'artisanat de Noël dans l'Île-du-Prince-Édouard avaient reçu une lettre de Revenu Canada au début de l'année. Revenu Canada a donc utilisé la liste des participants pour adresser des lettres à tous. Cela fait des semaines maintenant que la presse fait quotidiennement état des tracasseries auxquelles Revenu Canada soumet les contribuables. Eu égard au pouvoir exorbitant du ministère, il faut du courage pour s'élever contre ces pratiques; aussi bien, les cas cités ne sont sans doute que la partie émergée de l'iceberg. Un moratoire pourrait être décrété par décret du Conseil; tout ce qu'il faut, c'est la volonté politique de le faire.

Il faut par ailleurs s'attaquer aux problèmes découlant de la modification intervenue sur le plan de la procédure et de l'interprétation. Le ministère ne peut pas continuer de prétendre qu'il se borne à appliquer la loi, car il est tout à fait évident que la loi est actuellement appliquée tout autrement qu'elle ne l'était par le passé. Ce qui est particulièrement odieux, c'est que ces mesures sont applicables rétroactivement pendant quatre ans au moins. En 1978, l'auteur d'un livre intitulé *Crafts are your Business* avait discuté avec des représentants de Revenu Canada du problème, entre autres,

[Texte]

1978, or thereabouts, we wrote a book called *Crafts are your Business*, and the person who wrote it had discussions with Revenue Canada at that time about issues such as inventory, professional status and the expectation of profit. The information we were given at that time, and which we indeed included in the book, was that while the expectation of profit probably was a possible one, it was in fact highly unlikely. As Revenue Canada existed to raise the money, obviously there was very little money to be gained by running after artists. That was their response five years ago.

Thirdly, there are the ongoing concerns, some of them are in the Disney report, others have been raised since then, and I have no doubt that others are to come. Some may be regulatory changes, some . . . but we hope very few—are legislative ones; they must all be dealt with. We cannot accept that this or that or the other has to wait until this or that or the other is settled first. Many of these issues have been talked into the ground. There is far more solid evidence, far more experience, and far too many words already on the table. Perhaps I can remind you of what Dean Swift said, that in any deliberative meeting it is not what is on the table that counts, it is what is on the chairs. And we are certainly ready to take our place on the chairs.

The special case issue, which certainly has been raised by Revenue Canada, which we feel is basically a semantic problem, but we do take Mr. Crombie's recommendation to heart; we are indeed talking about specifics and not special. Almost every witness has referred to farmers, fishermen and small businesses, but these are of course not the only ones who receive specific treatment from Revenue Canada. Specificity is meted out to all kinds of groups, and not just within the income tax net. There really is no barrier to dealing with artists, craftspeople and so on in an equally specific way. We concede, of course, that it is much easier to deal with half a dozen oil companies than with several hundred, or even thousand artists and craftspeople. But the fact that there are more ought not, under any circumstances, be a barrier to equitable treatment.

I think Mr. Masters, at the first session here, raised the question of hockey players and sports. Once again we concede there are probably many different groups that deserve specific treatment. Just because artists and craftspeople have shown the lead in this, ought not to be a barrier to equitable treatment. If other groups think they are ill-served, then they can speak up for themselves; some are certainly doing so. We should say that Revenue Canada has simply got to deal with them. The world is a messy place, and does not conform to neat rules and regulations dreamed up by taxation officers; the sooner that principle is recognized, the better. Our taxation system depends on voluntary compliance, and as long as some of us, or many of us perhaps, feel we are being inequitably treated, then we shall continue to press, needle and generally make life as miserable as we can for tax officers until we, ourselves, get relief.

You have asked several times about individual cases, so that you can get some sense of what is really involved. Before I get to a couple, which I think show you some of the problems, I

[Traduction]

des stocks, de la qualité de professionnel, ainsi que des bénéfices escomptés. On nous avait dit à l'époque et nous avons donc fait valoir dans le livre qu'il était peu probable que les artistes seraient imposés sur les bénéfices escomptés. On nous a donc dit, il y a cinq ans, que Revenu Canada, qui cherchait avant tout à percevoir de l'argent, n'avait vraiment pas intérêt à s'en prendre aux artistes.

Il y a toutes sortes d'autres problèmes, dont certains ont été évoqués dans le rapport Disney, ou ailleurs. Les changements de réglementation expliquent les changements législatifs, qui, espérons-le, ne seront pas trop nombreux, devront tous être réglés. Ce n'est pas parce qu'un problème n'est pas réglé qu'on ne doit pas régler les autres. On en a discuté plus qu'assez. Ce n'est pas les données qui nous manquent. À ce propos, le doyen Swift faisait remarquer que ce qui compte à une réunion, ce n'est pas les questions à l'ordre du jour, mais les personnes qui participent à la réunion. Or, nous ne demandons pas mieux que de participer aux discussions.

La question des cas spéciaux soulevée par Revenu Canada est en fait un problème sémantique; ainsi que M. Crombie l'a souligné, il s'agit bien de cas particuliers, mais non pas spéciaux. Ainsi, les pêcheurs, les petites entreprises et les agriculteurs bénéficient tous d'un traitement spécifique de la part de Revenu Canada. Toutes sortes de groupes bénéficient d'ailleurs d'un traitement spécifique, et non pas uniquement de la part du fisc. Rien n'empêche donc le fisc de traiter les artistes et les artisans d'une façon bien spécifique. Il est vrai qu'il est plus aisé d'accorder des conditions particulières à une demi-douzaine de sociétés de pétrole qu'à des centaines, voire des milliers d'artistes ou d'artisans. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux qu'ils ne devraient pas être traités de façon équitable.

M. Masters a soulevé la question des joueurs de hockey et du sport en général. Tous ces groupes devraient être traités de façon bien spécifique. Ce n'est pas parce que les artistes ou les artisans ont pris l'initiative dans ce domaine qu'ils doivent être traités injustement. Si d'autres s'estiment lésés, ils doivent essayer de se défendre. C'est à Revenu Canada de trouver les solutions. La vie n'est pas un beau champ bien ordonné fonctionnant selon les règles élaborées par les agents du fisc. Le système d'impôt sur le revenu doit être accepté par les citoyens, et tant que certains s'estimeront injustement traités, ils feront tout ce qu'ils peuvent pour obtenir justice, entre autres en rendant la vie dure aux agents du fisc.

Avant de vous citer quelques exemples concrets, je voudrais dire quelques mots concernant la façon dont l'amateurisme est traité en droit américain. Dans l'affaire *Churchman vs. The*

[Text]

would like to refer you briefly to the United States' law on the subject of hobbyists, which has been one of the recent problems of free interpretation here. In *Churchman vs. The Commissioner*, the tax court in the U.S.A. decided that, even though the taxpayer who was an artist had a history of losses and did not depend upon the practice of her art for a livelihood, there was indeed a significant recreational element in her activities. Nonetheless, she did paint for profit. This was proved to their satisfaction by her training, and significantly, her teaching activities, her gallery exhibitions and her meticulous and businesslike records. Her expenses were therefore declared fully deductible. Often in the cultural sphere you will find us attacking the U.S. cultural dominance, but would that we had their tax court here.

• 1120

Perhaps I can now entertain you a little with my own personal experience. I do not hesitate to do this because the time I refer to is now statute barred, so I shall have no interference from the tax department.

It so happens I have published three bibliographies in Canada, and the most recent of these took me about 18 months in total time spread over several years. In the early years I worked at it entirely in my spare time, which was probably equal to my work time, and I say this because it is nonsense to talk about time spent when you are dealing with works of art or even works of research of this kind. However, I reached a point where I would have to travel in order to complete the work, and I obtained a grant. I took something over half a year off from my job. In real cash terms, it cost me \$22,600 in 1977-1978 to complete the work, quite apart from my spare time. I received a grant of almost \$10,000. If I receive full royalties on every copy printed, I stand to receive about \$3,500. I have made, therefore, a net loss of around \$9,000, and if Revenue Canada had their way today, I would be declared a hobbyist. The grant I received would be declared as income, as it was at the time, but I would be denied the right to deduct the expenses which I did deduct, although not, of course, any loss in salary. Why I was such a fool as to do that I will leave for a few moments, but suffice it to say that, while the present system holds good, I shall certainly not do that again.

Let me now quote from a letter we received a few days ago, sufficiently censored, I hope, to prevent any identification. The writer says this:

A couple of years ago I was audited by Revenue Canada because, in addition to my income from art-work (mainly stained-glass), I work part-time (and receive T4 slips) either teaching art or as a secretary in a law firm. In addition to this I receive alimony.

What seemed to bother Revenue Canada was that my artwork produced a loss each year and I was advised that I was not going to be allowed that loss. I wrote a letter of explanation; described how I went to art school for seven years after my children were grown, how it is necessary to incur the expense of professional photographs to send to

[Translation]

Commissioner, le tribunal américain a décidé que bien que l'artiste ait réalisé des pertes et ne vivait pas exclusivement de la vente de ses tableaux, qu'elle peignait en partie pour son plaisir, il fallait néanmoins considérer qu'elle peignait pour gagner, compte tenu de sa formation, de son travail d'enseignement, de ses expositions et de sa comptabilité tout à fait régulière. Elle a donc été autorisée à déduire ses dépenses. Même si nous nous plaignons souvent de la mainmise américaine dans le domaine culturel, nous donnerions beaucoup pour une décision de ce genre.

Je vais maintenant vous parler de ma propre expérience, ce que je fais d'autant plus librement que les délais de prescription sont dépassés.

J'ai publié trois bibliographies, la dernière ayant exigé 18 mois de travail étalé sur plusieurs années. Au début, je travaillais à ces bibliographies uniquement dans mon temps libre, qui était d'ailleurs équivalent à mes heures de travail; il est d'ailleurs idiot de faire la distinction entre les deux, s'agissant de créations artistiques ou de travail de recherche. Pour terminer mon travail de bibliographie, j'ai été obligé de voyager, et j'ai donc obtenu une bourse pour le faire. Je me suis absenté six mois de mon travail. J'ai dépensé 22,600 dollars en 1977-1978 pour terminer cet ouvrage. De plus, j'ai obtenu une bourse de près de 10,000 dollars. Si je parviens à toucher les redevances sur tous les exemplaires, cela me vaudra 3,500 dollars, ce qui revient à une perte nette de 9,000 dollars, et Revenu Canada s'empresserait donc de me déclarer un amateur. La subvention serait assimilée à un revenu, alors qu'on m'empêcherait de déduire les dépenses, comme je l'ai fait à l'époque, même si je n'ai pas eu de perte de traitement. Il est évident que dans ces conditions, je n'entreprendrai pas à nouveau un travail de ce genre.

Je voudrais maintenant vous citer quelques extraits d'une lettre qui m'est parvenue il y a quelques jours.

J'ai subi un contrôle de Revenu Canada, il y a deux ans, parce que, outre l'argent que je gagne de la vente de mes oeuvres, principalement des vitraux, je travaille à temps partiel comme secrétaire juridique, et j'enseigne également les arts. C'est pourquoi je reçois des formulaires T4. En outre, je touche une pension alimentaire.

Or, Revenu Canada m'a fait savoir que je ne pourrais plus désormais déclarer une perte sur la vente de mes oeuvres d'art. Je leur ai adressé une lettre, expliquant que j'avais suivi des cours d'art pendant sept ans, lorsque mes enfants étaient devenus grands, que j'avais été obligée d'engager un photographe professionnel pour faire des

[Texte]

architects etc and that it takes a long time to build up a reputation in order to start showing a profit. I was required to send all my expense vouchers for two years and was advised that, unless a person shows a reasonable expectation of profit, losses such as mine would be considered personal (i.e. a "hobby" expense).

I was subsequently advised that my loss would be allowed as a result of my letter, but that I would be audited again in two years. I am expecting to hear from them when I send in my 1983 return.

What I am doing now is, after I have added the columns in my ledger and determined my yearly expenses and my loss, I deduct a certain percentage of what are LEGITIMATE expenses and calling them "personal" so that my loss will be getting smaller each year. I hope that in this way Revenue Canada will leave me alone and allow me to continue to try my best to earn a profit and, hopefully, earn my entire living from my work.

If I put in all my legitimate expenses and continue to show losses, I am afraid of what Revenue Canada will do by way of disallowing my loss. Isn't that something—a citizen of Canada being afraid of what the government will do to me when I am not doing anything illegal and am trying my best to earn a living in these difficult times!!!

One thing I have not been doing, because I did not believe it was necessary (and am now worried that it may be necessary), is keep an inventory of materials and finished artwork. I believe I am like a lot of other artists—I have lots of drawings, paintings, prints, etc. that some people might think suitable for selling, but I do not. I consider them "unsatisfactory" and I keep them only for ideas in the future.

In addition to this I have lots of scrap glass, including pieces as small as 1 inch square; I keep them in case I might do a mosaic in the future; and, like most artists, I have scraps of paper, cardboard, half-used tubes of paint and all kinds of odds and ends that might come in handy.

After reading what happened to Toni Onley, I am worried that I should be keeping track of all this "stuff" in case Revenue Canada looks at my files again. I can tell you right now, if they go after me regarding inventory, I will throw it all in the garbage!

I have recently been asked to put my glass in a local store on consignment, but it just occurred to me that if I do this, then these finished pieces will be considered "inventory". But what if they do not sell? Do I have to give up my freedom to design to suit myself in order to sell, sell, sell?

[Traduction]

photos que j'envoyais à des architectes, et qu'avant de pouvoir réaliser des bénéfices, il faut acquérir une réputation, ce qui prend du temps. J'ai été obligée de leur renvoyer toutes les pièces justificatives relatives à mes dépenses pour une période de deux ans, et ils m'ont fait savoir que si je ne pouvais pas raisonnablement escompter réaliser des bénéfices, les pertes que j'avais fait valoir seraient considérées comme des pertes personnelles, imputables à mon «passe-temps».

Après avoir reçu ma lettre, Revenu Canada m'a fait savoir que cette fois-ci, ma perte serait admise, mais qu'ils effectueraient un nouveau contrôle dans deux ans. Je m'attends donc à avoir de leurs nouvelles relativement à ma déclaration d'impôt pour 1983.

Maintenant, après avoir calculé mes dépenses et mes pertes, je déclare une partie de mes dépenses légitimes comme des dépenses personnelles, afin que mes pertes diminuent graduellement d'une année à l'autre. Et j'espère qu'ainsi, Revenu Canada me fichera la paix et que je pourrai ainsi essayer de gagner éventuellement ma vie uniquement grâce à mon travail d'artiste.

Si je continuais à défalquer les dépenses auxquelles j'ai droit et à enregistrer ainsi des pertes, je crains que Revenu Canada ne soit pas d'accord. C'est quand même un peu fort qu'un honnête citoyen ait à craindre l'État, alors que je ne fais rien d'illégal et que j'essaie simplement de gagner ma vie par ces temps difficiles!

Jusqu'à présent, je n'ai pas dressé d'inventaire de mes oeuvres, ce qui m'inquiète, parce qu'il semblerait que ce soit nécessaire. Comme bien des artistes, j'ai un tas de dessins, de peintures, de lithographies, que j'estime néanmoins ne pas être de qualité suffisante pour les vendre, quoi qu'en pense le fisc. Je les garde uniquement à titre de référence pour l'avenir.

De plus, j'ai un tas de morceaux de verre, dont des petits morceaux d'un pouce carré, que je garde pour faire éventuellement une mosaïque; je garde aussi des bouts de papier, de carton, des tubes de peinture à moitié vides, et tout un bric-à-brac qui pourrait être utile.

Mais après avoir lu ce qui est arrivé à Toni Onley, je me demande si je ne devrais pas dresser l'inventaire de toutes ces choses, au cas où le fisc viendrait contrôler à nouveau. S'il commence à m'ennuyer avec l'inventaire, je vais simplement tout jeter à la poubelle.

On m'a demandé, il n'y a pas longtemps, de vendre mes oeuvres en verre en consignment, mais je crains que dans ce cas, ces objets ne doivent figurer dans mon inventaire. Qu'est-ce qui arrive s'ils ne trouvent pas acquéreur? Dois-je cesser de suivre mon inspiration simplement pour vendre davantage?

One last point about the effects of taxation elsewhere. In 1969, the U.S.A. passed a law similar to ours, which allowed only the cost of materials to be deducted when an artist

Une dernière chose au sujet des répercussions des impôts mis en vigueur dans d'autres pays. En 1969, les États-Unis adoptèrent une loi semblable à la nôtre, qui ne permettait la

[Text]

donated works to charity. In the two years 1967 to 1969, the Museum of Modern Art in New York received 52 paintings and sculptures directly from living artists. In the years since the new law came into effect, from 1970 to 1975—that is five years as opposed to two—exactly one work was donated in the same way. One artist in the United States, and almost certainly two, is known to have destroyed at least \$1 million worth of his paintings before his death to avoid his wife's having to pay a state duty which he knew she could not afford.

I do not know how members of this committee feel, but I think it is a disgrace and a scandal that law-abiding, conscientious and fundamentally honest Canadian citizens can be put on the rack by Revenue Canada in the manner described in the letter from the stained-glass artists. It is so uncivilized as to be barbaric.

I would remind you that the artists and craftspeople of this country are the real makers of history. People do not go to Italy out of reverence to the memory of Mussolini or even Garibaldi. They go to see the art, the incredible masterpieces that are the heritage of the world. They do not think highly of Germany because of Adolf Hitler; what they admire is Goethe and Heine, or Bach and Beethoven. Picasso and not Generalissimo Franco. The Taj Mahal and the porcelains of the Sung, not the innumerable and nameless emperors.

At the end of it all, it is a moral question. What upsets artists, and what should upset you, is that we can behave in this way to a minority of people who do what they have to do because of love and pleasure and joy. When I speak to craftsmen this is the message that I get.

You can turn on your television set and see that your bowels are not regular, that you smell from 15 different parts of your body, that your clothes are not clean, that your coffee is lousy and so. It is playing on the fears and incapacities of people, but because it is a profitable occupation, it is looked on kindly by Revenue Canada. In that sense, it is a society which is formally recognized as dependent on the dollar.

When we contemplate such things, we stand amazed at our own moderation. Why we are not demanding the heads of innumerable Ministers on pikestaffs, I do not know, but I suppose it is because we are in fact quite decent and very hard-working people.

In conclusion, I would like to wish your committee well in your deliberations and assure you that we are very willing to cooperate with you, and with Revenue Canada and the Department of Finance in the attempt to resolve these pressing and continuous problems. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman.

[Translation]

défalcation des coûts des matériaux que lorsque l'artiste faisait don de ses oeuvres. Auparavant, de 1967 à 1969, le *Museum of Modern Art* de New York avait reçu 52 peintures et sculptures en dons de la part d'artistes vivants. Après l'adoption de la nouvelle loi, de 1970 à 1975, c'est-à-dire en cinq ans, le musée ne reçut qu'une seule oeuvre. Il est avéré qu'un artiste a détruit au moins pour 1 million de dollars de toiles avant sa mort, pour éviter que sa femme n'ait à payer des droits successoraux au-dessus de ses moyens, et on dit même qu'un deuxième artiste a très probablement fait la même chose.

J'ignore ce qu'en pensent les membres de votre comité, mais il me paraît honteux et scandaleux que des citoyens canadiens honnêtes et consciencieux puissent être harcelés par Revenu Canada de la manière indiquée dans la lettre provenant des artistes du vitrail. C'en est presque barbare.

Je vous rappellerai que ce sont les artistes et les artisans de notre pays qui font l'histoire. En effet, les gens ne se rendent pas en Italie par respect pour la mémoire de Mussolini, ni même de Garibaldi. Ils y vont pour voir des oeuvres d'art, les chefs-d'oeuvre incomparables que le monde entier considère comme son patrimoine. Ils n'estiment pas l'Allemagne à cause d'Adolf Hitler; ils admirent Goethe et Heine, ou Bach et Beethoven. Ils s'intéressent à Picasso et non au général Franco, au Taj Mahal et aux porcelaines de la dynastie Sung, non aux innombrables et anonymes empereurs.

En fin de compte, il s'agit d'une question morale. Ce qui vexe les artistes et devrait vous vexer aussi, c'est qu'on se comporte de la sorte à l'endroit d'une minorité qui travaille ainsi par amour et pour communiquer son plaisir et sa joie. C'est tout au moins l'impression que j'ai lorsque je parle aux artisans.

Par ailleurs, si vous tournez le bouton de votre téléviseur, vous vous verrez rappeler que vos intestins ne fonctionnent pas régulièrement, qu'il se dégage des odeurs d'environ 15 parties différentes de votre corps, que vos vêtements ne sont pas propres, que votre café est mauvais, etc. C'est une façon de jouer sur les peurs et le sentiment d'impuissance des gens, mais étant donné que ces activités de réclame réalisent des bénéfices, elles sont bien considérées par Revenu Canada. On peut donc dire qu'en ce sens, on reconnaît la dépendance de notre société à l'égard du dollar.

Lorsque nous voyons de telles choses, nous nous étonnons d'être aussi modérés. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi nous ne demandons pas la tête de nombreux ministres sur des piques, mais je crois que c'est parce que nous sommes honnêtes et travailleurs.

En guise de conclusion, j'aimerais souhaiter beaucoup de succès à votre comité et vous assurer, vous, ainsi que Revenu Canada et le ministère des Finances, de notre grand désir de collaboration pour qu'on puisse résoudre ces questions pressantes et constantes. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président.

[Texte]

First of all let me thank the deputation very much for an excellent brief. You have touched on a number of points mentioned by other groups of course; but you had some well-deserved rhetoric which drove the points home very well. I have a couple of questions, if I could.

On page 2 of your brief, you talked about the ferocious attack on the cultural sector; and as you gave further testimony you went on at length about the—I guess it is what you might call—fear of Revenue Canada, and therefore actions taken, behaviour patterns established because people simply fear Revenue Canada. Is that not an overstatement, in your view?

Mr. Weinrich: No, I do not think it is an overstatement. Last weekend, we had our semi-annual board meeting, and we had people there from every province and territory across Canada. They undoubtedly said much the same thing, that the craftspeople whom they knew were, in a sense, waiting for phone calls or letters from Revenue Canada. Because most of these people are self-employed of course, and only one person at that, simply to answer the telephone or take time off to do these letters—that one letter that I quoted is indeed only one such letter; we have had a good many others—takes production time, quite apart from the actual fear, as you express it.

They feel that suddenly they are faced with this enormous bureaucracy which can, if you like, spend \$20,000 in order to try to recoup \$5,000 from them if it so wishes, and they are going to be faced with bills that they may or may not be able to pay.

• 1130

Mr. Crombie: Were there any changes in the past couple of years? Has this been an attitude on the part of the people of Revenue Canada that has changed significantly in the last couple of years—or has it been that way for a long time, is a 10-year pattern?

Mr. Weinrich: No, I think it has sharply accelerated in the last two years. There is no doubt about that. We have had odd problems in the past in certain respects, and with different aspects of tax law, but there is no question that the last two years have seen an acceleration of that.

Mr. Crombie: One of the arguments you make very strongly, Mr. Weinrich—and other groups have made it as well—is that much of the problem, much of the difficulty and disaster that has befallen a number of people has been a consequence of interpretation, rather than a change in the law. I wonder if you have any specific examples of specific interpretations that were changed?

Mr. Weinrich: As I said, we had the experience back in the late 1970s of doing this book—revising the book, I should say, because the book was originally published earlier—and it is called *Crafts are Your Business*. One of the sections was on taxation. The chap who wrote the book is actually now with the Royal Academy of Arts. At that time he certainly had discussions with Revenue Canada about the interpretations. Their reaction, as I said a little earlier, was that the hobbyist-

[Traduction]

J'aimerais d'abord remercier le groupe présent ici aujourd'hui de nous avoir soumis un excellent mémoire. Vous avez, bien entendu, mentionné des questions déjà évoquées par d'autres groupes, mais votre éloquence nous a fait saisir très nettement certaines questions. Cela dit, j'aimerais vous poser quelques questions.

À la page 2 de votre mémoire, vous mentionnez une attaque féroce dirigée contre le secteur culturel, et lors de votre témoignage, vous avez mentionné la peur de Revenu Canada que nourrissent les artistes et, partant, les actions posées et le comportement qui s'établit tout simplement en raison de cela. Ne croyez-vous pas qu'il s'agit d'une exagération?

M. Weinrich: Non, il ne s'agit pas d'une exagération. La fin de semaine dernière, nous tenions notre réunion semestrielle du conseil d'administration, à laquelle participaient des gens de chaque province et territoire du Canada. Or, ils nous ont dit à peu près la même chose, à savoir que les artisans de leurs connaissances attendaient des appels téléphoniques ou des lettres de Revenu Canada. Étant donné que la plupart de ces derniers sont à leur propre compte et seuls, le fait de répondre au téléphone ou d'écrire des lettres comme celle que je vous ai citée, et qui est loin d'être la seule, exige du temps et n'annule en rien la peur que vous avez mentionnée.

Ils se disent qu'ils sont tout à coup confrontés à cette immense bureaucratie qui peut dépenser 20,000\$ pour essayer d'en récupérer 5,000\$ dans leurs rangs, s'ils le veulent, alors qu'eux-mêmes seront obligés de payer des impôts qui sont parfois au-dessus de leurs moyens.

M. Crombie: Les choses ont-elles changé ces deux dernières années? J'entends par là l'attitude des fonctionnaires de Revenu Canada a-t-elle évolué de façon sensible ces deux dernières années, ou la même situation existe-t-elle depuis environ 10 ans?

M. Weinrich: Non, la situation s'est beaucoup aggravée ces deux dernières années, cela ne fait aucun doute. Par le passé, nous avions parfois quelques problèmes par rapport à divers aspects de la Loi de l'impôt, mais depuis deux ans, cela est certainement beaucoup plus marqué.

M. Crombie: L'un de vos arguments, monsieur Weinrich, d'ailleurs repris par d'autres groupes, est qu'une bonne part du problème et des difficultés et catastrophes des artistes tiennent à une nouvelle interprétation plutôt qu'à une modification de la loi. Pouvez-vous nous donner des exemples de cette nouvelle interprétation?

M. Weinrich: Comme je l'ai dit auparavant, à la fin des années 70, nous avons retravaillé un livre publié antérieurement et portant le titre de *Crafts are Your Business*. Une des parties de cet ouvrage portait sur la fiscalité. En passant, l'auteur du livre fait maintenant partie de l'Académie royale des arts. À l'époque, il a certainement discuté avec des représentants de Revenu Canada pour ce qui est de l'interprétation des dispositions de la loi. Or, comme je l'ai précisé plus

[Text]

professional thing, the expectation of profit and so on, was not a serious concern to them at that time. They felt they were there to collect revenue and that even though there might be some evasion of tax under that heading, it was so minimal it was not worth their while to collect.

We suspect that what has happened is that with the advent of the computer and so on, these tax returns are now going through some kind of optimum scheduling and are thrown out at the other end. Each tax officer sits there and every morning gets a pile in his "in" tray and says "deal with these". No longer is there the kind of subjective assessment done by individual tax officers, as was the case in the past. It is a computerized operation and they have to resolve it. They probably have a hell of a lot more work as a result of that because in the past they both looked at it and decided that it was not worth going after and decided to leave it. But now, the computer has thrown it out and said that they have to chase it up. They have to do it. As has been reported in the press, all sorts of weird and wonderful things happen as a result of that, tied-in with the so-called quota system and so on. I think that has been the principle problem. The opportunity for individual assessment by a by a tax officer—personally speaking, so to speak—has probably gone by the board now. It reaches their desk and they are then told to do something about it instead of having the opportunity to assess it in the first place. That seems to us to be the most likely explanation of what has been happening—in the more recent past anyway.

Mr. Crombie: Could I go to the question of definition. I just want it clear in my head what I think I heard you say and what I think is in the brief. Basically, you see a definition arising from the choosing of certain elements contained in the Canada Council definition, or the UNESCO definition, or the work on the Disney report. That definition should be sufficiently flexible to include any category of artists?

Mr. Weinrich: Yes.

Mr. Crombie: I would now like to go to something you raised that no one else did, to my knowledge—the question of charitable registration. On page 4 of your brief, which I thought was quite impressive, there is a point to be made. With respect to "charities are not supposed to engage in political action", the problem with deregistration has to do primarily with political action; charities are not supposed to engage in it. The ludicrous result is that if your committee asked us for our opinion, we could give it without incurring the wrath of Revenue Canada. However, if we offer our opinion to you unsolicited, we are taking political action. To go on, I thought it was a great analogy to ask what happens—do we deregister the Catholic Church? I think would be a monumental battle, Mr. Chairman. Good luck, if you intend to take it on!

[Translation]

tôt, ils ne se souciaient pas alors beaucoup de la distinction à faire entre l'amateur qui s'adonne à un passe-temps et le professionnel, ni des bénéfices escomptés, etc. Ils estimaient être chargés de percevoir l'impôt, et d'après eux, même s'il pouvait y avoir de l'évasion fiscale, elle était si minime qu'il ne valait pas la peine de la rechercher.

Nous soupçonnons que la mise en service des ordinateurs et d'autres systèmes soumet les déclarations d'impôt à une espèce de calendrier, ou de filière optimale au bout de laquelle elles aboutissent à l'autre extrémité. Chaque agent de l'impôt reçoit tous les matins un certain nombre de déclarations à traiter. Il n'y a plus d'évaluation subjective de la part des fonctionnaires de l'impôt, comme c'était le cas par le passé. Il faut maintenant se conformer à des opérations informatisées. Les fonctionnaires ont d'ailleurs probablement beaucoup plus de travail à cause de cela, car, auparavant, ils jetaient un coup d'oeil sur le dossier et pouvaient décider de ne pas essayer de recouvrer certaines sommes lorsqu'elles étaient trop minimes. Maintenant, cependant, l'ordinateur a extrait le dossier et indiqué qu'il faut le suivre. Ils sont obligés d'agir. Comme on l'a rapporté dans la presse, toutes sortes de choses bizarres se sont produites à cause de cela, ainsi qu'à cause du système de contingentement. Cela me paraît être la principale source du problème. On a probablement éliminé la possibilité qu'un agent de l'impôt évalue personnellement un dossier. Ils en sont tout simplement saisis et sont obligés de faire quelque chose plutôt que d'avoir la possibilité de l'évaluer personnellement. Ça me semble être une explication plausible de ce qui s'est passé récemment.

M. Crombie: J'aimerais maintenant passer à la question des définitions. J'aimerais simplement tirer au clair ce que je crois vous avoir entendu dire et ce que je crois avoir saisi dans votre mémoire. Au fond, vous aimeriez qu'on emprunte certains éléments figurant dans la définition du Conseil des arts ou dans celle de l'UNESCO, ou encore dans celle qui fait partie du rapport Disney, pour constituer une définition. En outre, cette dernière devrait être assez souple pour englober toute catégorie d'artistes, c'est bien cela?

M. Weinrich: Oui.

M. Crombie: J'aimerais maintenant passer à une question que vous avez été seul à soulever, tout au moins à ma connaissance, c'est-à-dire celle de l'inscription comme organisation de bienfaisance. On trouve la mention de cela à la page 4 de votre mémoire, que j'ai d'ailleurs trouvé très bon. Maintenant, il est dit que les oeuvres de charité ne sont pas censées s'engager dans l'action politique, et si l'on retire le droit d'inscription à ces organisations, c'est principalement pour cause d'activisme politique, étant entendu que les organisations de bienfaisance ne sont pas censées s'y adonner. À cause de cela, si votre comité nous demandait notre avis, nous pourrions vous le donner sans que Revenu Canada s'en prenne à nous. Par contre, si nous vous l'offrons sans que vous l'ayez demandé, nous posons un geste politique. J'ai songé que si l'on veut vraiment se conformer à cette exigence... faudrait-il retirer à l'Église catholique son droit d'être inscrite? Je crois qu'on aurait une lutte épique à mener, monsieur le président. Bonne chance à quiconque s'en chargera!

[Texte]

There was a memo, kind of an infamous memo three or four years ago, in which there was a suggestion that charitable organizations should stay out of political action. There was the impression given at that time that the government was therefore getting involved in what were the political beliefs and feelings of these various organizations. Shortly after that, there was a retraction by the government saying they did not mean that, and this is the first time in a long time I have seen it pop up again.

• 1135

I am asking you today: Do you find there is a kind of harassment or a concern about the kind of political statements you might make in terms of your ability to maintain your charitable status?

Mr. Weinrich: Yes, I think there is no doubt about that. The CCA certainly received a letter suggesting they could be in a position to lose their charitable status if they pursued this kind of action. As you know, that memo was indeed withdrawn or retracted, but nothing has taken its place. So the implication is that, indeed, that really is still the operative basis for their analysis and their determination.

The cases that came before the Supreme Court of Canada or one of the appeal courts of the provinces—I am not sure which it was—resulted not in any definition of what constituted political activity, which was what was hoped for. They simply said it was a denial of natural justice to de-register charities without giving them a public hearing. I think it was 18 months or two years ago when that ruling was given. It has not halted de-registration; it is still going on, although I think at a lower rate. No process has yet been established by Revenue Canada for giving hearings in de-registration, but it is certainly very conscious in all our minds; indeed, it crops up quite frequently in the discussions of our board. Should we really do this? Could that not be construed as public activity? There is no question that we feel it as a constraint.

Mr. Crombie: Okay. We asked for your views today, so that covers you from having to suffer the wrath of Revenue Canada, to use your words. You used the words that maybe we should be asking for the heads of Ministers on plates, or words to that effect. If you said that unsolicited, would you feel that is the kind of statement you might not make?

Mr. Weinrich: If we had started addressing you individually, members of this subcommittee or otherwise, and sent out memos, notes, bulletins or whatever to our members saying to write to the chairman, to Mr. Burghardt, to Mr. Crombie, etc., and to write to the Minister, that kind of thing can definitely and has been definitely construed as political action in an attempt to change law and legislation and so on, and it is not eligible within the existing definition of charitable activity.

Mr. Crombie: Okay. I do not want to press it much further, but I want to ask you this: If we had not solicited your view, and like a number of other people, perhaps you very cogently were quite critical of the government and its processes, would you have felt that brief, unsolicited by this committee, would have brought risk to you and the organization?

[Traduction]

Il y a trois ou quatre ans, une note de service de sinistre mémoire faisait valoir que les organisations de bienfaisance devaient éviter l'action politique. On avait l'impression à l'époque que le gouvernement cherchait à savoir quels étaient les opinions politiques de ces organisations. Peu de temps après le gouvernement a fait savoir que tel n'était nullement le cas, et maintenant c'est la première fois depuis longtemps que la question revient à nouveau sur le tapis.

Je voudrais donc savoir si vous hésitez à faire des déclarations de nature politique, de crainte de perdre votre statut d'oeuvre de charité.

M. Weinrich: Cela ne fait aucun doute. La C.C.A. a reçu une lettre selon laquelle elle risquait de perdre son statut d'oeuvre de charité si elle continuait dans cette voie. Par la suite cette note a été retirée, mais elle n'a pas été remplacée. Il faut donc croire que le principe est toujours valable.

Les affaires qui ont été entendues par la Cour suprême ou des cours d'appel provinciales n'ont pas abouti à une définition d'activité politique comme nous l'espérons. Les tribunaux se sont bornés à déclarer que c'était contraire à la justice naturelle d'annuler le statut d'oeuvre de charité sans leur permettre de se défendre en public. Cette décision remonte à 18 mois ou deux ans si ma mémoire est bonne. Ce qui n'empêche que d'autres organisations ont perdu leur statut d'oeuvre de charité, même si cela arrive maintenant moins souvent. En effet jusqu'à présent Revenu Canada ne donne pas l'occasion aux intéressés de se défendre en public avant d'annuler leur statut d'oeuvre de charité et c'est pourquoi cette question revient souvent sur le tapis au cours de nos réunions. Nous nous demandons toujours si telle ou telle activité ne risque pas de nous nuire.

M. Crombie: Puisque c'est nous qui vous avons posé des questions, Revenu Canada n'aura pas de motif pour vous attaquer. Vous avez dit notamment que nous devrions exiger la tête de certains ministres. Est-ce que vous vous seriez risqué à faire pareille déclaration ailleurs?

M. Weinrich: Si notre organisation avait adressé une circulaire à nos membres les invitant à écrire au président du Comité, à M. Burghardt, à M. Crombie ou au ministre, Revenu Canada aurait pu assimiler cela à une action politique destinée à modifier la loi, ce qui n'est pas compatible avec les activités charitables telles qu'actuellement définies.

M. Crombie: D'accord. Si votre mémoire dans lequel vous fustigez le gouvernement ne nous avait pas été remis à notre propre demande, ne risquerait-il pas de vous nuire?

[Text]

Mr. Weinrich: Yes, I think so, and certainly . . .

Mr. Crombie: You would not have spoken up without this committee.

Mr. Weinrich: Yes, I think it is true.

Mr. Crombie: It is quite stunning.

Mr. Weinrich: What we tend to do is a cumulative thing. To be frank about this, when we look at our activity over the year, we say: Have we been doing too much of this kind of thing? We generally do look at that.

Mr. Crombie: Thank you very much. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

Thank you too, Mr. Weinrich, for the presentation of the brief and your opening statement this morning.

Let me say, first of all, I was almost going to raise a point of order on Mr. Crombie's last question. I felt perhaps Mr. Crombie was leading the witness into an area which really wanted to point out that, for some reason or other, the government of the day was really playing hard ball with the artistic community in a way in which I feel Mr. Crombie's comments are not justified. I say that because I certainly have had personal experience from the artistic community and from all areas, from individual artists, from performers. I think, yes, and I can specifically say from some craftspeople too, who have written me letters regarding their concerns about Revenue Canada, grants and that type of thing, which I certainly did not construe as political action, nor did I, as a Member of Parliament, take it to the Minister and say "look what the artistic community is doing". So, I think perhaps that area is a little unfair.

• 1140

Having said that, let me ask Mr. Weinrich, through the chairman, what is your association with the overall, broad definition of charitable organizations? Could you perhaps explain how the craftspeople get involved with charitable organizations as such?

Mr. Weinrich: Yes. It depends—not all our member organizations necessarily have that charitable tax status—in part upon their own by-laws, regulations and programs. But, generally speaking, if you are engaging in activity for the benefit of the public or the community, as opposed to activity which is purely for the benefit of your members, as is expected to be the case for example in trade unions or in professional associations, like doctors, and so on; those, to the best of my knowledge, are not eligible for any charitable tax status. The beneficial activity to the community, of course, varies considerably from association to association, but I would say probably the most common one is education in some form or another; they are providing workshops, facilities and so on, which are open to the public as opposed to being simply open to their members.

[Translation]

M. Weinrich: Certainement.

M. Crombie: Ce n'est donc qu'à la demande du Comité que vous avez fait toutes ces déclarations.

M. Weinrich: En effet.

M. Crombie: Voilà qui est extraordinaire.

M. Weinrich: Tout cela a un effet cumulatif et nous devons donc surveiller toutes nos déclarations faites au courant d'une année pour ne pas aller trop loin.

M. Crombie: Merci monsieur le président.

Le président: Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Merci.

Je voudrais tout d'abord vous remercier de votre déclaration liminaire.

J'ai failli invoquer le Règlement à la suite de la dernière question de M. Crombie. Il me semble en effet que M. Crombie voulait faire dire au témoin que le gouvernement cherchait à faire la vie dure aux artistes. J'ai moi-même de nombreux contacts avec toutes sortes d'artistes. Donc de nombreux artistes et artisans m'ont écrit pour se plaindre de Revenu Canada, mais je n'ai jamais eu l'idée d'assimiler ça à une activité politique ni à plus forte raison d'aller en faire part au ministre.

Cela dit, je voudrais savoir à quel titre votre organisation est assimilée à une oeuvre de charité.

M. Weinrich: Pas tous les membres affiliés sont assimilés à une oeuvre de charité aux fins de l'impôt; pour être ainsi assimilé, il faut qu'une association oeuvre pour le bien du public ou de la collectivité et non pas uniquement pour le bien de ses propres adhérents comme c'est le cas notamment des syndicats et associations professionnelles, lesquels ne sont pas assimilés aux oeuvres de charité aux fins de l'impôt. La contribution à la vie collective varie d'une association à l'autre, la plus fréquente étant au plan de l'éducation; ces associations organisent des ateliers, mettent leurs installations à la disposition du public et non pas exclusivement à la disposition de leurs seuls membres.

[Texte]

Mr. Burghardt: In your opening statement, you made reference to the numbers of people associated with your organization, and you broke it down into the professional versus the hobbyist. Do you have professional people involved in the charitable organizations, or would these be more hobbyists?

Mr. Weinrich: No. You mean professional costs for people working in the . . .

Mr. Burghardt: Yes.

Mr. Weinrich: Yes, very much so. In other words, they do a lot of activity for the benefit of the public. They give workshops which are sometimes free, and sometimes they get an honorarium for that; they are very much involved.

Mr. Burghardt: I think you also said in your opening statement, when you gave the figure of the number of hobbyists involved—perhaps I took it in the wrong context—were you suggesting that the hobbyists were not your main concern at this point? It was more the professional crafts person.

Mr. Weinrich: That is true. Our association is essentially established to work with, and on behalf of, those first three categories; that is to say people who are making, or at least getting, an income of some description from crafts. At the same time, we are very much involved ourselves in various public activities, community activities, of one kind or another. So, it is not that we are working simply on their behalf, in the sense of getting more money for them, or whatever it may be.

Mr. Burghardt: You also mentioned a crafts show in Prince Edward Island . . .

Mr. Weinrich: Yes.

Mr. Burghardt:—where those who had participated, immediately afterwards received a letter from Revenue Canada. What were the contents of the letter?

Mr. Weinrich: Essentially asking them for evidence. I think what they were after was this business about profit and so on, and the hobbyist category; in other words, whether this was their main source of income, and information of that kind. I do not actually have a copy of the letter that was sent out. Unfortunately, it was just reported to me last weekend at our board meeting.

Mr. Burghardt: To the best of your knowledge, are these people more professional than the hobbyist, or would you know? Is that an unfair question?

Mr. Weinrich: I would think they are more professional than hobbyists. I do not know enough about that particular craft fair. Of course, there are a lot of part-time and seasonal workers down in the Atlantic region anyway, and if they are not full-time professionals, they would certainly fall into the latter category.

Mr. Burghardt: In your brief, and also in your opening statement, you suggest that no special treatment for artists is necessary beyond that which recognizes the economic, social and cultural realities of the sector.

[Traduction]

M. Burghardt: Parlant de vos adhérents, vous avez fait une différence entre les professionnels et les amateurs. Y a-t-il des professionnels qui s'occupent de ces organisations dites de charité ou est-ce plutôt le fait des amateurs.

M. Weinrich: Vous parlez des frais professionnels pour ceux qui . . .

M. Burghardt: Oui.

M. Weinrich: Certainement. Ils font toutes sortes de choses pour le grand public. Ils organisent notamment des ateliers, dont certains sont gratuits.

M. Burghardt: Si je vous ai bien compris, vous vous intéressez davantage en ce moment aux artisans professionnels plutôt qu'aux amateurs.

M. Weinrich: C'est exact. Notre association représente essentiellement les trois premières catégories, c'est-à-dire les artisans qui tirent une partie au moins de leurs revenus de leurs créations artistiques. Ce qui ne nous empêche nullement de participer à toutes sortes d'activités publiques ou communautaires. Nous n'avons donc pas pour unique objectif de procurer davantage d'argent à ces trois premières catégories d'artistes.

M. Burghardt: Vous avez évoqué une foire d'artisanat dans l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Weinrich: Oui.

M. Burghardt: Tous ceux qui ont participé à cette foire ont par la suite reçu une note de Revenu Canada. Que disait cette lettre?

M. Weinrich: On leur demandait toutes sortes de preuves, surtout concernant les bénéfices réalisés ou s'il s'agissait d'artistes amateurs. Revenu Canada cherchait à savoir si l'artisanat était leur principale source de revenu. Je n'ai pas sur moi un exemplaire de cette lettre car ce n'est qu'au cours du weekend dernier que j'en ai eu connaissance au cours de la réunion de notre conseil d'administration.

M. Burghardt: Est-ce qu'il s'agissait d'artistes plus professionnels que de simples amateurs?

M. Weinrich: Je pense bien, mais je ne suis vraiment pas au courant de cette foire d'artisanat. De nombreuses personnes se consacrent à l'artisanat à temps partiel dans la région atlantique, donc il s'agissait peut-être aussi de ceux-là.

M. Burghardt: Vous faisiez valoir dans votre déclaration préliminaire que les artistes ne demandent pas à bénéficier d'un traitement spécial, à condition que l'on tienne compte des facteurs économiques sociaux et culturels de leurs activités.

[Text]

• 1145

From the best of your knowledge and experience, what are the social and cultural realities of the craft sector that could be recognized in the Income Tax Act?

Mr. Weinrich: That is a pretty broad question. I think I can deal with that by dealing with some of the specifics. In the few discussions we have had with officers from both Revenue and Finance, it has been clear that they have not understood the structure of . . . For example, reference was made to consignment selling. That is very common in the whole of the art field, with painters and sculptors and so on, as well as with craftspeople. It is not very common in other aspects of retail marketing.

The people from CARFAC could talk to you more accurately about this than I can, but there was the question of federal sales tax on art, prints and so on. It was very clear that they did not understand the structure of galleries, how galleries work, the fact that they, if you like, carried certain artists and craftspeople for a number of years in the expectation of profit. In the meantime, they were supporting them by selling Picassos or whatever happened to be marketable. By simply slapping sales tax on to prints, they were in fact damaging the Canadian market as much as they were other markets.

It is a different marketing structure. It is often said, of course, that art appreciates in value, and to a certain extent that is true. I think it is often misleading, because we tend to think of art as stuff that is in museums where, of course, it has all kinds of environmental controls and everything else. If you put an IBM typewriter in such an environment, it probably would survive for a couple of hundred years or more too. It is nonetheless more generally true that art appreciates in value; this is something else which is not the common fate of ordinary everyday objects and things of that kind.

Of course, the other social one is one that we have dealt with here. The fact is that most artists and craftspeople do in fact have to have some other occupation, some other job, in order to keep going. I mean, I could not afford myself to be a bibliographer. That is not even conceivable. I do not have any private source of income to do that. If that is what I want to do, I have to work and then take time off and do it.

Working in some cases seasonally, part-time, or whatever you might call it; or just half-time every day; or working for three years and then taking two years off: the pattern varies but remains essentially the same. There has to be some other income in order to do that work.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, that leads me to an area in which I think you have recently questioned some of our witnesses: The matter of the expectation of profit versus expectation of revenue. Would you like to comment on that for us?

Mr. Weinrich: I think that is true, there is a very real difference between the expectation of profit and expectation

[Translation]

Au mieux de votre connaissance et de votre expérience, quelles sont les réalités sociales et culturelles que pourrait reconnaître la Loi de l'impôt sur le revenu dans le secteur de l'artisanat?

M. Weinrich: La question est assez vaste. Je puis y répondre en traitant de certaines particularités. Nous avons eu quelques discussions avec les agents des ministères du Revenu et des Finances, et il est évident qu'ils n'ont pas saisi la structure de . . . Ainsi, par exemple, on a fait allusion à la vente par lots. Cela se fait très souvent dans tout le domaine des arts, chez les peintres et sculpteurs par exemple, et également chez les artisans. Ce n'est pas très commun dans d'autres secteurs du marché de détail.

Les gens de CARFAC pourraient vous l'expliquer mieux que moi, mais il a été question de la taxe de vente fédérale sur l'art, les gravures, etc. Il était bien évident qu'ils ne comprenaient pas le fonctionnement des galeries, la façon dont elles opèrent, le fait qu'elles gardent certains artistes et artisans pendant un certain nombre d'années dans l'espoir de faire un profit. Dans l'intervalle, elles les assistent en vendant des Picassos ou tout ce qu'ils peuvent commercialiser. En appliquant tout simplement la taxe de vente sur les gravures, ils font du tort au marché canadien comme à d'autres marchés.

Il s'agit d'une structure de commercialisation différente. On a dit souvent évidemment que l'art augmente de valeur, c'est vrai jusqu'à un certain point. C'est souvent trompeur, à mon avis, car nous avons tendance à voir là comme des choses qu'on trouve dans les musées où il y a toutes sortes de contrôles du milieu et bien d'autres choses. Si on plaçait une machine à écrire IBM dans un tel milieu, elle pourrait probablement durer pendant 100 ans ou plus. Néanmoins, c'est vrai en général que l'objet d'art augmente de valeur, ce qui n'est pas le sort des articles de tous les jours.

L'autre question dont nous avons traité ici est également d'ordre social. Il demeure que la plupart des artistes et des artisans, s'ils veulent continuer à produire, doivent avoir un autre travail, un autre emploi. Autrement dit, je ne pourrais pas me permettre moi-même d'être bibliographe. Ce n'est même pas concevable. Je n'ai pas de source de revenu personnelle pour le faire. Si c'est que je veux faire, je dois travailler et prendre congé pour le faire.

Dans certains cas, je peux travailler de façon saisonnière, à temps partiel, c'est la façon dont vous l'appellez, ou simplement la moitié de la journée, ou travailler pendant trois ans et prendre deux ans de congé; le modèle peut varier mais demeure essentiellement le même. Il me faut une autre source de revenu pour faire ce travail.

M. Burghardt: Monsieur le président, cela m'amène à un sujet sur lequel vous avez récemment posé des questions à certains de nos témoins: la perspective de faire des profits par opposition à la l'attente de revenus. Voulez-vous faire quelques remarques à ce sujet?

M. Weinrich: C'est vrai, à mon avis, il y a vraiment une différence entre la perspective de faire des profits et la simple

[Texte]

simply of revenue. I shall make revenue from a bibliography which goes into my tax return, and have done so this year, but I am certainly not making any profit, nor will I ever do so. I would say that is very common for virtually all artists.

Mr. Burghardt: You would prefer to be looked at, for tax purposes, on the basis of expectation of revenue rather than expectation of profit.

Mr. Weinrich: Indeed, if it came to that, yes. But even then you have a problem with people. The start-up time before they get any revenue must vary from discipline to discipline. Somebody who has just graduated from art school, or whatever it may be, starts off on a career. In certain instances he might be lucky, maybe in the first year he may begin to sell work, who knows? But I would suspect it is probably very different for, say, poets than it is for painters. The start-up time is something that has to be taken into account.

Mr. Burghardt: If they were working at something else just to maintain their own livelihood and were allowed to claim whatever expenses they might have pursuing their crafts, would that be acceptable?

Mr. Weinrich: Yes.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

• 1150

The Chairman: Thank you. I wonder if I might ask a few questions, too. Within the scale of horror stories we have been hearing, this letter is not so horrible, to tell you the truth, when you read about it. I can understand. I say that charitably. She had her case examined and accepted.

Mr. Weinrich: Yes, but two years ago. You see, this is the point.

The Chairman: Yes. She is worried now about the next two years. That is right.

I add this in passing. We hear a lot in here about retroactivity, that we have retroactively called somebody a hobbyist after four years of endeavour. We let them ring up big bills and then recategorize them as hobbyists. At least, this correspondent understands her obligations.

Mr. Weinrich: Yes.

The Chairman: I do not know if she has gone about curing those problems very realistically, but I am sorry to see that she is absorbing some legitimate expenses as personal expenses. I am sorry to see that. I am not sure that is necessary. I certainly thought that in the general tone of it I could sympathize with the concern. I think that everybody worries when the taxman shows up. On the other hand, she did not do so badly. He showed up, shook her hand and left. She still had all her fingers after the handshake.

Mr. Weinrich: I think this is the point. It was just something over two years ago, obviously, in either 1980 or 1981; she does

[Traduction]

attente d'un revenu. J'obtiens un revenu de la bibliographie pour lequel je fais une déclaration d'impôt, je l'ai fait cette année, mais je ne fais certainement pas de profit, et je n'en ferai jamais non plus. Je dois dire que presque tous les artistes se trouvent dans la même situation.

M. Burghardt: Vous préféreriez, aux fins de l'impôt, qu'on vous considère du point de vue prévision de revenu plutôt que du point de vue perspective de profit.

M. Weinrich: Si on en venait à cela, certainement. Même là, on aurait des problèmes avec les gens. La période morte avant qu'ils obtiennent des revenus peut varier d'une discipline à l'autre. Quelqu'un qui vient d'être diplômé d'une école d'art ou d'ailleurs commence une nouvelle carrière. Dans certains cas, il peut avoir de la chance, peut-être que la première année il vendra ses travaux, qui sait? Cependant, je soupçonne que c'est probablement très différent pour les poètes que pour les peintres. Il faut tenir compte du temps de démarrage.

M. Burghardt: S'ils travaillent à quelque chose d'autre pour subvenir à leurs besoins, et si on leur permettait de réclamer les dépenses qu'ils font pour leur artisanat, est-ce que ce serait acceptable?

M. Weinrich: Oui.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci. Je me demande si je peux poser quelques questions également. Nous avons entendu des histoires horribles, mais cette lettre-ci n'est pas si épouvantable, pour dire la vérité, lorsqu'on la lit. Je peux comprendre. Je le dis de façon charitable. Cette personne a vu sa cause étudiée et elle a été acceptée.

M. Weinrich: Oui, mais c'était il y a deux ans. Vous voyez, c'est de cela qu'il s'agit.

Le président: Oui. Elle s'inquiète maintenant des deux années suivantes. C'est juste.

J'ajoute ceci en passant. Nous entendons beaucoup parler de rétroactivité. On a rétroactivement qualifié quelqu'un d'amateur après qu'il ait consacré quatre ans d'efforts à son travail. On laisse des gens accumuler de grosses factures, pour ensuite les reclasser comme amateurs. Cette correspondante, à tous le moins, comprend ses obligations.

M. Weinrich: Oui.

Le président: Je ne sais pas si elle s'est occupée de régler ses problèmes de façon réaliste, mais je regrette de constater qu'elle doit payer certaines dépenses légitimes en plus de ses dépenses personnelles. Je regrette qu'il en soit ainsi. Je ne suis pas certain que ce soit nécessaire. J'ai cru, qu'en général, je pouvais prêter une oreille sympathique à ces ennuis. Chacun de nous s'inquiète lorsque le percepteur paraît. Par ailleurs, cette personne ne s'en est pas trop mal tiré. Il est venu, lui a serré la main et il est parti. Il ne lui manquait pas de doigt après cette poignée de main.

M. Weinrich: Voilà la question. Ca s'est passé il y a plus de deux ans, soit en 1980 ou en 1981 évidemment, elle ne l'a pas

[Text]

not specify that. As we have all recognized, the situation has worsened considerably since then. I doubt if that would have happened to her today. Indeed, it may not have happened to her today. I think the point that you make is certainly legitimate, but it goes back to Mr. Crombie's point about fear. The fact is that she has been living for two years . . . whether her answer, the solution that she has proposed, and what she is doing are right, reasonable or legitimate, she certainly cannot afford the expert advice of a tax accountant or lawyer to tell her this when she has taken those courses of action.

The Chairman: I would like to stop at that point. I do not know how we would ever deal with someone who is in that frame of mind. After all, we cannot have it both ways, can we? We could be very reassuring to her and tell her to forget it and that we will not worry about it and then the guy shows up four years later and reassesses her and she finds out that she should have worried. Or she can be told clearly what her obligations are so that there is none of this retroactive element and what one witness very accurately called "ambushing the taxpayer". I do not know how we could possibly deal with the fear element in all of this.

Mr. Weinrich: No, but the fact is that if they come back to her in 1983, they can in fact go back to 1981, despite the fact that she has been let off, as you say. She has been told that those two years' losses are all right. They are still in a position to say they are not all right.

The Chairman: Yes. That is right.

Mr. Weinrich: I realize that is true for all taxpayers. Of course, it is. Maybe it is something that should be changed, clear and simple, for everybody.

The Chairman: We had a long discussion the other night about how you would do that. I take your point and I think it will be interesting to discuss it with a gentleman by the name of Mr. Roberston from Revenue Canada who is going to come in April. I think the idea that they have changed course is a reasonable one. What I am concerned about, to a degree, is this perception that Revenue Canada should not go back and look at things. Maybe what we should all do is be more realistic here. If we can encourage Revenue Canada to be sensitive to artists, to have some knowledge of their circumstances and to have some guidelines on acceptable behaviour . . . if we fix the framework, then within that framework, surely Revenue Canada still has to have the right to check forms and, perhaps, to go back a little bit, say four years, and review that people are within the framework. If we get a good framework and we get consistency, will we not still need policing?

Mr. Weinrich: Yes, we will still need policing; I would agree with that. I think the four years is something that is very arguable. The tax law, as I understand it now, allows them to go back indefinitely in the case of . . .

[Translation]

précisé. Nous l'avons tous constaté, la situation s'est beaucoup détériorée depuis. Je doute que la même chose lui serait arrivée aujourd'hui. En réalité, ce ne serait pas le cas. La question que vous soulevez est certainement légitime, mais elle rejoint le point qu'a soulevé M. Crombie au sujet de la crainte. Le fait est qu'elle vit depuis deux ans . . . quant à savoir si sa réponse, la solution qu'elle propose, ce qu'elle fait actuellement est bien, raisonnable ou légitime, elle ne peut certainement pas se payer les services experts de comptables fiscaux ou d'avocats pour le lui dire lorsqu'elle a décidé d'agir comme elle l'a fait.

Le président: Je voudrais m'arrêter ici. Je ne sais pas comment nous pourrions traiter quelqu'un qui est dans cet état d'esprit. Après tout, on ne peut pas gagner sur tous les tableaux n'est-ce pas? Nous pourrions certainement la rassurer, lui dire d'oublier, que nous n'allons pas nous inquiéter de la situation, mais le percepteur peut venir dans quatre ans la réévaluer, et elle se rendra compte qu'il aurait peut-être fallu qu'elle s'inquiète. Ou alors on pourrait lui dire clairement quelles sont ses obligations afin qu'il n'y ait pas cette rétroactivité ou ce qu'un témoin a appelé très justement «un guet-apens pour contribuable». Je ne sais pas comment nous pourrions vraiment aborder cet élément de crainte qui persiste.

M. Weinrich: Non, mais la réalité est ce que si on revient à elle en 1983, on peut, en fait, remonter à 1981, en dépit du fait qu'on l'avait laissée aller, comme vous dites. On lui avait dit que ces deux années de pertes ne causeraient pas de problèmes. Mais le fisc est toujours en mesure de déclarer que ce n'est pas le cas.

Le président: Oui. Vous avez raison.

M. Weinrich: Je me rends compte que c'est vrai pour tous les contribuables. Ça l'est, évidemment. C'est peut-être quelque chose qu'il faudrait modifier, rendre plus clair et plus simple pour tout le monde.

Le président: Nous avons eu une longue discussion l'autre soir pour savoir comment on y arriverait. Je vous comprends et je crois que ce serait intéressant d'en discuter avec un M. Roberston de Revenu Canada qui comparaitra en avril. L'idée qu'ils ont changé d'attitude est, je pense, raisonnable. Ce qui m'inquiète, jusqu'à un certain point, c'est la notion que Revenu Canada ne doit pas revenir en arrière pour revoir les choses. Il nous faudrait peut-être, ici, être tous plus réalistes. Si nous pouvons encourager Revenu Canada à être plus sensible envers les artistes, à mieux apprécier leur situation, à appliquer des directives acceptables . . . si nous fixons un cadre, alors, au sein de ce cadre, Revenu Canada pourrait certainement avoir toujours le droit de vérifier les déclarations et remonter peut-être un peu en arrière, disons de quatre ans, pour vérifier que le cadre est respecté. Si nous disposons d'un bon cadre et nous y tenons, ne faudra-t-il quand même pas des contrôles?

M. Weinrich: Oui, il nous faudra toujours contrôler, je suis d'accord. Je crois qu'on peut vraiment discuter de cette période de quatre ans. La Loi de l'impôt, telle que je la comprends actuellement, permet au fisc de revenir indéfiniment dans le cas de . . .

[Texte]

• 1155

[Traduction]

The Chairman: Fraud.

Mr. Weinrich: —suspected fraud and that kind, and I certainly have no quarrel with that whatsoever. But it seems to me one of two things. In the case we have here, for example, where she has been looked at and they said they would allow those losses, that ought to be the end of the matter for those two years. They should not be able to come back in another two years and say they will go back four. I think that is one aspect, and I think that should be true of any taxpayer.

The Chairman: Let us again look at that. Here we have a situation where the concept is a reasonable expectation of profit. Now, I presume that was explained to the taxpayer, because she changed her course of action.

Mr. Weinrich: Right.

The Chairman: She understands it is a fluctuating game. It is not a snapshot; it is more like a river.

Mr. Weinrich: Yes.

The Chairman: As her tax experience flows on, then we will see more of the picture, and that picture, I guess she was told, had better become more profitable. It is a flow; it is not a series of static events. That is the trouble with the current concept of profits: You have a period when you are allowed to make losses, but you run the risk that eventually that loss will be held against you.

Mr. Weinrich: Yes, but it is that business of the total loss, so to speak.

The Chairman: Yes.

Mr. Weinrich: I do not know when the period of four years was established, nor in fact, what was the basis for so doing. I would suspect it was probably established when they were riding with . . . It probably took them four years to get through all the tax returns, and it was on that kind of basis. I really do not know that, but that is the way these things tend to develop.

The Chairman: It is my understanding that it is worse now.

Mr. Weinrich: It is worse?

The Chairman: Yes.

Mr. Weinrich: You might be right. If they are computerized, I am sure it is worse. In other words, I think it has to be based on some reasonable relationship of that kind. If it does take two years or three years or whatever to go through all these tax returns, then so be it; that is the way it has to be. But once the acceptance, so to speak, of any one year's tax return has been made, then that should be it.

The Chairman: Yes.

Mr. Weinrich: I think that is really the argument.

The Chairman: Have you run into many problems like this, where somebody might phone up and get an opinion and then later find that opinion is not validated, or where people have

Le président: De fraude.

M. Weinrich: . . . de présomption de fraude, par exemple, et je n'ai rien contre cela. Je retiens deux choses, dans le cas que nous avons ici par exemple, on a examiné la situation de cette personne et on a déclaré pouvoir admettre ses pertes, ce devrait être terminé pour ces deux ans. Les gens de l'impôt ne devraient pas pouvoir revenir dans deux ans et dire qu'ils peuvent remonter en arrière de quatre ans. Voilà un aspect de la chose, et ce devrait être la même chose à mon avis pour n'importe quel contribuable.

Le président: Voyons ça de nouveau. Nous avons ici une situation où il est question d'une perspective raisonnable de profits. Je présume que la chose a été expliquée à la contribuable étant donné qu'elle a changé sa façon de faire.

M. Weinrich: C'est exact.

Le président: Elle comprend qu'il s'agit d'une situation mouvante. Ce n'est pas comme un instantané, c'est plutôt un courant.

M. Weinrich: Oui.

Le président: Au fur et à mesure que s'étend le panorama fiscal, nous voyons mieux le tableau, et ce tableau, j'imagine qu'on le lui a dit, a intérêt à se manifester rentable. C'est un courant, il ne s'agit pas d'une série d'événements statiques. Voilà la difficulté que présente le concept actuel des profits: on vous alloue une période de pertes, mais vous courez le risque qu'éventuellement ces pertes soient retenues contre vous.

M. Weinrich: Oui, mais il s'agit de pertes totales, pour ainsi dire.

Le président: Oui.

M. Weinrich: Je ne sais pas quand la période de quatre ans a été établie, ni de fait sur quelle base elle l'a été. Je soupçonne qu'elle a probablement été établie lorsqu'il était question de . . . Il aura probablement fallu quatre ans pour passer au crible de toutes les déclarations d'impôt, et on a retenu cette période comme base. Je ne sais pas vraiment, mais c'est la façon dont les choses se déroulent habituellement.

Le président: Je crois comprendre que c'est pire maintenant.

M. Weinrich: Est-ce pire?

Le président: Oui.

M. Weinrich: Vous avez peut-être raison. Si c'est informatisé, je suis sûr que c'est pire. Autrement dit, il faut que ce soit fondé sur des rapports raisonnables de ce genre. S'il faut deux ou trois ans ou une quelconque période pour vérifier toutes ces déclarations d'impôt, très bien, il le faut. Une fois qu'on a accepté la déclaration d'impôt d'une année, pour ainsi dire, ça devrait suffire.

Le président: Oui.

M. Weinrich: C'est là vraiment où gît le lièvre.

Le président: Avez-vous connu beaucoup de difficultés de ce genre, où quelqu'un vous ayant téléphoné pour obtenir une opinion s'est rendu compte, plus tard, que celle-ci était fausse;

[Text]

received these little forms they send out which say thank you very much for your form, and then suddenly they are being re-audited and they are squawking about that? Do you hear much of that?

Mr. Weinrich: We have certainly had cases. We have always advised anyone who has phoned us up and said: I have spoken to the local tax office, and they say this and they say that. We have always said to at least get it in writing. But certainly there have been cases, even when it has been obtained in writing, where subsequently it is simply: I am sorry, it was wrong. It is as simple as that.

The Chairman: It seems to me this is such an easy thing. I remember back in the late 1970s that I got really angry about this in my personal experience. I wrote and said: You run the computers; why do you not put in the computer polite language and language you can understand? Tell people when they get that little form that really you have received the form, not that you have accepted it but that you have received it and that you are still subject to audit if necessary. People get those forms and they think: Okay, I am all right; I did okay this year, and I will do it the same way next year.

Mr. Weinrich: That is right, exactly.

The Chairman: We should tell people . . .

Mr. Burghardt: If I may just interject, Mr. Chairman, I think this is an important point. It seems to me that Revenue Canada in many cases, not just with the artistic community but in other cases, do give a certain interpretation, whether it be a local office or regional office and sometimes right from Ottawa, and that interpretation is given in writing. In fact, I am working on a case right now on behalf of a constituent, where he has a letter in writing saying he could do such and such a year or two ago, and then suddenly they inform him: No, you cannot do it. Who is going to give the final judgment on that? Who is right and who is wrong? Yet this person very consciously and legally has gone ahead on the original interpretation which he received. This is something I think we have to address to Revenue Canada.

• 1200

The Chairman: I have seen the answer to that in a letter to me on behalf of one of my constituents. An appeals officer informed me that the Crown is not held liable for the errors of its employees.

Mr. Weinrich: There was an article in the *Financial Post* a couple, or three weeks ago written by Arthur Drache, which says there is at least one incorrect piece of advice in the 1983 *Tax Guide*. It goes on to say what it is, and even with Canada Savings Bonds . . . In other words, right in the very guide they have issued, they are giving incorrect advice, and yet people are going to make their tax returns on that basis, and then they are presumably going to have them turned down. Certainly,

[Translation]

où de gens qui, ayant reçu ces petits formulaires de remerciement de leur déclaration, se voient soudainement soumis à nouvelle vérification et alors poussent les hauts cris? En avez-vous beaucoup connu?

M. Weinrich: Nous avons certainement eu des cas de ce genre. Nous avons toujours conseillé tous ceux qui nous téléphonaient en leur disant: j'ai parlé au préposé du bureau local de l'impôt qui dit ceci et cela. Nous avons toujours déclaré qu'il fallait à tout le moins obtenir les renseignements par écrit. Cependant, il y a certainement eu des cas, même si les renseignements étaient obtenus par écrit, où on a déclaré après: excusez-nous, ce n'était pas juste. C'est aussi simple que cela.

Le président: Il me semble que ce soit là une chose facile. Je me souviens que vers la fin des années 70, j'ai personnellement eu une expérience qui m'a beaucoup irrité. J'ai écrit pour leur dire: vous êtes maître de vos ordinateurs, pourquoi ne pas les alimenter en langage poli, en langage qu'on peut comprendre? Dites aux gens dans vos petits formulaires que vous avez reçu leur déclaration et non pas que vous l'avez acceptée; que vous l'avez reçue et qu'elle peut toujours faire l'objet d'une vérification si nécessaire. Les gens qui reçoivent ces formulaires pensent: bon, ça va, ça a bien marché cette année, je vais procéder de la même façon l'an prochain.

M. Weinrich: C'est tout à fait vrai.

Le président: Nous devrions dire aux gens . . .

M. Burghardt: Permettez-moi d'intervenir, monsieur le président, je crois que la question est importante. Il me semble que, dans bien des cas, Revenu Canada fournit une certaine interprétation, non pas simplement pour la collectivité artistique mais dans d'autres cas, que ce soit au bureau local ou au bureau régional et parfois même à Ottawa, et cette interprétation est donnée par écrit. De fait, je travaille présentement sur un cas au nom d'un électeur; celui-ci a reçu une lettre lui disant qu'il pouvait faire telle ou telle chose il y a un an ou deux, et soudain on l'informe: non, vous ne pouvez pas. Qui va prendre la décision finale? Qui a raison et qui a tort? Pourtant cette personne est très consciencieuse et, légalement, elle s'est conformée à l'interprétation initiale qu'elle avait reçue. Voilà une question que Revenu Canada devrait étudier.

Le président: J'ai eu l'occasion de recevoir réponse à ces questions-là à la suite d'une lettre que m'avait adressée un de mes commentants. Un représentant des appels m'avait informé que la Couronne ne pouvait être tenue responsable des erreurs de ses employés.

M. Weinrich: Dans un article qu'il a écrit il y a deux ou trois semaines dans le *Financial Post*, Arthur Drache précise qu'il a trouvé au moins une erreur dans les conseils donnés par le Guide des impôts de 1983. L'article explique l'erreur en question et précise que même avec les obligations d'épargne du Canada . . . Autrement dit, c'est le guide lui-même publié aux fins d'impôt qui donne de mauvais conseils. Par conséquent, tous ceux qui suivront ces conseils lorsqu'ils rempliront leurs

[Texte]

the business of differing decisions across the country is something we come up against all the time, more particularly in relation to sales tax, tariffs and so on, because it depends upon individual interpretation; that happens the whole time with us.

The Chairman: On to the question of inventory. You have, in your brief, raised the question of travel. Yet, your letter writer is worried about a lot of other items, right down to small squares of glass.

Mr. Weinrich: Yes.

The Chairman: Apart from the travel question, are you finding funny or difficult interpretations of what is, and is not, inventory?

Mr. Weinrich: No. This issue of consignment selling is one that has been raised because legally the objects you put into a gallery on consignment are still yours; they are not sold to the gallery until the time they are indeed sold. So, she is right about the fact that they ought to be included in her inventory. On the other hand, in her particular case, for example, she might leave quite a lot of work unfinished or uncompleted, which in that sense would not be inventory, except for the fact that the gallery has said "fine, we will put up these pieces for you, if you want to complete them." But what she is saying is that if she completes them and does that, then instantly they become finished works of art and an inventory. How that happens is obviously going to vary from person to person. In the case of stained glass, they can be fairly large works. But this could also be true of woodens, tapestries and things like that, whereas in pottery it is not so likely; I mean, you make a pot or you do not make a pot.

The Chairman: She has the option in the law of saying she will put her inventory at fair market value or at the cost of production. She has to put it at the lower of the two, does she not?

Mr. Weinrich: Yes.

The Chairman: So, if we have, hypothetically, somebody who has \$20 worth of stained glass, does it matter whether that stained glass is in raw form or in finished assembled form as a stained glass window? Would it not have the same value?

Mr. Weinrich: Not if you include the labour costs, his cost of production; there is the difference.

The Chairman: They are not required to...

Mr. Weinrich: They say they are not required, is that correct? But then you have the problem of these declarations of inventory, that certain costs have to be included in them. This is the problem...

The Chairman: Yes, that is what I am trying to get at.

Mr. Weinrich: —in the Onley case. What those costs are have certainly varied from person to person. Some tax officers have said just materials, pure and simple, and leave it at that;

[Traduction]

rapport d'impôt se les verront refusés. Il est évident que nous avons constamment à faire face au problème de la divergence dans les décisions prises selon l'endroit où vous habitez au pays, en particulier lorsqu'il s'agit de taxe de vente, de tarifs, etc., tout simplement parce que les décisions dépendent de l'interprétation de chacun. Cela se produit constamment.

Le président: Passons maintenant à l'inventaire. Dans votre mémoire, vous avez parlé des voyages. Or, votre correspondant m'élève la question des petits objets, comme par exemple les petits vitraux.

M. Weinrich: Oui.

Le président: Hormis la question des voyages, avez-vous de la difficulté à interpréter ce qu'est ou ce que n'est pas un inventaire?

M. Weinrich: Non. La question de vente d'objets en consignment a été soulevée simplement parce que, du point de vue juridique, les objets qui sont laissés en consignment dans une galerie d'art appartiennent toujours à l'artiste. En effet, ils ne sont vendus à la galerie qu'au moment où il y a vente des objets. Par conséquent, cette personne a raison de dire qu'ils devraient être inclus à son inventaire. Par ailleurs, dans son cas particulier, il se pourrait que cet artiste laisse entre les mains de la galerie un certain nombre d'objets non terminés, qui ne font donc pas partie de son inventaire, mais que la galerie a accepté d'exposer au cas où l'artiste trouve le temps de les terminer. Ce que prétend notre correspondante, c'est que si elle termine ses pièces, ces dernières deviennent instantanément des oeuvres d'art finies et doivent donc être incluses à son inventaire. Cela varie évidemment d'un artiste à l'autre. Ainsi, les vitraux peuvent être assez imposants. Mais cela peut être également vrai d'objets en bois, ou de tapisseries, par exemple. Dans le cas de la poterie, cependant, c'est assez peu vraisemblable; en effet, pour qu'un objet devienne une cruche, il faut bien qu'il soit terminé.

Le président: La loi prévoit que cette personne a le choix d'inclure cet objet à son inventaire au prix du marché ou au prix qu'il lui en a coûté de le produire. Cependant, je pense qu'elle doit inscrire le moindre de ces deux coûts, n'est-ce pas?

M. Weinrich: C'est cela.

Le président: Supposons un artiste qui possède 20 dollars de vitraux: est-ce que cela fait une différence si le verre coloré est sous forme brute ou s'il est sous forme finie, assemblé en vitrail? La valeur n'est-elle pas toujours la même?

M. Weinrich: Pas si vous incluez les coûts de main-d'oeuvre, et de production. C'est là la différence.

Le président: Ils ne sont pas obligés de...

M. Weinrich: Ils disent qu'ils ne sont pas obligés, n'est-ce pas? Mais il se pose ensuite un problème lorsque vous faites des déclarations d'inventaire: certains coûts doivent y être inclus. C'est ce qui s'est produit...

Le président: En effet, c'est cela que j'essaie d'expliquer.

M. Weinrich: ... dans le cas Onley. L'évaluation de ces coûts varie d'une personne à l'autre. En effet, certains agents fiscaux ne parlent que des matériaux, tout simplement, alors

[Text]

others, as in the Onley thing, have said you have got to add this or that in.

The Chairman: Do you have much feedback from your membership about that kind of problem, that one guy gets smacked for travel but the other one only has materials?

Mr. Weinrich: No. I think less so because, for one thing, many of our craftsmen have been involved with the inventory problem for many years; it has been going on with them in that sense. In so far as they are profitable and whatnot, there really has not been any great problem about inventory, though they are still being accepted, whether that may change in the future is another matter. That problem, I think, occurs more with the kind of craftsman-artist, if I may call him that, who is likely to work on large-scale pieces, and travels in order to do so. So they may get a commission to do something in B.C., a B.C. landscape or what have you, and then they will certainly run into those problems. There is no question about it, I think.

• 1205

The Chairman: Okay, this is my last question. The inventory problem is a problem for people who are not turning over their stuff.

Mr. Weinrich: Yes, exactly.

The Chairman: If you are turning your stuff over rapidly, then actually what you want to do is get your costs onto the item rather than have them expensed annually . . .

Mr. Weinrich: Yes.

The Chairman: —because then your inventory is not hitting you as a huge profit when it is sold. What kind of pattern are we talking about with your people? Are they likely to get a fairly rapid turnover in their stuff?

Mr. Weinrich: It varies a lot. It varies from medium to medium, and of course, it also varies depending upon whether or not a person has been offered, for example, an exhibition. This is the other main fluctuating thing. I was talking to someone on Sunday who is preparing for a major exhibition, and in fact, is not going to be selling much stuff for the next two years in order to do that. Even though in one sense it could be sold and she would normally do so, it is for an exhibition, and therefore, she has to stockpile it to do that. Since in this particular case she works in precious metals, there is a substantial value attached to that.

If you are talking about, say, a potter, probably his inventory has a fairly fast turnover. His average price per item would be lower than, let us say, that of a tapestry artist, whose work time is much longer and who is probably working more on a commissioned basis and things of that kind. So I do not think it would be reasonable for me to say to you: Well, they are going to turn it over once every two years or six months or whatever it may be. It will depend entirely on the medium they are working in and on the other factors, such as whether or not

[Translation]

que d'autres, comme dans le cas Onley, ont dit qu'il fallait y ajouter tel ou tel autre élément.

Le président: Vos membres vous ont-ils déjà parlé de ce problème, c'est-à-dire du fait que certains étaient obligés d'inclure les voyages, alors que d'autres n'incluaient que leurs matériaux?

M. Weinrich: Non. Je pense que c'est dû en partie au fait que bon nombre de nos artisans ont été pris avec ce problème d'inventaire depuis de nombreuses années, et qu'ils se sont faits à ce mal, si j'ose dire. Dans la mesure où ils ont fait quelques bénéfices, ils n'ont pas eu à souffrir de ce problème d'inventaire, même si cela peut changer à l'avenir. À mon sens, ce problème se pose surtout chez l'artisan-artiste, si je puis dire, qui est susceptible de travailler sur des oeuvres de plus grande envergure et doit voyager pour ce faire. Si on leur commande, par exemple, un paysage en Colombie-Britannique, vous pouvez être sûr qu'ils auront des problèmes. Cela ne fait pas de doute.

Le président: Très bien, voici ma dernière question. Le problème de l'inventaire se pose chez ceux dont le roulement des oeuvres ne se fait pas.

M. Weinrich: Exactement.

Le président: Si vous avez un roulement rapide, vous avez intérêt à compter vos coûts pour chaque oeuvre, plutôt que de les calculer annuellement.

M. Weinrich: Oui.

Le président: De cette manière, votre inventaire ne peut pas représenter un énorme profit au moment de la vente, ce qui serait à votre détriment. Que se passe-t-il chez ceux que vous représentez? Arrive-t-il à écouler assez rapidement leurs objets d'art?

M. Weinrich: Cela varie beaucoup. Cela dépend du véhicule dont se sert l'artiste pour s'exprimer et, bien sûr, tout dépend si l'artiste s'est vu offrir ou non une exposition. C'est ce dernier facteur qui fluctue le plus. L'autre dimanche, je parlais justement à une femme artisan qui se prépare en vue d'une grande exposition et qui, de ce fait, ne vendra pas beaucoup pendant les deux prochaines années afin de bien se préparer. Même si, dans un certain sens, les objets de cet artisan pourraient se vendre, ce n'est pas ce qui se passera: en effet, elle les gardera en stock afin de pouvoir les présenter en grand nombre à l'exposition. Comme dans son cas particulier, elle travaille avec des métaux précieux, ces objets d'art représentent une valeur commerciale assez imposante.

Dans le cas des potiers, par ailleurs, j'imagine qu'ils peuvent écouler assez rapidement leurs stocks. Chacune des pièces de poterie se vendrait en moyenne beaucoup moins que les oeuvres d'un tisserand, qui doit travailler beaucoup plus longtemps avant de produire une oeuvre et qui travaille sans doute sur commande. Je ne puis donc raisonnablement vous assurer que ceux que je représente peuvent écouler tout leur stock tous les deux ans, ou tous les six mois, par exemple. Je répète que cela dépend entièrement du véhicule qu'ils ont

[Texte]

they are going to get exhibitions or are working towards that or not.

The Chairman: Do you see my point . . .

Mr. Weinrich: Oh yes, indeed.

The Chairman: —that if you are selling it quickly or regularly, then in fact, you do not want to have your expenses all written off immediately?

Mr. Weinrich: That is right.

The Chairman: Thank you very much. I think this has been a good point. I have asked Ms Young if she would be kind enough to check out the question of charitable de-registration, and I have asked her to see if it is possible to determine what is a political activity and all that. I suspect I would personally be shocked if a representation like this became viewed as a political thing. I would be shocked if it were anything further than: Vote Liberal, vote Tory, vote NDP. If it goes beyond that, I would personally be quite dismayed by any such interpretation. Regarding the fact that somebody wants to express a view about their lifestyle or to try to improve something in the country, I do not think that has a political overtone.

Mr. Crombie: Mr. Chairman, can we ask also if there have been any groups de-certified as a consequence to . . . ?

Mr. Weinrich: I think in a way, then, you probably would be shocked, because I think it is not just those issues if in fact we engage in what could be called lobbying. Perhaps in answer to what you were saying, there is no problem about individual craftspeople writing to you and saying: Will you take up this issue on my behalf? The problem lies if we, as an organization, encourage them to do that and say: Listen, get your MPs on this issue. That is a lobbying activity and that is precisely . . .

Mr. Crombie: If you wrote your members, telling them to get in touch with Mr. Burghardt, Mr. Fisher and Mr. Crombie on this issue because you want the law changed, are you saying that is regarded by the department as political action and therefore you run the risk of de-registration?

Mr. Weinrich: Exactly, yes.

Mr. Crombie: Have you been told that?

Mr. Weinrich: Certainly, as I say, the CCA has had a letter to that effect.

The Chairman: When did they get that?

Mr. Weinrich: I am not sure.

The Chairman: A long time ago or recently?

Mr. Weinrich: No, I think it was probably within the last two years. That could be checked out with them.

Mr. Crombie: We would be happy to receive it if we could.

Mr. Weinrich: Would you like me to ask them?

[Traduction]

choisi et d'autres facteurs, comme les expositions en vue desquelles ils doivent se préparer.

Le président: Comprenez-vous ce que . . .

M. Weinrich: Tout à fait.

Le président: . . . j'essaie de vous dire: si vous vendez rapidement ou régulièrement, il n'est pas de votre intérêt d'amortir toutes vos dépenses immédiatement.

M. Weinrich: C'est exact.

Le président: Merci beaucoup. Cela a valu la peine d'en discuter. J'ai demandé à M^{me} Young de se pencher sur cette question du rejet de l'accréditation en tant qu'organisme charitable et lui ait demandé s'il était possible de déterminer ce qu'est exactement une activité dite politique. Je serais personnellement scandalisé si on me disait que la présentation de ces doléances devait être considérée comme une activité politique. Je comprends que vous ne puissiez dire à vos membres de voter pour tel ou tel parti, mais ce serait scandaleux d'aller plus loin dans l'interprétation du règlement. Je ne pense pas que d'exprimer une opinion au sujet de son propre mode de vie ou au sujet d'améliorations qui nous semblent valables puissent être considérés comme une activité à connotation politique.

M. Crombie: Monsieur le président, savez-vous si l'on a enlevé l'accréditation à certains groupes à la suite de . . . ?

M. Weinrich: Vous seriez sans doute scandalisés si vous saviez que ce ne sont pas uniquement ces activités là qui sont considérées comme du lobbying. Pour répondre à votre question, il n'y a aucun problème à ce que les artisans vous écrivent individuellement pour vous demander de soulever tel ou tel point en leur nom. Là où le bas blesse, c'est lorsque nous, en tant qu'organisme, les encourageons en ce sens et les incitons à aller chercher l'appui de leurs députés. C'est ça qui est considéré comme une activité de lobbying et qui précisée-ment . . .

M. Crombie: Si vous deviez conseiller par lettre à vos membres de communiquer avec M. Burghardt, M. Fisher ou M. Crombie sur cette question, parce que vous voudriez voir la loi modifiée, êtes-vous en train de me dire que le ministère considère cela comme une activité politique et que vous risquez de perdre votre accréditation?

M. Weinrich: Exactement.

M. Crombie: On vous a dit cela?

M. Weinrich: Le Conseil a déjà reçu une lettre le confirmant.

Le président: Quand l'avez-vous reçue?

M. Weinrich: Je ne suis pas sûr.

Le président: Y a-t-il longtemps ou est-ce récemment?

M. Weinrich: C'est probablement depuis deux ans. Mais je puis vérifier.

M. Crombie: Nous serions heureux de recevoir copie de la lettre, si possible.

M. Weinrich: Voulez-vous que je demande au Conseil?

[Text]

Mr. Crombie: Absolutely.

Mr. Weinrich: Unfortunately, Brian Anthony is not here today; he could have responded to you directly.

• 1210

The problem with the existing idea is that it is vague; it simply talks about political activity which you are not supposed to engage in, period. We have not, in fact, received a letter of that kind ourselves, but it is certainly part of our thinking. There is no question that at our board meetings we discuss these issues. As to whether or not this is a legitimate thing that we should encourage our people to write about or not, as the case may be . . .

Mr. Burghardt: To clarify further: You are saying that you have not actually received a letter. Again, is this a matter of interpretation on your part? It is rather vague.

Mr. Weinrich: Exactly. We certainly feel constrained by it; there is no question about it. I would like to think that what you are saying is correct. Sure, if we sent out a thing that said, vote Liberal or whatever—fine, that is political activity pure and simple, and no problem about it. But it has undoubtedly been interpreted in the past as a broad lobbying activity, and it has certainly affected our . . .

The Chairman: Do you know, Jack, whether a donation to the National Citizens' Coalition is deductible? It may be a sign for certification, but do you know if it is deductible?

Mr. Burghardt: I try not to comment on the National Citizens' Coalition.

The Chairman: In the changes to the recent Election Expenses Act which are so scandalizing people, what we really did was just to say that you could not run something that says: A, B, C, D, E—Vote Liberal. Like that plumber who was against you; do you remember that guy?

Mr. Crombie: Yes.

The Chairman: Or was he an inspector?

Mr. Crombie: He was an inspector plumber.

The Chairman: Yes, so he was both. I gather that it is now illegal for him to do that.

Mr. Crombie: It was illegal then.

The Chairman: Was it?

Mr. Crombie: Yes.

The Chairman: But going beyond this kind of activity, I do not see why if you want to comment on the state of the nation, you should lose your . . . This is a democracy.

Mr. Crombie: Just before we close, Mr. Chairman, I have one thing that might be of interest to you. This was prepared by Ms Young on the case that you dealt with, Churchman vs.

[Translation]

M. Crombie: Absolument.

M. Weinrich: Il est malheureux que M. Brian Anthony ne soit pas ici aujourd'hui, car il aurait pu vous répondre directement.

Le problème, c'est que le règlement actuel est très vague: on parle uniquement d'activités politiques que l'on n'a pas le droit d'entreprendre. En fait, nous n'avons pas reçu de lettre en ce sens, mais c'est ainsi que nous comprenons la situation. Vous comprenez bien que nous en avons déjà discuté lors de nos conseils d'administration. Nous nous sommes demandés s'il était légitime de notre part d'inciter nos membres à vous écrire au sujet d'une question ou d'une autre . . .

M. Burghardt: Je tiens à préciser quelque chose: vous n'avez pas de fait reçu de lettre en ce sens. Si je comprends bien, c'est tout simplement la façon dont vous interprétez la situation? Le règlement lui-même est assez vague.

M. Weinrich: Exactement. Mais nous nous sentons limités, cela ne fait pas de doute. J'aimerais croire que votre interprétation à vous est correcte. Il est évident que si nous enjoignons nos membres de voter pour les libéraux, par exemple, il s'agirait d'une activité politique pure et simple. C'est facile à comprendre. Mais il ne fait pas de doute que l'on a interprété dans son sens large par le passé toute activité de lobbying, ce qui a très certainement lésé nos . . .

Le président: Jack, savez-vous si les dons à la coalition nationale des citoyens sont déductibles? C'est peut-être un indice que l'organisme peut être accrédité, mais savez-vous s'ils sont déductibles?

M. Burghardt: J'essaie de ne pas commenter les activités de la coalition nationale des citoyens.

Le président: Les modifications apportées récemment à la Loi sur les dépenses électorales, modifications qui scandalisent tant de gens, visaient tout simplement à préciser qu'un organisme ne peut obliger ses membres à voter pour un parti donné. C'est comme le cas du plombier qui avait voté contre vous. Vous vous en souvenez?

M. Crombie: Oui.

Le président: Où était-il plutôt inspecteur?

M. Crombie: C'était un inspecteur plombier.

Le président: Donc, il avait les deux fonctions. Il est maintenant devenu illégal pour lui d'agir ainsi.

M. Crombie: C'était illégal à ce moment-là, également.

Le président: Vraiment?

M. Crombie: Oui.

Le président: Mais à l'exception de ce type d'activités, je ne vois pas pourquoi vous perdriez votre accréditation tout simplement à vouloir commenter l'état de la nation . . . Après tout, nous vivons dans une démocratie.

M. Crombie: Monsieur le président, avant de clore le sujet, je voudrais ajouter quelque chose qui pourra vous intéresser et qui a été préparé par M^{me} Young, eu égard à la cause dont

[Texte]

The Commissioner. It was found in favour of the artist; but on the negative side it said, she had shown losses for 20 years, did not depend on her income for her art, and enjoyed her work. So God, do not smile.

If we are through with the deputation, I have a question I would like to raise with the committee, which only amounts to you and I right now.

The Chairman: Okay. So we are all done. Should we go into a steering committee format?

Mr. Crombie: No, no. It is just that I want to raise a question, and I do not want to raise it publicly. There was a news item on the weekend and there is a Canadian Press story that says:

Artists Get Break on Expenses

Artists will be permitted to deduct from current income any travel expenses related to the production of their art during the year the expenses are incurred, the Revenue Department announced Monday. This was one of several recommendations to Revenue Canada by the Canada Council, and one that can be put into effect without changing the tax law, the department said. Without specific tax laws governing the taxation of artists, Revenue Canada has been insisting recently that travel expenses related to the production of art be deducted from income only when the art work is sold, and they relate it only to that specific art produced. Artists have complained that this strict application of laws affecting small businesses has deprived them of a long-standing practice of charging expenses against current income, limiting their ability to produce art without assurance that it will be sold.

The Chairman: We did want quick action, Mr. Crombie.

Mr. Crombie: No, no. It is not a complaint.

Two questions. Was there any recommendation made by you, as Chairman, to the Minister or the department? Was there any form of communication from this committee to the department or the Minister on this matter?

The Chairman: No, the only communication that we have had is formally to request a witness and informally, on my part, to speak to Mr. Bussières. I asked whether he wanted to come or send an official; he felt it would be more useful to have the official rather than him, and so I recommended to Richard that he contact and follow that up.

Mr. Crombie: And there was no communication from the Minister or the department to you.

The Chairman: Correct.

Mr. Crombie: So there was no communication either way.

[Traduction]

vous avez parlé, Churchman contre le Commissaire. Le jugement a été rendu en faveur de l'artiste. Cependant, le jugement précisait d'autre part que l'artiste avait inscrit des déficits pendant 20 ans, ne dépendait pas pour vivre des revenus que lui rapportait son art, et avait plaisir à travailler ainsi. De gr ce, ne souriez pas.

Nous avons fini la ronde des questions, j'aimerais poser une question au Comité, même s'il ne reste que vous et moi.

Le président: Très bien. Donc nous avons terminé. Devons-nous passer en comité directeur?

M. Crombie: Non. Je veux tout simplement soulever une question, sans avoir à le faire publiquement. J'ai lu un article cette fin de semaine-ci publié par la Presse canadienne:

Les artistes obtiennent des ristournes sur leurs dépenses

Le ministère du Revenu a annoncé lundi que les artistes pourront désormais déduire de leur revenu courant toute dépense de voyage afférente à la production de leur art pour l'année au cours de laquelle les dépenses sont effectuées. Cette modification découle d'une des recommandations faite par le Conseil des arts du Canada   Revenu Canada, modification qui peut être instaurée sans qu'il soit nécessaire de toucher à la loi. En l'absence de loi fiscale régissant l'imposition des artistes, Revenu Canada s'est mis récemment à exiger que les dépenses de voyage afférentes à la production d'oeuvres d'art ne soient déduites du revenu qu'au moment de la vente de l'oeuvre, et dans la mesure où elles ne sont afférentes qu'à l'oeuvre d'art en question. Les artistes s'étaient plaints que l'application stricte des lois touchant les petites entreprises les privait d'une pratique de longue date qui leur permettait de porter leurs dépenses au débit de leur revenu courant, ce qui limitait leur capacité de produire des oeuvres d'art même s'ils n'étaient pas assurés de les vendre.

Le président: Monsieur Crombie, nous voulions justement que Revenu Canada agisse rapidement.

M. Crombie: Mais je ne me plains pas.

J'ai deux questions. Monsieur le président, avez-vous présenté vous-même des recommandations au ministre ou au ministère? Notre Comité a-t-il communiqué, sous une forme ou une autre, avec le ministère ou le ministre eu égard à cette affaire?

Le président: Non, nous n'avons communiqué avec le ministère que lorsque nous lui avons demandé officiellement de nous envoyer un témoin et lorsque j'ai demandé moi-même à parler avec M. Bussières. Je lui ai demandé s'il désirait venir en personne plutôt qu'envoyer ses représentants. Comme il m'avait répondu qu'il serait plus utile de convoquer ses fonctionnaires, j'ai demandé à Richard de donner suite.

M. Crombie: Donc, ni le ministre ni le ministère n'ont communiqué avec vous.

Le président: C'est exact.

M. Crombie: Il n'y a donc eu de communication ni d'une part ni de l'autre.

[Text]

The Chairman: But we want to bear in mind that the Canada Council is an effective and vocal group which is able to make its views known.

Mr. Crombie: I am not making the argument yet. I will, but not yet. I just want to make sure that there was no communication either way with this committee.

The Chairman: No.

Mr. Crombie: Okay.

The Chairman: But I must say that I am personally delighted.

Mr. Crombie: I want to know; you see, there are a list of about eight items that we have which can be dealt with by interpretation.

• 1215

The Chairman: Right.

Mr. Crombie: If the department is now arguing that if it can be done by simply re-interpretation at the stroke of a pen, that is wonderful news. I just wondered why they stopped at travel expenses.

The Chairman: Yes. I think we should ask Mr. Robertson that when he appears.

Mr. Crombie: I think so.

The Chairman: However, you asked for it this morning; we gave it to you last week.

Meeting adjourned until tomorrow when we have the orchestras and musicians coming in. They should be a very good group for unemployment side.

[Translation]

Le président: N'oublions pas que le Conseil des arts du Canada est un groupe très efficace et qui est très capable de faire valoir ses propres opinions.

M. Crombie: Je ne conteste pas cela. Bientôt, peut-être, mais pas encore. Je veux tout simplement m'assurer qu'il n'y a pas eu de communication ni dans un sens ni dans l'autre.

Le président: Non, il n'y en a pas eue.

M. Crombie: Très bien.

Le président: Mais je dois dire que je suis personnellement enchanté.

M. Crombie: J'aimerais bien savoir; voyez-vous, j'ai ici une liste d'environ 8 points qui sont tous affaire d'interprétation.

Le président: Exact.

M. Crombie: Si le Ministère prétend maintenant qu'avec un simple trait de plume on peut donner une autre interprétation au règlement, ce sont d'excellentes nouvelles. Mais pourquoi s'arrêter aux dépenses de voyage?

Le président: Nous devrions poser la question à M. Robertson lorsqu'il comparaitra.

M. Crombie: En effet.

Le président: Cependant, vous l'avez demandé ce matin; nous vous avons déjà répondu la semaine dernière.

La séance est levée jusqu'à la réunion de demain au cours de laquelle nous accueillerons les orchestres et les musiciens. Cela ferait sûrement de bons chômeurs. Fin de la séance. Merci.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From the Canadian Crafts Council:

Mr. Peter Weinrich, Executive Director.

Du Conseil canadien de l'artisanat:

M. Peter Weinrich, Directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Wednesday, March 28, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le mercredi 28 mars 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 28, 1984
(12)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:37 o'clock p.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Geoffrey Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Association of Canadian Orchestras: Mr. Michael Allerton, President, Mr. Hedley Roy, Vice-President and Mr. John Smith, Legal Adviser; *from the Organization of Canadian Symphony Musicians:* Mr. Donald Whitton, First Vice-President and Mr. John Trembath, Secretary; *from the American Federation of Musicians of the United States and Canada:* Mr. L. Alan Wood, Vice-President for Canada and Mr. C.T. Adams, Administrative Assistant.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. Michael Allerton made an opening statement for the Association of Canadian Orchestras.

Mr. L. Alan Wood made an opening statement for the American Federation of Musicians of the United States and Canada.

Mr. Donald Whitton made an opening statement for the Organization of Canadian Symphony Musicians.

The witnesses answered questions.

At 5:15 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 28 MARS 1984
(12)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 37, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Geoffrey Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Colombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De l'Association des orchestres canadiens: M. Michael Allerton, président; M. Hedley Roy, vice-président; M. John Smith, conseiller juridique. *De l'Organisation des musiciens d'orchestre symphonique du Canada:* M. Donald Whitton, premier vice-président; M. John Trembath, secrétaire. *De l'«American Federation of Musicians of the United States and Canada»:* M. L. Alan Wood, vice-président pour le Canada; M. C.T. Adams, adjoint administratif.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M. Michael Allerton fait une déclaration préliminaire au nom de l'Association des orchestres canadiens.

M. L. Alan Wood fait une déclaration préliminaire au nom de l'«American Federation of Musicians of the United States and Canada».

M. Donald Whitton fait une déclaration préliminaire au nom de l'Organisation des musiciens d'orchestre symphonique du Canada.

Les témoins répondent aux questions.

A 17 h 15, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Wednesday, March 28, 1984

• 1535

The Chairman: With the addition to our committee of the distinguished Mr. Orlikow, I will call us to order and get started.

We have with us today the Association of Canadian Orchestras, the Organization of Canadian Symphony Musicians and the American Federation of Musicians of the United States and Canada. I understand that the lead-off presentation will be from Mr. Michael Allerton, who is President of the Association of Canadian Orchestras.

Mr. Allerton, in a moment if you could give your presentation we would appreciate it. Just before you do, may I tell you that we will start after your presentation with Mr. Scott, then Mr. Burghardt, then Mr. Orlikow. We will ask them to use about 20 minutes in their questioning, if they choose that much time. Following that, we seem in this committee to have developed a habit of having some informal discussion, both with our witnesses and amongst ourselves following the presentations. I think you can look for that procedure to happen again today.

Would you, I wonder, introduce your colleagues? As I said to you informally at the beginning, this is a very impressive delegation. Could you tell us whom you are with, where they are from, and then handle things as you see fit?

Welcome.

Mr. Michael Allerton (President, Association of Canadian Orchestras): Thank you, Mr. Chairman. We are three organizations. We would like each just to make a short statement.

Mr. Chairman and members of the subcommittee, on behalf of the Association of Canadian Orchestras I thank the subcommittee for this opportunity to meet. I would like to introduce Hedley Roy, to my right, from Toronto, vice-president of the association, and John Smith, from Vancouver, who is our legal adviser. Also, he is a member of the board of the Vancouver Symphony. I am from Vancouver. Also, I would like to introduce Miss Betty Webster, who, although not a witness, is the executive director of our association, and Darija Powell, staff member.

The Association of Canadian Orchestras is the not-for-profit organization serving and representing Canada's 85 professional and community symphony and chamber orchestras. We are here today to discuss the situation of professional symphony musicians and professional symphony organizations. On behalf of the Association of Canadian Orchestras, the American Federation of Musicians of the United States and Canada and the Organization of Canadian Symphony Musicians, I would now like to read our statement.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mercredi 28 mars 1984

Le président: Maintenant que le distingué M. Orlikow est arrivé, la séance peut commencer.

Nous accueillons aujourd'hui l'Association des orchestres canadiens, l'Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques canadiens et la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada. Je pense que la première déclaration sera faite par M. Michael Allerton, président de l'Association des orchestres canadiens.

Monsieur Allerton, nous serons bientôt prêts à vous écouter. Mais auparavant, j'aimerais vous dire qu'après votre déclaration, la période de questions sera amorcée par M. Scott, suivi de MM. Burghardt et Orlikow. Nous leur accorderons environ une vingtaine de minutes s'il en ont besoin. Ensuite, nous avons pris l'habitude ici de discuter sans trop de formalités avec nos témoins et entre nous-mêmes après les déclarations. Vous pouvez vous attendre à la même chose aujourd'hui.

Pourriez-vous nous présenter vos collègues? Comme je vous l'ai dit avant le début de la réunion, vous avez une délégation très impressionnante. Pourriez-vous nous dire quelles sont les personnes qui vous accompagnent et d'où elles viennent? Ensuite, vous pourrez nous faire votre déclaration.

Bienvenue.

M. Michael Allerton (président, Association des orchestres canadiens): Merci, monsieur le président. Nous sommes trois organismes distincts. Nous aimerions que chacun puisse faire une brève déclaration.

Monsieur le président et messieurs les membres du Sous-comité, au nom de l'Association des orchestres canadiens, je tiens à vous remercier de votre invitation. J'aimerais vous présenter à ma droite, Hedley Roy, de Toronto, vice-président de l'association, et John Smith, de Vancouver, qui est notre conseiller juridique, et en outre membre du conseil d'administration de l'Orchestre symphonique de Vancouver. Je viens moi-même de cette ville. De plus, je voudrais vous présenter M^{lle} Betty Webster, directeur exécutif de notre association, qui n'est pas ici à titre de témoin, ainsi que Darija Powell, membre du personnel.

L'Association des orchestres canadiens est un organisme sans but lucratif qui dessert et représente les 85 orchestres symphoniques professionnels et communautaires, et orchestres de chambre du Canada. Nous sommes ici aujourd'hui pour discuter de la situation des musiciens d'orchestres symphoniques professionnels et des organismes d'orchestres symphoniques professionnels. Au nom de l'Association des orchestres du Canada, de la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada et de l'Organisation des musiciens d'orchestres

[Texte]

On behalf of the American Federation of Musicians of the United States and Canada, the Association of Canadian Orchestras and the Organization of Canadian Symphony Musicians, we appear before this subcommittee representing over 800 musicians in Canada's professional orchestras. We have asked that the unique situation of the symphonic musician be recognized. For nearly seven years, we have asked various Ministers of Finance and National Revenue to implement the recommendations of the Touche Ross report with no success.

• 1540

We ask that this subcommittee recommend that portion of the Touche Ross Report (pg. 18, para. 2) which reads:

... the Income Tax Act be amended to provide for the deduction of expenses in computing income by performing and creative artists who are employees on the same basis as would be permitted if they were self-employed.

The reason for this is clear: all orchestral musicians incur expenses directly related to their playing in an orchestra that are not provided for under the terms of the specific engagement, nor, as in some other occupations, paid for by the employer. These expenses are considerable, far more than the standard employment expense deduction.

We do not ask for special treatment for musicians, but that the demands of our unique profession be recognized and taken into account.

Respectfully submitted,

J. Alan Wood, Michael J. Allerton, Donald Adams ...

I would now like to introduce Alan Wood to make a statement on behalf of the American Federation of Musicians of the United States and Canada.

Mr. J. Alan Wood (Vice-President from Canada, American Federation of Musicians of the United States and Canada): Mr. Chairman, My colleague to my right is Mr. C.T. Adams, my assistant.

We take this opportunity to thank you for the invitation to appear before you today. Although the American Federation of Musicians of the United States and Canada represents more than 31,000 professional musicians in Canada, we are attending this hearing in conjunction with the Association of Canadian Orchestras and the Organization of Canadian Symphony Musicians to support the more than 800 members of the AFM who are engaged in symphonic music. I would like to clarify for the information of the committee that the Organization of Canadian Symphony Musicians is a recognized group of our members who operate under the umbrella of the AFM. We have similar groups that represent various segments of our industry.

We endorse the recommendations of the Canada Council and the Canadian Conference of the Arts as they apply to symphonic musicians. Our position as professional musicians is

[Traduction]

tres symphoniques du Canada, je voudrais maintenant vous lire notre déclaration.

Au nom de la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada, de l'Association des orchestres canadiens et de l'Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques du Canada, nous prenons la parole devant le Sous-comité au nom de plus de 800 musiciens d'orchestres professionnels du Canada. Nous demandons que la situation unique des musiciens d'orchestres symphoniques soit reconnue. Depuis près de sept ans, nous demandons en vain aux divers ministres des Finances et du Revenu national d'appliquer les recommandations du rapport Touche Ross.

Nous demandons que le Sous-comité recommande l'application de la proposition du rapport Touche Ross (p. 18, 2^e par.) qui se lit comme suit:

... que la Loi de l'impôt sur le revenu soit modifiée afin de permettre aux artistes interprètes qui sont employés de déduire des dépenses dans le calcul de leur revenu au même titre que s'ils étaient travailleurs autonomes.

La raison est claire: tous les musiciens d'orchestre engagent des dépenses directement reliées à leur travail qui ne sont pas prévues aux termes de leur contrat particulier, ni, comme dans certains autres métiers, payés par l'employeur. Ces dépenses sont considérables, beaucoup plus élevées que celles reliées à d'autres emplois ordinaires.

Nous ne demandons pas un traitement spécial pour les musiciens, nous demandons simplement que l'unicité de notre profession soit reconnue et prise en ligne de compte.

Respectueusement soumis,

J. Alan Wood, Michael J. Allerton, Donald Adams ...

J'aimerais maintenant vous présenter Alan Wood qui fera une déclaration au nom de la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada.

M. J. Alan Wood (vice-président canadien de la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada): Monsieur le président, la personne à ma droite est mon collègue et adjoint M. C.T. Adams.

Nous profitons de cette occasion pour vous remercier de nous avoir invités à comparaître devant vous aujourd'hui. Bien que la Fédération américaine des musiciens des États-Unis et du Canada représente au-delà de 31,000 musiciens professionnels au Canada, nous comparaissons conjointement avec l'Association des orchestres canadiens et l'Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques canadiens au nom des quelque 800 membres de la Fédération américaine des musiciens membres d'orchestres symphoniques. J'aimerais préciser pour l'information du Comité que l'Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques canadiens est un groupe reconnu qui travaille sous l'égide de la Fédération américaine des musiciens. D'autres groupes semblables représentent divers secteurs de notre profession.

Nous souscrivons aux recommandations du Conseil du Canada et de la Conférence canadienne des arts concernant les musiciens d'orchestres symphoniques. Notre position à titre de

[Text]

clearly outlined in the Disney report, prepared by Touche Ross approximately 10 years ago. However, since that time a number of Canadian symphony orchestras, but not all, have been reassessed and categorized as employees. The interpretations from the individual income tax offices vary across the country and have placed our symphony musicians in an untenable position.

We would like to request that a specific interpretation or definition be made pursuant to the Income Tax Act to allow for the deduction of ordinary expenses incurred by a professional musician in order for him or her to perform in their profession. This interpretation of the Act would apply whether the musician were an employee, self-employed, or an independent contractor. We further urge the committee to maintain the present moratorium and expediently act to correct the inadequacies that have existed for many years.

Mr. Don Whitton would like to make a statement at this time. I thank you, Mr. Chairman.

Mr. Donald Whitton (1st Vice-Chairman, Organization of Canadian Symphony Musicians): Mr. Chairman, members of the subcommittee, I am a cellist with the National Arts Centre Orchestra, and with me is the Secretary of our organization, John Trembath, a cellist with the Kitchener-Waterloo Symphony.

We, OCSM, are the organization of purely symphonic musicians within the AFM in Canada. Because of our problems with Revenue Canada, due perhaps in part to the semi-permanent nature of our work, we welcome this opportunity to appear before you. We, in common with the Association of Canadian Orchestras and the American Federation of Musicians in Canada, have over the past several years strongly advocated the implementation of the Disney report recommendations as they pertain to performing artists.

• 1545

The employee status tax ruling applied to the Toronto Symphony last fall is the most recent case to point out the inequities in tax department rulings that have beset us since the 1974 decision that determined the Vancouver Symphony musicians as being employee status.

We will hope in this hearing to be able to bring forward some of the unique problems and expenses that we symphonic musicians have that are encountered especially in our areas of work and that demand specific solutions.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Scott.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman.

[Translation]

musiciens professionnels est clairement énoncée dans le rapport Disney préparé par la firme Touche and Ross il y a environ une dizaine d'années. Cependant, depuis la publication de ce rapport, un certain nombre d'orchestres symphoniques canadiens, pas tous, ont été réévalués et leurs musiciens considérés comme employés. Les interprétations des divers bureaux de l'impôt du Canada varient d'une région à l'autre du pays, ce qui place nos musiciens d'orchestres symphoniques dans une situation insoutenable.

Nous aimerions demander qu'une interprétation ou une définition précise soit établie en vertu de la loi de l'impôt sur le revenu afin de permettre la déduction de dépenses ordinaires engagées par un musicien professionnel dans l'exercice de son métier. Cette disposition s'appliquerait nonobstant le statut du musicien: qu'il soit employé, travailleur autonome ou entrepreneur indépendant. Nous exhortons en outre le Comité à maintenir le moratoire actuel et à s'empresse de prendre les mesures qui s'imposent pour corriger les lacunes qui existent depuis si longtemps.

Mr. Don Whitton aimerait maintenant faire une déclaration. Je vous remercie, monsieur le président.

M. Donald Whitton (premier vice-président, Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques canadiens): Monsieur le président, membres du sous-comité, je suis violoncelliste au sein de l'orchestre du Centre national des Arts, et mon collègue est John Trembath, secrétaire de notre organisme et violoncelliste au sein de l'Orchestre symphonique de Kitchener-Waterloo.

L'OMOSC regroupe uniquement des musiciens d'orchestres symphoniques membres de la Fédération américaine des musiciens du Canada. Eu égard à nos problèmes avec Revenu Canada qui sont peut-être imputables entre autres à la nature semi-permanente de notre travail, nous sommes heureux d'avoir l'occasion de comparaître devant vous. À l'instar de l'Association des orchestres canadiens et de la Fédération américaine des musiciens du Canada, nous souscrivons depuis plusieurs années à l'application des recommandations du rapport Disney en ce qui a trait aux artistes interprètes.

La décision de considérer les membres de l'orchestre symphonique de Toronto comme des employés, décision prise en automne dernier, est l'exemple le plus récent d'injustice commise par le ministère du Revenu depuis sa décision de 1974 qui stipulait que les musiciens de l'orchestre symphonique de Vancouver avaient un statut d'employé.

Nous espérons que cette audience nous permettra de souligner les dépenses et les problèmes exceptionnels auxquels nous, musiciens d'orchestres symphoniques, devons faire face dans notre secteur de travail surtout et qu'il faudrait corriger.

Je vous remercie monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Scott.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur le président.

[Texte]

I am sure I speak on behalf of all four of us as members of this subcommittee when I say how grateful we are to hear your presentations and how impressed we are by the brevity of all three presentations so that it does allow the maximum amount of time for discussion.

For those like myself who may not be thoroughly familiar with the plight of the professional symphonic artist... I think the last gentleman who spoke made reference to the Disney report, but I would like to get your definition, whoever would like to respond, of a professional symphonic artist, just so we can have the ground rules here.

Mr. Wood: I think I can answer that for you. I know that this question has been asked many times by members of this committee in previous discussions and hearings. There are many different definitions of "artist". We would like to confine ourselves to the question of what is a professional symphonic musician, and we would like to suggest to you that a professional symphonic musician is any person who creates or gives creative expression to or interprets the musical works of others and has been recognized by his peers to perform in a professional symphony orchestra.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): That seems clear enough in terms of the discussion. We are trying to lay the groundwork now for what we want to discuss here.

Another very basic question before we get into the specifics: What would you say is the average salary range for a professional symphonic musician? We are just looking for a ballpark figure here so we can use this as a basis for discussion.

Mr. Whitton: It runs a gamut, actually, from \$8,297 up to the top orchestra, about \$30,000. No, I am sorry; the lowest one is \$5,040. The average runs about \$17,800. There are, if you like, the three top orchestras—the Montreal Symphony, the Toronto Symphony and the National Arts Centre—that are sort of in a class by themselves. Most of the others run from \$5,000 up to probably \$14,000 or \$15,000.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I gather that this whole situation goes back some years but has really come to a head in terms of the musicians with the TSO being designated employees while the Montreal Symphony Orchestra are classified as self-employed. We also understand as of October 27 of last year that any ruling by the tax people would be held in abeyance until something could be worked out. As far as I know, to this day it is still being held in abeyance. Am I correct in that?

Mr. Whitton: I think that is correct.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): There is no move by Revenue on that?

[Traduction]

Je suis certain de parler au nom de nous quatre, en tant que membres de ce Sous-comité, en vous disant à quel point nous vous sommes reconnaissants pour vos mémoires, et à quel point nous sommes impressionnés par la brièveté des trois mémoires, car nous pourrions ainsi avoir plus de temps à consacrer pour la discussion.

Pour ceux qui, comme moi, ne connaissent pas très bien la situation critique dans laquelle se trouvent les musiciens professionnels d'orchestres symphoniques... Le dernier témoin a fait allusion au rapport Disney, mais j'aimerais bien obtenir votre définition—celui parmi vous qui voudra bien répondre—j'aimerais donc connaître votre définition d'un artiste symphonique professionnel, afin que nous puissions établir ici les règles de base.

M. Wood: Je crois pouvoir vous répondre. Je sais que la question a été soulevée de nombreuses fois par les membres de ce Comité lors de discussions et d'audiences antérieures. On peut définir «l'artiste» de nombreuses façons. Nous voudrions nous limiter à ce qu'est le musicien professionnel d'un orchestre symphonique. Ce musicien est une personne qui crée ou qui exprime de façon créative ou interprète la musique d'autres personnes et qui est reconnue par ses pairs comme jouant dans un orchestre symphonique professionnel.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Cette explication me semble suffisamment claire aux fins de la discussion. Nous essayons de faire le travail de préparation pour le sujet que nous voulons discuter.

Je voudrais soulever une autre question très fondamentale avant d'entrer dans les détails: quelle serait à votre avis la gamme de salaire moyen pour le musicien d'un orchestre symphonique professionnel? Nous voulons simplement un chiffre global afin qu'il serve à cette discussion.

M. Whitton: Cela va de 8,297\$ à 30,000\$ pour les grands orchestres symphoniques. Non, je m'excuse, le salaire le plus bas est de 5,040\$. La moyenne serait d'environ 17,800\$. Il y a, si vous voulez, les trois grands orchestres—l'Orchestre symphonique de Montréal, l'Orchestre symphonique de Toronto et l'Orchestre du Centre national des Arts—they font partie d'une classe en soi. Pour la plupart des autres orchestres, les salaires vont de 5,000\$ à 14,000\$ ou 15,000\$ probablement.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): J'imagine que cette situation remonte à plusieurs années, mais les choses en sont arrivées au point critique lorsque les musiciens de l'Orchestre symphonique de Toronto ont été déclarés employés désignés alors que ceux de l'Orchestre symphonique de Montréal étaient vus comme travaillant à leur propre compte. Nous croyons comprendre également qu'au 27 octobre de l'an dernier toute décision des représentants du ministère du Revenu demeurera en suspens jusqu'à ce qu'on trouve une solution. Autant que je sache, à ce jour, la situation n'a pas changé. C'est bien cela n'est-ce pas?

M. Whitton: Je crois que c'est juste.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Le ministère du Revenu n'a donc rien fait jusqu'à maintenant?

[Text]

Mr. Allerton: Could I interrupt just for a second to clarify the point which was stated?

Coming from Vancouver, I have to make the point that the Vancouver Symphony musicians were classified as employees 10 years ago so what you refer to as Toronto... I just wanted to emphasize that point—that it has gone on for 10 years.

• 1550

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, sir.

Again, I have some general questions. I would like to know whether you could give the subcommittee an idea of the types of expenses that are incurred by symphonic musicians. What items, for example, would be recurring annually, along with the large capital purchase, of course, for the instrument? What kinds of expenses do you incur?

Mr. Whitton: I think one of the main things that is highly important is transportation expenses, automobile expenses. In our case, an automobile is not merely a means of transportation from here to there. The instruments we use—I will speak as a string player—cost from \$50,000 to \$200,000. They are very fragile; if you take them out in zero weather and bring them into a warm place, they will split. When I take my cello out in the winter time, I go out and warm the car up for 15 minutes until the interior is warm before I take that cello out. You can imagine what would happen, for instance, if one had to take a bus and stand out in 20-below-zero weather for 15 minutes. You would end up with a cello that is not worth \$200,000; you would end up with one that is worth \$100,000. In that way, your car expenses are highly important.

Another thing is if something happens and you have to take an instrument for repair—and I think this applies mostly to woodwinds, that sort of thing, which are also very expensive—they have to go to the States to be repaired a lot of the time. For instance, with a really fine cello, I would not want to take it to anybody here; I would go to New York, which means an airfare, plus a child's fare for the cello. You may have to lay over a day or two. You can figure the better part of \$600 to \$1,000 probably.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): So there are an incredible number of ancillary expenses of which people have no idea.

Mr. Whitton: That is true. Woodwinds have similar problems in that respect. There are no really top-grade people here with whom they would trust their best instruments. There are probably four centres in the States that have the facilities to work on these instruments, which also run, in the case of English horns and bassoons, up to \$10,000 to \$20,000. Those things, again, are very sensitive to heat and cold, that sort of thing. Also, unlike stringed instruments, which do appreciate, as great works of art do, the woodwinds depreciate over the years. So they have to keep buying new instruments every few years.

[Translation]

M. Allerton: Puis-je vous interrompre un instant pour apporter des précisions sur ce qui vient d'être dit?

Je suis de Vancouver et je dois souligner que les musiciens de l'Orchestre symphonique de Vancouver ont été classés comme employés il y a dix ans, par conséquent ce que vous dites pour Toronto... Je voulais tout simplement mettre l'accent sur cette question—voilà ce qui se passe depuis 10 ans.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur.

Je voudrais poser des questions de nature générale. J'aimerais que vous donniez aux membres du Sous-comité une idée du genre de dépenses qu'ont à encourir les musiciens des orchestres symphoniques. Quelles sont les dépenses qui reviennent chaque année de même que les achats de biens importants, par exemple, leurs instruments? Quelles sortes de dépenses avez-vous?

M. Whitton: Parmi les dépenses principales, l'une des plus importante concerne le transport, les déplacements en voiture. Dans notre cas, la voiture ne nous sert pas seulement comme moyen de déplacement. Les instruments que nous avons—et je parle des instruments à corde—peuvent coûter de 50,000\$ à 200,000\$. Ils sont très fragiles; les brusques changements de température de l'extérieur à un endroit chaud, peuvent faire fendre leur bois. Lorsque je transporte mon violoncelle l'hiver, je sors réchauffer l'intérieur de la voiture pendant 15 minutes avant d'y apporter mon instrument. Vous pouvez vous imaginer ce qui pourrait se produire si j'attendais l'autobus à 20 degré sous zéro pendant 15 minutes. Le violoncelle ne vaudrait plus 200,000\$, il vaudrait 100,000\$. À cause de cela, les dépenses de voiture sont extrêmement importantes.

Pour faire réparer son instrument de musique—et je pense surtout aux instruments à vent, qui sont également très coûteux—il faut se rendre aux États-Unis la plupart du temps. Dans le cas, par exemple, d'un excellent violoncelle, je ne le ferais pas réparer ici; je me rendrais à New York, il faudrait donc que je paie l'avion, en plus du prix d'un billet pour enfant pour le violoncelle. Il faut parfois attendre l'instrument un jour ou deux. Cela peut donc coûter de 600\$ à 1,000\$.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Il y a donc un très grand nombre de dépenses auxiliaires que la plupart des gens ne connaissent pas.

M. Whitton: C'est exact. Pour les bois, les mêmes problèmes peuvent se présenter. Il n'y a pas vraiment ici de gens très qualifiés auxquels nous pouvons nous fier pour nos meilleurs instruments. Il y a probablement quatre centres aux États-Unis qui offrent le service voulu pour ces instruments, qui coûte dans le cas des cors et des bassons jusqu'à 10,000\$ et même 20,000\$. Ces instruments sont également très sensibles à la chaleur et au froid, par exemple. De plus, contrairement aux instruments à corde, qui prennent de la valeur, comme les grandes oeuvres d'art, les bois se déprécient avec les ans. Par conséquent, les musiciens doivent acheter de nouveaux instruments après quelques années.

[Texte]

Another, I think, highly important thing is the expense for lessons. Now, I have been in this business 40 years or more, and I still take lessons. I go down to the States to Leonard Rose. I will take two or three lessons at a time, if I can, over a three- or four-day period. Again, there are the transportation costs, plus lessons, which in this case are very expensive; lessons from a top artist can cost from \$150 an hour or up. So if I want to have lessons twice a year, which is quite probable, I have to allot the better part of \$1,000 each time for that. These are necessary. If you do not do that you can end up being... —what do you say—a ham-and-egger, a hack. I do not think there is anybody in our business who wants to be that.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Just so I can get this straight, when you are self-employed, all of the above could be eligible for tax deductions when you are a self-employed symphonic musician.

• 1555

Mr. Whitton: Certainly, your transportation costs necessary for your work would be.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Lessons and the other things you were mentioning.

Mr. Whitton: Yes. There are also things like practice studios and clothes we need, of course, which in our case are tuxedos and tails. I know at one time one tax person queried the necessity for deducting tails as an item, and yet again, in 40 years I have used tails all the time. I have worn out five different sets and I cannot recall once when I have ever used them except for work.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): But the benefits of being able to make these deductions as a result of being self-employed must mean a massive discrepancy between those musicians...

Mr. Whitton: It certainly does.

Mr. Scott (Hamilton... Wentworth): —who are self-employed and those who are employees of a symphony orchestra such as the Vancouver Symphony or the TSO.

Let me come to the Toronto situation specifically. Was there any specific contractual change in the Toronto Symphony case which resulted in the redesignation, or indeed, in the case of Vancouver? What was the reason for the redesignation by Revenue Canada?

Mr. Hedley Roy (Vice-President, Association of Canadian Orchestras): Mr. Chairman, I could speak on behalf of the Toronto Symphony. I am on the board of directors. No, there was no contractual change which resulted in the decision.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): And in the case of Vancouver 10 years ago?

Mr. John Smith (Legal Adviser, Association of Canadian Orchestras): In the case of Vancouver, the matter came to the attention of Revenue Canada at the request of just one of the

[Traduction]

Il y a un autre aspect important dont il faut tenir compte, ce sont les dépenses occasionnées par les leçons. Je suis dans ce domaine depuis 40 ans ou plus, et je prends toujours des leçons. Je dois me rendre aux États-Unis pour rencontrer Leonard Rose. Je prends deux ou trois leçons à la fois, si possible, au cours de trois ou quatre jours. Cela suppose évidemment des frais de transport, en plus des leçons, qui dans ce cas-ci sont très coûteuses. Les leçons qu'accorde un artiste chevronné peuvent coûter jusqu'à 150\$ l'heure ou davantage. Par conséquent, si je veux prendre des leçons deux fois l'an, ce qui est très probable, je dois prévoir près de 1,000\$ chaque fois. Ces leçons sont nécessaires. Si l'on ne le fait pas, on devient médiocre, amateur. Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un chez nous qui veuille le devenir.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Si j'ai bien compris, si vous travaillez à votre propre compte, toutes ces dépenses que vous venez de mentionner seraient admissibles au dégrèvement fiscal pour les musiciens d'une orchestre symphonique.

M. Whitton: Je pense que l'on pourrait effectivement déduire les coûts de transport indispensables à l'exercice de la profession.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): C'est-à-dire des leçons ou d'autres activités dont vous parliez.

M. Whitton: Oui. Il faut également penser à la location des salles de répétition, aux vêtements dont nous avons besoin, bien sûr, c'est-à-dire dans notre cas les smokings ou les queues de pie. Je sais qu'un agent de l'impôt avait remis en question cette déduction du prix des queues de pie, et pourtant en 40 ans de métier, j'ai utilisé successivement cinq smokings dont je ne me souviens pas m'être servi une seule fois en dehors du travail.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): La possibilité de faire ces déductions, si l'on est à son compte, entraîne une différence énorme entre les musiciens...

M. Whitton: Certainement.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): ... qui sont indépendants et ceux qui ont le statut d'employés d'un orchestre symphonique, comme à Vancouver ou à Toronto.

Je vais revenir au cas particulier de Toronto. Y a-t-il eu pour l'orchestre symphonique de Toronto—ou bien pour Vancouver—des modifications des termes du contrat qui ont permis de donner aux musiciens un nouveau statut? Qu'est-ce qui a justifié que Revenu Canada leur accorde un nouveau statut?

M. Hedley Roy (vice-président, Association des orchestres canadiens): Monsieur le président, je ne peux répondre que pour Toronto. Je fais partie du conseil d'administration. Non, il n'y a eu aucune modification des termes du contrat, justifiant cette nouvelle décision.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Et pour ce qui est de Vancouver, il y a dix ans?

M. John Smith (conseiller juridique, Association des orchestres canadiens): Dans le cas de Vancouver, la question a été portée à l'attention de Revenu Canada sur demande d'un

[Text]

musicians of the symphony orchestra, as a result of which all the musicians of the Vancouver Symphony were designated as employees.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I think, Mr. Chairman, I will pass to Mr. Burghardt now for questioning, and I would request to come back for further questions later.

The Chairman: That sounds good. Fire away, Jack.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

I am wondering about this matter of contracts. You say there was no change at all which brought about the recent decision by Revenue Canada to look at the Toronto Symphony Orchestra situation. In the drawing up of contracts between a symphony organization and its musicians, is there any way this perhaps could be taken into account? Could it be spelled out so Revenue Canada would really have a clear picture of the employee-employer relationship?

Mr. J. Smith: The contracts, which I think are pretty well uniform throughout the industry, have many of the hallmarks of an employer-employee relationship, which is almost inevitable in dealing with a situation where you have anywhere from 50 to 100 people who have to turn up at the right place at the right time and operate as a cohesive organization. Since the courts, in the case of the Vancouver situation, have held that the indicia of an employer-employee relationship do apply there, it is now very difficult to restructure a contract to clearly get out of that employer-employee relationship.

Mr. Burghardt: Has that been going on for 10 years? Am I led to believe that, or is that . . . ?

Mr. J. Smith: Yes, the Vancouver situation was in 1974.

Mr. Burghardt: Now, tell me this. Regarding the musicians employed by the Vancouver Symphony, since we are talking about that particular organization, are they employed elsewhere? Do they have other jobs, other contracts?

Mr. Allerton: Our orchestra did do a little research to find out how much income they obtained from outside the symphony. It was to a maximum of 15%, but an average of 5%, of income earned outside the Vancouver Symphony.

Mr. Burghardt: So their main source of revenue, though, does come from the Vancouver Symphony in this case.

Mr. Allerton: Yes, sir.

Mr. Burghardt: To the best of your knowledge, what about the income they did earn, that 5%, say? Have they been allowed to charge expenses against that particular portion of their income?

Mr. Allerton: I think, in the main, yes.

• 1600

However, there was an indication in this last year that one of our musicians had questioned deducting expenses against income earned outside of the symphony during the time of the symphony season, which lasts for 44 weeks. So even though he is working and getting income outside of the employer-

[Translation]

des musiciens d'orchestre, et suite à cela tous les musiciens ont été considérés comme des employés.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Je pense, monsieur le président, que je vais laisser M. Burghardt prendre son tour, et je redemanderai la parole pour plus tard.

Le président: Très bien. Allez-y, Jack.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président.

Je me pose des questions sur ces contrats. D'après vous, la décision de Revenu Canada de s'intéresser au statut des musiciens de l'Orchestre symphonique de Toronto ne fait pas suite à une modification des clauses du contrat. Ne serait-il pas possible de rédiger des contrats qui permettent de tenir compte de cela? Cela ne pourrait-il pas être clairement inscrit de façon que Revenu Canada ait une image très claire de la relation entre l'employeur et l'employé?

M. J. Smith: Ces contrats, qui sont assez uniformisés dans l'ensemble de la profession, comportent un certain nombre d'éléments qui sont caractéristiques de la relation d'employeur à employés, et cela est pour ainsi dire inévitable lorsque l'on a 50 à 100 personnes qui sont tenues de se présenter à une certaine heure au même endroit et de fonctionner comme ensemble cohérent. Étant donné que les tribunaux, dans le cas de Vancouver, ont décidé qu'il y avait effectivement relation d'employeur à employés, il devient difficile de revoir le contrat et de sortir de ce rapport employeur-employés.

M. Burghardt: Cette affaire remonte à 10 ans, n'est-ce pas?

M. J. Smith: Oui, le cas de Vancouver remonte à 1974.

M. Burghardt: J'aimerais alors vous poser la question suivante: les musiciens de l'Orchestre symphonique de Vancouver sont-ils également employés ailleurs? Ont-ils d'autres contrats, d'autres engagements?

M. Allerton: Nous avons fait une petite enquête pour savoir la part du revenu des musiciens provenant d'activités à l'extérieur. Le maximum était de 15 p. 100, la moyenne de 5 p. 100.

M. Burghardt: La source essentielle de revenu est donc bien leur activité au sein de l'orchestre.

M. Allerton: Oui.

M. Burghardt: Et pour cette portion de leur revenu de 5 p. 100, ont-ils été autorisés à faire des déductions aux fins de l'impôt? Je vous demande de répondre dans la mesure où vous le pouvez.

M. Allerton: Je pense que oui, pour la plupart d'entre eux.

Cependant, au cours de l'année passée, il semble bien qu'un de nos musiciens ait rencontré certaines difficultés à faire certaines déductions du revenu gagné à l'extérieur de l'orchestre symphonique pendant la saison même, laquelle dure 44 semaines. Alors qu'il travaillait bien à l'extérieur, et qu'il s'agissait de revenus qui n'afféraient pas à son rapport

[Texte]

employee relationship, he was being questioned about deducting expenses from self-employed earnings.

Mr. Burghardt: What about the situation with the Toronto Symphony, since it has been mentioned as well? Can we determine that it is pretty well on the basis of an employer-employee relationship?

Mr. H. Roy: It is similar to the situation Mr. Smith outlined. In other words, it is necessary to enter into an agreement that spells out terms and conditions of employment, if you will. So I can understand that an interpretation could be made that this is indeed an employer-employee type of contract.

Mr. Burghardt: We have many other symphony orchestras across the country but, as one of the witnesses has stated, perhaps not in the same salary range as Toronto, Montreal or Vancouver. What is the situation with these other orchestras? For example, I come from London, Ontario; would a musician playing for Orchestra London have a specific contract with that orchestra? Would it again be in the same area of an employer-employee relationship or would it be more what I would understand as a freelance operation, that the musician could be playing in a dance band on a Saturday night or he could be teaching music to students, this type of thing? In other words, the full range of his or her revenue would not be coming from the orchestra *per se*, it would be a combination of jobs.

Mr. Wood: I think I could answer that on behalf of some of the orchestras, and I am sure one of our colleagues from Kitchener-Waterloo could also answer the question. The situation is that the musician in the symphony orchestras at that level could not possibly make a living only in that symphony orchestra. Therefore, they do play in orchestras over the weekend—in dance bands, if they are that type of musician. If they happen to be a brass or reed player they would do that. They also do quite a lot of teaching in their vicinities, because that core of professional musicians become the teachers in that area, and that represents a great deal of their income. There is also a certain amount of CBC work that goes on in those particular areas, which again is another source of income. So to answer your question, yes, they have many other sources of income.

Mr. Burghardt: On that basis, from the Revenue Canada standpoint, as far as you are concerned, is that a self-employed person?

Mr. Wood: That is right, and Kitchener-Waterloo is one very good example. Yes, they are self-employed. I think John Trembath can elaborate on that.

Mr. John Trembath (Secretary, Organization of Canadian Symphony Musicians): Musicians in the Kitchener-Waterloo situation are considered self-employed because of the nature of the contract and the type of work we do. It is very clear, though, that less or about one-third of the income anybody earns in Kitchener comes from the symphony, and a lot of other income comes from outside sources.

[Traduction]

d'employé, on mettait en question son droit à déduire les dépenses correspondantes.

M. Burghardt: Qu'en est-il de l'Orchestre symphonique de Toronto, puisque nous en avons également parlé? Pouvons-nous dire qu'il s'agit là encore d'un rapport employeur-employé?

M. H. Roy: Je pense que M. Smith a bien décrit la situation. Autrement dit, il est indispensable de concevoir un contrat qui définisse des termes et conditions d'emploi, si vous voulez. Je comprends donc que l'on puisse ensuite interpréter cela comme définissant un rapport d'employeur à employé.

M. Burghardt: Il y a beaucoup d'orchestres symphoniques dans le pays, mais comme l'a dit l'un des témoins, les musiciens n'y gagnent pas tous ce que gagnent ceux de Toronto, Montréal ou Vancouver. Qu'en est-il donc de ces autres orchestres? Je pense par exemple à London, en Ontario, d'où je viens; est-ce qu'un musicien de l'Orchestre de London signe lui aussi un contrat qui le lie à ce dernier? Y aurait-il là encore rapport d'employeur à employé, ou plutôt statut de musicien indépendant, c'est-à-dire de musicien qui pourrait jouer également dans des bals le samedi soir, et parallèlement faire de l'enseignement? Autrement dit, ses revenus ne viendraient pas uniquement de l'orchestre, mais d'une variété d'activités.

M. Wood: Je pense que je peux répondre à la question concernant certains de ces orchestres, et l'un de nos collègues ici présents, originaire de Kitchener-Waterloo, pourra lui aussi apporter des précisions. Effectivement, les musiciens des orchestres symphoniques de ce niveau ne peuvent pas vivre de leur activité au sein de l'orchestre. Aussi jouent-ils aussi pendant les fins de semaine, dans des bals ou autres. C'est notamment le cas des cuivres, des vents. Ils donnent également beaucoup de leçons, étant donné que ces musiciens professionnels forment en quelque sorte le corps enseignant dans la région. Cela représente une partie importante de leurs revenus. Ils ont également des engagements auprès de CBC, ce qui est encore une autre source de revenu. Pour donc répondre à votre question, ils disposent de toute une gamme de sources de revenu.

M. Burghardt: S'agit-il alors, du point de vue de Revenu Canada, et en ce qui vous concerne, de musiciens indépendants?

M. Wood: Oui, et l'exemple de Kitchener-Waterloo est tout à fait clair à ce sujet. Ce sont effectivement des musiciens qui sont leur propre employeur. Je pense que John Trembath pourra développer un peu ce point.

M. John Trembath (secrétaire, Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques du Canada): Les musiciens du type de ceux de Kitchener-Waterloo sont effectivement considérés comme indépendants, en raison du contrat et du type de travail qu'ils font. Il est clair qu'un tiers ou moins de leur revenu provient de leur travail de musicien au sein de l'orchestre, et que le reste provient de sources de revenu externes.

[Text]

Mr. Burghardt: But you are allowed to deduct expenses against that income.

Mr. Trembath: Yes.

Mr. Burghardt: In that particular case do you in fact have an argument with Revenue Canada?

Mr. Trembath: Not now, no.

Mr. Burghardt: We are then looking more at the larger organizations, is that correct or not?

Mr. Allerton: Yes, and I would like to make a comment. There are four relatively large orchestras that are classified as being employees; Winnipeg, Calgary, Quebec and Vancouver are the ones at this time.

I would also like to clarify it a little bit more as to what we are talking about in terms of dollars of expenses. The research we have done indicates up to 25% of the income earned is an expense of earning that income. Alan Wood would be able to answer this one, but there is at least one European country that actually allows deduction of expenses for symphony musicians up to 25% of their income.

Mr. Burghardt: Does anyone want to comment further on that?

• 1605

Mr. Wood: To follow on what Michael has said about some of the other countries I do know there is on file a resumé from just about every country in the world as to they treat performing artists. We went through this quite a few years ago. In France, as an example, a performing musician has the status of a wage-earner working intermittently for multiple employers and is permitted a fixed deduction for expenses up to 25% of total income. That is automatic. Denmark has a little more complicated formula, but for musicians and performing artists, it is 20% on the first 18,000 Dutch kroner; 15% on the next 9,000 Dutch kroner and then it graduates down. In Sweden performing artists, whether self-employed or employees, are permitted to deduct the actual cost of all types of normal professional expenses, including clothing, travelling to and from the place they perform, telephone services, advertising, maintenance of instruments, etc. It is spelled out in these different countries in this fashion.

Mr. Burghardt: I believe earlier Mr. Scott asked and received an answer to a question about the maintenance of instruments. What about the actual cost? Was that answered at that time? Could you give us some idea as to cost of a musical instrument.

Mr. Whitton: The average cost for all instruments and each category is somewhat different. An average cost of \$43,000 per person is what I worked out. Strings would in fact be anywhere from \$20,000 at the lowest; some of them are \$200,000 or more. In fact, in our orchestra we have two instruments that are worth about \$195,000.

[Translation]

M. Burghardt: En ce qui concerne cette dernière part du revenu vous êtes autorisés à faire des déductions aux fins de l'impôt?

M. Trembath: Oui.

M. Burghardt: Avez-vous eu, à ce sujet, des difficultés avec Revenu Canada?

M. Trembath: Pas jusqu'ici, non.

M. Burghardt: Le problème qui se pose ici est donc celui des grands orchestres, est-ce bien cela?

M. Allerton: Oui, et j'ai à ce propos quelque chose à préciser. Il y a quatre orchestres relativement importants où les musiciens ont statut d'employés; il s'agit de Winnipeg, Calgary, Québec et Vancouver, pour le moment.

J'aimerais également donner quelques précisions sur les dépenses dont nous parlons. Notre enquête nous a permis de constater que ces dépenses représentent 25 p. 100 du revenu. Alan Wood pourrait en dire plus là-dessus, mais il y a au moins un pays en Europe qui autorise les musiciens des orchestres symphoniques à faire des déductions jusqu'à concurrence de 25 p. 100 de leur revenu.

M. Burghardt: L'un d'entre vous veut-il développer un peu ce point?

M. Wood: Pour faire suite à ce que disait Michael au sujet de la situation dans les autres pays, je sais qu'il existe au dossier presque pour chaque pays un résumé des dispositions qui visent les artistes exécutants. Il y a déjà plusieurs années que ce travail a été fait. En France, par exemple, le musicien exécutant est considéré comme un salarié travaillant de façon intermittente pour plusieurs employeurs et a droit à une réduction fixe de ses dépenses jusqu'à un maximum de 25 p. 100 de son revenu total. Cette déduction s'applique d'office. Au Danemark, la formule est un peu plus complexe, mais les artistes et les musiciens exécutants ont droit à 20 p. 100 sur les 18,000 premières couronnes et à 15 p. 100 sur les 9,000 couronnes suivantes, puis la diminution est progressive. En Suède, les artistes exécutants, qu'ils soient considérés comme employés autonomes ou employés salariés, peuvent déduire le montant total de leurs dépenses professionnelles normales quelles qu'elles soient, y compris le vêtement, les déplacements dans les deux sens, le téléphone, la publicité, la réparation des instruments et le reste. Ce sont des formules qui s'appliquent en détail dans ces pays.

M. Burghardt: Je pense qu'il a été question avec M. Scott de l'entretien des instruments. Qu'en est-il du coût des instruments? Quelqu'un a-t-il donné une réponse à ce sujet? Quelqu'un est-il en mesure d'indiquer quel peut être le coût d'un instrument de musique?

M. Whitton: Le coût moyen des instruments varie selon le genre d'instrument. J'en suis arrivé personnellement à une moyenne de \$43,000 par personne. Les instruments à cordes peuvent coûter de \$20,000 à \$200,000 et même plus. Dans notre orchestre, nous avons deux instruments qui valent plus de \$195,000.

[Texte]

Mr. Burghardt: You would have insurance on those instruments?

Mr. Whitton: Yes.

Mr. Burghardt: What sort of cost would that involve? I guess what I am looking at is not only insurance but also the maintenance. What does it cost a musician to maintain a cello or the French horn, given that it is the means of his or her livelihood?

Mr. Whitton: For an oboe for one year, it is \$1,106.60. For repairs, etc., I have a cost of \$260, and for supplies, that sort of thing, another \$270. So \$500 at least. This takes care of strings and all that sort of thing. If you had a big repair... as I say, if you take it out in the cold weather and split the face of an instrument and perhaps have to go to New York, then you have travel costs too, which are not included. But just for your basic running yearly cost, you have to figure probably \$300 to \$500.

Mr. Burghardt: Have any of those expenses been allowed at all?

Mr. Whitton: Yes, they have—as self-employed.

Mr. Burghardt: But not to those who are classified as employees.

Mr. Whitton: Right.

Mr. Burghardt: Okay. I think that is all for now, Mr. Chairman. Perhaps we will get back later on.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Burghardt. Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Could you repeat the orchestras where the musicians are being classified as employees?

Allerton: Yes. Winnipeg, Calgary, Quebec and Vancouver.

Mr. Orlikow: Well, I know that the Winnipeg symphony has been in constant financial difficulties. I am assuming—and you can correct me if I am wrong—that the salaries of the Winnipeg symphony musicians, to take one example, are certainly lower than those of musicians in, say, Toronto or Montreal or the National Arts Centre.

• 1610

Mr. Allerton: I should for clarification make a statement. I think, compared to all other industrialized countries, Canada, so far as I know, is the only country where major orchestras do not work 52 weeks a year. It comes out of the tradition of the growth of the orchestra in North America where communities started their own orchestras. They probably all started as amateur orchestras; then as they grow they get in some professional musicians; then some become all professional and then they fight to get up to 52 weeks of employment. So we have reached various stages but not one orchestra yet has a 52-week contract. And this for instance, is the reason why OCSM made the statement “semi-permanent”.

[Traduction]

M. Burghardt: Ces instruments sont évidemment assurés?

M. Whitton: Oui.

M. Burghardt: Quels sont les coûts? Je ne songe pas seulement ici à l'assurance, mais également à l'entretien. Qu'en coûte-t-il à un musicien pour les réparations de son violoncelle ou de son cor français, compte tenu du fait que son instrument est son gagne-pain?

M. Whitton: Pour un hautbois, c'est \$1,106.60 par année. Les réparations et autres dépenses du genre donnent \$260; pour les fournitures et dépenses associées, c'est \$270 de plus. C'est donc au moins \$500 pour ce genre de dépenses. Ce sont les dépenses normales. Si une grosse réparation s'impose... Par exemple, si vous utilisez l'instrument par temps froid et que vous le fendez, que vous devez aller à New York pour le faire réparer, vous avez des coûts de déplacement, et ils ne sont pas inclus. De façon générale, pour ces dépenses essentielles il faut compter de \$300 à \$500 par année.

M. Burghardt: Vous avez pu déduire ces dépenses en tout ou en partie?

M. Whitton: Oui, mais en tant qu'employé autonome.

M. Burghardt: Il n'en aurait pas été de même pour les artistes considérés comme employés à salaire.

M. Whitton: En effet.

M. Burghardt: Je pense que c'est tout pour l'instant, monsieur le président. Je reprendrai peut-être un peu plus tard.

Le président: Merci, monsieur Burghardt. Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Vous pourriez nommer de nouveau les orchestres au sein desquels les musiciens sont considérés comme des employés à salaire?

M. Allerton: Certainement. Winnipeg, Calgary, Québec et Vancouver.

M. Orlikow: Je sais que l'Orchestre de Winnipeg éprouve constamment des difficultés financières. Je suppose, et vous pouvez me reprendre si je me trompe, que les salaires des musiciens de l'Orchestre de Winnipeg, pour prendre ceux-là, sont moindres que ceux des musiciens des orchestres de Toronto, Montréal ou du Centre National des Arts.

M. Allerton: Je voudrais préciser un point. De tous les pays industrialisés, le Canada, autant que je sache, est le seul dont les grands orchestres ne travaillent pas 50 semaines par année. C'est probablement dû à la tradition nord-américaine qui a fait que ce sont les collectivités qui ont organisé leurs propres orchestres au début. Ces orchestres ont presque tous commencé comme orchestres amateurs. Avec le temps, ils ont embauché quelques musiciens professionnels. Ensuite, les orchestres ont été composés uniquement de musiciens professionnels qui encore aujourd'hui ont à lutter pour réussir à travailler 52 semaines. Les orchestres sont donc passés par diverses étapes, ils ne sont pas encore au contrat de 52

[Text]

Mr. Orlikow: If I remember correctly, the Toronto Symphony which, I assume is one of the best paid . . .

Mr. Allerton: Yes.

Mr. Orlikow: —the contract was 48 weeks and something like 10 hours a week guaranteed, something in that neighbourhood.

Mr. Allerton: Nineteen and a quarter hours, 48 weeks.

Mr. Orlikow: Maybe you do not want to give me the precise figures, but can a musician, working in that contract, can he or she consider that to give them a full-time income.

Mr. Allerton: Yes, I think we would have to explain that before the symphony musician can sit down and play with the other 90-odd musicians, he must have rehearsed and prepared himself very thoroughly with significant numbers of hours of rehearsal every day. That is only the time period when they are actually sitting down together.

Mr. Orlikow: I understand that. What I am trying to find out, though, is whether it is necessary . . . I am sure musicians in Winnipeg who play in the symphony, nearly all of them have had to do other work; play, for example for the CBC orchestra which is closing, or give lessons or so on. Could any of the musicians, in any of the symphonies just say, well we can make it and we do not have to do any other work?

Mr. Allerton: The answer is, yes, except that probably in the top orchestras that they are looking for . . . We are in competition with other countries elsewhere and in particular the United States. It does not matter what orchestra it is around the world, the Berlin Philharmonic is probably amongst the best paid, but they still do some work outside. I think to attract those musicians and keep them in Canada, we must maintain that, but from a dollar point of view, yes, they probably could survive, but they may not stay.

Mr. Orlikow: So let us take the Winnipeg orchestra as an example. Part of their income, maybe a fairly substantial part of their income, comes from the pay that they get from the Winnipeg symphony; the rest of their income comes from either playing in the CBC orchestra or somewhere else or giving lessons and so on. They have been classified as employees; their expenses, as we have heard, are very substantial, the maintenance of the instruments, the musical lessons, and so on. Can they charge any of that off as expenses when they are making out their income tax?

Mr. Allerton: Our experience is that musicians have been able to deduct some of their professional expenses against self-employed income. I do not know how much that represents for the Winnipeg symphony. Their minimum fee is just under \$15,000 a year.

[Translation]

semaines. C'est la raison pour laquelle l'OMOSC a utilisé le terme «semi-permanent» . . .

M. Orlikow: Si je me souviens bien, l'Orchestre symphonique de Toronto, qui doit payer le mieux . . .

M. Allerton: C'est juste.

M. Orlikow: . . . offre des contrats de 48 semaines et garantit 10 heures de travail par semaine, ou du moins quelque chose qui se rapproche de cela.

M. Allerton: Dix-neuf heures et quart, et 48 semaines.

M. Orlikow: Vous n'avez pas à me donner des chiffres précis, mais selon vous, un musicien peut-il considérer toucher un plein revenu avec un tel contrat?

M. Allerton: Oui, mais je pense qu'il faut expliquer qu'avant qu'un musicien puisse s'asseoir et jouer avec 90 de ses collègues il doit avoir répété, il doit s'être préparé à fond. Il doit avoir consacré un nombre d'heures aux répétitions tous les jours. Le nombre d'heures mentionnées plus tôt s'applique seulement aux répétitions d'orchestres.

M. Orlikow: Je comprends. Ce que je veux savoir, cependant, c'est s'il est nécessaire . . . Je suis sûr que presque tous les musiciens de l'Orchestre symphonique de Vancouver ont dû avoir un autre emploi. Ils ont dû par exemple travailler pour l'Orchestre de la Société Radio-Canada, qui met fin à son activité, donner des leçons ou faire quelque chose d'autre. Y a-t-il des musiciens de l'Orchestre symphonique qui peuvent s'en tirer comme tel sans avoir d'autre emploi?

M. Allerton: Oui, sauf que les plus grands orchestres sont toujours à la recherche . . . Il ne faut pas oublier que nous sommes en concurrence avec les autres pays du monde et en particulier les États-Unis. Peu importe l'Orchestre, l'orchestre philharmonique de Berlin est probablement celui qui peut payer le mieux, et pourtant, ses musiciens travaillent aussi à l'extérieur. Nous devons pouvoir attirer des musiciens au Canada. Il se peut que leur salaire de base leur permette de survivre, mais ce n'est peut-être pas suffisant.

M. Orlikow: Prenons par exemple l'Orchestre symphonique de Winnipeg. Nous devons supposer qu'une bonne partie du revenu des musiciens vient de l'Orchestre symphonique de Winnipeg. L'autre partie de leurs revenus doit venir de l'Orchestre de la Société Radio-Canada ou d'ailleurs. Il y a des musiciens qui peuvent donner des leçons, etc. Ils sont considérés comme employés à salaire. Malgré tout, leurs dépenses comme nous l'avons entendu, sont considérables, il y a l'entretien de leurs instruments, etc. Peuvent-ils déduire une partie quelconque de ces dépenses lorsqu'ils établissent leurs déclarations d'impôt sur le revenu?

M. Allerton: Ce que nous avons pu voir au cours des années, c'est que les musiciens ont pu déduire quelques-unes de leurs dépenses professionnelles de leur revenu en tant qu'employés autonomes. Je ne sais pas ce que cela peut représenter pour l'Orchestre symphonique de Winnipeg. Le cachet minimum des musiciens se situe à un peu moins de 15,000 dollars par année.

[Texte]

Mr. Orlikow: You are talking about musicians in symphony orchestras but there are musicians, for example, who might play in a hotel, regularly on weekends. What happens to them?

Mr. Allerton: Well, they are musicians beyond our subject for today in that they are not professional symphony musicians.

Mr. Wood: If I can add to that, I would emphasize that we are here today specifically to talk about the problem of the symphonic musician. If you want to look at the rest of the music industry, I suggest to you that we set aside a week... You could have a meeting with me and some of my colleagues across the country, so that we could explain the complexities of our industry. In many cases, some musicians have upwards of 250 employers in any given year. So I think if we can confine ourselves to symphony musicians today, we may be able to resolve the problem.

• 1615

Mr. Orlikow: Have musicians had the same experience as many of the other groups that have appeared here? When Revenue Canada has reinterpreted the Income Tax Act not only is there a new policy, as of the time they have made the decision to reinterpret the Act, but in fact it is retroactive for some years. So people are really hit pretty hard.

Mr. J. Smith: Certainly there have been a lot of experiences of musicians, where reassessments of the position of the musician have been made and taken back four years, which of course is permitted by the Income Tax Act. However, a musician who suddenly finds himself reclassified as an employee or who finds himself being disallowed certain expenses or only being allowed to allocate—if 5% of his income is from a source other than the Winnipeg Symphony, let us say, he might find that he is restricted to having only 5% of his expenses allowed as a deduction. That can be carried back four years and he then faces a very substantial problem of how to pay the tax.

Mr. Orlikow: Can you give us an idea of what kind of money we are talking about? Is it hundreds of dollars or thousands of dollars that have been demanded or requested?

Mr. H. Roy: Perhaps I could answer that. We have indications that it could be in the order of 25% of their income, and if you take the larger orchestras, you are talking about incomes in the range of perhaps \$20,000. So you are talking certainly in the order of \$5,000 or more. It depends on the instrument the musician is playing. It depends on how far they have to travel. Each case is unique and it is very dangerous to give numbers. But it certainly could be in that order of magnitude.

Mr. Orlikow: Has the process of reassessing and calling in individual musicians been going on recently? Is it still continuing?

Mr. J. Smith: I do not think there has been much activity since the moratorium with respect to the Toronto Symphony.

[Traduction]

M. Orlikow: Ce sont les musiciens des orchestres symphoniques, mais qu'en est-il des musiciens qui travaillent dans les hôtels tous les weekends par exemple?

M. Allerton: Ce ne sont pas les musiciens dont nous parlons aujourd'hui, puisqu'ils ne sont pas musiciens professionnels d'orchestre symphonique.

M. Wood: J'aimerais indiquer que nous sommes ici aujourd'hui strictement pour parler du problème des musiciens d'orchestre symphonique. Si vous voulez étudier le reste du monde musical, je propose que vous réserviez une semaine... Moi et mes collègues à travers le pays pourrions vous rencontrer pour que nous puissions vous exposer la complexité de cette industrie. Dans de nombreux cas, certains musiciens comptent jusqu'à 250 employeurs en un an. Par conséquent, je pense que si nous pouvions nous pencher uniquement sur les musiciens d'orchestre symphonique aujourd'hui, nous pourrions résoudre le problème.

M. Orlikow: Les musiciens éprouvent-ils les mêmes problèmes que nombre d'autres groupes qui ont déjà comparu devant nous? Lorsque le ministère du Revenu révisé la Loi de l'impôt sur le revenu, non seulement il adopte une nouvelle interprétation de cette loi, au moment où cette dernière est révisée, mais elle a également de fait un effet rétroactif remontant à plusieurs années. Les gens ont donc parfois de très mauvaises surprises.

M. J. Smith: Il ne fait aucun doute que les cotisations de nombreux musiciens ont été réévaluées en remontant quatre ans en arrière, ce que la Loi de l'impôt sur le revenu autorise évidemment. Ainsi, de nombreux musiciens sont classés tout d'un coup dans la catégorie des employés ou ne peuvent plus déduire certaines dépenses; par exemple, si 5 p. 100 du revenu d'un musicien provient d'une source autre que l'Orchestre symphonique de Winnipeg, ce musicien peut facilement découvrir tout d'un coup qu'il ne peut déduire que 5 p. 100 de ses dépenses. Ces mêmes calculs peuvent se faire quatre ans en arrière et le musicien se demande alors comment il va pouvoir payer cet arriéré d'impôt.

M. Orlikow: Pouvez-vous nous dire de quelle somme il s'agit? Leur demande-t-on des centaines ou des milliers de dollars?

M. H. Roy: Permettez-moi de répondre à cette question. D'après les indications que nous avons, ces demandes peuvent représenter 25 p. 100 de leur revenu et si de gros orchestres sont en jeu, les revenus peuvent s'établir aux alentours de 20,000\$. Par conséquent, on leur demande de rembourser environ 5,000\$ ou plus. Cela dépend de l'instrument joué par le musicien. Cela dépend également de l'éloignement des déplacements. Chaque cas est unique et il est très dangereux de citer des chiffres. Mais c'est dans cet ordre-là.

M. Orlikow: Réévalue-t-on ces musiciens depuis longtemps? Est-ce que cela continue toujours?

M. J. Smith: Je ne pense pas que les choses aient beaucoup bougé depuis le moratoire signé avec l'Orchestre symphonique

[Text]

But prior to that there was a massive reassessment situation going on with respect to individual musicians in certain areas.

Mr. Orlikow: So it is your feeling that when the moratorium in respect of the Toronto Symphony was announced the department pretty well applied that across the country.

Mr. J. Smith: The problem with the moratorium is that it perpetuates the inequity. All it does is leave us in the inequitable situation where some of the orchestras are classified as employees and some of the orchestras are classified as self-employed. Therefore, the moratorium may be a sort of stop-gap solution for a very short while, but it does nothing to solve the plight of the orchestras that have for some years been classified as employees.

Mr. Orlikow: The reason I am asking that question is because other groups that have come here have stated that individuals are still being called in. They are being reassessed and substantial amounts of money are being demanded from them. It seems to me, from what you have said, that for musicians, at least for the time being—I am not discussing the merits or demerits of the moratorium—there should be a moratorium.

Mr. Wood: I think that the other groups that have appeared before you, as I have read the proceedings, represent individuals. They represent individual singers, announcers, actors and writers. We are talking about a group. We are not talking about reassessing an individual musician; we are talking about reassessing a complete orchestra. So I think there is quite a difference between their approach and ours.

• 1620

Mr. Orlikow: Could you explain to me the rationale, if you can understand it, of Revenue Canada's deciding and saying that the symphony musicians in these four that you have said are classified as employees—why that is so when, for example, in Toronto or Montreal or Ottawa it is not so? It seems to me that if there are musicians who work almost full time and at a relatively adequate salary it is the ones in which the musicians have not been classified as employees. It would seem to me if you are going to differentiate that common sense and justice would have done the reverse.

Mr. H. Roy: From the experience we have had so far, we too have been looking for logic in the decisions of Revenue Canada; but, no, there does not appear to be consistency or logic. I think it may be up to the whim of the individual department or assessor, but this is only conjecture.

Mr. Orlikow: You have never been able to get from the department any explanation?

Mr. H. Roy: No, just a statement that as of now you will be classified as employee, but no reason for it. I am speaking now of the Toronto situation.

Mr. Orlikow: Have any discussions been held with department officials higher than the individual assessor?

[Translation]

de Toronto. Mais auparavant, dans certains domaines, les musiciens étaient réévalués constamment.

M. Orlikow: Vous pensez donc que lorsque le moratoire signé avec l'Orchestre symphonique de Toronto a été annoncé, le Ministère l'a appliqué à l'ensemble du pays.

M. J. Smith: En fait, ce moratoire perpétue les injustices. La situation est toujours inique dans la mesure où les musiciens de certains orchestres sont considérés comme des employés alors que d'autres sont considérés comme des travailleurs indépendants. Par conséquent, ce moratoire constitue peut-être une solution à court terme, mais ne résout pas le sort des musiciens d'orchestre qui, depuis plusieurs années, sont considérés comme des employés.

M. Orlikow: Je vous pose cette question car d'autres groupes qui ont comparu devant nous nous ont fait savoir que l'on continue à vérifier les déclarations de certains musiciens. Leur déclaration est réévaluée et le ministère du Revenu leur réclame d'importantes sommes d'argent. Il me semble, d'après ce que vous avez dit, que, pour l'instant du moins, les musiciens profitent de ce moratoire, je dis cela sans discuter du bien-fondé ou non de ce dernier.

M. Wood: J'ai lu les procès-verbaux de votre Comité et il me semble que les autres groupes qui ont comparu devant vous représentaient des individus. Ils représentent des chanteurs, des annonceurs, des acteurs ou des écrivains individuels. Nous parlons ici d'un groupe. Il ne s'agit pas, dans notre cas, de réévaluer chacun des musiciens mais un orchestre complet. Donc notre démarche est très différente de la leur.

M. Orlikow: Pouvez-vous m'expliquer, si vous en comprenez la logique, pourquoi le ministère du Revenu a décidé que les musiciens de ces quatre orchestres symphoniques étaient considérés, comme vous l'avez dit, comme salariés alors que ce n'est pas le cas des musiciens des orchestres symphoniques de Toronto, de Montréal ou d'Ottawa? Il me semble que s'il existe des musiciens qui travaillent presque à plein temps pour un salaire relativement décent, ce sont ceux qui ne sont pas considérés comme salariés. Il me semble que si vous vouliez établir une différence, le bon sens et la simple justice auraient dicté le contraire.

M. H. Roy: D'après ce que nous avons connu jusqu'à présent, nous cherchons également la logique que pourraient renfermer les décisions du ministère du Revenu, mais ces décisions ne semblent renfermer ni cohérence, ni logique. Cela dépend peut-être de l'humeur du Ministère ou de l'évaluateur, je ne sais pas, ce n'est que pure hypothèse.

M. Orlikow: Vous n'avez jamais pu obtenir quelque explication que ce soit du Ministère?

M. H. Roy: Non, nous n'avons reçu qu'un document stipulant que dorénavant nous serions considérés comme employés, mais aucune raison n'a été donnée. Je parle de l'Orchestre symphonique de Toronto.

M. Orlikow: Des entretiens ont-ils eu lieu avec des fonctionnaires du Ministère autres que les évaluateurs?

[Texte]

Mr. J. Smith: In the Vancouver situation in 1973 and 1974 we had some extensive discussions with relatively senior officials of Revenue Canada and raised at that time the fact that it would be inequitable to treat Vancouver differently, but we really got nowhere.

Mr. Orlikow: One last question, probably.

What about the situation of the musicians who play in the smaller groups where there is really no question but that it is really only part time? What is their situation? Are they having difficulties at all?

Mr. Trembath: Most of these orchestras have not been classified as being employees. They are self-employed. If they were to be classified as employees they would have to seek employment virtually someplace else. The orchestras would not be able to reimburse them in terms of pay or in terms of any other benefit in terms of their yearly income.

Mr. Orlikow: The expenses are in the same range as the expenses for those who are in the larger orchestras and yet the pay is much smaller.

Mr. Trembath: That is right.

Mr. Orlikow: Has there been any challenge of the fact that the claims for deductions for expenses must be quite high as compared to the income derived?

Mr. Trembath: In these smaller orchestras that are self-employed that does not seem to be an issue at this moment, although I will say that the expenses are high in relation to the ... It seems that the smaller the orchestra the higher the percentage is of expenses related to income.

Mr. Orlikow: There have been some court decisions, some of which are quite contradictory. Has there been any attempt to get somewhere where you can get one that applies to everybody?

Mr. J. Smith: The only court decision with specific reference to symphony musicians in Canada was a decision of the Unemployment Insurance Board and then it was appealed to the Federal Court, then I think called the Exchequer Court, which upheld that decision. That was in 1974. There have not been any cases since then, although I might mention that two recent decisions in England have held that symphony musicians in major orchestras in England are self-employed.

The Chairman: Mr. Scott, a short question.

• 1625

I wonder if I might just put a question.

Mr. Smith, you are a lawyer, right?

Mr. J. Smith: Yes, sir.

The Chairman: Why does someone not draw up a contract that clearly defines a working relationship between independent people and symphony orchestras?

Mr. J. Smith: I think it would be very difficult to draw up a contract which clearly and without question established up to

[Traduction]

M. J. Smith: En 1973 et en 1974, à Vancouver, nous avons eu de longues discussions avec des hauts fonctionnaires du ministère du Revenu et, à cette époque, nous avons dit qu'il serait injuste de traiter Vancouver de façon différente, mais nos demandes n'ont pas abouti.

M. Orlikow: Dernière question, vraisemblablement.

Quel est le statut des musiciens qui jouent pour des orchestres plus petits où il ne fait aucun doute qu'ils ne travaillent qu'à temps partiel? Eprouvent-ils, eux, des difficultés?

M. Trembath: La plupart des musiciens de ces orchestres ne sont pas considérés comme des salariés mais comme des travailleurs indépendants. S'ils devaient être considérés comme des salariés, ils devraient chercher un autre emploi. Les orchestres ne pourraient pas leur verser un salaire décent pas plus qu'ils ne pourraient leur donner d'autres avantages.

M. Orlikow: Les dépenses sont à peu près équivalentes à celles de ceux qui jouent pour des orchestres plus importants et pourtant leur salaire est beaucoup moins élevé.

M. Trembath: Effectivement.

M. Orlikow: N'a-t-on pas contesté le fait que les demandes de déductions des dépenses doivent être relativement élevées par rapport au revenu?

M. Trembath: Cela ne semble pas être à l'ordre du jour dans ces petits orchestres dont les musiciens sont considérés comme des travailleurs indépendants, bien qu'il ne fasse aucun doute que leurs dépenses sont élevées par rapport ... Il me semble que plus l'orchestre est petit, plus le rapport entre dépenses et revenu est élevé.

M. Orlikow: Les tribunaux ont rendu des jugements dont certains sont contradictoires. A-t-on essayé d'en obtenir un qui s'appliquerait à tout le monde?

M. J. Smith: La seule décision juridique s'appliquant à des musiciens d'orchestres symphoniques au Canada est une décision prise par la Commission d'assurance-chômage, décision qui a fait l'objet d'un appel auprès de la Cour fédérale qui était à l'époque la Cour de l'échiquier, et cette dernière a confirmé cette décision. C'était en 1974. Aucune affaire n'a été jugée depuis lors, bien que récemment en Angleterre, deux tribunaux aient jugé que les musiciens d'orchestres symphoniques importants étaient des travailleurs indépendants.

Le président: Monsieur Scott, une question brève.

J'aimerais vous poser une question.

Vous êtes avocat, n'est-ce pas, monsieur Smith?

M. J. Smith: Oui, c'est exact.

Le président: Pourquoi ne serait-il pas possible de faire rédiger un contrat qui précise les relations de travail entre les indépendants et les orchestres symphoniques?

M. J. Smith: Je crois qu'il serait extrêmement difficile de dresser un contrat qui établirait clairement la relation qui

[Text]

100 individual people acting as self-employed independent contractors providing their services to a symphony society. There has to be some uniformity in the terms of work that these people will operate under. A considerable amount of thought has been given to this, and to this stage it has not succeeded.

The Chairman: But it seems to me the incentives are there. Enormous incentives are there for the people who are being served and also for the budgets of the orchestras. If Vancouver, for instance, could free itself of the employee status, then it would also, I presume, free itself of a lot of payroll taxes that it has to carry. So there is an incentive on the orchestra side and there is a big incentive on the musician's side.

Let me put it bluntly to you. Are we dealing with orchestras that want too much control? Are we dealing with musicians who are too untrustworthy, so you cannot work out some looser agreement between yourselves that gives you the relief on the tax side? I put that bluntly, do I not?

Mr. J. Smith: Yes.

Mr. Wood: If I may just answer that, as a negotiator of many, many symphony contracts, the master agreement is one aspect of the business; the master agreement. But the individual contract with the musician is the second aspect of the business. Every musician in a symphony orchestra has a personal contract for his services to be provided on a personal basis to that orchestra. In some orchestras in the personal contract it clearly says you will provide services as an independent contractor. In some orchestras they have actually added that language. But as pointed out, there must be a master agreement to set the minimum by which they can work. This is what we do. In most agreements there is no relationship and there is no language that says we are employing the services of the employees. It does say we are engaging the services of a musician to perform a service.

So we have gone as far as we can in negotiating an agreement that is acceptable to Revenue Canada, and we have been doing this for many years. But they take the position in some cases—not all—that the master agreement is the document that prevails. We take the position that the personal contract for the services of the musician is the one that prevails.

The Chairman: You are speaking to me on behalf of 15 professional orchestras and 1,000 musicians across Canada?

Mr. Wood: Yes, sir.

The Chairman: On their behalf, are you saying there is no way you can get rid of the structure you have just described; you are so wedded to it that—for 10 years now the members of your federation in Vancouver have been determined, because of a court hearing, I believe—not Revenue Canada, not the government acting like some big bully... there was a hearing

[Translation]

existe entre 100 personnes autonomes qui fournissent leurs services à un orchestre symphonique. Il faudrait une certaine uniformité vis-à-vis des conditions de travail de ces gens-là. On a déjà consacré énormément de temps à l'étude de cette possibilité et jusqu'ici, on n'a trouvé aucune solution.

Le président: Mais il me semble que tout le monde en profiterait—non seulement les musiciens, mais aussi les orchestres, du point de vue de leurs budgets. Si l'orchestre de Vancouver, par exemple, n'était plus obligé de considérer ses musiciens comme des employés, il y a lieu de croire qu'il pourrait se débarrasser de certains impôts relatifs aux salaires dont il est grevé actuellement. Donc, non seulement l'orchestre mais les musiciens ont intérêt à trouver une solution de ce genre.

Permettez-moi d'être franc. Les orchestres désirent-ils avoir trop de contrôle? Ou les musiciens sont-ils indignes de confiance, de sorte qu'il ne serait pas possible d'avoir des relations de travail un peu plus souples qui diminueraient votre fardeau fiscal? Je vous expose les problèmes sans ménagement.

M. J. Smith: Oui.

M. Wood: Si vous me permettez de vous répondre, en tant que négociateur de bon nombre de contrats symphoniques, je sais que l'accord principal n'est qu'un seul aspect de l'affaire. Il y a aussi les contrats individuels passés avec les divers musiciens. Chaque musicien qui fait partie d'un orchestre symphonique passe un contrat personnel qui l'engage à offrir ses services à l'orchestre en question. Dans certains orchestres, on précise dans le contrat personnel que le musicien doit fournir ses services à titre d'entrepreneur indépendant. Certains orchestres ont adopté ce genre de libellé pour leurs contrats personnels. Mais comme on vous l'a déjà dit, il doit y avoir un accord principal qui fixe les conditions minimales dans lesquelles les musiciens vont travailler. Voilà ce que nous faisons. Dans la plupart des accords de ce genre, on ne précise nulle part la relation de travail qui existe entre les musiciens et l'administration. On ne stipule jamais dans ces accords que l'orchestre engage le musicien pour remplir certaines fonctions.

Donc, il me semble que nous sommes déjà à la limite en ce qui concerne la négociation d'un accord qui soit acceptable à Revenu Canada, et il faut dire que nous y travaillons depuis bien longtemps. Mais l'attitude du Ministère—pas toujours, mais très souvent—c'est que l'accord principal est le document qui l'emporte sur tous les autres. Par contre, nous estimons que le contrat personnel passé avec chaque musicien est celui qui prime.

Le président: Vous parlez au nom de 15 orchestres professionnels et de 1000 musiciens dans tout le Canada, n'est-ce pas?

M. Wood: Oui, c'est exact.

Le président: Vous prétendez donc qu'il vous serait impossible de vous débarrasser de la structure que vous venez de nous décrire, tellement elle est enracinée—depuis dix ans maintenant, les membres de votre Fédération à Vancouver, par suite d'une audience devant un tribunal, je crois—ce n'était pas à cause de Revenu Canada, ou de pressions exercées par le

[Texte]

at the unemployment insurance board and then an appeal to a court, I think . . . but it seems to me that for 10 years you have been doing this. Why not look for some other way to do things so you can get out from underneath?

I cannot feel sorry for somebody if it has been 10 years. We are grown-up people. Negotiate a way out of it.

• 1630

Mr. J. Smith: Perhaps I might start by saying it was not initially a court hearing. It was, of course, initially an assessment by Revenue Canada . . .

The Chairman: Yes, sure.

Mr. J. Smith: —which led to the court hearing, and there was a further assessment by Revenue Canada after the court hearing which assessed the Vancouver Symphony for deduction of unemployment insurance.

The Chairman: Right. But I am not a lawyer, and it seems to me that when you go to court you have your chance to explain your position. It seems to me that having had all these third parties looking at it in a day when everybody else has described Revenue Canada's behaviour as nirvana . . . Everybody wants to go back to 1974. So here we have an easy-going Revenue Canada. We have a court which looks at you and we have a fairly relaxed situation. Maybe you are employees. Maybe you put yourselves in the position . . . I can call myself Swiss cheese, but I am not Swiss cheese; I am a human being. I can call myself self-employed, but I am not self-employed; I am an employee.

What happened that you got stuck here? For 10 years, your musicians have been paying these extra expenses out of their personal pockets because nobody went back to the contract and renegotiated it. What happened?

Mr. Wood: We can answer for the Vancouver situation. Each local negotiates its own contract.

The Chairman: Yes.

Mr. Wood: Most of the orchestras have been able to negotiate agreements, and again, I say most of them are the same. The majority of them are the same. There is no way you can have a master agreement whereby somebody in the orchestra, whether it be the personnel manager or whether it be management itself, has to say to you: We are going to rehearse on Monday and Tuesday, starting at 10.00 a.m.; we will have a concert on Tuesday and Wednesday night; we will be playing such and such. Now, that musician, as has already been pointed out, will have to be prepared to be there and be prepared to play the music which is put in front of him.

Our problem with Revenue Canada, Mr. Chairman, is very simple. It is: Who controls the service of that person? That is our problem. Now, we are taking the position, and always have done, that no one controls the service of a musician as to how

[Traduction]

gouvernement—une audience devant le Conseil de l'assurance-chômage et, ensuite, un appel devant un tribunal, je crois, vous avez adopté cette méthode que vous employez depuis dix ans maintenant. Pourquoi n'essayez-vous pas de trouver une autre solution?

Je ne peux pas vraiment compatir, étant donné que cette situation dure depuis dix ans. Nous sommes tous des adultes. Trouvez une façon de vous tirer d'affaires.

M. J. Smith: D'abord, je devrais peut-être faire une petite mise au point. Au départ, il ne s'agissait pas d'une audience devant le tribunal, mais d'une évaluation par Revenu Canada . . .

Le président: Oui, bien sûr.

M. J. Smith: . . . qui a abouti à une audience devant un tribunal. Ensuite, l'Orchestre symphonique de Vancouver a fait de nouveau l'objet d'une évaluation par Revenu Canada au sujet de ses déductions d'assurance-chômage.

Le président: Oui, c'est exact. Je ne suis pas avocat, mais il me semble tout de même que lorsqu'on se présente devant un tribunal, on a la possibilité d'expliquer sa position—surtout qu'à l'époque, il est généralement reconnu que Revenu Canada était très gentil . . . Tout le monde voudrait maintenant revenir à 1974. À ce moment-là, Revenu Canada était beaucoup plus accommodant. Le tribunal examinait votre situation, mais en général, l'ambiance était assez détendue. Peut-être que vous êtes des employés. Peut-être que vous vous êtes mis dans une position . . . Je peux très bien prétendre que je suis du fromage suisse, mais je ne le suis pas; je suis un être humain. Je peux prétendre que je travaille pour mon propre compte; mais je ne le fais pas; je suis employé.

Que s'est-il passé pour que vous vous retrouviez encore dans cette position-là? Depuis dix ans, vos musiciens paient ces frais supplémentaires de leur poche, car personne n'a voulu renégocier le contrat. Pourquoi?

M. Wood: Nous ne pouvons vous parler que de la situation de l'Orchestre symphonique de Vancouver. Chaque section négocie son propre contrat.

Le président: Oui, évidemment.

M. Wood: La plupart des orchestres ont pu négocier des accords et, encore une fois, la plupart de ces accords se ressemblent. Dans un accord principal, personne, ni le directeur du personnel, ni la direction en tant que tel peut préciser les conditions de travail en disant, par exemple, que l'orchestre va répéter le lundi et le mardi à partir de 10 heures du matin, qu'il y aura des concerts le mardi et le mercredi soir et que les musiciens vont jouer tel et tel morceau. Cependant, comme on vous l'a déjà dit, le musicien a tout de même l'obligation d'être là et d'être en mesure de jouer la musique qu'on lui donne.

En fait, monsieur le président, le problème que nous pose Revenu Canada est très simple: Il s'agit de savoir qui contrôle les services offerts par les musiciens individuels. Voilà le problème. Nous sommes d'avis, et nous l'avons toujours été,

[Text]

he performs on his specific instrument. It cannot be done. They might tell them the tempo—it all depends on who the conductor is, I may add—but other than that, that is why we are taking the position that we must have a specific category of just exactly what we are.

The Chairman: But here is our problem. There are lots of other people in this world. Do you understand this?

Mr. Wood: I understand.

The Chairman: There are lots of guys in this world in a murky area of law, I am told, who would like to see us establish some precedent which they can use. A lot of them are not quite as good natured or as open minded as you are, and they would like to take advantage of the tax law. They would like to be employees in fact, but self-employed in name, and have the benefits. They are not ringing up small expenses; they would ring up some pretty big ones.

So the best defence for this is the courts. It seems to me, if we have the courts looking at every individual case and saying one is self-employed and one is an employee, if the courts do that, then we do not have to get into a big complicated piece of legislation up here or get a lot of fences into the Income Tax Act or into our regulations. But if we do not want to make the Act or the regulations really complicated, if we want to rely case by case, the ball comes right back to you, Mr. Wood, that you have to look at your circumstances, and so does Mr. Allerton. You must look at your circumstances and say: Why are we married to this complicated system?

I will tell you, quite frankly, the Toronto Symphony is going through this exercise. They are doing it because they had a big incentive. It was not a pleasant incentive, but it was a big one, to get themselves a new contract.

Mr. H. Roy: Mr. Chairman, if I can respond to that, being on the board of the Toronto Symphony...

The Chairman: Yes.

Mr. H. Roy: —we have been meeting with members of Revenue Canada at a fairly senior level. We have been attempting to do just what you are suggesting, I may say, with excellent legal advice and so on. We have not been successful; I do not think we will be. I say that perhaps off the record. I hope we will be, but the indications are that it is only a matter of time before our members will be classified as employees, yet they will have the kinds of expenses that we have been talking about.

• 1635

The Chairman: But the Montreal Symphony and the Kitchener Symphony are currently self-employed. Why cannot you start with their contracts?

Mr. H. Roy: I would think you would find their contracts are very little different from the Toronto Symphony's. It is not a question of the contract, it is a question of the interpretation thereof by Revenue Canada.

[Translation]

que personne ne peut contrôler un musicien quant à sa façon d'exécuter la musique ou de jouer d'un instrument. C'est tout à fait impossible. On peut lui indiquer le tempo, mais encore, tout dépend du chef d'orchestre—mais rien d'autre. Voilà pourquoi nous avons adopté la position qu'il faut préciser la catégorie des différents musiciens.

Le président: Mais nous aussi, nous avons un problème. C'est qu'il y a beaucoup d'autres gens qui vivent dans ce monde. Vous comprenez?

M. Wood: Je comprends très bien.

Le président: Il y a beaucoup de gens dans ce monde qui aimeraient, d'après ce qu'on me dit, que l'on établisse un précédent qui soit à leur avantage. Bon nombre de ces gens-là ne sont probablement pas aussi bons ni aussi ouverts que vous, et ils aimeraient profiter de toute échappatoire éventuelle. Ils aimeraient travailler comme employés, mais être considérés comme autonomes et gagner ainsi sur les deux tableaux. Ils aimeraient déclarer de grandes dépenses.

Alors, le meilleur recours serait les tribunaux. Il me semble que si les tribunaux examinaient chaque cas pour décider qui est indépendant ou employé, nous n'aurions pas des lois très compliquées, ni trop de restrictions dans la Loi de l'impôt sur le revenu et dans les règlements. Si nous voulons étudier chaque cas selon son mérite, et si nous ne voulons pas des lois compliquées, il faut que vous, monsieur Wood, et vous, monsieur Allerton, fassiez la part des choses, et vous demandiez pourquoi nous avons un système si compliqué.

Je vous dis franchement que le *Toronto Symphony* est en train de le faire. Il se voit obligé de le faire, afin d'obtenir un nouveau contrat.

M. H. Roy: Monsieur le président, j'aimerais dire, en tant que membre du conseil d'administration du *Toronto Symphony*...

Le président: Oui.

M. H. Roy: ... que nous avons eu des pourparlers avec des hauts fonctionnaires de Revenu Canada. Nous avons essayé de faire ce que vous proposez, même avec un conseiller juridique excellent. Nous n'avons pas réussi, et je pense que nous ne réussirons jamais. Je le dis peut-être à titre confidentiel. J'aimerais réussir, mais j'ai l'impression que nos membres seront bientôt considérés comme des employés sous peu. Néanmoins, ils auront les dépenses dont on a parlé.

Le président: Mais les musiciens du *Montreal Symphony* et du *Kitchener Symphony* sont indépendants actuellement. Pourquoi ne pourriez-vous pas commencer avec leurs contrats?

M. H. Roy: Selon moi, leurs contrats sont très peu différents de ceux du *Toronto Symphony*. Il ne s'agit pas du contrat, il s'agit de son interprétation par Revenu Canada.

[Texte]

The Chairman: So you would have recourse to the courts.

Mr. J. Smith: I think, Mr. Chairman, the difficulty is that it does not really matter what words you use in the contract. Revenue Canada, followed by the courts, are going to look at the contract and determine what degree of control there is and if there is that degree of control that categorizes someone as an employee, that is what they are going to do. I do not think you can take a symphony orchestra of 100 people and work out individual self-employment contracts that are going to stand the scrutiny and maintain, at the same time, the degree of cohesiveness that you need in order to produce a top-class symphony orchestra.

Mr. Burghardt: If I may interject on that, Mr. Chairman, are you saying that you could not negotiate 100 separate contracts? Is there a danger there that you would be like a sports team, for example, where you have individual athletes in baseball or hockey and one is earning \$50,000, another \$100,000? Is that the danger? Is that what you are afraid of? Would that create havoc? Why could you not negotiate 100 separate contracts?

Mr. J. Smith: We do, in fact, of course, negotiate . . .

Mr. Burghardt: I know, Mr. Wood said, and I understand what he said, that you have that base salary, I guess, and then the individuals, depending on positions . . .

Mr. J. Smith: Negotiate individually.

Mr. Burghardt: Yes, that type of thing. Those are individual contracts.

Mr. J. Smith: Yes. But there is also, of course, in every case, a master contract, which sets out the general rules with respect to the employment of all the musicians in the orchestra.

Mr. Burghardt: And you cannot do away with that master contract?

Mr. J. Smith: Not really, because you have to set out when they are going to be there, what they are going to wear . . .

An Hon. Member: Yes, but why can you not have that in the individual contract?

The Chairman: I cannot understand why you have to say what a guy is going to wear. If we have grown-up adult people who are desirable—I mean, I presume you are, you look pretty good to me—I do not see why you have to have a contract that says you are going to wear a tuxedo when you show up.

Mr. J. Smith: If you do not have it in the master contract, you are going to have it in the individual contract.

The Chairman: Why? Are the musicians not responsible people?

Mr. Orlikow: Supposing one did not want to wear a tux or tails.

The Chairman: When Mr. Smith goes to court, he goes to court in a lawyer's outfit or the court does not let him in. The same would, I think, apply here. Why do you have to have all these conditions in these contracts that automatically put Mr. Wood's people into an employee situation? Are they going to

[Traduction]

Le président: Alors vous auriez recours aux tribunaux.

M. J. Smith: J'estime, monsieur le président, que la difficulté ne réside pas dans le libellé du contrat. Les fonctionnaires de Revenu Canada, et ensuite les tribunaux, vont étudier les contrats pour déterminer à quel point les musiciens sont contrôlés. S'il y a assez de contrôle pour affirmer qu'il s'agit d'employés, ils vont trancher la question de cette façon. Quand on a affaire à un orchestre symphonique de 100 musiciens, il est très difficile d'établir des contrats individuels qui supportent à un examen minutieux, et maintiennent en même temps la cohésion nécessaire à un orchestre de première classe.

M. Burghardt: Si vous le permettez, monsieur le président, dites-vous qu'il ne serait pas possible de négocier 100 contrats individuels? Court-on le danger, comme dans les équipes de sports, de voir une personne qui gagne 50,000 dollars, tandis qu'une autre en gagne 100,000? Est-ce là le danger? Est-ce là votre crainte? S'agit-il d'une désorganisation complète? Pourquoi ne pourriez-vous pas négocier 100 contrats individuels?

M. J. Smith: En fait, nous négocions . . .

M. Burghardt: J'ai bien compris ce qu'a dit M. Wood, il y aurait un salaire de base, et les individus, selon leur poste . . .

M. J. Smith: . . . des contrats individuels.

M. Burghardt: Oui, c'est cela. Ce sont des contrats individuels.

M. J. Smith: Oui, mais dans chaque cas il existe un contrat cadre, qui stipule les principes de base régissant le travail de chaque musicien de l'orchestre.

M. Burghardt: Il ne serait pas possible d'éliminer le contrat cadre?

M. J. Smith: Pas vraiment, car il faut stipuler les heures d'arrivée, ce qu'il faut porter . . .

Une voix: Mais vous pourrez le stipuler dans le contrat individuel.

Le président: Je ne comprends pas pourquoi il faut stipuler ce que le gars va porter. S'il s'agit d'adultes, qui sont comme il le faut—je tiens pour acquis que vous l'êtes, car vous donnez cette impression—je ne vois pas pourquoi il est nécessaire de stipuler qu'il faut porter un smoking.

M. J. Smith: Si la condition ne figurait pas dans le contrat cadre, elle figurerait dans le contrat individuel.

Le président: Pourquoi? Les musiciens ne sont-ils pas des gens responsables?

M. Orlikow: Supposons que quelqu'un ne veuille pas porter un smoking ou une queue-de-pie.

Le président: Quand M. Smith comparaît au tribunal à titre d'avocat, ou bien il porte les vêtements appropriés, ou bien la cour ne lui permet pas d'entrer. C'est la même chose ici. Pourquoi est-il nécessaire de mettre toutes ces conditions dans les contrats, qui vont d'emblée mettre le personnel de M.

[Text]

show up in some sort of freaky outfit and demand a chance to play?

Mr. H. Roy: May I, Mr. Chairman, attempt to answer that? First of all, I wonder if you are being serious.

The Chairman: I am, I am being very serious.

Mr. H. Roy: I think you are. We are really talking, as Alan Wood pointed out, about a group of 100 people who must be working together as a group and performing at the same time and in the same locations. There are so many attributes of their requirement of producing symphonic music that really restrict them, if you will, in terms of dress—that is only a minor thing—in terms of times of employment, times when they must come to rehearsal. There are so many things that are, if you will, restrictive but are necessary in order to provide a cohesive group, that I cannot comprehend any contract being drawn up on an individual basis with each person that did not, in effect, end up being like a master agreement, because many, many words in each individual contract would be the same. I would imagine that a court would say: Well, these look like individual contracts, but there are so many common words in them they are, in fact, a master agreement under the guise of 100 individual contracts. I am not a lawyer, but . . .

• 1640

The Chairman: Mr. Roy, that is a reasonable thing. But the four people sitting in front of us here understand that rehearsals have to take place; they understand that you have to show up in time for a concert; they understand that you should be presentably and more or less uniformly dressed when you show up there; they understand all of these things. If you are drawing up contracts as management because you are insecure about these four people, or their colleagues elsewhere, it is costing them in terms of court rulings, and it is costing them in terms of Revenue Canada rulings. So why not just back off and say: Look, if we set an easier contract, without the orchestra setting out all these employee-employer conditions—just a contract based on financial remuneration, for example, which would then definitely not be employer-employee—then why not do that? Then somebody who does not show up properly can get fired for it.

Mr. H. Roy: If I may say so, it is not that we are insecure about a given number of musicians; on the contrary—the musicians themselves want to have contracts, and insist on them. It is mutually beneficial that there be such a contract, because people need to know where they stand. How can they govern their lives if they do not know that they must attend a rehearsal at 10.00 a.m. on Tuesday, and on and on and on it goes? They need that; they need some indication in writing that will guarantee them not only employment, but will indicate when they must be present at a certain place and when they must not. It is mutually mandatory, not desirable, and it does not imply any lack of trust in the individual.

The Chairman: I have finished my comments, but I think what you are describing is, in law, a master-servant relationship. That is why you are getting into trouble. If people have to be told to show up to work, they are employees; they are not

[Translation]

Wood dans une situation d'employé? Vont-ils arriver dans un accoutrement de dingue et demander le droit de jouer?

M. H. Roy: Avec votre permission, monsieur le président, j'aimerais essayer de répondre. D'abord, je me demande si vous êtes sérieux.

Le président: Oui, je ne plaisante pas.

M. H. Roy: J'avais cette impression. Comme l'a dit Alan Wood, il s'agit de 100 personnes qui travaillent ensemble, qui jouent ensemble dans le même endroit. Il y a tant de choses qui entrent en jeu dans la production de la musique; les vêtements, qui jouent un rôle mineur, les heures de travail, les heures de répétition. Il y a toutes sortes de choses qui constituent des restrictions, mais des restrictions nécessaires pour la cohésion. Je vois mal comment un contrat individuel ne serait pas semblable au contrat cadre, car le libellé serait presque le même dans chaque cas. À mon avis, le tribunal dirait que ce sont des contrats individuels, mais que, puisque le libellé est presque identique, il s'agit en fait d'un contrat cadre. Je ne suis pas avocat, mais . . .

Le président: Monsieur Roy, c'est tout à fait raisonnable. Mais nos quatre témoins comprennent qu'il faut avoir des répétitions, qu'il faut être à l'heure, qu'il faut être habillé convenablement. Si vous, gestionnaire, rédigez ces contrats par insécurité, cela va coûter cher à ces quatre personnes et à leurs collègues, car elles vont devoir obtenir des décisions des tribunaux et de Revenu Canada. S'il était possible de négocier un contrat plus facile, sans toutes ces conditions employé-employeur—et basé sur la rémunération par exemple—pourquoi ne pas le faire? Si quelqu'un ne se comporte pas d'une façon convenable, il peut être congédié.

M. H. Roy: Ce n'est pas parce que nous ressentons de l'insécurité à l'égard des musiciens. Au contraire, ce sont les musiciens qui veulent les contrats, et qui insistent même pour les avoir. Un contrat apporte un avantage mutuel, car chaque personne sait où elle en est. Que faire si l'on ne sait pas que la répétition aura lieu le mardi à 10 heures et ainsi de suite? Ils ont besoin de ce renseignement, d'un contrat qui garantisse non seulement l'emploi, mais les heures et les lieux de travail. C'est une obligation mutuelle, qui ne laisse pas entendre qu'il existe un manque de confiance envers l'individu.

Le président: J'ai terminé ce que j'avais à dire, mais je pense que vous parlez d'une relation maître-esclave. C'est la raison pour vos difficultés. S'il faut dire aux gens qu'il faut se présenter au travail, ce sont des employés, ce ne sont pas des

[Texte]

self-employed. There is a whole body of law that says that. I would like to find a way to get out of that. If you cannot show up on time without somebody holding a stick over your head in the form of a contract, then how can we help you?

Mr. J. Smith: Mr. Chairman, I think that is the whole purpose of the recommendation in the Disney report, and the recommendation that we have adopted here, which is the same. That is to say that in the situation where orchestral musicians are employees, they have, as their ordinary expenses, something far in excess of the usual \$500 standard deduction. That is a specific problem related to orchestral musicians in the course of their everyday life, and they need legislation in order to enable them to deal with those expenses. They are facing the issue that they are likely to be in a master-servant relationship.

The Chairman: Mr. Orlikow will verify that I personally would like to find a way to do that for you. We had discussion on this the other night, following the presentation from the Actors Equity. We had a discussion, and I would like to recommend this to you. But I do not intend to make a recommendation that would then open up all kinds of problems for groups elsewhere, which really could happen. You realize, Mr. Smith, that the tax law is a very attractive instrument for people all across this country. If we set up a little area, little loopholes and so on, other people will flood into them.

Mr. Orlikow, I do not mean to be controversial, but I would like to find a way to get this thing settled in a much more low-keyed manner than having us go to the Act. We will never get it through as Mr Orlikow and Mr. Crombie tell it.

Mr. Orlikow: I disagree. I disagree with you completely. It is obvious to me in these cases, as it has been with every other group who have been before us, that there has been a reinterpretation of the Act by the department, not a change . . .

The Chairman: Vancouver is 1974.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I cannot wait for Revenue Canada to come here and explain to me, to any person who has any common sense, how they can classify one group of symphony orchestras—and not the best paid, not the best protected—as employees, and another group, who are better-off, as self-employed. There is no way they can explain . . .

• 1645

The Chairman: I agree.

Mr. Orlikow: I want to say this to you, Mr. Chairman. It seems to me that what you are trying to do is to find an easy way to satisfy these people, who have legitimate complaints, and you want them to find the way. The Income Tax Act now has hundreds of special clauses. If a lawyer or a doctor or a businessman wants to invest money in multiple housing, he gets special concessions; if he wants to invest in oil, he gets special concessions. We say—I may not agree, I usually do not—that we want people to do certain things, because it is good for the country and therefore we will make some special

[Traduction]

travailleurs indépendants. La loi dit la même chose. J'aimerais trouver une façon d'en sortir. Si vous ne pouvez pas être à l'heure sans un contrat, comment pourrions-nous vous aider?

M. J. Smith: Monsieur le président, j'estime que c'est l'objectif de la recommandation du rapport Disney, et de la recommandation que nous avons présentée ici. Dans les cas où les musiciens d'orchestre sont des employés, il leur faut dépenser beaucoup plus que la déduction normale de 500\$. C'est un problème précis, auquel font face les musiciens d'orchestre dans leur vie quotidienne. Ils ont besoin d'une loi pour leur permettre de tenir compte de ces dépenses. Ils savent qu'ils se trouveront dans une relation de maître à valet.

Le président: Monsieur Orlikow pourra vous assurer que j'aimerais trouver une façon de vous aider. Nous avons parlé de ce sujet l'autre soir, à la suite de la présentation d'*Actors Equity*. Nous avons eu une discussion, et j'aimerais vous faire une recommandation. Mais je ne voudrais pas faire une recommandation qui crée des problèmes pour d'autres groupes, ce qui est une possibilité. Si nous laissons des échappatoires, les gens vont les trouver.

Monsieur Orlikow, je n'ai pas l'intention de provoquer des controverses, mais j'aimerais trouver un autre moyen de régler la question, sans toucher à la loi. Nous ne pourrions jamais la faire modifier dans le sens où le demandent M. Orlikow et M. Crombie.

M. Orlikow: Je ne suis pas d'accord. Pas du tout. Il me paraît évident dans ce cas, comme dans celui d'autres groupes qui ont témoigné, que le ministère a réinterprété et non pas changé la loi . . .

Le président: À Vancouver en 1974.

M. Orlikow: Monsieur le président, je ne peux pas attendre que les fonctionnaires de Revenu Canada viennent ici m'expliquer comment ils peuvent considérer un groupe de musiciens d'orchestre symphonique comme des employés—et ni les mieux payés ni les mieux protégés—et un autre groupe de musiciens—mieux payés, mieux protégés, comme des travailleurs indépendants. Ils ne peuvent pas expliquer cela, cela n'a pas de sens . . .

Le président: J'en conviens.

M. Orlikow: Je tiens à vous dire, monsieur le président, que j'ai l'impression que vous essayez de trouver des moyens faciles de satisfaire ces gens, ceux qui ont réellement été lésés, mais que vous voulez que ce soit eux qui vous montrent ce qu'il faut faire. La Loi de l'impôt sur le revenu qui est en vigueur aujourd'hui comporte des centaines de dispositions spéciales. Si un avocat, médecin ou homme d'affaires investit dans un immeuble à logements multiples, il a droit à un dégrèvement; s'il investit dans le pétrole, il a également droit à un dégrèvement. On dit—et comme d'habitude je ne suis pas nécessaire-

[Text]

provisions for them in the act or in the regulations. If we believe that symphonic musicians are doing something useful, then let us try to meet their needs. This is not a place to debate this.

Just let me say this, Mr. Chairman. There are over 250 people in this country who had incomes of over \$250,000 in the last year we have figures for, and they did not pay one cent of income tax. There are over 7,000 people who had incomes of over \$50,000 and did not pay a cent of income tax. So, if the tax laws were designed to permit that, surely to God we can find a way to let the symphony musicians live in peace and not puts blocks in their way, the way we have. They have legitimate expenses.

The Chairman: Very well said, Mr. Orlikow, and we are all in agreement.

An hon. Member: Are you going to take over the chair now?

The Chairman: Mr. Burghardt is doing things very well, so I will let him carry on.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman.

As I have been listening to this discussion, it seems to me that we need a consistent interpretation of the tax law that applies to symphony orchestras; not one for the Montreal Symphony; not one for the Toronto Symphony; not a different one for the Kitchener-Waterloo or the Vancouver Symphony. I do not see, if a tax law does not allow deductions, how you can just put that into a contract. Surely the problem is with the law, not with the contract. Do I have a general sense of that? Now, coming down to what then is the nub of the matter, as far as we are concerned, because we are looking to reinterpreting or changing the tax law somehow. I am sorry if this comes off as a little technical at this point, and I can ask a couple of other questions to give you time. Which of the recommendations that you have recommended, that you have made here, can be initiated by a re-interpretation of the law, or which would mean wholesale changes in the tax law. I think it is rather important that the committee have as much specific evidence on that as possible.

Mr. John Smith: There is only one recommendation that is before you. It is taken from the Touche, Ross report and it requires an amendment to the Income Tax Act. I repeat one thing that I said before, which is that the continuation of, for example, the moratorium, just perpetuates an existing inequity, and I do not think there is any solution short of amending the Income Tax Act.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Let me direct my final question in my final area of concern to the Organization of Canadian Symphony Musicians; Recommendation 1 notes that

[Translation]

ment d'accord—qu'il faut encourager les contribuables à agir dans un certain sens, parce que c'est bon pour le pays, et l'on incorpore à la loi ou aux règlements, des dispositions spéciales pour les y encourager. Dans la mesure où nous sommes convaincus que les musiciens qui jouent dans un orchestre symphonique font un travail valable, il faut essayer de répondre à leurs besoins. Mais ce n'est pas le lieu de discuter de cette question-là.

Permettez-moi de dire, monsieur le président, qu'il y a plus de 250 Canadiens qui, l'an dernier, ont gagné plus de \$250,000, mais qui n'ont pas payé d'impôt. Il y a plus de 7,000 personnes qui ont gagné plus de \$50,000, mais qui n'ont pas payé d'impôt. Étant donné que la Loi de l'impôt sur le revenu comporte des dispositions qui permettent à ces gens de ne rien payer, nous devons sûrement pouvoir trouver moyen de laisser en paix les musiciens qui jouent dans les orchestres symphoniques et de ne pas mettre d'obstacle sur leur chemin, comme nous le faisons jusqu'ici. Ils ont des dépenses légitimes.

Le président: C'est très bien dit, monsieur Orlikow, et nous sommes tous du même avis.

Une voix: Allez-vous reprendre la présidence?

Le président: M. Burghardt s'en tire très bien. Je vais lui permettre de continuer.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur le président.

Je suis le débat depuis tout à l'heure et j'ai l'impression que ce qu'il nous faut, c'est une interprétation cohérente des dispositions de la loi de l'impôt visant les orchestres symphoniques, au lieu d'avoir une interprétation pour l'orchestre symphonique de Montréal, une autre pour l'orchestre symphonique de Toronto, et une interprétation encore différente pour l'orchestre symphonique de Kitchener—Waterloo ou pour celui de Vancouver. Si la loi de l'impôt ne prévoit pas de déduction, je ne vois pas comment l'on peut en inclure dans un contrat. Le problème, c'est la loi, et non pas le contrat. N'est-ce pas plus ou moins cela? Considérons maintenant ce qui constitue, pour nous qui sommes chargés de réinterpréter ou de modifier la loi de l'impôt, le noeud du problème. Je m'excuse si ma question vous semble un peu trop technique et je peux vous en poser d'autres pour vous donner le temps de réfléchir. Lesquelles des recommandations que vous avez formulées pourraient être mises en pratique par une simple réinterprétation de la loi et lesquelles nécessiteraient de nombreuses modifications? Il est important que, là-dessus, le Comité soit aussi bien renseigné que possible.

M. John Smith: Nous n'avons formulé qu'une seule recommandation. Elle est extraite du rapport Touche, Ross et elle requiert une modification de la Loi de l'impôt sur le revenu. Je vais répéter ce que j'ai dit tout à l'heure, à savoir que la prolongation du moratoire ne fait que perpétuer l'inéquité qui existe déjà et je ne crois pas que l'on puisse résoudre le problème sans modifier la Loi de l'impôt sur le revenu.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Ma dernière question s'adresse à l'*Organization of Canadian Symphony Musicians*; vous dites, dans la première recommandation, que votre

[Texte]

your organization wishes to "be considered to be a special sector in society, requiring specific tax treatment." Yet, in the opening statement accompanying the brief, the last paragraph says: "We do not ask for special treatment for musicians, but that the demands of our unique profession be recognized and taken into account." This is just for clarification. Do you mean here that you do not want special treatment, specifically, for musicians in a special sector for all artists, or no special status at all? The wording seems to be a little ambiguous and contradictory. I wonder whether you could clear that up for us?

Mr. Whitton: I am sorry . . .

• 1650

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Recommendation number 1 would be—yes, I have it here as a summary of tax reform recommendations:

That all artists, including, but not limited to musicians, visual artists, be considered to be a special sector in society requiring specific tax treatment.

But then in the last paragraph it says "We do not ask for special tax treatment for musicians"; and I am saying that is just a little ambiguous, and I was hoping you could clarify that one.

It goes on in the last paragraph.

Mr. Whitton: I am having trouble finding this. I am sorry.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): This is on the brief . . . page 3 of the documents in the letter to Mr. Douglas Fisher, MP, and the brief from the AFM, the Association of Canadian Orchestras, and page 1, last paragraph:

We do not ask for special treatment for musicians but that the demands of our unique profession be recognized and taken into account.

That is, to me, a little fuzzy, or at odds with recommendation 1, that your organization wishes to be considered as a special sector in society, requiring specific tax treatment. I think I know what you are getting at, but I just wondered if you could . . .

Mr. Whitton: I would say most definitely we do not ask for special treatment. I think simply our unique professional expenses and needs ask for merely specific interpretations that we can all run under properly, and to allow the deductions of ordinary expenses.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): In other words, we are suggesting here that we want a consistency in the tax law as it applies to symphony orchestras; all professional symphony orchestras would like to be treated in the . . .

Mr. Whitton: In the same manner.

[Traduction]

organisme veut être considéré comme un groupe spécial, qui requiert des dispositions fiscales particulières. Toutefois, au dernier paragraphe de la déclaration liminaire qui accompagne le mémoire, vous dites que vous ne demandez pas que les musiciens aient un statut spécial; vous voulez plutôt que les exigences de votre profession, qui est unique, soient reconnues et que l'on en tienne compte. Je veux simplement que ce soit clarifié. Est-ce que vous ne voulez pas que les musiciens aient un statut spécial par rapport à tous les artistes qui constituent un groupe spécial ou qu'ils n'aient pas de statut spécial du tout? La formulation me paraît un peu ambiguë et contradictoire. Voulez-vous clarifier?

M. Whitton: Je suis désolé . . .

M. Scott (Hamilton—Wentworth): La première recommandation se trouve dans le résumé des recommandations visant la réforme fiscale. Je cite:

Que tous les artistes, y compris les musiciens et ceux qui pratiquent les arts visuels, soient considérés comme un groupe spécial qui requiert des dispositions fiscales particulières.

Mais vous dites, au dernier paragraphe: «nous ne voulons pas que les musiciens aient un statut particulier pour les fins de la Loi de l'impôt»; et je vous dis que c'est un peu ambigu et je voudrais que vous clarifiez.

Et cela continue au dernier paragraphe.

M. Whitton: J'ai du mal à trouver ce que vous citez. Je regrette.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Il s'agit de la page 3 des documents qui accompagnent la lettre adressée à M. Douglas Fisher, député, et du dernier paragraphe de la première page du mémoire soumis par l'AOC, l'Association des orchestres canadiens. Je cite:

Nous ne demandons pas que les musiciens jouissent d'un statut spécial, mais nous voulons que les exigences de notre profession, qui est unique, soient reconnues et qu'on en tienne compte.

Ce que vous dites là me semble un peu vague et j'ai du mal à le réconcilier avec la première recommandation, où vous dites que votre organisme veut être considéré comme groupe spécial, qui requiert des dispositions fiscales particulières. Je crois savoir où vous voulez en venir, mais je voudrais que vous . . .

M. Whitton: Je peux affirmer que nous ne voulons pas jouir d'un statut spécial. Mais nous encourons des dépenses et nous avons des besoins qui sont propres à notre profession et nous voulons que la loi soit interprétée de façon que nous puissions déduire nos dépenses courantes.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Autrement dit, vous voulez que les dispositions de la Loi de l'impôt visant les orchestres symphoniques soient uniformes, que tous les orchestres symphoniques professionnels soient sur un pied . . .

M. Whitton: D'égalité.

[Text]

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): —a fair and equitable manner, and in the same manner that you have been suggesting.

Mr. Whitton: Right.

Mr. Allerton: I would like just to add to that point. We discussed this prior to coming here, and we were talking about the unique situation. We cannot help it, but there is a unique situation, because the amount of expenses is so high in relation to the income earned. So we are not asking for special treatment, but we are asking for the acknowledgement that we are in a very unusual situation on that point. What we are saying is we want fair treatment compared with other income earners in being able to deduct expenses. Just in this situation the percentage is very high.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Understood.

The Canada Council in their brief stayed away from suggesting any kind of special category or special treatment for artists and really just suggested that artists only wished fair and equitable treatment. Do you agree with that, or do you think the Canada Council was giving you fellows some rather short shrift?

Mr. Allerton: I think the interpretation of "fair and equitable treatment" is the ability to deduct the expense of earning one's income; and I think that is the message they were trying to give. It is difficult for the Canada Council and for the Canadian Conference of the Arts to make broad statements which will be appropriate for all of the arts and entertainment industry. This is our difficulty in trying to explain it. Some artists are individuals, and they have completely different kinds of earning powers and expenses compared with other people. I know in a previous parliamentary committee we were trying to make this point when one of the parliamentary committee members recommended that the Canadian Conference of the Arts speak on behalf of all the artists in Canada. Well, the different kinds of artists—they are so different, it is almost like going back and saying you doctors and dentists and nurses and so on, everyone in the medical world, should all get together and have one organization represent you. That is the kind of difficulty we are in.

• 1655

The Chairman: Yes, I want to go back because we got off the track.

Mr. Roy, you asked me if I was serious, and I am very serious about this. I want to put the question into context for you. In 1977 there was enough pressure on the federal government to warrant the Disney report being commissioned. That report came into this bureaucracy and floated around here. Nothing happened to it for seven years. I think that is an indication of a lack of political will. That is a responsibility that Liberal governments, and for a brief time a Tory government, have to bear. We could not get anywhere with them.

[Translation]

M. Scott (Hamilton—Wentworth): qu'ils soient traités d'une manière qui soit juste et équitable, comme vous l'avez proposé.

M. Whitton: Justement.

M. Allerton: J'aurais quelque chose à ajouter. Nous avons discuté de cette question avant de venir et nous avons parlé du fait que notre situation est unique. Nous n'y pouvons rien; comme nos dépenses sont excessivement élevées par rapport à nos gains, nous nous trouvons dans une situation unique. Nous ne voulons pas de statut spécial; nous voulons simplement qu'on reconnaisse que notre situation est exceptionnelle. Nous voulons être sur un pied d'égalité avec tous les autres qui touchent un revenu; nous voulons pouvoir, comme eux, déduire nos dépenses. Seulement, dans notre cas, le pourcentage est très élevé.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Je comprends.

Le Conseil des arts, dans son mémoire, a évité de proposer que les artistes constituent une catégorie spéciale ou qu'on leur accorde un statut particulier; ses représentants se sont contentés de demander que les artistes soient traités de manière juste et équitable. Est-ce que vous acceptez cela ou croyez-vous que le Canada n'ait pas vraiment défendu vos intérêts?

M. Allerton: Que les artistes soient traités de manière «juste et équitable» ou non réside dans la question de savoir dans quelle mesure on peut déduire les dépenses qu'on encourt en gagnant sa vie; voilà donc le message que le Conseil des arts a voulu transmettre. Il est difficile, pour le Conseil des arts et pour la Conférence canadienne des arts, de faire des déclarations qui soient valables pour l'ensemble du monde des arts et du spectacle. C'est pourquoi nous avons de la difficulté à expliquer notre position. Certains artistes travaillent pour leur propre compte et leurs dépenses et la possibilité de gagner sont tout à fait différentes de ceux des autres artistes. Nous avons essayé de faire comprendre cela lorsque nous avons comparé devant un autre comité parlementaire, dont l'un des membres a recommandé que la Conférence canadienne des arts soit le représentant de tous les artistes au Canada. Les artistes sont tellement variés qu'une telle recommandation reviendrait à dire que tous ceux qui travaillent dans la médecine, les médecins, les dentistes, les infirmières, etc, devraient être représentés par un seul organisme. Voilà le genre de difficulté à laquelle nous faisons face.

Le président: Oui, je veux revenir en arrière, parce que nous avons changé de sujet.

Vous m'avez demandé, monsieur Roy, si j'étais sérieux, et je vous assure que je suis très sérieux. Permettez-moi de situer la question dans son contexte. En 1977, il y avait suffisamment de pressions exercées auprès du gouvernement fédéral pour justifier la création d'un comité qui a rédigé le rapport Disney. Le rapport a été déposé, mais on n'y a pas donné suite pendant sept ans. À mon avis, c'est là l'indice d'un manque de volonté politique. Il s'agit d'une responsabilité que les gouvernements libéraux, et pendant une période très brève un gouvernement

[Texte]

We are going through this exercise in this committee with the stated and clear objective that we will try to get solutions that can be implemented without that sort of process being repeated. We do not want to be sitting in here in 1991 saying there was a parliamentary committee seven years ago and nothing has happened. We want to propose ideas that are flexible and manageable from the federal end and that can attract some political will and support in the government, especially among Cabinet Ministers.

Now, that is our problem; that is not your problem. You are quite right to come in here and demand action, but I look at the situation you are in and I turn the coin over—which is what provoked my concern a few minutes ago, and I apologize if my language was intemperate, but it is concern.

The Toronto Symphony Orchestra had a 10-year warning spell. The worst consequence of all this would be fairly simple, that everybody would give you uniformity and everybody would be an employee coast to coast, which would not be to the satisfaction of our witness from Kitchener here. That is one way to get uniformity. Fortunately, we have been able to stop that with the moratorium at Toronto Symphony.

You are aware of your circumstances. Mr. Smith at least is well aware of the ramifications of this across the board, that hockey players and Bay Street executives with six-figure incomes and everybody else are going to start using you as a model for self-employed status. We do not want to set that up here. We will not get anywhere in Ottawa at all if we come anywhere near that possibility. That will end this discussion. If we set up for musicians something that could become a precedent for other sectors in the economy, we will not go anywhere.

Right back in your ballpark, why not go to the most flexible situation of all, which is your own, the one you control? Why do you have to say to people that things are so spelled out and so specific that no judge can possibly be mistaken: it is a master-servant relationship? Why do you do that? If your musicians, if your members like that, then are they prepared to pay the 25% penalty that you have described, Mr. Wood? Or, Mr. Allerton, if your members are prepared to go through that or want that, are you prepared to continue paying all the payroll taxes? I have to look at what you are doing.

Mr. Wood: I think I can answer some of that. To begin with, we know that we had 10 years' warning. In the Toronto situation—I was personally involved in the negotiations with that orchestra for several years; I no longer am, but I was at that time—we did take all precautions in our master agreement; we did delete everything in the agreement that even indicated that the orchestra was employing the services of an employee. There is not one word in that agreement that uses either terminology.

[Traduction]

conservateur, doivent endosser. Nous n'avons pas réussi à faire des progrès.

L'objectif très clair des travaux de ce Comité est de trouver des solutions que l'on peut appliquer. On ne veut pas se retrouver en 1991 dans la situation dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Nous voulons mettre de l'avant des idées suffisamment souples pour qu'elles puissent être adoptées par le gouvernement, surtout par le conseil des ministres.

C'est là notre problème; ce n'est pas le vôtre. Vous avez tout à fait raison de demander qu'on prenne des mesures. Mais moi, pour ma part, je regarde également le revers de la médaille. C'est la raison pour laquelle j'ai exprimé ma préoccupation il y a quelques instants, et je m'excuse si mes propos étaient un peu excessifs.

L'orchestre symphonique de Toronto a eu un préavis de 10 ans. Au pire, nous pourrions accorder à tous les créateurs et interprètes le statut d'employé, de cette façon il y aurait de l'uniformité. Cette formule ne satisferait pas notre témoin qui vient de Kitchener. C'est pourtant une façon d'avoir l'uniformité. Heureusement, nous avons pu mettre fin à cette pratique grâce au moratoire imposé dans le cas de l'orchestre symphonique de Toronto.

Vous connaissez très bien votre situation. M. Smith, du moins, connaît très bien les répercussions de l'application d'une telle mesure à tout le monde, à savoir que les joueurs de hockey et les cadres de Bay Street avec des revenus dépassant \$100,000, vont se servir des artistes comme modèles de travailleurs autonomes. Nous ne voulons pas créer une telle situation. Le conseil des ministres n'accepterait jamais une telle possibilité. Ce serait la fin de toute cette discussion. Si nous accordons aux musiciens un statut qui pourrait servir de précédent à d'autres groupes, nous ne réaliserons aucun progrès.

Pourquoi ne pas examiner votre propre situation, celle sur laquelle vous exercez le plus grand pouvoir? Pourquoi vous sentez-vous obligé de dire que la loi est tellement précise qu'aucun juge ne peut se tromper. S'agit-il d'un rapport de louage de service? Pourquoi procédez-vous ainsi? Si vos membres, vos musiciens sont en faveur d'un tel statut, sont-ils alors disposés à payer la pénalité de 25 p. 100 dont vous avez parlé, monsieur Wood? Si vos membres sont prêts à accepter cela, monsieur Allerton, êtes-vous disposé à continuer à payer toutes les charges sociales? Je dois tenir compte de ce que vous faites.

M. Wood: Je pense pouvoir répondre à certains des points que vous avez soulevés. Tout d'abord, nous savons que nous avons eu un préavis de 10 ans. J'ai participé personnellement aux négociations en ce qui concerne l'orchestre symphonique de Toronto pendant plusieurs années. Je n'y participe plus, mais nous avons pris toutes les précautions nécessaires dans l'accord-type. Nous avons éliminé de l'accord tout ce qui laissait entendre que l'orchestre employait les services de ses membres à titre d'employés. Cette terminologie n'existe dans l'accord.

[Text]

The Chairman: No, but there is a clause in that agreement that says that a musician is not entitled to play for a competing symphony orchestra in the Toronto region. Even though there is not a competing symphony orchestra there, the clause is there.

Mr. Wood: That is not true. There are several competing symphony orchestras in that jurisdiction. That is why the clause is there.

The Chairman: Then are you not describing yourself as an employee?

Mr. Wood: No, not at all, sir. I disagree with that. There is not anything in the agreement... I do not want to go right through the whole agreement—it is about 80 pages long—but, as an example, if they want to hire somebody using the employer-employee approach, if they want to hire somebody, which we take the position they do not... They engage the services of a musician as a musician. In order to get into that orchestra, the peers in that orchestra who form an audition committee are the people who decide who can play in that orchestra, who is qualified in that orchestra. Now, those on that committee are not the masters; however, they do decide who can play in that orchestra. They also decide at the end of a year or two years who is still qualified to perform in that orchestra. Now, where is the master-servant relationship? This we have argued for many years.

• 1700

The Chairman: I agree with you on two fronts, Mr. Wood: first, in terms of the actual life which happens as opposed to the legalisms; and second, in terms of the need, the figures you gave us, sir, about the expenses you bear. I agree with that. But clearly, somewhere somebody has written a contract which will not hold water in a court.

Mr. Wood: You asked about the Toronto Symphony, and that is the only reason...

The Chairman: That is what I am talking about, too.

Mr. Wood: That has never been questioned in the courts at any time.

The Chairman: No, sir, but Revenue Canada clearly believes that, if it went through the process Vancouver went through, you would end up with a judge saying: You are an employee; you are not a private contractor. At least, Revenue Canada believes that, and I have the feeling...

Mr. Orlikow: No, they do not, because when they have tested—not in this case—something else and lost, they have not accepted that that case settles everything in the same situation.

The Chairman: No, no, I am sorry, David. I am talking only about Toronto. I am not referring to...

[Translation]

Le président: Non, mais il y a quand même une disposition selon laquelle un musicien n'a pas le droit de jouer dans un autre orchestre symphonique dans la région de Toronto. Même s'il n'existe pas d'autres orchestres symphoniques, la disposition existe quand même.

M. Wood: Ce n'est pas exact. Il y a plusieurs orchestres symphoniques dans la région. C'est la raison pour laquelle cet article existe.

Le président: Donc vous n'êtes pas employé, d'après vous?

M. Wood: Non, pas du tout. Il n'y a rien dans l'accord... Je ne veux pas examiner toutes les dispositions de l'accord—car il comporte quelque 80 pages—mais, et je puis vous dire, par exemple, que si l'orchestre veut engager selon l'approche d'employeur-employé, et d'après nous, il n'a pas... Mettons que l'orchestre retient les services d'un musicien. Pour que quelqu'un puisse jouer dans l'orchestre, les autres membres de l'orchestre créent un comité pour décider qui a les compétences pour en faire partie. Les membres du comité ne sont pas des maîtres; néanmoins, ils décident qui peut jouer dans l'orchestre. Après un ou deux ans, les membres du comité décident également quels musiciens ont toujours la compétence pour y jouer. Où se trouve le rapport de louage de services dans une telle situation? C'est la question que nous avons posée depuis des années.

Le président: Je suis d'accord avec vous sur deux questions, monsieur Wood. Tout d'abord, je conviens qu'il existe une différence entre ce qui se passe en réalité et ce qui se passe juridiquement. Je suis également d'accord que vous faites face à certains besoins; et vous avez d'ailleurs présenté des chiffres convaincants en ce qui concerne vos dépenses. Cependant, on ne peut pas nier qu'il existe un contrat qui ne serait pas valable en justice.

M. Wood: Vous avez posé une question au sujet de l'Orchestre symphonique de Toronto, et c'est la seule raison pour laquelle...

Le président: Je parle de l'Orchestre symphonique de Toronto également.

M. Wood: Les tribunaux n'ont jamais contesté la validité du contrat.

Le président: Non, mais il est clair que Revenu Canada est d'avis que si l'Orchestre symphonique de Toronto devait faire ce que l'Orchestre de Vancouver a fait, le juge déciderait que les membres de l'orchestre sont des employés et non pas des entrepreneurs privés. C'est du moins le point de vue de Revenu Canada, et j'ai l'impression...

M. Orlikow: Ce n'est pas vrai dans un autre cas, non pas dans celui-ci, les tribunaux n'ont pas accepté que la décision dans la cause de l'Orchestre symphonique de Vancouver peut toujours s'appliquer.

Le président: Non, non, je m'excuse, David. Je fais allusion seulement à l'Orchestre symphonique de Toronto. Je ne fais pas allusion à...

[Texte]

Mr. Orlikow: Yes, but they cannot pick and choose, and that is precisely what they are doing. They are picking and choosing as they see fit. How can anybody live sensibly in that kind of situation?

The Chairman: No, no, but you understand, Mr. Wood, that if they came in and gave you that assessment, they are not doing it because they are bluffing. They are doing it because they believe that, first of all, the case warrants it, and then when you go up the line, that if they get into court they would have a reasonable case to present. We are dealing here with people who have the resources to go to court. We are not dealing with some innocent victim who gets run over by the thing. The Toronto Symphony can afford to go to court and to question this if it wants to.

Mr. Wood: Mr. Chairman, I suggest to you that, when you say Revenue Canada, I think you could really say the administration of the Toronto area of Revenue Canada . . .

The Chairman: Yes, I agree with that.

Mr. Wood: —because there have been other areas of Revenue Canada which have discussed the employer-employee situation with other orchestras. As an example, I know Hamilton as a fact. That particular assessor went through the situation with management and also with the local in that particular area, and they decided not to go through with the assessment. They decided they did not have the facts to declare the members of that orchestra were employees. So I suggest to you . . .

The Chairman: But it is a different contract.

Mr. Wood: —we are not talking about Revenue Canada this way; we are talking about Revenue Canada in a specific district office.

The Chairman: But it is a different contract, though, Mr. Wood. Is it verbatim, word for word, the same contract as the TSO?

Mr. Wood: They are not verbatim, because the Toronto Symphony has been in existence for many, many years and every agreement adds another little bit to it. But in fact, it is basically the same. It is a service contract. The musicians are performing a service, so many services per week, etc. It is basically the same. Nearly every contract has the same concept. The language is not the same.

The Chairman: My advice is . . .

Mr. Burghardt: As far as the Kitchener-Waterloo Symphony is concerned, would you have the same type of contract which you as an individual musician would sign with the management?

Mr. Trembath: We have a contract where we provide services for the management.

Mr. Burghardt: But you are classified as a self-employed person.

Mr. Trembath: That is right.

[Traduction]

M. Orlikow: Oui, mais Revenu Canada ne devrait pas pouvoir choisir ses cas comme bon lui semble, et c'est exactement ce qu'il fait. Comment peut-on accepter une telle situation?

Le président: Non, mais vous comprenez, monsieur Wood, que si Revenu Canada vous disait cela, ce ne serait pas un bluff. Si Revenu Canada vous dit une telle chose, c'est parce qu'il se croit justifié, et parce qu'il estime qu'il peut bien défendre sa position devant les tribunaux. Nous parlons ici de personnes qui peuvent se permettre d'aller devant les tribunaux. Nous ne parlons pas de victimes innocentes qui ne peuvent pas se défendre. L'Orchestre symphonique de Toronto peut se permettre de poursuivre le ministre en justice s'il le veut.

M. Wood: Lorsque vous parlez de Revenu Canada, monsieur le président, vous pourriez en fait parler de l'administration de Revenu Canada de la région de Toronto . . .

Le président: Oui, je suis d'accord.

M. Wood: . . . d'autres bureaux régionaux de Revenu Canada ont parlé de la situation employeur-employé avec d'autres orchestres. Je sais, par exemple, que c'est le cas de l'Orchestre de Hamilton. Le répartiteur a discuté de la situation avec les cadres et avec le syndicat, et il a été décidé de ne pas faire une cotisation. Le ministère a décidé qu'il ne disposait pas de faits pour prouver que les membres de l'orchestre étaient des employés. Je vous suggère donc . . .

Le président: Mais il s'agit d'un contrat différent.

M. Wood: Il s'agit d'un bureau de district particulier de Revenu Canada.

Le président: Mais il s'agit quand même d'un contrat différent, monsieur Wood. Cet orchestre a-t-il exactement le même contrat que l'Orchestre symphonique de Toronto?

M. Wood: Les deux contrats ne sont pas textuellement identiques, car l'Orchestre symphonique de Toronto existe depuis beaucoup d'années, et chaque accord est un peu différent du précédent. Mais les contrats sont sensiblement pareils. Il s'agit d'un contrat de louage de services. Les musiciens rendent tant de services par semaine, etc.. Les contrats sont sensiblement identiques. Presque tous les contrats contiennent les mêmes notions, même si les libellés varient un peu.

Le président: Je vous conseille de . . .

M. Burghardt: Dans le cas de l'Orchestre symphonique de Kitchener-Waterloo, avez-vous le même genre de contrat que vous auriez si vous aviez signé en tant que musicien particulier?

M. Trembath: Nous avons un contrat selon lequel nous fournissons des services pour la direction.

M. Burghardt: Mais vous êtes considéré comme étant travailleur autonome.

M. Trembath: C'est exact.

[Text]

Mr. Burghardt: In your mind, is that because you do not earn the same amount of money as, say, a musician with the Toronto Symphony?

Mr. Trembath: No, I do not think that.

Mr. Burghardt: No, but in your contract, is there that basic clause which says you must show up on a Tuesday night for rehearsal and you must perform . . .

• 1705

Mr. Trembath: The contract that way is very much like the Toronto Symphony contract. We are expected to perform under certain conditions.

Mr. Burghardt: So then it gets back to the question I was asking earlier, and I know that Mr. Fisher is driving at. Why can you not have individual contracts? You have individual contracts in Kitchener-Waterloo.

Mr. Trembath: No, we have a master agreement.

Mr. Burghardt: You have a master agreement.

Mr. Trembath: Then we have personal service riders that are attached to that agreement. It would be like negotiating with 100 football players and having each of them negotiating for different working conditions and going in different directions. This is not the way a symphony orchestra operates.

Mr. Burghardt: No, no, I understand that, but why could it not be drawn up in the individual contract that the cellists have to show up on a Tuesday night; the bassoon player does as well, but they are individual contracts.

Mr. J. Smith: In fact, they would all be employment contracts.

Mr. Trembath: That is right. I do not personally see a difference between that relationship and the relationship with the Toronto Symphony. Everybody has been asked to show up under a certain condition, and those conditions have to be spelled out somewhere. No matter whether you put it as an individual to an employer or whether you put it as an individual to a master agreement, it still goes to an employer. What we are saying is that the relationship is the same; we are offering service to an employer. They are asking us for our service.

The Chairman: I guess my problem is the same as the one that Jack is going at here. You have a lifestyle, a working style that has a high level of professionalism and independence in it. I know what happens there; it is not some administrator in the front office who says we have got to have that guy. It has to go through a collective kind of a process—a musician satisfies other musicians and satisfies the conductor and satisfies a lot of other conditions. You have a professional standard. People do not tell you to rehearse at home. You do it. Nobody tells you that you have to spend 10 hours at home rehearsing. You do it, because it is expected, as you pointed out, that when you walk in the door, you can play the music. You are in the

[Translation]

M. Burghardt: À votre avis, avez-vous ce statut parce que vous ne gagnez pas autant qu'un musicien de l'Orchestre symphonique de Toronto?

M. Trembath: Non, je ne suis pas de cet avis.

M. Burghardt: Non, mais est-ce que votre contrat prévoit que vous devez être présent le mardi soir pour une répétition, et que vous devez jouer . . .

M. Trembath: Ainsi, le contrat est très semblable à celui de l'Orchestre symphonique de Toronto. On s'attend à ce que nous travaillions selon certaines conditions.

M. Burghardt: Alors on revient à la question que je posais plus tôt, c'est aussi à cela que M. Fisher veut en venir. Pourquoi ne pouvez-vous pas avoir de contrats particuliers? Vous avez déjà des contrats particuliers à Kitchener-Waterloo.

M. Trembath: Non, nous avons aussi une convention globale.

M. Burghardt: Vous avez une convention globale.

M. Trembath: Ensuite nous avons des contrats de services personnels qui sont rattachés à cette convention. Autrement, la situation serait semblable à celle où 100 joueurs de football veulent chacun négocier différentes conditions de travail, selon différentes orientations. L'Orchestre symphonique ne peut pas fonctionner ainsi.

M. Burghardt: Ah, je comprends très bien cela, mais pourquoi le contrat particulier ne pourrait-il pas prévoir justement que les violoncellistes doivent se présenter le mardi soir, ainsi que le joueur de basson; toutes ces conditions pourraient faire partie de contrats particuliers.

M. J. Smith: Alors, il s'agirait simplement de contrats d'emploi.

M. Trembath: Justement. Vraiment, je ne vois aucune différence entre ce rapport et le rapport de l'Orchestre symphonique de Toronto avec son employeur. On doit prévoir certaines conditions de travail pour tous, et celles-ci doivent être précisées dans un document quelconque. Que ce soit le rapport d'un individu à un employeur, ou d'un individu à une entente globale, il reste toujours que quelqu'un nous paie pour les services. Disons simplement que le rapport est le même, nous offrons des services à un employeur. Ce sont les employeurs qui sollicitent nos services.

Le président: Alors j'ai les mêmes difficultés à comprendre que Jack. Vous avez un certain mode de vie ou de travail, qui demande l'excellence professionnelle et l'indépendance. Je sais comment vous procédez; ce n'est pas un administrateur au bureau qui détermine qui sera engagé. Il faut qu'il y ait un certain processus collectif de sélection, que le musicien soit acceptable aux autres musiciens, aussi bien qu'aux directeurs, et qu'il rencontre beaucoup d'autres conditions. Vous avez des normes professionnelles. On ne doit pas vous dire de pratiquer à la maison. Vous le faites. Personne n'a à vous dire que vous devez faire dix heures de pratique à la maison. Vous le faites, parce qu'on s'attend, comme vous le soulignez, que lorsque vous vous présentez, vous pouvez jouer déjà la musique. Vous

[Texte]

rehearsal to get your act together with everybody else. You are not there to learn the music for the first time.

Now, much the same sort of standard of behaviour is expected of lawyers, but nobody ever says a lawyer is an employee. They do if you work for a big company but not if you are running your own practice. If you have a case that goes on for a year, nobody says that during that year, because you show up in court every morning at 9 o'clock, you are an employee. Nobody would even dream of asking that. I wonder why do you not back off some of the contractual conditions that are causing so much trouble?

Mr. H. Roy: Mr. Chairman, you directed the question to me at one point with respect to the fact that we have had 10 years' warning, which is true. In fact during that 10 years, we have been aware that there was a possibility that at some stage Vancouver could be revisited in Toronto, if you will.

The Chairman: The building is not burning down. Within 15 minutes we have a vote.

Mr. H. Roy: I hope you appreciate that our group is coming together, if you will, as management and labour, unified in one brief. This may be unique before this subcommittee, I do not know, but in fact we are.

Mr. Burghardt: One of the problems we have though, and I think Mr. Fisher was alluding to it earlier, is that we would certainly like to recommend solutions to this overall problem, not only for the musicians but for the artists, the writers, everyone else, without getting involved in a lot of legislative procedure. If we get involved there, this thing could go on and on and on. Mr. Crombie is not here today, but when he is here, one of the first questions he asks is whether you feel there is some way around this that we can put in recommendations to get the interpretation changed—that type of thing. Really this is what we are driving at here today. We are not out to pin you, gentlemen, against the wall, but we want to know and be satisfied that there is some approach that we can take that does not involve legislation, because I can tell you right now, it is going to go on and on and on if we do.

The Chairman: I can tell you as well, which is the whole purpose of my questioning, that some guy sitting in some office in either the Finance department or the Revenue department will say, if they want to be self-employed, then let them write contracts that reflect that. You have to recognize that

• 1710

Mr. H. Roy: That was really what I was going to address myself to. We are here as a group. Our contracts are the result of really the requests—I will not say demands—by the musicians through the musicians' union. They require that, and we on the board respect that they require some agreement that will bind them and give them some guarantees. We, on the other hand, as management, need to have something on paper that will leave us reasonably assured that a rehearsal will not be called and no one will show up.

[Traduction]

allez aux pratiques pour coordonner votre travail avec les autres, vous n'êtes pas là pour apprendre la pièce de musique à jouer.

D'ailleurs, on s'attend au même genre de comportement des avocats, et pourtant, personne ne dit qu'un avocat est un employé. Bien sûr si l'avocat travaille pour une grande société, c'est bien le cas, mais pas s'il est en pratique privée. Si c'est un litige qui traîne pendant toute une année, personne ne vous dira que parce que vous vous êtes présenté en cours tous les matins à 9 heures, vous êtes maintenant un employé. On n'y penserait même pas. Pourquoi donc ne pas éliminer toutes ces conditions contractuelles qui vous causent tant de difficultés?

M. H. Roy: Monsieur le président, plus tôt vous m'aviez fait noter que nous avions eu dix ans d'avis. C'est tout à fait juste. En fait, durant ces dix années, nous étions très conscients qu'éventuellement, il était possible que Toronto subisse le même sort que Vancouver.

Le président: Ne vous en faites pas, il n'y a pas d'incendie. C'est pour nous avertir que dans 15 minutes nous devons voter.

M. H. Roy: Vous comprenez j'espère que notre groupe se présente ici comme employeur et employé ayant uni leur cause dans un seul mémoire. C'est peut-être un cas unique pour ce Comité, je ne sais pas, mais nous sommes effectivement unis.

M. Burghardt: Comme l'a mentionné M. Fisher plus tôt, nous voulons certainement recommander des solutions au problème dans son ensemble, non seulement pour les musiciens, mais aussi pour les artistes, les interprètes, les écrivains et tous les autres, sans être obligés de passer par un processus législatif, car à ce moment-là cette affaire pourrait traîner très longtemps. M. Crombie a dû s'absenter aujourd'hui, mais quand il est là, une de ses premières questions est toujours de demander si vous connaissez un moyen d'éviter le processus législatif, afin que nous puissions faire certaines recommandations pour changer l'interprétation... C'est d'ailleurs ce que nous vous demandons aujourd'hui. On ne cherche pas à vous clouer au mur, mais nous devons tâcher de découvrir s'il n'y a pas une solution qui n'exige pas la législation, car je peux vous assurer qu'à ce moment-là, cette affaire traînera très longtemps.

Le président: Comme j'ai cherché à le faire par mes questions, je peux vous dire que le bureaucrate, au ministère des finances ou au ministère du Revenu se dira que si ces musiciens veulent être employés autonomes, alors qu'ils écrivent des contrats qui reflètent cette situation. Il faut que vous acceptiez cela.

M. H. Roy: C'est exactement ce que je voulais dire. Nous sommes ici en groupe. C'est à la demande—je ne dirai pas aux exigences—des musiciens par l'entremise de l'union des musiciens, que ces contrats ont été rédigés. Ils sont essentiels aux musiciens, et les membres du conseil d'administration doivent respecter ce besoin d'une entente qui lie les musiciens à l'orchestre, et en même temps leur accorder certaines garanties. D'autre part, nous, les patrons, voulons certaines assuran-

[Text]

I mentioned that we have had very good legal advice. We have had top lawyers on our board for a long time with this warning that you talk about. We have been wrestling it, together with Alan Wood and his people. We have been trying to satisfy Revenue Canada. We have had meetings at high levels with Revenue Canada over a period of 10 years. We have an agreement that we feel is the best compromise we could come to, which Alan Wood pointed out is an individual contract with each individual musician. But there is a master agreement, which is really necessary in order to run the symphony orchestra as an integrated group, which indeed it is.

I would say there is no solution. Certainly there is no solution that any of the experts we have consulted over the past 10 years have been able to uncover to provide those two aspects that are important to both of us and also satisfy Revenue Canada that people are not employees. So our request is very simple; that is, if they do become employees we are asking that they have the deductions that are available to people who are self-employed.

The Chairman: Okay. You see, our problem there will be the burdensome process of decision-making in Ottawa, which we would like to cut through. The committee I think is increasingly of one mind on that. We would like to make some proposals that are simple to arrange. The simplest one that we can work out probably goes in the other direction—that if you can define yourselves as self-employed, then we can give you access to the UI benefits, CPP benefits, and some of the other things, the same as fishermen and barbers and taxi-drivers. They do not get described as a special group who are employees; they get a special status as self-employed. They get quite the opposite side of the coin if they can get themselves into that group. Now that “if” would be your problem, not ours.

You see, your problem is that you have a case history here in your industry going back to 1974, when people were much more lenient in both Revenue Canada and in the courts.

I am sorry, we are now in a fire; we have to go. I will thank you and apologize for being short-tempered, but there is no point in us telling you a lot of phrases if we cannot pull it off. I am concerned that if there comes something of this sort then I at least want to tell you that there is a part of the ball park where you should play by yourselves instead of involving us. I feel that personal obligation in all of this. I think it is the easiest way to operate for citizens.

Mr. H. Roy: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

This meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

ces par écrit qu'au moment où l'on convoque une pratique, que les gens viendront.

J'ai dit plus tôt que nous avons été bien conseillés légalement. Les avocats très éminents de notre conseil d'administration nous le disent depuis déjà longtemps. Nous avons tâché de trouver une solution, en collaboration avec Alan Wood et ses collègues. Nous avons aussi essayé de satisfaire les demandes de Revenu Canada. Nous avons rencontré les hauts fonctionnaires de ce ministère au cours de ces 10 années. L'entente nous semble le meilleur compromis possible, comme le disait Alan Wood, un contrat particulier pour chaque musicien. Toutefois, il faut une entente globale, qui est essentielle si l'orchestre doit fonctionner comme groupe intégral.

Il semble donc n'y avoir aucune solution. Du moins, les experts que nous consultons depuis déjà 10 ans maintenant, ne semblent pas avoir pu trouver de solutions qui répondent aux deux aspects si importants à chacune des deux parties, et qui en même temps puissent convaincre Revenu Canada que nous ne sommes pas des employés. Notre demande est donc toute simple, si les musiciens doivent être traités comme employés, on demande qu'on leur accorde les déductions pour leurs dépenses, comme s'ils étaient à leur compte.

Le président: Très bien. Notre difficulté ici c'est d'essayer d'éviter tout le processus très lourd qui conduit à une décision ici à Ottawa. Le Comité s'entend de plus en plus à cet égard. Nous voulons proposer des recommandations qui sont faciles à appliquer. La plus simple est sans doute que vous puissiez vous définir comme employés autonomes, ce qui vous donnerait accès aux prestations d'assurance-chômage, au Régime de pensions du Canada, et autres avantages sociaux, comme c'est le cas pour les pêcheurs, les coiffeurs, et les chauffeurs de taxi. Ils ne sont pas définis comme un groupe spécial d'employés, ils ont un statut spécial, comme employés autonomes. S'ils réussissent à se faire définir comme employés autonomes, ils ont tous les avantages. Donc c'est à vous maintenant d'arriver à cette définition.

Malheureusement, l'histoire de votre groupe est connue depuis 1974, au moment où Revenu Canada et les tribunaux étaient beaucoup plus sympathiques.

Je regrette, nous sommes maintenant pressés, nous devons partir. Je vous remercie d'être venus, et je vous prie de m'excuser de m'être laissé emporter, mais ce n'est pas la peine de vous faire des promesses si l'on ne peut les tenir. Je sens le besoin de dire à tous qu'il vient un moment où c'est vous qui devez agir, plutôt que nous. C'est une obligation personnelle dont je dois me décharger. Pour vous citoyens, c'est probablement la solution la plus simple.

M. H. Roy: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Association of Canadian Orchestras:

Mr. Michael Allerton, President;
Mr. Hedley Roy, Vice-President;
Mr. John Smith, Legal Adviser.

From the Organization of Canadian Symphony Musicians:

Mr. Donald Whitton, First Vice-President;
Mr. John Trembath, Secretary.

From the American Federation of Musicians of the United States and Canada:

Mr. L. Alan Wood, Vice-President for Canada;
Mr. C.T. Adams, Administrative Assistant.

De l'Association des orchestres canadiens:

M. Michael Allerton, Président;
M. Hedley Roy, Vice-président;
M. John Smith, Conseiller.

De l'Organisation des musiciens d'orchestre symphonique du Canada:

M. Donald Whitton, Premier vice-président;
M. John Trembath, Secrétaire.

De l'«American Federation of Musicians of the United States and Canada»:

M. L. Alan Wood, Vice-président pour le Canada;
M. C.T. Adams, Adjoint administratif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Tuesday, April 3, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le mardi 3 avril 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 3, 1984

(13)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:02 o'clock a.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Bosley.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant: Mrs. Fran Gallagher-Shuebrook, Chairperson; Mrs. Mary Armstrong, National Co-ordinator and Mrs. Lois Siegel, Filmmaker. *From Save the Arts in Canada:* Mr. Garry Conway.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mrs. Fran Gallagher-Shuebrook made an opening statement for the *Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant* and with the witnesses answered questions.

Mr. Garry Conway made an opening statement for *Save the Arts in Canada* and answered questions.

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, the Chairman authorized:

The Printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled "Canadian Income Tax and its Application to Artists" by the Save the Arts in Canada. (See Appendix "ARTI-5").

At 12:35 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 AVRIL 1984

(13)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 h 02, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Bosley.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De Independent Film Alliance du Cinéma indépendant: M^{me} Fran Gallagher-Shuebrook, président; M^{me} Mary Armstrong, coordinateur national; M^{me} Lois Siegel, cinéaste. *De Sauvez les arts au Canada:* M. Garry Conway.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M^{me} Fran Gallagher-Shuebrook fait une déclaration préliminaire au nom de *Independent Film Alliance du Cinéma indépendant*, puis elle-même et les témoins répondent aux questions.

M. Garry Conway fait une déclaration préliminaire au nom de *Sauvez les arts au Canada*, puis il répond aux questions.

Conformément à l'ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, le président permet:

Que paraisse en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour, le document intitulé «*Canadian Income Tax in its Application to Artists*», publié par *Sauvez les arts au Canada*. (*Voir Annexe «ARTI-5»*).

A 12 h 35, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, April 3, 1984

• 1105

The Chairman: Order. We are pursuing consideration of our Order of Reference of February 14, 1984.

Mr. Conway.

Mr. G. Conway (Representative, Save the Arts in Canada): May I tape the committee proceedings?

The Chairman: Sorry. Recording of the proceedings is against general parliamentary rules.

Mr. Conway: That is fine, thank you.

The Chairman: So, Mrs. Gallagher-Shuebrook, would you care to lead off?

Mrs. Gallagher-Shuebrook (Chairperson, Independent Film Alliance): We wish to thank you sincerely for allowing us to speak to you today. This is an on-going but nonetheless urgent issue. We commend Joe Clark for having reintroduced this issue to Parliament in his very well-thought out and researched speech to the House in November.

We would also like to commend you as well for your patience and your openness and for the sincerity with which you have been pursuing the financial facts of the artists' life in Canada.

Before I go on, I should introduce my colleagues: Mary Armstrong is a film maker and is currently co-ordinator of our Film Alliance at the head office in Montreal. Mary has worked as a sound recordist and she has completed five of her own short films and one 20-minute documentary and has three projects in the works at the moment.

Lois Siegel is a film maker, photographer, writer and teacher from Montreal who has been re-assessed by Revenue Canada in the last year. Lois has made short films ranging from three to twenty-five minutes, 17 so far and last year she completed the most ambitious film project which is a 70-minute documentary fiction called *A Twentieth Century Chocolate Cake*. Lois currently has four more films in the works and all of this accomplishment just in time to be deemed a hobbyist by Revenue Canada.

Mary and Lois lead fairly typical lives as far as artists and their finances are concerned, in that they have no choice but to work at bread and butter jobs other than film making in order to survive. The jobs they have, they have come by because of their expertise and experience in the field of film making, and in this way they are fairly typical of most other artists. The problem is that even though they are considered rather typical in the profession, they are totally untypical when faced with the terms of the Income Tax Act.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 3 avril 1984

Le président: À l'ordre. Nous poursuivons l'étude de notre ordre de renvoi du 14 février 1984.

Monsieur Conway.

M. G. Conway (représentant, Sauvons les Arts au Canada): Puis-je enregistrer les délibérations du Comité?

Le président: Je regrette, mais l'enregistrement des délibérations est contraire aux règlements parlementaires.

M. Conway: Très bien, je vous remercie.

Le président: Madame Gallagher-Shuebrook, voulez-vous commencer?

Mme Gallagher-Shuebrook (présidente, Alliance du cinéma indépendant): Nous vous remercions très sincèrement de nous avoir permis de nous adresser à vous aujourd'hui. Il s'agit d'une question qui, pour rester posée, est néanmoins pressante. Nous félicitons Joe Clark de l'avoir réénoncé en discussion au Parlement lors d'un discours bien pesé en Chambre au mois de novembre.

Nous désirons également vous féliciter de votre patience et de votre ouverture d'esprit et également pour la sincérité dont vous avez fait preuve en examinant l'aspect financier de la vie des artistes au Canada.

Avant de poursuivre, j'aimerais présenter mes collègues: Mary Armstrong est cinéaste et présentement coordonnatrice de notre Alliance du cinéma au bureau chef de Montréal. Mary a travaillé à l'enregistrement du son et elle a terminé cinq courts documentaires et un documentaire de 20 minutes. Elle travaille présentement à trois projets différents.

Lois Siegel est cinéaste, photographe, écrivain et enseignante à Montréal. Elle a fait l'objet d'une réévaluation par Revenu Canada l'an dernier. Lois a fait de courts documentaires de trois à 25 minutes, elle en a fait 17 jusqu'à maintenant. L'an dernier, elle a terminé son projet le plus ambitieux, un documentaire de 70 minutes intitulé *Twentieth Century Chocolate Cake*. Lois a quatre autres films sur le métier et elle a fait tout ce travail pour être finalement considérée par Revenu Canada comme une dilettante.

Mary et Lois ont des vies assez typiques pour autant que les artistes et leurs finances sont concernés, en ce sens qu'elles n'ont pas le choix, mais doivent travailler pour gagner leur pain dans des emplois autres que le cinéma si elles veulent survivre. Leurs emplois, elles les ont obtenus grâce à leur compétence et à leur expérience dans le domaine du cinéma, et à cause de cela elles sont assez semblables à la plupart des autres artistes. La difficulté c'est que même si on les considère comme étant assez typiques dans leur profession, elles ne le sont plus du tout quant aux modalités de la Loi de l'impôt sur le revenu.

[Texte]

Since we have already outlined the inappropriateness of the Act to artists situations in our brief, I will not belabour that point right now. There are just a couple of other points I wish to make before concluding though. First of all, we would like to refer to the recent announcement that parties who win their appeals for reassessment with Revenue Canada are now eligible to receive up to \$1,000 reimbursement for legal fees. We find this to be totally unsatisfactory because most people incur far more than that in appealing their cases. Lois can tell you more about that later. We just find that the only fair thing would be for Revenue Canada to admit that they had made a mistake in a case in which an appeal is won and pay the whole bill, because they have already put the individual through so much that has nothing to do with money but has a lot to do with personal pain as a rule and so we would like to see that condition changed.

Secondly, we understand that you will be meeting with Revenue Canada and possibly Finance officials in these proceedings. We have a case in point that we would like you to make on our behalf and we wish you all the best in communicating to them the nature of things as you have come to know them through these hearings. We are fearful, though, that as yet these officials still do not understand exactly what our situation is, because in a recent letter to one of our concerned members, Mr. Lalonde stated—and I must quote him—I have the permission of the person to whom the letter is addressed:

I can assure you that the government remains committed to assisting the arts. We have received many requests from artists and their organizations for special tax incentives. The House of Commons adopted a motion to have the Standing Committee on Communications and Culture study this important matter and put forward its recommendations.

In light of the problems that could arise if the income tax system singled out the arts community for special treatment, the government is examining alternative means of assistance.

• 1110

Now, the key words here for us are "incentives and assistance". With all that has been said through the media as well as in the House, and for the record in your proceedings, the Minister to whom Revenue Canada is ultimately responsible still does not realise that artists are not asking for tax incentives in this case. Artists are not looking for alternative means of assistance. We are looking for head-on action directed at an intelligent accommodation of our financial realities under the law. Monsieur Lalonde's statements frighten us and I do not think that is too strong a word here. They mean that his thinking is still totally off-track. He sees us as no more than beggars looking for assistance, rather than as responsible financial entities who are wishing to be treated responsibly. Revenue Canada and finance officials must learn to look for advice in matters on which they do not have expertise. That is why we look to your committee to present our case clearly and strongly to those who have commissioned you to do so.

[Traduction]

Étant donné que nous avons déjà souligné dans notre mémoire que la loi n'est pas du tout appropriée pour les artistes, je ne veux pas approfondir le sujet davantage. Je voudrais soulever quelques autres points, avant de terminer. Premièrement, au sujet de l'annonce récente que les parties qui gagnent leur appel concernant leur réévaluation de Revenu Canada, ils sont maintenant admissibles à un remboursement de 1,000 dollars pour leurs frais judiciaires. À notre avis, ce n'est pas du tout satisfaisant, car la plupart des gens engagent des dépenses beaucoup plus élevées lorsqu'ils font appel. Lois vous en dira plus long à ce sujet plus tard. Nous estimons que Revenu Canada doit admettre son erreur lorsque la cause est gagnée en appel et payer la facture entière, du fait du fardeau déjà imposé aux artistes non pas pour des raisons d'argent, mais plutôt des ennuis personnels que nous voudrions leur voir épargnés.

Deuxièmement, nous croyons comprendre que vous allez rencontrer les hauts fonctionnaires de Revenu Canada et probablement aussi des Finances au cours de vos délibérations. Nous voudrions qu'en notre nom, et nous vous souhaitons bonne chance, vous leur parliez des choses que vous aurez apprises pendant ces audiences. Nous craignons cependant que les hauts fonctionnaires n'aient pas compris à ce jour ce qu'est exactement notre situation, car dans une lettre récente que M. Lalonde a envoyée à un de nos membres, il a déclaré—et je le cite—j'ai la permission de la personne qui a reçu cette lettre de le faire:

Je peux vous assurer que le gouvernement est toujours déterminé à aider les arts. Nous avons reçu de nombreuses demandes des artistes et leurs organisations qui aimeraient obtenir des allègements fiscaux. La Chambre des communes a adopté une motion afin que le Comité permanent des communications et de la culture étudie cette question importante et présente des recommandations.

À la lumière des difficultés qui pourraient surgir si le système fiscal accordait un traitement spécial à la communauté des arts, le gouvernement étudie une solution d'aide de rechange.

Les mots clés pour nous sont «allègements et aide». Avec tout ce qui a été dit dans les médias d'information et à la Chambre, et également dans vos témoignages enregistrés, le ministre envers qui Revenu Canada est finalement responsable ne se rend toujours pas compte que les artistes ne demandent pas d'allègements fiscaux dans ce cas-ci. Ils ne cherchent pas d'autres façons qui permettraient de les aider. Nous voulons qu'une action directe soit adoptée axée sur une compréhension intelligente de notre réalité financière en vertu de la loi. Les déclarations de M. Lalonde nous effraient, et je ne crois pas que le mot soit trop fort. Elles montrent bien qu'il fait fausse route. Il ne voit en nous que des mendiants qui demandent de l'aide, plutôt que des entités responsables qui désirent être traités de façon responsable. Les hauts fonctionnaires de Revenu Canada et des Finances doivent apprendre à demander des conseils dans les domaines où ils ne sont pas experts. C'est la raison pour laquelle nous aimerions que votre Comité

[Text]

In closing my remarks I would just like to leave you all with this possible incentive for continuing your fine work in investigating this situation. Artists are presently in the position of being taxpayers without an Income Tax Act. If this situation continues, we might end up being a country with an Income Tax Act but without artists.

Thank you. I conclude my remarks and we are open for questions. Fire away!

The Chairman: Okay, terrific. Thank you very much. We will pass it over to our colleague from the NDP.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I will not have too many questions because so much of what is in this brief, and particularly the specific proposals, are very similar to ones we have already received from earlier presentations made by the Canadian Conference of the Arts, the Canada Council, the Canadian Association for University Teachers, and so on. So I just have a few questions.

On page 1, you talk about the inconsistent ways in which Revenue Canada has dealt with people, ruling one way for and another way for another. I wonder if, today, you could give us a few illustrations. If you cannot do it today could you supply some examples at a later date. The reasons that I would like that is because we are going to have Revenue Canada before us. We know their general defence of what has happened. They say they have to interpret the law the way it is, and of course we want to know how they interpret the law one way in the case of some people and another way in the case of other people. So as I say, either you could do it today, or if you could supply it to us later, that would be useful.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I would be very happy to supply you with further information on that. As you might remember, the instances that we were referring to there occurred in 1980, so I would have to consult some of the organizations here in Ottawa who were involved in that campaign at the time who would have recorded these specific instances.

What we were told in communication with them at that time was that people were filing according to their understanding for status as employees because they were told at the time that that is what they had to do then to work with those producers. Some people were qualifying as employees and others were getting word back that they were not considered employees; they were to be considered free lancers who could not qualify for benefits under the UI and pension plans and they would not have income tax deducted at source. So there were clear cases at that time of workers in the same situation in Toronto, working on film productions who were getting opposite rulings from Revenue Canada after filing basically the same profiles.

Mr. Orlikow: Working on the same projects?

[Translation]

présente notre cause de façon claire et ferme à ceux qui vous ont demandé de faire ce travail.

Pour terminer, je vous incite à continuer votre excellent travail d'enquête. Les artistes sont présentement dans une situation où ils deviendront des contribuables sans une loi de l'impôt. Si cela continue, nous pourrions bien devenir un pays ayant une Loi de l'impôt mais sans artistes.

Je vous remercie. Je termine ici mes remarques et nous sommes prêts à répondre à vos questions. Allez-y!

Le président: Très bien, formidable. Je vous remercie beaucoup. Nous allons donner la parole à nos collègues du N.P.D.

M. Orlikow: Monsieur le président, je ne vais pas poser beaucoup de questions, car ce mémoire contient beaucoup de choses, surtout des propositions bien précises, et elles sont très semblables à celles que nous avons déjà reçues lors d'exposés précédents par la Conférence canadienne des arts, le Conseil des arts, l'Association canadienne des enseignants universitaires, et autres. Je ne vais donc soulever que quelques questions.

Vous dites à la page 1 que Revenu Canada ne traite pas les gens de façon uniforme, qu'il rend une décision d'une façon dans un cas et d'une autre dans un autre cas. Je me demande si aujourd'hui vous pourriez nous donner quelques exemples. Si vous ne pouvez le faire, vous pouvez nous transmettre ces exemples un peu plus tard. La raison pour laquelle je vous le demande c'est que nous allons recevoir les hauts fonctionnaires de Revenu Canada. Nous savons, de façon générale, de quelle façon ils vont se défendre. Ils nous diront qu'ils doivent interpréter la loi telle qu'elle est, et évidemment nous voulons savoir comment ils l'interprètent dans certains cas et de quelle autre façon ils l'interprètent dans d'autres. Par conséquent, vous pouvez soit nous donner ces exemples aujourd'hui ou nous les faire parvenir plus tard. Ce serait très utile.

Mme Gallagher-Shuebrook: Je serais très heureuse de vous donner ces renseignements. Vous vous souviendrez que les cas dont nous avons fait état se sont produits en 1980, par conséquent il va me falloir consulter certaines organisations ici à Ottawa qui ont participé à la campagne à l'époque et qui ont ces exemples dans leurs dossiers.

Lorsque nous avons communiqué avec elles à l'époque, elles nous ont dit que les gens faisaient leurs déclarations d'impôt selon ce qu'ils comprenaient à leurs statuts en tant qu'employés, car on leur avait dit à ce moment-là que c'était ce qu'ils devaient faire puisqu'ils travaillaient pour des producteurs. Certains ont été admis comme employés et d'autres ont reçu la réponse qu'ils n'étaient pas considérés comme employés, mais comme pigistes non admissibles aux prestations de l'assurance-chômage et aux régimes de pensions et qu'ils n'auraient pas d'impôt déduit à la source. Par conséquent, il y a eu des travailleurs à Toronto, qui, employés à une même activité dans la production de films ont fait l'objet de la part de Revenu Canada de décisions contradictoires.

M. Orlikow: Travaillaient-ils aux mêmes projets?

[Texte]

[Traduction]

• 1115

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I cannot say definitely—oh, the same type, yes. I will be glad to furnish you with the details.

Mr. Orlikow: On page 2, the last paragraph, you talk about the problems caused by the insistence of Revenue Canada that when they change their interpretation, the change not only becomes effective as of that time but is also retroactive. Can you give us, either today or later, some actual illustrations of what that means in terms of dollars? Are we talking about hundreds of dollars, thousands of dollars or tens of thousands of dollars?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Thousands. In the personal instances I am familiar with, we are talking of a minimum of \$3,000 to a maximum of \$10,000 so far, and in Lois' case I believe . . . well, do you want to talk about where that hits you?

Mrs. Lois Siegel (Indépendant Film Alliance du Cinéma Indépendant): What happened with me is that finally the federal government decided I do have a reasonable expectation of profit and they were going to leave me alone. Then when I got back from the Genie Awards, about a week ago, I got all these statements from the Quebec government, saying that they are now coming after me. My bills for a lawyer and an accountant are already up to \$2,000 just for covering the federal government negotiations I had to go through. The Quebec government had promised my accountant . . . we had called him and he said he would not do anything until there was a decision from the federal government.

What happened was that this guy, whose name is Sylvain Lavoie, was transferred to Quebec. The guy now in charge knows nothing about it and I have all kinds of bills from the Quebec government; it is up to \$12,000. They charged me almost \$2,000 interest on everything that they want . . . over \$4,000 for each year, now close to \$5,000, so I am up close to over \$12,000. I have had to go back to my accountant and lawyers so I figure it is going to cost me another \$2,000—something like \$4,000. I do not have any clue how to pay it because I am still making films, and that is beside a lot of other things that have happened—I am going through the whole thing again. It took me three months to go through it at the beginning, September, October and November, and it is starting all over again.

Mr. Orlikow: That is just one illustration of your earlier comment that the \$1,000 Revenue Canada allows if somebody has the courage to challenge them and to take them through legal procedure is very short of the kind of actual expenses one can have.

Mrs. Siegel: What I was questioning is this \$1,000. Does that mean you have to go through the court system if you settle out of court, which is what I did? That means I get nothing. I called the *chef de section* in Quebec for the federal government and asked if he was going to pay my lawyer's bill. He said absolutely not. He said that I could maybe write it

Mme Gallagher-Shuebrook: Je ne peux pas répondre de façon absolue—oh, du même genre, oui. Je serai heureuse de vous fournir les détails.

M. Orlikow: Vous dites à la page 2, au dernier paragraphe, que l'insistance de Revenu Canada a causé des difficultés, du fait que lorsqu'il change son interprétation non seulement le changement entre-t-il en vigueur à ce moment-là, mais il est aussi rétroactif. Pouvez-vous nous donner, soit aujourd'hui soit plus tard, des exemples réels de ce que cela signifie en dollars? S'agit-il de centaines, de milliers ou des dizaines de milliers de dollars?

Mme Gallagher-Shuebrook: De milliers de dollars. Pour les cas que je connais personnellement, il s'agit de 3,000\$ au minimum et de 10,000\$ au maximum jusqu'à maintenant et dans le cas de Lois, je crois . . . Voulez-vous en parler?

Mme Lois Siegel (Alliance du cinéma indépendant): Ce qui m'est arrivé c'est que le gouvernement fédéral a finalement décidé que j'avais des perspectives raisonnables de profits et qu'on allait me laisser tranquille. Lorsque je suis revenue des prix génies, il y a environ une semaine, j'ai reçu tous ces papiers du gouvernement du Québec, me disant qu'ils allaient maintenant me poursuivre. Mes frais d'avocat et de comptable s'élèvent déjà à 2,000\$ simplement pour les négociations avec le gouvernement fédéral. Le gouvernement du Québec avait promis à mon comptable . . . nous avions communiqué avec le gouvernement et on nous avait répondu qu'on ne ferait rien jusqu'à ce que une décision soit rendue par le gouvernement fédéral.

Il se trouve que ce type—il s'appelle Sylvain Lavoie—a été transféré au Québec. Celui qui est maintenant à sa place ne connaît rien à la situation et je reçois toute sorte de factures du gouvernement du Québec, j'en ai maintenant pour 12,000\$. On me demande presque 2,000\$ d'intérêt sur la somme qu'ils exigent de moi . . . Plus de 4,000\$ pour chaque année, près de 5,000\$ maintenant, j'en suis donc à un peu plus de 12,000\$. Je suis retourné voir mon comptable et mes avocats, cela me coûtera donc probablement encore 2,000\$—probablement 4,000\$. Je n'ai aucune idée de la façon dont je peux payer, car je suis toujours occupée à des films, et bien d'autres choses encore se sont produites—je suis en train de revoir toute l'affaire. Il m'a fallu trois mois au commencement, septembre octobre et novembre, et il me faut maintenant tout recommencer.

M. Orlikow: C'est un exemple de ce que vous nous avez dit plus tôt au sujet des mille dollars que Revenu Canada accorde maintenant si quelqu'un a le courage de les mettre au défi de les amener devant les tribunaux, mais c'est bien peu comparativement aux dépenses réelles que vous engagez.

Mme Siegel: Ce qui m'inquiète c'est justement cette somme de 1,000\$. Est-ce que cela signifie que pour l'obtenir il faut aller devant les tribunaux même si vous réglez hors Cour comme je l'ai fait? Cela ne veut rien dire. J'ai appelé le chef de section du gouvernement fédéral à Québec, et je lui ai demandé s'il allait payer mes frais d'avocat. Il m'a répondu: Certainement pas. Il a ajouté que je pouvais peut-être les

[Text]

off, but that means almost nothing so I am stuck with these bills and have absolutely no idea how I am going to pay them.

Mr. Orlikow: I am concerned about what you say in last paragraph on page 5:

We are personally familiar with quite a number of cases of artist taxpayers finding themselves being notified of reassessment of their accounts within weeks of having written to Revenue Canada voicing their concern over the current problems faced by so many of their peers.

If that is true, and I think we need to get actual cases, it seems to me that what Revenue Canada is really doing is blackmailing . . . warning people do not complain; do not join this complaint, which you have every right to do as a citizen in a democratic country, or we are going to go after you. To me, is a very serious charge and I would like to take that up with Revenue Canada when they come before us.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I will be happy to sit by you with specific examples of those cases we are familiar with.

Mrs. Siegel: The problem with some of those people—and I know one of them—is that they are scared to death to say anything.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: They are. They are all afraid to come out.

Mrs. Siegel: I know one person who had particularly come to me and mentioned something and then asked me not to use his name because he was afraid. As soon as his name did appear in an article in Montreal, a few weeks later, he got his statement in the mail. He knew it was going to happen; it had happened to him before. So now they are scared, and I am afraid to give his name.

• 1120

Mr. Orlikow: I understand that you cannot do it unless you have their approval.

Mr. Chairman, those are all the questions I have.

The Chairman: Mr. Orlikow asked an initial question about two filmmakers and their self-employment status, and you answered it. Apparently this is a fairly murky area in law. You indicated that you would be willing to send us some details. If there are contracts or things of that nature, could you send those along, too?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Okay.

The Chairman: Then Mrs. Young can take a look at them and render a definitive judgment for us. Apparently a lot of this has to do with the terms and conditions of contracts, so we need to delve into it a little bit more deeply than just the surface working conditions.

Mr. Bosley.

[Translation]

porter aux profits et pertes, mais c'est presque rien, par conséquent j'ai toujours ces factures et je ne sais vraiment pas comment je vais pouvoir les payer.

M. Orlikow: Ce qui m'inquiète c'est ce que vous dites au dernier paragraphe à la page 5:

Vous connaissez tous personnellement de nombreux artistes contribuables qui ont été avisés que leur compte serait réévalué quelques semaines après avoir écrit à Revenu Canada pour exprimer leurs inquiétudes au sujet des problèmes auxquels font face beaucoup de leurs pairs.

Si c'est vrai, je pense qu'il nous faut des exemples réels, il me semble que Revenu Canada se livre à un chantage . . . il avertit de ne pas se plaindre: ne vous joignez pas à ceux qui se plaignent, ce que vous avez tout à fait le droit de faire en tant que citoyens dans un pays démocratique, sinon on va vous attaquer. À mon sens, c'est une accusation très sérieuse et je vais certainement en parler aux représentants de Revenu Canada lorsqu'ils comparaîtront ici.

Mme Gallagher-Shuebrook: Je serai heureuse de m'asseoir à vos côtés et de vous donner des exemples précis de ces cas que nous connaissons bien.

Mme Siegel: Le problème chez ces gens—j'en connais un—c'est qu'ils ont une peur mortelle de dire quoi que ce soit.

Mme Gallagher-Shuebrook: C'est vrai. Ils ont peur de parler ouvertement.

Mme Siegel: Je connais une personne qui s'est adressée à moi pour me dire quelque chose mais elle m'a demandé de ne pas mentionner son nom car elle avait peur. Dès que son nom a paru dans un journal de Montréal, quelques semaines plus tard, elle a reçu son avertissement. Elle savait ce qui allait se produire, ça lui était déjà arrivé. Par conséquent, maintenant ils craignent, et je crains aussi de mentionner son nom.

M. Orlikow: Je crois comprendre que vous ne pouvez le faire à moins d'avoir son autorisation.

Monsieur le président, je n'ai pas d'autres questions.

Le président: M. Orlikow a posé une première question au sujet de deux cinéastes et de leur statut de personnes travaillant à leur propre compte, et vous y avez répondu. Apparemment, il semble que ce soit un chapitre de la loi assez trouble. Vous vous êtes dite prête à nous envoyer des détails. Si vous avez des contrats ou des choses du même genre, pourriez-vous également nous les faire parvenir?

Mme Gallagher-Shuebrook: Très bien.

Le président: M^{me} Young y jettera un coup d'oeil et nous fera connaître la décision finale. Il semble qu'apparemment cette question a beaucoup à voir avec les modalités des contrats, par conséquent il nous faut approfondir la question plutôt que de déterminer superficiellement les conditions de travail.

Monsieur Bosley.

[Texte]

Mr. Bosley: How are you going to file this year?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: That is the question; we do not know how to file this year. Believe me, we are all wondering if we are going to get it next—are we going to get our little letters next?

Mrs. Mary Armstrong (National Co-ordinator, Independent Film Alliances du Cinéma Indépendant): In fact, the accountants and tax lawyers have no idea how we should be filing either.

Mrs. Siegel: They really do not. I just went to see my accountant last week and he is going to call my lawyer. He has no idea what to do, whether he should do things the way he has always done them or if we are going to run into the same problems.

Mr. Bosley: And that is now general throughout the community, is it not?

Mrs. Siegel: Oh, absolutely!

Mr. Bosley: Nobody knows what the heck to do.

Mrs. Siegel: Nobody knows.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Indeed, nobody knows.

Mrs. Siegel: And these are people who are certified accountants, people who have been working at it for years — and the lawyers—they tell us that it is hit and miss, that we are taking a chance, and we do not know what is going to happen.

Mr. Bosley: Has anybody asked Revenue Canada what you are supposed to do? Has anybody tried to get an answer? What answers are they giving you?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I will answer that. I have not been reassessed myself up to this point. I should say that I want my name stricken from the record.

The point is that a very close friend of mine in Halifax went through the reassessment process this past year and was reassessed for \$6,000. He pays \$100 a month for his studio apartment; he lives in his studio. He has what I would call subsistence living and did not have even hundreds of dollars to come up with, let alone thousands. After months of the procedure dragging on and on, and having local Revenue Canada authorities tell him that he was not an artist—you know the whole situation, I do not have to go into the total description of it—the outcome was that after five months of this he was told that they had reversed their decision and he no longer owed that money; everything is the way it was before. So the individual asked why they reversed the decision, what was the reasoning that made them come to this conclusion. The local official said that they just wanted to let it lie; they saw it this way now, and that was that. He got no details about why he was considered to be . . .

Mr. Bosley: Was he a hobbyist?

[Traduction]

M. Bosley: Comment allez-vous faire votre déclaration cette année?

Mme Gallagher-Shuebrook: Voilà la question, nous ne savons pas comment la faire cette année. Croyez-moi, nous nous demandons tous si nous n'allons pas être la prochaine cible—allons-nous aussi recevoir nos petites lettres?

Mme Mary Armstrong (coordonnatrice nationale, Alliance du cinéma indépendant): En réalité, les comptables et les avocats de droit fiscal ne savent pas non plus comment nous devons faire nos déclarations.

Mme Siegel: Ils ne savent pas vraiment. J'ai consulté mon comptable la semaine dernière et il doit appeler mon avocat. Il ne sait pas quoi faire, il ne sait pas s'il doit faire les choses comme il les a toujours faites ou si nous allons éprouver les mêmes difficultés.

M. Bosley: Et c'est la même chose maintenant chez tous les artistes, n'est-ce pas?

Mme Siegel: Tout à fait!

M. Bosley: Personne ne sait vraiment quoi faire.

Mme Siegel: Personne ne le sait.

Mme Gallagher-Shuebrook: C'est bien cela, personne ne le sait.

M. Siegel: Pourtant, ce sont des comptables agréés, qui travaillent dans ce domaine depuis des années—et aussi des avocats—et nous disent que c'est au petit bonheur la chance, que nous prenons un risque, nous ne savons pas ce qui va se produire.

M. Bosley: Quelqu'un a-t-il demandé à Revenu Canada ce qu'il était sensé faire? Avez-vous essayé d'obtenir une réponse? Que répondent-ils?

Mme Gallagher-Shuebrook: Je vais répondre à cette question. Je n'ai pas moi-même fait l'objet d'une réévaluation jusqu'à maintenant. Je devrais dire que j'aimerais bien voir mon nom rayé du dossier.

La raison en est qu'un très bon ami de Halifax a fait l'objet d'une réévaluation durant l'année qui vient de s'écouler et a été réévalué pour une somme de 6,000\$. Il verse 100\$ par mois pour son studio, et il vit dans ce studio. Je dirais qu'il a tout juste les moyens de subsister, il n'a pas des centaines de dollars d'avance, certainement pas des milliers. Les procédures entraînées pendant des mois, les autorités locales de Revenu Canada lui ont d'abord dit qu'il n'était pas un artiste—vous connaissez la situation, je n'ai pas à vous la décrire—mais après cinq mois ils sont revenus sur leur décision, et mon ami ne leur doit plus d'argent, tout était comme au départ. Par conséquent, mon ami leur a demandé pourquoi ils avaient renversé leur décision, quelles étaient leurs raisons pour en venir à cette conclusion. Le haut fonctionnaire local lui a répondu qu'on voulait simplement laisser les choses telles qu'elles étaient, on voyait les choses de cette façon, c'est tout. On ne lui a donné aucun détail . . .

M. Bosley: Est-ce qu'il était amateur?

[Text]

Mrs. Gallagher-Shuebrook: He was a hobbyist to begin with. He was given no criteria at all in the ultimate session. I suggested to him that he go back and maybe invoice Revenue Canada for the amount of time and money he missed over those months of harassment. Of course, it was quite facetiously said because that would get him nowhere.

But the Revenue Canada officials he had to deal with in Halifax did not know what to advise him for the coming year. They just said they were looking at it at this point because he sold a work at a certain point in the course of those five months and they were able to say that he had an expectation of a profit. They said they would use that as the reason. But that is just not good enough; that does not give anybody anything to go on. It does not make sense according to the other cases you read about either. You see, the really big insecurity for us is that no one is taking responsibility.

• 1125

Ultimately, the responsibility falls on us either to come up with the money or not. We do not know whether we should or not. You know, it is all too vague, it is too bewildering and it has got to get cleared up quickly as you know because of this being April and time to file again.

Mr. Bosley: So what is the most urgent problem?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Identity under the law.

Mr. Bosley: Identity.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes.

Mr. Bosley: Is it or is it—let us assume there are two kinds of conversations. One about amendments to the Income Tax Act and the other is interpretations of existing rules. Which is the most urgent right now?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Well obviously . . .

Mr. Bosley: The most urgent right now. A clear interpretation of your status is it not?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Right, well that . . .

Mr. Bosley: Under the existing . . .

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes. Interpretation is the most immediate thing we can deal with. I mean, obviously we would have to wait along time for legislative changes, but we keep warning our membership that they must not sit back and relax when individual reassessments are reversed in favour of the artist again or whatever; I mean, that might be individual relief, but it has nothing to do with the whole picture. So yes, we could insist on immediate re-interpretation you know; let us go back to the old way that was accepted and everyone understood on both sides of the fence, but the insecurity remains and the next regime in that department can come in and reverse it again, so what good does that do anyone in the long haul?

[Translation]

Mme Gallagher-Shuebrook: Il l'était au départ. On ne lui a fait part d'aucun critère lors de la dernière rencontre. Je lui ai suggéré de retourner à Revenu Canada et de leur présenter une facture pour le temps qu'il avait perdu et aussi l'argent pendant ces mois de harcèlement. Je le disais évidemment en plaisantant, car cela ne lui aurait rien donné.

Cependant, les hauts fonctionnaires de Revenu Canada à Halifax ne savaient pas quoi lui conseiller pour l'année à venir. Ils ont dit simplement qu'ils étudieraient la question à ce moment-là, étant donné que cet artiste a vendu une oeuvre au cours de ces cinq mois et que les fonctionnaires pouvaient déclarer qu'il avait un espoir raisonnable de profit. Ces derniers ont déclaré qu'ils se serviraient de cela comme raison. Ce n'est pas suffisant, toutefois, on ne peut pas s'appuyer là-dessus. Cela n'a aucun sens à la lumière des autres cas dont vous avez pris également connaissance. Vous voyez, ce qui fait qu'on manque totalement de sécurité c'est que personne n'assume de responsabilités.

Donc, en dernière analyse, c'est à nous de payer. Or, nous ne savons pas ce que nous devons faire. Les dispositions de la loi sont trop vagues et trop mystérieuses, et il faut qu'elles soient éclaircies le plus vite possible car nous sommes déjà au mois d'avril, et c'est le moment de faire sa déclaration d'impôt.

M. Bosley: Pour vous, quel est le problème le plus urgent?

Mme Gallagher-Shuebrook: Que la loi nous confère une identité bien précise.

M. Bosley: Donc, c'est un problème d'identité.

Mme Gallagher-Shuebrook: Oui.

M. Bosley: On envisage actuellement deux processus, l'un consistant à modifier la Loi de l'impôt sur le revenu, et l'autre à modifier l'interprétation des règlements actuels. Lequel des deux vous paraît le plus urgent?

Mme Gallagher-Shuebrook: Évidemment . . .

M. Bosley: Pour le moment, j'entends. Je suppose que, plusieurs gens, c'est d'avoir une interprétation précise de votre statut, n'est-ce pas?

Mme Gallagher-Shuebrook: En effet . . .

M. Bosley: En vertu des règlements actuels . . .

Mme Gallagher-Shuebrook: En effet, c'est l'interprétation de ces règlements actuels qui est la mesure la plus urgente. Je comprends bien qu'il nous faudra attendre longtemps avant d'obtenir des modifications de la loi, mais nous demandons constamment à nos membres de ne pas renoncer à leur lutte simplement parce que des réévaluations individuelles ont fait l'objet de nouvelles décisions en faveur de l'artiste; je veux dire par là que, même si ces réévaluations peuvent apporter un certain soulagement à la personne concernée, l'ensemble de notre profession n'en est pas pour autant à l'abri. C'est pour cela que nous insistons sur une réinterprétation immédiate de ces règlements, pour en revenir, en fait, à l'ancienne interprétation, qui était acceptée et comprise de tout le monde. Certes, même avec une nouvelle interprétation acceptable, tout ne sera

[Texte]

Mr. Bosley: How many people are still being reassessed?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Well, the most recent letter that I am aware of came in January. It was right after Christmas and it was after—that was one of the people who got reassessed after the letter that he sent in protest. I think Lois some of...

Mrs. Siegel: I get calls every week from people asking for advice. The latest one who called me was Glen Divell. He was nominated for one of the best art directions at the Genie Awards and he called me just before the awards and said that they had just come in and started looking at his books and he did not know what he was going to do or what he should do.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: So that would be March.

Mrs. Siegel: But I get calls constantly from people, even photographers or people who are teaching the arts who are in Montreal, and it is just constantly still going on.

Mr. Bosley: Let me ask you—I make an assumption, you can tell me I am wrong—that the only thing, that the best thing that can give stability at the moment is a moratorium pending the outcome of this committee. My question if that is true, is: What do you think we are doing to creative endeavour at the moment? Everywhere we have been on the other hearings with regard to the other matters, we have heard about people who are spending far too many hours in terror or in trying to worry about their tax matters and away from their creative art. Is that generally true?

Mrs. Siegel: That definitely happens. It is a total, it is an undercurrent to your daily life. You are just wondering are you going to be allowed to legally go on in this country because if you owe somebody thousands of dollars, how are you going to be allowed to buy your food the next day? Some of these cases involve families. There is one I know of in P.E.I. in which both parents are working artists and they have been reassessed as hobbyists; this happened before the big publicity started on it and they have children and, you know, it has thrown the whole family into chaos in that situation. There they have had their money just taken away, their bank accounts seized and every bit of money that they are making in their jobs goes to Revenue Canada.

Mr. Bosley: Mr. Chairman, if I may, just a couple of more questions. What is your other job?

Mrs. Siegel: Mine? I have quite a few different jobs. I am teaching seven courses right now at different areas of the city in different levels. I write and I do photography.

Mr. Bosley: And what do you spend on your film making?

Mrs. Siegel: My film making? My feature took me five years. I put about \$18,000 in that.

[Traduction]

pas réglé définitivement pour autant, étant donné qu'un prochain gouvernement, ou un prochain sous-ministre, peut fort bien tout remettre en question et reposer le problème.

M. Bosley: Combien de personnes sont-elles encore en cours de réévaluation?

Mme Gallagher-Shuebrook: La dernière lettre que j'ai reçue m'est parvenu en janvier dernier, juste après Noël. Il s'agissait d'une personne, parmi d'autres, dont la réévaluation a été provoquée par sa lettre de protestation. Je suppose que Lois pourrait...

Mme Siegel: Chaque semaine, plusieurs personnes m'appellent pour me demander des conseils. Tout récemment, c'est Glen Divell qui m'a appelée, juste avant la remise des prix Génie et son nom avait été proposé pour le prix du meilleur metteur en scène. Or, les représentants du fisc venaient de commencer à examiner ces livres et il ne savait pas quoi faire.

Mme Gallagher-Shuebrook: C'était donc en mars.

Mme Siegel: Je reçois constamment des appels, même de photographes ou d'autres personnes qui enseignent des disciplines artistiques à Montréal; cela continue toujours.

M. Bosley: Ne pensez-vous pas que la meilleure chose qu'on puisse faire, pour le moment, afin de stabiliser un peu cette situation, serait d'instaurer un moratoire en attendant les recommandations de notre comité? Si tout ce que vous nous dites est vrai, je me demande alors quels effets cela va avoir sur la création artistique au Canada. Partout, nous entendons dire, notamment dans le cadre des autres audiences que nous tenons, que les gens vivent pendant des jours dans la terreur, ne sachant pas comment régler leurs problèmes fiscaux, et en attendant, ils ne peuvent pas se livrer à la création artistique. Est-ce vrai?

Mme Siegel: Tout à fait. On ne peut pas s'empêcher de penser à tous ces problèmes, et de se demander si l'on sera autorisé à poursuivre légalement ces activités créatives car, lorsqu'on doit plusieurs milliers de dollars, comment peut-on acheter la nourriture indispensable? Dans certains cas, les personnes qui ont été réévaluées avaient charge de famille. À l'Île-du-Prince-Édouard, notamment, je sais que les deux conjoints étaient artistes et qu'ils ont été réévalués au titre d'amateur, et cela, bien avant qu'on en parle dans la presse; or, ce couple a des enfants et, croyez-moi, toute cette affaire a bouleversé complètement la vie de famille. Revenu Canada a saisi leur argent, leur compte bancaire et tout ce qu'ils avaient.

M. Bosley: Monsieur le président, j'aimerais poser encore quelques questions. Occupez-vous un autre emploi?

Mme Siegel: Moi? J'en ai plusieurs autres. Je donne actuellement sept cours dans différents établissements scolaires de la ville, à des niveaux différents. De plus, je suis écrivain et photographe.

M. Bosley: Combien de temps et d'argent consacrez-vous à vos activités cinématographiques?

Mme Siegel: Mon long métrage m'a pris cinq ans, et j'ai dû y consacrer environ 18,000\$.

[Text]

Mr. Bosley: Of your own money.

Mrs. Siegel: Of my own. And that is just one film; I am working on between four and six films at any particular time.

Mr. Bosley: Give me an idea of how much time that has taken you.

Mrs. Siegel: I work a good 18 hours a day just on everything. I mean, I am teaching during the day, I do my editing at nights and weekends. I am just going round the clock on everything. Everything is somewhat related. Yesterday I was teaching from 2:30 p.m. to about 10:30 p.m. at night. Just depending on what happens. The day before, on Sunday, I was showing rushes to Johnny Winter—he is an old rock star from the sixties—because I had filmed him.

• 1130

It constantly goes on. I do not really take too many breaks in between.

Mr. Bosley: If one assumed the UNESCO definition—you do not know what I am referring to. The definition that is in the Canada Council brief is a take-up from the UNESCO hearings. One of the ironies in this is that Canada is co-author of the definition of what is a professional artist. It is ironic that we are now not in a position to know who a professional artist is, but that is all right.

I suspect there will be some concerns from Revenue about the application even of a definition in the guise of the reasonable-expectation-of-profit rule application on top of... And the way that that gets interpreted, where there are other sections in the Act that deal with those things, notably in the application of that test to farmers... This is serious. I do not think this as funny at all. They get into questions like this: How many hours do you spend on your farm; how many hours do you spend at your activity? They are trying to determine whether you are seriously trying to be a productive farmer.

I guess one of the questions to ask you is this: Those who believe that somebody will try to take "advantage" by somehow claiming an expense simply as tax write-off, is it possible to allay that fear with some test of—beyond, if you like, the professionalness of folks, which tends to get identified by peer-group definition through peer-group agreement... time and energies and intent devoted to the endeavour?

Mrs. Siegel: One of the ironic parts of that is that I have been having to prove reasonable expectation of profit, but I am making films because I absolutely believe in what I am doing, and that is something that has completely sort of thrown me off, even though maybe...

Mr. Bosley: And therefore a timeframe on that does not help you at all, does it?

Mrs. Siegel: A timeframe does not work with the kind of work that I am doing because the feature film took five years. Somebody in the regular film industry, commercial industry, is

[Translation]

M. Bosley: De votre propre poche.

Mme Siegel: Bien sûr, et cela ne vaut que pour un film; je suis toujours en train d'en préparer quatre à six en même temps.

M. Bosley: En règle générale, combien de temps cela vous prend-il?

Mme Siegel: Je consacre 18 bonnes heures par jour à toutes ces activités. J'enseigne le jour et j'écris le soir et les week-end. Je travaille donc constamment. Toutes mes activités sont plus ou moins reliées. Hier, j'ai enseigné de 14h30 à environ 22h30, pour vous donner une idée. Tout dépend de ce qu'il y a à faire. La veille, dimanche, j'avais passé de vieilles épreuves cinématographiques à Johnny Winter, un chanteur rock des années 1960.

Il y a toujours quelque chose à faire. En fait, je n'ai pas beaucoup de loisirs.

M. Bosley: Parlons un peu de la définition de l'UNESCO, dont s'inspire celle du Conseil des arts. Justement, il est curieux de constater que le Canada est l'un des auteurs de cette définition d'artistes professionnels. Or, aujourd'hui, nous ne sommes même pas capables de savoir ce qu'est un artiste professionnel.

Je suppose que les agents du FISC auront du mal à remplacer par une définition le critère de «l'espoir raisonnable de profits»... La question sera également de savoir comment cette définition sera interprétée, car d'autres dispositions de la loi portent là-dessus, notamment le test appliqué aux agriculteurs... Je suis sérieux. Je ne plaisante pas du tout. Avec ce test, les représentants du FISC demandent aux agriculteurs: combien d'heures passez-vous dans votre exploitation agricole? Combien d'heures consacrez-vous à votre activité? Toutes ces questions servent à déterminer si vous essayez sérieusement de devenir un agriculteur productif.

Par ailleurs, et je me fais sans doute l'avocat du diable, certains vont se dire que les artistes essaient d'obtenir des «avantages» en réclamant des déductions simplement pour payer moins d'impôt... Pourrait-on invalider ce genre de critiques en imposant un test quelconque, qui servirait à justifier le caractère professionnel des artistes en fonction du temps, de l'énergie et de l'intention réelle qu'ils consacrent à leurs activités créatrices?

Mme Siegel: Justement, ce qui est ironique, c'est que je sois obligée de prouver que j'ai un espoir raisonnable de profits; or, si je fais des films, c'est parce que je crois sincèrement à ce que je fais, et cela m'a absolument renversée, même si...

M. Bosley: Donc, un critère tenant compte du nombre d'heures consacrées à telle ou telle activité ne vous conviendrait pas?

Mme Siegel: Non, pas pour le genre d'activités que j'ai, étant donné que mon long métrage m'a pris cinq ans. Un cinéaste commercial va vous pondre un film aussi vite qu'il

[Texte]

whipping them out as fast as they can, but I cannot, because I am doing other things at the same time.

So it becomes very difficult to give exact definitions for some of these things.

Mr. Bosley: But it is presumably possible to at least come up—well, I happen to believe in the UNESCO definition—but presumably that relates to your comments about peer group.

Mrs. Siegel: I belong to certain associations.

Mr. Bosley: What makes the most sense? Does it make sense that we write a definition of those who qualify and then check whether people fit through peer-group status? Or should we not write a definition and just simply deal with peer groups? I think it will be easier in some ways if it is a written definition against which there is a test.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: There has to be something in writing for sure. The definition should be a written one, written into the Act, and as we suggested in our brief, if there is any question for Revenue Canada officials about whether or not a person qualifies under that written definition, then that is when they turn to the peer-group jury system. They turn to the professional organizations and say: Is this person a professional or not?

One of the points I would like to make about this aspect of it is that particularly in the case of film-makers, your professional trappings are very concrete and very easy to identify in a broad sense. You know what hardware we need; you know what raw materials we need; you can see very clearly what the working patterns are—what are legitimate and not legitimate expenses to a very great extent. There might be some grey areas that would be contestable, such as what influences your actual creativity. There are the intangible things such as travelling, which artists declare as a business expense and of course it is now allowable.

But we really feel very strongly that it is possible to put in very clear, verbal terms what makes a person an artist in a professional and financial sense. That does not give us a great deal of trouble and maybe further consultation would help everyone who is having trouble with that—I do not know. The UNESCO definition is really quite satisfactory to us because it does get down to that ultimate thing of peer-group evaluation that we feel very protected by. We have a community in this country that is easily identifiable, and verified and authoritative. We do not have to be confused about that.

• 1135

One of the things I really want to make sure of is that there is something in writing, and there is the peer group consultation system, because otherwise we are leaving once again, as I said before, these decisions in the hands of people who do not have the expertise to make those decisions.

[Traduction]

peut, mais moi, je ne le peux pas, car j'ai d'autres activités à poursuivre parallèlement.

Il m'est donc très difficile de vous donner une définition exacte de tout cela.

M. Bosley: Il devrait quand même être possible d'en arriver au moins... En fait, la définition de l'UNESCO me plaît assez, et je suppose qu'elle correspond à ce que vous avez dit au sujet d'un groupe de pairs.

Mme Siegel: J'appartiens à plusieurs associations.

M. Bosley: Quelle serait la méthode la plus logique? Devrions-nous arrêter une définition de ceux qui sont admissibles et ensuite, vérifier si les gens répondent bien à cette définition en faisant appel à un groupe de pairs? Je pense qu'il serait plus facile d'avoir une définition par écrit, qui serait assortie d'un test.

Mme Gallagher-Shuebrook: Il est évident que nous avons besoin de quelque chose d'écrit. La définition devrait donc être établie par écrit et intégrée à la loi, comme nous le proposons dans notre mémoire, et si les représentants du FISC ne sont pas convaincus que telle ou telle personne répond à cette définition, ils peuvent alors recourir à un groupe de pairs. Ils pourront ainsi s'adresser à des organisations professionnelles pour leur demander si la personne en question est vraiment un artiste de profession.

J'aimerais dire à ce sujet, et cela concerne surtout les cinéastes, qu'il est très facile de repérer ceux qui veulent abuser de la loi. En effet, vous savez de quel matériel nous avons besoin, vous savez parfaitement comment nous travaillons et, par conséquent, vous pouvez en déduire, avec une certaine précision, quelles dépenses sont légitimes et lesquelles ne le sont pas. Certes, il y a peut-être quelques zones grises qui pourront être contestables, par exemple ce qui peut influencer votre créativité. Il y a également des aspects intangibles comme certains déplacements pour lesquels l'artiste va vouloir déduire des frais alors que ce n'est pas légitime.

Nous sommes cependant convaincus qu'il est possible d'établir une définition parfaitement claire de ce qu'est un artiste sur le plan professionnel et sur le plan financier. Cela ne nous pose guère de difficultés et, si certains en ont, il faudra peut-être prévoir d'autres consultations pour les surmonter. La définition de l'UNESCO nous satisfait tout à fait car elle prévoit, en dernier recours, une évaluation par un groupe de pairs, ce qui est pour nous une protection considérable. Au Canada, j'estime que le milieu des artistes est facilement identifiable et vérifiable. Il est inutile d'anticiper des risques de confusion.

Je veux donc m'assurer, entre autres, que nous aurons une définition par écrit, et que son mécanisme d'application prévoira un système de recours à des groupes de pairs car, sinon, nous nous retrouverons dans la même situation, à savoir que les décisions seront prises par des personnes qui n'ont aucune connaissance en la matière.

[Text]

For example, as Lois was saying earlier, when she was describing her working situation, she has to make her films during nights and weekends. John Robertson, Director General of Compliance, for Revenue Canada, gave us his point of view. He said, about Lois and people like us: You do not do films in the evening; it is not a pastime. You get into it and devote your time to it. When you get serious about it, you do not have time to work full time at something else. Now, that is a judgment of an official of Revenue Canada, and again he is totally off the track about how you are actually able to make films in this country. That gets into a whole other thing about other parts of government who have sold our distribution system down the river so we cannot have the markets that might make us profitable in the end. It is a real can of worms.

Mr. Bosley: One last question. Whatever the rules are—whether it is a new Act or reinterpretations, or whatever—does it make sense to you that there should be some group of people in Revenue Canada who work exclusively on this question—the training question? There is a real comprehension problem among people who do business audits one day, farm reassessments the next day, and then do artists' tax returns the next day.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I have something to say about it, but you probably do, too.

Mrs. Armstrong: The answer is two-fold. One: yes, people should be trained and should be informed about the situation of artists, and in our case, specifically, as filmmakers. They should also be encouraged to... in fact, structured into the assessment of artists by Revenue Canada could be their consultations with arts councils and artist associations, who are clearly better informed about the situation of artists in this country.

What I was going to say in response to your question about allaying fears, perhaps Revenue Canada's fears, on page 8 of this brief we use the example of the Irish situation, and I think it is a good model in both these questions. They have set up a system of consultation with the Irish arts council. Also, they have 15 years of experience. They are very pleased with the results.

Mr. Bosley: And there is an appeal system against a rejection.

The Chairman: Thank you, Mr. Bosley. A good line of questioning. May I say that Mr. Robertson will be here in a short while to discuss Revenue Canada's behaviour, so perhaps we can ask him about that particular quote.

Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman. Much of the ground which, of course, I have been interested in, and the committee as a whole, has already been covered in the previous

[Translation]

Par exemple, Lois vous disait justement tout à l'heure, au sujet de son rythme de travail, qu'elle devait faire ses films le soir et les week-ends. John Robertson, le directeur général de la vérification, au ministère du Revenu, nous a dit ce qu'il pensait des gens comme Lois et nous: vous ne faites pas de films le soir, ce n'est pas un passe-temps. Il faut y consacrer tout votre temps et, si vous le faites vraiment sérieusement, vous n'avez pas le temps d'avoir un autre emploi à plein temps. Voilà ce que pense un fonctionnaire du ministère du Revenu, et cela prouve qu'il est complètement à côté de la plaque pour ce qui est de l'activité cinématographique au Canada. Et cela nous ramène à d'autres décisions qui ont été prises, il y a plusieurs années, par d'autres responsables du gouvernement, qui ont complètement anéanti notre système de distribution, de sorte que nous n'avons plus les marchés qui nous permettraient de réaliser quelques profits. C'est un véritable cercle vicieux.

M. Bosley: J'aimerais vous poser une dernière question. Quelle que soit la méthode choisie, c'est-à-dire la présentation d'une nouvelle loi ou la réinterprétation des dispositions actuelles, pensez-vous qu'un groupe spécial de fonctionnaires du revenu devraient se consacrer exclusivement à cette question? J'en reviens à une question de formation et de compétence. En effet, de nos jours, ces fonctionnaires vérifient un jour des comptes d'entreprises, le lendemain, des déclarations d'agriculteurs, et le jour suivant, des déclarations d'artistes.

Mme Gallagher-Shuebrook: J'ai quelque chose à dire là-dessus, mais vous aussi, sans doute.

Mme Armstrong: Ma réponse comporte deux éléments. D'une part, il est évident que les agents du fisc devraient être parfaitement informés de la situation des artistes, et des cinéastes en l'occurrence. Il faudrait également les encourager à procéder, dans le cadre de leur travail, à des consultations avec les différents conseils des arts et associations des artistes, lesquels sont évidemment beaucoup mieux informés sur la situation des artistes au Canada.

Vous parliez tout à l'heure de la nécessité d'invalider certaines critiques ou de dissiper certaines appréhensions, qu'auraient peut-être les agents du fisc; à la page 8 de notre mémoire, nous donnons l'exemple du système irlandais, et je pense que c'est un modèle que nous pourrions reprendre. Les Irlandais ont institué, il y a une quinzaine d'années, un système de consultation avec le Conseil des arts de ce pays. Ils sont très satisfaits des résultats.

M. Bosley: Et il y a une procédure d'appels, lorsque cela est nécessaire.

Le président: Merci, monsieur Bosley. Vos questions étaient fort intéressantes. Je vous rappelle toutefois que M. Robertson va comparaître devant notre Comité d'ici peu pour discuter de l'attitude du ministère du Revenu, et vous pourrez peut-être lui demander des explications au sujet des paroles que vous lui avez prêtées tout à l'heure.

Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président. La plupart des sujets que je voulais aborder l'ont déjà été dans le cadre des questions qui ont été posées jusqu'à présent. Cependant,

[Texte]

questions. However, I wonder if you could explain, for the committee, just how your work is used. First of all, perhaps I can begin this way: Is your work self-generated, or is it under contract? Perhaps we can begin there; tell us how it is used, the people you represent.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Speaking for the group, then—and Lois you might want to take this up, too... I made it clear in the brief that we are not representing the contract producers of the country. They are obviously commercial in their intent from beginning to end. That is not to say that none of them makes films with any artistic merit. They might all be of great artistic merit, but the point is that the basic impulse for making the work is a different one. They are making the work for a client, or they have a creative proposal, and they go to somebody and try to sell the idea.

• 1140

Now, our membership also in some cases engages in that kind of film-making, but the kind of film-making we are interested in protecting for them is the film-making that comes out of their own particular interest. They are making the work to... well, whatever trite thing I can say about it because these things sound awfully glib. You are talking about people wanting to make a statement or you are talking about people wanting to reflect something and communicate that to someone else.

Yes, that is on their own and in that sense it is called personal. Even the Canada Council tends to categorize those things as personal films.

They are, nonetheless, things that require money to make. They have a commercial potential because somebody might want to buy that idea or that expression eventually. But that is not the key reason for the thing ever getting off the ground, and that is where the distinction occurs.

Also, a very, very basic tenet of the groups we represent is the fact of artistic autonomy and the fact that the film-maker has total control over how that thing is going to look and where it is going and on and on and nobody else has any control over that, no client.

Mr. Burghardt: So how is the completed work used? What do you do, just so that we have an idea? You have a creative idea as an independent film-maker; you go ahead and make up your story board; you produce the film. Then what do you do with it?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Then you eventually produce the thing, however long it takes you, and then you try to get it seen. You try to exhibit it.

Mrs. Armstrong: I think we are representing a broad, broad range of film-makers: people who are making films for educational markets, people who are making films we see in galleries, people who are making films they intend to distribute on television or in some cases... in the case of Lois's film, for example—in 35 mm or 16 mm theatrical release, so in the

[Traduction]

j'aimerais savoir comment vous travaillez, c'est-à-dire si vous travaillez sous contrat ou bien si vous en prenez vous-même l'initiative. En d'autres termes, quelle utilisation est faite des oeuvres que vous créez?

Mme Gallagher-Shuebrook: Lois aura peut-être quelque chose à vous dire là-dessus, mais permettez-moi de vous rappeler que notre mémoire indique clairement que nous ne représentons pas les cinéastes canadiens qui travaillent sous contrat, et dont les activités sont évidemment essentiellement commerciales, de A à Z. Cela ne veut pas dire qu'aucun des films qu'ils produisent n'a de mérites artistiques. Ils ont peut-être tous beaucoup de mérites sur le plan artistique, mais il n'en demeure pas moins que l'initiative principale de leur activité vient d'une autre personne, et non pas de leur propre initiative créatrice. Ils travaillent pour un client, ou bien ils cherchent un client à qui vendre une idée.

Certes, nos membres s'engagent parfois dans ce genre d'activité cinématographique, mais celles que nous voulons protéger doivent concerner des films créés à partir de leur propre initiative. Ils travaillent pour—je m'en voudrais de dire des banalités. Toutefois, je veux parler des cinéastes qui font un film parce qu'ils ont quelque chose à dire ou parce qu'ils veulent montrer et communiquer quelque chose.

Leur oeuvre provient donc de leur propre initiative, et c'est dans ce sens qu'on la dit personnelle. Même le Conseil des arts a tendance à qualifier ces films de films d'auteur.

Néanmoins, ces films nécessitent eux aussi de l'argent. Ils peuvent avoir un potentiel commercial, puisqu'il se peut que quelqu'un veuille acheter l'idée ou l'expression qu'ils reflètent. Toutefois, ce n'est pas le motif principal qui conduit à la réalisation de l'oeuvre, et c'est à ce niveau-là qu'il appartient de faire la distinction.

Il y a également un autre aspect fondamental auquel nos membres tiennent particulièrement, et c'est l'autonomie artistique dont ils jouissent. Ainsi, nos membres contrôlent entièrement l'évolution et la réalisation finales de leur oeuvre, et personne d'autre, puisqu'il n'y a pas de client.

M. Burghardt: Quelle utilisation est faite de l'oeuvre une fois terminée? Qu'en faites-vous? Supposons qu'un cinéaste indépendant ait une idée créatrice; il prépare son scénario et réalise son film. Ensuite, qu'en fait-il?

Mme Gallagher-Shuebrook: Une fois le film réalisé, même si ça vous a pris très très longtemps, vous essayez de le montrer et de le présenter.

Mme Armstrong: Nous représentons un vaste éventail de cinéastes, et je m'explique. Certains font des films éducatifs, d'autres des films qui seront passés dans les galeries ou musées, d'autres enfin des films qu'ils ont l'intention de distribuer à la télévision et parfois, comme c'est le cas du film de Lois, à des circuits commerciaux qui peuvent présenter des films en 35

[Text]

commercial cinemas. Individual film-makers will choose to make a film for a particular market or not for any market at all because the independent sector covers just that broad range of film-makers.

Mr. Burghardt: Did you want to comment on this?

Mrs. Siegel: It is the same kind of thing. It depends on the film. If you are doing a documentary, it is more for an educational market; if it is an entertaining film, then you can maybe go for a broader television or theatres. It just depends on the film.

Mr. Burghardt: Am I correct in understanding that most of your members would do other forms of work? One of the witnesses has said that you teach and this type of thing. Would this be pretty well a general policy of the people you represent?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: It is not a policy, but it is an economic reality. Yes, it has to be because very few people find enough work in film-making to eventually get a living wage out of it. As I said in the brief too, any bit of money you make above your basic living expenses usually goes into the next film because films are so expensive to make that they just eat up your money.

Mr. Burghardt: This gets into the question, and perhaps it was addressed briefly earlier, of the difference between the expectation of profit and the expectation of revenue. Would you like to see the people you represent be based on expectation of revenue and be allowed to charge your expenses against your total revenue whether your revenue comes from teaching, writing, film-making or whatever?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes. In other words, it is whether or not you are employable in the world and whether you are going to earn a wage somewhere and make your work as well. It is all a total package, and it makes a great deal of sense to look at it in those terms.

Mr. Burghardt: In the matter of reassessment, I believe you said in your opening statement . . . at least you used the date of 1980 perhaps. Is that the first time you people have felt the so-called pressure from Revenue Canada?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes, and I have a personal theory about why so few film-makers have been actually brought into this latest campaign of reassessments. I have to look at it as a campaign. We can look back and see targeted employment groups and see who has received these reassessment notices, and actually very few of our members have been hit as film makers. The ones who are involved with us have usually been hit because they are getting it from a university teaching position—from that category of employment under the Act.

[Translation]

mm ou en 16 mm. Lorsqu'il fait un film, un cinéaste vise un marché particulier, à moins qu'il n'en vise aucun, et c'est pour cela qu'on peut dire que le secteur des cinéastes indépendants regroupe un vaste éventail de cinéastes.

M. Burghardt: Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

Mme Siegel: À peu près la même chose. Tout dépend du film. Si vous faites un documentaire, vous vous adressez davantage au marché éducatif; s'il s'agit d'un film à spectacle, vous vous adressez alors plutôt à la télévision ou aux salles de cinéma. Tout dépend du film.

M. Burghardt: Ai-je bien compris que la plupart de vos membres ont d'autres activités? L'un des témoins a dit qu'elle enseignait, entre autres. En est-il de même pour la majorité de ceux que vous représentez?

Mme Gallagher-Shuebrook: Ce n'est pas par choix, mais par nécessité économique. En effet, très peu de nos membres ont une activité cinématographique suffisamment importante pour en vivre. Comme je l'indique dans le mémoire, une fois vos besoins essentiels couverts, tout argent supplémentaire est consacré au film suivant, car vous savez aussi bien que moi que la production cinématographique est une activité très onéreuse.

M. Burghardt: Cela m'amène à vous parler, si ça n'a déjà été fait, de la distinction qu'il faut faire entre l'espoir raisonnable de profit et l'espoir raisonnable de revenu. Seriez-vous d'accord pour que vos membres soient assujettis à un critère «d'espoir raisonnable de revenu», et soient ainsi autorisés à déduire leurs dépenses de leur revenu total, que ce revenu provienne de l'enseignement, de la publication de livres, de la production cinématographique, etc.?

Mme Gallagher-Shuebrook: Oui. En d'autres termes, il s'agit de savoir si vous pouvez exercer un emploi ailleurs et poursuivre en même temps vos activités artistiques. Cela ne fait qu'un tout, et votre proposition me paraît tout à fait logique.

M. Burghardt: Au sujet des réévaluations, vous avez dit au début—en tout cas, vous avez parlé de 1980. Est-ce à partir de cette date que le ministère du Revenu a commencé à exercer des pressions, si l'on peut dire, sur certains de vos membres?

Mme Gallagher-Shuebrook: Oui, et j'ai ma propre théorie sur les raisons pour lesquelles si peu de cinéastes ont été touchés par la dernière campagne de réévaluation. Pour moi, c'est une véritable campagne. Avec un peu de recul, on se rend compte que ces avis de réévaluation ont touché particulièrement certains groupes et, en fait, très peu de nos membres ont été touchés en tant que cinéastes. Ceux qui l'ont été, c'est parce qu'ils occupaient un poste d'enseignant à l'université, et on les a réévalués en fonction des dispositions législatives à cette catégorie d'emploi.

• 1145

I suspect it is because in 1980 we raised hell about this. When this started to happen in a quiet way in the industry in Toronto, our professional associations and unions notified us all across the country and said look at what is going on here; look what Revenue Canada is doing: they are turning around,

Je suppose que c'est parce que, en 1980, nous en avons fait tout un foin. Lorsque toutes ces réévaluations ont commencé, bien tranquillement à Toronto, nos associations professionnelles et nos syndicats ont alerté tous leurs membres au Canada pour les prévenir de ce que le ministère du Revenu était en

[Texte]

reassessing the situation so we do not know what to call ourselves any more; let us tell them how we feel about it. We had a very successful petition campaign, and I would suspect that is why in the recent movements they have made against other types of visual artists and professionals, such as university teachers, it is probably because they know we are already informed and we are going to fight about it.

Mr. Burghardt: Before 1980, how would you—perhaps you can give your own personal experience—classify yourself as to means of employment when it came to filing your income tax returns?

Mr. Gallagher-Shuebrook: I would have to turn that one over to Lois.

Mrs. Siegel: I always listed the same things: teacher, film maker, writer, photographer. I always filed in the same way, through a professional accountant. I did not make any drastic changes.

Mr. Burghardt: You did not zero in on one aspect of your work endeavours.

Mrs. Siegel: No. I made more money from teaching because I worked more than full time teaching. But I did not change anything. We always filed in the same way. I have lived in Montreal since 1971. I was filing in the province since 1972 and never altered anything that I did. I was working through a professional accountant, who did not change anything. It was just this past year that all of a sudden I started getting these assessments in the mail.

Mr. Burghardt: But when you list several categories of employment... You are self-employed—would you, first of all, consider yourself self-employed? Or, for example, in your teaching experience, are you under contract there?

Mrs. Siegel: Oh, yes, I teach full-time at John Abbott College, so I am under contract there. I am teaching at Concordia University. I have a contract there. But it is full time at John Abbott. That is the only completely full-time job. The other schools are all either listed as honorarium or as part-time. Then I would list free lance as photographer, writer, film maker. And it was always the same way. I did not alter anything.

I am getting paid from different sources. Also, I work as a free lance at the National Film Board. That would always come through on contract. I have many different sources. That is why I went to an accountant. I thought through an accountant I would be doing it in the right way; because I am not a tax person. I figured I would try to go as professionally as possible. My accountant was as surprised as I was when I received the assessments.

Mr. Burghardt: Has this reassessment come from any particular—or certain taxation offices, or has it been widespread right across the country?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: It is across.

[Traduction]

train de faire. Les réévaluations avaient commencé et nous ne savions plus à quel saint nous vouer, nous ne savions plus quel était notre statut, etc. Nous avons organisé une pétition qui a eu beaucoup de succès, et je crois que s'ils se sont attaqués récemment à d'autres catégories d'artistes et de professionnels, comme les professeurs d'université, c'est parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent plus s'attaquer à nous parce que nous savons comment nous défendre.

M. Burghardt: Avant 1980, comment déclariez-vous vos différents emplois sur votre déclaration d'impôt?

Mme Gallagher-Shuebrook: Je vais demander à Lois de vous répondre.

Mme Siegel: J'ai toujours déclaré les mêmes activités: professeur, cinéaste, écrivain et photographe. J'ai donc toujours fait ma déclaration de la même façon, en passant par un comptable. Il n'y a jamais eu de changements importants.

M. Burghardt: Vous ne mettiez donc pas l'accent sur l'une de vos activités.

Mme Siegel: Non. Mon métier de professeur était plus rémunérateur parce que j'enseignais plus qu'à plein temps. Je n'ai donc rien changé. J'ai toujours rempli ma déclaration d'impôt de la même façon. J'habite à Montréal depuis 1971 et, depuis que j'ai commencé à faire des déclarations d'impôt en 1972, je n'ai jamais rien changé. Je suis toujours passée par un comptable, qui n'a jamais rien changé à la façon de remplir ma déclaration. C'est seulement l'année dernière que, tout d'un coup, j'ai commencé à recevoir ces avis de réévaluation.

M. Burghardt: Vous exercez plusieurs emplois... Vous êtes un travailleur indépendant... Vous considérez-vous comme tel? Par exemple, dans vos activités d'enseignement, travaillez-vous sous contrat?

Mme Siegel: Bien sûr, j'enseigne à plein temps au collège John Abbott, sous contrat. J'enseigne également à l'université Concordia, sous contrat. Toutefois, le poste que j'occupe au collège John Abbott est un poste à plein temps. C'est le seul emploi à plein temps que j'exerce. Les autres écoles sont soit des écoles à temps partiel, soit des écoles honoraires. Ensuite, j'indique sur ma déclaration d'impôt que je travaille à la pige comme photographe, écrivain et cinéaste. C'est toujours ainsi que j'ai procédé, je n'ai jamais rien changé.

Je touche des revenus de sources différentes. J'oubliais, je travaille également à la pige pour l'Office national du film, mais c'est toujours sous contrat. J'ai donc plusieurs sources de revenu, et c'est la raison pour laquelle je me suis adressée à un comptable. Je pensais qu'ainsi, j'étais sûre de ne pas me tromper et de tout faire correctement, car je n'y connais pas grand-chose en fiscalité. Je voulais être aussi professionnelle que possible. Mon comptable a été aussi surpris que moi lorsque j'ai reçu ces réévaluations.

M. Burghardt: Ces réévaluations proviennent-elles de certains bureaux de l'impôt, ou bien s'agit-il d'un phénomène assez généralisé au Canada?

Mme Gallagher-Shuebrook: C'est général.

[Text]

Mrs. Armstrong: Across the board.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: We have had reports from Vancouver to St. John's. That is why it seems to have come down from the top. It is not some individual in some office in some little city.

Mrs. Armstrong: I guess we know of a few more instances, perhaps, in Montreal and Toronto. But that is because they are bigger film centres. They have more film makers.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: But we are in it with people all across, in every province, and it has been scattered all through.

Mr. Burghardt: I have a question about the jury system to which you referred. Do you see any problems arising in the selection of a jury panel, that you as an individual film maker would be judged by your peers? Would there be any problem here, if I could use the term, because of professional jealousy? Do you see any problems in this area arising from being judged a professional by your peers?

Mrs. Armstrong: No. That is in fact done now. For example, the Canada Council uses the peer jury system now. I think generally people are fairly satisfied with it, because it seems to be a fair way to assess work. It is a changing jury and I think that is important; it can be a jury that is selected or elected. I think we are fairly happy with that idea.

• 1150

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes, the rotational basis of it, I think, protects people from anything like that. It would be the luck of the draw; you would not necessarily be having any professional rivals on the jury. You are judging things that are, as I said earlier, quite concrete in most cases—are these legitimate expenses or not legitimate expenses in a professional sense?

Mrs. Armstrong: They are not aesthetic decisions, finally, whether a person's film is this or that, but if a person is spending \$20,000 a year making films, it is difficult to.

Mr. Burghardt: One final question, Mr. Chairman. Mr. Bosley referred to it earlier, I believe. Again, just for clarification of the record, you would like to see a special category for artists in the Income Tax Act. Do I understand that to be correct?

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Yes. We feel perfectly confident that we can be listed in there as farmers and fishermen and other specially named categories in the Act are there at present. We are not worried about that at all. As a matter of fact, we would feel protected by that.

It is pretty much on the same point—the earlier question about whether or not there should be a group of people within Revenue Canada who are specially assigned to deal with this area. Again, I would like to see a combination of our being

[Translation]

Mme Armstrong: C'est la même chose partout.

Mme Gallagher-Shuebrook: Des cas se sont produits de Vancouver jusqu'à Saint-Jean, Terre-Neuve. Cela montre bien que c'est une décision qui vient d'en haut. Ce n'est pas un petit fonctionnaire, dans un petit bureau local, qui en a pris la décision.

Mme Armstrong: Il y a eu peut-être plus de cas à Montréal et à Toronto, mais c'est sans doute parce que ce sont des centres cinématographiques plus importants. On y trouve davantage de cinéastes.

Mme Gallagher-Shuebrook: Mais c'est un phénomène qui touche tout le monde, dans toutes les provinces.

M. Burghardt: J'aimerais vous poser une question au sujet du système de jury dont vous avez parlé. La sélection des membres de ce jury risque-t-elle de poser des problèmes, car c'est par ceux de vos pairs qui auront été choisis que vous serez jugée, vous, en tant que cinéaste indépendant? Pensez-vous que cela risque de poser des problèmes, notamment de jalousie professionnelle? En d'autres termes, le fait que l'on demande à certains de vos pairs de déterminer si vous êtes vraiment un artiste professionnel risque-t-il de poser des problèmes?

Mme Armstrong: Non. En fait, cela se fait déjà. En effet, le Conseil des arts a déjà recours à des jurys composés de pairs. Les gens en sont généralement satisfaits, car c'est un système assez équitable. Le jury change, je pense que c'est important, ce peut être un jury choisi ou élu. Nous sommes assez satisfaits.

Mme Gallagher-Shuebrook: Oui, il y a roulement, et je crois que ça protège les gens. C'est une question de chance, on n'aurait pas nécessairement de rivaux professionnels comme membres du jury. On juge des choses qui sont, je le répète, tout à fait concrètes dans la plupart des cas—s'agit-il de dépenses légitimes ou non sur le plan professionnel.

Mme Armstrong: Finalement, il ne s'agit pas de décisions esthétiques, pour décider si le film d'une personne est de cette façon-ci ou d'une autre, mais si une personne dépense 20,000 dollars par année pour faire des films, ce n'est pas facile.

M. Burghardt: Je voudrais poser une dernière question, monsieur le président. M. Bosley y a fait allusion un peu plus tôt, je crois. De nouveau, je voudrais qu'on apporte des précisions aux fins du compte rendu, vous aimeriez qu'il y ait une catégorie spéciale pour les artistes de la Loi de l'impôt sur le revenu. Je vous ai bien compris, n'est-ce pas?

Mme Gallagher-Shuebrook: Oui. Nous croyons certainement que nous pourrions être inscrits dans la Loi de la même façon que les agriculteurs et les pêcheurs et d'autres catégories qui sont nommées dans la Loi présentement. Cela ne nous inquiète pas du tout. En réalité, nous nous sentirions protégés.

A peu près dans la même veine—on a soulevé plus tôt la question de savoir si oui ou non il devait y avoir au sein de Revenu Canada des gens qui soient spécialement nommés pour traiter de ce sujet. Là encore, j'aimerais à la fois que ça soit

[Texte]

written into the Act and in questionable cases have the peer jury consultation, but I cannot imagine why there could not be personnel who are employed by Revenue Canada with the expertise to make these judgments. Obviously, artists are required to pick up financial skills to survive in the business of making films. Not only do you have to have your aesthetic wits about you, you have to have your financial wits about you as well; why cannot the situation be reversed so that you have Revenue and Finance officials educated in the arts so they can make proper judgments about what is valuable and what is not.

Mr. Burghardt: You understand that if you do that, then you are going to have special categories right across the board. Do you think that would be a wise situation for Revenue Canada to . . .

Mrs. Gallagher-Shuebrook: It is just a hypothesis. I think I am having fun with this point. I am sorry. You have to forgive me.

Mr. Burghardt: Okay. Thanks very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Okay. Can I very briefly . . .

Mr. Bosley: I just have to share with Jack one small point. You have to have listened to an artist who has had a Revenue Canada official look at the paintings and say, I know why you cannot make a profit; it is dreadful art.

The Chairman: Where did that happen, Mr. Bosley?

Mr. Bosley: It happened with an artist in Vancouver.

The Chairman: Do you have . . .

Mr. Bosley: Yes, we have it. You have to understand that that is the problem.

The Chairman: Well, I would react only to one or two of your points. I think my main concern, and I think what Jack was getting after, is what is a reasonably quick road to some action here. I think it should be indicated to you, but you have given us food for thought in this insistence on putting things into the Income Tax Act. You realize, I hope, that is probably the slowest route. To do that would involve a recommendation from ourselves; that then goes for detailed and very critical examination in the bureaucracy. This is where Disney fell down because it did not get kicked out then back up to the political level.

Now, whatever recommendation we come up with, has to go through at least that route, but then beyond that, you get a fork in the road. A regulation at that stage can simply be issued in the form of an interpretation bulletin or in the form of changes to some other regulatory document. If we go for an Income Tax Act change, we then have to wait for a budget; we have to have parliamentary debate on that budget; an introduction of amendments to the Act and passage of all of that. Presuming there were no election on the horizon, if this were, for example, two years ago instead of now, then maybe we could get it through in two years.

[Traduction]

écrit dans la Loi et dans les cas douteux que les consultations aient lieu avec un jury composé de pairs, et je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas y avoir à Revenu Canada des employés qui aient la compétence pour prendre ces décisions. Il est évident que les artistes doivent acquérir des compétences financières pour survivre dans la production de films. Non seulement devez-vous avoir des qualités esthétiques, mais également des qualités financières, pourquoi la situation ne pourrait-elle pas être renversée pour que les hauts fonctionnaires de Revenu Canada et des Finances deviennent compétents en matière d'art pour pouvoir rendre des décisions appropriées sur ce qui est valable ou non.

M. Burghardt: Vous comprendrez que si on agit de cette façon, on aura des catégories spéciales pour tout. Croyez-vous que ce soit sage pour Revenu Canada de . . .

Mme Gallagher-Shuebrook: Ce n'est qu'une hypothèse. Je crois que je ne fais que m'amuser. Excusez-moi, il faut me pardonner.

M. Burghardt: Bien. Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Le président: Bien. Est-ce que je pourrais brièvement . . .

M. Bosley: Je voudrais partager avec Jack une toute petite remarque. Il faut avoir entendu un artiste qui a vu ses tableaux examinés par un représentant de Revenu Canada qui a dit: Je sais pourquoi vous ne faites pas de profits, votre art est épouvantable.

Le président: Où cela s'est-il produit, monsieur Bosley?

M. Bosley: C'est arrivé à un artiste de Vancouver.

Le président: Est-ce que vous avez . . .

M. Bosley: Oui, nous avons cela. Il faut comprendre que c'est ça le problème.

Le président: Je voudrais répondre à une ou deux questions. Je me préoccupe surtout, et c'est ce que cherchait Jack, je crois, d'une voie rapide et raisonnable, pour que des mesures soient prises. Il faut vous le dire, vous nous avez donné matière à réflexion, mais en insistant pour que ces choses soient mentionnées dans la Loi de l'impôt sur le revenu, vous vous rendez compte, j'espère, que c'est probablement la voie la plus lente. Ce faisant, nous devons présenter une recommandation, et elle fera l'objet d'un examen détaillé et très critique de la part de la bureaucratie. C'est là où a échoué le rapport Disney, car il n'est pas revenu au niveau politique.

Quelle que soit notre recommandation, elle doit au moins emprunter cette voie, mais plus loin il y a un embranchement. À ce moment-ci, un règlement ne peut être publié que sous forme de bulletin d'information ou de modifications à un document de réglementation quelconque. Si vous voulez qu'on modifie la Loi de l'impôt sur le revenu, il nous faudra attendre un budget, il nous faudra avoir un débat parlementaire au sujet de ce budget et présenter des modifications à la Loi et ensuite que tout soit adopté. En supposant qu'il n'y ait pas d'élections à l'horizon, si la chose avait été présentée il y a deux ans au lieu de maintenant, on aurait pu la faire adopter en deux ans.

[Text]

• 1155

There are Bills in front of Parliament that go back to the April budget of 1983. The process is a very secure one once you reach it, but very hard to get there. Let me give you an example, because even alleviating measures run into parliamentary games. When Mr. Bosley and his friends interrupted Parliament on the Committee of the Whole behaviour and defeated the government on a measure, the measure they defeated was an alleviating measure and it has not come back yet.

So taxpayers for a whole extra year will not have that kind of relief. If we are going to go the income tax route, I would think we might be better off if . . .

Mr. Bosley: That is your version.

The Chairman: If we are going to go the Income Tax Act route, then maybe what would be better to do is recommend a two-stage kind of thing to the government, where we indicate what we think would be permanent changes that are possible in the law, but they would be preceded by various regulatory changes. Maybe those regulatory changes could be used as a kind of experiment in the relationship between the departments and the community so that we learn whether things are necessary or not.

On the reasonable expectation of profit, I was quite interested in what you had to say there. I think you have some very good examples of where people fall down. Do people ever make a profit at this kind of activity?

Mrs. Siegel: Very rarely. I asked my distributor about feature films that have been made across Canada and he said that very few make a profit, and those are the features that you see in the big theatres.

The Chairman: Yes.

Mrs. Armstrong: I think it is fair to say that so much money will have gone into the film by the time it gets to commercial distribution on any level that, if in fact there is a tremendous revenue, it still has to pay back all the debts that are incurred in the making of the film. The chances of making a profit on a film are just next to nothing.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I have to say though again, dealing with such a broad spectrum of film-makers and different types of film, it is almost dangerous to sit here and say for the record that we have hardly any expectation of a profit. If that remains a criterion under the Act, we have just hanged ourselves in public here.

I made a reference earlier to the fact that our distribution system was sold by another branch of government to the Americans in the 1940s, I think it was, and so the films that can expect to make a profit in this country are generally films that cater to an American look. You make most of your money back in foreign sales and if you do not think you are going to sell the look of Canada to Americans, then you do not put the look of Canada in your film. That is the kind of film that makes a profit.

[Translation]

Il y a des projets de loi devant le Parlement qui remontent au Budget du mois d'avril 1983. Le processus est très sûr une fois qu'on y arrive, mais c'est difficile d'y arriver. Je vous donne un exemple, car même les mesures d'adoucissement sont parfois prises dans le jeu parlementaire. Lorsque M. Bosley et ses amis ont interrompu le Parlement au sujet du comportement du comité plénier et qu'ils ont renversé le gouvernement sur une mesure, la mesure qu'ils ont défaire était une mesure d'adoucissement et elle n'a pas encore été présentée de nouveau.

Par conséquent, pour encore toute une année, les contribuables ne profiteront pas de cet adoucissement. Si nous empruntons la voie de l'impôt sur le revenu, je pense qu'il vaudrait mieux pour nous . . .

M. Bosley: C'est votre version.

Le président: Si nous empruntons cette voie de l'impôt sur le revenu, il vaudrait mieux que nous recommandions une mesure en deux temps au gouvernement, où nous pourrions souligner ce que représentent pour nous des modifications permanentes possibles à la loi, qui pourraient être précédées par des modifications de réglementation diverses. Peut-être que ces modifications de réglementation pourraient servir comme expérience dans les rapports entre les ministères et la communauté afin que nous puissions voir ce qui est nécessaire ou non.

Ce que vous avez dit au sujet de l'espoir raisonnable de profit est très intéressant. Vous avez de très bons exemples de nos réussites. Est-ce que les gens font parfois des profits dans ce genre d'activité?

Mme Siegel: Très rarement. J'ai parlé à mon distributeur au sujet des longs métrages qui ont été faits au Canada, il m'a dit que très peu avaient fait des profits, et pourtant ce sont les longs métrages qu'on voit dans les grands cinémas.

Le président: Oui.

Mme Armstrong: Il est juste de souligner, à mon avis, qu'on a tellement dépensé d'argent pour le film avant qu'il arrive à la distribution commerciale que même si les recettes sont énormes, il faut quand même payer toutes les dettes encourues pour la production du film. Les chances de faire un profit sur un film sont presque inexistantes.

Mme Gallagher-Shuebrook: Il me faut répéter, étant donné qu'on traite d'une large gamme de cinéastes et de divers genres de films, qu'il est presque dangereux de venir dire ici publiquement que nous n'avons presque pas d'espoir de profits. Si c'est toujours un critère en vertu de la loi, nous n'avons plus qu'à nous pendre publiquement ici.

J'ai mentionné plus tôt que notre système de distribution a été vendu par une autre direction du gouvernement aux Américains pendant les années 1940, je crois, par conséquent les films qui pourraient accuser un profit au pays sont généralement des films qui projettent l'image américaine. On récupère en grande partie son argent lors de ventes étrangères et si on ne pense pas pouvoir vendre l'image du Canada aux Américains, on ne la met pas tout simplement. C'est le genre de films qui font des profits.

[Texte]

But there are other ones, the smaller-scale ones that we are talking about. There are people who actually do end up selling to libraries, schools, if we are talking about documentaries . . . Some shorts can make that kind of market and so forth. You two have been in that business longer than I have, so . . .

Mrs. Siegel: What I can see is happening and I see this happening with my students . . . When I went to my bank manager to ask for a loan to help pay for my lawyers and my accountants, he said, why do you not make pornographic films? And that is what is making money right now. That is what half of my students are going into. There is a film starting in Montreal in another week and all the people I have been working with, that is what they are going to be doing. That is the kind of incentive that is going on. If you want to make a profit you go into pornography. They are low-budget films. If that is the kind of film-making we want in Canada, fine. That is not our incentive for profit, I would not think, which is what we want to encourage, but that is what is happening.

The Chairman: You have problems ranging right across the board in the issues that we are dealing with.

• 1200

Miss Siegel, you said that it took five years to make your feature. The Income Tax Act requires you to value that at the lowest level annually. It is a requirement. You cannot set a market value on it if the cost of production is lower, or you could not use the cost of production if the market value was lower. In other words, you would automatically use the lowest value.

What costs accumulated for you? What sort of inventory expense did you accumulate as your film matured through those five years?

Mrs. Siegel: What things did I put money into?

The Chairman: Yes. I mean . . .

Mrs. Siegel: Mainly it went into lab bills. The cost to buy a piece of film and put it through the laboratory is atrocious now.

The other thing is that when I was making that film I kept all my bills separate from the other things I was doing and those have not been written off or anything. I have formed a company so that is all separate right now; but, to buy three minutes of film, just the stock for it is \$23. You have processing, word print, and by the time you go through just shooting a few minutes of film you are into thousands of dollars.

The Chairman: So the lowest of the values on the inventory would still be very high. Is that what you are saying?

Mrs. Siegel: I guess so.

[Traduction]

Il y a les autres, sur une plus petite échelle, et nous en avons déjà parlé. Il faut parler des gens qui en réalité vendent finalement leurs films aux bibliothèques, aux écoles, il est question ici évidemment de documentaires . . . Certains documentaires peuvent se vendre sur ce genre de marché par exemple. Vous êtes tous les deux dans ce genre d'entreprise depuis plus longtemps que moi, et par conséquent . . .

Mme Siegel: Ce qui arrive, je le vois chez mes étudiants . . . Lorsque j'ai demandé à mon gérant de banque un prêt pour m'aider à payer mes avocats et mes comptables, il m'a dit pourquoi ne faites-vous pas des films pornographiques? Voilà ce qui fait des profits maintenant. C'est ce que font la moitié de mes étudiants. Il y a un film dont la projection débute à Montréal dans une semaine et tous les gens avec qui j'ai travaillé, c'est ce qu'ils vont faire. Voilà le genre d'encouragement que nous avons présentement. Si on veut faire un profit, il faut aller vers la pornographie. Ce sont des films à faible budget. Si c'est le genre de cinéma que nous voulons au Canada, très bien. Ce n'est pas de l'encouragement que nous voulons pour faire des profits, je ne le croirais pas, ce n'est pas ce que nous voulons encourager, mais c'est bien ce qui se produit.

Le président: Vous avez des problèmes sur toute la ligne pour les questions que nous traitons.

Mademoiselle Siegel, vous avez dit qu'il vous avait fallu cinq ans pour faire votre film. La Loi de l'impôt exige que chaque année vous déclariez la valeur qui est la moindre. C'est une exigence de la loi. On ne peut pas établir une valeur marchande si les coûts de production sont inférieurs, mais on ne peut pas se servir des coûts de production si la valeur marchande est inférieure. En d'autres termes, il s'agit de faire intervenir automatiquement la valeur la plus faible.

Quels ont été dans votre cas les coûts cumulatifs? Au fur et à mesure que vous produisiez votre film, pendant ces cinq années, quelles sont les dépenses qui se sont accumulées?

Mme Siegel: Vous voulez savoir où j'ai dû dépenser de l'argent, n'est-ce pas?

Le président: Oui. Je veux dire . . .

Mme Siegel: Il s'agissait essentiellement de factures de laboratoire. La pellicule et son développement coûtent affreusement cher actuellement.

Pendant que je tournais ce film, j'ai mis à part les factures qui le concernaient et je ne les ai absolument pas déduites. J'ai constitué une société pour bien séparer les choses. Il faut vous dire que trois minutes de pellicule coûtent 23\$. Ensuite il y a le développement et l'impression et pour tourner quelques minutes de film, cela atteint tout de suite les milliers de dollars.

Le président: Cela signifie donc que la moindre valeur de votre inventaire est quand même élevée. C'est bien ce que vous dites, n'est-ce pas?

Mme Siegel: Oui.

[Text]

Mrs. Gallagher-Shuebrook: If you use the market value, no.

Mrs. Siegel: I do not quite understand. I just know . . .

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Her accountant has been doing it.

Mrs. Siegel: I am trying to understand all these things right now about market values and all this sort of thing.

The Chairman: If you had an artist who was making jewellery, if the jewellery were made out of this wire, then there is very little problem for the artist because the wire is the value of the inventory and the profit is the artistic input. Okay? So you could say that the value of the inventory is virtually zero because the wire is virtually zero; it is not a big problem.

Mrs. Siegel: Right. It is that kind of thing.

The Chairman: The real price comes when it is sold and then the artist realizes a return on the artistic input.

Mrs. Siegel: Right.

The Chairman: But, if you take the same artist who is making the same bracelet but instead of making it out of cheap wire makes it out of 24-carat gold, then the value of inventory is very much higher and the value of the final product is very much higher.

Mrs. Siegel: Okay. So the value is as low as you can get because this is what I called a no-budget feature at the time. Everyone worked for free . . .

The Chairman: Yes.

Mrs. Siegel: —the whole crew, and the only money that had to go out was for lab bills. That was the basic expense, and just some small details after. But mostly everyone worked for free.

The Chairman: Yes.

Mrs. Siegel: I was giving training to students I worked with so it has its value. I brought copies, if you are interested, about *Chocolate Cake*. It tells about the making of the film.

The Chairman: Okay.

Mrs. Siegel: I think it might be of interest to you. Could I leave some copies?

The Chairman: Could we get those and circulate them to the committee, please?

Okay, those were my questions. We want to hear as yet from the Save the Arts in Canada brief so perhaps we can thank you for coming and put on a new hat and hear from our next witness.

Do you have any thoughts you would like to leave with us before we go to the next presentation, or have you been satisfied?

[Translation]

Mme Gallagher-Shuebrook: Mais si on se sert de la valeur marchande, ce n'est pas le cas.

Mme Siegel: Je ne comprends pas très bien. Je sais tout simplement . . .

Mme Gallagher-Shuebrook: C'est son comptable qui s'en est occupé.

Mme Siegel: En ce moment, j'essaie de tirer tout cela au clair, la valeur marchande et tout le reste.

Le président: Prenez le cas d'un artiste qui fabrique des bijoux. Si ces bijoux sont fabriqués avec du fil de métal, cet artiste ne s'en fait pas parce que son stock équivaut à la valeur du fil de métal et ses bénéfices correspondent au travail artistique. Me suivez-vous? On pourrait même dire que la valeur du stock est presque nulle puisque le fil de métal coûte presque rien. De ce côté-là, il n'y a pas de problème.

Mme Siegel: Je vous suis. C'est à peu près cela.

Le président: Le véritable prix intervient au moment de la vente et au moment où l'artiste réalise un gain sur sa production.

Mme Siegel: C'est cela.

Le président: Si le même artiste, au lieu de se servir de fil de métal à bon marché, utilisait de l'or à 24 carats, son stock aurait une valeur très élevée et la valeur du produit final aussi.

Mme Siegel: Je vous suis. Dans mon cas, cette valeur est très faible parce qu'il s'agissait d'un film sans budget. Tout le monde travaillait gratuitement . . .

Le président: Je vois.

Mme Siegel: . . . toute l'équipe, et les seules sommes engagées servaient à payer les factures de laboratoire. C'était là la dépense essentielle à part quelques autres petits détails. La plupart des participants travaillaient gratuitement.

Le président: Je vois.

Mme Siegel: Puisque je donnais de la formation à des étudiants qui travaillaient avec moi, il y avait une certaine valeur. J'ai ici des exemplaires de *gâteau au chocolat*, si cela vous intéresse. Vous y trouverez des explications sur la façon de tourner le film.

Le président: Merci.

Mme Siegel: Je pense que cela vous intéresserait. Puis-je vous en laisser quelques exemplaires?

Le président: On pourrait peut-être les distribuer aux membres du Comité.

J'ai terminé. Nous voudrions entendre les témoins de l'Organisation Sauvez les arts au Canada, si bien que c'est le moment de vous remercier d'être venus et de passer à l'audition de nos prochains témoins.

Y a-t-il autre chose que vous vouliez ajouter avant de nous quitter? Êtes-vous satisfaits?

[Texte]

Yes.

Mrs. Siegel: There was just one other comment. Somebody was asking a few questions about what happens to these artists besides being assessed and having maybe to take mortgages on their houses and pay off bills and having their salaries confiscated.

One of the things I just wanted to mention is that it does not help your reputation for you to be supposedly in trouble with the tax department. I have walked down the hall at the National Film Board and people will tease me by saying things like: Oh, I pay my taxes; why do you not pay yours? That is one aspect.

The other aspect is that I have had a number of people who had loaned me equipment and they became afraid that equipment was going to be taken, seized, so they came back and asked for their equipment back.

So it has these other repercussions that affect the kind of work I am doing or somebody else is doing. Those are just other little things that happen. So it does have an effect besides the amount of time you have to spend on your case.

The Chairman: That is a good point.

You have reminded me of something. I suspect that a campaign, or however you want to call it, would be the proper concept. I do not know if it is proper now, but it is a proper concept for what is going on here.

• 1205

As far as we can determine, there has been an increase in assessment activities. Your observation about university professors is a very interesting one, because we think Revenue Canada has probably asked the computer who is mixing income; who has employment income and who has business income and is coming up with a loss and mixing them. Probably that is how it is happening. I suspect it is not, oh, give us those artists, they are a juicy target. In fact, I suspect they are finding they are not so juicy at all. On the other hand, I think they have probably just taken two economic concepts, business income and employment income, and said who is mixing them and coming up with a loss? That would sweep in, I think, most of our artistic community.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: I just have a couple of points to reinforce. You asked earlier about whether we thought we should go for the long haul, because we all have to understand the kind of process we are talking about here to get changes in the Act. What we want to stress is that we think there should be a moratorium. It seems there is an informal one. From the information we are getting, even though there are people who are still getting reassessment letters in our communities, there are also, on the other hand, people who are being told by local officials to forget it, everything is okay. They seem to have relaxed. That is not an official moratorium; it just seems to be an informal one. It still leaves us with a sense of unease.

The Chairman: You realize the problem in that. The moratorium might work against you. We could go through this

[Traduction]

Oui.

Mme Siegel: Je n'ai qu'une seule chose à ajouter. Quelqu'un a demandé ce qu'il arrivait aux artistes qui sont réévalués, qui doivent hypothéquer leur maison, payer des factures, voir leurs salaires être saisis.

Je tiens à dire que notre réputation souffre quand nous avons des démêlés avec le ministère du Revenu. Quand je me balade dans les couloirs de l'Office national du film, les gens me taquent et me disent: moi je paye mes impôts, pourquoi n'en fais-tu pas autant? C'est un élément dont il faut tenir compte.

D'autre part, certaines personnes m'ont prêté de l'équipement et soudainement, elles ont craint que cet équipement soit saisi, et elles m'ont donc demandé de le leur rendre.

Voilà donc les répercussions de la situation dans notre travail. Ce ne sont là que de petits détails, mais ils ont leur importance et il faut aussi compter le temps consacré à préparer nos dossiers.

Le président: C'est une bonne remarque.

Vous venez de me rappeler quelque chose. Je suppose que s'il y avait une campagne, ou quelque chose de semblable, ce serait souhaitable. Je ne sais pas si c'est souhaitable maintenant, mais cela semble indiqué étant donné la situation.

D'après ce que je peux constater, le nombre des réévaluations a augmenté. Ce que vous avez dit à propos des professeurs d'universités est fort intéressant parce que nous pensons que Revenu Canada a probablement interrogé l'ordinateur. Ainsi, à Revenu Canada, on sait qui a un revenu d'emploi et qui a un revenu d'affaires, avec perte, et qui se sert de l'un pour équilibrer l'autre. Je suppose que c'est ainsi que les choses se sont passées. Je ne pense pas que l'on ait visé précisément les artistes, comme s'ils étaient des cibles intéressantes. En fait, je crois que c'est tout le contraire. D'autre part, je pense que l'on a pris deux notions économiques, celle de revenu d'affaires et celle de revenu d'emploi, et que l'on a essayé de voir quel contribuable joignait les deux et obtenait une perte. Ce faisant, presque toute la communauté artistique a été atteinte.

Mme Gallagher-Shuebrook: Je voudrais bien souligner quelques points ici. Tout à l'heure, vous nous avez demandé si nous pensions qu'il fallait songer au long terme, parce qu'il faut bien s'entendre sur le genre de modifications qu'il est souhaitable d'apporter à la Loi. Selon nous, il faudrait un moratoire. Il semble qu'il existe de façon officieuse car d'après les renseignements que nous avons obtenus, même si certaines personnes reçoivent des lettres de réévaluation, il y en a d'autres à qui les fonctionnaires disent de ne pas en faire cas et que tout va bien. La pression semble avoir été retirée. Il ne s'agit pas d'un moratoire officiel mais il n'en existe pas moins de fait. Cela ne nous rassure pas pour autant.

Le président: Vous comprenez bien le problème que cela pose. Il se peut que le moratoire se retourne contre vous au

[Text]

whole process and you could have either a Tory government or a Liberal government in the next four years that would take a look at this problem—because both stripes have looked at it before and failed—and then the bureaucrats would say, okay, moratorium over, we are going back; we are going to go back four years or something. We have had all kinds of descriptions of that—ambushes, retroactivity; all kinds of bad language. If we get a moratorium here, then let us understand again the consequences of what we are asking for. We are saying maybe two years up the road somebody will say, okay, moratorium over, let us go; and whoosh!

Mrs. Gallagher-Shuebrook: We need something in place to give immediate relief to the individuals who are suffering—and they still are suffering.

The Chairman: Right.

Mrs. Gallagher-Shuebrook: Also, I would suggest that we would accept a reversion to the previous interpretations of the Act. Obviously we went through this for 15 years or so very happily. It was never a problem; otherwise you would have heard from us a lot sooner on this. So why can we not go back to that system of interpretation while we are working in the long haul to change the legislation? We all expect, hopefully, to live long lives in Canada, to keep making our work. We are patient. As long as we can sustain ourselves in the meantime, we will go with you in the long haul and work for those changes to the Act.

The Chairman: Okay. Thank you very much.

Now I think we should get on to Save the Arts. On that we have a brief. We often have informed questions to ask our witnesses, but today we do not have, so we are going to be stumbling in the dark. Our apologies; the brief came a little late. But we have Mr. Garry Conway.

Mr. Conway, would you please feel free and welcome and make your submission, sir.

Mr. Garry Conway (Save the Arts in Canada): Thank you. First I would like to thank the committee, particularly in light of your decision to hear only national organizations. We did feel there was information we had that could be very useful to the committee.

I would like to stress one area that was important to me in preparing for this presentation. That is the ability to receive information as currently as possible. Living in Halifax, a lot of times getting information on a proceeding such as this means that we often end up taking it from the news media and not directly from its source. It would have been very helpful if I had been able to receive the Hansards as they were coming out from the meeting.

What I would like to do is give you these and ask you to thumb through them as I am speaking. These are just two art magazines currently. Just take note of some of the photographs. The reason I have brought these with me is just to give you an indication of the diversity we are dealing with when we are talking about fine arts, visual arts or other media.

[Translation]

bout du compte. Une fois que nous aurons terminé notre travail, un gouvernement conservateur ou libéral pourra d'ici quatre ans étudier le problème, car les deux partis l'ont déjà fait sans succès, et les fonctionnaires pourraient très bien décréter que le moratoire est terminé et qu'ils attaquent de nouveau. Cela nous ramènerait quatre ans en arrière. On nous a décrit toutes sortes de situations possibles: pièges, rétroactivité, rien de très prometteur. Si nous obtenons un moratoire, il faut bien en comprendre les conséquences. Il se peut que dans deux ans quelqu'un décrète que le moratoire est levé et à ce moment-là, ça va barder.

Mme Gallagher-Shuebrook: Il faut trouver le moyen de soulager ceux qui actuellement sont visés, qui souffrent encore.

Le président: C'est juste.

Mme Gallagher-Shuebrook: De plus, je propose que l'on accepte de renverser les interprétations passées de la Loi. De toute évidence, pendant quinze ans, nous n'avons pas eu à nous plaindre. Il n'y avait pas de problème et s'il y en avait eu, vous auriez entendu parler de nous. Pourquoi ne pas reprendre l'ancienne interprétation de la Loi en attendant qu'elle soit modifiée à long terme? Nous espérons tous vivre longtemps au Canada et continuer à y travailler. Nous sommes patients. Dans la mesure où nous pouvons nous débrouiller entre-temps, nous accepterons le long terme pour ce qui est des modifications à la Loi.

Le président: D'accord. Merci beaucoup.

Passons maintenant aux représentants de Sauvez les arts au Canada. Cette organisation a présenté un mémoire. Très souvent, nous avons des questions toutes prêtes à poser à nos témoins, mais aujourd'hui nous n'en avons pas. Nous sommes donc dans l'obscurité. Excusez-nous car votre mémoire nous est parvenu trop tard. Notre témoin est M. Garry Conway.

Monsieur Conway, soyez très à l'aise et bienvenu. Nous vous écoutons.

M. Garry Conway (Sauvez les arts au Canada): Merci. Je tiens tout d'abord à remercier les membres du Comité particulièrement parce qu'ils ont décidé d'entendre seulement des organisations nationales. Nous estimons que nous détenons des renseignements qui pourraient vous être utiles.

Je tiens à mettre en lumière un élément qui a été très important dans la préparation de notre mémoire. Il s'agit de la possibilité d'être tenus au courant dans les plus brefs délais. J'habite Halifax et très souvent je n'ai vent d'audience comme celle-ci que par les médias d'information et non pas directement de la source. Il nous aurait été fort utile d'obtenir des exemplaires du compte rendu au fur et à mesure qu'ils étaient publiés.

Je voudrais vous distribuer ceci afin que vous puissiez le feuilleter pendant que je parle. Il s'agit de deux magazines artistiques publiés actuellement. Je vous demanderais de prêter une attention particulière aux photographies. Si j'ai apporté ces documents, c'est pour vous donner une idée de la diversité du domaine, les beaux-arts, les arts visuels ou les autres médias.

[Texte]

• 1210

We feel the Income Tax Act, as other laws, must serve individuals. We are really concerned that the structure of the Act is such that structure becomes more important than the individuals. I think this is the case that has happened with artists.

I will just go over a couple of areas in the brief that I have submitted to you. If you have not had a great chance to go over it and make notes, would it be an advantage to read the brief?

The Chairman: I am sorry, would you repeat your question. I was busy looking at *Cinema Canada* here. The witnesses are firing stuff at me so fast I cannot keep up. I am a slow thinker.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, the brief will be submitted and will be part of the record without reading it.

The Chairman: Yes. Mr. Conway I might say that it is a very detailed brief and one that I think will lay out some concrete suggestions for us in the course of preparing a report.

Why do you not try and tell us where you were going with it and give us some generalities and then we will react to that.

Mr. Conway: Okay. Essentially what I did, I went to a tax accountant, which was Touche Ross and Company. We tried to come up with our problems and find areas in the Income Tax Act that most appropriately resolve the problems.

Now it was interesting. We were doing this at approximately the same time the Canada Council was doing theirs. There was no liaison back and forth, and we have come up with very similar recommendations.

Now, in a couple of areas in here, I have worked with the definition of "professional artist" as was mentioned by the film people. I would like to point out that, after going through the definition, what seems to be, again, pertinent is that final area whether he or she is still recognized by other professional artists in the country. I think in the end that would be the final test; that the other areas, items 1 to 5, would simply be a ground work. These can be used in interpretation. They could be implanted in the act, but this would give an indication for somebody who has to file income tax or an initial indication to an auditor under assessment. However, if the case went to a point of being very much in dispute, then the test again would go to the recognition of "professional artist". This recognition of professional artist would also be a means whereby people in the Income Tax department could decide whether an expense was legitimate or not. As you leaf through the magazine, you will find that a lot of the photographs indicate that art is not necessarily traditional painting or sculpture, and I think that the auditors could have a great deal of difficulty with that. So in a test case then, again, whether or not this artist or those expenses are recognized by the professional artist, would be the test.

The method I took in dealing with it is not so much to set up a jury system as such, although I have no objections to that, is

[Traduction]

Nous estimons que la Loi de l'impôt, comme d'autres lois, doit servir les citoyens. Nous trouvons inquiétant que la structure de la loi soit telle qu'elle prenne plus d'importance que les citoyens. A cet égard, les artistes sont particulièrement visés.

Je voudrais développer quelques idées contenues dans notre mémoire. Si vous n'avez pas eu l'occasion de le parcourir et de prendre des notes, peut-être serait-il utile que je le lise.

Le président: Excusez-moi, pouvez-vous répéter votre question. J'étais en train de jeter un coup d'oeil sur la revue *Cinéma Canada*. Les témoins m'inondent de documents et j'ai du mal à suivre. Je pense lentement.

M. Burghardt: Monsieur le président, on présente le mémoire qui fera partie du compte rendu sans avoir été lu.

Le président: Très bien. Monsieur Conway, il s'agit d'un mémoire fort détaillé qui assurément offrira des suggestions pratiques dont nous nous servirons lors de la rédaction de notre rapport.

Pourquoi ne pas nous brosser un tableau général et ensuite nous vous poserons des questions.

M. Conway: D'accord. Voici ce que j'ai fait essentiellement. Je me suis adressé à un comptable de la firme Touche Ross et Cie. Nous avons essayé de cerner nos problèmes et de déterminer quels articles de la Loi de l'impôt permettraient de les résoudre au mieux.

Nous avons constaté quelque chose d'intéressant. A peu près au même moment, le Conseil des Arts faisait la même chose. Il n'y a pas eu d'échanges entre nous, mais cela n'a pas empêché que nous tirions des recommandations très semblables.

Dans notre mémoire, nous parlons de la définition de «artiste professionnel» dont les représentants du secteur cinématographique ont parlé. En étudiant la définition, ce qui semble intéressant c'est de déterminer en dernier ressort si une personne est reconnue par d'autres artistes professionnels au pays. Je pense que c'est là l'ultime critère. Quant au reste, les points 1 à 5, il s'agirait tout simplement d'un fondement que l'on pourrait utiliser pour l'interprétation. Ces critères pourraient être insérés dans la loi et cela donnerait quelques indications à celui qui doit faire une déclaration d'impôt ou encore un vérificateur qui doit faire une évaluation. Toutefois, s'il y avait litige, le critère ultime serait la reconnaissance à titre de «artiste professionnel». Le ministère de l'Impôt aurait ainsi le moyen de décider si des dépenses revendiquées sont légitimes ou non. En parcourant le magazine, vous constaterez d'après les photographies que l'art n'est pas nécessairement confiné à la peinture et à la sculpture comme nous les connaissons et je pense que c'est ce que les vérificateurs ont du mal à comprendre. S'il y avait un litige, il faudrait utiliser comme critère la reconnaissance à titre d'artiste professionnel.

La méthode que j'ai choisie n'est pas le recours à un jury, quoique je ne vois pas d'inconvénient à cette méthode. Je

[Text]

to take, in a situation where a test has to be made, that either the artist or the tax department, preferably the artist, could go to a recognized artist organization and ask for their presentation as a witness; for instance, Canadian Artists' Representation or the Independent Film Alliance or whatever appropriate discipline. I think that would probably serve in a similar manner as setting up and establishing a jury system would serve.

In terms of the reasonable expectation of profit, what I did want to bring out is that it is important to recognize that the sources of income are extremely varied. They are not simply related to teaching where the form of art and the business or the employment activity has a similar nature.

In my own case I have claimed loss against bus driving for school bus.

The Canada Council in their brief mentioned the possibility of defining a limitation on what deductions could be claimed against employment income. Their suggestion was the possibility of, say, up to \$5,000. I would like to say that would not be particularly adequate. I know of one case recently where the claim was up to \$12,000. In that particular year, the artist was able to make those expenses because of employment income, whereas in the previous year his expenses were quite low. So I think that kind of reality we face has to be dealt with within the changes we make.

• 1215

I have also included, as further recognition of income sources, a section which would permit an artist to claim loss against other income; that is, other income of, say, a relative or a patron. In this one, I could see the reasonableness of placing an actual limit on how much could be claimed against another person. I think that would be a reasonable position to take without opening up to excessive tax abuse potential. I have stated here in this case approximately in the area of \$5,000, which I think would be reasonable. I believe this would also create an incentive for other people to invest in the arts, and by limiting it to an amount based on loss, it would also get around to the simple action of transferring deductions where, say in my case, if there were not a specific limitation based on a loss, then I could claim a deduction and give that deduction to my wife, who has a higher income tax bracket. So we are just switching tax brackets. That would be very nice, but I do not think it is actually necessary.

The Chairman: It is done now. It is done in some industrial contexts.

Mr. Conway: Okay. I have also included a section on qualified expenditures, and I feel this one is extremely important. What I have stated is that the terms of reference for professional artists' expenses refer to the activity of the profession and not the standards set for business. Therefore, an extended meaning of deductions is necessary. This can be established with the phrase "for the enhancement of the professional practice". Now, I have included this because if we use the standard business practice for deciding what a

[Translation]

préférerais cependant, en cas de litige, que l'artiste ou le ministère du Revenu, mais de préférence l'artiste, s'adresse à une organisation artistique reconnue pour en obtenir un témoignage. Par exemple, suivant la discipline, on pourrait s'adresser à la *Canadian Artists' Representation* ou à l'Alliance du cinéma indépendant. Je pense que cette méthode serait probablement l'équivalent de l'établissement d'un jury.

Pour ce qui est des justes bénéfices escomptés, je tiens à signaler qu'il est important de reconnaître que les sources de revenu sont extrêmement diversifiées. On ne peut pas considérer comme de même nature, une activité d'enseignement, l'exercice d'un art, une activité d'affaires ou un emploi.

Dans mon cas, il y a longtemps que je réclame des pertes pour mes activités de chauffeur d'autobus scolaire.

Le Conseil des Arts, dans son mémoire, envisage la possibilité d'imposer une limite sur les déductions que l'on pourrait faire d'un revenu d'emploi. Le conseil suggérerait d'aller jusqu'à 5,000\$. Je ne pense pas que cela soit suffisant. Dans un cas qui m'est connu, les réclamations avaient atteint 12,000\$; en fait, au cours de cette année-là en particulier, l'artiste avait tiré suffisamment de revenu de son emploi pour pouvoir effectuer ces dépenses, alors qu'au cours de l'année précédente, ses dépenses avaient été beaucoup plus faibles. Les changements que nous proposons visent à tenir compte de ces fluctuations bien réelles.

Pour bien expliquer quelles étaient les différentes sources de revenu, j'ai également inclus un article qui permettrait à un artiste de réclamer des déductions au regard du revenu d'une autre personne, comme un parent ou un mécène. Dans ce cas-ci, j'imagine qu'il serait raisonnable d'imposer une limite sur le total de ce qui est peut-être réclamé au regard de cette autre personne. Ce serait assez raisonnable si l'on veut empêcher les possibilités excessives d'abus à la loi. J'ai proposé un maximum d'environ 5,000\$, ce qui me semble raisonnable. Cela permettrait également d'inciter les gens à investir dans les arts et, en limitant les possibilités aux pertes, cela permettrait de contrôler les virements de déductions. Dans mon cas, par exemple, si l'on ne nous obligeait pas à nous limiter aux pertes, je pourrais réclamer une déduction, puis la donner en quelque sorte à ma femme, dont le revenu est plus élevé que le mien. Cela aurait tout simplement pour résultat de nous faire changer de fourchette de revenu, ce qui est très bien, mais non pas absolument nécessaire.

Le président: Mais cela se fait déjà, dans certaines industries.

M. Conway: D'accord. J'ai également inclus un chapitre sur les dépenses admissibles qui me semble extrêmement important. Je dis dans ce chapitre que les critères qualifiant les dépenses des artistes professionnels se rapportent à l'activité de la profession et non aux normes établies dans les affaires, ce qui oblige à élargir le sens du terme «déductions». Cet élargissement peut être atteint si l'on ajoute l'expression «dans le but d'améliorer sa pratique professionnelle». J'ai ajouté cela tout simplement parce que si l'on a recours à la pratique commer-

[Texte]

deduction is we are going to run into some trouble. Again, the reason for sending the magazine around is that, if you look at the photographs, you will notice a lot of those things are not expenses which might be associated with other kinds of businesses. I know in my own case I have used things such as string, rented desks and a variety of equipment, and those would not normally be accepted under business practices.

Also for the enhancement of professional practice, it would alleviate problems with, say, travel. It would be very difficult for an auditor to ascertain whether or not an expense was justified. I have often made trips and I have claimed those trips. They are for the purpose of gaining information or insight, but when I come back, they may not necessarily end up in a tangible product to which that cost could be associated.

So I think there has to be some means of interpreting what an expense would be. In business, generally that expense would have to be attributed to something, either a product or a service which was produced. But with an art, it may not show up that tangibly. It may show up in the future, and it may be obvious to the artist but not readily obvious to somebody such as an auditor in dealing with these matters.

I have also outlined areas in inventory. When I put the brief together, what I did was try to come up with information which is specific to the Bill but also include enough that it would give a reasonable indication of how to deal with its interpretation.

Now, in inventory I cite—this would be in use of cash method—creations which are one of a kind and creations which are reproduced, although limited in number and within the control of the artist. I have tried in this to define to some extent what that would be. For instance, many artists will produce works that would normally be associated with inventory. A writer may produce books, like through a Vanity Press, but yet it is still of their own making. I think that would be reasonable under the cash method. On the other hand, a writer may produce a book and it is printed by a publisher and so that the publisher would assume those costs and expenses. Obviously, that would not be part of the artist's deductions, but would be part of the printing company's. I have just simply tried to lay out those separations and definitions.

I have here a list of draft amendments, and again, these are fairly similar to Canada Council's: That Section 248 be extended to include the definition of professional artist—that is the area of the Act that deals with definitions, and this is on page 10, if you are looking at the brief. That Section 8 be amended to include the following deductions from employment income: expenses incurred by a professional artist which relate

[Traduction]

ciale habituelle pour décider ce qu'est une déduction, cela peut nous poser des problèmes. J'ai justement fait circuler une revue pour vous faire constater, à la lumière des photographies, que bien des dépenses qui nous touchent ne peuvent être associées à d'autres genres d'opérations commerciales. Dans mon propre cas, j'ai utilisé des objets tels que de la corde, des pupitres en location et toute une variété d'équipement, ce qui ne serait pas normalement accepté comme pratique commerciale ordinaire.

En outre, en ajoutant l'expression «dans le but d'améliorer sa pratique professionnelle», nous aurions beaucoup moins de problèmes avec les voyages. Je conçois qu'il puisse être difficile pour un vérificateur d'évaluer si une dépense est justifiée ou non. Moi même, j'ai souvent eu à voyager et j'ai réclamé des déductions pour ces voyages. En effet, ces derniers me permettaient d'obtenir de l'information et de me pénétrer des sujets, même si, à mon retour, cela ne se traduisait pas nécessairement en un produit tangible auquel il était possible d'associer des coûts.

Il faut donc pouvoir interpréter ce qu'est une dépense pour nous. Dans le monde des affaires, les dépenses peuvent généralement être attribuées à quelque chose, à un produit ou à un service. Mais dans le domaine des arts, cela ne se traduit pas nécessairement de façon tangible. Cette dépense peut se matérialiser dans l'avenir, ou encore, elle peut être très réelle pour un artiste, mais non pas nécessairement pour un vérificateur qui n'est pas imprégné de la question.

J'ai également parlé des inventaires. En rédigeant mon mémoire, j'ai tenté de résumer toute l'information qui est pertinente au projet de loi, mais qui soit également suffisante pour pouvoir aider à l'interpréter.

Eu égard au recours à la méthode de comptabilité de caisse, j'inclus dans les inventaires des créations qui sont uniques, de même que des créations qui sont reproduites et dont les reproductions, limitées en nombre, restent entre les mains de l'artiste. J'ai tenté de définir par quelques exemples ce que je voulais dire par là. Ainsi, bien des artistes produiront des oeuvres qui pourraient normalement faire partie d'un inventaire. Un écrivain peut produire des livres, c'est-à-dire les publier à compte d'auteur, mais cela reste quand même entre ses mains. Il me semble que cela serait raisonnable en vertu de la méthode de comptabilité de caisse. D'autre part, un écrivain peut produire un livre qui est imprimé chez un éditeur qui en assume les coûts et les dépenses. Il est évident que ces derniers ne pourraient être déduits par l'artiste, puisqu'ils le seraient déjà par l'éditeur. J'ai tout simplement essayé de faire la distinction entre les différents cas.

• 1220

J'ai ensuite énuméré nos propositions d'amendements, qui, je le répète, se rapprochent de ceux du Conseil des arts du Canada: que l'article 248 inclue la définition d'artiste professionnel, puisque c'est la partie de la loi qui donne les définitions. Je suis toujours à la page 10 de mon mémoire. Que l'article 8 soit modifié afin d'inclure les déductions suivantes du revenu d'emploi: les dépenses subies par un artiste profes-

[Text]

directly to his or her art profession and are incurred for the purpose of enhancing his or her personal professional practice. Again, we would have to go back with that one to Section 18(1) and 18(1)(a) which deals with the reasonable expectation of profit and put a rider on that one. Again, where a professional artist gains funds incurred for his or her artistic works from another person of an amount up to \$5,000 would be allowed as a deduction to that individual.

In the cash method, I am suggesting that Section 12(1)(b), which is accounts receivable, not be applicable to artists; and I am suggesting that when the artists' creations are original works that it be done on a cash basis; or where the artists' creations are limited in number, although reproduced or duplicated, but again within the control and direction of the artist, this would be acceptable under the cash method and the artist would not have to keep an inventory.

Another area in consideration of inventory, when reproductions of artists' work are made under the control of a non-profit organization, I have included that, because in many instances there are a great number of non-profit organizations which are supportive of artists' work. However, the artists themselves often have a certain amount of expenses they have to take into account, and the organization may have a certain amount of expenses, so there is a crossover between the two.

Also, I am recommending that in Canada Pension, unemployment insurance, tax treatment of charitable donations by artists, and works of art owned at death that you would refer to the Disney report on those. I did not go into detail into those.

As the previous speakers mentioned, I am also recommending that we form some form of educational service to the Audit Department when changes or interpretations go through; that the auditors would be able to have some first-hand information of what in fact they are dealing with. This is one of the problems, even under the existing law, we have come up against, as the auditors were not even aware of what laws do exist. That is something we have had to find out and provide.

The Chairman: We have a time problem here. You have a very detailed report. We will be going through it to prepare a brief for the committee on the contents of it. Mr. Bosley, do you have a reaction you want to make at this stage?

Mr. Bosley: One general question. I might just make a reaction for him. It might help him. Some of the details of the proposed amendments to Section 18(1) and other definitions may not be as urgent as the general recognition of the advisability of codifying the old interpretation, one way or the other. Why try to put into the Income Tax Act a definition of cultural value?

Mr. Conway: What I have talked about . . .

Mr. Bosley: Is it not more sensible to deal with what . . . ? Let me put it in the Applebaum-Hebert context for a moment. Do you want to deal with the product, or do you want to deal with the activity? It makes more sense to me to treat the artist

[Translation]

sionnel qui ont trait directement à sa profession artistique et qui sont entraînées par le perfectionnement de sa pratique professionnelle. Encore une fois, il faudrait se reporter au paragraphe 18(1) et à l'alinéa 18(1)a) de la loi, qui portent sur les profits que l'on peut s'attendre raisonnablement d'obtenir, pour y inscrire une clause additionnelle. En outre, lorsqu'un artiste professionnel reçoit d'une autre personne des fonds pour son travail artistique, on devrait permettre à cette dernière d'inscrire jusqu'à 5,000\$ à titre de déduction.

En vertu de la méthode de comptabilité de caisse, je propose que l'alinéa 12(1)b), c'est-à-dire les comptes à recevoir, ne s'applique pas aux artistes. Je suggère d'évaluer au comptant les créations originales des artistes. Je suggère également d'avoir recours à la méthode de comptabilité de caisse lorsque les oeuvres des artistes sont reproduites en nombre limité, dans la mesure où les reproductions restent entre les mains de l'artiste. Ainsi, ce dernier n'aurait pas besoin d'inventaire.

Puisque l'on parle d'inventaire, n'oublions pas qu'il est fréquent de voir des organismes à but non lucratif aider les artistes en s'occupant de la reproduction de leurs oeuvres. Cependant, comme les artistes doivent tenir compte de certaines dépenses qu'ils ont subies eux-mêmes, et que les organismes à but non lucratif doivent faire de même, il se peut qu'il y ait un certain chevauchement dans les dépenses.

Enfin, pour ce qui est du Régime de pensions du Canada, de l'assurance-chômage, de l'évaluation fiscale des dons de charité faits par des artistes et des oeuvres d'art que l'on possède au décès, je vous recommande de vous reporter au rapport Disney, puisque je n'en parle pas en détail.

Comme l'ont dit déjà les témoins précédents, je recommande moi aussi que l'on mette sur pied un cours d'information à l'intention des vérificateurs dès que les modifications et les nouvelles interprétations auront été adoptées, afin qu'ils obtiennent de l'information de première main sur ce qu'ils doivent évaluer. L'un des problèmes, même avec la loi actuelle, c'est que nous nous sommes parfois heurtés à des vérificateurs qui ne savaient même pas quelles lois nous touchaient. C'est nous qui avons dû leur fournir l'information.

Le président: Le temps s'écoule vite, et votre rapport est très détaillé. Nous le parcourons d'ailleurs à nouveau en vue de la rédaction du mémoire que nous présenterons au comité plénier. Monsieur Bosley, avez-vous quelque chose à dire?

Mr. Bosley: J'ai une question d'ordre général, qui serait plutôt une réaction à ces commentaires. Cela pourrait même être utile au témoin. Certaines des modifications proposées au paragraphe 18(1) et aux autres définitions ne sont peut-être pas aussi urgentes que le besoin généralement reconnu de codifier l'ancienne interprétation, d'une façon ou d'une autre. Pourquoi tenter d'inclure dans la Loi de l'impôt sur le revenu une définition de ce qu'est la valeur culturelle?

M. Conway: Ce dont j'ai parlé . . .

M. Bosley: N'est-il pas plus logique de s'intéresser à . . . ? Laissez-moi me reporter au rapport Applebaum-Hébert un instant. Est-ce le produit qui vous intéresse, ou plutôt l'activité? Il me semble plus logique de s'occuper de l'artiste et du

[Texte]

and the problem of the professional artist than to try to create an impression, if you like. I think this is what you want the Act to express; that it is a policy matter, if you like; that the Act believes there is a benefit to the creation of works of cultural value.

• 1225

I am not sure why that needs to be in the Income Tax Act.

Mr. Conway: I have laid out the amendments, and in the actual amendments that phrase is not mentioned.

Mr. Bosley: No, I noticed that.

Mr. Conway: What I am saying is that as opposed to simple economic value, the Income Tax Act has to reflect other values. By using this method of dealing with the amendments, that cultural value would be implied, although not succinctly stated within the Act itself, simply by presenting a situation with amendments where there are considerations other than the economic value. As soon as we put an override on 181(a) so that losses can be claimed over a period of time against other employment, we have already then a situation where cultural value is being recognized. So it is not the value itself that goes into the Act; it is simply an understanding of what that implies.

Mr. Burghardt: I would like to know, Mr. Conway, whom you represent—Save the Arts in Canada.

Mr. Conway: We are an organization, primarily visual artists, which we grew out of the income tax issue. Initially it was through CAR Nova Scotia—Canadian Artists' Representation, Nova Scotia Region—and then we devised a group of people who represented various organizations in the Halifax, Nova Scotia area.

We are specifically a group of four artists. Each one is from a different organization. So we do encompass a fairly large scope of the arts...

Mr. Burghardt: Mainly from the Maritimes, or specifically Halifax?

Mr. Conway: Primarily Nova Scotia.

Mr. Burghardt: When you say you represent the visual artists—that is all forms of visual artwork: the sculptors...?

Mr. Conway: Yes, that would be the make-up of our committee.

Mr. Burghardt: I see. How many would be involved right now in your organization?

Mr. Conway: I cannot give you an exact number. In terms of people in our committee, there are four people. In terms of organizations, there are Canadian Artists' Representation, Visual Arts Nova Scotia, a number of artists from art

[Traduction]

problème de l'artiste professionnel plutôt que de tenter de créer une impression, si vous voulez. Il me semble que c'est ce que vous voulez voir exprimer dans la loi; et c'est une question de politique, si vous voulez. Vous voudriez que la loi précise qu'il est avantageux de créer des oeuvres ayant une valeur culturelle.

Je ne sais pas si cela doit absolument figurer dans la Loi de l'impôt sur le revenu.

M. Conway: J'ai lu les amendements, et ce genre de disposition n'y figure pas.

M. Bosley: Non, c'est effectivement ce que j'ai remarqué.

M. Conway: Je veux dire que la Loi de l'impôt sur le revenu ne doit pas simplement faire entrer en ligne de compte des valeurs d'ordre purement économique, mais traduire également l'existence de valeurs d'un autre ordre. En présentant les amendements de cette façon, cette valeur culturelle serait effectivement incluse, même si elle n'est pas expressément citée dans la loi elle-même, du fait que ces amendements en tiennent compte. Dès que l'on modifierait dans ce sens, grâce à une disposition dérogatoire, l'alinéa 18.1a), pour que les pertes puissent être déduites sur la déclaration d'impôt concernant l'autre source de revenu, cette valeur culturelle serait ipso facto reconnue. Il n'est donc pas nécessaire que la loi en parle véritablement; il suffit que l'on tienne compte de ce que cela entraîne.

M. Burghardt: J'aimerais savoir, monsieur Conway, qui vous représentez; je parle de «Sauvez les arts au Canada».

M. Conway: Nous représentons un certain nombre de créateurs des arts plastiques, qui se sont regroupés autour de ces questions concernant la Loi de l'impôt sur le revenu. À l'origine, cela s'est fait à partir du FAC de la Nouvelle-Écosse, c'est-à-dire le Front des artistes canadiens de la région de la Nouvelle-Écosse, puis nous avons créé ce groupe de représentants de divers organismes de la région de Halifax et de la Nouvelle-Écosse.

Nous sommes plus particulièrement un groupe de quatre artistes. Chacun représente un organisme différent. Nous couvrons donc une gamme assez vaste d'arts...

M. Burghardt: Venez-vous de toutes les Maritimes, ou plus particulièrement de Halifax?

M. Conway: Surtout de la Nouvelle-Écosse.

M. Burghardt: Lorsque vous dites que vous représentez les arts plastiques, cela inclut toutes les formes possibles d'arts plastiques: les sculpteurs, etc.?

M. Conway: Oui, cela correspond effectivement assez bien à la structure de notre comité.

M. Burghardt: Je vois. Combien de personnes votre organisation regroupe-t-elle?

M. Conway: Je ne peux pas vous donner de chiffres exacts. Notre comité est constitué de quatre personnes. Pour ce qui est des organisations que nous représentons, il y a le Front des artistes canadiens, *Visual Arts Nova Scotia*, et certains

[Text]

galleries. There are also members who are not representing but are part of the university structure which teaches art.

Mr. Burghardt: Again on the point which we have raised with other witnesses, in your own specific case, are you a full-time visual artist?

Mr. Conway: I am, yes. I do take on jobs on occasion, but not as a regular practice. The way I file is I lump all my businesses into one. So I am a professional photographer, I do consultative work, and they are all very sporadic, but I just lump them all under one heading as "artist".

Mr. Burghardt: Have you been reassessed?

Mr. Conway: No, I have not. One of our members has; the same member Ms Shuebrook was talking about earlier.

Mr. Burghardt: I think because of the time, we will certainly go through the brief.

The Chairman: Yes. Can you forgive us for this, Mr. Conway? I know we would all like to give you more detailed questioning, but we will go through this and take a look at some of the recommendations. You have placed a large emphasis on changing the Act. You heard our cautions on that earlier. If either Mr. Orlikow or Mr. Crombie were here, I am sure they would tell you that we would be looking at fast action. That has been our theme.

Mr. Bosley: Mr. Chairman, could I ask one question?

I will just play devil's advocate for a moment, because I want both of you to react—just to me privately, if you want, because I know the committee is under constraint. In all of this there has been a desire I think reasonably well expressed by all the artists and I think by many members of all parties, to try to get away from the concept of artistic endeavours for profit.

Mr. Conway: Yes.

Mr. Bosley: That is the origin of the interpretation problem and the rest of it. There is therefore a distinct tendency to say, define the arts, define professionalism, say that activity has its own worth, and if it makes a buck that is terrific, but that is not its purpose. We deal with that whole expectation-of-profit question throughout the Act in various sectors, and I have a private view, which is that the tax Act ought to express it as where there is "an unreasonable expectation of not making a profit". It is perhaps in fact a better word to apply to folks who want to do something.

• 1230

Let me just play the devil's advocate. Should it go all the way out to say that it does not matter whatsoever in terms of whether the endeavour is intended if possible to have any

[Translation]

artistes qui exposent dans des galeries. Certains de nos membres ne représentent aucun organisme, ils viennent tout simplement du département des arts plastiques de l'université.

M. Burghardt: Je reviens à une question qui a été posée aux autres témoins, et je voudrais savoir si vous êtes vous-même un artiste à temps plein.

M. Conway: Oui. J'ai aussi de petits emplois, de façon irrégulière. Pour ma déclaration d'impôt, je fais tout rentrer dans une seule catégorie. Je suis donc photographe professionnel, j'ai des contrats de consultant, de façon sporadique, mais je fais tout rentrer dans la catégorie «artiste».

M. Burghardt: Votre situation a-t-elle fait l'objet d'une réévaluation?

M. Conway: Non. Un de nos membres a été réévalué; il s'agit de cette personne dont M^{me} Shuebrook vous parlait tout à l'heure.

M. Burghardt: Étant donné le temps dont nous disposons, nous lirons nous-mêmes le mémoire plus tard.

Le président: Oui. Pouvez-vous nous pardonner cela, monsieur Conway? Je sais que nous aimerions tous vous poser plus de questions détaillées, mais nous laisserons cela pour le moment, et nous allons peut-être regarder certaines de vos recommandations. Vous avez mis l'accent sur la modification de la loi. Vous avez entendu tout à l'heure nos mises en garde à ce sujet. Si M. Orlikow ou M. Crombie étaient présents, je suis sûr qu'ils vous répéteraient que nous voulons pouvoir prendre des mesures aussi rapidement que possible. C'est autour de cela que nous avons toujours discuté de la question.

M. Bosley: Monsieur le président, pourrais-je poser une question?

Je vais me faire l'avocat du diable quelques instants, car j'aimerais voir quelles seront vos réactions à l'un et à l'autre... Juste pour moi, à titre personnel, si vous le voulez, car le Comité n'a plus beaucoup de temps. Dans tout cela, les artistes, aussi bien que les membres du Comité des trois partis, ont essayé de s'écarter de l'idée selon laquelle l'artiste travaillait en vue d'un profit.

M. Conway: Oui.

M. Bosley: C'est bien là que le problème d'interprétation de la loi, et tout le reste, trouve son origine. Une tendance très nette se fait jour selon laquelle il faudrait définir les arts, définir l'activité artistique professionnelle, montrer que cette activité a sa valeur propre, et que si, par-dessus le marché, elle permet de faire quelques profits, c'est très bien, mais que ce n'en est pas l'objectif premier. Or, toute la loi, dans ses diverses sections, traite de la question des profits escomptés, et je pense qu'elle devrait également faire place au fait que l'on a parfois «de mauvaises raisons de penser que l'on ne fera aucun bénéfice». Je pense que cela caractériserait mieux tous ceux qui ont le profit pour objectif.

Je vais donc me faire ici encore l'avocat du diable. Est-ce que la loi devrait donc spécifier qu'il n'est pas du tout important que l'on espère ou non produire un objet qui aurait une

[Texte]

commercial value in the sense of I want to sell it if I can, not it has a market value? I ask that question because all the definitions define "professional artist" or "professional endeavour" or "professional activity". In the usual use of the word, "professional" would mean I would prefer if I could to make my living at it. I therefore wonder whether you want to go... because they all narrow down to let us deal with professionals; let us define professional artist; put it in the Income Tax Act. But if we then take out of the evaluation of the activity any intention or desire or activity or co-ordination of the creative effort to try and produce some form of economic return, have we in fact gone too far? I do not know.

Mr. Conway: My personal feeling is no. If you implemented something like this, all we are stating, and I think this would be all that is being stated in the Income Tax Act, is that economic profit is not the only motive. In my circumstances, I do have a motive to make a profit because I still have to live. That is my reality and that is not going to change.

The Chairman: Sorry; I did not mean to interrupt.

You may be interested in knowing that I think a CARFAC representation said that people want to make profits, that they want to see their things sold and displayed around, that to remove that concept would be as artificial as a total reliance on it and that there has to be some middle ground in between the two. I know you were playing the devil's advocate, and I am offering you another opinion.

Mr. Bosley: I have a problem with the whole rule of an expectation of a profit, particularly since it is usually applied retroactively on some guy who has already lost his shirt and now we say he should lose his other one. That is what happens when you apply the rule retroactively.

The Chairman: It is that concept of expectation that invokes the problem of retroactivity. If you allow people room...

Mr. Bosley: I think it is more reasonable to ask: Are you trying to make a go of it?

The Chairman: Yes, that is right, and what evidences we have of that.

Mr. Bosley: For some people you may go on for a number of years making a claim, but at some point we are going to say: Hey, you are in the hardware business so you are not going to get any future use of those losses. The arts would say to us, I think, that you are never going to know when that time has come. But, if you reverse the rule and look at circumstances of people who are trying to make a go of it and say that you can make a reasonable ROI or return on investment decision in the hardware business or in Jack's broadcasting company or in a real estate business, there is a business test. All the arts would

[Traduction]

valeur commerciale, et que l'on tient à vendre si c'est possible, qu'il ne serait donc pas important qu'il ait une valeur marchande? Je pose la question parce que toutes les définitions reviennent toujours à cette notion d'«artiste professionnel», ou d'«activité professionnelle», ou de «production professionnelle». De façon générale, ce terme de «professionnel» signifie que l'on aimerait bien, si possible, pouvoir en vivre. J'aimerais donc savoir si vous seriez prêt... étant donné que, finalement, on revient toujours à cette notion de professionnalisme; on demande toujours que l'on définisse l'artiste professionnel, et que cela soit ensuite inscrit dans la Loi de l'impôt sur le revenu. Pensez-vous que ce serait aller trop loin que de supprimer toute notion d'activité ou d'effort déployé en vue de produire un résultat monnayable du point de vue économique? Je me pose la question.

M. Conway: Je ne pense pas. Si vous appliquiez un principe comme celui-là, cela reviendrait tout simplement à faire dire à la Loi de l'impôt sur le revenu que le but économique n'est pas le seul, et c'est ce que nous disons également. Dans mon cas, il faut bien que je puisse en retirer un bénéfice, puisqu'il faut bien que je vive. Cela caractérise ma situation, et elle ne va pas changer.

Le président: Excusez-moi; je ne voudrais pas vous interrompre.

Pourtant, vous serez peut-être intéressé par le fait que les représentants du CARFAC ont bien insisté sur le fait que les gens veulent pouvoir en faire une source de revenu, qu'ils veulent que leurs produits soient vendus et exposés, et qu'il serait tout à fait artificiel de ne pas en tenir compte, comme de vouloir en faire le seul objectif, et que, donc, c'est dans l'entre-deux qu'il faut chercher une solution. Je sais que vous vous faites ici l'avocat du diable, mais je voulais simplement vous donner un autre son de cloche.

M. Bosley: Toute cette notion de bénéfice escompté, et notamment du fait de l'application rétroactive de certaines dispositions, surtout lorsque quelqu'un n'a plus qu'une seule chemise dont on veut encore le déposséder, tout cela me gêne. Pourtant, c'est bien ce qui se passe lorsque vous voulez appliquer cette règle rétroactivement.

Le président: C'est bien toute cette notion de profit escompté qui entraîne ensuite cette question de la rétroactivité. Si vous donnez à certains la possibilité...

M. Bosley: Je pense qu'il serait plus raisonnable de poser la question suivante: voulez-vous en vivre?

Le président: Oui, exactement, et ensuite se pose la question des preuves que l'on peut en avoir.

M. Bosley: Dans certaines branches, il y en a qui vont, pendant des années, vouloir déduire leurs pertes, mais il y aura toujours un moment où vous leur direz que leur commerce de quincaillerie ne leur donne pas la possibilité de continuer à reporter ces pertes d'une année sur l'autre. Les artistes nous répondraient précisément que pour eux, l'on ne peut jamais prévoir ce moment. Vous pouvez donc essayer d'avoir une règle générale pour toute personne voulant vivre d'une activité, en remarquant tout de même que pour les commerces de quincaillerie, les sociétés de radio-télédiffusion ou les agents immobiliers,

[Text]

then say, I think, is apply the same logic but make the rule human, which is that you are never going to know because I am an artist. Just apply it that way and then they do not have to have differential treatment.

Mr. Burghardt: But when the time comes that it will make a profit you have to pay.

Mr. Bosley: That is the reversal that flows out of what they are saying into the general application of the rule . . .

Mr. Conway: What we are doing by applying the Act as it now stands is saying that you owe money when in fact you cannot get blood out of a stone. There is no money there to get in most cases.

The Chairman: Okay, Mr. Conway, thank you very much. We appreciate your coming.

Mr. Conway: I will be in town for the next three or four days and would be very interested in meeting with anyone in the committee informally.

The Chairman: Thank you.

Our next meeting is this evening at 8.00 p.m. where we have some guests who could not come previously because the bells were ringing.

[Translation]

liers, toute décision d'investir peut être évaluée à partir de critères commerciaux et industriels. Les artistes, eux, nous demanderont sans doute d'appliquer la même logique en humanisant la règle, étant donné que vous ne savez jamais exactement quand l'artiste va pouvoir véritablement faire un bénéfice. C'est ainsi qu'ils voudraient qu'on applique la règle, sans avoir deux poids, deux mesures.

M. Burghardt: Mais lorsque son activité devient une source de revenu, il faut payer.

M. Bosley: C'est effectivement l'envers de la médaille, si l'on applique la règle générale comme ils le demandent . . .

M. Conway: La façon d'appliquer la loi en ce moment en arrive à vous rendre débiteurs du fisc, à un moment où vous n'avez plus un liard en poche. Dans la plupart des cas, effectivement, il n'y a plus un sou dans la caisse de l'artiste.

Le président: Très bien, monsieur Conway, merci beaucoup. Nous sommes très heureux que vous soyez venu.

M. Conway: Je serai encore à Ottawa trois ou quatre jours, et j'aimerais beaucoup rencontrer l'un ou l'autre des membres du Comité de façon officieuse, si vous le désirez.

Le président: Merci.

Notre prochaine réunion a lieu ce soir à 20 heures, étant donné que certains de nos témoins n'ont pas pu véritablement comparaître en raison de la sonnerie.

APPENDIX "ARTI-5"



CANADIAN INCOME TAX AND ITS APPLICATION TO ARTISTS

SUBMISSION TO
HOUSE OF COMMONS STANDING COMMITTEE
ON CULTURE AND COMMUNICATIONS

SAVE THE ARTS IN CANADA
MARCH, 1984

March 29, 1984

House of Commons
Standing Committee
on Culture and Communication

Dear Committee:

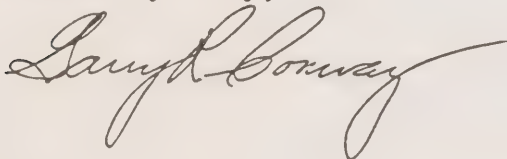
We are pleased to submit our brief on the application of the Canadian Income Tax Act to Artists.

We have attempted to outline some of the problems that artists have encountered in attempting to reconcile their profession with the regulations of the Income Tax Act and the practices of Revenue Canada Taxation. We have presented what we feel are workable solutions to some of these problems.

This brief could not have been prepared without the support of the Canadian Artists' Representation Nova Scotia and we greatly appreciate their assistance.

We would also like to acknowledge Visual Arts Nova Scotia and the Nova Scotia Department of Culture, Recreation and Fitness for their funding assistance on this project. Touche Ross & Co., Chartered Accountants, provided assistance on the technical aspects of the brief and we also acknowledge their help.

Yours very truly,

A handwritten signature in cursive script, appearing to read "David Conway". The signature is written in dark ink and is positioned below the typed name "David Conway".

SUBMISSION TO STANDING COMMITTEE

Introduction

In addressing the matter before us, "Canadian Income Tax and Its Application to Artists", we will be making specific recommendations to amend the Income Tax Act. These recommendations are being presented to correct the discrepancy of the tax laws as they apply to the cultural segment of our society. The amendments are being proposed to resolve an unreasonable application of the general rules without altering the intent or spirit of the Income Tax Act or prejudicing other taxpayer's rights. In a letter from Sandra MacDonald, Policy Advisor for Cultural Affairs, Department of Communications, dated December 15, 1983, she states: "The tax laws of the country are intended to be the same for everyone." In that sameness, it is important to recognize that various sectors of Canadian society are subject to unique circumstances where the general rules are not appropriate. Currently, the Act does recognize the unique circumstances of specific groups of society. For example, special rules have been provided for farmers and fishermen. However, as the Act presently stands, the uniform application of the general rules does, in fact, create hardships and anomalies to artists. This is evident in the information brought to light by Revenue Canada's recent assessments of artists' income tax returns.

While preparing this presentation, Save the Arts in Canada consulted with tax accountants and artists under assessment. It is with this information that the recommendations are made. This presentation also attempts to answer questions raised by Members of Parliament when speaking to the motion that brought the issue to the Standing Committee on Communications and Culture. The areas I will be directing your attention to include differentiation of business and culture, distinction of economic and cultural value, definition of artist, reasonable expectation of profit, cash method and inventory, employment and self-employment income, deductible expenses, and questions related to potential tax abuse.

Before going directly to the recommendations, we will briefly outline the position of artists in their relationship to the economics of this country. The conflict between artists and Revenue Canada is a conflict of values. Within society, there are two primary and distinct value systems at work that interrelate and form the well-being of a society. They are a system of

economic value and a system of cultural value. To differentiate between these values, it is sufficient to define cultural value as the growth, development, will and identification of a people. Economic value can be defined as the degree of useful or desirable money of a people. In formulating the laws of a country, cultural value must be given the same recognition as economic value in order to serve the aspirations of our society. Artists are not requesting handouts or concessions through the Income Tax Act. We are requesting acknowledgement of the role we play in the value system of Canada, as the base or primary non-renewable resource of this country's culture.

Being a resource, there are similarities between business and culture, but there are also significant differences. The similarity between business and culture is they both incur expenses as a result of their activity. As well, both address a public with their work and services; however, this is where the similarity ends. The business sector gears its activity toward financial gain or profit. Decisions and methods are determined as a result of this objective. Artists, on the other hand, gear their activity through a commitment, to cultural profit, where decisions and methods are determined by cultural value and not necessarily to financial gain or profit.

Business is permitted tax deductions where the expenses are incurred for the purpose of gaining an economic profit. All other expenses are deemed to be personal by Revenue Canada and not deductible. The Professional Artist cannot deduct expenses incurred as a result of their practice unless they meet the standard of "reasonable expectation of economic profit" established for the business sector. The professional expenses of an artist are real, nonetheless, and are the result of a practice or service to the public at large. These expenses are not personal. Through amendments to the Act, artists are requesting acknowledgement of cultural value and cultural profit; an acknowledgement that, in part, serves to value the will and aspirations of our society.

Recommendations

We recommend the following:

- [1.] That the Income Tax Act be amended to provide for the definition of professional artist;

- [2.] The Income Tax Act be amended to recognize cultural value and to permit the deduction of specified expenditures by professional artists without the application of the business standard "expectation of profit"; and
- [3.] The Income Tax Act be amended to allow the use of the cash method of computing income tax for professional artists.

The following comments provide details of our recommendations:

[1.] Definition of Professional Artist

The UNESCO (International Association of Art) definition of professional artist would be appropriate to determine who would be eligible for the designation of professional artist. This definition becomes the test of eligibility and the means that will answer questions relating to "grey areas" and limiting tax abuse potential. This definition is broad enough in scope to include the various artistic disciplines, while limited enough to restrict the use of this category to those for whom it is intended.

An artist is a professional if he or she . . .

- [1.] earns a living wholly or in part by the practice of art;
- [2.] is a practising artist who holds a diploma, etc., in fine or applied art;
- [3.] teaches or has taught art in an art school (fine or applied art);
- [4.] exhibits, works frequently or if they are otherwise seen by a large public, for example, through:
 - (a.) public collections;
 - (b.) public orders or commissions;
 - (c.) monographs, catalogues, articles about his or her work;
- [5.] has won important national or international prizes;
- [6.] is an artist-member of an Art Academy or, if possessing none of the foregoing qualifications, he or she is still recognized by the other professional artists of the country.

This definition is the primary base which will make the amendments both administratively workable and appropriate to professional artists.

The definition also allows cross-referencing. In questions of whether a specific discipline is Fine Arts, then accepted Fine Art disciplines can attest or reject the applicability of that discipline to the classification. For purposes of administration, there are national and regional organizations in each Fine Art Discipline which deal with professional standards for artists. During disputes, Revenue Canada auditors can refer to the appropriate organization when assessing an individual's applicability to the definition of professional artist. An example of such an organization is "Canadian Artists' Representation", etc.

The use of the definition will minimize the potential for tax abuse. Following are two examples that indicate the ease with which Revenue Canada representatives have been able to come to terms with the concept of "professional artist". A visual artist presently under assessment was visited by an auditor from Revenue Canada. The auditor was inexperienced in questions of a professional artist's practice. On viewing the studio, documentation of artists' work, and related information, the auditor had no difficulty in assessing the artist as a professional. Yet, the creations of this artist are of a non-traditional nature. Another artist, in a court case, appealing an assessment took the approach of proving the professional nature of the work. The judge acknowledged the artist as a professional. Unfortunately, in both cases, the artists lost on the grounds of "no reasonable expectation of profit".

[2.] Deduction of Specified Expenditures

The second amendment being recommended relates to the phrase "reasonable expectation of profit". It is here that the value of culture is denied by the Income Tax Act. Section 18(1)(a) of the Income Tax Act states:

General Limitations

18(1) In computing the income of a taxpayer from a business or property no deduction shall be made in respect of

General Limitation

(a) an outlay or expense except to the extent that it was made or incurred by the taxpayer for the purpose of gaining or producing income from the business or property;

In appraising a taxpayer's ability to claim business expenses, Subsection 8(1) of the Income Tax Act is the basis used by Revenue Canada, especially when a loss is involved. The questions that are generally asked in relation to this are:

- [a.] has the taxpayer ever realized an economic profit from the activities;
- [b.] how many years has a loss occurred;
- [c.] how many years will it take before a profit can be anticipated;
- [d.] how much time does the taxpayer give to the business;
- [e.] what is the potential market the business addresses;
- [f.] does this market have a proven profit potential; and
- [g.] is the taxpayer attempting to realize a profit?

All of these questions are dependent on the profit being economic. Other values or profits, such as cultural value, cannot be considered in reference to this section of the act. This is where the Income Tax Act breaks down in its "intention of being the same for everyone" by not acknowledging the circumstances of a particular sector or the value systems within the country.

Even if we are to assume that professional artists work toward an economic profit, the time guidelines set for business are not appropriate. As we understand it, Revenue Canada uses a rule of thumb of about three to five years in determining how long a loss may be carried without significant income. An artist, in addressing cultural value, may not be able to show a financial profit within this framework. A financial profit may not be reasonably expected within 10 to 20 years, or even within the lifetime of the artist. Yet, the profit to cultural value continues throughout this period and the artists incur expenses to provide this form of profit. This is where the two value systems are in conflict within the Income Tax Act.

As a result of paragraph 18(1)(a), an artist who has not earned an economic profit from his artistic works or who Revenue Canada says does not have the potential for economic profit may not claim his/her expenses. The expenses cannot be claimed against other forms of income or against income that was gained through the profession. The expenses, therefore, become personal or expenses of a hobbyist which are borne by the artist and are not permitted as a tax deduction. However, it is clear that the artist is a professional and must be valued as such within the Act.

The means by which this discrepancy within the Act can be overcome is by:

- [1.] Amending the employment section (8) of the Income Tax Act to allow a deduction for expenses incurred by professional artists in the course of their professional artistic works, and by
- [2.] Amending section 18(1) to provide an override to the limitations imposed by 18(1)(a) in respect of professional artists.

Once an artist is established as a professional, a loss from his/her artistic works could then be claimed against other forms of income. An artist who qualified under the definition of professional artist would be permitted to deduct expenditures in respect of his artistic endeavours against both his/her revenue from his/her art and other income. This would also alleviate the hardships and anomalies placed on artists by the present application of the Income Tax Act.

Essentially, we are recommending that the concept of cultural profit, as well as economic profit, be acknowledged within the Act.

Qualified Expenditures

In determining the allowability of a claim for deductions, one further distinction must be made. As artists are engaged in a practice related to cultural value and not the business of producing economic profit, the terms of reference used in assessing a business expense are not applicable. The terms of reference for a professional artists' expense refer to the activity of the profession and not the standards set for business. Therefore, an extended meaning of deductions is necessary. This can be established with the phrase "for the enhancement of the professional practice". The determination of the deductibility of expenses would then be based on whether or not the expense was incurred for the purpose of "enhancing the professional practice of the artist". This concept would also apply to artists who are incorporated.

This is an extremely important consideration. Business standards within the Act now prevent an artist from claiming certain expenses unless the result of the expense is a tangible economic benefit. An artist who incurs costs of exhibiting or performing may not be permitted to claim such an expense unless a tangible gain can be shown, such as the sale of a work of art. Artists often exhibit work which is undoubtedly a profit to culture but the gain may not be as tangible as that which can be expected through business methods of operation.

Also, an artist may incur expenses necessary for the creative process, such as travel. The result of this travel may not be evident through a specific creation but it may become a part of many future works, although not definable in an obvious sense. The use of "for the purpose of enhancing the professional practice" will allow enough flexibility in the meaning of allowable expenses. This flexibility will, in real terms, reflect the costs of the activity necessary to carry on the practice of a professional artist. It will also provide a limitation on deductions. This limitation will prevent an artist from claiming expenses that are not necessary for the practice of the professional artist.

In addition and in recognition of the variety of sources from which an artist acquires working capital and to stimulate further sources of finance from other sectors, we also recommend:

- [a.] where an artist qualifies as a dependent, his/her loss may be claimed against the income of a relative to the extent of \$5,000; and
- [b.] where an artist acquires working capital from sources at arms' length (such as a patron), then that person be permitted to claim a given amount (i.e. up to \$5,000) of the artists' legitimate expenses, against their income.

The use of this amendment circumvents the necessity of categorizing the artist as full-time, part-time, or hobbyist as exists for Farmers. This form of categorization has proven to be inefficient, costly, and unworkable to government and farmers, as is evident from the media reports on cases in court proceedings. The issue for professional artists and their circumstances is quite different than those addressed by farmers. The need to classify hobby farmers is not relevant to practicing, professional artists. The terms of reference for Professional Artists are sufficient and conclusive and need no further justification in addressing their unique circumstances.

[3.] Cash Method

Income for tax purposes must generally be computed on the accrual basis under the current regulations in the Income Tax Act. Our third recommendation in amending the Income Tax Act relates to the use of the "cash method" of accounting for income. It is our understanding that under the cash method, accounts receivable and inventory are not included in income for income tax purposes, as they would be under the accrual method. However, to make this explicit, we are recommending that Subsection 28(1) be extended to include professional artists and that Section 10 be amended to provide that it become optional for professional artists, and artists who are incorporated.

There are two major problems the Income Tax Act imposes on artists in terms of the method of accounting for income. One is the valuation of an inventory and the other is the inconsistency of income from the practice of an artist. These problems can be alleviated through the use of the "cash method".

In many instances, artists are subject to sporadic income from their work, such as commissions, sales, grants, etc. The regular income for an artist may, on occasion, be augmented by an exceptional gain. Under the accrual method, this gain (depending on timing) can be devastating to an artist if he/she is required to pay tax on the income but has not yet received the funds. Unlike the business sector, the activity of a professional artist does not normally allow a working capital cushion that can absorb this cost.

Even more devastating to an artist than the above problems relating to accounts receivable is the problem of inventories. As stated in my initial brief "Canadian Income Tax and its Application to Artists", the application of inventory rulings to artists' activities will prove detrimental to the cultural structure as it now stands and create insurmountable problems.

The valuation of an inventory is based on the assumption that the intent of production is the purpose of producing goods for economic gain. The expenses incorporated in a product take into account the potential for profit above cost of producing, and potential market for the goods. In business, goods not sold during the year in which they were produced are assumed to have future sale potential. Where this potential is not realizable, the goods are normally sold-off at a reduced price (possibly at a loss) or are destroyed. The taxation of inventory takes into account the potential sale of the goods. Under present Income Tax regulations, the cost of a taxpayer's inventory is not deductible until it is sold. There is an exception to this regulation for farmers and fishermen.

In considering the taxation process of artists' creations, the intent and nature of the work does not fall within the same terms of reference or intended use as inventory of a business. The market of an artist's work is, again, a cultural market which may or may not have economic profit potential. Except in rare cases there is no definable economic market for artists' creations. Also, the life of an artists' work (still in his/her control) may extend indefinitely. The taxation basis of inventory is short-term and does not allow for long-term considerations of an artists' practice. Unlike business, the artist cannot liquidate his/her inventory if profit potential is not a realizable goal. To destroy the work would be in conflict with the original intention of creation and would only serve to undermine the benefit the country receives from the artists' practice.

The creation of a work of art is not simply a process of manufacturing or fabricating a product. Any object that may result from an artists' practice is only a means by which a form of expression can take place. It is that expression which is the artists' creation and not the object. Any object that may be evident is simply a tool to facilitate the artists' practice.

One of the major values of the artists' practice is in the original nature of their creations. In rare cases where an original work is mass-produced for an economic market, this production normally takes place as part of a separate business. Taxation would then be applied to that business and not to the artist who produced the original work. Examples of this are writers whose work is printed by a publisher, musicians whose compositions or performances are produced by a record company, and visual artists whose work is reproduced by a printing company.

The use of the "cash method" for professional artists will serve to acknowledge the unique circumstances of artists. It will also provide a reasonable application of the Income Tax Act and a means of interpreting the Act for Revenue Canada's auditors. Again, questions of "grey areas" can be resolved through the definition of "professional artist".

As a means of providing further clarification for appraising the applicability of the "cash method" to Professional Artists, the following will give a base for interpretation:

Creations by a professional artist may be subject to the use of the "cash method" where the objects are the original creation of the artist, and are within the control of the artist during the process of creating:

- [a.] Creations that are one-of-a-kind; and
- [b.] Creations that are reproduced, though limited in number, and within the control of the artist.

The first qualifier is self-evident. The second, [b.], can be interpreted through these examples.

Included in [b.]:

- [1.] An artist who is a writer and whose manuscripts are reproduced in a limited number, and the artist retains control. Example - Vanity Press.
- [2.] An artist who is a musician or composer, whose material is reproduced in a limited number, and the artist retains control. Example - The artist contracts record or tape production for his/her own purposes.
- [3.] An artist who is a visual artist, whose objects are reproduced in a limited number and the artist retains control. Example - Limited editions of prints.
- [4.] An artist who is a film maker or independent video producer, whose tapes or films are reproduced in a limited number and the artist retains control. Example - Where copies of original film or video are made to protect the master or distributed through co-operatives.
- [5.] Where reproductions of artists' work are made under the direction or control of a non-profit organization.

This will serve as a guide in determining what is permissible for inclusion in the "cash method" of accounting. Generally, the definition of "professional artist" will serve this purpose. The above is provided to help in the interpretation of the amendment, primarily for Revenue Canada assessors. In questions of dispute, the final test is "or is recognized by other professional artists in the country".

Proposed Draft Amendments

To implement our recommendations, the following specific changes are proposed to the Income Tax Act:

- [1.] Section 248 be extended to include a definition of professional artist;
- [2.] Section 8 be amended to include the following deduction from employment income: Expenses incurred by a professional artist which relate directly to his/her art profession and are incurred for the purpose of enhancing his/her professional practice;
- [3.] (a.) Subsection 18(1) be amended to provide an override in respect of expenses incurred by professional artists in the course of their artistic activity; and

- [3.] (b.) Where a person provides a professional artist with funds to finance losses incurred from his/her artistic works, that person be permitted to deduct up to \$5,000 of this assistance against his/her income;
- [4.] A professional artist may elect to use the "cash method" in computing income for income tax purposes:
- (a.) Section 12(1)(b) is not applicable;
 - (b.) When the artists' creations are original works of art;
 - (c.) When the artists' creations are limited in number, although reproduced or duplicated, but within the control and direction of the artist;
 - (d.) When reproductions of an artists' work are made under the control of a non-profit organization;

Professional artists may elect to value their inventory at any amount up to the lesser of cost and fair market value.

- [5.] Section 248 be amended to define:

Qualified Expenditures

Expenses incurred by the professional artists for the purpose of enhancing the professional practice.

- [6.] Fine Art:

Fine Art is the practice of a professional artist as it is recognized by other professional artists in the country.

Conclusion

The recommendations are made from the perspective of visual artists. As our concerns are similar to writers and musicians, we feel the amendments would apply equally well. Any specific concerns of other artistic disciplines which may have been missed in this proposal can easily be incorporated. The fundamental elements of this presentation will provide a base which is broad enough to include concerns of artists working in a variety of disciplines.

Due to the urgency of requiring immediate legislative changes to the Income Tax Act, we have restricted our recommendations to the most pressing issues of concern to professional artists. Other areas which are significant and must be addressed without unnecessary delay include:

- [a.] Canada Pension and other pension plans;
- [b.] Unemployment Insurance coverage;
- [c.] Tax treatment of charitable donations by visual artists of their own work; and
- [d.] Works of art owned at death - Cultural Property Export and Import Act.

In dealing with these matters, we direct your attention to the Disney Report. This report forms a solid basis as a reference to these issues; however, please note that economic conditions have changed since this report was prepared, and the recommendations there-in must be brought in line with today's standards before being implemented.

We have, in the recommendations, been very specific in dealing with the application of the Income Tax Act to the professional artist. We feel that our recommendations are realistic and practical and can, and should, be implemented as soon as possible.

Although there can be abuses in any system, the definition of professional artist and qualified expenditures will prevent widespread abuse and will not restrict Revenue Canada's mandate of assessing tax.

The resultant legislation must go one step further. It must be retroactive. Individual artists who have been assessed this past year are living on the edge of personal bankruptcy. For these artists, the creative process has been arrested. Do not allow them to continue paying for a mistake that is ultimately the Government's responsibility.

If the Government of Canada adopts these measures within the Income Tax Act, the question of loss of tax revenue to government becomes significant. There will be no appreciable loss of revenue in tax collection by adopting the recommended amendments. The methods and rules we have just outlined are not new. These are the procedures artists have been using for more than a decade. This fact has been proven by Revenue Canada's recent assessment of artists' tax returns. It is only because of the taxation department's recent assessment process that the "assumed rules" have broken down. As a result, it is now necessary to formalize these rules within the Income Tax Act itself as soon as possible.

Once the amendments become incorporated into the Act, we recommend that a program of seminars be held for the regional taxation offices (auditors and assessors). In order to make these changes workable, auditors need to be made aware of their role in applying these measures. Assessments of artists have shown that Revenue Canada's auditors have not been aware of the few rulings within the Act that apply to artists. This has caused a tremendous amount of difficulty when artists have been under assessment. Understanding and using a tax system that acknowledges cultural value and profit is a major change in the assessment process. Canadian artists cannot afford to go through this again.

APPENDICE «ARTI - 5»

L'APPLICATION DE LA LOI CANADIENNE DE L'IMPÔT SUR LE REVENU AUX ARTISTES

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU
COMITÉ PERMANENT DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE
DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

SAUVEZ LES ARTS AU CANADA
MARS 1984

Le 29 mars 1984

Comité permanent des communications
et de la culture
Chambre des communes

Messieurs les membres du Comité,

Nous sommes heureux de présenter notre mémoire portant sur l'application de la Loi canadienne de l'impôt sur le revenu aux artistes.

Nous avons tenté d'y exposer certains problèmes qu'éprouvent les artistes lorsqu'ils essayent de concilier leur profession avec le Règlement de la Loi de l'impôt sur le revenu et les pratiques de Revenu Canada--Impôt. Nous y avons également présenté des solutions qui, à notre avis, peuvent remédier à certains de ces problèmes.

Ce mémoire n'aurait pu être rédigé sans l'appui du Front des artistes canadiens de la Nouvelle-Écosse; nous lui savons gré de son aide.

Nous voulons également remercier l'organisme Arts visuels de la Nouvelle-Écosse et le ministère de la Culture, des Loisirs et de la Condition physique de la Nouvelle-Écosse, pour l'aide financière qu'ils nous ont apportée. Nous remercions également la firme de comptables agréés Touche Ross & Cie de nous avoir aidés à traiter des aspects techniques du mémoire.

Veuillez agréer, Messieurs les membres du Comité, nos salutations distinguées.

(Original signé par)

Gary R. Conway

MEMOIRE AU COMITE PERMANENT

Introduction

Dans le cadre du sujet qui nous occupe, «l'application de la Loi canadienne de l'impôt sur le revenu aux artistes», nous formulerons des recommandations précises pour que soit modifiée la Loi de l'impôt sur le revenu. Ces recommandations sont destinées à corriger les lacunes des lois fiscales qui s'appliquent au milieu culturel du Canada. Les modifications que nous proposons visent à mettre un terme à l'application déraisonnable des règles générales de la Loi de l'impôt sur le revenu, sans pour autant modifier l'objet ou l'esprit de cette Loi, ou porter préjudice aux droits des autres contribuables. Sandra MacDonald, conseillère en politique aux Affaires culturelles du ministère des Communications, a déclaré dans une lettre du 15 décembre 1983 que les lois fiscales du pays sont censées être les mêmes pour tous. Malgré ce principe égalitaire, il est important de reconnaître que divers secteurs de la société canadienne sont dans une situation exceptionnelle qui rend inopportune l'application de règles générales. A l'heure actuelle, la Loi reconnaît effectivement que certains groupes de la société sont dans cette situation. Par exemple, des règles spéciales ont été prévues pour les agriculteurs et les pêcheurs. Toutefois, selon la formulation actuelle de la Loi, l'application uniforme des règles générales met en fait les artistes dans des situations difficiles et anormales. Les renseignements qui se dégagent du récent calcul de l'impôt sur le revenu des artistes en témoignent.

En préparant le présent exposé, l'organisme Sauvez les arts au Canada a consulté des comptables experts en fiscalité et des artistes ayant reçu un avis de cotisation. Les recommandations sont fondées sur les renseignements ainsi recueillis. Nous avons également tenté dans le présent mémoire de répondre aux questions soulevées par des députés lorsqu'ils ont soutenu la motion qui a entraîné le renvoi de la question au Comité permanent des communications et de la culture. Nous parlerons notamment de la distinction entre commerce et culture, et entre valeurs économiques et valeurs culturelles, de la définition d'un artiste, de la notion de possibilités raisonnables de profits, de la comptabilité de caisse et des stocks, du revenu tiré d'un emploi et du revenu tiré d'un travail pour propre compte, des dépenses déductibles et des abus éventuels du régime fiscal.

Avant de passer aux recommandations, nous vous donnerons un aperçu de la situation des artistes par rapport à la vie économique du pays. Le conflit qui oppose les artistes et Revenu Canada est un conflit de valeurs. Dans toute société, il existe deux grands systèmes de valeurs distincts, mais intimement liés qui, ensemble, contribuent au bien-être de la population. Il y a d'une part, un système de valeurs économiques et d'autre part, un système

de valeurs culturelles. Pour les distinguer, il suffit de définir les valeurs culturelles comme étant la croissance, le développement, la volonté et l'identification d'un peuple. Quant aux valeurs économiques, on peut les définir comme le niveau d'argent utile à un peuple ou jugé souhaitable par ce dernier. Lorsqu'on formule les lois d'un pays, il faut reconnaître les valeurs culturelles au même titre que les valeurs économiques si l'on veut répondre aux aspirations de la société. Les artistes ne demandent pas la charité ou des traitements de faveur par le truchement de la Loi de l'impôt sur le revenu, mais bien qu'on reconnaisse leur rôle dans le système des valeurs du Canada, rôle qui constitue la principale ressource non renouvelable de la culture du pays.

En tant que ressource, la culture présente des similitudes avec le commerce, mais également des différences importantes. Le commerce et la culture sont analogues en ce sens que tous deux entraînent des dépenses. De même, tous deux offrent le fruit de leur travail et leurs services au public. Là s'arrête toutefois toute comparaison. Le commerce est axé sur la production d'un gain ou d'un bénéfice financier et toutes les décisions et méthodes sont assujetties à cet objectif. Par contre, les artistes, qui s'engagent à réaliser des bénéfices d'ordre culturel, prennent leurs décisions et établissent leurs méthodes en fonction des valeurs culturelles, et non nécessairement en vue de réaliser des gains ou des bénéfices financiers.

Les entreprises ont droit à des déductions d'impôt pour les dépenses encourues en vue de générer un bénéfice d'ordre économique. Revenu Canada estime que toutes les autres dépenses sont personnelles, donc non déductibles. L'artiste professionnel ne peut déduire les dépenses qu'il a engagées pendant l'exercice de son art, à moins qu'il ne réponde à la norme de «possibilité raisonnable de profits économiques» établie à l'égard du secteur commercial. Les dépenses professionnelles d'un artiste n'en sont pas moins réelles, et découlent de l'exercice de son art au profit du grand public. Il ne s'agit pas de dépenses personnelles. Au moyen de modifications de la Loi, les artistes demandent qu'on reconnaisse les valeurs culturelles et les bénéfices d'ordre culturel, reconnaissance qui contribue en partie à valoriser les volontés et les aspirations de notre société.

Recommandations

Nous recommandons:

- (1.) Que soit modifiée la Loi de l'impôt sur le revenu afin qu'on y définisse la notion d'artiste professionnel;
- (2.) Que soit modifiée la Loi de l'impôt sur le revenu afin qu'on y reconnaisse les valeurs culturelles et qu'on permette aux artistes professionnels de déduire certaines dépenses sans que soit appliquée la norme de «possibilité profits» applicable au secteur commercial;

- (3.) Que soit modifiée la Loi de l'impôt sur le revenu afin de permettre aux artistes professionnels de recourir à la méthode de comptabilité de caisse pour le calcul du revenu imposable.

Les observations suivantes donnent des éclaircissements sur nos recommandations:

(1.) Définition d'un artiste professionnel

La définition d'un artiste professionnel donnée par l'UNESCO (Association internationale des arts) pourrait servir à déterminer qui peut être désigné comme un artiste professionnel. Cette définition sert de critère d'admissibilité à cette catégorie et permet de répondre aux questions concernant les «zones grises» et de limiter les abus éventuels. Sa portée est suffisamment vaste pour englober les diverses disciplines artistiques, et suffisamment limitée pour n'englober que ceux auxquels elle est destinée.

Un artiste est professionnel:

- (1.) s'il gagne entièrement ou partiellement sa vie grâce à l'exercice de son art;
- (2.) s'il a un diplôme ou une attestation de compétence en beaux-Arts ou en arts appliqués;
- (3.) s'il enseigne ou a enseigné les arts dans une école (beaux-Arts ou arts appliqués);
- (4.) s'il expose fréquemment ses oeuvres ou que celles-ci soient vues par un vaste public, par exemple, par le biais de:
 - a.) collections publiques;
 - b.) commandes ou commissions publiques;
 - c.) monographies, catalogues, articles portant sur ses oeuvres;
- (5.) s'il a remporté d'importants prix à l'échelle nationale ou internationale;
- (6.) s'il est membre de l'Académie des arts ou, en admettant qu'il ne possède aucun des titres ou qualités susmentionnés, s'il est reconnu par les autres artistes professionnels du pays.

Cette définition est le principe de base qui permettra l'élaboration de modifications convenant aux artistes professionnels et applicables sur le plan administratif.

Cette définition permet également de faire des recoupements. Pour savoir si une discipline précise relève des beaux-arts, on peut invoquer les disciplines approuvées des beaux-arts et confirmer ou non si cette discipline en fait partie. Aux fins de l'administration, il existe dans chaque discipline des beaux-arts des organismes nationaux et régionaux qui se penchent sur les normes professionnelles applicables aux artistes. En cas de différend, les vérificateurs de Revenu Canada pourraient consulter l'organisme compétent lorsqu'ils déterminent si quelqu'un répond à la définition d'artiste professionnel. Le Front des artistes canadiens constitue un exemple d'organisme de ce genre.

Le recours à cette définition permettra de réduire les possibilités d'abus. Voici deux exemples témoignant de la facilité avec laquelle des représentants de Revenu Canada ont pu appliquer la notion d'«artiste professionnel». Un artiste visuel dont on étudiait le dossier a reçu la visite d'un vérificateur de Revenu Canada. Ce dernier n'était pas au courant des questions touchant le travail d'un artiste professionnel. En voyant le studio, la documentation concernant les oeuvres de l'artiste, et les renseignements connexes, le vérificateur n'a éprouvé aucune difficulté à déterminer que l'artiste était professionnel. Pourtant, les oeuvres de cet artiste ne sont pas traditionnelles. Un autre artiste, faisant appel d'un avis de cotisation devant un tribunal, a décidé de prouver que son travail était de nature professionnelle. Le juge a reconnu que l'artiste était effectivement professionnel. Malheureusement, dans les deux cas, les plaignants ont perdu leur cause faute de «possibilités raisonnables de profits».

(2.) Déduction de certaines dépenses

La deuxième modification proposée porte sur l'expression «possibilités raisonnables de profits». C'est à ce propos que la Loi de l'impôt sur le revenu ne tient pas compte des valeurs culturelles. En effet, l'alinéa 18(1)a) de la Loi de l'impôt sur le revenu indique ce qui suit:

Exceptions d'ordre général

18.(1) Dans le calcul du revenu du contribuable, tiré d'une entreprise ou d'un bien, les éléments suivants ne sont pas déductibles:

Idem

a) un débours ou une dépense sauf dans la mesure où elle a été faite ou engagée par le contribuable

en vue de tirer un revenu des biens ou de l'entreprise ou de faire produire un revenu aux biens ou à l'entreprise;

Pour déterminer si un contribuable est autorisé à déduire ses dépenses d'affaires, Revenu Canada invoque le paragraphe 8(1) de la Loi de l'impôt sur le revenu, surtout en cas de pertes. Les questions qu'on pose généralement alors sont les suivantes:

- a.) le contribuable a-t-il déjà réalisé un profit d'ordre économique dans l'exercice de ses activités;
- b.) pendant combien d'années a-t-il accusé des pertes;
- c.) dans combien d'années prévoit-il toucher un profit;
- d.) combien de temps consacre-t-il à son entreprise;
- e.) à quel marché éventuel son entreprise s'adresse-t-elle;
- f.) ce marché a-t-il un potentiel reconnu de rentabilité;
- g.) le contribuable tente-t-il de réaliser un profit?

Toutes ces questions reposent sur la notion de profit économique. Les autres profits ou valeurs, comme les valeurs culturelles, ne sont pas pris en considération dans ce paragraphe de la Loi. C'est là où la Loi de l'impôt sur le revenu jaillit à son intention, soit d'être la même pour tous, car elle ne reconnaît pas la situation d'un secteur particulier ou les systèmes de valeurs du pays.

Même si nous présumions que les artistes professionnels visent un profit d'ordre économique, les lignes directrices établies pour les entreprises à l'égard de la période de report des pertes ne sont pas adéquates. Si nous comprenons bien, Revenu Canada a recourt à une règle empirique, soit le report d'une perte sur une période d'environ trois à cinq ans lorsque le contribuable ne touche pas un revenu important. Or, il est tout à fait possible qu'un artiste, dont l'activité est axée sur les valeurs culturelles, n'arrive pas à réaliser un bénéfice à l'intérieur de cette période. Il est possible qu'il ne puisse raisonnablement prévoir réaliser un profit financier dans les dix ou vingt prochaines années, voire de son vivant. Pourtant, il engendre des bénéfices culturels tout au long de cette période et il encourt des dépenses pour ce faire. C'est là où les deux systèmes de valeurs entrent en conflit dans la Loi de l'impôt sur le revenu.

En conséquence de l'alinéa 18(1)a), un artiste dont les oeuvres ne lui ont pas permis de réaliser un profit économique ou qui, de l'avis de Revenu Canada, n'a pas le potentiel nécessaire pour réaliser un profit économique, ne peut déduire ses dépenses. Il ne peut les déduire d'autres formes de revenu ou d'un revenu tiré de sa profession. Ses dépenses deviennent donc personnelles ou des dépenses d'amateur que l'artiste doit assumer et qui ne peuvent être déduites. Il est toutefois évident que l'artiste est un professionnel et que la Loi doit le considérer comme tel.

On peut corriger cette anomalie de la façon suivante:

- (1.) Modifier l'article (8) de la Loi de l'impôt sur le revenu qui a trait à l'emploi, pour permettre aux artistes professionnels de déduire les dépenses engagées dans le cadre de leurs activités artistiques et professionnelles, et
- (2.) Modifier le paragraphe 18(1) pour supprimer les limites imposées par l'alinéa 18(1)a) aux artistes professionnels.

Une fois qu'un artiste est reconnu comme étant un professionnel, les pertes découlant de ses activités artistiques peuvent être déduites de ses autres revenus. Un artiste répondant à la définition d'artiste professionnel serait autorisé à déduire les dépenses inhérentes à ses réalisations artistiques du revenu provenant de son art ou d'autres revenus. Cela permettrait de corriger les anomalies de la Loi de l'impôt sur le revenu actuelle et d'atténuer les difficultés qui en découlent pour les artistes.

Nous recommandons essentiellement que la notion de profit culturel soit reconnue dans la Loi, au même titre que la notion de profit économique.

Dépenses autorisées

Une autre distinction doit être faite pour déterminer les dépenses qui peuvent être déduites. Puisque les artistes s'adonnent à des activités à caractère culturel et non pas à des activités destinées à réaliser un profit, les critères utilisés pour évaluer les dépenses professionnelles ne peuvent être appliqués dans ce cas-ci. Par conséquent, il est nécessaire d'élargir le sens du mot déduction. On peut y arriver au moyen de l'expression «pour favoriser l'exercice de sa profession». La déductibilité des dépenses serait donc basée sur le principe suivant, à savoir si les dépenses ont été engagées dans le but «favoriser l'exercice de la profession» de l'artiste. Ce concept s'appliquera également aux artistes constitués en société.

Il s'agit là d'un facteur extrêmement important. Les normes applicables aux entreprises qui figurent dans la Loi empêchent à l'heure actuelle un artiste de déduire certaines dépenses, à moins que celles-ci ne donnent lieu à un gain tangible. Un artiste qui subit des dépenses en raison d'une exposition ou d'un spectacle ne peut déduire ces dépenses à moins de prouver un gain tangible, comme la vente d'une oeuvre d'art. Les artistes exposent souvent des oeuvres qui, indubitablement, constituent un profit culturel; toutefois, le gain n'est peut-être pas aussi tangible que celui que l'on peut s'attendre à réaliser par le biais de pratiques commerciales.

De plus, un artiste peut engager des dépenses, comme par exemple des frais de voyage, nécessaires à la création de ses oeuvres. Les résultats de ce voyage, bien que difficiles à définir, ne se manifesteront peut-être pas dans une oeuvre précise, mais dans de nombreuses oeuvres futures. L'utilisation de

l'expression «pour favoriser l'exercice de la profession» permettra de donner une interprétation plus souple à l'expression des dépenses autorisées. Cette souplesse, en termes réels, reflètera les coûts des activités essentielles au travail d'un artiste professionnel. Elle permettra également d'imposer des limites aux déductions, qui empêcheront un artiste de déduire des dépenses qui ne sont pas inhérentes à son travail en tant qu'artiste professionnel.

De plus, pour tenir compte du fait que tout artiste obtient son fonds de roulement de diverses sources et en vue de créer de nouvelles sources de revenu, nous recommandons ce qui suit:

- a.) lorsqu'un artiste est considéré comme une personne à charge, que ses pertes puissent être déduites du revenu d'un proche parent, jusqu'à concurrence de 5 000 \$; et
- b.) lorsqu'un artiste obtient des fonds d'une source ne créant aucun lien de dépendance (d'un mécène par exemple), que cette personne soit autorisée à déduire de son revenu une partie (jusqu'à concurrence de 5 000 \$) des dépenses légitimes de l'artiste.

Grâce à cette modification, il n'est pas nécessaire de classer l'artiste dans une des catégories suivantes: artiste qui se consacre entièrement à son art, artiste qui cumule d'autres fonctions ou artiste amateur comme dans le cas des agriculteurs. Cette forme de classification s'est avérée inefficace et coûteuse pour le gouvernement et pour les agriculteurs, comme en témoignent les reportages de la presse sur les causes instruites devant les tribunaux. Les problèmes intéressant les artistes professionnels sont nettement différents de ceux des agriculteurs. La nécessité de classer les agriculteurs amateurs dans une catégorie spéciale n'a rien à voir avec la situation des artistes professionnels. La définition des artistes professionnels est complète et concluante et suffit à justifier que l'on tienne compte de leur situation exceptionnelle.

(3.) Méthode de la comptabilité de caisse

Aux fins de l'impôt, le revenu est habituellement calculé selon la méthode de la comptabilité d'exercice en vertu du Règlement actuel de la Loi de l'impôt sur le revenu. Notre troisième recommandation concernant les modifications à apporter à la Loi de l'impôt sur le revenu a trait à l'utilisation de la «méthode de la comptabilité de caisse» pour calculer le revenu. En vertu de cette méthode, les stocks et les comptes à recevoir ne sont pas inclus dans le revenu, aux fins de l'impôt, comme ils le sont dans la méthode de comptabilité d'exercice. Toutefois, pour être plus explicites, nous recommandons que le paragraphe 28(1) soit modifié afin d'inclure les artistes professionnels et que l'article 10 soit modifié de façon à rendre ses dispositions facultatives pour les artistes professionnels et les artistes constitués en société.

La Loi de l'impôt sur le revenu pose deux grands problèmes aux artistes en ce qui a trait à la méthode de comptabilisation du revenu. Le premier concerne l'évaluation des stocks, et le second porte sur l'irrégularité du revenu des artistes. Ces problèmes peuvent être réglés au moyen de la «méthode de la comptabilité de caisse».

Dans de nombreux cas, les rentrées d'argent d'un artiste sont irrégulières (commissions, ventes, subventions, etc.). Le revenu régulier d'un artiste peut, à l'occasion, être augmenté d'un gain exceptionnel. Aux termes de la méthode de comptabilité d'exercice, ce gain (suivant le moment où il est réalisé) peut créer des problèmes à un artiste si ce dernier est tenu de payer des impôts sur ce revenu même s'il n'a pas encore touché les fonds. À l'encontre de celles des entreprises, les activités d'un artiste professionnel ne lui permettent habituellement pas de disposer de réserves pour absorber ces frais.

Le problème des stocks pose à l'artiste un problème encore plus sérieux que celui des comptes à recevoir. Comme je l'ai indiqué dans mon premier mémoire intitulé «La Loi de l'impôt sur le revenu et les artistes canadiens», le fait d'appliquer les règles relatives aux stocks aux activités des artistes risque de nuire à la structure culturelle, dans sa forme actuelle, et de créer des problèmes insurmontables.

L'évaluation des stocks est fondée sur le principe voulant que la production a pour but de produire des biens en vue d'en tirer un gain économique. Les dépenses afférentes à un produit tiennent compte non seulement des coûts de production, mais également des possibilités de profits et de commercialisation des produits. Dans l'entreprise, on suppose que les biens qui n'ont pas été écoulés sur le marché au cours de leur année de production peuvent être vendus plus tard. À défaut de cela, ces biens sont habituellement soldés (probablement à perte) ou sont détruits. L'imposition des stocks tient compte des possibilités d'écoulement ultérieur des produits. D'après les dispositions actuelles de la Loi de l'impôt sur le revenu, les coûts afférents aux stocks d'un contribuable ne peuvent être déduits qu'une fois les produits vendus. Il existe toutefois une exception à cette règle pour les agriculteurs et les pêcheurs.

En ce qui concerne l'imposition des oeuvres des artistes, il ne faut pas oublier que le but et la nature des oeuvres ne sont pas assujettis aux mêmes critères que ceux qui sont appliqués aux stocks d'une entreprise. Encore une fois, le marché des oeuvres d'un artiste est avant tout un marché culturel qui présente ou non des possibilités de profits. À de rares exceptions près, il n'existe aucun marché économique définissable pour les oeuvres d'art. De plus, la durée d'une vie d'une oeuvre d'art (qui appartient encore à son auteur) peut s'étendre de façon indéfinie. Les principes d'imposition des stocks s'appliquent à de courtes périodes et ne tiennent pas compte du caractère à long terme de l'activité des artistes. Contrairement à une entreprise, l'artiste ne peut liquider son stock s'il ne peut espérer en tirer un profit. Quant à la destruction des stocks, elle irait à l'encontre de l'objectif

initial visé par la création des oeuvres et ne ferait que saper les avantages que tire le pays du travail des artistes.

La création d'une oeuvre d'art n'équivaut pas simplement à la fabrication d'un produit. Tout objet que réalise l'artiste par la pratique de son art n'est que la concrétisation d'une forme d'expression. Or, c'est cette expression, et non pas l'objet lui-même, qui est le produit du travail de l'artiste. Ainsi, l'objet tangible n'est que le véhicule qui permet à l'artiste de s'exprimer.

Une des grandes valeurs de l'oeuvre d'art réside dans son caractère original. Les rares fois où une oeuvre originale est fabriquée en série pour un marché économique, c'est généralement par l'intermédiaire d'une entreprise distincte. Ainsi, l'impôt s'appliquerait au revenu de cette entreprise et non pas à celui de l'artiste qui aurait créé l'oeuvre originale. Mentionnons à titre d'exemple les écrivains dont les ouvrages sont publiés par une maison d'édition, les musiciens dont les compositions ou les spectacles sont réalisés par une compagnie de disques et les artistes visuels dont les oeuvres sont reproduites par une imprimerie.

En appliquant aux artistes professionnels la méthode de la comptabilité de caisse, on reconnaîtrait les circonstances particulières de leur métier. Ce serait également une façon acceptable d'appliquer la Loi de l'impôt sur le revenu et d'en fournir une interprétation sur laquelle pourraient se baser les vérificateurs de Revenu Canada. Encore une fois, les questions qui se posent au sujet des «zones grises» peuvent être réglées en définissant ce qu'est un «artiste professionnel».

Les paragraphes qui suivent fournissent des précisions utiles qui permettront d'évaluer la possibilité d'appliquer la méthode de la comptabilité de caisse aux artistes professionnels.

La méthode de la comptabilité de caisse peut être appliquée aux créations d'un artiste professionnel, à condition qu'il s'agisse d'une création originale de l'artiste, sur laquelle celui-ci a conservé le contrôle pendant tout le processus créatif.

- a.) les créations qui sont uniques en leur genre; et
- b.) les créations qui sont reproduites, bien qu'en nombre restreint, et qui demeurent sous le contrôle de l'artiste.

La première catégorie va de soi. Pour comprendre la deuxième, on peut se reporter aux exemples suivants.

Sont compris dans la catégorie b.):

- (1.) Un artiste qui est un écrivain et dont les manuscrits sont reproduits en nombre limité, l'artiste en conservant le contrôle. Exemple: édition à compte d'auteur.
- (2.) Un artiste qui est un musicien ou un compositeur et dont les oeuvres sont reproduites en nombre limité, l'artiste en conservant le contrôle. Exemple: l'artiste conclut des contrats d'enregistrement sur disque ou sur bande à ses propres fins.
- (3.) Un artiste qui est un artiste visuel et dont les oeuvres sont reproduites en nombre limité, l'artiste en conservant le contrôle. Exemple: reproduction d'estampes à tirage limité.
- (4.) Un artiste qui est un cinéaste ou un auteur indépendant de bandes vidéo et dont les bandes ou les films sont reproduits en nombre limité, l'artiste en conservant le contrôle. Exemple: les copies d'un film ou d'un vidéo original destinées à protéger l'oeuvre maîtresse ou à être distribuées par l'entremise de coopératives.
- (5.) Les reproductions d'oeuvres d'art qui sont réalisées sous la direction ou pour le compte d'un organisme à but non lucratif.

Les précisions fournies ci-dessus pourront servir de guide pour déterminer ce qui peut être inclus dans la méthode de la comptabilité de caisse. De façon générale, la définition de l'«artiste professionnel» constitue le critère de base, mais les précisions ci-dessus sont fournies pour faciliter l'interprétation de la modification, notamment à l'intention des vérificateurs de Revenu Canada. En cas de litige, le critère définitif sera celui-ci: «ou s'il est reconnu par les autres artistes professionnels du pays».

Modifications proposées

Pour donner suite à nos recommandations, nous proposons les modifications suivantes à la Loi de l'impôt sur le revenu:

- (1.) Que l'on ajoute à l'article 248 une définition de l'artiste professionnel;
- (2.) Que l'article 8 soit modifié de manière à inclure la déduction suivante du revenu d'un emploi: Dépenses effectuées par un artiste professionnel qui sont directement liées à l'exercice de son art et qui sont destinées à favoriser l'exercice de sa profession;
- (3.) a.) Que le paragraphe 18(1) soit modifié de manière à prévoir une exception à l'égard des dépenses effectuées par les artistes professionnels dans l'exercice de leur art;

- (3.) b.) Que la personne qui fournit à un artiste professionnel des fonds pour combler les pertes résultant de ses activités artistiques soit autorisée à déduire de son revenu le montant de cette aide financière jusqu'à concurrence de 5 000 \$;
- (4.) Que l'artiste professionnel puisse opter pour la méthode de la comptabilité de caisse pour calculer son revenu aux fins de l'impôt sur le revenu lorsque:
- a.) l'alinéa 12(1)b) ne s'applique pas;
 - b.) les créations de l'artiste sont des oeuvres d'art originales;
 - c.) les créations de l'artiste sont reproduites, mais en nombre limité, celui-ci en conservant le contrôle et la direction;
 - d.) les reproductions d'une oeuvre d'art sont faites sous le contrôle d'un organisme à but non lucratif;

L'artiste professionnel peut évaluer ses stocks jusqu'à concurrence du moindre des deux montants suivants: le coût véritable ou la juste valeur marchande.

- (5.) Que l'article 248 soit modifié de manière à inclure la définition suivante:

Dépenses admissibles

Dépenses effectuées par l'artiste professionnel en vue de favoriser l'exercice de sa profession.

- (6.) Beaux-Arts:

Par beaux-arts, il faut comprendre l'activité d'un artiste professionnel, telle qu'elle est reconnue par les autres artistes professionnels du pays.

Conclusion

Ces recommandations sont formulées du point de vue des artistes visuels. Comme nos préoccupations sont semblables à celles des écrivains et des musiciens, nous estimons que les modifications proposées s'appliqueraient tout aussi bien à ces derniers. Les problèmes particuliers à d'autres disciplines artistiques que nous aurions omis d'inclure dans cette proposition pourront facilement y être incorporés. Les éléments fondamentaux du présent mémoire fourniront une base suffisamment vaste pour y inclure les préoccupations d'artistes oeuvrant dans une multitude de domaines.

Étant donné l'urgence d'apporter des modifications à la Loi de l'impôt sur le revenu, nous avons limité nos recommandations aux problèmes les plus pressants qui touchent les artistes professionnels. Il existe cependant d'autres questions importantes qui doivent être traitées sans trop tarder, notamment:

- a.) Le Régime de pensions du Canada et les autres régimes de retraite;
- b.) Le Régime d'assurance-chômage;
- c.) Le traitement fiscal des dons de charité des artistes visuels sous la forme de leurs propres oeuvres; et
- d.) Les oeuvres d'art en stock au moment du décès--Loi sur l'exportation et l'importation des biens culturels.

Nous vous invitons dans votre examen de ces questions à vous reporter au rapport Disney. Ce rapport est très utile comme point de départ pour l'étude de ces questions, mais il convient de noter que les circonstances économiques ont changé depuis sa publication et que les recommandations qui y sont énoncées doivent par conséquent être modifiées en fonction des normes actuelles avant qu'elles soient mises en oeuvre.

Dans nos recommandations, nous avons traité de façon très précise de la question de l'application de la Loi de l'impôt sur le revenu aux artistes professionnels. Nous estimons qu'il s'agit de recommandations réalistes et pratiques, qui peuvent, voire qui devraient, être mises en oeuvre le plus tôt possible.

Bien qu'aucun système ne soit à l'abri des abus, le fait de définir qui sont les artistes professionnels et quelles sont les dépenses admissibles empêchera les abus généralisés sans pour autant limiter le mandat de Revenu Canada d'évaluer l'impôt exigible.

Les dispositions législatives qui seront adoptées en conséquence doivent aller plus loin encore, et s'appliquer rétroactivement. En effet, les artistes qui ont reçu un avis de cotisation au cours de la dernière année sont au bord de la faillite personnelle. Pour eux, le processus créateur s'est arrêté. Il ne faut permettre qu'ils continuent à faire les frais d'une erreur dont le gouvernement est l'ultime responsable.

Si le Gouvernement du Canada décide d'incorporer ces mesures à la Loi de l'impôt sur le revenu, il s'intéressera bien sûr aux pertes de recettes fiscales qui pourraient en résulter. Or, l'adoption des modifications proposées n'occasionnerait aucune baisse sensible de ces recettes fiscales. Les méthodes et les règles que nous venons de décrire ne sont pas nouvelles, car ce sont celles dont se servent les artistes depuis plus de dix ans. C'est d'ailleurs ce qui est ressorti du récent calcul des cotisations des artistes effectué par Revenu Canada. C'est seulement parce que le fisc a voulu modifier récemment sa méthode de calcul des cotisations que les «règles

implicites» se sont effondrées. C'est pourquoi il devient urgent d'incorporer officiellement ces règles à la Loi de l'impôt sur le revenu.

Une fois que les modifications à la loi auront été adoptées, nous recommandons que l'on organise une série d'ateliers à l'intention du personnel des bureaux régionaux du fisc (vérificateurs et évaluateurs). Pour que ces modifications donnent les résultats voulus, il faut que les vérificateurs soient sensibilisés au rôle qu'ils ont à jouer dans leur application. Or, les avis de cotisation envoyés aux artistes ont démontré que les vérificateurs de Revenu Canada ne sont pas au courant des quelques dispositions de la Loi qui s'appliquent aux artistes, ce qui n'a pas manqué d'occasionner d'énormes difficultés à ces derniers. En réclamant une compréhension accrue et un régime fiscal qui tienne compte des valeurs culturelles, nous sommes conscients de demander un changement majeur au processus d'établissement des cotisations. Le fait est que les artistes ne pourraient tenir le coup une deuxième fois.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant:

Mrs. Fran Gallagher-Shuebrook, Chairperson;
Mrs. Mary Armstrong, National Co-ordinator;
Mrs. Lois Siegel, Filmmaker.

From Save the Arts in Canada:

Mr. Garry Conway.

De Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant:

M^{me} Fran Gallagher-Shuebrook, Présidente;
M^{me} Mary Armstrong, Coordinatrice nationale;
M^{me} Lois Siegel, Cinéaste.

De Sauvez les Arts au Canada:

M. Garry Conway.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 12

Tuesday, April 3, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 12

Le mardi 3 avril 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 3, 1984

(14)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 8:10 o'clock p.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher and Orlikow.

Other Members present: Messrs. Scott and Tousignant.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the "Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec": Mrs. Claudette Fortier, General Director of "SARDEC"; Mrs. Tatiana Demidoff Séguin, President of "Conseil de la Sculpture du Québec" and Mrs. Jacqueline Lemay, Executive Director of "SPACQ".

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mrs. Claudette Fortier made an opening statement and with the other witnesses, answered questions.

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, the Chairman authorized:

—The Printing as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence of the document entitled: *Brief submitted by the "Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec"*. (See Appendix "ARTI-6").

At 9:45 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 AVRIL 1984

(14)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 20 h 10, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher et Orlikow.

Autres députés présents: MM. Scott et Tousignant.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De la Conférence des associations des créateurs et créatrices du Québec: M^{me} Claudette Fortier, directrice générale de SARDEC; M^{me} Tatiana Demidoff Séguin, présidente du Conseil de la Sculpture du Québec; M^{me} Jacqueline Lemay, directrice exécutive de SPACQ.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M^{me} Claudette Fortier fait une déclaration préliminaire, puis elle-même et les autres témoins répondent aux questions.

Conformément à l'ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, le président permet:

—Que paraisse en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour, le document intitulé *Brief submitted by the "Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec"*. (*Voir Annexe "ARTI-6"*).

A 21 h 45, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, April 3, 1984

• 2009

The Chairman: I will call the meeting to order at this point and welcome our guests. A word of explanation. We understand Mr. Scott is going to be along in a few moments, and if you testify now the report will go on the record and the Liberal members and Mr. Crombie on the Tory side will be able to get a reference to it, as well as the works from the Library of Parliament here. So you do not have to worry about just the two of us here. In fact we secretly believe you are now testifying to the heart of the committee.

• 2010

If Mr. Orlikow agrees, then we will annex your brief to our agenda and it will go officially on the record. Do you have any objections, Mr. Orlikow?

Mr. Orlikow: Fine.

The Chairman: Good.

May I make a request that the translators will ask of us. You are probably going to give all or the majority of your brief in French. They cannot see your faces. Until the committee has a chance to rearrange itself to accommodate them, could you speak perhaps a touch slowly to allow them to adjust to having to listen to your voice only. I was asked that request earlier and said I would pass it along.

Now, we are going to hear from you and then our procedure will be fairly straightforward. Mr. Orlikow will ask you a few questions, up to 20 minutes, and I will do the same; and then, if there are additional questions, we will have a more informal discussion among ourselves with you.

So we are going to welcome tonight Mrs. Claudette Fortier. Mrs. Fortier, would you introduce yourself and then your two colleagues, please. You can tell us whatever you want in your opening brief, and then we will turn it over to Mr. Orlikow for some additional questioning. Welcome, and thank you very much for coming.

Mme Claudette Fortier (directrice générale de la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs et membre de l'exécutif de la Conférence des associations de créateurs): Je vous remercie de nous recevoir ce soir.

Je suis accompagnée de M^{me} Jacqueline Lemay, qui est directrice de la Société professionnelle des auteurs-compositeurs du Québec, et de M^{me} Tatiana Demidoff Séguin, qui est présidente du Conseil de la sculpture du Québec.

Les 17 associations de la Conférence regroupent plus de 2,000 membres de toutes les disciplines artistiques du Québec. Ce regroupement s'est fait dans le but de travailler à des

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 3 avril 1984

Le président: Je vais maintenant ouvrir la séance et souhaiter la bienvenue à nos invités. Tout d'abord, quelques mots d'explication. D'après ce que nous avons compris, M. Scott va se joindre à nous d'ici quelques instants. Si vous comparez maintenant, vos remarques figureront au procès-verbal; les députés libéraux et M. Crombie, pour les conservateurs, pourront s'y reporter, ainsi qu'aux notes qui seront prises par les employés de la Bibliothèque parlementaire présents avec nous. Ne vous inquiétez donc pas du fait que nous ne soyons que deux. Nous croyons d'ailleurs en secret que vous comparez devant le cœur même du comité.

Si M. Orlikow le veut bien, nous joindrons votre mémoire à notre ordre du jour, et il figurera donc au procès-verbal officiel. Avez-vous des objections, monsieur Orlikow?

M. Orlikow: Cela me convient parfaitement.

Le président: Très bien.

Je vais maintenant vous transmettre une demande que m'ont faite les interprètes. Vous allez sans doute faire votre exposé surtout ou entièrement en français. Ils ne voient pas vos visages. En attendant que le comité fasse le nécessaire pour arranger les choses de façon à faciliter leur travail, je vous demanderai de ralentir un peu votre débit, car ils devront se fier à vos seules voix. C'est une demande qu'on m'a présentée tout à l'heure, et j'avais alors dit que je vous la transmettrais.

Nous allons donc vous écouter, après quoi le système sera assez simple. M. Orlikow vous posera quelques questions; il disposera d'un maximum de 20 minutes, et il en sera de même pour moi. S'il y a encore des questions supplémentaires par la suite, nous pourrions peut-être entamer une discussion un peu moins formelle avec vous.

Nous souhaitons donc la bienvenue ce soir à M^{me} Claudette Fortier. Madame Fortier, je vous demanderai de vous présenter et d'ensuite présenter les deux collègues qui vous accompagnent. Vous pourrez faire vos remarques préliminaires, après quoi je donnerai la parole à M. Orlikow. Bienvenue parmi nous, et merci d'être venue.

Mrs. Claudette Fortier (General Director of the Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs, and Member of the Executive for the Conférence des associations de créateurs): I wish to thank you for receiving us this evening.

I have with me Mrs. Jacqueline Lemay, who is the Director of the Société professionnelle des auteurs-compositeurs du Québec, and Mrs. Tatiana Demidoff-Séguin, who is President of the Conseil de la sculpture du Québec.

The 17 member associations of the Conference represent more than 2,000 artists from all fields of artistic endeavour in Quebec. The Conference was formed to deal with problems

[Texte]

dossiers communs aux créateurs et créatrices que nous représentons. Nos travaux s'étant avérés positifs et des plus encourageants, nous comptons poursuivre cette mise en commun de nos énergies pour la défense des droits des créateurs.

Ce dossier sur la fiscalité est, bien sûr, très important, mais il est plus important encore pour nous de voir enfin la Loi sur le droit d'auteur révisée, puisqu'avant de savoir comment les revenus des auteurs seront imposés, il faut savoir quels revenus ils toucheront.

Conjointement avec l'Union des artistes et les sociétés de perception CAPAC, S.D.E. et S.G.D.A., nous avons proposé, lors du Sommet sur les communications d'octobre dernier, la tenue d'une conférence socio-économique et juridique sur le statut de l'artiste, laquelle doit avoir lieu au début de l'année 1985, et le dossier de la fiscalité y sera alors largement débattu. Cette conférence, axée sur le statut de l'artiste, fera écho aux préoccupations exprimées par les associations d'artistes qui se sont présentées devant ce Comité.

Pour votre compréhension, si vous lisez notre document traduit, «sociétés de perception» ne se traduit pas par «taxation firms», mais bien par «collection agencies».

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les comptes rendus des séances de travail du Comité permanent des communications et de la culture du 2 mars 1983 et du 2 novembre 1983.

Nous nous réjouissons que les membres du Comité aient bien compris, dans l'ensemble, les problèmes auxquels les artistes font face au Canada. L'honorable Clark, par exemple, souligne avec justesse un passage important du rapport Applebaum-Hébert: «Il ne s'agit pas de faire une fleur aux artistes, mais de faire preuve de justice fondamentale.» Il enchaînait en déplorant: «Le gouvernement n'a rien fait pour mettre en oeuvre les recommandations Disney». Pour sa part, le député de Winnipéd-Nord, M. David Orlikow, mettait le doigt sur une caractéristique bien particulière de la vie des artistes:

• 2015

Je voudrais que les députés pensent aux artistes célèbres, Picasso Gauguin, Van Gogh ou qui sais-je encore. Lorsque ces artistes faisaient leurs oeuvres, ils pouvaient à peine les donner mais elles valent maintenant des millions de dollars. Revenu Canada demande à nos artistes de se considérer comme des fabricants.

Comment un artiste peut-il savoir que les oeuvres qu'il a réalisées en 1982 ou en 1983 se vendront ou combien elles se vendront?

De son côté, M. Jack Burghardt, secrétaire parlementaire du ministre des Communications, donnait un aperçu réaliste de la condition des artistes.

Mais quelle est la situation matérielle de nos artistes? Dans une large mesure, ils vivent, eux et leur famille, dans l'insécurité totale. Ils doivent déboursier de grosses sommes pour suivre des cours et acheter leur matériel ainsi que pour la gestion, la promotion des ventes et les autres frais

[Traduction]

common to all creative artists. We have made positive, encouraging progress and we hope to continue pooling our efforts and energies with a view to defending the rights of creative artists.

The question of the taxation of artists is certainly very important, but it is even more important for us that the Copyright Act at long last be amended. Before deciding how the income of authors is to be taxed, we must know exactly what revenues they will be earning.

Together with the *Union des artistes* and the taxation firms of CAPAC, SDE and SGDA, we proposed at last October's Communications Summit that a socio-economic and legal conference be held to consider the status of the artist. Such a conference is scheduled to be held in 1985 and the question of taxation will be discussed at great length. This conference on the status of the artist will echo the concerns voiced by the various associations of creative artists that have appeared before your Committee.

I would like to point out in aid of your understanding that if you are reading the translated document, the terms "*Sociétés de perception*" should not be translated by "taxation firms", but rather by "collection agencies".

We read with a great deal of interest the official proceedings of the House of Commons of March 2, 1983, and November 2, 1983.

We are very pleased to note that the members of the committee seem to understand the fundamental problems faced by artists in Canada. The Hon. Joe Clark, quoting an important excerpt of the Applebaum-Hébert Report stated that these issues were: "not a question of special pleading by the artist but of simple equity". In addition, he stated that "to date the government has not taken any steps to implement any of the Disney recommendations". The Member for Winnipeg North, Mr. David Orlikow, singled out one specific aspect of an artist's life:

I would ask Hon. Members to think about some of the most famous artists in the world—Picasso, Gauguin, Van Gogh or any other. When those artists produced their works, they could barely give them away, but those works are now worth millions of dollars. Revenue Canada is asking our artists to classify themselves as manufacturers.

How does an artist know that the work he produced in 1982 or 1983 will sell or for how much it will sell? (p. 18647)

Mr. Jack Burghardt, Parliamentary Secretary to the Minister of Communications, gave a realistic overview of the artist's status.

But what status, what support, do our artists enjoy? Their lives and their families' lives to a great extent are riddled with uncertainties as to employment. They face high costs for training and materials, as well as related expenses for management, promotion and the like. And the financial

[Text]

généraux. Et quelle est leur récompense financière? Les chiffres sont désespérants. Dans ses statistiques fiscales de 1982, Revenu Canada classe le revenu moyen des artistes travaillant à leur compte au 14^e rang sur 15 catégories professionnelles. Seuls les retraités cèdent le pas aux artistes, même si ces derniers payent proportionnellement plus d'impôt sur le revenu que les pêcheurs, les agriculteurs, les investisseurs et les pensionnés.

L'honorable David Crombie a, selon nous, bien identifié l'objectif de votre Comité: «proposer un régime fiscal qui permettrait aux artistes de rester eux-mêmes.»

Comme vous pouvez le constater, nous nous sentons en bonne compagnie avec vous et nous souhaitons vous aider.

Bien sûr, nous y avons un intérêt immédiat: pouvoir être nous-mêmes, c'est-à-dire créer. Mais vous avez aussi, à titre d'élus, un intérêt majeur à moyen et long terme: faire en sorte que le pays existe et qu'il soit visible. Pour cela, vous avez besoin des artistes, vous avez besoin des créateurs, car sans eux, aucun pays n'a d'identité. Et un pays sans identité est un pays que l'on fuit, que personne ne visite, que personne ne connaît et que personne ne respecte.

Que voulons-nous et pourquoi? Nous voulons que la fiscalité canadienne prenne en considération notre situation réelle et les caractéristiques propres à la création artistique.

Une des grandes résistances des gens du fisc à notre égard vient de ce qu'ils ne nous connaissent pas. Ils ne savent pas qui est un artiste professionnel et qui est un amateur. Ils craignent, avec raison d'ailleurs, qu'en nous donnant un «handicap», pour utiliser une expression du monde du golf, que tout le monde se dise artiste. C'est un obstacle qui peut être levé. Il est vrai que définir l'artiste n'est pas aussi simple que de définir un plombier, un médecin, un avocat, voire un député, mais nous pensons que la société a déjà fait face à des problèmes plus difficiles et plus complexes.

Nous pouvons déjà vous indiquer un ensemble de critères à considérer et à pondérer qui permettront, si nécessaire, de départager les artistes professionnels des amateurs.

Les revenus: Les revenus sont généralement une condition suffisante, en ce sens qu'une personne qui vit exclusivement ou principalement de son métier d'artiste sera reconnue comme tel.

La fréquence et la régularité des actes de création ou d'interprétation: Généralement, une certaine masse critique d'actes est requise pour qu'une personne émerge comme artiste. Quant à la régularité, elle sera notamment fonction de la discipline et du médium.

L'ancienneté de l'expérience et de la pratique: On se réfère ici aux années consacrées à la vie artistique.

La quantité d'oeuvres ou d'interprétations: Encore une fois, le facteur masse critique doit être pris en considération. Il s'accouple généralement à la fréquence et à la régularité.

[Translation]

reward? The actual statistics are dramatic. Revenue Canada, in its 1982 edition of Taxation Statistics, ranks the average income of self-employed artists and entertainers fourteenth in its 15 occupational categories. Only pensioners lag behind artists, though they pay proportionately more income tax than fishermen, farmers, investors and pensioners.

In our opinion, the hon. David Crombie hit the nail on the head when he identified the objective of your committee as being "to recommend a tax status for artists which will allow them to be artists in this country." (p. 28650)

As you can see, we feel that we are among friends and we hope that we can assist you in the task at hand.

We do of course have one immediate concern, namely to be able to be ourselves, to create. However, as the country's elected representatives, you also have a major concern, both in the medium and long term, namely to ensure that the country survives and maintains a high profile. To this end, you need artists and creators. Without them, a country is devoid of an identity. And a country without an identity is a country people leave, a country that no one visits, that no one knows and that no one respects.

What do we want and why do we want it? We want Canadian taxation officials to take into consideration our true status and the characteristics inherent in all fields of artistic endeavour.

One of the biggest problems faced by taxation officials is that they do not know us. They do not know who is a professional artist and who is a hobbyist. They are afraid, and with good reason, that by giving us a "handicap", to borrow a golfing term, everyone will start calling themselves artists. This is one obstacle that can be overcome. While it is true that it is not as easy to define an artist as it is to define a plumber, doctor, lawyer, or even a Member of Parliament for that matter, we feel that society has had to deal with problems more difficult and more complex than this in the past.

We can identify a list of criteria which should help you to distinguish between professional artists and amateur artists.

Revenues: Revenues are generally an important condition, in the sense that a person who lives exclusively or primarily off his income as an artist will be recognized as such.

Frequency or regularity with which a person performs or produces works of art: Generally speaking, a person must produce a critical number of works or have a critical number of performances before he emerges as an artist. The regularity with which the artist practices his profession will depend on the discipline and the medium.

Experience in the field: We refer here to the number of years a person has devoted to the arts field.

Number of works or performances: Here again, the "critical mass" factor must be taken into consideration. This criteria generally goes hand in hand with frequency and regularity.

[Texte]

L'audience que reçoit l'oeuvre ou l'interprétation: On parle ici de la quantité de personnes qui reçoivent l'oeuvre ainsi qu'à la qualité de ces personnes. Les oeuvres d'avant-garde, par exemple, de ne toucher qu'un public restreint mais fort averti.

• 2020

Prix et bourses: Les prix et les bourses attribués par jury sont de toute évidence des indices du caractère professionnel des auteurs.

La reconnaissance par la critique: La critique constitue un public spécialisé dont la réaction est lourde de conséquences.

La reconnaissance par les pairs: Le facteur dominant et le plus déterminant est sans doute la reconnaissance par les pairs. Ce sont eux, en définitive, qui font que l'artiste est reconnu comme tel.

Ce jugement par les pairs s'exerce dans divers cadres et, d'une manière non exclusive, par:

- l'école (le diplôme pour les étudiants; la capacité d'enseigner pour le professeur d'une discipline artistique);
- la corporation, l'association ou le syndicat professionnel (généralement, les regroupements d'artistes ont des exigences d'ordre professionnel pour leurs adhérents);
- le milieu professionnel (lorsqu'il n'y a pas d'association ou que l'association ne regroupe pas une majorité d'artistes reconnus).

Il y a d'ailleurs des précédents dont on peut s'inspirer, en les améliorant même. Ainsi, le gouvernement est arrivé à donner une définition fonctionnelle de film canadien pour ses accords de coproduction. Il ne faut donc pas prendre pour prétexte l'absence de description de ce qu'est un «artiste légitime» pour ne pas imaginer des améliorations au régime fiscal des artistes.

Mais revenons à l'essentiel:

- Faire en sorte que la loi et la réglementation soient adaptées aux réalités de la vie professionnelle des créateurs.

Il s'agit en soi d'un principe directeur qui doit guider vos travaux et vos recommandations. Cette approche ne constitue aucunement un précédent ou une dangereuse exception à la philosophie des régimes fiscaux canadiens, car c'est ce que l'État essaie d'appliquer en modulant sa réglementation et ses interprétations pour s'ajuster aux divers types de revenus, aux risques encourus par les contribuables, aux dépenses nécessaires en vue d'un gain, aux délais entre les dépenses et le revenu, etc.

- Que la loi tienne compte du statut hybride du créateur qui peut être de façon concomitante et séquentielle salarié et travailleur autonome.

Dans ce contexte, il apparaît primordial d'abord de reconnaître que les artistes ont généralement un statut hybride; c'est-à-dire qu'ils sont, dans la plupart des cas, au cours d'une même période, des employés et des travailleurs autonomes. Il faut savoir aussi qu'ils prennent une part de leurs revenus d'emplois pour subventionner la création.

[Traduction]

The audience that witnesses the work of art or the performance: The criteria refers to the number of people who will witness the work of art and to the quality of these people. For example, "avant-garde" works of art will usually be viewed by a restricted, albeit highly knowledgeable, public.

Awards and grants: Awards and grants presented by juries are clear indications of the recipient's professional status.

Critical acclaim: Critics are part of a specialized public. Their reaction is highly important and influential.

Peer recognition: Peer recognition is undoubtedly the dominating and most significant factor. The artist's peers are definitely the ones who ensure that he is recognized as an artist.

Judgment by one's peers can occur at various levels, namely:

—at the academic level (for students, a diploma; for professors, the opportunity to teach an artistic discipline);

—at the company, professional association or union level (generally, members of artistic groups must meet professional standards);

—at the professional level (When there is no association or when the association does not include a majority of recognized artists).

Moreover, we can look to certain precedents for inspiration (and even some improvements). The government finally gave a functional definition of Canadian film for its co-production agreements. Therefore, the lack of a definition for legitimate artist should not serve as a pretext for not improving the tax system as it applies to artists.

But, let us get back to the crux of the matter, namely:

—ensuring that tax laws and regulations are adapted to the realities of artists' professional lives.

This objective should form the basis of your work and your recommendations. This approach to the issue in no way constitutes a precedent or a dangerous exception to the philosophy of the Canadian tax system. The government has been trying to achieve this objective by adjusting its regulations and interpretations to fit various types of income, taxpayers' risks, necessary expenditures, and lapses between the time expenses are incurred and profits are realized.

—The legislation should take into consideration the dual status of the artist, namely his employee status and his self-employed status.

It is important to recognize that artists generally have a dual status, meaning that in most cases they are both employees and self-employed. It should also be remembered that they use part of their employment income to subsidize their work as artists.

[Text]

Nous ne sommes pas des spécialistes et nous ne saurions aujourd'hui entrer dans la cuisine fiscale. Nous vous disons simplement: Faites en sorte qu'il soit permis à l'artiste au statut hybride de déduire une part x de son revenu, à titre d'investissement dans sa production artistique, et que cette part tienne compte des revenus théoriques possibles et raisonnables ainsi que des caractéristiques des diverses disciplines.

- Que la possibilité raisonnable de profits tienne compte des caractéristiques du métier de créateur.

Il apparaît fondamental de reconnaître que la rentabilité du produit artistique se manifeste à long terme. Les grandes oeuvres artistiques remettent généralement en question les modes et les codes de l'heure. Elles heurtent, elles dérangent. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elles soient mal perçues ou rejetées même au moment de leur apparition. Ce sont des produits *long fuse*. Bien souvent, ce n'est que dix ou quinze ans plus tard que l'oeuvre connaît son impact auprès du public.

Enfin, il faut prendre en considération l'aspect recherche et développement propre à la création artistique. Les travaux de recherche sont essentiels à l'émergence de l'oeuvre; non vendables comme tels, ils ne sont pas pour autant moins nécessaires. La recherche fait partie du processus de création qui est continu. Les dépenses fortes dans le cadre de la recherche et de la création devraient, jusqu'à concurrence d'un certain plafond, être permises. On devrait même autoriser l'artiste qui en ferait la démonstration à dépasser ce plafond.

- Qu'un régime d'étalement du revenu soit admis pour les artistes.

Les revenus des artistes peuvent connaître de fortes fluctuations. Si le travail est constant, le résultat, par contre, peut être irrégulier.

• 2025

Nous savons qu'un certain nombre d'abus dans le passé ont amené le gouvernement à interdire la possibilité d'étalement le revenu selon les modalités prévues avant 1981. Le nouveau système mis en place permet une forme d'étalement, mais s'il convient aux revenus extraordinaires de certains athlètes, il est déconnecté de la réalité de la majorité des artistes dont les «coups d'argent» sont des brouilles en comparaison des revenus des vedettes sportives.

Nos autres recommandations concernent la possibilité de déduire les dépenses afférentes à l'utilisation des bourses et celles qui concourent à la création artistique.

Nous souhaitons également que le créateur qui fait le don d'une oeuvre soit considéré comme le collectionneur qui pose le même geste et enfin, qu'à l'instar des agriculteurs et des pêcheurs, nous puissions utiliser une comptabilité simplifiée comme la comptabilité de caisse, par exemple.

Nous faisons nôtres les recommandations du Conseil des arts du Canada ainsi que les analyses critiques des suggestions de Me André Lareau dans son étude *La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales*, dont nous vous remettrons copie tout à l'heure.

[Translation]

We are not experts in taxation and we do not want to get into this aspect of the problem today. We simply want to say that steps should be taken to allow the artist who has a dual status to deduct a given proportion of his income for investment in his artistic work. This portion should reflect reasonable potential income as well as the specific characteristics of the various disciplines.

—The reasonable expectation of profit requirement should take into account the specific nature of the artist's profession.

It must be understood and recognized that the value of the artist's work often becomes apparent only in the long term. Great works of art generally call into question present day methods and codes. They disturb and shock people. Therefore, it is not surprising that they are poorly received or even rejected when first viewed. They are "long fuse" works. Often the full impact of a work of art will strike the public only ten to fifteen years after its release.

Finally, the research and development aspect of the artist's work must be taken into consideration. Research is vital to the emergence of art. Although research is not saleable as such, it remains nonetheless necessary. Research is part of the ongoing creative process. Substantial expenditures as part of research and development should be deductible up to a certain limit. Some artists could even receive permission to exceed this expenditure ceiling, if they had proven themselves worthy.

—Artists should be allowed to use income forward averaging provisions.

The income of artists is subject to dramatic fluctuations. While the work might be constant, the income derived from it, however, may be irregular.

We realize that past abuses have prompted the government to prohibit artists from using forward averaging according to the terms and conditions prescribed before 1981. The new system allows for a type of forward averaging, but while this may apply to the extraordinary incomes of certain athletes, the system is not in tune with the reality of the situation faced by the majority of artists who earn a mere pittance compared to sport stars.

We recommend that artists be allowed to deduct expenses related to the use of grants and to the creation of works of art.

We also recommend that the artist who donates one of his works receive the same tax treatment as a collector. Finally, we recommend that like farmers and fishermen, artists be allowed to use a simplified accounting procedure such as the cash method of accounting.

We support the recommendations of the Canada Council as well as the analyses, critical remarks and suggestions made by Mr. André Lareau in his study *La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales* (a copy of which we will be distributing to you).

[Texte]

En terminant, nous tenons à féliciter le Comité permanent des communications et de la culture de vous avoir confié le mandat d'examiner la Loi de l'impôt sur le revenu en regard des artistes. Nous pensons que vous avez été bien informés de nos réalités.

Nous vous demandons d'exprimer une volonté politique claire pour que l'appareil administratif propose dans les meilleurs délais des amendements à la loi et aux règlements de la Loi de l'impôt sur le revenu ainsi que de nouvelles interprétations, afin que la fiscalité canadienne soit enfin adaptée aux réalités des artistes. Quant à nous, nous nous ferons un devoir de collaborer avec vos experts et nous vous dirons en temps opportun si vous nous avez bien compris et si vos experts ont bien travaillé.

Merci.

The Chairman: That is a challenging closing. I do not think we have been offered quite the same incentive by anybody else.

Now, Mr. Scott, we changed the procedures in your absence. I hope you will forgive us, but Mr. Orlikow is going to go first. We made mention of that.

Mr. Orlikow, there is nothing like being quoted to improve a politician's humour, so it is your turn.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): J'invoque le Règlement, monsieur le président.

M. Orlikow a posé toutes les questions en français, mais je ne parle pas la langue aussi bien. Je veux remercier tous les députés du Sous-comité d'être revenus après le problème des «cloches».

Believe me, it confused us as much as it did you, but we do appreciate that you came back to see us.

Mr. Orlikow, merci.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, if I understand correctly, in the main your organization represents visual arts, or does it represent other artistic fields? You may speak in French. The translation is fine.

Mme Fortier: Vous voulez savoir si nous représentons toutes les disciplines?

Mr. Orlikow: In which?

Mme Fortier: Nous représentons 17 associations qui regroupent plus de 2,000 membres au Québec. Les associations membres sont l'Association Danse au Canada, section Québec; l'Association des designers industriels du Canada; l'Association des réalisateurs et réalisatrices de film du Québec; l'Association des traducteurs littéraires; le Centre d'essai des auteurs dramatiques; le Conseil de la gravure du Québec; le Conseil de la sculpture du Québec; le Conseil des arts textiles du Québec; le Conseil des artistes peintres du Québec; les Photographes professionnels du Québec; la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs des arts audiovisuels; la Société des graphistes du Québec; la Société professionnelle des auteurs compositeurs québécois; l'ADISQ; l'Union des écrivains québécois, l'Association professionnelle

[Traduction]

In closing, we wish to congratulate the Standing Committee on Communications and Culture for giving you a mandate to consider the Income Tax Act as it applies to artists. We feel you have been well informed of the realities of an artist's life.

We ask you to express a clear political will to act and to urge the administration to propose as soon as possible amendments to the Income Tax Act and its regulations and to give new interpretations to the legislation so that the Canadian taxation system will at long last be adapted to the realities of an artist's life. We will make it our duty to collaborate with your experts. We will let you know when the time is right whether you have understood the issue and whether your experts have done a good job.

Thank you.

Le président: Voilà une conclusion qui nous impose un défi. Je ne crois pas que quelqu'un d'autre ne nous ait jamais offert le même encouragement.

Maintenant, monsieur Scott, nous avons changé la procédure en votre absence. J'espère bien que vous nous pardonneriez, mais M. Orlikow parlera le premier. Nous en avons parlé.

Monsieur Orlikow, rien de tel pour améliorer l'humeur d'un politicien que lorsqu'il se fait citer, c'est donc votre tour.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): On a point of order, Mr. Chairman.

Mr. Orlikow put all his questions in French, but I do not speak as well as he does. I would like to thank all the members of the subcommittee for having come back after the "bell" problem.

Croyez-moi, cela nous a gênés autant que vous, mais nous sommes heureux de voir que vous êtes revenu nous rencontrer.

Monsieur Orlikow, merci.

M. Orlikow: Monsieur le président. Si j'ai bien compris, votre organisme représente, en gros, les arts visuels, mais représentez-vous d'autres domaines aussi? Vous pouvez parler français. L'interprétation est excellente.

Mrs. Fortier: You want to know if we represent all disciplines?

M. Orlikow: Lesquelles?

Mrs. Fortier: We represent 17 associations counting over 2,000 members in Quebec. The member associations are the Canada Dance Association, Quebec section; the Industrial Designers Association of Canada; the Association of Quebec Film Producers; the Association of Literary Translators; the Dramatic Authors Essay Centre; the Engraving Council of Quebec; the Sculpture Council of Quebec; the Textile Arts Council of Quebec; the Quebec Artistic Painters Council; Quebec Professional Photographers; the Society of Authors, Researchers, Documentalists and Composers in Audio-visual Arts; the Quebec Graphics Society; the Professional Society of Quebec Authors and Composers; ADISQ; the Union of Quebec Writers; the Professional Association of Scenic Arts; the Association of Quebec Illustrators, and Performance and Multi-disciplinarity...

[Text]

des arts de la scène, l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec, et performance et multidisciplinarité . . .

• 2030

Mr. Orlikow: But all your members live, as you say at the bottom of one page, exclusively or primarily off their income as an artist.

Mme Fortier: La majorité vivent de leur art, soit à temps plein ou à temps partiel.

Mr. Orlikow: Some of them, I presume, work either full-time or part-time and are classified as employees?

Mme Fortier: Exactement.

Mr. Orlikow: But even those who work full-time as employees, also do some work independently in their own fields as artists and have some income as self-employed people.

Mme Fortier: Monsieur Orlikow, la plupart de nos membres sont des artistes professionnels et ce ne sont pas des artistes à temps partiel qui gagnent leur vie.

Mme Tatiana Demidoff Séguin (présidente du Conseil de la Sculpture du Québec): Mais beaucoup ont un statut hybride parce que les artistes ne pourraient pas vivre avec les revenus que leur donne leur art.

Mr. Orlikow: The reason I am asking, you see, is I am trying to find out whether in fact your members are in the same difficulties as we have heard from other delegations, in that they have difficulties with Revenue Canada because of the different ways in which employees and self-employed artists are classified.

Mme Fortier: Nos membres ont exactement les mêmes problèmes que tous les autres artistes au Canada. Ils sont actuellement . . . plusieurs sont réévalués par le ministère du Revenu.

Mr. Orlikow: So if they are being reassessed, it is on the part of their income which comes from the time and the work they do as self-employed people?

Mme Fortier: Exactement.

Mr. Orlikow: I suppose they are having the same difficulties as others we have heard from; that Revenue Canada is disallowing expenses which they are trying to claim?

Mme Fortier: Exactement.

Mr. Orlikow: Are they having the same difficulties as we have heard before; that, not only is Revenue Canada reinterpreting the way in which they look at the income tax return, disallowing expenses in the calculations which they previously allowed, but are also making this reinterpretation retroactive.

Mme Fortier: Comme nous représentons plusieurs associations d'artistes, certains ont des problèmes à cause des dépenses qui leur sont refusées. Certains autres, comme les artistes en arts visuels, M^{me} Séguin pourrait vous en parler plus

[Translation]

M. Orlikow: Mais comme vous le dites au bas de la première page, tous vos membres vivent exclusivement ou principalement grâce à leur revenu d'artiste.

Mrs. Fortier: The majority live off their art, whether full time or part time.

M. Orlikow: Certains d'entre eux, j'imagine, travaillent soit à plein temps soit à temps partiel et sont considérés comme employés?

Mrs. Fortier: Exactly.

M. Orlikow: Mais même chez ceux qui travaillent à temps plein à titre d'employés, travaillent aussi indépendamment dans leur propre domaine comme artistes et ont un revenu de travailleur autonome.

Mrs. Fortier: Mr. Orlikow, most of our members are professional artists and are not part-time artists earning a living elsewhere.

Mrs. Tatiana Demidoff Séguin (présidente du Conseil de la Sculpture du Québec): But a lot of them have a hybrid status because the artists would not be able to live off the sole revenue of their art.

M. Orlikow: La raison pour laquelle je vous pose cette question, voyez-vous, c'est que j'essaie de savoir si en réalité vos membres ont les mêmes difficultés que celles dont nous ont saisis d'autres délégations, c'est-à-dire qu'ils ont des difficultés avec Revenu Canada à cause des diverses façons dont les artistes employés et autonomes sont classés.

Mrs. Fortier: Our members have exactly the same problems as all the other artists in Canada. They are presently . . . Many of them are being reassessed by the Department of Revenue.

M. Orlikow: Donc, si on les réévalue, c'est pour cette part de leur revenu qu'ils tirent de ce travail autonome?

Mrs. Fortier: Exactly.

M. Orlikow: J'imagine qu'ils ont les mêmes problèmes que d'autres que nous avons entendus; c'est-à-dire que Revenu Canada décide que certaines dépenses réclamées ne sont pas admissibles?

Mrs. Fortier: Exactly.

M. Orlikow: Est-ce qu'ils ont les mêmes problèmes que ceux dont on nous a déjà saisi? C'est-à-dire que non seulement Revenu Canada réinterprète la façon dont est étudié le rapport d'impôt, rendant inadmissibles certaines dépenses, qui, par le passé, étaient de son propre aveu admissibles, mais aussi que cette réévaluation ou que cette réinterprétation est rétroactive.

Mrs. Fortier: As we represent many artists' associations, some have problems because of expenses that are being disallowed. Others, such as visual arts artists, Mrs. Séguin could tell you more about that, concern the inventory they

[Texte]

longuement, concernent l'inventaire qu'ils doivent déclarer mais, encore là, M^{me} Séguin pourrait vous donner plus de prévision que moi. Nous représentons plusieurs disciplines et nous n'avons malheureusement pas de statistiques particulières par discipline à vous présenter ce soir.

Mr. Orlikow: Could you give me today, or could you send us at some later time, some examples of the kind of difficulties which some of your members have had?

Mme Fortier: Oui. Nous avons d'ailleurs demandé aux associations membres de la conférence de relever des cas-problèmes et de nous les soumettre, et c'est avec plaisir que nous vous les transmettrons.

• 2035

Mr. Orlikow: I presume you are talking about pretty substantial amounts of money when some of your members have had reassessments.

Mme Fortier: Je ne peux malheureusement pas vous donner de statistiques.

Mme Demidoff Séguin: Dans les arts visuels, certains artistes se sont vu réclamer des sommes qui pouvaient aller jusqu'à 20,000 dollars pour des frais qui ont été refusés, en revenant quatre années en arrière.

Mme Jacqueline Lemay (directrice exécutive de la Société professionnelles des auteurs-compositeurs du Québec): C'est le même chose au niveau des auteurs-compositeurs: la question des frais non acceptés.

Mr. Orlikow: But \$20,000 is a lot of money. Are we talking about people who have very large annual incomes? Are we talking about people who have at best middle incomes?

Mme Demidoff Séguin: Il n'y a pas beaucoup d'artistes qui ont de très gros revenus. Ceux qui ont un statut hybride, pour la plupart, peuvent enseigner et exercer un autre métier qui leur permet de gagner leur vie. Seulement, en réévaluant l'impôt sur plusieurs années, il y a des dépenses qui sont refusées. Ce qui est dur aussi, c'est la question de l'inventaire des oeuvres non vendues. Les artistes ne vendent pas forcément leurs oeuvres. On peut même dire que souvent ils sont les plus grands collectionneurs de leurs propres oeuvres. Les oeuvres peuvent se vendre des années plus tard, ou ne pas se vendre. En obligeant les artistes à maintenir un inventaire de leurs oeuvres non vendues, on risque d'empêcher ces artistes de pouvoir investir dans leur propre recherche.

Mme Lemay: Je dois dire aussi que lorsque vous parlez de très gros revenus, il ne faut pas oublier qu'il y a des artistes qui, pendant plusieurs années, ne font pratiquement pas d'argent. Ils peuvent être sur le seuil de la pauvreté et, tout à coup, un succès peut apporter de fortes sommes. A ce moment-là, on considère que ce sont des gens qui ont de gros revenus et, avant qu'ils aient des revenus, on se demande s'ils sont professionnels. Alors, ils sont pris des deux côtés.

C'est pour cette même raison que l'étalement du revenu, pour certains de nos membres, est une question très importante.

[Traduction]

have to declare but, once again, Mrs. Séguin could give you more details than me. We represent many disciplines and we unfortunately have no specific statistics by discipline to offer tonight.

M. Orlikow: Pourriez-vous me donner aujourd'hui ou à une date ultérieure quelques exemples du genre de difficulté qu'ont connue vos membres?

Mrs. Fortier: Yes. Actually, we did ask the member associations of the conference to pick out problem cases and submit them to us and it is with pleasure that we are handing them over to you.

M. Orlikow: J'imagine qu'il s'agit de sommes d'argent substantielles lorsque vous dites que certains de vos membres ont subi des réévaluations.

Mrs. Fortier: Unfortunately, I cannot give you any statistics on that.

Mrs. Demidoff Séguin: As far as visual arts go, some artists have been re-assessed for amounts up to \$20,000 for expenses that were disallowed, and that is going back four years.

Mrs. Jacqueline Lemay (Executive director, Professional Society of Authors and Composers of Quebec): It is the same thing for author-composers: the question centres on disallowed expenses.

M. Orlikow: Mais 20,000\$, c'est beaucoup d'argent. S'agit-il de gens qui ont des revenus annuels imposants? S'agit-il, au mieux, de personnes qui ont un revenu moyen?

Mrs. Demidoff Séguin: There are not very many artists who have large annual incomes. Those who have hybrid status, for the main part, either teach or ply another trade to put bread on the table. However, when you are being re-assessed over several years, some expenditures are being disallowed. What is very hard also is this whole question of the inventory or stock of unsold artwork. The artists do not necessarily sell all their production. You can even say that they are most often the biggest collectors of their own art. Their art can sell years later or not sell at all. By forcing the artists to maintain an inventory of the unsold art, the risk is that these artists will be prevented from being able to invest in their own research.

Mrs. Lemay: I must also say that when you talk about large annual incomes, you should not forget that there are artists who, for many years, have made practically no money. They might be at the threshold of poverty and, all of a sudden, they are successful and they get large amounts of money. At that point, they are considered as being people who had very large incomes and before they had these very large incomes, you are wondering whether or not they are professionals. So they are caught somewhere between the frying pan and the fire.

That is why income averaging is a very important question for some of our members.

[Text]

Mr. Orlikow: To your knowledge, have any of your members opposed the reassessment? Have they followed the case up with the tax officials or the courts?

Mme Fortier: Autant que je sache, plusieurs auteurs ont déposé des avis d'opposition, mais dans la majorité des cas, je ne crois pas qu'ils aient eu gain de cause. Il faut dire que les créateurs ne sont pas des gens très bien organisés. Souvent, vous le savez très bien, ils ont de la difficulté à justifier certaines dépenses. C'est un des problèmes.

Mr. Orlikow: I presume you have seen the recommendations of the Canada Council and some of the other organizations—the specific recommendations on the definition of “artist” and how they suggest the Income Tax Act or the interpretation of it should be changed.

Mme Fortier: Oui, nous avons pris connaissance du mémoire du Conseil des arts.

Mr. Orlikow: In general, are you in agreement with the proposals they have made?

Mme Fortier: Nous disons dans notre mémoire que nous faisons nôtres les recommandations du mémoire du Conseil des arts.

Mr. Orlikow: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Orlikow.

Mr. Scott, the eyes of Carlyle are upon you. Let us see how you do.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman.

I think I should suggest to our witnesses, do not apologize for not being experts on the tax system. We have been learning in recent weeks that there are even members . . . raw heresy though it may be to suggest it—on the government side too who are not experts on the policies of Revenue Canada. Really, a lot of us are in the same boat. I can assure you that, from our side, you do have friends in terms of your thinking; in fact, I think the whole subcommittee is going to be responding very sympathetically to some of your concerns.

• 2040

Let me just follow up, as my first question, on the last question that Mr. Orlikow asked. You say that you are basically in sympathy with the Canada Council brief, but do you have anything else that you think might be included, or might be added to the recommendations that the Canada Council made?

Mme Fortier: Eh bien, je crois qu'on a appuyé certains points de leur mémoire. Je crois qu'on a fait des recommandations dont vous avez pu prendre connaissance. Nous demandons que la réglementation soit adaptée à la réalité de la vie professionnelle du créateur. C'est ce que nous voulons que la Loi de l'impôt sur le revenu reflète.

Vous savez que le droit d'auteur existe jusqu'à 50 ans après la mort du créateur. Si une loi reconnaît une vie à long terme à l'oeuvre, on ne comprend pas pourquoi une loi fiscale impose-

[Translation]

M. Orlikow: À votre connaissance, y a-t-il de vos membres qui se soient opposés à la réévaluation? Sont-ils allés voir les fonctionnaires ou ont-ils fait appel aux tribunaux?

Mrs. Fortier: As far as I know, many authors did file an objection but in most cases, I do not think that they won. You must realize that these creative people are not the best organized on the face of this earth. You know, they often have problems justifying certain expenses. That is one of the problems.

M. Orlikow: J'imagine que vous avez vu les recommandations formulées par le Conseil des Arts du Canada et certains autres organismes . . . les recommandations portant spécifiquement sur la définition de «artiste» et la façon de modifier la Loi de l'impôt sur le revenu et son interprétation.

Mrs. Fortier: Yes, we did examine the Canada Council brief.

M. Orlikow: Dans ce cas, en gros, êtes-vous d'accord avec les propositions avancées?

Mrs. Fortier: We say in our own brief that we fully support the recommendations in the Canada Council brief.

M. Orlikow: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Orlikow.

Monsieur Scott, les yeux de Carlyle sont tournés vers vous. Voyons ce que vous savez faire.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur le président.

Je crois que je dois tout d'abord dire à nos témoins qu'elles n'ont pas besoin de présenter d'excuses parce qu'elles ne sont pas expertes en fiscalité. Nous avons appris récemment—bien que ce soit hérésie pure d'en parler—qu'il y a même des députés du parti au pouvoir qui ne connaissent pas à fond les politiques de Revenu Canada. Eh bien, il y en a beaucoup parmi nous qui sont logés à la même enseigne. Je vous assure que, pour notre part, nous partageons vos opinions; tous les membres du sous-comité seront très favorables à certaines des préoccupations que vous avez exprimées.

Permettez-moi, en premier lieu, de poursuivre une question soulevée par M. Orlikow. Vous dites qu'en général, vous partagez les opinions exprimées dans le mémoire du Conseil des Arts. Mais y a-t-il des choses qui, à votre avis, pourraient être ajoutées à ce mémoire? Avez-vous quelque chose à ajouter aux recommandations formulées par le Conseil des Arts?

Mrs. Fortier: I believe that we supported certain points raised in their brief. I believe that we have made recommendations that you have had the opportunity to read. We are asking that the regulations be adapted to suit the reality of the professional life of a creator. This is what we want the Income Tax Act to reflect.

You are aware that copyrights are valid until 50 years after the death of the author. We fail to see why, if one piece of legislation recognizes the longevity of a work of art, the

[Texte]

rait les créateurs d'année en année. Je pense qu'une loi fiscale doit tenir compte du fait que les oeuvres qui sont créées existent longtemps et entraînent beaucoup de retombées économiques. Par exemple, une oeuvre de Michel Tremblay a une valeur économique; elle fait vivre des gens, elle fait vivre des théâtres, des restaurants, des coiffeurs, des décorateurs. Mais quand Michel Tremblay a écrit sa pièce, personne ne lui a fait de cadeaux.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Exactement.

I may be covering a bit of the same ground that Mr. Orlikow started to explore, but we really do want to come down to the problem of which of the recommendations fit into the category of reinterpreting the Act and which of them involve new legislation, new laws—which, as you very correctly point out, should more realistically reflect the artistic community. Can any one of you elaborate a bit on which of the recommendations you are making you feel should come about really a result of reinterpreting the Act, or how many mean new legislation?

Mme Fortier: Eh bien, on veut que la loi tienne compte du statut hybride, et là c'est plus que de l'interprétation. En ce moment, la loi ne reconnaît pas au créateur le droit de financer sa recherche à même un revenu d'employé. Je pense qu'on doit aller plus loin que l'interprétation. L'étalement du revenu, c'est plus que de l'interprétation. C'est la loi elle-même. Quand on reconnaît certaines dépenses, c'est peut-être de l'interprétation, effectivement. La comptabilité de caisse plutôt que la comptabilité d'exercice, c'est plus qu'une question d'interprétation.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): The question that we have to come to grips with, as a subcommittee, is, what recommendations do we make in order to bring about more fairness in the system, more realistic fairness in terms of what the artists have to put up with? Or, alternatively, what laws, what legislation, what changes in the law may we have to . . . ?

• 2045

That is what is coming at us with every set of witnesses I personally have dealt with, and I know it is a concern of the chairman's. Where do we change the law, and where do we simply reinterpret? We are getting different answers in terms of reinterpretation from every witness. I am not trying to press you unnecessarily on it, but we just want to try to get a handle on where you people live, on the interpretation that is fair. That is what I am trying to get at.

Mme Fortier: Nous vous l'avons dit, nous ne sommes pas des spécialistes. Nous avons énoncé ce que nous croyons être la réalité, de l'avis de professionnels et de créateurs. Nous pensons que si ce Sous-comité veut tenir compte de la réalité de la vie des créateurs, il lui sera facile d'avoir recours à des spécialistes qui vont écrire les lois.

Mme Demidoff Séguin: Il est peut-être plus facile, dans un premier temps, de changer l'interprétation, parce que c'est peut-être plus rapide que de changer des lois. On pourrait commencer par cela, mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas aller jusqu'à changer la loi, parce que c'est très important. Les artistes voudraient beaucoup pouvoir se servir de la comptabi-

[Traduction]

creative artist should be taxed on a year-to-year basis. I think that the tax legislation should recognize that works of art last for a long time and have many economic spin-offs. A work by Michel Tremblay, for example, has an economic value; it supports people, it supports theatres, restaurants, hairdressers, decorators. But when Michel Tremblay wrote his play, no one gave him any hand-outs.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Exactly.

Je reprends en quelque sorte la question de M. Orlikow, mais nous devons décider lesquelles des recommandations n'exigent qu'une simple réinterprétation de la loi et lesquelles nécessiteraient l'adoption d'une nouvelle loi, une loi qui, comme vous avez si bien dit, reflète fidèlement la réalité des artistes. Pouvez-vous identifier les recommandations qui n'exigeraient qu'une interprétation différente de la loi et celles qui nécessiteraient l'adoption de nouvelles lois?

Mrs. Fortier: We want the legislation to recognize the hybrid status of the artists and that involves more than just interpretation. The current legislation does not recognize the artist's right to finance his research out of employment income. I think that we have to go beyond interpretation. Income averaging is more than just interpretation. It is the legislation itself. When certain expenses are allowed, that may well be interpretation. Cash accounting versus the accrual method is more than a question of interpretation.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Le sous-comité doit décider ce qu'il faut faire pour rendre le système plus équitable envers les artistes et aussi plus réaliste. Il doit décider quelle loi doit être adoptée ou quelle modification doit être apportée aux lois existantes.

C'est ce qui me préoccupe chaque fois que je rencontre des témoins et je sais que le président s'en préoccupe également. Lesquelles des dispositions de la Loi doivent être modifiées et lesquelles doivent être simplement réinterprétées? En ce qui concerne la réinterprétation, la réponse varie selon le témoin. Je ne veux pas vous pousser dans le dos, mais nous voulons comprendre comment vous vivez et ce qui est, pour vous, une interprétation équitable. Voilà où je veux en venir.

Mrs. Fortier: We have said that we are not experts. We have stated what we feel the reality to be, in the eyes of professionals and creators. We think that if the subcommittee wants to take into account the way in which creative artists really live, it will have easy access to the experts who will be drafting the legislation.

Mrs. Demidoff Séguin: It may be easier, initially, to change the interpretation, because it may be quicker than changing the legislation. We could begin with that, but that does not mean that we should not go so far as to change the Act, because that is very important. Artists would very much like to

[Text]

lité de caisse plutôt que de la comptabilité d'exercice. Ce serait beaucoup plus simple, beaucoup plus facile.

Pour ce qui est de cette question d'inventaire, on voudrait qu'elle soit réglée autrement que par l'interprétation. Dans les années passées, grâce à l'interprétation, les artistes pouvaient déclarer un inventaire zéro en disant que, leur oeuvre n'étant pas vendue, elle n'avait pas encore de valeur comme telle et ne se vendrait peut-être jamais. Ensuite, quand l'interprétation a changé, les artistes se sont retrouvés tout d'un coup, du jour au lendemain, en butte à beaucoup de problèmes. Donc, il faudrait que la loi soit changée. Si on pouvait tout de suite changer l'interprétation pour arrêter les dégâts, ce serait bien dans un premier temps, mais ce ne serait pas suffisant.

Mme Lemay: Je crois que pour savoir quoi changer, on devrait peut-être regarder en gros le premier but: que les changements à la fiscalité résultent en un encouragement à créer et non le contraire. Je pense qu'à partir de là, il n'y aurait pas tellement de confusion.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): D'accord.

I tried this on the Minister in the House the other day and I did not get very far, but I will ask you in any event, to put it on the record. Do you support the proposal of a moratorium on any further tax actions against artists, at least until this subcommittee finishes its work and until the issue can be resolved?

Mme Fortier: De tout coeur, nous voudrions qu'il y ait un moratoire.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Okay. How do you then respond to the Minister, who gave me the answer that he has to obey the tax laws that exist now. He is saying there is no way we can have a moratorium. We cannot cease and desist from any actions against artists, because he is obligated under the law to initiate the tax laws. I am playing the devil's advocate now, but I know it is going to come from the chairman if I do not ask it—the laws that exist are the ones that must be obeyed. This again gets back to interpretation versus reality of legislation. But that is what the Minister tells me. What would your answer be back to me, to this committee and to the Minister?

Mme Fortier: Bien sûr, il y a une question d'interprétation dans beaucoup de cas. Je n'ai pas la solution. Notre recommandation première, à ce moment-là, ne vous accroche pas. On vous demande de tenir compte de la réalité des créateurs. Si le gouvernement est convaincu que les créateurs sont nécessaires à un pays, on fera en sorte que les lois soient adaptées à cette réalité-là ou que les interprétations, dans un premier temps, en tiennent compte.

• 2050

Vous savez très bien que le fonctionnaire — je m'excuse auprès des permanents qui sont ici — qui est assis devant un artiste et examine son compte de dépenses, se dit: Pourquoi permettrais-je à cette personne de déduire des dépenses de vêtements de scène; moi aussi, je dois m'habiller pour travailler; pourquoi permettrait-on à une catégorie de gens de déduire

[Translation]

be able to use cash accounting, instead of the accrual system. It would be much simpler and much easier.

As for the inventory issue, we would like it to be resolved by some means other than interpretation. In the past, through interpretation, artists could declare zero inventory saying that, since their work had not been sold, it had no value as such and might never sell. Then, when the interpretation was changed, artists suddenly found themselves, virtually overnight, facing a lot of problems. So the Act would have to be changed. If the interpretation could be changed immediately to put a stop to the damage that is being done, that would be good initially, but it would not be adequate.

Mrs. Lemay: I think that in order to know what should be changed, we should perhaps take a broad look at the main objective: that changes in the tax legislation encourage creativity and not discourage it. I think that if this is used as a basis, there will not be much confusion.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): D'accord.

Il y a quelques jours à la Chambre, j'ai adressé au ministre la question que je vais vous poser, sans grand succès. Mais je vais vous la poser quand même. Êtes-vous en faveur du moratoire qu'on a proposé et qui empêcherait le fisc de poursuivre les artistes, du moins jusqu'à ce que le sous-comité ait terminé ses travaux et que la question ait pu être résolue?

Mrs. Fortier: We wish with all our hearts that there would be a moratorium.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): D'accord. Que diriez-vous donc au ministre, qui m'a répondu qu'il est tenu de respecter les lois fiscales qui sont actuellement en vigueur. Il prétend qu'il n'y a pas moyen d'imposer un moratoire. Nous ne pouvons pas cesser de poursuivre les artistes, parce que la loi l'oblige à appliquer les lois fiscales. Je joue le rôle de l'avocat du diable, mais je sais que si je ne vous pose pas la question, le président vous la poserait; il vous dira que les lois existantes doivent être respectées. D'une part, vous avez la loi; de l'autre, l'interprétation qu'on en fait. C'est du moins ce que le ministre m'a dit. Que répondriez-vous donc à moi, au sous-comité et au ministre?

Mrs. Fortier: Of course, in many instances, it is a matter of interpretation. I don't have any solution at hand. I am not impressed by our first recommendation. We are being asked to keep in mind the creative artists' reality. If the government truly believes creative artists are indispensable to a country, we will arrange things so that the laws be adapted to such a reality, or so that their interpretation, as a first step, take that reality into account.

You know perfectly well that the official who sits down with an artist and looks over his expense account—and I apologize to the officials who are here—says to himself: Why should I let this person deduct expenses for costumes; I have to dress for work too; why should we let one category of people deduct this type of expense? The official must say to himself: I wear make-up too and I cannot deduct it.

[Texte]

ce genre de dépenses? L'agent doit se dire: Moi aussi, je me maquille et moi, mon maquillage, je ne peux pas le déduire.

Voilà pourquoi il faut vraiment tenir compte de la spécificité du travail des artistes.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Or Boy George.

Mme Demidoff Séguin: La loi n'a pas changé, finalement; c'est l'interprétation. Ce fonctionnaire du Revenu disait qu'il était obligé d'appliquer la loi. C'est évident qu'il applique la loi, mais il y a trois, quatre ou cinq ans, c'était la même loi qu'il appliquait différemment. Il faut tenir compte de cela aussi: l'interprétation a changé. Comme le disait Joe Clark en Chambre, en mettant toutes ces choses-là dans les ordinateurs, on en arrive au point où on en est aujourd'hui. Mais ce n'est pas forcément la loi comme telle. On pourrait répondre facilement à cette personne qu'il serait possible de s'arrêter là et attendre les recommandations du Sous-comité.

Mme Lemay: Il y a, dans le rapport Lareau qu'on vous a remis, une réflexion intéressante sur l'attitude. Cela va plus loin que l'interprétation. Il y a une attitude qui devrait changer. Par exemple, quand on pense aux artistes qui semblent gagner beaucoup d'argent, il ne faut pas oublier que l'image que certains artistes projettent fait partie de ce qu'ils ont à investir. Souvent ils peuvent être très mal pris au point de vue financier, mais ils doivent donner cette impression d'être tout à fait en bonne santé au point de vue financier. Cela fait presque partie de leur création, je dirais.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Mr. Chairman, let me just ask one question which flows from what you were saying about the need for some sort of investigation or research into what happens with Revenue Canada's treatment of artists. That is one of the points in your brief.

You say here:

Research is part of the ongoing creative process. Substantial expenditures as part of research and development should be deductible up to a certain limit. Some artists could even receive permission to exceed this expenditure ceiling if they have proven themselves worthy.

What kind of research are you talking about, and what kind of costs are you talking about?

Mme Demidoff Séguin: Je vais vous parler, par exemple, des artistes en art visuel. On va prendre l'exemple d'un sculpteur qui est obligé de créer des oeuvres d'art pour continuer sa recherche et continuer à être dans le métier. Donc, un sculpteur, dont la recherche s'oriente vers l'intégration des arts à l'architecture ou à l'environnement et qui veut essayer de faire carrière et d'obtenir des contrats, doit créer des oeuvres monumentales, à ses frais, qui ne sont pas forcément vendues, mais qui font avancer sa recherche et qui vont permettre ensuite à certaines instances de lui acheter des oeuvres.

C'est là une recherche qu'il ne pourra plus faire s'il n'est pas aidé. S'il est obligé de prendre en inventaire tous les coûts de ces oeuvres-là, il va arrêter très vite d'en faire et, automatiquement, il va arrêter et sa carrière et ses recherches. Mais cela va

[Traduction]

This is why the specificity of an artist's work must really be taken into account.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Ou de Boy George, par exemple.

Mrs. Demidoff Séguin: The Act has not been changed; what has changed was the interpretation of it. The tax official said that he had to implement the Act. Obviously, but 3, 4 or 5 years ago, the same Act was implemented differently. You also have to recognize that the interpretation has changed. As Joe Clark said in the House, by putting all of these things onto computers, we get to the point that we are at today. But it is not necessarily the legislation as such. We could easily tell that person that it would be possible to stop there and wait for the subcommittee's recommendations.

Mrs. Lemay: There is, in the Lareau report that we submitted to you, a very interesting thought on attitude. It goes beyond interpretation. There is an attitude that should change. If you think, for example, of artists who seem to make a lot of money, you must not forget that the image that some of them project is part of what they have to invest. They may be in a very bad financial position, but they have to give the impression that they are in a healthy financial state. I would say that that is almost part of their creative activity.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Permettez-moi, monsieur le président, de poser une question qui découle de ce que avez dit à propos de la nécessité de mener une enquête ou de faire des recherches sur la manière dont Revenu Canada traite les artistes. Vous en avez parlé dans votre mémoire.

Je cite:

La recherche fait partie du processus de création qui est continu. Les dépenses fortes dans le cadre de la recherche et de la création devraient—jusqu'à concurrence d'un certain plafond—être permises. On pourrait même autoriser l'artiste qui en ferait la démonstration de dépasser ce plafond.

De quel genre de recherche s'agit-il et de quel genre de coûts?

Mrs. Demidoff Séguin: I will talk to you about visual artists, for example. Take a sculptor who has to create works of art to continue his research and remain in the profession. A sculptor whose research is directed towards the integration of the art into architecture or the environment and who wants to try to make a career of it and get contracts must create huge works, at his own expense, which will not necessarily sell, but which contribute to his research and, in certain cases, subsequently induce other people to buy his works.

This is a type of research that he will not be able to do anymore if he does not get help. If he has to inventory all of the costs associated with those works, he will quickly stop producing them and, automatically, put an end to his career

[Text]

plus loin. Quand un artiste réussit à obtenir une bourse gouvernementale, décernée par un jury, pour pouvoir continuer une recherche, la plupart du temps, le montant de la bourse qui lui est allouée va lui permettre d'acheter les matériaux pour son oeuvre. Or, les bourses sont considérées comme des bourses d'études et on ne peut déduire aucun frais des bourses. Alors, il est très difficile pour l'artiste de pouvoir continuer sa recherche. Si la loi est appliquée à la lettre, comme c'est le cas maintenant, toutes les recherches cesseront.

• 2055

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Yes, I can see from the explanation that you cannot come up with a definition of research which applies to each of the members of your various associations that you represent either. It is different kinds of research; it is different kinds of circumstances which apply to the artists. Thank you very much. I may have a couple of questions after, Mr. Chairman.

The Chairman: Okay. Thank you, Mr. Scott. Perhaps you could assume the Chair for a few minutes while I ask some questions.

I would like to thank you for your comments in your brief. I think you have touched on a variety of important topics, and I want to especially ask Madam Séguin some questions, because you are the first person who is a sculptor who has appeared in front of us. We have not yet had discussions from your quarter, but they will be I think very revealing on questions of inventory, as you have already indicated.

In your paper you say:

The crux of the matter is our primary objective in ensuring that tax laws and regulations are adapted to the realities to the professional lives of artists.

Close, but not quite.

I want to remind you that we also have problems here of equity, both for you and for other taxpayers. We have problems with precedents for you, and for other taxpayers. We have a problem here of revenue for the government, apparently not high, but the revenue impact for you is very deep and, nevertheless, that is a motive for the government. We also have problems here with the management of tax administration, and all of those questions are questions that someone, somewhere in Ottawa, will ask. And if our committee does not grapple with those issues, then our report will die with the committee.

So when you give us your challenge at the end of the paper, which I think is a good challenge, we must also consider these other standards. If we want to see some progress for you, we have to take some of these other matters into hand.

Artists have difficulty, for example, with the questions of accruing expenses. That is a general system; handling business income. So if we are going to make an exception for you on this sort of problem, then we must explain how it affects the equity of other taxpayers, and we must also explain how we are going to handle this as a precedent, so that other taxpayers do not point to it and claim it for themselves.

[Translation]

and research. But it goes even further. When an artist manages to get a government bursary, granted by a jury, to continue his research, most of the time the bursary is used to buy material for his work. These are considered to be education bursaries and no expenses can be deducted from them. So it is very difficult for the artist to continue his research. If the legislation is applied to the letter, as it now is, all research will stop.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Oui, je vois très bien que vous ne pouvez proposer une définition de la recherche qui s'applique à tous les membres des différentes associations que vous représentez. Ce sont des sortes de recherches différentes qui se font dans des circonstances différentes selon les cas. Je vous remercie. J'aurai peut-être d'autres questions plus tard, monsieur le président.

Le président: Bien. Je vous remercie monsieur Scott. Acceptez-vous d'occuper la présidence pendant quelques minutes, pour que je puisse poser des questions.

Je vous remercie de nous avoir soumis un mémoire et je pense que vous y avez abordé une série de sujets importants. J'aimerais poser quelques questions à M^{me} Séguin plus particulièrement car elle est le premier sculpteur à venir à notre Comité. Nous n'avons guère encore parlé de votre spécialité, mais je pense que ce sera très révélateur sur le plan de l'inventaire, comme vous l'avez déjà mentionné.

Vous dites dans votre mémoire:

Notre premier objectif ici est de faire en sorte que la législation et la réglementation fiscales soient adaptées à la réalité de la vie professionnelle des artistes.

C'est à peu près ce que vous dites.

Il se pose ici un problème d'équité, non seulement vis-à-vis des artistes mais également d'autres contribuables. Il y a le problème des précédents, ceux qui vous concernent et ceux qui concernent d'autres contribuables. Il y a le problème des recettes fiscales que l'État tire de vos impôts, qui ne sont peut-être pas très élevées mais qui comptent quand même, il y a celui des conséquences financières pour vous-même. Il y a aussi le problème de l'administration fiscale. Voilà autant de questions que quelqu'un à Ottawa va évoquer. Si notre Comité ne propose pas de solutions à tous ces problèmes, notre rapport restera lettre morte.

Lorsque donc vous nous jetez ce défi à la fin de votre mémoire, qui me paraît très fondé, il y a tous ces autres facteurs que nous devons prendre en considération. Si nous voulons faire avancer les choses à votre avantage, nous devons nous attaquer également à ces autres problèmes.

Vous avez des difficultés, par exemple, avec la comptabilité d'exercice des frais. Cela est un système général qui s'applique à tous les revenus d'entreprise. Si nous devons faire une exception pour vous, il nous faudra expliquer également pourquoi cela n'est pas injuste vis-à-vis des autres contribuables et comment éviter que cela ne devienne un précédent que

[Texte]

It would be very nice for some people, in some categories, to have a cash system for handling their expenses, and the revenue impact of that might be very large for the general taxpayer; not from you, but from some hypothetical third party who points at you and says, well, artists got it, I want it. The revenue impact might be enormous.

I only raise this to caution you. I know at the moment you are on the tough end of that stick. Everybody is using the rules to hit you, and you would like to turn that around and have some relief from the equity. You would like perhaps to have a little bit of inequity for the sake of your own peace of mind, and I think that is understandable. But I caution you, this does happen. We have to pass these tests before we are going to get our recommendation through. It is not going to be a matter of simply saying, well, this reflects their lives, therefore, we should do it. It does not work quite that well.

Let me ask about inventory for sculptors. You have big expenses, do you not? You have a lot of material to buy, and it can often be very expensive material.

• 2100

Can you give us some idea of what sort of expense might be incurred in creating an object and then having the object sit there for a few years before you can sell it? Just in terms of material; what kind of material do you work with? How expensive is it? What sort of tools do you have to have? What kind of space to store it? What kind of assistants do you hire? What sort of overhead do you have? (CHANGE)

Mme Demidoff Séguin: Tout d'abord, vous parliez de la comptabilité de caisse. Ce ne serait pas un précédent, parce qu'il y a déjà les pêcheurs et les agriculteurs qui peuvent bénéficier de cette comptabilité, et c'est une catégorie de citoyens qui a des revenus qui ne sont pas réguliers. On ne veut pas entrer dans tout le détail, parce que tous les mémoires en parlent, mais on pourrait s'appuyer sur ces arguments-là.

Les sculpteurs sont, parmi les artistes en art visuel, ceux qui ont le plus de coûts de production. Tout d'abord, il faut un espace, il faut un atelier. La sculpture exige une infrastructure assez onéreuse. Il y a divers matériaux, parce que les sculpteurs peuvent employer toute sorte de matériaux. Ils peuvent aussi bien être sculpteurs sur pierre que travailler le métal ou le béton.

On va prendre l'exemple du sculpteur qui travaille le béton et qui fait des oeuvres de grand format. Il va avoir besoin d'outils spécialisés qui, dans le cas du ciment, pourront comprendre une bétonnière. Si c'est très gros et s'il peut faire couler le ciment en une fois, il va faire appel à de la main-d'oeuvre spécialisée qui va venir couler le ciment chez lui, et là il faut payer: c'est tant l'heure. Il faut aussi avoir de la main-d'oeuvre pour aider. Quelquefois, il peut avoir lui-même une bétonnière, parce qu'il peut faire cela en plusieurs étapes, quand sa sculpture est en plusieurs modules. Il faut considérer

[Traduction]

les autres contribuables invoqueraient pour réclamer la même chose.

Il serait très favorable pour certaines catégories de contribuables de pouvoir utiliser la comptabilité de caisse pour le calcul de leurs frais et les conséquences fiscales pourraient être considérables pour le contribuable ordinaire; pas pour vous, mais pour une tierce partie hypothétique qui vous citerait en exemple et prétendrait obtenir le même avantage. L'impact sur les recettes pourrait être énorme.

Je dis cela à titre de mise en garde. Pour le moment, c'est vous qui êtes du mauvais côté du bâton, tout le monde se sert de ces règles pour vous assommer et vous voudriez inverser les rôles et obtenir justice. Vous iriez peut-être même jusqu'à préconiser un peu d'injustice en votre faveur et cela est compréhensible. Je dois cependant vous mettre en garde, nous devons répondre à toutes ces objections si nous voulons que nos recommandations soient suivies. Il ne suffit pas de dire que les artistes méritent bien que l'on fasse cela pour eux, ce n'est pas ainsi que les choses se passent.

Parlez-moi un peu de l'inventaire des sculpteurs. Vous avez de grands frais, n'est-ce pas? Vous devez acheter toutes sortes de matériaux qui sont parfois très coûteux.

Pourriez-vous nous dire quelle sorte de dépenses pourrait être encourues dans la création d'un objet d'art? On sait bien que parfois l'artiste doit attendre plusieurs années avant de vendre l'objet. Parlez-nous des matériaux que vous utilisez? Combien coûtent-ils? Quelle sorte d'outils utilisez-vous? Vous faut-il beaucoup d'espace pour entreposer les oeuvres d'art? Embauchez-vous des assistants? Quels sont vos frais généraux?

Mrs. Demidoff Séguin: To begin with, you were talking about cash accounting. This would not be a precedent, because fishermen and farmers can already use this type of accounting, and they have irregular incomes. We do not want to go into all the details, because all the briefs have talked about this subject, but we base our position on the arguments that have already been presented.

Sculptors have the highest production costs of all visual artists. First of all, they need a workshop. Sculpting involves rather extensive facilities. Sculptors can work with various materials: stone, metal or concrete. Let us consider the case of sculptors who work in concrete and who make large works. They need specialized tools, which could include a cement mixer.

If the work is very large, and if the cement must all be poured at the same time, the sculptor will have to call on specialists to come and pour the concrete at his workshop, and he will of course have to pay the hourly rate. He will also need some people to help him. Sometimes the sculptor may have his own cement mixer, because he can proceed with his work in stages, when the work consists of a number of modules. Sculptors also use wood to build forms, and hence require to cut the wood. They require help, and have to pay their assistants so much an hour. If the sculptor is working on a

[Text]

qu'il va utiliser aussi le bois. Il faut des formes, il faut des appareils pour couper le bois. Il va être obligé de se faire aider et donc de payer la main-d'oeuvre. Si la pièce est beaucoup plus grosse que ce qu'il fait d'habitude, il va être obligé de louer un espace ou un atelier pour le temps pendant lequel il va exécuter cette pièce-là. Il peut souscrire à une police d'assurance ou non, mais s'il ne le fait pas, c'est évidemment encore à ses propres risques. Il y a du métal aussi. Cela, c'est simplement pour nos sculptures en ciment.

Dans le cas d'une sculpture en pierre, il va avoir besoin de compresseurs, d'un système d'aération pour faire sortir toute la poussière toxique que ses manipulations entraînent. Quand on fait le total, cela revient à un certain montant.

Ensuite, une fois l'oeuvre réalisée, il va essayer de l'exposer. Par exemple, le Conseil de la sculpture du Québec organise chaque année une énorme exposition, généralement à Montréal, parce qu'on a une petite subvention pour que ce soit à cet endroit-là. Les sculptures viennent de toutes les régions du Québec et pèsent plusieurs tonnes. Elles sont exposées. Donc, l'artiste a fait cette sculpture à ses frais et il l'a exposée. Ensuite, il va falloir qu'il en fasse quelque chose, car il ne va pas la vendre, la plupart du temps. Donc, s'il en fait plusieurs, en plus des coûts de création, il va devoir assumer les coûts d'entreposage. Les tableaux, on peut toujours les mettre dans un garde-robe, mais les sculptures, cela envahit l'espace. On est donc obligé de se trouver des endroits pour mettre ces sculptures-là. C'est un problème énorme.

Je ne sais pas si vous voulez d'autres explications . . .

Mr. Fisher: No, that takes us through at least three considerations with the Income Tax Act. With your mixer, you would have some capital cost allowance; with some of the materials, you would have accrued expenses, and with rent and travel you might have some immediate cash deductions. So there is a very complicated kind of accounting that you run into.

• 2105

Mme Demidoff Séguin: Ce serait tellement plus facile si on pouvait dire: On a dépensé cela pendant l'année, on a gagné cela et voilà le résultat. On voudrait aussi ne pas prendre en inventaire les oeuvres non vendues, parce que l'on sait bien que les sculpteurs sont les plus grands collectionneurs de leurs oeuvres. Ce sont les artistes qui vendent le moins.

La sculpture de plus petit format se vend beaucoup moins que les autres oeuvres en art visuel. Les gens ne sont pas sensibilisés à la sculpture. Ils vont accrocher un tableau à un mur, même mettre une photo ou un poster, mais une sculpture, il faut vivre avec, il faut tourner autour. S'ils ont une petite table, ils vont mettre une lampe, un cendrier, une plante verte peut-être, et ils vont s'arrêter là.

Donc, il y a un problème. Les sculptures ne se vendent pas. Cela aussi, c'est encombrant.

[Translation]

piece that is much larger than usual, he will have to rent a workshop in which to work on it. He may or may not take out insurance, but if he does not, he of course assumes all the risks. Some sculptors work in metal as well, but the example I have just described applies to sculptors working in concrete.

Sculptors working in stone need compressors, and a ventilation system to remove the toxic dust that is generated by their work. When all these costs are added up, the process becomes quite expensive.

Once the sculptor has completed a work, he will try to exhibit it. Each year, for example, the Quebec Council on Sculpture organizes a huge exhibition, generally in Montreal, because there is a small grant for holding it there. The sculptures come from all over Quebec and weigh several tonnes. The artist makes the sculpture at his own expense and then exhibits it. Once the exhibit is over, he has to do something with it, because most of the time the sculpture is not sold. Hence the artist has to pay not only the cost of creating the work, but the cost of storing it. Paintings can always be put in a cupboard, but sculptures take up a lot of space. The artist therefore has to find a place to store them. It is a tremendous problem.

I do not know whether you would like any further explanations . . .

M. Fisher: Non, parce que les points que vous avez soulevés touchent à trois dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu. L'artiste aurait droit à la déduction pour amortissement pour la bétonnière, aux dépenses calculées selon la méthode de comptabilité d'exercice dans le cas de certains des matériaux, et peut-être à certaines déductions calculées selon la méthode de caisse pour le loyer et les frais de déplacement. La comptabilité devient donc très compliquée.

Mrs. Demidoff Séguin: It would be so much easier if we could simply say that we had spent so much during the year, that we had earned so much, and the balance was so much. We would also like not to have to include our unsold work in our inventory, because it is a well known fact that sculptors are the biggest collectors of their own work. They are the artists who sell the least.

Smaller sculptures do not sell nearly as well as other forms of visual art. People are not aware of sculpture. They will hang a painting, a photograph or a poster on a wall, but if they have a sculpture they have to learn to live with it. If they want to put something on a little table, they will use a lamp, an ashtray or maybe a plant, but that is it.

So there is another problem: Sculpture does not sell well.

[Texte]

Mr. Fisher: The Income Tax Act requires that you value your art objects at the lower of either the cost of production or their market value.

Mr. Orlikow: What is that? What is the market value?

Mr. Fisher: That is what I am going to ask. You have very high costs of production. Do you find that Revenue Canada tries to pin you down on market value? For example, let me give you a parallel. A painter can do a sketch on this piece of paper, and it could be worth \$10,000 if he were a nice painter, but the cost of producing it would be nothing, a pencil and a piece of paper. In your case, you have very high production costs, and often the lower would be the market value. Does Revenue Canada try to force you into setting a market value on your items? Have you had that happen to you? Do they try to set a sale price?

Mme Demidoff Séguin: Je pense que le problème n'est pas là. Si on pouvait déclarer une valeur de zéro, ce serait intéressant. Comment savoir combien l'oeuvre se vendra, si elle se vend? Si la création d'une oeuvre nous a coûté 500\$, nous n'allons pas déclarer que sa valeur marchande est inférieure à ce qu'elle nous a coûté, ou alors ce serait faux. Il y aurait quelque chose qui ne marcherait pas.

Ce qui serait important, ce serait de ne pas prendre en inventaire les oeuvres non vendues ou de déclarer zéro. Et si ces oeuvres se vendent, ce sera intéressant pour le ministère du Revenu national qui pourra les imposer. L'artiste, à ce moment-là, sera consentant; il sera d'accord d'être imposé sur un revenu qu'il aura touché. Mais comment peut-on continuer à investir et à faire des recherches si on est imposé sur ses recherches?

Dans le domaine technique, et dans celui de la science, il y a des instituts de recherche, et les chercheurs qui les fréquentent ont à leur disposition beaucoup de produits, toutes sortes de choses, et ils ne les paient pas. C'est parce que ça se passe dans des endroits organisés. Pour l'artiste, ce n'est pas la même chose. Ils sont chacun chez soi, ils sont individualistes, ils font leurs propres recherches. On devrait au moins leur permettre de continuer ces recherches. Il ne faut pas oublier que la création des artistes de nos jours, c'est le patrimoine de demain. Si on ne leur permet pas de faire des recherches et de créer des choses intéressantes, qu'est-ce que nous aurons demain comme héritage?

Mr. Fisher: Okay. I think I asked my last question backward, but I will let it go.

The last thing I want to know about is this. When you talk about research expenses, can you give us some idea specifically of what you are referring to there? Can anybody on our panel give us a specific idea of what you are talking about in research?

• 2110

Mme Fortier: Je peux vous donner un exemple dans un autre domaine, le domaine littéraire. Un auteur écrit un scénario de film ou un manuscrit; il doit donc faire beaucoup de démarches pour trouver un éditeur ou un producteur qui va

[Traduction]

M. Fisher: Selon la Loi de l'impôt sur le revenu, vous devez évaluer vos objets d'art au coût de production ou à la valeur marchande, la valeur la moins élevée étant retenue.

M. Orlikow: Qu'est-ce que c'est que la valeur marchande?

M. Fisher: C'est la question que je vais poser. Vous avez des coûts de production très élevés. Trouvez-vous que Revenu Canada essaie de vous obliger d'utiliser la valeur marchande? Permettez-moi de vous donner une analogie. Si un bon peintre fait un croquis sur cette feuille de papier, il se peut que le croquis vaille 10,000\$. Pourtant le coût de production est zéro—le coût d'un crayon et d'une feuille de papier. Mais dans votre cas, les coûts de production sont très élevés, et souvent la valeur marchande est plutôt basse. Est-ce que Revenu Canada essaie de vous obliger à utiliser la valeur marchande de vos oeuvres? Cela vous est-il déjà arrivé? Est-ce que le ministère essaie de vous obliger à fixer un prix de vente?

Mrs. Demidoff Séguin: That is not where the problem lies, in my opinion. If we could declare a value zero, that would be an attractive possibility. How do we know whether a work of art will sell or for how much? If we spent \$500 creating a work of art, we are not going to give a market value of less than \$500, because there would be something very wrong with such an approach.

The important thing is not to have to include in our inventory our unsold work, or to have the option of declaring zero value. If the works sell, then the Department of National Revenue could impose tax on them. At that point, the artist would agree to paying tax on income he had actually earned. But how can artists continue to invest and to carry out the research if they are taxed on their research?

There are research institutions in the scientific and technical fields and the researchers who work at them can use all sorts of equipment and products that they do not pay for. The reason is that this type of research is conducted in institutions specifically set up for this purpose. This situation is entirely different for artists. They are individualists who work in their own homes and do their own research. We should at least allow them to continue their research. We should not forget that the work of our artists today is our future heritage. If we cannot allow them to pursue their research and to create interesting things, what sort of heritage will we have tomorrow?

M. Fisher: D'accord. Je pense avoir posé ma dernière question à l'envers, mais passons à autre chose.

Voici ma dernière question. À quoi pensez-vous précisément lorsque vous parlez des dépenses de recherche? Y a-t-il un membre de votre délégation qui pourrait nous dire exactement ce que vous entendez par la recherche?

Mrs. Fortier: I can give you another example in another domain, namely the literary field. An author writes a film or manuscript scenario, he has to do a great deal to find an editor or a producer who will accept his scenario. These are research

[Text]

accepter son scénario. Ce sont des frais de recherche. Il ne pourra les déduire que lorsque son scénario sera vendu ou, si c'est un écrivain, que lorsque son manuscrit sera publié. L'écrivain est même davantage pénalisé parce qu'il ne sera pas payé à la publication de son livre; il touchera des fonds sur les livres vendus. Cela peut demander plusieurs années avant qu'il puisse déduire des dépenses, si jamais il le peut.

Mr. Fisher: We are not thinking here, for example, of a general course to become more familiar with a new welding technique, just out of general interest, or a writer's taking a general course in literature or something of that sort. We are not referring to those kinds of more generalized research. You are talking about things that are specifically related to the artistic activity that has been undertaken.

Mme Fortier: Ce à quoi on se réfère dans notre mémoire, ce sont les frais de recherche en art visuel: sculpture, peinture...

Mme Demidoff Séguin: C'est la recherche personnelle d'un artiste qui fait que cet artiste... Il y a des artistes qui gagnent leur vie. Je vais vous donner un exemple. Ce que je vais dire n'est pas péjoratif. Un artiste qui fait de petits paysages, avec de petites maisons et de petits arbres, peut en vendre beaucoup et en faire beaucoup, mais il n'y a pas forcément de recherche dans ces oeuvres-là; il y a une certaine technique. Il va gagner sa vie, il n'aura pas de problème et il va faire toutes ses affaires. Par contre, un artiste qui fait une recherche personnelle, et cet art-là va peut-être déranger, va peut-être être accepté plus tard mais pas forcément maintenant. Cet artiste-là va se trouver bloqué. J'ai parlé des sculpteurs parce que les sculpteurs ont des problèmes bien particuliers, mais ce sont tous les artistes en art visuel qui sont dans la même situation.

Il y a d'autres choses qui se greffent à cela. Là on est devant un comité qui s'intéresse à la fiscalité, mais il faut voir le problème de l'artiste dans son ensemble. Il faut savoir aussi qu'au Canada, sur toutes les oeuvres d'art qui se vendent, il y en a 20 p. 100 qui sont du pays; le reste vient des États-Unis ou d'ailleurs.

Les artistes n'ont pas de cote internationale au Canada. Il n'y a qu'un artiste, je pense, et c'est Riopelle, qui est vraiment considéré comme un artiste international. Il y a d'autres artistes qui ont exposé à l'étranger mais qui n'ont pas cette cote-là. Ce ne sont pas des problèmes de fiscalité; ce sont des problèmes de gouvernement. Les gouvernements devraient établir leurs politiques en fonction de tout ce qui est particulier à l'artiste et aider autant que possible l'artiste. Si on aide un artiste à exposer ailleurs, à être reconnu ailleurs, il sera d'autant plus intéressant dans son propre pays. On vendra peut-être beaucoup plus d'oeuvres d'art de ces artistes-là.

Il y a beaucoup de problèmes qui se rattachent au sort de l'artiste.

Mr. Fisher: Okay. Let me take an example from one of our previous witnesses. If an actor decides to take an acting course in comedy and comedy techniques, then you could do that for one of two reasons. One, you are interested and you want to become a better actor, in which case it would not be a legitimate tax deduction. Two, you have had an assignment to play a certain part in a comedy and this instruction will upgrade

[Translation]

expenses. He cannot deduct them until his scenario is sold, or if it is a writer, until his manuscript is published. The writer is penalized even further, because he is not paid until the publication of his book. He only receives money for books sold. This means that it may be several years before he can deduct these expenses, if he ever can.

M. Fisher: Nous ne parlons pas ici de cours général pour se familiariser avec une nouvelle technique de soudage, ou de cours général de littérature. Nous ne parlons pas de recherche en général. Nous parlons de la recherche qui est directement liée à l'activité artistique.

Mrs. Fortier: In our brief we are referring to research costs in the visual arts: sculpture, painting...

Mrs. Demidoff Séguin: It is personal research by the artist which means that this artist... There are artists who earn their living. I will give you an example, and it is not meant to be a pejorative one. An artist who makes small landscapes with small houses and small trees may paint and sell a lot of them, but he has not necessarily done any research for these works; he just has a certain technique. He will earn his living; he will not have any problem, and he will make out all right. On the other hand, an artist who carries out personal research, and who goes to some lengths, may be accepted later but not necessarily right now. This artist will find himself in an impasse. I spoke about sculptures, because sculptures have very specific problems. All artists in the visual arts are in the same boat.

There are other related things. We are before a committee which is interested in taxation, but artists' problems must be seen in the overall context. It must also be remembered that in Canada, of all the art works that are sold, only 20% are made in the country, the rest comes from the United States or elsewhere.

Artists do not have any international rating in Canada. There is only one artist, I believe, and it is Riopelle, who is truly considered to be an international artist. There are other artists who have exhibited abroad but they do not have this rating. These are not taxation problems; these are governmental problems. The governments should establish their policies on the basis of what is specific to the artist, and help the artist as much as possible. If we help artists to exhibit abroad, to be recognized elsewhere, he will be more interesting in his own country. We will probably then sell much more of their work.

There are many problems related to the artist's future.

M. Fisher: D'accord. Prenons l'exemple d'un de nos témoins antérieurs. Si un acteur décide de suivre un cours sur la comédie et sa technique, il peut le faire pour deux raisons. D'abord, il veut être meilleur acteur; donc ce n'est pas une déduction admissible. Deuxièmement, il peut être embauché pour jouer un rôle précis dans une comédie, le cours lui sera

[Texte]

your skills related to that assignment, in which case it would be a deduction.

• 2115

I think in general terms that is right. In other words, if you take something that is just improving yourself, without being related to something specific, then that is not a deductible research. You are not talking about that kind of thing now, are you? You are talking about the opposite. You are saying that you have an artistic activity and you are doing some sort of research to further that specific activity? Okay. Good. That is already deductible, and I believe it is accrued. It is not . . .

A Witness: No, it is deductible . . .

Mr. Fisher: Oh, it is, then.

Mme Demidoff Séguin: Quand un artiste suit des cours, il a le droit d'en déduire le coût, je pense, s'il s'agit de cours qui ont trait à son travail d'artiste.

Mr. Fisher: Yes, that is right.

Mme Demidoff Séguin: Mais quand on parle de recherche, cela veut dire créer des oeuvres qui font partie d'une recherche personnelle. Dans la création de ces oeuvres, il y a non seulement le prix des matériaux, mais aussi celui des déplacements. L'artiste doit faire des recherches, des enquêtes, il doit aller à un endroit ou à un autre pour trouver une inspiration.

Il y a beaucoup de choses qui entrent dans cette recherche. Il y a aussi la recherche de techniques.

Mr. Fisher: Thank you. I just wanted to clear up that, because there is that dichotomy in the law. I wanted to know what you were referring to.

Okay, a good report.

Mr. Orlikow: Yes, I just want to come back and ask a few questions, probably very similar to the questions that Mr. Scott asked. Since I am not quite sure that I followed precisely the translation, I just want to get this on the record.

Mr. Scott said that he asked the Minister of National Revenue whether the Minister would agree to a moratorium until the committee had finished its deliberations and made recommendations, and the minister replied to him, as he has replied to others, that he could not agree to a moratorium because it was his responsibility and the department's responsibility to apply the income tax law.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): He said I did not understand the parliamentary system. That is what he said.

Mr. Orlikow: That is right.

An hon. Member: He is not far off.

Mr. Orlikow: Let me ask you some questions which I think you can answer on the basis of your experience as artists. Do I understand correctly that you say that, until a few years ago, art works were not valued by Revenue Canada, and artists were not required to calculate, in calculating their income—they were not required to put a value on art works which they had produced but which they had not sold? Is that correct?

[Traduction]

utile pour améliorer sa performance, et dans ce cas-là, la déduction sera admissible.

Je pense que généralement parlant, c'est le cas. En d'autres termes, si quelqu'un prend un cours de perfectionnement, sans que ce cours soit lié à quelque chose de précis, ce cours n'est pas déductible. Mais vous ne parlez pas de ce genre de cas, n'est-ce pas? Vous parlez du cas contraire. Vous parlez de recherche contribuant à une activité artistique, n'est-ce pas? Ce cours est déjà déductible.

Un témoin: C'est déductible . . .

M. Fisher: Vraiment!

Mrs. Demidoff Séguin: If an artist takes a course, he has the right to deduct the cost, I believe, if it is a course that is related to his work as an artist.

M. Fisher: Oui, c'est ça.

Mrs. Demidoff Séguin: But when you are talking about research, that means creating works which are part of a personal research. In the creation of works, there is not only the material cost, but also the cost of travel. An artist must do research, make inquiries, and he must go to various places to find his inspiration.

There are many things which enter into this research. There is also the research techniques.

M. Fisher: Merci. Je voulais des précisions, car il existe une dichotomie dans la loi. Je voulais savoir à quoi vous faites référence.

Très bien, un bon rapport.

M. Orlikow: Oui, j'aimerais intervenir pour poser quelques questions dans la même veine que celles de M. Scott. Je ne sais pas si j'ai bien saisi la traduction, et j'aimerais donc apporter des précisions pour le procès-verbal.

Monsieur Scott a dit qu'il a demandé au ministre du Revenu national s'il serait d'accord d'établir un moratoire jusqu'à ce que le Comité ait terminé ses délibérations et fait ses recommandations. Le ministre a répété qu'il ne pouvait accepter de moratoire, étant responsable de l'application de la Loi sur le revenu.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Il a dit que je ne comprenais pas le fonctionnement du système parlementaire. C'est cela qu'il a dit.

M. Orlikow: C'est ça.

Une voix: Il ne se trompe pas!

M. Orlikow: J'aimerais vous poser des questions qui portent sur vos expériences en tant qu'artiste. Est-ce que j'ai bien compris que jusqu'aux dernières années, les oeuvres d'art n'étaient pas évaluées par Revenu Canada, et que les artistes n'étaient pas obligés de calculer la valeur des oeuvres d'art non vendues? Est-ce exact?

[Text]

Mme Demidoff Séguin: Il était généralement admis que la valeur pouvait être considérée comme zéro. Il était admis à l'époque que la valeur marchande ou la valeur de l'oeuvre était zéro jusqu'à ce que cette oeuvre soit vendue. Les artistes ont continué à remplir leur déclaration d'impôt comme ils la faisaient toujours. Ce n'est que depuis peu de temps que tout a changé, et c'est pour cela que les artistes se retrouvent tout à coup...

Mr. Orlikow: If I understood you correctly, what you are saying is that Revenue Canada, until a few years ago, permitted the artist to put a value on the work of art in the year in which that art was sold, and not until then.

Mme Demidoff Séguin: C'est-à-dire que dans le cas des oeuvres qui n'étaient pas vendues, l'artiste, pour ne pas avoir à prendre en inventaire les frais que lui avait occasionnés cette oeuvre-là, pouvait déclarer que sa valeur était nulle, tant que cette oeuvre n'était pas vendue. Ce n'était pas écrit dans la loi, mais c'était...

Mr. Orlikow: But that was the practice; that was the practice until a few years ago. Then, as of some period a few years ago, Revenue Canada told the artist that he had to put a value on the works of art which had been produced but were not sold. The artist had to put a value on them and had to account for that and pay income tax based on the value of any and all the art work produced but not sold. Is that correct?

• 2120

Mme Demidoff Séguin: C'est cela.

Mr. Orlikow: To your knowledge, because I think this is very important, was there any change in the Income Tax Act between the time when the first method and the second method?

Mme Demidoff Séguin: Je ne le sais pas. Je ne connais pas assez Revenu Canada pour savoir ce qui s'est passé. Je ne peux pas répondre à cette question.

Mr. Orlikow: Well, Mr. Chairman, what I am trying to say, and I think we have had evidence from all the groups who have come here, that there has been no change in the law. What there has been is a change in the interpretation by the department. I do not want to get an opinion because they are not experts in law, but what I am saying, Mr. Chairman, is that the minister is simply saying: The law is as we interpret it now, not what we interpreted before. I would argue, Mr. Chairman, although changes in the law in many respects are probably necessary to meet the requirements of artists, in fact a good deal can be done simply by going back to the earlier interpretation of the laws.

I have a couple more questions, Mr. Chairman. Let us use Riopelle as an example because he is probably one of the most successful artists in terms of sales of any artist in Canada. I presume in a good year Mr. Riopelle could have some very good sales, have quite a good income. If he sold all the work which he produced in that year he could, first of all, account for all his expenses, show what his actual total income was and it would be a simple matter to calculate his tax which he had

[Translation]

Mrs. Demidoff Séguin: It was generally agreed that the value could be considered as zero. It was agreed at the time that the value of the merchandise or the value of the work was zero until the work was sold. Artists continued to fill in their income tax statement as they had always done. It was only recently that it was all changed, and that is why artists suddenly find themselves...

M. Orlikow: Si j'ai bien compris, vous dites que jusqu'à récemment, Revenu Canada a permis aux artistes d'établir la valeur de l'oeuvre dans l'année où l'oeuvre a été vendue, et pas avant ce moment.

Mrs. Demidoff Séguin: Well in the case of works that were not sold, the artist could declare their value as zero, so he did not have to take an inventory of the costs that had been incurred by this work, as long as the work was not sold. It was not written in law, but it was...

M. Orlikow: C'était la pratique, c'était la pratique jusqu'aux deux ou trois dernières années. Ainsi, il y a deux ou trois ans, Revenu Canada a dit aux artistes d'évaluer leurs oeuvres d'art non encore vendues aux fins d'impôt. Est-ce exact?

Mrs. Demidoff Séguin: That is correct.

M. Orlikow: Ma question est très importante. A votre connaissance, y a-t-il eu un changement dans la Loi de l'impôt sur le revenu dans l'intervalle?

Mrs. Demidoff Séguin: I do not know. I do not know Revenue Canada well enough to know what happened. I cannot answer that question.

M. Orlikow: Ainsi, monsieur le président, j'essaie de démontrer, appuyé par le témoignage de tous les groupes qui ont comparu, qu'il n'y a pas eu de changement dans la loi. Il y a eu un changement dans l'interprétation de cette loi par le ministère. Je ne veux pas obtenir une opinion des témoins qui ne sont pas des spécialistes en droit, mais ce que je dis, monsieur le président, c'est que pour le ministre la loi s'applique selon l'interprétation actuelle, non celle qui prévalait auparavant. Si des modifications à la loi sont nécessaires pour satisfaire aux besoins des artistes, il serait donc mieux à mon avis de revenir à l'interprétation antérieure de la loi.

J'ai deux ou trois autres questions, monsieur le président. Prenons l'exemple de Riopelle, car en termes de ventes il a mieux réussi que n'importe quel autre artiste au Canada. Je présume que M. Riopelle a un bon revenu au cours d'une bonne année. S'il vendait toute sa production dans une année, il pourrait faire état de toutes ses dépenses, montrer son revenu réel, et il lui serait très facile de calculer son impôt. Revenu Canada n'aurait rien à lui reprocher, s'il vendait toute sa production.

[Texte]

to pay. Revenue Canada would not have much argument with him if he sold everything which he produced.

Mme Demidoff Séguin: Mais M. Riopelle est un artiste autonome. C'est-à-dire qu'il exerce seulement ce métier d'artiste, puisque c'est un de nos artistes qui réussissent. Cependant, la plupart des artistes—c'est là aussi qu'est le problème—ont un statut hybride. C'est-à-dire que la majorité des artistes ne peuvent pas gagner leur vie au moyen de leur art; ils sont obligés d'exercer un autre métier. Ils gagnent quelquefois leur vie avec un métier qui leur donne un salaire et, dans leur travail d'artiste, ils accusent des pertes parce qu'ils ont créé des oeuvres et qu'ils ne les ont pas vendues. Ces artistes-là déduisaient leurs pertes en tant qu'artistes autonomes du salaire que leur rapportait leur métier. Revenu Canada n'accepte plus cela et, en revenant plusieurs années en arrière, oblige les artistes à payer de fortes sommes dans un délai très court.

Mr. Orlikow: This will be my last question.

Let us just go back to the hypothetical case of an artist like Riopelle. If in 1983 he was very successful in, not only producing a number of works, but in selling them all, there would be no problem. Suppose in 1984, for reasons which nobody can understand, suddenly half of the paintings that he produced in 1984 did not sell. In calculating his income tax return for 1984, if you follow the methods which Revenue Canada is using now, he would have to put a value on the works which he had not sold in 1984 and pay income tax as if in fact he had sold them. Yet he might never sell them or he might have to sell them at substantially less than the price he was able to get in 1983.

• 2125

The Chairman: No, no. He would have a choice, Mr. Orlikow. He would either set a price for them, a market value, or he would choose the cost of production, which could be very low. Under the Act, he would have to choose the lower of those two, not the higher.

Mr. Orlikow: But supposing they did not sell in 1984 but sold in 1985 or 1986...

The Chairman: He could choose the cost of production.

Mr. Orlikow:—at a very high price?

The Chairman: Then he would have a higher tax liability.

Mr. Orlikow: It just seems to me, Mr. Chairman... and I now finish on this note—that Revenue Canada has been trying to establish procedures for artists and writers and musicians on the basis of procedures they use in much more stable occupations. It is like comparing oranges to apples. It just will not work and it certainly will not work with any kind of equity.

The Chairman: In Mr. Riopelle's case, the one you quote, it is to his advantage to put his inventory at a higher price, because then he can even out his tax load. Anybody in his circumstance is going to want to get the price up, particularly if he has a fairly high turnover and a fairly ready turnover. It

[Traduction]

Mrs. Demidoff Séguin: But Mr. Riopelle is an independent artist. That is, he only works as an artist, and he is one of the artists who has succeeded. However, most artists—and this is the problem—have a dual status. That is, the majority of artists cannot live from their art. They are forced to have another occupation. Sometimes they earn their living in an occupation that pays them a salary, and in their work as an artist, they suffer losses because they have created work that they have not sold. These artists deduct their losses as independent artists from the salary that they earn from their other occupation. Revenue Canada does not agree with this anymore and has gone back several years, and is forcing artists to pay large sums in a short period of time.

M. Orlikow: Ma dernière question.

Reprenons le cas de Riopelle. S'il a réussi en 1983 non seulement à produire des oeuvres, mais à les vendre, il n'y a pas de problème. Mais, supposons qu'en 1984, pour des raisons incompréhensibles, la moitié de ses oeuvres ne se vendent pas. Selon la méthode actuelle de Revenu Canada, il doit évaluer les oeuvres qu'il n'a pas vendues en 1984, et payer l'impôt sur celles-ci comme s'il les avait vendues. Pourtant, il peut très bien arriver qu'il ne les vende pas ou qu'il doive les vendre à un prix considérablement inférieur à celui qu'il obtenait en 1983.

Le président: Non, non. Il a le choix, monsieur Orlikow. Il peut soit fixer un prix à la valeur du marché, soit choisir le coût de production qui pourra être très faible. Aux termes de la Loi, il devra choisir le montant inférieur et non pas le plus élevé.

M. Orlikow: Mais en supposant qu'il ne vende pas en 1984 mais seulement en 1985 ou 1986...

Le président: Il peut alors choisir le coût de production.

M. Orlikow:... à un prix très élevé?

Le président: Alors il aura des obligations fiscales plus élevées.

M. Orlikow: Il me semble quand même, monsieur le président—et je terminerai là-dessus—que Revenu Canada a mis en place des procédures pour les artistes, les écrivains et les musiciens qui sont identiques à celles de professions beaucoup plus stables. C'est comme de comparer des pommes et des oranges. Ce n'est pas possible et ne peut pas fonctionner de façon équitable.

Le président: Dans le cas de M. Riopelle que vous citez, il a intérêt à évaluer son inventaire au prix le plus élevé car cela lui permet d'étaler son fardeau fiscal. Quiconque dans cette situation recherche l'évaluation la plus élevée possible, surtout s'il a un gros chiffre d'affaires. C'est l'artiste débutant, ou

[Text]

is the expanding artist, or the the artist with no activity, who wants to get expenses up and inventory value down; a successful artist wants to do the opposite.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I am finished, except to say that the successful artists I know are not such particularly good business people that they can always figure out the best angles to use, nor do they hire expensive tax lawyers or chartered accountants to give them advice.

The Chairman: But do you not recommend that people have the choice? Was it your brief that said that people should have the choice of the accrual system or the cash system? That choice, Mr. Orlikow, is important, because at some stage an artist is going to want to start to accrue expenses rather than deduct them annually.

Mr. Scott.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman.

I have just one other area I want to explore briefly, that is block averaging, which you mention in your brief. Before I do, let me, for the record, take exception to our esteemed chairman...

The Chairman: It would not be the first time.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth):—on a point you made in your earlier oration, where you said that you cannot single out, or Revenue Canada would find it difficult to single out, the artistic community, because of the kinds of precedents that that might incur. As one who was a creative performer in my earlier days and as one who is married to a professional pop singer, I can tell you that the artistic and performing community is indeed a unique one in terms of the kinds of creativity that your association is discussing. I think what cannot go unchallenged is the fact that Revenue Canada does make exceptions for fishermen, for farmers, and for people with research and development costs. What this subcommittee must do, and what it must address, and what these good people are challenging us to do, in their final paragraph, is to come up with a political solution that will indeed recognize the realities of the artistic community. I just wanted to tell you where I come from on that statement that you made earlier.

On the business of block averaging, you mention yourself—in fact, having made that argument, I now come to a group that you yourselves raised in your own brief, namely certain professional athletes, who again are unique in their way, but they do have, as you point out, extraordinary incomes. Perhaps the block averaging business has made Revenue Canada a little bit nervous about some of the abuses that could have taken place with that. I think you point that out quite correctly in your brief.

• 2130

The Canadian Conference of the Arts suggested that the block averaging might be difficult to do because it is limited to five-year blocks. Many of us do not have the money to put up funds, so my question would be whether you agree with the

[Translation]

l'artiste qui va mal, qui a intérêt à gonfler ses frais et à réduire la valeur de son inventaire; un artiste qui réussit a intérêt à faire le contraire.

M. Orlikow: Je m'arrête, monsieur le président, mais je vous fais remarquer que les artistes que je connais et qui ont du succès ne sont pas forcément de bons hommes d'affaires, ne savent pas toujours trouver la méthode la plus avantageuse et ne font pas non plus appel à des fiscalistes ou à des comptables qui leur coûteraient très cher.

Le président: Mais n'êtes-vous pas en faveur du choix? Ne demandiez-vous pas dans votre mémoire que les artistes puissent choisir entre les deux méthodes comptables? Ce choix est important, monsieur Orlikow, car il arrive un moment où l'artiste doit souhaiter accumuler les frais plutôt que de les déduire annuellement.

Monsieur Scott.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Je vous remercie, monsieur le président.

Il y a un autre domaine que j'aimerais traiter brièvement et c'est celui du calcul de la moyenne générale que vous mentionnez dans votre mémoire. Auparavant, je dois cependant me séparer de mon estimé président...

Le président: Ce ne serait pas la première fois.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): ... lorsqu'il dit que Revenu Canada ne peut pas vous accorder un statut particulier car cela constituerait un précédent. Ayant été moi-même interprète créateur dans mes jeunes années et ayant pour épouse une chanteuse professionnelle, je puis vous affirmer que la communauté des artistes et des interprètes occupe une place tout à fait à part du fait de l'aspect créatif de son labeur. On ne peut laisser passer le fait que le fisc fait des exceptions pour les pêcheurs, les agriculteurs et ceux qui ont des frais de recherche et de développement. Ce que nous devons faire, et ce que ces artistes nous mettent au défi de faire dans leur dernier paragraphe, est de trouver une solution politique qui tienne compte des réalités de la communauté des artistes. Je tenais à vous donner mon avis là-dessus.

En ce qui concerne l'étalement du revenu, vous mentionnez vous-même dans votre mémoire, le cas des athlètes professionnels qui sont eux aussi dans une situation à part et qui ont des revenus extraordinaires. Peut-être que cette histoire de l'étalement des revenus a rendu Revenu Canada un peu nerveux au sujet des abus possibles. Je crois que vous le signalez à juste titre dans votre mémoire.

La Conférence canadienne des Arts a laissé entendre que l'étalement des revenus pourrait s'avérer difficile puisqu'il est limité à des périodes de cinq ans. Beaucoup d'entre nous n'ont pas l'argent nécessaire pour créer des fonds, je vous demande

[Texte]

Canadian Conference of the Arts' assessment or do you feel they should be left to the discretion of the individual artist?

Mme Fortier: Quelle forme d'étalement serait préférable, justifiée? Je ne sais pas. Je travaille moi-même pour une association qui représente les auteurs de l'audiovisuel, c'est-à-dire le cinéma et la télévision. Ce ne sont pas les plus pauvres, ce ne sont pas ceux qui gagnent le plus mal leur vie. On peut vendre un scénario 100,000 dollars une année, mais ce qui n'est pas dit, c'est que l'auteur a peut-être travaillé deux ans à ce scénario, sans revenu. Auparavant, il pouvait étaler ce revenu sur trois ans, et aujourd'hui il ne le peut plus. Maintenant, l'année où il est imposé, il doit payer 50 p. 100, je crois, et cela revient les années suivantes. Je ne sais pas quelle serait la forme d'étalement la plus avantageuse pour les auteurs, mais, à notre avis, il devrait y en avoir une. Le sportif qui signe un contrat de 4 millions de dollars a des agents, des gens d'affaires, des avocats pour le conseiller, pour négocier son contrat. Souvent il négocie, dans son contrat, un versement étalé sur 30 ans. Les créateurs n'ont pas ce genre d'arrangements à l'amiable. Ils touchent leur revenu, ils sont imposés et ils paient la note. Quelle est la meilleure solution? Je ne le sais pas.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Okay. Well just for a moment, do not compare it with the professional athletes. You then would agree that given the diversity within the artistic profession and the artistic community in this country, that kind of averaging may indeed need to be left up to the discretion of the individual artist or group of artists in one particular area?

Mme Demidoff Séguin: C'est-à-dire que l'artiste devrait avoir la possibilité d'étaler son revenu exceptionnel sur plusieurs années et on ferait ensuite la moyenne pour quatre ou cinq ans. L'artiste peut gagner 100,000 dollars une année et, les années suivantes, en gagner 10,000, 3,000 et 20,000. On peut établir la moyenne de plusieurs années et voir combien il a gagné. Ce serait intéressant. Actuellement, depuis 1981, l'année d'un revenu exceptionnel, l'artiste est imposé... S'il veut étaler, parce qu'il y a une forme d'étalement, il est imposé sur la partie qu'il réserve au taux le plus élevé; si l'année suivante, il a gagné très peu, il peut reprendre une partie de ce montant qu'il a étalé et on va lui redonner... Ce qui est difficile, c'est que l'artiste qui a un revenu exceptionnel et qui doit payer cette forme d'impôt se retrouve sans argent finalement ou avec très peu d'argent. Il ne peut pas réinvestir dans la recherche dont on a parlé tout à l'heure. Il se trouve pénalisé. Il faudrait trouver une formule, soit la formule qui existait avant, soit une autre formule à définir et peut-être à négocier avec nous, les artistes. Les fiscalistes au ministère du Revenu national doivent avoir toutes sortes d'idées. Ils pourraient peut-être nous les donner, ces idées-là, et nous pourrions examiner avec eux ce qui serait préférable. On ne veut pas simplement dire que l'artiste veut quelque chose qui soit à son avantage. Actuellement, il est très désavantagé, et il voudrait quelque chose de plus équitable. C'est surtout cela.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur le président. Merci pour la réponse.

[Traduction]

donc si vous êtes d'accord avec l'opinion exprimée par la Conférence canadienne des Arts ou estimez-vous qu'on devrait laisser cela à la discrétion de l'artiste lui-même?

Mrs. Fortier: I do not know which type of block averaging would be preferable or justified. I myself work for an association representing writers for audio-visual media, that is cinema and television. They are not the most badly off, they are not the ones who have the most difficulty earning a livelihood. A script can be sold for \$100,000 in a particular year but some people do not realize that the script writer may have worked on it for two years without any income. Previously he was able to average this income over three years, but this is no longer the case. Now, for the year in which he is taxed, he must pay 50%, I believe, and this is the case for the following years. I do not know which would be the most advantageous type of block averaging for writers but, in our opinion, there should be one. An athlete who signs a \$4 million contract has agents, business people, and lawyers to advise him and negotiate his contract. He often negotiates in his contract for the money to be paid over 30 years. Creators do not have this type of amicable arrangement. They receive their money, they are taxed and they have to pay the bill. I am not in a position to say which is the best solution.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Très bien. Oublions un instant la comparaison avec le sportif professionnel. Vous conviendriez donc que compte tenu de la diversité du milieu artistique au Canada, il faudrait peut-être laisser cette décision en matière d'étalement le plus approprié à la discrétion de l'artiste lui-même ou du groupe d'artistes dans une région donnée?

Mrs. Demidoff Séguin: That is, the artist should be able to average his windfall or exceptional income over several years and establish an average for four or five years. An artist may earn \$100,000 one year and the following years, \$10,000, \$3,000 and \$20,000. An average can be established for several years to determine how much was earned. It would be interesting. Since 1981, for a year in which an artist has had exceptional earnings, he is taxed... if he wants forward averaging, since a form of such a practice exists, he is taxed on the part which he reserves at the highest level; if the following year he earns very little, he may take back a part of this amount which he has staggered and he will get... The difficult thing is that the artist with exceptional earnings and who has to pay this type of tax ends up with no or very little money. He is not able to reinvest in the type of research we referred to. He is penalized. A formula must be found, either the previous one or a new one which might be negotiated with us, that is the artists. The tax experts of the Department of National Revenue must have all sorts of ideas. They could perhaps present them to us and we could determine with them the best course of action. We do not just mean that the artist is seeking something for his own advantage. At the present time, he is at a distinct disadvantage and he is looking for something more equitable. This is our main concern.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman. Thank you for the answer.

[Text]

• 2135

The Chairman: May I offer my own observations about the scolding I received from Mr. Scott. I take that very seriously. However, I can assure you, the precedent will be important, whether Mr. Scott likes it or not. I like it if our witnesses have a sense of what to expect. I think you should have that. That is why I mentioned those concerns; that there are wrinkles here.

Take a look at the recent history of this issue. In 1977, the Disney report was issued. In 1983, Mr. Clark introduced a motion in the House which resulted in this committee. Between 1977 and 1983, nothing happened, including in the hands of Mr. Clark, whose government had long enough to do something. They did produce one budget, even if it was thrown out.

So we should understand the problems here. The problems are questions of political will power. The bureaucrats have been tangling things up on questions of equity, precedent, management, revenue... these kinds of issues—and the politicians, I believe up to this point, including Mr. Clark, have not had the desire to fix it. But I think now we have.

It is my view that on this committee, despite our discussions, we seem to have at least some desire to come to grips with the issues and to make a renewed recommendation. I think we probably can look for ways to make recommendations that we all hope will be quickly implemented through regulation, rather than through changes in the law. Changes in the law are much slower. So we will look, at least initially, for something we can recommend to Mr. Fox and Mr. Bussières and Mr. Lalonde that will be possible in interpretations rather than in new laws, because the new laws would take so much longer.

Mme Fortier: Monsieur le président, puis-je vous poser une question? Est-ce que vous avez consulté les lois des autres pays, de certains pays européens ou d'ailleurs, pour voir comment on traite les artistes fiscalement?

The Chairman: Yes. That is a good question. I am glad you raised it, because I have something to ask the committee about that. There is a remote possibility that we could go to one of the American cities and take a look at it. There are big differences in the United States, because things like unemployment insurance differ from state to state. So while we have national systems on one thing, they have regional ones on another. But we have asked for a comparison, and some examination on, I think it was, New York and California. Did we not ask for that? Do you remember that? I think it would be at least reasonable to look at the systems in New York and California as they would apply to an artist, because those would be two centres where Canadians would think of moving to and think of comparing themselves. The Disney report, back in 1977, did some wide comparisons. We will have some discussion over the next few days from professionals who will also give us some of these parallels.

It is a very good point that people can move to New York City and live more comfortably than they can here. We have to be very careful about that. We do not want to drive people out of the country just because we are too tough with them.

[Translation]

Le président: Je vais répondre maintenant à la r primande que j'ai re ue de M. Scott et que je prends très sérieusement. Je peux vous assurer que le pr c dent sera important, n'en d pla e à M. Scott. Je pense que nos témoins devraient avoir une idée de ce à quoi s'attendre. C'est pour cela que j'ai mentionné ces préoccupations, il y a des difficultés ici.

Considérons l'historique récent de la question. En 1977, le rapport Disney a été publié. En 1983, M. Clark a présenté une motion à la Chambre qui a donné lieu à la création de ce Comité. Entre 1977 et 1983, rien ne s'est passé, cela comprend donc le régime de M. Clark dont le gouvernement avait le temps nécessaire pour faire quelque chose. Il a pu produire un budget, même s'il a été rejeté.

Il faut donc comprendre les problèmes ici. Il s'agit de volonté politique. Les bureaucrates embrouillent les choses en parlant d'équité, de pr c dent, d'administration, de revenu—toutes ces questions—et les hommes politiques, jusqu'ici, y compris M. Clark, n'ont pas eu le désir d'y remédier. Mais je crois que nous avons maintenant la volonté d'agir.

J'estime que les membres de ce Comité, malgré nos discussions, veulent au moins s'attaquer aux questions et formuler des recommandations. Je pense que nous pourr s essayer de trouver des recommandations qui puissent être appliquées rapidement par règlement plutôt que par des modifications à la loi. Les amendements à la loi exigent beaucoup plus de temps. Nous allons donc considérer, du moins au début, des propositions que nous pourr s recommander à M. Fox, M. Bussières et M. Lalonde portant sur des interprétations plutôt que sur l'adoption de nouvelles dispositions législatives car ces dernières exigeraient beaucoup plus de temps.

Mrs. Fortier: Mr. Chairman, may I ask you a question? Have you considered the legislation in other countries, either in Europe or elsewhere, to find out how artists are treated for tax purposes?

Le président: Oui. C'est une question intéressante et je suis heureux que vous l'ayez soulevée car j'ai quelque chose à demander au Comité là-dessus. Il y a une petite chance que nous nous rendions dans une des villes américaines pour étudier la situation. Il y a d'importantes différences aux  tats-Unis puisque certaines choses comme l'assurance-chômage diff rent d'un état à l'autre. Ainsi, dans certains cas où nous avons un régime national, ils ont des régimes régionaux. Mais nous avons demandé des comparaisons et des renseignements sur New York et la Californie, n'est-ce pas? Vous le rappelez-vous? Je crois qu'il serait utile d'étudier les régimes appliqués aux artistes à New York et en Californie car ce sont les deux  tats où les Canadiens envisageraient de s'installer et des comparaisons seraient donc à propos. Déjà en 1977 le rapport Disney a fait certaines comparaisons générales. Au cours des prochains jours nous entendr s des professionnels qui pourront nous parler là-dessus.

C'est très instructif de savoir que les gens peuvent déménager à New York et y vivre de façon plus confortable qu'au Canada. Nous devons faire attention. Nous ne voul s pas

[Texte]

Mme Fortier: Même, certains pays européens ont des lois très souples. La France, par exemple, permet de déduire automatiquement un certain pourcentage quand une personne est reconnue comme créateur, et qu'elle peut le prouver, bien sûr.

The Chairman: That is right.

We have a guest, and it is . . .

Enchanté.

M. Tousignant: Monsieur le président, j'aimerais poser quelques questions même si je ne suis pas membre du Comité. Je ne voudrais pas prolonger indûment la rencontre, mais je suis un type qui, normalement, est assez terre à terre. J'ai été en affaires, et je connais la complexité du système du ministère du Revenu national. On sait que ces gens-là aiment toujours compliquer le système de plus en plus, et vous ne leur facilitez pas la tâche non plus. Il faut comprendre qu'il y a toutes sortes de catégories d'artistes, bien sûr. Il y en a qui sont difficiles à attraper, si vous me passez l'expression, et qui peuvent faire du commerce sans nécessairement le déclarer.

• 2140

Comme je le disais, j'aime les choses simples, et souvent on essaie de compliquer les situations, mais souvent aussi on trouve les réponses dans les choses les plus simples.

Ne croyez-vous pas que les artistes pourraient tout simplement déclarer à la fin de l'année leurs revenus et déduire leurs factures de ces revenus? C'est une formule qui serait, à mon sens, tout à fait simple et acceptable pour tout le monde. Vous me direz qu'il y a d'autres catégories d'artistes, des artistes qui travaillent sur une plus haute échelle, des artistes de plus grande envergure, qui doivent évaluer leurs oeuvres et leur attribuer une valeur. Il pourrait y avoir deux catégories: les artisans, qui travaillent sur une petite échelle, pourraient déclarer leurs revenus à la fin de l'année en déduisant de ces revenus ce que leur production leur a coûté; l'autre catégorie pourrait fonctionner comme le ministère l'exige présentement. Est-ce une solution acceptable? Est-ce que c'est trop simpliste?

Mme Fortier: Cela semble vraiment très simple, mais ce n'est pas si simple que cela.

Un artiste peut subir une perte une année, mais comme il a un travail d'enseignant, par exemple, ce qui lui permet de manger et d'acheter des matériaux . . . Dans votre simplicité, comment exposeriez-vous cela dans une déclaration d'impôt?

Il y a une autre possibilité. Quand l'auteur ne vit que de sa création, le problème est aussi important, bien sûr, mais moins complexe, puisque la situation de deux statuts ne vient pas compliquer son rapport d'impôt. Mais cela ne veut pas dire qu'il fait de l'argent, et il reste encore avec des revenus qui fluctuent d'année en année, avec tous les problèmes qui s'ensuivent.

Mme Demidoff Séguin: Quand un artiste a un statut hybride et qu'il gagne plus en tant qu'enseignant que par son métier d'artiste, Revenu Canada dit à ce moment-là: Le métier

[Traduction]

inciter nos créateurs à quitter le pays parce que notre traitement fiscal est trop sévère.

Mrs. Fortier: Even some European countries have very flexible legislation. France, for example, allows automatic deductions of a certain percent when a person is recognized as a creator and can prove so.

Le président: C'est exact.

Nous avons un invité et c'est . . .

Delighted.

Mr. Tousignant: Mr. Chairman, I would like to ask some questions even though I am not a member of the committee. I do not want to prolong the meeting unduly but generally speaking, I am a rather down to earth fellow. I have been in business and I am aware of the complexity of the Department of National Revenue's system. We realize that these people always like complicating the system more and more and you do not make their job any easier. There are, of course, all sorts of artists. Some of them are difficult to catch, if you will allow me the expression, and they may engage in business without necessarily declaring their income.

As I said, I like things to be simple and often we attempt to complicate situations but we also often find our answers in the simple responses.

Do you not think that artists could simply declare their income at the end of the year and deduct their expenses from this amount? In my opinion, this would be a very simple and acceptable procedure for everyone. You will respond that there are other categories of artists, artists working at a higher level or on a larger scale, who must assess their work and assign a value to it. There could be two categories: craftsman, working on a small scale, could declare their income at the end of the year and deduct their costs; the other category could comply with the present departmental regulations. Would this be an acceptable solution; is it too simplistic?

Mrs. Fortier: It does indeed seem very simple but it is not as simple as that.

An artist may experience a loss in a particular year but if he has a teaching job, he is able to buy food and materials . . . In your simplicity, how would you describe a situation such as that in a tax return?

There is another possibility. When an artist's creation is his only source of livelihood, the problem is just as significant but less complex since this double status does not crop up to complicate his tax return. But this does not mean that he is earning money and he still has income which fluctuates from year to year with all the resulting problems.

Mrs. Demidoff Seguin: When an artist has a hybrid status and earns more as a teacher than through his artistic endeavour, Revenue Canada says that his work as an artist is a

[Text]

d'artiste, c'est un hobby, parce que votre salaire, vous l'obtenez par votre autre métier. Or, si l'artiste exerce cet autre métier, c'est justement parce qu'il ne peut pas gagner sa vie au moyen de son art. Un artiste est professionnel même s'il a un autre métier pour vivre. Il continue à pratiquer son art; il fait des expositions et il est reconnu par ses pairs. Il répond aux critères qu'on a donnés.

Oui, on vous demande des choses simples. On demande une comptabilité de caisse, c'est-à-dire tout ce que l'artiste a touché dans une année et tout ce qu'il a dépensé, même quand il a un statut hybride. Si du côté artiste il subit des pertes et que du côté employé il a gagné de l'argent, on voudrait qu'il puisse déduire ses pertes d'artiste de son revenu d'emploi. C'est ce qu'on nous refuse actuellement.

Mme Lemay: Il y aurait une autre façon de simplifier les choses. C'est toujours cette question de l'étalement du revenu. Je pense que certains artistes seraient bien aise de pouvoir étaler leurs revenus sur cinq ans quand ils n'ont pas de revenu une année, justement parce qu'ils écrivent pour l'année suivante. Ce serait plus simple, évidemment.

The Chairman: If I may, I am going to recommend that people have private conversations at this hour. Tomorrow we meet at 3:30 p.m.

[Translation]

hobby since it is not your main source of livelihood. But the reason why the artist practices this other activity is because he is unable to earn a living through his art. An artist is a professional even though he may have another trade or profession in order to live. He continues to practice his art, he has exhibitions and is recognized by his peers. He therefore lives up to the criteria that have been established.

We are indeed making some simple requests of you. We are asking for cash accounting, in other words all that an artist has obtained in a given year and all that he has spent, even in the case of a hybrid status. If he has undergone losses in his artistic activity and has earned money from his employment, we would like him to be able to deduct his artistic losses from his employment revenue. This is what we are being refused at the present time.

Mrs. Lemay: There is another way of simplifying things. It brings us back to this matter of block averaging. I think that some artists would be delighted to be able to spread their revenue over five years when they are not making any earnings in one particular year for the simple reason that they are writing for the following year. This would, of course, be simpler.

Le président: Si vous le permettez, je propose que nous ayons maintenant des conversations privées. Nous allons nous réunir demain à 15h30.

APPENDIX "ARTI-6"

CONFERENCE
des associations de créateurs
et créatrices du Québec

1100 Ave Docteur Penfield,
Suite 309,
Montreal, Quebec,
H3A 1A8,
(514) 845-1903

The seventeen member associations of the Conference represent more than two thousand artists from all fields of artistic endeavor in Quebec. The Conference was formed to deal with problems common to all creative artists. We have made positive, encouraging progress and we hope to continue pooling our efforts and energies with a view to defending the rights of creative artists.

The question of the taxation of artists is certainly very important, but it is even more important for us that the Copyright Act at long last be amended. Before deciding how the income of authors is to be taxed, we must know exactly what revenues they will be earning.

Together with the Union des Artistes and the taxation firms of CAPAC, SDE and SGDA, we proposed at last October's Communications Summit that a socio-economic and legal conference be held to consider the status to the artist. Such a conference is scheduled to be held in 1985 and the question of taxation will be discussed at great length. This conference on the status of the artist will echo the concerns voiced by the various associations of creative artists that have appeared before your Committee.

We read with a great deal of interest the official proceedings of the House of Commons of March 2, 1983 and November 2, 1983. On these two occasions, the House discussed the work meetings of the Standing Committee on Communications and Culture.

We are very pleased to note that the Members of the House of Commons seem to understand the fundamental problems faced by artists in Canada. For example, the Honourable Joe Clark, quoting an important excerpt of the Applebaum-Hébert

report, stated (p. 28645) that these issues were "not a question of special pleading by the artist but of simple equity". In addition, he stated (p. 28646) that "to date the government has not taken any steps to implement any of the Disney recommendations" (1978). The Member for Winnipeg-North, Mr. David Orlikow, singled out one specific aspect of an artist's life:

"I would ask Hon. Members to think about some of the most famous artists in the world - Picasso, Gauguin, Van Gogh or any other. When those artists produced their works, they could barely give them away, but those works are now worth millions of dollars. Revenue Canada is asking our artists to classify themselves as manufacturers. How does an artist know that the work he produced in 1982 or 1983 will sell or for how much it will sell?" (p. 28647)

Mr. Jack Burghardt, Parliamentary Secretary to the Minister of Communications, gave a realistic overview of the artist's status.

"But what status, what support, do our artists enjoy? Their lives and their families' lives to a great extent are riddled with uncertainties as to employment. They face high costs for training and materials, as well as related expenses for management, promotion and the like. And the financial reward? The actual statistics are dramatic. Revenue Canada, in its 1982 edition of Taxation Statistics, ranks the average income of self-employed artists and entertainers fourteenth in its 15 occupational categories. Only pensioners lag behind artists, though they pay proportionately more income tax than fishermen, farmers, investors and pensioners."

In our opinion, the Honourable David Crombie hit the nail on the head when he identified the objective of your Committee as being "to recommend a tax status for artists which will allow them to be artists in this country." (p. 28650)

As you can see, we feel that we are among friends and we hope that we can assist you in the task at hand.

We do of course have one immediate concern, namely to be able to be ourselves, to create. However, as the country's elected representatives, you also have a major concern, both in the medium and long term, namely to ensure that the country survives and maintains a high profile. To this end, you need artists and creators. Without them, a country is devoid of an identity. And a country without an identity is a country people leave, a country that no one visits, that no one knows and that no one respects.

WHAT DO WE WANT AND WHY DO WE WANT IT?

We want Canadian taxation officials to take into consideration our true status and the characteristics inherent in all fields of artistic endeavor.

One of the biggest problems faced by taxation officials is that they do not know us. They do not know who is a professional artist and who is a hobbyist. They are afraid, and with good reason, that by giving us a "handicap", to borrow a golfing term, everyone will start calling themselves artists. This is one obstacle that can be overcome. While it is true that it is not as easy to define an artist as it is to define a plumber, doctor, lawyer, or even a Member of Parliament for that matter, we feel that society has had to deal with problems more difficult and more complex than this in the past.

We can identify a list of criteria which should help you to distinguish between professional artists and amateur artists.

REVENUES

Revenues are generally an important condition, in the sense that a person who lives exclusively or primarily off of his income as an artist will be recognized as such.

FREQUENCY OR REGULARITY WITH WHICH A PERSON PERFORMS OR PRODUCES
WORKS OF ART

Generally speaking, a person must produce a critical number of works or have a critical number of performances before he emerges as an artist. The regularity with which the artist practices his profession will depend on the discipline and the medium.

EXPERIENCE IN THE FIELD

We refer here to the number of years a person has devoted to the arts field.

NUMBER OF WORKS OR PERFORMANCES

Here again, the "critical mass" factor must be taken into consideration. This criteria generally goes hand in hand with frequency and regularity.

THE AUDIENCE THAT WITNESSES THE WORK OF ART OR THE PERFORMANCE

The criteria refers to the number of people who will witness the work of art and to the quality of these people. For example, "avant-garde" works of art will usually be viewed by a restricted, albeit highly knowledgeable, public.

AWARDS AND GRANTS

Awards and grants presented by juries are clear indications of the recipient's professional status.

CRITICAL ACCLAIM

Critics are part of a specialized public. Their reaction is highly important and influential.

PEER RECOGNITION

Peer recognition is undoubtedly the dominating and most significant factor. The artist's peers are definitely the ones who ensure that he is recognized as an artist.

Judgement by ones peers can occur at various levels, namely:

- at the academic level (for students, a diploma, for a professor, the opportunity to teach an artistic discipline);
- at the level of a company, professional association or union (generally, members of artistic groups must meet professional standards);
- at the professional level (when there is no association or when the association does not include a majority of recognized artists).

Moreover, we can look to certain precedents for inspiration. The government finally came around to giving a functional definition of Canadian film for its co-production agreements. Therefore, the lack of a description of a "legitimate artist" should not serve as a pretext for not proposing ways of improving the tax system as it applies to artists.

But, let us get back to the crux of the matter, to your primary objective, namely:

- ensuring that tax laws and regulations are adapted to the realities of the professional lives of artists.

The above-mentioned objective should form the basis of your work and your recommendations. This approach to the issue in no way constitutes a precedent or a dangerous exception to the philosophy of Canadian tax systems. The State has been trying to achieve this objective by tempering its regulations and interpretations in order to adjust to the various types of incomes, to the risks involved for taxpayers, to the expenses necessary to achieve a gain, to the delays between the time expenses are incurred and profits are realized, etc.

- The legislation should take into consideration the dual status of the artist, namely his employee status and his self-employed status.

It is important to recognize that artists generally have a dual status, meaning that in most cases, they are both employees and self-employed workers. It should also be remembered that they use part of their employment income to subsidize their work as artists.

We are not experts in taxation and we do not want to get into this aspect of the problem here and now. We simply want to say to you that measures should be taken to allow the artist who has a dual status to deduct x proportion of his income as an investment in his artistic work. This share should take into consideration potential and reasonable theoretic income as well as the characteristics of the various disciplines.

- The reasonable expectation of profit requirement should take into consideration the characteristics of the artist's profession.

Another basic aspect of the artist's work that must be understood and recognized is that the value of his work often becomes apparent only in the long term. Great works of art generally call into question present day methods and codes. They disturb and shock people. Therefore, it is not surprising that they are poorly received or even rejected when first viewed. They are "long fuse" works. Often the public feels the full impact of a work of art only ten to fifteen years after its release.

Finally, the research and development aspect of the artist's work must be taken into consideration. Research is vital to the emergence of art. Although research is not "saleable" as such, it remains nonetheless necessary. Research is part of the ongoing creative process. Substantial expenditures as part of research and development should be deductible up to certain limit. Some artists could even receive permission to exceed this expenditure ceiling, if they have proven themselves worthy.

- Artists should be allowed to use income forward averaging provisions.

The income of artists is subject to dramatic fluctuations. While the work might be constant, the results, however, may be irregular.

We realize that past abuses have prompted the government to prohibit artists from using forward averaging according to the terms and conditions prescribed before 1981. The new system allows for a type of forward averaging, but while this may apply to the extraordinary incomes of certain athletes, the system is not in tune with the reality of the situation faced by the majority of artists who earn a mere pittance compared to sport stars.

We recommend that artists be allowed to deduct expenses related to the use of grants and to the creation of works of art.

We also recommend that the artist who donates one of his works receive the same tax treatment as a collector. Finally, we recommend that like farmers and fishermen, artists be allowed to use a simplified accounting procedure such as the cash method of accounting.

We support the recommendations of the Canada Council as well as the analyses, critical remarks and suggestions made by Mr. André Lareau in his study La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales (a copy of which we will be distributing to you).

In closing, we wish to congratulate the Standing Committee on Communications and Culture for giving you a mandate to consider the Income Tax Act as it applies to artists. We feel you have been well informed of the realities of an artist's life.

We ask you to express a clear political will to act and to urge the administration to propose as soon as possible amendments to the Income Tax Act and its regulations and to give new interpretations to the legislation so that the Canadian taxation system will at long last be adapted to the realities of an artist's life. We will make it our duty to collaborate with your experts. We will let you know when the time is right whether you have understood the issue and whether your experts have done a good job.

APPENDICE "ARTI-6"

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

1100 Ave Docteur Penfield
Suite 309, Montréal, Qc
H3A 1A8
(514) 845-1903

Les dix-sept associations de la Conférence regroupent plus de deux mille membres de toutes les disciplines artistiques au Québec. Ce regroupement s'est fait dans le but de travailler sur des dossiers communs aux créateurs et créatrices que nous représentons. Nos travaux s'étant avérés positifs et des plus encourageants, nous comptons poursuivre cette mise en commun de nos énergies pour la défense des droits des créateurs.

Ce dossier sur la fiscalité est, bien sûr, très important, mais il est plus important encore pour nous de voir enfin la Loi sur le Droit d'Auteur révisée, puisqu'avant de savoir comment les revenus des auteurs seront taxés, faut-il savoir quels revenus ils toucheront.

Conjointement avec l'Union des Artistes et les sociétés de perception CAPAC, SDE et SGDA nous avons proposé, lors du Sommet sur les Communications d'octobre dernier, la tenue d'une conférence socio-économique et juridique sur le statut de l'artiste laquelle doit avoir lieu au début de l'année 85 et le dossier de la fiscalité y sera alors largement débattu. Cette conférence, axée sur le statut de l'artiste, fera écho aux préoccupations exprimées par les associations d'artistes qui se sont présentées devant ce Comité.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

1100 Ave Docteur Penfield
Suite 309, Montréal, Qc
H3A 1A8
(514) 845-1903

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les compte-rendus des Débats des Communes issus des séances de travail du Comité Permanent des Communications et de la Culture du 2 mars 1983 et du 2 novembre 1983.

Nous nous réjouissons que les membres du comité aient bien compris, dans l'essence, les problèmes auxquels les artistes font face au Canada. L'Honorable Clark, par exemple, (p. 28645) souligne avec justesse un passage important du Rapport Applebaum-Hébert à l'effet "qu'il ne s'agit pas de faire une fleur aux artistes mais de faire preuve de justice fondamentale". Il enchaînait en déplorant (p. 28646) que "le gouvernement n'a rien fait pour mettre en oeuvre les recommandations Disney" (1978). Pour sa part, le député de Winnipeg-Nord, M. David Orlikow, mettait le doigt sur une caractéristique bien spécifique de la vie des artistes:

"Je voudrais que les députés pensent aux artistes célèbres, Picasso, Gauguin, Van Gogh ou qui sais-je encore. Lorsque ces artistes faisaient leurs oeuvres, ils pouvaient à peine les donner mais elles valent maintenant des millions de dollars. Revenu Canada demande à nos artistes de se considérer comme des fabricants.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

Comment un artiste peut-il savoir que les oeuvres qu'il a réalisées en 1982 ou en 1983 se vendront ou combien elles se vendront?" (p. 28647)

De son côté, M. Jack Burghardt, secrétaire parlementaire du ministre des Communications, donnait un aperçu réaliste de la condition des artistes.

"Mais quelle est la situation matérielle de nos artistes? Dans une large mesure ils vivent, eux et leurs familles, dans l'insécurité totale. Ils doivent déboursier de grosses sommes pour suivre des cours et acheter leur matériel ainsi que pour la gestion, la promotion des ventes et les autres frais généraux. Et quelle est leur récompense financière? Les chiffres sont désespérants. Dans ses statistiques fiscales de 1982, Revenu Canada classe le revenu moyen des artistes travaillant à leur compte au 14e rang sur 15 catégories professionnelles. Seuls les retraités cèdent le pas aux artistes, même si ces derniers payent proportionnellement plus d'impôt sur le revenu que les pêcheurs, les agriculteurs, les investisseurs et les pensionnés."

L'Honorable David Crombie a, selon nous, bien identifié l'objectif de votre comité: "proposer un régime fiscal qui permettra aux artistes de rester eux-mêmes." (p. 28650)

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

Comme vous pouvez le constater, nous nous sentons en bonne compagnie avec vous et nous souhaitons vous aider.

Bien sûr nous y avons un intérêt immédiat: pouvoir être nous-mêmes c'est-à-dire créer. Mais vous avez aussi à titre d'élus, un intérêt majeur à moyen et long terme: faire en sorte que le pays existe et qu'il soit visible. Pour cela vous avez besoin des artistes, vous avez besoin des créateurs car sans eux, aucun pays n'a d'identité. Et un pays sans identité est un pays que l'on fuit, que personne ne visite, que personne ne connaît et que personne ne respecte.

QUE VOULONS-NOUS ET POURQUOI?

Nous voulons que la fiscalité canadienne prenne en considération notre situation réelle et les caractéristiques propres à la création artistique.

Une des grandes résistances des gens du fisc à notre égard vient de ce qu'ils ne nous connaissent pas. Ils ne savent pas qui est un artiste professionnel et qui est un amateur. Ils craignent, avec raison d'ailleurs, qu'en nous donnant un "handicap" pour prendre une expression du monde du golf, que tout le monde se dise artiste. C'est un obstacle qui peut être levé. Il est vrai que définir l'artiste n'est pas aussi simple que de définir un plombier, un médecin, un avocat, voire un député, mais nous pensons que la société a déjà fait face à des problèmes plus difficiles et plus complexes.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

Nous pouvons déjà vous indiquer un ensemble de critères à considérer et à pondérer qui permettront, si nécessaire, de départager les artistes professionnels des amateurs.

LES REVENUS

Les revenus sont généralement une condition suffisante, en ce sens qu'une personne qui vit exclusivement ou principalement de son métier d'artiste sera reconnue comme tel.

LA FREQUENCE ET LA REGULARITE DES ACTES DE CREATION OU D'INTERPRETATION

Généralement, une certaine masse critique d'actes est requise pour qu'une personne émerge comme artiste. Quant à la régularité, elle sera notamment fonction de la discipline et du médium.

L'ANCIENNETE DE L'EXPERIENCE ET DE LA PRATIQUE

On fait référence ici aux années consacrées à la vie artistique.

LA QUANTITE D'OEUVRES OU D'INTERPRETATIONS

Encore une fois, le facteur "masse critique" doit être pris en considération. Il s'accouple généralement à la fréquence et à la régularité.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

L'AUDIENCE QUE RECOIT L'OEUVRE OU L'INTERPRETATION

On réfère ici à la quantité de personnes qui reçoivent l'oeuvre ainsi qu'à la qualité de ces personnes. Les oeuvres d'avant-garde, par exemple, risquent de ne toucher qu'un public restreint mais fort averti.

PRIX ET BOURSES

Les prix et les bourses attribués par jury sont de toute évidence des indices du caractère professionnel des auteurs.

LA RECONNAISSANCE PAR LA CRITIQUE

La critique constitue un public spécialisé dont la réaction est lourde de conséquences.

LA RECONNAISSANCE PAR LES PAIRS

Le facteur dominant et le plus déterminant est sans doute la reconnaissance par les pairs. Ce sont eux, en définitive, qui font qu'un artiste est reconnu comme tel.

Ce jugement par les pairs s'exerce dans divers cadres et d'une manière non exclusive par:

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

- l'école (le diplôme pour les étudiants; la capacité d'enseigner pour le professeur d'une discipline artistique);
- la corporation, l'association ou le syndicat professionnel. (Généralement, les regroupements d'artistes ont des exigences d'ordre professionnel pour leurs adhérents);
- le milieu professionnel (lorsqu'il n'y a pas d'association ou que l'association ne regroupe pas une majorité d'artistes reconnus).

Il y a d'ailleurs des précédents dont on peut s'inspirer, en les améliorant même. Ainsi le gouvernement est arrivé à donner une définition fonctionnelle de film canadien pour ses accords de co-production. Il ne faut donc pas prendre prétexte de l'absence de description de ce qu'est un "artiste légitime" pour ne pas imaginer des améliorations au régime fiscal des artistes.

Mais revenons à l'essentiel:

- Faire en sorte que la loi et la réglementation soient adaptées aux réalités de la vie professionnelle des créateurs.

Il s'agit en soi d'un principe directeur qui doit guider vos travaux et vos recommandations. Cette approche ne constitue aucunement un précédent ou une dangereuse exception à la philosophie des régimes fiscaux canadiens, car c'est ce que l'Etat essaie d'appliquer en modulant sa réglementation et ses interprétations pour s'ajuster aux divers types de revenu, aux risques encourus par les contribuables, aux dépenses nécessaires en vue d'un gain, aux délais entre les dépenses et le revenu, etc...

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

- Que la loi tienne compte du statut hybride du créateur qui peut être de façon concomittante et séquentielle salarié et travailleur autonome.

Dans ce contexte, il apparaît primordial d'abord de reconnaître que les artistes ont généralement un statut hybride, c'est-à-dire, qu'ils sont dans la plupart des cas, au cours d'une même période, des employés et des travailleurs autonomes. Il faut savoir aussi qu'ils prennent une part de leurs revenus d'emploi pour subventionner leur création.

Nous ne sommes pas des spécialistes et nous ne saurions aujourd'hui entrer dans la cuisine fiscale. Nous vous disons simplement, faites en sorte qu'il soit permis à l'artiste au statut hybride de déduire une part X de son revenu à titre d'investissement dans sa production artistique et que cette part tienne compte des revenus théoriques possibles et raisonnables ainsi que des caractéristiques des diverses disciplines.

- Que la possibilité raisonnable de profit tienne compte des caractéristiques du métier de créateur.

Il apparaît fondamental de reconnaître que la rentabilité du produit artistique se manifeste à long terme. Les grandes oeuvres artistiques remettent généralement en question les modes et les codes de l'heure. Elles heurtent, elles dérangent. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elles soient mal perçues, ou rejetées même, au moment de leur apparition? Ce sont des produits "long fuse". Bien souvent ce n'est que dix à quinze ans plus tard que l'oeuvre connaît son impact auprès du public.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

Enfin, il faut prendre en considération l'aspect Recherche et Développement propre à la création artistique. Les travaux de recherche sont essentiels à l'émergence de l'oeuvre, non vendables comme tels, ils ne sont pas pour autant moins nécessaires. La recherche fait partie du processus de création qui est continu. Les dépenses fortes dans le cadre de la recherche et de la création devraient - jusqu'à concurrence d'un certain plafond - être permises. On pourrait même autoriser l'artiste qui en ferait la démonstration de dépasser ce plafond.

- Qu'un régime d'étalement du revenu soit admis pour les artistes.

Les revenus des artistes peuvent connaître des fortes fluctuations. Si le travail est constant le résultat, par contre, peut être irrégulier.

Nous savons qu'un certain nombre d'abus dans le passé ont amené le gouvernement à interdire la possibilité d'étaler le revenu selon les modalités prévues avant 1981. Le nouveau système mis en place permet une forme d'étalement mais s'il convient aux revenus extraordinaires de certains athlètes, il est déconnecté de la réalité de la majorité des artistes dont les "coups d'argent" sont des brouilles en comparaison des revenus des vedettes sportives.

Nos autres recommandations concernent la possibilité de déduire les dépenses afférentes à l'utilisation des bourses et celles qui concourent à la création d'oeuvres.

CONFERENCE

des associations de créateurs
et créatrices du Québec

Nous souhaitons également que le créateur qui fait le don d'une oeuvre soit considéré comme le collectionneur qui pose le même geste. Et enfin, qu'à l'instar des agriculteurs et des pêcheurs, nous puissions utiliser une comptabilité simplifiée, comme la comptabilité de caisse par exemple.

Nous faisons nôtres les recommandations du Conseil des Arts du Canada ainsi que les analyses, critiques et suggestions de Me André Lareau dans son étude "La situation du travailleur culturel québécois en regard des différentes législations fiscales" (dont nous vous remettons copie).

En terminant, nous tenons à féliciter le Comité Permanent des Communications et de la Culture de vous avoir confié le mandat d'examiner la Loi de l'impôt en regard des artistes. Nous pensons que vous avez été bien informés de nos réalités.

Nous vous demandons d'exprimer une volonté politique claire pour que l'appareil administratif propose, dans les meilleurs délais, des amendements à la Loi et aux règlements de la Loi de l'impôt ainsi que des nouvelles interprétations afin que la fiscalité canadienne soit enfin adaptée aux réalités des artistes. Quand à nous, nous nous ferons un devoir de collaborer avec vos experts et nous vous dirons en temps opportun si vous nous avez bien compris et si vos experts ont bien travaillé.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the "Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec":

Mrs. Claudette Fortier, General Director of "SARDEC";

Mrs. Tatiana Demidoff Séguin, President of "Conseil de la Sculpture du Québec";

Mrs. Jacqueline Lemay, Executive Director of "SPACQ".

De la Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec:

M^{me} Claudette Fortier, Directrice générale de SARDEC;

M^{me} Tatiana Demidoff Séguin, Présidente du Conseil de la Sculpture du Québec;

M^{me} Jacqueline Lemay, Directrice exécutive de SPACQ.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Wednesday, April 4, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 13

Le mercredi 4 avril 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

INCLUDING:

The First Report to the Standing Committee on Communication and Culture

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

Y COMPRIS:

Le premier rapport au Comité permanent des communications et de la culture

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

REPORT TO THE STANDING COMMITTEE ON
COMMUNICATION AND CULTURE

Wednesday, April 4, 1984

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers has the honour to present its

FIRST REPORT

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, your Sub-Committee has commenced consideration of the said Order of Reference relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers and requests leave to resume consideration of its Order of Reference after the end of March 1984.

Respectfully submitted,

Le président

DOUGLAS FISHER

Chairman

RAPPORT AU COMITÉ PERMANENT DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

Le mercredi 4 avril 1984

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son Order de renvoi du mardi 14 février 1984, votre Sous-comité a commencé l'étude dudit Order de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes et demande la permission de poursuivre l'étude de son Order de renvoi après la fin de mars 1984.

Respectueusement soumis,

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 4, 1984

(15)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:35 o'clock p.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. McLean.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witness: From Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz: Mr. Arthur Drache, Q.C., Barrister and Solicitor.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Chairman presented the First Report of the Sub-Committee to the Standing Committee on Communications and Culture which was read as follows:

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, your Sub-Committee has commenced consideration of the said Order of Reference relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers and requests leave to resume consideration of its Order of Reference after the end of March 1984.

On motion of Mr. Burghardt, seconded by Mr. Crombie, the first report of the Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers was concurred in.

Ordered,—That the Chairman report to the Standing Committee on Communications and Culture.

Mr. Arthur Drache, Q.C. made an opening statement and answered questions.

At 4:23 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned.

At 5:13 o'clock p.m., the Sub-Committee resumed its meeting.

At 6:25 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 4 AVRIL 1984

(15)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 35, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. McLean.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoin: De Drache, Goldstein, Rotenberg et Horwitz: M. Arthur Drache, c.r., avocat et chef du contentieux.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

Le président présente le Premier rapport du Sous-comité au Comité permanent des communications et de la culture dont voici la teneur:

Conformément à son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, votre Sous-comité a commencé l'étude dudit ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes et demande la permission de poursuivre l'étude de son ordre de renvoi après la fin de mars 1984.

Sur motion de M. Burghardt, appuyé par M. Crombie, le Premier rapport du Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes est approuvé.

Il est ordonné,—Que le président fasse rapport au Comité permanent des communications et de la culture.

M. Arthur Drache, c.r., fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 16 h 23, le Sous-comité interrompt les travaux.

A 17 h 13, le Sous-comité reprend les travaux.

A 18 h 25, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Wednesday, April 4, 1984

• 1534

The Chairman: We welcome today Arthur Drache who has been a correspondent of mine. I should say guiltily here that I once accused him of being a mercenary; I was later forced to withdraw my accusations publicly. I am pleased to see he has not held it against me since. He is willing to appear in front of the committee despite the Chairman, or perhaps in spite of the Chairman.

• 1535

So we welcome you here today because of your expertise in this topic. We are glad to have you and we appreciate the thoughtfulness you have put into the report. You probably are familiar with our routine, but I will tell it to you anyway. Perhaps you would care to give us your comments, and then following that, we will ask Mr. Crombie, Mr. Burghardt and Mr. Orlikow for 20 minutes each. Probably we will have a rather free-wheeling discussion following their interventions.

So welcome and fire away.

Mr. Arthur Drache (Barrister & Solicitor, Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz): Thank you very much, Mr. Chairman. I should say it was not being called a mercenary which bothered me; it was your referring to me as an accountant which bothered me. Just for the record, I am a lawyer.

Although I have given a written submission, I do not intend to stick to it very closely other than by topic headings. What I had hoped was that, after I deal with a few general points which I want to touch on, you might use me as a kind of resource person, if you want. I am prepared to give my views, for what they are worth, on just about any area which is within the purview of this subcommittee.

Just to make one point at the beginning, unlike most of your witnesses, I am not representing any particular group. In terms of my background, there is a number of factors. One is that I have acted, I am acting and have acted in the past as counsel to people who might, in a broad general sense, be referred to as artists, such as writers, painters and so on and so forth. So I am familiar with a lot of the problems which have developed.

Second, before I went into private practice I was Chief of Personal Income Tax at the Department of Finance, and while I was there, I was involved in assessing a good deal of the submissions made by the various arts groups over the period 1972-1976 and I was involved in drafting a fair amount of the legislation which either directly or indirectly dealt with the concerns of artists. Most notably, I did most of the work from the tax side, dealing with the establishment of the Cultural

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mercredi 4 avril 1984

Le président: Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui M. Arthur Drache, avec qui je correspond depuis un certain temps. Je dois avouer qu'il m'est une fois arrivé de l'accuser de mercenaire, mais que j'ai par la suite été obligé de retirer publiquement mes accusations. Je suis heureux de constater qu'il ne m'en veut plus. Il a accepté de comparaître devant notre Comité, en dépit du président, ou peut-être pour dépitier le président.

Nous vous souhaitons donc la bienvenue parmi nous aujourd'hui, d'autant plus que vous êtes un expert en la matière. Nous vous savons gré également du sérieux avec lequel vous avez préparé votre rapport. Vous connaissez sans doute notre procédure, mais je vais vous la rappeler quand même. Si vous voulez bien nous faire une déclaration, nous passerons ensuite aux questions, et M. Crombie, M. Burghardt et M. Orlikow auront chacun 20 minutes. Il nous restera peut-être du temps, après cela, pour avoir une discussion générale.

Vous avez la parole.

M. Arthur Drache (avocat et notaire, étude Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz): Merci beaucoup, monsieur le président. Je dois vous dire que ce n'était pas la qualification de mercenaire qui m'a vexé, mais plutôt le fait que vous m'avez pris pour un comptable. A titre d'information, je suis avocat.

Je vous ai fait parvenir un mémoire écrit; je n'ai pas l'intention de le suivre rigoureusement, mais je vais en respecter l'ordre des chapitres. J'espérais qu'après ma déclaration générale, je pourrais vous servir de personne-ressource, en quelque sorte. Je suis donc prêt à vous dire ce que je pense, pour ce que cela vaut, sur pratiquement toutes les questions qui relèvent du mandat de votre sous-comité.

Permettez-moi, auparavant, de vous signaler que, contrairement à la plupart des témoins que vous avez entendus, je ne représente pas un groupe particulier. En ce qui concerne mes antécédents, je peux vous dire que je sers de conseiller juridique à des gens qu'on pourrait qualifier, dans un sens général, d'artistes, et j'entends par là des écrivains, des peintres, etc. Je connais donc bien les problèmes auxquels ils font face.

Deuxièmement, avant d'exercer dans le privé, j'étais chef de l'impôt sur le revenu personnel au ministère des Finances, période pendant laquelle je me suis occupé de l'évaluation d'un grand nombre de soumissions faites par différents groupes artistiques, entre 1972 et 1976, et j'ai également participé à la rédaction de nombreuses dispositions fiscales reliées directement ou indirectement aux préoccupations des artistes. Je me suis notamment occupé des dispositions portant sur la création de la Commission canadienne d'examen des exportations de

[Text]

Property Export Review Board and the tax rules associated with it. I am going to come back to that in due course.

Third, probably within the UNESCO definition, I guess I am an artist in that substantially more than 50% of my income comes from writing. I dare say people in my position, as writers, may cause this committee some difficulty; that is, I think we fit quite clearly within the UNESCO definition, and yet I have certain doubts in my own mind as to whether or not I fall into the category of person this subcommittee is worried about. On the other hand, if your recommendations ultimately result in legislation, you must bear in mind that there is at least a possibility that you will be benefiting people such as myself, which may not be what you want to do.

I might also say that I wear a fourth hat in that I have always been something of a collector, not in a big way, but I have been interested in art in particular. Ever since I was a child, I was exposed to particularly Canadian, and more particularly, western Canadian art, and I feel I know something about the problems of artists not only from a tax point of view but also from a practical point of view of the problems of creation and so on.

I would like to start off first by talking about the question of the problem of valuation of inventory, which I know you have heard about. The major problem which has cropped up in a particular sense has, I think, been solved by the announcement of Mr. Bussières a week or so ago to the extent that the travelling costs of artists are not to be treated as an inventory cost but will be treated as an expense. For an awful lot of the artists, the travelling costs represented the major problem raised when the whole issue of the tax treatment of inventory was originally raised.

• 1540

As you are probably aware, the key issue is the cost of inventory. Shall we take a painter, for example, where the cost of inventory consists essentially of the stretchers, the canvas and the paint, which may only be a few dollars for each picture—or does the cost include, in a sense, all the overhead associated with the creation, with the painting of the picture? Of those overhead costs, certainly a major one for at least some of my clients has been travelling expenses, but it should be recognized that other types of overhead costs may very well be involved.

The point about this inventory business is that, as far as I can tell, nobody has ever been reassessed on what I might call Revenue Canada's new theory of inventory. In fact, of course, it has had an awful lot of publicity. I have not discovered a single case in any Canadian district tax office where there has actually been a reassessment based on this. So the artists have found that there is a kind of threat hanging over their heads: that is, the word leaked out—and I can only describe it as leaked out because there has been no official publication about the government's position—that inventory would have to be valued in an entirely different way; namely, that the overhead costs, if you will, not only travel but theoretically a certain proportion of the cost of maintaining a studio and so on and so forth, would no longer be deductible in the normal way but

[Translation]

biens culturels, et des règlements fiscaux qui l'accompagnent. J'y reviendrai tout à l'heure.

Troisièmement, je suppose que je réponds à la définition d'artiste de l'UNESCO, étant donné que je tire plus de la moitié de mes revenus de mes activités d'écrivain. Je crains que les gens qui sont écrivains comme moi créent certaines difficultés à votre Comité, car, même si nous répondons tout à fait à la définition de l'UNESCO, je ne suis pas tout à fait convaincu que je fais partie de la catégorie de personnes dont votre sous-comité se préoccupe. Par ailleurs, si vos amendements à la loi sont adoptés, il ne faut pas oublier que vous risquez d'en faire profiter des gens comme moi, ce qui n'est peut-être pas votre objectif.

Mon quatrième et dernier rôle est celui de collectionneur, peut-être pas   une grande échelle, mais les objets d'art m'ont toujours intéressé. Dès ma tendre enfance, j'ai été exposé à des oeuvres d'art canadiennes, surtout de l'Ouest du Canada, et je pense bien connaître les problèmes des artistes, qu'il s'agisse de problèmes fiscaux ou de problèmes plus pratiques, au niveau de la création notamment.

Permettez-moi de commencer en vous parlant du problème de l'évaluation des stocks, dont vous avez déjà entendu parler. Ce problème a largement été résolu par l'annonce faite par M. Bussières, il y a une dizaine de jours, à savoir que les frais de déplacement des artistes ne seraient plus considérés comme des frais d'inventaire, mais plutôt comme des dépenses. Pour une grande majorité d'artistes, ces frais de déplacement constituaient un élément très important de tout ce problème du traitement fiscal des stocks.

Vous savez sans doute que le problème principal est celui des frais d'inventaire. Prenons le cas d'un peintre, dont les frais d'inventaire se limitent essentiellement au chevalet, à la toile et   la peinture, ce qui correspond à quelques dollars seulement pour chaque tableau... ou bien ces frais d'inventaire comprennent-ils également tous les frais généraux associés à la création, c'est-à-dire à la réalisation du tableau? Parmi ces frais généraux, l'élément principal, tout au moins pour certains de mes clients, est constitué par les frais de déplacement, mais les frais généraux ne se limitent pas   cela.

Que je sache, personne n'a encore été réévalué en fonction de ce que j'appelle cette nouvelle théorie de Revenu Canada en matière de stock. Certes, on en a énormément parlé, mais je n'ai pas réussi à trouver un seul cas où un bureau d'impôt local avait procédé à une réévaluation en fonction de cette nouvelle théorie. Les artistes ont donc cette épée de Damoclès qui les menace, puisqu'on a fait courir la rumeur qu'ils pourraient être réévalués selon cette nouvelle doctrine, et c'est tout à fait délibérément que j'emploie l'expression «faire courir la rumeur», car aucune publication officielle n'énonce la nouvelle position du gouvernement à cet effet, à savoir que les stocks seront évalués d'une façon radicalement différente; ainsi, selon cette nouvelle doctrine, les frais généraux, qui comprennent non seulement les frais de déplacement, mais, en théorie, un

[Texte]

would be built into inventory. The newspapers took this and built it into a statement, if you will, a theory, which is not entirely incorrect, that you only would then recoup your costs when you disposed of the work in question. It raised an awful lot of issues of a technical nature, and of course it created some very serious concerns in the arts community.

I would like to make three points on this whole issue. First, this interpretation of how inventory should be valued is not an interpretation which is unanimously accepted at head office of Revenue Canada. As a newspaper person I talked to a number of people at Revenue Canada on that basis. Subsequently I talked to people at Revenue Canada in my role as counsel for one person who is potentially detrimentally affected. I found that there was no firm consensus on whether this new form of inventory evaluation should be adopted.

I note from your earlier comments that you will have John Robertson as a witness in due course, and I think he could probably enlighten you more about it. I think Mr. Robertson is one of those who believes the "proposed system" is appropriate, but he was certainly frank enough with me to say that was far from a unanimous view.

Second, as I mentioned earlier there has been no official statement on the position so we really do not know exactly where we stand. I think the statement of Mr. Bussières, which I referred to earlier, certainly takes a lot of the pressure off because travel was a major component; but still, at least in accounting theory, there could be a lot of problems left.

The third point which I really would like to stress is that, while the question of inventory evaluation is being put forward as though it is a matter of law or a matter of required accounting principles, this is not true. There is not a single Canadian case in any area—I am not just talking about the arts—which suggests that good accounting principles require this form of treatment. Mind you, a lot of accountants follow this form of treatment, especially in the manufacturing area, of allocating costs across inventory, but there is not a single Canadian case which says that it is a required approach.

Further, there was a British House of Lords case, and, as you know, the House of Lords is essentially the top court in Britain and, while not binding upon Canada, it is of highly persuasive effect.

• 1545

In a case called *Duple Motor Bodies v. C.I.R.* 39 RTC 537—and in my brief I give the citation—the House of Lords said that where such a practice—that is of taking all the overhead and putting it into inventory—has never been followed in the past, it is not necessary that it be adopted for tax purposes at any subsequent time. In other words, when you

[Traduction]

pourcentage des frais d'entretien d'un studio, etc., ne pourraient plus être déduits selon la procédure normale, mais devront être inclus dans les stocks. Les journaux se sont emparés de tout cela pour en faire une théorie, si l'on peut dire, qui n'est pas entièrement erronée, puisque vous ne pouvez récupérer vos frais que lorsque vous cédez l'oeuvre en question. Bien sûr, cela a soulevé énormément de problèmes d'ordre technique, et suscité beaucoup d'appréhension dans les milieux artistiques.

J'aimerais à ce sujet vous dire trois choses. Premièrement, cette nouvelle interprétation de la façon d'évaluer les stocks ne fait pas l'unanimité à l'administration centrale du ministère du Revenu. En tant que journaliste, j'ai rencontré un certain nombre de fonctionnaires de ce ministère à ce sujet. Par la suite, j'en ai rencontré d'autres à titre de conseiller juridique d'une personne qui risquait d'être touchée par cette nouvelle interprétation. Or, je n'ai pu dégager aucun consensus précis en faveur de l'adoption de cette nouvelle façon d'évaluer les stocks.

Je sais que M. John Robertson doit comparaître devant votre Comité d'ici peu, et il pourra certainement vous en dire davantage à ce sujet. Il est l'un de ceux qui estiment que le «système proposé» est approprié, mais il a eu la franchise de dire, je dois le reconnaître, que ce système était loin de faire l'unanimité.

Deuxièmement, comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, aucune déclaration officielle n'a été faite à ce sujet, de sorte que nous ne savons pas exactement où nous en sommes. Certes, la déclaration de M. Bussières, dont j'ai parlé tout à l'heure, a beaucoup relâché les tensions, étant donné que les frais de déplacement étaient un élément principal de ce problème; toutefois, sur le plan comptable, il y a encore beaucoup de problèmes à régler.

Troisièmement, et j'insiste là-dessus, ce nouveau système d'évaluation des stocks est présenté comme s'il s'agissait d'un système consacré par la loi ou rendu nécessaire par les principes de comptabilité, ce qui n'est pas vrai. Je n'ai pu trouver aucun cas au Canada, et je ne parle pas seulement des milieux artistiques, démontrant que l'adoption de bons principes de comptabilité exige cette forme de traitement. Certes, bon nombre de comptables adoptent cette forme de traitement, surtout dans le domaine manufacturier, mais aucun cas au Canada ne permet de penser que cela est obligatoire.

De plus, la Chambre des lords britannique a été saisie d'une affaire de ce genre et, comme vous le savez, cette Chambre est essentiellement le tribunal suprême en Grande-Bretagne; même si ses décisions ne sont pas exécutoires au Canada, elles y ont quand même un certain effet convaincant.

Dans l'affaire *Dupo Motor Bodies vs the Commissioner of Inland Revenue*, et j'en donne la citation dans la version anglaise de mon mémoire, la Chambre des lords a décrété que lorsque la pratique consistant à inclure tous les frais généraux dans les stocks n'avait pas été suivie dans le passé, il n'était pas nécessaire de l'adopter sur le plan fiscal à une date ultérieure.

[Text]

go through the judgment, which is extremely long, what they are saying is that any of these systems produce the correct tax result, but all sorts of problems can result from shifting a system or being forced to shift a system as it were in mid-stream. For instance, one of my clients has been following this particular procedure since at least 1968, and if I follow the House of Lords reasoning, it would be totally unreasonable to ask him in 1984 to shift his accounting principles. The point I would like to make very clearly and forcefully, if I can, is that this proposed approach to inventory, is not something which is required by law; it is not something in which there is unanimity of opinion, and indeed is not a procedure which has ever been tested in the Canadian courts.

These factors bother me because it seems to me that the fact that Revenue floated this idea out, given all these other factors, suggests, if not a kind of hostility, a tremendous insensitivity on the part of Revenue. I think the outcry which we have read about in the papers and have heard of to some extent from the witnesses is testimony to the fact that it has caused an awful lot of apprehension within the arts community. I stress that there is not one scintilla of law which would require Revenue to take this position.

The second point I would like to touch on is totally unrelated and deals with charitable donations. As the committee is probably aware, in most cases if an artist donates work to a charity, he is treated as having sold his inventory; that is, he is treated as having disposed of a property at fair market value, which gives rise to income, and he should get a charitable receipt. There are a number of aspects to this. If he gets a receipt, of course, at the very best, he gets a wash in terms of his books; that is, if he gives a picture with, let us say, a cost of \$1, a value of \$100; it brings \$100 into income; he gets \$100 tax receipt; it is a wash. There is no benefit to him whatsoever in doing that. Of course it could be worse than that, because if he is limited by the rule which says that he can only write off 20% of his charitable donations a year, then he might find, in an extreme case, that he has \$100 of income and he has only \$20 of deduction. However, and I do not think this has been brought out before this committee in other testimony, Revenue has just revised its interpretation bulletin 297R in which it says quite clearly that no charity is allowed to issue a receipt for a gift out of inventory, period. So if Revenue to apply that particular rule, which again is an administrative rule, to artists, and artists who gave a gift to, even the National Gallery or any other art gallery, assuming that he is prepared to accept all the other problems, the recipient body is not, in Revenue Canada's view, allowed to issue him a receipt, period. It is a gift out of inventory. I am not sure Revenue Canada's position is legally correct, but I am very seldom sure that Revenue Canada's opinions are legally correct, particularly in this area.

As a policy matter, in my view, there is a substantive difference between the manufacturer or the retailer who donates property to, let us say, a bazaar, to whom this policy was initially intended to apply, and an artist who donates property to a public gallery or a charity.

[Translation]

En d'autres termes, ce jugement, qui est extrêmement long, signifie que, quel que soit le système envisagé, on obtiendra des résultats corrects sur le plan fiscal, mais que les problèmes risquent de se poser lorsqu'on passe d'un système à l'autre en cours de route. Par exemple, l'un de mes clients suivait cette procédure depuis au moins 1968 et, si je m'en tiens au raisonnement de la Chambre des lords, il serait tout à fait déraisonnable de demander à mon client, en 1984, de changer de méthode de comptabilité. J'insiste beaucoup sur le fait que cette méthode proposée pour l'évaluation des stocks n'est absolument pas exigée par la loi; de plus, elle ne fait pas l'unanimité et, en fait, elle n'a jamais été soumise aux tribunaux canadiens.

Tous ces phénomènes me préoccupent, car ils semblent indiquer que cette nouvelle méthode qu'a pondue le ministère du Revenu, malgré tous ces autres facteurs, ne fait peut-être pas preuve d'une certaine hostilité de sa part, mais en tout cas d'une dose énorme d'insensibilité. À preuve ce tollé que tout cela a suscité dans les journaux et dans la population. Je prétends, et j'insiste là-dessus, qu'aucune disposition de la loi n'oblige le ministère du Revenu à adopter une telle position.

Deuxièmement, j'aimerais aborder un domaine tout à fait différent, à savoir les dons de charité. Comme vous le savez sans doute, chaque fois, ou presque, qu'un artiste fait un don à un organisme de charité, on considère qu'il a vendu une partie de son stock; autrement dit, on considère qu'il a cédé une partie de ses biens à une juste valeur commerciale, qu'il en tire un revenu et que, par conséquent, il devrait obtenir un reçu. Ce problème a plusieurs facettes. S'il obtient un reçu, l'actif et le passif de ces livres s'annulent; en d'autres termes, s'il fait don d'un tableau au coût symbolique de 1\$, alors que ce tableau a une valeur commerciale de 100\$, cela augmente son revenu de 100\$, mais il a un reçu fiscal de 100\$, ce qui annule les deux. Il n'en tire donc aucun bénéfice. Certes, cela pourrait être pire, car si un règlement limite à 20 p. 100 les déductions qu'il peut faire sur les oeuvres dont il fait don chaque année, il peut se retrouver, dans un cas extrême, avec 100\$ de revenu et seulement 20\$ de déduction. Cependant, et je ne pense pas qu'on vous l'ait signalé au cours des audiences précédentes, le ministère du Revenu vient de réviser sa position, dans son bulletin d'interprétation 297R, où il affirme clairement qu'aucun reçu ne doit être émis pour des dons prélevés sur des stocks, un point, c'est tout. Donc, si le ministère du Revenu applique cette règle, qui est une règle administrative, aux artistes, et que ceux-ci font un don à la Galerie nationale ou à un autre musée d'art, l'organisme bénéficiaire ne peut pas, selon Revenu Canada, donner à l'artiste un reçu, un point, c'est tout. Le ministère du Revenu estime qu'il s'agit d'un don prélevé sur les stocks. Je ne suis pas sûr que cette interprétation soit conforme à la loi, mais en fait, je suis rarement sûr que les opinions de ce ministère soient conformes à la loi, surtout dans ce domaine particulier.

Cela dit, il y a lieu de noter que, du point de vue de la politique, un monde sépare le fabricant de vêtements qui fait don de marchandises à une vente de charité de l'artiste qui fait don d'une oeuvre d'art à un musée public ou à un organisme de charité.

[Texte]

• 1550

As you are probably aware, the Cultural Property Export Review Board has for the past number of years made recommendation that a special rule be put in for artist donations, and nothing has ever happened with that particular recommendation. I personally feel the country would be enriched if artists were encouraged through some amendments in the Income Tax Act to donate major pieces of work to public galleries.

I should say that there are a couple of anomalies. One is of course that if I go to an artist and buy his picture and turn around and donate it, I get full benefits out of the tax system; whereas if the artist were to do it himself, he would not get those benefits.

The other anomaly is that some artists produce works which can be donated but which are not classified as inventory. The first case I can recall on it was that of Murray Schaefer, the composer, who donated his papers. Revenue Canada said his working papers were inventory. The Tax Review Board, as it then was, held that his working papers were capital. Therefore Mr. Schaefer was able to donate his manuscripts and so on and get the full benefit of the tax system.

I worked out another arrangement for a different type of artist; a cartoonist. Cartoonists produce their work, of course, for reproduction in newspapers, magazines, and what have you. After the reproduction they are left with the original work. Revenue Canada has told me unofficially—and I think they are quite correct—that the original work is not inventory. It has not been produced for the purpose of sale, but merely for the purpose of reproduction in the newspaper and so on. Therefore, if you will, the residue, which is actually the artwork itself, is in fact not inventory of the cartoonist, and therefore that could be donated and get capital treatment. I would expect that would also apply to the working papers of writers and I suspect things like the original plates of a lithographer and so on and so forth. So you do have a kind of odd situation, where depending on the nature of what you are doing, the nature of your artwork, you may actually end up with capital property which could be donated and you could get major tax benefits, but if you are doing a different type of work you will not be able to get those particular benefits.

As I say in the paper, my own view is that some statutory change is needed. What I would suggest, at least for starters, if one wanted to take, shall we say, a conservative approach to it, is that artists be given special tax treatment for gifts to institutions which have either an "A" or "B" designation from the Cultural Property Export Review Board. One reason I suggest that is some quasi-official body has indicated that the recipients are capable of carrying it forward, the property will be available for viewing by the public, and so on.

I know a lot of artists, however, would like a provision which is significantly broader. I know of one who has done a body of work and who wishes to donate it to charity for auction. The

[Traduction]

Comme vous le savez probablement, depuis quelques années, la Commission d'examen des exportations de biens culturels a fait des recommandations afin qu'une règle spéciale s'applique aux dons des artistes, et aucune suite n'a été donnée à cette recommandation. Je pense personnellement que le pays serait enrichi si les artistes étaient encouragés, grâce à certaines modifications de la Loi de l'impôt sur le revenu, à faire don d'oeuvres importantes à des musées d'art publics.

Je dois dire qu'il se présente certaines anomalies. La première est bien sûr que si je vais chez un artiste pour acheter son tableau et que je décide d'en faire don, je profite pleinement des avantages du régime fiscal; alors que si l'artiste devait en faire don lui-même, il n'en profiterait pas.

L'autre anomalie est que certains artistes produisent des oeuvres dont ils peuvent faire don, mais qui ne sont pas classées comme faisant partie de leur inventaire. Le premier cas dont je me souviens est celui de Murray Schaefer, le compositeur, qui avait fait don de ses documents. Revenu Canada avait dit que ses documents de travail faisaient partie de son inventaire. La commission de l'époque, la Commission de révision de l'impôt, estimait que ses documents constituaient un capital. Par conséquent, M. Schaefer a pu faire don de ses manuscrits, et ainsi de suite, et obtenir tous les avantages du régime fiscal.

J'ai mis au point une autre entente pour un type différent d'artiste, un dessinateur humoristique. Dans ce travail, les dessins sont reproduits dans des journaux, des magazines, et ainsi de suite. Une fois que les reproductions sont publiées, l'artiste reste en possession du travail original. Revenu Canada m'a dit officieusement—et à très juste titre—que l'oeuvre originale ne fait pas partie de l'inventaire. Elle n'a pas été produite à des fins de vente, mais uniquement pour être reproduite dans les journaux, et ainsi de suite. Par conséquent, si vous voulez, le résidu, en fait l'oeuvre d'art, ne constitue pas l'inventaire du dessinateur humoristique, et par conséquent, l'artiste peut en faire don et le faire traiter comme un capital. Cela s'appliquerait sans doute aussi aux documents de travail des écrivains, aussi bien, sans doute, qu'aux plaques originales d'un lithographe, et ainsi de suite. Dans ces conditions, selon la nature du travail de l'artiste, il peut se retrouver avec des biens en immobilisation qui peuvent faire l'objet de dons et bénéficier d'importants avantages fiscaux, ce qui n'est pas le cas avec des oeuvres d'art différentes, d'où une certaine anomalie.

Comme je l'ai indiqué dans le mémoire, j'estime que des modifications de la loi s'imposent. Je proposerai, du moins pour commencer de façon modeste, que les artistes bénéficient d'un traitement fiscal spécial pour des dons faits à des institutions désignées selon la catégorie «A» ou «B» par la Commission d'examen des exportations de biens culturels. En effet, un organisme quasi officiel a indiqué que les bénéficiaires peuvent reporter ce don sur les exercices postérieurs, le public pouvant aussi avoir accès à l'oeuvre en question, et ainsi de suite.

Cependant, je connais beaucoup d'artistes qui voudraient une disposition de portée beaucoup plus vaste. J'en connais un qui a fait une oeuvre dont il souhaite faire un don de charité, à

[Text]

body of work is probably worth about \$100,000. He said to me quite frankly he cannot do it; he simply cannot afford to do it, because the charity could only give him—they could give him a receipt for the full amount; it only amounts to 20%. So he would be bringing in \$100,000 of income through his donation and only get a 20% write-off. It blows his tax position right out of the water, so he is prevented from doing it.

I personally would like to see the whole thing opened up, as it were, to allow the gifts to all charities. But if you were to take a more modest step, I would think the "A" and "B" institution of the Cultural Property Export Review Board might be appropriate.

I would like to digress from my paper for a moment, because I am talking about the Cultural Property Export Review Board. They have become involved in what I consider to be a procedure working hand in glove with Revenue Canada, which I think is very inappropriate. I know this is not directly related to taxation of artists, but it is related to the taxation of the donation of gifts, works of art, and I think you will probably stretch your terms of reference that far.

• 1555

The problem arises quite simply when somebody buys a work of art with the intention of donating it to a gallery or institution in Canada and it is important enough that they submit it to the Cultural Property Export Review Board to be designated as cultural property.

The first point I would like to make is that the Cultural Property Export Review Board requires valuation, it requires independent valuation, and it certifies value to Revenue Canada. As I said at the outset, I was involved right from the start in the negotiations, that is, sort of the interdepartmental negotiations, that led to the creation of the Cultural Property Export Review Board. At no time was it ever anticipated that they would be in the valuation game. Their sole function was to determine whether a work of art was something that would have, if you will, a protected status; that is, it should not be exported, or special status should be granted on a sale to a designated institution, or on a gift to a designated institution.

They started to expand their mandate very early on by forcing people who submitted the works to come along with valuations. There is nothing in their mandate, nothing in their legislation, or anything in their regulations that said they should be doing that. What they did, of course, was put an additional burden on somebody who wanted to get something certified by forcing him to go out and get an appraisal. In theory what should have been happening was that somebody would bring in the work of art. They would say, yes, it is part of our cultural heritage, or no it is not. If they said yes it is, that work, if donated, should be valued at the time donated by the donee or by the group of experts—when it is given.

The Cultural Property Export Review Board, right from the start, required the appraisal and put the appraised price on the certificate it issued for Revenue Canada. I always thought that

[Translation]

la suite d'une vente aux enchères. L'oeuvre vaut probablement environ 100,000\$. Il m'a dit très franchement ne pas pouvoir se permettre cela, car on lui donnerait un reçu pour tout le montant; cela représenterait seulement 20 p. 100. Il apporterait donc 100,000\$ de revenu grâce à ce don, en obtenant un amortissement de seulement 20 p. 100. Sa situation fiscale en serait désastreuse, et de ce fait, il ne peut pas faire ce don.

Personnellement, j'aimerais que toute la question soit remise en cause, afin qu'il soit possible de faire des dons à tous les organismes de charité. Mais si vous voulez aborder les choses de façon plus modeste, il conviendrait peut-être mieux d'envisager les institutions «A» et «B» de la Commission d'examen des exportations de biens culturels.

Je voudrais faire une digression par rapport à mon mémoire, pendant un moment, car je parle de cette commission. Elle s'est lancée dans des activités qui me paraissent correspondre tout à fait à celles de Revenu Canada, ce qui me paraît très malvenu. Je sais que cela ne concerne pas directement l'imposition des artistes, mais l'imposition des dons de cadeaux, d'oeuvres d'art, et je pense que vous devriez probablement étendre votre mandat jusque-là.

Le problème se présente très simplement lorsque quelqu'un achète une oeuvre d'art avec l'intention d'en faire don à un musée ou à une institution canadienne, et qu'elle est suffisamment importante pour qu'il la soumette à la Commission d'examen des exportations de biens culturels, qui la désigne comme telle.

Je voudrais dire tout d'abord que cette commission exige une évaluation indépendante, et elle atteste la valeur à Revenu Canada. Comme je l'ai dit pour commencer, j'ai participé depuis le début aux négociations, je veux parler des négociations en quelque sorte interministérielles qui ont abouti à la création de la Commission d'examen des exportations de biens culturels. Il n'avait jamais été prévu que cet organisme participe au processus d'évaluation. Sa seule fonction était de déterminer si une oeuvre d'art était quelque chose qui méritait, si vous voulez, d'être protégée, ou qui ne devait pas être exportée, ou qui devait bénéficier d'un statut spécial en cas de vente ou de don à une institution désignée.

La commission a commencé à étendre très tôt ce mandat, en forçant les gens qui présentaient des oeuvres à accepter le principe des évaluations. Or, rien dans le mandat de cette commission, ni dans la loi et les règlements qui la régissent, ne prévoit cela. Ce qu'elle a fait, bien sûr, c'était d'imposer un fardeau supplémentaire à ceux qui voulaient faire certifier quelque chose en les forçant à aller chercher une estimation. Théoriquement, les gens étaient censés apporter une oeuvre d'art, et la commission devait dire si elle faisait ou non partie de notre patrimoine culturel. Si elle disait que oui, si l'oeuvre était donnée, son estimation aurait dû être faite au moment du don par le donateur ou, par le groupe d'experts—au moment du don.

Dès le début, la Commission d'examen des exportations de biens culturels a exigé l'évaluation et a indiqué le prix sur le certificat délivré pour Revenu Canada. J'ai toujours pensé que

[Texte]

was bad enough. In their current report, the annual report of 1982-1983, at page 35, they talk about evaluations. They say the following:

A letter was sent to all designated institutions advising them that, if an object was purchased by its donor immediately prior to its being donated, the fair market value for tax purposes could not be more than the purchase price. Institutions were asked to assist the Board in putting an end to profit-making schemes, which jeopardized the tax incentive program. The Board also publicized a "policy on appraisals" which is now available from the Secretariat.

Absolutely outrageous! What they have done has been to adopt Revenue Canada's policy, which has never been accepted in a court of law, and they are holding a gun to people who want to donate.

You may have read about a case, which was written up in *The Financial Post*, which concerned a donation of photographs to the National Gallery. There are all sorts of reasons why the purchasers of those photographs were able to buy them at a major discount, not the least of which was that the prestige attached to donating them, to having them in the Gallery, was a benefit to the galleries who carried that particular photographer, and therefore they were prepared to sell at a substantial undervalue, if you will, in order to get them into the Gallery. But fair market value is what a willing buyer and a willing seller will pay and, absent that unusual situation that the pictures were going to the National Gallery, the price would have been substantially higher than that which was paid, and that is fair market value.

I was approached a week ago in Toronto by a gentleman who had read that particular article. He said that he has been dealing for a number of years with an art gallery in Victoria. The art gallery, a commercial gallery, has suffered some financial difficulties of late with the recession, and so on, and the owner of the gallery was on the verge of personal bankruptcy.

• 1600

The gentleman in Toronto bought paintings with a fair market value of \$30,000 for \$15,000 cash because the owner of the gallery was in trouble. He then turned around and donated all the paintings to the Art Gallery of Ontario. I gather the Art Gallery of Ontario was very pleased to get them; they were top-quality things. He has now been told that he will on April 17 receive a notice of reassessment saying that the receipt issued by the Art Gallery of Ontario for \$30,000 is invalid and that he will only be able to write off \$15,000.

This policy—and it is a policy—is, on the face of it, wrong. The Income Tax Act talks about fair market value and it does not talk about purchase price or anything else. It is an example of Revenue Canada holding the gun against the head of potential donors. In effect, whereas the Cultural Property Export Review Board talks about the spirit of the Act, the

[Traduction]

c'était une mauvaise chose. Dans son rapport annuel, celui de 1982-1983, à la page 35, il est question des évaluations, à propos desquelles il est indiqué ceci:

Une lettre a été envoyée à toutes les institutions désignées, les informant que si un objet était acheté par son donateur immédiatement avant d'avoir été donné, la juste valeur marchande, aux fins de l'impôt, ne pouvait pas être supérieure au prix d'achat. La commission a demandé aux institutions de l'aider à mettre un terme à toutes les combines permettant de faire des profits qui compromettaient le programme d'incitations fiscales. La commission a aussi diffusé une «politique sur les évaluations», actuellement disponible auprès du secrétariat.

C'est absolument scandaleux! Je veux parler de ce qu'a fait la commission pour adopter la politique de Revenu Canada, qui n'a jamais été acceptée dans un tribunal de justice, et de plus, elle fait peser une épée de Damoclès sur ceux qui veulent faire des dons.

Vous avez peut-être lu un article du *Financial Post* concernant un don de photos à la Galerie nationale. Pour toutes sortes de raisons, les acheteurs de ces photos avaient pu les acquérir à grand rabais, la principale de ces raisons étant que le prestige attaché au fait d'en faire don, de les avoir à la Galerie, était un avantage pour les galeries qui exposaient des oeuvres de ce même photographe, et par conséquent, ils étaient disposés à les vendre à une valeur bien moindre, si vous voulez, afin de pouvoir les exposer à la Galerie. Mais la juste valeur marchande est ce qu'un acheteur et qu'un vendeur sont prêts à payer, et si les photos n'avaient pas été destinées à la Galerie nationale, le prix aurait été beaucoup plus élevé que celui qui a été payé, ce qui représente la juste valeur marchande.

J'ai été contacté à Toronto, il y a une semaine, par un monsieur qui avait lu cet article. Il m'a dit traiter depuis un certain nombre d'années avec une galerie d'art de Victoria. Cette galerie a subi récemment quelques difficultés financières en raison de la récession, et son propriétaire était au bord de la faillite.

Ce monsieur de Toronto a acheté des tableaux d'une juste valeur marchande de 30,000\$ à 15,000\$ au comptant, parce que le propriétaire de la galerie était en difficulté. Il a ensuite fait don de tous les tableaux à l'*Art Gallery of Ontario*. Cette dernière était sans doute très heureuse de les obtenir. C'était des oeuvres d'excellente qualité. On lui dit maintenant que le 17 avril, il recevra un avis de réévaluation indiquant que le reçu de 30,000\$ que lui avait donné l'*Art Gallery of Ontario* n'est pas valide, et que son amortissement ne pourra porter que sur 15,000\$.

Cette politique—et il s'agit bien de cela—est catégoriquement répréhensible. La Loi de l'impôt sur le revenu parle de la juste valeur marchande, et non du prix d'achat, ou de quoi que ce soit d'autre. Cela illustre la façon dont Revenu Canada tient une épée de Damoclès au-dessus de la tête des donateurs éventuels. Il faut souligner que tandis que la Commission

[Text]

spirit of the Act was to encourage donations. Now we have a situation in which I come along and find something at a bargain which I may not particularly want but would like to donate to, say, the National Gallery or whoever will have it but by their policy I cannot get the full benefit.

I know this is a little off the topic, but it is something I think should be brought to your attention and through you perhaps to the public.

I would like to move briefly to the question of reasonable expectation of profit. I doubt very much whether I can add much to what you have heard about this particular subject over the past several weeks.

The first point I would like to make very clearly is that this is not a statutory test. A lot of people talk about it as though there is something in the Income Tax Act which refers to the test of reasonable expectation of profit. This is a test which the courts have developed to differentiate between business and non-business activities.

The second point I should make is that it is not used solely against the arts community. There are cases dealing with real estate; there are cases dealing with racing car drivers; there are cases dealing with almost every field of human endeavour in which somebody enjoys doing something and wishes to write off his expenses. This test has developed right through the whole area of human endeavour in this country, not just within the arts.

In a general sense, in normal applications, reasonable expectation of profit is a good enough test to apply to ordinary activities. If a race car driver, somebody who is spending \$100,000 a year driving Formula 1 cars, wants to write off his expenses, it seems to me that it is quite an appropriate test to say that if he is going to be Juan Fangio maybe he can write them off; he is going to make money. I guess that one dates me. However, if he is never going to win any money and basically he is going to South America and Europe and writing it off with no reasonable expectation of profit, fine and dandy, okay. I think this is an appropriate test. It is quite clear to me, as I think it probably must be becoming abundantly clear to you, that it is inappropriate in the case of artists as a general proposition.

I am particularly interested in the submission you got from the League of Canadian Poets. In my experience—I have known a few . . . I do not think any poet can make money from poetry, period, an unequivocal statement. Some of them make money because they have built reputations and therefore can lecture and therefore can teach and therefore can do whatever. You cannot make money being a poet in Canada, period. If you apply the normal tests you say that no poet can ever have a reasonable expectation of profit, *ergo* no poet is ever in business, therefore no poet can ever write off expenses. It is a *reductio ad absurdum*. However, that is where we seem to stand right now.

[Translation]

d'examen des exportations de biens culturels parle de l'esprit de la loi, ce dernier était d'encourager les dons. Nous nous trouvons maintenant dans une situation telle que si je trouve une bonne affaire à laquelle je ne tiens pas particulièrement, mais dont je voudrais faire don, par exemple, à la Galerie nationale, ou à toute autre institution qui voudrait l'avoir, à cause de cette politique, je ne peux pas obtenir tous les avantages prévus.

Je sais que cette question est peut-être un peu hors du sujet, mais il me semble utile de la porter à votre attention, et peut-être à celle du public, par votre intermédiaire.

Je voudrais passer brièvement à la question du profit raisonnable escompté. Je doute fort de pouvoir ajouter beaucoup à ce que vous avez déjà entendu dire de cette question depuis plusieurs semaines.

Je voudrais préciser tout d'abord qu'il ne s'agit pas d'un critère légal. Beaucoup de gens en parlent comme s'il existait dans la Loi de l'impôt sur le revenu quelque chose qui renvoie au critère du profit raisonnable escompté. Les tribunaux ont élaboré cette notion pour établir une distinction entre des activités commerciales et non commerciales.

Je voudrais dire en second lieu que cela ne s'applique pas seulement contre le milieu artistique. Il y a des cas concernant l'immobilier, les pilotes de voiture de course, et pratiquement toutes les activités humaines dans lesquelles quelqu'un aime faire quelque chose et souhaite amortir ses dépenses. Ce critère a été élaboré pour l'ensemble des activités humaines, dans notre pays, et non pas uniquement pour les arts.

De façon générale, et dans des applications normales, le profit raisonnable escompté constitue un critère suffisamment valable pour s'appliquer à toutes les activités habituelles. Si un pilote de voiture de course qui dépense chaque année 100,000\$ à piloter des formules 1 veut déduire ses dépenses, il me semble que c'est un critère très approprié que de dire que s'il va être Juan Fangio, il peut les déduire; parce qu'il pourra gagner de l'argent. Mon exemple ne me rajeunit sans doute pas. Cependant, s'il ne doit jamais gagner de l'argent, et qu'essentiellement, il veut se rendre en Amérique du Sud et en Europe et déduire ses dépenses sans escompter un profit raisonnable . . . c'est très bien. Je pense que le critère convient. Il est très clair, en ce qui me concerne, et je pense que vous devez comprendre de plus en plus qu'il ne convient pas dans le cas des artistes, comme principe général.

Je m'intéresse particulièrement au mémoire que vous a adressé la *League of Canadian Poets*. D'après mon expérience—j'en ai connu quelques-uns—je ne pense pas qu'aucun poète puisse gagner de l'argent avec sa poésie, c'est aussi simple que cela, et c'est catégorique. Certains d'entre eux peuvent gagner de l'argent parce qu'ils ont acquis une réputation et qu'ils peuvent donc donner des conférences, ou enseigner, par exemple. Il est impossible de gagner de l'argent comme poète au Canada, un point, c'est tout. Si vous appliquez les critères normaux, vous dites qu'aucun poète ne peut jamais escompter un profit raisonnable, donc, aucun poète n'a d'activité commerciale, par conséquent, aucun ne peut déduire

[Texte]

Now, of course, the problem is that you have people who are not poets involved in the arts, who fall into intermediate categories. There is the beginning writer, who from second-hand experience, is familiar with the process by which somebody sets off on the road to become a writer and works his way through the process: the little magazines that do not pay; getting your name well enough established so that maybe you are going to get a grant of some sort; and finally, maybe getting a book of short stories out which is published in an edition of 750, which will sell 227 copies, and your royalties are \$6.98.

But then there is the novel which maybe gives you a better shot at it, or maybe the novel makes your reputation, but you never make any real money out of it. Maybe it makes your reputation well enough that you can get "B" grants from the Canada Council. After all, that is the name of the game. The Canada Council is supporting the arts in this country, and the name of the game is not so much to sell books in order to get royalties... I do things like that, but I do not get Canada Council grants—the name of the game is to establish your reputation through writing so that you can get the grants, and if you are lucky enough or great enough, you are a Mordecai Richler. Maybe you will get both; or even better, maybe you will get to the point where you are making too much money and you will not get Canada Council grants. But that is such a miniscule percentage of the writing population that it would hardly be worth discussing.

So in the end, what you find is that the development of a writer—my theoretical writer here—is a development which, measured against the normal tax tests, just cannot apply. The same is true of a painter... you name it—in the arts. I do not believe the tests can be applied.

Having said that, we then come back to how you differentiate between the hobbyist, what somebody once referred to... One woman I know referred to herself as a closet poet, but as a closet poet she did not make any less money than some guys I know who have won the Governor General's award. What difference does it make? You cannot make any money out of it. But how do you differentiate between the one who doodles and the one who is serious?

I know you people have tried to come to grips with this question of definition. If you can come to grips with definition, then probably you can come to grips with a procedure, if you will, which will allow the tax authorities to recognize artists, and therefore, apply special tests to artists. I know you have been looking long and hard at the UNESCO definition. It is obviously better than a lot of the others, but even your UNESCO definition has some difficulties as far as I am concerned. But so far, it is probably better than anything else I have seen.

[Traduction]

ses dépenses. C'est une déduction par l'absurde. Cependant, telle semble être la situation maintenant.

• 1605

Naturellement, le problème tient à ce que des gens qui ne sont pas poètes font partie du milieu artistique, et ils se situent dans des catégories intermédiaires. Il y a par exemple l'écrivain débutant, qui sait par oui-dire comment on devient lentement écrivain: en passant par les petits magazines qui ne rapportent pas beaucoup, en se faisant suffisamment connaître pour obtenir une petite bourse, et finalement, en publiant un livre de nouvelles qui sort à 750 exemplaires, dont 227 sont vendus et rapportent des droits de 6.98\$.

Mais il y a ensuite le roman qui peut mieux vous placer, peut-être, ou vous faire connaître, mais il ne vous fera jamais gagner beaucoup d'argent. Il fera peut-être suffisamment votre réputation pour que vous obteniez des bourses de catégorie «B» du Conseil des arts. Après tout, c'est la règle du jeu. Le conseil appuie les arts au Canada, et la règle du jeu n'est pas tant de vendre des livres pour obtenir des droits—si je le fais, je n'obtiens pas de bourse du Conseil des arts—non; la règle du jeu est de se faire connaître en écrivant, afin de pouvoir obtenir des bourses, et si vous avez suffisamment de chance ou de talent, vous êtes un Mordecai Richler. Vous avez peut-être les deux; ou mieux encore, vous en arriverez au point où vous gagnerez beaucoup trop d'argent et où vous n'obtiendrez plus de bourse du Conseil des arts. Mais je parle là d'un pourcentage minime des écrivains, dont il est presque inutile de discuter.

Par conséquent, vous constatez que dans l'évolution d'un écrivain—il s'agit là d'un écrivain théorique—les critères fiscaux normaux ne peuvent simplement pas s'appliquer. La même chose est vraie des peintres—quels qu'ils soient—dans le domaine artistique. Je ne pense pas que les critères puissent s'appliquer.

Cela étant dit, nous devons savoir comment établir une distinction entre ceux pour qui il s'agit d'un violon d'Ingres, selon l'expression consacrée... Une femme que je connais se qualifiait de poète de «placard», mais en tant que poète de placard, elle n'a pas gagné moins d'argent que certaines personnes que je connais et qui ont gagné le prix du gouverneur général. Quelle différence cela fait-il? Cela ne rapporte pas d'argent. Mais comment établir une distinction entre celui qui s'amuse et celui qui est sérieux?

Je sais que vous avez essayé de résoudre cette question des définitions. Si vous y réussissez, vous pourrez probablement définir une procédure qui permettra aux autorités fiscales de reconnaître les artistes, et par conséquent, de leur appliquer des critères spéciaux. Je sais que vous avez examiné très soigneusement la définition de l'UNESCO. Elle est évidemment meilleure que beaucoup d'autres, mais elle présente aussi certaines difficultés, selon moi. Mais jusqu'à présent, elle est probablement meilleure que tout ce que j'ai pu voir d'autre.

[Text]

I would like to move just briefly to the problem of the employees of symphony orchestras, simply because I consider that to be the easiest of all problems to solve, if Revenue Canada and/or Department of Finance wanted to solve it. At one time there seemed to be some significant question as to whether the employees wanted to be treated as self-employed or as employees. If I go back to the time when I was in the Department of Finance, especially with some of the smaller orchestras, I remember they wanted the orchestras to be picking up things like CPP and UI and then be able to collect UI. Therefore, there were at least some who were interested in employee status. That may be the case now, but certainly from what I have read and what I have been hearing, the vast majority now would opt for self-employed status; preferably, I suspect, with special UI rules built in. But that is another matter.

In my view, it would be a relatively easy thing to identify the full-time participants in the Canadian symphony orchestras; for example, to simply put a provision into the Income Tax Act which says that people who are full-time members of orchestras, which are listed in schedule whatever, are deemed to be self-employed for the purposes of the Act. That is the end of it. You do not have that many major orchestras in Canada. If you did it by schedule, you would pick up all the major ones, you would take a look at some of the minor ones—whatever criteria you would develop—to see whether you would want to include them in it and so on. The minor ones are the ones in which you are more likely to find people who, for whatever reason, might want to retain employee status because they tend to work a much shorter concert year. I would think mechanically the solution of that particular problem is quite simple. It simply requires the will to do it.

• 1610

I would like to say that I personally would associate myself with some of the suggestions which have been put to this committee. Block averaging for artists. Quite frankly I would rather have retained the old pre-1982 forward averaging system, but absent that, I would think block averaging, probably five-year blocks similar to that extended to farmers and fishermen, would be helpful. Cash method of accounting. I know there are at least some in Revenue Canada who, at least off the record, would say that they would like to see the artists on the cash method and that would solve just about all the problems. Why not? It seems to me to be a reasonably good solution to a whole range of problems which result from being an artist.

I would like to see a clarification of treatment of grants to artists with some more generous treatment, perhaps larger exemptions which you have for some of the scholarship and other grants, and a clarification that for tax purposes these grants are business income. You see, you have a technical problem. The taxation of grants falls under Section 56 of the Act which is "other income" and is therefore not income from

[Translation]

Je voudrais aborder brièvement le problème des musiciens des orchestres symphoniques, car leur problème est le plus facile à résoudre, si Revenu Canada et le ministère des Finances souhaitent le résoudre. À un moment donné, il semblait important de savoir si ces musiciens voulaient être traités comme travaillant à leur compte ou comme étant employés. Si je reviens à l'époque où j'étais au ministère des Finances, je me souviens que certains petits orchestres voulaient cotiser au R.P.C. et à l'A.C. et pouvoir toucher ensuite des prestations d'assurance-chômage. Par conséquent, certains, du moins, voulaient obtenir le statut d'employé. C'est peut-être le cas maintenant, mais d'après ce que j'ai lu et d'après ce que j'ai entendu dire, la grande majorité opterait pour le statut d'employé autonome, préférablement sans doute avec certaines règles spéciales concernant l'A.C. Mais c'est là une autre question.

Selon moi, il serait relativement simple de déterminer qui sont les musiciens à plein temps des orchestres symphoniques canadiens; par exemple, il suffirait d'inclure dans la Loi de l'impôt sur le revenu une disposition stipulant que ceux qui sont membres à plein temps des orchestres dont le nom figure sur certaines listes professionnelles sont censés travailler à leur compte aux fins de la loi. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Vous n'avez pas tant de grands orchestres au Canada. Si vous en faites la liste dans une annexe, vous pouvez inclure tous les grands orchestres, et même certains orchestres secondaires, selon les critères que vous aurez établis. Ce sont dans ces orchestres secondaires que vous serez le plus susceptible de trouver des musiciens qui, pour une raison ou pour une autre, préfèrent conserver leur statut d'employé, car leur saison musicale est généralement plus courte que pour les autres. J'estime donc que la solution à ce problème est, sur le plan mécanique, tout à fait simple. Il suffit simplement d'avoir la volonté de le faire.

Personnellement, je m'associe à certaines des suggestions qui vous ont été faites, notamment l'étalement sur un groupe d'années. Franchement, j'aurais préféré conserver le système d'étalement sur les années suivantes, tel qu'il existait avant 1982, mais faute de cela, je pense que l'étalement sur un groupe d'années, peut-être sur des groupes de cinq ans, comme pour les agriculteurs et les pêcheurs, serait utile pour les artistes. Je vous recommande également la comptabilité de caisse pour les artistes. Je sais que certains fonctionnaires du ministère du Revenu reconnaissent, mais pas publiquement, qu'ils sont en faveur de la comptabilité de caisse pour les artistes, car cela résoudrait pratiquement tous les problèmes. Alors, pourquoi pas? À mon avis, ce serait une solution tout à fait raisonnable à toute une série de problèmes qui se posent lorsqu'on est artiste.

J'aimerais également que les dispositions régissant le traitement des subventions versées aux artistes soient plus généreuses, et que l'on envisage éventuellement des exemptions plus grandes pour les bourses d'études et autres types de subventions. Il faudrait préciser que, sur le plan fiscal, ces subventions sont considérées comme un revenu commercial. Un problème se pose au niveau technique. L'imposition fiscale

[Texte]

business or property, so a technical reading of the Act would lead one to the conclusion that you cannot write off your expenses against Section 56 income, if you will. That is the technical problem. A simple provision which says that for the purposes of this Act the amounts in Section 56 (1)(m)(n)(o) are deemed to be business income of the recipient, would solve that particular problem once and for all. Again, I think a very small matter.

In conclusion, and I have watched this problem develop over the years, I would say that the fundamental issue is not the specific treatment of artists; that is, whether they have the cash method or accrual method or whether they have block averaging or forward averaging, whatever; it seems to me that the major problem is that we have a kind of governmental schizophrenia here. On the one hand, it is my view, Canada is among the most generous countries in the world in direct support of its artists through Canada Council and other grants. I have yet to run into a deserving artist who has not had a good shot at government money. The government, through Canada Council has been bold enough to underwrite projects that are not necessarily terribly politically attractive, if you will, in the nature of the work that the artists do. I think the system has worked extremely well. The provinces have jumped in, in their own way. There is the Ontario Arts Council. There are special programs in Saskatchewan; there are special programs in Alberta, probably other programs. Everybody is in there funding the artists. I think it is a tremendous thing. I think we are the envy, or at least our artists are the envy of those in most other countries.

On the other hand, having given them all this preferential treatment, you turn around and you nickel and dime them to death with the tax system. Artists tend not to be terribly sophisticated in financial areas. Some are, but as a group they are not. They really cannot seem to grasp why the government giveth with one hand and taketh with the other hand. To be perfectly honest, I do not understand it either. That is, I would rather see a situation in which you had a consistent governmental policy, a policy for the arts, for culture which went hand in glove with each other. My own feeling is that the sub-committee should really take the bull by the horns and say: Look, we have to give them preferential treatment. Let us forget about equity and fair-handedness and all the rest of it. The artists we will now recognize fall into a special category. We have done it for farmers; we have done it for fishermen; we will do it for artists, and we will not accept as a counterargument that it should be done for architects, for lawyers, for widget manufacturers, that is all something else, but we are going to recognize artists as special.

[Traduction]

des subventions relève de l'article 56 de la loi, c'est-à-dire des «autres revenus», et ces subventions ne peuvent donc pas être considérées comme un revenu tiré d'une activité commerciale ou d'un bien; donc, si l'on s'en tient strictement à la loi, on pourrait en conclure qu'on ne peut pas déduire des dépenses d'un type de revenu tombant dans la catégorie couverte par l'article 56. Voilà le problème qui se pose. Il suffirait, pour résoudre ce problème une fois pour toutes, qu'une simple disposition stipule qu'aux fins de cette loi, les sommes dont il est question aux alinéas m), n) et o) du paragraphe (1) de l'article 56 sont considérées comme un revenu commercial du bénéficiaire. Il s'agit donc d'un tout petit problème à régler.

En conclusion, et je peux vous dire que j'observe la situation depuis longtemps, il me semble que le problème fondamental n'est pas tant le traitement fiscal spécifique qui sera accordé aux artistes, c'est-à-dire si on leur imposera la comptabilité de caisse ou la comptabilité d'exercice, ou bien s'ils auront un système d'étalement sur les années suivantes ou un système d'étalement sur un groupe d'années, mais plutôt que nous faisons face à une certaine schizophrénie de la part du gouvernement. A mon avis, le Canada est l'un des pays les plus généreux du monde au niveau des subventions directes qu'il donne à ses artistes par l'intermédiaire du Conseil des arts et d'autres organismes. À vrai dire, je n'ai pas encore rencontré d'artiste méritant qui n'ait pas eu sa part de deniers publics. De plus, le gouvernement, par l'intermédiaire du Conseil des arts, a eu le courage d'appuyer des projets qui n'étaient pas terriblement populaires, si l'on peut dire, et je veux parler de la nature des oeuvres réalisées par certains artistes. Or, ce système a toujours très bien fonctionné. Les provinces ont d'ailleurs emboîté le pas au gouvernement fédéral, et l'Ontario, notamment, a créé son propre conseil des arts. Il y a des programmes spéciaux pour les artistes en Saskatchewan, en Alberta, et sans doute ailleurs. Tous les gouvernements s'intéressent donc à l'appui financier des artistes. C'est formidable. Je suis convaincu que nous suscitons l'envie à l'étranger, ou que tout au moins, nos artistes sont enviés par ceux de la plupart des autres pays.

Cependant, une fois qu'il leur a accordé ce traitement préférentiel, le gouvernement les attend au tournant pour les grever d'impôt jusqu'à leur dernier sou. En général, les artistes sont loin d'être des experts financiers. Certains le sont, mais c'est rare. Ils ne comprennent pas pourquoi le gouvernement donne d'une main ce qu'il reprend de l'autre. À vrai dire, je ne le comprends pas moi non plus. Je préférerais que la politique du gouvernement soit plus cohérente, et qu'on ait une politique en matière d'art et de culture qui soit logique. À mon avis, le sous-comité des artistes devrait prendre le taureau par les cornes et reconnaître qu'il faut leur donner un traitement préférentiel. Faisons fi de ces principes de justice et d'équité, et tout le bataclan. Nous devons reconnaître que les artistes appartiennent à une catégorie spéciale. C'est ce que nous avons déjà fait pour les agriculteurs et pour les pêcheurs, et nous devons en faire autant pour les artistes, même si d'aucuns prétendent alors qu'il faudra en faire autant pour les architectes, pour les avocats, pour les fabricants de ci ou de ça... Cela, c'est une autre question. L'essentiel est de reconnaître que les artistes forment une catégorie spéciale.

[Text]

• 1615

It is important, not just in public perception, but it is important in terms of the bureaucracy. I can tell you, as a person who spent four years in the Department of Finance, they understand all the stuff about equity and so on and so forth; I used to teach that sort of stuff. The thing was that when you came to dealing with farmers and fishermen, nobody talked about equity anymore. They said: Okay, the farmers and fishermen, we will give them this; we will give them that; they are a special group and we do not have to talk about fairness or compare them to other taxpayers. They are special. Once that seeped in, which it did very early on in the game, nobody worried about it anymore.

So you can do whatever you want. I mean, to this day—the last budget gave special tax treatment for farmers rolling property into RRSPs. Nobody stood up and screamed or asked why are you not doing it for somebody else? They are farmers and that is why you do it. Then you have established it, you have established... The point is that it has been established essentially in the minds of the public, in the minds of the bureaucrats, that they are special.

Therefore, in my view, you want to take the bull by the horns, so to speak, and say: Okay, the artists are special. If you do that, then what you will find is that there will be a much more receptive approach within the Department of Finance because Parliament, as it were, has said the artists are special, and you will find a much more receptive approach among Revenue Canada and their assessors, because they will also have been told that artists are special. Once you have established that point, it seems to me, you have crossed the major psychological hurdle that has to be crossed, then the details of what is done become much less significant.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you. Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you, Mr. Chairman. Let me, on behalf of the committee as well, thank Mr. Drache for his insights and for the clarity of his presentation. I have a couple of questions, roughly in the order in which you raised various points.

First of all, dealing with the question of inventory, Mr. Drache, there was a comment you made dealing first of all with the question of travel costs in relation to inventory, indicating that the Minister's statement with respect to travel costs went a long way to dealing with the problem. Then you said: However, there are lots of problems left. And you left me there. So I wonder if you want to take the opportunity to elaborate on what problems still exist with the situation, despite the Minister's announcement?

Mr. Drache: Okay. As I indicated, the way most painters, say, have dealt with inventories is that they simply take a look at the physical cost of producing a picture—the canvas, the stretchers, the paint. A particular canvas might have an

[Translation]

Cette reconnaissance doit se faire non seulement dans l'esprit du public, mais chez les bureaucrates eux-mêmes. J'ai passé quatre ans au ministère des Finances, et je peux vous assurer qu'ils comprennent tous ces principes d'équité, de justice, etc. Justement, je leur apprenais à les appliquer. Par contre, quand il s'agissait des agriculteurs et des pêcheurs, plus personne ne parlait d'équité. Les fonctionnaires reconnaissaient que les agriculteurs et les pêcheurs formaient une catégorie à part, et qu'il ne fallait donc pas parler d'équité, ou les comparer à d'autres contribuables. Ils forment donc une catégorie spéciale. C'est une décision qui a été prise tout au début, de sorte que la situation qui en a résulté est aujourd'hui entrée dans les moeurs. Plus personne ne s'en préoccupe.

Le dernier budget permet aux agriculteurs de transférer des biens dans des REER. Or, personne ne s'en est plaint ou n'a demandé la même faveur. Comme il s'agit d'agriculteurs, tout le monde sait qu'ils constituent une catégorie à part. Une fois que c'est un principe établi, on n'en parle plus. Il faut que ce soit bien clair à la fois dans l'esprit du public et dans celui des bureaucrates.

Par conséquent, il faut absolument que vous preniez le taureau par les cornes, pour ainsi dire, et que vous décrétiez que les artistes forment une catégorie spéciale. Si vous le faites, vous constaterez que le ministère des Finances adoptera une approche beaucoup plus réceptive, car le Parlement aura décrété que les artistes forment une catégorie spéciale. De même, le ministère du Revenu adoptera lui aussi une approche plus réceptive une fois qu'on lui aura dit, à lui et à ses fonctionnaires, que les artistes forment une catégorie spéciale. Une fois que vous aurez fait reconnaître ce principe, j'ai l'impression que vous aurez surmonté le principal obstacle psychologique, et ensuite, il ne vous restera à régler que le détail, ce qui est beaucoup moins important.

Merci beaucoup.

Le président: Merci. Monsieur Crombie, vous avez la parole.

M. Crombie: Merci, monsieur le président. J'aimerais, au nom du Comité, remercier M. Drache de l'exposé extrêmement clair et intéressant qu'il nous a fait. J'ai plusieurs questions à lui poser, et je respecterai l'ordre dans lequel vous avez abordé les différents sujets.

Tout d'abord, en ce qui concerne l'inclusion des frais de déplacement dans les frais d'inventaire, vous avez dit, monsieur Drache, que la déclaration du ministre avait beaucoup contribué à résoudre ce problème. Cependant, vous avez ajouté qu'il restait encore beaucoup à faire. Pourriez-vous, s'il vous plaît, nous parler de tous ces problèmes qui restent à régler, malgré la déclaration du ministre?

M. Drache: Volontiers. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la plupart des peintres, pour évaluer leurs stocks, tiennent simplement compte des coûts physiques qu'implique la réalisation d'un tableau, et je veux parler de la toile, du

[Texte]

inventory value of \$25.00, say, but he has got a studio which he may rent; he has got heat; he has got light; he has got all sorts of other things, and there are two ways to do the accounting for this. One is simply to say these are current expenses of doing business, which I do in my own office—I write off my rent as an expense—or you can say these are actual costs of manufacture, if you will, of the painting and therefore the prorated amount of the studio costs and so on and so forth must be allocated to the paintings created during the course of the year.

This is one of the ways—this is an accepted accounting method in the manufacturing field. Not all of them follow it, but it is one method to allocate a good portion of your indirect overhead cost to what you create, as part of your inventory cost.

Turning to the thing about travel expenses.

• 1620

I mentioned it was big. It is the Toni Onley case again. It has been all over the papers, so there is no secret about it. In Onley's case what they were attempting to do was take his very substantial travel costs—he paints in the North, he paints in Japan, he paints in India—and allocate them to the canvasses which are produced.

So perhaps I was slightly misleading. That is the highest-profile item which Revenue has raised. But in theory the accounting technique could simply say, look, you set aside a part of your house; that is where you do your painting. You allocate part of your mortgage costs, part of everything, to each of your paintings.

The Chairman: May I just interrupt? The bells are ringing now, Mr. Drache, which means we are going to go to vote in a few minutes. We are going to try to find out when that is, or when all reasonable estimates are. I do not think the government will fall if we are neatly paired here. However, we cannot continue on this, so we may have to interrupt and leave. How is your time, if we were to vote at 4:45?

Mr. Drache: I have a fair amount of time.

The Chairman: Okay. We will try to find out when we are going to vote and give you some reasonable idea of that. Perhaps we can all compress our questions as much as possible.

Mr. Crombie: Mr. Drache, we have had a dozen or so witnesses, and this has never happened before.

About the evaluation of inventory, you also indicated, Mr. Drache, that there was nothing either in law or in accounting procedure and practice which would dictate the new theory. I wondered why you thought they were doing it, then.

Mr. Drache: I have to speculate on motives. I think quite frankly it has less to do with any particular feeling about

[Traduction]

chevalet, de la peinture, etc. Une toile peut avoir une valeur d'inventaire de 25\$, par exemple, mais le peintre loue peut-être également un studio. Il lui faut payer le chauffage, l'éclairage, et toutes sortes de choses, et il y a deux façons de comptabiliser ces dépenses. La première consiste à traiter tout simplement ces frais de dépenses courantes dans l'exercice d'une activité, ce que je paie dans mon bureau, puisque je déduis mon loyer à titre de dépenses, ou bien vous pouvez considérer qu'il s'agit de coûts de fabrication réels, si l'on peut dire, et par fabrication, j'entends la réalisation du tableau, et en conséquence, un pourcentage des frais d'entretien du studio et des autres frais peut être imputé aux tableaux qui auront été réalisés dans une année donnée.

Il s'agit là de la méthode de comptabilité qu'on applique dans le secteur manufacturier. Les artistes ne l'appliquent pas tous, mais elle permet d'imputer une bonne partie de vos frais généraux indirects à ce que vous créez, de sorte qu'ils font partie de vos frais d'inventaire.

Parlons maintenant des frais de déplacement.

J'ai déjà dit que c'était une grosse affaire. Il s'agit encore une fois du cas de Toni Onley. L'affaire a déjà été publiée dans les journaux, alors, il n'y a rien de secret. Dans le cas d'Onley, ils ont essayé de répartir ses gros frais de voyage entre les toiles qu'il a produites, car il voyage dans le Nord, au Japon et en Inde.

Alors, je vous ai peut-être induit un peu en erreur. C'est la question la plus remarquable qu'a soulevée Revenu Canada jusqu'à maintenant. Mais en théorie, la méthode comptable peut vous permettre de garder une partie de votre maison pour faire votre peinture. Vous allez répartir une partie des coûts d'hypothèque, une partie de toutes vos dépenses, entre vos toiles.

Le président: Si vous me le permettez, les cloches sonnent maintenant, monsieur Drache, ce qui veut dire que nous allons voter dans quelques minutes. Nous essayons de trouver l'heure exacte. Je ne pense pas que le gouvernement tombera à cause de nous, car nous sommes pairés. Cependant, il nous faudra peut-être interrompre la séance et partir. Aurez-vous encore du temps si nous allons voter à 16h45?

M. Drache: J'ai assez de temps.

Le président: D'accord. Nous nous informons de l'heure du vote, et nous vous donnerons ensuite des précisions. Nous pourrions peut-être tous poser des questions aussi courtes que possible.

M. Crombie: Monsieur Drache, nous avons entendu une douzaine de témoins, et c'est la première fois que cela arrive.

Sur la question de l'évaluation de l'inventaire, vous avez dit, monsieur Drache, qu'il n'y a rien dans la loi ou dans la méthode de comptabilité qui prévoit cette nouvelle théorie. Je me demande pourquoi vous pensez qu'ils sont en train de le faire.

M. Drache: Je dois m'interroger sur les motifs. Franchement parlant, je pense que cela a moins à voir avec nos impressions

[Text]

artists and so on... There is this tendency for theoretical purity which flows through Revenue Canada and Finance from time to time. What I suspect happened is somebody came up with a memorandum dealing primarily with manufacturers and so on—this is a procedure which should be followed for manufacturers, and somebody came along and said, well, what is the difference between this and an artist; and simply applied it.

Mr. Crombie: About charitable donations, you indicated on the question of capital or inventory and donation, obviously there could be a tax benefit if it could be assigned as being, or assumed to be, out of capital, or designated as being out of capital, rather than inventory. What criteria do they use?

Mr. Drache: Basically the criterion will be whether the product was manufactured for the purpose of resale. For instance, at least in theory, though it is more difficult to practice, if an artist decided to paint a picture because he wanted to hang it on his own wall, and never had any intention of ever selling it, it would theoretically not be part of his inventory; it would be part of his capital. But Revenue tends to be somewhat doubtful as to what you might call potentially self-serving statements of artists as to why they created a particular work.

Mr. Crombie: About the "A" and "B" designations—this of course from ignorance on my part—what goes into "A" and "B" designation?

Mr. Drache: I am sorry. The Cultural Property Export Review Board designates some institutions as being eligible to get any gift at any time; say something like the Art Gallery of Ontario. Other institutions are designated only for the purpose of receiving a particular gift. For instance, I believe the Manitoba Law School was designated to get a particular gift of paintings which are hung in the Manitoba Law School; but if somebody else came along to give them something else, they would have to ask for another designation, because they were only designated for the limited purpose of receiving that particular gift. The City of Brantford was designated for the purpose of receiving a release of medals for Chief Brant—only received that particular thing.

• 1625

Mr. Crombie: Let me go on to the question of reasonable expectation of profit and the question of definition of an artist which has occupied a lot of time in this committee. You have difficulties with the UNESCO definition. I do not say you do not accept it, because you do, but you have some questions about its applicability. I have the definition in front of me. Where am I in difficulty with the UNESCO definition? That would be helpful to the committee.

Mr. Drache: I guess there are two sides to it. Some people end up as artists, and I have grave doubts whether they should be, such as myself. I think I fit quite clearly within the UNESCO definition of artist, because I write; but I really do not think I am the kind of person this committee would think of as an artist, and yet I think I fall within the definition.

[Translation]

des artistes... Je pense que de temps à autre, il y a un désir de pureté des théories au ministère des Finances et à Revenu Canada. Je soupçonne que quelqu'un a écrit une note de service sur les manufacturiers, et quelqu'un d'autre a dit qu'il n'y avait pas de différence entre la méthode pour les manufacturiers et celle pour les artistes, et ensuite, il l'a appliquée.

M. Crombie: En ce qui concerne les dons de charité, et la question du capital et de l'inventaire, il y aurait sans doute un avantage fiscal si l'on pouvait inscrire ce don sous la rubrique capital plutôt que sous la rubrique inventaire. Quel critère emploient-ils?

M. Drache: Le critère est généralement si, oui ou non, le produit a été manufacturé pour la revente. Par exemple, du moins en théorie, car en pratique, c'est plus difficile, si un artiste a fait une peinture pour l'accrocher chez lui et n'a pas l'intention de la vendre, elle ne fera pas partie, en théorie, de son inventaire, elle fera partie de son capital. Mais Revenu Canada a des réserves face à ce genre de déclarations intéressées faites par les artistes sur la raison d'être de telle ou telle oeuvre.

M. Crombie: Pour ce qui est des désignations «A» et «B», que veulent-elles dire?

M. Drache: Je regrette. Selon la Commission d'examen des exportations de biens culturels, quelques établissements sont admissibles aux dons à n'importe quel moment; disons, la *Art Gallery of Ontario*. D'autres établissements ne sont admissibles que pour un don précis. Par exemple, je crois savoir que la *Manitoba Law School* a été désignée admissible pour un don précis de peintures qui sont maintenant exposées dans l'école. Cependant, si quelqu'un d'autre veut lui faire un autre don, l'école devra demander une autre désignation, car cette désignation était limitée à ce don précis. La ville de Brantford était désignée pour recevoir des médailles de Chief Brant.

M. Crombie: Prenons la question des possibilités raisonnables de profit et la question de la définition d'«artiste», qui nous a beaucoup préoccupés dans ce Comité. Vous avez des réserves quant à la définition de l'UNESCO. Je ne dis pas que vous ne l'acceptez pas, car c'est le contraire, mais vous avez des réserves quant à son application. J'ai la définition ici. Où réside la difficulté dans la définition de l'UNESCO? Votre réponse serait très utile au Comité.

M. Drache: Il y a deux aspects. Quelques personnes, comme moi-même, se déclarent artistes, et je me demande si elles le sont. Je pense que j'entre clairement dans la définition de l'UNESCO, car j'écris, mais je ne pense pas que je suis le genre de personne que ce Comité envisagera comme artiste, et cependant, j'entre dans cette définition.

[Texte]

Second, it gives me a bit of problem at the early stages of an artist starting out—that is peer group recognition and so on. I mean, the question of what is the peer group, what is the recognition, and so on, is vague. I only say this in the sense that for a lawyer those are kind of vague words. You then get into the question of how do you establish peer group recognition. If I write poetry at home, and every second Tuesday I go over to Tree and read my poems aloud—Tree, which you people are not familiar with, is a local poetry reading joint . . . and it gets to the point where people at Tree know that I come in and read my poems every six months, is that peer group recognition? I do not know. I have trouble with it as a lawyer.

Mr. Crombie: I raise it because I thought it was a little tougher and harder than . . .

Mr. Drache: I am sorry.

Mr. Crombie: I thought the UNESCO definition was a little tougher and harder than you seem to be assuming. That is all.

Mr. Drache: I may be wrong. I have a lot of trouble with definitions, to tell you the truth.

Mr. Crombie: Okay. You did not make any comment with respect to the Canada Council definition. Do you have any difficulty with the one they proposed to the committee?

Mr. Drache: I do not have it in front of me.

Mr. Crombie: You do not have it. Okay. Could I ask you to put another hat on? If we adopted the cash method, which would be of considerable benefit to artists, what problems would you see if you were representing Revenue Canada's situation?

Mr. Drache: What problems?

Mr. Crombie: Yes.

Mr. Drache: Anybody who can use the cash method has a quick and readily available method to them of reducing their income in any particular year to nil. It offers the opportunity for incredible manipulation of your income. That is, I look like I have \$50,000 of income; it is the end of December and I am going to have to pay tax on it. I go out and spend \$50,000 on stuff I am going to use next year or even the year after. If I am on the accrual basis, then I would not get a deduction for what I bought this year to be used next year or the year after. If I am on a cash basis, I would get an immediate deduction. So you have a sculptor who had a big year who decides to lay in an eight-year supply of marble now in order to . . . And quite frankly, this is one of the reasons that farmers are able to manipulate their income . . . very successful farmers are able to manipulate their income—buy more stock towards the end of the year. You have made your outlays, and so on and so forth; reduce your income to almost nil at any particular point.

Mr. Crombie: It is your view, then, that a peer . . .

Mr. Orlikow: Is that not like deferred corporation taxes?

Mr. Drache: I am sorry?

Mr. Orlikow: Exactly like deferred corporation taxes?

[Traduction]

Deuxièmement, j'ai des réserves sur les artistes débutants—c'est-à-dire la reconnaissance par les pairs, et ainsi de suite. À mon avis, les définitions de «pair» et de «reconnaissance» sont vagues. En tant qu'avocat, ces mots me semblent vagues. Il y a aussi la question d'établir la reconnaissance par les pairs. Si j'écris de la poésie chez moi, et que tous les deux mardis, je vais chez Tree pour lire mes poèmes—Tree, c'est une boîte locale où on lit de la poésie—et si les gens, chez Tree, savent que je vais venir lire mes poèmes tous les six mois, est-ce la reconnaissance par les pairs? Je ne le sais pas. J'ai des réserves en tant qu'avocat.

M. Crombie: J'ai soulevé cette question parce que je pensais que cette définition était plus dure que . . .

M. Drache: Je m'excuse.

M. Crombie: Je pensais que la définition de l'UNESCO était plus dure que vous ne sembliez le croire. C'est tout.

M. Drache: Je me trompe peut-être. A vrai dire, j'ai beaucoup de difficulté avec les définitions.

M. Crombie: D'accord. Vous n'avez pas fait de commentaires en ce qui concerne la définition du Conseil des arts. Avez-vous des réserves sur celle qu'ils ont proposée au Comité?

M. Drache: Je ne l'ai pas ici.

M. Crombie: Vous ne l'avez pas. D'accord. Voulez-vous parler à un autre titre? Si nous adoptions la comptabilité de caisse, qui aurait de très grands avantages pour les artistes, à quels problèmes Revenu Canada aura-t-il à faire face?

M. Drache: Quels problèmes?

M. Crombie: Oui.

M. Drache: L'individu qui a le droit d'utiliser la comptabilité de caisse peut facilement réduire son revenu à zéro pour une année donnée. Cette méthode donne la possibilité de manipuler son revenu d'une façon incroyable. Disons que je semble avoir un revenu de 50,000\$. C'est la fin de décembre, et il me faudra payer de l'impôt. Ensuite, je dépense 50,000\$ en matériel pour l'année qui vient, ou même l'année d'après. Si j'utilise la comptabilité d'exercice, je ne peux pas déduire ces dépenses. Si j'utilise la comptabilité de caisse, je peux faire une déduction immédiate. Alors, si un sculpteur décide d'acheter du marbre pour les huit années qui viennent afin de . . . Et franchement parlant, c'est une des raisons pour lesquelles les fermiers peuvent manipuler leur revenu—les agriculteurs prospères peuvent manipuler leur revenu—afin d'acheter plus de stocks vers la fin de l'année. De cette façon, il serait possible de réduire son revenu presque à zéro.

M. Crombie: Selon vous, alors, un pair . . .

M. Orlikow: N'est-ce pas comme l'impôt différé sur le revenu des sociétés?

M. Drache: Pardon?

M. Orlikow: Exactement comme l'impôt différé sur le revenu des sociétés?

[Text]

Mr. Drache: I would not say quite the same thing. If a corporation could defer as easily as a farmer could, I do not think they would need guys like me around.

Mr. Crombie: One final question then, Mr. Drache. It deals with the question of charitable organizations and political advocacy.

Mr. Drache: I am sorry?

Mr. Crombie: It deals with the question of charitable organizations and political advocacy. There has been some discussion in the committee with respect to art organizations, particularly the Canadian Conference of the Arts, which corresponds between a conference and the Minister. There was a question when they appeared before us as to whether or not there was fear afoot in the arts community, with respect to their organizations, as to whether or not their advocacy, which they considered to be part of their job, was running them afoul of the department's definition of whether or not that was appropriate. I just wondered, from your experience as a lawyer representing these groups, is that a concern?

• 1630

Mr. Drache: In a broad general sense. Let me say this: The department's view of political activity is, to my mind, so broad and at times so perverse that it frightens me. It is irrational—but it is really something that I believe should be taken up by the other committee, if, as, and when it is struck.

What has happened has been that their stand on political activity has scared the charities. I could give you a number of examples. As you know, the Department of Finance came out with a discussion paper on the taxation of charities last May. I had at least 15 phone calls from charities asking me whether, if they responded to the Department of Finance's paper on charities, they would be in breach. It may sound absurd, but Revenue has got them so uptight about political activity that . . . It went so far that in one of the press releases out of Finance a specific statement was made that they were not jeopardizing their charitable status by responding directly to the request from Finance to make representation.

I have found, all across the board, that charities have become very nervous about making representations—and not only about making representations. There is a Jewish organization meeting in Ottawa that is afraid to take a march to the Russian embassy to protest the treatment of Soviet Jews. Why? They are afraid that this might be construed as being political activity. I am not surprised that groups appearing here would have expressed some hesitation, or fear.

What I have been telling groups who appear before a committee such as this is, let us be realistic; Revenue would not have the nerve to touch you on the basis that you have made representations to a committee of Parliament of this nature. I simply look at it from a purely practical point of view. I do not think they would have the nerve to do it. But you see there is no law in this area, there has never been a single case decided in this country dealing with the political activities of charities, so everybody is left with Revenue's interpretation.

[Translation]

M. Drache: Je ne dirais pas que c'est la même chose. Si les sociétés peuvent différer leur impôt aussi facilement que les fermiers, elles n'auront pas besoin de personnes comme moi.

M. Crombie: Une dernière question, monsieur Drache. Elle porte sur la question des oeuvres de charité et de l'activité politique.

M. Drache: Pardon?

M. Crombie: Elle porte sur la question des oeuvres de charité et de l'activité politique. Nous avons eu des discussions, au Comité, sur les organisations artistiques, surtout la Conférence canadienne des arts, qui est à mi-chemin entre une conférence et un ministère. Quand elle a comparu devant nous, on se demandait si la collectivité des artistes craignait que ses activités politiques, qu'elle considère comme faisant partie de son travail, n'entrent en conflit avec la définition du ministère concernant ce qui est ou non acceptable. D'après votre expérience comme avocat et comme représentant de ces groupes, je me demande si cela vous préoccupe.

M. Drache: Dans un sens général. Disons que le point de vue du ministère sur les activités politiques est si général, et parfois si contrariant, que cela m'effraie. Ce n'est pas rationnel, c'est un sujet qui doit être étudié par l'autre comité, quand il sera établi.

Son point de vue sur les activités politiques a effrayé les oeuvres de charité. Je peux vous donner un bon nombre d'exemples. Comme vous le savez, le ministère des Finances a publié un document de travail sur l'imposition des oeuvres de charité, au mois de mai. Au moins quinze oeuvres de charité m'ont téléphoné pour me demander si, en répondant au document du ministère des Finances, elles commettraient une infraction. Cela vous paraît peut-être absurde, mais le ministère du Revenu les a tellement effrayées sur la question des activités politiques, que . . . La question est allée si loin que le ministère des Finances a émis un communiqué de presse pour dire qu'elles ne se compromettront pas en répondant au document du ministère.

Je trouve que toutes les oeuvres de charité sont très nerveuses quand il s'agit de faire des démarches—et non seulement de faire des démarches. Il y a une organisation juive, à Ottawa, qui a peur de marcher sur l'ambassade d'U.R.S.S. pour protester contre le traitement infligé aux Juifs d'U.R.S.S. Pourquoi? Ils ont peur que cela ne soit considéré comme une activité politique. Je ne suis pas surpris que les groupes qui ont comparu ici aient exprimé quelques hésitations, ou craintes.

Je conseille aux groupes qui comparaitront devant un comité tel que celui-ci d'être réalistes. Revenu Canada n'oserait pas réagir contre eux à cause de leur témoignage devant un comité parlementaire. Je prends une perspective purement pratique. Je ne pense pas qu'ils oseraient le faire. Mais il n'existe pas de législation dans ce domaine, il n'y a pas de décisions concernant les activités politiques des oeuvres de charité; alors, tout le monde doit se contenter de l'interprétation de Revenu Canada. Si le ministère essayait par exemple de biffer de sa

[Texte]

If Revenue were to attempt to deregister, say, the Canadian Conference of the Arts, the only recourse the organization would have would be to go to the Federal Court of Appeal. That is the court of first instance. It might cost them \$25,000, \$50,000 to fight a deregistration case. Where you are faced with that as your remedy, you can see why they tend to be a bit nervous about the subject, even at appearing before a parliamentary subcommittee.

Mr. Crombie: Thank you very much.

The Chairman: Never let anybody say that we let politics into this committee, Mr. Drache. We would not want to do that.

We called the Government Whip, whose advice to us was to call back in 15 minutes. We are in an impossible quandry here. I think we should go and vote—unless you have some other information about when . . . ?

Mr. Orlikow: When do we have to vote?

The Chairman: They did not know. They were pretty uneasy about giving us permission to continue.

Mr. Crombie: We could advise the Whips that we are available for the vote, and all we need are five or seven minutes. I have been over there hanging around in those lobbies for hours, sometimes.

The Chairman: All right. Let us carry on, if you are prepared . . .

Mr. Burghardt: I guess we should sort of agree amongst ourselves, Mr. Chairman. By rights we are not supposed to sit when the bells are ringing.

Mr. Crombie: Really?

The Chairman: That is our view. The Whip reminded us—it is what the government decided.

Mr. Crombie: That certainly is not our view.

• 1635

The Chairman: Yes, I know. It came as a result of some political manoeuvring earlier with bells, which I am excluded from commenting on as an impartial chairman.

Mr. Crombie: Why do we not stumble along until something happens?

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman, and I would like to thank Mr. Drache, too, for his excellent presentation, not only the brief but the verbal presentation here today.

I think most of the points have been covered in your statement this afternoon and by some of the questions already asked by Mr. Crombie.

The one area I would like to ask you about is the symphony orchestra situation.

Oh, excuse me.

The Chairman: Our witness has asked us to go and vote, Jack. I do not think we have any choice. I interrupt you in midstream deliberately.

[Traduction]

liste la Conférence canadienne des arts, le seul recours de cette dernière serait la Cour d'appel fédérale. C'est le tribunal de première instance. Il leur faudrait peut-être 25,000\$, ou 50,000\$, pour lutter contre cette décision. Étant donné cette situation, il est facile de comprendre pourquoi ces organisations sont un peu nerveuses, même devant la perspective de comparaître devant un sous-comité parlementaire.

M. Crombie: Merci beaucoup.

Le président: Que personne ne dise que nous réagissons d'une façon partisane dans ce Comité, monsieur Drache. Nous ne voulons pas le faire.

Nous avons téléphoné au whip du gouvernement, qui nous a dit de rappeler dans quinze minutes. Nous sommes dans une situation impossible. À mon avis, il faut aller voter—à moins que vous n'ayez d'autres renseignements sur l'heure . . . ?

M. Orlikow: À quelle heure faut-il voter?

Le président: Ils ne le savaient pas. Ils étaient très mal à l'aise quand nous avons demandé la permission de poursuivre.

M. Crombie: Nous pourrions dire aux whips que nous sommes disponibles; et il ne nous faut que 5 ou 7 minutes pour nous rendre voter. Je suis parfois resté des heures dans ces vestibules.

Le président: Très bien. Poursuivons, si vous êtes prêts . . .

M. Burghardt: Je pense qu'il nous faut nous mettre d'accord, monsieur le président. Nous ne sommes pas censés siéger quand les cloches sonnent.

M. Crombie: C'est vrai?

Le président: C'est notre position. Le whip nous a rappelé . . . c'est ce que le gouvernement a décidé.

M. Crombie: Ce n'est pas notre position.

Le président: Oui, je le sais. C'est le résultat des manoeuvres politiques qui ont eu lieu lors de l'affaire des cloches, et il ne m'est pas permis de faire des commentaires en tant que président impartial.

M. Crombie: Ne pourrions-nous pas poursuivre jusqu'à ce que quelque chose arrive?

M. Burghardt: Merci, monsieur le président, et j'aimerais aussi dire merci à M. Drache pour son excellent exposé, non seulement son mémoire, mais aussi sa présentation orale.

Je pense que la plupart de mes questions ont été traitées dans votre mémoire et touchées par certaines des questions soulevées par M. Crombie.

J'aimerais vous poser des questions sur les orchestres symphoniques.

Oh, pardonnez-moi.

Le président: Notre témoin nous a demandé d'aller voter, Jack. Nous n'avons pas le choix. Je vous interromps à dessein.

[Text]

Can you hang around a bit? I would bet that it is a 5 o'clock vote. That is my guess. Would you be available from now until 5.15? We can arrange for a telephone call to you immediately if we feel that is not likely so you do not wait here while we are waiting over there.

Mr. Drache: Okay, fine.

The Chairman: All right. We are under our instructions now at this point, which we cannot . . .

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, if by chance this does drag on for some time, would we have the opportunity of calling Mr. Drache back, or do you feel it is necessary?

The Chairman: It is entirely at his discretion. He has been generous enough to give us his ideas already.

Mr. Drache: The thing is I came here from another meeting which is in the Centre Block and I told them I would try to be back by about 5.30. I am perfectly prepared to wait around certainly for 45 minutes or thereabouts.

The Chairman: All right. Why do we not give you a shout from our lobby when we know what is up and we will try to give you some estimate of what it looks like. Those estimates are usually reliable within 24 hours.

Mr. Drache: Very good.

The Chairman: If 5.15 comes and we are not back, perhaps we can just automatically adjourn. How is that?

Mr. Drache: Okay. Then if at some stage of the game you want to pick this up I am here in Ottawa. I can usually come on relatively short notice.

The Chairman: I think we would like to do that. It is a very useful discussion for us putting some things into context.

Okay. Until either we return or 5.15 p.m. we are adjourned.

• 1710

The Chairman: How is your time now? Are you looking to a 5.30 meeting still?

Mr. Drache: I will manage.

The Chairman: Okay. The vote was 182 to 19. The NDP had a particular issue on which they wanted the vote registered.

Mr. Drache: With any luck my entire other meeting was down there too.

The Chairman: Okay. Mr. Crombie said he would not be back but that we could rely on the vigilance of his colleagues from his office. I presume Mr. Orlikow and Mr. Burghardt are going to come back.

• 1711

The Chairman: This might be a lot quicker than it looks. Apparently neither of these two gentlemen is coming back, but

[Translation]

Pouvez-vous attendre quelques minutes? Je pense qu'on va voter à 5 heures. C'est ma supposition. Pourriez-vous être disponible jusqu'à 17h15? Nous pourrions vous téléphoner si le vote n'a pas lieu à cette heure-là; vous n'aurez donc pas à attendre ici pendant que nous attendrons là-bas.

M. Drache: Très bien.

Le président: D'accord. Nous avons nos directives, qu'il faut respecter . . .

M. Burghardt: Monsieur le président, si nous sommes retenus, aurons-nous la possibilité de revoir M. Drache, ou pensez-vous que c'est nécessaire?

Le président: C'est à la discrétion de M. Drache. Il nous a donné de son temps déjà.

M. Drache: Le seul problème, c'est que je suis venu d'une autre réunion, à l'Edifice du centre, et j'ai dit que je serais de retour vers 17h30. Je suis prêt à attendre environ 45 minutes.

Le président: D'accord. Nous pourrions vous appeler quand nous saurons de quoi il retourne, et nous vous donnerons une évaluation de la situation. Ces prévisions valent pour 24 heures.

M. Drache: Très bien.

Le président: Si nous ne sommes pas de retour à 17h15, la séance sera levée automatiquement. Êtes-vous d'accord?

M. Drache: D'accord. Si vous voulez me revoir, je suis ici, à Ottawa. Je peux venir dans un assez bref délai.

Le président: Nous aimerions le faire. Cette discussion nous est très utile pour mettre certaines choses dans leur contexte.

D'accord. Ou bien nous serons de retour à 17h15, ou bien la séance est levée.

Le président: De quel temps disposons-nous maintenant? Est-ce que vous songez toujours à une réunion à 17h30?

M. Drache: Je vais m'arranger.

Le président: Très bien. Le résultat du vote est de 182 en faveur et 19 contre. Le Nouveau parti démocratique voulait un vote enregistré sur une question particulière.

M. Drache: Avec un peu de chance, toute mon autre réunion était également là-bas.

Le président: Bien. M. Crombie a dit qu'il ne serait pas de retour, mais que nous pouvions compter sur la vigilance des collègues de son bureau. J'imagine que M. Orlikow et M. Burghardt vont revenir.

Le président: Ce serait peut-être beaucoup plus rapide qu'il ne semble. Il semble qu'aucun de ces deux messieurs ne va

• 1713

[Texte]

we are entitled to progress. We do not have rules on quorums for hearing witnesses.

I know I have some questions. I think some of your suggestions are intriguing, and Mr. Burghardt has some questions, so we will probably finish fairly quickly because the government side stresses a degree of efficiency.

Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

We apologize, Mr. Drache, but we won the vote.

Mr. Drache: Oh, good.

Mr. Burghardt: I was going to ask you about the symphony orchestra situation and the employees. I believe you suggested that perhaps is the easiest one with which to deal, by simply classifying the musicians as self-employed. It seemed to me when we had those representing the musicians and also the symphony orchestras' appearing before us, especially from an administration standpoint, there was some difficulty with the administration in having all the employees as self-employed. In other words, they suggested they need a blanket contract to cover all the musicians, and then I guess some have individual contracts above that initial contract. Some of us were suggesting: Why could you not have individual contracts with 100 people? Could you further comment on this for us, please?

• 1715

Mr. Drache: Yes, they do have a blanket contract. This is something you might analogize to a union contract, which in my understanding, is primarily a contract which deals with working conditions and things of that nature; at least, that is how it was described to me. There is nothing to prevent the entering into individual contracts; in fact, my understanding is that that is exactly what they do. They have the umbrella contract which deals with general conditions of work and so on, which I gather is negotiated with the "union", and then they have the individual contracts.

Where the problem appears to have arisen, among others, is that there has been a distinction in assessing practices by districts in Canada. For example, I was told that in Edmonton the musicians are treated as self-employed. One symphony manager told me he took the Edmonton contract—and he happens to live in a different district—to Revenue Canada's district office there and said: If our people sign this contract, will our people be classified as self-employed? The answer was no, and he said: This is the identical contract to what you have in Edmonton and Edmonton said yes.

But you see, as part of the decentralization of Revenue Canada, they leave these issues to be dealt with at the district level, and you therefore have the possibility of two divergent views of exactly the same fact situation. It is like having two courts of equivalent jurisdiction. One is not forced to follow

[Traduction]

revenir, mais nous pouvons continuer. Il n'y a aucun règlement concernant les quorums pour entendre les témoins.

Je sais que j'ai des questions à vous poser. Certaines de vos suggestions m'intriguent, et M. Burghardt voulait également vous poser des questions; par conséquent, nous allons terminer probablement rapidement, car, du côté du gouvernement, on veut obtenir une certaine efficacité.

Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Je vous remercie, monsieur le président.

Nous nous excusons, monsieur Drache, mais nous avons gagné le vote.

M. Drache: Oh, bien.

M. Burghardt: Je voulais vous parler de la situation de l'orchestre symphonique et de ses employés. Vous avez semblé suggérer qu'il serait peut-être plus facile de classer simplement les musiciens comme étant employés à leur propre compte. J'ai l'impression, après avoir entendu les représentants des musiciens et également des orchestres symphoniques qui ont comparu devant nous, que surtout du point de vue administratif, il serait assez difficile de les traiter comme des employés à leur propre compte. Autrement dit, ils ont dit avoir besoin de contrat global qui s'appliquera à tous les musiciens, et j'imagine que certains ont des contrats individuels en plus de ce contrat initial. Certains parmi nous ont proposé ce qui suit: Pourquoi ne pas avoir des contrats individuels pour ces 100 personnes? Pouvez-vous nous dire ce que vous en pensez, s'il vous plaît?

M. Drache: Oui, ils ont présentement un contrat général. On pourrait le comparer, à mon avis, à un contrat syndical, car je crois comprendre qu'il s'agit surtout d'un contrat qui traite des modalités de travail et de choses du genre; du moins c'est comme cela qu'on me l'a décrit. Cela n'empêche pas les contrats individuels; de fait, je crois comprendre que c'est exactement ce qui se fait. Ils ont un contrat de base qui comprend les modalités de travail générales, par exemple, qui a été négocié j'imagine, avec le «syndicat», et ils ont aussi des contrats individuels.

Un des problèmes qui se pose, c'est que l'évaluation est différente selon le district fiscal. On m'a dit par exemple qu'à Edmonton les musiciens sont traités comme des employés travaillant à leur propre compte. Un directeur d'orchestre symphonique m'a dit qu'il a présenté le contrat d'Edmonton au bureau de Revenu Canada de son district en disant: Si nos gens signent ce contrat, sont-ils classés comme étant des employés travaillant à leur propre compte? La réponse a été non. Il a remarqué que ce contrat est identique à celui d'Edmonton où l'évaluation est tout à fait différente.

Cependant, et cela fait partie de la décentralisation de Revenu Canada, on laisse au bureau de district le soin de traiter de ces questions, et on fait donc éventuellement face à deux opinions différentes pour exactement la même situation. C'est un peu comme si l'on avait affaire à deux tribunaux qui auraient une compétence équivalente. L'un n'est pas obligé de

[Text]

the other. To this point, the head office has not stepped in to try to settle it, if you will, to rationalize the situation.

So you have a situation which is quite frustrating for this particular symphony manager. He has a contract which has, in one sense, been approved by Revenue Canada, and when he goes to his own Revenue people, they say no. I was talking to him—we did not have a solicitor-client relationship—about the fact that it should not be beyond the wit of man to draft up a contract so that, no matter what Revenue does, they will not be able to attack it. But there is another aspect which comes in, which is a very interesting thing. Maybe you have heard about it.

Section 227(1) of the Income Tax Act attaches personal liability to directors of a company if the company fails to remit the appropriate withholding taxes. The basic purpose of the rule is to ensure that companies were not financing their operations out of withholding taxes. Okay, you then move to the symphony situation. I come along and say to this particular symphony orchestra: Here is a contract; I think this contract makes your employees independent contractors, self-employed. One of the implications of that, of course, is that the orchestra will then cease withholding any income tax; they will cease collecting UI; they will cease collecting CPP. If I am wrong, if Revenue comes along and says they do not care, that they are still employees, there has been no withholding of these amounts, and your typical symphony orchestra does not have any excess money.

So Revenue comes along and says: You owe us six months' worth of withholding tax for 100 musicians. They do not have any money to pay it; they may not be able to collect it back from the musicians. Then because of Section 227(1), the directors of the orchestra... who are all volunteers, by the way—have personal liability for all that withholding tax.

• 1720

Given that situation, what you have found—and I have found this in a number of voluntary and quasi-voluntary areas—is that the directors of these organizations now tend to be very leery of anything which has not been given the written imprimatur of Revenue Canada, because of this possibility. This was never anticipated, of course, when 227(1) was brought in in 1981. But there has been this fallout.

I do not know whether I am answering directly to your question. The fact of the matter is that what you really need, in my view, is not to fly on a hope and a prayer that your particular document is okay, but rather Parliament should simply designate the group in some particular way so you do not have to worry about the document any more. That is really the simplest and most efficient way of getting to it.

Mr. Burghardt: Of course, that is your suggestion covering the entire aspect: make a special category. You feel they would all be looked after, then.

[Translation]

suivre l'autre. Jusqu'à maintenant, l'administration centrale n'a pas tenté de régler la question.

La situation du directeur de l'orchestre symphonique est tout à fait frustrante. Il est en possession d'un contrat qui, dans un certain sens, a été approuvé par Revenu Canada, mais pas dans son district. Je lui ai dit qu'on devrait pouvoir rédiger un contrat que Revenu Canada accepterait. Il y a un autre aspect à la question qui est très intéressant. Vous en avez peut-être déjà entendu parler.

L'article 227(1) de la Loi de l'impôt sur le revenu rend les directeurs d'une société personnellement responsables des impôts retenus. Fondamentalement, le but de ce règlement est d'assurer que les sociétés ne financent pas leurs activités à même les impôts retenus. J'ai dit au directeur de l'orchestre symphonique: ce contrat fait de vos employés des entrepreneurs indépendants, des gens qui travaillent à leur propre compte. Un des effets de cette situation évidemment c'est que l'orchestre cessera de retenir les impôts des musiciens à la source de même que les cotisations à l'assurance-chômage et au régime de pension. Si j'ai tort et si Revenu Canada vient dire ensuite, que ces gens sont toujours des employés, il n'y aura pas eu de retenue à la source, et l'orchestre symphonique n'aura pas d'argent excédentaire.

Ainsi Revenu Canada peut exiger: six mois d'impôt retenu pour 100 musiciens. L'orchestre n'a pas d'argent pour payer, et n'est peut-être pas en mesure de percevoir ces montants des musiciens. Pourtant, aux termes de l'article 227(1), les directeurs de l'orchestre—ce sont tous des bénévoles, je le souligne en passant—sont personnellement responsables de toutes les retenues d'impôt.

A cause de cette situation, on s'est rendu compte—je m'en suis rendu compte moi-même dans un certain nombre de cas où il y a des bénévoles et des quasi-bénévoles—que les directeurs de ces organisations voient d'un oeil un peu craintif tout ce qui n'a pas reçu l'approbation écrite de Revenu Canada, justement à cause de cette possibilité. On n'avait jamais prévu cette situation évidemment lorsque l'article 227(1) a été présenté en 1981. Cependant, ce sont là les répercussions.

Je ne sais pas si je réponds vraiment à votre question, le fait est que ce dont nous avons réellement besoin, à mon avis, ce n'est pas simplement de prier et d'espérer l'approbation de Revenu Canada, mais plutôt que le Parlement désigne simplement un groupe qui s'occupera d'une certaine façon de la chose afin qu'on n'ait pas à s'en inquiéter par la suite. C'est la façon la plus simple et la plus efficace d'y arriver.

M. Burghardt: Votre suggestion est donc de prévoir une catégorie spéciale. Vous pensez que de cette façon on pourra s'occuper de tout.

[Texte]

Mr. Drache: But as I say, with symphony orchestras I think it is something which could be moved on relatively quickly and even independently. In the provisions of the Act dealing with employment you do have a fair number of exceptions to the general rule of non-deductibility. For instance, a teacher who is required by law to pay for a substitute teacher can get a deduction for paying the substitute. There is a specific provision in the Act to cope with that particular thing. An employee who is required to buy equipment which is consumed in the course of his job can deduct that. So it is not that there is no precedent for backing off from the general rule. It is just a matter of identifying the group to whom you want to give the benefit and identifying the quantum of the benefit you want to give them.

A possibility would be to do something quite differently; say yes, we will keep the general rule for employees; we will continue to treat them as employees; they will still have CPP, UI, and so on; but we will give them a special deduction for renting practice facilities, which is, I gather, a major problem, especially with the louder instruments, repairs and so on for instruments. In other words, do not make them independent contractors; let them remain in their, quote, legal status of employees; but give these particular employees a range of special deductions, as has been done for other employees, ranging from clergymen to teachers.

That is an alternative; and maybe from a policy point of view that would be more attractive for government, in that it would limit the scope of the deductions to those you really want to get at. If you say he is an independent contractor, then maybe you are going to find that he is writing off entertainment expenses, advertising expenses—things which might not really be appropriate but as an independent contractor he probably has a right to do. If you say no, we do not want a guy who is playing second fiddle in the Vancouver Symphony writing off entertainment expenses for some so-called business associate who happens to be in town, we do not think that is appropriate. If that were to be a concern, then you could say, okay, stay an employee, get UI, get CPP, but we will give you a special range of deductions; specific deductions.

Mr. Burghardt: I have a question about the reasonable expectation of profit. We have discussed this at some length—profit versus reasonable expectation of revenue. I take it from what you have said this afternoon that you would prefer to stay with the reasonable expectation of profit.

Mr. Drache: As a general proposition, yes. Basically, in tax terms, revenue is a meaningless number. If you have a bunch of money in but you have more money going out—you could have a store, for instance, which has revenue of several hundred thousand dollars, which on the face of it looks very impressive, but if the costs involved are \$200,000 more than that revenue, where does it take you?

[Traduction]

M. Drache: Je le répète, pour les orchestres symphoniques, on pourrait procéder de façon relativement rapide et même de façon indépendante. Les dispositions de la loi qui traitent de l'emploi prévoient un certain nombre d'exceptions raisonnables à la règle des déductions. Ainsi, par exemple, si la loi prévoit qu'un enseignant doit payer un remplaçant, cet enseignant peut obtenir une déduction à cet effet. La loi comporte une disposition bien précise pour ce genre de situations. Un employé qui doit acheter de l'équipement dont il a besoin pour son travail peut en déduire le coût. Ce n'est donc pas parce qu'il n'y a pas de précédents pour se dérober à un règlement général. C'est plutôt qu'il faut identifier le groupe qui peut bénéficier d'un avantage et stipuler l'ordre de grandeur de la déduction.

Il serait possible d'agir de façon tout à fait différente, de dire oui, nous allons conserver la règle générale pour les employés, nous allons continuer à les traiter comme employés, ils auront toujours le Régime de pensions du Canada, leur assurance-chômage et autres; cependant, nous allons leur accorder une déduction spéciale pour l'allocation d'un local, ce qui représente un problème important, surtout pour les instruments au son percutant, les réparations, etc. On pourrait donc dire: «n'en faites pas des entrepreneurs indépendants, laissez-leur conserver leur «statut légal d'employés» avec cependant une gamme de déductions spéciales, comme ça été fait pour d'autres employés, hommes d'église et enseignants».

C'est une solution de rechange, et peut-être que du point de vue politique cela conviendrait au gouvernement, dans ce sens que cela limiterait les déductions à ceux à qui elles s'adressent vraiment. Si vous déclarez que la personne est un entrepreneur indépendant, vous allez vous rendre compte qu'elle déduira peut-être ses dépenses de spectacle, de publicité—choses qui ne seraient peut-être pas vraiment appropriées, mais en tant qu'entrepreneur indépendant elle aurait probablement le droit de le faire. Si vous dites non, nous ne voulons pas que ce musicien, que le deuxième violon de l'Orchestre symphonique de Vancouver déduise les dépenses de spectacle pour un prétendu partenaire de passage, ce n'est pas juste à notre avis. Si cela vous inquiète, on pourrait dire: Très bien, demeurez un employé, bénéficiez de l'assurance-chômage, du Régime de pensions du Canada, mais nous allons vous accorder une gamme de déductions spéciales bien précises.

M. Burghardt: Je voudrais vous poser une question au sujet de l'espoir raisonnable de profit. Nous en avons discuté assez longuement—des profits par opposition à l'espoir raisonnable de recettes. D'après ce que vous avez dit cet après-midi, je crois comprendre que vous préférez conserver l'espoir raisonnable de profit.

M. Drache: Comme proposition générale, oui. Sur le plan fiscal, les recettes représentent fondamentalement un chiffre qui n'a pas de signification. Si on a beaucoup d'argent qui entre mais encore plus qui sort—on peut avoir un magasin par exemple dont les recettes sont de plusieurs centaines de milliers de dollars, à première vue cela semble impressionnant, mais si les coûts engagés sont de 200,000\$ de plus que les recettes, où en est-on?

[Text]

• 1725

I am not sure that "revenue" really appeals to me as a test. Indeed, as I think about it, I tend to be coming to the conclusion that you recognize that a "reasonable expectation of profit" is basically being used in lieu of a definition. That is the test which determines whether you are carrying on business as opposed to doing something else. If you had a definition of professional artist, whatever you want, which was the applicable definition for income tax purposes, then you would never need the other test. You would just say that a professional artist or an artist who is carrying on business is somebody who meets these tests; therefore they get to write off these expenses and that is the end of it. Then you would never have to look at "reasonable expectation of profit" again.

Mr. Burghardt: All right. Now, if I might use you as an example here, again based on what you said this afternoon. You are a lawyer but you are also a writer. I think you suggested, in answer to a question raised by Mr. Crombie, that in this matter of a definition of an artist, you probably might not qualify; yet you earn a good deal of your revenue through writing, so perhaps you should qualify. I wonder whether the university teachers who appeared before us, fall into the same category; their main source of revenue is from teaching, and yet because they have to write certain papers—they have certain expenses regarding their research or writing—they seem to feel they should be judged on the reasonable expectation of "revenue" rather than "profit". From the profit standpoint, first of all, they do not know whether they are going to make anything on it, and usually they do not. It is a matter of their employment contract, that type of thing. I think they were looking more at reasonable expectation of "revenue"—whatever the total revenue was—to write off all these expenses. Would that apply to you as well? You are a lawyer; you are a writer. May I ask you, how do you look after your expenses from writing?

Mr. Drache: First of all, I have never, from day one, had a loss of my writing activities.

Mr. Burghardt: You are one of the fortunate ones then.

Mr. Drache: But I did spend four years as a professor and I did do a fair amount of writing, and I am just shy of flabbergasted if they put forward reasonable expectation of "revenue" as a test, because my experience has been that there is no revenue at all. It may well be so when they are writing a book or a textbook; that is one thing, but my experience has been that the vast majority of writing which goes on at the universities is of a scholarly nature which would be published in journals and so on, and they do not get one penny out of it.

Mr. Burghardt: But they do incur expenses regarding that...

Mr. Drache: They do incur expenses.

Mr. Burghardt:—particular writing. They seem to have a question whether Revenue Canada would accept that; in some

[Translation]

Je ne suis pas certain que «les recettes» me plaisent tellement comme critère. En réalité, plus j'y pense, plus j'en viens à la conclusion qu'un «espoir raisonnable de profit» est utilisé fondamentalement en guise de définition. C'est ce qui distingue le commerce des autres activités. S'il existait une définition de l'artiste professionnel, applicable aux fins de l'impôt, on n'aurait jamais besoin d'autre critère. On pourrait dire simplement qu'un artiste professionnel ou un artiste qui est en affaires est une personne qui satisfait à ces critères; par conséquent, ces personnes peuvent déduire leurs dépenses, c'est tout. On n'aurait pas besoin de tenir compte de critères comme l'«espoir raisonnable de profit», par exemple.

M. Burghardt: Très bien. Permettez-moi de me servir de vous comme exemple, en me fondant de nouveau sur ce que vous avez dit cet après-midi. Vous êtes un avocat, mais vous êtes également un écrivain. En réponse à une question soulevée par M. Crombie, vous avez dit, je crois, au sujet de la définition d'un artiste, que probablement vous ne seriez pas admissible aux déductions; pourtant vous gagnez une bonne partie de votre revenu en écrivant, par conséquent vous devriez l'être. Je me demande si les professeurs d'universités qui ont comparu devant nous se trouvent dans cette même catégorie; leur principale source de revenu provient de l'enseignement, cependant, lorsqu'ils doivent rédiger certaines communications—ils doivent certaines dépenses au sujet de leur recherche ou de leur écrit—ils ont l'impression qu'ils devraient être jugés sur l'espoir raisonnable de «revenu» plutôt que de «profit». Premièrement, du point de vue profit, ils ne savent pas du tout s'ils en auront, et habituellement ce n'est pas le cas. Ça fait partie, par exemple, de leur contrat d'emploi. Ils verraient plutôt un espoir raisonnable de «revenu»—quel que soit leur revenu global—pour déduire toutes leurs dépenses. Est-ce que cela s'appliquerait à vous également? Vous êtes un avocat, vous êtes un écrivain. Puis-je vous poser la question, que faites-vous pour vos dépenses concernant votre métier d'écrivain?

M. Drache: Premièrement, je n'ai jamais cessé d'écrire.

M. Burghardt: Vous êtes un parmi ceux qui ont eu de la chance.

M. Drache: J'ai cependant enseigné pendant quatre ans comme professeur tout en écrivant pas mal de choses, et je serais presque sidéré si on établissait l'«espoir raisonnable de «revenu»» comme critère, car d'après mon expérience, il n'y a pas eu de revenu du tout. C'est peut-être le cas lorsqu'on écrit des livres ou des manuels, c'est un aspect de la question, mais d'après mon expérience la grande majorité des publications qui se font dans les universités sont de nature universitaire: elles sont publiées dans les journaux et autres publications, et leurs auteurs ne reçoivent pas un cent.

M. Burghardt: Ils engagent cependant des dépenses concernant...

M. Drache: Ils engagent des dépenses.

M. Burghardt: ... pour ces publications. Ils semblent se poser des questions à savoir si Revenu Canada acceptera ces

[Texte]

cases, apparently they have not, according to some of the testimony.

Mr. Drache: I would think that in most cases, unless they have had a research grant which ties into the writing, Revenue would not accept the expenses. They are employees. They incur expenses; they have no revenue; they have no income from that particular source, and the key thing, of course, is that whatever expenses are incurred, are not incurred to gain or produce income from business, which is the test which is involved, and they would be the first to admit that they are not writing to generate income from business as writers; they are writing to meet the academic and peer group pressures which requires them to write in order to retain their jobs, which is income from employment. There is a technical problem there which, I think, goes far beyond the question of just the arts and writers in general. It applies equally to a mathematician or anybody else who produces an article.

• 1730

In fact, it seems to me that the harder case of the professor in the art school who both in practical terms and probably in terms of employment is required to function as an artist—and I assume that as an artist he has all the same hopes, expectations, that every other artist has, notwithstanding the fact that he is teaching... The question here is that he does have a job; he is doing it in part because the job requires it, either written or unwritten; and at the same time he is an artist, and artists just have to create—it is in their nature. He may very well make a profit, or he may not make a profit, just like any other artist, whether he is or is not within the university. It seems to me that is where you run into much more difficult questions basically. Is this guy doing it as a business with an expectation of profit and so on, or is he doing it simply because it is expected of him as a teacher, or is it a mixture of both? I suppose the answer might be that if he did not have the job at the university he would be doing it anyway; therefore treat him as though he were an individual. But I think that is true of most professors: they are inclined to write; they have ideas so they write or produce.

To be perfectly honest, I think those are some of the hardest questions you are going to have to come up with, the university professors and whether you are going to give them special treatment and whether you are going to give special treatment to those university professors who are simply operating in the fine arts department or maybe in the English department as opposed to the university professor who is in the law school and produces stuff. That is where you get into some very difficult questions.

Mr. Burghardt: One final question, Mr. Chairman, if I may.

I guess another avenue we have been trying to reach is to see what we can do now or what recommendations we can make that will alleviate some of these problems through interpretation rather than through legislation, because, as you well

[Traduction]

dépenses; dans certains cas, il ne l'a pas fait apparemment, si j'en crois les témoignages entendus.

M. Drache: Je dirais que dans la plupart des cas, à moins que les auteurs aient obtenu une subvention de recherche associée à leur publication, Revenu Canada n'accepterait pas les dépenses. Les auteurs sont des employés. Ils ont des dépenses, ils ne reçoivent pas de revenu, ils n'en ont pas de cette source bien particulière, et ce qui est important évidemment, c'est quelles que soient les dépenses engagées, elles ne sont pas engagées pour gagner ou produire un revenu du travail. Voilà le critère qui est invoqué, et les auteurs seront les premiers à admettre qu'ils n'écrivent pas pour obtenir un revenu de ce genre d'activité. Ils écrivent pour répondre aux pressions du domaine universitaire et de leurs confrères. On exige d'eux qu'ils écrivent pour conserver leur emploi, il s'agit autrement dit de leur revenu d'emploi. Un problème technique se pose, bien au-delà de la question des arts et des écrivains en général. Il s'applique également aux mathématiciens ou à toute personne qui écrit un article.

De fait, le cas le plus complexe est peut-être celui du professeur dans une école d'art qui sur le plan pratique et probablement sur le plan emploi doit fonctionner comme artiste—et j'imagine qu'en tant qu'artiste il a les mêmes espoirs, les mêmes attentes que tout autre artiste, en dépit du fait qu'il enseigne... Il n'en demeure pas moins qu'il a un emploi, qu'il exerce sa profession parce que son travail l'exige, c'est écrit ou non, mais en même temps il est un artiste, et les artistes doivent créer—c'est dans leur nature. Il peut très bien faire un profit, ou peut-être pas, comme tout autre artiste, qu'il soit ou non à l'université. C'est à mon avis le secteur où on peut faire face à des questions très difficiles. Est-ce que ce bonhomme s'adonne à son art comme travail avec un espoir de profit, par exemple, ou s'il le fait simplement parce qu'on s'attend à ce qu'il le fasse comme enseignant, ou les deux? J'imagine qu'on pourrait répondre que s'il n'avait pas d'emploi à l'université, il le ferait de toute façon, par conséquent, traitons-le comme s'il était un particulier. C'est la même chose à mon avis pour la plupart des professeurs: ils sont portés à écrire, ils ont des idées, par conséquent ils écrivent ou ils produisent.

Pour être tout à fait honnête, ce sont là, à mon avis, les questions les plus difficiles qu'il faudrait examiner; s'il faut ou non accorder un traitement spécial aux professeurs d'universités qui travaillent seulement dans le département des beaux-arts ou dans le département d'anglais, par opposition aux professeurs à l'école de droit et qui produisent certaines choses. Voilà, à mon avis, des questions fort complexes.

M. Burghardt: Je voudrais poser une dernière question, monsieur le président, si vous me le permettez.

Nous avons voulu explorer un autre domaine afin de savoir ce que nous pouvons faire maintenant, quelles recommandations nous pouvons présenter pour alléger certains de ces problèmes par l'interprétation plutôt que par la législation, car,

[Text]

know, legislation takes a long time. Can you give us any advice as to some of the areas you see where we might be able to convince Revenue Canada of a change of interpretation? Could you make some suggestions?

Mr. Drache: Certainly I would like to see them come out with a specific statement, whether it is a bulletin, a circular or a ministerial announcement, of what their inventory policy is. Obviously, I would be hopeful that it would be a benign inventory policy. That is number one.

With regard to the question of symphony orchestras, I think they could administratively announce that as far as they are concerned they will accept that any member of a recognized symphony in this country who indicates that he wants to have self-employed status would be recognized as self-employed. It is kind of broad, but if they could do that it would simply take care of that problem for the time being.

Beyond that it seems to me the things you really need are all based on statute. There are some of the things I mentioned; for instance, the question of fair market value on the gifting and so on and so forth. There has been a little movement there, but these are not the fundamental issues you are looking at.

The other thing is that they could publish, even so long as you have the reasonable expectation of profit test, much clearer guidelines and much more generous guidelines, and they should circulate these more widely.

For example, a person came to see me who had a very substantial loss in 1978, a less substantial loss in 1979 and a profit in 1980. She was reassessed as having no reasonable expectation of profit in 1978 and 1979 notwithstanding the fact that in 1980 she actually did make a profit. I remember having a chat about a number of things, and this thing came up when chatting with John Robertson, who will be one of your witnesses, and John Robertson said they had a very clear assessing policy, that if a person, before they start assessing, has gone into a profit position, they will not apply the concept of no reasonable expectation of profit. So he says that is a very clear assessing policy. I said, but here is a case where there were two loss years followed by a win year, and they said no reasonable expectation of profit. Then he said the assessor made a mistake, that that does not represent Revenue Canada's policy, which is all very well, except that the time had expired for an appeal.

• 1735

So it means that at least in that case the assessor did not know what Revenue Canada's policy is. But the other thing is that you can recognize that there is a difference after all between law, if you will, once you get before a judge and argue the particular facts. But there is nothing to stop Revenue Canada from administratively saying to its assessors: We are going to give writers, say, somebody who is a writer, or a painter, or whatever, five years, just as an administrative matter. We have all sorts of guidelines as to tests, taking in or out, and so on. Step number one, they get five years. I know some would like a 10-year period, a 15-year period, but if you

[Translation]

comme vous le savez, la législation prend beaucoup de temps. Pouvez-vous nous conseiller quant au secteur qui, à votre avis, nous permettra de convaincre Revenu Canada de modifier son interprétation? Pouvez-vous nous faire des suggestions?

M. Drache: J'aimerais certainement que Revenu Canada fasse une déclaration précise, que ce soit par la voie d'un bulletin, d'une lettre circulaire ou d'une annonce ministérielle concernant sa politique en matière d'inventaire. J'espère évidemment que le ministère ne sera pas dur avec les artistes. C'est le premier point.

Pour ce qui est des orchestres symphoniques, le ministère pourrait annoncer sur le plan administratif qu'en autant qu'il est concerné il acceptera tout membre d'un orchestre symphonique reconnu au pays qui désire obtenir le statut d'employé travaillant à son propre compte. C'est un peu vaste, mais si le ministère pouvait le faire, le problème serait réglé pour le moment.

De plus, il me semble que les choses dont vous avez vraiment besoin se fondent toutes sur la loi. J'en ai mentionné certaines, par exemple, les questions d'une valeur de marché équitable pour le talent entre autres. On a fait un peu de travail dans ce sens, sans étudier cependant les questions fondamentales.

L'autre question c'est que le ministère publie et dissémine, en attendant, des directives beaucoup plus précises et beaucoup plus généreuses.

Ainsi, par exemple, une personne est venue nous voir, elle avait subi une perte très importante en 1978, une perte un peu moins importante en 1979 et elle avait réalisé un profit en 1980. Elle a été réévaluée comme n'ayant pas d'espoir de profit en 1978 et 1979, en dépit du fait qu'en 1980 elle a vraiment fait un profit. Je me souviens d'avoir un peu parlé, entre autres, avec John Robertson qui sera un de vos témoins. Il m'a dit qu'au ministère on avait une politique d'évaluation très claire, et que si une personne avant de commencer l'évaluation, était dans une situation de profit, le ministère n'appliquerait pas le concept d'«aucun espoir de profit raisonnable». Il m'a dit qu'il s'agissait d'une politique d'évaluation très claire. Je lui ai répondu, voici un exemple où la personne a subi des pertes pendant des années, mais elle a fait des profits l'année suivante, le ministère lui a dit qu'il n'y avait pas d'espoir raisonnable de profit. Il m'a répondu que l'évaluateur avait fait erreur, que ce n'est pas la politique de Revenu Canada. Tout cela est très bien, sauf que la période d'appel s'est écoulée.

Cela signifie donc, du moins dans le cas de l'évaluateur, qu'il ne connaissait pas la politique de Revenu Canada. Par ailleurs, il faut reconnaître qu'il y a une différence dans la loi, si vous voulez, une fois qu'on se présente devant le juge et qu'on discute des faits réels. Cependant, rien ne peut empêcher Revenu Canada de dire à ses évaluateurs sur le plan administratif: Nous allons donner aux écrivains, aux peintres ou à d'autres personnes, cinq années, simplement sur le plan administratif. Je sais que certains voudraient dix ans, 15 ans, mais si on parle du court terme, il faudrait dire aux évaluateurs: À moins que ces personnes aient connu des pertes

[Texte]

are talking about the short run, to say to the assessors: Until they have five years of losses, we are not going to touch them. It is purely an internal Revenue Canada assessing practice. You do not have to change the statute; you do not have to put in a regulation; you do not have to do anything. And they could do it. They have total power to do that if they want.

I guess this is one of the points I come back to with regard to dealing with Revenue. I am forever hearing them say: We have to follow the law; we have no discretion. That is nonsense. Revenue assessors have an incredible amount of discretion. Nobody ever forces them to do anything. That is in the sense that they are never forced to make an assessment against a person. Never. I mean, have you ever heard of a case where a taxpayer came and brought a charge against a Revenue Canada official because he did not assess somebody for something? It is absurd. So the idea that they are forced to do something is a cop-out. They are never forced to do it. They adopt policies and then they apply policies. Just tell them to adopt a different policy and they could do it. Just like the inventory thing. No law. They apparently decided to do it, and then they decided not to do it. They were going to deal with Onley's travel expenses one way; then the Minister decides, you are not going to deal with it that way. Fine. There is no law. He did not make law in the first place; he did not change law in the second place. He simply indicated how he felt the assessment practice should go. No law.

There has been a lot of talk. I have heard about a moratorium on assessing in these things. I would not personally put it so much in terms of a moratorium. I would simply say: Hey, this is a very touchy issue; everybody is looking at it now. Why do we not just put in some much more generous guidelines for the time being? Maybe it will take Parliament a year; maybe it will take Parliament two years; maybe it will take Parliament three years; maybe Parliament ultimately will decide not to do anything, but for the time being let us give them all five years to show they can go in a profit position, or seven years. The end of the game. It is as simple as that.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Drache. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Orlikow: Could I just follow up on that? Until a few years ago, Revenue Canada permitted artists and musicians and writers to deduct certain types of expenses from their gross income when calculating their income tax payments, and then a few years ago—three years ago or four years ago—as far as I can find out, there was no change in the Income Tax Act, but Revenue Canada reinterpreted the Act so that previously allowed expenses could no longer be claimed. Not only did they make that reinterpretation, but they then made it retroactive. So people have really been hit pretty hard. So I would ask you just to amplify on what you said a few moments ago. There is nothing in the law, as far as I can tell, to prevent the department or the Minister, at least until this committee makes recommendations which may deal with this question, from simply saying that either they are not going to do any

[Traduction]

pendant cinq ans, nous n'allons pas les toucher. Il s'agit purement et simplement d'une pratique d'évaluation interne de Revenu Canada. On n'a pas à modifier la loi, on n'a pas à prévoir de règlement, il ne faut rien faire. Les évaluateurs peuvent agir de la sorte. Ils ont l'autorité pour le faire s'ils le veulent.

C'est une des questions auxquelles je reviens au sujet de Revenu Canada. Je les entends toujours dire: Nous devons nous conformer à la loi, nous ne pouvons exercer aucune discrétion. C'est ridicule. Les évaluateurs de Revenu Canada ont beaucoup de pouvoirs. Personne ne les force à faire quoi que ce soit. Autrement dit, on ne les force jamais à évaluer une personne. Jamais. Avez-vous jamais entendu parler d'un contribuable qui aurait porté une accusation contre un haut fonctionnaire de Revenu Canada, parce qu'il n'a pas évalué quelqu'un pour une raison quelconque? C'est absurde. Par conséquent, l'idée qu'il soit forcé de faire quelque chose est pour eux une façon de s'en sortir. On ne les force jamais. Ils adoptent des politiques et ils les appliquent. Dites-leur d'adopter une politique différente, et ils vont le faire. C'est comme pour l'inventaire. Il n'y a pas de loi. Ils ont apparemment décidé de le faire, et ensuite décidé de ne pas le faire. Ils allaient traiter les dépenses de déplacement de Onley d'une façon, ensuite le ministre a décidé qu'il ne fallait pas procéder de cette façon. Cela a été très bien. Il n'y a pas de loi. En premier lieu il n'a pas de loi, et en deuxième lieu, il n'a pas modifié de loi. Il a simplement dit comment à son avis l'évaluation devait se faire. Pas de loi.

On a beaucoup discuté. J'ai entendu parler d'un moratoire sur l'évaluation dans ces cas-là. Personnellement, je ne parlerais pas de moratoire. Je dirais simplement: Ecoutez, voilà une question très délicate, tout le monde a l'intention de l'examiner. Pourquoi ne pas prévoir des directives beaucoup plus généreuses pour le moment? Il faudrait peut-être un an au Parlement, peut-être deux ans, peut-être trois ans. Il se peut que le Parlement décide finalement de ne rien faire, mais pour le moment donnons-leur cinq ans pour montrer qu'ils doivent faire un profit, ou même sept ans. C'est la fin du jeu. C'est aussi simple que cela.

M. Burghardt: Merci, monsieur Drache. Je vous remercie, monsieur le président.

M. Orlikow: Puis-je poursuivre dans la même veine? Jusqu'à il y a quelques années, Revenu Canada permettait aux artistes et aux musiciens et aussi aux écrivains de déduire certains genres de dépenses de leur revenu brut lorsqu'ils calculaient leurs versements d'impôts. Puis, il y a quelques années—trois ou quatre ans—je crois savoir qu'il n'y a pas eu de changement à la loi de l'impôt sur le revenu, mais Revenu Canada interprétait la loi de façon à ce que les dépenses admises précédemment ne pouvaient plus être réclamées. Non seulement Revenu Canada a-t-il donné cette interprétation, mais l'application est rétroactive. Par conséquent, il y a des gens qui ont été touchés très durement. Je voudrais vous demander d'apporter des précisions à ce que vous venez de nous dire. D'après moi, en attendant les recommandations du Comité, les dispositions de la loi n'interdisent absolument pas que le ministère ou le

[Text]

reassessments or that they are going back to the old interpretation of the laws.

• 1740

Mr. Drache: Exactly. It is purely an administrative decision. As a lawyer, I guess one of the things that irritates me is the idea . . . I see the Minister of National Revenue, in particular, in the House all the time saying: I have to do it because that is the law. The fact of the matter is, when you get into the question of assessing, you are not talking about the law; you are making judgments, and the judgments can always be tempered by your own tests. I think this area of reasonable expectation of profit is a perfect example. I can assure you they have tucked away some guidelines. They have never been published, but I assure you they are there. We do not know what those guidelines are, and you do not know what those guidelines are, but obviously those guidelines are not working properly now. But the guidelines can be changed arbitrarily. Just as they were created in the first place, they can be changed.

Mr. Orlikow: The assistant deputy minister was quoted on one occasion as saying that, when somebody appealed a decision and it went wherever it went and the opinion of the department was not upheld—in other words, the person who was making the appeal was upheld in their appeal—the department did not feel this was a precedent or an example of how similar cases should be dealt with. In other words, each person would have to fight his own case. I am not a lawyer, but it is my impression that in most cases in the law . . . For example, in unemployment insurance cases, when the appeal is made or if it goes right to the top, to the referee, when a decision is made it is then accepted that that is the way similar cases will be dealt with. Am I correct in that?

Mr. Drache: That is usually the case, but you have to draw a distinction. Let us take late December, when the Tax Court of Canada came down with a decision regarding the taxability of cash bonuses on Canada Savings Bonds issued between 1977 and 1980. That was a decision on a particular dead instrument, which was held by hundreds of thousands of people in this country. They take a look at the instrument; they take a look at the statute, and they say it is taxable in a certain way. Revenue chose to accept that particular ruling, because everybody who held a Canada Savings Bond held the same piece of paper, and the provisions of the Act were the same for everybody. Therefore, once they decided not to appeal that decision, they applied it throughout.

But your problem is that, when you get to reasonable expectation of profit, every case is unique. It is unique on the facts: What kind of training the person had, what kind of experience; whether or not the person had group shows or one-man shows; whether the stuff sold at the show or did not sell, and on and on and on. So Revenue Canada simply takes the position that every one of these cases is a pure factual case, not

[Translation]

ministre décrète qu'il n'y aura pas de nouvelle cotisation et que l'on va s'en tenir à l'ancienne interprétation de la loi.

M. Drache: Tout à fait. C'est une décision purement administrative. En qualité d'avocat, je trouve tout à fait irritant . . . Le ministre du Revenu national dit à la Chambre: je suis forcé d'agir ainsi à cause de la loi. Le fait est qu'en matière de cotisation, la loi n'a rien à voir. Il s'agit de jugement et les jugements peuvent toujours être portés suivant des critères que l'on établit. Toute la question d'une juste perspective de bénéfices en est une bonne illustration. Je puis vous assurer qu'il y a certaines directives que l'on n'a jamais publiées mais qui n'en existent pas moins. Je ne les connais pas, et vous non plus, mais de toute évidence ces directives ne valent rien actuellement. Toutefois les directives peuvent être modifiées de façon arbitraire tout comme elles ont été établies au départ.

M. Orlikow: On a rapporté certains propos du sous-ministre adjoint. Il aurait dit que si quelqu'un en appelait d'une décision devant les autorités appropriées, et que si l'on ne donnait pas raison au ministère, autrement dit si cette personne obtenait gain de cause, le ministère ne considérerait pas qu'un précédent était créé et il ne se sentait pas forcé de régler les cas semblables de la même façon. Cela signifie donc que chacun doit faire valoir son propre cas. Je ne suis pas avocat mais j'ai l'impression que la plupart du temps, en droit . . . Par exemple, pour ce qui est de l'assurance-chômage, quand on interjette appel et que l'affaire se rend devant la plus haute instance, l'arbitre, la décision qui est rendue est reconnue comme pouvant s'appliquer à des cas semblables. Est-ce que je me trompe?

M. Drache: D'habitude, c'est ainsi que les choses se passent mais il faut faire ici une distinction. Prenez le cas de ce qui s'est passé à la fin du mois de décembre quand la cour de l'impôt du Canada a rendu une décision concernant les impôts perçus sur les primes que comportaient les obligations d'épargne du Canada émises entre 1977 et 1980. Il s'agissait d'une décision sur un effet périmé que détenaient des centaines de milliers de personnes au Canada. On a étudié les faits, les dispositions de la loi et on a décrété que c'était impossible d'une certaine façon. Revenu Canada a accepté cette décision parce que les gens qui avaient des obligations d'épargne du Canada avaient un document le prouvant et les dispositions de la loi s'appliquaient également à tout le monde. Par conséquent, le ministère ayant décidé de ne pas interjeter appel de la décision, l'application en a été générale.

Mais voici le problème: quand il s'agit d'une juste perspective de bénéfices, chacun des cas est unique en soi. Il y a des faits tangibles, propres à chacun: la formation de l'artiste, son expérience, s'il s'agit d'une exposition en groupe ou non, si les tableaux se sont vendus lors de l'exposition ou non, et ainsi de suite. Selon Revenu Canada, il s'agit de situations particulières auxquelles on ne peut pas donner d'interprétation juridique

[Texte]

a case of broad legal interpretation. But it is just a simple fact in that case.

If you take a look at an analogous section, where this whole business of reasonable expectation of profit comes in, there are the farm loss cases, Section 31. I picked up a report of tax cases this morning before I went. There were six farm loss cases there. Four held no reasonable expectation of profit; one held that they were in the intermediate position and had a restricted farm loss, and one held that the guy was a full-time farmer.

• 1745

As a lawyer, it did not tell me anything. All it told me was that each of these situations was different, and therefore Revenue cannot rely on it. But what they can rely on, to carry that analogy—I got, under the Access to Information Act, Revenue's internal guide-lines for assessing farm losses. If you take a look at the internal guide-lines, they say something, and you ask, why does it have to be that? It does not have to be that. It can be this, it can be that, or something else. And Revenue could internally change that any time it wants, because it is just a guide-line to its assessors.

That being the case, I have to assume there is an equivalent document in place being applied to artists and giving the assessors guide-lines. It is not that I believe they have a program of harassing artists around the country, but it is interesting that all of a sudden, out of a clear, blue sky, from coast to coast and everywhere in between, you have artists up in arms. What I have to think happened is that a new set of guide-lines went out.

Mr. Orlikow: Is there any reason why the internal guide-lines should not be made public, so the taxpayer would have some idea of what he is working with or against?

Mr. Drache: If you are asking me as a tax lawyer, I would love to see them made public. Under the Access to Information Act, the document which I have relating to the farm losses is quite heavily expurgated, with information taken out pursuant to one of the exceptions to the rule. So they do not want people to know what the precise guide-lines are, I assume for fear they will tailor their affairs to meet the guide-lines... that is the only assumption I can make.

Mr. Orlikow: We have been told by some of the actors, for example, that expenses which they feel are necessary—for example, an actor who might get a part in a musical comedy but does not have it yet will take lessons in singing or dancing which will help that actor to get jobs and help him have a bigger income. Yet those kinds of expenses are not permitted to be used in calculating deductions in income tax. That does not make much sense to me.

Mr. Drache: Well, it does not if you start off with the assumption that they are self-employed. If I as a tax lawyer decided that I wanted to expand my horizons into labour law and I went back to school and took courses or bought books or whatever, I would think there would be no question that I would be able to deduct those expenses. It would seem to me

[Traduction]

générale. Il y a des circonstances particulières dans chacun des cas.

On pourrait faire une analogie avec l'article 31 de la loi qui concerne les pertes provenant d'une activité agricole. Ce matin j'ai consulté un rapport sur six cas de ce genre. Dans quatre des cas, on a décrété qu'il n'y avait pas de juste perspective de bénéfices. Dans un autre cas, c'était moins tranché, car il y avait eu un certain montant de pertes et dans l'autre cas, il s'agissait d'un agriculteur à plein temps.

A titre d'avocat, je n'ai rien pu en conclure. Je n'ai pu que constater que dans chacun de ces cas, la situation était différente et cela n'aidait pas beaucoup Revenu Canada. Il existe cependant des directives internes de Revenu Canada que j'ai pu obtenir en vertu de la Loi sur l'accès à l'information. Revenu Canada peut se fonder sur ces directives pour évaluer les pertes provenant d'une activité agricole. Quand on étudie ces directives internes, on se demande pourquoi elles ont été rédigées ainsi. C'est purement arbitraire. Revenu Canada peut les modifier comme bon lui semble, parce qu'il s'agit tout simplement de directives à l'intention des cotiseurs.

Cela étant, je présume qu'il existe des directives semblables pour les artistes. Je ne pense pas qu'il y ait une campagne pour harceler les artistes mais je trouve intéressant que soudainement, tout d'un coup, ce soit les artistes qui partout d'un océan à l'autre doivent se défendre. Je ne peux qu'en conclure qu'une nouvelle série de directives a été émise.

M. Orlikow: On peut se demander pourquoi ces directives internes ne sont pas rendues publiques pour que le contribuable sache à quoi s'en tenir, n'est-ce pas?

M. Drache: À titre d'avocat en matières fiscales, je me réjouirais si elles étaient rendues publiques. En vertu de la Loi sur l'accès à l'information, le document que j'ai obtenu sur les pertes provenant d'une activité agricole a été très censuré car on a invoqué une des exceptions à la règle. On ne veut donc pas que les gens connaissent les directives précises de crainte qu'ils s'organisent pour les contourner. Je n'y vois pas d'autres raisons.

M. Orlikow: Les acteurs, par exemple, nous ont parlé des dépenses nécessaires dans l'exercice de leur métier. Par exemple, un acteur qui envisage un rôle dans une comédie musicale ne peut l'obtenir que s'il prend des leçons de chant et de danse qui l'aideraient à obtenir ce genre de rôle et donc à grossir ses revenus. Néanmoins, ce genre de dépenses n'est pas reconnu et déductible. Je trouve cela tout à fait insensé.

M. Drache: Ces dépenses ne sont pas reconnues dans la mesure où les acteurs sont considérés comme employés à leur propre compte. Si, à titre d'avocat spécialisé en questions fiscales, je décidais de m'intéresser au droit du travail, je pense que rien n'interdirait que je déduise mes dépenses d'études, d'achat de livres, et ainsi de suite. Selon moi, il est tout à fait

[Text]

quite logically an actor who attempted to expand his or her horizons and therefore took courses should be able to deduct those expenses.

Mr. Orlikow: I think it arose when actors or musicians were classified as employees. For example, a musician in the Toronto Symphony when classified as an employee not only could not charge for depreciation of instruments, but if, as they frequently do, they took lessons, they could not charge the expenses of the lessons.

Mr. Drache: Precisely.

Mr. Orlikow: I was reading a book about Vladimir Horowitz. He was giving lessons to Van Cliburn when Van Cliburn was a world-famous musician. In that category he could not have been permitted to deduct the expense because he was playing with an orchestra.

• 1750

Mr. Drache: That, of course, flows again from the question of whether you fall into the category of employee or self-employed.

Mr. Orlikow: Let me pose another question. I have not spoken to Professor Grosskurth myself, I just know what I read in the newspapers, but I know that Professor Grosskurth wrote a biography of Havelock Ellis that was good enough to get a major review in *The New York Times*, so you could hardly call her a hobbyist. Apparently she is engaged in writing another book and she has had some pretty substantial expenses, yet Revenue Canada says that since she is a professor and her main income comes from the university, somehow she is a hobbyist and she will not be permitted to deduct the expenses for her book. That, to me, is really a message: do not write books, if you are going to have expenses in writing those books.

Mr. Drache: Here, again, is your problem. There are two issues: one is, you write the book and it does not make any money, or you write something and it is published in a scholarly journal. But it absolutely blows my mind to think you can write a book that does make money and they turn around and say that you have no reasonable expectation of profit.

Mr. Orlikow: It is the expenses for the next book she is writing that they are not . . .

Mr. Drache: Of course, but you see the point really should be that if you establish the first time that you made a profit, it seems to follow logically that you are writing with a reasonable expectation of profit and, therefore, the expenses associated with it should be deductible. In other words, by making a profit the first time, it seems to me that you, in a sense, have paid your dues; you are there, you are a business person, therefore there should not be any question as to the deductibility of further expenses.

Mr. Orlikow: Let me ask one last question. It goes back to a question that was asked earlier. This is concerning the artist who donates a picture to a gallery—no, not the artist, it is the person who buys a picture for \$15,000, donates it to a gallery,

[Translation]

logique qu'un acteur essaie de se développer et par conséquent, les dépenses découlant de son perfectionnement devraient être déductibles.

M. Orlikow: Il a été question de cela à propos des acteurs et des musiciens qui sont employés. Par exemple, un musicien de l'orchestre symphonique de Toronto, qui est donc employé, ne peut pas déduire la dépréciation de ses instruments et il ne peut pas non plus, s'il prend des leçons, déduire les dépenses encourues.

M. Drache: C'est vrai.

M. Orlikow: J'ai lu récemment que Vladimir Horowitz donnait des leçons à Van Cliburn alors que ce dernier avait déjà atteint la renommée mondiale. Van Cliburn n'aurait pas pu déduire ces dépenses parce qu'il faisait partie d'un orchestre.

M. Drache: Cela fait intervenir une fois de plus la question de savoir si l'artiste est employé ou à son propre compte.

M. Orlikow: J'ai une autre question à poser. Je n'ai pas parlé personnellement au professeur Grosskurth car je n'ai lu que des articles dans les journaux. Je sais que le professeur Grosskurth a écrit une biographie de Havelock Ellis qui lui a valu un article d'un des grands critiques du *New York Times*. On ne peut donc pas dire qu'elle soit amateur, n'est-ce pas? Actuellement, elle est en train d'écrire un autre livre et elle fait face à des dépenses importantes. Revenu Canada prétend toutefois qu'elle est professeur à l'université, et qu'elle tire de cette activité ses revenus principaux. On prétend que ses activités d'écrivain sont un passe-temps et on ne lui permet pas de déduire les dépenses que lui occasionne son livre. Selon moi le message est clair: ne pas écrire de livre si cette activité doit occasionner des dépenses.

M. Drache: Selon moi, il y a deux éléments à ce problème. Il se peut que l'on écrive un livre ou un article publié dans une revue savante et qu'on ne réalise pas de gain. Ce qui me renverse cependant c'est que l'on peut publier un livre, réaliser des gains, et s'entendre dire que l'on n'a pas de juste perspective de bénéfices.

M. Orlikow: Il s'agit des dépenses pour le livre qu'elle est en train d'écrire actuellement . . .

M. Drache: Bien entendu mais on devrait reconnaître qu'une fois qu'un auteur a réalisé des bénéfices, logiquement il peut s'attendre à des possibilités de bénéfices pour les autres livres et par conséquent, on devrait lui permettre de déduire ses dépenses. En d'autres termes, il semble qu'en réalisant des bénéfices une première fois, on a plus ou moins fait ses preuves. Désormais, l'auteur a en quelque sorte établi une entreprise et par conséquent on ne devrait pas contester le fait qu'il déduise ses dépenses à venir.

M. Orlikow: Je voudrais revenir sur une question qui a été posée tout à l'heure. Il s'agit d'un artiste qui fait don d'un de ses tableaux à une galerie. Non, il s'agit plutôt d'une personne qui achète un tableau 15,000\$, et en fait don à une galerie.

[Texte]

has it evaluated and the evaluation is that it is worth \$30,000. Then he wants to get a tax credit, not just for the \$15,000 that he paid, he wants to get a tax credit for \$15,000 more than he actually paid. That seems to me, as one who never had the opportunity—I will not say I would not do it, I never had the opportunity to do those kinds of things—somehow to be not quite right.

Mr. Drache: But he has not made a profit. He has not made one cent on that transaction.

Mr. Orlikow: No, but he is going to get a \$15,000 . . .

Mr. Drache: Take exactly those numbers. Let us assume that he is a high income tax payer. He paid \$15,000. He is out of pocket \$15,000. He gets a \$30,000 deduction. His marginal tax rate is 50%, the top rate, basically, that you have in the country. His marginal tax rate is 50%, so the \$30,000 deduction represents a \$15,000 tax saving. Since he laid out \$15,000, he gets back \$15,000. He is not ahead of the game.

Mr. Orlikow: But supposing, instead of \$30,000, it was worth \$50,000?

Mr. Drache: Then he would be even worse off, because he spent \$30,000 and 50% of the \$50,000 would be \$25,000, so he is \$5,000 out of pocket in making the gift.

I can see what you are getting at, but the point is that the legislation was drafted to encourage this kind of gifting.

Mr. Orlikow: I think that is a good idea.

Mr. Drache: What you really have to do is ask yourself . . . If it is schlock, the galleries are not going to take it. The galleries will only take stuff that will fit into their collections. I know firsthand if you want to give something, say, to the Winnipeg Art Gallery they have a committee that sits there and decides whether it will or will not accept it. You cannot just give them whatever you have sitting in your back cupboard. It has to fit in, it has to be wanted. The point really is that the government does not lose, because the property then moves into the public realm. This is one of the reasons, of course, why you get a 100% write-off of a gift given to Her Majesty in right of Canada. If I am going to give a \$100,000 picture to the National Gallery, and they give me a \$100,000 receipt, then I save that on my taxes.

• 1755

You have to remember that the body politic, Her Majesty in Right of Canada, has a \$100,000 asset it did not have before, and that is why the Income Tax Act appears to be so very generous, because in terms of dollars and cents the public, and the Crown if you will, come out ahead of the game. It was somewhat different, incidentally, before they changed the marginal tax rate. When you had a marginal tax rate of in excess of 60%, then you could come out a bit ahead of the game. But once you cut the marginal tax rate to 50%, it meant that 100% write-off only gives you half. So you are basically back to square one.

[Traduction]

Cette personne demande que le tableau soit évalué et on l'évalue à 30,000\$. Le bienfaiteur veut obtenir un crédit d'impôt non seulement pour les 15,000\$ que lui a coûté le tableau mais pour toute sa valeur. Quant à moi, je n'ai jamais pu m'adonner à ce genre de mécénat. Toutefois, à mon avis, cela ne devrait pas être toléré.

M. Drache: Cette personne n'a cependant pas fait de bénéfice. Elle n'a réalisé aucun gain dans la transaction.

M. Orlikow: Je sais, mais elle obtiendra une déduction de 15,000\$. . .

M. Drache: Attardons-nous aux chiffres un instant. Supposons que cette personne ait un revenu élevé. Elle a payé le tableau 15,000\$ et obtient une déduction de 30,000\$. La tranche supérieure de son revenu est imposable à 50 p. 100 au Canada. Cette déduction de 30,000\$ signifie donc une économie de 15,000\$ en impôt. Puisqu'il a payé le tableau 15,000\$, il obtient la somme équivalente. Il n'a rien gagné du tout.

M. Orlikow: Supposons un instant qu'au lieu de valoir 30,000\$, le tableau en vaille 50,000\$.

M. Drache: Ce ne serait pas beaucoup mieux puisqu'il aurait dépensé 30,000\$ et que 50 p. 100 de 50,000\$ ne représenteraient que 25,000\$. Il aurait donc fait un don de 5,000\$.

Je vois où vous voulez en venir. Les dispositions de la loi ont été rédigées précisément pour encourager ce genre de don.

M. Orlikow: Je pense que c'est une bonne idée.

M. Drache: Il faut bien se dire que s'il s'agit d'un tableau sans valeur, les galeries n'en voudront pas. Les galeries n'acceptent que les tableaux qui s'insèrent bien dans leurs collections. Si vous voulez faire un don à la galerie d'art de Winnipeg, il faut s'adresser à un comité qui décide s'il accepte l'oeuvre ou non. On ne peut pas donner tout ce qui traîne chez soi. Il faut que le tableau convienne à la collection de la galerie. Il faut bien se dire que le gouvernement ne perd rien parce que l'oeuvre d'art devient propriété publique. C'est la raison pour laquelle on obtient une déduction de 100 p. 100 pour tout don fait à Sa Majesté du chef du Canada. Si je donne un tableau de 100,000\$ à la Galerie nationale, si la Galerie me donne un reçu, je peux faire des économies d'impôt.

Il faut se souvenir que Sa Majesté du chef du Canada a ainsi à son actif 100,000\$ et c'est pourquoi la Loi de l'impôt semble très généreuse. Pour ce qui est de la valeur obtenue par la Couronne, versée au domaine public, c'est un actif. C'était un peu différent avant que l'on change les tranches d'imposition marginale. Quand c'était 60 p. 100, le bienfaiteur y gagnait. Depuis que ce n'est que 50 p. 100, cela signifie qu'une déduction de 100 p. 100 ne représente plus que la moitié. En fin de compte, tout s'équilibre.

[Text]

But the real thing is, if you want to encourage people to go out and acquire things that they might not otherwise acquire in order to donate them to the government, not necessarily to the government but, let us say, to public galleries, then you have to make it attractive for them, or else they say: Well, look, I do not mind doing it; I do not even necessarily want to make a profit on the deal, but I do not want to be out of pocket.

The Chairman: I would like to ask you a question, too. I know what Mr. Orlikow is asking there, by the way. He was saying that if you buy a bargain at \$15,000 and it has a value of \$50,000, then you have a \$10,000 net gain on your deduction at a 50% tax rate.

I want to take an entirely different style of question here with you. You are taking a pretty free-wheeling approach to the whole sector. You are saying, all right, there is special treatment. First of all, because there is special treatment, we give people the cash method. Then we take a look at the question of reasonable expectation of profit and we allow them to pool some income, and somewhere down the line we say to people, if you play the game to fit as an artist, then you can keep on pooling this income and subsidizing this from that, and so on. And if Revenue Canada then ever gets suspicious, I presume they would apply something like the UNESCO test or some other incident and end up with either agreement or disagreement about whether the guy deserves the special treatment.

Once you are in the special treatment, you get all these special treatments; you do not fool around. You have the cash method; you have virtually unlimited access to mixing up your income. Maybe you use the special treatment thing for employment status as well, saying that some guy, because he is getting special treatment, can also call himself self-employed for certain purposes. There is a problem here, because there are not just symphony orchestras looking for this, there are also CBC actors, and all this other sort of creature, wanting to have special treatment.

Okay, so far I do not find a lot that is offensive in that. Certainly, I sure as hell do not find it on the revenue side, because we are not looking at much.

Mr. Drache: Nickels and dimes.

The Chairman: If we were looking at much, the whole argument for special treatment would fall apart. I mean, we are looking at instances where the revenue impact is enormous for the individual taxpayer, but not for the Crown.

Okay, you are an experienced tax lawyer, and you are giving us this description of what we should do. It is pretty easy. Once you accept the premise of special treatment, the rest of it all falls in place. That does not coincide with the description that you give us implicitly of Revenue Canada's behaviour. Here is a department that you seem to describe as sort of black-penciling out documents that you have to get by using the Freedom of Information Act. I can just see it—it is sort of like some guy sitting there with a big magic marker taking out words down the page. And if you ever were successful enough,

[Translation]

Il faut bien se dire que pour encourager les gens à acquérir des oeuvres d'art afin de les donner au gouvernement, ou encore aux galeries publiques, il faut que cela soit intéressant pour eux. Sinon, les gens se diront: à quoi bon, ce n'est pas que je veuille absolument réaliser un bénéfice mais je ne veux certainement pas y perdre.

Le président: Je voudrais vous poser une question. Je comprends bien de quoi M. Orlikow parle. Il dit que si vous achetez à bon compte, à 15,000\$ un tableau d'une valeur de 50,000\$, vous gagnez 10,000\$ net en déduction d'impôt.

Je voudrais aborder une question tout à fait différente ici avec vous. Vous adoptez une attitude assez coulante et vous reconnaissez qu'il s'agit d'un traitement spécial. Tout d'abord, étant donné que c'est un traitement spécial, vous donnez aux gens la possibilité d'avoir recours à la comptabilité de caisse. Ensuite il y a la question d'une juste perspective de bénéfices et l'on permet aux gens de cumuler des revenus. Plus tard, on annonce que si les gens se déclarent artistes, ils peuvent continuer de cumuler leur revenu et faire de l'interfinancement. Advenant que Revenu Canada soupçonne quelque chose, on appliquerait l'équivalent du critère de l'UNESCO mais il faudrait s'entendre et savoir si l'artiste mérite un traitement spécial.

Une fois que l'on a reconnu le traitement spécial, il faut faire les choses avec sérieux. Il y a la comptabilité de caisse et on peut faire à peu près n'importe quoi en cumulant les revenus. On pourrait très bien appliquer le traitement spécial à ceux qui ont le statut d'employé, décrétant que quelqu'un peut aussi, à certaines fins, être à son propre compte. Le problème est le suivant: il n'y a pas seulement les membres des orchestres symphoniques en cause mais aussi les acteurs de Radio-Canada et beaucoup d'autres artistes qui veulent obtenir ce traitement spécial.

Jusqu'à présent, je ne trouve rien à redire. Du point de vue strictement des revenus, il ne s'agit pas de sommes énormes.

M. Drache: Il s'agit de pécadilles.

Le président: Si c'est le cas, l'argument en faveur d'un traitement spécial ne vaut plus. Il s'agit de sommes qui sont énormes pour les contribuables mais infimes pour la Couronne.

Vous avez l'expérience des questions fiscales à titre d'avocat et vous nous faites des suggestions. C'est très facile. Une fois que l'on accepte la notion de traitement spécial, tout le reste est à l'avenant. Cela ne cadre pas avec la description que vous faites implicitement de l'attitude de Revenu Canada. Vous dites que c'est un ministère qui censure les documents que vous obtenez en invoquant la Loi sur la liberté d'accès à l'information. On peut s'imaginer quelqu'un muni d'un gros crayon noir qui biffe certains mots des documents. Vous dites que si on obtenait les documents intégralement, le ministère les modifierait dès le lendemain.

[Texte]

I presume, to get the actual document, they would change it the next day for the fun of it.

I mean, on the one hand there is this description of a very precise and secretive and almost conspiratorial department, and on the other hand your recipe is to be free-wheeling. Do you think it would wash?

Mr. Drache: Yes, I think it would wash.

The Chairman: Am I being accurate, by the way, in describing you in your intent?

• 1800

Mr. Drache: Well, I do not know whether I would go as far as free-wheeling. Once you get your definition of artist, I am not saying...

The Chairman: Yes.

Mr. Drache:—that you would need necessarily to do all the things that have been mentioned. You can pick and choose among them. For example, if you had the cash method, you might not need any averaging system. The cash method is just like an averaging system.

The Chairman: Right. You could also forget about a lot of these inventory problems.

Mr. Drache: Sure.

I guess what I am getting at is that I think the very fact that this committee is sitting here talking about arts, that you have a communications and culture... there is an interest in this stuff. You have to start off on the assumption that there has to be special treatment along the line. The artists have always had special treatment, if you will, on the revenue side; that is, the government has been extraordinarily generous in giving them special treatment. They perceive, at least, that they are being unfairly treated by the tax system. Whether it is the tax system or whether it is the assessing system is open to debate. I am inclined to think it is the assessing system rather than the tax system *per se*.

The Chairman: That is why I asked you the question. In your interpretation here is a department that is going at this thing with what you described earlier as a sort of periodic purity. A lot of the people who have appeared in front of us have said: Do not make us victims of that again; fix it so it does not happen. We had that last night from a Quebec group: Give us some sort of concrete wall around us so they cannot do that to us again. However, you are saying let us set up a free-wheeling system. Will the two match? That is what I am asking. Would it be reasonable to say: Okay, back off; just relax; here is a set of guidelines; treat this whole thing administratively—and then use as your justification this special treatment niche?

Mr. Drache: You will recall that I made some of those comments with regard to the specific question Mr. Burghardt put to me, which was what you can do without legislation. Without legislation it seems to me you have in effect to

[Traduction]

D'une part vous peignez le tableau d'un ministère qui est très minutieux, secret et presque conspirateur et d'autre part vous préconisez que l'on soit plus coulant. Pensez-vous que l'un et l'autre sont conciables?

M. Drache: Oui.

Le président: Dites-moi, est-ce je décris bien votre intention ici?

M. Drache: Je ne sais pas si je me montrerais aussi large que cela. Une fois que vous avez posé la définition de l'artiste, je ne pense pas que...

Le président: Bien sûr.

M. Drache:... qu'il soit absolument nécessaire de faire tout ce dont on a parlé. Vous pouvez toujours choisir entre vos moyens et méthodes. Ainsi, si vous vous décidez en faveur de la méthode de la comptabilité de caisse, vous n'aurez peut-être pas besoin de celle des moyennes. Puisqu'en quelque sorte, la comptabilité de caisse y suppléerait.

Le président: Oui. Vous pourriez aussi laisser de côté toutes ces questions d'inventaire.

M. Drache: Absolument.

Je veux simplement attirer votre attention sur l'existence même de ce Comité, le fait que les communications et la culture... Voilà enfin une question qui de toute évidence mérite l'attention des intéressés. Il faut partir du principe du statut spécial. Les artistes ont toujours bénéficié d'un traitement à part, si vous le voulez, pour tout ce qui est des questions de finance; c'est ce qui explique la générosité extraordinaire du gouvernement à leur égard. Pourtant, ils ont l'impression d'être victimes d'une injustice fiscale. Qu'il s'agisse de notre système d'imposition lui-même, ou tout simplement de la façon dont les évaluations sont faites, tout cela on peut en discuter. J'aurais plutôt tendance à penser que ce sont les méthodes d'évaluation qui sont en cause, plutôt que notre fiscalité en soi.

Le président: Voilà pourquoi je vous ai posé la question. D'après vous, le ministère est périodiquement pris d'accès de volonté purificatrice, c'est ainsi que vous en avez parlé tout à l'heure. Beaucoup de gens qui ont comparu nous ont d'ailleurs dit: faites en sorte que nous ne soyons pas encore victimes de ces purges; faites quelque chose pour que nous y échappions. Hier soir, un groupe du Québec nous a demandé que l'on adopte un cadre extrêmement rigide qui les protège. Vous, de votre côté, parlez au contraire d'une approche extrêmement libre. Je ne vois pas comment concilier ces deux méthodes. C'est donc là-dessus que je vous interroge. Serait-il raisonnable de dire: une seconde, du calme, voici les directives, traitez tout cela d'un point de vue purement administratif—et ici, servez-vous de cette catégorie spéciale pour vos justifications?

M. Drache: Vous vous souviendrez peut-être de ce que j'ai dit en réponse à une question de M. Burghardt, et où il était question de ce qui se passe lorsqu'il n'y a pas de règlement. Sans règlement, les méthodes d'évaluation du ministère du

[Text]

instruct Revenue on assessing practices. Given my druthers, I would rather see it all in legislation so Revenue would be restricted, as it were, in its . . . There will always be issues of judgment, but basically to limit Revenue's powers, its discretions in the area of assessing of artists; that they will be in effect what you referred to as a free-wheeling system or a very generous system. It would limit their discretion, and I think that is what you really want.

I think that as much as anything else the artist is upset now about the fact that the rules keep seeming to change. They were living under a set of rules. They may not have been terribly happy with it, but at least they more or less knew what the rules were. Then all of a sudden, in the past year or so, somebody seems to have changed the rules. They do not know why. It was not Parliament. It did not legislate anything. Why did the rules change? Not only have the rules changed, but also nobody knows exactly how they have changed. All we know is that they have changed, but nobody has told us what the new rules are. So the artists are suddenly put in a situation of flux, of confusion, and their advisers as well.

I talked to an accountant. He said: I have been doing this guy's books since 1968; we have been audited periodically, every so often; they know exactly how we are doing it; we have done it all the same way all along; but, for no reason that I can determine, all of a sudden in 1983 the roof falls in, and I am doing exactly what I always did. That is what they want to be protected from.

You put in a system. It may not have everything they want, but I think you put it in statute so it is not a question of Revenue's assessing policies. If I find Revenue does not accept the way I read the statute, I say to my guy: Look, let us go to court; I do not think these guys have a leg to stand on; we will fight it. But the way it is now how do you fight it? A lot of this stuff is just too vague to get at.

The Chairman: So now, if we are going to say, okay, you get in the game . . . You have special treatment. How do you get into the game? That is then the question, right?

• 1805

Suppose we said you got into the game because you are engaged in an activity designed to earn revenue from professional artistic sources? We do not try to say who is an artist. We say you get this treatment if your activity is characteristic of someone who is trying to earn money from a typically professional artistic activity. Then you can define those. You can say things like royalties, sales to galleries, whatever, income from the CBC even. You can have this little list of what is income that would be typical; then if someone is engaged in seeking that kind of revenue, the time factor you

[Translation]

Revenu sont réduites à être fixées par directives. Selon mes goûts et préférences, je préférerais que la Loi permette d'imposer certaines limites aux pratiques du ministère du Revenu, comme cela se passe . . . Il y aura toujours certains cas limites dont il faudra décider, mais pour l'essentiel, les pouvoirs de l'administration du revenu seront précisés, et notamment dans le domaine de l'évaluation des artistes; c'est cela qui serait ce dont vous parliez comme étant un système très généreux ou très libre. Cela consisterait à limiter le pouvoir de l'administration, et c'est, je pense, ce que vous voulez obtenir.

Les artistes sont aussi choqués que les autres par les changements de règle. Jusqu'ici, on avait un ensemble de règles, dont on n'était pas forcément terriblement ravi, mais que l'on connaissait plus ou moins. Subitement, depuis un an environ, il semble que quelqu'un a changé la règle. On ne sait pas pourquoi, cela n'est en tout cas pas le Parlement, rien n'a été fait du point de vue législatif. Pourquoi les règles ont-elles alors changé? Non seulement elles ont été modifiées, mais personne ne sait exactement dans quelles mesures. Tout ce que nous savons est qu'il y a eu une modification de la règle du jeu, sans que qui que ce soit énonce la nouvelle règle. Voilà donc qui met les artistes dans une situation d'incertitude, de confusion, eux et leurs conseillers.

J'en ai moi-même parlé avec un comptable. Il m'a dit: «Je m'occupe des déclarations d'un tel depuis 1968; nous avons été soumis à des vérifications périodiques, à telle ou telle date, et tout était très clair; nous avons donc continué à adopter les mêmes méthodes, et pour une raison que je n'arrive pas à éclaircir, voilà qu'en 1983, le ciel nous tombe sur la tête, alors que je n'ai absolument rien changé à ma façon de procéder.» C'est exactement ce contre quoi l'on veut se protéger.

Adoptez donc un système. Peut-être ne satisfera-t-il pas tout le monde ni toutes les revendications, mais au moins vous aurez une loi, et cela ne dépendra donc plus des politiques d'évaluation du ministère du Revenu. Si donc celui-ci n'est pas d'accord avec mon interprétation de la Loi, je pourrai toujours dire à mon client: Engageons un procès, je ne pense pas qu'ils puissent véritablement défendre leur point de vue, défendons-nous. Mais je pense que pour le moment, il n'y a rien à défendre, tout cela est tellement vague.

Le président: Supposons maintenant que nous vous disions, d'accord, allez-y . . . On vous donne un statut spécial. Comment allez-vous vous y prendre? C'est bien la question qui se pose alors, n'est-ce pas?

Supposons donc que vous soyez concerné, étant vous-même engagé dans une activité qui se traduit par l'existence de sources de revenu artistique professionnel. Nous ne cherchons pas à dire qui est un artiste, qui ne l'est pas. Nous disons simplement que vous pouvez être considéré dans telle telle catégorie, lorsque vos sources de revenu correspondent à telle ou telle définition. Cela peut être défini. Je pense par exemple à des droits d'auteur, à des ventes auprès de galeries d'art, à des contrats avec CBC. Vous pourriez avoir une petite liste de ce qui rentrerait dans cette catégorie; cela s'appliquerait donc

[*Texte*]

can say is not so important, although I want to come back to that question. How does that strike you?

Mr. Drache: Not very well. I take a look at that and I say, what are you going to do with the writer I described earlier whose only outlet, realistically, is to send stories to "little mags" which never pay, so there is no potential revenue from it.

The Chairman: That is right. You do have problems with the newcomer, or with the person who is below the threshold; there is no doubt about that.

Mr. Drache: Right, and it seems to me that is where a fair percentage of the problems lie. They are not the outrageous cases; the outrageous cases are the ones where you or I or everybody in this room would accept that a particular individual is an artist and Revenue Canada does not accept it. A lot of the very hard cases are the threshold, and that is certainly one of my concerns.

With regard to the more established ones, it is a possibility, let me put it that way. The thing that my experience tells me, and from what you have seen already, that whatever you do, you want to put in the least amount of discretion to Revenue Canada, and they will thank you for it, incidentally. You give them a set of rules that absolutely and precisely sets the test—I do not care if it is a number or years or whatever—and and they will love it. It is the vague tests that are going to drive them crazy. Your problem is that as sure as God made little green apples, if you come up with a set of very specific rules, within two days of publishing them, some guy, who, nobody has any doubts, is an artist, is going to come in and say: Hey, I do not fit!

The Chairman: That is right.

Mr. Drache: Then Revenue Canada says: Okay, you are not in. So the guy is going to go to court, and the court says: Parliament has spoken. Here is the rule. I am sorry, you are out.

You are going to have to run a line between the desirability and the attractiveness of very specific rules and yet leaving some discretion in there at the end. I hate it. I have been watching the way the Income Tax Act has been interpreted now for almost 20 years in all areas, and this is my experience.

The Chairman: But if you look at almost every one of these things we have played with here, almost every test we are talking about is tough on that beginning artist. In fact, if you want to put it in your own terms, in your own circumstances, it is possible to argue that you, as a lawyer, incurred a lot of expenses for which you never got any tax deductions in the course of going through law school. The some guy who sends his stuff off to little magazines or who is engaged for years without any income from his painting, is doing a comparable thing as you were. You have to get yourself into the game in order to be given the right to play it. By the way, I do not think this is a group we have heard about. We have not heard about the newcomer. We have heard about the problems involving

[*Traduction*]

à toute personne dont cela constituerait une source de revenu, le facteur temps n'étant peut-être pas absolument déterminant, mais j'y reviendrai plus tard. Est-ce que cela vous inspire?

M. Drache: Pas vraiment. Qu'allez-vous faire de l'écrivain dont j'ai parlé tout à l'heure, et dont la seule production, dans les faits, est faite de textes qu'il envoie à des petites revues, qui ne paient jamais, si bien qu'il n'y aura jamais véritablement de source de revenu pour lui.

Le président: C'est vrai. Cela poserait des problèmes pour le débutant, ou pour tout revenu inférieur au seuil prévu; cela ne fait aucun doute.

M. Drache: Et c'est précisément cette catégorie qui pose des problèmes. Ce ne sont pas les cas les plus flagrants, dont tout le monde ici, et moi-même, accepteraient de reconnaître qu'il s'agit véritablement d'artistes que Revenu Canada refuse de traiter comme tels. Les cas les plus difficiles sont précisément ceux qui sont à la limite, et ce sont eux qui me préoccupent.

En ce qui concerne les artistes établis, vous pouvez toujours procéder de cette façon. Quelle que soit la façon dont on procède, en tout cas, on veut donner à Revenu Canada le moins de pouvoirs discrétionnaires possible, et ils vous en seront d'ailleurs très reconnaissants. Je puis vous assurer qu'ils seront ravis si vous éditez des règlements fixant des critères absolus et précis, sous forme de nombre d'années ou autres. Ce sont les critères trop vagues qui les rendent fous. Votre problème est celui-ci: Même si vous éditez un cadre réglementaire très précis, deux jours après sa publication, quelqu'un dont personne ne penserait qu'il n'est pas un artiste, va venir vous voir pour vous dire: Je ne rentre dans aucune des catégories prévues!

Le président: Effectivement.

M. Drache: Revenu Canada dira effectivement qu'il ne relève d'aucune des catégories prévues. Voilà donc quelqu'un qui engagera un procès, et le tribunal répondra: Le Parlement en a décidé ainsi. Voici la règle. Nous sommes désolés, mais votre cas ne correspond pas à ce qui est prévu au règlement.

Vous serez donc toujours obligé de tracer une ligne de partage entre ce que le règlement pourra préciser et ce qui sera d'une certaine manière laissé à la discrétion de l'administration. Cela n'est pas moi qui le veut. Depuis 20 ans que je travaille sur la loi de l'impôt sur le revenu, dans tous les domaines, c'est toujours ce que j'ai pu constater.

Le président: Quelle que soit la façon dont nous nous y prenions, presque tous les critères que nous avons imaginés jusqu'ici sont extrêmement durs pour le débutant. Mais, si vous réfléchissez à votre propre histoire, vous constaterez que vous n'avez jamais pu déduire aux fins de l'impôt ce que vos études de droit vous ont coûté. C'est donc tout à fait comparable à ce qui se passe pour le débutant qui envoie ses textes à de petites revues, ou qui peint pendant des années sans rien vendre. Il faut donc faire un investissement initial pour pouvoir un jour être partie prenante. À ce sujet, je dirai que nous n'avons pas véritablement entendu parler des débutants, jusqu'ici. Nous avons surtout discuté des problèmes d'artistes établis, qui n'arrivent pas à vivre de ce qu'ils gagnent. Cela,

[Text]

people who are established, but who cannot live on the amount they have earned. There is the guy who gets \$5,000 from painting, has \$10,000 of deduction, deducts it against a university salary and then is told he does not have a reasonable expectation of profit.

• 1810

Mr. Drache: Sure.

The Chairman: That is the guy. He has revenue, but he has bigger losses than he has revenue.

Let me come to this business that five years of losses do not touch . . . You made a few recommendations of that sort. One of the things that hit people very hard is the problem of being reassessed. If there is anything we have had trouble with in here, that is one of the things. The fact that it happens to them, whether or not they win it, is shocking. Then you get the problem one group called being ambushed. It is very emotional, but in fact, it has to happen. What are we going to do here? Are we going to tell the tax department they cannot go back and look at somebody four years earlier?

Mr. Drache: Obviously, this is not just an artist problem. This is happening . . .

The Chairman: Yes.

Mr. Drache: —all across the board. It is one of the drawbacks of the four-year system for reassessment. Of course, the real problem is that the average taxpayer is misled when he gets his first notice of assessment. Ninety-five per cent of the time he gets a notice of assessment, and it says: as declared. He says: Okay, that is it; I am done. He figures that is the end of the process, and that is why he thinks of himself as ultimately being ambushed. He thinks of that first step as an assessment, where in any realistic sense nobody has really looked at it at all.

I do not see a solution to that problem, realistically speaking. I just do not see a solution.

The Chairman: Would you not say, though, that if you have been determined to have no reasonable expectation of profit and if there has been no profit between the date of assessment and the current date—let us assume that, unlike your case which you told us about—could we not then say, from the point of assessment onward, the losses cannot be treated as business losses?

Mr. Drache: From the point of assessment onward.

The Chairman: From the date of the assessment, not the date of the . . .

Mr. Drache: The second assessment, the reassessment.

The Chairman: Yes, I am sorry. Yes.

[Translation]

c'est le cas de l'artiste qui reçoit 5,000\$ pour un tableau, a des dépenses de 10,000\$ qu'il déduit de son salaire universitaire et qui se voit répondre qu'il n'a pas de perspective raisonnable de profits.

M. Drache: C'est cela.

Le président: C'est justement ce type-là qui a des revenus mais dont les pertes sont plus élevées que le revenu.

Revenons à cette question des cinq années de pertes . . . vous avez présenté quelques recommandations à cet égard. Un des coups les plus dur, ce sont les nouvelles cotisations. C'est lorsque on procède à de nouvelles cotisations que cela nous pose les plus grands problèmes. Il est aberrant que les artistes se fassent imposer de nouvelles cotisations, qu'ils réussissent ou non à ne pas les payer. C'est ce que l'un des groupes a appelé «l'embuscade». Les nouvelles cotisations ouvrent la porte à bien des émotions, mais il faut que cette activité ait lieu. Qu'allons-nous faire? Devons-nous dire au ministère du Revenu qu'il n'a pas le droit de procéder à de nouvelles cotisations et remonter à quatre ans?

M. Drache: Visiblement, ce n'est pas un problème qui se pose uniquement aux artistes, mais qui se pose à . . .

Le président: En effet.

M. Drache: . . . tout le monde. C'est l'un des problèmes que pose un système quadriennal de cotisations. Mais le plus dramatique, c'est que le contribuable moyen est induit en erreur lorsqu'il reçoit son premier avis de cotisation. Dans 95 p. 100 des cas, son avis de cotisations précise que ses déclarations ont été acceptées, ce qui lui fait croire que le dossier est clos pour cette année-là. Il s'imagine que c'est la fin du processus, et c'est pourquoi il crie à l'embuscade quand on lui parle de nouvelles cotisations. Il s'imagine que le premier avis est effectivement une évaluation de son dossier, alors qu'en fait personne n'a encore étudié sa déclaration.

Je ne vois pas comment résoudre ce problème, concrètement parlant. Il n'y a pas de solution.

Le président: Cependant, ne pourriez-vous pas dire que si le ministère a déterminé que vous n'aviez pas de perspective raisonnable de profits, d'une part, et que, d'autre part qu'il n'y a pas eu de profits entre la date de la cotisation et la date actuelle—contrairement au cas que vous nous avez décrit—ne pourriez-vous donc pas dire qu'à partir de la date de cotisation, toute perte pourrait être considérée comme une perte commerciale?

M. Drache: À partir de la date de la cotisation?

Le président: À partir de la date de la cotisation, pas la date de . . .

M. Drache: La deuxième cotisation, c'est-à-dire la réévaluation du dossier.

Le président: Pardon, vous avez raison.

[Texte]

Mr. Drache: Yes, I suppose that is a possibility. De facto, in most cases, you are looking at somewhere between two and four years.

The Chairman: Yes.

Mr. Drache: The problem you run into then is that I decide I am going to call myself a painter.

The Chairman: Yes, sure.

Mr. Drache: I buy canvas and brushes and I decide I am going to do my painting in France. I pop off to France, write off my whole trip, do my painting. They are absolutely abysmal, and there is absolutely no possibility of ever selling one of them. I claim my losses. In the normal course of events, Revenue comes along and says: as reported. Then about three years later, somebody knocks on my door, takes a look at the paintings and says: You have to be kidding; there is no reasonable expectation of profit. The suggestion you have just proposed allowed me to write off my trip to France.

The Chairman: That is right.

Mr. Drache: What it means is that there is absolutely no protection. I can just see myself doing the article in *The Financial Post* as the first great loophole which has emerged. Everybody travels around the world calling themselves writers or painters or what not and makes the claim, and until such time as they are caught . . . It is not just until such time as they are caught, but in effect, they have a grace period until they are caught. Much as I appreciate where you are trying to go, I think that is potentially a fantastic loophole.

The Chairman: Okay, that is important to get out here. The mentality which says I have been ambushed has to be balanced against the statement you have just made—and we have made it over and over again in this committee—that there are lots of smoothies, who are not currently artists, who would love to be, that the creation of an opportunity will do more to recruit people into the artistic community than anything else we have ever done. You have just given us a very clear example of that, that anti-avoidance is an important part of tax law.

Mr. Drache: There is another aspect I would like to mention, at the risk of antagonizing some of my friends in the arts community. I have seen an awful lot of the tax returns, the loss returns, and I think that in many cases the claims which are being made are outrageous, to produce the losses which they have got. For example, I had a return from somebody who is a poet, and I have no doubt that this person is a poet. This person was writing off very large numbers for moving house, automobile expenses, and so on, exactly the kind of expenses, incidentally, that I as a lawyer am very leery of. I might be able to justify it but because I am prudent I do not make the claim. What they are doing, in many cases, is

[Traduction]

M. Drache: Oui, je suppose que c'est possible. Dans la plupart des cas, c'est une période qui dure de deux à quatre ans.

Le président: Oui.

M. Drache: Mais vous pourriez alors rencontrer un problème supplémentaire, si je décide que je deviens un peintre, par exemple.

Le président: Bien sûr.

M. Drache: Je pourrais m'acheter des toiles et des pinceaux, puis décider d'aller peindre en France. Je me retrouve donc en France, je déduis tout mon voyage et je peins. Supposons que mes peintures sont horribles et que je n'ai aucune chance de jamais en vendre une. Je peux réclamer mes pertes. Normalement, Revenu Canada m'envoie un premier avis sur lequel on accepte mes déclarations. Puis, trois ans plus tard, quelqu'un frappe à ma porte, jette un coup d'oeil à mes tableaux et déclare que franchement parlant, je n'ai aucune possibilité raisonnable de profits. La suggestion que vous venez de faire, me permet quand même de déduire mon voyage en France.

Le président: C'est exact.

M. Drache: Cela veut dire qu'il n'y a aucune protection contre ce genre de procédé. La première façon de profiter de cette énorme lacune, ce serait d'aller écrire un article pour le *Financial Post*. N'importe qui peut faire le tour du monde en prétendant qu'il est écrivain, ou peintre, par exemple, puis réclamer des déductions jusqu'à ce qu'il se fasse prendre . . . Cette personne aurait effectivement une période de grâce jusqu'à ce qu'il se fasse pendre au piège. Même si je comprends très bien vos intentions, j'objecte que c'est là une lacune phénoménale qui pourrait ouvrir la porte à beaucoup d'abus.

Le président: Bien, c'est important que vous le disiez. L'impression d'avoir été pris en embuscade doit être contrebalancée par des attitudes comme celles que vous venez de décrire, ce dont on nous a averti à plusieurs reprises au cours du Comité: n'oublions pas qu'il y a des tas de dilettantes qui ne sont pas véritablement des artistes, mais qui aimeraient bien l'être, et qu'une ouverture de ce genre là réussira à recruter plus d'artistes dans la collectivité artistique que quelque autre procédé auquel nous avons eu recours jusqu'à ce jour. Vous venez de nous illustrer très clairement le fait que ce phénomène d'anti-opposition fait partie intégrante de la loi fiscale.

• 1815

M. Drache: Il y a autre chose que je voudrais souligner, au risque de m'attirer les foudres de certains de mes amis artistes. J'ai eu entre les mains beaucoup de formules de déclarations de revenu et de déclarations de perte, et j'ai pu constater que dans bien des cas les réclamations de pertes étaient tout simplement scandaleuses. Ainsi, j'ai eu entre les mains la déclaration d'un poète, ce dont je ne doute absolument pas, qui demandait des déductions de déménagement, de frais de voiture, etc., c'est-à-dire toute une série de déductions dont je me méfie beaucoup, en tant qu'avocat. Peut-être serais-je en mesure de justifier ces réclamations, mais je ne le fais pas parce que je suis prudent. La plupart du temps, ces personnes-

[Text]

pushing the system as hard as they possibly can to get maximum deductions.

I will give you an example. My wife is just going to have her first book of short stories published. In the past three years, because of grants and so on, she had first a modest loss, then a modest gain, modest loss, and this year I think a modest gain. In making up her income statement each year I will not allow her to put in any claim except for out-of-pocket expenses—typing, paper, xeroxing, mailing, some travel which is legitimate travel, where she is going to see a publisher or something like that. She has an “office” in our house which would meet every test that Revenue Canada has for a home office. Nobody else goes in there. It is used only for business, never used for any other purpose. It meets all the tests. But I would not let her write off a part of that. And theoretically that means part of the mortgage payments, electricity, all this kind of thing. I say no, she is not going to do it. But an awful lot of people in the same position are doing exactly that.

Now the argument back is: If they have a “legal” right to do it, why should they not do it? I mean, everybody has the right to claim what they have a right to claim. The answer back is that at some point there is prudence that should be involved and to push the system to the point where when an assessor comes in and he sees that a poet is making the same kind of claims that a lawyer making \$150,000 a year is making, the same amount of claims in terms of his house, just throws him completely. And that is exactly what is happening.

The Chairman: I think that everybody, as a Member of Parliament, has seen that kind of problem, and it is a fine balance everywhere you go. I guess what I am trying to get at . . . You are saying a combination of things here—and this is just an observation—I like what you are saying, by the way, I think it makes a lot of sense, but it is sense that a lot of people do not like. The Canada Council came in, for example, in the Conference on the Arts, and said: We do not want special treatment, we just want to be recognized for what we are. But the fact is, it is special treatment. I mean, we do not recognize people who own stores, necessarily, for being storekeepers, we just call them businesses. We do not call them storekeepers. So we are talking about special treatment. And if we do say we are talking about special treatment, we do have some latitude that we do not have elsewhere. We stop worrying—as you pointed out—we stop worrying about precedents and equity. We say: What do we care, this is Parliament, we are deciding. You know, vote us out if you do not like what we are doing to poets. You never can tell what will happen.

It is the question of reasonable expectation of profit that really does cause a lot of trouble here, particularly for people

[Translation]

là ne réussissent qu'à pousser le système le plus loin possible pour obtenir les déductions maximales.

Je vous donne un autre exemple. Ma femme est sur le point de faire publier son premier livre de nouvelles. Au cours des trois dernières années, grâce à des subventions, entre autres, elle a d'abord eu de faibles pertes, puis de faibles revenus, puis à nouveau de faibles pertes. Enfin, je pense que cette année elle aura connu de faibles revenus. En remplissant sa formule de déclaration d'impôt chaque année, je ne lui permets pas d'inscrire des réclamations de déboursés autres que pour des frais d'impression, de papier, de photocopie, de poste, de voyages, lorsque ce sont des voyages légitimes, comme lorsqu'elle va rencontrer un éditeur. Elle a cependant un bureau dans notre maison qui répondrait à tous les critères établis par Revenu Canada. Cette pièce lui est réservée à elle seule, puisqu'elle ne s'en sert que pour écrire, et pour rien d'autre. Donc cela répond aux critères. Mais je ne lui ai jamais permis d'en réclamer une partie en déduction, ce qui m'aurait permis en théorie de déduire une partie de mes paiements d'hypothèques, d'électricité, etc. J'ai décidé qu'elle ne le ferait pas. Cependant, il y a bien des gens dans la même position qui le feraient.

Mais alors, m'objectera-t-on, pourquoi ne pas demander cette déduction, puisque l'on en a le droit légitime? Après tout, n'importe qui peut réclamer une déduction pour laquelle on a le droit de le faire. Je répondrai à ces gens qu'il faut être prudent et ne pas pousser le système trop loin. Imaginez qu'un évaluateur arrive chez un poète qui réclame les mêmes déductions pour sa maison, par exemple, qu'un avocat dont les revenus annuels sont de 150,000\$ par année! Evidemment que l'évaluateur va sursauter! Et c'est pourtant ce qui se passe souvent.

Le président: Je pense que tous les députés ont déjà eu affaire à ce genre de problème, et vous avez raison de dire qu'il y a un juste équilibre à maintenir partout. Ce que j'essaie de dire . . . Vous-même avez fait toute une série de remarques qui m'ont beaucoup plu, et qui sont très raisonnables, mais qui ne plairont pas à beaucoup de gens. Ainsi, lors de la Conférence canadienne des arts, le Conseil des arts a déclaré qu'il ne voulait pas que Revenu Canada les traite de façon spéciale, mais voulait tout simplement que les artistes soient reconnus comme tels. Mais en fait, cela équivaut à un traitement spécial. Après tout, nous ne reconnaissons pas nécessairement les propriétaires de boutiques comme étant des boutiquiers. Nous les appelons tout simplement propriétaires de commerce, et non pas boutiquiers. Donc, les artistes veulent en fait être traités spécialement. Et si nous leur accordons ce traitement de faveur, cela nous donne une certaine latitude que nous n'avons pas ailleurs. Comme vous l'avez justement souligné, cela nous permet de ne plus nous inquiéter des précédents ni de l'équité entre les groupes. Nous n'avons qu'à dire que le Parlement, a décidé telle ou telle chose. Si vous n'êtes pas contents de la façon dont nous traitons les poètes, vous n'avez qu'à ne pas nous réélire lors de la prochaine élection. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Je pense que ce qui nous perturbe le plus, c'est la question des perspectives raisonnables de profit, surtout pour les artistes

[Texte]

who are serious artists, pursuing an income that is marginal from their art, with a lot of high expenses associated with it, so they go and do a variety of things. They are the people who have been most vocal in their complaints to us, whether they be writers or painters or musicians or sculptors or performers. And I know what your point is about writing off too much. We have had some people who come in and complain when Revenue Canada raises issues about personal use. These people have been affronted by that. The fact is that it is an issue and you have to deal with it, whether or not it is insulting. I think going the other way would create more trouble than it would be worth.

• 1820

I do not know if Mr. McLean wants to raise anything. You have been awfully patient with me, as a chairman, my going on here.

Mr. McLean: Thank you very much. I appreciated Mr. Drache's comments, and I have read the brief. I have had a lot of representations from the symphonies in Kitchener and Waterloo and others, and I am familiar with a number of the issues.

There is just one area in which I wonder if you have had any experience. It relates again to people who are engaged, for example, as church organists who end up being paid a small retainer and the use of the instrument and some opportunity to teach. Symphony people tend now to be unionized, and I see as I look at it that they belong often to a musicians' union; there is some sort of collective sense as to who they are. Have you had any cases in that sort of situation where you are dealing with somebody who has an artistry but he cannot maintain it in terms of the contract he would have with the synagogue or the church, or whatever?

Mr. Drache: I personally have never run into the situation, though I should say I know that at one stage of the game this committee was talking about rock groups, and so on. There has been at least one decided tax case on rock groups. It held no reasonable expectation of profit to that particular group. It is kind of interesting, because, as I read the facts, though I may not like the music, it seemed to me the guy was doing all the things that I think one would do if one tried to put together a rock group. The guy was holding down another job. He was a young fellow of 21 or 22. He tried to write off the expenses associated with doing this. Particularly, there was a fair amount of travel. They had a van to cart the material around and drive to different small towns to perform, and no reasonable expectation of profit. You know, the guy with a rock group has exactly the same problem as anybody else. But, as I mentioned very early on, that test shows up with racing car drivers and everybody else. It is not unique to the arts.

To get back to my original point, it is clearly inappropriate. I do not think anybody who has read the testimony can come

[Traduction]

sérieux dont les revenus sont marginaux, mais dont les dépenses de leur art sont très élevées, ce qui les oblige à entreprendre divers petits travaux par la bande. Ce sont eux qui ont été les plus retentissants dans leurs revendications, qu'il s'agisse des écrivains, des peintres, des musiciens, des sculpteurs, ou des interprètes. Et je comprends très bien ce que vous voulez dire par ceux qui réclament beaucoup trop. D'aucuns se plaignent à nous lorsque Revenu Canada remet en question cet usage personnel. Certains prennent ça comme un affront. Le fait est qu'il est nécessaire pour Revenu Canada de se poser des questions, que cela vous insulte ou non. Je pense que de choisir une autre façon de procéder entraînerait plus de problèmes que cela n'en vaut la peine.

Je ne sais si M. McLean désire soulever une question? Le Comité a été très patient en permettant à son président de prendre la parole aussi longtemps que cela.

M. McLean: Merci beaucoup. Les commentaires de M. Drache m'ont intéressé, tout comme son mémoire que j'ai lu. J'ai reçu les doléances des orchestres symphoniques de Kitchener, de Waterloo et d'ailleurs, ce qui me permet d'être bien au courant de ces questions.

Il y a un dernier groupe de gens avec qui vous aurez peut-être déjà fait affaires. Il s'agit de ceux qui sont engagés comme organistes dans une église, par exemple, à qui l'on donne un petit cachet mais à qui l'on permet d'utiliser l'instrument pour répéter et parfois pour enseigner. La plupart de ceux qui travaillent dans les orchestres symphoniques sont maintenant syndiqués, et appartiennent la plupart du temps à un syndicat de musiciens, ce qui leur donne un sens collectif de leur état. Avez-vous déjà eu affaires avec des gens qui maîtrisent un art mais qui n'ont que des petits contrats avec une synagogue ou une église, par exemple?

M. Drache: Pas personnellement, mais je sais qu'à un moment donné, le Comité s'était penché sur le cas des orchestres rock, par exemple. Je pense même qu'il y a déjà eu un jugement fiscal sur un orchestre rock et que le jugement stipulait que le groupe en question n'avait aucune perspective raisonnable de profit. C'est un cas assez intéressant: À la lecture de la jurisprudence, même si je n'aime pas ce genre de musique, il m'a semblé que le type en question faisait tout ce qu'il fallait faire correctement pour monter son orchestre. Le jeune homme en question de 21 ou 22 ans avait en permanence un autre emploi, et tentait de déduire les dépenses associées avec la formation de son orchestre. Il tentait de déduire, en particulier, beaucoup de dépenses de voyage, puisqu'il avait une camionnette dans laquelle il transportait son matériel et grâce à laquelle le groupe se déplaçait pour aller se produire dans des petites villes, sans possibilité raisonnable de profit. Vous savez, celui qui dirige un orchestre rock a exactement le même problème que les autres. Mais comme je l'ai mentionné plus tôt, le ministère applique également ce critère aux chauffeurs de voitures de course, entre autres. Ce n'est pas un critère qui s'applique uniquement aux artistes.

Pour revenir à ce que je disais au début, c'est un critère tout à fait inapproprié. Quiconque a lu les témoignages se doit de

[Text]

to the conclusion that that is a test that can continue to be applied. It seemed to me that the only way to eliminate that test is to define the word "artist". Once you define it, then you can make up your mind as to how you want to deal with it, how far you go—broad, narrow, and so on. But until you get a definition, as a lawyer I know, what else am I going to cope with? If Revenue Canada comes along and says this is a hobby, if you do not give me something else, the courts just naturally are going to come to that test, because that is the logical test in a tax sense. Therefore, you must take that test away from the courts. It is the only answer. There quite simply is no other solution. You must deny the courts the use of reasonable expectation of profit by defining artists. Part of it must define artist. The only thing is you have that interim thing. If Revenue Canada would agree in terms of their assessing policy, it would give you breathing space. If they hold off in terms of assessing, or change their guidelines, that gives you breathing space, because you do not have problems if Revenue Canada is not assessing. I am quite convinced.

I must admit that I found reading the testimony over the past few weeks very interesting, because I had a feel for it. You know, you begin to get the input of all the particular groups, of what their problems are. I must say that I have been driven to the unequivocal position that you are going to have to come up with a definition. The question of whether it is the UNESCO definition or some other definition is another matter, but I am quite convinced that that is your first key step. You cannot do any of the other things before you have a definition. You cannot do anything until you have a definition. Therefore, your definition is the *sine qua non* for any further action.

• 1825

The Chairman: Okay.

May I suggest, Walter, that we have a conversation in private? I am stuck, I have to go. There are people who have been sitting in my office since 5.30 p.m.—that is normal for me.

Mr. Drache: My guys are expecting me back, too.

The Chairman: You have been waiting. Thank you very much. Do you mind if we come back to you if we have any questions? We may just contact you.

Mr. Drache: Not at all. As you know, I am here in town. Unless I happen to be travelling, I can usually manage on short notice.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Drache: Thank you very much.

The Chairman: It was a kind of up and down afternoon, but I appreciated the chance to talk.

The meeting is adjourned.

[Translation]

conclure que ce critère ne peut continuer à s'appliquer. Et il me semble que la seule façon de l'éliminer, c'est de définir le terme «artiste». Une fois le terme défini, il est alors possible de décider comment on procédera, avec latitude ou non. Mais sans définition, l'avocat que je suis se demande comment continuer? Si Revenu Canada décrète que l'art est un passe-temps, et si vous ne me donnez rien d'autre sur quoi fonder mes jugements, les tribunaux n'auront plus qu'à revenir tout naturellement à ce critère, puisque c'est le critère le plus logique du point de vue fiscal. Voilà pourquoi vous devez enlever aux tribunaux l'application de ce critère. C'est la seule façon de procéder. Il n'y a aucune autre solution. Vous devez enlever aux tribunaux la possibilité de définir les artistes par le recours aux perspectives raisonnables de profit. Ce n'est qu'une façon partielle de définir les artistes. La seule chose qui nous sauve c'est la décision intérimaire. Si Revenu Canada s'entendait sur la politique de cotisation, cela nous donnerait une certaine latitude. En effet, si le ministère sursoit à la cotisation, ou modifie ses lignes directrices, cela permet de souffler un peu: sans cotisation, pas de problème. J'en suis convaincu.

Je dois avouer que la lecture des témoignages de ces dernières semaines m'a beaucoup intéressé, parce que je me sentais très proche de ce qui se disait. Je commence à bien connaître les problèmes de tous ces groupes particuliers, vous savez. Je dois avouer en être arrivé à une conclusion sans équivoque, celle que vous aurez un jour ou l'autre à trouver une définition. La question de savoir si c'est la définition de l'UNESCO ou une autre qui fera l'affaire, c'est une autre paire de manches. Mais je suis convaincu que c'est la première chose à faire. On ne peut pas avancer tant qu'il n'y a pas de définition. Cette définition est donc cruciale et elle a condition *sine qua non* pour toutes vos autres démarches.

Le président: Très bien.

Walter, puis-je suggérer que nous ayons une conversation privée? Malheureusement, je dois partir. Il y a des gens qui m'attendent depuis 17h30 dans mon bureau, ce qui est coutume chez-moi.

M. Drache: Moi aussi, on m'attend.

Le président: Vous nous avez attendu, ce dont nous vous remercions. Acceptez-vous que nous recommuniquions avec vous si nous avons des questions? Nous aurons peut-être à le faire.

M. Drache: Bien sûr. Vous savez que je suis en ville. Mais s'il se trouve que je sois en voyage, j'arrive habituellement à me libérer avec un peu de préavis.

Le président: Merci beaucoup.

M. Drache: Merci beaucoup.

Le président: Nous avons eu des hauts et des bas, cet après-midi, mais nous sommes heureux d'avoir pu vous parler.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS—TÉMOIN

From Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz:
Mr. Arthur Drache, Q.C., Barrister & Solicitor.

De l'étude Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz:
M. Arthur Drache, Avocat.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 14

Thursday, April 5, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 14

Le mardi 5 avril 1984

Président: Douglas Fisher

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-
Committee of the Standing Committee on Communica-
tions and Culture on*

*Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du
Comité permanent des communications et de la culture
sur*

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and
Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et
des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 5, 1984
(16)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 11:00 o'clock a.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Burghardt, Crombie, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Law Union of Canada: Mr. Paul Sanderson and *From the Canadian Artists Representation Ontario:* Mr. Mark Burnham, Past-Spokesperson.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. Paul Sanderson made an opening statement and, with the other witness, answered questions.

At 12:35 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 5 AVRIL 1984
(16)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 11 heures, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Crombie, Fisher et Orlikow.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordonnateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De la «Law Union of Canada»: M. Paul Sanderson, et *De la «Canadian Artists Representation Ontario»:* M. Mark Burnham, ancien porte-parole.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M. Paul Sanderson fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

A 12 h 35, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, April 5, 1984

• 1109

The Chairman: We have a few housekeeping items to take care of, but we welcome to our committee Mr. Paul Sanderson, Barrister and Solicitor, from the Law Union of Ontario. We are delighted to have you with us, sir.

As an opening request from our witness, may I ask the Members and the clerk to treat the brief with—confidential is the wrong word—some discretion. This apparently will be going into a book which Mr. Sanderson has arranged with Carswell, and congratulations on that. All the lawyers who come to see us are making money on their legal right. However, there is nothing wrong with that, I guess. It is good to see somebody who knows how to do it. However, he would like us to keep the brief a bit confidential, because in effect, it is contracted to the Carswell company and we are getting an advance peek. So we will specifically ask that this not be appended to the record today.

• 1110

However, Mr. Sanderson, we are glad to have you here. We heard from Arthur Drache yesterday, and we have heard from a variety of witnesses in the arts over the last few weeks. Then we are going to hear from you and from a couple of other professionals, from Applebaum and Hébert and then from Revenue Canada. So that gives you some context as to where we are going. We welcome you and we look forward to your ideas, sir.

Mr. Paul Sanderson (Barrister and Solicitor, Law Union of Ontario): Thank you. I am very pleased to appear here today to make submissions. I would like to say I am a practising lawyer who has a special emphasis on the arts and entertainment matters. I am also a member of the Law Union of Ontario, and the Law Union has adopted the brief which I actually wrote. For those of you who are not aware, the Law Union is a group of over 200 lawyers, law professors, law students and community legal workers who are dedicated to progressive social change. More specifically, I am part of the cultural collective in the Law Union which seeks to raise the economic and legal status of artists. Since this is a bread-and-butter issue for artists, we have a particular interest in this issue, and that is why we are here today.

I am in the process of authoring a book entitled *Musicians and the Law in Canada*, and I have been a professional

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 5 avril 1984

Le président: Nous avons quelques questions d'ordre pratique à régler, mais nous souhaitons la bienvenue à notre Comité à M. Paul Sanderson, juriste et avocat conseil, de la *Law Union of Ontario*. Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous, monsieur.

En préambule, et à la demande de notre témoin, je voudrais prier les membres du Comité, ainsi que le greffier, de respecter le caractère confidentiel de son mémoire—et c'est peut-être aller un peu trop loin que d'user de ce terme—mais d'observer en tout cas une certaine discrétion. En effet, M. Sanderson a signé avec la maison Carswell un contrat de publication d'un livre dont le mémoire est extrait, et nous l'en félicitons. Tous les avocats qui se présentent devant nous tirent avantage des droits que leur confère leur profession, mais ce n'est pas défendu, à ce que je sache, quand on sait comment s'y prendre. M. Sanderson nous prie toutefois de ne pas éventer la chose, car il a signé un contrat avec la maison Carswell, et il nous gratifie donc, en quelque sorte, d'une avant-première. Nous précisons donc que le mémoire ne devra pas être mis en annexe au compte rendu de ce jour.

Mais nous sommes fort heureux, monsieur Sanderson, de vous avoir parmi nous aujourd'hui. Nous avons reçu hier le témoignage de M. Arthur Drache, et au cours des dernières semaines, un grand nombre de représentants des arts se sont présentés devant nous. Après vous, ce sera le tour de quelques autres professionnels des arts, de la commission Applebaum-Hébert, et ensuite de Revenu Canada, ceci pour vous donner un aperçu de l'orientation de nos travaux. Mais laissez-moi donc vous souhaiter la bienvenue et vous prier de nous exposer vos idées, monsieur.

M. Paul Sanderson (juriste et avocat conseil, *Law Union of Ontario*): Je vous remercie. Je suis très heureux de comparaître aujourd'hui devant vous et voudrais préciser, à votre intention, que j'exerce la profession d'avocat et m'occupe plus particulièrement des questions liées aux arts et au spectacle. Je suis également membre de la *Law Union of Ontario*, et cette dernière a fait siennes les idées que j'expose dans le mémoire que j'ai rédigé. Pour votre gouverne, je préciserai que la *Law Union of Ontario* regroupe plus de 200 avocats, professeurs et étudiants en droit et assistants judiciaires des communautés qui sont en faveur de changements progressifs de la société. J'appartiens plus précisément à un groupe culturel de la *Law Union of Ontario* qui s'est donné pour mission d'améliorer le statut économique et juridique des artistes. Puisqu'il s'agit ici d'une question qui concerne l'existence même des artistes, nous nous y intéressons tout particulièrement, et c'est pourquoi nous nous trouvons parmi vous aujourd'hui.

Je suis l'auteur d'un livre qui doit paraître prochainement et qui sera intitulé: *Musicians and the Law in Canada*, et j'ai été

[Texte]

musician. I was a member of the AFM from 1972 to 1981 and I am currently a member of CAPAC—that is, Composers, Authors, Publishers Association of Canada—since 1978. I also worked during the summer of 1980 with CARO, which is a provincial organization of which CARFAC is the national organization. I authored a book entitled *Model Agreements for Visual Artists*. So I hope to bring all these perspectives to the subcommittee today.

I also have with me Mark Burnham, who is the past spokesperson for CARO and a practising visual artist and who co-authored a brief on artisan part-time work.

Prior to coming here, I circulated the summary of the tax reform recommendations to the various arts groups, and I have filed with the committee today some letters showing some support for the recommendations. More may be on the way. You are welcome to append the summary of tax reform recommendations, although I will be making some wording alterations when speaking.

My focus today will be on the legalities and the policy behind the legalities of the tax issue in question. I hope to forge some links between my recommendations in my brief and the policy as it exists. I think it may be helpful for the subcommittee to point out some of the groups who would support the recommendations I am making, and I will try to do that as I go along.

At the outset, I would like to say we are speaking about taxation of individuals. I would just like to make that clear. We are not speaking about taxation of, say, artists when they go into partnership or corporation; we are speaking specifically about the individuals. Also at the outset, I would like to address some of the questions I have seen raised in the standing committee minutes.

First, I would like to go on the record as saying, yes, legislative change is necessary, and I hope to explain that as I go along. With respect to a definition of the artist, we are supporting the UNESCO definition, and with all due respect, I would submit that the Canada Council definition is not really a definition. It is more a list of characteristics or factors which may determine who is an artist.

• 1115

I have also seen some concern with the wording of asking for a specific sector approach. I have no problems with the rewording of that to "an appropriate sector" or "particular sector" but the thrust is a sectoral approach. And when I am referring to artists today, I am referring to all artists. If I refer to visual artists I will say that specifically, just to make that clear. What I propose to do is read through the reform recommendations and embellish upon them.

[Traduction]

musicien professionnel. De 1972 à 1981, j'ai été membre de la Fédération des musiciens des États-Unis et du Canada, et je suis membre, depuis 1978, de l'Association des compositeurs, auteurs et éditeurs du Canada. J'ai également travaillé pendant l'été 1980 pour le Front des artistes canadiens de l'Ontario, FACO, branche régionale de l'organisation nationale CARFAC, Front des artistes canadiens. Je suis l'auteur d'un livre intitulé: *Model Agreements for visual Artists*. J'espère donc pouvoir présenter toutes ces vues aujourd'hui à ce Sous-comité.

Je suis accompagné de M. Mark Burnham, ancien porte-parole de CARO, artiste visuel en exercice et co-auteur d'un mémoire sur l'artisanat à temps partiel.

Avant de me présenter devant vous, j'ai diffusé auprès des divers groupes artistiques le résumé des recommandations sur la réforme fiscale, et j'ai déposé aujourd'hui devant le Comité certaines lettres faisant état de l'appui réservé à ces recommandations. Il est vraisemblable que d'autres lettres suivront. Je vous engage à mettre en annexe au compte rendu le résumé des recommandations sur la réforme fiscale, tout en me réservant la possibilité d'apporter, au cours de mon exposé, des modifications à leur libellé.

Je voudrais me pencher aujourd'hui sur les aspects juridiques de la question fiscale dont nous discutons, ainsi que sur les politiques sous-jacentes. J'espère établir certains liens, dans mon exposé, entre mes recommandations et la politique existante. Il pourrait être utile pour le Sous-comité de savoir quels groupes seraient en faveur des recommandations que je veux faire, et je vous le signalerai au fur et à mesure.

Permettez-moi de préciser tout d'abord que nous parlons ici d'imposition des particuliers, et non, par exemple, de l'imposition des artistes lorsqu'ils se constituent en société ou en association; c'est uniquement des particuliers que nous parlerons. Je voudrais également reprendre tout d'abord certaines des questions soulevées précédemment devant ce Comité, et dont j'ai pris connaissance dans le compte rendu.

Permettez-moi d'affirmer tout d'abord qu'un changement des lois s'impose, et j'espère être en mesure de vous le prouver par la suite. En ce qui concerne la définition de l'artiste, nous penchons pour la définition de l'UNESCO, car, en toute déférence, celle du Conseil des arts du Canada n'est pas une définition à proprement parler, mais plutôt un énoncé de caractéristiques ou de facteurs déterminant la qualité d'artiste.

Certains ont également exprimé des réserves sur la façon d'envisager la question par secteur spécifique. Je ne vois pas de difficulté à modifier le libellé en parlant par exemple de «secteur approprié» ou de «secteur particulier», mais la notion fondamentale est celle d'une étude par secteur. Et lorsque je parle des artistes actuels, je parle de tous les artistes, et je préciserai, par exemple, que je parle d'artistes visuels lorsque tel sera le cas. Je me propose maintenant de vous donner lecture des recommandations de réforme et de les commenter au fur et à mesure.

[Text]

Recommendation No. 1, which I would point out is quite similar to ACTRA's recommendation No.1, and which is dealt with in Issue No.4 of the subcommittee minutes, is that all artists, including but not limited to musicians, visual artists and writers, be considered to be a sector in society requiring appropriate tax treatment.

Okay, what is the rationale for this sector approach? First of all—and I think you are well aware that artists have unique occupational characteristics—I refer you to pages 1 and 2 of my brief. I do not propose to read through them now, but they do outline specific occupational characteristics of musicians. I would say that what that amounts to, in summary, is that first of all artists are in a hybrid position a lot of the time, and I will be dealing with this later—the fact that they can be employees and self-employed, or the contracts they are working under could be a combination of the two. The other thing that comes out of these occupational characteristics is that most artists cannot really make a living from their art work, therefore they get into a situation where they are having to do part-time work or be supported by spouses, or be supported by parents, to subsidize the art. And their art is essentially subsidized. If they are making other income from part-time employment such as waiters, waitresses, their art is being supported with these after-tax dollars. This is the situation that most artists are in.

More importantly, I would say that artists are in the forefront of Canadian culture, and culture is essentially what defines Canada. Artists are cultural producers, but they are not like other producers who have a more or less fixed value on the sale of commodities or services. There may or may not be a value for a painting or, say, for a composer's song. There may not be a market for that type of culture.

I would suggest that if Canada cares about its culture, which I believe it does—and I think the Applebaum-Hébert Commission is ample recent evidence of this—it should be considering artists as an appropriate sector that needs some appropriate treatment.

Recommendation No. 2, which follows from the sectoral analysis, is that a definition of artists as an occupational group be added to the Income Tax Act, definition section; that is Section 248(1). I would point out that ACTRA is also on record as supporting this in their recommendation No.2. And I would point you to the Canada Council recommendation 3.0 which alludes to a dual status, which is not coming directly to saying that, yes, we need a definition of artists, but I am saying that a logical approach to implementing that dual status would be by means of a definition.

[Translation]

Aux termes de la recommandation n° 1, très proche de la recommandation n° 1 de l'Association des artistes de la télévision et de la radio canadiennes, et qui est traitée dans le fascicule n° 4 du compte rendu du sous-comité, tous les artistes, y compris les musiciens, les artistes visuels et les écrivains, mais cet énoncé n'est pas limitatif, doivent être considérés comme constituant un secteur de la société qui doit bénéficier d'un traitement fiscal approprié.

Comment justifions-nous cette notion de secteur? Vous n'ignorez certainement pas que les caractéristiques d'emploi des artistes leur sont propres, et je voudrais vous renvoyer avant tout aux pages 1 et 2 de mon mémoire. Je ne vous en donnerai pas lecture, mais elles retracent les caractéristiques spécifiques du métier de musicien. Cela revient à dire, pour l'essentiel, que les artistes se trouvent, avant tout, et pendant une grande partie du temps, dans une situation hybride, et je reviendrai plus tard sur cette question du fait qu'ils peuvent à la fois être employés et travailleurs indépendants, ou que les contrats qui les lient relèvent à la fois des deux statuts. Ce qui découle également de ces caractéristiques d'emploi, c'est que la plupart des artistes ne parviennent pas à gagner véritablement leur vie avec leurs travaux artistiques, et doivent donc y suppléer en faisant des travaux à temps partiel, ou en acceptant l'aide d'un conjoint ou d'un parent pour leur permettre de continuer à pratiquer leur art, art qui est donc essentiellement subventionné par d'autres. S'ils suppléent à leurs revenus en occupant un emploi à temps partiel comme serveurs, par exemple, c'est donc le revenu qu'ils en tirent, après déduction de l'impôt, qui servira à subventionner cet art. Telle est la situation dans laquelle se trouvent la plupart des artistes.

A cela j'ajouterais, ce qui me paraît encore plus important, que les artistes sont à l'avant-garde de la culture canadienne, et que la culture est ce qui, pour l'essentiel, définit le Canada. Les artistes sont des producteurs de culture, mais à la différence des autres producteurs, ils ne vendent pas des marchandises ou des services auxquels il est possible d'assigner une valeur plus ou moins fixe. Un tableau ou, par exemple, le chant d'un compositeur peut avoir une valeur ou n'en pas avoir, car ce genre de produit culturel ne trouvera peut-être pas de débouché.

Si le Canada tient à sa culture—ce qui semble clairement ressortir du rapport de la Commission Applebaum-Hébert—il devrait placer les artistes dans une catégorie à laquelle on accorderait un traitement approprié.

La recommandation n° 2, qui découle de l'analyse de secteur, préconise d'insérer dans la Loi de l'impôt sur le revenu une définition des artistes en tant que groupe professionnel dans l'article relatif aux définitions, à savoir l'article 248(1). Permettez-moi de vous signaler que telle est également l'intention de l'Association des artistes de la télévision et de la radio canadiennes dans sa recommandation n° 2. La recommandation n° 3 du Conseil des arts du Canada parle également d'un double statut, et sans réclamer pour autant une définition des artistes, implique qu'il serait logique d'instituer un double statut et de le faire au moyen d'une définition.

[Texte]

Okay, why do we need a definition? I would say succinctly that it could avoid uncertainties and the unfairness of the results that we are seeing now, particularly of the legal tests, that is, the employee and the self-employed test and a reasonable expectation of profit. Certainly it could be a more objective criteria for arriving at this.

Okay, why the Income Tax Act? Well, first of all I would like to address a concern that I have seen raised, and that is the fact that there is some concern that the Income Tax Act should be neutral. Although that is an attractive theory, I think it is very clear that our Income Tax Act is not neutral; we did not adopt the Carter Commission in 1962, and what we are left with today is budget after budget, altering the tax system to suit various policy and governmental ends and other central ends. Therefore, first of all, the Income Tax Act is not neutral.

• 1120

Secondly, if you are dealing with the Income Tax Act, I think this is a way to ensure a broad base of support for artists. Kind of related to that is that the system of Canada Council grants is good, but at the same time it does not really benefit all artists, whereas the Income Tax Act has the possibility of cutting across for all artists.

I would like to draw an inference here from the Canada Council brief that, I think, can be reasonably drawn. They are on record saying that we need some legislative change for tax reform, but at the same time they are the granting institution. I think there is a logical inference to be drawn that the grant system by itself is not adequate; it does not reach all artists.

Okay, what definition? We have already alluded to the UNESCO definition which, I think, is the appropriate one. That is appended as Schedule A. I do not intend to read through it; you have it there, but I would like to say that this is the appropriate definition. I also understand that Canada has had quite a hand in arriving at this definition, so there is some support already. It is an internationally accepted definition.

Unfortunately, for tax purposes, it does not really go far enough. There are two problems that I can see with it. It may need to be reworded to deal with the specific problems of musicians and writers and artists. That may be a problem.

Secondly, you do not really deal with the issue of hobbyists, which seems to be of great concern. I am suggesting that there may be a gloss that could be put on this definition that would assist with that problem.

I would point you to the CARO brief and I would like to refer to some of the material in it. I am not presenting the brief, but there is some material in there that I have filed with the clerk that would support what I am about to say next.

[Traduction]

Pourquoi, allez-vous me demander, avons-nous besoin d'une définition? Je répondrai, en bref, que c'est afin d'éviter aux incertitudes et au caractère arbitraire et injuste de la situation actuelle, en particulier les tests juridiques servant à déterminer qui est employé et qui est travailleur indépendant, et à quel niveau peut s'établir l'espérance de revenu. On peut imaginer des critères plus objectifs pour arriver à ce résultat.

Pourquoi la Loi de l'impôt sur le revenu, allez-vous me dire? C'est d'abord pour répondre à certaines craintes qui ont été formulées concernant la nécessité, pour la Loi de l'impôt sur le revenu, d'être neutre. Bien que ce soit une théorie séduisante, il ressort clairement que notre Loi de l'impôt sur le revenu est loin d'être neutre. En 1962, nous n'avons pas adopté les propositions de la Commission Carter, et à chaque budget, nous nous retrouvons maintenant avec de nouvelles modifications au régime fiscal, aux fins de satisfaire les objectifs et politiques du gouvernement et des organisations centrales. Mon premier argument est donc que la Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas neutre.

Mon second argument, c'est qu'une amélioration de la Loi de l'impôt sur le revenu permettrait également de faire bénéficier les artistes d'une aide à assise élargie. En effet, si favorable que soit le système des subventions du Conseil des arts, il ne profite pas vraiment à tous les artistes, alors qu'il est possible d'élargir cette aide par le truchement de la loi.

Je voudrais me permettre ici de tirer une conclusion assez logique du mémoire du Conseil des arts du Canada, dans lequel il est dit que le régime fiscal a besoin d'être modifié, mais que le Conseil des arts constitue en même temps l'institution chargée d'attribuer les subventions. On peut en déduire, en bonne logique, que le système de subventions ne répond pas à tous les besoins, et ne touche pas tous les artistes.

Quelle est la définition que nous proposons donc d'adopter? Nous avons déjà parlé de la définition de l'UNESCO, qui nous paraît la bonne. Elle figure à l'annexe A, et je ne vous en donnerai donc pas lecture, puisque vous pourrez l'y consulter, mais je voudrais vous signaler que c'est celle que nous considérons satisfaisante. Je crois également savoir que le Canada a participé à la rédaction de cette définition, qui est acceptée sur le plan international, ce qui signifie qu'il existe déjà un courant d'opinion dans ce sens.

Cette définition, malheureusement, ne va pas assez loin aux fins de l'impôt. J'y vois en effet deux difficultés: d'une part, il faudra peut-être en donner une nouvelle rédaction pour traiter des problèmes propres aux musiciens, aux écrivains et aux artistes.

D'autre part, on n'y aborde pas la question des amateurs, qui soulève beaucoup de problèmes, et je crois qu'il serait nécessaire d'étoffer cette définition, afin d'y inclure cette catégorie de personnes.

Je voudrais vous renvoyer au mémoire du Front des artistes canadiens de l'Ontario et à certains aspects de son contenu. Je ne vous en ai pas soumis le mémoire, mais j'en ai déposé

[Text]

I can briefly summarize. The thing I would like to say is that in adding a gloss to this in order to ensure that professional artists actually benefit, you may want to look at the American definition which essentially deals with three points.

First, in their Income Tax Act, there is a presumption that the person is a professional artist. Our act, and I would point you to my brief, points to the fact that the onus of proof is actually on the individual taxpayer, whether it is a musician or visual artist, to prove that the assessments are incorrect and essentially prove that they are a professional, self-employed musician or the like. It is clear that is a benefit in the United States to the artist.

Secondly, they have kind of a rough and ready test with respect to a profit motive. I am not advocating that it should be entrenched, but with respect to the U.S. system there is an intent to show a profit by showing that you have made a profit two years out of five. Right now it is not clear, on the basis of our Act, what would be sufficient to have a reasonable expectation of profit along those lines. They have, I think, a more lenient test. They equate an intent to profit with the fact of being a professional. I think it may be more adequately described as an intent to be an artist. Even if you cannot meet that test of two out of five, there are an additional nine factors in their Revenue code which would allow you to be able to meet that professional test.

You can look at that, it is in the CARO material. It is an excerpt from Tad Crawford's book, *Legal Guide for the Visual Artist*. I think it is helpful. Secondly, with respect to the definitional approach, I think a definition could avoid the cost of litigation that we have seen over the decades and will help cut down on the audits and assessments, which are clearly a drain on the government and on the arts community itself.

• 1125

So having decided that a definitional approach is an appropriate one, I think recommendations number 3 and number 4 flow from that, and I propose to deal with them together.

Recommendation number 3: The entitlement of artists to claim deductions will not be dependent upon their employment status, that the definition of artist replace the distinction which now exists legally, and for tax purposes, between self-employed artists and artists who are employees.

Recommendation number 4: The common-law legal test of contract of service, or contract for services, and the legal test of a reasonable expectation of profit, no longer should apply to

[Translation]

auprès du greffier certains extraits qui vont dans le sens des propositions que je vais vous soumettre.

Je dirais, en résumé, qu'en étoffant cette définition pour permettre aux artistes professionnels d'en tirer parti, il serait intéressant de consulter la définition américaine, qui porte essentiellement sur trois points.

Tout d'abord, dans la Loi de l'impôt sur le revenu des États-Unis, l'hypothèse adoptée est que la personne est artiste professionnel, alors que d'après notre loi—je vous renvoie sur ce point à mon mémoire—c'est au contribuable de prouver qu'il l'est, qu'il s'agisse d'un musicien ou d'un artiste visuel, et de prouver également que les évaluations sont inexactes, qu'il est musicien professionnel, par exemple, et qu'il est travailleur indépendant. Il est clair que la loi des États-Unis avantage l'artiste sur ce point.

La loi américaine, en second lieu, se sert d'un test approximatif en ce qui concerne la recherche du profit. Je ne préconise pas de le reprendre dans notre loi, mais aux yeux de la loi américaine, il y a intention de réaliser un bénéfice si vous pouvez montrer que deux années sur cinq, vous avez réalisé un bénéfice. Notre loi ne nous permet pas d'inférence claire de ce qui serait considéré comme preuve suffisante d'une espérance de bénéfice. La loi américaine se montre plus souple en l'occurrence, et le fait d'être professionnel équivaut, pour elle, à avoir l'intention de réaliser des bénéfices. Elle revient davantage à permettre de prouver qu'on a l'intention d'être artiste. Même s'il vous est impossible de prouver que vous avez réalisé des bénéfices deux années sur cinq, il existe encore, dans le code de l'impôt américain, neuf facteurs qui pourraient vous permettre de vous placer dans cette catégorie professionnelle.

Je vous engage à examiner cette documentation, que vous trouverez dans le mémoire du Front des artistes canadiens de l'Ontario. Il s'agit d'un extrait du livre de Tad Crawford, intitulé: *Legal Guide for the Visual Artist*, qui me paraît très utile. Autre avantage de la définition, cette dernière pourrait nous permettre d'éviter les litiges coûteux qui se sont multipliés au cours des dernières années et de diminuer le nombre des vérifications et évaluations, qui mobilisent les ressources du gouvernement, ainsi que de la communauté des arts elle-même.

Une fois approuvée la nécessité de l'établissement d'une définition, les recommandations numéros 3 et 4 en découlent naturellement, et je voudrais les examiner ensemble.

Aux termes de la recommandation numéro 3, le droit des artistes à réclamer des déductions ne découlera plus de leur statut professionnel, et la définition de l'artiste remplacera la distinction qui existe actuellement dans le régime fiscal entre les artistes qui sont des travailleurs indépendants et ceux qui sont employés.

Aux termes de la recommandation numéro 4, le test de contrat de service du droit coutumier, ainsi que le test légal d'une espérance de bénéfices, ne devraient plus s'appliquer aux

[Texte]

artists. The definition of artist for tax purposes will replace these legal tests.

I would like to point out to the subcommittee, these are common-law tests; they evolve from the case law, not from the Income Tax Act. Why should they be replaced? Does it necessarily involve reform of the Income Tax Act? Yes, it does involve reform of the Income Tax Act, because when you are subject to an assessment, this is the law, and this is what is applied on an assessment and when you are in court. So why should you replace it? I submit that tests are complex and uncertain. They result in confusion and inequity. They also result in cost of litigation that we have seen since its inception in 1952, and it is still being litigated.

I would point you to pages 3 through 22 of my brief . . . It is broken down further; pages 7 through 10 deal with cases of musicians who are considered to be employees and pages 10 through 12 deal with cases where they are considered to be self-employed. You can see the complexity of the test that is involved. I would point you specifically to page 5, which gives a fairly succinct overview of 10 tests that are being applied, to find out whether there is an employee or a self-employed status that was set out in the Braive case. One of the problems, which I have alluded to before, is the fact that there actually are hybrid contracts that artists enter into. They often are neither employees nor self-employed; they do not fit neatly into categories.

The next problem I can see with the common law, which I think is the worst problem, is the reasonable expectation of profit tax. I think it is unjust and I think it is unreasonable. Clearly, culture is not just a business. To put a business aspect to it or glossing culture is kind of like oil and water. What is produced as culture is not necessarily saleable. But it still can have culture value . . . influence and value to the community as a whole. Also, having this type of test allows Revenue Canada to make determinations as to what type of culture is deemed to be valuable. I would submit, it is not a clear term and it is not defined; you have to look to the case law to find out what a reasonable expectation of profit is.

I would point you to the case of *Moldawn v. The Queen*, which I think kind of succinctly outlines the test and some of the vagaries in the test. That is on pages 14 and 15. The problem is that a lot of artists do not have any reasonable expectation of profit at all, nor could they have, dealing with some of the cultural products that they produce.

I would say that one of the worst abuses that we have seen with respect to the law is the Schip case, which is succinctly set out on page 15 in the material, where a fine art photographer, Roger Schip, full-time teacher of photography, who also operated a fine art photography business, was found to have no reasonable expectation of profit. In this case, the reasonable

[Traduction]

artistes. Dans le régime fiscal, la définition de l'artiste remplace ces tests légaux.

Je voudrais faire remarquer au Sous-comité qu'il s'agit là de tests du droit coutumier, qui proviennent de la jurisprudence, et non de la Loi de l'impôt sur le revenu. Pourquoi est-il besoin de les remplacer? Faut-il, à cette fin, réformer la Loi de l'impôt sur le revenu? Oui, il faut la réformer, parce que, lorsque vous devez subir une évaluation, c'est en raison de la loi, et ce sont ces principes qui sont appliqués pour l'évaluation et devant les tribunaux. Pourquoi alors faut-il les remplacer? C'est, je pense, parce que les tests sont compliqués et n'offrent pas de certitude; ils sont à la source de confusions et d'injustices. Ils sont également coûteux, comme nous avons pu nous en rendre compte depuis leur mise en place en 1952, et n'ont pas cessé depuis de donner lieu à des litiges.

Je vous renvoie pour consultation à mon mémoire, de la page 3 à la page 22, et pour plus de précisions, vous trouverez, de la page 7 à la page 10, les cas de musiciens qui sont considérés comme des employés, et de la page 10 à la page 12, les cas où ils sont tenus pour des travailleurs indépendants. Vous y constaterez la complexité du test utilisé. J'attire tout particulièrement votre attention sur la page 5, qui vous donne un aperçu relativement succinct de dix tests utilisés pour l'affaire Braive, afin de déterminer s'il fallait accorder le statut d'employé ou de travailleur indépendant. L'une des difficultés, que j'ai déjà mentionnée, c'est que les artistes passent souvent des contrats mixtes, qui n'entrent dans aucune catégorie bien déterminée, et aux termes desquels les artistes, très souvent, ne sont ni vraiment employés, ni vraiment travailleurs indépendants.

L'autre difficulté, et de loin la pire, avec le droit coutumier, c'est l'impôt sur l'espérance de bénéfice, qui me paraît injuste et arbitraire. La culture, de toute évidence, n'est pas simplement une entreprise commerciale, et vouloir l'attirer dans cette direction, ou revêtir la culture de cet aspect, revient à mélanger les torchons et les serviettes. Les produits de la culture ne sont pas nécessairement négociables, ce qui ne les empêche pas d'avoir une valeur culturelle pour la collectivité dans son ensemble, et d'exercer une influence. Un test de ce genre met également Revenu Canada en mesure de décider quelle catégorie de produits culturels aura de la valeur. Cette notion est obscure et manque de définition; il faut consulter le droit coutumier pour découvrir ce qu'on entend par espérance de bénéfice.

Je voudrais vous renvoyer à l'affaire *Moldawn c. la Reine*, aux pages 14 et 15, où l'on voit l'emploi du test et certaines des bizarreries auxquelles il donne lieu. La difficulté, c'est qu'un grand nombre d'artistes n'ont absolument aucune espérance de bénéfice et ne pourraient en avoir, compte tenu de l'oeuvre culturelle qu'ils produisent.

L'un des pires cas d'abus de la loi que nous ayons vu est l'affaire Schip, résumé à la page 15 de notre document, où il a été décidé qu'un artiste photographe, Roger Schip, qui enseignait la photographie à plein temps et avait également un atelier de photographie d'art, n'avait aucune espérance de bénéfice, ce qui, dans le cas en question, équivalait à devoir réaliser un bénéfice.

[Text]

expectation of profit was actually equated with having to make a profit.

• 1130

I think that is a jump even from the reasonable expectation of profit test. But there it is in the case law. That is an example of a determination that has been made.

We have seen some struggling in the cases, and I would point you to page 16, the Booth case, which deals with an artist who is just starting out. In that case they seem to apply a more lenient test; but only because the artist in question was really just starting out.

So these are some of the things that can happen with these types of tests.

Recommendation 5 is that all artists be entitled to deduct expenses if they were self-employed. This is the crux of the matter. This is what it really boils down to; and I do not think it is that big a leap. If you do take a definition of artists so that they can have self-employed expenses, that is all that is really being accomplished by the definitional approach. But it is important, because it tends to lead to the ability to have some flexibility with the expenses that are incurred. Not all artists incur expenses in the same way. I think that is one of the problems with the suggestion I have seen that, let us say, the first \$15,000 of an artist's income be exempt.

There are two problems I can see with that. First of all, it does not take into account the fluctuation of expenses. Secondly, most artists' incomes do not come anywhere near \$15,000. I would point you to the CARO material. I think it is material you are already familiar with. Judy Gouin's cost of earning as a visual artist gives you some idea of what it means to be an artist and to try to earn as an artist. Often expenses outweigh their earnings. As I have alluded to before, what happens is they are having to support their art practice with other after-tax income.

Just by means of addressing what can be done in the interim, which I have also seen raised by the subcommittee, first of all, there is no interpretation bulletin on reasonable expectation of profit. That may be helpful in the interim. It may be possible to have some regulations in the interim along the lines of the American test, to interpret equitably what might be a reasonable expectation of profit. In my opinion, they do not go far enough, because ultimately when there is an assessment and an appeal, it is the law that is going to be applied, and what you have merely is some policy guide-lines, which will not stand up in court. It is the reasonable expectation of profit in the Common Law which would be applied. To change that you need some legislative action.

[Translation]

Je pense que cela va bien plus loin encore que le critère d'espérance de bénéfice, ou de «possibilités raisonnables de profits». Mais voici qu'on trouve cela dans les décisions passées qui ont force de loi. Il s'agit là d'un exemple de décision qui a déjà été rendue.

Les intéressés ont lutté, dans certains cas, et je vous renverrais à l'affaire Booth, à la page 16, qui concerne un artiste qui ne fait que démarrer. Dans son cas, il semble qu'on ait été un peu plus indulgent, mais ce, uniquement parce qu'il ne faisait que commencer.

Voilà donc un certain nombre des choses qui peuvent se produire lorsqu'on recourt à ce genre de critère.

La recommandation 5 demande que tous les artistes puissent déduire leurs dépenses s'ils travaillent pour leur propre compte. C'est là le noeud de l'affaire. C'est là l'essentiel, et je ne pense pas que cela constitue un grand bond en avant. Si vous optez pour une définition des artistes qui prévoit qu'ils puissent avoir des frais imputables à leur situation de travailleurs autonomes, cela ne changera vraiment rien d'autre. Mais je pense que cela serait très important, car pareille formule permettrait une certaine souplesse sur le plan des dépenses engagées. Les artistes ne font pas tous les mêmes dépenses. Je pense que c'est là l'un des problèmes de cette idée selon laquelle les premiers 15,000 dollars, par exemple, des revenus d'un artiste devraient être exemptés.

Cela poserait deux problèmes, selon moi. Tout d'abord, cette formule ne tiendrait pas compte de la fluctuation des dépenses. Deuxièmement, les revenus de la plupart des artistes sont loin d'atteindre 15,000 dollars. Je vous renverrais au document fourni par le FACO. Je pense que vous connaissez déjà bien cette documentation. Le prix de revient du travail de l'artiste visuel Judy Gouin vous donne une petite idée de ce que cela veut dire être un artiste et essayer de gagner sa vie en tant qu'artiste. Souvent, les dépenses sont supérieures au revenu. Comme je l'ai déjà signalé, souvent, ces artistes doivent financer leur travail artistique avec d'autres revenus imposés.

Quant à la question de savoir ce que l'on pourrait faire dans l'intervalle, qui a déjà été soulevée par le sous-comité, je dirais tout d'abord qu'il n'existe aucun bulletin d'interprétation sur le critère de «possibilités raisonnables de profits». Pareil bulletin serait peut-être utile en attendant. Il serait peut-être justement possible de préparer des règlements provisoires semblables au règlement américain en matière de critères, qui permettraient d'interpréter équitablement ce qui constituerait des possibilités raisonnables de profits. Selon moi, ils ne vont pas assez loin, car, en définitive, lorsqu'il y a une nouvelle cotisation et un appel, c'est la loi qui va être imposée, car tout ce que vous avez, ce sont des lignes directrices en matière de politique qui ne seront pas valables en justice. Ce serait la définition des possibilités raisonnables de profits qui est donnée par le droit commun, ou coutumier, qui serait appliquée. Pour changer cela, il faudrait prendre certaines mesures législatives.

[Texte]

I think I can deal with recommendations 6 through 13 much more summarily. The main thrust of my approach has been recommendations 1 through 5.

Recommendation 6 is that all artists be entitled to unemployment insurance benefits —and I would add to that, unemployment insurance for which they have contributed deductions. I think it is fairly clear with such fluctuating employments that such a change in the Unemployment Insurance Act would be beneficial. However, this is not specifically an income tax problem. But it does have income tax ramifications, because what happens with unemployment insurance income is that it is actually taxable. So it has some tax implications from that.

I have very little to add to what has already been said in the Disney report, pages 19 through 23.

Recommendation 7 is that artists be entitled to deduct the cost of lessons and training from their income; that the cost of lessons and training not be considered a capital expenditure but an expense incurred to earn income and therefore deductible. What we see with capital expenditures is it is when you buy something that is of lasting value in a business. It is hard to say whether lessons have a lasting value or not, although they are necessary. I think a more logical characterization of these costs should be an expense to earn income, not a capital expenditure.

• 1135

Recommendation No. 8 is that artists be able to deduct excise tax from their purchase of instruments or supplies which are not produced and available in Canada.

I think this recommendation points to the reality, for example, of musicians in a symphony, who have to buy a \$200,000 violin. Most of these things are not produced in Canada and cannot be produced in Canada. Therefore they are stuck with that expense and it is a large expense. I think in recognition of the fact that they are not employees and they have to supply their own tools, this is one way to greatly assist those types of artists.

Recommendation No. 9 is that there be a moratorium on tax of artists until this standing committee reports.

I think this just would show that this standing committee is being taken seriously. This will be a just way to approach the reform which I hope, will come from the recommendations of the sub-committee.

Recommendation No. 10 is that artists' Canada Council grants and, I would also say other grants, such as Ontario Arts Council grants, be considered to be income subject to expense deductions. I would point you to the Canada Council's brief at Recommendation 6.0 and 6.1. There is very little difference

[Traduction]

Pour ce qui est des recommandations 6 à 13 inclusivement, je pense pouvoir en traiter de façon un peu plus sommaire. Dans le cadre de mon étude, j'ai surtout mis l'accent sur les recommandations 1 à 5.

La recommandation 6 demande que tous les artistes soient admissibles à des prestations d'assurance-chômage, et j'ajouterais qu'ils versent des cotisations d'assurance-chômage. Il me semble, vu la grande fluctuation de leur situation d'emploi, que pareils changements au niveau de la Loi sur l'assurance-chômage seraient très bénéfiques. Il ne s'agit cependant pas ici d'un problème de fiscalité proprement dit. Cela aurait néanmoins des ramifications au niveau de l'impôt sur le revenu, car les revenus d'assurance-chômage sont en fait imposables. C'est pourquoi cela aurait une incidence au niveau de l'impôt.

C'est à peu près tout ce que j'aurais à ajouter à ce que dit le rapport Disney, de la page 19 à la page 23.

La recommandation 7 demande que les artistes puissent déduire de leurs revenus le coût de leçons et de formation et que ces coûts ne soient pas considérés comme étant des dépenses en capital, mais des dépenses engagées en vue de réaliser des revenus et, par conséquent, déductibles de l'impôt. À l'heure actuelle, une dépense en capital, c'est une dépense qui a été faite pour acheter quelque chose qui aura une valeur durable pour une entreprise donnée. Il est difficile de dire si des leçons ou des cours auraient ou non une valeur durable, bien que ceux-ci soient nécessaires. Je pense qu'il serait plus logique de définir ces coûts comme étant des dépenses engagées pour gagner des revenus, plutôt que des dépenses en capital.

La recommandation n° 8 demande que les artistes puissent déduire les taxes d'accise qu'ils doivent payer lorsqu'ils achètent des fournitures ou des instruments qui ne sont pas produits ni vendus au Canada.

Cette recommandation viserait par exemple les musiciens qui font partie d'un orchestre symphonique et qui doivent acheter des violons de \$200,000. Beaucoup de ces choses ne sont pas et ne peuvent pas être produites au Canada. Ces personnes sont prises avec cette dépense, qui est très importante. Étant donné que ces personnes ne sont pas des employés et qu'elles doivent fournir leurs propres outils, ce serait là une façon de leur venir en aide.

La recommandation 9 demande qu'il y ait un moratoire sur l'imposition des artistes, jusqu'à ce que le comité permanent rende son rapport.

L'adoption de cette recommandation serait une preuve que le comité permanent est pris au sérieux. Et ce serait en même temps une façon juste d'envisager la réforme qui découlera, je l'espère, des recommandations du sous-comité.

La recommandation n° 10 demande que les subventions du Conseil des arts, et d'autres organismes, comme par exemple l'*Ontario Arts Council*, qui sont octroyées aux artistes soient considérées comme étant des revenus pour lesquels les dépenses engagées seraient déductibles de l'impôt. Je vous

[Text]

between the recommendation that I am making here and theirs, except that they suggested, in the case of education, that you not be disallowed the educational deduction. I am saying that if you go to a definitional approach of an artist and the fact that what it really means to be an artist is that you get self-employed deductions, that the self-employed deductions are more important than the educational deduction, but at the same time, I have no problems with it. I just see it more consistent and you eradicate the problem and the confusion that exists now in determining whether it is scholarship income, employment income or business income. I would just say, treat it consistently and treat it as business income.

Recommendation No. 11, I think, is somewhat unique. I have not seen any other artist group yet refer to taxation of copyrights. It is clearly part of an artists' daily work to deal with copyrights and there are income implications with that. My recommendation is that upon a disposition of an artist's copyright for a lump sum payment, that this lump sum payment be exempt from Section 12.(1)(g) of the Income Tax Act which deems such a disposition to be income in nature and that this lump sum payment be subject to the capital gains provisions of the Act.

I have dealt with taxation of copyrights at pages 28 through 32 of my brief if you want to have more information on that. I think this is a more equitable situation. You have to understand what copyright means. Copyright is essentially property, albeit an intangible property and the definition section in the Act is broad enough to bring in copyright under this definition of property. Normally what would happen in a business is that this property when it is sold as an asset would be subject to the capital gains or capital loss provision. However, there is an exception which, it seems to me, to be discriminatory with respect to artists in respect of this property, now they cannot take advantage of that capital gains provision. I could see a problem in the evaluation of the copyright, but I do not think this should be an impediment to allowing an artist to be subject to the capital gains provisions. Capital gains essentially means that half of the gain on sale or disposition of the property is taxable, not the full amount. With respect to sale as an income, all of that goes into income and it is taxed immediately. The problem with that is that the artist has just divested himself of a property which had potential revenue implications, such as by way of assignment, getting royalties and that type of thing and they have lost that for good. That is what happens when it is sold. So I do not see any reason in this situation why they should not at least have some ameliorating effect and be subject to the capital gains provisions.

[Translation]

renverrais ici aux recommandations 6 et 6.1 du mémoire du Conseil des arts. Il n'y a que très peu de différence entre la recommandation que je fais ici et la leur: la seule divergence, c'est que dans le cas de l'éducation, le conseil propose que l'on ne rejette pas les déductions pour l'éducation. Ce que je dis, c'est que si l'on opte pour une approche fondée sur la définition de ce qu'est un artiste, qui suppose qu'un artiste a droit à des déductions au même titre que les autres membres de la population active qui travaillent à leur propre compte, alors, ces déductions sont plus importantes que les déductions pour des frais d'éducation. Mais ces derniers ne posent pas de problème pour moi. Il me semble tout simplement que ce serait plus logique et que cela permettrait d'éliminer le problème et la confusion qui existent à l'heure actuelle lorsqu'on essaye de déterminer s'il s'agit de revenu de bourse, de revenu d'emploi ou de revenu d'affaires. Tout ce que je dis, c'est qu'il faudrait traiter ces revenus de façon logique et les traiter comme des revenus d'affaires.

La recommandation n° 11 est, selon moi, quelque peu unique. Je n'ai encore entendu aucun autre groupe d'artistes parler de l'imposition des droits d'auteur. Les droits d'auteur relèvent très clairement du travail quotidien des artistes, et cela a une incidence au niveau des revenus. Ce que je recommanderais, c'est que, dès la vente du droit d'auteur d'un artiste pour un paiement global, ce paiement devrait être exempté de l'article 12(1)(g) de la Loi de l'impôt sur le revenu, qui considère pareille vente comme étant un revenu en nature et qui assujettit ce paiement aux dispositions de la loi en matière de gains en capital.

Si vous aimeriez avoir davantage de renseignements là-dessus, je traite de l'imposition des droits d'auteur de la page 28 à la page 32 de mon mémoire. Je pense que la situation que je viens de décrire serait plus équitable. Il faut comprendre ce que signifient les droits d'auteur. Le droit d'auteur, c'est essentiellement un bien, même s'il est intangible, et la partie de la loi où sont énumérées les différentes définitions est assez large pour intégrer le droit d'auteur à la définition qui est donnée pour le bien ou la propriété. Ce qui se passerait normalement dans le monde des affaires lorsqu'un bien serait vendu en tant qu'avoir, c'est qu'il serait assujéti aux dispositions en matière de gains ou de pertes en capital. Il me semble cependant qu'il existe une exception qui est, selon moi, discriminatoire à l'endroit des artistes. À l'heure actuelle, les artistes ne peuvent pas bénéficier des dispositions en matière de gains en capital. Je conviens que l'évaluation du droit d'auteur pourrait poser certains problèmes, mais je ne vois pas en quoi cela devrait interdire aux artistes d'être couverts par les dispositions en matière de gains en capital. Ces dispositions prévoient en gros que seule la moitié des gains réalisés lors de la vente est imposable. Or, si l'argent obtenu lors de la vente du bien est considéré comme étant un revenu, le montant total est ajouté au revenu et est immédiatement imposé. Le problème, c'est que l'artiste qui vend un bien qui a en fait un potentiel rémunérateur sous forme de droits, redevances, etc., perd tous ses avantages pour de bon. C'est ce qui se passe lorsqu'il vend son droit d'auteur. Je ne vois donc aucune raison pour laquelle leur situation sur ce plan ne devrait pas être

[Texte]

[Traduction]

améliorée, et je ne vois pas pourquoi ils ne devraient pas être assujettis aux dispositions en matière de gains en capital.

• 1140

Recommendation 12 is that the forward averaging scheme of the Bill be abolished and that the general averaging provisions of the previous Income Tax Act be reinstated. I think enough has been said on this issue that I am not going to deal with it in any depth. I would point out that the Canada Council has block averaging. That seems to be a reasonable provision as well.

The problems I think you are aware of with forward averaging is that a lot of artists really cannot take advantage of it. On the face of it, it was meant to benefit artists, and it is very difficult for artists to know how to tax plan because they do not really know what their income is going to be. If fluctuates.

Finally, the last recommendation, number 13, is that all the above recommendations be adopted with the aim of assisting artists, as producers of Canadian culture, to produce Canadian culture. I think that is why we are here today, and I hope the subcommittee will be able to reach some unanimous decision so that it will have a greater impact.

Thank you.

The Chairman: Thank you.

Our routine now is that Mr. Crombie will go for 20 minutes, then Mr. Burghardt, then Mr. Orlikow. Time permitting, there will be a general discussion following that.

Mr. Crombie.

Mr. Crombie: Thank you very much, Mr. Chairman. I do not know whether or not I will want the whole 20 minutes.

Let me congratulate the deputation. Many of the points, of course, have been raised by other witnesses, but you did it with such an unrelenting thoroughness which needs to be congratulated. I was also impressed in that you are absolutely right; recommendation 11 has not been brought before the committee.

I have three questions. First, how much do musicians make as an income?

Mr. Sanderson: I think they are roughly equal to visual arts and actors in that respect. I do not think it has changed much since the Disney report. They put a figure of around \$5,000 annually.

Mr. Crombie: If I were a musician with, say, the Toronto Symphony Orchestra, how much would I make on an average?

Mr. Sanderson: That is a little different situation. I would only be guessing. Plus or minus, you are in about ...

La recommandation n° 12 demande que le système d'étalement des revenus sur les années subséquentes que propose le bill soit aboli et que l'on adopte les dispositions générales en matière d'étalement que prévoit déjà la Loi de l'impôt sur le revenu. Je pense qu'on a déjà suffisamment parlé de cette question, et je ne vais donc pas l'approfondir. Je soulignerai cependant que le Conseil des arts a proposé l'étalement en bloc. Cette proposition me semble être raisonnable, elle aussi.

Le problème relatif à l'étalement des revenus sur les années subséquentes, et vous le connaissez sans doute déjà, c'est qu'un grand nombre d'artistes ne peuvent pas vraiment en bénéficier. Au départ, cette formule devait bénéficier aux artistes, mais il est très difficile pour les artistes de savoir comment planifier leurs affaires en fonction de l'impôt, car ils ne savent pas à combien s'élèveront leur revenu. Celui-ci fluctue.

Enfin, la dernière recommandation, c'est-à-dire la recommandation 13, demande que toutes les recommandations susmentionnées soient adoptées en vue d'aider les artistes, en tant que producteurs de la culture canadienne, à produire des éléments de cette culture. Je pense que c'est pour cette raison que nous sommes ici aujourd'hui, et j'espère que le Sous-comité en arrivera à une décision unanime, afin que celle-ci ait une incidence maximale.

Merci.

Le président: Merci.

Notre routine, c'est que M. Crombie ait 20 minutes, suivi par M. Burghardt, et ensuite par M. Orlikow. S'il nous reste encore du temps, nous pourrions ensuite avoir une discussion plus générale.

Monsieur Crombie.

M. Crombie: Merci beaucoup, monsieur le président. Je ne sais pas encore si j'aurai besoin de 20 minutes.

Permettez-moi tout d'abord de féliciter la délégation. Un grand nombre des points dont vous avez fait état ont bien sûr déjà été soulevés par d'autres témoins, mais votre exposé est si approfondi que vous méritez d'en être félicités. J'ai également été frappé par le fait que vous avez tout à fait raison: le contenu de la recommandation n° 11 n'avait jamais auparavant été présenté au Comité.

J'ai trois questions à vous poser. Premièrement, à combien s'élèvent les revenus des musiciens?

M. Sanderson: Sur ce plan, leur situation est, je pense, très semblable à celle des acteurs et des artistes qui travaillent dans le domaine des arts visuels. Je ne pense pas que cela ait beaucoup changé depuis la parution du rapport Disney. Le chiffre qui est donné est d'environ 5,000 dollars par an.

M. Crombie: Si j'étais musicien à l'orchestre symphonique de Toronto, combien d'argent gagnerais-je en moyenne?

M. Sanderson: Il s'agirait là d'une situation quelque peu différente. Je ne peux que deviner. Ce serait plus ou moins ...

[Text]

Mr. Crombie: You are in Ottawa; you are welcome to take a guess. Just the range would be . . .

Mr. Sanderson: Yes, \$20,000 to \$40,000.

Mr. Crombie: It would be \$20,000 to \$40,000.

Mr. Sanderson: You might have already been advised of that by, I think, Mr. Wood.

Mr. Crombie: Yes, I cannot remember. That is why I was asking.

Mr. Orlikow: I do not think he gave any numbers.

Mr. Crombie: No, but the range you get is about \$20,000 or \$40,000.

Mr. Sanderson: Depending on the calibre of musician, whether you are a principal musician or what you are doing.

Mr. Crombie: Thank you. On the question of definition, you accept categorically the UNESCO definition. Mr. Drache yesterday—and one or two others did, I think—indicated he had some difficulty with the UNESCO definition in the sense that there could be some people, including himself, as he was fair enough to point out, who could be treated as artists whereas perhaps that would not be the intention of any reforms we are contemplating; that is, people could become artists who were not really . . .

I just wondered what you thought about that. Do you have any difficulty? Do you think it is too broad or too big a loophole?

Mr. Sanderson: As I suggested in my initial presentation, there probably needs to be a gloss put on it, and I pointed you to the Crawford material. I am not saying that, in particular, should be adopted. I think at this point you are looking at the policy input rather than an actual . . . If you ask me to draft a definition, I would certainly direct my mind to that much more thoroughly.

Mr. Crombie: Did you take a look at the Canda Council definition?

Mr. Sanderson: Yes, and I also addressed that at the beginning. I do not think it is a definition, with all due respect. I think it is just a list of factors to be considered. I think we only have this definition, although I am aware Mr. Wood offered a definition of a symphony musician.

Mr. Crombie: Yes. You say the Canada Council definition is not a definition, but maybe what we are looking for are more guidelines for determining whether or not you are an artist. But I am not so sure it is wrong to say a definition is not a definition because it only includes a list of criteria.

[Translation]

M. Crombie: Vous êtes à Ottawa; il vous est loisible de deviner. La fourchette serait de . . .

M. Sanderson: Entre 20,000 et 40,000 dollars.

M. Crombie: Ce serait entre 20,000 et 40,000 dollars.

M. Sanderson: Ce chiffre vous a peut-être été donné par M. Wood.

M. Crombie: Je ne me souviens pas. C'est pourquoi je vous posais la question.

M. Orlikow: Je ne pense pas qu'il ait donné de chiffres exacts.

M. Crombie: Non, mais la fourchette serait de 20,000 à 40,000 dollars.

M. Sanderson: Cela varierait en fonction des compétences du musicien, de son niveau, s'il s'agit par exemple d'un musicien principal, etc.

M. Crombie: Merci. Pour ce qui est de la question de la définition, vous acceptez catégoriquement la définition donnée par l'UNESCO. Hier, M. Drache—et je pense qu'un ou deux autres étaient de son avis—a dit qu'il n'était pas d'accord avec la définition de l'UNESCO, en ce sens qu'il se pourrait qu'il y ait certaines personnes, comme moi, par exemple, qui pourraient être traitées comme des artistes, tandis que là n'est pas l'intention des réformes que nous envisageons ici. Autrement dit, il craignait que des gens qui n'en sont pas vraiment soient considérés comme des artistes . . .

Je me demande ce que vous en pensez. Cela pose-t-il des problèmes pour vous? Pensez-vous que cette définition soit trop vaste, ou qu'il s'agisse d'une échappatoire?

M. Sanderson: Comme je l'ai expliqué dans mon exposé, il faudrait sans doute faire une petite mise au point, et je vous ai parlé de la documentation de Crawford. Je ne dis pas que cette définition en particulier devrait être adoptée. Je pense qu'à cette étape-ci, vous ne faites qu'examiner les différentes politiques envisageables, et non pas . . . Si vous me demandiez de rédiger une définition, j'examinerais celle-là de beaucoup plus près.

M. Crombie: Avez-vous eu l'occasion d'examiner la définition donnée par le Conseil des arts?

M. Sanderson: Oui, et j'en ai également parlé dans mes remarques préliminaires. Sans vouloir offenser qui que ce soit, je ne pense pas que l'on puisse parler dans ce cas-là de définition. Il ne s'agit que d'une liste de facteurs dont on pourrait tenir compte. Je pense que nous n'avons que cette définition-là, bien que M. Wood ait proposé une définition pour les musiciens d'orchestres symphoniques.

M. Crombie: Oui. Vous dites que la définition donnée par le Conseil des arts n'en est pas une, mais ce qu'il nous faudrait peut-être, ce sont davantage des lignes directrices pour déterminer qui est ou n'est pas un artiste. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit faux de dire qu'une définition n'en est pas une parce qu'elle ne donne qu'une liste de critères.

[Texte]

[Traduction]

• 1145

Mr. Sanderson: Well, they have not said an artist is... Certainly the characteristics are a useful guideline.

Mr. Crombie: Okay. With respect to your recommendation on unemployment benefits, we have had one or two groups who indicated that—in their judgment at any rate—they are never unemployed. That came from the Writers' Union of Canada and the Canadian League of Poets. Therefore, they thought it was sort of, I think, probably spiritually if not in practical terms, offensive to their needs to be able to collect unemployment insurance. I just wondered if you had any comment.

Mr. Sanderson: I found that interesting. I think the artists should decide themselves, if, on a... and I have suggested it be a self-contributing basis. They should be able to decide when they are unemployed, given certain guidelines, and whether they want to take advantage of it. If they find it offensive, then that is fine with them. Perhaps Mark might want to mention something about that.

Mr. Mark Burnham (Past President, Canadian Artists Representation, Ontario): I think one of the aspects is that if you do hold down a part-time job, as an artist, often UI is deducted.

Mr. Crombie: Sure.

Mr. Burnham: Then, if you get laid off or whatever, you find that you cannot collect because they will then say you are a full-time artist, therefore you are not available for employment, therefore you do not qualify. Now, I know of one instance where that, in fact, happened. I do not know if he carried it further and appealed that decision, but I know he was very upset about it. He had been teaching on basically a full-time basis and was laid off.

Mr. Crombie: I see.

Mr. Burnham: He also was known in the community; it was a relatively small community and he was known as a full-time artist as well. He felt that as he had been contributing to this for a number of years he had, in a sense, a right to collect.

Mr. Crombie: Okay. Thank you very much. Those are my questions, Mr. Chairman.

The Chairman: Jack.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

Again, I would agree with Mr. Crombie's opening remarks. Your brief is very detailed and your explanation here this morning leaves really very little room for questioning. I guess I would like to follow up on the matter of the unemployment insurance benefits, where you are suggesting that all artists be entitled to those benefits. Maybe this involves again getting back to the question of the definition of the artist, because if you have been following these hearings you know we have had quite a wide range of people who feel they have artistic

M. Sanderson: Ils n'ont pas dit qu'un artiste est... Les caractéristiques sont certainement des lignes directrices utiles.

M. Crombie: D'accord. Pour ce qui est de votre recommandation au sujet de prestations d'assurance-chômage, un ou deux groupes nous ont dit que, selon eux, ils ne sont jamais sans travail. Il s'agissait de représentants de la *Writers' Union of Canada* et de la *Canadian League of Poets*. Ils étaient d'avis que ce serait une insulte à leur travail, au moins spirituellement, sinon de façon pratique, de pouvoir bénéficier de prestations d'assurance-chômage. Je me demandais tout simplement si vous auriez quelque chose à dire là-dessus.

M. Sanderson: J'ai trouvé cela intéressant. Je pense que les artistes devraient décider eux-mêmes si, selon une formule... Et j'ai déjà dit que ces prestations devraient être fonction des cotisations qu'ils verseraient eux-mêmes au régime. Ils devraient pouvoir décider eux-mêmes s'ils sont sans emploi, dans le contexte de certaines lignes directrices, et s'ils veulent bénéficier de l'assurance-chômage. Si cela les insulte, alors, très bien pour eux. Mark aimerait peut-être ajouter quelque chose là-dessus.

M. Mark Burnham (ancien président, Front des artistes canadiens, Ontario): L'un des aspects de la question, c'est que si vous avez un emploi à temps partiel en tant qu'artiste, des primes d'assurance-chômage sont souvent déduites à la source.

M. Crombie: Bien sûr.

M. Burnham: Si vous êtes mis à pied par la suite, vous découvrez alors que vous ne pouvez pas toucher d'assurance-chômage parce qu'on vous dira que vous êtes un artiste à temps plein, que vous n'êtes donc pas en mesure d'occuper un emploi à temps plein et que vous n'êtes pas admissible. Je connais le cas d'une personne où c'est justement cela qui s'est produit. Je ne sais pas s'il a poursuivi l'affaire ou s'il a fait appel, mais je sais qu'il en était très bouleversé. Il avait enseigné à temps plein et il avait été mis à pied.

M. Crombie: Je vois.

M. Burnham: Il était bien connu dans la collectivité; celle-ci était assez petite, et il était reconnu comme étant en même temps un artiste à temps plein. Étant donné qu'il avait cotisé pendant de nombreuses années, il avait l'impression d'avoir le droit de toucher des prestations.

M. Crombie: Très bien. Merci beaucoup. Je n'ai plus de questions, monsieur le président.

Le président: Jack.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président.

Encore une fois, je serais d'accord avec les remarques de M. Crombie. Votre mémoire est très détaillé, et les explications que vous nous avez fournies ce matin sont si complètes qu'il est difficile de poser des questions. J'aimerais poursuivre sur la question des prestations d'assurance-chômage: vous proposez que tous les artistes y aient droit. Peut-être qu'il faudrait revenir à la question de la définition de ce qu'est un artiste, car si vous avez suivi les délibérations du Comité, vous devez savoir que nous avons rencontré tout un tas de gens qui ont

[Text]

qualifications of one sort or another, whether they be a writer, a musician or a poet, painter or whatever. But a number of these people do have really full-time jobs. For example, university teachers. How would you rationalize that type of person qualifying for unemployment insurance benefits?

Mr. Sanderson: If they are making payments I think they should be entitled to unemployment insurance. I cannot go much further than that. If they are at that level and it is a full-time job, they may be making them already. I do not see much difference. If they are still defined as an artist, and they opt into making payments and are making them now, I do not see a lot of difference.

Mr. Burghardt: The question I think that arises is... I guess the basis is the definition of the artist, because we have had some groups appear before us representing people who want to be classified as artists when it comes to deducting expenses and this type of thing, but in other categories, they, you know, well, then they would be a university teacher or they would be doing something else. This is the problem we have to wrestle with here, in all fairness to all segments of society.

Mr. Sanderson: As I said before, if they are defined as an artist and the definition is workable and consistent, and we have made the plan such that it is a self-contribution, then I do not see that the problem would necessarily arise. I do not think it would be much different.

Mr. Burghardt: Do I understand now that you want to see a category of artists placed in the Income Tax Act? Would that be similar to categories of fishermen, farmers, etc.?

Mr. Sanderson: Similar. But that is a loaded word, similar. It is still a sectoral approach, so that artists are not fishermen; they are not manufacturers, they are artists. It is similar in the sense that it would probably have some implications for the way they compute their income like farmers or fishermen do.

• 1150

Mr. Burghardt: Are you still a practising musician, from a personal standpoint?

Mr. Sanderson: You would say semi-professional.

Mr. Burghardt: So you do perform.

Mr. Sanderson: Occasionally.

Mr. Burghardt: I hope this is not too personal, but how do you classify yourself when it comes to do income tax. Are you a barrister, a lawyer, and then...

Mr. Sanderson: Yes. I have no problems with that. You have to make a decision, but the same decision was made when I was a practising musician.

I will draw some comparisons between the two. I never filed as a musician; I never claimed my union expenses, because

[Translation]

l'impression d'être des artistes d'un genre ou d'un autre, qu'il s'agisse d'écrivains, de musiciens, de poètes, de peintres, ou autres. Mais un certain nombre de ces personnes occupent des emplois à temps plein. Je songe notamment aux professeurs d'université. Comment justifieriez-vous qu'une personne de ce genre reçoive des prestations d'assurance-chômage?

M. Sanderson: S'ils versent des cotisations, ils devraient pouvoir toucher des prestations d'assurance-chômage. Je ne puis vraiment pas aller plus loin que cela. S'ils sont à ce niveau-là, et s'il s'agit d'un emploi à temps plein, il se peut qu'ils cotisent déjà. Je ne vois pas où est la différence. S'ils sont toujours classés comme des artistes, et s'ils décident volontairement de verser des cotisations, et s'ils le font à l'heure actuelle, je ne vois pas beaucoup de différence.

M. Burghardt: La question qui vient à l'esprit, je pense, c'est... Je suppose que tout s'appuie sur la définition que l'on donne au mot «artiste». Nous avons reçu certains groupes qui représentaient des personnes qui voulaient être classées à titre d'artistes lorsqu'il s'agissait de déduire des dépenses, etc., mais qui souhaiteraient, pour d'autres choses, être considérées comme des professeurs d'université, ou autres. Voilà le problème auquel nous nous trouvons confrontés, et nous devons être justes envers tous les groupes qui composent notre société.

M. Sanderson: Comme je l'ai déjà dit, si ces personnes sont définies comme étant des artistes, et si la définition est pratique et logique, et si le régime fonctionne de telle façon que les gens puissent y cotiser directement, alors, je ne vois pas pourquoi ce problème surgirait nécessairement. Je ne pense pas que les choses seraient très différentes.

M. Burghardt: Si j'ai bien compris, vous aimeriez qu'une catégorie spéciale d'artistes soit créée dans le cadre de la Loi de l'impôt sur le revenu? Cela ressemblerait-il aux catégories des pêcheurs, des agriculteurs, etc.?

M. Sanderson: Ce serait semblable. Mais c'est un mot piégé. L'approche serait toujours axée sur les différents secteurs. Les artistes ne sont pas des pêcheurs, ni des fabricants, ils sont des artistes. C'est comparable en ce sens que cela aurait probablement des répercussions sur la façon dont ils calculent leurs revenus, à la manière des agriculteurs ou des pêcheurs.

M. Burghardt: Est-ce que vous exercez toujours la profession de musicien?

M. Sanderson: Je dirais, semi-professionnellement.

M. Burghardt: Vous jouez donc en public.

M. Sanderson: À l'occasion.

M. Burghardt: J'espère que ça n'est pas trop personnel, mais dans quelle catégorie vous mettez-vous vous-même aux fins de l'impôt? Êtes-vous avocat, conseiller juridique et...

M. Sanderson: Oui. Cela ne me gêne pas. Il faut prendre une décision, mais cette décision devait être prise également lorsque j'étais musicien professionnel.

Je vais faire une comparaison entre les deux. Je n'ai jamais fait de déclaration à titre de musicien professionnel. Je n'ai

[Texte]

what I actually had to do within the year in question, was to support myself by part-time employment or full-time or casual, so I never showed that I was a musician under the act; but, given what I was suggesting as a definition, I could have filed and used the losses, and that clearly would have been beneficial to the practising musician.

At this point, the losses that I have as a musician, since I do not make a profit as a musician, I cannot use them; they are gone. I filed as a lawyer and all income related to that activity gets claimed. But I do not claim my losses.

Mr. Burghardt: What is your argument, perhaps you could detail it further for us, with the Canada Council grants? I believe in your opening statement you did make some suggestion that perhaps there should be more money available.

Mr. Sanderson: I think that would be helpful.

Mr. Burghardt: Or the money should be handed out fairly or equitably; is that a concern?

Mr. Sanderson: The problem is that it only hints at the tip of the iceberg, so to say. Given the finite resource of the grant money, not all artists can get grants. I think that is the main problem. Certainly more grant money would be beneficial, but I think you would have to restructure the grant system somewhat so that it is actually aiding more producers. A lot of the grant money now actually goes to the delivery of services and not so much to the production. I do not know what the percentage breakdown is, but the majority of it goes to that end. I think Mark could give you more information on that.

Mr. Burnham: I am not really sure what the exact percentage is either. We did some work by going through Canada Council annual reports and Ontario Arts Council annual reports three or four years ago and found that by far the greatest percentage of the grant money did not go to individual producers, but instead went to art galleries, orchestras. In a sense they act as employers, so some of the money trickles down to the producers. However, often when justifications are given for the existence of the grant system, it is given on the basis that it benefits the producer, and in reality a great deal of the money seems to go to presenting the product to the audience.

Mr. Burghardt: Yes. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Jack. David.

Mr. Orlikow: In paragraph 5 of your summary you say that all musicians should be entitled to deduct expenses as if they were self-employed. I suppose you mean by that, that even in the case, let us say, of the Toronto Symphony where they would be classified as employees, they have expenses to buy or to maintain their instruments; they could have expenses for lessons and so on.

Your estimate or guesstimate of the income of the Toronto Symphony musicians is between \$20,000 and \$40,000. I suppose many of them do other work; they give lessons or they play in smaller groups or a variety of things.

[Traduction]

jamais déduit mes dépenses syndicales, mais étant donné que l'année en question j'ai dû gagner ma vie avec un emploi à temps partiel, occasionnel ou à temps plein, je n'ai jamais déclaré que j'étais musicien au sens de la loi. Or, avec la suggestion de définition que je fais, j'aurais pu faire cette déclaration et revendiquer les pertes et, pour un musicien professionnel, cela aurait été profitable.

Jusqu'à présent, les pertes que j'ai eues en tant que musicien—et en tant que musicien, je ne fais pas de bénéfices—ne sont pas utilisables, ne servent à rien. J'ai fait ma déclaration à titre d'avocat et tous mes revenus tirés de cette activité sont imposables. Mais je ne demande pas à déduire mes pertes.

M. Burghardt: Qu'est-ce que vous reprochez aux subventions du Conseil des arts; pouvez-vous nous en parler? Dans votre déclaration liminaire vous avez dit que peut-être il serait bon de débloquer plus de fonds.

M. Sanderson: Ce serait utile.

M. Burghardt: Ou bien l'argent devrait être distribué équitablement. Est-ce que cela vous inquiète?

M. Sanderson: Le problème, c'est qu'on ne s'occupe que de la partie visible de l'iceberg. Comme les subventions sont limitées, tous les artistes n'obtiennent pas de subventions. C'est le principal problème. Je pense que des subventions plus importantes seraient utiles, mais il faudrait restructurer tout le système des subventions pour aider plus activement les producteurs. Il y a beaucoup de subventions qui sont actuellement consacrées aux services et non pas à la production. Je ne sais pas quel est le pourcentage, mais la majeure partie sert à cela. Je pense que Mark a plus de détails à ce sujet.

M. Burnham: Je ne connais pas le pourcentage exact. Nous avons parcouru le rapport annuel du Conseil des arts et du Conseil des arts de l'Ontario il y a trois ou quatre ans, et nous nous sommes aperçus que le pourcentage le plus important, et de loin, des subventions n'était pas destiné à des producteurs individuels, mais plutôt à des galeries d'art, des orchestres. Autrement dit, ces organismes servent d'employeurs et une partie de l'argent finit par aboutir aux créateurs. Cela dit, lorsqu'on cherche à justifier le système des subventions, on prétend qu'il profite aux créateurs alors qu'en réalité, une grande partie de l'argent sert à présenter le produit créé à l'auditoire.

M. Burghardt: Oui. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, Jack. David.

M. Orlikow: Au paragraphe 5 de votre résumé, vous dites que tous les musiciens devraient pouvoir déduire leurs dépenses s'ils sont à leur compte. J'imagine que vous voulez dire que les musiciens de l'orchestre symphonique de Toronto, par exemple, qui sont classés comme employés, ont tout de même des dépenses lorsqu'ils doivent acheter ou entretenir leurs instruments, payer des leçons, etc.

Vous estimez, ou vous supposez que le revenu des musiciens de l'orchestre symphonique de Toronto se situe entre 20,000\$ et 40,000\$. J'imagine qu'il y en a beaucoup qui font autre chose, qui donnent des leçons ou qui jouent dans des groupes moins importants, ou font des variétés.

[Text]

• 1155

If they are, as they have been, classified as employees, of course they could not claim any of the expenses which came from this other work. They would have to show their income, but I presume they could not claim any of their expenses.

Mr. Sanderson: You get there a principle which is called matching, and this is the way our system works. As an employee, under the Act you get certain deductions, which are very limited. So, if they are found to be an employee as, say, a symphony musician, with respect to that employment they only get 3% to a maximum of \$500 in deductions, which is a problem. You are right on the point of symphony musicians because there are cases showing that they have to take their instruments in a car, not on a subway... expenses like that that are very real and could very quickly amount to more than \$500.

With respect to the other income, as you can see from my brief a lot of the time that is classed as self-employed so they are wearing two hats. If they are doing session work or jingles, that type of thing, and they are classed as self-employed, then they get a whole other range of deductions. But you cannot mix and match the two right now. Your expenses with respect to self-employed earnings have to be deducted against that source; with respect to employment income you are only allowed employment deductions. So that is where we are getting a split there, yet they quite likely are both and do both.

Mr. Orlikow: In clause 5 you say musicians, but in fact other groups—artists and actors, for example... can also have the same kind of problems.

Mr. Sanderson: Yes. That should be more broadly worded to read "artists".

Mr. Orlikow: We have been told, for example, that actors who want to expand their range of choices... that is, their ability to get other work... who take dancing lessons or singing lessons, even though they believe it helps them get work, and probably it does, in the kind of plays which they have not been involved in before, are not permitted to deduct those expenses.

Mr. Sanderson: That issue is not as clear as you put it. They may or may not be deducted.

Mr. Orlikow: Depending on whether they are self-employed.

Mr. Sanderson: That certainly is a threshold issue, yes, but even with respect to the interpretation of the deductions available they may or may not be.

Mr. Orlikow: But the fact that they may or may not be creates lots of problems for them.

Mr. Sanderson: It creates confusion, yes, every year.

Mr. Orlikow: Could we just go back to that unemployment insurance question? I am a little puzzled. I am not puzzled if an artist or musician who is self-employed works full-time.

[Translation]

S'ils sont vraiment classés comme employés, et ils le sont, évidemment ils ne peuvent pas déduire les frais de ces autres emplois. Ils sont forcés de déclarer leur revenu, mais j'imagine qu'ils ne peuvent pas déduire leurs dépenses.

M. Sanderson: Vous abordez là un principe fondé sur les équivalences et c'est comme cela que notre système fonctionne. Sous le régime de la loi, un employé a droit à certaines déductions, qui sont très limitées. Dans le cas d'un employé d'un orchestre symphonique, pour cet emploi-là il n'obtient que 3 p. 100 de déduction jusqu'à concurrence d'un maximum de 500\$, et c'est un problème. Vous avez raison quand vous parlez des musiciens des orchestres symphoniques, parce qu'il y en a qui sont forcés de transporter leurs instruments dans une automobile, qui ne peuvent pas prendre le métro... ce sont des dépenses très tangibles qui pourraient très vite dépasser 500\$.

Quant à l'autre source de revenu, comme vous l'avez vu dans mon mémoire, il y a une bonne partie du temps qui est considéré comme emploi à son propre compte, et il y a donc deux types d'emplois. Les musiciens qui font des séances d'enregistrement, qui travaillent pour la publicité, etc., sont considérés comme étant à leur compte, et à ce titre, ils ont droit à toute une série de déductions. Mais pour l'instant, il est impossible de mélanger les deux. Les dépenses de votre travail à votre compte doivent être déduites à ce titre, et quant aux dépenses encourues à titre d'employé, seules les déductions à ce titre sont autorisées. Il y a donc une distinction et pourtant, la plupart du temps ils font les deux.

M. Orlikow: Au paragraphe 5, vous dites que les musiciens et d'autres groupes également, les artistes et les acteurs, par exemple, ont le même genre de problèmes.

M. Sanderson: Oui, on aurait pu dire «artiste» d'une façon générale.

M. Orlikow: On nous a dit, par exemple, que les acteurs qui voulaient se ménager un plus grand choix, c'est-à-dire qui cherchent à obtenir d'autres types d'emplois, qui prennent par exemple des leçons de danse ou de chant, ne peuvent pas déduire ces dépenses même s'ils sont convaincus que cela les aide à trouver du travail, ce qui est probablement exact.

M. Sanderson: Cette affaire n'est pas aussi claire que vous le pensez. Ces déductions ne sont pas toujours autorisées.

M. Orlikow: Cela dépend de ce qu'ils sont à leur compte ou non.

M. Sanderson: Effectivement, c'est un cas limite, mais les déductions en question ne sont pas toujours disponibles.

M. Orlikow: Cela dit, cela peut tout de même leur causer quantité de problèmes.

M. Sanderson: Tous les ans, cela sème une grande confusion.

M. Orlikow: Vous permettez que nous revenions sur cette question de l'assurance-chômage? J'ai du mal à comprendre. Je comprends bien quand un artiste ou un musicien à son

[Texte]

Then it seems to me that to qualify for unemployment insurance benefits they could well be considered in the same way as their Canada Pension problems; that is, they make all the contributions themselves. However, as you indicated and as we have heard from many, because so few can make a living whether they are musicians or artists or actors many of them have other work. For example, many visual artists teach in a university and get full-time salaries as professors at a university. I have some difficulty in understanding how they could qualify to get unemployment insurance benefits as artists, even if they have contributed, when they are in fact working and earning as university professors or at anything else they might be working at.

Mr. Sanderson: I can only say that I do not think it is a problem. If you are dealing with a definition and a self-contribution system, and they are already contributing, I think it is a question of who is actually going to pay it. Is it going to be the university, or will it be the artist? If the onus is on the artist, if they want the benefit of it, then it has not really changed.

• 1200

Mr. Orlikow: But this could happen to any other person. A person could work in a factory full time and be a part-time electrician. I suppose what you are saying is that that kind of person would be paying two premiums for unemployment insurance, because for the full-time job it would be deducted automatically. I think that would be hard to explain to people that...

Mr. Sanderson: I think it is an administrative problem.

Mr. Orlikow: Well, I think it is more than an administrative problem. I think it would be very hard to explain to people how a person can be drawing unemployment insurance when he or she is working full time at some other job.

Mr. Sanderson: Oh, I see. You are saying that they could be drawing and working.

Mr. Orlikow: Yes. Well, go back to the illustration I tried to use before. We have been told that there are many like this in most of the art faculties in Canadian universities: artists are teaching, maybe not continuously, but some of them permanently, some for a year or two at a time, because they cannot make a living with their art work. They are also required as teachers to be producing, so they are getting a salary as a teacher. At the same time, I presume, like anybody else, deductions are being made for unemployment insurance for them as teachers.

Now you are suggesting that they should also be able to make their own contribution for unemployment insurance and be able to draw, and I am suggesting to you that it would be pretty difficult to justify somebody drawing unemployment insurance benefits for one category of work for which they are unemployed at the same time as they are working full time or even part time and earning a wage or a salary.

Mr. Sanderson: I respect the problem that you have outlined. I think it could be dealt with adequately with respect

[Traduction]

compte travaille à temps plein. Dans ces conditions il a droit aux prestations d'assurance-chômage qui sont alors considérées plus ou moins comme des prestations du Régime de pensions du Canada; autrement dit il verse toutes les contributions lui-même. Cela dit, vous avez dit, et vous n'êtes pas le seul, que puisque si peu d'artistes, de musiciens, d'acteurs réussissent à gagner leur vie, beaucoup étaient forcés d'avoir un autre type de travail. Par exemple, les artistes qui pratiquent un art visuel enseignent à l'université et reçoivent un salaire à plein temps à titre de professeur. J'ai du mal à comprendre comment ils pourraient obtenir des prestations d'assurance-chômage en leur qualité d'artistes quand, en leur qualité de professeurs d'université, ils font des contributions et ils travaillent à temps plein.

M. Sanderson: À mon avis, cela n'est pas un problème. Dans le cadre d'un système d'auto-contributions, ils font déjà des contributions, reste maintenant à savoir qui va les payer. Est-ce que ce sera l'université ou bien est-ce que ce sera l'artiste? Si l'on impose le fardeau à l'artiste, s'ils veulent toucher les prestations, ça ne change pas vraiment.

M. Orlikow: Mais cela pourrait arriver à n'importe qui. Une personne pourrait travailler dans une usine à temps plein et être électricien à temps partiel. Vous voulez dire qu'une personne dans ces circonstances payerait deux fois les primes d'assurance-chômage parce que, pour son emploi à temps plein, elles seraient déduites automatiquement? On aurait du mal à expliquer cela à des gens qui...

M. Sanderson: À mon avis, c'est un problème administratif.

M. Orlikow: Oh non, c'est plus qu'un problème administratif. Vous auriez beaucoup de mal à expliquer aux gens qu'une personne puisse toucher des prestations d'assurance-chômage pendant qu'elle continue à travailler à temps plein ailleurs.

M. Sanderson: Ah, je comprends, vous voulez dire qu'ils toucheraient les prestations et travailleraient en même temps.

M. Orlikow: Exactement. Eh bien, je vais revenir à l'exemple que j'ai essayé de donner tout à l'heure. On nous a dit qu'il y avait beaucoup de gens dans cette situation, la plupart dans les facultés d'art des universités canadiennes: des artistes qui enseignent, peut-être pas toujours en permanence, parfois pendant un an ou deux à la fois, parce qu'ils ne peuvent pas vivre de leur art. En tant qu'enseignants, ils sont tenus à une certaine production et ils obtiennent donc un salaire d'enseignant. En même temps, comme pour n'importe qui, on fait des déductions d'assurance-chômage sur leur salaire d'enseignant.

Or, vous venez nous dire qu'ils devraient être autorisés à faire leurs propres contributions à l'assurance-chômage et à toucher les prestations, et moi je vous dis qu'on aurait beaucoup de mal à justifier qu'une personne touche des prestations d'assurance-chômage pour une catégorie d'emploi tout en travaillant à temps plein, ou même à temps partiel, et en gagnant un salaire pour un autre emploi.

M. Sanderson: Je comprends le problème que vous avez soulevé. Je pense que pour le régler, il suffirait de définir

[Text]

to defining what is actually meant by an artist who is unemployed, so you can build in a definition of what it means to be unemployed. Clearly, if they are working at a full-time job, that would seem to be a fairly clear case where they should not be able to collect and declare themselves to be unemployed at the same time. I think it could be dealt with.

Mr. Orlikow: Okay. That is all.

The Chairman: I have a little list of questions here as well, most of them factual. I think they are just trying to clarify what you are after here. I found your advice both thorough and interesting. I agree with Mr. Orlikow, by the way, that you could not obviously be both a Member of Parliament and an artful dodger at the same time. You could not collect from one and the other.

Mr. Orlikow: But I do not think we pay unemployment insurance premiums.

The Chairman: No. Well, I see what you are saying though, and I would agree. I think that is administrative, would it not be, a definition?

It seems to me that the more important question is the one that has been raised here of a guy who is known as an artist and probably has some income from it and he has been a teacher and he is suddenly unemployed as a teacher and some officer looks at him and says, sorry, you are going to be painting and you are not going to be teaching, so we are not going to let you have unemployment insurance benefits. I would think there our emphasis is not on collecting twice but rather on the nature of Canada Employment's view of a job search—what are you doing in a job search, and what constitutes a proper unemployment status? I thought that was a reasonable thing, and I am sure they can work out an adequate definition of that. I am wondering, in your number 11, about the disposition of copyright for visual artists, or actually for anybody who is creating a physical object, do you consider the sale of the physical object to be the disposition of copyright? Charles Pachter does; I am wondering whether you are saying the same thing.

• 1205

Mr. Sanderson: That clearly is a complex legal question, whether, upon sale, the copyright goes to the owner. If I can answer it summarily, I would say basically no, and I have always advised artists to retain the copyright.

The Chairman: Visual artists? I mean people creating a physical object?

Mr. Sanderson: All artists, but yes, visual artists.

The Chairman: It is clear that when you are doing your book you negotiate your copyright—you either hold it or you sell it. It would be interesting, in the case of an author . . . If you are going to assign copyright and if you set up a separate category for the treatment of copyright in the Tax Act, then you are obviously providing an incentive, which might be a good one,

[Translation]

suffisamment dans quelles conditions on considère qu'un artiste est au chômage; ainsi, il faudrait donner une définition du chômage. Evidemment, s'ils ont un emploi à temps plein, ils ne devraient pas pouvoir déclarer qu'ils sont au chômage ni toucher des prestations. Je pense qu'il est possible de résoudre ce problème.

M. Orlikow: Très bien. C'est tout.

Le président: J'ai moi aussi une petite liste de questions, ce sont des demandes d'éclaircissement dans la plupart des cas. Je veux seulement vous faire préciser certaines choses que vous avez dites. Ce que vous nous avez dit m'a semblé particulièrement intéressant et exhaustif. Soit dit en passant, je suis d'accord avec M. Orlikow, il serait impossible d'être député au Parlement et fraudeur d'élite en même temps. On ne pourrait pas toucher les deux indemnités en même temps.

M. Orlikow: Mais je ne pense pas que nous versions des primes d'assurance-chômage.

Le président: Non. Mais je comprends tout de même ce que vous dites et j'en conviens. Ne pensez-vous pas qu'il s'agit d'une définition d'ordre administratif?

A mon avis, la question la plus importante qui a été soulevée ici, c'est celle qui concerne une personne qui est un artiste reconnu, qui en tire probablement un certain revenu, et qui a également fait de l'enseignement; soudain, il perd son emploi d'enseignant et un fonctionnaire lui déclare: désolé, mais comme vous allez faire de la peinture, même si vous cessez d'enseigner, nous ne vous donnerons pas de prestations d'assurance-chômage. Autrement dit, ce n'est pas tellement les gens qui risquent de toucher deux fois qui devraient nous inquiéter, mais plutôt la façon dont le ministère de l'emploi définit la recherche d'un emploi, et définit le statut de chômeur. A mon sens, c'est une observation raisonnable et je suis certain qu'on pourra trouver une définition satisfaisante. Dans votre paragraphe 11, à propos de la cession du droit d'auteur sur les arts visuels, ou sur n'importe quelle oeuvre concrète, est-ce que vous considérez que la vente d'une oeuvre concrète constitue la cession du droit d'auteur? C'est la position de Charles Pachter. Je me demande si c'est également la vôtre.

M. Sanderson: De toute évidence, c'est une question de droit très complexe, de savoir si le droit d'auteur sur un objet passe à son acquéreur. En bref, je pense que non, et j'ai toujours conseillé aux artistes de conserver leur droit d'auteur.

Le président: Pour les arts visuels? Je veux dire les artistes qui produisent des oeuvres concrètes.

M. Sanderson: Tous les artistes, mais effectivement, les arts visuels.

Le président: De toute évidence, lorsque vous préparez votre livre, vous négociez le droit d'auteur, soit vous le conservez, soit vous le vendez. Dans le cas d'un auteur, il serait intéressant . . . si l'on décidait de créer une catégorie distincte pour les droits d'auteur dans la législation sur l'impôt, ce serait évidemment un encouragement, probablement positif, à verser

[Texte]

for payment for copyright in addition to royalty—because royalty is treated as income. So the assignment . . . right now royalty is viewed as payment on copyright as income. You are saying that that should be treated as capital gain? Or should one lump sum go in there?

Mr. Sanderson: I say only when you have sold the copyright outright should you be entitled to the capital gains provision.

The Chairman: But you are writing your book and Carswell will want the copyright on it. Are you saying that every year, when they send you a royalty cheque, that royalty . . . ? What is that payment for, copyright or for being a nice guy and working hard?

Mr. Sanderson: If I can point you to my brief, the distinction basically is, are you doing it in the line of your calling, your profession? If you are, it goes into your income. If you are not, then it is not taxable as an income, it is treated differently. The distinction really lies in who you are and what you are doing.

The Chairman: But there are very few instances in Canada, for instance, of a Pierre Berton who can afford to live off his writing. He would clearly, then, by your description, be a full-time writer and his royalty would go into income. Whereas if somebody sort of licks into a book, maybe only has one book in himself or herself and it is a once in a lifetime effort, are you saying that would be capital gain, because it is not what they live on, it is not normal?

Mr. Sanderson: Only if they sold the copyright outright.

The Chairman: But you assign copyright in a book contract today. You either retain it for yourself clearly, or you assign it to your publisher. You do not sort of rent it out for five years.

Mr. Sanderson: Well, yes . . .

The Chairman: In some you do, I am sorry; yes, in some you do.

Mr. Sanderson: —if there are some licence arrangements.

The Chairman: Yes. I will read your brief. I am intrigued by the idea.

Mr. Sanderson: I think it is clear in the brief.

The Chairman: Okay, I will read it through. I am quite intrigued by it. I think it is an interesting idea. The sense of giving away copyright is, in fact . . . you are quite right about this—the assignment of value to another party and it is quite separate from royalty. Royalty can, indeed, be seen as income or as licensing income. It is an intriguing idea that bears some thought and I thank you for introducing it.

Mr. Sanderson: May I just add something on that?

The Chairman: Yes.

[Traduction]

des droits d'auteur en plus des redevances puisque les redevances sont considérées comme un revenu. À l'heure actuelle, les redevances sont considérées comme un versement sur le droit d'auteur considéré comme un revenu. Vous pensez que cela devrait être considéré comme un gain en capital? Ou bien suffirait-il d'une somme forfaitaire?

M. Sanderson: Je pense seulement que lorsque vous vendez définitivement le droit d'auteur, vous devriez pouvoir bénéficier de la disposition relative aux gains en capital.

Le président: Mais vous écrivez votre livre et Carswell veut le droit d'auteur. Est-ce que vous voulez dire que chaque année, lorsqu'on vous envoie votre chèque de redevance, cette redevance . . . ? Pourquoi vous fait-on ce paiement, pour le droit d'auteur ou parce que vous avez été gentil et que vous avez bien travaillé?

M. Sanderson: Je me permets de vous renvoyer à mon mémoire; la question est de savoir si c'est une activité qui entre dans le cadre de votre profession. Si c'est le cas, cela fait partie de votre revenu. Si ça n'est pas le cas, ça n'est pas imposable comme revenu, c'est considéré différemment. En fait, la distinction tient à qui vous êtes et à ce que vous faites.

Le président: Mais au Canada, par exemple, il y a très peu de Pierre Berton qui peuvent se permettre de vivre de leurs livres. Avec votre description, il serait certainement considéré comme un écrivain à temps plein et ses redevances considérées comme un revenu. Alors qu'un auteur qui a un coup de chance, qui une fois dans sa vie écrit un livre à succès, d'après votre raisonnement, devrait déclarer un gain en capital parce que ça n'est pas sa source de revenu habituelle, parce que c'est exceptionnel?

M. Sanderson: Seulement s'il vend définitivement le droit d'auteur.

Le président: Mais dans les contrats de publication à l'heure actuelle, il y a une clause relative au droit d'auteur. Soit vous le conservez expressément, soit vous le cédez à votre éditeur. Vous ne pouvez pas le louer, en quelque sorte, pour cinq ans.

M. Sanderson: Effectivement, mais . . .

Le président: Pardonnez-moi, parfois c'est possible, effectivement.

M. Sanderson: . . . il y a des accords de cession à terme.

Le président: Oui. Je vais lire votre mémoire. C'est une idée qui m'intrigue.

M. Sanderson: Je crois que c'est assez clair dans le mémoire.

Le président: D'accord, je le lirai, cela m'intéresse beaucoup. L'idée semble séduisante. L'idée de céder un droit d'auteur revient—et vous avez parfaitement raison—à en céder la valeur à une autre personne et cela est tout à fait différent de la redevance. Effectivement, la redevance peut être considérée comme un revenu ou bien comme un revenu tiré d'une licence. C'est une idée intéressante qui mérite qu'on y réfléchisse et je vous en remercie.

M. Sanderson: Vous permettez?

Le président: Oui.

[Text]

Mr. Sanderson: Most artists do not want to give away their copyright, they do not want to dispose of it because that is a source of royalty income. It does happen rarely. It gets assigned but in return they still get royalties. It is only on a sale, where they are divesting themselves totally, saying, yes, you can own the copyright, you can copy it as many times as you want. That is what I am talking about and that is a rare occurrence, because most artists need that royalty income to support them in the years when there is a fluctuation of income.

The Chairman: It is interesting that Charles Pachter, for instance, has said that he will sell you the image, he will not sell you the right to reproduce the image.

Mr. Sanderson: That is right, that is a different thing.

• 1210

The Chairman: So he is selling you his painting, and if you want to reproduce the painting in a catalogue or in a poster, then you have to go back to him, as I understand his argument.

Mr. Sanderson: That is right. You either need a licence or an assignment or an outright sale.

The Chairman: But most physical artists would not do that. They would not draw that distinction. They would not say: You are getting my painting but you are not getting my copyright. They do not draw that distinction.

Mr. Sanderson: If they do not, then they do not understand the distinction between the ownership of the subject matter, which is copyright, and the ownership of an intangible right, which is property, which is copyright. It is very hard to envision...

The Chairman: If you fail to say otherwise, are you not actually assigning the copyright to the next owner?

Mr. Sanderson: That is a question of legality. It would depend on the terms of the contract.

The Chairman: What I am thinking in tax terms is that if you do, or even if you create an ambiguity, then you could say: Every time I sell my painting I am assigning a copyright, so I do not have any income; I have a lot of disposition of capital gains. That would not be bad.

Mr. Sanderson: I see. But we are drawing a distinction where they have sold it for a lump sum only. They are not getting royalty payments for a number of years; it is gone. They get no more from them. It is just, say, \$5,000 for the copyright, whereas in an assignment situation, clearly the ownership passes but they are still getting a royalty income from it, and if they are classed as professional writers or artists that goes into their income. I have no trouble with that. It is only when they actually say they no longer want any part of this copyright and it is gone and you have it for good or for the length of the term.

[Translation]

M. Sanderson: La plupart des artistes ne veulent pas aliéner leur droit d'auteur, ne veulent pas le vendre parce que c'est une source de redevances. Cela se produit assez rarement. Ils peuvent le céder, mais en contrepartie, ils continuent à toucher les redevances. C'est une simple vente aux termes de laquelle ils autorisent une autre partie à faire toutes les copies qu'elle voudra. C'est ce que j'essaie de vous expliquer, et cela se produit rarement, parce que la plupart des artistes ont besoin de cette redevance pour vivre pendant les années où leur revenu baisse.

Le président: Ce qui est intéressant, c'est que Charles Pachter, par exemple, nous a dit qu'il était prêt à vendre l'image, mais non pas à vendre le droit de reproduire l'image.

M. Sanderson: Exactement, c'est tout à fait différent.

Le président: Cet artiste vend donc strictement ses peintures et si le client souhaite les reproduire dans un catalogue ou en faire une affiche, il lui faut présenter une demande à cet effet au peintre, du moins c'est ainsi que je comprends sa position.

M. Sanderson: Tout à fait juste. Il faut une licence, une cession ou alors une vente pure et simple.

Le président: Toutefois la plupart des artistes de cette catégorie n'ont pas une telle politique; ils ne font pas cette distinction. Ils diront simplement: Vous prenez possession de ma peinture, mais pas des droits d'auteur. Ils ne font pas une telle distinction.

M. Sanderson: S'ils ne le font pas, cela signifie qu'ils ne comprennent pas la distinction qui existe entre la propriété de l'objet comme tel, c'est-à-dire le droit d'auteur, et la propriété d'un droit intangible, c'est-à-dire encore une fois la propriété, qui est le droit d'auteur; il est très difficile de concevoir...

Le président: Si rien n'est précisé à cet égard, est-ce que les droits d'auteur ne sont pas automatiquement transférés au propriétaire subséquent?

M. Sanderson: Il s'agit là d'une question de droit; tout dépend des conditions du contrat.

Le président: J'y réfléchis un peu aux répercussions en matière de droit fiscal; s'il en est ainsi ou si l'on parvient simplement à créer une ambiguïté, on pourrait dire: Chaque fois que je vends un tableau, je cède des droits d'auteur, je n'ai donc pas touché de revenu; mais j'ai réalisé de très intéressants gains en capital. Ce serait plutôt bien?

M. Sanderson: Je comprends ce que vous voulez dire; nous faisons une distinction seulement dans les cas où il y a eu vente moyennant un montant forfaitaire. Il n'est plus question de paiements de redevances échelonnés sur un certain nombre d'années; tout est consommé. Il n'y a plus de paiement de quelque sorte que ce soit. Il pourrait s'agir, par exemple, du paiement de 5,000\$ pour les droits d'auteur; dans une situation de cession de droits, il est évident que le droit de propriété est transféré. Les auteurs continuent toutefois à toucher des redevances en raison de ce transfert et s'ils sont considérés comme auteurs ou artistes professionnels, tout cela est ajouté à leur revenu. Je ne vois là aucun problème; mais la situation se

[Texte]

The Chairman: I certainly think this idea should be poked around at quite a bit more.

Mr. Sanderson: It is a complex legal issue, selling your rights.

The Chairman: Yes, and it probably cannot be resolved by the Income Tax Act alone. It probably requires a new copyright Bill before we can begin to get some sense of...

Mr. Sanderson: I would caution you about that. I think you run into the problem of waiting to reform two Acts. I would not want to see this not dealt with, because who knows when the copyright Bill will come in.

The Chairman: Okay. Second, a new area here, you have not said anything about using either the accrual method or the cash method for considering expenses, and employment status will not necessarily dictate that. A self-employed artist such as Tony Onley is still running into trouble about accruing his expenses. Do you have a view on that?

Mr. Sanderson: I have distinctly avoided it because my training is legal and not in accounting. I think there are much more qualified people who deal with accounting advice.

The Chairman: Okay. Another question I have here is on new people. New people are badly treated, in the UNESCO view. You have to get into the game in order to be subject to this special status. You have to somehow get a teaching job, get peer recognition, get some sort of revenue, obtain a diploma or whatever else is down this list. As for the person who is struggling to get in there, quite obviously you are not too concerned about that.

Mr. Sanderson: I am very concerned about that. They are some of the ones who are hardest hit, and I think that is one of the reasons why the arts are in trouble. Because it is so hard to break in, it is not really an encouragement of new artists. These are the ones who are hardest hit. The ones who can show a profit already have some status. They still have problems, but no, the new artists are very much at the concern of the issues here.

The Chairman: How do we get around them, then? You proposed that existing artists—actors and musicians, for example—should be able to deduct lessons as expenses and not have to put them as a capital expense. That again helps somebody who is already in the game. If you are making \$10,000 a year and you spend \$2,000 a year on tuition, then you have an opportunity to deduct it. I would assume that if

[Traduction]

complique si l'artiste dit qu'il ne tient pas à garder ce droit d'auteur, qu'il le perd et que le client en a la jouissance en permanence ou pour la durée du contrat.

Le président: Je suis convaincu que cette idée mérite d'être examinée en profondeur.

M. Sanderson: La question de la vente de ces droits est complexe et a beaucoup d'implications juridiques.

Le président: En effet, et la solution ne saurait probablement se trouver dans la seule Loi de l'impôt sur le revenu. Il faudra probablement un nouveau projet de loi sur les droits d'auteur avant que nous puissions commencer à comprendre mieux...

M. Sanderson: Je vous exhorte toutefois à la prudence dans ce domaine. On se retrouve en effet face au problème de la révision simultanée de deux lois; je ne voudrais pas que les choses se déroulent ainsi, car qui sait quand nous aurons un nouveau projet de loi sur les droits d'auteur.

Le président: Très bien. Passons maintenant à une autre question que vous n'avez pas abordée jusqu'à maintenant; en ce qui touche la déduction des dépenses, le statut d'emploi ne dicte pas nécessairement le recours à la méthode de comptabilité d'exercice ou de caisse. Un travailleur autonome, l'artiste Tony Onley par exemple, connaît toujours des difficultés lorsqu'il emploie la méthode de comptabilité d'exercice pour déduire ses dépenses. Quelle est votre opinion à ce sujet?

M. Sanderson: J'avais justement évité cette question, puisque j'ai une formation en droit plutôt qu'en comptabilité. Je pense qu'il y a des gens beaucoup plus compétents que moi qui peuvent vous éclairer à ce sujet.

Le président: Fort bien; j'ai une autre question à poser au sujet des nouveaux venus dans le métier. Selon l'UNESCO, on leur réserve un traitement plutôt dur. Le statut spécial n'est en effet accordé qu'aux personnes qui ont déjà une certaine réputation; il faut détenir un poste dans l'enseignement, être reconnu par ses pairs, toucher un certain revenu, obtenir un diplôme, etc., la liste des exigences est encore longue. Il est donc évident que vous ne vous souciez pas beaucoup des personnes qui tentent de percer.

M. Sanderson: Au contraire, c'est un problème qui nous préoccupe; ce sont en effet les personnes parfois les plus durement touchées. À mon avis, cela explique d'ailleurs en partie la situation précaire du monde artistique. Comme il est extrêmement difficile de percer, la situation n'est pas vraiment encourageante pour les nouveaux artistes. Ils sont en effet les plus durement touchés. Les artistes qui réalisent déjà des profits ont atteint un certain palier. Tous les problèmes ne sont pas résolus pour autant, mais je vous assure que nous nous préoccuons au premier chef des nouveaux artistes.

Le président: Mais alors, comment contourner cette difficulté? Selon votre proposition, les artistes existants, par exemple les acteurs et les musiciens, devraient être en mesure de déduire les frais de leurs leçons au poste des dépenses plutôt que de devoir les inscrire comme dépenses de capital. Il s'agit là d'une mesure utile à celui qui a déjà le statut d'artiste; si vos revenus s'élèvent à 10,000\$ par an et que vous dépensez 2,000\$

[Text]

we get rid of the question of the reasonable expectation of profit, if you have a \$2,000 income and a \$10,000 tuition, you could still deduct the other \$8,000 against other income if you get rid of the reasonable expectation test. What I am asking is, what do you do with somebody who has big expenses and no income. What are we going to do about that? Students, or apprentices?

• 1215

Mr. Sanderson: I think there were two questions raised on that.

First of all if they meet the definition, which you see here.

The Chairman: Right.

Mr. Sanderson: For example, "... earns a living wholly or in part by practice of art ..."

The Chairman: Right.

Mr. Sanderson: Then they should be allowed to make those deductions. The definition should be able to subsume the emerging artists as well. As for losses, if they do not have a profit, I think—and again, I am on weak grounds in terms of accounting—it should be able to be carried over as a loss.

The Chairman: You would, okay. So in return I just put the thought to you. For instance somebody who decides to—I am hypothetical—somehow they stay alive; who knows, maybe they live off the avails, whatever. They are painting for the first year; they are just getting by; they have a little pool of savings and they are living on their savings or their parents or whatever. They are getting by and decide to take a year attempting to be a painter. At the end of the year their peers may say to them: You have done a great job; you are in fact a professional. So after having produced the effort, they can pass the test but they have to get through that period. Now, I do not care about the accounting; I am not an accountant either, but what would you like to see us do for those people that would somehow get translated into an accounting system?

Mr. Sanderson: I could only say that the definition should be broad enough so that those persons should be taken into account. I think that is the proper way of dealing with it.

The Chairman: Either by carrying some losses forward into future years. If they go into a loss situation, an absolute loss situation, they have some opportunity to carry them forward into the future—that kind of thing, which you have covered to a degree with general averaging.

Mr. Sanderson: Yes, I think the Canada Council deals with that in Recommendation 5.0 better than I do; it is a block averaging concept.

[Translation]

au poste des leçons privées, il vous est alors possible de déduire ce montant de votre revenu. Supposons que quelqu'un réalise 2,000\$ de revenu et en dépense 10,000\$ au titre des leçons privées, si on élimine le critère de l'attente raisonnable de profits, il faudrait que ce contribuable soit en mesure de déduire les 8,000\$ restants d'une autre source de revenu. Je veux que vous me disiez ce que vous entendez faire de ces personnes qui ont des dépenses énormes et pratiquement aucun revenu. Que faire en pareil cas? Je songe ici aux étudiants et aux apprentis.

M. Sanderson: Je crois qu'il y a là en fait deux questions distinctes.

Tout d'abord, est-ce que ces personnes satisfont aux critères de la définition que vous avez sous les yeux.

Le président: Je vous suis.

M. Sanderson: Par exemple, «... dont l'activité artistique représente le gagne-pain en tout ou en partie...»

Le président: Très bien.

M. Sanderson: On devrait alors autoriser ces déductions. La définition devrait être en mesure d'englober les artistes qui tentent de percer. En ce qui touche les pertes, si l'artiste n'a pas réalisé de profit, du moins à mon avis, mais là je m'engage sur un terrain que je ne connais mal, celui de la comptabilité, on devrait permettre que cela soit considéré comme une perte.

Le président: C'est donc votre position, très bien. Permettez-moi maintenant de vous demander votre avis sur un cas purement hypothétique. Prenons le cas de quelqu'un qui décide de survivre dans le domaine; qui sait, cette personne vit de ses revenus; enfin peu importe. L'artiste en est à sa première année de pratique; il parvient à peine à survivre; il a bien quelques économies ou alors il vit aux crochets de ses parents; enfin cela n'a pas d'importance. L'artiste en puissance a décidé de vivre l'expérience en tant que peintre à plein temps pendant au moins un an. À la fin de l'année, ses pairs lui disent: Beau travail, tu es devenu un vrai professionnel. Ses efforts lui auraient donc permis de passer cette épreuve, mais il faut tout de même passer à travers une période difficile. Laissons de côté les questions de comptabilité, car je ne suis pas comptable non plus; qu'aimeriez-vous que nous fassions pour ces gens afin de leur venir en aide d'une façon qui pourrait se traduire concrètement sur le plan de la comptabilité?

M. Sanderson: Je ne saurais que vous répéter qu'à mon avis, la définition devrait avoir suffisamment de portée pour englober tous ces cas. Je pense que c'est la meilleure solution.

Le président: En autorisant par exemple le report des pertes sur les années ultérieures. Si l'artiste accuse une perte nette, il aura la possibilité de la reporter au cours des années à venir; il s'agit en quelque sorte des mesures auxquelles vous aviez déjà fait allusion, dans une certaine mesure, en parlant de l'établissement de la moyenne générale.

M. Sanderson: En effet; je crois d'ailleurs que le Conseil des arts du Canada traite de cette question d'une façon plus

[Texte]

The Chairman: Yes, okay.

Now I want to ask a tough question. As a musician and as a representative of other artists and everybody else, how many people do you see pushing their expenses too high, trying to get too much out of the tax man?

Mr. Sanderson: First of all, There is some degree of confidentiality in that question.

The Chairman: Oh yes.

Mr. Sanderson: I do not think it is that much. We have a voluntary tax system. I think the attitude you have just articulated is one that comes out more from Revenue Canada. Perhaps they are trained that way, but by and large Canadians respect the tax system and it works as a voluntary situation. I do not see that much abuse; I think it is more fear than actuality.

The Chairman: Arthur Drache yesterday had a neat phrase on this, he said people are often not prudent. Then he drew an example from his own life. His wife is doing some writing; she has an office in their home that would qualify as an office by every reasonable test that Revenue Canada could dream up, but she had not yet generated income, so he said that it was not prudent to write it off. She had some other income, I guess, or she had some up and down; I cannot remember. We would have to look at the case . . .

An Hon. Member: She obtained it from writing.

The Chairman: Yes. Anyway, he said it just was not prudent in the circumstances and that he found a fair number of his clients on individual cases would get quite emotional about expenses that really were not very prudent. Do you run into the same sort of thing?

Mr. Sanderson: I think you are right. Under our tax system, if you want to claim deductions on self-employed earnings, and there are no real earnings there to deduct it against, then you are out of luck.

• 1220

That is what we are dealing with. A lot of artists are that way. As I explained before, what happens is the artists do not claim as artists. They claim as a waitress, or a waiter. That is what is happening. They are not able to use those deductions.

Let me just take it a little further on the definition. I have thought about this. All you have really done with the definition is legitimize the fact that artists now want to deduct self-employed expenses against all their income, lump them all

[Traduction]

exhaustive dans sa recommandation numéro 5; il s'agit de la notion d'établissement d'une moyenne globale.

Le président: Très bien.

Maintenant je vais vous poser une question difficile; en qualité de musicien et de représentant d'un grand nombre d'autres artistes et qui sais-je encore, combien de personnes y vont un peu fort selon vous dans l'évaluation de leurs dépenses et tentent d'abuser du système d'impôt?

M. Sanderson: Tout d'abord, il faut dire qu'il y a un certain caractère confidentiel dans tout ce domaine.

Le président: En effet.

M. Sanderson: Je crois de toute façon que c'est une minorité. Notre système d'impôt est volontaire. Je crois plutôt que c'est Revenu Canada qui imagine que cette situation est généralisée. C'est peut-être une question d'entraînement, mais de façon générale les Canadiens respectent le système fiscal qui fonctionne d'ailleurs sur une base volontaire. Je ne constate pas beaucoup d'abus; je crois que c'est une situation appréhendée plutôt qu'une réalité.

Le président: Hier Arthur Drache a dit quelque chose de fort intéressant à ce sujet; il a dit que souvent les gens ne sont pas prudents. Il a cité son propre cas à titre d'exemple. Son épouse a rédigé quelques écrits; le bureau qu'elle possède dans la maison familiale serait admissible, compte tenu de la définition appliquée par Revenu Canada et de tous les critères raisonnables que cet organisme pourrait bien invoquer. Jusqu'à maintenant toutefois, cela n'a rapporté aucun revenu; M. Drache a donc dit qu'il ne serait pas prudent de déduire le coût de ce bureau. Je crois qu'elle a d'autres sources de revenus ou qu'elle a eu des hauts et des bas; enfin je ne me souviens pas exactement. Il faudrait examiner le cas de très près . . .

Une voix: Ses oeuvres lui ont déjà rapporté des revenus.

Le président: Justement; de toute façon, il a déclaré que ce ne serait pas prudent dans les circonstances. Il a pourtant indiqué que beaucoup de ses clients s'emportaient lorsqu'il était question des dépenses de cet ordre qu'il ne serait pas prudent, selon lui, de tenter de déduire. Connaissez-vous le même genre de problèmes.

M. Sanderson: Je crois que vous avez bien raison. Dans notre système fiscal, si vous voulez demander des déductions au titre des revenus provenant d'un emploi autonome, et que ces déductions ne puissent s'appliquer concrètement à des revenus réels, vous n'avez vraiment pas de chance.

C'est exactement le problème qui nous préoccupe et beaucoup d'artistes se trouvent dans cette situation. Comme je le disais auparavant, ce qui se passe, c'est que les artistes ne présentent pas de demande en tant qu'artistes. Ils le font en qualité de serveurs ou de serveuses. C'est exactement ce qui se passe; ils sont donc incapables d'utiliser ces déductions.

Poussons le raisonnement un peu plus loin en ce qui touche cette définition. J'ai réfléchi à la question. Tout ce que vous avez fait au moyen de cette définition, c'est finalement de légitimer le fait que les artistes veulent maintenant déduire les

[Text]

together, which ultimately amounts to an incentive to continue practising the art. That is really what it boils down to.

The Chairman: Let me come to some practicalities along this line. We had a group here from Quebec, quite enlightening to me personally. There was a case they mentioned—and it was in a private conversation afterward—where one of the people said she was asked by the tax man, why have you written off all these hair-dos? She had to have her hair styled for different programs. She got quite annoyed by it because he wanted to know if she washed the hair-style out at the end of the program and did not get any personal use out of it. That kind of angels on the head of a pin can certainly annoy you, can it not?

On the other hand, they were also, I think, in their actual testimony, quite annoyed that one individual on one television program bought a tuxedo for use on the program that was required and the tax man would not let that individual write it off. Even though he was a self-employed individual and could have written it off, he was not allowed to write it off because of the potential for personal use. Again, that is a grey area. It is one of those tough things to deal with, and it is the sort of thing that always ends up with us saying, the damn-fool tax man; can you imagine him doing that. But in fact maybe he has a pattern of activity that eventually leads him to the conclusion that somebody is pushing a point, or that there is pushing going on through a whole industry that needs to be counteracted.

For example, we had in that same group from Quebec clear evidence that a lot of those people were incorporated for tax reasons. It was legal, and then it was not legal, and it was all over the map with court cases. They were incorporating and un-incorporating and incorporating. A few of them actually had some reason for it and they were legitimate; they had people hired and had expenses and they were involved in production companies. But a lot of them were sitting around with little companies because they thought they could get some sort of tax break out of that. I think that is the kind of thing that bothers a lot of people: the fact that we have these instruments designed to hide from taxation rather than having a real need for tax shelters or tax incentives. They are a sort of inventive thing.

You do not see that very much?

Mr. Sanderson: No.

The Chairman: It is good to hear.

[Translation]

dépenses relatives à un travail autonome de l'ensemble de leurs revenus; regrouper le tout en quelque sorte, ce qui finalement constitue un encouragement à la pratique de l'art. C'est à cela que cette proposition se résume.

Le président: Dans le même ordre d'idées, parlons donc des détails pratiques. Nous avons accueilli ici un groupe du Québec dont les membres m'ont personnellement beaucoup renseigné. Je me souviens entre autres d'un cas qui a été mentionné dans le cadre d'une conversation privée après leur comparution. L'une de ces artistes s'était vu demander par l'inspecteur de l'impôt pourquoi elle avait déduit le coût de ses coiffures? Il lui fallait en effet changer de coiffure pour diverses émissions. Tout cela a fini par ennuyer sérieusement cette artiste; en effet l'inspecteur lui a demandé si elle se lavait la tête après l'émission, et sinon, si elle ne retirait pas un avantage personnel de cette coiffure. Enfin vous voyez que ce genre de calcul sur le nombre d'anges qui peuvent danser sur une tête d'épingle peut finir par énerver quelqu'un?

D'autre part, dans leurs témoignages officiels, ils ont mentionné le cas d'une personne qui a dû acheter un smoking pour participer à une émission de télévision; l'inspecteur de l'impôt a refusé que l'artiste en déduise le coût, puisque ce vêtement pouvait lui être utile par la suite. En dépit du fait que cet artiste était travailleur autonome et qu'il aurait pu le déduire, cela lui a été refusé en raison de l'avantage que pourrait représenter plus tard l'utilisation de ce vêtement à des fins personnelles. Encore une fois, nous voilà dans une zone grise. Ces cas sont très difficiles à trancher et presque toujours, nous nous retrouvons à condamner le ministère du Revenu et à nous demander comment ses inspecteurs ont pu prendre de telles décisions. Nous oublions qu'en fait, ils ont peut-être étudié de très près tout ce secteur d'activités avant d'en arriver à la conclusion que certains y allaient un peu fort, que c'était même une tendance généralisée dans toute une industrie, tendance qu'il fallait absolument contrer.

Par exemple, les témoignages indiquaient clairement que beaucoup de membres de ce même groupe venu du Québec s'étaient constitués en société commerciale à des fins fiscales. C'était une manoeuvre légale, puis c'est devenu illégal; à l'heure actuelle les tribunaux sont submergés de causes de ce genre. Les sociétés apparaissaient, disparaissaient puis reparaissaient ailleurs. Dans certains cas, les raisons étaient tout à fait légitimes; ces personnes embauchaient des employés, engageaient des dépenses et géraient vraiment des compagnies de production. Beaucoup d'autres par ailleurs avaient leur petite compagnie tout simplement parce qu'ils pensaient pouvoir en retirer toutes sortes d'avantages sur le plan fiscal. C'est le genre de situations qui agace bien du monde. Des manoeuvres de ce genre semblent avoir été conçues comme échappatoire fiscale alors qu'il existe un besoin réel pour créer des abris fiscaux ou des encouragements fiscaux. C'est une question d'esprit inventif.

Mais vous avez rarement à faire à des cas semblables?

M. Sanderson: En effet.

Le président: C'est réconfortant d'entendre cela.

[Texte]

Mr. Sanderson: I see that the question of abuses is also one you have to see yourself as regulating. If an artist wants to run up large expenditures, they are going to have to pay for that. There comes a point where you have to make a living. Even if you are allowed to write off all your deductions under the definition, there is some reality to that as well.

So I think the abuse you have suggested is not that likely. I think you can assume most persons are making valid contributions and are doing it in the spirit of the tax Act.

About avoidance, it is always a bit of a moot point. Clearly you are entitled to organize your affairs to pay the least amount of tax, within limits.

The Chairman: Yes.

Mr. Sanderson: But those limits are set; and I do not see avoidance as that big a problem either.

The other point you raised was on the personal aspect of it; and that again is a question of guide-lines. I do not think you can go much farther than that. Surely we are not going to solve all the problems with the definition. You still will have some problems in terms of was it personal use, was it for the business, was it for self-employed . . .

• 1225

That is where Revenue Canada comes in, I think, in that point. That is a day-to-day decision, although it does have legal implications at some point if it is ever appealed. But again that is something you will have to work out on a case-by-case basis with your accountant or your tax lawyer, and it is always a question of decision.

The Chairman: One last question: You have described a lot of the people you know and deal with as hybrids. We have heard a lot here about how much money people make from artistic activity; \$5,000 seems to be a figure that floats around with some regularity. What is the other half of the hybrid in your experience? What other income are they making? What do university professors make—\$25,000, \$35,000, \$40,000 a year?

Mr. Sanderson: Yes, up to \$40,000.

The Chairman: And the symphony musicians you have described are \$20,000 to \$40,000.

I am just trying to get some sense of need here. I think it needs to be counterbalanced. There are people who are very poor, but also there are people who are . . . not rich, but they are comfortable, are they not?

Mr. Sanderson: As in any profession there is the cream at the top and they are doing very well, but the reality is that the

[Traduction]

M. Sanderson: Je conçois très bien que vous vous sentiez l'obligation de réglementer la question des abus. Si un artiste veut engager des dépenses considérables, il faudra qu'il paie la note. Il faut bien vivre tout de même. Même si on autorise l'artiste à déduire toutes ses dépenses en application de cette définition, il faudra quand même qu'il les ait effectivement subies.

Je crois donc qu'il est peu probable que les abus dont vous avez parlé se concrétisent. Selon moi, vous pouvez présumer que la plupart des contribuables respectent l'esprit de la Loi de l'impôt sur le revenu et paient leur tribut.

Pour ce qui est d'éviter de trop payer d'impôt, c'est une question dont on pourrait discuter très longtemps. Il est évident que l'on a le droit d'organiser ses affaires de façon à payer le moins d'impôt possible, dans les limites du raisonnable.

Le président: En effet.

M. Sanderson: De toute façon, les limites en question sont fixées et je ne crois pas que cela constitue un véritable problème.

Vous avez également parlé de l'aspect personnel de la question; là encore, je crois qu'il s'agit d'une question de lignes directrices. Je ne crois pas que vous puissiez faire davantage. Il est certain que nous n'allons pas régler tous les problèmes au moyen de définitions. Il subsistera des problèmes sur le plan, par exemple, de l'utilisation à des fins personnelles, pour une entreprise, ou dans le cadre d'un travail autonome . . .

Je crois que c'est à ce point-ci que Revenu Canada intervient. Il s'agit d'une décision qui a trait au quotidien, bien que cela puisse avoir des répercussions juridiques à un certain moment, s'il y a appel. Il s'agit de toute façon d'une situation à définir en fonction des circonstances particulières à chaque cas, en collaboration avec votre avocat fiscaliste ou votre comptable; et au bout du compte, cela repose toujours sur une décision.

Le président: Une dernière question: vous avez décrit beaucoup de personnes que vous connaissiez et avec lesquelles vous faites affaire, comme étant des cas hybrides. Nous avons beaucoup entendu parler ici des revenus qui proviennent des activités artistiques; le chiffre de 5,000\$ semble revenir assez régulièrement. Selon votre expérience personnelle, dans les cas hybrides, combien représente l'autre source de revenu? Combien de revenus ces gens ont-ils? Que touchent les professeurs d'université: 25,000\$, 35,000\$, 40,000\$ par an?

M. Sanderson: Oui, jusqu'à concurrence de 40,000\$.

Le président: Et les musiciens d'un orchestre symphonique touchent de 20,000\$ à 40,000\$, selon ce que vous avez dit.

J'essaie simplement d'avoir une vision équilibrée de la situation, car je crois que cela s'impose. Il y a bien des gens qui sont très pauvres, mais il y en a d'autres qui sont . . . sinon riches, du moins à l'aise?

M. Sanderson: Comme dans toute profession, il y a l'élite qui s'en tire fort bien; la réalité est toutefois bien différente

[Text]

vast majority of artists are not. They are in the low- to poverty-level income. I cannot really put a percentage . . .

The Chairman: From their artistic activity.

Mr. Sanderson: Period.

The Chairman: Period.

The reason I ask that is that Wilson McTavish is a grand Tory in Mississauga. He is also the chairman of the Mississauga Arts Council. He and I were talking yesterday and he said to me: Do not try to use the tax system to do what the grants system should do.

For instance, here we have struggled with the question of newcomers. Well, maybe newcomers are better helped by some educational grants or some arts grants than by trying to twist the whole tax system to fit them. That is a philosophical question.

Mr. Orlikow: But, Mr. Chairman, nobody can benefit from provisions in the Income Tax Act for expenses unless they first had an income from which they can deduct those expenses.

The Chairman: No, but you could, David, if you were, say, a \$20,000-a-year school teacher with a \$2,000-a-year art income who was allowed to pool the two and write off all expenses. If we only looked at the \$2,000 we would say: Boy, you are a basket case.

Mr. Orlikow: But we have only had that argument, as I can remember, from people who say, yes, I am a teacher but as a teacher I am an art teacher and I am expected to produce art and in the production of art I have expenses which are higher than my income as an artist and therefore my teaching income is subsidizing the other.

The Chairman: Maybe I was too literal.

Say a bookstore owner makes \$20,000 and has a book published and earns royalties of \$2,000 or a factory worker makes \$20,000 a year and does some sculpturing and makes \$2,000 from it. In those cases, whatever the instance, you have employment income and very low artistic income and if you pool the two together and you allow unlimited expenses . . . Well, maybe you are not dealing with need in quite the way we think we are in this committee if we start looking at . . .

I take your point. I think there are types of artists who are very poor. But they seem to live. How do they get that income?

Maybe your colleague should tell us that.

Mr. Burnham: One of the things I should point out is that it is easy to look at the high-profile people who in fact make a

[Translation]

pour la majorité des artistes. Ils se trouvent dans la classe des revenus peu élevés. Je ne pourrais vous citer de pourcentage . . .

Le président: En ce qui touche leur activité artistique?

M. Sanderson: Je parle de l'ensemble de leurs revenus.

Le président: Fort bien.

Je vous pose cette question parce que j'ai eu l'autre jour une conversation avec un célèbre conservateur de Mississauga, M. Wilson McTavish, qui est également président du Conseil des arts de Mississauga. Il me disait justement hier: n'essayez pas d'utiliser le système fiscal pour atteindre les objectifs que vise précisément le système des subventions.

Nous avons eu, par exemple, beaucoup de difficultés avec la question des nouveaux venus dans le domaine des arts. Plutôt que de chambarder tout le système fiscal pour leur venir en aide, il serait peut-être préférable de leur accorder des bourses d'études ou d'autres subventions. C'est finalement une question de principe de base.

M. Orlikow: Monsieur le président, personne ne peut tirer profit des dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu en ce qui touche les dépenses, à moins d'avoir au préalable touché un revenu dont ces dépenses pourraient être déduites.

Le président: D'accord, David, mais supposons qu'un professeur touche 20,000\$ par an comme enseignant, et qu'il retire 2,000\$ par an de ses activités artistiques; on pourrait lui permettre de regrouper les deux revenus et de déduire du total toutes ses dépenses. Si l'on ne tient compte que du chiffre de 2,000\$, on en arrive à la conclusion qu'il ne saurait se tirer d'affaire sans subventions.

M. Orlikow: Si je me souviens bien, les personnes qui nous ont présenté cet argument nous ont dit chaque fois: je suis professeur, mais ce que j'enseigne, c'est l'art; or on attend de moi une production artistique et dans le cadre de celle-ci, j'engage des dépenses qui sont supérieures à mes revenus d'artiste. Ce qui signifie que mes revenus d'enseignant subventionnent mes autres activités.

Le président: Mon exemple était peut-être trop littéral.

Supposons qu'un propriétaire de librairie touche 20,000\$ et qu'il publie un livre qui lui rapporte des redevances de 2,000\$; ou qu'un travailleur d'usine ait un revenu de 20,000\$ par an et que ses sculptures lui rapportent 2,000\$ de plus. En pareil cas, peu importent les circonstances, il existe un revenu d'emploi et un très faible revenu provenant d'activités artistiques; si on regroupe les deux et que l'on permette de déduire un montant illimité au titre des dépenses . . . Peut-être bien qu'on ne règle pas le problème des besoins de l'artiste exactement de la façon à laquelle nous songons ici, au sein de ce Comité, mais si nous commençons à examiner . . .

Enfin, je comprends ce que vous voulez dire; il y a des catégories d'artistes qui sont très pauvres. Ils semblent tout de même survivre, comment ont-ils d'autres revenus?

Votre collègue pourrait peut-être nous répondre.

M. Burnham: J'aimerais attirer votre attention sur un fait: il est facile de jeter un coup d'oeil du côté de ceux qui touchent

[Texte]

fairly decent living, but it is important to remember that they are the minority, not the majority. Even when you get to artists, for example, who teach at a university level, they are still a small percentage of the people who teach art. You get people teaching on a part-time basis in small schools that are community based and if they teach the maximum available classes they still might only be bringing in \$7,000 to \$8,000 from that teaching. They use that directly to supplement their living in a sense, and they are not going to have those jobs unless they are producing, exhibiting artists. There are also a number of artists who make a conscious choice, knowing that they have to support themselves, pay rent and whatever, who will choose a job that is not art-related because they do not want the interference. They prefer to be a letter carrier or something. Nonetheless, most of their available money goes into producing that work and they will often take part-time work as our survey of part-time work which is enclosed in our brief shows. We were quite surprised at the number of people who came back and the broad selection of jobs that they did.

[Traduction]

un revenu décent, mais il est important de se souvenir qu'il s'agit d'une minorité plutôt que de la majorité. En ce qui touche, par exemple, les artistes qui enseignent au niveau universitaire, ils ne constituent finalement qu'un faible pourcentage du total des personnes qui enseignent l'art. Il y a les artistes qui enseignent à mi-temps dans des petites écoles, dont le sort est entre les mains d'une petite collectivité; même si ces enseignants donnent le maximum de cours possibles dans les circonstances, cela ne leur rapportera peut-être que 7,000\$ ou 8,000\$. Il s'agit strictement pour ces personnes d'un revenu d'appoint et elles ne vont conserver ces emplois qu'à condition de continuer à produire des oeuvres et à les exposer. Il y aussi beaucoup d'artistes qui prennent une décision délibérée: sachant qu'ils doivent gagner leur vie, payer leur loyer et tout le reste, ils optent pour un emploi qui n'a rien à voir avec l'art parce qu'ils ne veulent pas que leurs deux domaines d'activités se nuisent. Ils préfèrent être facteur ou autre chose. Néanmoins, ils consacrent la majeure partie de l'argent qu'il leur reste à produire des oeuvres artistiques; souvent ils se contentent d'un travail à mi-temps comme l'indique d'ailleurs le relevé sur le travail à mi-temps que vous trouverez dans notre mémoire. Nous avons été fort surpris du grand nombre de réponses reçues et de la diversité des emplois qu'occupent ces artistes.

• 1230

From my own personal experience, I have supported myself with full-time jobs which were salaried and there was deduction at source and all that. I have supported myself on contract work doing similar work, but again on a contract basis. I have supported myself by doing odd jobs, and at the present time my wife supports me and has for some time, I should add. You often get those sorts of situations. A great many people who are free, who do not have big names, for example, but are free to work at their art or whatever on a full-time basis are supported by someone or other in their family. Over the 15 plus years that I have been an artist, I have had the grand sum total of two grants which came to about \$1,600. Now, I have applied for others; I have not got them. That is fine. But I think even people who get a number of grants, if you add it up over the period of years and the period of years they were working before they ever got a grant, you would find it is very little money.

Si je me fie à mon expérience personnelle, je suis parvenu à subvenir à mes besoins au moyen d'emplois à temps plein pour lesquels je touchais un salaire et où il y avait les déductions à la source et tout le reste. J'ai également fait le même genre de travail en qualité de contractuel, c'est-à-dire par contrat. J'ai également fait toutes sortes de petits travaux à l'occasion; à l'heure actuelle toutefois, mon épouse me soutient financièrement et j'ajouterai que cela dure depuis un certain temps. C'est d'ailleurs une situation qui se présente fréquemment. Beaucoup d'artistes n'ayant pas une réputation bien établie se libèrent de toute autre obligation pour consacrer tous leurs efforts à leur art pendant que quelqu'un de leur famille assure leur soutien financier à temps plein. Je suis artiste depuis plus de quinze ans et pendant toute cette période, j'ai reçu le total de \$1,600 par le biais de deux subventions. J'ai présenté bien d'autres demandes, mais elles ont été rejetées; peu importe. Je crois que même dans le cas des artistes qui reçoivent un nombre important de subventions, si l'on tient du compte du fait que cela s'échelonne sur plusieurs années et que pendant une longue période précédente, leur travail n'a été récompensé par aucune subvention, on en arrive à la conclusion que cela représente bien peu d'argent.

I think what we are looking at here is a situation where the tax system can in a way make up for the shortfall in the grant system that is always going to be there. It does not matter. There are people who are doing work that is interesting work but it is odd, for example. The peer jury system does not recognize their work. Who knows, in 50 years it may be the most interesting work that was done at that period, but nonetheless they need some form of support and I would suggest the tax system is a good way of starting.

Ce que nous recherchons finalement, c'est une solution qui permet au système fiscal de combler d'une certaine façon les lacunes du système des subventions qui, de toute façon, continueront à subsister. Cela importe peu. Il y a des artistes qui travaillent à des oeuvres intéressantes mais curieuses. Le système d'examen par les pairs ne semble par reconnaître la valeur de leurs efforts. Mais qui sait, dans 50 ans, ce sera peut-être l'oeuvre qui ressortira le plus de toute cette période; en tout cas, ces artistes ont besoin d'une certaine forme de soutien

[Text]

Mr. Crombie: I understand the grant system is tougher on newcomers, which was your previous concern, than probably the tax system.

The Chairman: Okay, why do we not, as a committee, wish Mr. Sanderson the best, that he stop being a hybrid and become a full-time writer.

Mr. Crombie: That covers some of the best people in the world; all of us hybrids are prudent.

The Chairman: Thank you. The meeting stands adjourned.

[Translation]

et je pense que le système fiscal constitue un bon point de départ dans cette direction.

M. Crombie: Pour en revenir au problème qui semblait vous préoccuper il y a quelques minutes, je crois que le système de subvention est encore plus dur à l'égard des nouveaux artistes que ne l'est probablement le système fiscal.

Le président: Je crois qu'il conviendrait maintenant que les membres du Comité souhaitent bonne chance à M. Sanderson, afin qu'il cesse d'appartenir à la race des hybrides pour devenir un auteur à temps plein.

M. Crombie: Cette catégorie englobe certains des êtres humains les plus fantastiques du monde; nous, les hybrides, nous sommes prudents.

Le président: Merci. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Law Union of Ontario:

Mr. Paul Sanderson, Barrister and Solicitor.

From the Canadian Artists Representation of Ontario:

Mr. Mark Burnham, Past-Spokesperson.

De «Law Union of Ontario»:

M. Paul Sanderson, Avocat.

De «Canadian Artists Representation of Ontario»:

M. Mark Burnham, Ancien Porte-parole.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 15

Wednesday, April 11, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 15

Le mercredi 11 avril 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

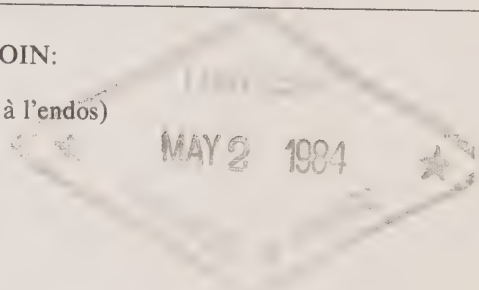
Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

Jack Burghardt
David Crombie

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 11, 1984
(17)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 3:35 o'clock p.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher.

Other Member present: Mr. Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witness: From Quain, Dioguardi: Mr. Marc Denhez, Barrister & Solicitor.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Mr. Marc Denhez made an opening statement and answered questions.

At 4:55 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 11 AVRIL 1984
(17)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 15 h 35, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: M. Burghardt, Fisher.

Autre député présent: M. Scott.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoin: De l'étude Quain, Dioguardi: M. Marc Denhez, avocat.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

M. Marc Denhez fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 16 h 55, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, April 11, 1984

• 1534

The Chairman: Order, please. We want to welcome to our committee today Marc Denhez—did I pronounce your name correctly?

Mr. Marc Denhez (Barrister and Solicitor, Quain, Dioguardi): It is pronounced Daw-hay.

The Chairman: Okay. I would like to welcome you and tell you that it is a pleasure to have you with us. We appreciate the time and energy that you have put into your brief to keep us informed. You follow in some interesting legal footsteps up to this point. As you know, the Law Union of Ontario made a presentation. We also had one from Arthur Drache. I find that these analyses and observations from a legal perspective are proving to be very useful for the committee, so I want to thank you for preparing your material as well.

• 1535

Our process, as you probably know, is fairly simple. We will have your brief and then 20 minutes from Mr. Scott, up to 20 minutes from Mr. Burghardt, up to 20 minutes from Mr. Orlikow and then a general discussion. I understand Mr. Orlikow will be a touch late, but he is on his way.

Thank you again for coming. Please feel free to make your comments.

Mr. Denhez: Thank you, Mr. Chairman. Unfortunately, I have not had the benefit of reading the proceedings when Mr. Drache and the Law Union of Ontario made their presentations to this committee, but I will proceed on the basis of the brief which was distributed to this committee last week and which I understand you have had already the benefit of reading. So there is no point in my going through the whole thing verbatim.

The basic thrust of what I wanted to present to this committee is something which a number of Canadians might find fundamentally heretical, which is that the Income Tax Act is not all that bad. The first point I would like to make is that many of the points raised before this subcommittee are not new. There are points which have been raised by other groups in other sectors of the economy before, which Parliament has had to address before and which the Income Tax Act has developed responses to before. Therefore, the main purpose of my presentation today, Mr. Chairman, is to present to you basic options which I think already exist within the context of Canada's income tax system.

Now, I will go over the main points in my brief. As I mentioned at the beginning, I am confining the issues which I propose to discuss with this committee to two points: the computation of artistic and literary income and the computa-

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 11 avril 1984

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous souhaitons la bienvenue aujourd'hui à M. Marc Denhez—ai-je bien prononcé votre nom?

M. Marc Denhez (avocat, Quain, Dioguardi): Il se prononce Daw-hay.

Le président: Très bien. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue et de vous dire combien nous sommes heureux que vous soyez ici. Nous savons qu'il vous a fallu beaucoup de temps et d'efforts pour rédiger votre mémoire afin de nous informer. Vous emboîtez le pas à d'autres hommes de loi qui nous fait part d'avis fort intéressant. Comme vous le savez, l'Association du Barreau de l'Ontario a présenté un exposé. Nous en avons eu un également de Arthur Drache. À mon avis, ces analyses et observations juridiques sont très utiles pour les membres du Comité, par conséquent je vous remercie d'avoir préparé pour nous ce document.

Comme vous le savez, nous procédons de façon assez simple. Nous allons d'abord entendre votre exposé, puis nous accorderons jusqu'à 20 minutes à chacune des personnes suivantes, M. Scott, M. Gurghardt et M. Orlikow. Nous aurons ensuite une discussion générale. M. Orlikow sera un peu en retard, mais il est en cours de route.

Je vous remercie encore de votre visite. La parole est à vous.

M. Denhez: Je vous remercie, monsieur le président. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de lire, par le compte rendu, les communications de M. Drache et l'Association du Barreau de l'Ontario. Mon exposé est fondé sur le mémoire qui a été distribué aux membres du Comité la semaine dernière et que vous avez déjà eu l'occasion de lire. Par conséquent, je ne le reprendrai pas textuellement.

Ce que je tiens à vous dire pourrait paraître fondamentalement hérétique aux yeux de certains Canadiens, à savoir, que la Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas vraiment si mauvaise. Tout d'abord, un grand nombre de questions qui ont été soulevées devant ce sous-comité ne sont pas nouvelles. Elles ont déjà été soulevées par d'autres groupes dans d'autres secteurs de l'économie, le Parlement en a discuté et la Loi de l'impôt sur le revenu a été modifiée en conséquence. Mon exposé aujourd'hui a donc principalement pour but, monsieur le président, de vous soumettre des options fondamentales qui existent déjà, je crois, dans le système fiscal canadien.

Je vais d'abord passer en revue les principaux points de mon mémoire. Je l'ai dit au début, je vais me limiter à deux questions dont je voudrais discuter avec les membres du Comité: le calcul du revenu artistique et littéraire et le calcul

[Texte]

tion of artistic and literary expenses. Now, you have already heard from an assortment of groups about the kinds of problems that exist in both those areas. You have already heard from groups that, for example, as far as the computation of artistic and literary income is concerned, a Pablo Picasso could not function in Canada. You have already heard, in terms of computation of artistic and literary expenses, that a Vincent Van Gogh, a Nicolaus Copernicus or a Wolfgang Amadeus Mozart would all have been classified as hobbyists by Revenue Canada.

I think these are the kinds of policy issues which ultimately this committee will have to address. However, the issues which are being faced by this committee are not merely issues of policy. They also have to do with just down-to-earth administrability of the tax system.

One point I want to raise right off the top in terms of getting this whole matter into perspective is that we heard submissions being presented to this committee which discuss the idea: Should or should not artists and writers in Canada have exceptional treatment, special treatment, some kind of aberration from the norm? With all due respect to the kinds of people who are discussing that issue, I think the question is misconstrued. The first and fundamental principle we look to in the Income Tax Act is fairness and reliability. Now, we have been discussing the example of farmers, fishermen and various other members of the economy, and we have been noting that in their case they do not compute their income on the pure accrual basis.

Now, there seems to have been in some presentations or in some discussions a misconception that what the Act was doing here was somehow exceptional, as if it were some kind of sop that Parliament has thrown to the farmers and fishermen of Canada in order to get votes. Mr. Chairman, I think that is fundamentally wrong. The reason farmers and fishermen benefit from this particular kind of tax treatment is because it returns to a more fundamental principle in the Income Tax Act, and that is that you have to be able to work out your accounting system on a reliable basis. In the case of farmers and fishermen, you have fluctuating prices for their stocks; accordingly, it makes inventory accounting extraordinarily difficult because the kinds of projections which are essential in order to have a reliable system of inventory accounting just cannot be worked out on any reliable accounting basis. That is why farmers and fishermen have the kind of tax treatment they do.

What I respectfully submit to this committee is: If it is difficult to project a value for inventory in the case of farmers and fishermen, it is 20 times more difficult to project a reliable value for inventory in the case of artists and writers.

• 1540

So what we are talking about, Mr. Chairman, when we say artists and writers should be allowed to compute their income on a cash basis rather than on an accrual basis? We are not saying that we want a departure from the spirit of the Act. We are saying that we want to return to the basic principle within

[Traduction]

des dépenses artistiques et littéraires. Divers groupes vous ont parlé des problèmes qui existent dans ces deux secteurs. Vous avez déjà entendu des groupes vous dire par exemple qu'avec notre système de calcul du revenu artistique et littéraire, Pablo Picasso ne pourrait pas travailler au Canada. Vous avez déjà entendu dire qu'avec notre système de calcul des dépenses artistiques et littéraires, Vincent Van Gogh, Nicolas Copernic ou Wolfgang Amadeus Mozart auraient tous été classés comme amateurs par Revenu Canada.

Ce sont là des questions politiques que le Comité devra régler en dernière analyse. Toutefois, les questions auxquelles le Comité doit faire face, ne sont pas simplement des questions de politique. Elles touchent aussi la question terre à terre de l'administration du système fiscal.

Je voudrais tout d'abord dire, pour situer le sujet dans son contexte, que nous savons que des communications au Comité sont centrées sur l'idée suivante: Est-ce que les artistes et les écrivains devraient ou ne devraient pas faire l'objet d'un traitement exceptionnel au Canada, d'un traitement spécial qui déroge à la norme? Sauf le respect que je dois aux personnes qui en discutent, à mon avis la question est mal interprétée. Le principe premier et fondamental que nous voulons voir dans la Loi de l'impôt sur le revenu, c'est l'équité et la fiabilité. On a cité l'exemple des agriculteurs, des pêcheurs et d'autres participants à la vie économique, qui ne calculent pas leur revenu selon la méthode de comptabilité d'exercice.

D'aucuns ont compris à tort que la Loi voulait en faire des cas exceptionnels, comme si le Parlement voulait amadouer les agriculteurs et les pêcheurs du Canada pour obtenir leurs votes. Monsieur le président, c'est fondamentalement faux, à mon avis. La raison pour laquelle les agriculteurs et les pêcheurs bénéficient de ce genre de traitement fiscal se rattache à un principe plus fondamental de la Loi de l'impôt sur le revenu, à savoir que chacun doit être en mesure d'établir son système de comptabilité sur une base fiable. Dans le cas des agriculteurs et des pêcheurs, le prix de leurs stocks varie, par conséquent, la comptabilité d'inventaire devient extrêmement difficile, parce que le genre de projections qui sont essentielles pour un système fiable de comptabilité d'inventaire ne peuvent tout simplement pas se faire sur une base de comptabilité fiable. C'est la raison pour laquelle on accorde aux agriculteurs et aux pêcheurs ce genre de traitement fiscal.

S'il est difficile de projeter une valeur de l'inventaire dans le cas des agriculteurs et des pêcheurs, il est 20 fois plus difficile de projeter une valeur fiable de l'inventaire dans le cas des artistes et des écrivains.

Donc, monsieur le président, lorsque nous préconisons que les artistes et les écrivains soient autorisés à calculer leur revenu selon la méthode de comptabilité de caisse plutôt que de comptabilité d'exercice, nous n'entendons pas aller à l'encontre de l'esprit de la loi. Nous ne faisons que préconiser

[Text]

the Act that you compute your income on a statistically reliable base.

That is the first point I wish to present to this committee. I mention in my brief various examples of how the Income Tax Act does this sort of thing already.

We now turn to the question, which in my respectful opinion is a non-issue, of defining the people who should be eligible for this kind of tax treatment. Again, a lot of time has been spent in this committee discussing who is an artist, who is not an artist, who is a writer, who is not a writer, which set of definitions we shall employ or not employ, etc. The point I wish to make here, Mr. Chairman, is that the Income Tax Act is not a tax on individuals. It is a tax on income. The basic thrust of the Income Tax Act is not to define individuals but to define various categories of income. When it does that the Income Tax Act as a general rule makes no attempt to outline exhaustive definitions which can take every conceivable category of activity into account. The Income Tax Act—wisely, in my opinion—establishes certain generic classes. When there is a dispute as to whether a taxpayer falls inside or outside that particular class there is an entire system of adjudication which is capable on various grounds, including common sense, of defining whether or not the person enters in that particular class.

Let me give you one example in the case of farming, which is an area I like to refer to because this problem has recurred over and over again in the last 60 years in that particular area. In the case of farming there is a so-called definition at Section 248 of the Act, and it says farming includes tillage of the soil, livestock raising, etc. The definition makes no attempt whatever at outlining every activity which could conceivably come into the category of farming. I think one of the best possible examples of how this is handled on a day-to-day basis is this. If you look at the definition of farming at Section 248 and you ask yourself if a person who has a woodlot and uses it to produce Christmas trees and then sells Christmas trees is a farmer and if that is a farming activity as understood in the Act... if you look at Section 248, you would probably come to the conclusion that the answer is no. However, if you read this document, which is the *Farmers Income Tax Guide*, you will find that particular category specifically included.

This indicates very simply that there is no overwhelming necessity for the Act to cross every t and dot every i when it comes to defining certain generic categories of activity. I think the Act very wisely proceeds on the assumption that when it comes to various categories of economic activity they are more or less like the elephant, very difficult to define but relatively easy to recognize when you bump into one.

We now turn to the question of artistic and literary expenses.

We have heard much ado about the three-year timeframe in which an artist or writer is expected to be able to show a reasonable expectation of profit. I mention a prominent case in the Supreme Court of Canada in which the same question was raised, again in relation to farming. In that case, the Supreme Court of Canada said that it was entirely conceivable to look

[Translation]

le retour au principe de base que contient la loi, à savoir qu'il faut calculer son revenu sur une base statistique fiable.

Voilà le premier point que je voulais présenter aux membres du Comité. J'ai montré dans mon mémoire, par divers exemples, comment la Loi de l'impôt sur le revenu le prévoit déjà.

Passons maintenant à la question, ou plutôt à mon humble avis, à la fausse question de définir les gens admissibles à ce genre de traitement fiscal. On a passé beaucoup de temps devant le comité à discuter de la question de savoir qui est un artiste, qui n'en est pas un, qui est un écrivain, qui n'en est pas un, quelles définitions il faut ou il ne faut pas utiliser, etc. Ce que je veux souligner ici, monsieur le président, c'est que la Loi de l'impôt sur le revenu ne prévoit pas un impôt personnel, mais un impôt sur le revenu. Fondamentalement, la Loi de l'impôt sur le revenu ne vise pas à définir les individus, mais à définir les diverses catégories de revenus. Dans ce contexte, cette loi, ne vise pas, en règle générale, à donner des définitions exhaustives qui embrasseraient toutes les catégories possibles d'activités. La Loi de l'impôt sur le revenu établit—à juste titre, à mon avis—des catégories génériques. Lorsqu'on n'est pas d'accord pour dire si un contribuable relève ou non d'une catégorie donnée, tout un système d'arbitrage est prévu pour décider par divers motifs, le bon sens y compris, si oui ou non cette personne se trouve dans cette catégorie particulière.

Prenons un exemple du domaine agricole, domaine que j'aime bien évoquer étant donné que le problème s'y est produit à plusieurs reprises depuis 60 ans. Il y a, pour l'agriculture, la soi-disant définition de l'article 248 de la loi qui prévoit que l'agriculture comprend le labourage du sol, l'élevage du bétail, etc. Cette définition ne vise pas à énumérer toutes les activités qu'on pourrait retrouver dans la catégorie de l'agriculture. L'un des meilleurs exemples de l'application quotidienne de cette disposition est le suivant. Si à la lumière de la définition de l'agriculture à l'article 248 de la loi, vous vous demandez si une personne qui plante des sapins dans un bois pour la vente est un agriculteur, si c'est là une activité agricole au sens de la loi... en se fondant sur l'article 248, on en viendrait probablement à la conclusion que ce n'est pas le cas. Mais si on lit ce document «Guide de l'impôt sur le revenu pour l'agriculteur», on y voit que cette catégorie particulière est expressément prévue.

Cela montre bien qu'il n'est pas du tout nécessaire que la loi mette les points sur les i pour ce qui est de définir certaines catégories génériques d'activités. J'estime que la loi est fondée à très juste titre sur le postulat que les diverses catégories d'activités économiques sont plus ou moins comme l'éléphant, très difficile à définir mais relativement facile à reconnaître lorsqu'on tombe dessus.

Passons maintenant à la question des dépenses des artistes et des écrivains.

On a beaucoup entendu parler de la période de trois ans pendant laquelle un artiste ou écrivain est censé pouvoir démontrer un espoir raisonnable de profit. Je mentionne dans mon mémoire une célèbre jurisprudence de la Cour suprême du Canada où la même question a été soulevée, toujours au sujet de l'agriculture. Dans cette cause, la Cour suprême du

[Texte]

at the case of "the man who begins a tree farm on raw land". I think it is quite clear from the kind of benchmark that is being referred to by the Supreme Court of Canada that the three-year test is not necessarily applied across the board.

• 1545

We now come to the fundamental question of how the Act can conceivably respond to the case of the person who is engaged in artistic or literary activity full-time, part-time or on a hobby basis. Again, this is the class of question which has been dealt with before by Parliament and before in the Act. An example that I cite again concerns farming where, as we all know, there are various people across Canada, ever since 1917 when the original Income Tax Act was passed as a temporary measure, who have been looking to farming as a sideline operation or, in some cases, as a main occupation even though they may be earning more income elsewhere.

I refer again to the decision of the Supreme Court of Canada in the *Moldowan v. The Queen* case. That case, in my opinion, established a workable formula for dealing with these kinds of questions. It divided these kinds of activities into three categories: (1) where the activity is the "major pre-occupation," (2) where the activity "and some subordinate source of income" do not provide the bulk of income, but nevertheless constitute a "sideline business", and (3) the case of the actual hobby.

In practice, Revenue Canada does not now, when dealing with farming income, look exclusively to income as being the sole indicator of major pre-occupation. In the booklet, *Farmers Income Tax Guide*, published by Revenue Canada itself, it says:

The determination of whether farming constitutes your chief source of income is not strictly a matter of arithmetical comparison of your various sources of income for the year. Gross income, net income, capital investment, cashflow, personal involvement and other factors may be relevant considerations. Your plans for developing the operation and your activities in implementing these plans must also be considered.

What I respectfully submit to this committee is that the treatment which has been provided by the Income Tax Act and which has been interpreted by the courts, including the Supreme Court of Canada, does provide a workable formula for dealing with the computation of artistic and literary expenses. If that formula were applied, then the following consequences would occur. Where art or literature were the taxpayer's "major pre-occupation", all artistic or literary losses would be fully deductible. Where artistic or literary income were still a taxpayer's main expectation of income, losses would be fully deductible and this would apply despite the fact that high start-up costs might put profits as far into the future as, to use the Supreme Court's phrase, "those of a

[Traduction]

Canada a jugé qu'il était tout à fait concevable d'étudier le cas d'«une personne qui établit une exploitation d'arboriculture sur un terrain en friche». Il est tout à fait évident d'après ce genre de repère dont fait état la Cour suprême du Canada que le critère de trois ans n'est pas nécessairement appliqué sur toute la ligne.

Nous en venons à la question fondamentale de savoir comment la loi peut vraiment s'appliquer à la personne qui a des activités artistiques ou littéraires à plein temps, à temps partiel ou en amateur. Il s'agit de nouveau de cette catégorie de questions qui ont déjà été traitées par le Parlement, et aussi par la loi. Je vous cite un autre exemple concernant l'agriculture où, nous le savons tous, diverses catégories de personnes au Canada, depuis 1917 lorsque la Loi de l'impôt sur le revenu a été adoptée pour la première fois à titre de mesure temporaire, se livrent à l'agriculture comme activité secondaire ou, dans certains cas, comme activité principale même si elles ont une autre source de revenu.

Je me reporte de nouveau à la décision rendue par la Cour suprême du Canada dans la cause *Moldowan* contre La Reine. À mon avis, cette cause a permis de trouver une formule permettant de régler ce genre de questions. Elle a permis de diviser ce genre d'activités en trois catégories: (1) lorsque l'activité est «la préoccupation majeure», (2) lorsque l'activité «est une source de revenu secondaire» et ne produit pas la majeure partie du revenu, mais néanmoins constitue une «entreprise secondaire» et (3) le cas du passe-temps proprement dit.

Sur le plan pratique, Revenu Canada ne se fonde pas exclusivement sur le revenu comme seul indice de préoccupation majeure en matière de revenu agricole. Voici ce qu'on lit dans la brochure intitulée «Guide d'impôt sur le revenu pour les agriculteurs» publié par Revenu Canada:

Déterminer si l'agriculture constitue votre principale source de revenu n'est pas strictement une question de comparaison arithmétique de vos diverses sources de revenu pour l'année. Le revenu brut, le revenu net, les investissements, les mouvements de trésorerie, la participation personnelle et d'autres facteurs peuvent constituer des éléments pertinents. Vos projets concernant le développement de l'exploitation et la mise en oeuvre de ces projets doivent également être examinés.

À mon avis, le traitement prévu par la Loi de l'impôt sur le revenu et qui a été interprété par les tribunaux, y compris la Cour suprême du Canada, nous donne une formule qui nous permet de calculer les dépenses des artistes et des écrivains. Si cette formule était appliquée, elle aurait les conséquences suivantes. Si la littérature était la «préoccupation majeure» du contribuable, toutes les pertes sur le plan artistique ou littéraire seraient complètement déductibles. Si le revenu artistique ou littéraire était toujours le principal espoir de revenu du contribuable, les pertes seraient entièrement déductibles, et cette formule s'appliquerait en dépit du fait que les coûts élevés de lancement pourraient repousser les profits à beaucoup plus tard comme, pour citer la Cour suprême, «ceux

[Text]

man who begins a tree farm on raw land". Where art or literature constitutes the major pre-occupation, losses should remain fully deductible even in the presence of other income which exceeds the artistic or literary income. Where art or literature are not the taxpayer's major pre-occupation but are being carried on as a sideline in a manner which is nevertheless businesslike, provable artistic or literary losses should still be deductible to a maximum of \$5,000, as in the case of Section 31, Treatment of Farmers. Losses in excess of that should be treated in a way comparable to restricted farm losses.

• 1550

Finally, where the artistic or literary activity is demonstrably a hobby, no loss should be claimable but artistic and literary expenses should be allowable against artistic and literary income if any.

Now, I would like to underline to this committee that in coming forward with recommendations to Parliament, it will be necessary to keep certain matters in perspective.

We have heard some discussion about how difficult it is to change the Income Tax Act. I just want to observe that, in fact, the Income Tax Act is one of the most extensively amended statutes in the history of Canada. As far as the quantity is concerned, there have been over 1,000 amendments to the Income Tax Act since so-called tax reform in the early 1970s. As far as the quality of the amendments is concerned, what is being discussed here is nowhere comparable to a kind of a Carter commission change to the Income Tax Act.

I also wish to point out that one of the major preoccupations among some members of the civil service is, in my opinion, a non-issue. And that is that somehow by establishing a precedent of this nature, we are going to be establishing an open-door policy for people to rush out, run up monstrous expenses and, accordingly, zing Revenue Canada.

Now I just want to make one fundamental point here, and that is that it is not the pattern of most Canadians to sell the family and the car and the house and squander their life savings on various expenditures just in order to zing the Income Tax Act. People do not do that sort of thing. If people run up expenditures, it is usually for some reason or another. And what I am submitting to this committee is that people who are running up artistic and literary expenses should be allowed to treat those artistic and literary expenses in the same way that Canada has traditionally treated people who have been raising racehorses and pigs.

In the cases that I outlined in the brief, those are precisely the animals in question. And, as far as the public interest is concerned, I respectfully submit, with all due respect to Canada's agricultural population, that Canada's producers of art and literature are at least as important to the public interest as its producers of racehorses and pigs. There have been no recorded instances of anybody getting trichinosis from a symphony orchestra.

[Translation]

d'une personne qui établit une exploitation d'arboriculture sur un terrain en friche». Si la littérature était la préoccupation majeure, les pertes demeureraient toujours entièrement déductibles même s'il y avait d'autres revenus qui excéderaient le revenu artistique ou littéraire. Si l'art ou la littérature n'était pas la préoccupation majeure du contribuable, mais une activité professionnelle secondaire, les pertes sur le plan artistique ou littéraire que le contribuable pourrait prouver pourraient toujours être déductibles jusqu'à un maximum de 5,000\$, comme le prévoit l'article 31, Traitement des agriculteurs. Les pertes qui dépasseraient cette somme seraient traitées de façon comparable aux pertes agricoles restreintes.

Enfin lorsqu'une activité artistique ou littéraire est manifestement un passe-temps, on ne peut pas déclarer de perte mais on devrait pouvoir défalquer des frais artistiques et littéraires au cas où ces activités auraient produit un revenu.

En soumettant ces recommandations au Parlement, le Comité devrait remettre certains problèmes en perspective.

On a souvent dit qu'il est extrêmement difficile de modifier la Loi de l'impôt sur le revenu. Or je vous ferais remarquer que cette loi est celle qui a subi le plus de modifications de tous nos textes législatifs. Depuis la réforme fiscale du début des années 1970, plus de 1,000 amendements ont été apportés à la loi. Pour ce qui est de l'incidence fiscale des amendements dont il est question ici, ce n'est rien par comparaison aux modifications proposées par la commission Carter.

Par ailleurs, il est tout à fait faux de prétendre que les mesures que nous préconisons créeraient un précédent qui permettrait aux contribuables de déclarer d'énormes frais et de rouler ainsi le fisc.

En effet les Canadiens n'ont pas l'habitude de bazarder leur maison et leur voiture et de dilapider leurs économies rien que pour le plaisir de déclarer des frais et ainsi rouler le fisc. Si les gens ont des frais, c'est généralement pour des raisons valables. Ainsi les personnes qui ont des frais artistiques ou littéraires devraient pouvoir les déclarer au même titre que les frais déclarés par les éleveurs de chevaux de course ou de porcs.

Sauf le respect que je dois à nos agriculteurs, j'estime que nos écrivains et nos artistes contribuent autant au patrimoine national que les éleveurs de chevaux de course et de porcs. Que je sache, personne n'a jamais attrapé la trichinose en allant écouter un orchestre symphonique.

[Texte]

In conclusion, Mr. Chairman, I respectfully submit that, by treating artist and writers in Canada on a footing which is comparable to the way the Income Tax Act has treated certain other elements of the population with comparable problems in the past, we would be introducing elements which fall within the general parameters of precedent, which are feasible from an accounting standpoint, which are consistent with the spirit of the Act. The question is not whether we can do anything about artists and writers, but what we intend to do.

In closing I just want to reiterate my wholehearted support for a comment which you, Mr. Chairman, made to, I believe, the American Federation of Musicians, to the effect that this issue was being fully debated in 1977. It is now being fully debated in 1984, and we do not want to find ourselves sitting around this table debating it again in 1991.

At the risk of throwing in one last musical item in today's presentation, I just want to remind you of the jingle for participation which is: Do not just think about it—do it, do it, do it.

That, Mr. Chairman, concludes my comments.

The Chairman: Okay. Thank you very much. It is an interesting brief and we appreciate having your comments. I might make a further note that there is nothing that pleases a politician more than being quoted back to himself. So you have immediately given me a very positive aura about your comments.

Mr. Scott, you have 20 minutes to work away here.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman and Mr. Denhez. Let me echo what the Chairman has said. It is a fascinating presentation, a fascinating brief, which raises all kinds of fascinating questions. But let me, first of all, nominate you for the *Globe and Mail* quote of the day, when you say that the Income Tax Act is not all that bad. I think I know what you are getting at, and I will come to that in a moment, but I wonder if you could just tell the committee what your own area of expertise is. Are you a tax lawyer, a tax specialist? Perhaps you could fill us in a little on your own background.

• 1555

Mr. Denhez: The majority of my clients, Mr. Scott, are in what can loosely be called the cultural field. That is about as close as I can come to an answer on that. Our firm basically is a general practice firm.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Getting back to your famous quote, it comes down to perhaps the nub of what this committee has been trying to deal with, as many witnesses have appeared before us. Is it your contention that, if the Income Tax Act is not all that bad, the interpretation by the authorities, based on income tax law, is either unfair or might be considered all that bad?

Mr. Denhez: I think that can best be responded to in two parts. First of all, as far as the application of the Income Tax Act to individual artists and writers is concerned, I think the briefs that have been presented by the other organizations

[Traduction]

Donc si les artistes et les écrivains étaient traités aux fins de l'impôt de la même façon que d'autres catégories de citoyens ayant des problèmes analogues, on ne ferait que respecter l'esprit de la loi sans susciter de problème de comptabilité insurmontable. La question n'est donc pas de savoir si l'on peut faire quelque chose pour les artistes et les écrivains, mais si nous voulons faire quelque chose pour eux.

Monsieur le président, vous avez dit aux représentants de la Fédération américaine des musiciens que cette question avait déjà été examinée en 1977. Or, voilà qu'elle est à nouveau sur le tapis en 1984 et j'espère que nous n'en serons pas au même point en 1991.

Comme le dit la publicité pour Participation: y penser n'est pas assez, faites-le.

J'ai fini, monsieur le président.

Le président: Merci. Votre mémoire est très intéressante et nous l'avons beaucoup apprécié. Vous savez sans doute que rien ne flatte autant un homme politique que de s'entendre citer.

Monsieur Scott, vous avez 20 minutes.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci. Voilà qui est un excellent mémoire qui soulève un tas de questions fort intéressantes. Votre affirmation selon laquelle la Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas aussi mauvaise qu'on le prétend devrait figurer dans la rubrique *quote of the day* du *Globe and Mail*. J'aimerais tout d'abord savoir quelle est votre spécialité. Êtes-vous un spécialiste de l'impôt sur le revenu?

M. Denhez: La plupart de mes clients travaillent dans ce qu'il est convenu d'appeler le domaine de la culture. Notre étude s'occupe de toutes sortes d'affaires.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Pour ce qui est de votre remarque concernant la Loi de l'impôt sur le revenu, voulez-vous dire que ce n'est pas la loi elle-même qui est tellement mauvaise mais l'interprétation qu'en font les autorités?

M. Denhez: D'après les mémoires de toute une série de témoins, il est tout à fait évident que la façon dont les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu sont appliquées aux artistes et écrivains laisse beaucoup à désirer.

[Text]

make it quite clear, at this point, that there are serious doubts about the way in which the Act is being applied to those individuals.

However, that is not the purpose of my presentation today. What I am submitting here is not a change of interpretation. A change of interpretation would not be sufficient to deal with the problems at hand, although a change of interpretation in application in certain cases would certainly be helpful, for example, in the question of a moratorium, which has been raised by the Canadian Artists' Representation. What I am suggesting, when I say that the Income Tax Act is not all that bad, is that the Income Tax Act has, in other areas, developed responses that could, if applied to this particular area, deal with many of the problems that have been raised.

I am not suggesting that we should take every section of the Income Tax Act and apply it verbatim. Take, for example, the case of Section 31 of the Act, which is the section dealing with farming losses. From a grammatical standpoint, it is one of the most tortured exercises in language ever imagined by man. However, the principle of it is, in my opinion, eminently laudable, and that is the sort of thing that I am hoping will be transposed into the area that we are talking about today.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I have a few questions, which occurred to me as I listened to your presentation. Forgive me if we take you over some of the same ground, but maybe by saying it a different way it will become clearer to some members of the committee, certainly to me.

What I am trying to get at, I guess what is the bottom line here, is . . . since many of your clients are from the cultural field—are you in fact saying that artists and writers are making a clear case that they deserve special treatment? Or, are you saying that because the Income Tax Act is not an Act that deals with individuals, it simply deals with income, therefore artists and writers should not be treated specially or differently because of the precedent that that could cause? Could you just clear that bottom line point up for me?

Mr. Denhez: The bottom line is that I do not think if artists and writers were treated in the same way as farmers that could really be called particularly special treatment. I do not think there is anything all that earth shattering about that proposition. So, when various people come forward and say they want to have special treatment, my instinctive response is to say: Would something like the farmers' treatment be the right kind of response? If they say yes, my statement to them would be that there is nothing particularly or overwhelmingly special about that.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): But you would agree that there is something unique, nevertheless, about the kind of talent we are talking about, about the kinds of people, about the kinds of artists that have been coming before this committee. Would you agree, if there is something special and unique about their circumstances, they have to be given special and unique treatment under the Act?

[Translation]

Mais là n'est pas mon propos. En effet il ne suffit pas de modifier l'interprétation de la loi pour résoudre ces problèmes; ce serait néanmoins peut-être utile dans certains cas, notamment si un moratoire était déclaré comme l'a proposé l'Association des artistes canadiens. En disant que la Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas intrinsèquement mauvaise, je voulais dire qu'il suffirait d'appliquer aux travailleurs du secteur culturel les mesures mises au point pour d'autres catégories de contribuables.

Il n'est pas question bien entendu d'appliquer tel quel chaque article de la Loi de l'impôt sur le revenu. Prenons par exemple l'article 31 qui se rapporte aux pertes des exploitations agricoles. Du point de vue grammatical, cet article est une véritable monstruosité. Mais le principe en est excellent et pourrait être transposé aux artistes.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Quelques questions me sont venues à l'esprit en vous écoutant et vous m'excuserez si je répète ce que vous avez déjà dit, mais cela nous permettra sans doute de nous faire une meilleure idée de la question.

Est-ce que d'après vous, les artistes et les écrivains devraient faire l'objet d'un traitement spécial ou bien est-ce qu'au contraire, la Loi de l'impôt sur le revenu s'appliquant non pas aux citoyens mais à leurs revenus, les artistes et les écrivains ne devraient pas être traités autrement que l'ensemble de la population.

M. Denhez: Si les artistes et les écrivains étaient traités comme le sont les agriculteurs, il n'y aurait là rien de spécial ni d'extraordinaire. Si par traitement spécial, on entend un traitement analogue à celui des agriculteurs, qu'y a-t-il de spécial là-dedans?

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Mais vous conviendrez quand même que les artistes qui ont comparu devant le Comité ne sont pas des gens comme les autres. Puisque les conditions de travail des artistes sont spéciales, ne devraient-ils pas bénéficier d'un traitement spécial aux fins de la loi?

[Texte]

• 1600

Mr. Denhez: That would be very nice. That would be extremely nice. If, for example, this committee decided to go one step beyond a Section 31 type of treatment, then of course I would be one of the first to stand up and cheer and say, is it not nice that the Parliament of Canada finally decided to do something special for artists and writers. However, what I am suggesting to you is that perhaps this particular committee does not have to go that far. If you did exactly the same thing as you do already for farmers, and I do not classify that as being particularly exceptional or unique, if you were to do that, you would already be going a very long way towards meeting many of the concerns that have been raised.

I am not sure whether I have answered your question.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): You have partially answered it. Let me come at it another way. You say, for example, on page 4 of your brief:

... from time to time such "public policy" changes are made to the Act.

Now, can you give us an example of the public policy changes, such as the kind of change this committee might recommend, that have happened in the past and how the Act would deal with those public policy changes?

Mr. Denhez: In every budget there are recommendations having to do with special tax treatment for certain areas of the economy which are in need of assistance. Throughout the 1970s there was an ongoing debate, for example, over multiple unit residential buildings. Today you have a number of special provisions included in the Act having to do with the treatment of research and development costs. There are in every budget a whole string of provisions to be found which provide certain incentives to certain elements of the economy which are considered to be in the public interest.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): You note in your brief that when accounting principles and procedures become unworkable, then, a re-evaluation of the Act is not only customary but imperative. We have been hearing from a number of witnesses—certainly the ones I have listened to—that the accounting procedures and the way the Act deals with these people are indeed unworkable. So now we are coming down to the kind of legislative changes that you might recommend that we make. In other words, I guess we are coming back again to the old question of one step beyond Section 31. What kind of legislative changes would you recommend?

Mr. Denhez: I thought I had made that clear in the brief. What I was suggesting in the brief was that we proceed along the lines that we already have for farmers and fishermen. I avoided going into chapter and verse of actually coming up with a draft as, for example, Mr. Conway had done, because my experience has been that when you actually present the draft itself there are certain elements of the civil service that have a tendency to take umbrage.

The difficulty, whenever one gets down to the actual drafting stage, is that one finds oneself in a debate where

[Traduction]

M. Denhez: Ce serait formidable, bien entendu. Si le Comité décidait d'aller au-delà des mesures prévues par l'article 31, je serais le premier à me réjouir de ce que le Parlement aurait finalement décidé de faire quelque chose de spécial pour nos artistes et nos écrivains. Mais ce n'est pas vraiment nécessaire. Il suffirait d'appliquer aux artistes les mesures prévues pour les agriculteurs, ce qui n'est quand même pas tellement extraordinaire, et cela seul résoudrait pas mal de problèmes.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Oui, en partie. Vous dites à la page 4 de votre mémoire:

... la loi a, par le passé, été modifiée périodiquement.

Pourriez-vous nous citer un exemple de ce genre de modifications que nous pourrions éventuellement recommander?

M. Denhez: Chaque budget contient des recommandations en vue d'un traitement fiscal spécial pour les secteurs qui ont besoin d'une aide de l'État. Ainsi, dans les années 70, il a été beaucoup question de l'aide à la construction d'immeubles à logements multiples. Maintenant, des dispositions fiscales ont été prises pour promouvoir la recherche et le développement. Chaque budget prévoit des stimulants pour différents secteurs jugés d'utilité publique.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Vous avez dit que lorsque telle ou telle mesure fiscale ne marche plus, il devient indispensable de la revoir. Or, d'après nos témoins, les mesures fiscales appliquées aux artistes ne marchent justement plus du tout. Le moment est donc venu de modifier la loi et, éventuellement, d'aller au-delà de l'article 31. Quelles modifications proposeriez-vous?

M. Denhez: Je croyais m'être expliqué très clairement à ce sujet. J'ai notamment proposé qu'on applique aux artistes les mesures mises en place pour les agriculteurs et les pêcheurs. Contrairement à ce que M. Conway a cru bon de faire, j'ai préféré ne pas vous soumettre un projet de modification, car je sais que cela n'a pas toujours l'heur de plaire aux fonctionnaires.

Quand on discute avec les fonctionnaires à ce sujet, on risque fort de s'enliser dans des discussions de détail, et de

[Text]

various members of the civil service nit-pick you to death, and it does not take very long for the forest to get lost for the trees and the momentum for the exercise to get lost. So what I am suggesting here instead is a recommendation at the level of principle, having to do with a comparable treatment, and then leaving it up to the various responsible parties to come up with the actual draft itself.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Forgive me, Mr. Denhez, Mr. Chairman, if I do, as I say, tend to take you over some of the same ground that you might have covered in the brief. But when you say it and summarize it, it does help the committee focus on what you are getting at.

You note in your introduction on page 1 that you endorse the proposals of the Canada Council and CARFAC in principle. Do you know of any precedence for a moratorium, as these groups have suggested and as we are hearing a lot about in terms of requests from witnesses? Is there any provision in the Act for a moratorium? Is it legally possibly under the Act?

Mr. Denhez: I am afraid I have not addressed my mind to that question, Mr. Scott. I could not give you a responsible answer to that.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): You could not venture a guess?

• 1605

Mr. Denhez: I would not venture a guess.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Okay.

There is one other area here. On accrual accounting and inventory, you point out the difficulty, on page 6, about the system of inventory accounting, and the subcommittee has heard from many artists and writers about that.

If the difficulty is as clear-cut as we have heard and it is so inappropriate to artists and writers, why then do you feel that Revenue Canada continues to insist that it apply to them?

Mr. Denhez: You are asking me to second-guess Revenue Canada?

As it is currently constituted the law puts everybody on an accrual basis except where there are specific exceptions. We know where there are exceptions. Being a lawyer, I myself benefit from one of those exceptions. I suppose that is the only way in which I can respond to that question. Revenue Canada is proceeding on that basis because that is the way the law is currently constituted. The Income Tax Act has never specifically addressed the problem of artists and writers. I am suggesting that if the law were to address the problems of artists and writers you would have a very different system.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I think, Mr. Chairman, that will do for now. I may have a couple of follow-up questions after you and Mr. Burghardt get through.

[Translation]

perdre ainsi de vue l'objectif visé. Je me suis donc borné à préconiser qu'on applique au monde culturel les mesures déjà en vigueur pour ces deux autres catégories, quitte aux fonctionnaires à rédiger les règlements d'application.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Je m'excuse si je vous fais répéter ce que vous avez déjà dit, mais je pense que cela nous permettra de mieux comprendre le problème.

Vous avez dit, en guise d'introduction, que vous êtes d'accord avec les suggestions faites par le Conseil des arts du Canada et CARFAC. Existe-t-il, à votre connaissance, un précédent pour déclarer un moratoire, comme de nombreux témoins l'ont proposé? Est-ce prévu aux termes de la loi?

M. Denhez: Je ne saurais pas vous répondre, car je n'ai pas examiné la question.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Mais qu'en pensez-vous?

M. Denhez: Je ne m'aventurerais pas dans ce domaine.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): D'accord.

Passons à un autre domaine, celui de la comptabilité d'exercice et d'inventaire. À la page 6 de votre mémoire, vous parlez des difficultés que pose la méthode de comptabilité d'inventaire; le sous-comité a entendu beaucoup de témoignages de la part des créateurs et des interprètes à ce sujet.

Si cette méthode comporte des difficultés aussi évidentes qu'on le prétend et aussi injustes envers les créateurs et les interprètes, pourquoi croyez-vous que Revenu Canada continue d'insister pour appliquer?

M. Denhez: Me demandez-vous de deviner les intentions de Revenu Canada?

Le libellé actuel de la loi impose le même mode de comptabilité d'exercice à tout le monde, sauf quelques exceptions précises. Nous savons qu'il existe des exceptions. Je suis avocat et je suis moi-même visé par une de ces exceptions. C'est la seule façon dont je puisse répondre à la question. Revenu Canada applique ces dispositions parce que la loi est actuellement formulée ainsi. La Loi de l'impôt sur le revenu n'a jamais visé directement les créateurs et les interprètes. Si elle le faisait, les difficultés auxquelles font face les créateurs et les interprètes ne seraient pas les mêmes, car on modifierait le système.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Monsieur le président, je n'ai plus de questions à poser pour le moment. J'aurai peut-être une ou deux questions à poser lorsque M. Burghardt et vous-même aurez eu le temps de poser quelques questions.

[Texte]

The Chairman: Okay. We had a private understanding that you may have to leave.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Certainly I can stay for another half hour.

The Chairman: Maybe I can just interrupt before Mr. Burghardt begins to announce to the committee that our witness tomorrow is John Robertson, Director-General of Revenue Canada. He is coming in at 9.00 a.m. tomorrow. We have him until 11.30, and everybody who has been hot under the collar can bring your heat and anybody who has any questions about your taxes bring your forms.

So, Mr. Burghardt, it is your turn.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

I am wondering, to the witness, are you suggesting that very little change is needed in the Income Tax Act *per se*, that provisions are there to look after this particular problem with which we are dealing, that it is strictly a matter of interpretation?

Mr. Denhez: It is not strictly a matter of interpretation. It would require an amendment to the Act, and those amendments would be amendments which basically put artists and writers on the same footing as certain other people who are already being referred to in the Act.

I am suggesting, however, that the machinery for dealing with these kinds of problems is already in place, that the entire tax appeal system and the entire machinery of adjudication is already very familiar with the kinds of tasks involved in deciding who is eligible for a certain tax treatment and who is not, who is a hobbyist and who is not, who is a part-time operator and who is not. These are all questions which are being dealt with literally on a daily basis, and it would be no big deal simply to apply this existing machinery, with a few subtle changes to the Act here and there, to the cases of artists and writers.

The Graham case, which I referred to in my brief, is a case in which a person who is a stationary engineer working with Ontario Hydro has been carrying on a farming activity at a loss for a number of years. Revenue Canada has challenged his deduction of losses. Revenue Canada has argued that he has been operating a sideline operation and that the farming operation was not his major preoccupation. Mr. Graham appealed that. He won in the Federal Court in a decision last October. Even though Mr. Graham was earning more as a stationary engineer at Ontario Hydro than he was from farming, Mr. Justice Cattnach nevertheless ruled on the basis of all the evidence at his disposal. Again, this is something which is not to be found in any specific point in the Income Tax Act; it is just a matter of interpretation of general principles. Mr. Justice Cattnach found he was indeed a person whose major preoccupation was farming, despite the losses incurred.

[Traduction]

Le président: D'accord. Nous savons qu'il vous sera peut-être nécessaire de quitter la pièce.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Mais je peux certainement rester pendant une demi-heure encore.

Le président: Permettez-moi d'intervenir avant de céder la parole à M. Burghardt; je tiens à annoncer au Comité que demain, nous accueillerons M. John Robertson, directeur général de Revenu Canada. Il comparaitra à 9 heures. Il sera avec nous jusqu'à 11h30; ceux qui ont des objections à formuler pourront le faire et ceux qui veulent l'interroger au sujet des formules pourront apporter lesdites formules.

Monsieur Burghardt, je vous cède la parole.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président.

J'aimerais poser cette question au témoin: est-il d'avis qu'il ne serait pas nécessaire d'apporter de grandes modifications à la Loi de l'impôt sur le revenu proprement dite et qu'il s'agit tout simplement d'une question d'interprétation des dispositions actuelles?

M. Denhez: Il ne s'agit pas uniquement d'une question d'interprétation. La loi doit être modifiée et les modifications devraient essentiellement placer les créateurs et les interprètes sur le même pied que les autres qui sont directement visés par la loi.

Toutefois, je dis que les modalités nous permettant de régler ce genre de problèmes sont déjà prévues; on connaît déjà le système d'appel et le procédé d'arbitrage qui nous permettent de décider qui peut bénéficier d'un certain traitement, qui ne le peut pas, qui est amateur, qui ne l'est pas, qui s'adonne à ce genre d'activité à temps plein ou à temps partiel. On discute de ces questions tous les jours, et il ne serait pas compliqué de faire respecter les modalités actuelles, tout en apportant à la loi quelques modifications légères qui viseraient plus précisément les créateurs et les interprètes.

Dans mon mémoire, j'ai parlé de l'affaire Graham: il s'agit d'un ingénieur qui travaille pour le compte de l'Hydro-Ontario et qui exploite une entreprise agricole déficitaire depuis un certain nombre d'années. Revenu Canada a contesté ses déductions pour pertes en prétendant que l'exploitation agricole constituait une activité accessoire, qu'il ne s'agissait pas de son gagne-pain principal. M. Graham a fait appel. Au mois d'octobre dernier, il a eu gain de cause devant la Cour fédérale. La part du revenu de M. Graham provenant de son emploi comme ingénieur pour le compte de l'Hydro-Ontario était supérieure à son revenu comme exploitant agricole; néanmoins, le juge Cattnach a rendu sa décision sur la foi des preuves dont il disposait. Encore une fois, cette situation n'est pas décrite de façon précise dans la Loi de l'impôt sur le revenu; il s'agit tout simplement d'une interprétation des principes généraux. Le juge Cattnach a décidé que l'exploitation agricole était le principal gagne-pain de M. Graham, en dépit des pertes qu'il avait subies.

[Text]

• 1610

Now, that case is currently under appeal right now. I mention that simply to say that this is the kind of decision which the whole process of adjudication is quite prepared to deal with.

Mr. Burghardt: Do you think, then, that the officials of the department need better training, should have more expertise when it comes to dealing with the artistic community, with the cultural community of the country?

Mr. Denhez: First things first. First, we will need to change the Act. We will have to introduce those subtle changes. Afterwards, through interpretation bulletins and various other measures, it is obvious that a certain amount of supplementary work will have to be done at an administrative level. But I do not see that amount of work as being anywhere close to bogging down the department.

Mr. Burghardt: I believe earlier in your presentation you mentioned the difficulty in ascertaining reliable value for inventory. You suggested it is difficult for farmers and fishermen to do this but it is even more difficult for artists to do this. Why is that?

Mr. Denhez: As previous briefs to this committee have shown, in some cases it may be impossible for many, many years to have any accurate idea as to the market value of a given piece of work, for example. One can try to evaluate things at cost. However, when one tries to compute the labour cost in a particular work of art, for example, or in a particular work of literature, that again is a prohibitively difficult thing to put an accurate appraisal on. So if one starts from the premise that the Income Tax Act should correspond to what we call GAAP, generally accepted accounting principles, there is no GAAP which is capable of dealing with this kind of inventory accounting. So to ask artists and writers to comply with this particular system of inventory accounting is virtually asking the impossible.

Mr. Burghardt: On this matter of whether or not an artist or writer falls into the category of the hobbyist, we have had witnesses appear before us, especially from the academic community, whose full-time occupation really is in the academic field. They are professors of English or art of whatever and yet have suggested to us that their involvement with their artistic endeavours—writing, painting a picture and that—is very important to their overall main function. They have not really said that area of activity is a hobby; they say it is part of their overall involvement, that it is not a side-line.

Now, given that situation, can you give us some examples of the kinds of artists who might fall into the side-line category of restricted losses?

Mr. Denhez: Okay. If one wanted to carry the analogy of farmers into the artistic field, one could visualize a scenario where a person has as his major preoccupation a given area of activity which is not directly artistic or literary. In that case, if he were nevertheless carrying on an artistic or literary activity

[Translation]

Or, on a fait appel de cette décision. Je vous parle de cette affaire pour vous signaler que le processus d'arbitrage est conçu pour régler ce genre d'affaires.

M. Burghardt: En conséquence, croyez-vous que les fonctionnaires du ministère devraient avoir une meilleure formation ou une plus grande compétence lorsqu'il s'agirait de faire affaire avec la communauté artistique ou culturelle?

M. Denhez: Les choses importantes d'abord! En premier lieu, il faudra modifier la loi. Il faudra y apporter ces quelques petites modifications. Puis, par le biais de bulletins d'interprétation, ou par d'autres moyens, il faudra de toute évidence faire un travail supplémentaire pour tenir compte des aspects administratifs de l'initiative. Mais à mon avis, ce travail ne ralentirait en rien les activités du ministère.

M. Burghardt: Vous avez déjà dit, je crois, qu'il serait difficile de calculer l'inventaire de façon fiable. Vous avez laissé entendre que s'il était difficile pour les exploitants agricoles ou les pêcheurs de le faire, c'est encore plus difficile pour les artistes de le faire. Pourquoi en est-il ainsi?

M. Denhez: Des mémoires qui ont déjà été reçus par ce Comité ont démontré que dans certains cas, il se peut qu'il soit impossible d'avoir une idée exacte de la valeur marchande d'une oeuvre, par exemple, pendant bon nombre d'années. On peut tenter de déterminer sa valeur en tenant compte du coût. Toutefois, lorsqu'on tente de calculer le travail qu'a nécessité une oeuvre d'art ou un texte littéraire, on se rend compte qu'il est pratiquement impossible de le faire de façon précise; de telle sorte que si l'on accepte au départ que la Loi de l'impôt sur le revenu doit répondre à des normes de comptabilité généralement reconnues, il faut également admettre qu'il n'existe pas de normes qui puissent servir dans ce genre de comptabilité d'inventaire. Il ne faut donc pas se leurrer: c'est insensé de demander aux créateurs et aux interprètes d'adopter ce genre de comptabilité d'inventaire.

M. Burghardt: Revenons à la question qui consiste à savoir si un créateur ou un interprète doit être considéré comme amateur; le Comité a accueilli certains témoins venant du milieu universitaire, dont la profession était essentiellement liée au domaine universitaire. Il s'agissait de professeurs d'anglais ou d'art, par exemple; et pourtant, ils ont prétendu que leur participation à des activités artistiques, qu'il s'agisse de rédaction de textes ou de réalisation de tableaux, était intimement liée à leur profession principale. Ils ne prétendaient pas s'adonner à ces activités accessoires à titre d'amateurs; ces activités s'intégraient aux activités de leur profession proprement dite.

Compte tenu de cette situation, pouvez-vous nous donner des exemples du genre d'artistes qui pourraient demander certaines déductions qui seraient reliées à leur travail?

M. Denhez: Oui. Si l'on veut reprendre l'exemple de l'exploitant agricole qui s'intéresse au domaine artistique, je peux imaginer une situation où une personne exerce une profession qui n'est pas directement reliée à des activités artistiques ou littéraires. Dans ce cas, voici comment j'envisa-

[Texte]

as a side-line, which was not his major preoccupation but which nevertheless he was carrying on in a business-like manner, what would happen is this. To follow this analogy, if we had an identical situation with farmers he would be in a position to claim a maximum of \$5,000 in losses on his artistic and literary activities. Any loss in excess of \$5,000 could be applied in the same way as a business loss for years... For example, a loss incurred in 1983 could be applied in years 1980, 1981 and 1982, and then in any year from 1984 to 1993. Furthermore, if those losses—again I am analogizing to restricted farm losses—were not claimable in that way, they could still have an impact on the computation of capital gain.

• 1615

There are no cases that come immediately to mind, possibly with the exception of musicians and musicians' instruments, where there might be any significant problem of capital gain; it is just to indicate that the Income Tax Act does, indeed, provide these kinds of losses with a fair degree of leeway in terms of their deductibility.

Mr. Burghardt: Again, is it a matter strictly of interpretation? How would you distinguish between a sideline and a hobby?

Mr. Denhez: In order to define something as a hobby, that is something that is carried out with absolutely no expectation of profit. In the case of a sideline that is, nevertheless, carried on in a businesslike manner, the rules that are provided already in the Income Tax Act, I think, are satisfactory. The way that you do it is on a case by case basis. What the adjudicators look for, as I said before, are gross income, net income, capital investment, cash flow, personal involvement, other factors, plans for developing the operation, implementation of those plans.

Mr. Burghardt: This may be a rather unfair question, Mr. Chairman, but do you feel that Revenue Canada has gone out of its way currently to come down hard on the artistic community, from your experience? Perhaps I could help you. Or is it a matter that Revenue Canada, generally, is looking at all areas of ways to gather in more taxes?

Mr. Denhez: Revenue Canada has come into criticism from groups other than artists in the last few weeks. I would not be able to answer that authoritatively myself; my knowledge of their operations is primarily derived second hand. However, it seems to me, having read the briefs presented by other organizations to this committee, that they make a fairly convincing case that there is, indeed, a problem.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Maybe I can ask some questions. Before I start, let me say that I have been quite interested in this presentation because this is a model that I have myself considered, and I think it is an interesting one. The thing that has made me shy about recommending it is that, judging by events in the Okanagan Valley, or in southwestern Ontario, or off in the Annapolis, it would appear that farmers have as

[Traduction]

gerais la situation d'une personne qui s'adonnerait à des activités artistiques ou littéraires qui n'auraient rien à voir avec sa profession principale, même si cette personne le faisait de façon sérieuse. Reprenons cet exemple: si les situations étaient les mêmes, un agriculteur pourrait prétendre qu'il a perdu 5,000 dollars au chapitre de ses activités artistiques et littéraires. Toute perte supérieure à 5,000 dollars pourrait être considérée comme une perte commerciale pour... Par exemple, une perte subie en 1983 pourrait porter sur les années 1980, 1981 et 1982, puis sur n'importe quelle année de 1984 à 1993. Par ailleurs, si ces pertes, dans le domaine agricole, ne pouvaient pas être comptabilisées de cette façon, elles influenceraient néanmoins les calculs des gains en capital.

Je ne peux pas penser à des exemples immédiats, sauf peut-être les musiciens et les instruments de musique, qui pourraient susciter des problèmes considérables du point de vue des gains en capital; tout cela pour dire que la Loi de l'impôt sur le revenu prévoit ce genre de pertes et permet assez de latitude quant aux déductions.

M. Burghardt: Encore une fois, s'agit-il tout simplement d'une question d'interprétation? Quelle distinction feriez-vous entre les activités d'un amateur et des activités accessoires?

M. Denhez: Pour qu'une activité soit considérée comme une activité d'amateur, elle ne doit pas être envisagée comme rapportant un bénéfice. Même si une activité accessoire est entreprise de façon très sérieuse, la Loi de l'impôt sur le revenu prévoit des dispositions qui pourraient vous satisfaire. Il faut étudier chaque cas un à un. Ce qui intéresse les arbitres, comme je l'ai déjà dit, ce sont le revenu brut, le revenu net, l'investissement de capital, les liquidités, la participation personnelle et d'autres éléments, des projets d'expansion ou de mise en oeuvre.

M. Burghardt: Monsieur le président, je vais poser une question qui peut sembler plutôt injuste: croyez-vous que Revenu Canada a tout fait pour s'en prendre à la communauté artistique, d'après votre expérience? Je peux peut-être vous aider. S'agit-il tout simplement, pour Revenu Canada, d'étudier toutes les façons de glaner plus d'impôt?

M. Denhez: Revenu Canada a été critiqué par des groupes autres que les artistes au cours des dernières semaines. Je ne pourrai pas vous répondre de façon compétente; mes connaissances des activités de Revenu Canada proviennent de tierces parties. Toutefois, il me semble, à la lecture des mémoires qui ont été présentés à ce Comité par d'autres organisations, qu'on peut logiquement être d'avis qu'il existe effectivement un problème.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président. Merci.

Le président: Puis-je poser d'autres questions? Tout d'abord, cet exposé m'a vivement intéressé, car il s'agit d'un modèle que j'ai moi-même étudié; je le trouve donc très intéressant. J'ai toutefois hésité à le recommander; d'après la situation qui règne dans la vallée de l'Okanagan, dans le sud-ouest de l'Ontario, ou dans la région d'Annapolis, il semblerait que les exploitants agricoles ont autant de plaintes à formuler que les

[Text]

many complaints as artists do. In fact, if we were the standing committee on the taxation of farmers, I think every meeting would start to the roar of tractors outside and people would be taking their assessment and reassessment notices, wrapping them in rocks, and throwing them through the window. They have had a lot of trouble, from their point of view, and this model does not seem to have been of any assistance to them. In fact, what has been the big problem, it would appear, for these people, has been exactly the same question that we have had, the question of a reasonable expectation of profit.

• 1620

We have had an instance in farming where guys would run into income difficulties, with commodity prices dropping and farm costs increasing, such as interest rates or whatever. They end up being incapable of supporting themselves on the farm for some period of time. As a consequence, they do the logical economic thing and find supplementary work outside, and they then get classified as hobbyists. I suspect all of them would be perfectly happy to take the side-line category you have described, the middle ground, but Revenue Canada has often taken somebody who has claimed a middle-ground position and bumped him right down to the hobbyist position and disallowed all losses and disallowed carry-forwards and carry-backs.

I am just not sure we would be helping people if we set up this kind of model. I want you to think about that from my perspective, which is a positive one, an encouraging one, because I agree with much of what you said.

The core issue appears to be the reasonable expectation of profit for both farmers and artists. You have attempted to attack that by saying where art or literature are the taxpayers' major preoccupation. I have been told that when the courts are taking a look at this they have interpreted major preoccupation in time terms. They have looked at the amount of time a farmer has dedicated to the land in order to determine whether or not he has a major preoccupation. I do not know how that would affect somebody such as a poet, or for example, a painter working on an overlapping situation where he would be worrying about his painting while he is also a teacher in a college or a university. I do not think he could stand up to that test if it were given to him.

Have you any reaction to these kinds of observations?

Mr. Denhez: Mr. Chairman, you have given quite a wide-ranging series of points.

The Chairman: Yes. We can go back and chop it all up, if you want to.

Mr. Denhez: Okay. I think I will attempt to address your concerns in the following way.

[Translation]

artistes. En effet, si nous étions membres d'un comité permanent sur l'imposition des agriculteurs, au début de chaque réunion, nous entendrions le vrombissement des tracteurs et les voix des gens qui discuteraient de leurs avis de cotisation ou de réévaluation; on assisterait peut-être même à des levées massives de boucliers. Les agriculteurs ont dû faire face à d'énormes difficultés, et ce modèle ne semble pas leur être utile. À vrai dire, le problème le plus grave auquel ils sont exposés est celui des possibilités raisonnables de profit, question à laquelle nous nous sommes nous-mêmes intéressés.

Dans certains cas, il arrivait que l'agriculteur avait des moments difficiles, le prix des denrées ayant chuté, alors que ses coûts d'exploitation agricole, comme les intérêts, avaient augmenté. L'agriculteur se retrouvait donc incapable de subvenir à ses propres besoins à la ferme pendant quelque temps. La logique, du point de vue économique, voulait qu'il trouve un autre travail ailleurs, ce qui le faisait classer comme dilettante. J'imagine que les agriculteurs seraient tous bien contents d'appartenir à la catégorie que vous avez décrite, si elle devait regrouper ceux dont les occupations agricoles sont secondaires. Mais Revenu Canada a par trop souvent refusé d'accepter leurs occupations secondaires et les a relégués au statut de dilettante, les empêchant ainsi de réclamer leurs pertes et de les reporter sur l'année précédente ou sur l'année suivante.

Je ne suis pas sûr que nous aiderions les artistes en adoptant ce genre de modèle. Essayez de regarder la situation de mon propre point de vue, qui est un point de vue positif et encourageant, puisque je souscris quand même à la plus grande partie de vos propos.

Le point litigieux semble être la définition de ce que sont les perspectives raisonnables de profit pour les agriculteurs et pour les artistes. Vous avez contre-attaqué en tentant de dire que cette définition s'appliquait aux contribuables dont l'occupation principale était l'art ou la littérature. On m'a laissé entendre que les tribunaux ont parfois interprété l'occupation principale d'une personne en termes de temps consacré à cette occupation. Les tribunaux se sont demandé combien de temps un agriculteur avait consacré à sa terre avant de pouvoir déterminer si l'agriculture était son occupation principale. Je ne sais trop comment cette interprétation pourrait s'appliquer à un poète ou à un peintre, par exemple, qui, pendant qu'il travaille à un emploi parallèle, comme enseignant dans un collège ou une université, pense à son tableau ou à son poème. Je ne pense pas que cet artiste pourrait répondre aux critères fixés, si on désirait le soumettre à cette interprétation-là.

Que dites-vous de mes observations?

M. Denhez: Monsieur le président, vous nous avez fait part de toute une gamme de points différents.

Le président: Oui. Si vous le voulez, vous pouvez les reprendre un à un.

M. Denhez: Très bien. Je tenterai de vous répondre de la façon suivante.

[Texte]

First, as a point of fact, an article appeared recently in *Canadian Lawyer*, which I refer to in my brief, which made much the same point you have just made, which is that there is a fair amount of litigation going on right now and which has been going on in recent months having to do with Section 31 of the Act. However, the majority of those cases appear not to be cases where farmers are claiming the so-called middle ground—that is, of operating a farm as a side-line operation and then being bumped down to hobbyist category—but rather, cases where farmers claim that farming is their major preoccupation and are being bumped down to the second class, which is the side-line category.

Now, I agree with you that very often the question of the reasonable expectation of profit enters into it. The point at which I would respectfully disagree, however, is this. Although I appreciate your concern that this “model” is one which is currently the subject of a number of cases before the tax review authorities, in my opinion that does not make it any less of a model. The reason I say that is twofold. First, almost every section of the Act is currently the object of some form of litigation.

• 1625

This is the nature of the beast. In every particular section, you have various people arguing as to whether they are eligible or ineligible for certain tax treatment, and if we were to say that the clause or section of the Act leads to taxpayers' disagreeing with Revenue Canada, if we were to say that that means we cannot pursue that particular option, then we would have to abolish the entire Income Tax Act.

The second point that I would raise is if you think problems are bad now with farmers, try to visualize what would happen with farmers if they had exactly the same tax treatment as artists and writers have now. In other words, the situation I would respectfully submit would be about 50 times worse. Now I do not think that the current debates that go on and which have been documented in articles such as *Canadian Lawyer*, necessarily should intimidate this committee or intimidate Parliament.

What we have to do here is we have to come up with general guiding principles. What happens afterwards in the Income Tax Act is something that happens in every other section of the Income Tax Act, too, and that is that certain kinds of interpretations and certain kinds of judgments are going to be called for. There is no flawless definition. There is no flawless formula for anything in the entire structure of the income tax system. Everything that we do in this area is aiming for the general broad categories and then we rely upon the common sense of Canadians to fill in the loopholes here and there. That is what we do in other sections of the Act, and I respectfully submit that that is what we could do in this particular area as well.

Now, let us consider finally the point that you raised having to do with the reasonable expectation of profit. I respectfully

[Traduction]

Tout d'abord, il se trouve qu'un article paru récemment dans la revue *Canadian Lawyer* et dont je parle dans mon mémoire, reprend, à peu de chose près, ce que vous venez de dire, c'est-à-dire qu'il y a un nombre assez intéressant de litiges actuellement, et depuis quelques mois, autour de l'article 31 de la loi. Cependant, dans la plupart des cas, ces causes ne semblent pas être celles d'agriculteurs revendiquant la position d'exploitants agricoles de second plan—c'est-à-dire des agriculteurs exploitant une ferme comme occupation secondaire, puis se voyant relégués dans la catégorie des dilettantes—mais plutôt celles d'agriculteurs dont l'exploitation agricole est l'occupation principale, mais qui se sont vu reléguer dans la catégorie des exploitants agricoles secondaires, c'est-à-dire dans la catégorie des occupations de second plan.

Je conviens avec vous que c'est souvent à cause d'un problème dans la définition des perspectives raisonnables de profit. Mais il y a un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec vous. Même si je comprends bien que le modèle en question fait actuellement l'objet de nombreux litiges devant les autorités fiscales, il n'en reste pas moins un modèle. J'ai deux raisons d'affirmer cela. Tout d'abord, il se trouve que presque tous les articles de la loi font actuellement l'objet d'une certaine forme de litige.

Il en est ainsi à cause de la nature même de la loi. Chaque article suscite de nombreux débats, des gens se demandent s'ils sont admissibles ou non à certaines déductions fiscales. Donc, si nous devons décider que chaque article de la loi qui suscite des désaccords entre les contribuables et Revenue Canada devait être laissé de côté, alors il nous faudrait abolir la Loi de l'impôt sur le Revenu en entier.

Deuxièmement, si vous pensez que les agriculteurs ont actuellement des problèmes, essayez de vous imaginer ce que serait la situation si les agriculteurs bénéficiaient du même traitement fiscal que les artistes et les écrivains. Sans vouloir vous offenser, je pense que la situation serait 50 fois pire qu'elle ne l'est actuellement. Cependant, ni le Comité, ni le Parlement ne devrait se laisser intimider par le fait que la loi suscite actuellement de nombreux débats et qu'elle fait l'objet d'articles bien documentés comme celui de la revue *Canadian Lawyer*.

Notre rôle, à nous, c'est d'élaborer des principes directeurs généraux. Ce qu'il advient ensuite de la Loi de l'impôt sur le revenu, advient également de tous les autres articles de la loi: ils font l'objet d'interprétations et de jugements de toutes sortes. Une définition sans faille, cela n'existe pas. Il n'existe pas non plus de formule à l'épreuve de tout dans l'ensemble de la structure fiscale. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est de définir des catégories générales et assez vastes. Une fois cela fait, c'est leur bon sens qui guidera les Canadiens vers les échappatoires possibles, ici et là. C'est ce qui se passe pour les autres articles de la loi, et je pense respectueusement que c'est aussi ce qui devrait se passer dans le cas qui nous occupe.

Arrivons-en enfin à votre dernier point, celui des perspectives raisonnables de profits. Je pense respectueusement qu'à

[Text]

submit that the way things are going now, under the status quo, we are creating a situation which I am sure Revenue Canada feels as uncomfortable about as anybody else and that is the question that in looking at a particular painting or sculpture or piece of literature or piece of music, when Revenue Canada is making a judgment about reasonable expectation of profit, it is in fact being compelled to make an artistic or literary judgment; this is absolutely not the sort of thing that a body like Revenue Canada ought to be put in a position of doing. I am convinced that if you asked this question to our gentlemen from Revenue Canada tomorrow, he will give you exactly the same answer.

The Chairman: How about the time question? I am sorry, my comment was so long and rambling that you have answered three-quarters of it.

As I understand it, the major preoccupation thrust has been viewed by the courts in terms of time which is probably as inappropriate a test as any profit test would be with artists.

Mr. Denhez: The response that has been traditionally given by the courts, Mr. Chairman, is that the determination of whether a person falls within a given category or not, in the case, for example, of farmers, is both an objective and a subjective test. It is partly assessed according to objective factors such as cashflow. It is partly assessed according to subjective factors such as the implementation of the person's own plans.

Now, obviously, time is one of many factors, but I respectfully submit that it is my understanding of the jurisprudence that the courts have held that it is only one of a wide variety of factors which have to be assessed on every individual case. This is something the judicial system and our adjudication system is not unaccustomed to. They have dealt with these kinds of questions before in other areas of the economy, and I see no overwhelming reason why they should be particularly hesitant to do so again in this area of the economy.

• 1630

The Chairman: Okay.

Can I go to another question you are raising, the question of common sense of Canadians? This is always a problem.

Mr. Denhez: I agree.

The Chairman: Yes.

Tax experts will tell every living, breathing human being that it is their undeniable right to find every legal way to reduce their tax burden. I am sure you do not do that, but thousands of others do, and they are technically right. However, the question of common sense comes into this issue as well. If you really want to be challenged, then you claim every right. If you want to be a little more comfortable, then you use some judgment.

[Translation]

maintenir le statu quo, nous créons une situation qui est aussi inconfortable pour Revenu Canada que pour n'importe qui: lorsque Revenu Canada doit juger des perspectives raisonnables de profits, devant un tableau, une sculpture, un écrit littéraire ou un morceau de musique, il lui faut poser un jugement artistique ou littéraire. Or, on ne devrait absolument pas demander à un organisme comme Radio-Canada de poser ces jugements. Je suis convaincu que si vous posiez la question aux représentants de Revenu Canada qui comparaitront demain, ils vous répondraient comme moi.

Le président: Que faites-vous du temps consacré à la tâche? Je sais bien que mes observations à bâtons rompus étaient si longues que vous n'avez pu répondre en entier à ma question.

A ce que je comprends, la question de l'occupation principale a été interprétée par les tribunaux en termes de temps, ce qui, pour des artistes, est un critère probablement aussi inapproprié que n'importe quel critère de profits.

M. Denhez: Monsieur le président, les tribunaux ont traditionnellement répondu que le jugement qui leur permettait de déterminer si une personne appartenait à une catégorie ou à une autre, comme les agriculteurs, par exemple, était à la fois un jugement objectif et subjectif. Ce jugement se fondait partiellement sur des facteurs objectifs comme les liquidités, et partiellement sur des facteurs subjectifs comme la réalisation des objectifs et des plans de carrière personnels.

Or, le temps consacré à la tâche est évidemment un des nombreux facteurs étudiés, mais à ce que je comprends de la jurisprudence, il ne constitue qu'un seul des nombreux facteurs qui doivent être évalués dans un cas individuel. Or, c'est justement une chose dont notre système judiciaire et nos jugements n'ont pas l'habitude. Cependant, ils ont déjà eu affaire à ce genre de problèmes dans d'autres secteurs de l'économie, et je ne vois pas pourquoi on devrait hésiter particulièrement à procéder de la même façon dans le domaine économique qui nous occupe.

Le président: Bien.

Puis-je passer à un autre des éléments que vous avez soulevés, celui du bon sens des Canadiens? Cela pose toujours un problème.

M. Denhez: C'est vrai.

Le président: Oui.

Les experts en fiscalité concéderont à chaque être vivant qu'il est de leur droit indéniable de trouver des échappatoires légales pour réduire le fardeau que sont leurs impôts. Je suis sûr que vous, vous n'en trouvez pas, mais des milliers d'autres Canadiens le font, ce qui est techniquement légal. Cependant, le bon sens doit également entrer en jeu. Si vous voulez vraiment que votre déclaration soit étudiée à la loupe, alors vous pouvez réclamer tout ce à quoi vous avez droit. Si, par contre, vous voulez être un peu plus à l'aise, alors vous usez de votre jugement.

[Texte]

I am thinking of some advice I just gave my sister-in-law, who is a marvellous creature. She phoned me up. She has her own business, and she has to submit monthly cheques for employee deductions. She is mad because she put a cheque in the mail on February 14 and the deadline was February 15 and the cheque arrived March 6 and Revenue Canada gave her a nice little 10% penalty. She is mad so I said to her that perhaps legally she might have a leg to stand on—after all, Revenue Canada and the Post Office are in the same government—but common sense dictates that you put some leeway in there and maybe she should mail it on the 5th of the month and let Revenue Canada receive it on the 6th and if she wanted she could post-date it to the 15th.

It is that kind of situation. My sister-in-law wants to put her cheque in the mail on the 14th every month because she says it is her God-given right. It is also her God-given right to get smacked every month if she misjudges. So it is that measure.

I have been careful about this question as you can tell. I have meandered around a lot deliberately because I do not want to insult anybody, but I do want to ask you directly: How many cases do you see as a lawyer where people just demand the write-off and they get insulted if Revenue Canada asks them to explain it?

Mr. Denhez: There are a lot of people I know and I am sure everybody here knows who observe what Mr. Zimmer in his book *The New Canadian Tax Investment Guide* calls the worse-off test, and that is that, if by trying it and you are stopped you are no worse off than when you started, go for it. That is to be found in his book, incidentally, and a lot of people take that advice. I am not sure, however, to what extent that is really germane to this issue. The reasonableness we are talking about here is the proposition that in interpreting various parts of the Act, where there are difficulties of interpretation and definition—the question of definition has been an ongoing preoccupation of this committee—there are a whole string of mechanisms that exist in the existing administration of income tax legislation which try to insert that element of reasonableness so that when there are grey areas reasonableness will prevail. That is what we find, for example, in the fact that there is a fairly extensive appeal system which exists through the Income Tax Act.

• 1635

Now, that is the point that I am trying to make when I say that reasonableness is sort of the safety net that exists under the Act. People like members of this committee do not have to lie awake at nights wondering whether a particular provision, which they are drafting, is somehow going to be phenomenally detrimental to left-handed Albanian dwarfs.

The Chairman: Can I point out where I think it is germane? People say that experiences with Revenue Canada are fraught with emotion, that just the appearance of Revenue Canada startles... In extreme cases, we have had testimony that

[Traduction]

Je me rappelle justement les conseils que j'ai donnés à ma belle-soeur, qui est une créature merveilleuse. Comme elle travaille à son propre compte, elle doit envoyer chaque mois des chèques couvrant les déductions de ses employés. Lorsqu'elle m'a téléphoné, elle était furieuse. Elle avait envoyé par la poste son chèque le 14 février, alors que la date limite était le 15 février, et le chèque était arrivé le 6 mars à Revenu Canada qui lui avait imposé une belle petite amende de 10 p. 100. Comme elle était furieuse, je lui ai dit que, légalement parlant, elle aurait peut-être un prétexte pour contester cette amende, puisque Revenu Canada et le Bureau de poste faisaient partie du même gouvernement. Mais le bon sens lui conseillait de se laisser un peu plus de jeu, et d'envoyer ses chèques le 5 du mois, même si Revenu Canada devrait les recevoir le lendemain, mais de les postdater au 15 de chaque mois.

Voilà le genre de situation qui se produit communément. Ma belle-soeur poste ses chèques tous les 14 du mois, parce qu'elle estime que c'est son droit le plus absolu. C'est également son droit le plus absolu de se faire avoir tous les mois, si elle fait une erreur de jugement. Il faut savoir juger de la situation.

Comme vous voyez, j'ai posé ma question avec beaucoup de soin et beaucoup de détours, et cela délibérément, parce que je ne voulais insulter personne. Mais je voudrais savoir directement s'il vous arrive souvent, en tant qu'avocat, de voir des contribuables demander une déduction et s'estimer insultés si Revenu Canada leur demande des explications?

M. Denhez: Tout le monde—ici, en particulier—connaît quelqu'un qui observe la règle édictée par M. Zimmer dans son livre *«The New Canadian Tax Investment Guide»* et qu'il appelle la règle du pire: si vous tentez votre chance, qu'on vous arrête, et que vous n'êtes pas en pire posture que lorsque vous avez commencé, alors allez-y. C'est le genre de conseil que l'on trouve dans son livre et que bien des gens suivent. Mais je ne sais pas vraiment si cela s'applique à notre cas. Nous parlons d'un élément rationnel; en effet lorsqu'on interprète les diverses parties de la loi, qui présente des difficultés d'interprétation et de définition—question dont le Comité s'est toujours préoccupé—il existe toute une gamme de mécanismes dans l'administration actuelle de la Loi de l'impôt sur le revenu qui essaient d'inclure cet élément raisonnable, afin qu'en cas de doute, la raison l'emporte. Nous citerons par exemple à cet égard le fait que la Loi de l'impôt sur le revenu prévoit un système d'appel très exhaustif.

C'est ce que j'essaie de démontrer en disant que l'élément raisonnable est en quelque sorte le filet de sécurité que prévoit la loi. Des gens comme les membres du Comité n'ont pas besoin de rester éveillés toute la nuit pour se demander si telle ou telle disposition, en cours de rédaction, risquera de léser considérablement les Albaniens nains gauchers.

Le président: Puis-je mentionner où cela me semble s'appliquer? Des gens disent que traiter avec Revenu Canada est une expérience très émotionnelle, que la simple présence du ministère fait peur... Dans des cas extrêmes, les témoins nous

[Text]

creative artists have found they cannot engage in their artistic activity because they have gone into states of emotional upheaval. I think it is germane then, if we have that kind of consequence, to try to figure out where does this kind of thing rest. Are people pushing too hard to get their inappropriate deductions? Or has Revenue Canada toughened up its interpretation of what an acceptable deduction is? That is what I am trying to get out of you as a practitioner in this area. Are people pushing things too far to the edge and claiming too much, in your judgment? And this is from your own practice, your own observations, which, in my view, is perfectly fine. Or would you say that Revenue Canada has gone through a tougher process and has legitimately scared everybody?

Mr. Denhez: That is an extraordinarily difficult question to answer, because it calls for a value judgment as to whether the public psychology is changing with response to income tax returns. I would find it very difficult to make a judgment or a statement as to whether, in terms of general public perceptions, the public is reacting to the Income Tax Act any differently today in 1984 than it did in 1974, 1964, or 1954. I would be rather surprised if the public, as a general rule, was any more delinquent today, in 1984, than it was in 1954. That would surprise me.

So to answer your question, I cannot cite any statistics. I can only give you my own impression. I would be very surprised if people were trying to be more pushy, shall we say, in terms of their income tax returns today than they were at any time since the introduction of the Income Tax Act in 1917.

The Chairman: Do you think the reverse is true, that Revenue Canada has recently become more pushy?

Mr. Denhez: Again, I find that very difficult to answer, for a rather different reason: everybody has always considered Revenue Canada pushy. So whether they are any pushier today than they were in the past is a very difficult thing to answer.

The Chairman: Okay. I appreciate that answer because I have to tell you that I am not one to jump right away on . . . The fact that an auditor arrives at the front door is a very frightening experience, but that does not mean that the auditor is necessarily a member of the Gestapo, as we have had suggested by some quarters. I also think it is not out of place for an auditor to look at an item that has an ambiguous role, say, a piece of clothing used by a self-employed musician. That clothing might only be worn in the line of business and therefore be a deductible expense; or it might be used for a lot of personal activity and therefore not be a valid deduction. And I do not think it is out of line for the auditor to ask that.

• 1640

On the other hand, I do believe that when the auditor asks those questions the taxpayers fairly often get frightened. But, you know, what do we do? Do we in this committee suggest that the questions should not be asked at all simply because

[Translation]

ont dit que des artistes ont constaté ne pas pouvoir créer à cause du bouleversement émotionnel qu'ils ont subi. Dans ces conditions, il me semble pertinent d'essayer de voir à quoi tient tout cela. Les contribuables poussent-ils trop loin pour essayer d'obtenir des déductions indues? Ou est-ce que Revenu Canada a rendu plus stricte son interprétation de ce qu'est une déduction acceptable? Voilà ce que j'essaie de vous demander à vous, spécialistes de cette question. Les gens exagèrent-ils et réclament-ils trop de déductions, selon vous? Je vous pose cette question étant donné votre spécialité et vos propres observations qui m'ont paru très justes. Pensez-vous plutôt que Revenu Canada a adopté un processus plus strict et qu'il a délibérément fait peur à tout le monde?

M. Denhez: Il est extrêmement difficile de répondre à cette question, car elle exige un jugement de valeur pour savoir si la psychologie générale relativement aux déclarations d'impôts sur le revenu est en train de changer. Il me semble très difficile de me prononcer ou de dire si le public réagit à la Loi de l'impôt sur le revenu de façon différente, aujourd'hui, en 1984, qu'en 1974, 1964 ou 1954. Je m'étonnerais fort que de façon générale les contribuables soient plus en faute aujourd'hui, en 1984, qu'en 1954.

Pour répondre donc à votre question, je ne peux citer aucune statistique. Je peux seulement vous donner ma propre impression. Je serais très surpris que les contribuables essaient d'être plus exigeants aujourd'hui dans leur déclaration d'impôt sur le revenu qu'ils ne l'étaient lors de l'introduction de la Loi de l'impôt sur le revenu, en 1917.

Le président: Pensez-vous que l'inverse soit vrai et que Revenu Canada soit récemment devenu plus exigeant?

M. Denhez: Encore une fois, il me paraît très difficile de répondre, et pour une raison assez différente: tout le monde a toujours considéré que Revenu Canada est exigeant. Il est donc très difficile de dire s'il est plus exigeant aujourd'hui qu'il ne l'était par le passé.

Le président: D'accord. Je vous remercie de cette réponse, car je dois vous dire que je ne suis pas du genre à conclure tout de suite . . . Le fait qu'un vérificateur arrive chez vous est une expérience très effrayante, mais cela ne signifie pas qu'il fait nécessairement partie de la Gestapo, comme certains vous l'ont dit. Je pense aussi qu'il n'est pas déplacé qu'un vérificateur examine un article dont le rôle est ambigu, comme par exemple un vêtement utilisé par un musicien qui travaille à son compte. Ce vêtement peut être porté uniquement pour des raisons professionnelles et être donc une dépense déductible; ou il peut être utilisé pour toute sorte d'activités personnelles et n'être donc pas une déduction valide. Le vérificateur est donc en droit de poser des questions à ce sujet.

D'autre part, je pense que lorsque le vérificateur pose ces questions, souvent les contribuables prennent grand-peur. Que devons-nous faire? Notre comité devrait-il proposer que ces questions ne soient pas du tout posées parce que certaines

[Texte]

somebody else's perception of them frightens them? I find that illogical and I know Mr. Scott is about to ask a question.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Just a follow-up question.

The Chairman: Yes, okay. I am just a little . . . We hear this regularly, you know. For example, you have quoted me from the American Federation of Musicians, so you obviously read that section. You will know that I believe there is an onus on the taxpayer to handle his own affairs to at least a degree, because I said to them: Why do you not fix up your own contracts instead of coming in and demanding that the government change the law? That may or may not be possible. I have been told subsequently that it might be a little harder than I made it out to be, but I believe there is an obligation there for the taxpayer to seek what you have described as a reasonable course of action. And I also agree with you that the vast majority of taxpayers want to follow that kind of action. So that is my speech. I will give you a chance to reply.

Mr. Denhez: All right. But shall I wait for Mr. Scott to make his intervention?

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Yes, Mr. Chairman, because it might fit in with the answer he is about to give.

It is a follow-up question to the one that the Chairman just asked. When you said that the taxpayer has always regarded Revenue Canada as being pushy . . . In your experience, though, with the clients you have dealt with over the last few years, have you noticed any change? Have you noticed any emphasis, different emphasis on the part of Revenue Canada toward your clients? And this gets back to something you said a little bit earlier about the fact that from the secondhand information you have been receiving you know that something is wrong. Have you noticed any change in emphasis in terms of the way Revenue Canada has been dealing with your clients?

Mr. Denhez: I could not point to a pattern among my own clients. But if I may just interject one point here, and I think this is fairly fundamental, it is that I am concerned that the discussions we have been having over the last little while may in fact be departing from the original thrust of what I had proposed, that is, that we may be losing track of the forest for the trees. Because what we have been talking about here is the status quo. Now, the purpose of the brief and the purpose of my presence here today I would hope is to discuss, not so much the status quo as to the extent to which we can change the status quo and improve upon it.

We have been discussing, for example, the incidence of conflicts between artist/writer taxpayers and Revenue Canada. All of that has been predicated upon an existing tax system which I think we have to admit creates undue problems and creates undue opportunities for conflict between artists, writers, and Revenue Canada.

Let us take for example the question of inventory accounting. If there were not a system of inventory accounting, but rather a system of cash accounting for artists and writers,

[Traduction]

personnes peuvent s'en effrayer? Je trouve cela illogique et je sais que M. Scott est sur le point de poser une question.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Une question, pour faire suite à celle-ci.

Le président: Oui, très bien. Je suis un peu . . . Nous entendons cela régulièrement, savez-vous. Par exemple, vous avez cité ce que j'ai dit à l'*American Federation of Musicians*, et vous avez donc lu cette section. Vous savez, j'estime que c'est au contribuable de s'occuper de ses propres affaires, du moins dans une certaine mesure, car j'ai demandé à ces témoins pourquoi ils ne présentaient pas mieux leur contrat, au lieu de venir demander au gouvernement de modifier la loi. Cela peut être possible ou non. On m'a dit par la suite que les choses pourraient être un peu plus complexes que ce que j'avais dit, mais je crois que le contribuable est dans l'obligation de rechercher ce que vous avez décrit comme étant une façon d'agir raisonnable. Je conviens aussi avec vous que la grande majorité des contribuables souhaitent adopter ce genre d'attitude. Voilà donc ce que je voulais dire, Je vous donne la possibilité de répondre.

M. Denhez: Très bien. Mais dois-je attendre que M. Scott intervienne?

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Oui, monsieur le président, car ma question pourrait être examinée dans la réponse qu'il va donner.

Ma question fait suite à celle que le président vient de poser. Lorsque vous dites que le contribuable a toujours considéré que Revenu Canada était exigeant . . . Cependant, d'après votre expérience avec les clients que vous avez rencontrés depuis quelques années, avez-vous remarqué des changements? Avez-vous constaté que par rapport à vos clients, Revenu Canada met l'accent sur d'autres questions? Cela me ramène à quelque chose que vous avez dit un peu plus tôt, que par ouï-dire, vous savez que quelque chose va mal.

M. Denhez: Je ne peux pas parler de quelque chose d'habituel que je constateraï parmi mes propres clients. Je voudrais cependant dire quelque chose qui me paraît essentiel, je crains que dans les discussions que nous avons eues depuis quelque temps nous ne nous écartions de l'idée initiale que j'avais proposée et que nous semblons perdre de vue. Ce dont nous parlons ici, c'est en fait du statu quo. Or l'objectif du mémoire et de ma présence ici aujourd'hui est de discuter, non pas tant du statut quo que des changements et des améliorations possibles.

Nous avons discuté, par exemple, de l'incidence de conflits entre des contribuables artistes ou écrivains et Revenu Canada. Tout cela repose sur l'hypothèse du régime fiscal actuel, dont nous devons admettre qu'il crée des difficultés indues et des possibilités de conflits inutiles entre ces deux groupes, les artistes et écrivains, et Revenu Canada.

Prenons par exemple la question de la comptabilité d'inventaire. Si le système était autre, et que les artistes et écrivains pouvaient utiliser plutôt une comptabilité de caisse, nombre

[Text]

many of these instances in which you have a confrontation between the two parties would simply not occur. So all the trauma to which you have been referring would not arise, the kinds of temptations which we have been discussing to try to fiddle a little here and fiddle a little there in order to avoid these kinds of problems, those temptations also would not arise because you would have a more straightforward system which taxpayers would be able to work with more easily.

The same thing would apply to the question of expenses. If you had a straightforward formula for dealing with expenses, such as the one that farmers have, again many of the kinds of confrontations that we have been referring to would... well, not be eliminated, but at least I would suspect the incidence of these sorts of confrontation would at least be significantly reduced. There will always be difficulties; there will always be differences of opinion. There will always be resort to the courts, to the whole system of tax appeals. That is predictable in this area just as in every other area of the Act.

• 1645

The question we have to ask ourselves is: Can we reduce that to any significant extent, and can we do that in a way that is consistent with the rest of the pattern of the Act? My answer to that is yes. I suspect that in that kind of scenario many of the kinds of problems which you, Mr. Chairman, were alluding to over the last few minutes would not be eliminated but at least mitigated.

The Chairman: Thank you.

Now, I think that takes care of our questions, unless Mr. Burghardt... Okay. Now, I will finish with one last housekeeping activity, if you will forgive me, sir, before we close.

The Canadian Artists' Representation have written to me as chairman, asking that we provide a representative from the committee for their conference in Moncton, June 1 to 3, and specifically on June 2 from 3.00 p.m. to 5.00 p.m.—that is a Saturday... when they have a two-hour open forum called Viewpoints on Taxation. I think this is a great conference and a magnificent invitation. Copies of this have gone to each committee member, and it is one which I think people should respond to individually. I do not currently think we should designate a spokesman from the committee unless you feel otherwise. I know that will make life difficult for the organizers, but at this point, I do not think we should send a committee spokesman. Maybe in the future, if they are either short or overburdened, they could come back to us. I know that if I am personally free I would love to go. So we will leave it up to you to answer individually as well.

I also have a letter from a gentleman whose name is Anthony Doob. It is a reply to the statement made by Robert Fulford in his editorial in *Saturday Night* magazine. The original by Fulford is in your briefing book; the January 1984 issue of *Saturday Night* contained it.

[Translation]

des cas dans lesquels il y a eu confrontation entre les deux parties ne se seraient pas produits. Les traumatismes dont vous avez parlé n'existeraient pas, les tentations, que vous avez évoquées, d'essayer de tricher un peu ici ou là pour éviter ce genre de problème, ces tentations, dis-je, ne se présenteraient pas, car les contribuables utiliseraient plus facilement un régime plus simple.

La même chose s'appliquerait à la question des dépenses. S'il existait à cet égard une formule simple, comme celle qui existe pour les agriculteurs, là encore nombre des confrontations dont nous avons parlé seraient... non pas éliminées, mais du moins il s'en présenterait beaucoup moins. Il y aura toujours des difficultés, des divergences d'opinion. Il faudra toujours avoir recours aux tribunaux, à tous nos régimes d'appel en matière d'impôt. C'est prévisible dans ce domaine, tout comme dans tout autre domaine de la loi.

Nous devons nous poser cette question: pouvons-nous réduire ces cas dans une grande mesure, et le faire d'une façon qui soit conforme aux autres aspects de la loi? La réponse est affirmative, selon moi. Je pense que dans ce genre de scénario nombre des problèmes dont vous avez parlé, monsieur le président, depuis quelques minutes, seraient non pas supprimés, mais du moins atténués.

Le président: Merci.

Voilà qui répond à vos questions, à moins que M. Burghardt... D'accord. Si vous le permettez, monsieur, nous allons terminer par une question interne avant de lever la séance.

Comme président du Comité, j'ai reçu une lettre de la *Canadian Artists' Representation*, qui me demande d'envoyer un représentant du Comité à sa conférence qui se tiendra à Moncton du 1^{er} au 3 juin, et en particulier le 2 juin de 15 heures à 17 heures—il s'agit d'un samedi—pour participer à une tribune ouverte de deux heures intitulée Points de vue sur l'impôt. Je pense que c'est une très bonne conférence et une excellente invitation. Chaque membre du Comité a reçu une copie de cette lettre, et je pense que chacun devrait répondre individuellement. Pour le moment, je ne crois pas qu'il faudrait désigner un porte-parole du Comité, à moins que vous ne le souhaitiez. Je sais que cela compliquera les choses pour les organisateurs, mais pour le moment, je ne pense pas que nous devrions envoyer un porte-parole du Comité. Peut-être qu'à l'avenir, s'ils manquent d'activité ou qu'ils en sont surchargés, ils pourront revenir nous voir. Personnellement, si j'étais libre, j'accepterais volontiers l'invitation. Je laisserai donc à chacun de vous le soin de répondre individuellement.

J'ai aussi reçu une lettre d'un certain Anthony Doob. C'est une réponse à la déclaration qu'avait faite Robert Fulford dans son éditorial du magazine *Saturday Night*. Le texte de Fulford—du *Saturday Night* de janvier 1984—se trouve dans votre documentation.

[Texte]

Mr. Doob is an academic, and I became aware of the letter because one of the people at *Saturday Night* told me there had been a scathing reply to what he recommended and that they were considering it for publication. We then contacted *Saturday Night* and we contacted the author of the letter and we had their permission to circulate it to you. It recommends that we put some of these complaints into perspective. So we will ask the clerk to make sure it gets circulated around.

I now thank you again. I think this model you have recommended is very interesting, and it is well worth a detailed study because it is a very straightforward line into the problem, and if we want to deal with the issue, one way or another we basically are going to deal with it in the way you have described today. Thank you for your detailed reflections on it and for your thoughtful answers to the questions.

The meeting is adjourned until 9.00 a.m. tomorrow morning. Bring your armour.

[Traduction]

M. Doob est universitaire, et j'ai entendu parler de cette lettre parce qu'un des membres du personnel de *Saturday Night* m'a dit que ses recommandations avaient suscité une réponse caustique, dont le magazine envisageait la publication. Par la suite, nous avons communiqué avec l'administration du *Saturday Night* ainsi qu'avec l'auteur de la lettre, et nous avons l'autorisation de vous la faire circuler. Il estime que nous devrions mettre certaines de ces plaintes en perspective. Je vais donc demander au greffier de s'assurer que la lettre est distribuée.

Encore une fois, je vous remercie. Le modèle que vous avez recommandé me paraît très intéressant, et il mérite une étude détaillée, car il aborde très directement le problème, et si nous voulons l'examiner vraiment, d'une façon ou d'une autre, nous devons le faire comme vous l'avez dit aujourd'hui. Je vous remercie de vos nombreuses réflexions à ce sujet, et d'avoir répondu aux questions de façon si réfléchie.

La séance est levée. Nous nous retrouverons demain matin à 9 heures. Apportez votre armure.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS—TÉMOIN

From Quain, Dioguardi:

Mr. Marc Denhez, Barrister & Solicitor.

De l'étude Quain, Dioguardi:

M. Marc Denhez, Avocat.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Thursday, April 12, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 16

Le jeudi 12 avril 1984

Président: Douglas Fisher

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee of the Standing Committee on Communications and Culture on

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du Comité permanent des communications et de la culture sur

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE
ON COMMUNICATIONS AND CULTURE ON THE
TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS
AND WRITERS

Chairman: Mr. Douglas Fisher

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE SUR
L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈ-
TES

Président: M. Douglas Fisher

MEMBERS/MEMBRES

Jack Burghardt
David Crombie

Robert Gourd
David Orlikow

(Quorum 3)

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 12, 1984
(18)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day at 9:05 o'clock a.m., Mr. Douglas Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher and Orlikow.

Other Member present: Mr. Bosley.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From Revenue Canada: Mr. John R. Robertson, Director General, Audit Directorate and Mr. Don S. Brooks, Director General, Verification and Collections.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

Messrs. John R. Robertson and Don S. Brooks made an opening statement and answered questions.

At 10:35 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned.

At 10:40 o'clock a.m., the Sub-Committee resumed its meeting.

At 11:37 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 AVRIL 1984
(18)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit, ce jour à 9 h 05, sous la présidence de M. Douglas Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher et Orlikow.

Autre député présent: M. Bosley.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: M^{me} Françoise Coulombe, coordinateur de la recherche, et M^{me} Margaret Young, chargée de recherche.

Témoins: De Revenu Canada: M. John R. Robertson, directeur général, Direction générale de la vérification; M. Don S. Brooks, directeur général, Validation et recouvrements.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 relatif à l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbal et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule n° 1(1)*).

MM. John R. Robertson et Don S. Brooks font une déclaration préliminaire et répondent aux questions.

A 10 h 35, le Sous-comité interrompt les travaux.

A 10 h 40, le Sous-comité reprend les travaux.

A 11 h 37, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, April 12, 1984

• 0906

The Chairman: Order, please.

We have some housekeeping to do before we hear from our guests. I see Mr. Bosley is here. Mr. Bosley, it is my understanding that you are a guest at the committee. Are you anxious to take part?

Mr. Bosley: Oh, yes.

The Chairman: We have to do a few housekeeping things and then, according to the rules of the Standing Orders, the committee has to agree that Mr. Bosley should be given the opportunity to ask some questions. Do I have agreement on that?

Some hon. Members: Agreed.**The Chairman:** Mr. Orlikow.**Mr. Orlikow:** Yes, there is one matter I want to raise.

The Chairman: But you agree that, for the purposes of the committee this morning, Mr. Bosley is allowed to ask some questions?

Mr. Orlikow: Sure.**The Chairman:** Do you have something you want to raise?

Mr. Orlikow: Yes. I see two documents in front of us, one called *The Income Tax Perspective of Taxation of Visual and Performing Artists and Writers* and the other seems to be *Court Decisions**.

Now, the department has known we have been meeting for weeks—I presume this is part of their response. I want to say, Mr. Chairman, that I find it strange that this is put in front of us now, just when the committee is meeting. It sure as hell is going to be difficult for us to try to look through this and ask questions based on this. I think if the department wants us to study this, since this is part of their case, we could have had it before today.

The Chairman: I have just heard that the clerk received it late yesterday afternoon, and I think your objection is noted; I am sure the witnesses have taken it into account. So the submission is these two documents.

We have cleared up our homework and we will get into it. We welcome today Mr. John Robertson, Director General of the Audit Directorate at Revenue Canada. Mr. Robertson, as you can tell by Mr. Orlikow's comments a few minutes ago, we have been looking forward to this for some time. So we welcome you personally. Would you please introduce your colleagues and then we will ask you for an initial statement.

We will follow our normal routine with Mr. Scott for 20 minutes, Mr. Burghardt for 20 minutes, Mr. Orlikow for 20

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 12 avril 1984

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Nous avons quelques questions de régie interne à régler avant d'entendre nos témoins. Je vois que M. Bosley est là. Monsieur Bosley, je pense que vous êtes un invité du Comité. Avez-vous l'intention de prendre la parole?

M. Bosley: Oui, certainement.

Le président: Nous avons donc quelques petites questions à régler, ensuite, selon le Règlement permanent de la Chambre, le Comité doit accepter que M. Bosley pose quelques questions. Sommes-nous d'accord?

Des voix: D'accord.**Le président:** Monsieur Orlikow.**M. Orlikow:** Oui, j'aurais une question à soulever.

Le président: Mais vous êtes d'accord pour que M. Bosley pose quelques questions ce matin?

M. Orlikow: Certainement.**Le président:** Avez-vous une question à soulever?

M. Orlikow: Oui. J'ai devant moi deux documents qui s'intitulent "*The Income Tax Perspective of Taxation of Visual and Performing Artists and Writers*" et "*Court Decisions*".

Le ministère sait que le Comité tient des audiences depuis plusieurs semaines, et je présume que ces deux documents font partie de sa réponse. Monsieur le président, je trouve étrange qu'on nous remette ces documents juste avant la réunion du Comité. Il nous sera évidemment très difficile de les examiner et de poser des questions à leur sujet. Je pense que si le ministère avait voulu que nous étudions ces documents, puisqu'ils font partie de son argumentation, il aurait pu nous les faire parvenir avant aujourd'hui.

Le président: On me dit que le greffier n'a reçu les documents que tard hier après-midi, et je pense que votre objection est pertinente; je suis sûr que les témoins ont compris. Leur présentation consiste donc en ces deux documents.

Nous avons réglé nos petits problèmes, nous pouvons maintenant commencer. Nous accueillons aujourd'hui M. John Robertson, directeur général de la Direction générale de la vérification à Revenu Canada. Monsieur Robertson, comme avez pu le voir d'après les commentaires de M. Orlikow, il y a déjà un certain temps qu'on attend votre visite. Nous tenons donc à vous souhaiter personnellement la bienvenue. Voudriez-vous nous présenter vos collègues, ensuite vous pourrez nous faire une déclaration liminaire.

Nous procéderons comme d'habitude avec M. Scott, 20 minutes; M. Burghardt, 20 minutes; M. Orlikow, 20 minutes;

[Texte]

minutes, Mr. Bosley, and then myself. Probably by the time that we get to me, if we follow the normal pattern in this committee, there will be absolutely no order left in here at all. But that is not your fault, sir, that is my fault as the chairman.

Okay, fire away.

Mr. John R. Robertson (Director General, Audit Directorate, Revenue Canada): Thank you, sir.

Mr. Orlikow, it is my understanding that we would try to get something to the committee by yesterday afternoon. We were working on this paper to do that, so that we could put something before you that you could take away and read. The second part of it is just an appendix of various things that we referred to in the paper. So if it has caused an inconvenience, I apologize for that. We have been trying to put some order to this issue internally.

It is an extreme pleasure for me again to meet with you people, especially to once again, in one week, acquaint myself with two members of the committee.

On my immediate right is Mr. D.S. Brooks, Director General of Verification and Corrections; on my immediate left is Mr. Ken Warren, who is a Senior Applications Officer in the Audit Directorate and has been working with me on the issues that have come before this committee.

• 0910

I have tried to keep abreast of the minutes of the committee by following the papers as they have come through. I must admit that, in reading through the papers, the one paper that I associate with mentally, at least, and logically, is the paper and presentation of Mr. Arthur Drache, who appeared before the committee as a witness. There are a number of issues in Mr. Drache's presentation that I might address, Mr. Chairman. One, and I will quote from him, is this:

As far as I can tell, nobody has ever been reassessed on what I might call Revenue Canada's new theory of inventory. I have not discovered a single case in any Canadian District Taxation Office where this has actually been a reassessment. I want to confirm that I also have not been able to find a single case.

Mr. Drache then continued to state, with respect to the issue of inventory, that he believed I was a proponent of the new proposed system.

Just to get the record straight, I am not really an advocate of the system. The one area of concern I have had, in discussing the problem of inventory in general, has been related to a very narrow group of persons, and that is those artists who become very successful and, by reason of being successful, are able to produce a number of numbered prints. I have in mind in this scenario people like Robert Bateman, Jean-Luc Grondin, and artists of this nature, who prepare, at some fairly substantial expense, lithographs of their paintings and produce a limited number. The concern I have had is that the cost of these prints should, in some respect, if it could, be matched against the income of it, because the costs are more than significant in those cases and the prints are usually very

[Traduction]

M. Bosley et moi-même. Si les choses se déroulent normalement, avant qu'on arrive à mon tour, il n'y aura probablement plus aucun ordre ici. Mais ce n'est pas de votre faute, monsieur, c'est de la mienne en tant que président.

Bon, allons-y.

M. John R. Robertson (directeur général, Direction générale de la vérification, Revenu Canada): Merci, monsieur.

Monsieur Orlikow, nous avons l'intention de remettre quelque chose au Comité avant hier après-midi. Nous espérons pouvoir vous faire parvenir ce document-ci suffisamment à l'avance pour que vous puissiez le lire avant la réunion. Le deuxième document n'est qu'une série d'annexes auxquelles nous renvoyons dans le premier document. Je m'excuse, si cela vous a causé des ennuis. Nous avons essayé de mettre de l'ordre dans toute cette affaire au sein du ministère lui-même.

C'est avec grand plaisir que je me suis rendu ici ce matin, d'autant plus que j'aurai l'occasion encore une fois, au cours de la même semaine, de rencontrer deux membres du Comité.

Mes collègues sont: à ma droite, M. D.S. Brooks, directeur général de la Vérification et des Corrections et à ma gauche, M. Ken Warren, agent principal des Applications, de la Direction générale de la vérification, qui a travaillé avec moi sur les questions dont le Comité a été saisi.

J'ai essayé de me tenir au courant des travaux du Comité en lisant les fascicules. Je dois dire que de tous les mémoires que j'ai lus, c'est celui de M. Arthur Drache, qui a témoigné devant le Comité, qui se rapproche le plus de ma façon de penser. M. Drache a soulevé un certain nombre de questions que j'aimerais commenter, monsieur le président. D'abord, et je vais le citer:

En autant que je sache, personne n'a été réévalué par suite de ce que je pourrais appeler la nouvelle théorie d'inventaire de Revenu Canada. Je n'ai trouvé aucun cas de réévaluation de ce genre dans aucun bureau d'impôt de district du Canada. Je tiens à le souligner, je n'en ai trouvé absolument aucun.

Ensuite, M. Drache poursuit sur la question de l'inventaire en disant qu'il croyait que je souscrivais au nouveau système proposé.

Je tiens à ce que ce soit clair, je ne suis pas vraiment un tenant de ce système. L'une de mes préoccupations lorsque j'ai discuté de l'inventaire en général a été le sort d'un groupe très restreint de personnes, celui des artistes célèbres, à cause de leur grand succès, et capables pour cette même raison de produire un certain nombre de reproductions numérotées. Je pense en particulier à des personnes comme Robert Bateman, Jean-Luc Grondin, et d'autres artistes comme eux, qui produisent à grand frais des lithographies de leurs tableaux en nombre limité. Ce qui m'intéresse, dans leur cas, c'est d'établir le rapport entre le coût de ces reproductions et ce qu'elles rapportent, parce que les coûts sont très importants et la valeur des reproductions est normalement très élevée. Voilà, dans une large mesure, ma seule grande préoccupation.

[Text]

valuable in that sense. That has been, to a large extent, my only great concern.

I personally share . . . with Mr. Drache on a number of these issues. In dealing with artists, we are dealing basically with paints, stretchers—as he calls them—canvasses, and things of that nature, which, in my experience, are very nominal in cost and nominal in value. On reflection, in completing our study of this in the Audit Directorate, I personally agree with Mr. Drache that the cost of this type of thing is not a significant issue. I propose to go forth, with two of my colleagues, and recommend, personally, that the department now accept the Disney report recommendation on this issue. That is my personal position.

There is another issue that Mr. Drache raised. I think it is really not pertinent to the committee, but I would like to place on record my experience in dealing with charitable donations. These are situations where taxpayers have donated pieces of work or cultural property to various national galleries or museums. The pattern with which I have really been involved is one in which normally a number of taxpayers who are potential donors have come to me and asked advice. They have come to me and said: I have been approached—in a number of cases—by various institutions that are interested in acquiring certain pieces of art. I have the dough. I have been approached by various accounting and legal representatives as to the manner in which this can be acquired. I have been told that if I put the money up to purchase a piece of property—and in some cases this property has been on public auction—immediately after acquisition of the property for, say, \$10,000, it is potentially possible that there will be appraisals submitted by people that will show the property to be worth \$50,000 to \$60,000, or \$30,000. The structure is explained clearly to these people, to the effect that by doing this there will be a return of the cash investment through the tax rebate and, in some cases, there will be a profit motivation to that. My position has been to these people that, in the sense that it is purely tax motivated . . . In two or three instances when I have had to deal with donors they have said: I am not even going to see the property. I am just not interested. I just want to get the money . . . the acquisition goes right to the gallery and the gallery will give me a receipt.

• 0915

[Translation]

Je suis donc personnellement d'accord avec M. Drache sur un certain nombre de choses liées à ces questions. Dans le cas des artistes, il est question essentiellement de peinture, de châssis de toile d'artiste, de toiles comme telles, et de choses de ce genre, qui, selon mon expérience, ne coûtent ni ne valent tellement cher. Tout bien considéré, après l'étude effectuée à la Direction générale de la vérification, je conviens avec M. Drache que le coût de ce matériel n'est pas une question tellement importante. De concert avec deux de mes collègues, je me propose donc de recommander personnellement que le Ministère accepte la recommandation du rapport Disney sur cette question. Voilà ma position personnelle.

M. Drache a soulevé une autre question. Je pense qu'elle n'est pas nécessairement pertinente pour le Comité, mais j'aimerais quand même vous faire part officiellement de mon expérience en ce qui concerne les dons de charité. Il s'agit ici de contribuables qui donnent des oeuvres d'art ou des biens culturels à diverses galeries ou divers musées nationaux. Ce qui se produit habituellement, c'est qu'un certain nombre de contribuables qui ont l'intention de faire des dons viennent me demander conseil. Ils viennent me voir, ils nous disent qu'ils ont été approchés dans un certain nombre de cas par diverses institutions intéressées à faire l'acquisition de certaines oeuvres d'art. Ils disent qu'ils ont l'argent et qu'ils ont été conseillés par divers experts comptables et avocats quant à la façon de procéder. On leur a dit que, s'ils achètent un bien, et dans certains cas lors d'enchères publiques, immédiatement après l'acquisition une oeuvre de \$10,000 par exemple, il est possible que l'oeuvre soit évaluée à \$50,000, \$60,000, ou \$30,000. On les met bien au courant des modalités, du fait que cette transaction rapportera un revenu de placement par le biais d'une ristourne fiscale, et dans certains cas, la possibilité de profit constitue une motivation. J'ai toujours dit à ces gens-là que, dans la mesure où leur action était motivée par des considérations purement fiscales . . . dans deux ou trois cas, les donateurs m'ont même dit qu'ils ne verraient même pas les oeuvres en question. Ils disent qu'ils ne sont tout simplement pas intéressés. Ils veulent seulement l'argent . . . l'oeuvre s'en va directement à la galerie, et celle-ci leur remettra un reçu.

My advise is that there are exceptions to the rule, obviously. I am not saying that in circumstances there is not a depressed sale somewhere. My problem is that if you buy it at an arm's length relationship on day one and then on the same day or the next day it is sold or gifted at three or four times its value, one questions the market value determination. I have argued that this is a potential the department could challenge the taxpayer on in the sense that if it is truly an arm's length relationship, then that price is the price, but if it is immediately appraised at something other than that, and the structure is arranged so that it gives a tax rebate equal to or greater than the cost, then obviously he can expect that he will be audited. That has been my experience. People have talked to me about various matters and I have just warned them that somewhere down the line

A mon sens, il y a des exceptions à la règle. Je ne dis pas qu'il ne peut y avoir une vente à rabais dans certaines circonstances. Ce qui me préoccupe, c'est qu'on puisse procéder à l'achat d'une oeuvre au sens strict du terme, et la revendre ou en faire don le même jour ou le lendemain à trois ou quatre fois le prix qu'on l'a payée; à ce moment-là, je me pose des questions sur la façon de déterminer la valeur marchande des oeuvres. J'ai soutenu que le ministère pourrait, dans ces circonstances, faire enquête sur ce genre de transaction la mesure où, s'il s'agit vraiment d'une transaction stricte, le prix doit refléter la valeur réelle de l'oeuvre, mais si celle-ci est immédiatement réévaluée, et si le système permet un dégrèvement d'impôt égal ou supérieur au coût, le contribuable peut évidemment s'attendre à ce que le ministère procède à une

[Texte]

that could be audited so they should be aware of what they are walking into.

Finally, maybe this is naive, but I do not share the belief of some of the members of the committee and participants who appeared before the committee in the sense that there has been a re-interpretation of the department's position with respect to artists. I do not share that belief.

An Hon. Member: That is nonsense.

Mr. Robertson: Whether it be nonsense or not, Mr. Chairman. I believe our policy...

The Chairman: If I may interrupt just for a moment, it is early in the morning and the chairman is half asleep up here. Do not abuse the Chair, please. I mean, it is unfair to somebody in my state of mind. Mr. Robertson, carry on please.

An Hon. Member: What a comment you have just allowed to be made.

Mr. Robertson: What has happened, I believe—and I think I am right, but I can always be shown wrong, Mr. Chairman—is that for a number of years and as far back as I can remember, we have had problems related to this question of reasonable expectation of profit. We had guidelines in our old assessing guide, which was before Mr. Cloutier came on scene. It was the secret book we kept in our office and everybody referred to it. We wanted to make it public. We had instructions in that guide—and there is a copy of the instructions in the package—that had been there for years dealing with this question of artists, how to look at it, look at whether he was carrying on a business, whether there was a reasonable expectation of profit from the business. Those guidelines have been there and have been assessed, and there have been a number of assessments over the years.

What is perhaps wrong, or what perhaps is a re-interpretation concept, could be that unfortunately in this world of computerization, we have become more sophisticated. In those days we would have to do a manual screening of every return. We would pick a certain quantity for audit—the population is quite large—and it would be a very manual task in the sense in the old days when we had to draw from the tax roll the actual returns and look at them.

With the advent of computers, our T1 return and the creation of work fields, we have been able to identify very rapidly and very promptly losses claimed in the returns. They show up as a certain field. We can also identify that the major income area on the taxpayer's return is another field. If it is employment income, it would be what we would call a Cat-0, a category zero. We would also be able to identify very rapidly the other deduction areas on the return. So with the advent of computers, obviously we are able to go to the return and see every taxpayer who has claimed a loss against his salary income in excess of \$10,000, \$20,000, \$5,000, whatever we want, and we produce these computer programs very rapidly. In fact, I produced a computer program just recently for

[Traduction]

vérification. Voilà ce qu'a été mon expérience. Des gens m'ont parlé de diverses affaires, et je les ai simplement avertis qu'ils pourraient faire l'objet d'une vérification dans pareille circonstance.

Finalement, je suis peut-être naïf, mais je ne suis pas d'accord avec certains membres du Comité et certains témoins qui ont comparu devant le Comité et qui prétendent qu'il y a eu réinterprétation de la politique du ministère concernant les artistes. Je ne partage pas ce point de vue.

Une voix: C'est ridicule.

M. Robertson: Que ce soit ridicule ou non, monsieur le président. Je pense que notre politique...

Le président: Si vous me permettez, la journée vient de commencer, et le président est à moitié endormi. N'abusez pas de moi, s'il vous plaît. Ce n'est pas juste. Monsieur Robertson, vous pouvez continuer.

Une voix: Ce qu'on n'entendra pas ici!

M. Robertson: Ce qui arrive, et je pense avoir raison, mais on peut toujours tenter de me prouver le contraire, monsieur le président, c'est que, depuis un certain nombre d'années, et en autant que je puisse me rappeler, cette question d'attente raisonnable concernant les profits nous a toujours causé des problèmes. Nous avions des directives dans notre vieux guide d'évaluation, et ce avant que M. Cloutier n'entre en fonction. C'était un document secret que nous gardions dans notre bureau et que tout le monde consultait. Nous voulions le rendre public. Vous trouverez copie dans la documentation que nous vous avons remise des instructions de ce guide portant sur les artistes, sur la façon de traiter de la question, sur la façon de déterminer le statut d'entreprise, le cas échéant, et les attentes raisonnables de profits découlant de l'entreprise. Ces directives existent depuis longtemps, elles ont été étudiées, et l'on a procédé à un certain nombre d'évaluations au cours des années.

Ce qui est peut-être regrettable, si l'on veut parler de réinterprétation, c'est qu'on est devenu un peu plus sophistiqués avec l'avènement de l'informatisation. Par le passé, il fallait trier manuellement toutes les déclarations. On en gardait un certain nombre pour fins de vérification—la liste des impossibles était assez substantielle—on consultait manuellement le rôle d'imposition et on retirait les déclarations à vérifier.

Avec l'avènement de l'ordinateur, avec la déclaration T1 et la création de domaines de travail, on peut repérer très rapidement les pertes qui sont déclarées. Elles apparaissent dans un domaine particulier. On peut aussi déterminer que la principale source de revenu dans la déclaration d'un contribuable appartient à un autre domaine. S'il s'agit de revenus d'emploi, il apparaît dans la catégorie zéro. On peut également déterminer très rapidement les autres sources de déductions. Alors on peut évidemment repérer tous les contribuables qui ont réclamé des pertes au titre de leur revenu d'emploi supérieur à 10,000\$, 20,000\$, 5,000\$, peu importe, et on établit des programmes d'ordinateurs très rapidement. En fait, j'ai produit un programme informatique dernièrement pour

[Text]

everybody with a deduction over \$1 million. Now can see every taxpayer who has claimed a deduction against other income of \$1 million. This is permitted, I suppose in a sense, so as to go back to our field people and make this information available. These people can look at it.

• 0920

As I explained earlier this week, there are certain allocations of resources which we give to the districts to use for what they call projects or for compliance checks on certain areas. This action, of course, is a result of them looking at a number of taxpayer returns in which losses have been claimed, especially zero returns wherein the losses have been claimed against salaried income. These are the people we have focused on, if you like, in the last two or three years.

Normally what we have tried to do in these areas of reasonable expectation of profit... Whether it is right or wrong, it is my policy and Mr. Brooks' policy in the area of farm losses and the artists, or these reasonable expectation of profit cases which cover a multitude of issues. They even cover people who have dog kennels, things of this nature. The one thing I suspect we can be criticized for is the fact that when a taxpayer files his return—and I know Mr. Orlikow will complain that we did not do this, and I will admit that maybe we were perhaps negligent... it was always understood that it would be immediately assessed.

When a taxpayer files his return, the objective is to process it as quickly as possible because a large number of our returns result in refunds. The returns are mass processed. They are looked through very carefully and they are not rejected because the object of the game is to get the reassessment out. The returns are subsequently pulled back on a sampling basis in which we will look at the return. Obviously, if the taxpayer has claimed a loss in the first year it would probably be imprudent of us to even call him or challenge him because if he is trying to set up a business "question mark" operation, he will need a period of time in which to develop the contacts, create a reputation. Just like any businessman, I think you have to give a period of time in which to produce a profit. If he is an employee person, you have to give him time to establish a reputation, a time in which to work through so that perhaps at a certain break-even point his time on his employment occupation will diminish and there will be a break-even point where he will then try to devote more activity to the other. That is what we have been doing.

Now, if we have been negligent in the sense that we have not warned everybody at the time they file the return that their loss would be subject to a review at some later time, all we can do at this stage of the game, and what we plan to do, is make proper notifications of this type of thing in our various publications, our T1 guides, to alert people that while they are not being audited this year, their losses or their business operations could be subject to audit at any time in the future.

[Translation]

tous les contribuables qui ont réclamé une déduction de plus de 1 million de dollars. On peut maintenant repérer tous les contribuables qui ont réclamé une déduction au titre d'autres revenus de 1 million de dollars. Il est maintenant possible, d'une certaine façon, de transmettre cette information à nos bureaux régionaux. On peut maintenant étudier ces déclarations.

Comme je l'ai expliqué plus tôt cette semaine, nous accordons aux districts certaines ressources, qu'ils utilisent pour des projets de vérification dans certains secteurs. Ils peuvent ainsi examiner un certain nombre de déclarations d'impôt où des contribuables ont réclamé des pertes, en particulier lorsque ces dernières ont été réclamées par rapport à la totalité du revenu tiré d'un salaire. Depuis deux ou trois ans, nous nous sommes surtout penchés sur le cas de ces contribuables.

Normalement, ce que nous avons essayé de faire à propos du bénéfice raisonnable escompté... A tort ou à raison, ma politique est celle de M. Brooks en ce qui concerne les pertes des agriculteurs ainsi que celles des artistes, ou les cas où le bénéfice raisonnable escompté recouvre une multitude de questions... même des gens qui ont des chenils, par exemple. La seule chose pour laquelle nous pourrions être critiqués peut-être, est que lorsqu'un contribuable envoie sa déclaration—je sais que M. Orlikow se plaindra que nous ne l'avons pas fait, et j'admets que dans certains cas nous avons peut-être été négligents—il était toujours entendu qu'elle serait immédiatement vérifiée.

Lorsqu'un contribuable envoie sa déclaration, l'objectif est de la traiter le plus rapidement possible, car nombre de nos déclarations aboutissent à des remboursements. Leur traitement se fait en série. Elles sont examinées très soigneusement et elles ne sont pas rejetées, car l'objectif est de trouver celles qui font l'objet d'une nouvelle cotisation. On retire ensuite certains échantillons de déclarations, qui sont examinés. De toute évidence, si le contribuable a réclamé une perte la première année, il serait sans doute imprudent que nous le convoquions, voire que nous le contestions, car s'il essaye de créer une affaire dont les chances de succès ne sont pas certaines, il a besoin de temps pour trouver des contrats et pour se faire une réputation. Tout comme n'importe quel homme d'affaires, ce contribuable doit bénéficier d'un certain temps pour réaliser un profit. Si c'est un employé, vous devez lui donner le temps de se faire une réputation, de progresser, afin d'en arriver à diminuer le temps qu'il consacre à son emploi pour se consacrer davantage à son autre activité, lorsqu'il a atteint un seuil de rentabilité raisonnable. C'est ce que nous avons fait.

Si nous avons fait preuve de négligence en n'avertissant pas tout le monde que, lorsque les déclarations sont envoyées, les pertes réclamées peuvent être étudiées par la suite, tout ce que nous pouvons faire à ce stade, et ce que nous envisageons de faire, c'est d'annoncer ce genre de choses dans nos diverses publications, nos guides de T1, afin d'avertir les gens que, bien que leurs déclarations ne soient pas vérifiées cette année, leurs

[Texte]

Mr. Chairman, I am sorry the committee did not have a chance to look at the papers we have picked at random, what I consider to be random anyway. These are examples of what comes before me, taxpayers who we have looked at recently, and the conclusions. That is because we have been brought into the spectrum at head office to pull back, take a look and see what is happening in the field and review a lot of these cases. We have picked a number of cases and shown the examples. We have not used taxpayers' names, of course, and we have tried to disguise the facts, but they are representative of actual returns that have come before us. These are the kinds of people whom we have been looking at, and this is only a snapshot.

I might clearly put before the committee that this is only a snapshot of the years we have had on hand. A lot of these may cover periods longer than 10 years; some will cover quite a lengthy period. So we have snapshot the figures of the taxation years we have, the ones we have available quickly, to show that when it came up for audit this is the picture we were looking at. But clearly understand that this might covered a period of years preceeding.

That is about all I have to say at the moment. Of course, I would like my colleague, Mr. Brooks, to talk about the other part of the problem, the performing arts.

Mr. D. S. Brooks (Director General, Verification and Corrections, Department of National Revenue, Taxation): Mr. Chairman, just a few words. Our standing policy with respect to artists is in the IT Bulletin 312 which, by the way, will be amended by a special release in the very near future. However, our position is that with one exception actors are generally considered to be self-employed individuals. The one exception we have been using and which has been cited in court cases are those actors employed by stock theatre companies and they will, as a general rule, be considered as employees. The impresarios, managers, cameramen, etc., are treated under the normal rules when it comes to deciding whether a person is an employee or self-employed.

• 0925

We noted the number of cases mentioned in the minutes of your deliberations; Mermaid, I think, New Brunswick Theatre, Carousel, Basin Street, Stage West, those, at different stages, have all been now ruled self-employed, either through rulings, appeals, or by decisions of the umpire.

The case of musicians, of course, is another issue indeed, because each case here again is looked at and decided on the basis of the facts surrounding it. The nature of the contract between the musicians and the organization engaging them is the basis of determining the musicians' status as self-employed or employee with respect to that contract. There are roughly

[Traduction]

pertes ou leurs activités commerciales pourraient faire l'objet d'une vérification, en tout temps, ultérieurement.

Monsieur le président, je suis désolé que le Comité n'ait pas eu la possibilité d'examiner les documents que nous avons choisis au hasard, du moins selon moi. Ce sont des exemples des cas que j'examine, de contribuables dont nous avons récemment examiné la situation, les conclusions sont aussi indiquées. C'est parce que nous sommes intervenus au bureau principal pour retirer certaines déclarations afin de les examiner, voir ce qui se passe et étudier un grand nombre de ces cas. Nous en avons tiré un certain nombre d'exemples sans donner ni les noms, ni les faits révélateurs de leurs origines, mais elles constituent un bon échantillon des véritables déclarations qui nous sont envoyées. Voilà le genre de personnes que nous examinons, et c'est seulement un échantillonnage très réduit.

Je voudrais dire au Comité que ce n'est là qu'un échantillonnage très bref des années que nous avons à notre disposition. Beaucoup de cas peuvent couvrir des périodes qui dépassent 10 ans ou plus. En quelque sorte, nous avons présenté un instantané des chiffres des années d'imposition dont nous disposons, auquel nous avons facilement accès, pour montrer quelle était la situation que nous examinons à l'étape de la vérification. Mais il faut, bien sûr, comprendre que la période visée peut remonter à un certain nombre d'années antérieures.

C'est pratiquement tout ce que je voulais dire pour le moment. Bien sûr, je voudrais que mon collègue, M. Brooks, parle de l'autre aspect du problème, les arts du spectacle.

M. D.S. Brooks (directeur général, Validation et recouvrement, ministère du Revenu national, Impôt): Monsieur le président, je n'ai que quelques mots à dire. Notre politique actuelle concernant les artistes figure dans le bulletin d'interprétation 312, qui sera d'ailleurs très prochainement modifié dans une publication spéciale. Cependant nous estimons qu'à une exception près, de façon générale, les acteurs sont considérés comme employés à leur compte. La seule exception que nous utilisons et qui a été citée dans des cas de jurisprudence est celle des acteurs employés par des compagnies théâtrales permanentes; de façon générale, ils sont considérés comme des employés. Les impresarios, directeurs, cameramen et ainsi de suite, sont traités selon les règles normales lorsqu'il s'agit de décider s'ils sont employés ou s'ils travaillent à leur compte.

Nous avons vu le nombre de cas mentionnés dans les procès-verbaux de vos délibérations, Mermaid, *New Brunswick Theatre*, *Carousel*, *Basin Street*, *Stage West*, dont les employés sont actuellement considérés comme travaillant à leur compte, à la suite de jugements, d'appels, ou de décisions arbitrales.

Naturellement, le cas des musiciens est différent, car chacun est considéré par rapport aux circonstances. La nature du contrat entre l'organisme qui les engage et les musiciens permet de déterminer leur statut, et de dire, s'ils sont autonomes ou employés. Nous y avons examiné le cas d'environ neuf orchestres symphoniques connus et permanents à travers le

[Text]

nine known symphony orchestras across Canada, of sort of an established nature, that we have dealt with and undoubtedly there may be others. But rulings in jurisprudence based on other similar contractual arrangements have over the years given rise to decisions that are diametrically opposed. There are five orchestras that are considered to engage self-employed musicians and, damn it, there are four others that are considered to be under a contract of service. And I can tell you that we as administrators do not fancy this dilemma we are in. The decisions, by the way, unfortunately are at the highest court of appeal. There are PAB decisions that are going both ways. In fact, in a particular one we know of, it is a fact that two out of the three judges that sat on two of the cases were the same judges and they ruled on what we thought were some similar sets of facts, and they ruled in opposite directions.

So I am not sure in my own mind what the solution is for these symphony orchestras. It seems that you almost need an excluding amendment of some kind, to say that for purposes of unemployment insurance they are not in an insurable employment, or for purposes of income tax they are all considered to be self-employed. But that is not the end of it. That raises a very complicated issue because, regardless of what decisions are made with respect to the orchestra in the courts, there is always the possibility that one of the members within the given orchestra or symphony orchestra, may in fact opt to not agree with that decision. If he or she does opt and for some reason the court tends to see the issue as being a clear contract of service, they are liable to rule employee. So it is tough to say we will just wave an administrative wand and say everybody is self-employed, because the employee has the right to challenge such a ruling. The minute he challenges the ruling, then it has to get down to the factors that the courts have been considering in making those determinations. In fact, he or she might win an appeal under those conditions. So we are left in something of a quandary with respect to the musicians issue.

John made some comments regarding the reasonable expectation of profit issue and, of course, I have seen a number of cases over the past year that have been referred to me. I have looked at them in conjunction with John's people and most of them are typified in the examples that John has included in his package here. I might add that there are some statistics, I believe, that you have provided with respect to the number that we have in fact done. Indeed, we have done projects, as John has pointed out, over these past two years respecting losses against employment income. In fact, in the last year we have looked at the whole range of what we consider to be business returns; we have looked at something like 4,999 returns in that sort of project area of which, I think, only 400 included artists. And the average sort of income change per file on those things was something in excess of \$8,000, with tax changes ranging on the average of about \$1,700 or \$1,800, for each adjustment.

[Translation]

Canada, et il en existe sans doute d'autres. Mais les jugements de jurisprudence fondés sur des arrangements contractuels semblables ont abouti au fil des ans à des décisions diamétralement opposées. Cinq orchestres sont censés engager des musiciens autonomes, et les quatre autres, hélas, passer des contrats de travail. Je peux vous dire qu'en tant qu'administrateurs nous n'aimons pas du tout cette dichotomie. Soit dit en passant, les décisions sont malheureusement prises au plus haut niveau de la cour d'appel. Les décisions de la CAP vont dans les deux sens. En fait, dans un cas que nous connaissons, deux des trois juges qui ont étudié deux des affaires étaient les mêmes juges, et à propos de ce que nous considérons comme des faits semblables, ils ont pris des décisions diamétralement opposées.

Je ne sais donc pas personnellement quelle est la solution pour ces orchestres symphoniques. Il faudrait presque un amendement d'exclusion pour dire qu'aux fins de l'assurance chômage l'emploi des musiciens n'est pas assurable, ou qu'aux fins de l'impôt sur le revenu ils sont tous considérés comme travaillant à leur compte. Mais ce n'est pas tout. Cela soulève une question très complexe, car quelles que soient les décisions des tribunaux au sujet de tel ou tel orchestre, il est toujours possible que l'un de ses membres choisisse de ne pas l'approuver. Dans ce cas, et si pour quelque raison que ce soit, le tribunal a tendance à considérer qu'il s'agit manifestement d'un contrat de travail, l'orchestre doit considérer les musiciens comme étant des employés. Il n'est donc pas facile de dire qu'il suffit de considérer administrativement que tout le monde travaille à son compte, car l'employé a le droit de contester cette décision. Dès qu'il le fait, il faut tenir compte des facteurs qu'ont envisagés les tribunaux pour se prononcer. En fait, dans ces circonstances, le musicien peut gagner un appel. Nous ne savons pas du tout où nous en sommes quant à la question des musiciens.

John a fait certaines remarques sur la question du profit raisonnable escompté, et j'ai, bien sûr, examiné l'an dernier un certain nombre de cas qui m'ont été soumis. Je les ai étudiés avec le personnel de John, et la plupart illustrent des exemples que John a inclus dans les documents qu'il vous a remis ici. J'ajouterai que vous avez fourni certaines statistiques concernant les nombres que nous avons en fait examinés. En fait, comme l'a indiqué John, notre projet de ces deux dernières années était d'examiner les déclarations faisant état de pertes par rapport aux revenus tirés d'un emploi. L'an dernier, nous avons examiné toutes les déclarations que nous considérons comme des déclarations d'entreprise; nous avons vu quelque 4,999 déclarations dans ce projet, et elles ne concernaient que 400 artistes. Et la moyenne de la modification du revenu par déclaration, pour ce genre de choses, dépassait 8,000\$, les modifications d'impôt représentant en moyenne 1,700\$ ou 1,800\$ pour chaque rajustement.

• 0930

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Per year?

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Par an?

[Texte]

Mr. Brooks: For each adjustment, yes. In the artistic community, in the sense of the visual artist that we sort of saw in that project—I think the number was something like 400.

Mr. Robertson: Yes.

Mr. Brooks: I think you have the results of those.

Mr. Robertson: It is on page 11.

Mr. Brooks: So I think what that shows is that the income of the people we have been looking at is in the \$40,000 range of employment income and the loss has been averaging something in the range of \$4,000 or thereabouts.

The Chairman: Mr. Scott, 20 minutes.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Thank you, Mr. Chairman. Perhaps, with the committee's permission, I could lead off with a few questions and then as part of my 20 minutes, if you are agreeable, Mr. Chairman, yield the rest of my time to Mr. Bosley, who will have some specific questions to place. There will be more expertise on his part, since I have only been a member of this committee for three or four sessions.

If you have been reading the transcripts, Mr. Robertson, I think you will realize that the vast majority of witnesses who have appeared before us have complained about a reinterpretation of the Act over the last two or three years. I find it almost impossible to believe your statement that there has not been any reinterpretation. There is only one of two things that could have happened. Either there have been changes in the law, over the last two or three years, or, if not, then the existing statutes must have been reinterpreted. Or, do I take it from your remarks that it is just because the computers are tightening up on individuals? What is the reason that we have had so many people coming before us and bitterly complaining about the interpretation and reassessment by Revenue Canada?

Mr. Robertson: Mr. Chairman, that is a fact. I honestly believe there is no reinterpretation. I have looked at it very carefully, and I am really convinced in my own mind it is because we are now examining them and getting to the returns quicker, by this means, and asking questions that we probably never asked before. And of course the fact that when we have found a reasonable case which we feel... If it does not fit the reasonable expectation of profit criteria, which Mr. Drache alluded to as a sort of scenario that has been coming down the road, we have been reassessing more than one year. We have been reassessing the parties that come before us four years under 152(4).

We have said, your income is \$50 or \$100 a year, on average, for the last eight years. Your expenses on average are about \$5,000 or \$6,000 a year. And rightly or wrongly, we have asked questions about what their potential is; what they have been doing; how much time they devoted. We then have done a reassessment and said, in our view, you have no reasonable expectation of profit, and we have reassessed four

[Traduction]

M. Brooks: Pour chaque rajustement, oui. Parmi les artistes, et ceux des arts visuels que couvrirait ce projet, le nombre était d'environ 400.

M. Robertson: Oui.

M. Brooks: Vous avez les résultats de ces derniers, je pense.

M. Robertson: À la page 11.

M. Brooks: Cela montre que les gens dont nous avons examiné la situation avaient un revenu professionnel de l'ordre de 40,000\$, et en moyenne des pertes d'environ 4,000\$.

Le président: Monsieur Scott, 20 minutes.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Merci, monsieur le président. Avec la permission du Comité, je pourrais commencer par quelques questions, pour accorder ensuite, si vous le voulez bien, monsieur le président, le reste de mes 20 minutes à M. Bosley, qui a quelques questions précises à poser. Il connaît mieux que moi le sujet, puisque je ne suis membre du Comité que depuis trois ou quatre séances.

Si vous avez lu les transcriptions, monsieur Robertson, vous comprendrez que la grande majorité des témoins qui ont comparu devant nous se sont plaints de la nouvelle interprétation de la Loi depuis deux ou trois ans. Il me paraît presque impossible de croire, comme vous le dites, qu'il n'y a eu aucune nouvelle interprétation. Une ou deux choses ont pu se passer: Ou bien il y a eu des modifications de la Loi, depuis deux ou trois ans, ou, dans la négative, il faut réinterpréter les règlements existants. Or, dois-je comprendre, d'après vos remarques, que c'est seulement grâce aux ordinateurs que l'on devient de plus en plus strict envers les contribuables? Pour quelles raisons tant de personnes sont-elles venues se plaindre amèrement devant nous de l'interprétation de Revenu Canada et des nouvelles cotisations?

M. Robertson: Monsieur le président, c'est un fait. Je crois honnêtement qu'il n'y a pas eu de nouvelle interprétation. J'ai examiné cela très soigneusement, et je suis vraiment convaincu que c'est parce que nous examinons plus rapidement les déclarations, par ce moyen, et parce que nous posons des questions que nous ne posions probablement jamais auparavant. Naturellement, le fait que, lorsque nous trouvons un cas raisonnable qui nous paraît... S'il ne correspond pas aux critères du profit raisonnable escompté, dont a parlé M. Drache comme étant une sorte de scénario progressivement établi, nous procédons à nouvelle cotisation pour plus d'une année. Pour les contribuables dont nous examinons le cas, nous avons procédé à de nouvelles cotisations pour quatre années, en vertu du paragraphe 152(4).

Nous avons dit au contribuable que son revenu était de 50\$ ou 100\$ par an, en moyenne, dans les huit dernières années. Or ses dépenses annuelles moyennes étaient d'environ 5,000\$ ou 6,000\$. A tort ou à raison, nous lui avons posé des questions sur son potentiel, sur ce qu'il a fait, sur le temps qu'il a consacré à ces activités. Nous avons ensuite procédé à une nouvelle cotisation et nous avons dit qu'à notre avis, il n'escomptait pas de profit raisonnable, et nous avons établi un

[Text]

years. Now, I think the fact that we have reassessed four years, gone back . . .

Mr. Brooks: In some cases.

Mr. Robertson: —and created a tax bill, which has the high interest burden that is proved through that period, has caused a lot of financial hardship. That is the way I see it, to the best of my ability.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): You say, in some cases, and you have also given us snapshots.

Mr. Robertson: In some cases.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): —where these various artists are affected. Did I take from your remarks that Revenue Canada does have internal guidelines for assessing writers and artists?

Mr. Robertson: No. We have had some internal guidelines, which I have given to you in the package. They were there. We have always had that. We have had the interpretation bulletin.

When we got involved in this earlier in the year, Mr. Brooks and I looked at the issue and said, there is something going on and we are going to have to—like we did with the farmers, we tried our best, whether it was good or not . . . sit down. If the people in the field can get this information—we are not the only ones who furnish information from the computer. They can get it themselves. From a head office responsibility, we have to sit down then and try to develop some guidelines. Obviously, they are going to be based in large part on the court decisions we can find. We see how the court is leaning, come up with these guidelines and we try to put our initial overtones in a paper to you. We certainly are going to issue instructions shortly, through our people, saying: As a very minimum, you have to ask these questions.

• 0935

There have been cases which have come before us now, from a head office point of view, where we have looked at them and said: My God, you cannot do that! We had an appeal; I think everybody has mentioned this taxpayer. When Mr. Brooks and I looked at the file . . . It is nice to say he had that history, but you have to recognize that if you are a sculptor the world is different. The world does not mean you are going to have a sale every year, and if our people have a tendency to say they are sorry, that they looked at this history . . . In fact, in that case, we looked at it and said: My God, in the subsequent year, gentlemen, he made money; it does not make a lot of sense. So we advised the people to change it.

We have to develop some of these . . . criteria for our people to at least perform a minimum amount of work on the file, a minimum amount of answers to specific questions, taking a picture of the man in a perspective. That is what we are trying to do now, and we will be issuing instructions and guidelines to these people. Ultimately, we hope they will become guidelines

[Translation]

nouvelle cotisation pour quatre années. Le fait que nous soyons remontés ainsi en arrière . . .

M. Brooks: Dans certains cas.

M. Robertson: . . . et que nous ayons créé un projet de loi fiscal imposant un grand fardeau en raison du taux d'intérêt élevé pendant toute cette période, a créé beaucoup de difficultés financières. C'est ainsi que je vois cette situation, au mieux que je puisse en juger.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Vous avez dit dans certains cas et vous nous avez aussi donné des exemples.

M. Robertson: Dans certains cas.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): . . . où ces différents artistes sont visés. Dois-je comprendre, d'après vos remarques, que Revenu Canada a des directives internes pour établir la cotisation des écrivains et des artistes?

M. Robertson: Non, nous avons eu des directives internes, que je vous ai présentées dans ces documents. Elles étaient ici. Nous les avons toujours eues. Nous avons eu le bulletin d'interprétation.

Lorsque nous avons dû traiter de cette question au début de l'année, M. Brooks et moi-même l'avons examinée et nous avons dit qu'il se passait quelque chose et qu'il faudrait réfléchir, pour trouver quelque chose, comme nous l'avons fait pour les agriculteurs à propos desquels nous avons essayé de faire de notre mieux—ce n'est pas encore idéal, peut-être . . . Si des gens, sur place peuvent obtenir ce renseignement . . . Nous ne sommes pas les seuls à fournir des renseignements informatisés. Ils peuvent les obtenir eux-mêmes. Du point de vue administratif, nous avons la responsabilité de publier des directives. Il est évident qu'elles reposeront en grande partie sur les décisions judiciaires que nous pourrions trouver. Nous les rédigerons en fonction de ces décisions et nous vous ferons part de nos premières constatations. Nous donnerons très bientôt comme instruction à nos vérificateurs de poser pour le moins telle et telle question.

Certains dossiers nous ont été communiqués, et notre réaction a été: Mon Dieu, on ne peut pas faire cela! Il y a eu appel; je crois que tout le monde a parlé du cas de ce contribuable. Lorsque M. Brooks et moi-même avons étudié le dossier . . . C'est une bien belle histoire, mais il faut admettre que pour un sculpteur le monde est différent. Vendre une sculpture chaque année n'est pas du tout une certitude, et si nos évaluateurs ont tendance à dire qu'ils sont désolés, qu'ils ont étudié le dossier . . . Dans ce cas, en réalité, après étude de ce dossier, notre réaction a été: Mon Dieu, l'année suivante, messieurs, il a gagné de l'argent; c'est assez absurde. Nous avons donc conseillé une modification.

Il nous faut donc ces critères pour que nos évaluateurs soumettent le dossier à un minimum de recherche, posent un minimum de questions précises pour qu'une certaine perspective se dégage. C'est ce que nous essayons de faire actuellement, et nous donnerons des instructions et des directives aux responsables. Nous espérons que ces directives finiront par

[Texte]

in an interpretation bulletin, of course; but internally, we like to develop them, work with them, have feedback and then find where they are not attuned to the real-life scenario, if you like, and mould them.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I am here to tell you that we are really getting feedback on this committee.

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): It strikes me, Mr. Robertson, that you have been really operating on a hit-and-miss basis. It is either a highly selective basis or at least it is an uncertain enough basis that it has made these artists and performers and these groups that have been coming before us very damned angry about not knowing how to file their returns.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, there are lots of coverages, of course. But, Mr. Chairman, in most of the cases we have looked at from an audit perspective, we are not after the artist who is striving to make a living and devoting his time fully. There is no point in it with most of these people. They are down at the low levels of income. They are just trying to eke a living out of life, and we have no point in it. When you look at the financial scenario of the thing, there is no point. There are no dollars in it. There is no tax revenue being raised by reassessing those kinds of people. The areas in which we are having trouble are professional artists or professors at universities . . .

Mr. Bosley: Hobby farms.

Mr. Robertson: Yes, hobby farms. I am sorry about that. We are having trouble with professors at universities or people who . . . and I have read it—as part of their employment, they say, are required to perform certain activities. The problem we have with that, of course, is that historically that is great stuff, and I understand their point of view. They look at this thing in that their professional income is their secondary source. It just flows into one pocket. But the fact of life is that it is their chief source of income, their primary source, and what they are claiming against that, subsidizing, if you like, through the tax system from my point of view, are expenses.

In a large number of these cases, they are expenses of the home and they are expenses of their car. They are, in fact, expenses which normally would be incurred in any event, in a lot of cases. If a man does certain travelling to go to an art show, we would probably say he had reasonable expenses to go to that art show, but he is claiming 25% or 30% or 50% of his whole car expenses. These are case by case, and these are the people we are looking at.

My problem is: Is it any different for me as an accountant? Why do I not open up an office in my home and do your tax returns? My income is \$100 a year for five years, but I claim \$5,000 of my house expenses. I do not see where it stops. Why not a computer scientist at the University of Kitchener-Waterloo? He does as much outside publication writing as an artist. My problem is the scope of the thing, and that is what we have been looking at.

[Traduction]

former un bulletin d'interprétation, mais entre-temps, sur le plan interne, elles doivent être le résultat de recherches, de communications avec les intéressés pour qu'elles reflètent au plus près la réalité avant de prendre leur forme définitive.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Mon rôle ici est de vous transmettre la réaction de ces intéressés, qui sont venus témoigner devant nous.

M. Robertson: Oui, monsieur.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Monsieur Robertson, j'ai l'impression que vous y êtes allé au petit bonheur la chance. Vous avez été tellement sélectif ou pour le moins tellement restrictif dans votre analyse que les artistes et les groupes qui sont venus témoigner se sont très amèrement plaints de ne pas savoir comment remplir leur déclaration d'impôt.

M. Robertson: Monsieur le président, il est certain que les cas d'espèces sont très nombreux. Cependant, nous avons fait un travail de vérification, nous ne sommes pas après les artistes qui consacrent tout leur temps à leur art et qui essaient de gagner leur vie. Ce serait inutile, ils ne gagnent pratiquement rien. Ils arrivent tout juste à joindre les deux bouts. Du point de vue fiscal, cela n'a pas de sens. Réévaluer ces personnes ne peut rien rapporter au Trésor. Là où nous avons des problèmes, c'est avec les artistes professionnels ou les professeurs d'universités . . .

M. Bosley: Les agriculteurs amateurs.

M. Robertson: Oui, les agriculteurs amateurs. J'en suis désolé. Nous avons des problèmes avec les professeurs d'universités ou les personnes qui . . . et j'ai lu ce qu'on disait à ce sujet—dans le cadre de leur emploi, affirment devoir se livrer à certaines activités. Je comprends leur point de vue et cela nous pose des problèmes sur le plan historique. Ils considèrent leur revenu professionnel comme leur source de revenu secondaire. Il ne fait qu'entrer dans une poche. Il reste que c'est leur principale source de revenus, et ils veulent en déduire leurs dépenses se servant, si vous voulez, du régime fiscal comme d'une forme de subventionnement, à mon avis.

Dans de très nombreux cas, il s'agit de dépenses afférentes à leur domicile et à leur voiture. Il s'agit, en réalité, de dépenses qui de toute façon seraient normalement encourues dans de nombreux cas. Si une personne doit se déplacer pour se rendre à une exposition d'art, nous admettrions probablement la validité de dépenses raisonnables, mais elle réclame comme déduction 25, 30 ou 50 p. 100 de toutes les dépenses consacrées à la voiture. Il s'agit de cas particuliers, et c'est à ces cas que nous nous intéressons.

Mon problème est le suivant: Y a-t-il une différence si je suis comptable? Pourquoi ne pas ouvrir un bureau dans ma propre maison pour rédiger vos déclarations d'impôt? Mon revenu par année est de 100\$ pendant cinq ans, mais je réclame 5,000\$ de déductions pour les dépenses consacrées à ma maison? Cela n'a pas de fin. Pourquoi un informaticien de l'Université de Kitchener-Waterloo ne pourrait-il le faire? Les articles qu'ils rédigent peuvent être considérés comme des publications

[Text]

[Translation]

artistiques. Mon problème est un problème de limites, et c'est ce que nous essayons de régler.

• 0940

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Let me, Mr. Chairman, come back later to this problem of the artist as a hobbyist because that is an angle I would pursue.

Mr. Robertson: I do not like to use the word "hobbyist", Mr. Chairman. I hate the word in the context of farmers. I think that is a bad word.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Maybe I could yield to my colleague Mr. Bosley for the remaining time, Mr. Chairman, for a couple of questions.

The Chairman: Ten minutes, Mr. Bosley.

Mr. Bosley: Let us assume for the moment that the computer caused all of this.

Mr. Robertson: It made it easier.

Mr. Bosley: When the computer coughed up a lot of cases as a result of the capacity of the computer to cough up a lot of cases, why did you then, if you were doing the reassessments, go back four years? Even if you are right, would not the kinder and more humane thing to do to folks in that situation be to say: We have accepted all those returns for all those years; we are here to tell you that we do not believe you have a reasonable expectation of profit so do not do it any more? Would that not be a kinder thing to do?

Mr. Robertson: I would say yes, sir. It would be.

Mr. Bosley: Where is the policy that says you must go back four years? There is not one, is there?

Mr. Robertson: There is not one. It is just, as you know—and you have dealt with this earlier in the week—the law permits us to reassess four years in circumstances and we have been doing that. In fact, I suppose when you have the scenario—and I am not going to justify the actions now because I share your concern, especially in the current years where the interest became such an extreme burden to the taxpayer... It is the interest factor. We have been assessing, in all fairness, for a number of years...

Mr. Bosley: Yes, I know that.

Mr. Robertson: —four years. This has been a standard practice. We have had certain programs where we are doing just one year because if you are doing certain things you just catch it quickly.

Mr. Brooks: Could I just say a word, Mr. Chairman?

In a lot of those reasonable-expectation-of-profit cases I guess you have been looking at giving them an opportunity to get a spread of years to see whether or not something might develop with it. I know that in a number of them they have looked at in the previous year they have said: No, let us wait another year because there are signs the thing may be developing. Then I guess they are left in the quandary... and

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Monsieur le président, j'aimerais revenir plus tard sur cette question de l'artiste amateur, car elle m'intéresse.

M. Robertson: Je n'aime pas utiliser le terme «amateur», monsieur le président. En ce qui concerne les agriculteurs, j'estime que c'est un très mauvais terme.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Je pourrais peut-être céder à mon collègue, M. Bosley, le temps qui me reste, monsieur le président, pour qu'il pose une ou deux questions.

Le président: Dix minutes, monsieur Bosley.

M. Bosley: Supposons pour le moment que l'ordinateur est à l'origine de toute cette affaire.

M. Robertson: Il l'a facilitée.

M. Bosley: Lorsque l'ordinateur a craché toute une série de dossiers, il est là pour cela, pourquoi en faisant vos réévaluations êtes-vous remonté quatre ans en arrière? Même si vous avez raison, ne serait-il pas plus gentil et plus humain de dire aux intéressés: nous avons accepté jusqu'à présent toutes vos déclarations; nous vous disons maintenant que nous ne croyons pas à vos possibilités raisonnables de profits, donc ne recommencez plus? N'aurait-ce pas été plus amical?

M. Robertson: Certainement, monsieur.

M. Bosley: Où est la politique disant que vous devez retourner quatre ans en arrière? Il n'y en a pas, n'est-ce pas?

M. Robertson: Il n'y en a pas. Simplement, comme vous le savez—vous en avez parlé un peu plus tôt cette semaine—la loi nous permet de faire des réévaluations portant sur quatre années, et c'est ce que nous avons fait. En fait—et je n'essaie pas de justifier ce qui a été fait, car je partage votre souci surtout ces dernières années, où l'intérêt a constitué un fardeau extrême pour les contribuables... L'intérêt est un facteur. Depuis un certain nombre d'années, nos réévaluations...

M. Bosley: Oui, je sais.

M. Robertson: ... portent sur quatre ans. C'est la norme. Dans certains programmes, l'évaluation ne porte que sur une année, car les redressements sont plus immédiats.

M. Brooks: Pourrais-je ajouter un mot, monsieur le président?

Dans nombre de ces cas de possibilités de profits raisonnables une attente de quelques années est accordée avant de prendre une décision en fonction de l'évolution. Je sais que dans un certain nombre d'entre eux, les évaluateurs après avoir étudié l'année précédente ont décidé d'attendre encore un an parce qu'il y avait des signes d'évolution possible. Parfois ils sont bien obligés de constater que cela fait trois ans qu'ils

[Texte]

they say: Gee, they have gone the three years and . . . I think that is some of the reasoning they used.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, the other thing in a practical sense, I suppose—and this has caused us some problems—is that when you look at the period . . . We were able in some of these cases to go back and look at a period of time greater than four years. We were able to look at ten years and a ten-year scenario was there. So the tendency is to say: Hell, we will get the four years. Okay? That is a tendency and the tendency, in all fairness to what happens in the practical world of the field, is the guy has in a subsequent year looked at it probably and said nothing has changed.

In some cases we have had—and I admit it—situations in subsequent years where we have not even bothered asking the question because what the hell has changed in the year between. You see it. It is there in 10 years. It has been very steady on the income. There have been no growth factors. There has been no substantial change so nothing has changed and you just pack up the next year without even bothering to . . .

The problem we have in some respects is with the other issue you mentioned, farms. If you make that determination, why bother going back the next year when you were there in the current year that the return was not available so you just . . .

Mr. Bosley: I raised the question particularly because of your comment on page 14:

Where an error in the taxpayer's favour exists we are in most cases prepared to reopen returns in earlier years provided the amounts are significant.

Mr. Robertson, you were present for my small conversation with the Minister about going back on Canada Savings bonds.

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Bosley: You will understand that I find that an optimistic statement.

Mr. Robertson: Well, this has been in the scenario of our *Information Bulletin* for many years. This is the kind of thing, but it is not the kind of thing that tries to address court cases or adverse court cases. If a taxpayer had come to me or come to Mr. Brooks and said: Look, I have forgotten to claim my mother or my six kids for some reason or other in 1978, 1979 would be . . . now. But if he came . . .

• 0945

Mr. Bosley: Mr. Robertson, you and I both know of cases where, because of changes in rulings or interpretations or court decisions, the Minister has refused to allow a file to be reopened, even . . . In fact, there are accountants who are advising their clients to write and say that they forgot to report income in 1982 in order to get the file reopened, because a reassessment has to be issued in order that the entire reassessment can be appealed under the law. The department is even

[Traduction]

attendent et . . . Je crois que c'est un des raisonnements utilisés.

M. Robertson: Monsieur le président, sur le plan pratique, je suppose—et cela nous a causé certains problèmes—il reste que lorsque nous faisons cette remontée dans le temps . . . Dans certains de ces cas, nous avons pu remonter dans le temps au-delà de quatre ans. Nous avons pu remonter à 10 ans, et pendant ces 10 ans, le scénario était le même. Notre réaction a été de nous en tenir aux quatre ans. D'accord? Il est fort probable que l'évaluateur l'année suivante a conclu que rien n'avait changé.

Dans certains cas—et je le reconnais—les années suivantes nous ne nous sommes même pas posé la question puisque cela avait été toujours la même chose au cours des 10 années précédentes. Le revenu avait toujours été le même, aucun facteur de croissance n'avait joué. Il n'y a pas de modifications considérables, rien n'a donc changé, et l'évaluation est faite sans même se demander . . .

Ce sont les exploitations agricoles dont vous avez parlé qui nous posent un problème. Quant on est parvenu à cette conclusion, pourquoi revenir un an en arrière, alors qu'on sait très bien qu'il n'y avait pas de revenu . . .

M. Bosley: J'ai posé cette question tout particulièrement parce que vous dites à la page 14:

Lorsqu'il y a erreur en faveur du contribuable, dans la majorité des cas nous sommes prêts à réexaminer les déclarations des années précédentes à condition que les sommes le justifient.

Monsieur Robertson, vous étiez présent lors de ma petite conversation avec le ministre au sujet de ce retour en arrière pour les obligations d'épargne du Canada.

M. Robertson: Oui, monsieur.

M. Bosley: Vous comprendrez que je trouve cette déclaration optimiste.

M. Robertson: C'est un cas qui figure dans notre bulletin d'information depuis de nombreuses années. C'est le genre de choses, mais ce n'est pas le genre de choses qui a une incidence sur les décisions judiciaires. Si un contribuable était venu me voir, ou était venu voir M. Brooks, et avait dit: J'ai oublié de faire une déduction pour ma mère ou mes six enfants pour une raison ou pour une autre en 1978 et 1979, pourrais-je . . . Mais s'il venait . . .

M. Bosley: Monsieur Robertson, vous et moi, nous connaissons tous deux des cas où le ministre, par suite de décisions de justice ou de nouvelles interprétations, a refusé la réouverture d'un dossier, même si . . . En fait, je connais des comptables qui conseillent à leurs clients d'écrire pour dire qu'ils ont oublié de déclarer des revenus en 1982 afin que leur dossier soit rouvert, car le contribuable doit faire l'objet d'un redressement s'il veut interjeter appel. Dans certains cas, le ministère refuse, sachant que c'est cela que cherche l'intéressé . . .

[Text]

refusing, in some cases, knowing that that is the intended purpose, . . .

Mr. Robertson: Yes, but . . .

Mr. Bosley: —to accept the reporting of income I forgot to report, because they know it creates an opening of the file.

Mr. Robertson: But . . .

Mr. Bosley: All right. Let me go to a different, substantive question . . .

Mr. Robertson: Mr. Chairman, could we respond to that?

The Chairman: Please do, Mr. Robertson.

Mr. Brooks: The distinction that has been made—and you can argue with that and challenge it—is that where somebody has come forward with a request for a change, for those years, that is consistent with the way we interpreted the law during that period of years, we will do it. If it is not consistent with the way the law was interpreted during those years, we will not do it. That is the policy. That is it. We are not hiding behind that, that is what it is.

Mr. Bosley: I know that is the policy.

Even with just a quick summary reading of the artists' cases that are in this package, which includes small manufacturers, farmers and the rest of it, if you strip out the artists' cases and go to the problem you have in doing your scenario definition, did it ever occur to anybody to talk to CAR, to talk to the Canadian Conference of the Arts and to the Canada Council to try to set up a set of working guidelines, rather than let them be developed at this kind of . . . ? We go to that extreme and now we are apparently, you are saying, coming back? Would it not have been, again, more sensible just to go to the professional communities and say: Hey, what should we do? How do we distinguish between the true professional practitioner and someone who is, for example, writing a book for personal interest? Would that not have been more sensible? Would it not still be more sensible?

What it comes down to is that, somewhere in all this, I could pull out—I am sorry, it has just come out, Mr. Chairman, and it is typical. I do not see how, in any circumstance, you can tell me that a painting or a painter has no expectation of profit. I do not see how you can ever tell me when somebody has a reasonable expectation of profit in the arts. It is an unworkable concept. That painting may sit on a shelf for 35 years and then suddenly sell. How do you know that?

The Chairman: Mr. Robertson.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I think that is the genesis of the problem facing this committee; that is, to come up with a definition that can be put in the law that will allow that and deal with that, sir. As long as the law deals with the business concept, I cannot say that we should just take it. Unfortunately you are dealing with a business operation and you are dealing with a reasonable expectation of profit or a business venture. I cannot say of the paintings that somebody has created, for which he has a warehouse, or of the books of an

[Translation]

M. Robertson: Oui, mais . . .

M. Bosley: . . . d'accepter la nouvelle déclaration de revenu, car il sait que cela entraînerait la réouverture du dossier.

M. Robertson: Mais . . .

M. Bosley: Très bien. Passons à autre chose . . .

M. Robertson: Monsieur le président, pourrions-nous répondre à cela?

Le président: S'il vous plaît, monsieur Robertson.

M. Brooks: La distinction qu'il faut établir—et vous pouvez contester cela si vous voulez—est est que lorsque un contribuable, pendant toutes ces années, demandait un changement qui n'allait pas à l'encontre de notre interprétation de la loi, nous le lui accordions. Par contre, si le changement n'était pas conforme à l'interprétation que nous donnions alors de la loi, nous le rejetions. C'est le principe que nous appliquons, il n'y a rien à cacher, c'est ainsi que se passent les choses.

M. Bosley: Je sais.

Si l'on isole le cas des artistes de celui des petits fabricants, des agriculteurs et des autres qui entrent dans cette catégorie, n'est-il venu à l'idée de personne, en déterminant vos divers scénarios, d'aller parler aux représentants des artistes, à la conférence canadienne des arts et au Conseil des arts pour essayer d'arrêter quelques règles cohérentes plutôt que de laisser faire . . . ? On a adopté une position extrême et maintenant, apparemment, on en revient, dites-vous? N'aurait-il pas été plus rationnel de vous concerter avec les intéressés et de leur demander comment distinguer entre le vrai professionnel et celui qui, par exemple, écrit un livre, en quelque sorte comme violon d'Ingres? N'aurait-ce pas été plus raisonnable? Ne serait-ce pas plus rationnel encore maintenant?

En fait, dans tout cela, on peut mettre le doigt sur—je regrette, monsieur le président, mais le cas s'est produit, et il est typique. Je ne vois pas comment, dans quelque circonstance que ce soit, vous pouvez affirmer que tel peintre n'a aucune chance de faire un profit. À partir de quel moment pouvez-vous raisonnablement affirmer que tel artiste a une bonne chance de gagner de l'argent. C'est un concept impraticable. Une toile peut moisir sur une étagère pendant 35 ans et tout d'un coup se vendre. Comment peut-on le savoir d'avance?

Le président: Monsieur Robertson.

M. Robertson: Monsieur le président, c'est justement là le problème auquel le Comité fait face; il s'agit de trouver une définition que l'on pourra inscrire dans la loi et qui règlera ce problème. Aussi longtemps que la loi reposera sur le concept commercial nous aurons les mains liées, nous devons malheureusement traiter les artistes comme une entreprise commerciale et appliquer le critère d'une chance raisonnable de profit. Que faire dans le cas d'un peintre qui accumule des toiles dans un entrepôt ou d'un écrivain qu'accumule des manuscrits,

[Texte]

author who has a roomful of manuscripts, which he cannot sell now but might sell five years from now . . . What are you to do? Are you, from a taxation point of view, to allow this to happen for 20 years? In fact . . .

Mr. Bosley: I can tell you I have a very strong and very personal view, which the committee will know, I am sure, which is that the law says "reasonable expectation of profit". That seems to me to be that the cases are more significant than the inventory or treatment of inventory cases, frankly, in terms of the effect on folks, which is presumably what we are about. It seems to me that you have the capacity, if you wish, to push people into a situation of pushing those cases to the Tax Court and letting the Tax Court make decisions in bunches of ways. Just reading these quickly, you get no clear-cut guideline even out of the court!

Mr. Robertson: Well?

Mr. Bosley: But you also therefore have the capacity to exercise discretion in what you are going to reassess for the purposes of taking it to the court. In other words, you have the capacity, in terms of interpreting a reasonable expectation of profit, . . .

Mr. Robertson: Yes, that is what we . . .

Mr. Bosley: —to say: Gee, it is not like a farm, it is not like an accountant buying a hardware store, it is somebody engaging in an activity where, in fact, maybe we cannot, in any humanity, say there is a way to say there is no expectation of profit. Therefore, we have the capacity as a department to say to you, the professor writing a research book or an artist doing a painting or a writer writing a play: Let us talk about whether the expenses relate to the activity. But we believe that we cannot say that you have no expectation of profit. I mean, if someone is trying to write off an automobile against a . . .

• 0950

Mr. Robertson: That is exactly, Mr. Chairman, what we have trying to do and the cases where we have that captured snapshot of revenue and expenses we have said: If you continue that way you will never make a profit. I cannot say, I suppose, in the philosophical sense, that some of those paintings that you cannot sell today could sell 20 years from now and be worth a fortune. But looking at a period of time where you are not selling today . . .

Mr. Bosley: Let me take Appendix A, Mr. Chairman, just for one quick moment because I would like to . . .

The Chairman: Mr. Bosley, we will come back to you, okay? Do not worry, we have lots of time.

Mr. Burghardt.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, could I just refresh your memory? Is it clearly understood that I have to leave? I have to leave, Mr. Bosley . . .

Some hon. Members: Oh, oh!

[Traduction]

qu'ils ne peuvent pas vendre maintenant, mais qui dans cinq ans . . . Est-ce que, du point de vue fiscal, on va attendre pendant 20 ans? En fait . . .

Mr. Bosley: Je puis vous dire que j'ai là-dessus des idées très arrêtées, que le Comité connaît bien, j'en suis sûr, à savoir que la loi parle de «possibilités raisonnables de profit». Il ne s'agit pas là seulement d'un problème d'inventaire, il s'agit là de personnes qui en subissent de profondes répercussions. Vous avez la possibilité, si bon vous semble, de citer ces contribuables au tribunal de l'impôt et de laisser celui-ci décider quoi faire. Mais si l'on lit rapidement ces jugements, même là il ne se dégage aucune directive claire!

Mr. Robertson: Eh bien?

Mr. Bosley: Cela signifie que vous avez toute latitude pour interpréter la loi d'une façon favorable, de décider que la possibilité raisonnable de profit . . .

Mr. Robertson: Oui, c'est ce que nous . . .

Mr. Bosley: . . . dans le cas de l'artiste, n'est pas la même chose que dans le cas d'une exploitation agricole ou d'un comptable qui achète une quincaillerie, mais qu'il s'agit plutôt d'une activité dont personne, absolument personne, ne peut affirmer qu'elle ne comporte aucune possibilité de profit. Par conséquent, nous pouvons dire, à vous, le Ministère, dans le cas du professeur qui écrit un ouvrage de recherche ou de l'artiste qui exécute une toile ou de l'écrivain qui écrit une pièce: Voyons si les frais concernent cette activité. Mais personne ne peut prétendre qu'il n'y a aucune possibilité de profits. Evidemment, si quelqu'un essaie de déduire le coût de sa voiture . . .

Mr. Robertson: C'est exactement ce que nous avons essayé de faire, monsieur le président, nous prenons l'état des recettes et des dépenses, et nous disons: Si vous continuez comme cela, vous ne ferez jamais de profits. Je ne peux pas affirmer, comme un principe, que certaines de ces peintures ne se vendront pas dans 20 ans et qu'elles ne vaudront pas une fortune. Mais si l'on prend une période donnée . . .

Mr. Bosley: Mais regardons l'Annexe A pendant quelques instants, monsieur le président, car je voudrais . . .

Le président: Monsieur Bosley, nous reviendrons à vous plus tard, d'accord? Ne vous inquiétez pas, nous avons beaucoup de temps.

Monsieur Burghardt.

Mr. Robertson: Monsieur le président, pourriez-vous me rafraîchir la mémoire? Est-il bien entendu que je dois partir? Je dois partir, monsieur Bosley . . .

Des voix: Oh, oh!

[Text]

The Chairman: Order! You are both guests in the committee, please.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I mentioned to the Clerk that I have a delegation of United Kingdom tax officials in Canada and I am hosting a luncheon for them today at 12.00 noon.

The Chairman: Right.

Mr. Robertson: So I mentioned to the Clerk that I would like to be able to leave before 12.00, if it is possible.

The Chairman: Oh, do not worry. I think that even my curiosity will have been satisfied by noon.

Mr. Robertson: I do not want to be leading the chase and then running out.

The Chairman: Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

Perhaps some of the answers to the questions we are asking are contained in your brief but as has already been noted we have not had the opportunity of going through it.

There is one point I would like to begin with. I believe you mentioned in your opening statement, university professors in particular perhaps created a bit of concern for you and you gave an example that you, as an accountant, perhaps could open up your own office and charge expenses to that type of thing. How do you answer the fact of a university professor, whether he or she writes or paints, for example, he or she is engaged in the artistic endeavour, is a professor of art and has to do certain works in order to maintain their employment with the university. It is part and parcel of their contract and yet I take it from what you said that they really cannot claim certain expenses against the particular art work or manuscript on which they are working. Is that correct? Is that your interpretation?

Mr. Robertson: That is correct, Mr. Chairman. Unfortunately, as the other member mentioned, we have to look at it from a business perspective and if it is a venture carried on for the purpose of profit or gain and you look at his operations on that basis, if he is writing manuscripts for sale, the fact that he would write manuscripts for a periodical for his... The fact that I would write chartered accountant articles for the CA magazine, if you like, which I may do and get maybe \$50—unfortunately, the CA does not pay me anything—that kind of thing, there would be no expense allowed to me except the normal expenses provided to an employee under Section 8 of the Income Tax Act. But if I go and try to argue that I am carrying on business and that there is a profit motive to this and I am going to try and create more articles and be more popular and sell to more people, then we look at it, unfortunately, from a business perspective.

Mr. Burghardt: And in looking at it from a business perspective, what sort of expenses are allowed to be deducted, to be claimed?

Mr. Robertson: Any expenses laid out for the purpose of earning that income and that are reasonable in the circumstances.

[Translation]

Le président: À l'ordre! Vous êtes tous deux ici des invités.

M. Robertson: Monsieur le président, j'avais fait savoir au greffier que je dois présider aujourd'hui à midi un déjeuner en l'honneur d'une délégation de fonctionnaires de l'impôt du Royaume-Uni.

Le président: Oui.

M. Robertson: Je vais donc demander au greffier de partir avant midi, si possible.

Le président: Oh, ne vous inquiétez pas, je suis sûr que même ma curiosité aura été satisfaite d'ici midi.

M. Robertson: Je ne voudrais pas vous faire faux bond.

Le président: Monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Je vous remercie, monsieur le président.

Peut-être certaines des réponses à nos questions figurent-elles dans votre mémoire, car vous savez que nous n'avons pas eu le temps de le lire.

J'aimerais commencer par ceci. Dans votre déclaration liminaire vous avez mentionné les professeurs d'universités, disant qu'ils posaient un problème et que vous, par exemple, en tant que comptable, pourriez ouvrir votre propre cabinet et déduire des frais pour des choses de ce genre. Mais que pouvez-vous reprocher au professeur d'université enseignant les arts, qui écrit ou qui peint et qui est tenu de le faire de par son travail pour l'université. Cela fait partie intégrante de son contrat, et pourtant vous dites qu'il ne peut déduire les frais de l'oeuvre d'art ou du manuscrit sur lequel il travaille. Est-ce exact? Est-ce votre interprétation?

M. Robertson: C'est exact, monsieur le président. Nous devons malheureusement adopter une perspective commerciale, décider si cette activité a pour objet le profit; disons qu'ils écrivent des articles pour un périodique dans leur spécialité... Supposons que j'écrive des articles pour la Revue des comptables et que l'on me paie, mettons, 50\$... D'ailleurs, je le fais, mais le magazine ne me paie rien—je ne pourrais déduire aucun frais parmi la déduction normale que peut effectuer un employé en vertu de l'article 8 de la Loi de l'impôt sur le revenu. Si, par contre, je déclare que c'est une activité commerciale, que mon motif est le profit, que je vais essayer d'écrire davantage d'articles, de mieux me faire connaître et d'en vendre davantage, alors il faut malheureusement adopter le critère commercial.

M. Burghardt: Et quelles sortes de frais peut-on déduire dans cette perspective?

M. Robertson: Tous les frais encourus aux fins de gagner ce revenu et qui sont raisonnables dans ces circonstances particulières.

[Texte]

Mr. Burghardt: When a professor is filing a return—and we have had some witnesses appear before us, Mr. Chairman, regarding this and I have asked the question of how they describe themselves as far as their return is concerned, and they put down, university professor, artist, writer, whatever—you are saying that they are not allowed to claim expenses involved in writing or painting, which no doubt they hope to make some profit from at a particular date, you are saying they are not allowed to claim certain expenses?

• 0955

Mr. Robertson: That is right.

Mr. Burghardt: They are treated as what, an employee of the university, period, that is it?

Mr. Robertson: As far employment income is concerned, they are restricted to what they can claim, as I am or anybody else is. There are certain prescribed deductions which are permitted under the Act for those things.

For instance, I guess a good example of things which might be permitted is this. If a university professor has to get a substitute, the Act provides specifically under Section 8, if my memory serves me—I think so, under Section 8.(1)—that a substitute teacher's costs can be deducted by him. It is a pure and clear deduction permission. There is a \$500 deduction for everybody to cover incidental costs. That is to cover firemen who have certain expenses. There are prescribed deductions for salesmen which are very limited and very restricted because they apply to the population as a whole.

But once you move outside your employment income, then you have to move into a business perspective. You have to move into a professional farming business type of venture, where you are carrying on the business, like a restaurant or anything else with a view to profit, and when we get into the business, then you are allowed expenses to earn that income. Obviously, the expectation is that you will earn income somewhere and you will start to make profits and pay taxes on that income. But a university professor or people of this nature then fall into that category. If they do not fit into the employment area, and they get those automatically, then they fall into the business category.

Mr. Burghardt: All right.

Mr. Robertson: It is the same for a commission agent sometimes. A commission agent is permitted certain deductions under the Act, but again, in certain areas he is very restricted.

Mr. Burghardt: This does get us into the area of the hobbyist. As you say, you do not like that term, but that term has been used . . .

Mr. Robertson: I do not personally like that term.

Mr. Burghardt: —on more than a number of occasions before this committee. Some witnesses before us—and our research people have prepared some background material on this; for example, the people representing ACTRA, the

[Traduction]

M. Burghardt: Lorsqu'un professeur indique dans sa déclaration d'impôt—nous avons demandé à certains témoins comment ils se qualifient dans leur déclaration—qu'il est professeur d'université, artiste, peintre, etc., dites-vous qu'il n'a pas le droit de déduire les frais encourus dans son travail d'écrivain ou de peintre et dont il compte tout de même retirer un profit à un moment ou à un autre?

M. Robertson: C'est exact.

M. Burghardt: On les traite comme les employés de l'université, c'est tout, c'est bien ça?

M. Robertson: Pour ce qui est des revenus tirés d'un emploi, les déductions qu'ils peuvent réclamer sont limitées, comme c'est le cas pour moi ou n'importe qui d'autre. La loi prévoit en effet certaines déductions précises correspondant à cela.

Je puis vous donner un bon exemple de cela. Si un professeur d'université doit se faire remplacer, si j'ai bonne mémoire, l'article 8.(1) de la loi prévoit qu'il peut déduire les coûts liés à l'embauche de ce remplaçant. On donne clairement la permission de déduire de tels frais. On prévoit une déduction de 500\$ permettant à chacun de couvrir des coûts accessoires. Cela tient compte par exemple des pompiers qui ont certaines dépenses et des frais que doivent assumer des vendeurs, mais dans ce dernier cas, la déduction permise est très limitée, étant donné qu'elle est conçue en fonction de l'ensemble de la population.

Une fois que l'on sort du revenu tiré de l'emploi, on passe à une perspective commerciale. Il faut se lancer dans une affaire comme une exploitation agricole professionnelle, où on administre l'entreprise tout comme un restaurant ou autre chose, c'est-à-dire dans un but lucratif, et si tel est le cas, alors, la loi permet certaines dépenses nécessaires pour obtenir un revenu. Bien entendu, on s'attend à ce qu'on gagne ces revenus, c'est-à-dire qu'on réalise des bénéfices et qu'on paie de l'impôt à même les recettes. Toutefois, un professeur d'université, ou quelqu'un d'approchant, tombe dans cette catégorie, c'est-à-dire que s'il ne correspond pas à la catégorie assimilable à celle d'un professeur, alors, il est évalué en fonction de la catégorie d'affaires.

M. Burghardt: C'est bien.

M. Robertson: C'est parfois la même chose pour un agent à la commission. Ce dernier a droit à certaines déductions en vertu de la loi, mais encore une fois, elles sont très limitées à certains égards.

M. Burghardt: Cela nous amène à la catégorie du passe-temps. Vous avez affirmé ne pas aimer ce terme, mais c'est bien celui qui a été utilisé . . .

M. Robertson: Personnellement, je ne l'aime pas.

M. Burghardt: . . . à plus d'une occasion devant notre Comité. Nos chercheurs nous ont préparé des documents là-dessus. En outre, certains témoins, comme par exemple les représentants de l'ACTRA, c'est-à-dire les artistes des arts

[Text]

performing artists—have testified that the officials at Revenue Canada have given them the impression that, if a person derives a larger portion of his or her income from some area other than his or her involvement in the arts, then it is a hobby. You say you do not like the term, but is that departmental policy? If they are getting a larger portion of their income from some other area, is it a business? Is it a hobby? What is it?

Mr. Robertson: It is personal living expenses, I guess, in the sense that it falls within the definition. If there is not a period where you are ever going to make a profit from the business, it falls into the category of personal living expenses. It just falls into that category, unfortunately.

That is the case, whether we like it or not, in cases which have been before the court. The court has said: It fits under Section 248, the definition; it becomes personal living expenses. If there is no reasonable expectation of profit, then it becomes personal.

Mr. Brooks: But you can be an employee and self-employed at the same . . .

Mr. Robertson: Oh, sure you can. There are cases where people are employees and run a business very successfully, and there are artists and actors and other people who are employees of corporations, and we are accepting that they are carrying on a business. They have some ups and downs in their losses. They do have distinct trends of profit or sales growth; they have distinct trends of devoting more and more of their time to that activity rather than to their teaching activity or other things. Those people do not always succeed, but when we take a look at them, we try to say: That guy you should not touch; he is coming down the road, or he is . . . to become more of a businessman than a teacher, a garage mechanic or something of that nature.

• 1000

Mr. Burghardt: We had quite an interesting presentation during these hearings from a group representing poets. What is the department's position regarding Canada's poets?—because it seems they have very little expectation of profit from their works.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I do not think we have a position with respect to poets or anything identified in that way. Unfortunately, the only position we have is the position of business.

Mr. Burghardt: You say that you do not have a position regarding poets. I suppose we could move to musicians, to the actors or whatever, Mr. Chairman; but, from the groups who have appeared before us, there does not seem to be a common ground of assessment or reassessment. There seems to be one rule for perhaps a symphony musician or a university professor or an artist or a poet. As a committee we have to look at this entire question as it deals with the artistic and cultural community. You say that you do not have a particular position on poets. You look at it strictly as a business, and yet there

[Translation]

d'interprétation, nous ont laissé savoir que les représentants de Revenu Canada considèrent leur activité artistique comme un passe-temps s'ils obtiennent la plus grande partie de leur revenu d'une autre activité que celle-là. Vous affirmez ne pas aimer le terme, mais s'agit-il d'une politique ministérielle? Si les artistes obtiennent une proportion plus importante de leur revenu d'une autre activité, s'agit-il d'une entreprise, ou d'un passe-temps? De quoi s'agit-il?

M. Robertson: Je crois que cela constitue des dépenses de la vie personnelle, car cela relève de cette définition. Si l'artiste ne doit jamais réaliser de bénéfices grâce à ce genre d'entreprise, alors, ce qu'il fait relève de la catégorie des dépenses personnelles. C'est malheureux, mais c'est comme cela.

Que nous aimions cela ou non, telle est la réalité et tel est ce qu'on fait valoir devant les tribunaux. À cet égard, le tribunal a affirmé que ces activités correspondent à l'article 248, où l'on définit les dépenses personnelles. Si l'on ne s'attend pas raisonnablement à réaliser des bénéfices, alors, il s'agit de dépenses personnelles.

M. Brooks: Cependant, on peut être à la fois un employé et travailler à son propre compte.

M. Robertson: Oh, bien sûr. Il y a de tels cas où les gens sont à la fois employés et chefs de leur propre entreprise, et l'on trouve des artistes, des comédiens et d'autres, qui, tout en étant les employés de sociétés, sont considérés comme des chefs d'entreprise. Leur situation financière a donc des hauts et des bas, étant donné que les bénéfices et les ventes de leur entreprise fluctuent. En outre, ces derniers ont tendance à consacrer de plus en plus de leur temps à leur entreprise plutôt qu'à leur activité d'enseignant ou d'employé. Ils ne réussissent pas toujours, mais lorsque nous considérons leur situation, nous essayons de nous convaincre de ne pas leur toucher, étant donné qu'ils se sont lancés dans de longs efforts afin de devenir davantage des hommes d'affaires que des enseignants, des mécaniciens, ou autre chose.

M. Burghardt: Nous avons entendu d'excellents mémoires lors du témoignage d'un groupe représentant les poètes. J'aimerais donc connaître la position du ministère à leur endroit, car il me semble que dans leur cas, ils n'escomptent que très peu de bénéfices.

M. Robertson: Monsieur le président, je ne crois pas que nous ayons de position précise pour ce qui est des poètes ni d'autres artistes assimilables. Malheureusement, la seule position qu'on ait prise porte sur les affaires.

M. Burghardt: Vous affirmez donc n'avoir pris aucune position à l'endroit des poètes. Je suppose que nous pourrions passer ensuite aux musiciens, aux comédiens ou à d'autres catégories d'artistes, monsieur le président. Cependant, à en juger d'après les groupes qui ont déjà témoigné devant nous, il ne semble pas qu'il y ait de dénominateur commun en matière d'invitation à payer ou de nouvelle cotisation. Il semble qu'on invoque un règlement dans le cas d'un musicien d'orchestre symphonique, d'un professeur d'université, ou encore d'un artiste ou d'un poète. En tant que Comité, nous devons donc

[Texte]

certainly have been differences of interpretation, from the evidence presented to this committee, on the part of Revenue Canada.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, in most of these cases it is the scenario unfortunately that we have. If there are differences, it only may be when you look at the picture . . . We look at the operation, and I stress whether it is right or wrong that is the way we were doing it and that is the way we think the law is interpreted to do it. We look at it from a business perspective. If there is a treatment of a poet who happens to sell his products and doing very well, the district may say: Look, the guy is on the facts of the scenario doing very well; he has had a couple of publications or he has pushed out a number and he has a permanent publisher lined up who is looking for his work. We would probably say: Hey, that is pretty good stuff; he is obviously doing well.

There may be another such as Mr. Drache, who alluded to the fact that he goes to the poets' club. He does not have any real anticipated business aspects to that. I think he does it for his personal enjoyment.

Mr. Burghardt: On that same point, because again we have had people . . . As a matter of fact, the Canadian Conference of the Arts testified that again there seems to be a difference of opinion on the part of field officers re interpretation . . . and have included a lot of artists of all categories as hobbyists again. What has been done or what is being done to correct that situation so the officers in the field are better informed as to what the overall department policy is or should be?

Mr. Robertson: What has been done, I guess, in a sense is that we then pull back into the Audit Directorate and say: Let us take a look at this scenario; obviously there are some inconsistencies taking place because we have seen some of them. We have looked at them to the best of our ability. We have drawn back as many files as we can. There are not that many. There are only 400 in the artist community that we were aware of. We have said that we obviously have to put out something first around at least to the districts to say: Boys, you are supposed to be consistent and these are the steps you are going to have to use and apply and put in your file to verify that you have taken these steps—so we can hope that we can get some sort of uniformity, which there may not be at the moment. Even if it is a uniformity that says just do the current year or the current year plus one or whatever it is, at least it is not going to be four years, and that will be the first step. Then we will try to evolve criteria through experience when we mold it to the situations and try to deal with that, and then, when we are satisfied with that, publish them to the people to know what the rules of the game are going into it.

[Traduction]

examiner l'ensemble de la question, c'est-à-dire dans sa portée globale sur la collectivité artistique et culturelle. Vous affirmez ne pas avoir de position précise à l'endroit des poètes. Vous considérez la chose strictement comme une entreprise; or, en dépit de cela, d'après les témoignages que nous avons entendus, Revenu Canada a certainement interprété diverses situations différemment.

M. Robertson: Monsieur le président, c'est malheureusement ce qui s'est passé dans la plupart de ces cas. Si toutefois il y a des différences, elles ne se voient que lorsqu'on regarde l'ensemble du tableau . . . Quant à nous, nous examinons les activités mêmes, et que nous ayons eu raison ou tort, c'est ainsi que nous avons procédé, car c'est ainsi que d'après nous, la loi conçoit la chose. Nous étudions donc ces activités sous l'angle commercial. Si un poète vend très bien ses oeuvres, le district dira peut-être que ses activités sont très rentables en fonction de la loi, étant donné qu'il a été publié à quelques reprises, ou encore qu'il a réussi de bonnes ventes d'un de ses ouvrages, ce qui lui a donné un éditeur permanent qui attend les projets. Dans un tel cas, nous dirions probablement que les oeuvres de cet artiste se vendent bien et qu'il est en très bonne situation.

Il peut y avoir un autre cas comme celui de M. Drache, qui mentionnait le fait qu'il appartient à un club de poètes. Il n'y a vraiment pas d'aspect commercial à ces participations, et je crois qu'il fait partie de ce club pour son plaisir personnel.

M. Burghardt: Au sujet de la même chose, encore une fois, des témoins nous ont laissé savoir certaines choses . . . La Conférence canadienne des arts nous a pour sa part dit que les agents sur le terrain semblent interpréter différemment certaines choses . . . ayant donc assimilé beaucoup d'artistes de toutes les catégories à des personnes ayant un passe-temps. J'aimerais donc savoir ce qu'on a fait ou ce qu'on est en train de faire afin de corriger cette situation, de telle sorte que les agents travaillant sur le terrain soient mieux renseignés au sujet de la politique ministérielle, ou de celle qui devrait exister.

M. Robertson: Je crois que ce qui a été fait, c'est que nous nous sommes tournés vers la Direction de la vérification pour lui demander d'examiner la situation. Or, il y a manifestement certaines incohérences, car nous en avons remarqué. Nous les avons examinées du mieux que nous avons pu et avons retiré le plus de dossiers possible. Il n'y en a d'ailleurs pas beaucoup. À ma connaissance, il n'y en a que 400 provenant du milieu artistique. Nous avons affirmé devoir d'abord publier quelque chose pour la gouverne des bureaux de district. Cela leur permettra de dire à leurs employés d'être cohérents, d'adopter telle mesure par étape et de consigner telle chose au dossier, afin qu'on puisse vérifier que les mesures ont effectivement été prises, tout cela afin que nous puissions obtenir une certaine uniformité, qui n'existe peut-être pas présentement. Même si cette uniformité ne se traduit que par l'examen de l'année courante, ou encore de l'année courante plus une autre, au moins, on n'englobera pas quatre ans, ce qui constituera un point de départ. Ensuite, nous espérons élaborer des normes fondées sur notre expérience, c'est-à-dire tenant compte des situations que nous aurons étudiées; ensuite, une fois que ces

[Text]

Mr. Burghardt: A question has already been asked about the reassessment factor going back four years. What is the policy as of today involving some of these artists and the reassessment situation? I believe you have already admitted that just because, by law, you can go back four years, this has taken place. Yet, as has been mentioned, many of the witnesses who have appeared before us displayed great anger and frustration, because they filed returns on professional advice. They were guided and told yes, you can do this. There is no problem. Then they were hit with the reassessment, going back four years. Am I to understand that that has been changed, or are you going to continue to go back? What is the situation?

• 1005

Mr. Robertson: It is a little bit like a tax lottery, in the sense that there is a little bit of a conundrum facing the tax collector. I suppose, in a sense, you have two aspects of it. You live or you try to give a period of time to everybody that is reasonable to develop his business operation. Therefore, you go along with it to see how it is going to build a history of pattern, and then you look at it and say, okay, it is no good. I suppose the tax lottery, in a sense, is that every taxpayer will say, let us try it, because we can get away with it for 10 years. They are only going to do the current year when they catch me. It is a good gamble. I will play that game. I am not saying that everybody will think that way, but that is a possibility for all kinds of areas.

We have looked at this scenario and it is our position currently, effective immediately, April 1, that we will do the current year plus one . . .

Mr. Burghardt: In certain conditions.

Mr. Robertson: In certain conditions, yes. I do not want to be misunderstood on this thing. I do not think Mr. Bosley will disagree with this scenario, I hope. We are looking here at lost claims. I am not proposing that we do not use, to the fullest extent possible, under the Income Tax Act, four years for unreported income. That does not mean to say the income would always be penalized. But if a taxpayer had unreported his bonding from it for five years, or eight years, then we may reassess four years, and we may do 10 years, if it is fraud.

Mr. Brooks: Or we will do the intervening years, if the situation occurred back there and was repeated.

Mr. Robertson: And it was repeated, yes.

Mr. Burghardt: One of the overriding situations that has developed here, at this committee, is that many of the witnesses who have appeared before us have really expressed a fear of Revenue Canada. I believe you said in your opening statement that you are mainly concerned with the professionals, as such. Yet some of the groups that have appeared before

[Translation]

normes nous paraîtront satisfaisantes, nous les publierons, afin que les gens sachent quels sont les règlements respectés.

M. Burghardt: On a déjà posé une question au sujet de l'avis de nouvelle cotisation émis il y a quatre ans. Or, j'aimerais savoir quelle est la politique actuelle eu égard à certains de ces artistes et l'avis de nouvelle cotisation. Je pense que vous avez déjà reconnu que cela s'est déjà fait simplement parce que la loi permet de revenir quatre années en arrière. Toutefois, je le répète, beaucoup des témoins qui ont comparu devant nous étaient très en colère et très frustrés, car ils avaient consulté des professionnels pour faire leur déclaration. Et ces gens-là leur avaient dit: oui, vous pouvez faire cela, il n'y a aucun problème. Ensuite, ils sont recotisés à nouveau rétroactivement sur une période de quatre ans. Dois-je comprendre qu'on a changé cette façon de procéder, ou allez-vous continuer d'agir de la sorte? Quelle est la situation?

M. Robertson: C'est un peu comme une loterie fiscale, en ce sens que le percepteur d'impôt doit en quelque sorte jouer à la devinette. Dans un sens, je suppose qu'il y a deux aspects à la chose. Vous faites votre travail ou vous essayez de donner à chacun une période de temps suffisante pour s'établir en affaires. Vous suivez donc cette démarche pour voir les tendances qui vont se développer, et après coup, vous constatez que ça ne va pas. Dans un sens, je présume que la loterie fiscale, c'est que chaque contribuable se dira: je vais l'essayer, car ça peut marcher pendant dix ans, et lorsqu'ils m'attraperont, je serai uniquement cotisé sur l'année en cours. Je cours le risque, car le jeu en vaut la chandelle. Je ne dis pas que tout le monde raisonnera de cette façon, mais c'est possible dans toutes sortes de domaines.

Après avoir étudié ce scénario, notre position actuelle, depuis le 1^{er} avril, c'est que nous ferons l'année en cours plus une autre . . .

M. Burghardt: Dans certaines conditions.

M. Robertson: Oui, dans certaines conditions. Je voudrais que ce soit bien clair. J'espère que M. Bosley est d'accord sur ce scénario. Il est question ici de la réclamation perdue. Je ne suggère pas de ne pas utiliser, dans la pleine mesure du possible, la période de quatre ans pour un revenu non déclaré en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu. Cela ne signifie pas qu'il y aura toujours une pénalité d'imposée sur le revenu, mais si un contribuable n'a pas déclaré certains revenus pendant cinq ou huit ans, alors, nous pouvons le recotiser sur quatre ans, et même sur dix ans, s'il y a fraude.

M. Brooks: Ou nous le ferons pour les années intermédiaires, si la situation s'est produite par le passé et s'est reproduite par la suite.

M. Robertson: Oui, ici, elle s'est reproduite.

M. Burghardt: L'une des situations dominantes qui s'est développée ici, devant ce Comité, c'est que le nombre de témoins qui ont comparu devant nous ont dû avoir vraiment peur de Revenu Canada. Dans votre déclaration d'ouverture, je pense que vous avez dit que vous vous occupiez surtout des professionnels comme tels. Toutefois, certains des groupes qui

[Texte]

us represent far more than the "professional." And these people, as I say, have demonstrated a fear to this committee, almost to the point of being afraid to speak out in front of this committee—giving us cases and examples and that type of thing. And yet you say there has been no reinterpretation of policy. You have said that perhaps, because of the computerized system, you are finding these things more quickly.

I wonder really, from a strictly humane situation, how you are going to overcome this feeling? There are many people who are associated in the artistic and cultural community of this country. These are people who are far from being classed as professional, from an income standpoint, and yet are very vital to the cultural community of this country. How are you going to overcome that feeling that has developed? Or perhaps you do not feel there is a responsibility on your part to do that. But certainly out there, there is a feeling that there has been a reinterpretation of policy; that you have come down hard on the artistic community, for whatever reason. I think something has to be done to change that atmosphere, to alleviate that fear that many of these people have. Would you comment on that for me?

• 1010

The Chairman: I am sorry I did not warn you earlier, Mr. Burghardt, but that is the last question in this round.

Mr. Burghardt: Thank you.

Mr. Brooks: Certainly, concerned as we all are about that kind of attitude out there, I would just like to re-emphasize that we did not hit on artists. A year ago we did do a project on losses against employment income. We did in fact look at 5,000 people who claimed losses against employment income, 400 of whom were in the arts community, and we adjusted something in the area of 70% of the ones we looked.

Just to put it in perspective, it was a look at what was going on in terms of people claiming other deductions against what was basically employment income. In going through it we found people by and large claiming personal living expenses against their employment income, pieces of their mortgage, 35% and 40% of their automobile expenses.

Mr. Burghardt: Did you find that in the artistic community as well?

Mr. Brooks: Yes, we did. That is the scenario, but I think there are two distinct issues here. The reasonable expectation for profit is, I think, an aspect in dealing with the arts community and dealing with the pure artist, which has been a concern to the arts community, and it does not quite fit into the Act. That is the problem. Everybody is sort of swept up into the one category of reasonable expectation of profit, if you are outside the employee sphere.

[Traduction]

ont comparu devant nous ne représentaient pas uniquement des «professionnels». Je le répète, il est évident que ces personnes avaient peur, presque au point d'avoir peur de parler devant ce Comité... de nous donner des cas et des exemples, et ainsi de suite. Pourtant, vous nous dites qu'il n'y a pas eu de nouvelle interprétation de la politique. Vous dites que c'est peut-être à cause du système informatisé que vous trouvez plus facilement ces choses.

Sur le plan strictement humain, je me demande vraiment comment vous allez chasser cette impression. Il y a beaucoup de gens qui font partie de la communauté artistique et culturelle de notre pays. Sur le plan du revenu, ils sont loin d'être considérés comme des professionnels, et ils jouent toutefois un rôle vital dans la communauté culturelle de notre pays. Comment allez-vous chasser cette impression qui a été créée? Ou peut-être pensez-vous que cela ne relève pas de votre responsabilité. Mais le public a indiscutablement l'impression qu'il y a eu une réinterprétation de la politique, que, pour une raison quelconque, vous tombez à bras raccourcis sur la communauté artistique. À mon avis, il faut faire quelque chose pour changer cette atmosphère, pour alléger cette crainte qu'ont beaucoup de ces gens. Pouvez-vous commenter cela?

Le président: Monsieur Burghardt, je m'excuse de ne pas vous en avoir averti plus tôt, mais c'est votre dernière question pour ce tour.

M. Burghardt: Merci.

M. Brooks: Bien sûr. Préoccupés comme nous le sommes par le genre d'attitude qui prévaut dans le public, je tiens à insister à nouveau sur le fait que nous ne nous sommes pas attaqués aux artistes. Il y a un an, nous avions un projet sur les pertes déductibles du revenu d'emploi. En fait, nous avons étudié 5,000 cas de pertes déductibles du revenu d'emploi, dont 400 étaient dans le monde des arts, et nous avons apporté des ajustements à environ 70 p. 100 des cas étudiés.

Simplement pour situer les choses dans leur contexte, nous avons regardé ce qui se passait dans le cas des gens qui réclamaient d'autres déductions applicables à ce qui est fondamentalement le revenu découlant d'un emploi. En ce faisant, nous avons constaté qu'en général, les gens déduisaient de leur revenu d'emploi leurs dépenses personnelles de subsistance, une partie de leur hypothèque, de 35 à 40 p. 100 de leurs dépenses d'automobile.

M. Burghardt: Avez-vous trouvé la même chose dans la communauté artistique?

M. Brooks: En effet. C'est le scénario, mais je pense qu'il y a là deux questions distinctes. Un des aspects, lorsqu'on fait affaire avec le monde des arts et le vrai artiste, qui s'intéresse au monde des arts, c'est l'espoir raisonnable d'un profit, et cela ne cadre pas tout à fait avec la loi. Voilà le problème. Si vous êtes hors de la catégorie des employés, tout le monde est en quelque sorte parachuté dans une catégorie d'espoir raisonnable d'un profit.

[Text]

The other issue that has come up quite frequently with the arts community—and my friend, who I see sitting in the gallery, and I have had many discussions about it—is in respect to the performing arts. As I tried to say earlier, we have had court cases going every which way dealing with the performing arts in terms of the actors. I think we are solidly down on the side of self-employment. Again, I think we have a messy situation dealing with musicians. We are in an extremely awkward position, one that is very uncomfortable to both us and, I think, the musicians.

The Chairman: Thank you, Mr. Burghardt. We will be back to you.

Mr. Burghardt: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: May I just make a recommendation that we go for your 20 minutes, sir. Our witnesses have been most informative on many of their replies, so let us give them a chance to stretch for five minutes after your round, and then that will help them stay informative for the next hour.

Mr. Orlikow:

Mr. Orlikow: If I understand the Income Tax Act, we ask people to make up their own tax return and we assume that they are going to be honest, and we tell them that if they are honest, there will be no problems. That is correct, I think.

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Orlikow: Would you agree with me that if they begin to feel it is not fair then there would be a tendency on the part of some to try to get around the law, as they have in many other countries?

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Orlikow: We have been told, though not here, and I am speaking from memory, that over 250 people who had incomes of over \$250,000 in a recent year paid no income tax at all. Is that, to your knowledge, correct?

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Orlikow: In how many of those 250,000 or more cases did your people do the kind of examination you seem to have done on the people who have appeared before us, artists and musicians and writers? How tough were you with them?

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I debated the issue with myself this morning, because I thought that question arise, and decided to bring the 6-inch thick printout I had on my desk of every taxpayer in Canada who has a deduction from his income in excess of \$25,000. The other category, not business, but other deductions, covers a multitude of things, RRSP, alimony...

Mr. Orlikow: How many of them, or their accountants or lawyers, were called in for the kind of grilling that we have heard about?

[Translation]

Une autre question qui a été soulevée souvent avec le monde des arts—ainsi qu'avec mon ami qui est assis dans les tribunes et avec qui j'ai eu de nombreuses discussions à ce sujet—porte sur les arts de la scène. Je le répète, nous avons eu toutes sortes de cas, devant les tribunaux, touchant les arts de la scène en ce qui a trait aux acteurs. Je pense que nous sommes fermement du côté du travailleur autonome. Encore une fois, pour ce qui est des musiciens, la situation est un véritable fiasco. Nous sommes dans une position extrêmement embarrassante, autant pour nous que pour les musiciens.

Le président: Merci, monsieur Burghardt. Nous reviendrons à vous.

M. Burghardt: Merci, monsieur le président.

Le président: Puis-je suggérer que nous passions à votre période de questions de 20 minutes, monsieur? Nos témoins ont été très coopératifs dans beaucoup de leurs réponses; donc, après votre tour, donnons-leur l'occasion de se dégourdir les jambes pendant cinq minutes, ce qui les aidera à demeurer aussi coopératifs pour la prochaine heure.

Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Si j'ai bien compris la Loi de l'impôt sur le revenu, nous demandons aux gens de remplir leur propre déclaration d'impôt en supposant qu'ils le feront honnêtement, et nous leur disons que s'ils le font honnêtement, il n'y aura pas de problème. Je pense que c'est cela.

M. Robertson: En effet.

M. Orlikow: Ne convenez-vous pas que s'ils commencent à penser que c'est injuste, certains auront tendance à essayer de contourner la loi, comme cela s'est fait dans bon nombre d'autres pays?

M. Robertson: En effet, monsieur.

M. Orlikow: On nous a dit, pas ici, mais je parle de mémoire, qu'au cours d'une année récente, plus de 250 personnes ayant un revenu de plus de 250,000\$ n'avaient payé aucun impôt. À votre connaissance, est-ce exact?

M. Robertson: En effet.

M. Orlikow: Dans combien de ces cas de revenu de 250,000\$ et plus vos gens ont-ils fait le genre de vérification que vous semblez avoir faite pour les personnes qui ont comparu devant nous, les artistes, les musiciens et les écrivains? Jusqu'à quel point avez-vous été durs avec eux?

M. Robertson: Monsieur le président, je me suis posé la question ce matin, parce que je pensais que ce serait soulevé, et j'ai décidé d'apporter l'imprimé de six pouces d'épais que j'ai sur mon bureau pour chaque contribuable canadien ayant une déduction sur son revenu de plus de 25,000\$. L'autre catégorie, pas les entreprises, mais les autres déductions, qui englobent une multitudes de choses, les REER, les pensions alimentaires...

M. Orlikow: Combien d'entre eux ou combien de leurs comptables et avocats, ont été appelés pour subir ce genre d'interrogatoire serré dont nous avons tant entendu parler?

[Texte]

Mr. Robertson: Quite a number have been. As a result of that screening from my people, we have called in a large number of those people, we have questioned a large number of taxpayers on their deductions. We have disallowed a large number of significant amounts.

Unfortunately, and you recognize that as well as I do, Mr. Chairman, a large number of these people are guided by very significant legal and accounting advice and they . . .

Mr. Orlikow: They can afford it.

Mr. Robertson: They can afford it, certainly. But they do not escape at least a scrutiny by us.

Mr. Orlikow: I know that the people who have appeared here before us, the representatives of all the groups that have appeared before us, will disagree completely with your statement that there has been no major reinterpretation.

Let me accept for the moment—although I agree with them, not with you—that that is what has happened. I put it to you that we are talking about people—let us take people who are university professors and teach art—we are talking about people who have incomes of somewhere between \$20,000 and \$40,000. They are not in the category of those people who make \$250,000. Now you have the computer and you are able to do what you did not do before, so you see that they have been making claims that you say they were not entitled to, so now they are really being looked at. I put it to you that—from what we have been told, and if it is not true then I am sure you will tell me so—because you have not only said this is what it is, but you have gone back four years, some of them—we are talking of people with relatively modest incomes—have been assessed and have been required to pay up to \$20,000. If they have not paid quickly, they have had their wages garnisheed—or they have certainly been threatened with having their wages or salaries garnisheed. They have been told that they should borrow the money, and so on. Since you now say suddenly that you are only going to assess them for the current year and one year back, I am asking you how it is that your people could not have realized that you were creating tremendous problems and injustices for these people? How is it that you did not report it to the Minister and say maybe you should do something? Or is there just a bookkeeping machine where the heart should be?

The Chairman: Mr. Robertson.

Mr. Robertson: I really do not know how to answer that question.

Mr. Orlikow: You do not have to answer it for me, you have to answer it for the people out there who feel very strongly that they have been mistreated.

Mr. Robertson: As I said, in most of these cases that we have examined they may feel that they are being mistreated and they have had, if you like, what we and the courts believe to be personal living expenses now disallowed.

Mr. Orlikow: Let us take some examples, let us take actors. I understand that the actors who are involved in *The Beachcombers*—which has been running for a number of years now,

[Traduction]

M. Robertson: Bon nombre. Par suite de cette vérification par les gens du ministère, nous avons convoqué bon nombre de contribuables afin de les interroger sur leurs déductions. Et nous avons refusé de nombreux montants importants.

Malheureusement, vous le savez aussi bien que moi, monsieur le président, nombreux sont les contribuables qui se fient à des avis juridiques et comptables sérieux . . .

M. Orlikow: Ils en ont les moyens.

M. Robertson: Ils en ont les moyens, certainement, mais ils n'échappent pas à notre surveillance.

M. Orlikow: Les témoins que nous avons entendus, les représentants de tous les groupes qui ont comparu devant nous ne seraient certainement pas d'accord avec votre affirmation selon laquelle il n'y a pas eu de nouvelle interprétation importante.

Je suis plutôt porté à accepter leur point de vue que le vôtre, mais supposons que ce soit le cas pour l'instant. Nous parlons probablement ici de professeurs d'universités qui enseignent les arts, c'est-à-dire de contribuables qui peuvent toucher des revenus de 20,000 à 40,000 dollars. Ils ne sont certainement pas dans la catégorie des 250,000 dollars. Avec l'ordinateur, vos possibilités sont beaucoup plus étendues que par le passé. Vous vous apercevez que ces contribuables demandent des déductions auxquelles ils n'ont pas droit. Ils sont suivis de près. Ce qui s'est passé, d'après ce que nous avons entendu, reprenez-moi si je me trompe, c'est que vous ne vous êtes pas arrêté là, vous avez remonté jusqu'à quatre ans en arrière, dans certains cas, et des contribuables touchant des revenus relativement peu élevés se sont vus imposer des cotisations et obligés de payer des montants pouvant atteindre 20,000 dollars. Et dans les cas où ils n'ont pas pu régler rapidement, ils ont vu leurs salaires saisis ou du moins ils ont été menacés de saisies de salaires. Ils se sont fait dire d'emprunter l'argent et le reste. Maintenant vous indiquez que vous allez leur imposer une cotisation seulement pour l'année en cours et l'année précédente. Je vous demande comment vos gens du ministère n'ont pas pu se rendre compte qu'ils causaient de graves problèmes et de graves injustices aux contribuables? Comment se fait-il que vous n'ayez pas demandé au ministre de faire quelque chose? Où est-ce que le ministère n'a pas de coeur?

Le président: Monsieur Robertson.

M. Robertson: Je ne sais vraiment pas quoi vous répondre.

M. Orlikow: Ce n'est pas à moi que vous devez une réponse, mais aux contribuables qui se sont sentis lésés.

M. Robertson: Comme je l'ai indiqué, dans la plupart de cas, les contribuables se sont peut-être sentis lésés, mais ils ont vu certaines de leurs dépenses personnelles refusées tant par nous que par les tribunaux.

M. Orlikow: Je vais vous donner des exemples précis. Prenez les comédiens qui ont joué dans *The Beachcombers*, une émission qui se maintient depuis des années maintenant et qui

[Text]

it is one of the big hits—have been classified as employees and not as self-employed people. There is a 12-year-old actor involved in that program. As an employee, will he be required to pay not only income tax but unemployment insurance and Canada Pension Plan premiums?

Mr. Brooks: If you are under 18 you do not have to pay UI and CPP. I do not know about *The Beachcombers*. I do not know that they have been categorized as employees. I do not know the case.

Mr. Orlikow: We have been told that.

Mr. Brooks: It could be, I do not know the case. I do not know whether they have or have not been.

Mr. Robertson: We are not talking about *The Beachcombers* as I know them, in the singing group?

Mr. Orlikow: No, we are talking about *The Beachcombers*...

Mr. Brooks: No, he is talking about the TV program.

Mr. Orlikow: —with Bruno Gerussi. It is a TV program.

• 1020

Mr. Robertson: Okay. I thought *The Beachcombers*, the one my daughters play until I get...

Mr. Orlikow: We have been told by actors... For example, an actor is working at Stratford or one of the other places and may feel that he or she would have better opportunities for more employment... most of them have long periods when they do not work and do not have any income—if they took singing or dancing lessons. They might be able to get the kind of work for which they are not presently qualified. This would help them get more work and be more able to have an income on which they could live. Yet Revenue Canada has refused to permit those kinds of expenses to be used in calculating income tax.

Mr. Brooks: Could I just say a word? Our present position with respect to actors is that generally, with the exceptions I noted earlier, they are considered to be self-employed.

Mr. Orlikow: But those actors who are working, say, in Stratford or one of the other companies in which they are employed for more than a few weeks have told us that for that period of time they were classified as employees.

Mr. Brooks: If there are problems with actors with respect to that particular contract I would be most happy to check those out, but I am not aware of the Stratford scene or any problem that we have with those people. We have had a number of problems with actors in the past dealing with rulings that had been made that they are employees because of a contract of service, and we have now taken the position with rulings, people across the country, that on actors the position and the accepted principle is that they are self-employed.

[Translation]

est un gros succès. Ils ont été classés comme employés et non pas comme employés autonomes. Il y a un comédien de 12 ans qui participe à cette émission. En tant qu'employé, doit-il payer non seulement de l'impôt sur le revenu, mais également des cotisations à titre de l'assurance-chômage et du Régime de pensions du Canada?

M. Brooks: Si vous avez moins de 18 ans, vous n'êtes pas requis de payer les cotisations au titre de l'assurance-chômage ou du Régime des pensions du Canada. Pour ce qui est de l'émission *The Beachcombers*, je ne sais pas comment sont classés les employés. Je n'ai pas les détails de chaque dossier.

M. Orlikow: C'est ce que nous avons entendu.

M. Brooks: C'est possible. Je ne saurais le dire.

M. Robertson: Nous ne parlons pas ici du groupe de chanteurs?

M. Orlikow: Non, de l'émission *The Beachcombers*...

M. Brooks: De l'émission de télévision.

M. Orlikow: ... à laquelle participe Bruno Gerussi. C'est une émission télévisée.

M. Robertson: Je pensais qu'il s'agissait du groupe *Beachcombers* qu'une de mes filles écoute jusqu'à ce que ce soit...

M. Orlikow: Des comédiens nous ont dit... prenez le cas du comédien qui travaille à Stratford ou ailleurs. Il peut vouloir accroître ses possibilités. La plupart des comédiens connaissent de longues périodes au cours desquelles ils n'ont pas de travail et donc pas de revenu. Il peut vouloir prendre des leçons de chant ou de danse. Il peut vouloir se donner d'autres atouts que ceux qu'il possède actuellement. Pour lui, c'est peut-être une façon d'obtenir de l'emploi et de toucher un revenu qui lui permet de vivre. Or, Revenu Canada refuse ces dépenses au titre du calcul de l'impôt sur le revenu.

M. Brooks: Puis-je dire quelque chose à ce sujet? En ce qui concerne les comédiens, de façon générale, sauf les exceptions que j'ai indiquées plus tôt, ils sont maintenant considérés comme employés autonomes.

M. Orlikow: Il reste que les comédiens qui travaillent dans des endroits comme Stratford ou d'autres compagnies, et qui y passent plus que quelques semaines, nous disent que pour cette période ils sont considérés comme employés.

M. Brooks: S'il y a des problèmes avec les comédiens qui ont de tels engagements, je suis prêt à vérifier, mais je ne suis au courant d'aucun problème avec les comédiens de Stratford. Je sais qu'il y a eu, dans le passé, des décisions assimilant les comédiens à des employés lorsqu'ils ont un contrat de service, mais nous avons maintenant adopté la position que les comédiens sont des employés autonomes un peu partout au pays.

[Texte]

The only danger with it is that a member of a company on their own may challenge us in court and if successful in overturning that ruling I think may have some effects on all other members of that particular company. But any theatres we have had that kind of difficulty with over the past year—and I think in terms of those I mentioned in the opening remarks—are all deemed to be self-employed, and there is no higher court decision that would say they are not like there is in the case of musicians. So our position is that they are self-employed.

Mr. Orlikow: I do not know how much time I have so let me put the question.

The Chairman: You have lots of time, Mr. Orlikow. You have only been going for 10 minutes.

Mr. Orlikow: Let us take the case of writers and let me use one illustration, which has been reported in the newspapers so I am sure you will know about it.

Let us take the case of Professor Grosskurth who teaches in Toronto. Professor Grosskurth as a professor would make an income... We have some idea of the average income of a professor. Professor Grosskurth wrote a biography of Havelock Ellis which was good enough to have a major review in the Sunday *New York Times* book review section. My understanding is that only the most successful authors get that kind of treatment.

I have no idea how many copies of that book sold or how much money Professor Grosskurth would have made, but now she is involved, apparently, in writing another book. In connection with writing this second book she has had expenses. I think she went to Europe. She has had expenses—and again I am speaking from memory—of something like \$10,000, but when she put in a claim for that it was disallowed because her major source of income according to Revenue Canada is as a professor. Therefore she is classified as a hobbyist and these expenses on the book she is going to write were not allowed.

I would like an explanation as to how you would explain that, and I would like you to comment on the feeling expressed by many of these people that really Revenue Canada is telling them to stop doing the kind of thing they have been doing because they cannot afford to do it if they live by Revenue Canada's interpretation.

• 1025

The Chairman: Mr. Robertson.

Mr. Robertson: I am just checking with my left-hand man, who is usually over there. He tells me we have been trying to get details of that case for several months so we could look at it ourselves, but to the best of our knowledge, we have not been able to get the file. We have a feeling—it is only a feeling—that the matter has been resolved and she has been satisfied; but as I say, when we obtain the file, we will be looking at that file ourselves to make sure she has been treated in accordance with what we understand is the right scenario.

[Traduction]

Le seul danger est qu'un membre d'une compagnie décide de son propre chef de contester notre position devant les tribunaux et réussisse à obtenir une décision contraire. Dans ce cas, cette décision s'appliquerait à tous les autres membres de la compagnie. Mais dans tous les théâtres où nous avons eu ce genre de problème dans le passé, par exemple ce que j'ai mentionné plus tôt, les comédiens sont maintenant considérés comme des employés autonomes et il n'y a pas de décision contraire de tribunaux d'instance supérieure comme dans le cas des musiciens. Donc, en ce qui nous concerne, ils sont employés autonomes.

M. Orlikow: Je ne sais pas combien de temps il me reste, mais je vous pose cette question.

Le président: Vous avez encore beaucoup de temps, monsieur Orlikow. Vous n'avez pris que dix minutes jusqu'ici.

M. Orlikow: Prenez le cas des écrivains, il faut donner à ce sujet un exemple qui a été signalé dans les journaux et que, j'en suis sûr, vous connaissez bien.

Prenez le cas du professeur Grosskurth qui enseigne à Toronto. Le professeur Grosskurth a un revenu en tant que professeur... nous savons à peu près quel est le revenu des professeurs. Mais le professeur Grosskurth a également écrit la biographie de Havelock Ellis qui a été jugée suffisamment bonne pour faire l'objet d'une critique importante dans le *New York Times* du dimanche. Je crois savoir que seulement les écrivains les plus en vue ont droit à ce traitement.

Je n'ai aucune idée du nombre d'exemplaires de ce livre qui ont pu se vendre ou des profits qu'a pu faire Grosskurth, mais il semble qu'elle soit contrainte d'écrire un autre livre. Pour la rédaction du deuxième livre, de M^{me} Grosskurth des dépenses. Je pense qu'elle a dû se rendre en Europe. Si je me souviens bien, ces dépenses sont de l'ordre de 10,000\$. Or, il semble qu'elle se soit vu refuser cette déduction du fait que sa principale source de revenu, selon Revenu Canada, est son revenu de professeur. Donc, elle est considérée comme amateur et ses dépenses pour le livre qu'elle est en train de préparer lui sont refusées.

Je voudrais savoir comment vous pouvez justifier cette attitude et ce que vous pensez de l'opinion de beaucoup de ces contribuables qui estiment devoir mettre fin à leurs activités parce qu'ils n'ont pas les moyens de la poursuivre avec l'interprétation de Revenu Canada.

Le président: Monsieur Robertson.

M. Robertson: Je viens de vérifier avec notre spécialiste qui m'informe que nous essayons d'obtenir des détails à ce sujet depuis plusieurs mois mais, apparemment, nous n'avons pas réussi à avoir le dossier. Nous avons l'impression, mais c'est seulement une impression, que la question a été réglée à la satisfaction de cette personne; mais comme je dis, quand nous obtiendrons le dossier, nous allons l'étudier nous-mêmes pour nous assurer que les critères prévus ont été respectés.

[Text]

Mr. Orlikow: If the file has been settled, could you make inquiries from Professor Grosskurth and find out how much it cost her in payment to lawyers or accountants to get a settlement? After all, when you challenge it, you are creating a problem for the people involved.

Mr. Robertson: I certainly . . .

Mr. Orlikow: Let me give you a similar case of a film-maker. Again, I am giving you a case which was reported extensively in the newspaper.

Lois Segal is film-maker in Montreal. She makes documentaries. Two of her films have received international awards for their excellence, but they are not money-makers and so she teaches—and I am speaking from memory—in either two or three universities and community colleges. Yet she was called in and told she was classified as a hobbyist and that she could not claim the expenses in making the films. She told me her case has been settled, but she had to go to a lawyer or an accountant and she had to pay a substantial amount of money to have the thing worked out.

I put it to you that that kind of attitude on the part of your department is really saying to people: Stop doing these things you want to do.

Mr. Robertson: I can check and discuss the issue of costs. I do not think there is anything I can do about the cost factor, except as the government is itself making steps in that direction.

This is a problem with the tax administrator. In any sense, I suppose, when you challenge a businessman or any taxpayer on his return, there are cost factors brought into it. The Act provides for the deduction of certain legal and accounting expenses to people who do that. Mr. Chairman, beyond that it is not in my purview to talk about it in the sense of what relief can be found in other mechanisms. Unfortunately, we have reviewed the case you have mentioned, and that one has been settled. But she has incurred costs. I cannot speak for government policy on that matter.

Mr. Orlikow: Let us take the case of professors. Artists are clearly the ones who have the most difficulties. They have told us again and again—nobody has challenged this, and we know from the universities that this is true—that part of the understanding, written or unwritten, with the university when they get the appointment is that they have to work; they have to demonstrate that they are artists. So here you have a professor making—I will take a figure out of the air—\$30,000 or \$25,000 a year, and it is required as part of his job that he work as an artist in his spare time. He has expenses which he lists, and let us say his expenses are \$5,000 for the year and his sales are just \$2,000 a year. He lists his expenses and tries to use that in calculating his income tax, and the department says: No, you cannot do that, because your main income is as a professor and you have no reasonable expectation of profit. I put it to you that what you are doing, in effect, whether you realize it or not, you are saying to this person, not only do you have to pay the regular income tax which everybody is required to pay, but we are putting a special payment on your

[Translation]

M. Orlikow: Si la question a été réglée, pourriez-vous demander au professeur Grosskurth pour savoir combien elle a dû payer en honoraires d'avocats ou de comptables pour obtenir ce règlement? Après tout, quand vous contestez une déclaration, vous créez des difficultés pour le contribuable en cause.

M. Robertson: Je vais certainement . . .

M. Orlikow: Je vais vous parler d'un cas semblable d'un cinéaste, cela a fait l'objet de rapports assez détaillés dans les journaux.

Lois Segal est cinéaste à Montréal. Elle fait des documentaires. Deux de ses films ont reçu des prix internationaux pour leur excellence mais ils n'ont pas rapporté beaucoup d'argent et elle enseigne dans deux ou trois universités ou cégeps, si je me souviens bien. Pourtant on l'a convoquée et on lui a dit qu'elle était considérée comme cinéaste amateur et qu'elle ne pouvait donc pas déduire les dépenses de réalisation. Elle m'a dit que son dossier a été réglé, mais pour ce faire elle a dû payer des sommes importantes à un avocat et à un comptable.

J'estime que ce genre d'attitude de la part des fonctionnaires de votre ministère est comme si vous disiez à ces personnes de cesser leurs activités artistiques.

M. Robertson: Je peux vérifier cette question des frais. Ja ne pense pas que je puisse faire grand chose à ce sujet, sauf dans la mesure où le gouvernement essaie de prévoir une indemnisation.

C'est là la difficulté en ce qui concerne l'administration fiscale. Je suppose que si on conteste certains éléments de la déclaration d'un homme d'affaires ou de n'importe quel contribuable, cela peut entraîner des coûts pour la personne en cause. La Loi prévoit la déduction de certains frais et dépenses mais à part cela, je ne suis pas en mesure de parler d'autres mécanismes d'indemnisation qui pourraient exister. Nous avons déjà examiné ce dossier qui a été réglé. Vous dites que la personne a eu des frais mais je ne peux pas vous dire quelle est la politique du gouvernement à ce sujet.

M. Orlikow: Prenons le cas des professeurs. Les artistes sont certainement ceux qui ont les plus grandes difficultés. Ils nous ont dit à maintes reprises, et personne n'a contesté cette affirmation qui a été confirmée par les universités, qu'il est entendu d'après leur contrat avec l'université qu'ils devront continuer leurs oeuvres artistiques. Voilà donc un professeur qui gagne, disons, 30,000 ou 25,000 dollars par année et qui doit aussi, dans le cadre de ses responsabilités professionnelles, oeuvrer comme artiste. Disons que ses dépenses sont de 5,000 dollars pour l'année et ses ventes de seulement 2,000 dollars. Il indique ses dépenses dans sa déclaration d'impôts mais le ministère les refuse sous prétexte que son revenu principal provient de son travail comme professeur et qu'il ne peut pas s'attendre raisonnablement à réaliser des bénéfices. Je vous dis que cela revient, que ce soit conscient ou non, à obliger ce contribuable à payer non seulement l'impôt que doit payer tout le monde mais aussi à payer un supplément de \$3,000 afin de pouvoir garder son emploi, chose qui ne se fait pas pour d'autres catégories de contribuables.

[Texte]

part of \$3,000 in order for you to keep your job—which nobody else has to do.

[Traduction]

• 1030

Mr. Robertson: That may be true, Mr. Chairman, but that is the way we understand the law to be. If they were to be subsidized in the sense that the professor in those circumstances is to be given an allowance, if you like, or given a subsidy against his employment income, it can be either clearly stated in the law by further deductions permitted, or the university has to compensate him for these extra works. But the employment income is a factor that is there. As I said, and I am repeating myself, that is the way we look at it.

The Chairman: This will be your last question, Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Yes, all right.

You are saying, in effect, and I can understand what you are saying: It is our job to administer the law. We cannot pick and choose; we have to administer the law the way it is or the way we interpret it.

Mr. Robertson: Right.

Mr. Orlikow: I put it to you that there have been many complaints, by writers, by authors, by film-makers, by musicians, while you were trying to administer the law in the way in which you felt you had to. There were so many complaints, and the complaints had enough merit, and there were enough of them, they should have been considered. I ask you, and this is the same question Mr. Bosley asked: Why did it not occur to you that maybe it would be sensible to meet with representatives of these groups and organizations, and after they made their case, and after you understood their case, that you would at least go to the Minister and say: Mr. Minister, we have a problem. We cannot solve it, but you should look at it. Maybe we should have some kind of amendment to the Act, as we have for hobby farmers, for fishermen or people who have the money to invest in multiple-unit housing developments. It seems to me that if you had done that there would not be the kind of anger and hostility to Revenue Canada and its officials which there is out there.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I take the criticism. It might have well been done. We have done this in a lot of instances, and I would not say that we have not addressed this issue with others. I would not necessarily, in all fairness to my Minister, advise him on everything I might do. I might contact the Department of Finance directly, as I have done on a number of occasions, and say: This is a problem. We have this problem; we have to administer it; we are administering. The only relief is to reconsider the Act, reconsider the kinds of amendments that might be necessary.

On a number of occasions, and I will not say it was with the artists or the visual arts community, and on a lot of issues, I have tried to present, in submissions to my colleagues in the Department of Finance, the problem. And in some cases they are aware of it. The farming problem is one we have dealt with for years.

M. Robertson: C'est possible, monsieur le président, mais c'est ainsi que nous interprétons la loi. Si on doit subventionner les professeurs dans ces circonstances, cela peut être explicité dans la loi qui permet ce genre de déductions ou l'université peut le rémunérer pour ce genre de travail supplémentaire. Mais il faut tenir compte du revenu que lui procure son emploi. Comme je l'ai dit, c'est ainsi que nous envisageons la loi.

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Très bien.

Vous dites, et je comprends votre raisonnement, que votre travail consiste à administrer la loi. Vous n'avez pas de pouvoir discrétionnaire, vous devez administrer la loi comme elle est ou selon votre interprétation.

M. Robertson: Exactement.

M. Orlikow: Je vous signale qu'il y a eu bien des plaintes faites par des écrivains, des auteurs, des cinéastes, des musiciens, concernant cette administration de la loi. Il y a eu tant de plaintes, et des plaintes suffisamment motivées, que vous auriez dû les considérer. Je vous demande donc, comme M. Bosley, pourquoi n'avez-vous pas eu l'idée de rencontrer les représentants de ces groupes et organisations pour entendre vos points de vue respectifs. Ensuite vous auriez pu au moins signaler le problème au ministre en expliquant que vous n'étiez pas en mesure de le régler mais qu'il fallait l'examiner et proposer peut-être un genre d'amendement à la loi comme c'est le cas pour les cultivateurs à temps partiel, pour les pêcheurs ou les personnes qui investissent leur argent dans les unités de logement multiples. Si vous aviez agi de cette façon, il me semble qu'il n'y aurait pas la colère et l'hostilité envers le ministère du Revenu et ses fonctionnaires qu'on trouve actuellement.

M. Robertson: Monsieur le président, j'accepte les critiques. Nous aurions bien pu agir comme vous le dites. Nous l'avons fait dans bien des cas et je ne dirai pas que nous n'avons pas discuté de cette question avec d'autres. Je ne tiendrai pas forcément le ministre au courant de toutes mes activités, en toute justice envers lui. Je contacte peut-être le ministère des Finances directement, comme je l'ai déjà fait à plusieurs reprises, pour expliquer quel est le problème et quelles sont nos pratiques actuelles. La seule option possible serait d'envisager certains amendements possibles.

A plusieurs reprises, et je ne dis pas que cela concernait les artistes, j'ai essayé de présenter certains problèmes dans des exposés à mes collègues du ministère des Finances. Dans certains cas ils en étaient déjà au courant. La question des cultivateurs nous intéresse depuis des années.

[Text]

The Chairman: This is a recommendation only, on my part. Would it be useful to have a five-minute break, or do you want to carry on? How do you feel, Mr. Robertson? Would you like to have a five-minute break?

Mr. Robertson: My colleague wants a coffee, at least.

The Chairman: All right, let us have a break and then we will come back. Five minutes only, though, because I am going to ask the next questions; I am all set to go.

• 1035

• 1039

The Chairman: Okay. I guess I called everybody back a little early.

Following the usual practice of the committee it is my turn now to ask some questions, which means I will ask Mr. Burghardt if he would kindly act as the chairman for the next 10 minutes. I think a strict interpretation of the rules is that I will get ten minutes.

• 1040

Gentlemen, I have been listening with great interest. I found your comments, especially during Mr. Burghardt's line of questioning, to be very revealing. Now, I am a member of the government party and it is my inclination as such to be supportive of our officials and our policies and I hope if you see my irritation now that you understand the kind of barriers it has to break through. But I want to ask you exactly what Mr. Orlikow asked: What happened to common sense in all of this stuff?

You sort of slipped it in when Mr. Burghardt was asking, that as of April 1 you are not going to go back anymore. You are going to go back current year plus one as a normal practice. Do you have an objective reason for that? I mean, did you hire extra people so you can do the forms faster or have you just sort of said well, we have heard criticism so we are going to respond to it? What rationale is there for that kind of incredible announcement?

Mr. Robertson: What rationale? I guess only the rationale in the sense that we recognize that perhaps the practice was causing these kinds of hardship, many issues, and we decided that sure... I guess we lost the heart, if you like, or whatever you want to say, but in any event, just on re-examination and in reviewing the issue we decided we had better look at the situation again and put some caps on it, and that is what we propose to do. It was decided to do it at a point in time.

Mr. Fisher: And if a guy was assessed on March 31 and you went back four years, what are you going to do for him?

Mr. Robertson: Well, I would hope that if he was assessed on that date...

[Translation]

Le président: Voudriez-vous prendre une pause de cinq minutes ou voulez-vous continuer? Quel est votre souhait, monsieur Robertson? Voulez-vous prendre une pause de cinq minutes?

M. Robertson: Mon collègue voudrait prendre un café au moins.

Le président: Dans ce cas nous allons prendre une pause de cinq minutes seulement car je tiens à être le prochain à poser des questions, je suis tout prêt.

Le président: Bien. Je pense que j'ai rappelé tout le monde un peu tôt.

Selon l'usage, c'est maintenant à mon tour de poser quelques questions et je demanderais donc à M. Burghardt de bien vouloir présider le comité au cours des dix prochaines minutes. Si j'interprète les règles dans toute leur rigueur, j'ai droit à 10 minutes.

Messieurs, je vous ai écoutés avec beaucoup d'intérêt. Vos observations et en particulier les réponses que vous avez données aux questions posées par M. Burghardt sont fort révélatrices. Cependant je fais partie de la majorité et, en règle générale, je tends à m'associer à nos dirigeants et à l'action gouvernementale et j'espère que vous comprendrez, en étant témoin de mon irritation, les obstacles qu'il doit surmonter. Je voudrais vous poser la même question que M. Orlikow. Où est le bon sens dans tout cela?

Vous avez effleuré le sujet en réponse à une question posée par M. Burghardt en disant que vous ne le feriez plus à compter du 1^{er} avril. Vous allez simplement revenir un an en arrière sans compter l'année en cours, ce qui est la pratique normale. Quelle en est la raison? Avez-vous embauché le personnel supplémentaires pour que le traitement de ces déclarations se fasse plus rapidement ou bien vous êtes-vous dit que vous devriez faire quelque chose à la suite de toutes les critiques dont vous avez fait l'objet? Qu'est-ce qui vous pousse à faire ce genre de déclaration intempestive?

M. Robertson: Eh bien, je suppose parce que nous nous sommes rendu compte que cette pratique causait de nombreuses frictions, de nombreux problèmes et nous avons décidé... je suppose que cela ne nous intéresse plus ou peut-être autre chose, mais de toute façon, en réexaminant la question, nous avons décidé que nous ferions mieux de revoir la situation, et de mettre un frein à certains abus et c'est ce que nous proposons. Nous avons décidé de le faire un moment donné.

M. Fisher: Et si un individu a été évalué le 31 mars et que vous êtes revenu quatre ans en arrière, qu'allez-vous faire?

M. Robertson: Bien, j'espère que s'il a été évalué à cette date...

[Texte]

Mr. Fisher: All right, so he was assessed last December or some other time, what are you going to do for this guy?

Mr. Robertson: If he has not protected himself with a waiver, I suppose we would say, too bad.

Mr. Fisher: Tough! Well...

Now, the next thing that strikes me—I am just going through a shopping list here—you cannot get Phyllis Grosskurth's file in Ottawa. What goes on? You have got it somewhere. In this department that woman's file is sitting around and she has been squawking. We know about it from the newspapers and you guys cannot get it. What gives? You are in charge, are you not? You are the boss up here at the top; you get paid the salary to be one. Why cannot somebody send you the file when you ask for it?

Mr. Robertson: It is not that easy, Mr. Chairman. I have been accused of being a boss, but there are problems in retrieval of files. It may be, in asking for and retrieving the file, that it has been actively used by the district office in carrying on discussions with the taxpayer themselves and they are saying: Look, let us finish our discussions; we are meeting with the taxpayer. If you take the file away from us, we cannot meet with her. We have a certain schedule of interviews arranged for that reason. I say: Fine, carry on, if you are meeting with her and you are trying to resolve the issue, please carry on. Why should I interfere?

Mr. Fisher: Okay.

You say that you are going to follow the Disney recommendation and value inventory at nil. I want to know what inventory we are talking about. Are we talking only about paintings or are we also talking about sculptures and craftspeople who have expensive inventory and are we talking about people who have jewellery and so on? I do not mean at nil. I mean at the cost value rather than at the market value. How wide is this announcement?

Mr. Robertson: It is not a very wide announcement at all, Mr. Chairman, as I prefaced my remarks. In looking at the scenario I would be making that personally as a proposal to my colleagues.

Mr. Fisher: Yes.

• 1045

Mr. Robertson: I think when I have done my review, and my people have done work now on this scenario, we really question whether it is a significant issue to merit—whether it is really a big issue in the true sense of the thing. The only people whom I have encountered... As I say, I have to leave it very flexible because there are artists and there are people in the culture community who will want to apply the inventory principle. There are a number of very successful people who are incorporated and they certainly will want to use the accrual method, if you like. So I am saying that I am proposing here, and you are probably the only people that know this, in the sense that...

An hon. Member: Not now.

[Traduction]

M. Fisher: Bien, disons qu'il a été évalué en décembre dernier ou à une autre époque. Qu'allez-vous faire?

M. Robertson: S'il ne s'est pas protégé, tant pis pour lui.

M. Fisher: Tant pis!

Ensuite, et je passe en revue la liste que j'ai ici, vous ne pouvez pas récupérer le dossier de Phyllis Grosskurth à Ottawa. Que se passe-t-il? Il est bien quelque part. Le dossier de cette femme traîne depuis longtemps et elle s'en plaint. Nous en avons lu tous les détails dans les journaux et vous ne pouvez pas le retrouver. Que se passe-t-il? Vous êtes responsable, n'est-ce pas? Vous êtes le directeur de ce service et vous êtes rémunéré en conséquence. Pourquoi ne peut-on vous envoyer ce dossier lorsque vous le demandez?

M. Robertson: Ce n'est pas aussi facile, monsieur le président. On m'accuse d'être directeur, mais la récupération des dossiers pose des problèmes. Il se peut très bien que ce dossier soit en cours d'examen par le bureau de district qui poursuit ses discussions avec le contribuable en question et qui nous dit: laissez-nous terminer nos discussions avec ce contribuable. Si vous nous retirez son dossier, nous ne pourrions nous entretenir avec elle. Nous avons décidé d'une réunion pour cette raison. Je leur réponds: très bien, continuez, si vous discutez avec elle et si vous essayez de résoudre le problème. Pourquoi devrais-je intervenir?

M. Fisher: Bien.

Vous dites que vous allez respecter la recommandation Disney et ne pas tenir compte de l'inventaire. Je voudrais savoir de quel inventaire il s'agit. Est-il simplement question de tableaux ou également de sculptures et de stocks onéreux que détiennent certains artisans ou des gens qui possèdent des bijoux et ainsi de suite? Je ne veux pas dire que vous n'allez pas en tenir compte. Je veux dire que vous en tiendrez compte selon sa valeur d'achat et non pas selon sa valeur marchande. Cette décision aura-t-elle d'importantes répercussions?

M. Robertson: Elle n'est pas très importante, monsieur le président, comme je l'ai dit au début. Vu la situation, ce serait simplement une proposition que je ferais à mes collègues.

M. Fisher: Bien.

M. Robertson: Lorsque j'aurais terminé mon étude, et plusieurs de mes collaborateurs y ont déjà travaillé, nous verrons bien, mais j'en doute fort pour l'instant, si tout cela représente un gros problème. Les seules personnes que j'aie rencontrées... Comme je vous le disais tout à l'heure, il faut rester très général et très souple car certains artistes et certains membres de milieux culturels voudront continuer à appliquer le principe de l'évaluation des stocks. En effet, un certain nombre d'artistes, fort prospères, se sont constitués en société et ils préfèrent de beaucoup la comptabilité d'exercice. Ce que je propose donc, et vous êtes sans doute les seules personnes à le savoir...

Une voix: Pas encore.

[Text]

Mr. Robertson: Not now, of course. I will be recommending that to my colleagues, in a sense, because my scenario... With due respect to my own people, Mr. Warren has been working on this situation for several months now, trying to come up with a position. And in discussing it with him, in the last few days, I have said to him, look, we are really talking about... I agree with Mr. Drache—nickels and dime stuff in a large number of scenarios. Now, I hear there is...

The Chairman: Okay, here is the problem, Mr. Robertson...

Mr. Robertson: Mr. Chairman, may I finish?

The Chairman: Sorry.

Mr. Robertson: There are difficulties with that, please understand. There is a very strong school of thought that legally one has to apply the provisions of Section 10 which says: "You value your inventory at the lower cost of market". As I said to my colleagues at the time, in the field it is nice to sit back at the office and theorize. I have theorized for years as the director general of rulings, but in the real world you have to look at it. Perhaps we do not look at the real world enough, if you like, but we try. My people say, all right, let us see what is out there. We look at this scenario now and we say, when you look at the cases that we see, you are not talking about a lot of things. Besides that, if you are talking about an artist who has a large number of things... We do not profess to be, we have never professed to be experts on the value of the art.

If the artist has used an inventory method of accruing these paintings and he says, this year, because he is following the method of saying that painting I think is worth \$500, and the cost is \$300... Two years later he comes along and says, I am writing it off to nil. I think most of my people—I preface most, because you cannot control everybody—would say, fine and dandy, brother; you are the expert, I am not.

The Chairman: Here is my problem with what is happening in front of my eyes this morning. We have all these issues suddenly shifting in here. Now, I welcome the shift; it seems to me that there is some common sense going on. It is pleasant to hear some of it being discussed this way, but I am left with two questions.

First of all, you remind me of something that has been said to Mr. Burghardt. You said you have no position on poets, just on business...

Mr. Robertson: That is right.

The Chairman: I think it is about time you had a position on poets. At least you will begin to understand what has been happening—you patently do not. You do not understand this stuff. It has to be given to you with both barrels and then you look at it and say, okay, there is not enough going on here to make it worthwhile, or else you make some other decision about how far back you will go and all this sort of stuff. I think

[Translation]

M. Robertson: Pas encore, bien sûr. J'ai l'intention de recommander à mes collègues... M. Warren étudie cette question depuis plusieurs mois pour essayer de définir la position du ministère. Je l'ai rencontré très récemment, et je lui ai dit qu'en fait, dans un grand nombre de cas, et je suis tout à fait d'accord avec M. Drache, le problème se résumait à quelques sous. Par ailleurs, je sais que...

Le président: Voici le problème qui se pose, monsieur Robertson...

M. Robertson: Monsieur le président, me permettez-vous de terminer?

Le président: Je vous en prie, excusez-moi.

M. Robertson: Cela pose des difficultés, comprenez-le bien. Certains estiment qu'il faut appliquer strictement la loi, notamment les dispositions de l'article 10 qui prévoit que: «Les biens figurant dans un inventaire sont évalués au coût supporté par le contribuable ou à leur juste valeur marchande, le moins élevé de ces deux éléments étant à retenir». Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire à mes collègues, c'est bien beau de rester dans son bureau et d'échafauder toutes sortes de théories. C'est ce que j'ai fait pendant des années en tant que directeur général des décisions, mais dans la vie réelle, il faut examiner chaque cas. Nous ne le faisons peut-être pas assez, mais nous nous efforçons de le faire. Lorsqu'on examine les cas qui se présentent, ils ne varient pas tellement. De plus, lorsqu'il s'agit d'un artiste qui possède un grand nombre de biens... Nous ne prétendons pas, et nous n'avons jamais prétendu, être des experts dans l'évaluation des oeuvres artistiques.

Si l'artiste en question utilise depuis un certain temps la comptabilité d'exercice pour l'évaluation de ses tableaux, et qu'il décide, une année donnée, en vertu de cette méthode, d'évaluer son tableau à 500\$, et le coût de réalisation à 300\$... Deux ans plus tard, il décide de tout annuler. La plupart de mes collaborateurs, et je dis bien la plupart car je ne peux pas contrôler tout le monde, sont prêts à reconnaître qu'ils ne sont pas des experts en la matière.

Le président: Je suis attentivement tout ce qui se passe depuis le début de la réunion, et j'ai l'impression que toute la discussion prend soudainement une nouvelle orientation. Certes, je m'en réjouis car il est tout à fait sensé, à mon avis, d'aborder les problèmes sous des angles différents. Cependant, j'ai deux questions à vous poser.

Premièrement, vous me rappelez quelque chose qu'on a dit à M. Burghardt. Vous avez dit que vous n'aviez pas de position bien définie en ce qui concerne les poètes, simplement en ce qui concerne les activités commerciales...

M. Robertson: C'est exact.

Le président: Eh bien, j'estime qu'il est temps que vous ayez une position bien définie à l'égard des poètes. Au moins, vous pourriez commencer à comprendre ce qui se passe depuis un certain temps, alors que manifestement, vous n'y comprenez rien. Il faut qu'on vous donne des preuves irréfutables pour que vous vous disiez que, peut-être, ce n'est pas la peine de poursuivre la réévaluation de tel ou tel artiste, à moins que

[Texte]

you badly need some expertise on the arts. And when that question was put to you by Mr. Bosley you did not have an answer. When Mr. Orlikow put it to you, you said that you accepted the criticism. So let us go one step farther and just make a recommendation to you that your department hires somebody who knows what is going on in the arts. You would do that in a complicated oil industry, you would do it in some other area. Do it here too, so that you know something.

The second thing that happens, and it really worries me, is that every time we get into one of these discussions and things get heated, you retreat to the defence that your administering the law. But today we have seen you change the administration of the law right in front of our eyes.

• 1050

Yes. You told us today, as of April 1, this current year, plus one.

I welcome that change. But it has nothing to do with the law. It is you, and it is your ability to administer. It has nothing to do with the law, and you should not hide behind that defence. It is an irrelevant defence. You are talking about human relations, you are not talking about legal affairs here.

I have a lot of questions I want to ask you where I happen to think your department is right. I went through these cases and I noted the large number of instances in here . . . I do not know if it is deliberate or not—where you refer to issues such as homes and mortgages and automobiles and personal expenses; areas of considerable doubt, I would say.

But my problem, when I am dealing with you, is that I do not know if I can get through to that, because I have bigger issues with you—with your behaviour. I tell you that, as I said at the beginning, as a member of the government, where my inclination is to defend you. I do not often get a chance to be so opinionated, so I am taking the opportunity today.

That is my turn, Mr. Burghardt.

I am sorry; unless you want to answer that. It is a diatribe at you, but you are entitled—it is a free country.

Mr. Robertson: Thank you, sir.

I must reiterate: whether I like it or not, it says “reasonable expectation of profit”.

The Chairman: I am back to keeping quiet.

Mr. Scott.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Mr. Chairman, I just have a wrap-up comment, from my point of view, and a question, and then I have to slide out in about five minutes anyway.

The Chairman: Yes.

[Traduction]

vous ne décidiez, si l'envie vous en prend, de remonter plusieurs années en arrière . . . À mon avis, vous avez grand besoin d'acquérir de l'expertise dans le domaine des arts. Lorsque M. Bosley vous a posé la question, vous n'avez pas su lui donner une réponse. Lorsque M. Orlikow a abordé le sujet avec vous, vous avez dit que vous acceptiez sa critique. Permettez-moi alors d'aller un peu plus loin et de recommander à votre ministère de recruter un expert dans le domaine. C'est ce que vous faites lorsqu'il s'agit d'un problème compliqué relatif à l'industrie pétrolière ou à un autre domaine. Faites-en donc autant pour le domaine artistique, afin d'acquérir un peu d'expertise dans ce domaine.

Deuxièmement, chaque fois que la discussion s'échauffe un peu, vous vous retranchez toujours derrière l'administration de la Loi. Or, aujourd'hui, vous avez modifié cette administration de la Loi devant nos propres yeux.

En effet, vous nous avez dit qu'à partir d'aujourd'hui, en réalité depuis le 1^{er} avril, certaines modifications avaient été mises en place.

Je m'en réjouis. Cependant, cela n'a rien à voir avec la loi et l'administration que vous en faites. Vous ne devriez donc pas vous retrancher derrière cet argument. Il n'est absolument pas pertinent. Nous parlons ici de relations humaines, et non pas d'affaires juridiques.

Certes, votre ministère n'a pas toujours tort, loin de là. J'ai examiné un grand nombre de cas et j'ai constaté que, bien souvent, je ne sais pas si c'est délibéré ou non, lorsqu'il est question de maisons, d'hypothèques, d'automobiles et de dépenses personnelles, les doutes sont encore très nombreux.

Par contre, ce qui me préoccupe davantage, c'est votre comportement. Comme je l'ai dit au début, en tant que membre de la majorité, j'ai plutôt tendance à venir à votre défense. Je n'ai pas souvent la chance de pouvoir exprimer aussi ouvertement mon opinion, et j'en profite donc aujourd'hui.

Excusez-moi, monsieur Burghardt, mais c'est mon tour.

Excusez-moi. Qu'avez-vous à répondre à cela? Je vous ai fortement critiqué, mais vous avez tout à fait le droit de répondre étant donné que nous sommes dans un pays démocratique.

M. Robertson: Merci.

Que cela me plaise ou non, je suis obligé de vous répéter que la loi prévoit le critère des «possibilités raisonnables de profit».

Le président: Maintenant, je reprends mon rôle de président.

Monsieur Scott.

M. Scott (Mamilton—Wentworth): Monsieur le président, permettez-moi de faire un bref commentaire pour résumer toute cette discussion et poser ensuite une question, avant de m'esquiver dans cinq minutes environ.

Le président: Vous avez la parole.

[Text]

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): I will then let Mr. Bosley take over.

Like all of my colleagues on this side of the committee, Mr. Robertson and gentlemen, I just have to shake my head in dismay at what I have heard this morning. Now you can understand what an ordinary MP is up against when dealing with Revenue Canada. When you fellows cannot get hold of a file, how in the hell can we, on behalf of our constituents?

But the issue that this committee is facing is even deeper. It is clear you people had absolutely no idea of the kind of damage that would be inflicted on Canada's artistic community as a result of the procedures you have been adopting. It is equally clear that some restitution has to be made here. I am just speaking personally about the kind of amendment that is going to have to be perhaps recommended by this committee and considered certainly by Revenue Canada, which in some way, as I say, will make restitution for what has happened to the artistic community of Canada to the present time. I do not know what kind of amendment we are looking at. I do not know what you do to deal—you did not want to discuss the hobbyist situation, but the fact is you have a lot of people out there, sir, who are trying to eke out a living, and they take other jobs to support their primary aim of artistic endeavour, and they have to be treated with fairness. What kind of an amendment we can devise in the name of fairness, I do not know. I just have the very real sense that something has to be done.

In the meantime, is it possible to issue a moratorium on the reassessments, certainly until this committee's work is completed and we can get down to making some of those recommendations? Is there a procedure, under the Act, to issue some sort of moratorium?

Mr. Bosley: Turn off that computer code.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Turn off the damn computer machine. Do something. But is there, sir—I am wondering if you could enlighten this committee, for example, on how the decision on the Toronto Symphony Orchestra, the assessment there, was put into abeyance. Can we have a moratorium on all of these reassessments until some of the very valuable suggestions put forward by Mr. Fisher and Mr. Bosley and others . . . in terms of getting a hold on the artistic community and getting a handle on their expertise so that can be sorted out? That is the last of my diatribe.

• 1055

Mr. Robertson: The question of a moratorium is being dealt with by my Minister and I think I have to fall back on his response.

The question of the Toronto Symphony Orchestra issue, Mr. Brooks can deal with. He is as familiar with this case as anybody is.

Mr. Brooks: The Toronto Symphony Orchestra, as you know, were classified as employees and they have made further representations to the Legal Services Branch. They have a fairly extensive brief in right now on the contract they have

[Translation]

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Ensuite, je laisserai mon tour à M. Bosley.

Tout comme mes collègues du Parti conservateur, je suis absolument sidéré d'avoir entendu ce que vous aviez à dire, ce matin. Maintenant, on comprend tous les efforts que doit faire le simple député lorsqu'il est obligé de traiter avec Revenu Canada. Lorsque vous, au ministère, ne réussissez pas à mettre la main sur un dossier, comment diable croyez-vous que nous, nous allons réussir à le faire, au nom de nos électeurs?

Toutefois, le problème qui se pose à notre Comité est encore plus fondamental que cela. Il est évident que vous ne vous rendez absolument pas compte du préjudice que vous risquez de causer aux milieux artistiques canadiens avec les procédures que vous avez adoptées. Il me paraît également évident qu'il va falloir trouver un mécanisme quelconque de réparation. Je vous dis cela à titre personnel, mais je suis convaincu que notre Comité va devoir proposer un amendement qui obligera le ministère du Revenu à donner aux milieux artistiques canadiens une certaine réparation pour tout ce qui s'est passé jusqu'à présent. Je ne sais pas encore quel type d'amendement nous pourrions envisager. Vous dites ne pas savoir comment traiter avec . . . vous avez refusé de parler du cas des amateurs, et pourtant, il y a un grand nombre d'artistes qui sont obligés d'exercer un autre emploi pour pouvoir poursuivre leurs activités artistiques; or, il faut absolument que ces gens soient traités avec équité. Je ne sais pas, donc, quel type d'amendement nous pourrions envisager pour rétablir cette équité, mais je suis absolument convaincu qu'il faut faire quelque chose.

En attendant, serait-il possible d'instaurer un moratoire sur ces nouvelles cotisations, tout au moins jusqu'à ce que nous ayons terminé notre travail et que nous ayons élaboré des recommandations? Une disposition de la loi prévoit-elle l'instauration d'un tel moratoire?

M. Bosley: Il suffit de supprimer ces codes informatiques.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Stoppez l'ordinateur, faites quelque chose. Pourriez-vous nous dire ce qu'il est possible de faire, et notamment comment la décision de réévaluer les membres de l'Orchestre symphonique de Toronto a-t-elle été suspendue? Serait-il possible d'imposer un moratoire relativement à ces réévaluations en attendant que les suggestions très valables de M. Fisher, M. Bosley et d'autres personnes . . . pour connaître le point de vue de la communauté artistique en vue de régler le problème? Voilà qui finit ma diatribe.

M. Robertson: La question du moratoire relève de mon ministre et je me crois obligé de répéter sa réponse.

Quant à la question de l'Orchestre symphonique de Toronto, M. Brooks peut l'aborder. Il connaît la situation aussi bien que n'importe qui.

M. Brooks: Comme vous le savez, les membres de l'Orchestre symphonique de Toronto ont été classés comme des employés et ils ont fait d'autres démarches auprès du Contentieux à cet égard. Ils ont présenté un mémoire très complet sur

[Texte]

with the musicians, and that is under review right now. They just sent it in about a week and a half ago so it is being reviewed right now.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): You do not see any possibility of the same kind of procedure being placed in effect across the board until we can enter . . .

Mr. Brooks: Yes. I think the issue with the Toronto Symphony Orchestra is this employee or self-employed issue which I indicated we have court decisions on going in both directions. That issue will hopefully be resolved with the Toronto Symphony within days, as to which way it is going to go.

Mr. Scott (Hamilton—Wentworth): Just on the question of the moratorium again, Mr. Robertson, you said that you have to follow the Minister's ruling on this, but he told me in the House that the law says that Revenue Canada has to continue with these reassessments and that you cannot just wait for a special subcommittee to complete its work or make any other recommendations as to amendments. That is the Minister's story and you are sticking to it. There is no choice.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I have no comment on that.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I have to leave so I wonder if I could ask one question.

The Chairman: Please do.

Mr. Orlikow: That decision you referred to this morning, that in reassessments you would only call on people to pay for the current year, one year back, I am sure is a very welcome one. Could you discuss with the Minister this possibility? Now you have adopted that principle, that those people who were reassessed and were required to pay back for four years—some of them, as mentioned earlier, were required to pay up to \$20,000—could you discuss with the Minister the possibility of a refund to them for the years which you are now saying new cases would not have to pay?

Mr. Robertson: I can discuss anything with the Minister, I suppose, in the sense that I am prepared to discuss it, but I do not know the resolution of the issue.

In the cases of the two years that I mentioned to you, I emphasize again that it was in the special-circumstances cases. It may not be in all cases, but we are trying to find a way to respond to it. I will probably be criticized for even saying, but that is all I can say.

The Chairman: I think we still have another, by my count, six minutes of Tory time left. Mr. Bosley.

Mr. Bosley: Are you aware of circumstances where in fact your staff looked at a painter's paintings and said, gee, no expectation of profit here, these paintings will never sell? Are

[Traduction]

le contrat que la direction a passé avec les musiciens, lequel est actuellement à l'étude. Il a été reçu il y a environ une semaine et demie et on est actuellement en train de l'étudier.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Donc, vous ne croyez pas qu'on pourra suivre la même procédure pour tous les autres orchestre en attendant d'avoir . . .

M. Brooks: Oui. La question qui se pose dans le cas de l'Orchestre symphonique de Toronto concerne le classement des musiciens comme employés ou employés indépendants et je crois avoir indiqué que cette question est présentement devant les tribunaux. Nous espérons qu'il sera possible de régler le problème de l'Orchestre symphonique de Toronto d'ici quelques jours, dès qu'on saura la décision du tribunal.

M. Scott (Hamilton—Wentworth): Pour revenir à la question du moratoire, monsieur Robertson, vous avez dit que vous êtes obligés de suivre les instructions du ministre à cet égard, mais il m'a dit à la Chambre que, selon la loi, Revenu Canada doit poursuivre ses réévaluations et vous n'avez pas le droit d'attendre qu'un sous-comité spécial termine ses travaux ou fasse des recommandations de modifications à la loi. Voilà ce que m'a dit le ministre et vous semblez l'appuyer. Vous n'avez pas le choix.

M. Robertson: Monsieur le président, je n'ai rien à dire là-dessus.

M. Orlikow: Monsieur le président, étant donné que je dois partir, j'aimerais poser une seule question.

Le président: Allez-y.

M. Orlikow: La décision dont vous avez parlé ce matin, selon laquelle ceux qui font l'objet d'une réévaluation ne seraient tenus de payer des impôts que pour l'année qui vient de se terminer, est certainement très appréciée. Pourriez-vous en parler avec le ministre? Puisque vous avez adopté ce principe, relativement à ceux qui ont fait l'objet d'une réévaluation et se sont vus obligés de payer des impôts arriérés sur quatre ans—dont certains, comme on l'a dit plus tôt, ont dû payer jusqu'à 20,000\$—pourriez-vous discuter avec le ministre de la possibilité de rembourser à ces gens-là les sommes payées pour les autres années, puisque vous avez maintenant décidé que cette procédure ne s'appliquera plus à l'avenir?

M. Robertson: Je peux discuter de n'importe quoi avec le ministre, et je suis prêt à le faire, mais je ne peux pas vous dire quelle sera l'issue de cette discussion.

Dans les cas que je vous ai mentionnés, je voudrais souligner encore une fois qu'il y avait des circonstances spéciales. Ce ne sera peut-être pas toujours le cas, mais nous essayons de trouver un moyen de le faire. On va probablement m'en vouloir d'avoir osé dire cela, mais c'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant.

Le président: Je crois qu'il reste six minutes au Parti conservateur. Monsieur Bosley.

M. Bosley: Connaissez-vous des cas où votre personnel aurait examiné les oeuvres d'un peintre et aurait décidé, puisque le peintre ne s'attendait pas à faire des bénéfices là-dessus, que ces peintures ne seraient jamais vendues? Connais-

[Text]

you aware of those kinds of judgments being made at the lowest possible level?

Mr. Robertson: I have read the reports like everybody else, Mr. Chairman. I can imagine things being said in a lot of cases. I too have said things when I have met with taxpayers. One says things. I am not noted as being the best politician or diplomat in the department. I have been quoted as using words where, if I did not like it, I would tell the taxpayer I do not like it.

• 1100

I do not condone in any way, shape or form for anybody to cast aspersions. I have painted a few things myself and if somebody came to me and said it was trash . . . In fact, I have a painting in my office that a number of people have alluded to as trash. They do it only in a guarded sense because it is an abstract, and an abstract to me is what I see out of it, not anybody else. So I do not condone people saying that. If it was to my ability, Mr. Chairman, I would certainly say to the fellow: Who are you to judge? That is not your job; your job is to collect tax.

Mr. Bosley: Then let us go to Appendix A. Let us get right at the cases, Mr. Chairman.

Here is a guy. I could argue on the face of that document that you have a painter who simply is having market problems. The conclusion or determination is not that his expenses were unreasonable but that he had no expectation of profit. I do not think anybody here would quarrel if you were saying to us that in fact the use of the automobile did not relate to the art endeavour and therefore was an unreasonable expense. But you did not conclude that the use of the automobile is unreasonable; you concluded he has no reasonable expectation of profit. So what? The guy has a bunch of stuff that he has invested some money in that he has put his heart and soul into. How can you use the fact that it did not sell in the world of paintings to determine he had no reasonable expectation of profit without at the same time saying that no painter has a reasonable expectation of profit?

Just look at Appendix A. How can I tell from that that he has no reasonable expectation of profit? He may have expenses that do not relate . . .

Mr. Robertson: He may have.

Mr. Bosley: —in which case disallow the expenses. But you did not disallow the expenses because they did not relate.

Mr. Robertson: The end result is the same in this scenario if you look at the fact that he has no profit. I am sorry, but if he has looked at the capture and we have come to the conclusion that on this operation he has no expectation of profit and there will never be profit, the amounts are disallowed as personal living expenses. Does it help you if I turn around and say:

[Translation]

sez-vous des cas où des employés au plus bas niveau auraient porté un jugement semblable en examinant les affaires d'un artiste?

M. Robertson: Je lis les rapports comme tout le monde, monsieur le président. Je peux croire qu'on dit toutes sortes de choses dans toutes sortes de situations. Moi, aussi, j'ai dit des choses lors de rencontres avec les contribuables. Cela arrive souvent. Au Ministère, on sait que je ne suis pas toujours très diplomate. On a déjà relevé des situations où je n'ai pas mâché mes mots en parlant à un contribuable.

Je ne suis certainement pas en faveur de ceux qui dénigraient le travail de qui que ce soit. Moi-même, j'ai fait un certain nombre de peintures et si quelqu'un me disait que cela ne valait rien . . . En fait, j'ai une peinture dans mon bureau et certaines personnes prétendent qu'elle ne vaut rien. Elles le font en termes voilés étant donné que c'est une peinture abstraite et pour moi, une peinture abstraite doit refléter ma vision du monde, non celle de quelqu'un d'autre. Par conséquent, je suis contre ce genre d'attitude négative. Si quelqu'un mettait en doute ma compétence, monsieur le président, je n'hésiterais pas à lui dire que ce n'est pas à lui de juger, que son travail consiste à prélever des impôts, un point c'est tout.

M. Bosley: Passons donc à l'annexe A. J'aimerais qu'on parle de cas précis, monsieur le président.

Prenons le cas du peintre suivant: d'après les documents, je pourrais prétendre que celui-ci a simplement un problème de marketing. La conclusion de l'évaluation n'est pas que ses frais n'étaient pas raisonnables, mais qu'il n'avait pas de possibilité de profit. Je crois que personne ne contesterait votre jugement si vous nous disiez que le recours à une automobile n'avait rien à voir avec les oeuvres d'art et ne pouvait donc être considéré comme une dépense raisonnable. Mais, en fait, vous n'avez pas conclu que le recours à une automobile était déraisonnable; vous avez conclu que ce peintre n'avait pas de possibilité raisonnable de profit. Et, alors? Cette personne a consacré son argent et son temps à son travail et elle y a mis tout son coeur. Comment pouvez-vous prétendre que puisqu'elle n'a pas vendu de peintures, elle n'avait pas de possibilité raisonnable de profit, sans dire en même temps qu'aucun peintre n'a de possibilité raisonnable de profit?

Examinons l'annexe A. Comment peut-on en déduire que cette personne n'a pas de possibilité raisonnable de profit? Elle a peut-être des dépenses qui n'ont rien à voir . . .

M. Robertson: Oui, c'est possible.

M. Bosley: . . . avec son travail, et dans ce cas-là, vous n'avez qu'à refuser ses dépenses. Mais, en fait, vous n'avez pas refusé les dépenses parce qu'elles n'avaient rien à voir avec son travail.

M. Robertson: Mais en l'occurrence, cela revient au même, si l'on tient compte du fait qu'elle n'a pas de profit. C'est dommage, mais si nous avons conclu que cette personne n'a pas de possibilité raisonnable de profit et qu'elle ne va jamais en faire, on doit refuser d'accepter les montants qui représentent des dépenses personnelles. Peut-être que je pourrais vous

[Texte]

With every one of the expenses let us take out \$1,000 because it is purely personal and the rest is there and you still conclude that it is no reasonable expectation of profit? It falls in the same category.

Mr. Bosley: We go around and around in a circle.

Mr. Robertson: I am sorry, yes.

Mr. Bosley: We go around and around in a circle because this is the key issue.

Mr. Robertson: That is right.

Mr. Bosley: That man is trying to do something he believes is important. He puts a studio in his home at some expense. I am absolutely dead certain he would sit down across the table from you and say: Well, here is what I used the automobile for in terms of personal use; here is what I used it for in terms of my employment income; and here is what I used it for in terms of doing some investigatory work or some sketches or whatever. I am sure he is perfectly willing to sit down with you and talk about whether those expenses relate to what he was doing.

If you treat him like that, that is one kind of treatment. If you treat him on the basis of not talking about the nature of the expenses because you start from the premise, having looked at his activity, that he is not a professional artist, you have destroyed him.

It is not the money that is at issue. The money becomes a problem when he has to pay it back. It is not the money. It is the way he sees himself or herself, and you have said: Scratch, bang—no reasonable expectation of profit.

Mr. Robertson: Correct.

Mr. Bosley: He is not doing it without reasonable expectation of profit. He is doing it because he has to do it and he is doing it with hopes that maybe it will sell.

In fact, in fairness to him or her, for many painters it just does not matter whether it is going to sell. If you do not understand that, if you hang on the line that painting is a business, you miss the whole point of the conversation this committee has to be into. I am sorry; I have to say this. I do not mean this as a diatribe because it is not whether it is one year or two years; it is just how you know from someone...

He has graduated from art school; he has taught art; his works have been exhibited. He is trying. Should not that be enough?

• 1105

The Chairman: Let us get this a little clearer; this is an important question. Do you have leeway or are you forced to make that judgment? Mr. Bosley is asking you to make a value judgment about this circumstance, a judgment which runs against your financial instincts here. He is saying that your financial decision runs against his artistic instincts.

[Traduction]

présenter la situation ainsi: pour chacune des dépenses, si l'on soustrayait la somme de 1,000\$ puisqu'elle ne représentait que des frais personnels et qu'on laissait le reste, vous pourriez toujours conclure que l'intéressé n'avait pas de possibilité raisonnable de profit? Cela revient au même.

M. Bosley: Nous tournons toujours autour du pot.

M. Robertson: Oui.

M. Bosley: Mais il s'agit d'une question d'importance primordiale.

M. Robertson: Oui, c'est exact.

M. Bosley: Mais cette personne fait quelque chose qu'elle considère comme important. Elle paie cher le studio qu'elle fait construire dans sa maison. Je suis tout à fait convaincu qu'elle serait prête à vous dire dans quelles circonstances elle s'est servi de sa voiture pour des raisons personnelles et dans quelles circonstances elle s'en est servi pour son travail, par exemple, pour explorer un cadre particulier ou faire des croquis, mais je suis sûr qu'elle serait prête à vous dire si ses dépenses concernent son travail ou non.

Si vous la traitez de cette façon-là, c'est très bien. Mais si vous décidez que vous n'allez pas parler de la nature de ses dépenses puisque vous avez déjà conclu, après avoir regardé son travail, qu'elle n'est pas artiste professionnel, vous allez la détruire complètement.

Ce n'est pas l'argent qui compte ici. L'argent ne représente un problème que lorsqu'elle doit le rembourser. Ce n'est pas une question d'argent. C'est son image d'elle-même que vous visez lorsque vous lui dites qu'elle n'a pas de possibilité raisonnable de profit.

M. Robertson: C'est exact.

M. Bosley: Elle ne le fait pas sans espérer faire un profit. Elle le fait parce qu'elle ne peut pas faire autrement et elle espère qu'elle pourra peut-être vendre ses oeuvres.

En fait, pour être juste envers les peintres, en général la possibilité de vendre leur importe peu. Si vous n'avez toujours pas compris cela et vous insistez pour dire qu'être artiste, c'est avoir un commerce, eh bien, vous ne comprenez pas du tout l'approche que ce Comité doit adopter vis-à-vis de cette question. Je suis désolé, mais il fallait que je le dise. Ce n'est pas une simple diatribe, car en fait, qu'il s'agisse d'un an ou de deux ans, cela n'a pas d'importance; c'est le fait de savoir si quelqu'un...

Il s'agit d'un diplômé d'une école de beaux-arts; d'ailleurs, il a enseigné la peinture et ses oeuvres ont été exposées. Il fait de son mieux. Cela ne devrait-il pas suffire?

Le président: Soyons un peu plus précis car c'est une question importante. Avez-vous une marge de manoeuvre ou êtes-vous obligés de porter ce jugement? M. Bosley vous demande de porter un jugement de valeur dans ce cas d'espèce, un jugement qui va à l'encontre de tous vos instincts financiers. Et il vous dit en fait que votre décision à caractère financier va, elle, à l'encontre de ses instincts artistiques.

[Text]

Now, would you describe for us how you, as a public official—and I think a responsible one—work that balance? How much leeway do you actually have? How much of it is influenced by law, how much by interpretation bulletins, how much by court cases? Give us a feel for this circumstance. Give us a feel for the dilemma from your point of view, Mr. Robertson.

Mr. Robertson: The dilemma from my point of view is that I am looking at it, if you like, from a pure business motivation and profit financial sense. In my opinion, the law says that in order to have these costs you may have the greatest desires and expectations in the world, but you must have a profit motivation and you must be able to show that motivation. If you cannot—and we have tried to give people sufficient time to do that—then we conclude that you have no reasonable expectation of profit. That is the scenario we have.

Mr. Bosley: Mr. Chairman, let me just ask this, because this is key. If I read these court cases correctly—and I would have to go back and find out; we read them very quickly earlier—in at least one of these—and I would have to look to find it, I am sorry—the judge says it is not the expectation of reasonable profit which is at issue; it is a reasonable expectation of profit. In other words, it is the expectation; it is the interpretation of reasonable expectation that the courts hang it on, not whether or not profit is reasonable.

I put to you: Under what circumstances do you believe an artist in this country has a reasonable expectation of making a profit? I put it to you that in the industry—to use your model—of the arts, they all have an extremely slim expectation, and therefore, if one is operating in that industry, for a successful artist or for a “non-commercially successful” artist the expectation is the same. Therefore, it is reasonable for all of them to be treated the same; that is, if I am a film-maker, I cannot meet your test because I do not have a Canadian distribution system and I do not have all sorts of things that would support the industry.

Therefore, if you ask me as a totally linearly rational person, I do not have any expectation of profit, but in my industry I have a reasonable expectation of profit. That is the conundrum, Mr. Chairman, in terms of the interpretation, as to whether you rely on the issue of profit or on the issue of the expectation being, across the board, reasonable.

[Translation]

Cela dit, vous qui êtes fonctionnaire—et j'imagine que vous avez vos fonctions à cœur—pourriez-vous nous décrire la façon dont vous arrivez à ce compromis. Dans quelle mesure avez-vous vraiment une marge de manoeuvre? Dans quelle mesure la loi joue-t-elle un rôle, dans quelle mesure les bulletins d'interprétation jouent-ils un rôle, dans quelle mesure également les jugements des tribunaux eux aussi jouent-ils un rôle? Donnez-nous une idée. Faites-nous comprendre ce dilemme qui se pose, et la façon dont vous le percevez, monsieur Robertson.

M. Robertson: Dans ma propre perspective, le dilemme réside dans le fait que j'envisage les choses d'un point de vue si vous voulez financier, du point de vue du profit et de la motivation commerciale. A mon sens, la loi dit que pour pouvoir tenir compte de ces frais, même si vous avez les meilleures motivations du monde, vous devez néanmoins escompter faire des bénéfices et vous devez être en mesure de prouver que c'est ce sentiment-là qui vous anime. Si vous ne pouvez pas le prouver—et nous avons toujours tenté de donner aux gens suffisamment de temps pour le faire—force nous est de conclure que vous n'avez pas de possibilité raisonnable de profit. Voilà donc la façon dont les choses sont envisagées.

M. Bosley: Monsieur le président, laissez-moi poser une autre question pour mettre le doigt sur l'élément véritablement fondamental. Si j'interprète correctement ces jugements rendus par les tribunaux—mais il faudrait que j'y revienne parce que nous les avons lus très rapidement, du moins c'est ce que nous avons fait pour l'un d'entre eux—quoi qu'il en soit, il faudrait que je vérifie, excusez-moi, il me semblerait que le juge a déclaré que ce n'était pas la possibilité de profit raisonnable qui était en cause, mais bien une possibilité raisonnable de profit. En d'autres termes, c'est la possibilité; les tribunaux s'en tiennent à cette interprétation de la possibilité raisonnable et non pas du profit raisonnable.

Alors voici ce que je vous dis: dans quelles circonstances pensez-vous qu'un artiste au Canada puisse avoir une possibilité raisonnable de profit? Je soutiens que dans l'industrie—et j'en reviens au modèle dont vous nous parliez—cette industrie des arts, tous les artistes nourrissent des espoirs extrêmement maigres et par conséquent, pour quiconque travaille dans cette industrie, qu'il s'agisse d'un artiste qui a la cote ou d'un artiste qui n'a pas encore réussi commercialement parlant, la possibilité de profit est la même. Par conséquent, il n'est que raisonnable qu'ils soient tous mis sur le même pied; ainsi, si je suis cinéaste, je ne saurais répondre à vos critères parce que je n'ai pas de réseau de distribution au Canada et parce que je ne puis pas compter sur tous ces éléments qui sont les auxiliaires indispensables de l'industrie.

Ainsi donc, si vous me posez la question en me demandant d'être parfaitement rationnel, il est évident que personnellement je n'ai pas de possibilité de profit mais que dans le cadre de l'industrie dans son ensemble, j'ai une possibilité raisonnable d'en réaliser un. Voilà le dilemme, monsieur le président, lorsque nous parlons d'interprétation, lorsqu'il s'agit de savoir si c'est la notion de profit ou la notion de possibilité qui doit être raisonnable.

[Texte]

The Chairman: All right, except that I would ask here now, out of fairness, whether that is something which has to be clarified for you or whether that is something where you have some discretion. I need your advice on that.

Mr. Robertson: It seems, in my opinion anyway, that I need clarification in the legislation.

The Chairman: Right. You would not like to be in a position where you are saying, in effect: It is my judgment that you are in this industry. You do not want to be in that position. Okay, I think that is fair game, and I think that is an honest answer back. I do not see how any official in your position could give us any other answer than that. I do not.

Mr. Bosley: Well, I do.

The Chairman: Ah! Do you want to debate it?

Mr. Bosley: Sure, let us debate it in front of him.

Mr. Chairman, the question of when a reassessment is issued is an interpretation. The decision has to be taken to reassess. Therefore, if you are going to take the decision to reassess, you have made a judgment about reasonable expectation. No definition is going to solve that problem. In my mind, the problem is not a definition in the Act of artists. That relates to other issues, such as CPP, unemployment insurance and all the rest of it.

• 1110

Here the issue is: Do you say that reasonable expectation is the same for farmers, for widget manufacturers, for fishermen, for real estate salesmen, for accountants, for lawyers and for painters, or do you say that when you are looking at the painter you will look at the issue of reasonable expectation in the context of a painter? That is not a matter the law can define; nobody has ever been able to do anything other than say to apply common sense.

The Chairman: Mr. Bosley, you have to remember that we have had contrary advice, and very detailed contrary advice, from Arthur Drache, from the Law Union of Ontario and from our witness yesterday, all of whom said that it was necessary to establish a special niche in the law because we are providing special treatment. If we create that niche then we can say to these people that they must look at expectation within the industry itself rather than looking at expectation by general business practices.

Mr. Bosley: I know, but, Mr. Chairman, the point I am trying to make to you is that you need a niche for other reasons.

The Chairman: No, they laid it right on this one.

[Traduction]

Le président: Tout à fait d'accord, sauf qu'en toute justice je dois vous demander à ce moment-là si c'est effectivement un élément qui doit vous être précisé ou au contraire s'il s'agit d'un élément à propos duquel vous avez plus ou moins les coudées franches. Qu'en pensez-vous?

M. Robertson: À mon avis, et ce n'est que mon avis, la loi devrait être précisée.

Le président: D'accord. Vous n'aimeriez pas avoir à dire par exemple: je juge moi que vous faites partie de l'industrie. Vous ne voulez pas avoir à le faire. D'accord, je pense que c'est logique et j'imagine que c'est une réponse honnête. Je ne vois pas vraiment comment les fonctionnaires comme vous pourraient décemment nous répondre d'une façon différente. Ce n'est pas possible.

M. Bosley: Mais si.

Le président: Vous voulez donc que nous en discutions?

M. Bosley: Certainement, discutons-en pendant qu'il est là.

Monsieur le président, la question de savoir quand une nouvelle évaluation est émise est en elle-même une interprétation. Il faut en effet décider de recalculer la cotisation et, par conséquent, si c'est là la décision qui est prise, il est évident qu'il a fallu au préalable porter un jugement à propos de cette possibilité raisonnable de profit. Aucune définition ne va jamais pouvoir résoudre la difficulté. À mon avis, le problème n'est pas une définition des artistes dans le texte de loi. Il y a toute une série d'autres problèmes comme le RPC, l'assurance-chômage et j'en passe.

Le problème qui nous occupe est le suivant: voulez-vous en fait nous laisser entendre que cette possibilité raisonnable est la même pour les agriculteurs, pour les fabricants de bébélles, pour les pêcheurs, les agents immobiliers, les comptables, les avocats et les peintres, ou au contraire partez-vous du principe que lorsque vous traitez du cas d'un peintre, vous considérez la question de la possibilité raisonnable de profit dans le contexte propre au peintre? Ce n'est pas quelque chose que la loi puisse définir car personne n'a jamais pu faire mieux qu'utiliser le simple bon sens.

Le président: Monsieur Bosley, vous vous souviendrez qu'Arthur Drache, les gens de la *Law Union of Ontario* et notre témoin d'hier nous ont tous donné un avis contraire, très détaillé même, en nous disant qu'il était indispensable de ménager dans la loi une niche spéciale parce que précisément nous accordions un traitement spécial. Si nous créons cette niche, à ce moment-là nous pouvons dire à tous ces gens qu'ils doivent considérer la question de la possibilité de profit dans le contexte de leur spécialité et non pas dans l'optique commerciale au sens large.

M. Bosley: Je le sais fort bien, mais il n'en reste pas moins, monsieur le président, et c'est cela que j'essaie de faire ressortir, c'est que cette niche est indispensable pour d'autres raisons également.

Le président: Pas du tout, ils l'ont limitée à ce cas d'espèce.

[Text]

Mr. Bosley: If you try to create a niche that in the law defines reasonable expectation of profit by sector, in my view you are going to have a hell of a time. What you are going to have to do, I think, is deal with it in the regulations section as to when you believe sector by sector or group by group. In other words, here is our going-in view of reasonableness. If you try and do that in a section of the Income Tax Act, first of all you are going to be at it for two years; secondly, you are going to find it is a terribly difficult thing to design. The more sensible thing to do is to go sector by sector with the groups out there that are the professionals in the field, with the department inside, and work out interpretation bulletins for the regulations that establish what reasonable expectation is.

I think if you look at it that way then you can say, as you could say to me in the real estate business, hey, you should be able to make a profit in two or three years, and it is reasonable to assume that the expectation lasts that long before we are going to put that profit test on you. That is where I want to cut the line.

But it is unreasonable to say to an artist that there is a timeframe within which it is reasonable to expect him to have shown a profit. There is no such timeframe. In your own documents the court makes the statement that in some cases you cannot tell in a man's lifetime whether his paintings are going to sell. Therefore, the answer is to just say that there is no profit test that it is reasonable to apply within a timeframe.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, I was going to make a comment. This gets back to Mr. Robertson's opening statement about this reasonable expectation of profit business. How long do we let this go on? For 20 years? Well, maybe you have to let it go on for 20 years.

We have had people before us who have said that they do not mind paying taxes; if they sell a painting, and make a profit on the sale, they will pay the tax. But in the meantime it may take five years to sell that painting, they do not know—they may sell it tomorrow. This gets back to this discussion right now, the reasonable expectation of profit.

I would have to agree with what Mr. Bosley has said here. This is where I think it is a matter of interpretation. An artist goes along, and if he or she wants to work at it 5, 10, 20 years but does not make a profit, so what? But when that painting does sell, he or she is willing—and certainly are obliged—to pay the tax on it. It is a matter of interpretation.

The Chairman: Maybe you could give us some information about expenses, which Mr. Brooks started us on.

[Translation]

M. Bosley: Si vous tentez de ménager une niche qui serait telle que la loi définirait la possibilité raisonnable de profit par activité sectorielle, je suis sûr que vous allez vous retrouver devant un fameux sac de noeuds. À mon avis, ce que vous allez devoir faire, c'est trancher le différend par voie réglementaire, secteur par secteur, ou groupe par groupe. En d'autres termes, préciser l'opinion que nous nous faisons du caractère raisonnable. En revanche, si vous essayez de le faire dans un article de la Loi de l'impôt sur le revenu, en premier lieu cela va vous prendre deux ans, et en second lieu vous allez très vite vous rendre compte que c'est un concept extrêmement difficile à établir. Le plus logique serait de procéder secteur par secteur avec les groupes de professionnels, de spécialistes, avec le Ministère, et de publier des bulletins d'interprétations pour les règlements, lesquels établiraient ce qu'est au juste cette possibilité raisonnable.

Si vous envisagez les choses sous cet angle, à ce moment-là vous pourriez fort bien dire, comme d'ailleurs dans le cas des agents immobiliers, écoutez, vous devriez pouvoir réaliser des bénéfices d'ici deux ou trois ans, et il est donc raisonnable de penser que cette possibilité subsiste pendant la même période et qu'après cela nous allons vous appliquer nos critères de profit. C'est à cet endroit que j'aimerais voir la ligne de démarcation.

En revanche, il est déraisonnable de dire à un artiste qu'il existe pour lui une période bien précise à l'issue de laquelle il est raisonnable d'escompter qu'il aura commencé à faire des bénéfices. Cette période est illusoire. Dans vos propres dossiers, les jugements rendus par les tribunaux précisent que dans certains cas il est impossible de déterminer au juste à quel moment de la vie d'un peintre ses oeuvres vont commencer à se vendre. Par conséquent, il suffirait de dire qu'il n'y a pas de critère de bénéfices qu'on peut raisonnablement appliquer dans le cadre d'une période donnée.

M. Burghardt: Monsieur le président, je voulais signaler quelque chose. À propos de la déclaration de M. Robertson qui nous parlait de cette possibilité raisonnable de profit. Combien de temps sommes-nous prêts à attendre? Vingt ans? Peut-être devons-nous attendre 20 ans effectivement.

Nous avons entendu des gens nous dire qu'ils ne trouvaient rien à redire au fait de payer des impôts: s'ils vendent un tableau, s'ils réalisent un bénéfice, ils paieront leurs impôts. Mais en attendant, ils vont peut-être devoir attendre cinq ans avant de vendre leur tableau, ils n'en savent rien, peut-être vont-ils pouvoir le vendre demain. Et tout cela nous ramène à cette motion dont nous discutons ici de possibilité raisonnable de profit.

Je serais enclin à abonder dans le sens de M. Bosley. C'est précisément ici à mon avis qu'il faut interpréter les choses. L'artiste travaille à son oeuvre et s'il veut y travailler pendant 5, 10 ou 20 ans sans réaliser de bénéfices, pourquoi pas. Mais au moment où ses oeuvres commencent à se vendre, à ce moment-là, l'artiste est disposé, en fait il y est obligé, à payer ses impôts. Tout cela est question d'interprétation.

Le président: Vous pourriez peut-être nous parler des frais comme M. Brooks avait commencé à le faire.

[Texte]

When the poets were here we got an absolutely incredible statement. They had a great presentation, but one guy did let us know that he was looking at a \$200 income and he wanted to write off a word processor. We later found out that he was not using the word processor just for his poetry, he was using it for a lot of other things. I have problems with that kind of expense.

I have problems when I go to my riding and I see employed people who in effect are going to be subsidizing that kind of expense. I have to be able to justify it. I guess what I am concerned about here is the question of prudence—I mean, good, reasonable, deductions within the context. I do not know if you read the last part of Drache's testimony, when he talks about the fact that he will not let his own wife write off an office in her house because, although it would be legal, it would not necessarily be prudent. I thought that was a very useful distinction.

• 1115

Now, I went through this. And in almost every case, you are looking at areas of interpretation. Is this personal, or is it business-related? In each one, there are grey areas. I mean, there is the question of the automobiles, the question of a studio in the home, the question of an office in the home. When your people have gone to look at these things, have they found these expenses reasonable? Have you found them related to the business activity? Or have you come to the conclusion that people have pushed it too far?

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I guess in most cases, it is not a question of the unreasonableness of it; it is just that it comes back to the same issue: reasonable expectation of profit. We have looked at this in all respects, Mr. Chairman, and through you to Mr. Bosley. We have looked at one of the things we have said. Maybe, in looking at this thing, we should address the issue in two parts. But you know, it is just the same legal issue that we are faced with.

The Chairman: I mean within the context on this. Let us assume a guy has a reasonable expectation of profit.

An hon. Member: But that is not at issue.

The Chairman: No, no, it is an issue. If a guy is making improper claims, I want to know your opinion on that. Order, please; let me hear the answer.

Mr. Robertson: If we conclude that there is a reasonable expectation of profit, you may then become more involved in the nature. You conclude that the guy is in the business and is carrying on business, and there is a reasonable expectation of profit. Then you might turn your eyes to the question of why it

[Traduction]

Lorsque nous avons entendu les poètes, ils nous ont dit des choses absolument incroyables. Ils nous ont fait un fort bel exposé, mais un de ces types nous a dit que dans son cas ses revenus étaient de l'ordre de 200\$ mais qu'il voulait pouvoir déduire le prix d'une machine de traitement de textes. Nous nous sommes rendu compte plus tard que cette machine de traitement de textes, il ne l'utilisait pas exclusivement pour ses poèmes, mais bien pour toute une série d'autres choses. J'ai du mal à avaler les frais de ce genre.

Lorsque je suis dans ma circonscription et lorsque je rencontre tous les travailleurs qui vont en fin de compte devoir subventionner les frais de ce genre, j'ai vraiment du mal à l'avalier. Il faut que je puisse le justifier. Ce qui me préoccupe, ici, c'est cette question de prudence, c'est-à-dire la façon de réclamer des déductions justes et raisonnables dans le contexte approprié. Peut-être avez-vous lu la dernière partie du témoignage de M. Drache au cours de laquelle il explique ne pas avoir permis à sa femme de réclamer une déduction pour un bureau dans leur propre maison, puisque une telle réclamation ne serait pas nécessairement prudente, bien que légale en soi. Il était très approprié, je pense, de faire cette distinction.

J'ai donc revu la question, et ai constaté que dans la plupart des cas, tout dépend de la façon dont vous interprétez les activités. S'agit-il d'activités personnelles ou d'activités d'affaires? Dans chaque cas, il y a bien sûr des zones grises qui portent sur l'utilisation soit d'une automobile, soit d'un studio dans la maison, soit d'un bureau chez-soi. Lorsque vos agents se rendent sur place pour effectuer leurs vérifications, constatent-ils en général que les dépenses sont raisonnables? Qu'elles sont dues aux affaires? Ou bien doivent-ils en conclure que les contribuables ont trop forcé la note?

M. Robertson: Monsieur le président, dans la plupart des cas, il ne s'agit pas de déterminer si les réclamations sont raisonnables ou non. Dans tous les cas, il s'agit de déterminer chaque fois la même chose, c'est-à-dire s'il y a des perspectives raisonnables de profits. Monsieur le président, et monsieur Bosley, je vous assure que nous avons étudié cette question sous tous les angles possibles. Comme nous l'avons déjà dit, nous nous sommes même demandés s'il ne valait pas mieux scinder le problème en deux. Mais, vous savez, on revient toujours à la question de légalité.

Le président: Mais, dans le contexte qui nous intéresse, supposons qu'un artiste a des perspectives raisonnables de profits.

Une voix: Mais ce n'est pas ce qui est en jeu, ici.

Le président: Si, justement. Si un artiste réclame des déductions alors qu'il ne devrait pas le faire, j'aimerais savoir quelle est la réaction des témoins. À l'ordre, je vous prie: je veux entendre la réponse.

M. Robertson: Si nous concluons qu'il existe des perspectives raisonnables de profits, alors nous cherchons à connaître un peu mieux la nature des activités du contribuable. Si nous concluons que l'artiste en question est dans les affaires, et qu'il fait marcher ses affaires, alors il y a une perspective raisonnable de

[Text]

was necessary for his wife and him to travel to do that. Why did she have to go? You might then say to the gentleman, Sorry, we agree that you are in business; you have a reasonable expectation of profit; but some of the expenses you have now claimed are unreasonable because why was your wife required to go? And why do your children . . .

Mr. Brooks: And the word processor.

Mr. Robertson: —yes, and the word processor. Or why the home computer?

Mr. Bosley: Mr. Chairman, in that case you might decide that part of the costs of the word processor were a reasonable against that expectation of profit, and part were not.

Mr. Robertson: Exactly. Exactly.

Mr. Bosley: And you would negotiate that with the taxpayer.

Mr. Robertson: Sure. In most cases, the taxpayer would say, What the heck; my kids are using the word processor, so charge me back half of the word processor. In those cases they are not anxious . . . when we conclude that there is a reasonable expectation of profit and he is carrying on a business, you get down and . . . certainly, he is like any businessman, I would think. He says, Well, there is a question of doubt; I am going to claim it. The tax department of the government will come along and argue with me and we will amicably, settle it—as we do in most cases.

The Chairman: Let me tell you why this is an important issue for me. I mean, Mr. Orlikow raised this fear thing, you know. Unfortunately he is not here. But let us take an instance where, I think the *Union des artistes* said that they have people who have to buy tuxedos. These people are considered to be self-employed, by the way, so it is reasonable to have a business-related deduction. But then, the tax department wants to know if he wears the tuxedo for personal use. And they do not like that question.

Mr. Robertson: Yes.

The Chairman: But that, I think, is too bad; that is too bad for the taxpayer if he does not like the question. I mean, you have to ask it out of all proper duty. If the guy has an expense with this kind of overlap, which can go between personal and business use, then I think you have to explore that. It is your obligation. But taxpayers do not like that, and a lot of them say, Well, I am getting intimidated, and I am getting pushed around and everything else. In fact, however, they are not.

[Translation]

profits. Mais on peut ensuite se demander pourquoi, lors d'un de ses voyages, il a jugé bon d'emmener sa femme avec lui. Était-il vraiment nécessaire qu'elle vienne? Nous disons alors au contribuable que, même s'il est lui-même dans les affaires et qu'il a donc des perspectives raisonnables de profits, certaines des dépenses qu'il a réclamées ne sont pas appropriées puisqu'il n'était nullement nécessaire pour lui d'emmener sa femme ou même ses enfants avec lui . . .

M. Brooks: N'oubliez pas la machine de traitement de textes.

M. Robertson: . . . en effet, la machine de traitement de textes. Était-il nécessaire pour lui d'acheter un micro-ordinateur?

M. Bosley: Monsieur le président, Revenu Canada peut alors décider qu'une partie des coûts associés à la machine de traitement de textes constitue une dépense raisonnable, si l'on en juge d'après les perspectives de profits, mais que le reste ne l'est pas.

M. Robertson: Exactement. C'est tout à fait juste.

M. Bosley: Vous pouvez donc commencer à négocier avec le contribuable.

M. Robertson: En effet. Dans la plupart des cas, le contribuable avoue qu'en effet, ses enfants se servent de la machine de traitement de textes, et il nous demande alors de ne déduire que la moitié des frais associés à son utilisation. Dans ces cas-là, les contribuables ne cherchent en général pas à . . . vous voyez, lorsque nous concluons qu'il existe des perspectives raisonnables de profits et qu'ils font marcher leurs affaires, il n'y a qu'à s'asseoir avec eux et à négocier, puisqu'ils sont des hommes d'affaires comme les autres. Le contribuable se dit souvent que, dans le doute, il vaut mieux réclamer, même si le ministère du Revenu doit venir lui poser des questions. Lorsque cela se produit, il n'a qu'à négocier avec les inspecteurs, puis régler le cas à l'amiable, comme cela se produit dans la plupart des cas.

Le président: Laissez-moi vous expliquer pourquoi c'est très important pour moi. M. Orlikow, qui n'est malheureusement pas ici aujourd'hui, a parlé de peur. Prenons le cas soulevé par l'Union des artistes: certains de ses membres doivent se procurer des smokings. Comme ces gens sont considérés comme étant à leur propre compte, il est raisonnable qu'ils puissent réclamer des déductions d'affaires. Mais voilà que le ministère du Revenu demande à ces gens, ce qui leur déplaît souverainement, si le smoking leur sert également à des fins personnelles.

M. Robertson: Oui.

Le président: C'est bien dommage; tant pis pour le contribuable s'il n'aime pas se faire poser cette question. Après tout, c'est de votre devoir à vous de la lui poser. Si l'artiste réclame une déduction pour une dépense qui peut être à la fois une dépense personnelle et une dépense d'affaires, il est de votre devoir d'explorer cette voie. Mais les contribuables n'aiment pas cela et prétendent souvent qu'ils font face à des manoeuvres d'intimidation et qu'ils se font harceler et bousculer. Ce n'est évidemment pas le cas. Ce qui se passe en réalité, c'est

[Texte]

What is really happening is a negotiation and they do not recognize it as a negotiation, or else they . . .

Mr. Burghardt: It all depends on how it is asked.

Mr. Robertson: Yes, that is right. Quite right.

The Chairman: Yes, it is the attitude.

Mr. Burghardt: You talk about the *Union des artistes*. We have a quote here.

• 1120

One of the artists was charged. The testimony:

If you do not settle out of court, there will be an investigation, and you had better fasten your seat belts, because it is going to be rough.

One of your department officials used that. So it is a matter of attitude too, and how the question is asked.

The Chairman: Yes, sure. But it is attitude on both sides; and I think that is what is crucial to say. There are a lot of taxpayers who do not like being asked what has to be asked of them. They feel intimidated. And I agree it is intimidating when the tax department walks in and looks around and asks all these questions about this and that. It is frightening. You know that. You know it better than anybody.

Mr. Burghardt: Mr. Chairman, I would like to ask a question.

The Chairman: I told you this thing would get out of control.

Mr. Burghardt: Given this discussion and the dialogue that is going on now—and this is what happens all the time . . .

The Chairman: It is a crazy committee.

Mr. Burghardt: —are you going to change your attitude? Already this morning we have heard, based on one of the questions I asked, that you are only going to reassess back one year; the current year and one year. Given this grey area of the "reasonable expectation of profit", is it fair to ask you, are you going to have a look at that right now and perhaps take a different approach to it? Or are you still going to say the law is the law and you are going to stand behind it? Or are you perhaps going to take a crack at reinterpreting what this "reasonable expectation of profit" issue is all about?

Mr. Robertson: My frank answer to you, Mr. Chairman, is that I am going to continue to do what we are doing. I firmly believe in my mind—and there are obviously disagreements with that—I am going to follow the precedents that have been set for me and that the legal and accounting people are aware of. That is the business concept.

Mr. Burghardt: What will it take, then, to change that? Is it a change in the law?

[Traduction]

qu'il y a négociation entre les parties, même si l'une d'elles ne se rend pas compte qu'il s'agit de négociation . . .

M. Burghardt: Tout dépend de la façon dont on les interroge.

M. Robertson: C'est exact. Vous avez raison.

Le président: Oui, tout est dans l'attitude.

M. Burghardt: Vous avez mentionné l'Union des artistes. Je puis justement vous citer un des témoignages.

Un des artistes accusé a témoigné en cour et s'est fait dire ceci:

Si vous ne réglez pas à l'amiable, il y aura une enquête, et—tenez-vous bien—ce sera dur.

C'est un de vos inspecteurs du ministère qui a dit cela. C'est vraiment une question d'attitude et de façon dont la question est posée.

Le président: Bien sûr. Mais tout dépend de l'attitude des deux parties. C'est important de le dire. Bien des contribuables détestent se faire poser les questions nécessaires, car ils ont l'impression qu'il s'agit d'intimidation. Je conviens qu'il est assez intimidant de voir le ministère du Revenu entrer chez soi, regarder partout, et interroger sur ceci et cela. C'est assez effrayant. Vous le savez, et peut-être mieux que quiconque.

M. Burghardt: Monsieur le président, je voudrais poser une question.

Le président: Je vous avais bien dit que tout cela nous dépasserait à un moment donné ou l'autre.

M. Burghardt: À la lumière de la discussion et du dialogue actuels—ne vous en faites pas, c'est toujours ce qui se passe . . .

Le président: C'est un drôle de comité.

M. Burghardt: . . . allez-vous enfin changer d'attitude? En répondant ce matin à une des questions que je vous ai posées, vous avez dit que vous ne reviendriez qu'un an en arrière pour l'évaluation des nouvelles cotisations. Vous vous baserez donc sur l'année actuelle et sur l'année précédente. Étant donné la difficulté d'interpréter ce que sont les perspectives raisonnables de profits, ai-je le droit de vous demander si vous allez vous pencher sur cette question dès maintenant et peut-être changer votre approche? Ou bien allez-vous plutôt continuer à maintenir que la loi, c'est la loi, et qu'il faut l'appliquer? Allez-vous enfin tenter de réinterpréter la question de perspective raisonnable de profits?

M. Robertson: Monsieur le président, à vrai dire, je continuerai à faire ce que j'ai fait par le passé. On n'est peut-être pas d'accord avec moi, mais je suis convaincu qu'il faut suivre les précédents qui ont été établis en fiscalité, précédents que connaissent bien les experts juridiques et comptables. Il faut partir du concept des affaires.

M. Burghardt: Que faudra-t-il, dans ce cas, pour changer la définition? Faut-il modifier la loi?

[Text]

Mr. Robertson: I honestly believe if this is to be resolved, it will require amendments or adjustments to the law, and some specific provisions to cover the group we are discussing today.

The Chairman: Legally.

Mr. Robertson: Legally.

The Chairman: Through the Income Tax Act.

Mr. Robertson: Yes, sir.

The Chairman: Jack, I am sorry.

Mr. Burghardt: I still think—Mr. Chairman, I submit that lot of this could be solved in the matter of interpretation. I really do.

You know, we have a problem as politicians on our hands if we go the legal route and try to change this by legislation. As someone said, I think, it is going to take a couple of years to do, the process being such. But there are so many grey areas, it seems to me, again based on the witnesses who have appeared before us . . . there are so many grey areas that I think a lot of this could be cleared up by a reinterpretation, taking a second look at it, following the suggestion of the chairman, perhaps getting someone in your department to sit down and discuss with the artistic and cultural community their problems, so you better understand the entire situation.

This is not a personal criticism of you, sir, but just of the entire department's operation. I think a lot of this would help you in administering the law. It would certainly help us. It would certainly, more importantly, help the artistic community, the ones we are concerned about.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I do not think I can add anything further to my position.

The Chairman: Good. May I suggest, then, that additional comments be done in private. We seem to have gone all around.

Mr. Bosley: I have one last question.

The Chairman: Okay. A closing question, Mr. Bosley.

Mr. Bosley: It would be interesting to go back to page 11. On page 11 you indicate you are going to go back and reassess about 400 folks; you indicate the average . . .

Mr. Robertson: That is done.

Mr. Bosley: That is done, is it? On the basis of your own figures, how many of those will you lose?

Mr. Robertson: How many will I lose?

Mr. Bosley: Yes.

Mr. Robertson: Less than 10%.

Mr. Bosley: On objection.

Mr. Robertson: Yes, sir.

Mr. Bosley: You think so?

[Translation]

M. Robertson: Je pense, en effet, que pour résoudre le problème, il faudra modifier la loi et prévoir des dispositions bien précises qui toucheront le groupe qui nous occupe aujourd'hui.

Le président: Par le biais de la loi.

M. Robertson: De la loi.

Le président: La Loi de l'impôt sur le revenu.

M. Robertson: En effet.

Le président: Monsieur Burghardt, pardon.

M. Burghardt: Monsieur le président, je prétends toujours qu'on pourrait résoudre une bonne partie de nos problèmes tout simplement en changeant l'interprétation. Je le pense vraiment.

Cela nous pose un problème à nous, politiciens, si nous décidons de passer par la voie de la modification législative. Les choses sont telles qu'il nous faudra pour cela plusieurs années, comme quelqu'un l'a dit. Les témoins qui ont comparu devant nous nous ont confirmé qu'il y a tellement de zones grises, que l'on pourrait résoudre bon nombre de nos problèmes tout simplement en réinterprétant cette définition, c'est-à-dire en revoyant ce qu'elle comprend. Comme l'a suggéré notre président, quelqu'un de votre ministère pourrait peut-être discuter avec des représentants des milieux artistique et culturel pour connaître leurs problèmes, ce qui vous permettrait de mieux comprendre leur situation.

Je ne cherche pas à vous critiquer personnellement, monsieur, mais plutôt la façon de fonctionner de votre ministère. Je suis sûr que cela vous permettrait de mieux appliquer la loi. Cela nous serait certainement utile, à nous. Mais cela aiderait encore plus les artistes, ceux dont le sort nous préoccupe aujourd'hui.

M. Robertson: Monsieur le président, je ne puis ajouter quoi que ce soit de plus à ce que j'ai déjà dit.

Le président: Bien. Puis-je vous suggérer, dans ce cas, de faire vos autres commentaires en privé, si vous en avez. Je pense que nous avons fait le tour de la table.

M. Bosley: J'ai une dernière question.

Le président: Très bien. Monsieur Bosley, pour clore le Comité.

M. Bosley: Il serait intéressant de revenir à la page 11, où vous précisez devoir recommencer l'évaluation de cotisations d'à peu près 400 personnes. Vous donnez la moyenne . . .

M. Robertson: C'est déjà fait.

M. Bosley: C'est déjà fait? Si je prends vos propres chiffres, puis-je vous demander combien de ces cas vous allez perdre?

M. Robertson: Combien nous allons perdre?

M. Bosley: Oui.

M. Robertson: Moins de 10 p. 100.

M. Bosley: Des oppositions?

M. Robertson: Oui, monsieur.

M. Bosley: Vous le pensez vraiment?

[Texte]

Mr. Robertson: Yes, sir. In court too, sir.

Mr. Bosley: What do you think the net cost, after the taxpayers deduct their accountants' and lawyers' fees and all the rest of it, will be? I presume this is a claim that in effect, if there are eight, and if I take an average rate of 50%—you cannot even take an average of 50%; but if I took an average of 50%—there is a tax effect to the government of about \$800,000, you are claiming. Some of which you will lose, I think, on the experience figures of notices of rejections and resolved things. You are likely to lose more than that, but that is all right. We will see.

• 1125

Mr. Bosley: Mr. Chairman, I think over time it would be very useful to track those 400 and do a cost benefit.

Mr. Robertson: Sure.

Mr. Bosley: So in time it all comes out.

Mr. Brooks: There is a number of other cases in the group which is involved in the same thing which are not artists.

Mr. Bosley: Well, I misunderstand you.

Mr. Brooks: No, no; I am saying that there are writers and authors.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, through you to Mr. Bosley, he is talking about our statistics, and you have dealt with . . .

Mr. Bosley: All I am saying is that the scan of that project involved a lot more than artists. That is all I am trying to point out.

Mr. Robertson: In the figures I have given on page 11, as I understand this, there are actual artists. And in the figures which Mr. Brooks related to earlier, there is a multitude of things.

Mr. Bosley: I am just looking at these.

Mr. Robertson: Yes, sir. In the cases that we have assessed or re-assessed, the 400 artists and authors, you asked me, of those cases, how many do I feel competent that we would win. And I say that, in my estimation, 90%. I give the 10% regional because there are cases that have come to us, and still will come to us, in that group, that I would look at today and say, You are wrong, gentlemen.

Mr. Bosley: Okay, we are running out of time. You start by saying there are 19,287 taxpayers who file returns. You call them self-employed. It is a separate question, unrelated to the earlier question. How many of those files, 19,287, got reviewed?

Mr. Robertson: Mr. Chairman, I cannot answer that question in the sense that . . . well, what we have taken from the inside taxation in 1983 . . . there is a statistical table at the

[Traduction]

M. Robertson: En effet. Devant les tribunaux.

M. Bosley: D'après vous, quels seront les coûts nets de ces contestations, une fois que les contribuables auront déduit les honoraires de leurs comptables et de leurs avocats? Si vous prenez les huit cas mentionnés, en se fondant sur une moyenne de 50 p. 100—on ne peut même pas présumer de ces 50 p. 100, mais je le fais quand même—cela suppose une réclamation de 800,000\$ que vous présentez au nom du gouvernement. Vous en perdrez, je pense, un certain nombre, si l'on se fie aux chiffres dont on dispose sur les avis de rejet et sur les cas réglés. Il y a de fortes chances pour que vous en perdiez même davantage, mais cela ne pose pas de problème. Nous verrons bien.

M. Bosley: Monsieur le président, je pense qu'il serait très utile de suivre le cas de ces 400 personnes et de faire une analyse coûts-avantages.

M. Robertson: Certainement.

M. Bosley: Cela ressort toujours au bout du compte.

M. Brooks: Il y a un certain nombre d'autres cas dans le groupe où la situation est la même, mais il ne s'agit pas d'artistes.

M. Bosley: J'ai mal compris.

M. Brooks: Non. Ce que je dis c'est qu'il y a des écrivains et des auteurs.

M. Robertson: Monsieur le président, il parle de nos statistiques, et vous avez déjà traité de . . .

M. Bosley: Tout ce que j'ai essayé d'expliquer c'est que ce projet touchait beaucoup plus de groupes que tout simplement celui des artistes. C'est tout ce que j'ai voulu souligner.

M. Robertson: Dans les chiffres que je vous ai fournis, à la page 11, d'après ce que j'ai compris, il s'agit d'artistes véritables. Mais dans les chiffres dont M. Brooks a fait état tout à l'heure, il y a tout un tas d'éléments.

M. Bosley: Je ne regarde que ceux-ci pour l'instant.

M. Robertson: Oui, monsieur. Vous m'avez demandé combien des 400 artistes et auteurs dont nous avons réexaminé les déclarations d'impôt et à qui nous avons envoyé des avis de nouvelle cotisation auraient selon moi des chances de gagner. J'ai dit qu'ils compteraient pour 90 p. 100 du total. Il y a 10 p. 100 des cas qui nous ont été renvoyés et qui le seront à l'avenir, et toujours pour ce même groupe, que j'examinerai aujourd'hui et pour lesquels je dirais: «vous avez tort, messieurs».

M. Bosley: Très bien. L'heure tourne. Vous avez commencé par dire qu'il y a 19,287 contribuables qui remplissent des déclarations d'impôt. Vous avez dit qu'il s'agit de travailleurs indépendants. La question que j'aimerais vous poser est tout à fait distincte des questions précédentes. Combien sur les 19,287 déclarations ont fait l'objet de redressement?

M. Robertson: Monsieur le président, je ne puis pas répondre à cette question dans ce sens que . . . Ce que nous avons pris pour l'impôt en 1983 . . . Il y a un tableau-statisti-

[Text]

end of the table and we have categorized 19,287 taxpayers as filing as entertainers and artists—that being their primary source of income. Those are people who are in the business and, I presume, probably are in it full-time. The people we talk about in the other category . . .

Mr. Bosley: Can you tell me how many filed as part-time?

Mr. Robertson: No, I cannot, because these 400, I suspect, fall under the general category of employees, of which there are 10 million, and we have just zeroed in on those. I cannot tell you in all honesty, Mr. Bosley, of the 19,000, how many we have audited.

Mr. Bosley: How big was the project?

Mr. Robertson: There was no project on the artists, and artists that file as artists. The project was to take a look at everybody who files and is classified as an employee. Let us take a look at the number of taxpayers who have claimed business as losses against that income. Let us take a look at the history of losses they have claimed yearly against that income, and do a compliance check.

Mr. Bosley: How big was that project?

Mr. Brooks: It was 5,900.

Mr. Bosley: How many of those were people who claimed part-time income from the arts?

Mr. Robertson: The figure was 400.

Mr. Bosley: How many of the 5,900 had "part-time income" from the arts?

Mr. Robertson: We do not have that figure broken down.

Mr. Bosley: So you cannot tell me what the 400 artists and authors in terms of re-assessments represents against the sample? What I need to know is how many "artists and authors" fell into the project? How many re-assessments did you make as a percentage of those who were in the project?

Mr. Brooks: Yes, you need to know the universe of artists in the project and how many became adjusted. All I can tell you is that there were 5,948 people in the project, of which there were 400 adjustments against artists, and some 4,500 against people who were not artists.

The Chairman: You mean there are 5,900 and you made re-adjustments in 5,000 cases?

Mr. Brooks: We looked at 5,948. We changed 4,999.

[Translation]

que au bas de cette page et nous avons classé 19,287 contribuables comme étant des artistes, des artistes du spectacle . . . C'est-à-dire que ces activités sont la principale source de revenus de ces personnes. Il s'agit de personnes qui travaillent dans le domaine et, je le suppose, à temps plein. Les gens dont il est question en ce qui concerne l'autre catégorie . . .

M. Bosley: Pourriez-vous me dire combien d'entre eux ont déclaré sur leur déclaration d'impôt être des artistes à temps partiel?

M. Robertson: Non, je ne le peux pas, car ces 400, font, je l'imagine, partie de la catégorie générale d'employés, qui sont au nombre de 10 millions, et nous ne nous sommes intéressés qu'à leur cas à eux. Monsieur Bosley, je ne pourrais bien franchement pas vous dire combien sur les 19,000 ont fait l'objet de vérification.

M. Bosley: De quelle envergure a été le projet?

M. Robertson: Il n'y a eu aucun projet pour les artistes, et les artistes s'identifient sur leur rapport comme étant des artistes. Le projet avait pour objet d'examiner les déclarations des personnes qui sont classées comme étant employés. Voyons combien de contribuables ont déduit des pertes de leurs revenus. Voyons l'importance des pertes qu'ils ont déduites de leur revenu au fil des ans, et faisons des vérifications.

M. Bosley: De quelle importance a été ce projet?

M. Brooks: Il a porté sur 5,900 personnes.

M. Bosley: Combien parmi ces personnes disaient gagner des revenus à temps partiel dans le domaine des arts?

M. Robertson: Le total était de 400.

M. Bosley: Combien sur les 5,900 avaient des «revenus à temps partiel» découlant d'activités artistiques?

M. Robertson: Nous n'avons pas fait pareille ventilation.

M. Bosley: Vous ne pouvez donc pas me dire ce que représentent les 400 artistes et auteurs en matière de redressement fiscal par rapport à l'échantillon? Ce qu'il me faut savoir c'est combien «d'artistes et d'auteurs» ont été couverts par ce projet? Combien de nouvelles cotisations avez-vous envoyées en tant que pourcentage du nombre de personnes sur lesquelles portait l'étude?

M. Brooks: Vous aimeriez savoir combien d'artistes il y avait en tout dans le projet et combien d'entre eux ont fait l'objet de redressement fiscal. Tout ce que je peux vous dire c'est que le projet a porté sur 5,948 personnes, et que 400 avis de nouvelle cotisation ont été envoyés à des artistes et quelque 4,500 à des personnes qui n'étaient pas des artistes.

Le président: Vous voulez dire qu'il y avait 5,900 déclarations d'impôt et que vous avez envoyé des avis de nouvelle cotisation pour 5,000 de celles-ci?

M. Brooks: Nous en avons examiné 5,948, et nous en avons changé 4,999.

[Texte]

[Traduction]

• 1130

Mr. Robertson: Which would cover more than artists. It would cover accountants; it would cover pure science people, dog kennels . . .

The Chairman: Yes, anybody . . .

Mr. Bosley: And you are 90% right, are you?

The Chairman: And now you have 5,900 of these people.

Mr. Robertson: Yes, I would say I am 90% right.

Mr. Bosley: Well, we will see.

The Chairman: You have 5,900 of these people who have pooled income. Right? They have self-employed or business income and they have employment income—5,900?

Mr. Robertson: Their chief source of income probably is employment income.

The Chairman: Okay, there are 5,900 of these people.

Mr. Robertson: That we looked at.

The Chairman: How many of these people are there altogether?

Mr. Brooks: I do not have the universal. Just showing . . .

Mr. Bosley: You just looked at 5,900.

Mr. Robertson: I could tell you, for instance . . .

Mr. Bosley: Well, can I ask one question, then? Of the 4,900 or 5,000 you have disallowed . . .

Mr. Robertson: 4,000.

Mr. Bosley: Whatever it is. How many of those are disallowances of some of the expenses because there is a reasonable expectation of profit so you have disallowed some expenses because you did not think they were reasonable, and how many of those are straight disallowances on the basis of non-expectation of profit?

Mr. Robertson: I cannot answer that.

Mr. Bosley: Is it possible to get a breakout on that?

Mr. Brooks: We could try. We will try to get that for you.

The Chairman: What Mr. Bosley is asking is: How many did you just say we do not agree with the claim; and then others, how many did you say you are a hobbyist, you are not a professional?

M. Robertson: Ce qui couvrirait d'autres personnes que des artistes. Cela couvrirait les comptables, les scientifiques purs, les propriétaires de chenils . . .

Le président: Oui, n'importe qui . . .

M. Bosley: Et vous avez raison dans 90 p. 100 des cas, c'est bien cela?

Le président: Et vous avez mis la main sur 5,900 de ces personnes?

M. Robertson: Oui, je dirais que j'ai raison dans 90 p. 100 des cas.

M. Bosley: Eh bien, nous verrons.

Le président: Vous avez 5,900 de ces personnes qui ont un revenu de sources différentes, c'est bien cela, n'est-ce pas? Elles ont des revenus provenant d'activités indépendantes ou d'activités d'affaires et elles ont des revenus d'emploi—il y en a 5,900, n'est-ce pas?

M. Robertson: Leurs principaux revenus proviennent vraisemblablement de leur emploi.

Le président: Bon, il y en a 5,900.

M. Robertson: Dont nous avons examiné les déclarations d'impôt.

Le président: Combien y aurait-il de personnes en tout dans cette catégorie?

M. Brooks: Je n'ai pas les chiffres globaux. Mais pour montrer . . .

M. Bosley: Vous avez examiné le cas de 5,900 personnes seulement.

M. Robertson: Je pourrais vous dire, par exemple . . .

M. Bosley: Dans ce cas, puis-je vous poser une question? Sur les 4,900 ou les 5,000 pour lesquelles vous avez refusé . . .

M. Robertson: 4,000.

M. Bosley: Peu importe. Dans combien de cas avez-vous refusé les dépenses parce que vous les avez jugées déraisonnables même s'il y avait des perspectives raisonnables de profits, et dans combien de cas les avez-vous refusées tout simplement parce que selon vous ces perspectives n'étaient pas raisonnables?

M. Robertson: Je ne suis pas en mesure de répondre.

M. Bosley: Serait-il possible de nous fournir une ventilation là-dessus?

M. Brooks: Nous pourrions essayer. Nous ferons notre possible pour vous.

Le président: Ce que M. Bosley aimerait savoir c'est dans combien de cas vous avez refusé les dépenses tout simplement parce que vous n'étiez pas d'accord avec ce qui était demandé, et dans combien de cas avez-vous tout simplement dit que la personne en question était un amateur et non un professionnel?

[Text]

Mr. Robertson: We could try that, but we would not probably code it in any way that would identify... Well, we will try.

The Chairman: Could you tell us how many of these people there are in the country, too?

Mr. Robertson: How many taxpayers, as I understand it. I can tell you probably very accurately how many taxpayers have claimed...

Mr. Bosley: Business loss against other income.

Mr. Robertson: —business loss against their income, their salary. Yes, I can tell you that.

The Chairman: Okay, would you do that?

Mr. Robertson: I could tell you how many taxpayers are paying losses against anything.

The Chairman: Okay. All right.

Mr. Burghardt, do you have any further inquiries? You were penetrating today. Okay.

Our witnesses came for a long session, which I am sure they found, at times, difficult, and I want to extend our personal thanks to them for doing that.

Mr. Robertson: Mr. Chairman, my colleague has one further point to add.

Mr. Brooks: I just wanted to make one point. The files we have seen, some of these cases we have here with \$500 and \$600 income, and \$1,000 of income, I think, generally speaking, they have allowed that level of expense to cover that income that is...

The Chairman: Oh, sure.

So what you did was you said, do you have a reasonable expectation of profit up to that amount of money, and then beyond that you are not...

Mr. Robertson: I never said that. I just sort of said, it is sundry income.

The Chairman: With the same result.

Mr. Bosley: I think what he is saying is they invented a Section 31 for artists.

The Chairman: Yes, Mr. Burghardt.

Mr. Burghardt: Perhaps as a matter of housekeeping, as this is has been our final witness, do you have any suggestion as to...?

The Chairman: Yes. The question is, what do we have next?

Mr. Burghardt: Right.

The Chairman: We have two more sessions in mind. A quiet meeting, an in camera meeting, with the CCA, which apparently has not yet been finalized, and one with Jacques Hébert on May 1.

Mr. Burghardt: Thank you.

[Translation]

M. Robertson: Nous pourrions essayer de faire cela, mais je ne sais pas si s'il serait possible de trouver un code qui permettrait d'identifier—enfin, nous verrons ce que nous pouvons faire.

Le président: Pourriez-vous également nous dire combien de personnes sont dans cette situation au Canada?

M. Robertson: Vous voulez dire combien de contribuables. Je pourrais sans doute vous donner le nombre exact des contribuables qui ont déduit...

M. Bosley: Des pertes sur leurs autres revenus.

M. Robertson: ... des pertes sur leurs revenus, c'est-à-dire sur leur salaire. Oui, je pourrais vous dire cela.

Le président: Très bien. Le feriez-vous?

M. Robertson: Je vous dirai combien de contribuables déclarent des pertes sur des revenus, quels qu'ils soient.

Le président: Très bien.

Monsieur Burghardt, avez-vous d'autres questions? Vous avez été très mordant aujourd'hui.

Nos témoins sont restés parmi nous pour une séance qui aura été fort longue, et je suis certain qu'ils ont parfois trouvé cela difficile. J'aimerais les en remercier.

M. Robertson: Monsieur le président, mon collègue aimerait ajouter encore un autre point.

M. Brooks: J'aimerais tout simplement souligner un autre point. Dans certains des dossiers que nous avons vus, il y avait les revenus de 500 ou 600 ou même 1,000\$, et je pense qu'en règle générale ils ont permis ce niveau de dépenses pour couvrir les revenus qui...

Le président: Bien sûr.

Vous avez donc dit à ces gens-là, vous avez des perspectives raisonnables de profits jusqu'à ce montant-là, après quoi vous n'êtes plus...

M. Robertson: Je n'ai jamais dit cela. J'ai tout simplement dit qu'il s'agissait de revenus qu'on pourrait qualifier de divers.

Le président: Et le résultat est le même.

M. Bosley: Je pense que ce qu'il dit c'est qu'ils ont inventé un article 31 qui s'adresse tout particulièrement aux artistes.

Le président: Oui, monsieur Burghardt.

M. Burghardt: Une petite question d'organisation. Étant donné que nous avons accueilli aujourd'hui le dernier témoin sur notre liste, auriez-vous des idées sur...?

Le président: Oui. La question est de savoir ce que nous devons faire maintenant.

M. Burghardt: Oui.

Le président: Nous avons prévu encore deux séances. Une petite réunion tranquille à huis clos avec des représentants de la CCA, réunion qui n'est pas encore sûre, et une autre avec Jacques Hébert prévue pour le 1^{er} mai.

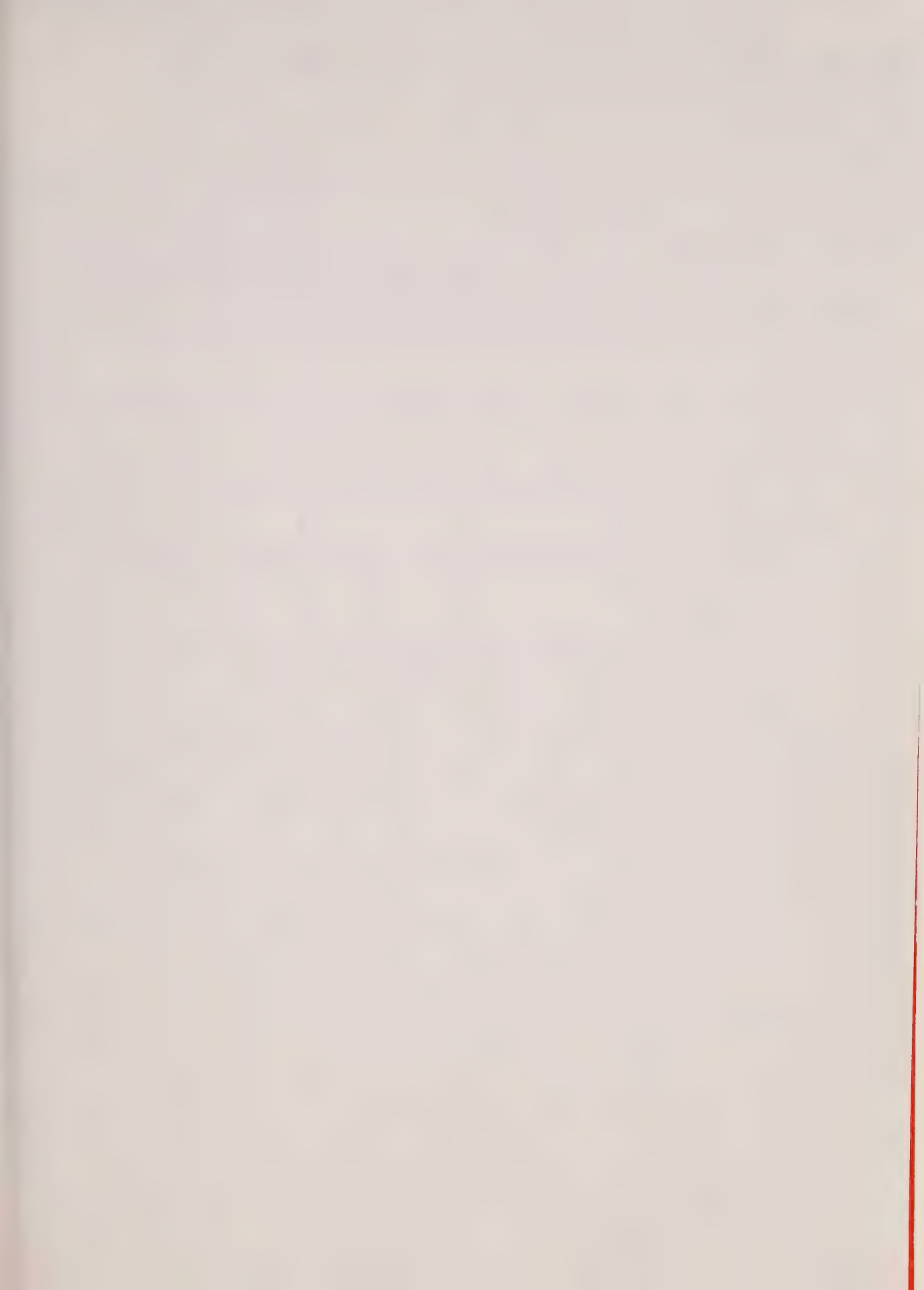
M. Burghardt: Merci.

[*Texte*]

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[*Traduction*]

Le président: La séance est levée.





If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From Revenue Canada:

Mr. John R. Robertson, Director General, Audit Directorate;

Mr. Don S. Brooks, General Director, Verification and Collections.

De Revenu Canada:

M. John R. Robertson, Directeur général, Direction générale de la vérification;

M. Don S. Brooks, Directeur général, Validation et recouvrements.



HOUSE OF COMMONS
CANADA

REPORT OF THE SUB-COMMITTEE ON THE TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS AND WRITERS

STANDING COMMITTEE
ON
COMMUNICATIONS AND CULTURE

June 1984

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 17

From Tuesday, May 1, 1984
To Tuesday, June 19, 1984

Chairman: Douglas Fisher

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 17

Du mardi 1er mai 1984
Au mardi 19 juin 1984

Président: Douglas Fisher

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Sub-Committee of the Standing Committee on
Communications and Culture on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Sous-comité du Comité permanent des
communications et de la culture sur*

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

L'imposition des créateurs et des interprètes

RESPECTING:

Order of Reference on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes

INCLUDING:

The SECOND REPORT to the Standing Committee on Communications and Culture

Y COMPRIS:

Le DEUXIÈME RAPPORT au Comité permanent des communications et de la culture

Second Session of the
Thirty-second Parliament, 1983-84

Deuxième session de la
trente-deuxième législature, 1983-1984

SUB-COMMITTEE ON THE TAXATION OF VISUAL AND PERFORMING ARTISTS AND WRITERS

MEMBERS

CHAIRMAN: DOUGLAS FISHER

Jack Burghardt
Robert Gourd

Geoff Scott
David Orlikow

Other Members:

John Bosley
The Hon. David Crombie, P.C.
Jack Masters

Clerk of the Sub-Committee:

Richard Dupuis

Research Officers
Research Branch
Library of Parliament:

Françoise Coulombe
Margaret Young

The Standing Committee on Communications and Culture has the honour to presents its

FIRST REPORT

In accordance with its Order of Reference of Tuesday, December 13, 1983, your Committee assigned responsibility to a Sub-committee to study the question of the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. The Sub-committee has submitted its second report to the Committee. Your Committee has adopted this report which reads as follows:

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers (*Issues Nos. 1 to 16 and 17 including the Second Report*) and a copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on Communications and Culture (*Issues Nos. 1 and 10*) are tabled.

Respectfully submitted

ROBERT GOURD

Chairman

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers has the honour to presents its

SECOND REPORT

In accordance with its Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, your Sub-committee considered the question of the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers.

Your Sub-committee has adopted this report including thirty-one (31) recommendations and asks the Government to consider the advisability of implementing the recommendations contained herein and pursuant to Standing Order 69(13) and requests that the Government table a comprehensive response to this report.

Respectfully submitted

DOUGLAS FISHER

Chairman

CONTENTS

	Page
Recommendations	vii
Introduction	1
Background	1
The Order of Reference	2
Working Together: Integrated Fiscal Policies	3
Why Special Treatment?	4
Education and Training	5
The Tax System, The Assessing System, and Taxpayer Responsibility	6
Changes in Interpretation	7
Retroactive Assessments	7
Visual Artists and Writers	9
The Business of a Visual Artist and Writer	9
Towards Criteria for Professional Visual Artists and Writers	11
Inventory Treatment for Visual Artists	14
Performing Artists	17
Employees or Self-Employed?	17
Specific Deductions	20
The Symphony Musician: A Special Problem	21
Unemployment Insurance and the Performing Artist	23
Academics	25
Dissenting Opinion by Mr. Orlikow: Taxation and Academics	26
Additional Considerations	29
Income Averaging	29
Grants	30
False Confidence	31
Donations	31
Other Tax Issues	32
Notes	33
Appendix A: Witnesses	35
Appendix B: Professional Artists and Writers	39
Appendix C: Orders of Reference, The First Report and the Minutes of Proceedings	41

RECOMMENDATIONS

INTRODUCTION

1. That the Department of Finance develop expertise in taxation policies relating to artists, and that Revenue Canada, Taxation develop and publicize guidelines and educate field personnel in the principles to be applied to the taxation of visual and performing artists and writers.

2. That the pre-budget consultation process with the Minister of Finance be expanded to include the arts community.

3. That a consultation process be developed between Revenue Canada and the arts organizations to give the department expertise in this field and to alert taxpayers in the arts about new issues in the administration of tax policies.

4. That Revenue Canada adopt the principle that full retroactivity in reassessing should not be strictly applied when a taxpayer's course of action was reasonable in all the circumstances, especially where a pattern of filing had been established upon which the taxpayer had been reasonably relying.

5. That reassessments relating to the business losses project computed before April 1, 1984 be conducted on the same basis as those subsequent to that date regardless of the existence of waivers.

6. That in the future, where the professionalism of artists and writers is at issue and results in a changed view of their status, that the change be effective for that year and future years, not retroactively, provided their course of action was reasonable in the circumstances.

VISUAL ARTISTS AND WRITERS

7. That section 111(1) of the *Income Tax Act* be amended to permit the deduction of losses from professional artistic activities.

8. That the criteria for professionalism be incorporated into an Interpretation Bulletin.
9. That the professionalism test define reasonable expectation of profit in the context of the visual arts and writing.
10. That the professionalism test de-emphasize the timing of profits and include the existence of revenue as only one of a number of other criteria.
11. That all losses resulting from direct artistic or writing expenses be fully deductible.
12. That indirect expenses normally carried by a taxpayer in any event be deductible only to the point where they reduce revenue to nil.
13. That Revenue Canada utilize the criteria of professionalism as an interpretative aid.
14. That if that is not feasible, the government amend the *Income Tax Act* to permit the flexibility which would result from the application of the criteria.
15. That Revenue Canada be willing to assign a nil value to the inventory of professional visual artists.
16. That consideration be given to statutory changes to permit artists to use the modified accrual system at their option.

PERFORMING ARTISTS

17. That Revenue Canada revise IT-312 to reflect the *Mermaid* case and clarify the role of duration in a contract.
18. That the criteria listed in the Bulletin indicating employment and self-employed status be revised.
19. That factors in the Bulletin allegedly indicating employment status but in fact essential to the organization of any group of performers, employees or not, be excluded.
20. That the assumption of a heavy burden of expenses create a presumption of self-employment for all performing artists.
21. That the cost of music, acting or general lessons be deductible for self-employed performers even if unrelated to a particular role.
22. That section 8 of the *Income Tax Act* be amended to allow deductions of all expenses and capital cost allowance incurred by symphony musicians for the purchase and upkeep of their musical instruments.
23. That performing artists be eligible for unemployment insurance coverage regardless of their status for taxation purposes.

ACADEMICS

24. That Revenue Canada develop and exercise expertise in applying the reasonable expectation of profit test to academic activities where the application of the test poses the same kinds of problems that were identified for the professional visual arts and writing.

25. That the government address the question of employee deductions in general with a view to assisting those groups whose expenses demonstrably exceed the standard deduction now permitted.*

ADDITIONAL CONSIDERATIONS

26. That the government develop an averaging system for taxpayers with fluctuating incomes that will be available for those whose marginal rate of tax is below the maximum. The system should not involve an initial increase in cash payable.

27. That grants (other than educational grants) awarded to professional artists be treated as business income from which expenses can be deducted, subject only to the loss limitations in Recommendation 12.

28. That Revenue Canada update IT-257 to reflect the changes in the nature of Canada Council grants following the 1978 formation of the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.

29. That the form currently entitled "Notice of Assessment" be redesigned so that taxpayers will be adequately informed about the nature of the form and the powers of Revenue Canada to assess in detail at a later time.

30. That the tax system provide financial incentives for visual artists to donate their own works of art to charity.

31. That the government reconsider the federal sales tax, customs and excise issues identified by the Disney Report with a view to resolving longstanding areas of complaint by the artistic community.

* For Mr. Orlikow's dissenting opinion see p. 26.

INTRODUCTION

BACKGROUND

The issue of the taxation of the arts is not new in Canada. Fifteen years ago, the Department of the Secretary of State began to study the matter when a number of problems had become apparent in the tax treatment of Canada's artists.

In the mid-seventies, the Department commissioned Russell Disney of Touche Ross to examine the issue. Mr. Disney had served for ten years as the treasurer of the Canadian Conference of the Arts. His 1978 report was a perceptive analysis of artists' lives and it made a number of far-reaching recommendations.

None of Disney's recommendations were implemented. Cabinet reviewed the report and referred it to a committee of officials from Secretary of State, Finance, Revenue Canada Taxation, Revenue Canada Customs and Excise, Employment and Immigration, and the Privy Council Office. This committee considered the report for two years but the various officials could not agree among themselves.

In the intervening years, some of the issues studied by Disney have remained as outstanding problems. New issues, such as the taxation of visual artists, which had not presented difficulties in the 1970s, also bubbled up to the surface and threatened to spill over in 1983.

In the intervening years, cultural policy advanced more positively, especially with the appointment and subsequent report of the Federal Cultural Policy Review Committee, popularly called the Applebaum-Hébert Report. That committee signalled the growing interest in and concern for the arts in Canada. It did not focus on taxation matters in any detail but it did respond to concerns from the artistic community. It urged the implementation of the Disney report in the interests of equity and fair treatment and reminded the government of continuing problems in this area. The report stated:

Among the proposals made to the Committee as possible remedies for the inadequate - even derisory - returns to artists in Canada were a number focused on tax treatment, many of them reflecting findings and recommendations of the 1978 Report prepared by Russell Disney for the Secretary of State on "Federal Tax Issues of Concern to the Arts Community in Canada". Some of these dealing with matters such as the treatment of artists' costs (and whether or in what circumstances artists should be considered as employees or self-employed), the valuation of works donated by artists to public institutions, and the income-averaging tax provisions available, sought little more than equitable treatment in comparison with other classes of taxpayers. Although such proposals may appear to the Department of Finance to require departures from standard practices, to the extent that they involve nothing more than simple equity they can scarcely be construed as special pleading, and this Committee supports them unreservedly.

(The Report of the Federal Cultural Policy Review Committee (Applebaum-Hébert) p. 83-84)

The conflicts that had been simmering for well over a decade came to a head in 1983. A Revenue Canada project examined taxpayers who were deducting business losses from employment income, including a large number of writers and visual artists. The artistic community and then the general public soon became aware that Revenue Canada's actions were widespread and that these actions had severe economic implications for the artists and writers involved.

On November 2, 1983, the Right Honourable Joe Clark proposed a Private Member's Notice of Motion to the House of Commons. He moved that a Parliamentary Committee study the *Income Tax Act* provisions relating to visual and performing artists and writers. He spoke about the long-standing problems of artists, about the Disney recommendations and about the importance placed on these issues by the Applebaum-Hébert report.

Spokesmen for all three parties and the Departments of Finance and Culture and Communications supported Mr. Clark's motion and stressed the urgency of the situation. The motion, as amended, passed unanimously. The matter was referred to the Standing Committee on Communications and Culture, which struck a Sub-Committee for this purpose. In the Second Session, on February 14, 1984, the Order of Reference was renewed on the same terms.

The Sub-Committee is pleased to report that this non-partisan, co-operative atmosphere has continued among the Members throughout the course of its hearings and deliberations. The Sub-Committee has focussed on practical and sensible recommendations which can remove the long-standing discontent over taxation matters felt by the diverse groups across Canada's artistic sector. The Sub-Committee urges that its report will not suffer the same fate as the Disney report. The insecurity of the previous decades must be resolved.

THE ORDER OF REFERENCE

The pertinent paragraph of the Order of Reference is as follows:

That the Standing Committee on Communications and Culture review all relevant provisions of the *Income Tax Act* relating to the taxation of

visual and performing artists and writers including, but not limited to, the criteria for establishing the professional status of visual and performing artists and of writers and the method for determining allowable business deductions for such artists and to recommend any changes that the Committee deems necessary and proper.

In accordance with its reference, the Sub-Committee made certain decisions. First, it has confined its recommendations, with one exception, to those matters within the purview of the *Income Tax Act* and its interpretation by the courts. Its inquiries have thus been narrower than those undertaken by Disney who made recommendations on such matters as federal sales tax anomalies. The Sub-Committee nevertheless wishes to draw to the attention of the government the fact that serious difficulties continue to exist in these related fields. These matters should be addressed if a truly integrated fiscal approach to the arts in Canada is to be achieved.

Secondly, the Sub-Committee has confined itself to taxation matters affecting individual artists and writers. Other matters of concern to the artistic community or relating to art in general were raised in briefs to the Sub-Committee: the treatment of art donations under the *Cultural Property Export and Import Act*; the tax treatment of renovations for heritage properties; the status of artistic unions under the *Canada Labour Code*; and the "Give-and-Take" proposal on the tax treatment of charitable donations. These issues will have to be examined in detail elsewhere. Finally, this report does not deal with copyright issues as these will be the subject of intensive study by the Standing Committee on Communications and Culture in the future.

The Sub-Committee has focussed on the status of artists, especially visual artists. The report analyses the nature of artists' and writers' "business", assesses the appropriateness of the test of "reasonable expectation of profit" when applied to that business and recommends ways of achieving a fair taxation policy for the community. The employment status and permissible deductions for performing artists, including symphony musicians, are also addressed, as are the issues presented to the Sub-Committee by the academic community.

The Order of Reference empowered the Sub-Committee to consider the views of interested parties and organizations. Representatives of eighteen arts organizations appeared before the Sub-Committee, as did three lawyers who have arts and taxation expertise and representatives from Revenue Canada.⁽¹⁾ The Sub-Committee received over two hundred briefs and letters.

The Sub-Committee commends the artistic community for the consistently high quality and comprehensiveness of its submissions and for its willing assistance to the Sub-Committee.

WORKING TOGETHER: INTEGRATED FISCAL POLICIES

"... the major problem is that we have a kind of governmental schizophrenia here. On the one hand... Canada is among the most generous countries in the world in direct support of its artists through Canada Council and other grants ... On the other hand ... you turn around and you nickel and dime them to death with the tax system."

Arthur Drache (13:15)⁽²⁾

“That is not to say that Canada has not established an excellent record in supporting its cultural growth and development. We clearly have, and have accomplished much. The tax system, however, is not only having an adverse impact on our individual artists, but it is undermining and contradicting the policies and programs we have established to achieve our cultural objectives. It is doubly important, therefore, to restructure the tax régime as it applies to the arts and the cultural industries.”

Canadian Conference of the Arts (1A:3)

Artists praised the general level of government awareness and support of the arts in Canada even though many are upset with current tax policies and administration. They pointed out the irony that the government and the Canada Council actively assist the arts while tax policies and administration simultaneously hinder their creative activity.

The Sub-Committee agrees that a more consistent, integrated approach to the treatment of artists is essential. On the support side, the existence of grants and subsidies and the full range of assistance in the cultural field testifies to the importance of this sector to Canada as a nation. On the taxation side, at the very least, the law should not throw up obstacles to cultural achievement. Common sense should tell us that it serves no national purpose for Revenue Canada to tax away a Canada Council grant from a theatre, to present internationally recognized visual artists with large retroactive tax bills, or to fully tax government grants to professional artists regardless of the expenses the grant was intended to cover on the grounds that they were hobbyists. The time has come for the left hand to be aware of what the right hand is doing.

WHY SPECIAL TREATMENT?

“We want no special consideration”

Union des Artistes (7:5) (translation)

“... we simply want fair and equitable treatment...”

Canadian Conference of the Arts (1:26)

“... you want to take the bull by the horns ... and say: Okay, the artists are special.”

Arthur Drache (13:16)

The Sub-Committee wants to be reasonable on the question of preferential or special treatment.

The Sub-Committee heard words like “equity”, “special status” and “specific treatment” from many witnesses. The Sub-Committee was repeatedly urged to recommend mere justice and not to favour the arts community, while at the same time many of the proposals presented would indeed create a favourable tax status for artists unavailable to other taxpayers.

There is an *economic* justification for proposing tax changes. Repeated and ample evidence was given that Canada's visual and performing artists and writers experience significantly different economic conditions than other Canadians. The markets for their works are uncertain, especially for the most experimental of their number. Prices paid for their efforts fluctuate beyond their control. Their level of training and expertise is very high, but commensurate economic returns are often deferred far into the future. Heavy expenses must be borne in the meantime. Individuals must often subsidize their work, most typically by taking employment in addition to their creative activities. Even when success does come, the ratio of their expenses to their income remains high.

To treat Canada's artists and writers in the same way as other business taxpayers is not economically equitable. It is possible to build on current tax policies to reflect artists' experiences *and* business practices.

In contrast, some witnesses urged that tax changes be purposely designed to foster the cultural sector because of its unique contribution to Canadian life. Although the Sub-Committee is sympathetic to this approach and understands the sentiments behind it, it has serious doubts that the *Income Tax Act* is the vehicle to effect such a policy. A positive cultural policy from other departments and agencies is the active ingredient to provide artists with a decent standard of living and a widespread market for their works. Taxation policy can reinforce these goals, but cannot achieve them in itself.

The Sub-Committee's approach, therefore, has been two-fold. First, it suggests proposals designed to reflect artists' economic circumstances. Secondly, it leaves more active forms of assistance to other groups and branches of government.

EDUCATION AND TRAINING

"We certainly are going to issue instructions shortly, through our people, saying: as a very minimum, you have to ask these questions."

"There have been cases ... where we have looked at them and said: My God, you cannot do that!"

John Roberston, Director General, Audit Directorate (16:12)

Both Revenue Canada and Finance need to bolster their internal departmental expertise on the nature of artistic activity.

A quick look at Revenue Canada's Taxation section in the government telephone directory for the National Capital Region reveals the following specialized sections: partnerships and professions, mines, oil and forest industry, farm income, finance, insurance and leasing, merchandising and manufacturing, public utilities, and construction. Artists and writers are not included. The arts community need not feel affronted by the lack of a special section since many groups are not specifically named. Nor is there a specialized unit at the Department of Finance. This lack may be symbolic of what has appeared to the Sub-Committee to be a very real dearth of expertise and understanding of the arts.

A number of faults emerged with the assessing system. The practice of retroactively assessing for a four-year period will be discussed below as will certain changes in inventory treatment. Both caused financial hardship and uncertainty in the artistic community. Wit-

nesses also spoke of the insensitivity of assessors to artists and their work and reported denigrating comments made in the course of audits.

Language is an important part of understanding. To an assessor, the label "hobbyist" may mean only the opposite of "businessman." To the artists involved, it implies a serious misunderstanding of the artists' credentials and the nature of artistic activities. It adds fuel to an already heated emotional situation.

The Sub-Committee feels that personnel assessing the tax returns of artists must be more attuned to the realities of the sector and the sensitivities of the individuals involved. Consultation with the arts community will go a long way to establish trust in the same manner as it does with other sectors in society.

RECOMMENDATIONS

- 1. That the Department of Finance develop expertise in taxation policies relating to artists, and that Revenue Canada, Taxation develop and publicize guidelines and educate field personnel in the principles to be applied to the taxation of visual and performing artists and writers.**
- 2. That the pre-budget consultation process with the Minister of Finance be expanded to include the arts community.**
- 3. That a consultation process be developed between Revenue Canada and the arts organizations to give the department expertise in this field and to alert taxpayers in the arts about new issues in the administration of tax policies.**

THE TAX SYSTEM, THE ASSESSING SYSTEM, AND TAXPAYER RESPONSIBILITY

Members of the Sub-Committee asked witnesses to indicate which recommendations would require legislation to implement and which ones needed only a reinterpretation of the law or revised procedures. It was not an easy question and different witnesses making the same recommendation often could not agree on what was required. Some witnesses preferred speedy action through administrative changes. Others wanted the stability and security of amendments to the Act itself.

Where a legislative approach has seemed the only feasible or possible solution to a problem, the Sub-Committee has recommended it. The Sub-Committee prefers more immediate action taken administratively and has pressed for this easier, faster approach. For some problems, both avenues of change have been recommended in the attempt to provide both interim relief and longer-term certainty.

On the other hand, the Sub-Committee heard demands for change that cannot be met at all. It recognizes that some of the sentiments expressed by witnesses are the inevitable by-product of our self-assessing system of taxation. The Sub-Committee rejects the view implied by some witnesses that the mere fact of reassessment constitutes harassment. All taxpayers in a self-assessing system must be prepared to justify both the purpose and reasonableness of

any business deductions that they claim. No tax act or body of regulations can ever attain the degree of certainty that would eliminate the need for all scrutiny.

The Sub-Committee also feels that in a number of instances the specific deductions which some witnesses wish to make may not be prudent in the circumstances. The Sub-Committee notes the testimony of Arthur Drache in this regard:

I have seen an awful lot of the tax returns, the loss returns, and I think that in many cases the claims which are being made are outrageous, to produce the losses which they have got ... [A] person was writing off very large numbers for moving house, automobile expenses, and so on, exactly the kind of expenses, incidentally, that I as a lawyer am very leery of. I might be able to justify it but because I am prudent I do not make the claim. What they are doing, in many cases, is pushing the system as hard as they possibly can to get maximum deductions. (13:39-40)

Where claims are made in which personal benefit overlaps with professional or business activities, it is not surprising that Revenue Canada will investigate. Such expenses as hair styling for actresses, home offices, cars and travel have an element of personal consumption and form part of the grey area between personal and business use.

Problems arising from the provisions of the Act or case law are not so easily or quickly remedied. Wider deductions for university professors, deductions for instrument expenses by symphony musicians who are classified as employees and, possibly, the interpretation of "professional" and reasonable expectation of profit for visual artists and writers fall into this legislative category.

CHANGES IN INTERPRETATION

A variety of witnesses testified that, in their opinion, changed interpretations of the law by Revenue Canada had caused many of the current problems, especially those related to reasonable expectation of profit. Representatives of Revenue Canada insisted that there had been no change in approach. They described a project where the computer had selected the files of taxpayers who had deducted business losses from employment income. In all, 5,900 files were studied. Of these, changes were made to 4,999 returns. Four hundred artists were included in that group. The departmental representatives stressed that they were merely following the law in reassessing them.

The breadth of the project and its impact on so many visual artists and writers in a short time span created the impression that a reinterpretation of the law had taken place. The lack of previous departmental inquiry into artistic losses deducted from other income along with the paucity of case law on the subject no doubt contributed to the conclusion that a new broom was at work.

In the final analysis, the Sub-Committee has concluded that the question is not important. Whether old or new, if the current interpretation of reasonable expectation of profit as applied to visual artists and writers is inappropriate or harmful, it should be changed.

RETROACTIVE ASSESSMENTS

Being labelled hobbyists insulted artists' professionalism and feelings of self-worth. Being retroactively reassessed for four years, however, attacked them where it hurts the

most. Feelings of outrage over this practice run deep. When losses are disallowed over four years, very large tax bills result, especially since the income available to pay them is often low. And payment was demanded immediately.

There is no doubt that Revenue Canada was legally empowered to reassess for a four-year period. But was it justified in doing so? Was it acting reasonably in the circumstances? It is essential for the department to assess retroactively in many situations where deductions have clearly been incorrectly made, where expenses are unreasonable and where dishonesty or fraud have occurred.

The reassessments of visual artists were based on an opinion of Revenue Canada about their activities being presented to them for the first time. Artists who had been filing in good faith, in the same manner over the years and usually with professional assistance, suddenly found that losses for four years were disallowed and that they owed a large amount of tax. Neither the artists nor the activities, however, had changed.

This question is related to, but independent of the application of the reasonable expectation of profit test to artists and whether the test had changed. Even if no change had occurred in the interpretation, the test did change the status of these artists from business person to hobbyist. Moreover, the previous interpretation of their status had been both widespread and reasonable, from their point of view and that of their advisors. In this kind of situation, it is understandable that one group testified that Revenue Canada's actions were an ambush.

It appears that the department agrees partially with this view. In his appearance before the Sub-Committee, Mr. John Robertson who is the Director General of the Audit Directorate announced that reassessments made in this category after April 1, 1984 would cover only the current year and one prior year. Taxpayers who had settled before that time and signed waivers, however, would not receive refunds.

The Sub-Committee commends the first half of the announcement and the flexibility it shows, but not the second. It is firmly of the opinion that the initial four-year reassessments were admittedly unreasonable and that waivers should not now protect the department.

RECOMMENDATIONS

4. That Revenue Canada adopt the principle that full retroactivity in reassessing should not be strictly applied when a taxpayer's course of action was reasonable in all the circumstances, especially where a pattern of filing had been established upon which the taxpayer had been reasonably relying.
5. That reassessments relating to the business losses project computed before April 1, 1984 be conducted on the same basis as those subsequent to that date regardless of the existence of waivers.
6. That in the future, where the professionalism of artists and writers is at issue and results in a changed view of their status, that the change be effective for that year and future years, not retroactively, provided their course of action was reasonable in the circumstances.

VISUAL ARTISTS AND WRITERS

THE BUSINESS OF A VISUAL ARTIST AND WRITER

“... you have to recognize that if you are a sculptor the world is different.”

John Robertson, Revenue Canada (16:12)

“The world is a messy place...”

Peter Weinrich, Canadian Crafts Council (9:7)

The tax system characterizes visual artists who create, market and sell their own work as people in business, as are lawyers and widget makers. Like widget makers, artists are further classified as manufacturers. The Sub-Committee feels that the problems created by this approach must be solved through a comprehensive test of professionalism.

The working environment and careers of visual artists differ significantly from that of other individuals and businesses. The typical pattern of artistic careers includes a long period of growth, analogous to research and development in other sectors, before artistic reputations are established. Little revenue and even less profit may be expected during these years. In some cases, and history is replete with examples, artists' works do not yield profit during their lives, but become valuable only after the artists' death. The market for art is clearly not one that is predictable with any certainty. Finished works may be immediately saleable but more likely will not be. Nor will the eventual sale prices be known, or even predictable.

The expectation of making a profit is central to the definition of business both in popular language and in the tax system. An activity pursued with no possibility of profit is characterized as a hobby. Should the hobby produce revenue, expenses are deductible up to the limit of that revenue and no losses are allowed. When the activity reaches the point where it is reasonable to expect a profit, it becomes a business and all expenses are deductible, including those that result in losses.

Expectation of profit, then, is the test that separates a business from a hobby. As noted above, artists' working lives are unique and many will have trouble meeting an expectation of profit test if such profits are required in a short time span.

Compare the situation of visual artists to that of other manufacturers. The latter can estimate markets for their products and so predict their revenues and profit potential. They know the approximate prices that their products will bring and when they will sell. Visual artists may not know any of those facts in relation to their art. The "art business" differs considerably from other businesses and the application of a profit test poses serious problems. A similar analysis can be made of the business of writers.

Visual artists themselves present two opposing views on the general nature of art as a business, especially in connection with the profitability of their art. The minority view maintains that art is an end in itself to be pursued with little or no thought of profit. This group resists the application of any business concepts to the practice of art.

The more prevalent view holds that most artists want to sell their work. Sales and the money generated mean appreciation and often enhanced reputations which in turn lead to more sales. The groups which propose this view of the visual artists' work also stress that comparisons with other businesses still show the many deficiencies in the general business model presently applied to visual art.

The Sub-Committee prefers the second general approach. It is not willing to propose that the issue of the taxation of artists should be completely divorced from business concepts although it will recommend a reinterpretation of those concepts.

The logical extension of a complete abandonment of all business principles is that artists make no attempt to generate revenue by marketing their work. That, of course, is perfectly acceptable as a personal choice. Such individuals should not then expect to be able to claim business-like losses from other income. Any individuals making that choice must also remember that income, artistic or not, which results in profit will be taxable. The artist cannot opt out of that part of the system.

It is the opinion of the Sub-Committee that however unfamiliar business concepts may be to some artists, certain accommodations must be made. Indeed, most artists who appeared before the Sub-Committee agree with that conclusion and ask only that the accommodation be fair to them.

One solution would be to state that only consistently profitable artists or writers can be said to be in business and that all others (those with losses) are hobbyists. The Sub-Committee rejects this approach as over-inclusive and insulting to the artistic community.

The artistic community contains highly trained, dedicated, practicing artists; many have achieved widespread recognition in their fields and many teach at colleges and universities. In short, they are professionals. Our tax system implicitly constructs "business person" and "hobbyist" as opposites. It is equally possible to state that the opposite of hobbyist is professional.

The Sub-Committee has concluded that the most fruitful method of assessing reasonable expectation of profit and business in the visual arts and writing area is to introduce a professionalism test. In essence, the test would take a long-range view of profit and presume

that professional artists or writers because of their training, dedication, and professional achievements can hope to have a reasonable expectation of profit.

A professionalism test in this context would direct Revenue Canada in the proper approach to the business of the creative artist. Canadian case law has on occasion used the professionalism of a taxpayer as one criterion in assessing expectation of profit⁽³⁾ but in other cases the acknowledged professionalism of the artist has not been sufficient to overcome the fact that current revenues were very low, generating no profits.⁽⁴⁾ Furthermore, the courts are already accustomed to examining the unique features of individual businesses and taxpayers in deciding whether there exists a reasonable expectation of profit.

A number of mechanisms would be possible to implement such a test. The Sub-Committee recommends a new statutory category of losses from professional artistic activity because it is straightforward yet offers a degree of certainty for visual artists and writers. Criteria for professionalism would be developed in an Interpretation Bulletin.⁽⁵⁾ Visual artists and writers would thus have a recognized status and Revenue Canada would have a stated and uniform assessing policy.

RECOMMENDATIONS

7. That section 111(1) of the *Income Tax Act* be amended to permit the deduction of losses from professional artistic activities;
8. That the criteria for professionalism be incorporated into an Interpretation Bulletin;
9. That the professionalism test define reasonable expectation of profit in the context of the visual arts and writing.

TOWARDS CRITERIA FOR PROFESSIONAL VISUAL ARTISTS AND WRITERS

"Finding one simple definition, [of artist] is like trying to determine the sex of angels. We feel it is an impossible quest."

Yvon Dufour, Union des Artistes (7:26, translation)

It is clear from the preceding discussion that the Sub-Committee has chosen to concentrate on professionalism as a test. The Sub-Committee believes that the criteria examined below will be of primary relevance in evaluating the professionalism of visual artists and writers for the purpose of establishing when losses (and the kind of losses) from these activities can be deducted from other income.

The role that revenue should play in this assessment is difficult. One view maintains that revenue from artistic activities need play no role in determining professionalism. As discussed above, however, the Sub-Committee believes that business concepts have importance for professional artists. Professional artists actively market their work through galleries, shows and exhibitions, or other methods. Where revenue results, that is evidence of professionalism; where it does not, active marketing in itself is still strong evidence provided other criteria are also present. In short, the Sub-Committee wishes to replace the current emphasis on *profit* within a short time frame, with a criterion of *revenue*.

The Sub-Committee recommends that the following list of criteria be used to assess the professionalism of artists or writers.⁽⁶⁾ The criteria are not listed here in any particular order of importance.

Professionals:

- 1) Earn or have earned a living wholly or in part by the practice of the visual arts or by writing;
- 2) Hold diplomas in fine or applied art or related field;
- 3) Teach or have taught in the field;
- 4) Exhibit frequently or otherwise market or promote their art or writing;
- 5) Win national or international prizes;
- 6) Have current memberships in professional organizations;
- 7) Gain recognition by other professional artists or writers in the country;
- 8) Receive grants from the Canada Council or provincial arts councils or cultural affairs departments;
- 9) Can demonstrate time spent and sustained output;
- 10) Receive revenue from artistic sources;
- 11) Have previous critical or financial success despite an intervening slack period;
- 12) Obtain publishing contracts (although the lack of contracts does not indicate non-professionalism).

The Sub-Committee makes no attempt to weight the characteristics, or to indicate an acceptable threshold number because individual circumstances vary greatly. It is highly unlikely that any individual could meet all the criteria. The weighing and balancing process characteristic of this kind of decision will continue but with the aid of increased expertise in Finance and Revenue Canada, and these concrete standards, future results should be fairer and more predictable than current processes provide.

The Sub-Committee proposes that artists and writers who can establish themselves as professionals can then deduct losses from professional artistic and writing activities from other income. The question remains about the extent to which losses should be deductible.

Artistic and Writing Losses

In view of the concessions on the income side in applying the business test, the Sub-Committee has concluded that full deductibility of all losses on the regular business model is not required. It has previously recommended that the full application of the business test be modified by the criteria of professionalism in the case of artists or writers. Profit in a restricted time span will not play the role it appears to now, and even the absence of revenue will not necessarily be definitive. Losses, therefore, can also be restricted.

There are several models for loss deduction that the Sub-Committee considered. The first is full deductibility of all business losses from total income as currently permitted. The second is a restricted loss provision modelled on the provision for taxpayers with farming losses whose chief source of income is not farming (section 31). This limits the amount that may be claimed as a loss. The third is a restricted loss provision based not on amounts, but on the kind of expenses that may comprise losses.

After careful consideration, the Sub-Committee rejected the farming loss model as unnecessarily complicated and difficult to apply to artists. Because so many artists also work in art-related fields, there is a closer integration between their artistic and employment activities than exists for individuals who take up farming as a sideline. Hobby farmers are both more numerous and more easily identified than individuals who pursue art as a sideline.

The Sub-Committee notes that there are two kinds of expenses artists and writers incur. First, there are those that are integral to artists' work and its marketing and that are expended directly for that purpose: the artist's paints, brushes and canvas; the sculptor's materials and heavy equipment; the writer's typewriter; promotion expenses for all groups. These expenses should be deductible in full even where they produce losses.

Secondly, there are personal expenditures that taxpayers will likely incur in any event, but which, because of a degree of business use, will be normally deductible. These expenses are more indirectly related to the artistic activities and include mortgage interest (or rental) payments applicable to a home studio or office, and capital cost allowance on a car. They occupy that grey area of deductions between personal and business use.

For example, direct expenses that would not have been incurred except for artistic activities include gas for the car used to travel for promotion purposes. On the other hand, expenses that would have been incurred in any event include the purchase price of the car. From an accounting point of view, these latter expenses would be deducted last, to see if losses result.

The Sub-Committee does not propose to deny deductibility to those kinds of expenses, merely to preclude their deduction where losses would result. As revenue increases for the artist, more of these costs would be absorbed. The Sub-Committee finds a model for this kind of loss restriction in the fact that capital cost allowance cannot be used to create a loss in rental apartment buildings.

RECOMMENDATIONS

- 10. That the professionalism test de-emphasize the timing of profits and include the existence of revenue as only one of a number of other criteria;**
- 11. That all losses resulting from direct artistic or writing expenses be fully deductible;**
- 12. That indirect expenses normally carried by a taxpayer in any event be deductible only to the point where they reduce revenue to nil.**

Implementation

“... I am going to continue to do what we are doing... I am going to follow the precedents that have been set for me ... That is the business concept.”

John Robertson, Revenue Canada (16:43)

As will be seen from the preceding quotation, Mr. Robertson who appeared for Revenue Canada indicated that he had no authority to depart from full business principles, applicable to artists and writers as to any other business people. The Sub-Committee took issue with Mr. Robertson on that point then, and continues to do so now, believing that the matter is much more a question of interpretation than legislation.

The Sub-Committee was constantly aware that some recommendations require legislation to implement and others need only a reinterpretation of the law. This question is of special significance in the area of reasonable expectation of profit.

While respecting Mr. Robertson's opinion, the Sub-Committee wishes to make the following points. First, the precedents in this area are not as clear-cut as implied. The concept of professionalism has been applied with different results in the *Schip* and *Needham* cases mentioned before as has the requirement for substantial revenue. Courts have also been willing to take a long-range view when deciding whether the expectation of profit is reasonable or not. This is clear from the *Matthews* case in which a tree farming cycle required up to one hundred years before profits were assured; the Court held that the expectation of profit was reasonable.⁽⁷⁾ Both Revenue Canada and the courts are used to thinking of business not as a monolith, but rather as many different types of enterprises which have their own distinguishing characteristics.

In summary, the Sub-Committee has concluded that the groundwork in both law and practice has been laid for the application of its proposed professionalism criteria and that statutory changes are not required in this area. Should this view not prevail, however, the Sub-Committee urges the government to introduce the necessary statutory changes.

RECOMMENDATIONS

13. That Revenue Canada utilize the criteria of professionalism as an interpretative aid;
14. That if that is not feasible, the government amend the *Income Tax Act* to permit the flexibility which would result from the application of the criteria.

INVENTORY TREATMENT FOR VISUAL ARTISTS

“I propose to ... recommend ... that the department now accept the Disney report recommendation on this issue.”

John Robertson, Revenue Canada (16:6)

Preceding sections of this Report have outlined how the business of the artist differs from other businesses. The label “manufacturer” places further stress on the activities of the

visual artist because of the requirement that the artist value his or her inventory. This section of the Report will recommend that inventory valuation be discontinued.

The Disney Report understood that Revenue Canada was willing to establish as administrative policy that no value should be ascribed to uncommissioned and unsold work in process and to finished product inventory. Apparently this practice was never implemented, or has subsequently changed, and a degree of confusion among visual artists has ensued over the contents and value of their inventory.

Visual artists were unanimous that full inventory valuation is inappropriate to the sector. Delaying the deduction of some or all expenses until the products are sold is suitable for a typical manufacturer whose turnover is rapid and reasonably predictable and who can liquidate unsold inventory easily. For visual artists, such delay can mean carrying expenses for an indefinite period, given the uncertainty of the art market. Because most visual artists are by no means wealthy, the economic burden of these expenses can be great.

The Sub-Committee agrees that inventory evaluation is inappropriate for visual artists and urges that Revenue Canada adopt the system envisaged by the Disney Report. The Sub-Committee has concluded that the cash system, or modified accrual, should be available to visual artists as it is for farmers and fishermen. The Sub-Committee recommends that the department make these changes administratively to the greatest extent possible. Departmental representatives appearing before the Sub-Committee indicated a willingness to follow this course.

In the long term, it may be that a statutory change is either desirable or required. The Sub-Committee has concluded that section 28 could be amended to effect this change or a similar section enacted relating to professional visual artists.

RECOMMENDATIONS

- 15. That Revenue Canada be willing to assign a nil value to the inventory of professional visual artists;**
- 16. That consideration be given to statutory changes to permit artists to use the modified accrual system at their option.**

PERFORMING ARTISTS

EMPLOYEES OR SELF-EMPLOYED?

The Sub-Committee has concluded that it is time for a change in the general approach to the employment status of performing artists. Canada's tax system classifies working individuals as employees or self-employed. For most taxpayers, the status is clear and the results appropriate. The status of some performing artists, however, may be very difficult to determine. The Sub-Committee believes that performing artists should generally be presumed to be self-employed for income tax purposes.

Witnesses from the performing arts referred to the Interpretation Bulletin entitled "Musicians and Other Performers"⁽⁸⁾ in discussing the question of employee and self-employed status and pointed out numerous deficiencies in it.

The Bulletin states that:

The question to be decided is whether the contract between the parties is a contract of service or is a contract for services. A contract of service generally exists if the person for whom the services are performed has the right to control the amount, the nature and the direction of the work to be done and the manner of doing it. A contract for services exists when a person is engaged to achieve a prescribed objective and is given all the freedom he requires to attain the desired result."

(para. 4)

Although this is an accurate statement of the law, serious difficulties arise in applying the test to performing artists. Indeed, the Bulletin itself states that for a performing artist, "this factor of supervision and control of the manner in which he does his work may not be as critical and decisive." (para. 5) Nevertheless, the Bulletin insists that the nature and terms of the contract decide the issue.

The difficulties with this approach become apparent when the Bulletin comments on specific contractual terms that indicate one status or the other. Any performing artist whether a dancer, musician or actor who contracts as an individual to form part of a group (such as an actor contracting for a role in a play) will probably have a number of employee attributes listed in the Bulletin. For example, the employing group will likely have:

(a) ... the right to decide on or change the size of the group with which the artist performs;

(b) ... continuing authority to dictate the time and place of the artist's performance including rehearsals, ... without obtaining the artist's agreement;

(c) [the right to] unilaterally change the dates, times and places from those ordinarily scheduled or increase the number of rehearsals or performances.

(para. 8)

Those three criteria (among others) are listed as employee characteristics. The Subcommittee notes that they are characteristic of most *groups* of performing artists, but not necessarily of the *individuals* who have contracted to be part of the group. The criteria tell us how groups of performers function, but little about the individual performers involved. A degree of group control should not necessarily dictate the status for tax purposes of the professional performer. To use these criteria which apply to groups as attributes of the individuals' status, therefore, virtually dictates a finding of employee status.

The reason, however, that many performing artists are *not* classified as employees becomes clear when the Bulletin's criteria for self-employed status are examined. An individual artist may be self-employed if he or she:

(b) provides his own instruments and other apparatus;

(c) has a number of engagements with different persons during the course of a year;

(d) regularly takes auditions or makes application for engagements;

(e) retains the services of an agent on a continuing basis;

(para. 9)

The criteria are incomplete, difficult to apply, and may lead to contradictory conclusions. Most performing artists share a number of those characteristics and almost all fit criterion (b). Although the fact that self-employed artists provide their own instruments is mentioned, the list omits any mention of requirements for artists to pay for other items such as their own make-up, clothes and lessons. These factors may be the sharpest distinction between many artists and other employees. Mention of the duration of a contract as a factor is also omitted yet the department's approach to symphony contracts stresses their length.

Disney analyzed the nature of performing artists' work and concluded that their work patterns are unique. Whereas typical employees usually work for one employer, performing artists often work part-time on a number of engagements at the same time. Because engagements are usually temporary, artists must continually attempt to generate new contracts,

incurring expenses for advertising, for an agent, for lessons, for audition and accompanist fees and for travel. These expenses will be incurred regardless of the status flowing from the resulting contract.

Many other jurisdictions, including the United States, make no distinction between performing artists who are employees and those who are self-employed when it comes to expense deduction. France permits its performing artists to deduct all documented expenses or to claim a standard deduction ranging from 20-25% of their income (with a generous ceiling), depending on the area of expertise. Clearly, both systems are more attuned to the actual expenses which performing artists experience regardless of their status. The Sub-Committee concludes that, especially in comparison with the United States' practices on employment status, Canada's tax system should not provide a disincentive to remain in this country.

The Sub-Committee therefore urges increased emphasis on the performers' work patterns in general rather than the present narrow focus on individual contracts and on the application of a control test which has minimal relevance to group situations in the performing arts. Performers are personally responsible for a far greater burden of expenses than are typical employees and this fact should in itself tip the balance in their favour to create a presumption of self-employment.

This seems to be the current state of the law with regard to actors following a decision in the Federal Court by an Umpire under the *Unemployment Insurance Act*. In deciding that actors engaged by the Mermaid Theatre Society of Wolfville, N.S. were self-employed, the judge stated:

Duration of employment certainly has a bearing on the matter, as I would think that actors engaged by a stock theatre company and performing on a more or less year-round basis save for vacation periods would be considered as engaged under a contract 'of service'. On the other hand actors engaged merely to rehearse and perform in a specific play would appear to be operating on a free lance basis and be self-employed, even if they happen to be engaged by the same employer several times during the course of a year, or perhaps from year to year. In between times they can and do seek other employment in their profession, and even while under engagement by the employer they are free to obtain other work provided it does not interfere with rehearsal or production time.

This statement is helpful with regard to actors. The Sub-Committee thinks that the presumption of self-employed status should be applied to performing artists generally; the presumption could be displaced by evidence showing typical employee status such as reimbursement for all or most expenses and security of tenure. Questions about the duration of a contract should also be clarified and the Sub-Committee wants this factor to be given much less emphasis than in the past.

Numerous performing artist groups invited the Sub-Committee to recommend a general provision in the *Income Tax Act* deeming them to be self-employed. The Sub-Committee is reluctant to endorse such a broad measure in part because of the wide precedent that would be created and because of the clarification made by the *Mermaid* decision. The Sub-Committee thinks that adherence to these revised criteria will create the self-employed presump-

tion in appropriate cases and that such a course is in keeping with the manner in which this kind of issue is normally resolved.

RECOMMENDATIONS

- 17. That Revenue Canada revise IT-312 to reflect the *Mermaid* case and clarify the role of duration in a contract;**
- 18. That the criteria listed in the Bulletin indicating employment and self-employed status be revised;**
- 19. That factors in the Bulletin allegedly indicating employment status but in fact essential to the organization of any group of performers, employees or not, be excluded;**
- 20. That the assumption of a heavy burden of expenses create a presumption of self-employment for all performing artists.**

SPECIFIC DEDUCTIONS

Performing artists presented to the Sub-Committee two distinct problems. The first, their general status as employees or self-employed, has been addressed above. The second problem is the more diffuse and difficult one of specific deductions. Deductions such as lessons undertaken to increase skill or expertise in general have been characterized by the department as either capital or personal expenses and disallowed completely. Other deductions have been limited or made subject to stringent tests.

In both situations, representatives of performing artists called the decisions unfair. One group called for certainty in the ability to deduct and most wished to see the range of allowable deductions broadened.

The Sub-Committee is sympathetic to the reactions of any taxpayer required to explain an expense to Revenue Canada. This process always seems to be emotional. Taxpayers' concerns are compounded if the auditor seems unfamiliar with the nature of the business involved. However, there is no stigma to a reassessment or to a request to verify or explain deductions.

The predictability sought by some witnesses is important but absolute certainty is impossible. Even if a definitive list of permissible deductions for performing artists were enacted, auditors would still ask questions because expenses would still need to be reasonable in the circumstances. All taxpayers must be prudent in the deductions they seek to make.

Indeed, such a course is counter-productive if it limits eligible deductions to those named. No list can foresee all possibilities. The present test of business deductibility is very broad: any expense is deductible if incurred to gain income from business, provided it is reasonable in the circumstances and not of a capital nature. This business-purpose test seems open-ended and flexible enough to accommodate performers' expenses. The Sub-Committee recommends no statutory change.

The line between business expenses and personal living expenses is difficult to draw in some cases. Different assessors may reach different conclusions in situations which appear similar. This may indicate two things: undesirable inconsistency or valid differences in cases. Increased expertise in the arts by Revenue Canada should help to resolve these areas of dispute and eliminate undesirable inconsistency where possible.

The Sub-Committee has concluded that some incidents of disallowed expenses could have been avoided if Revenue Canada officials had been better informed about the performers' work and more knowledgeable about the expenses incurred. Representatives of the department and the performing arts community need more regular consultation and the Sub-Committee urges that this be started at once.

The Sub-Committee stresses that the onus must remain with taxpayers to justify their deductions. Furthermore, the Sub-Committee cannot recommend ways to eliminate all possibility of friction in individual cases.

There is one specific deduction the Sub-Committee wishes to comment on. Most performing artists take lessons in the course of their careers, the motives for which will vary from performer to performer. Even the most accomplished musicians take lessons to retain their high skill level. An actor may take singing lessons in anticipation of a role which may or may not later materialize. Actors or singers may be engaged for a specific role and require lessons related directly to the performance of that role. Although the lessons in each of those three cases are clearly related to the performers' profession, only the third may be deductible.

Current Departmental practice is found in Interpretation Bulletin 311. Paragraph 1 permits the deduction of "the cost of music, acting or other lessons incurred for a particular role or part." Paragraph 2 prohibits the "cost of music, acting or other lessons incurred for the purpose of general self-improvement" on the grounds that they are either capital items or personal and living expenses.

The Sub-Committee finds the distinction between general and particular lessons in the Bulletin unrealistic and arbitrary. This kind of deduction parallels that allowed self-employed professionals such as lawyers or doctors who attend courses and workshops to stay current or expand their skills. Lawyers do not need to relate their courses to cases they are concurrently handling, nor doctors to the management of a specific patient. The Sub-Committee therefore recommends that self-employed performers be put on the same footing as other professionals so that all lessons related to their work are deductible.

RECOMMENDATION

- 21. That the cost of music, acting or general lessons be deductible for self-employed performers even if unrelated to a particular role.**

THE SYMPHONY MUSICIAN: A SPECIAL PROBLEM

"... we have a messy situation dealing with musicians."

Don Brooks, Revenue Canada (16:24)

Prior to 1974, all symphony orchestra musicians in Canada were considered self-employed individuals working under a contract for services. In that year, the Pension Appeals Board agreed with Revenue Canada that the musicians at the Vancouver Symphony Orchestra were, in fact, employees. The case originated because some members of the orchestra wished pension and unemployment insurance coverage.

Musicians at the Winnipeg, Calgary, and Quebec orchestras have also been re-classified as employees. The Toronto Symphony Orchestra has recently been examined and its members determined to be self-employed. As a result of the various decisions, musicians in different cities have different tax status and are eligible for different social security benefits even though they perform the same kind of work and bear the same kind of expenses. Musicians who do not play for symphony orchestras are much less likely to have this problem because they work for many more employers.

These inequities in treating symphony musicians perfectly illustrate the difficulty of applying the self-employed/employee distinction to performing artists. Symphony musicians may have sufficient attributes of employee status to warrant that finding - as has, in fact, been the case for the orchestras mentioned. But musicians still have the very heavy expenses associated with self-employment, expenses estimated to comprise up to 25% of their earned income. For example, the *average* cost of their musical instruments is \$43,000.⁽⁹⁾ Insurance, maintenance and repair for these instruments can amount to \$300-\$500 per year.⁽¹⁰⁾ These are in addition to other expenses for lessons and clothes. Only self-employed musicians can deduct their actual expenses and take depreciation on their instrument. Employees are limited to the standard employment deduction.

The Sub-Committee firmly believes that the situation is undesirable. Rationalization is needed. The Sub-Committee views selfemployed status as the most appropriate to handle these heavy expenses. Some witnesses suggested a general provision deeming symphony orchestra members to be self-employed. A similar solution was discussed above for performing artists in general.

The Sub-Committee is reluctant to step in where others have found such difficulty in drawing that conclusion. Once again, it reminds both orchestras and musicians to take their own responsibility for arranging contracts to achieve the best results. However, the Sub-Committee accepts the musicians' statement that, with the best will in the world, that may not be possible.

The Sub-Committee has tailored its recommendations so that symphony orchestra musicians classified as employees are not treated unduly differently than their counterparts in other cities. Section 8 of the Act dealing with employee deductions should be amended to permit the deduction of all expenses, including capital cost allowance, relating to the instrument of a symphony musician who is an employee.

Such an amendment would create equitable treatment in two respects. First, it would achieve fairer treatment between symphony musicians and other employees in general by recognizing the extent of the instrument expenses in much the same way that section 8 recognizes the extraordinary expenses of such groups as railway and transport company employees and salesmen. This approach would specifically target the major expense that distinguishes employee musicians from other employees - their instruments - and still leave the general employment deduction to cover the other expenses.

Secondly, it would also achieve a measure of equity between symphony musicians. There is no rational reason why individuals performing the same services in different cities should be exposed to the widely differing tax burden that results from a differing tax status.

The Sub-Committee will recommend below further equalization in the treatment of symphony musicians through the extension of unemployment insurance coverage to self-employed performers. Symphony musicians as performers would benefit from this.

RECOMMENDATION

- 22. That section 8 of the *Income Tax Act* be amended to allow deductions of all expenses and capital cost allowance incurred by symphony musicians for the purchase and upkeep of their musical instruments.**

UNEMPLOYMENT INSURANCE AND THE PERFORMING ARTIST

Disney recommended that self-employed performing artists be eligible for unemployment insurance coverage. The Sub-Committee now makes this same recommendation. Disney pointed out that, prior to the administrative consolidation of unemployment insurance coverage and National Revenue in 1972, many performers were eligible for unemployment insurance despite being self-employed for tax purposes. After 1972, dual status was not permitted and the self-employed performer was no longer eligible.

Canadian experience as well as current practice in other jurisdictions (including the United States) illustrates that there is no intrinsic reason why extending coverage to performing artists should be difficult or impossible administratively. The difficulty comes from the rigid distinction used in Canada between the self-employed and the employee, a distinction which becomes blurred in the performing arts.

In other situations where the distinction is similarly unclear, the Unemployment Insurance Commission is permitted to extend coverage by regulation and has done so in the case of taxi and bus drivers, hairdressers, and employees of placement agencies. Alternatively, the Commission can extend coverage to individuals engaged in a business provided that regulations passed under this section are subject to an affirmative resolution of Parliament.

Disney states that such an extension was considered by the Commission in 1973 although no action was taken. The problems identified then no doubt remain but these are technical matters that experience teaches us can be worked out. Certainly such a change in social benefits would make a significant impact on the economic security of Canada's performing artists.

RECOMMENDATION

- 23. That performing artists be eligible for unemployment insurance coverage regardless of their status for taxation purposes.**

ACADEMICS

Academics appeared before the Sub-Committee to represent a number of different elements of their constituency. They spoke in part for visual artists, many of whom are professors or teachers of art. In this regard, they supported the recommendations made by the visual arts groups and proposed similar solutions themselves. The Sub-Committee has concluded that its recommendations as listed above are applicable to all such artists, whether professors or not, and so need not comment further on this group.

The second problem the academic community presented to the Sub-Committee was related to the reasonable expectation of profit test in fields other than the visual arts. A number of professors generate revenue from their research, publishing or contracting activities and some show losses when all deductions are claimed. In the past, they were deducting these losses against employment income. This group was identified by the same computer project that identified visual artists showing losses. Many of their claims were disallowed and reassessments resulted. The academics requested on behalf of these professors that the Sub-Committee recommend a loosening of the business test.

The Sub-Committee is sympathetic to this problem, but feels unable to deal with it in any specific way for several reasons. First, its jurisdiction is limited to performing and visual artists and writers. Although most academics write, unless they come within the definition of professional writer, they are outside the Sub-Committee's Order of Reference. Secondly, the details of every case undoubtedly vary greatly and the Sub-Committee is in no position to analyze the situation and make recommendations as was possible for the visual artists. Again, the reference has limited the witnesses and discussion on this topic.

Nevertheless, the Sub-Committee reiterates in this connection the comments made previously about expertise on the part of the department. Knowledge about the details of their business is essential if taxpayers are to feel they have been treated fairly.

The third group has a major problem relating to employment expenses. Many academics incur substantial expenses related to their employment and required by it that are not

recognized as deductions under the Act and so must be paid with after-tax dollars. Employment contracts along with criteria for hiring and tenure all make clear the necessity for regular, substantial scholarship activities to maintain and advance academic status. In addition, research must often be conducted in order to teach existing or new courses, especially at senior levels. Because little or no revenue or profit can be expected from these activities, there is no possibility of deducting any of these expenses as part of a business. As employees, these academics are therefore limited to the maximum \$500 employment expense deduction. For some, that may be sufficient but for others it does not begin to cover the amounts incurred. This problem has become even more pressing with the tightening of university budgets and the shortage of grants to assist research.

Witnesses requested the Sub-Committee to recommend the amendment of section 8 of the *Income Tax Act* dealing with employee deductions to permit academic expenses as outlined above. The Sub-Committee must again state that its jurisdiction does not encompass these questions. On the other hand, it was impressed by the general similarity between the problems of performing artists classified as employees, especially symphony musicians, and the academics. In both cases the expenses are essential to their employment and greatly exceed those of the typical employee, for whom the standard deduction is normally sufficient.

The Sub-Committee questions the rigid distinction our system makes between the expenses of the self-employed and those of employees. It notes that many other countries including the United States make little or no distinction in this regard; others like France provide a sliding scale of generous deductions for various employment groups that more accurately reflects the expenses of employee taxpayers. It urges further study of this problem to determine whether inequities currently result from employee status and how these questions may be addressed.

RECOMMENDATIONS

- 24. That Revenue Canada develop and exercise expertise in applying the reasonable expectation of profit test to academic activities where the application of the test poses the same kinds of problems that were identified for the professional visual arts and writing;**
- 25. That the government address the question of employee deductions in general with a view to assisting those groups whose expenses demonstrably exceed the standard deduction now permitted.**

DISSENTING OPINION BY MR. ORLIKOW: TAXATION AND ACADEMICS

Though the reluctance of the Sub-Committee in not addressing the question of the tax situation of Canadian academics can be understood given its mandate, the Sub-Committee is leaving the way open for the continued discouragement of the research and academic community by not dealing with this problem.

As the testimony of the Canadian Association of University Teachers (CAUT) and other groups indicates, Revenue Canada often appears unable or unwilling to understand how academics really function and how teaching and research are interrelated.

The mandate of this Sub-Committee should be interpreted widely enough to seek an end to Revenue Canada's restrictive interpretations that serve only to discourage and make it more difficult for academics.

It is clear that the federal government has not developed a coherent policy towards artists and scholars employed by universities. On the one hand, federal departments and agencies such as NSERC, SSHRC, MRC and the Secretary of State provide financial support for the arts, university research and scholarship, but on the other hand, Revenue Canada's restrictive rulings often partially counteract the value of such aid. It is clearly inconsistent on the part of government to call for the development and protection of the arts in Canada (and to appoint a Royal Commission to examine the question) and at the same time to countenance the singling out of artists and writers by disallowing deductions for professional expenses. It is similarly inconsistent for Mr. Lalonde to prepare legislation to provide tax incentives to encourage research and development and then to tax in a restrictive manner employees such as academics who conduct much of this country's research.

In order to have a consistent policy towards research, research-related as well as teaching-related activities, s. 8(1)(i) of the *Income Tax Act* should be amended to allow employees to deduct from employment income expenses incurred by employees in the conduct of their research or teaching duties which are required by their employment contract, or necessary for promotion, salary increments and tenure.

A reasonable solution to the problem would be to accept the first recommendation of the CAUT brief to the Sub-Committee:

That where employees are required to conduct activities of a scholarly, artistic or research nature, properly receipted expenses which are not reimbursed by an academic institution or grant be deductible from employment income by such employees in the year of expenditure.

The *Income Tax Act* already provides for the deduction of research expenses from grants. (Section 56(1)(o)).

By this recommendation, CAUT proposed that the deductions allowed under s. 56(1) be added to s. 8(1)(i). In addition, CAUT proposed that s. 8(1)(i) be further amended to allow deductions for professional expenses incurred:

- a) in the purchase of scholarly, scientific, professional books, journals, video-tapes, artistic materials, and/or computer programmes, and including computer time;
- b) for up to two professional, scientific or scholarly meetings per year;
- c) for membership dues in professional, scientific and/or learned societies.

Academic activity, whether it be to create and teach art or to undertake research, write and teach, has the common objective of pushing back the frontiers of knowledge and creativity. The above recommendations recognize this reality and seek to avoid the error and inconsistency of establishing conditions for one group of individuals yet restrict their application to others in the same community. I believe these recommendations are consistent with the fair and equitable treatment of the artistic and academic community and should have been included in the Sub-Committee's Report.

ADDITIONAL CONSIDERATIONS

INCOME AVERAGING

The question of income averaging was addressed by a number of witnesses. This issue is relevant for all taxpayers who have fluctuating incomes but artists and writers as a group have particular needs. Several suggestions were made to the Sub-Committee including the reintroduction of income averaging annuity contracts for artistic and literary income and block averaging over a set period as is now available for farmers and fishermen. The Sub-Committee agrees that something should be done.

The Sub-Committee acknowledges that the current system of forward averaging largely benefits taxpayers already paying the top marginal rate. The system permits taxpayers to exclude their extraordinary or increased income from the current year and to prepay tax at the highest marginal rate. In a subsequent year when the taxpayers' income drops and marginal rate falls, they may bring some or all of that amount back into income and claim a rebate based on the difference between the lower rate and the prepaid rate. Where the extra income would have been taxed at the highest rate in any case⁽¹⁾, the taxpayers benefit from the arrangement and pay no extra cash in the initial year. In all other cases, however, taxpayers will pay increased cash in that year.

The Sub-Committee is sympathetic to the complaints of taxpayers including artists and writers of modest means who have concluded that the present forward averaging system offers them little or no practical tax relief when their income fluctuates. Too often, these taxpayers need to keep their cash, even when the fluctuation is upward. The Sub-Committee is reluctant to become involved in the technical details of an appropriate averaging system, but it has concluded that some additional mechanism should be developed to benefit lower-income taxpayers whose income varies from year to year.

RECOMMENDATION

- 26. That the government develop an averaging system for taxpayers with fluctuating incomes that will be available for those whose marginal rate**

of tax is below the maximum. The system should not involve an initial increase in cash payable.

GRANTS

A number of problems have arisen recently over the taxation of grants, especially Canada Council grants, to artists. One difficulty is closely related to the test of reasonable expectation of profit and the reclassification of large numbers of artists as hobbyists. It followed that once Revenue Canada had concluded that artists were not in business but were hobbyists, then any grants they received were not business income. As a result, the grant was added to the artists' income as it should be but the expenses which the grant was intended to cover were not deductible, as they would have been from business income.

The Sub-Committee accepts the Canada Council's statement that they do not support hobbyists but only bona fide professional artists, selected through peer adjudication and usually in competition. Indeed, the Sub-Committee has already urged that the receipt of such grants should be strong evidence of professionalism for tax purposes.

The Sub-Committee is of the opinion that once the overriding issues of reasonable expectation of profit and professionalism are ironed out, equitable treatment of grants should follow. Grants will be treated as business income (or income from professional artistic activities) and expenses will be deductible in the normal fashion. Those grants awarded for educational purposes should continue to be the exception to this treatment.

Further problems have arisen because the Interpretation Bulletin relating to Canada Council grants (IT-257) was written before the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada (SSHRC) began operations in April 1978 and assumed responsibility for the programs previously administered by the humanities and social sciences division of the Canada Council. The SSHRC funds university-based academic research.

Because the Interpretation Bulletin has not been revised, a misconception over research grants has arisen from the point of view of the Canada Council. Council grants include ceilings for project costs but these are low and it is normal for artists' costs to exceed the ceiling. If a grant has been characterized as a research grant, these excess expenses will be disallowed.

Consistency and the nature of Canada Council grants would seem to require that these grants should be treated as business income and not as a research grant.

RECOMMENDATIONS

- 27. That grants (other than educational grants) awarded to professional artists be treated as business income from which expenses can be deducted, subject only to the loss limitations in Recommendation 12.**
- 28. That Revenue Canada update IT-257 to reflect the changes in the nature of Canada Council grants following the 1978 formation of the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.**

FALSE CONFIDENCE

Frequently, witnesses told the Sub-Committee of their surprise when Revenue Canada reassessed them. The Sub-Committee has commented above on the ill-advised practice of a four-year reassessment in certain circumstances and implementation of the recommendations in this regard should minimize both the surprise and financial impact of reassessments.

There is one further measure that is also needed. In the Sub-Committee's opinion, the initial Notice of Assessment sent to all taxpayers subsequent to filing each year is seriously deficient in alerting them to both the nature of the Notice and the extensive powers of the department. The design of the form is a major problem. For example, the name "Assessment" implies that an active check of the return has been completed and the contents generally accepted. In fact, at this stage, the department has conducted only a numerical check and it can proceed with a detailed assessment at any time in the next four years. The words "No balance remains to be paid by you or refunded to you" on some forms or "AS DECLARED" on other forms also lead taxpayers to conclude that they have an acceptable return.

At the bottom of the form in very small, albeit heavy type are the words "Important - See Reverse". Taxpayers who do read the very small print on the back still may not understand the implications of the information contained there because of its indirect and vague wording and not realize that their returns may be audited in the future.

The Sub-Committee has concluded that the Notice of Assessment form should be redesigned, beginning with the name. The form should clearly state that it is merely an initial confirmation or correction of taxpayers' arithmetic and that the department has the statutory right to examine the return in detail for four years, and indefinitely in the case of fraud or misrepresentation. This latter information appears on the form now, but it is oblique. Most important, the form should state this information in clear, emphatic language so that the significance can be immediately understood.

RECOMMENDATION

- 29. That the form currently entitled "Notice of Assessment" be redesigned so that taxpayers will be adequately informed about the nature of the form and the powers of Revenue Canada to assess in detail at a later time.**

DONATIONS

Visual artists told the Sub-Committee that the tax treatment of donations of their own work to charity is unfair and offers them no incentive to donate. They compared their situation to that of collectors. Collectors will receive a charitable receipt for the full market value of the donation allowing them to deduct the full dollar amount in most cases.

On the income side, because the donation is considered capital property, collectors will take into income only half the amount by which the work of art has appreciated in value since the time of purchase. Collectors thus have a tax incentive to contribute to charity: the full fair market value is deductible; only half the capital gain is taxable.

On the other hand, visual artists who donate their own work are donating inventory and its full fair market value must be taken into income. Even with a charitable receipt permitting full deduction, artists are monetarily no further ahead: the amount coming into income is the same amount as the charitable deduction. If the amount of the donation exceeds 20% of the artists' income, the full value of the donation will not even be deductible in that initial year.

The artists point out that there is no financial incentive for them to donate to charity. The Sub-Committee agrees that the position of visual artists donating their own work is an undesirable anomaly. The encouragement of such donations through deductible receipts is already a feature of our income tax system and the Sub-Committee believes its benefits should be extended to this group.

RECOMMENDATION

- 30. That the tax system provide financial incentives for visual artists to donate their own works of art to charity.**

OTHER TAX ISSUES

As mentioned in the introduction to this Report, the title of the Disney Report, "Federal Tax Issues of Concern to the Arts Community in Canada", shows that its reach was considerably broader than this Sub-Committee's which has been restricted to the *Income Tax Act*. Nevertheless, a number of groups pointed out to the Sub-Committee that many of the problems in the customs, excise and sales tax area explored by Disney remained. Some, in fact, are now worse. Without examining in detail any of the technical aspects, the Sub-Committee urges the government to address again these recurring matters. To do so is essential in order to achieve the integrated approach described above needed for the arts community.

RECOMMENDATION

- 31. That the government reconsider the federal sales tax, customs and excise issues identified by the Disney Report with a view to resolving longstanding areas of complaint by the artistic community.**

NOTES

- (1) For a list of witnesses appearing before the Sub-Committee see Appendix A.
- (2) References are to the issue and page number of the Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. An "A" indicates an appendix to the Minutes.
- (3) See *Alan R. Needham v. Minister of National Revenue*, 74 D.T.C. 1057 (T.R.B.). In this case the taxpayer was a writer.
- (4) See *Schip v. M.N.R.*, 83 D.T.C. 190 (T.R.B.). Schip was a fine art photographer.
- (5) Revenue Canada, Taxation, publishes Interpretation Bulletins for the guidance of taxpayers. The Bulletins have no legal status but do set out the department's view of the correct interpretation of the *Income Tax Act* and the jurisprudence.
- (6) The criteria, including sources, have been included in chart form as Appendix B.
- (7) *R. v. Matthews*, 74 D.T.C. 6193 (F.C.T.D.).
- (8) IT-312, May 3, 1976.
- (9) Mr. Donald Whitton, First Vice-President, Organization of Canadian Symphony Musicians, 10:12.
- (10) *Ibid.*, 10:13.
- (11) In 1983, this rate applied to taxpayers with taxable incomes over \$56,592.00.

APPENDIX “A”

MEETINGS AND WITNESSES

Witnesses	Issue	Date
Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artist (ACTRA):	4	March 14, 1984
Mr. Bruce H. MacLeod, President;		
Mr. Paul Siren, General Secretary.	17	May 1st, 1984
American Federation of Musicians of the United States and Canada:	10	March 28, 1984
Mr. L. Alan Wood, Vice-President for Canada;		
Mr. C. T. Adams, Administrative Assistant.		
Association of Canadian Orchestra:	10	March 28, 1984
Mr. Michael Allerton, President;		
Mr. Hedley Roy, Vice-President;		
Mr. John Smith, Legal Adviser.		
Canada Council:	2	March 8, 1984
Mrs. Maureen Forrester, Chairman;		
Mr. Jean-Jacques Fortier, Vice-Chairman;		
Mr. Timothy Porteous, Director;		
Mr. Claude Gauthier, Treasurer;		
Mr. Hendrik Swaneveld, Tax Specialist.		
Canadian Actor's Equity Association:	6	March 20, 1984
Mr. Daphne Goldrick, Vice-President Internal;		
Mr. B. J. Legge, Q.C., Barrister and Solicitor;		
Mr. Graham Spicer, Executive Director;		
Mr. Christopher Marston, Assistant Executive Director.		
Canadian Artists' Representation:	5	March 15, 1984
Mrs. Pat Durr, National Representative;		
Jane Condon, National Director.	17	May 1st, 1984
Canadian Artists Representation of Ontario:	14	April 5, 1984
Mr. Mark Burnham, Past-Spokesperson.		
Canadian Association of University Teachers:	3	March 13, 1984
Dr. Sarah J. Shorten, President;		

Witnesses	Issue	Date
Professor Walter Mis, Faculty of Law, University of Alberta; Dr. Donald Savage, Executive Secretary; Professor Virgil Hammock, Fine Arts Department, Mount Allison University; Richard Bellair.		
Canadian Conference of the Arts:	1	March 7, 1984
Ms. Micheline Tessier, President;		
Mr. Brian Anthony, National Director.	17	May 1st, 1984
Canadian Crafts Council:	9	March 27, 1984
Mr. Peter Weinrich, Executive Director.	17	May 1st, 1984
"Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec":	12	April 3, 1984
Mrs. Claudette Fortier, General Director of "SARDEC";		
Mrs. Tatiana Demidoff Séguin, President of "Conseil de la Sculpture du Québec";		
Mrs. Jacqueline Lemay, Executive Director of "SPACQ".		
Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz:	13	April 4, 1984
Mr. Arthur Drache, Q.C., Barrister and Solicitor.		
Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant:	11	April 3, 1984
Mrs. Fran Gallagher-Shuebrook, Chairperson;		
Mrs. Mary Armstrong, National Co-ordinator;		
Mrs. Lois Siegel, Filmmaker.		
Organization of Canadian Symphony Musicians:	10	March 28, 1984
Mr. Donald Whitton, First Vice-President;		
Mr. John Trembath, Secretary.		
Professional Art Dealers Association of Canada Inc.:	17	May 1st, 1984
Mrs. Edith Yeomans, Executive Administrator.		
Quain, Dioquardi:	15	April 11, 1984
Mr. March Denhez, Barrister & Solicitor.		
Revenue Canada:	16	April 12, 1984
Mr. John R. Robertson, Director General, Audit Directorate;		
Mr. Don S. Brooks, General Director, Verification and Collections.		

Witnesses	Issue	Date
Royal Canadian Academy of Arts: Mr. Gerald Tooke, National Director.	17	May 1st, 1984
Save the Arts in Canada: Mr. Garry Conway.	11	April 3, 1984
The Law Union of Ontario: Mr. Paul Sanderson, Barrister and Solicitor.	14	April 5, 1984
The League of Canadian Poets: Mr. Gary Geddes, Member; Mr. John Wilson, Executive Director.	8	March 22, 1984
The Writers' Union of Canada: Mr. Michael A. Gilbert, Ph.D., Chairman, Tax Committee.	8	March 22, 1984
"Union des artistes": Mrs. Marie-Lou Dion, Président, Committee on the Status of Artists; Mr. Marc Trahan, Legal Counsel; Mr. Yvon Dufour, Actor; Mr. Serge Demers, Director; Mr. Serge Turgeon, Actor.	7	March 21, 1984

APPENDIX "B"

PROFESSIONAL ARTISTS AND WRITERS

CHARACTERISTICS		SOURCE		
Professional Artists and Writers:	International Association of Art (No revenue connection)	Canada Council	U.S. Regulations ("Profit Motive" factors)	Other
1. Earn or have earned a living wholly or in part by the practice of the visual arts or by writing.	X			
2. Hold diplomas in fine or applied art or related field.	X	X	X	
3. Teach or have taught in the field.	X	X	X	
4. Exhibit frequently or otherwise market and promote their art or writing.	X	X	X	
5. Win national or international prizes.	X	X	X	
6. Have current membership in professional organizations.	X		X	X Union des Artistes
7. Gain recognition by other professional artists or writers in the country.	X	X	X	X Conférence des Associations de Créateurs et Créatrices du Québec
8. Receive grants from the Canada Council or provincial arts councils or cultural affairs departments.		X		X Conférence des Associations de Créateurs et Créatrices du Québec
9. Can demonstrate time spent and sustained output.		X	X	
10. Receive revenue from artistic sources.		X	X	
11. Have previous critical or financial success despite an intervening slack period.			X	
12. Obtain publishing contracts (although the lack of contracts does not indicate non-professionalism).				X The Writers's Union of Canada

APPENDIX “C”

ORDERS OF REFERENCE, THE FIRST REPORT AND MINUTES OF PROCEEDINGS

ORDERS OF REFERENCE

Tuesday, December 13, 1983

ORDERED,—That the Standing Committee on Communications and Culture review all relevant provisions of the Income Tax Act relating to the taxation of visual and performing artists and writers including, but not limited to, the criteria for establishing the professional status of visual and performing artists and of writers and the method for determining allowable business deductions for such artists and to recommend any changes that the Committee deems necessary and proper;

That such review include the hearing and consideration of the views of interested parties and organizations; and

That the evidence adduced before the Standing Committee on Communications and Culture in the first session of this Parliament, be referred to the Committee.

ATTEST

C.B. KOESTER

The Clerk of the House of Commons

Tuesday, February 14, 1984

ORDERED,—i) That a Sub-Committee composed of five members including three (3) members of the Liberal Party, one (1) from the Progressive Conservative Party and one (1) from the New Democratic Party, be constituted in order to consider the Order of Reference of December 13, 1983 relating to the taxation of visual and performing artists;

ii) That the Sub-Committee be empowered to send for persons and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it and to authorize the Chairman to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present;

iii) That the Sub-Committee report to the Committee not later than the end of March, 1984.

ATTEST

RICHARD DUPUIS

Clerk of the Committee

REPORT TO THE STANDING COMMITTEE ON COMMUNICATION AND CULTURE

Wednesday, April 4, 1984

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers has the honour to present its

FIRST REPORT

In accordance with the Order of Reference of Tuesday, February 14, 1984, your Sub-Committee has commenced consideration of the said Order of Reference relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers and requests leave to resume consideration of its Order of Reference after the end of March 1984.

Respectfully submitted,

DOUGLAS FISHER

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 1st, 1984
(19)

[Text]

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 3:45 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher and Orlikow.

In Attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

Witnesses: From the Sub-Committee on Fiscal Policy of the Canadian Conference of the Arts: Messrs. Brian Anthony, Gerald Tooke, Peter Weinrich and Paul Siren; Ms. Jane Condon and Ms. Edith Yomans.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee began the consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 5:40 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 3, 1984
(20)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 9:10 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

At 10:00 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 10, 1984

(21)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 10:05 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 11:05 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MAY 15, 1984

(22)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 3:56 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 5:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 17, 1984
(23)

The Sub-committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 9:53 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: *From the Library of Parliament:* Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 12:00 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MAY 22, 1984
(24)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 3:40 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: *From the Library of Parliament:* Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

It was agreed,—That the Report be printed within turnover format and red special cover.

It was agreed,—That the Sub-Committee in its Report to the Standing Committee will request to maintain its existence.

At 4:50 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 24, 1984
(25)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 10:10 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 11:45 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MAY 29, 1984
(26)

The Sub-committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 10:15 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 10:55 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING
(27)

The Sub-committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 3:40 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 4:45 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 31, 1984
(28)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 3:35 o'clock p.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher and Orlikow.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 3:55 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 5, 1984
(29)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 9:55 o'clock a.m. Mr. Fisher Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator and Ms. Margaret Young, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 11:20 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 7, 1984
(30)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 9:35 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fisher and Orlikow.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

At 11:05 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 19, 1984
(31)

The Sub-Committee on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers met this day *in camera* at 9:20 o'clock a.m., Mr. Fisher, Chairman, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Burghardt, Fisher, Orlikow and Scott.

In attendance: From the Library of Parliament: Ms. Françoise Coulombe, Research Coordinator.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, February 14, 1984 relating to the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Tuesday, February 21, 1984, Issue No. 1(1)*).

The Sub-Committee resumed consideration of a Draft Report to the Standing Committee.

Mr. Orlikow moved, seconded by Mr. Burghardt,—That the Sub-Committee print 5,000 copies of the Issue No. 17 which includes the Second Report.

The question being put on the question, it was agreed to.

Mr. Scott moved, seconded by Mr. Burghardt,—That the Sub-committee according to the Standing Order 69(13) request a government answer to the recommendations of the Second Report.

The question being put on the question, it was agreed to.

Mr. Orlikow moved, seconded by Mr. Scott,—That the Second Report be adopted.

The question being put on the question, it was agreed to.

Ordered,—That the Chairman present the Report on the Taxation of Visual and Performing Artists and Writers as the Sub-Committee's Second Report to the Standing Committee on Communications and Culture and report to the said Committee.

On motion of Mr. Fisher, it was agreed,—That the Clerk of the Sub-Committee, Mr. Richard Dupuis and the two research officers, Françoise Coulombe and Margaret Young be congratulated for the excellent work they did for the Sub-Committee.

At 9:35 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 9 h 20, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Scott, Fisher, Orlikow.

Aussi présente: De la Bibliothèque du Parlement: Mme Francoise Coulombe, coordina-
teur de la recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tout en chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

M. Orlikow propose, appuyé par M. Burghardt,—Que le Sous-comité fasse imprimer 5000 exemplaires du fascicule no 17, lequel comprend le Deuxième rapport.

La motion est mise aux voix et adoptée.

M. Scott propose, appuyé par M. Burghardt,—Que le Sous-comité, en conformité de l'article 69(13) du Règlement, demande au gouvernement de se prononcer sur les recommandations du Deuxième rapport.

La motion est mise aux voix et adoptée.

M. Orlikow propose, appuyé par M. Scott,—Que le Deuxième rapport soit adopté.

La motion est mise aux voix et adoptée.

Il est ordonné,—Que le président présente le rapport sur l'imposition des créateurs et des interprètes à titre de Deuxième rapport du Sous-comité au Comité permanent des communications et de la culture, et qu'il en fasse rapport audit Comité.

Sur motion de M. Fisher, *il est convenu*,—Que M. Richard Dupuis, greffier du Sous-comité, et Mesdames Francoise Coulombe et Margaret Young, attachées de recherche, soient félicités de leur excellent travail pour le Sous-comité.

A 9 h 35, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

LE MARDI 5 JUIN 1984
(29)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 9 h 55, sous la présidence de M. Fisher (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme Française Coulombe, coordonnateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tout en chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 11 h 20, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 7 JUIN 1984
(30)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 9 h 35, sous la présidence de M. Fisher (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher, Orlikow.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tout en chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 11 h 05, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 15 h 40, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher, Orlikow.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 16 h 45, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 31 MAI 1984
(28)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 15 h 35, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher, Orlikow.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 15 h 55, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 24 MAI 1984
(25)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 10 h 10, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tout en chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 11 h 45, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 10 h 15, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tout en chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 10 h 55, le Sous-comité interrompt les travaux jusqu'à 15 h 30.

LE JEUDI 17 MAI 1984
(23)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 9 h 53, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A midi, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 22 MAI 1984
(24)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 15 h 40, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

Il est convenu,—Que le rapport, dont la version française figurera au verso, soit revêtu d'une couverture rouge spéciale.

Il est convenu,—Que le Sous-comité dans son rapport au Comité permanent demande à continuer à exister.

A 16 h 50, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 10 MAI 1984

(21)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 10 h 05, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 11 h 05, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 15 MAI 1984

(22)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 15 h 56, sous la présidence de M. Fisher (*président*).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 touchant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)*).

Le Sous-comité reprend l'examen d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 17 h 05, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 1^{er} MAI 1984
(19)

[Traduction]

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce jour à 15 h 45, sous la présidence de M. Fisher (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordina-
dinateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Témoins: Du Sous-comité sur la fiscalité de la Conférence canadienne des arts: MM.
Brian Anthony, Gerald Tooke, Peter Weinrich, Paul Siren; Mme Jane Condon, Mme Edith
Yeomans.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tou-
chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du*
mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)).

Le Sous-comité entreprend l'étude d'un projet de rapport au Comité permanent.

A 17 h 40, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du prési-
dent.

LE JEUDI 3 MAI 1984
(20)

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes se réunit à huis clos, ce
jour à 9 h 10, sous la présidence de M. Fisher (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Burghardt, Fisher, Orlikow, Scott.

Aussi présentes: De la Bibliothèque du Parlement: Mme François Coulombe, coordi-
nateur de la recherche, Mme Margaret Young, attachée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'examen de son ordre de renvoi du mardi 14 février 1984 tou-
chant l'imposition des créateurs et des interprètes. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du*
mardi 21 février 1984, fascicule no 1(1)).

A 10 heures, le Sous-comité suspend les travaux jusqu'à nouvelle convocation du prési-
dent.

RAPPORT AU COMITÉ PERMANENT DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

Le mercredi 4 avril 1984

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mardi 14 février 1984, votre Sous-comité a commencé l'étude dudit Ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes et demande la permission de poursuivre l'étude de son Ordre de renvoi après la fin de mars 1984.

Respectueusement soumis,

Le président
DOUGLAS FISHER

ANNEXE "C"

ORDRES DE RENVOI, LE PREMIER RAPPORT ET LES PRO- CÈS-VERBAUX ORDRES DE RENVOI

Le mardi 13 décembre 1983

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des communications et de la culture étudie toutes les dispositions pertinentes de la Loi de l'impôt sur le revenu qui ont trait à l'imposition des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, y compris, mais sans se limiter à ceux-ci, les critères d'établissement du statut professionnel des artistes du spectacle et spécialisés dans les arts plastiques, et des écrivains, et la façon de déterminer les déductions d'affaires permises pour ces artistes, et pour recommander tout changement qu'il jugera nécessaire et approprié;

Que cette étude comprenne l'audition et l'étude des vues des parties et organismes intéressés; et

Que les témoignages recueillis par le Comité permanent des communications et de la culture au cours de la première session du présent Parlement soient déferés au Comité

ATTESTE

Le Greffier de la Chambre des communes
C.B. KOESTER

Le mardi 14 février 1984

IL EST ORDONNÉ—! Qu'un Sous-comité composé de cinq membres dont trois (3) du Parti Libéral, un (1) du Parti Progressiste-conservateur et un (1) du Parti Démocratique, soit constitué afin de considérer l'ordre de renvoi concernant l'imposition des créateurs et des interprètes;

ii) Que le Sous-comité soit autorisé à convoquer des personnes et à demander la production de documents, à siéger lorsque la Chambre siège, ou au cours de l'intersession, à faire imprimer de jour en jour les documents et témoignages lorsqu'il y a lieu et à autoriser le président à tenir des séances, en l'absence de quorum, pour recevoir des témoignages et en autoriser l'impression;

iii) Que le Sous-comité fasse rapport au Comité au plus tard à la fin de mars 1984.

ATTESTE

Le greffier du Comité

RICHARD DUPUIS

CARACTÉRISTIQUES

SOURCE

Association internationale des arts plastiques (aucun intérêt commercial)	Règlements des États-Unis (facteurs concernant le « motif de profit »)	Divers
Artistes et écrivains professionnels;	Conseil des Arts du Canada	
12. Obtiennent des contrats de publication (bien que l'absence de contrat ne soit pas un signe de non-professionnalisme).	X	The Writers's Union of Canada

ANNEXE «B»

ARTISTES ET ÉCRIVAINS PROFESSIONNELS

CARACTÉRISTIQUES		SOURCE			
Artistes et écrivains professionnels:		Association internationale des arts plastiques (aucun intérêt commercial)	Conseil des Arts du Canada	Règlements des États-Unis (facteurs concernant le «motif de profit»)	Divers
1.	Assurent ou ont assuré leur subsistance, entièrement ou en partie par des revenus tirés des arts visuels ou de la création littéraire;	X			
2.	Détiennent un diplôme en beaux-arts ou en arts appliqués ou dans des domaines connexes.	X	X	X	
3.	Enseignent ou ont enseigné dans leur domaine.	X	X	X	
4.	Exposent souvent, font connaître et vendent leurs œuvres par d'autres moyens.	X	X		
5.	Ont remporté des prix nationaux ou internationaux.	X	X	X	
6.	Sont membres d'organisations professionnelles.	X		X	X Union des artistes
7.	Sont reconnus par d'autres artistes ou écrivains professionnels du Canada.	X	X	X	X Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec
8.	Reçoivent des subventions du Conseil des Arts du Canada ou des conseils des arts provinciaux ou encore des ministères des Affaires culturelles.		X		X Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec
9.	Peuvent faire la preuve d'une production soutenue et du temps consacré à leur activité professionnelle.		X	X	
10.	Tirent des revenus de sources artistiques.		X	X	X
11.	Ont déjà été consacrés par la critique ou ont réussi financièrement, malgré une période de ralentissement.			X	

Témoins	Fascicule	Date
Association des orchestres canadiens:	10	le 28 mars 1984
M. Michael Allerton, président;		
M. Hedley Roy, vice-président;		
M. Jhon Smith, conseiller.		
Association professionnelle des galeries d'art du Canada:	17	le 1 mai 1984
M ^{me} Edith Yeomans, Administrateur exécutif.		
«Canadian Actors' Equity Association»:	6	le 20 mars 1984
M ^{me} Daphne Goldrick, vice-présidente pour les affaires internes;		
M. B. J. Legge, c.r., avocat;		
M. Graham Spicer, directeur exécutif;		
M. Christopher Marston, directeur exécutif adjoint.		
«Canadian Artists Representation of Ontario»:	14	le 5 avril 1984
M. Mark Burnham, ancien porte-parole.		
Conférence canadienne des arts:	1	le 7 mars 1984
Madame Micheline Tessier, présidente;		
M. Brian Anthony, directeur national.	17	le 1 mai 1984
Conférence des associations de créateurs du Québec:	12	le 3 avril 1984
M ^{me} Claudette Fortier, directrice générale de SARDEC;		
M ^{me} Tatiana Demidoff Séguin, présidente du Conseil de la Sculpture du Québec;		
M ^{me} Jacqueline Lema, directrice exécutive de SPACQ.		
Conseil canadien de l'artisanat:	9	le 27 mars 1984
M. Peter Weinrich, directeur exécutif;	17	le 1 mai 1984
M. Michael Allerton, président;		
M. Hedley Roy, vice-président;		
M. John Smith, conseiller.		

Témoins	Fascicule	Date
«The League of Canadian Poets»:	8	le 22 mars 1984
M. Gary Geddes, membre;		
M. John Willson, directeur exécutif.		
«The Writers' Union of Canada»:	8	le 22 mars 1984
M. Michael A. Gilbert, Ph.D., président du Comité sur la taxation.		
Union des artistes:	7	le 21 mars 1984
M ^{me} Marie-Lou Dion, présidente, Commission sur le statut de l'artiste;		
M. Marc Trahan, conseiller juridique;		
M. Yvon Dufour, comédien;		
M. Serge Demers, directeur;		
M. Serge Turgeon, acteur.		
Académie royale des arts du Canada:	17	le 1 mai 1984
M. Gerald Tooke, Directeur national.		
Alliance canadienne des artistes du cinéma de la télévision et de la radio (ACTRA):	4	le 14 mars 1984
M. Bruce H. MacLeod, président;		
M. Paul Siren, secrétaire général.	17	le 1 mai 1984
«American Federation of Musicians of the United States and Canada»:	10	le 28 mars 1984
M. L. Alan Wood, vice-président pour le Canada;		
M. C. T. Admas, adjoint administratif.		
Association canadienne des professeurs d'université:	3	le 13 mars 1984
M ^{me} Sarah J. Shorten, présidente;		
M. Walter Mis, professeur, Faculté de droit, Université de l'Alberta;		
M. Donald Savage, secrétaire exécutif;		
M. Virgil Hammock, professeur, Département des Beaux-Arts, Université Mount Allison;		
Richard Bellair.		

ANNEXE «A»

TÉMOINS

Témoins	Fascicule	Date
Conseil des Arts du Canada: M ^{me} Maureen Forrester, C.C. présidente; M. Jean-Jacques Fortier, vice-président; M. Timothy Porteous, directeur; M. Claude Gauthier, trésorier. M. Hendrik Swaneveld, conseiller fiscal.	2	le 8 mars 1984
Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz: M. Arthur Drache, avocat.	13	le 4 avril 1984
Front des artistes canadiens: M ^{me} Pat Durr, représentant national; M ^{me} Jane Condon, directeur national.	5	le 15 mars 1984
Independent Film Alliance du cinéma indépendant: M ^{me} Fran Gallagher-Sheebrook, présidente; M ^{me} Mary Armstrong, coordonnatrice nationale; M ^{me} Lois Siegel, cinéaste.	11	le 3 avril 1984
Organisation des musiciens d'orchestre symphonique du Canada: M. Donald Whifton, premier vice-président; M. John Trembath, secrétaire.	10	le 28 mars 1984
Quain, Diognardi: M. Marc Denhez, avocat.	15	le 11 avril 1984
Revenu Canada: M. John R. Robertson, directeur général, direction générale de la vérification; M. Don S. Brooks, directeur général, Validation et recouvrements.	16	le 12 avril 1984
Sauvez les arts du Canada: M. Garry Cornway.	11	le 3 avril 1984
«The Law Union of Ontario»: M. Paul Sanderson, Avocat.	14	le 5 avril 1984

NOTES

- (1) Pour une liste des témoins qui ont comparu devant le sous-comité, voir l'annexe A.
- (2) Les renvois donnent le numéro du fascicule et de la page des Procès-verbaux et témoignages du sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes. La lettre «A» indique une annexe aux Procès-verbaux.
- (3) Voir *Alan R. Needham c. le Ministre du revenu national*, 74 D.T.C. 1057 (T.R.B.). Le contribuable en question était un écrivain.
- (4) Voir *Schip c. M.R.N.*, 83 D.T.C. 190 (T.R.B.). Schip était un artiste photographe.
- (5) Revenu Canada-Impôt, publie des Bulletins d'interprétation à l'intention des contribuables. Les bulletins n'ont aucune autorité en droit, mais ils présentent l'opinion du Ministère quant à la façon d'interpréter la *Loi de l'impôt sur le revenu* et la jurisprudence y afférente.
- (6) Les critères, y compris les sources, sont présentés sous forme de tableau à l'annexe B.
- (7) *R. c. Matthews*, 74 D.T.C. 6193 (Division de première instance de la Cour fédérale).
- (8) IT-312, 3 mai 1976.
- (9) M. Donald Whittton, premier vice-président, Organisation des musiciens d'orchestres symphoniques du Canada, 10:12
- (10) *Ibid.*, 10:13.
- (11) En 1983, ce taux s'appliquait aux contribuables ayant un revenu imposable supérieur à 56 592 \$.

Comme nous le mentionnons dans notre introduction, le titre du rapport Disney, «La fiscalité fédérale et les artistes au Canada» indique un mandat beaucoup plus vaste que celui du présent sous-comité, dont l'étude était limitée à la *Loi de l'impôt sur le revenu*. Toutefois, plusieurs groupes lui ont signalé qu'un grand nombre de problèmes concernant les douanes, l'accise et la taxe de vente dont il avait été question dans le rapport Disney persistaient toujours. Certains s'étaient même aggravés. Sans vouloir entrer dans des détails techniques, le sous-comité recommande vivement au gouvernement de s'attaquer à nouveau à ces questions qui sont toujours cause de difficultés, sinon il ne pourra assurer à la communauté artistique l'application de la politique intégrée décrite ci-dessus.

RECOMMANDATION

31. Que le gouvernement examine à nouveau les questions soulevées dans le rapport Disney au sujet de la taxe de vente fédérale, des douanes et de l'accise, en vue de trouver une solution aux problèmes auxquels se heurte la communauté artistique depuis déjà trop longtemps.

29. Que le formulaire actuellement intitulé « Avis de cotisation » soit modifié de façon que les contribuables soient bien renseignés sur sa signification et sur les pouvoirs conférés à Revenu Canada d'effectuer une vérification détaillée à une date ultérieure.

DONS

Les artistes des arts visuels ont dénoncé devant le sous-comité le manque d'équité du système fiscal lorsqu'ils font don de leurs oeuvres à une société de bienfaisance et l'absence totale d'incitation qui en découle. Ils ont comparé leur situation à celle des collectionneurs. Ceux-ci reçoivent un reçu pour don de charité d'un montant équivalent à la pleine valeur marchande de l'oeuvre dont ils ont fait don, de sorte qu'ils peuvent le plus souvent déduire le montant intégral.

Parce que l'oeuvre est considérée comme un bien en capital, il faut remarquer que les collectionneurs ajoutent à leur revenu seulement la moitié de la valeur qu'a pris l'oeuvre depuis la date d'acquisition. Le régime fiscal incite donc les collectionneurs à faire des dons de charité, puisqu'ils peuvent déduire le plein montant de la juste valeur marchande de l'oeuvre, tandis que seulement la moitié du gain en capital est imposable.

Par contre, les artistes des arts visuels qui font des dons analogues prennent ces oeuvres sur leur stock et doivent par conséquent ajouter le plein montant de la juste valeur marchande de l'oeuvre à leur revenu. Même s'ils ont un reçu pour don de charité leur permettant de déduire le plein montant, les artistes ne sont pas plus avancés sur le plan financier, car ils doivent ajouter à leur revenu un montant égal à celui de la déduction. Par ailleurs, si la valeur de l'oeuvre dépasse 20% de leur revenu, ils ne peuvent même pas en déduire le montant total la première année.

Les artistes font remarquer qu'il n'y a pour eux aucune incitation financière à faire des dons de charité. Le sous-comité reconnaît que la situation des artistes des arts visuels qui font don de leurs oeuvres constitue une anomalie peu souhaitable. Notre régime fiscal encourage déjà les dons de ce genre grâce aux reçus qui donnent droit à des déductions, et le sous-comité estime que les artistes devraient eux aussi pouvoir en profiter.

RECOMMANDATION

30. Que le régime fiscal prévoie des incitations financières pour encourager les artistes des arts visuels à faire don de leurs oeuvres à des sociétés de bienfaisance.

27. Que les subventions (autres que les bourses d'études) accordées à des artistes professionnels soient considérées comme un revenu tiré d'une entreprise, et que les dépenses se rapportant au projet subventionné puisse être déduites sous réserve uniquement des restrictions prévues à l'égard des pertes à la recommandation 12.

28. Que Revenu Canada mette à jour le bulletin IT-257 de manière à refléter le changement dans le type de subventions accordées par le Conseil des Arts du Canada depuis la création en 1978 du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

FAUX SENTIMENT DE SÉCURITÉ

De nombreux témoins ont fait part au sous-comité de la surprise que leur avait causée la réception d'un nouvel avis de cotisation de Revenu Canada. Le sous-comité a dénoncé plus haut la pratique qui consiste à émettre un nouvel avis de cotisation après quatre ans dans certains cas, et il estime que les recommandations qu'il a formulées à cet égard devraient permettre de minimiser tant la surprise que les conséquences financières de ces nouveaux avis de cotisation.

Une autre mesure corrective s'impose selon lui. L'avis de cotisation initial que reçoit chaque contribuable suivant le dépôt de sa déclaration d'impôt annuelle n'informe pas suffisamment les contribuables de la véritable signification de l'avis et des vastes pouvoirs du Ministère. L'avis est bien mal conçu. Par exemple, l'appellation «Avis de cotisation» suppose que la déclaration a fait l'objet d'une vérification complète et que la teneur en a été jugée généralement acceptable. En réalité, au moment où cet avis est envoyé, le Ministère n'a fait que vérifier les chiffres contenus dans la déclaration, et il peut effectuer une vérification détaillée à n'importe quel moment dans les quatre années suivantes. Les mots «Il ne vous reste aucun montant à payer ni à recevoir» qui apparaissent sur certaines formules ou «Tel que déclaré» qui apparaissent sur certaines autres, portent également les contribuables à conclure que leur déclaration était acceptable.

Au bas de la formule, en caractères gras, mais très fins apparaissent les mots «Importance vague et indirecte, et ne se rendent pas toujours compte que leur déclaration pourrait faire l'objet d'une vérification ultérieure.

Le sous-comité a conclu que l'avis de cotisation doit être repensé, en commençant par son nom. Il devrait être clairement indiqué sur la formule qu'il s'agit uniquement d'une confirmation ou d'une correction initiale des chiffres présentés par le contribuable et que le Ministère est autorisé par la Loi à effectuer une vérification détaillée de la déclaration dans les quatre années qui suivent, ou indéfiniment dans les cas de fraude ou de présentation de faux renseignements. Ces renseignements figurent déjà sur l'avis, mais ils sont présentés de façon obscure. Le plus important, c'est que ces renseignements soient présentés dans un langage clair et précis, de façon à être immédiatement compris du contribuable.

26. Que le gouvernement mette au point une formule d'étalement du revenu à l'intention des contribuables qui connaissent des fluctuations de revenu et dont le taux d'imposition marginal est inférieur au taux maximal. La formule ne doit entraîner aucune augmentation de la somme initiale à payer.

SUBVENTIONS

Un certain nombre de problèmes ont surgi récemment au sujet de l'imposition des subventions accordées aux artistes, notamment de celles accordées par le Conseil des Arts du Canada. Une des difficultés est étroitement liée à l'application du critère de possibilités raisonnables de profits et de la réclassification d'un grand nombre d'artistes comme amateurs. À partir du moment où Revenu Canada a conclu que les artistes étaient, non pas des professionnels, mais des amateurs, les subventions qu'ils recevaient n'étaient pas considérées comme un revenu tiré d'une entreprise. Par conséquent, la subvention était ajoutée, comme il se doit, au revenu de l'artiste, mais les dépenses qu'elle visait à couvrir n'étaient pas déductibles, comme elles l'auraient été si l'état agi d'un revenu tiré d'une entreprise.

Le sous-comité est d'accord avec la déclaration du Conseil des Arts du Canada, selon laquelle celui-ci ne subventionne pas des amateurs, mais uniquement des artistes, qui sont choisis à la suite d'une évaluation par leurs pairs, habituellement par voie de concours. En fait, le sous-comité a déjà vivement recommandé que le simple fait de bénéficier de telles subventions devrait constituer une preuve patente de professionnalisme aux yeux du fisc. Dès que les questions primordiales de possibilités raisonnables de profits et de professionnalisme auront été réglées, le sous-comité estime qu'il faudrait prévoir un traitement équitable des subventions. Celles-ci devraient être considérées comme un revenu tiré d'une entreprise (ou d'activités artistiques professionnelles), de sorte que les dépenses pourraient être déduites de la façon habituelle. Par contre, les bourses d'études devraient continuer à faire exception à cette règle.

D'autres problèmes ont surgi du fait que le Bulletin d'interprétation concernant les subventions du Conseil des Arts du Canada (IT-257) a été rédigé avant que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (C.R.S.H.C.) ne commence à exercer son mandat en avril 1978 et prenne en charge l'administration des programmes précédemment gérés par la Division des humanités et des sciences sociales du Conseil des Arts du Canada. Le C.R.S.H.C. subventionne la recherche universitaire.

Comme le Bulletin d'interprétation n'a pas été révisé depuis, les subventions de recherches prêtent à confusion selon le Conseil des Arts du Canada. Le Conseil fixe des limites aux dépenses qui peuvent être engagées, mais celles-ci sont peu élevées et il est normal que dans le cas des artistes, elles soient dépassées. Or, quand une subvention est considérée comme une bourse de recherches, ces dépenses supplémentaires sont rejetées.

Si l'on veut être logique et tenir compte de la nature des subventions du Conseil des Arts du Canada, celles-ci doivent être considérées comme un revenu tiré d'une entreprise et non pas comme des bourses de recherches.

AUTRES CONSIDÉRATIONS

ÉTALEMENT DU REVENU

La question de l'étalement du revenu a été soulevée par un certain nombre de témoins. Cette question intéresse tous les contribuables qui connaissent des fluctuations de revenu, mais les artistes et les écrivains constituent un groupe présentant des besoins particuliers à cet égard. Le sous-comité a entendu plusieurs suggestions visant notamment le rétablissement des contrats de rente à versements invariables pour les revenus artistiques et littéraires ainsi que l'étalement du revenu sur un nombre d'années donné, comme cela se fait actuellement pour les agriculteurs et les pêcheurs. Le sous-comité convient qu'il faut faire quelque chose.

Il reconnaît que la formule actuelle d'étalement du revenu profite surtout aux contribuables qui sont déjà imposés au taux maximal. Il s'agit d'une formule selon laquelle les contribuables peuvent exclure pour l'année en cours la part de leur revenu qui constitue un sur-plus par rapport aux années précédentes et payer à l'avance les impôts exigibles sur ce montant au taux maximal. Ainsi, ils peuvent reporter une partie ou la totalité de ce montant à une année ultérieure, pendant laquelle leur revenu de même que leur taux d'imposition sont moins élevés, et demander un remboursement en fonction de la différence entre le taux inférieur et celui auquel le montant a déjà été imposé. Cette formule profite aux contribuables dont ce revenu supplémentaire aurait été imposé au taux maximal de toute façon (11), car ils n'ont aucun surplus à déboursier la première année. Dans tous les autres cas, cependant, les contribuables ont à payer des sommes supplémentaires cette année-là.

Le sous-comité est sensible aux doléances des contribuables à revenu modeste, y compris les artistes et les écrivains, qui en sont venus à la conclusion que la formule actuelle d'étalement du revenu ne leur assure, dans la pratique, à peu près aucun dégrèvement quand ils connaissent des fluctuations de revenu. Trop souvent, ces contribuables ont besoin de garder leurs liquidités, même quand leur revenu fluctue à la hausse. Le sous-comité hésite à entrer dans les détails techniques de l'établissement d'une formule d'étalement appropriée, mais il conclut que celle-ci doit se doubler d'un autre mécanisme destiné à favoriser les contribuables moins bien nantis dont le revenu varie d'une année à l'autre.

a) acheter des livres, revues, bandes vidéo, matériaux artistiques et/ou des programmes informatiques d'un caractère intellectuel, scientifique ou professionnel, y compris du temps d'ordinateur;

b) assister à deux réunions professionnelles, scientifiques ou savantes par année;

c) cotiser à des sociétés professionnelles, scientifiques ou savantes.

Qu'il s'agisse de produire des oeuvres et d'enseigner l'art ou de faire de la recherche, d'écrire et d'enseigner, l'activité universitaire a pour objectif de repousser les frontières de la connaissance et de la créativité. Les recommandations ci-dessus reconnaissent cette réalité et visent à éviter erreur et incohérence dans l'établissement de conditions qui s'appliquent à un groupe donné tout en ne s'appliquant pas à certains membres de ce même groupe. J'estime que ces recommandations s'accordent avec un traitement équitable de la communauté artistique et qu'elles auraient dû figurer dans le rapport du sous-comité.

Bien qu'on puisse comprendre son hésitation à se pencher sur la situation fiscale des universitaires canadiens vu le mandat qui lui a été confié, le sous-comité ouvre la voie au décou-
 ragement total des chercheurs et des universitaires en ne s'attaquant pas au problème.

Comme en ont témoigné l'Association canadienne des professeurs d'université (A.C.P.U.) et d'autres groupes, Revenu Canada semble souvent inapte ou peu disposé à com-
 prendre le milieu universitaire ainsi que la façon dont sont liés enseignement et recherche.

Le mandat du sous-comité doit être interprété de façon suffisamment vaste pour tenter
 de mettre fin aux interprétations restrictives de Revenu Canada qui ne réussissent qu'à
 décourager les universitaires et à leur rendre la vie plus difficile.

Il est évident que le gouvernement fédéral n'a pas élaboré de politique cohérente visant
 les artistes et les chercheurs au service des universités. D'une part, des ministères et des orga-
 nismes fédéraux tels que le C.R.S.N.G., le C.R.S.H.C., le C.R.M. et le Secréariat d'Etat
 accordent une aide financière au titre des arts, de la recherche universitaire et des bourses
 d'études alors que, d'autre part, les règlements restrictifs de Revenu Canada ont souvent
 pour effet d'en réduire partiellement la valeur. Manifestement, il est illogique de la part du
 gouvernement de promouvoir et de protéger les arts au Canada (et de nommer une Commis-
 sion royale d'enquête pour examiner la question) et, en même temps, de faire des distinctions
 pour les artistes et les écrivains en rejetant leurs déductions de dépenses d'ordre profession-
 nel. De même, il est illogique que M. Lalonde rédige une loi offrant des stimulants fiscaux à
 la recherche et au développement et qu'il impose ensuite restrictivement des employés
 comme les universitaires qui effectuent la plupart des travaux de recherche au Canada.

Pour que soit élaborée une politique conséquente en matière de recherche et d'activités
 liées à la recherche et à l'enseignement, il faut modifier l'alinéa 8(1)i) de la *Loi de l'impôt
 sur le revenu* afin que les employés puissent déduire de leur revenu d'emploi les dépenses
 nécessaires à leurs activités contractuelles de recherche ou d'enseignement, ou à leur avance-
 ment, à l'exercice de leurs fonctions et à leurs augmentations de traitement.

Une solution raisonnable au problème serait d'accepter la première recommandation
 qu'a soumise l'A.C.P.U. dans son mémoire au sous-comité:

Que, si des employés doivent exercer des activités d'une nature intellectuelle
 ou artistique ou de recherche, les dépenses dûment attestées par un reçu et
 non remboursées par une maison d'enseignement ou une subvention soient
 déductibles du revenu d'emploi des employés en cause l'année où elles inter-
 viennent.

La *Loi de l'impôt sur le revenu* permet déjà de déduire des subventions les dépenses de
 recherche (alinéa 56(1o)).

Par cette recommandation, l'A.C.P.U. proposait que les déductions permises par le
 paragraphe 56(1) soient ajoutées à celles de l'alinéa 8(1)i). De plus, l'A.C.P.U. proposait que
 l'alinéa 8(1)i) soit modifié afin de permettre la déduction des dépenses professionnelles enga-
 gées pour:

RECOMMANDATIONS

24. Que Revenu Canada accroisse ses compétences dans le cadre de l'application du critère des possibilités raisonnables de profits aux activités universitaires lorsque l'application de ce critère pose des problèmes analogues à ceux auxquels doivent faire face les artistes des arts visuels et les écrivains professionnels.
25. Que le gouvernement s'intéresse globalement à la question des déductions permises aux employés dans le but d'aider les groupes dont les dépenses excèdent manifestement la déduction normale permise.

Le sous-comité doute de l'à-propos de la distinction rigoureuse qu'établit notre système entre les dépenses des travailleurs indépendants et celles des employés. Il remarque que de nombreux autres pays, dont les États-Unis, ne font qu'une légère sinon aucune différence; d'autres pays, comme la France, se basent sur une échelle mobile de généreuses déductions accordées à divers groupes d'employés, qui tient compte de façon plus exacte de leurs dépenses. Le sous-comité recommande que le problème fasse l'objet d'une étude plus approfondie afin de déterminer si les injustices découlent de l'appartenance à la catégorie d'employé et comment il y a lieu d'analyser ces questions.

Des témoins ont demandé au sous-comité de recommander la modification de l'article 8 de la *Loi de l'impôt sur le revenu*, lequel porte sur les déductions des employés, afin de permettre la déduction des dépenses liées aux travaux universitaires sus-mentionnés. Le sous-comité se voit forcé de répéter que son mandat n'englobe pas ces questions. Par ailleurs, il a été impressionné par la similitude entre les problèmes des artistes interprètes classes comme employés, plus particulièrement les musiciens d'orchestres symphoniques, et ceux des universitaires. Dans les deux cas, ces dépenses sont essentielles à leur emploi et sont de beaucoup supérieures à celles de l'employé typique pour qui la déduction habituelle est normalement suffisante.

Le troisième groupe doit affronter un problème grave sur le plan des dépenses liées à l'emploi. De nombreux universitaires assument des dépenses considérables liées à leur emploi qui ne sont pas légalement déductibles et qui, par conséquent, doivent être acquittées avec des revenus dont l'impôt a été déduit. Les contrats de travail, de même que les critères d'embauche et d'exercice de leurs fonctions les obligent à mener régulièrement d'importantes activités de recherche afin de conserver leur statut d'universitaire et de progresser dans leur carrière. De plus, il leur est souvent nécessaire d'effectuer des recherches en vue de se préparer à enseigner des cours existants ou nouveaux, tout particulièrement au niveau supérieur. Etant donné qu'ils ne peuvent tirer des revenus ou des profits de ces activités, il leur est impossible de déduire ces dépenses au titre de frais d'entreprise. En tant qu'employés, ces universitaires ne peuvent donc réclamer que la déduction maximale de frais d'emploi fixée à 500\$. Suffisant peut-être pour certains, ce montant ne suffit pas à couvrir les dépenses engagées pour d'autres. Ce problème est devenu encore plus pressant depuis que des restrictions ont été imposées au budget des universités et aux subventions de recherches.

Le sous-comité a entendu des universitaires venus représenter différents éléments de leur groupe. Ils ont parlé d'une part au nom des artistes des arts visuels, dont beaucoup enseignent l'art. À cet égard, ils ont appuyé les recommandations des représentants des arts visuels et ont proposé eux-mêmes des solutions semblables. Le sous-comité a conclu que ses recommandations s'appliquaient à tous les artistes professionnels, qu'ils enseignent ou non, et qu'il n'y avait donc pas lieu de se pencher davantage sur la question.

Le second problème qu'a soumis la communauté universitaire au sous-comité était lié au critère des possibilités raisonnables de profits appliqué à des domaines autres que les arts visuels. Un certain nombre de professeurs tirent des revenus de leurs recherches, de leurs publications ainsi que de leurs travaux contractuels, et certains déclarent des pertes après réclamation de toutes les déductions. Auparavant, ils déduisaient ces pertes de leur revenu d'emploi. Ce groupe a fait l'objet du même projet informatique qui a recensé les artistes des arts visuels ayant déclaré des pertes. Nombre de leurs réclamations ont été rejetées, ce qui a donné lieu à de nouvelles cotisations. Les universitaires ont demandé au nom de ces professeurs que le sous-comité recommande d'assouplir le critère d'entreprise.

Le sous-comité est conscient du problème mais ne se considère pas en mesure de s'y attaquer de façon précise pour plusieurs raisons. Tout d'abord, son mandat le limite aux interprètes, aux artistes des arts visuels et aux écrivains. Bien que la plupart des universitaires écrivent, ils ne sont pas visés par l'ordre de renvoi du sous-comité s'ils ne correspondent pas à la définition d'écrivain professionnel. Deuxièmement, la situation propre à chacun varie sans doute considérablement, et le sous-comité n'est absolument pas en mesure d'analyser les différents cas et de faire des recommandations pertinentes comme dans le cas des artistes des arts visuels. Ici encore, le mandat du sous-comité a limité le nombre des témoins et le débat sur le sujet.

Néanmoins, le sous-comité réitère à cet égard les commentaires qu'il a déjà faits sur les connaissances que doit posséder le personnel du Ministère. Il est essentiel que ce dernier soit au courant des caractéristiques du métier pour que les contribuables estiment avoir été traités équitablement.

Disney avait recommandé que les interprètes autonomes soient admissibles à l'assurance-chômage. Le sous-comité fait la même recommandation. Disney avait fait remarquer que, jusqu'au moment de la fusion administrative de l'assurance-chômage et de Revenu national en 1972, un grand nombre d'interprètes étaient admissibles à l'assurance-chômage bien qu'ils fussent fiscalement considérés comme des travailleurs autonomes. Après 1972, la notion de double statut a été rejetée et les interprètes indépendants ont cessé d'être admissibles à l'assurance-chômage.

L'expérience canadienne de même que les pratiques en vigueur dans d'autres pays (y compris aux États-Unis) démontrent qu'il n'y a pas de raison intrinsèque de considérer qu'il serait difficile ou impossible sur le plan administratif d'admettre les interprètes au régime d'assurance-chômage. La difficulté vient plutôt de la distinction rigide que l'on a établie au Canada entre travailleurs autonomes et employés rémunérés, laquelle tend à s'estomper dans le domaine des arts du spectacle.

Dans d'autres situations où la distinction n'est pas claire, la Commission d'assurance-chômage est habilitée à étendre la couverture par règlement, chose qu'elle a faite dans le cas des chauffeurs de taxi et d'autobus, des coiffeurs et des employés des agences de placement. La Commission a également la possibilité d'étendre la couverture à ceux qui tirent leur revenu d'une entreprise, sous réserve que les règlements adoptés en vertu de cet article soient confirmés par le Parlement.

Selon Disney, la Commission avait envisagé cette possibilité en 1973, bien qu'elle n'ait pris aucune mesure en ce sens. Les problèmes qui avaient été reconnus à l'époque sont sans doute encore présents, mais il s'agit de problèmes techniques, et l'expérience nous montre qu'il est possible d'y trouver des solutions. De toute évidence, pareille amélioration sur le plan des avantages sociaux renforcerait la sécurité économique des interprètes canadiens.

RECOMMANDATION

23. Que les artistes de la scène soient admissibles à l'assurance-chômage quel que soit leur statut fiscal.

Le sous-comité est convaincu que la situation laisse à désirer. Un effort de rationalisation s'impose. Le statut de travailleur autonome lui paraît le plus approprié pour tenir compte de ces lourdes dépenses.

Certains témoins ont recommandé l'adoption d'une disposition générale conférant aux membres d'orchestres symphoniques le statut de travailleurs autonomes. Nous avons étudié précédemment la possibilité d'adopter une solution analogue dans le cas des artistes de la scène en général.

Le sous-comité hésite toutefois à intervenir en ce sens alors que d'autres ont eu tellement de difficulté à tirer cette conclusion. Encore une fois, il tient à rappeler aux orchestres et aux musiciens qu'il leur appartient d'assumer la responsabilité de leurs propres contrats de manière à obtenir les meilleurs résultats possibles. Il reconnaît néanmoins le bien-fondé de l'argument des musiciens, pour qui la chose n'est pas toujours possible même avec la meilleure volonté du monde.

Le sous-comité a formulé ses recommandations de façon que le traitement réservé aux musiciens d'orchestres symphoniques considérés comme des employés ne soit pas sensiblement différent de celui accordé à leurs homologues dans d'autres villes. L'article 8 de la Loi relatif aux déductions des employés devrait être modifié de manière à permettre aux musiciens d'orchestres symphoniques considérés comme des employés de réclamer des déductions pour toutes les dépenses relatives à leur instrument, y compris son amortissement.

L'adoption d'une modification en ce sens assurerait un traitement équitable sur deux plans. Premièrement, les musiciens d'orchestres symphoniques et les autres employés en général seraient traités plus également du fait que l'article 8 reconnaîtrait les lourdes dépenses effectuées pour leurs instruments au même titre que les dépenses extraordinaires de groupes comme les employés et les vendeurs des compagnies de chemin de fer et de transport. De cette façon, on accorderait un traitement spécial aux musiciens par rapport aux autres types d'employés, en raison de l'importante dépense que constitue leur instrument, tout en maintenant la déduction d'emploi pour les autres dépenses.

Deuxièmement, pareille modification aurait également pour effet d'assurer une certaine uniformité entre les musiciens des différents orchestres symphoniques. En toute logique, rien ne justifie que des particuliers remplissant les mêmes fonctions dans des villes différentes aient à souffrir d'énormes écarts fiscaux en raison de statuts fiscaux différents.

Pour des raisons d'égalité de traitement, le sous-comité recommande dans les paragraphes qui suivent que les interprètes qui travaillent à leur compte soient autorisés à participer au régime d'assurance-chômage. En tant qu'interprètes, les musiciens d'orchestres symphoniques en bénéficieraient.

RECOMMANDATION

22. Que l'article 8 de la *Loi de l'impôt sur le revenu* soit modifié de manière à autoriser les musiciens d'orchestres symphoniques à réclamer la déduction de toutes les dépenses d'entretien de leurs instruments ainsi que la déduction pour amortissement sur le coût en capital de ces instruments.

autorisées dans le cas des professionnels travaillant à leur propre compte comme les avocats et les médecins qui suivent des cours et participent à des ateliers pour se tenir au courant ou se perfectionner. On n'exige pas des avocats ni des médecins que leurs cours soient axés sur une affaire dont ils s'occupent pour les premiers ou sur un malade qu'ils traitent pour les seconds. Le sous-comité recommande par conséquent que les artistes autonomes soient mis sur le même pied que les autres professionnels et que toutes les leçons reliées à leur métier soient déductibles.

RECOMMANDATION

21. Que le coût des leçons de musique, d'art dramatique ou autres soit déductible dans le cas des artistes autonomes, même si ces leçons ne sont pas liées à un rôle donné.

LE MUSICIEN D'ORCHESTRE SYMPHONIQUE: UN CAS PARTICULIER

«...pour ce qui est des musiciens, la situation est un véritable fiasco.»

Don Brooks, Revenu Canada (16:24, traduction)

Avant 1974, tous les musiciens d'orchestres symphoniques du Canada étaient considérés comme des travailleurs autonomes liés par un contrat de services. Cette année-là, la Commission d'appel des pensions s'est ralliée à la position de Revenu Canada selon laquelle les musiciens de l'Orchestre symphonique de Vancouver étaient en fait des employés. L'affaire avait été portée devant la Commission parce que certains membres de l'orchestre voulaient être admissibles à des prestations de retraite et d'assurance-chômage.

Les musiciens des orchestres de Winnipeg, de Calgary et de Québec ont eux aussi été reclassifiés comme des employés. Le cas de l'Orchestre symphonique de Toronto a été étudié dernièrement, et il a été déterminé que ses membres étaient des travailleurs autonomes. Par suite des différentes décisions rendues à cet égard, le statut fiscal des musiciens varie selon les villes, et ceux-ci n'ont pas tous les mêmes avantages sociaux bien qu'ils accomplissent le même genre de travail et qu'ils aient à assumer des dépenses similaires. Le problème se pose beaucoup moins souvent pour les musiciens qui ne font pas partie d'un orchestre symphonique, du fait qu'ils ont un bien plus grand nombre d'employeurs.

Les inégalités de traitement que subissent les musiciens d'orchestres symphoniques illustrent parfaitement la difficulté qu'il y a à appliquer aux artistes de la scène la distinction entre travailleur autonome et salarié. Les musiciens d'orchestres symphoniques présentent peut-être suffisamment de similitudes avec les salariés pour être considérés comme tels — c'est le cas des membres des orchestres susmentionnés. Il reste cependant qu'ils doivent assumer les lourdes dépenses liées au travail autonome, lesquelles représentent, d'après les estimations, jusqu'à 25% de leur revenu. Ainsi, le coût *moyen* de leurs instruments de musique s'établit à 43 000 \$. (9) Les frais d'assurance, d'entretien et de réparation de leurs instruments peuvent atteindre 300 \$ à 500 \$ par an, (10) sans compter les dépenses en leçons et habillement. Seuls les musiciens à leur compte peuvent réclamer la déduction de leurs dépenses réelles et les frais d'amortissement de leur instrument, les employés n'étant autorisés à réclamer que la déduction habituelle d'emploi.

Les garanties que cherchent à obtenir certains témoins sont importantes, mais la certitude absolue est impossible. Même si on adoptait une liste définitive des dépenses admissibles pour les artistes de la scène, les vérificateurs continueraient quand même à poser des questions parce que ces dépenses devront toujours être raisonnables compte tenu des circonstances. Tous les contribuables doivent faire preuve de prudence quant aux déductions qu'ils veulent réclamer.

En fait, une telle méthode aurait un effet contraire à celui recherché si elle limitait les dépenses admissibles à celles prévues. En effet, aucune liste ne peut prévoir toutes les possibilités. Le critère actuel de déductibilité pour les entreprises est très vaste: toute dépense est déductible si elle sert à produire un revenu d'entreprise, à condition qu'elle soit raisonnable compte tenu des circonstances et qu'il ne s'agisse pas d'une dépense d'investissement. Ce critère semble assez vaste et souple pour s'appliquer aux dépenses des artistes. Le sous-comité ne recommande aucune modification législative.

Il est parfois difficile de distinguer les dépenses d'entreprise des dépenses personnelles. Des évaluateurs différents peuvent aboutir à des conclusions différentes dans des situations qui semblent pourtant analogues. Cela peut tenir à deux choses: un manque d'uniformité condamnable ou des différences réelles entre les cas. Le perfectionnement des employés de Revenu Canada dans ce domaine permettrait sans doute de résoudre les points en litige et d'éliminer les incohérences indésirables lorsque c'est possible.

Le sous-comité conclut que certains incidents provoqués par des déductions refusées auraient pu être évités si les fonctionnaires de Revenu Canada avaient été mieux informés du travail des artistes et des dépenses nécessaires. Il faudrait que les représentants du Ministère et les artistes se consultent plus régulièrement et le sous-comité recommande de prendre immédiatement les mesures nécessaires.

Le sous-comité souligne que c'est au contribuable qu'il incombe de justifier ses déductions. De plus, il ne connaît aucune méthode permettant d'éviter tout risque de friction dans tous les cas.

Le sous-comité aimerait néanmoins faire quelques observations sur un type particulier de déductions. La plupart des artistes de la scène prennent des leçons pendant leur carrière, pour des raisons qui varient selon chacun. Même les musiciens les plus accomplis prennent des leçons pour garder la maîtrise de leur art. Un comédien peut prendre des leçons de chant au cas où il décrocherait un jour un rôle exigeant ce genre de formation. Certains comédiens ou chanteurs peuvent être engagés pour un rôle déterminé et avoir ainsi besoin de leçons axées directement sur ce rôle. Bien que dans chacun de ces trois cas, les leçons soient indiscutablement liées à la profession de l'artiste, les déductions ne sont autorisées que dans le troisième.

Les directives actuelles du Ministère sont énoncées dans le Bulletin d'interprétation 311. Le paragraphe 1 permet la déduction des «coûts de leçons de musique, d'interprétation ou autres prises en vue de jouer un rôle déterminé.» Le paragraphe 2 déclare que «le coût des leçons de musique, d'interprétation ou autres leçons prises à des fins de perfectionnement personnel général» n'est pas déductible sous prétexte qu'il s'agit soit de dépenses de capital ou de frais personnels.

Le sous-comité trouve irréaliste et arbitraire la distinction établie entre les leçons d'intérêt général et les leçons d'intérêt particulier. Ce genre de déduction se rapproche de celles

présomption pourrait être réfutée par des preuves typiques du statut de salarié comme le remboursement de la plupart sinon de toutes les dépenses, et la sécurité d'emploi. Il y aurait également lieu de clarifier la question de la durée des contrats, et le sous-comité voudrait que l'on accorde beaucoup moins d'importance à ce facteur que dans le passé.

De nombreux artistes de la scène ont invité le sous-comité à recommander l'inclusion, dans la *Loi de l'impôt sur le revenu*, d'une disposition en vertu de laquelle ils seraient réputés être des travailleurs autonomes. Le sous-comité n'est pas prêt à recommander une mesure si radicale d'une part à cause du précédent de taille qui serait créé et d'autre part en raison des éclaircissements apportés par la décision *Mermaid*. Il estime que le respect de ces critères révisés aboutira à une présomption de travail autonome dans les cas appropriés et que cette méthode est en accord avec la façon dont ce genre de question est normalement réglé.

RECOMMANDATIONS

17. Que Revenu Canada révise le Bulletin IT-312 pour tenir compte de l'affaire *Mermaid* et éclaircir le rôle de la durée des contrats.

18. Que les critères énoncés dans le Bulletin pour déterminer le statut d'emploi des artistes, comme salariés ou travailleurs autonomes, soient révisés.

19. Que soient exclus du Bulletin les facteurs qui semblent indiquer le statut d'emploi mais qui sont en fait essentiels à l'organisation de tout groupe d'artistes, qu'il s'agisse de salariés ou de travailleurs autonomes.

20. Que le simple fait d'assumer des dépenses importantes crée une présomption de travail autonome pour tous les artistes de la scène.

DEDUCTIONS PARTICULIÈRES

Les artistes de la scène ont soumis au sous-comité deux problèmes distincts. Le premier, dont on vient de parler, concernait leur situation générale de salariés ou de travailleurs autonomes. Le deuxième touche une question moins nette et moins facile à régler, c'est-à-dire la question des déductions. Certaines dépenses, comme les frais des leçons que suivent les artistes pour se perfectionner ou parfaire leurs connaissances, sont considérées par le Ministère comme des dépenses de capital ou des dépenses personnelles et ne sont pas déductibles. Dans d'autres cas, les déductions sont assujetties à des critères très stricts.

Les représentants des artistes de la scène soutiennent que les décisions prises dans les deux cas sont injustes. Un groupe réclamait que soit garantie la déductibilité des dépenses et la plupart des artistes aimeraient que soit élargi l'éventail des dépenses déductibles.

Le sous-comité comprend les réactions de tout contribuable sommé de fournir les explications sur ses dépenses à Revenu Canada. Cette démarche semble toujours provoquer une réaction émotive. Les inquiétudes des contribuables sont exacerbées lorsque le vérificateur n'a pas l'air de bien connaître la nature de l'entreprise en question. Cependant, l'envoi d'un nouvel avis de cotisation ou d'une demande d'explication des déductions réclamées n'a rien d'infamant.

trat en tant que facteur et pourtant, le Ministère en tient compte dans le cas des contrats signés avec des orchestres symphoniques.

Disney a analysé la nature du travail des artistes de la scène et il en a conclu que leur mode de travail est exceptionnel. En effet, alors que les salariées ordinaires travaillent généralement pour un employeur unique, les artistes de la scène travaillent souvent à temps partiel en même temps pour plusieurs personnes. Comme leurs engagements sont généralement temporaires, les artistes doivent toujours chercher à trouver de nouveaux contrats, ce qui leur occasionne des dépenses de publicité, d'agent, de leçons, d'auditions, de déplacements et d'accompagnateurs. Ils engagent ces dépenses, quelles que soient les conditions du contrat qui en résultera.

De nombreux autres pays, et notamment les États-Unis, ne font aucune distinction en matière de déduction des dépenses entre les artistes de la scène qui sont salariés et ceux qui sont des travailleurs autonomes. Par exemple, la France permet à ses artistes de déduire toutes leurs dépenses sur présentation de pièces justificatives ou de demander une déduction standard de 20 à 25 % de leur revenu (avec un plafond généreux), selon leur domaine d'activités. Ces deux systèmes sont manifestement plus en accord avec les dépenses réelles des artistes, quelle que soit leur situation. Le sous-comité conclut que, par comparaison avec les méthodes américaines surtout, le système fiscal canadien ne devrait pas inciter les artistes à quitter le pays.

Par conséquent, le sous-comité recommande fortement que l'on mette l'accent sur le mode de travail des artistes en général, au lieu de s'en tenir strictement aux contrats et à l'application d'un critère de contrôle qui convient mal aux groupes dans le domaine du spectacle, comme c'est le cas actuellement. En règle générale, les artistes de la scène ont des dépenses personnelles beaucoup plus élevées qu'un salarié ordinaire et ce fait devrait suffire en soi à faire pencher la balance en leur faveur et à créer une présomption de travail autonome.

Cela semble être actuellement l'essentiel de la loi en ce qui concerne les acteurs, à la suite d'une décision prise par un arbitre à la Cour fédérale en vertu de la *Loi sur l'assurance-chômage*. En statuant que les comédiens embauchés par la «*Maid Theatre Society*» de Wolfville en Nouvelle-Écosse étaient des travailleurs autonomes, le juge a expliqué :

La durée de l'emploi a certes une importance réelle car je pense que des comédiens embauchés par une compagnie de théâtre et donnant des spectacles plus ou moins toute l'année, sauf pendant la période des vacances, seraient considérés comme étant embauchés aux termes d'un contrat de louage de services. Par ailleurs, des comédiens embauchés seulement pour jouer dans une pièce semblent être des pigistes et des travailleurs autonomes, même s'ils sont embauchés par le même employeur plusieurs fois pendant l'année, ou d'une année à l'autre. Entre les contrats, ils peuvent chercher et recherchent effectivement d'autres emplois dans leur profession et même pendant qu'ils sont sous contrat, ils sont tout à fait libres d'accepter un autre travail, à la condition que ce dernier n'empiète pas sur le temps des répétitions ou des représentations.

Cette déclaration est utile dans le cas des comédiens. Le sous-comité estime que la présomption de travail autonome devrait s'appliquer aux artistes de la scène en général; cette

Les difficultés de cette méthode deviennent évidentes lorsque le Bulletin commente les modalités précises des contrats qui permettent de déterminer le statut d'emploi. Tout artiste de la scène, danseur, musicien ou comédien, qui signe un contrat en tant que particulier pour faire partie d'un groupe (comme un comédien qui signe un contrat pour un rôle dans une pièce) aura probablement certains des attributs d'un salarié énoncés dans le Bulletin. Par exemple, le groupe employeur aura probablement :

- a) ... le droit de déterminer ou de modifier le nombre de personnes faisant partie du groupe avec lequel l'artiste s'exécute;
- b) ... l'autorité permanente de décider du temps et de l'endroit où l'artiste présentera son spectacle, y compris les répétitions, sans obtenir... le consentement de l'artiste;
- c) [le droit de changer unilatéralement] les dates, les heures et les endroits qui sont ordinairement prévus, ou d'augmenter le nombre des répétitions ou des représentations.

(par. 8)

Ces trois critères (entre autres) sont considérés comme les caractéristiques d'un salarié. Le sous-comité fait remarquer qu'il s'agit là des caractéristiques de la plupart des *groupes* d'artistes de la scène, mais pas nécessairement des *particuliers* qui ont signé un contrat pour faire partie du groupe en question. Ces critères nous indiquent comment fonctionnent les groupes d'artistes de la scène, mais il en dit très peu sur les artistes eux-mêmes. Une certaine forme de contrôle sur le groupe ne doit pas nécessairement dicter la catégorie fiscale de l'artiste. En effet, si l'on utilise les critères qui s'appliquent aux groupes pour les attribuer au statut d'un particulier, on aboutit presque inévitablement à la catégorie des salariés. Cependant, la raison pour laquelle de nombreux artistes de la scène ne sont pas considérés comme des salariés devient évidente à la lecture des critères contenus dans le Bulletin au sujet de la catégorie des travailleurs autonomes. Un artiste peut être considéré comme un travailleur autonome s'il :

- b) fournit ses propres instruments et autres appareils;
- c) a un certain nombre d'engagements avec diverses personnes au cours d'une année;
- d) procède à des auditions ou formule des demandes d'engagement de façon régulière;
- e) s'assure les services d'un agent d'une façon permanente;

(par. 9)

Ces critères sont incomplets, d'application difficile, et peuvent aboutir à des conclusions contradictoires. La plupart des artistes de la scène présentent un certain nombre de ces caractéristiques et presque tous répondent au critère b). Même si l'on signale que les artistes autonomes fournissent leurs propres instruments, on ne fait aucune mention dans cette liste du fait que les artistes doivent payer d'autres articles comme leur maquillage, leurs costumes et leurs leçons. Ces facteurs constituent sans doute la distinction la plus évidente entre de nombreux artistes et les autres salariés. On oublie également de mentionner la durée du con-

SALAIRES OU TRAVAILLEURS AUTONOMES?

Le sous-comité estime qu'il est temps de modifier l'approche générale concernant le statut d'emploi des artistes de la scène.

Le système fiscal canadien classe les travailleurs en deux catégories, les salariés et les travailleurs autonomes. La plupart du temps, il est facile de déterminer à quelle catégorie appartiennent les contribuables et les résultats correspondent à leur situation. Cependant, le cas de certains artistes de la scène est parfois difficile à trancher. Le sous-comité estime que ceux-ci devraient généralement être considérés d'emblée comme des travailleurs autonomes aux fins de l'impôt sur le revenu.

Pour illustrer leur propos au sujet des catégories de travailleurs, des témoins appartenant au domaine du spectacle ont cité le Bulletin d'interprétation intitulé «Musiciens et autres professionnels du spectacle» (8) et ils en ont fait ressortir les nombreuses lacunes.

On dit notamment dans ce Bulletin:

«Il s'agit d'établir si le contrat conclu entre les parties consiste en un contrat de louage de services ou en un contrat d'entreprise. En général, il y a un contrat de louage de services si la personne pour qui les services sont assurés a le droit de contrôler le montant, le genre et la direction du travail à effectuer et la façon de le faire. Il y a un contrat d'entreprise si une personne s'engage à atteindre un objectif prescrit et jouit d'une entière liberté pour atteindre les résultats désirés.»

(par. 4)

Cet énoncé traduit bien le contenu de la loi, mais de graves problèmes apparaissent dès qu'on essaie de l'appliquer aux artistes de la scène. En fait, même dans le Bulletin on précise que «... cet élément de supervision et de contrôle concernant sa façon de travailler ne sera peut-être pas aussi crucial et aussi décisif.» (par. 5) On y souligne néanmoins que ce sont la nature et les modalités du contrat qui permettent de trancher.

RECOMMANDATIONS

15. Que Revenu Canada accepte d'attribuer une valeur nulle au stock des professionnels des arts visuels;
16. Que l'on examine la possibilité d'apporter des modifications législatives qui permettraient aux artistes d'opter pour la comptabilité d'exercice modifiée.

Le sous-comité convient qu'il est inacceptable d'appliquer le principe de l'évaluation des stocks aux artistes des arts visuels, et exhorte Revenu Canada à adopter la formule envisagée dans le rapport Disney. Le sous-comité estime que les artistes des arts visuels devraient pouvoir, tout comme les agriculteurs et les pêcheurs, se servir de la comptabilité de caisse ou de la comptabilité d'exercice modifiée. Il recommande donc au Ministère de modifier ses pratiques administratives de façon à accorder aux artistes le plus de souplesse possible à cet égard. Les porte-parole du Ministère qui ont comparu devant le sous-comité ont indiqué qu'ils étaient disposés à adopter des mesures en ce sens.

À long terme, il sera peut-être souhaitable ou nécessaire d'apporter des modifications à la loi. Le sous-comité estime que l'on pourrait apporter une modification en ce sens à l'article 28 ou encore adopter un article semblable qui s'appliquerait aux professionnels des arts visuels.

sont également montrés disposés à adopter un point de vue à long terme pour décider si les possibilités de profit sont raisonnables ou non. C'est l'interprétation qui ressort clairement de l'affaire *Mathews*, dans laquelle il fallait prévoir un cycle de cent ans pour qu'une pépinière soit assurée de toucher des bénéfices; le tribunal avait statué que les possibilités de profit étaient raisonnables. — (7) Revenu Canada tout comme les tribunaux sont habitués à considérer le milieu des affaires, non pas comme monolithique, mais comme un conglomerat de multiples entreprises possédant chacune leurs caractéristiques propres.

En résumé, le sous-comité conclut que les lois et les pratiques existantes peuvent servir de base à l'application des critères de professionnalisme qu'il propose, et qu'il n'est pas nécessaire de prévoir des modifications législatives à cette fin. Si, toutefois, ce point de vue n'est pas retenu, le sous-comité exhorte le gouvernement à adopter les modifications législatives qui s'imposent.

RECOMMANDATIONS

13. Que Revenu Canada utilise les critères de professionnalisme pour se guider dans son interprétation de la loi;
14. Que le gouvernement, en cas d'impossibilité, modifie la *Loi de l'impôt sur le revenu* afin de lui conférer la souplesse qui résulterait de l'application de ces critères.

TRAITEMENT DU STOCK DE L'ARTISTE DES ARTS VISUELS

«Je me propose donc de recommander ... que le Ministère accepte la recommandation du rapport Disney sur cette question.

John Robertson, Revenu Canada (16:6, traduction)

Les parties qui précèdent ont expliqué comment l'entreprise de l'artiste se distingue des autres types d'entreprises. En le considérant comme un «fabricant», on impose à l'artiste des arts visuels des contraintes supplémentaires, du fait qu'il est alors obligé d'évaluer son stock. Dans cette partie, nous recommandons l'abandon de cette pratique.

D'après le rapport Disney, Revenu Canada était disposé, semblait-il, à adopter une règle administrative selon laquelle aucune valeur ne serait attribuée au stock d'articles produits et aux oeuvres en cours non commandées ou invendues. Or, cette règle n'a manifestement jamais été appliquée ou bien elle a été modifiée par la suite, de sorte que les artistes ne savent pas à quoi s'en tenir pour ce qui est de déterminer ce qui fait partie de leur stock et d'y attribuer une valeur quelconque.

Ils sont unanimes à considérer que l'évaluation intégrale des stocks ne saurait s'appliquer à eux. Il est acceptable pour le fabricant type, qui connaît un roulement rapide et assez prévisible de sa production et qui peut facilement se défaire de son stock invendu, de retarder la déduction d'une partie ou de la totalité des dépenses jusqu'à ce que les articles soient vendus; mais pareil retard pourrait obliger les artistes des arts visuels à reporter indéfiniment leurs dépenses en raison de l'incertitude du marché des arts. Comme la plupart d'entre eux sont loin d'être nantis, ces dépenses peuvent grever lourdement leur budget.

comme telle constitue une dépense inévitable. D'un point de vue comptable, cette dernière dépense et les dépenses analogues seraient déduites en dernier, pour voir s'il en résulterait des pertes.

Le but du sous-comité n'est pas d'empêcher les artistes de déduire les dépenses de ce genre en tout temps, mais uniquement lorsqu'elles auraient pour effet de créer une perte. Au fur et à mesure que son revenu s'accroîtrait, l'artiste pourrait déduire une plus grande partie de ces frais. Cette restriction s'inspire du modèle selon lequel les déductions pour amortissement ne peuvent servir à créer une perte dans le cas des revenus locatifs d'un immeuble d'appartements.

RECOMMANDATIONS

10. Que, les critères de professionnalisme mettent moins l'accent sur la période pendant laquelle sont réalisés les profits et que le fait de tirer ou non un revenu de son activité soit seulement un critère parmi d'autres;
11. Que toutes les pertes attribuables aux dépenses directement liées au travail de l'artiste ou de l'écrivain soient entièrement déductibles;
12. Que les dépenses indirectes que le contribuable aurait eu à engager de toute façon soient déductibles seulement dans la mesure où elles réduisent son revenu à zéro.

Mise en oeuvre

«... je continuerai à faire ce que j'ai fait par le passé ... je suis convaincu qu'il faut suivre les précédents qui ont été établis en fiscalité ... Il faut partir du concept des affaires.»

John Robertson, Revenu Canada (16:43, traduction)

Comme on peut le voir d'après la citation ci-dessus, M. Robertson, qui a comparu à titre de porte-parole de Revenu Canada, a indiqué qu'il n'était pas autorisé à s'éloigner des principes généralement applicables aux entreprises, qu'il s'agisse de gens d'affaires, d'artistes ou d'écrivains. Le sous-comité avait alors pris M. Robertson à partie sur cette question, et il continue de le faire, puisqu'il considère qu'il s'agit bien plus d'une question d'interprétation que de législation.

Le sous-comité a toujours été conscient que la mise en oeuvre de certaines recommandations exige l'adoption de mesures législatives, tandis que d'autres ne nécessitent qu'une réinterprétation de la loi. Le choix entre les deux est particulièrement important en ce qui concerne les possibilités raisonnables de profit.

Bien qu'il respecte l'opinion de M. Robertson, le sous-comité tient à présenter les arguments suivants. Premièrement, les précédents dans ce domaine ne sont pas aussi clairs qu'il l'a laissé entendre. La notion de professionnalisme a été appliquée avec des résultats différents dans les affaires *Schip* et *Needham* mentionnées précédemment, de même que la condition voulant que le contribuable tire un revenu appréciable de son activité. Les tribunaux se

des Finances et Revenu Canada, ainsi que de ces normes concrètes, les résultats seront probablement plus équitables et plus prévisibles que ne le sont les procédés actuels.

Le sous-comité propose de permettre aux artistes et aux écrivains qui se qualifient de professionnels de déduire d'autres revenus leurs pertes provenant d'activités artistiques et littéraires professionnelles. Il reste encore à déterminer dans quelle mesure ces pertes seront déductibles.

Pertes subies par les artistes et les écrivains

Étant donné les compromis sur le plan du revenu que comporte l'application de la notion d'entreprise, le sous-comité a conclu qu'il n'est pas nécessaire de prévoir la déductibilité de toutes les pertes comme dans le modèle habituel de l'entreprise. Il a déjà recommandé que l'application intégrale du concept d'entreprise soit modifiée par les critères de professionnalisme dans le cas des artistes et des écrivains. Les profits réalisés sur une période donnée ne joueront plus le rôle qu'ils semblent avoir actuellement, et même l'absence de revenu ne sera pas nécessairement définitive. Les pertes peuvent donc être limitées elles aussi.

Le sous-comité a étudié plusieurs modèles possibles pour la déduction des pertes. Le premier consiste à déduire du revenu global toutes les pertes d'entreprise comme l'autorisent les dispositions actuelles. Dans le deuxième modèle, on peut déduire seulement un certain montant, suivant la formule qui s'applique aux contribuables ayant des pertes attribuables à une exploitation agricole mais dont la principale source de revenu n'est pas l'agriculture (article 31). Le troisième modèle comporte aussi certaines restrictions, liées non pas au montant mais au type de dépenses qui peuvent être considérées comme des pertes.

Après examen approfondi, le sous-comité a rejeté le modèle des pertes agricoles, le jugeant inutilement compliqué et difficile à appliquer aux artistes. Étant donné qu'un grand nombre d'artistes exercent une activité rémunérée dans des domaines connexes, il existe un lien plus étroit entre cette activité et leur travail d'artiste que dans le cas de ceux qui s'adonnent à l'agriculture comme activité secondaire. Les agriculteurs amateurs sont à la fois plus nombreux et plus facilement repérables que les particuliers pour qui l'art est une activité secondaire.

Le sous-comité note que les dépenses des artistes et des écrivains sont de deux types. Il y a d'abord les dépenses qui font partie intégrante de leur travail d'artiste et de la commercialisation de leurs oeuvres et qui sont directement engagées à cette fin: la peinture, les pinceaux et les toiles de l'artiste; le matériel et l'équipement du sculpteur; la machine à écrire de l'écrivain; ainsi que les dépenses qu'ils ont tous à engager pour se faire connaître. Ces dépenses devraient être entièrement déductibles même lorsqu'elles entraînent des pertes.

Il y a ensuite les dépenses personnelles que le contribuable doit assumer de toute façon, mais qui, parce qu'elles sont en partie liées à une activité professionnelle, sont généralement déductibles. Il s'agit de dépenses qui ne sont pas aussi directement attribuables à l'activité artistique, notamment les intérêts hypothécaires (ou les frais de location) que doit verser celui qui a un bureau ou un studio chez lui, de même que la déduction pour amortissement d'une voiture. Celles-ci font partie de la zone d'incertitude des dépenses à la fois personnelles et professionnelles.

Par exemple, le coût de l'essence nécessaire à des déplacements publicitaires constitue une dépense directe liée à l'exercice de l'activité artistique. Par contre, le coût de la voiture

La part que le revenu doit jouer dans l'évaluation est difficile à déterminer. D'aucuns prétendent que les revenus provenant d'activités artistiques ne doivent aucunement être pris en considération au moment de déterminer le professionnalisme. Comme on l'a expliqué plus haut, toutefois, le sous-comité estime que la notion d'entreprise s'applique aux artistes professionnels. Ceux-ci mettent activement leurs oeuvres en vente dans des galeries, lors d'expositions, etc. Lorsqu'ils réussissent à en tirer des revenus, c'est une preuve de professionnalisme; la commercialisation active est une preuve valable même si elle n'engendre pas de revenu, à condition que d'autres critères soient également satisfaits. En somme, le sous-comité désire remplacer l'importance actuellement accordée aux *profits* réalisés sur une courte période de temps par la notion de *revenu*.

Le sous-comité recommande que les critères ci-après soient appliqués dans l'évaluation du professionnalisme des artistes et des écrivains.—(6) Ils ne sont pas énumérés ici par ordre d'importance. Sont considérés comme professionnels les artistes ou écrivains qui:

- 1) Assurent, ou ont assuré leur subsistance, entièrement ou en partie, par des revenus tirés des arts visuels ou de la création littéraire;
- 2) Détiennent un diplôme en beaux-arts ou en arts appliqués ou dans des domaines connexes;
- 3) Enseignent ou ont enseigné dans leur domaine;
- 4) Exposent souvent, font connaître et vendent leurs oeuvres par d'autres moyens;
- 5) Ont remporté des prix nationaux ou internationaux;
- 6) Sont membres d'organisations professionnelles;
- 7) Sont reconnus par d'autres artistes ou écrivains professionnels du Canada;
- 8) Reçoivent des subventions du Conseil des Arts du Canada ou des conseils des arts provinciaux ou encore de ministères des Affaires culturelles;
- 9) Peuvent faire la preuve d'une production soutenue et du temps consacré à leur activité professionnelle;
- 10) Tiront des revenus de sources artistiques;
- 11) Ont déjà été consacrées par la critique ou ont réussi financièrement, malgré une période de ralentissement;
- 12) Obtiennent des contrats de publication (bien que l'absence de contrat ne soit pas un signe de non-professionnalisme).

Le sous-comité n'entend pas quantifier les critères ni en fixer un minimum acceptable, les circonstances variant considérablement d'un artiste à l'autre. Il est fort peu probable qu'une personne satisfasse à tous les critères. Il est inévitable que cette méthode donne encore lieu à des hésitations, mais avec les compétences accrues dont disposeront le ministère

Le sous-comité est arrivé à la conclusion que le meilleur moyen de déterminer les possibilités raisonnables de profits et de débouchés dans le domaine des arts visuels et de la création littéraire, serait d'appliquer les critères relatifs au professionnalisme. Essentially, on prendrait en considération le profit à long terme et supposerait que, vu leur formation, leur sérieux et leurs réalisations professionnelles, des artistes et écrivains professionnels peuvent s'attendre à des possibilités raisonnables de profits.

Dans ce contexte, les critères de professionnalisme orienteraient l'attitude de Revenu Canada à l'égard du métier de créateur. La jurisprudence canadienne a, à l'occasion, utilisé le professionnalisme d'un contribuable comme critère d'évaluation des possibilités de profits—(3) mais, dans d'autres cas, le professionnalisme reconnu de l'artiste n'a pas suffi, les revenus étant si faibles qu'ils n'engendraient aucun profit.—(4) De plus, les tribunaux sont déjà habitués à analyser la situation particulière de différents contribuables et entreprises au moment de déterminer les possibilités raisonnables de profits.

On pourrait recourir à un certain nombre de mécanismes pour appliquer ces critères. Le sous-comité recommande l'adoption d'une nouvelle catégorie statutaire de pertes causées par une activité artistique professionnelle puisqu'il y voit une façon directe de procéder qui, de plus, offre assez de certitude aux artistes des arts visuels et aux écrivains. Les critères de professionnalisme seraient énoncés dans un Bulletin d'interprétation. Les artistes des arts visuels et les écrivains jouiraient donc d'un statut reconnu, et Revenu Canada aurait une politique explicite et uniforme pour effectuer ses évaluations.

RECOMMANDATIONS

7. Que le paragraphe 111(1) de la *Loi de l'impôt sur le revenu* soit modifié de façon à permettre la déduction de pertes résultant d'activités artistiques professionnelles;
8. Que les critères de professionnalisme soient exposés dans un Bulletin d'interprétation;
9. Que les critères de professionnalisme définissent les possibilités raisonnables de profits dans le contexte des arts visuels et de la création littéraire.

ÉTABLISSEMENT DE CRITÈRES À L'INTENTION DES ARTISTES DES ARTS VISUELS ET DES ÉCRIVAINS PROFESSIONNELS

«Si l'on cherche cette seule définition [de ce qu'est un artiste], on va chercher à définir le sexe des anges. Nous croyons, quant à nous que c'est impossible.»
Yvon Dufour, Union des artistes (7:26)

Il ressort clairement de ce qui précède que le sous-comité a opté pour les critères de professionnalisme. Il estime que les critères examinés ci-après seront d'une grande utilité pour évaluer le professionnalisme d'artistes des arts visuels et d'écrivains dans le but de déterminer si les pertes résultant de leurs activités (et le genre de pertes) peuvent être déduites d'autres revenus.

Par conséquent, les possibilités de profits sont le critère qui distingue une entreprise d'un passe-temps. Comme on l'a vu plus haut, leur carrière étant unique en soi, nombre d'artistes pourront difficilement satisfaire au critère de possibilités de profits si ces profits doivent être réalisés sur une courte période de temps.

Il suffit de comparer la situation des artistes des arts visuels à celle d'autres fabricants. Ces derniers peuvent prévoir leurs débouchés et prédire ainsi leurs revenus et leurs possibilités de profits. Ils connaissent les prix approximatifs auxquels se vendront leurs produits ainsi que les meilleures périodes de vente. Quant aux artistes des arts visuels, il est possible qu'ils ignorent totalement ces données. L'«entreprise artistique» diffère considérablement d'autres entreprises, et l'application d'un critère de profit soulève de graves difficultés. Une analyse semblable vaut également pour les écrivains.

Les artistes des arts visuels présentent eux-mêmes deux points de vue opposés quant à la nature générale de l'art en tant qu'entreprise, plus particulièrement en ce qui concerne le caractère lucratif de leur art. Certains prétendent que l'art est une fin en soi qu'il faut poursuivre sans recherche ou presque de profit. Ces artistes s'opposent à ce que l'art soit considéré comme un commerce.

Toutefois la majorité soutient que la plupart des artistes cherchent à vendre leurs oeuvres. Les ventes et les revenus sont des indicateurs de l'intérêt dont témoigne le public et contribuent souvent à la renommée de l'artiste ce qui, en retour, pousse les ventes. Les artistes qui voient leur art de cette façon soulignent également que les comparaisons avec d'autres types d'entreprises révéleraient les nombreuses lacunes que comporte la notion générale d'entreprise actuellement appliquée aux arts visuels.

Le sous-comité préfère le second point de vue. Il n'est pas disposé à recommander que la question de l'imposition des artistes soit complètement séparée de toute notion d'entreprise bien qu'il recommande une nouvelle interprétation.

La conséquence logique du rejet complet de toute notion d'entreprise, est que les artistes ne visent aucunement à tirer des revenus de la vente de leurs oeuvres. Bien entendu, ce choix personnel est parfaitement acceptable. Ces artistes ne doivent alors pas s'attendre à pouvoir déduire des pertes d'autres revenus, comme s'il s'agissait d'une entreprise. Quiconque fait ce choix doit aussi se rappeler que tout revenu engendrant des profits est assujéti à l'impôt, que ce revenu soit de nature artistique ou non. L'artiste ne peut échapper à cette règle.

Le sous-comité est d'avis que si étrangères que soient ces notions d'entreprise pour certains artistes, il y a lieu d'arriver à certains compromis. De fait, la plupart des artistes qui ont comparu devant le sous-comité conviennent de cette conclusion et demandent seulement que le compromis soit juste à leur égard.

Une solution serait de considérer comme des gens en affaires uniquement les artistes ou les écrivains qui réalisent des profits de façon continue. Tous les autres (ceux qui subissent des pertes), seraient classés comme des amateurs. Le sous-comité rejette cette approche qu'il tient pour trop globale et insultante pour le monde artistique.

En fait, la communauté artistique comprend des artistes de haute culture, très qualifiés et consciencieux; nombre d'entre eux se sont acquis une grande renommée et enseignent dans des collèges ou des universités. Bref, ce sont des professionnels. Notre système fiscal oppose implicitement les «gens d'affaires» aux «amateurs». Il serait tout autant possible d'opposer amateurs à professionnels.

ARTISTES DES ARTS VISUELS ET ÉCRIVAINS

LE MÉTIER D'ARTISTE DES ARTS VISUELS ET D'ÉCRIVAIN

«...il faut admettre que pour un sculpteur, le monde est différent.»

John Robertson, Revenu Canada (16:12, traduction)

«La vie n'est pas un beau champ bien ordonné...»

Peter Weinrich, Conseil canadien de l'artisanat (9:7, traduction)

Le fisc considère les artistes des arts visuels qui créent, commercialisent et vendent leur propres oeuvres comme des gens d'affaires, tout comme les avocats et les inventeurs de gadgets. Comme ces derniers, les artistes sont de plus classés dans la catégorie des fabricants. Le sous-comité estime que les problèmes qu'engendre cette approche doivent être réglés par l'application d'une série de critères définissant le professionnalisme.

Le milieu de travail et la carrière des artistes des arts visuels diffèrent considérablement de ceux d'autres particuliers et commerçants. Une longue période de maturation, analogue à la recherche et au développement dans d'autres secteurs, avant l'établissement d'une réputation, caractérise la carrière des artistes. Au cours de ces années, ils ne s'attendent pas à des revenus élevés, et encore moins à des profits. L'histoire fourmille d'exemples où des oeuvres n'ont rien rapporté du vivant de leurs créateurs et n'ont pris de valeur qu'après leur mort. Il est manifestement impossible de prévoir avec certitude les débouchés de l'art. Des oeuvres peuvent se vendre aussitôt terminées, mais c'est assez improbable; de même, les prix de vente ne sont ni connus ni prévisibles.

Les possibilités de profits constituent l'élément clé de la définition d'une entreprise tant dans le langage populaire que dans le domaine fiscal. Toute activité menée sans possibilité de profits est considérée comme un passe-temps. Si ce passe-temps engendre des revenus, les dépenses sont déductibles jusqu'à concurrence de ce revenu, et aucune perte n'est admise. Une activité qui offre des possibilités raisonnables de profits est considérée comme une entreprise, et toutes les dépenses sont alors déductibles, y compris les pertes.

RECOMMANDATIONS

4. Que Revenu Canada adopte le principe que la totale rétroactivité des réévaluations ne doit pas être strictement appliquée lorsque les activités d'un contribuable sont raisonnables, vu les circonstances, et plus particulièrement lorsqu'un modèle de déclaration a été établi, auquel le contribuable se fiait raisonnablement.
5. Que les réévaluations établies avant le 1er avril 1984 à la suite du projet informatif relatif aux pertes financières soient effectuées de la même façon que les réévaluations suivantes sans qu'il soit tenu compte des déclarations de renonciations.
6. Que lorsque le professionnalisme d'artistes et d'écrivains est en litige et qu'il entraîne la modification de leur statut, il soit tenu compte du changement pour l'année visée et les années ultérieures, et non pas rétroactivement, compte tenu de conditions raisonnables, vu les circonstances.

Tout en y étant rattachée, cette question est indépendante du critère des possibilités raisonnables de profits des artistes, et du fait le critère a peut-être changé. Même si son interprétation est demeurée la même, le critère a toutefois eu pour effet de modifier le statut des artistes d'hommes d'affaires à amateurs. De plus, l'interprétation antérieure de leur statut était souple et raisonnable, tant de leur point de vue que de celui de leurs conseillers. Dans ces conditions, il est facile de comprendre qu'un groupe de témoins aient déclaré que Revenu Canada leur avait tendu un piège.

Le ministère semble le reconnaître en partie. Lorsqu'il a comparu devant le sous-comité, M. John Roberson, Directeur général de la Direction générale de la vérification, a annoncé que les réévaluations appliquées à cette catégorie après le 1er avril 1984 ne porteraient que sur l'année en cours et l'année précédente. Les contribuables qui se seront libérés de leurs dettes avant cette date et signé une déclaration de renonciation ne recevront toutefois aucun remboursement.

Le sous-comité estime louable la première partie de l'annonce et la souplesse dont elle témoigne, mais pas la seconde. Il est fermement d'avis que les premières réévaluations sur quatre ans n'étaient pas raisonnables et que le ministère ne devait pas se protéger par des renonciations.

nel» et de possibilités raisonnables de profits dans le cas des artistes des arts visuels et des écrivains, tombent dans cette catégorie.

NOUVELLES INTERPRÉTATIONS

Divers témoins ont exprimé l'avis que les nouvelles interprétations de la Loi par Revenu Canada sont à la source de bien des problèmes actuels, en particulier ceux que posent les possibilités raisonnables de profits. Les représentants de Revenu Canada ont soutenu n'avoir aucunement changé leurs méthodes. Ils ont décrit un projet dans le cadre duquel un ordonnance avait choisi le dossier de contribuables qui avaient déduit des pertes commerciales de leurs revenus d'emploi. En tout, 5 900 dossiers ont été examinés. Des changements ont été apportés à 4 999 de ces déclarations, dont celles de 400 artistes. Les représentants du ministère ont fait valoir qu'en procédant à ces réévaluations ils n'avaient fait que se conformer à la loi.

L'impression d'une nouvelle interprétation de la loi est attribuable à l'ampleur du projet et à son incidence sur de si nombreux artistes des arts visuels et écrivains en si peu de temps. L'absence de réévaluations antérieures des pertes déduites par les artistes d'autres revenus, jointe à l'insuffisance de cas de jurisprudence sur le sujet ont sans aucun doute contribué à donner cette impression.

En dernière analyse, le sous-comité a conclu que la question était sans importance. Nouvelle ou ancienne, si l'interprétation actuelle du critère des possibilités raisonnables de profits, tel qu'il est appliqué aux artistes des arts visuels et aux écrivains, est inadéquante ou préjudiciable, il y a eu lieu de la changer.

IMPOSITION RÉTROACTIVE

L'étiquette d'amateurs constitue, pour les artistes, une insulte à leur professionnalisme et à leur amour-propre. Toutefois, c'est d'avoir été imposés rétroactivement sur quatre ans qui les a le plus fait souffrir financièrement. Cette pratique a fait naître en eux un profond ressentiment. En effet, lorsque les pertes ne sont pas admises sur quatre ans, les impôts à payer sont très élevés, d'autant plus que leur revenu est souvent faible. De plus, on exigeait d'eux qu'ils paient sur-le-champ.

Il ne fait aucun doute que Revenu Canada était légalement autorisé à établir de nouvelles cotisations rétroactives sur quatre ans. Mais était-ce justifié? Le ministère a-t-il agi raisonnablement vu les circonstances? Évidemment, il est essentiel que le ministère fiscalise de façon rétroactive dans de nombreux cas, lorsque les déductions ont visiblement été mal calculées, lorsque les dépenses déduites sont déraisonnables et lorsque la malhonnêteté ou la fraude sont évidentes.

Pour les nouvelles cotisations des artistes des arts visuels, Revenu Canada s'est basé sur une interprétation de leurs activités qu'il leur a soumise pour la première fois. Les artistes qui avaient rempli leur déclaration d'impôt de bonne foi, de la même façon année après année et, généralement avec l'aide de professionnels, se sont soudainement rendu compte que leurs pertes sur quatre ans étaient irrecevables et qu'ils devaient de grosses sommes au fisc. Toutefois, ni les artistes ni leurs activités n'avaient changé.

LE SYSTÈME FISCAL, LE SYSTÈME DE COTISATION ET LA RESPONSABILITÉ DU CONTRIBUABLE

Les membres du sous-comité ont demandé à des témoins quelles recommandations exigeraient l'adoption d'une loi et quelles autres recommandations nécessiteraient uniquement une nouvelle interprétation de la loi ou une révision des procédures. Ce n'était pas une question facile et différents témoins ayant soumis la même recommandation ont souvent été dans l'impossibilité de s'entendre. Certains témoins ont dit préférer l'application de mesures rapides par le biais de modifications administratives. D'autres préconisaient la stabilité et la sécurité qu'offrent des modifications à la loi proprement dite.

Lorsqu'une mesure législative semblait être la seule solution praticable ou possible à un problème, le sous-comité l'a recommandée. Étant lui-même en faveur de l'adoption de mesures administratives, le sous-comité a recommandé cette approche plus facile et plus rapide. Par ailleurs, dans certains cas, il a recommandé les deux approches afin d'instaurer à la fois des mesures provisoires et une stabilité à long terme.

Par ailleurs, le sous-comité a entendu des demandes de changements irréalisables. Il reconnaît que certains sentiments exprimés par les témoins découlent inévitablement de notre système fiscal d'auto-cotisation. Il rejette l'opinion de certains témoins selon lesquels la réévaluation est en elle-même une forme de persécution. Avec un régime d'auto-cotisation, tous les contribuables doivent être prêts à justifier tant le bien-fondé que le but de toute dépense d'entreprise dont ils demandent la déduction. Aucune loi sur l'impôt et aucun ensemble de règlements ne permettront jamais d'atteindre le degré de certitude qui supprimerait la nécessité d'une vérification.

Le sous-comité estime également que, dans différents cas, les déductions précises que réclament certains témoins pourraient s'avérer imprudentes, vu les circonstances. Le sous-comité note le témoignage de M. Arthur Drache à cet égard :

«J'ai eu entre les mains beaucoup de formules de déclarations de revenu et de déclarations de perte, et j'ai pu constater que dans bien des cas les réclamations de pertes étaient tout simplement scandaleuses ... [Une personne] demandait des déductions de déménagement, de frais de voiture, etc., c'est-à-dire toute une série de déductions dont je me méfie beaucoup, en tant qu'avocat. Peut-être serais-je en mesure de justifier ces réclamations, mais je ne le fais pas parce que je suis prudent. La plupart du temps ces personnes-là ne réussissent qu'à pousser le système le plus loin possible pour obtenir les déductions maximales.» (13:39-40, traduction)

Il n'est pas surprenant que Revenu Canada fasse enquête lorsque des déductions indiquent que des gains personnels chevauchent des activités professionnelles ou commerciales; les dépenses telles les frais de coiffeur pour les comédiennes, les bureaux à domicile, les frais de voiture et de déplacement, comportent tous un aspect de consommation personnelle qui se trouve dans la zone d'incertitude entre l'utilisation personnelle et les nécessités commerciales.

Les problèmes que posent les dispositions de la loi ou le droit jurisprudentiel ne sont ni facilement ni rapidement résolus. Les déductions plus étendues à l'intention des professeurs d'université, les déductions relatives aux instruments de musiciens d'orchestres symphoniques classés comme employés et, peut-être même, l'interprétation de «profession-

«Certains dossiers nous ont été communiqués, et notre réaction a été: Mon Dieu, on ne peut pas faire cela!»
John Robertson, Directeur général, Direction générale de la vérification
(16:12, traduction)

Revenu Canada de même que le ministère des Finances doivent absolument parfaire leurs connaissances des activités artistiques.

Une consultation rapide de la partie de l'annuaire téléphonique qui traite des services de Revenu Canada-Impôt dans la région de la capitale nationale révèle les domaines de spécialisation suivants: sociétés et professions libérales, pétrole et industrie forestière, revenu agricole, assurances, finances et location, fabrication et mise en marché, services publics, construction. Les artistes et les écrivains n'y figurent pas. La communauté artistique n'a pas à considérer comme un affront l'existence d'une section spéciale à son intention puisque nombreux sont les groupes qui ne sont pas spécifiquement mentionnés. Il n'existe pas non plus de service spécialisé qui les concerne au ministère des Finances. Cette lacune symbolise peut-être ce qui est apparu au Sous-comité comme un véritable manque de connaissance et de compréhension des arts.

Le système d'imposition accuse un certain nombre de lacunes. L'évaluation rétroactive sur quatre ans sera exposée ci-après, de même que certains changements apportés à l'évaluation des stocks. Tous deux ont causé aux artistes des difficultés financières et créé l'incertitude parmi eux. Les témoins ont de plus critiqué l'indifférence des agents du fisc à l'égard des artistes et de leur travail et leur ont reproché certaines remarques désobligeantes au cours des vérifications.

La langue est un important instrument de compréhension. Pour un évaluateur, l'étiquette «amateur» peut ne signifier que le contraire d'«homme d'affaires». L'artiste y voit une méconnaissance grave de sa compétence et de la nature de son activité artistique. Cette incompréhension attise des sentiments très vifs.

Le sous-comité estime que les employés chargés d'examiner les déclarations d'impôt des artistes doivent être davantage sensibilisés aux réalités du milieu et à la susceptibilité des finances qui règne dans d'autres secteurs de notre société.

RECOMMANDATIONS

1. Que le ministère des Finances forme des spécialistes en fiscalisation des artistes et que Revenu Canada-Impôt élabore et publie des lignes directrices et qu'il enseigne au personnel concerné les principes applicables à l'imposition des artistes des arts visuels, des interprètes et des écrivains.
2. Que le processus de consultation avec le ministre des Finances, précédant l'élaboration du budget soit élargi pour englober le monde artistique.
3. Que soit mis sur pied un mécanisme de consultation entre Revenu Canada et les organisations artistiques afin de donner au ministère une meilleure connaissance du domaine et de tenir les artistes contribuables au courant de toute nouvelle question que soulèverait l'application des politiques fiscales.

«...il faut absolument que vous preniez le taureau par les cornes, pour ainsi dire, et que vous décrétiez que les artistes forment une catégorie spéciale.»

Arthur Drache (13:16, traduction)

Le sous-comité veut se montrer raisonnable en matière de traitement préférentiel ou spécial.

Nombre des témoins qui ont comparu devant lui ont employé des mots comme «équité», «statut spécial» et «traitement particulier». À maintes reprises, on l'a exhorté à chercher simplement à obtenir justice pour la communauté artistique et non pas à lui accorder un traitement de faveur, mais un grand nombre de propositions qui lui ont été soumises accordaient effectivement un statut fiscal préférentiel aux artistes comparativement aux autres contribuables.

Les modifications qui ont été proposées aux règles fiscales peuvent se justifier sur le plan *économique*. Il a été amplement et maintes fois démontré au sous-comité que les créateurs et les artistes canadiens connaissent des conditions économiques très différentes de celles des autres Canadiens. Ils doivent faire face à un marché incertain, surtout si leur art est de nature expérimentale. Les prix qu'ils obtiennent pour leurs oeuvres sont assujettis à des fluctuations indépendantes de leur volonté. Leur niveau de formation et de compétence est très élevé, mais ils doivent attendre longtemps avant d'en tirer un rendement économique correspondant. Entre-temps, ils ont d'importantes dépenses à assumer. Nombre d'entre eux financent eux-mêmes leur activité créatrice, le plus souvent en exerçant d'autres fonctions rémunérées. Même quand ils ont percé, leurs dépenses demeurent élevées par rapport à leur revenu.

Or, il n'est pas équitable sur le plan économique de réserver à nos artistes et écrivains le même traitement qu'aux autres entreprises. Les règles fiscales actuelles peuvent être adaptées de manière à tenir compte à la fois de la nature particulière du travail de l'artiste et des pratiques commerciales.

Par contre, certains témoins ont insisté pour que l'on modifie le régime fiscal de manière à favoriser expressément le secteur culturel en raison de sa contribution unique à la vie canadienne. Bien qu'il comprenne ce point de vue et les motifs dont il s'inspire, le sous-comité doute sérieusement que la *Loi de l'impôt sur le revenu* soit l'instrument qui convienne pour mettre en oeuvre une telle politique. Ce qu'il faut, c'est que les différents ministères et organismes adoptent une politique culturelle dynamique afin d'assurer aux artistes un niveau de vie acceptable et de nombreux débouchés à leurs oeuvres. Bien qu'elle puisse contribuer à atteindre ces objectifs, la politique fiscale ne saurait en assurer la réalisation à elle seule.

Le sous-comité a donc suivi une démarche à double volet. Premièrement, il a formulé des propositions destinées à tenir compte de la situation économique des artistes. Deuxièmement, il a laissé à d'autres groupes et services gouvernementaux le soin de les aider de façon plus active.

ETUDE ET FORMATION

«Nous donnerons très bientôt comme instruction à nos vérificateurs de poser pour le moins telle et telle question».

«...le problème fondamental... est que nous faisons face à une certaine schizophrénie de la part du gouvernement. À mon avis, le Canada est l'un des pays les plus généreux du monde au niveau des subventions directes qu'il donne à ses artistes par l'intermédiaire du Conseil des arts et d'autres organismes ...

Cependant, ... le gouvernement les attend au tournant pour les grever d'impôt jusqu'à leur dernier sou.»

Arthur Drache (13:15, traduction) —(2)

«Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas su appuyer la croissance et l'épanouissement culturels du Canada, loin de là. Bien au contraire, nos réalisations nous ont valu une réputation d'excellence. Le régime fiscal, cependant, non seulement nuit à nos artistes individuels, mais mine et contredit les politiques et programmes que nous avons établis pour atteindre nos objectifs culturels. Il est donc doublement important de restructurer le régime fiscal en ce qui a trait aux arts et aux industries culturelles.»

Conférence canadienne des arts (1A:22)

Les artistes voient d'un bon oeil le niveau général d'aide gouvernementale de même que la sensibilité manifestée par l'État à l'endroit des arts au Canada, bien que beaucoup dénoncent les règles et pratiques fiscales actuelles. Ils ont souligné combien il était paradoxal que, d'une part, le gouvernement et le Conseil des arts du Canada favorisent activement les arts, tandis que les règles et pratiques fiscales constituent une entrave à leur activité créatrice.

Le sous-comité convient qu'il est essentiel de prévoir une politique plus cohérente et intégrée de fiscalisation des artistes. L'existence de subventions et d'une gamme complète de mesures d'encouragement dans le domaine culturel attestent l'importance qu'attache le Canada à ce secteur. Cela étant, il semble que le moins qu'il puisse faire du point de vue fiscal, est de ne pas faire obstacle aux réalisations culturelles. Le bon sens nous dit qu'il n'est pas dans l'intérêt national que Revenu Canada soit autorisé à ronger par le biais de l'impôt la subvention accordée par le Conseil des arts du Canada à une compagnie de théâtre, ou à réclamer de nos artistes des arts visuels de renommée internationale d'importantes sommes à titre d'impôt rétroactif, ou encore d'imposer la subvention gouvernementale accordée à un artiste professionnel sans tenir compte des dépenses que la subvention était destinée à couvrir, sous prétexte que celui-ci exerce son activité en «amateur». Il est temps que la main gauche sache ce que fait la main droite.

POURQUOI UN TRAITEMENT SPECIAL?

«Nous ne demandons pas de faveurs.»

Union des artistes (7:5)

«...tout ce que nous demandons, c'est d'être traités en toute justice et équité...»

Conférence canadienne des arts (1:26, traduction)

Conformément à son mandat, le sous-comité a pris certaines décisions. Premièrement, il a limité toutes ses recommandations, sauf une, aux questions relevant de la *Loi de l'impôt sur le revenu* et à l'interprétation qu'en ont donné les tribunaux. Son étude avait donc une portée plus restreinte que celle de M. Disney, dont les recommandations portaient sur des questions comme les anomalies dans la taxe de vente fédérale. Le sous-comité tient néanmoins à faire remarquer au gouvernement que ces questions connexes continuent à poser de graves problèmes qui doivent être réglés si l'on veut instituer une politique fiscale vraiment intégrée à l'égard des artistes canadiens.

Le sous-comité s'est concentré sur le statut des artistes, notamment des artistes visuels. Dans son rapport, il examine la nature de «l'entreprise» qui est celle des artistes et des écrivains de même que l'opportunité d'appliquer le critère des «possibilités raisonnables de profits» à cette entreprise, et il fait des recommandations sur la façon d'en arriver à une politique fiscale équitable pour la communauté artistique. Il se penche également sur le statut d'emploi et les déductions que peuvent réclamer les artistes interprètes, y compris les musiciens d'orchestres symphoniques, ainsi que sur les questions qui lui ont été soumises par la communauté universitaire.

Le sous-comité tient à féliciter le monde artistique de ses mémoires toujours très complets et de haute qualité ainsi que de son désir de lui prêter assistance

Il se prononçait en ces termes:

Bon nombre des propositions faites au Comité pour remédier à l'insuffisance des revenus, souvent dérisoires, des artistes canadiens portaient sur la fiscalité. Elles correspondaient fréquemment aux observations et recommandations du rapport préparé en 1978 par Russell Disney et intitulé «La fiscalité fédérale et les artistes au Canada—Analyse effectuée pour le compte du Secréariat d'Etat». Parmi ceux-ci figuraient le traitement des frais des artistes (si et quand ils devraient être considérés comme des salariés ou comme leurs propres employeurs), l'évaluation des oeuvres dont ils font bénéficier des établissements publics et l'établissement fiscal de leurs revenus, qui semblerait n'être que justice comparativement à d'autres catégories de contribuables. Bien que le ministère des Finances puisse y voir un écart par rapport à la règle, on peut difficilement voir là des demandes spéciales et le Comité les appuie sans réserve dans la mesure où ce n'est, répétons-le, qu'une question de justice.

(Rapport du Comité d'étude de la politique culturelle fédérale (Applebaum-Hébert) pp. 76-77)

Le mécontentement qui fermentait depuis plus de dix ans s'est transformé en crise en 1983. Revenu Canada avait lancé une opération visant à examiner les déclarations des contribuables, dont un grand nombre d'écrivains et d'artistes des arts visuels, qui déduisaient des pertes commerciales de leur revenu d'emploi. Le monde artistique, puis le grand public, n'ont pas tardé à se rendre compte qu'il s'agissait d'un phénomène très répandu qui risquait d'avoir de graves conséquences économiques pour les artistes et les écrivains en cause.

Le 2 novembre 1983, le Très honorable Joe Clark déposait à la Chambre des communes un avis de motion d'initiative parlementaire, dans lequel il proposait qu'un comité parlementaire soit chargé d'étudier les dispositions de la *Loi de l'impôt sur le revenu* se rapportant aux créateurs et aux interprètes. Il parla des problèmes qui affligeaient depuis longtemps les artistes, ainsi que des recommandations du rapport Disney et de l'importance accordée à ces problèmes dans le rapport Applebaum-Hébert.

Les porte-parole des trois partis ainsi que des ministères des Finances et de la Culture et des Communications ont appuyé la proposition de M. Clark et souligné l'urgence de la situation. La proposition modifiée fut adoptée à l'unanimité et la question renvoyée au Comité permanent des communications et de la culture qui créa un sous-comité pour s'en occuper. Lors de la deuxième session, l'ordre de renvoi du sous-comité fut renouvelé le 14 février 1984 et son mandat est resté le même.

Le sous-comité est heureux de signaler que ses membres ont su mettre de côté leurs convictions politiques et poursuivre leurs travaux et leurs audiences dans un esprit de collaboration. Ils se sont attachés à formuler des recommandations pratiques et sensées, susceptibles de dissiper le mécontentement longtemps ressenti par les divers groupes du secteur artistique au Canada au sujet des questions fiscales. Le sous-comité espère vivement que son rapport ne subira pas le même sort que le rapport Disney. Il faut à tout prix mettre fin à l'insécurité des décennies précédentes.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

La question de l'imposition des artistes n'est pas nouvelle au Canada. Déjà, il y a 15 ans, le Secrétaire d'Etat avait commencé à s'y intéresser après s'être aperçu que le traitement fiscal des artistes canadiens posait un certain nombre de problèmes.

Par conséquent, vers le milieu des années 70, il avait chargé M. Russell Disney de la société Touche Ross de faire une étude de la question. Ce dernier avait, pendant dix ans, été trésorier de la Conférence canadienne des arts. Dans le rapport qu'il publiait en 1978, il présentait une pénétrante étude de la vie des artistes et formulait un certain nombre de recommandations d'une portée considérable.

Aucune de ses recommandations n'a été mise en oeuvre. Après avoir étudié le rapport, le Cabinet l'a renvoyé à un comité composé de représentants du Secrétaire d'Etat, des Finances, de Revenu Canada—sections Impôt et Douanes et Accise—d'Emploi et Immigration et du Bureau du Conseil privé. Ce comité a examiné le rapport pendant deux ans, sans que ses membres parviennent à s'entendre.

Dans l'interval, certains des problèmes sur lesquels s'était penché Disney étaient demeurés entiers. De nouvelles questions, comme celle de l'imposition des artistes des arts visuels, qui ne présentaient pas de difficulté dans les années 70, mais qui avaient pris de l'ampleur depuis, menaçaient en 1983 de faire éclater la situation.

Par ailleurs, la politique culturelle avait fait d'importants progrès, grâce surtout à la création du Comité d'étude de la politique culturelle fédérale et à la publication de son rapport communément appelé Rapport Applebaum-Hébert. La mise sur pied de ce Comité attestait la préoccupation et l'intérêt croissants que suscitaient les arts au Canada. Le Comité ne s'est pas concentré sur les questions fiscales, mais il a tenu compte des problèmes soulevés par la communauté artistique. Aussi a-t-il exhorté le gouvernement, pour des raisons d'équité, à donner suite aux recommandations du rapport Disney et porté à son attention les problèmes qui continuaient de se poser dans ce domaine.

22. Que l'article 8 de la *Loi de l'impôt sur le revenu* soit modifié de manière à autoriser les musiciens d'orchestres symphoniques à réclamer la déduction de toutes les dépenses d'entretien de leurs instruments ainsi que la déduction pour amortissement sur le coût en capital de ces instruments.

23. Que les artistes de la scène soient admissibles à l'assurance-chômage quel que soit leur statut fiscal.

UNIVERSITAIRES

24. Que Revenu Canada accroisse ses compétences dans le cadre de l'application du critère des possibilités raisonnables de profits aux activités universitaires lorsque l'application de ce critère pose des problèmes analogues à ceux auxquels doivent faire face les artistes des arts visuels et les écrivains professionnels.

25. Que le gouvernement s'intéresse globalement à la question des déductions permises aux employés dans le but d'aider les groupes dont les dépenses excèdent manifestement la déduction normale permise.*

AUTRES CONSIDÉRATIONS

26. Que le gouvernement mette au point une formule d'étalement du revenu à l'intention des contribuables qui connaissent des fluctuations de revenu et dont le taux d'imposition marginal est inférieur au taux maximal. La formule ne doit entraîner aucune augmentation de la somme initiale à payer.

27. Que les subventions (autres que les bourses d'études) accordées à des artistes professionnels soient considérées comme un revenu tiré d'une entreprise, et que les dépenses se rapportant au projet subventionné puissent être déduites sous réserve uniquement des restrictions prévues à l'égard des pertes à la recommandation 12.

28. Que Revenu Canada mette à jour le bulletin IT-257 de manière à refléter le changement dans le type de subventions accordées par le Conseil des Arts du Canada depuis la création en 1978 du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

29. Que le formulaire actuellement intitulé «Avis de cotisation» soit modifié de façon que les contribuables soient bien renseignés sur sa signification et sur les pouvoirs conférés à Revenu Canada d'effectuer une vérification détaillée à une date ultérieure.

30. Que le régime fiscal prévoie des incitations financières pour encourager les artistes des arts visuels à faire don de leurs oeuvres à des sociétés de bienfaisance.

31. Que le gouvernement examine à nouveau les questions soulevées dans le rapport Disney au sujet de la taxe de vente fédérale, des douanes et de l'accise, en vue de trouver une solution aux problèmes auxquels se heurte la communauté artistique depuis déjà trop longtemps.

ARTISTES DES ARTS VISUELS ET ÉCRIVAINS

7. Que le paragraphe 111(1) de la *Loi de l'impôt sur le revenu* soit modifié de façon à permettre la déduction de pertes résultant d'activités artistiques professionnelles.
8. Que les critères de professionnalisme soient exposés dans un Bulletin d'interprétation.
9. Que les critères de professionnalisme définissent les possibilités raisonnables de profits dans le contexte des arts visuels et de la création littéraire.

10. Que, les critères de professionnalisme mettent moins l'accent sur la période pendant laquelle sont réalisés les profits et que le fait de tirer ou non un revenu de son activité soit seulement un critère parmi d'autres.

11. Que toutes les pertes attribuables aux dépenses directement liées au travail de l'artiste ou de l'écrivain soient entièrement déductibles.
12. Que les dépenses indirectes que le contribuable aurait eu à engager de toute façon soient déductibles seulement dans la mesure où elles réduisent son revenu à zéro.
13. Que Revenu Canada utilise les critères de professionnalisme pour se guider dans son interprétation de la loi.

14. Que le gouvernement, en cas d'impossibilité, modifie la *Loi de l'impôt sur le revenu* afin de lui conférer la souplesse qui résulterait de l'application de ces critères.
15. Que Revenu Canada accepte d'attribuer une valeur nulle au stock des professionnels des arts visuels.
16. Que l'on examine la possibilité d'apporter des modifications législatives qui permettraient aux artistes d'opter pour la comptabilité d'exercice modifiée.

ARTISTES DE LA SCÈNE

17. Que Revenu Canada révisé le Bulletin IT-312 pour tenir compte de l'affaire *Mermaid* et éclaircir le rôle de la durée des contrats.
18. Que les critères énoncés dans le Bulletin pour déterminer le statut d'emploi des artistes, comme de salariés ou travailleurs autonomes, soient révisés.

19. Que soient exclus du Bulletin les facteurs qui semblent indiquer le statut d'emploi mais qui sont en fait essentiels à l'organisation de tout groupe d'artistes, qu'il s'agisse de salariés ou de travailleurs autonomes.

20. Que le simple fait d'assumer des dépenses importantes crée une présomption de travail autonome pour tous les artistes de la scène.

21. Que le coût des leçons de musique, d'art dramatique ou autres soit déductible dans le cas des artistes autonomes, même si ces leçons ne sont pas liées à un rôle donné.

RECOMMANDATIONS

INTRODUCTION

1. Que le ministre des Finances forme des spécialistes en fiscalisation des artistes et que Revenu Canada-Impôt élabore et publie des lignes directrices et qu'il enseigne au personnel concerné les principes applicables à l'imposition des artistes des arts visuels, des inter-prètes et des écrivains.

2. Que le processus de consultation avec le ministre des Finances, précédant l'élaboration du budget soit élargi pour englober le monde artistique.

3. Que soit mis sur pied un mécanisme de consultation entre Revenu Canada et les organisations artistiques afin de donner au ministre une meilleure connaissance du domaine et de tenir les artistes contribuables au courant de toute nouvelle question que soulèverait l'application des politiques fiscales.

4. Que Revenu Canada adopte le principe que la totale rétroactivité des réévaluations ne doit pas être strictement appliquée lorsque les activités d'un contribuable sont raisonnables, vu les circonstances, et plus particulièrement lorsqu'un modèle de déclaration a été établi, auquel le contribuable se fait raisonnablement.

5. Que les réévaluations établies avant le 1er avril 1984 à la suite du projet informatif que relatif aux pertes financières soient effectuées de la même façon que les réévaluations suivantes sans qu'il soit tenu compte des déclarations de renonciations.

6. Que lorsque le professionnalisme d'artistes et d'écrivains est en litige et qu'il entraîne la modification de leur statut, il soit tenu compte du changement pour l'année visée et les années ultérieures, et non pas rétroactivement, compte tenu de conditions raisonnables, vu les circonstances.

TABLE DES MATIÈRES

Recommandations	vii
Introduction	1
Historique	1
Ordre de renvoi	3
Coordination: Politique fiscale intégrée	4
Pourquoi un traitement spécial?	4
Etude et formation	5
Le système fiscal, le système de cotisation et la responsabilité du contribuable	7
Nouvelles interprétations	8
Imposition rétroactive	8
Artistes des arts visuels et écrivains	11
Le métier d'artiste des arts visuels et d'écrivain	11
Etablissement de critères à l'intention des artistes des arts visuels et des écrivains professionnels	13
Traitement du stock de l'artiste des arts visuels	17
Artistes de la scène	19
Salariés ou travailleurs autonomes?	19
Déductions particulières	22
Le musicien d'orchestre symphonique: un cas particulier	24
L'assurance-chômage et l'interprète	26
Universitaires	27
Opinion divergente de Monsieur Orlikow: l'impôt et les universitaires	29
Autres considérations	31
Étalement du revenu	31
Subventions	32
Faux sentiment de sécurité	33
Dons	34
Autres questions fiscales	35
Notes	36
Annexe A: Témoins	37
Annexe B: Artistes et écrivains professionnels	41
Annexe C: Ordres de renvoi, Premier Rapport et les Procès-verbaux	43

Le Comité permanent des communications et de la culture à l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mardi 13 décembre 1983, votre Comité a constitué un Sous-comité afin d'étudier la question de l'imposition des créateurs et des interprètes, et présente le deuxième rapport du dit Sous-comité qui a été adopté par votre Comité qui se lit comme suit:

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes s'y rapportant (*fascicules nos. 1 à 16 et 17 incluant le deuxième rapport*) ainsi qu'un exemplaire des procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des communications et de la culture s'y rapportant (*fascicules nos. 1 et 10*) sont déposés.

Respectueusement soumis

le président

ROBERT GOURD

Le Sous-comité sur l'imposition des créateurs et des interprètes à l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mardi, 14 février 1984, votre Sous-comité a considéré l'étude de l'imposition des créateurs et des interprètes.

Votre Sous-comité a adopté ce rapport incluant trente et une (31) recommandations et demande que le gouvernement étudie l'opportunité d'appliquer les dites recommandations et en conformité de l'article 69(13) du Règlement le prie de déposer une réponse globale à ce rapport.

Respectueusement soumis

le président

DOUGLAS FISHER

SOUS-COMITÉ SUR L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈTES

MEMBRES

PRÉSIDENT: DOUGLAS FISHER

Geoff Scott

David Orlikow

John Bosley

L'honorable David Crombie, c.p.

Jack Masters

Jack Burghardt

Robert Gourd

Autres députés:

Greffier du sous-comité:

Attachés de recherche

Service de recherche

Bibliothèque du Parlement:

Richard Dupuis

Françoise Coulombe

Margaret Young

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes

par l'imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnement et

Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the

Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Center, Supply and

Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CHAMBRE DES COMMUNES

HOUSE OF COMMONS

Fascicule n° 17

Issue No. 17

Du mardi 1er mai 1984
Au mardi 19 juin 1984

From Tuesday, May 1, 1984
To Tuesday, June 19, 1984

Président: Douglas Fisher

Chairman: Douglas Fisher

*Procès-verbaux et témoignages
du Sous-comité du Comité permanent des
communications et de la culture sur*

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Sub-Committee of the Standing Committee on
Communications and Culture on*

L'imposition des créateurs et des interprètes

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

CONCERNANT:

RESPECTING:

Ordre de renvoi concernant l'imposition des
créateurs et des interprètes

Order of Reference on the Taxation of Visual and
Performing Artists and Writers

Y COMPRIS:

INCLUDING:

Le DEUXIÈME RAPPORT au Comité
permanent des communications et de la culture

The SECOND REPORT to the Standing
Committee on Communications and Culture

Deuxième session de la

Second Session of the

trente-deuxième législature, 1983-1984

Thirty-second Parliament, 1983-84

JUIN 1984

COMITÉ PERMANENT
DES
COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

RAPPORT DU SOUS-COMITÉ SUR L'IMPOSITION DES CRÉATEURS ET DES INTERPRÈTES

CHAMBRE DES COMMUNES
CANADA





CANADA

INDEX

SUBCOMMITTEE ON

The Taxation of Visual and Performing Artists and Writers

OF STANDING COMMITTEE ON
COMMUNICATIONS AND CULTURE

HOUSE OF COMMONS

Issues 1-17

•

1984

•

2nd Session

•

32nd Parliament

Chairman: Mr. Douglas Fisher



INDEX

HOUSE OF COMMONS COMMITTEES—OFFICIAL REPORT

SECOND SESSION—THIRTY-SECOND PARLIAMENT

Abbreviations: A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1984—

February:	21st, 1.
March:	6th, 7th, 1; 8th, 2; 13th, 3; 14th, 4; 15th, 5; 20th, 6; 21st, 7; 22nd, 8; 27th, 9; 28th, 10.
April:	3rd, 11, 12; 4th, 13; 5th, 14; 11th, 15; 12th, 16.
May:	1st, 17.
June:	19th, 17.

ACTRA *see* Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists

Academics *see* Revenue Department; Teaching artists/writers

Accrual accounting method, 1:17; 2:8-9; 3:11-2, 33; 12:24; 14:23; 15:5, 12

Actors

The Beachcombers, cast reassessment, 16:25-6

Contracts, 6:5, 17-20, 24-5

Employee/self-employed designation, 6:6, 12-3, 16-8; 16:9, 24-7

Expenses, examples, 6:14-5, 20

Income, average, 6:24

Other income, acting expenses deductions, 6:27-9

Special treatment, 6:10-1

See also Performing artists; Unemployment insurance

Adams, Mr. C.T. (American Federation of Musicians of the United States and Canada)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3

Allerton, Mr. Michael (Association of Canadian Orchestras)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3-5, 8, 10-5, 26

Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists (ACTRA)

Members, income, 4:11-2, 16

Membership, 4:4

See also Organizations/individuals appearing

American Federation of Musicians of the United States and Canada

Membership, 10:5

See also Organizations/individuals appearing

Anthony, Mr. Brian (Canadian Conference of the Arts)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:6, 20-3, 26-33, 36, 38

Appelbaum-Hébert report, recommendations, 1:24; 11:28; 12:5; 14:6

Appendices

Canadian Artists' Representation, 5A:1-15

Canadian Conference of the Arts, 1A:1-19

League of Canadian Poets, 8A:5-9

Save the Arts in Canada, 11A:1-15

Writers Union of Canada, 8A:1-4

Apprenticeship/education/training, 2:25-6; 8:13, 16; 14:11-2, 18, 23-4

Cost, amortizing, 2:11

Performing artists, 7:22-3

Armstrong, Mrs. Mary (Independent Alliance du Cinéma

Indépendant)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 11:3, 9, 14-6, 18, 20

Art galleries

Funding, 5:16-7

Operations, 9:16, 21

See also Art Gallery of Ontario; National Gallery

Art Gallery of Ontario *see* Charitable donations

Artists *see* Visual arts

Arts and culture

Beginning artists, 13:13, 37-8; 14:23-4, 28

Booth case, 14:10

Business status, reasonable expectation of profit, inappropriateness,

1:19; 2:15; 3:20, 28; 7:7; 11:30-2; 12:8; 13:12-3, 25-6, 41;

14:8-10; 15:6, 17-8; 16:33

Arts and culture—Cont.

Business status, reasonable expectation of profit,...—*Cont.*

Revenue Department position, cases, etc., 16:10-2, 16-7, 23, 36-43

See also Poets/poetry

Conference, socio-economic-legal matters, 12:5

Culture and Communication, Fox statement, 7:7-8

Development, interdepartmental co-operation, 5:27-8

Development/policies/programs, Revenue Department undermining,

1:19-20, 28, 31; 2:6, 14, 18; 3:18-9; 4:5, 8; 5:4-5, 23; 8:8; 13:15

Importance, 3:26-7, 4:4; 7:7; 8:6; 9:10; 12:6; 14:6

Industries *see* Audley, Paul

Lalonde statement, 11:5

Policy, 5:23

Public awareness, 2:11; 5:25-6

Value, defining, 11:28-9; 12:13

See also Television

Association of Canadian Orchestras

Background, 10:4

See also Organizations/individuals appearing

Audley, Paul, cultural industries study, 5:6; 7:8; 8:19-20

Authors, compensation for use of works by libraries, 1:38; 2:9

Basic exemption, \$15,000 proposal, 1:22, 24

The Beachcombers *see* Actors

Bellaire, Mr. Richard (Canadian Association of University Teachers)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 3:3, 19, 27, 30-1, 35

Berton, Pierre, references, 1:18; 5:25; 14:21

Block averaging, 6:7-8; 8:5; 12:24-5, 28; 13:14; 14:13, 24

Booth case *see* Arts and Culture—Beginning artists

Bosley, Mr. John (PC—Don Valley West)

Appelbaum-Hébert report, 11:28

Arts and culture, 11:28-32; 16:16-7, 36-40

Definitions, 11:12, 31

Film/filmmakers, 11:9-12

Income Tax Act reinterpretation, 11:10; 16:14-6

Moratorium, 11:11

Revenue Department, 11:9, 14, 19; 16:35-6, 44-8

Special treatment, 16:39

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 11:9-14, 19-20, 28-32; 16:4, 13-7, 34-40, 42, 44-8

Briefs *see* Appendices

Brooks, Mr. Don S. (Revenue Department)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 16:3, 9-12, 14-6, 20, 22-4, 26-7, 34-5, 42, 45-8

Burghardt, Mr. Jack (L—London West; Parliamentary Secretary to

Minister of Communications)

ACTRA, 4:11

Art galleries, 5:16-7

Arts and culture, 5:27-8; 13:25-6; 16:40-3

Canada Council, 14:17

Charitable organizations, 9:14-5, 24

Crafts/craftspeople, 9:16-7

Definitions, 11:18; 14:6

Disney report, 3:35

Farmers/fishermen, 14:16

Film/filmmakers, 11:14-7

Hobbyism, 9:15; 15:14-4; 16:19-21

Income Tax Act reinterpretation, 4:17; 9:20; 10:31; 13:27-8; 15:13; 16:22, 43-4

Burghardt, Mr. Jack—Cont.

- Inventory, 5:10-2; 15:14
- Musicians, 10:10-3, 28-30; 13:21, 23-5
- Performing artists, 4:17-8
- Poets/poetry, 16:20-1
- Procedure
 - Division bells, 13:21
 - Documents, 5:28
 - Election of Chairman, M., 1:8
 - Minutes and evidence, M., 1:11
- References, 12:5
- Revenue Department, 15:14-5; 16:22-3, 43
- Save the Arts in Canada, 11:29
- Special treatment, 4:10-1, 16; 9:15; 11:18-9
- Subcommittee, 1:8, 10-2, 15
- M., 1:11
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:8-12, 15; 3:21-5, 28, 35; 4:10-2, 15-9; 5:9-13, 16-7, 20, 27-8; 9:14-7, 20, 24; 10:10-3, 21, 29-31; 11:14-9, 25, 29-30, 32; 13:21-9; 14:15-7; 15:13-5; 16:18-24, 40, 43-4, 48
- Teaching artists/writers, 3:21-5; 5:20; 13:26-7; 16:18-20
- Unemployment insurance, 14:15-6
- Visual arts/artists, 5:9-10, 16-7

Burnham, Mr. Mark (Canadian Artists Representation Ontario)
 Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 14:3, 15, 17, 28-9

CAUT *see* Canadian Association of University Teachers

Calgary Symphony Orchestra *see* Musicians

Canada Council

- Funding needs, 2:12
- Grants, 2:19-22; 8:21; 13:13; 14:7, 17
- Importance, 2:12
- Recommendations, 1:21-2; 4:5-6, 16-7; 8:9; 10:5, 26; 12:8-12
- See also* Definitions; Harlequin Romance writers; Organizations/individuals appearing

Canada Savings Bonds, cash bonus, 13:30

Canadair Ltd. *see* Hobbyism

Canadian Actors' Equity Association

- Membership, 6:4
- See also* Organizations/individuals appearing

Canadian Artists' Representation

- Moncton conference, 15:22
- See also* Appendices; Organizations/individuals appearing

Canadian Artists' Representation Ontario *see*

Organizations/individuals appearing

Canadian Association of University Teachers (CAUT) *see*

Organizations/individuals appearing

Canadian Broadcasting Corporation (CBC)

- Audiences, 7:8
- Employees, 7:6, 21
- Performing artists, 7:5-6
- Public affairs programming staff, status, 4:8, 12-4, 17
- Self-employed artists, 7:16

Canadian Conference of the Arts

- Recommendations, 4:6, 17; 8:9; 10:5, 26
- See also* Appendices; Organizations/individuals appearing

Canadian Crafts Council *see* Organizations/individuals appearing

Carter Commission, 3:32; 14:7

Cartoonists, original artwork, 13:9

Cash accounting method, 1:17; 2:8-9; 3:10-2, 33; 6:7-8; 12:8, 14, 17, 24, 28; 13:14, 19; 14:23; 15:21

Charitable donations

- Art Gallery of Ontario, 13:11
- Cultural Property Export Review Board, role, 13:9-12, 18
- Inventory, relationship, 13:8
- National Gallery, photographs, 13:11
- Principle, 13:32-4
- Profit motive, 16:6-7
- Taxation inhibiting, 9:9-10

Charitable organizations

- Deregistration, political activities, 9:12-5, 23-4; 13:20-1

China, cultural visits, 8:8

Clark, Rt. Hon. Joe, references, 11:4; 12:5, 15, 26

Cliburn, Van, references, 13:32

Colville, Alex, references, 3:19

Condon, Mrs. Jane (Canadian Artists' Representation)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 5:3, 7-19, 22-8

Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec

- Membership, 12:4-5, 9-10
- See also* Organizations/individuals appearing

Contemporary Canadian Art, 3:19-20

Contracts, 7:29; 15:21

See also Musicians; Theatres

Conway, Mr. Garry (Save the Artists in Canada)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 11:3-4, 24-32

Copyright, disposition, 14:12

Royalties, relationship, 14:20-3

Copyright Act, amending, 1:23-4, 33; 7:7; 8:10; 12:5

Crafts are your Business *see* Income Tax Act reinterpretation

Crafts/craftspeople

- Categories, 9:5
- Christmas fair, P.E.I., repercussions, 9:6, 15
- Definitions, 9:4-6
- Marketing problems, 9:16
- See also* Hobbyism

Crombie, Hon. David (PC—Rosedale)

- Accrual accounting method, 2:8-9
- Actors, 6:15
- Arts and culture, 1:20; 2:11; 5:26
- Audley, Paul, 5:26
- Authors, 1:38; 2:9
- Canada Council, 1:21-2; 2:21-2
- Cash accounting method, 2:8-9; 6:7-8; 13:19-20
- Charitable donations, 13:18
- Charitable organizations, 9:12-4, 23-6;
- Definitions, 1:35-8; 2:9-10; 3:18; 4:8-9; 5:8; 6:8-9, 25-7; 7:16:19-20; 8:12; 9:12; 13:18-9; 14:14
- Disney report, 1:20, 35; 2:7-8; 5:8-9; 9:12
- Expenses, 9:25-6
- Farmers/fishermen, 2:22
- Forward averaging, 1:21

Crombie, Hon. David—Cont.

- Grants, 14:30
- Income Tax Act reinterpretation, 1:20-1; 2:6-7; 3:15-8, 36; 4:7; 6:9; 7:34-6; 9:11
- Inventory, 13:16-7
- Moore, Mavor, 5:26
- Moratorium, 2:24; 4:6-7; 7:16-7; 8:12
- Musicians, 6:8; 14:13-4
- National Training Act, 5:26
- Performing artists, 7:43
- Poets/poetry, 8:10-1
- Procedure
 - Division bells, 13:21
 - Documents, M., 1:39
 - Election of Chairman, 1:8
- References, 12:6
- Revenue Department, 7:16-7; 8:11; 9:11, 25-6
- Special treatment, 4:9; 5:9
- Subcommittee, 1:8, 11-7
- M., 1:10
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:8, 10-7, 20-2, 27, 34-9; 2:6-12, 18 20-4; 3:14-21, 33-6; 4:6-10, 16, 19; 5:6-9, 19, 25-8; 6:7-9, 15-7, 23-7, 29; 7:16-21, 34-6, 39, 43; 8:10-3, 18, 20; 9:10-4, 23-6; 13:16-21; 14:13-5, 30
- Teaching artists/writers, 3:19-21
- Unemployment insurance, 1:22; 2:9; 8:13; 14:15
- Visual arts/artists, 5:7-8

Cultural Property Export Review Board *see* Charitable donations

Customs/duty, 2:4; 14:11

Death duties, 9:10

- Definitions**, criteria establishing, 1:17-8, 22-4, 34, 38; 4:5, 17; 6:25-7; 11:31; 12:6-7
- Canada Council proposal, 1:35-7; 2:9-10, 14, 16-7, 21, 26; 3:18, 21; 4:8-9; 6:6, 8-9, 30; 7:9, 27; 8:12-3; 9:4, 12; 12:12; 13:19; 14:5, 14-5
 - Futility, 15:6
 - Jury system, 11:18, 25-7
 - Necessity, urgency, 13:26, 42; 14:6-9, 16-7
 - Professional association membership, 1:23, 35; 7:9; 8:4
 - UNESCO proposal, 1:35-7; 2:9; 4:9; 5:8; 6:8-9; 7:6-9; 8:4, 12; 9:12; 11:12-3; 13:6, 13, 18-9; 14:5, 14, 23
 - Union des artistes position, 7:10-1, 19-21, 26-7
 - United States example, 14:8, 10
 - Unpublished writers, 8:4-5
- See also* Crafts/craftspeople; Musicians; Poets/poetry

de Havilland Aircraft of Canada Ltd. *see* Hobbyism

Demers, Mr. Serge (Union des Artistes)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 7:3, 9-11, 20-2

Demidoff Séguin, Mrs Tatiana (Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 12:3, 10-1, 13-23, 25, 27-8

Denhez, Mr. Marc (Quain, Diogardi)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 15:3-22

Dion, Ms. Marie-Lou (Union des Artistes)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 7:3, 11-5, 22, 25, 33

Disney report, 1:16; 2:4, 7-8; 6:12; 9:7, 12; 10:6-7, 26; 12:26; 14:11

- Failure, 11:19

Disney report—Cont.

- Recommendations, 1:20, 34; 3:35-6; 4:5-6, 16; 5:8-9; 7:11, 16, 39; 11:28; 12:5
- See also* Inventory; Mermaid Theatre

Doob, Anthony, references *see* Fulford, Robert

Drache, Mr. Arthur (Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz)

- References, 16:5-6, 39
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 13:4-42

Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz *see*

- Organizations/individuals appearing

Dufour, Mr. Yvon (Union des Artistes)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 7:3-9, 16-8, 23-4, 26-7, 36, 39-40, 42-3

Durr, Mrs. Pat (Canadian Artists' Representation)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 5:3-10, 13-4, 18-23, 28

Employment and Immigration Department, 5:23

Employment income

- Artistic expenses deducting, 4:17; 12:7-8
- See also* Actors—Other income; Teaching artists/writers—Primary income

Expenses

- Clarification, 7:26-7
- Excessive claims, 13:39-40; 14; 25-7; 15:18-20; 16:13, 23, 40-3
- Formula, 15:22
- General deductability, study, 1:1
- High income brackets, total tax avoidance, 16:24-5
- Patron/relative claiming, 11:26
- Professional practice enhancement, 11:26-8
- Prudence, exercising, 13:40-1; 16:41-2
- Travel, 9:25-6; 13:6, 16-7
- Understating, hobby status avoiding, 9:8-9, 17-8
- \$5000 limit proposal, 8:8-9; 11:26; 14:10
- See also* Actors; Film/filmmakers; Musicians; Performing artists; Poets/poetry; Sculptors

Farmers/fishermen, comparison, 1:25-6; 2:5-6, 22, 27-8; 3:8-9, 31; 4:5,

- 9; 5:6; 6:16; 7:21; 9:7; 11:8, 12:8, 17, 24; 13:14-6, 31; 14:16; 15:5-7, 14-7; 16:13-4
- Graham case, 15:13-4

Film/filmmakers

- Activities, non-commercial, 11:14-6
- Contracts, 11:8
- Distribution problems, 11:14
- Expenses, examples, 11:21-2
- Other employment, 11:4, 16-7
- Profits, 11:20-1
- Reassessment, 11:7-12
- Segal, Lois, references, 16:28

Fisher, Mr. Douglas (L—Mississauga North; Chairman)

- Accrual accounting method, 14:23
- Actors, 6:16-21, 24-5, 27-9
- Arts and culture, 5:23-5; 13:37-8; 14:23-4, 28
- Canada Council, 2:19-20; 8:21
- Canadian Artists' Representation, 15:22
- Cash accounting method, 14:23
- Charitable donations, 13:34
- Charitable organizations, 9:23-4
- Clark, references, 12:26
- Contracts, 7:29; 15:21
- Copyright, 14:20-3

Fisher, Mr. Douglas—Cont.

- Definitions, 1:17-8, 34-5, 37; 2:21; 7:27
- Disney report, 1:34; 3:35-6; 10:26; 11:19; 12:26
- Expenses, 7:27; 9:17-8, 25-6; 13:41; 14:25-7; 15:18-20; 16:40-3
- Farmers/fishermen, 15:15-6
- Film/filmmakers, 11:8, 20-1
- Forward averaging, 8:18
- Fulford, references, 15:22-3
- Grants, 14:28
- Grosskurth, references, 8:17; 16:31
- Harlequin Romance writers, 2:18-20; 8:21
- Hobbyism, 5:20; 9:17; 15:16-8
- Hybrid status, 14:27-8
- Income averaging, 6:21
- Income Tax Act reinterpretation, 3:14-5; 7:29, 34-8; 9:18-20; 11:19-20, 30; 16:29-31
- Incorporation, 7:28
- Inventory, 5:11, 13; 9:21-3; 11:21-2; 12:19-21, 23-4; 16:31-2
- Moratorium, 11:23-4
- MURB program, 2:28
- Musicians, 6:17-20; 10:17, 27-32
- Onley, Toni, 2:20; 14:23
- Performing artists, 7:27, 40-2
- Poets/poetry, 8:15-20; 16:32
- Procedure
 - Division bells, 13:17, 21-2
 - Quorum, 13:22-3
 - Witnesses, 16:17-8
- Research, 12:19
- Revenue Department, 3:31-3; 7:31-3; 9:18; 11:23; 13:38-9; 16:32-3, 43, 46-8
- Riopelle, references, 12:23-4
- Sculptors, 12:17-9
- Special treatment, 2:26-8; 10:23, 27, 32; 12:16-7, 26; 13:34-7, 40; 16:39
- Subcommittee, 1:11-7; 16:48
- Staff, M., 17:51
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:8-18, 33-5, 37; 2:4, 18-23, 26-8; 3:14-5, 21, 28-36; 5:4, 11, 13, 15-25, 28; 6:7, 16-30; 7:27-9, 31-42, 44; 8:9, 15-21; 9:17-26; 10:17-24, 26-32; 11:8, 19-26, 31; 12:16-21, 23-4, 26-7; 13:17, 34-41; 14:4, 20-8; 15:15-21; 16:30-3, 37-43, 47-8
- Teaching artists/writers, 3:28-30, 34-5; 5:19-23; 6:28
- Theatres, 6:21
- Unemployment insurance, 6:16, 21; 14:20
- Visual arts/artists, 5:15-9
- Writers' Union, 8:15

Forrester, Mrs. Maureen (Canada Council)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 2:3-7, 11-2, 15-6, 20, 23-5, 28

Fortier, Mrs. Claudette (Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 12:3-15, 20, 25-7

Fortier, Mr. Jean-Jacques (Canada Council)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 2:3

Forward averaging, 1:21-2; 8:18; 12:8; 13:14; 14:13**Fox, Hon. Francis**, references *see* Arts and Culture**Fulford, Robert**, *Saturday Night* article, 3:36

- Doob, A., rebuttal, 15:22-3

Gallagher-Shuebrook, Mrs. Fran (Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 11:3-11, 13-24

Garnishment, 1:29; 3:26; 6:13; 7:13**Gauthier, Mr. Claude** (Canada Council)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 2:3, 13-4

Geddes, Mr. Gary (League of Canadian Poets)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 8:3, 6-9, 11-4, 17, 19-21

General averaging, 14:13, 24**Gilbert, Mr. Michael A.** (Writers' Union of Canada)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 8:3-6, 11-21

Globe and Mail *see* Moore, Mavor**Goldrick, Mrs. Daphne** (Canadian Actors' Equity Association)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 6:3-4, 7-8, 11, 14-5, 22, 24, 28-30

Gouin, Judy *see* Visual arts/artists—Income**Gourd, Mr. Robert** (L—Argenteuil—Papineau; Parliamentary Secretary to Minister of State, Multiculturalism)

- Appelbaum-Hébert report, 1:24
- Basic exemption, 1:22, 24
- Copyright Act, 1:23-4
- Definitions, 1:22-3
- Ireland, 1:22-3
- Quebec, 1:22
- Subcommittee, 1:9, 10-3
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:9-13, 16, 2-5
- Unemployment insurance, 1:25

Graham case *see* Farmers/fishermen**Grants**, 14:11, 28-30

- Clarification, 13:14-5

See also Canada Council; Poets/poetry

Grosskurth, Phyllis, references, 2:17; 3:27-8; 8:5, 17; 13:32; 16:27-8, 31**Hammock, Professor Virgil** (Canadian Association of University Teachers)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 3:3, 18-21, 23, 25-30, 34

Hardship *see* Income Tax Act reinterpretation—Reassessment**Harlequin Romance writers**, status, 1:17; 2:27; 8:21

- Canada Council grants, 2:18-20

Hobbyism, artist status reinterpretation, 1:29; 4:12, 15-6; 5:20; 6:12; 8:4-5, 11, 20-1; 11:9-10; 13:13; 14:7; 15:5, 13-5; 16:13-4, 19-21, 27-8, 34-5

- Canadair, de Havilland comparison, 1:30

Craftspeople, 9:5, 15, 17

Major preoccupation test, 15:7-8, 16-8

United States example, 9:8

See also Expenses

Hockey players, 1:31; 2:25; 9:7**Hybrid status**, 14:6, 9, 27-9**Income averaging**, 6:7, 12; 12:11

- Annuity contracts, 6:22-4

Income Tax Act reinterpretation, 1:20-1, 25-6; 3:35; 15:9-10

Advance rulings, reversals, 3:17; 9:18-21

Ambush strategy, 3:15-5; 9:18; 13:38

Appeals, \$1000 legal costs allowance, 3:27-8; 7:38-9; 11:5, 7

Background, 4:8

Case by case approach, 1:28; 3:17; 7:24, 29, 33, 37; 11:6-7

Controlling, standardizing, non-legislative solutions, 1:21; 2:6-8;

3:15-8, 36; 4:7; 6:9, 20-1; 9:26; 10:24, 31; 11:10, 19-20, 30;

12:13-4; 13:27-9

Crafts are your Business, 9:6-7, 11-2

Discussion, artistic community involving, 16:44

Guidelines, flexibility, secrecy, 13:28-31; 16:12-3

Legislation, proposals, 7:9, 11, 16, 26; 11:27; 14:5, 10; 15:11-2, 14; 16:43

Options, existing, 15:4, 9, 13-4

Previous interpretation, reverting to, 4:5; 8:11; 11:24; 12:22

Public participation, U.S. comparison, 3:13, 17

Public policy changes, 15:11

Reassessment, resulting hardship, 1:27-9; 2:5, 12-3; 3:26-7; 4:14, 17;

6:13-4; 7:33-5; 11:23; 12:10-2; 16:25-6

Revenue Department position, 2:15; 16:7-9, 11-3, 29-31

Sazio case, 7:46

See also Film/filmmakers; Hobbyism; Musicians; Performing artists; Visual arts/artists**Incorporation**, 7:28-30; 14:26**Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant** *see*

Organizations/individuals appearing

International Labour Office *see* Special treatment**Inventory**, assessing, 2:13, 15-6; 9:9, 21-3; 11:21-2, 27-8; 12:11, 19,

21-4; 13:6, 16-8, 28; 15:21; 16:5

Disney position, 5:12; 16:6, 31-2

Market value, 5:10-5; 15:14

Media misrepresenting, 13:7

United Kingdom case, 13:7-8

See also Charitable donations**Ireland**, artists' status, 1:22-3; 4:11; 8:6; 9:5; 11:14**Kitchener-Waterloo Symphony Orchestra** *see* Musicians**Lalonde**, Hon. Marc, references *see* Arts and Culture**Lareau study** *see* Performing artists—Expenses; Quebec**Law Union of Canada** *see* Organizations/individuals appearing**Law Union of Ontario**, membership, 14:5**League of Canadian Poets** *see* Appendices; Organizations/individuals appearing**Legal Guide for Visual Artists**, 14:8**Legge, Mr. B.J.** (Canadian Actors' Equity Association)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 6:3-11, 13, 16-20, 22, 29-30

Lemay, Mrs. Jacqueline (Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 12:3, 11, 14-5, 28

Libraries *see* Authors**MURB program**, 2:27-8; 15:11**MacEwan**, Rod, references, 8:14**MacLeod, Mr. Bruce H.** (Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 4:3-7, 9-14, 16, 18-20

Magnus Theatre, 6:10**Marston, Mr. Christopher** (Canadian Actors' Equity Association)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 6:3, 12-4, 17-8, 24-8

Masters, Mr. Jack (L—Thunder Bay—Nipigon)

Actors, 6:10-1

Apprenticeship, 2:26

Arts and culture, 1:31; 2:14

Canada Council, 2:12

Definitions, 2:14, 26

Hockey players, 1:31; 2:25

Income Tax Act reinterpretation, 1:32-3; 2:12-3; 6:20-1

Magnus Theatre, 6:10

Revenue Department, 2:12

Special treatment, 1:32-3; 2:25

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:25, 31-3; 2:12-4, 25-6; 6:10-1, 20-1, 23-4

McLean, Mr. Walter (PC—Waterloo)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 13:41-2

Mermaid Theatre

Actors, employee status, 6:4, 6, 8, 12

Disney study, 6:4

Mis, Professor Walter (Canadian Association of University Teachers)

Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 3:3, 5-18, 20-3, 25, 28, 30-5

Model Agreements for Visual Artists, 14:5**Molinari, Rita**, references, 3:19**Montreal Symphony Orchestra** *see* Musicians**Moore**, Mavor, *Globe and Mail* article, 5:26; 8:20**Moratorium**, 1:19, 38; 2:16, 24; 4:6-8; 5:13-4; 7:16-9, 21-3; 8:12; 9:6;

10:6, 15-6, 24, 27; 11:11, 23; 12:14, 21; 13:29; 14:11; 15:10, 12;

16:34

Mount Alison University, 3:26**Movies** *see* Film/filmmakers**Musicians**

Calgary, Quebec, Winnipeg Symphony Orchestras, 10:12-3

Competition, 10:14

Contracts, 6:18-20; 10:10, 14, 17-23, 27-32; 13:23-5; 16:9

Definition, 10:7

Expenses, examples, 10:8-9, 12-4; 14:11, 17-8

Income, 10:7; 14:13-4

Kitchener-Waterloo Symphony Orchestra, 10:11, 29-30

Reassessment, 10:15-6

Reclassification, rationale, 10:16-7

Rock groups, 13:41

Self-employed status, Toronto, Montreal Symphony Orchestras, anomalies, 1:30-1; 6:8; 10:6-7, 9, 11, 20, 27-30; 13:4, 21, 28, 32; 14:9; 16:9-10, 24, 34-5

Semi-permanent employment, 10:13-5

Special treatment, other countries, 10:12

Touche Ross report, 10:5-6, 24

Musicians—Cont.

- United Kingdom, court decisions, 10:17
- Vancouver Symphony Orchestra, 1974 decision, 10:6, 8-10, 12-3, 17-9, 23

Musicians and the Law in Canada, 14:4**National Gallery** *see* Charitable donations**National Training Act, 5:24-6****Onley, Toni, references, 2:20; 5:13; 9:9, 21-2; 13:17, 29; 14:23****Orders of reference**

- Subcommittee, membership, powers, 1:4
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:3

Organization of Canadian Symphony Musicians *see* Organizations/individuals appearing**Organizations/individuals appearing**

- Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists, 4:3-20
- American Federation of Musicians of the United States and Canada, 10:3, 5-7, 11-2, 15-6, 18-20, 27-9
- Association of Canadian Orchestras, 10:3-5, 8-24, 26, 30-2
- Canada Council, 2:3-28
- Canadian Actors' Equity Association, 6:3-30
- Canadian Artists' Representation, 5:3-28; 5A:1-15
- Canadian Artists' Representation Ontario, 14:3, 15, 17, 28-9
- Canadian Association of University Teachers, 3:3-36
- Canadian Conference of the Arts, 1:6, 18-38; 1A:1-19
- Canadian Crafts Council, 9:3-24
- Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec, 12:3-28
- Drache, Goldstein, Rotenberg & Horwitz, 13:4-42
- Independent Film Alliance du Cinéma Indépendant, 11:3-24
- Law Union of Canada, 14:3-28
- League of Canadian Poets, 8:3, 6-20; 8A:5-9
- Organization of Canadian Symphony Musicians, 10:3, 6-9, 11-3, 25-6, 29-30
- Quain, Dioguardi, 15:3-22
- Revenue Department, 16:3-48
- Save the Arts in Canada, 11:3-4, 24-32; 11A:1-15
- Touche Ross & Co. Chartered Accountants, 2:3, 8-9, 17-8, 27
- Union des Artistes, 7:3-44
- Writers' Union of Canada, 8:3-6, 11-21; 8A:1-4

Orlikow, Mr. David (NDP—Winnipeg North)

- Actors, 6:11-2, 14-5, 24, 27; 16:25-7
- ACTRA, 4:16
- Apprenticeship/education/training, 7:22
- Arts and culture, 1:28; 2:18; 3:28
- CBC, 4:12-3
- Cash accounting method, 13:19
- Charitable donations, 13:32-3
- Conférence des associations de créateurs et créatrices du Québec, 12:9-10
- Definitions, 1:37; 2:16-7; 12:12
- Expenses, 16:24-5
- Farmers/fishermen, 2:27-8
- Film/filmmakers, 11:7-8; 16:28
- Garnishment, 1:29
- Grosskurth, Phyllis, 3:27; 13:32; 16:27-8
- Harlequin Romance writers, 2:27
- Hobbyism, 4:15-6; 6:12; 16:27-8
- Income Tax Act reinterpretation, 1:25-9; 2:15; 3:27-8, 35; 4:14; 6:13-4; 7:24, 33, 36-8; 11:6-7; 12:10-2, 22; 13:29-31; 16:25-6, 29
- Inventory, 2:15; 5:14-5; 12:21-4
- Moratorium, 1:38; 2:16; 5:13-4; 7:21-2; 10:16; 12:21
- MURB program, 2:27

Orlikow, Mr. David—Cont.

- Musicians, 1:30; 6:20; 10:13-7, 28
- Performing artists, 4:18-9; 13:31-2; 14:18
- Poets/poetry, 8:13-4
- Procedure
 - Documents, 1:39; 16:4
 - Minutes and evidence, printing, M., 17:51
 - Reports to Committee, M., 17:51
 - Witnesses, M., 1:10
- References, 12:5
- Revenue Department, 1:26; 7:23-4; 11:8; 16:35
- Riopelle, 12:22-3
- Special treatment, 1:26; 4:14-5; 10:23
- Subcommittee, 1:9, 11-3, 15
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:9-13, 15, 18, 25-30, 37-9; 2:14-8, 20, 27; 3:25-8, 34-5; 4:12-6, 18-9; 5:12-6, 20-1, 27-8; 6:11-5, 20, 24-5, 27, 29; 7:21-4, 33, 38-41; 8:14-5; 10:13-7, 21, 23-4, 28-9; 11:6-8; 12:4, 9-12, 19, 21-4; 13:19, 21, 29-33; 14:14, 17-20, 28; 16:4, 24-9, 35
- Teaching artists/writers, 1:28-9; 2:17; 3:25-6; 5:20-1; 14:28
- Unemployment insurance, 8:14-5; 14:18-20

Pachter, Charles, references, 14:22**Performing artists**

- Expenses, examples, 4:10; 7:9-10, 14; 13:31-2; 14:18
- Lareau study, 7:14-6
- Income, 7:8
- Independence, 7:5-7, 21
- Reassessment, hardship, 4:17-9; 7:13-4, 19
- Self-employed status, recognition, 1:30-1; 7:9-13, 15-6, 19-21, 27-31, 33, 40-4
- See also* Actors; Apprenticeship/education/training

Poets/poetry, 8A:5-9

- Appreciation, other countries, 8:6
- Expenses, examples, 8:8, 18-20
- Grants, 8:18-9
- Income, 8:9, 13-4
- Professional activity, defining, 8:15
- Reasonable expectation of profit, 8:6-7, 9-10, 16-7; 16:20-1, 32
- Spiritual value, 8:19-20
- Support, 8:9-11, 20
- Unpublished writers, 8:16-7
- See also* MacEwan, Rod

Pornography, 11:21**Porteous, Mr. Timothy (Canada Council)**

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 2:3, 7-10, 12, 14-20, 24-6

Prince Edward Island *see* Crafts/craftspeople**Procedure**

- Chairman, absence, 5:4
- Chairman, apology to witnesses, 10:27, 32
- Division bells, 13:17, 21-2
- Documents, appending to minutes and evidence, 5:3, 28; 12:3-4
 - M. (Crombie), 1:39, agreed to, 7
- Documents, insufficient time to study, 16:4
- Election of Chairman, M. (Burghardt), 1:8, agreed to, 5
- In camera* meetings, 17:45-51
- Members, speaking, 16:4
- Minutes and evidence, distribution, 11:24
- Minutes and evidence, printing, Ms. (Burghardt), 1:11, agreed to, 5; (Orlikow), 17:51, agreed to
- Quorum, 13:22-3
- Reports to Committee, second, M (Orlikow), 17:51, agreed to

Procedure—Cont.

- Witnesses, expenses, Subcommittee paying, M. (Orlikow), 1:10-1, agreed to, 5
- Witnesses, leaving early, 16:17-8

Professional Association of Canadian Theatres (PACT) see Theatres**Quain, Dioguardi see Organizations/individuals appearing****Quebec**

- Lareau study, 12:8, 15
- Provincial taxes, 1:22; 7:5, 17

Quebec Symphony Orchestra see Musicians**Reports to Committee**

- First, 13:3
- Second, 17:1-51

Research, 12:8, 15-6, 19-21**Revenue Department**

- Academics, tracking down, 3:30-1; 11:16-7, 23
- Films, 3:31
- Harrassment, 7:5, 13-4, 16-9, 23-6, 31-3, 38-40; 8:4, 11:9-11; 11:8-10; 16:22-3, 43
- Grievance procedure, 7:16
- Insensitivity, 13:7
- Officials
 - Accessibility, 1:26; 7:24-6; 8:11
 - Knowledge, lacking, 11:28; 13:28; 16:32
 - Special arts training, necessity, 11:14, 18-9; 15:14; 16:32-3, 35-6
- Reassessment project, 400 artists, 16:44-8
- Receptiveness, Subcommittee recommendations, 2:12; 9:25-6
- Retroactive powers, necessity, 13:38-9; 16:14-6, 22, 30, 35
- Statutory powers, 3:32-3
- Tactics, 3:31-2; 15:15, 21; 16:34
- See also* Arts and culture—Business status; Income Tax Act reinterpretation—Ambush; Organizations/individuals appearing; Theatres

Riopelle, Jean-Paul, references, 12:22-4**Robertson, Mr. John R. (Revenue Department)**

- References, 11:14; 13:7, 28
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 16:3-9, 11-22, 24-39, 41-8

Rock groups see Musicians**Roy, Mr. Hedley (Association of Canadian Orchestras)**

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3, 9, 11, 15-6, 20, 22, 31-2

Royalties see Copyright**Sales tax, 2:4****Sanderson, Mr. Paul (Law Union of Canada)**

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 14:3-28

Saturday Night see Fulford, Robert**Savage, Dr. Donald (Canadian Association of University Teachers)**

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 3:3, 21, 24-7, 29, 36

Save the Arts in Canada

- Background, 11:29-30
- See also* Appendices; Organizations/individuals appearing

Sazio, Ralph see Income Tax Act reinterpretation**Schaefer, Murray, references, 13:9****Schip, Roger, case study, 14:9-10****Scott, Mr. Geoff (PC—Hamilton-Wentworth)**

- Accrual accounting method, 15:12
- Block averaging, 12:24-5
- Canada Council, 10:26; 12:12
- Disney report, 10:7
- Income Tax Act reinterpretation, 10:24; 12:13; 15:9, 11
- Inventory, 15:12
- Moratorium, 12:14; 15:12; 16:34-5
- Musicians, 10:7-8; 16:34
- Research, 12:15-6
- Revenue Department, 15:21
- Special treatment, 10:24-6; 15:10-1
- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:6-10, 24-6; 12:9, 12-6, 21, 24-5; 15:9-13, 21; 16:10-4, 33-5

Sculptors

- Expenses, examples, 12:17-9

Shorten, Dr. Sarah J. (Canadian Association of University Teachers)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 3:3-5, 19, 21-5, 29, 36

Siegel, Mrs. Lois (Independent Alliance du Cinéma Indépendant)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 11:3, 7-9, 11-3, 16-7, 20-3

Silverberg, Professor, references, 2:17**Siren, Mr. Paul (Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists)**

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 4:3, 5-8, 10-19

Smith, Mr. John (Association of Canadian Orchestras)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3, 9-10, 15-9, 21, 23-4, 30

Social Sciences and Humanities Research Council, funding, 3:24, 29-30**Special treatment, 1:26, 32-3; 2:5, 22-3, 28; 3:31; 4:4-5, 9-10, 16; 5:6, 9; 8:9; 9:7, 15; 10:5, 24-6, 32; 11:18-9; 12:16-7; 13:15-6, 34-7, 40; 14:5-6; 15:5, 10; 16:39**

- Dangers, 2:28; 10:23-4, 27

- International Labour Office recommendations, 7:6, 15

- Other countries, 2:23-7; 4:10-1, 14-5; 7:19; 8:10; 9:5; 12:26-7

- See also* Actors; Ireland; Musicians

Spicer, Mr. Graham (Canadian Actors' Equity Association)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 6:3, 9, 12-3, 16-7, 21, 26

Subcommittee

- Meetings, 16:48
- Name, M. (Crombie), 1:10, agreed to, 5
- Report to Committee, printing, format, 17:47
- Schedule, 1:11-7
- Staff, Ms. (Burghardt), 1:11, agreed to, 5; (Fisher), 17:51, agreed to
- See also* Orders of reference; Procedure

Swaneveld, Mr. Hendrick (Touche Ross & Co. Chartered Accountants)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 2:3, 8-9, 17-8, 27

Symphony orchestras see Musicians**Teaching artists/writers, 14:28-9; 15:14; 16:13**

- Contracts, 3:25-6

Teaching artists/writers—Cont.

- Culture, contribution, 3:19-20
- Grants, 3:5-6, 15, 29-30
- Number affected, 3:19
- Obligations, artistic activity, 3:20-1, 25-6
- Primary income, artistic activity expenses non-deductable, 1:28-9; 2:17-8; 3:8-12, 21-5, 28-30, 34-5; 5:19-23; 6:28; 8:7-8, 10; 16:18-20
- Professional membership fees, 3:6-7
- Publish or perish pressures, 2:18; 3:25
- Research, scholarly activities, necessity, 3:4-5
- Revenue/profit, 13:26-7, 32

Television, cultural importance, 2:11**Tessier, Ms. Micheline** (Canadian Conference of the Arts)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:6, 18-9, 22-3, 25, 27

Theatres

- Contracts, 6:5
- Disputes, 5 cases, Revenue Department ruling, 6:12-4; 16:9
- Employee status, PACT statement, 6:5
- Small business status, 6:21
- See also* Magnus Theatre; Mermaid Theatre

Theatrical performers

- Self-employed status, recognition, 1:31
- See also* Actors

Thomson, Dale, references, 8:5**Toronto Symphony Orchestra** *see* Musicians**Touche Ross & Co. Chartered Accountants** *see* Musicians; Organizations/individuals appearing**Tousignant, Mr. Henri** (L—Témiscamingue)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 12:27

Trahan, Mr. Marc (Union des Artistes)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 7:3, 18-9, 21, 24-6, 28-32, 36-7, 41-2, 44

Trembath, Mr. John (Organization of Canadian Symphony Musicians)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3, 11-2, 17, 29-30

Turgeon, Mr. Serge (Union des Artistes)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 7:3, 22-5, 27, 38-9

UNESCO *see* United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization**Unemployment insurance**

- Actors, 6:16, 21

Unemployment insurance—Cont.

- Self-employed artists, 1:22, 25; 2:9; 7:6, 12-3, 15; 8:10, 13-5; 14:11, 15-6, 18-20; 16:10

Unemployment Insurance Act, amending, 4:5**Union des Artistes**

- Recommendations, 7:16
- See also* Definitions; Organizations/individuals appearing

United Kingdom

- Taxation, 3:32
- See also* Inventory; Musicians

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization *see* Definitions**United States** *see* Definitions; Income Tax Act**Universities and colleges**

- Funding cutbacks, 3:5
- See also* Mount Alison; Teaching artists/writers

Vancouver Symphony Orchestra *see* Musicians**Visual arts/artists**

- Income, Judy Gouin survey, 5:5, 7-8, 17-9; 14:10
- Influence, 5:5, 15-7
- Reassessment, reactions, 5:7, 9-10, 13-5; 5A:1-15
- See also* Legal Guide; Model Agreements

Weinrich, Mr. Peter (Canadian Crafts Council)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 9:3-24

Whitton, Mr. Donald (Organization of Canadian Symphony Musicians)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3, 6-9, 12-3, 25-6

Wilson, Mr. John (League of Canadian Poets)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 8:3, 9-15, 18-20

Winnipeg Symphony Orchestra *see* Musicians**Wood, Mr. L. Alan** (American Federation of Musicians of the United States and Canada)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 10:3, 5-7, 11-2, 15-6, 18-20, 27-9

Writers

- Expenses, examples, 4:10; 8A:1-4
- See also* Definitions; Harlequin Romance

Writers' Union of Canada

- Admission, 8:15
- See also* Appendices; Organizations/individuals appearing

Young, Ms. Margaret (Research Branch, Library of Parliament)

- Taxation of Visual and Performing Artists and Writers, 1:17



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

BINDING SECT. AUG 7 1956

